00020997

00020997

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

MAZ — MIC.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

REDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME VINGT-HUITIÈME.

26997

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE CLÉRY, N°. 13.

1821.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—T.	Beuchot.
A. R—T.	Abel-Rémusat.
A—T.	H. Audiffret.
B—ND.	Bertrand.
B—P.	Beauchamp.
B—SS.	Boissonade.
B—U.	De Beaulieu.
C—AU.	Catteau-Calleville.
C—L.	De Choiseul-d'Aillecourt.
C. M. P.	Pillet.
C. T—Y.	Coquebert de Taizy.
C—V—R.	Cuvier.
D—G.	Depping.
D—G—S.	Desgenettes.
D—IS.	Duplessis (Adolphe).
D—L—E.	Delambre.
D—S.	Desportes-Boscheron.
D—U.	Duvau.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.
E-C. D-D.	Émeric-David.
E—S.	Eyriès.
F—A.	De Fortia-d'Urban.
F—D—R.	Friedlander.
F—T.	Foisset aîné.
G—CE.	Gence.
G—T—R.	Gauttier.
G—Y.	Gley.
H—T.	Humbert.
L.	Lefebvre-Cauchy.
L—B—E.	Labouderie.
L—P—E.	Hippolyte de Laporte.

MM.	
L. R—E.	La Renaudière.
L—S—E.	Lasalle.
L—U.	Ledru.
M. B—N.	Malte-Brun.
M—D j.	Michaud jeune.
M—É.	Monmerqué.
M—N—D.	Monod.
M—ON.	Marron.
N—O.	Nicolo-Poulo.
O—R.	OEsner.
P—C—T.	Picot.
P—E.	Ponce.
P. et L.	Percy et Laurent.
P—S.	Périès.
Q. Q.	Quatremère de Quincy.
R—D.	Reinaud.
R—D—N.	Renauldin.
R—M—D.	G. M. Raymond.
R. R.	Raoul-Rochette.
S. D. S—Y.	Silvestre de Sacy.
SI—D.	Sicard.
S. M—N.	Saint-Martin.
S—R.	Stapfer.
S. S—I.	Simonde Sismondi.
S—V—S.	De Sevelinges.
S—Y.	De Salaberry.
T—D.	Tabaraud.
U—I.	Ustéri.
V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
W—S.	Weiss.
Z.	Anonyme.

HIST. DE FRANCE.

MAZARIN.

Mignard pinx.t

London direx.t

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

M

MAZANIELLO. *V.* MASANIELLO.

MAZARIN (JULES), fils de Pierre Mazarini, noble sicilien, naquit le 14 juillet 1602, à Rome (1), selon quelques-uns, mais plus probablement à Piscina, dans l'Abbruzze: il fit ses études dans la capitale du monde chrétien, et passa en Espagne, à l'âge de dix-sept ans, avec l'abbé, depuis cardinal, Jérôme Colonne. Pendant trois ans, il suivit dans ce royaume les cours de droit aux universités d'Alcalà et de Salamanque. Il était de retour à Rome, quand les jésuites, dans une fête qu'ils célébraient à l'occasion de la canonisation de leur fondateur (1622), voulurent faire représenter une tragédie. La vie du nouveau saint fournit le sujet de la pièce. Mazarin, élève des jésuites, fut choisi pour remplir le rôle de Loyola, et il y réussit parfaitement. Bientôt il abandonna la jurisprudence pour embrasser la carrière militaire, et il fut envoyé en 1625, avec le grade de capitaine dans la Valteline, où le pape avait une armée. Il commença dès-lors à déployer son talent pour la négociation. Les généraux de S. S., Conti et Bagni, l'envoyèrent successivement auprès du duc de Feria, général des Espagnols, et auprès du marquis de Cœuvres (depuis maréchal d'Estrées), qui commandait les troupes françaises. L'adresse avec laquelle il remplit ces missions lui mérita les éloges de ses chefs. Cette guerre ayant cessé, il revint à Rome, où il reprit l'étude de la jurisprudence jusqu'à la guerre de la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat, qui le fit rentrer dans la carrière diplomatique, pour laquelle il était véritablement né. Deux concurrents réclamaient l'héritage du duc de Mantoue. Le duc de Nevers, qui y avait le plus de droit, était soutenu par la cour de France, où il s'était fixé; le duc de Guastalla, son compétiteur, obtint l'appui de l'empereur, du roi d'Espagne et du duc de Savoie. Le pape, voulant prévenir une guerre dont l'Italie allait être le théâtre, envoya le cardinal Sacchetti à Turin, pour agir en faveur du duc de Nevers; et Mazarin, qui était attaché à ce prélat, partit de Rome avec lui le jour même où il avait pris le bonnet de docteur en droit. Ses talents furent bientôt appréciés par le cardinal, qui se reposa sur lui de tout le soin de la négociation. On eut peu d'égards à la médiation du pape; et la

(1) Les lettres de naturalisation données à Mazarin, en 1639, portent qu'il était né à Rome.

guerre commença. Louis XIII, en personne, força le pas de Suze (mars 1629) ; ce qui contraignit le duc de Savoie de traiter avec lui et de se séparer des Espagnols. Sacchetti revint à Rome, laissant à Mazarin le titre d'internonce, et le pouvoir de maintenir le traité et d'achever la paix. Le cardinal Barberini, neveu du pape, envoyé par son oncle, en qualité de légat en Piémont, accorda à Mazarin la même confiance que Sacchetti. On vit alors un homme âgé de moins de trente ans, avec un titre de peu d'importance, s'entremettre avec les diverses puissances, traiter au nom des unes et des autres, et les amener à la paix. Il fit pour cela plusieurs voyages, dont l'un fut la source de sa fortune. Ce fut à Lyon qu'il vit Louis XIII (1630), et qu'il eut avec Richelieu un long entretien. Le cardinal conçut de lui la plus haute opinion (1) ; et sentant le besoin, pour la France, d'avoir en Italie un homme habile et dévoué, il parvint à gagner le jeune diplomate, qui depuis ce temps se montra ouvertement favorable aux intérêts de la France. Il revint en Italie, sans que sa mission eût eu aucun succès, et la guerre continua ; mais le duc de Savoie, Victor Amédée, étant mort, son fils donna toute sa confiance à Mazarin, et celui-ci reprit aussitôt l'œuvre de la paix avec une nouvelle ardeur. Les Espagnols assiégeaient Casal, et les Français voulaient secourir la place : il agit auprès des chefs des deux armées, et les fit consentir à une trêve de six semaines. Ce temps expiré, il demanda une prolongation que les Français refusèrent, en marchant au combat (octobre 1630). Alors Mazarin leur proposa un traité, auquel ils mirent les conditions les plus dures. Pour les engager à se relâcher, il leur expose l'état formidable de l'armée espagnole ; mais ne pouvant les persuader, il passe dans cette dernière armée, rapporte aux chefs les conditions des Français ; et se servant encore du même moyen, il leur parle de la supériorité des Français et de leur ardent désir de combattre. Cette fois il réussit ; et le général espagnol consentit à tout. Aussitôt Mazarin pousse son cheval à toute bride entre les deux armées ; et sans être effrayé des balles qui sifflaient autour de lui, il crie en agitant son chapeau : *La paix, la paix.* Les soldats le repoussent, en criant : *Point de paix ;* mais il va trouver le maréchal de Schomberg, qui accepte le traité et fait poser les armes à ses troupes. Cette paix fut confirmée, l'année suivante, par le traité de Cherasco, que négocia Mazarin. Vers le même temps, il fit avoir à la France la ville de Pignerol, en persuadant au duc de Savoie qu'il serait dédommagé de ce sacrifice, et en trompant les Espagnols et les Impériaux, qui n'avaient évacué Casal et Mantoue, qu'à condition que la garnison française quitterait Pignerol. Elle n'en sortit point, par une ruse de Mazarin, qui la fit cacher, et joua ainsi les commissaires de l'Espagne et de l'empereur, venus pour visiter la ville. Une telle conduite excita contre lui toute la haine des Espagnols ; mais elle lui mérita la reconnaissance de Louis XIII et de Richelieu. Ce ministre écrivit, de la part de son maître, au pape, pour le féliciter sur l'habileté de son négociateur. Dans une cour toute ecclésiastique, l'habit

(1) On rapporte que Richelieu, en sortant, dit qu'il venait de parler au plus grand homme d'état qu'il eût jamais vu.

militaire ne pouvait procurer de grands succès; Mazarin le quitta (1632), et reçut aussitot un bénéfice et une charge de référendaire *des deux signatures* dans la chancellerie (1). Richelieu donna des instructions à l'ambassadeur de France à Rome, afin d'obtenir pour Mazarin un emploi qui l'approchât de lui. En 1634, celui-ci fut nommé vice-légat d'Avignon; et avant même qu'il eût quitté Rome pour se rendre à son poste, ses vœux furent comblés: il eut ordre de se rendre à la cour de France, en qualité de nonce extraordinaire. Le but de cette mission était d'intercéder en faveur du duc de Lorraine, dépouillé de ses états par Louis XIII. Reçu avec la plus grande distinction par Richelieu, qui voulut le loger dans son palais, Mazarin ne négligea rien pour conserver les bonnes graces du roi et de son ministre; et il y réussit tellement, que Louis XIII promit de le nommer au cardinalat, s'il n'était pas prévenu par le pape. Les Espagnols avaient enlevé, en 1635, l'électeur de Trèves, protégé par la France. Ce fut le prétexte d'une guerre qui dura vingt-cinq ans. Mazarin, comme ministre de la cour de Rome, voulut s'occuper d'une affaire qui regardait un prélat: mais les Espagnols se souvinrent de sa conduite à Pignerol; et leurs intrigues auprès du souverain pontife, le firent rappeler à Avignon: ils agirent même pour faire révoquer sa vice-légation; mais il les prévint, et craignant qu'on ne le laissât dans l'oubli à Avignon, il demanda son rappel, et retourna, en 1636, à Rome, où il soutint ouvertement les intérêts de la France. Ce fut lui que Richelieu chargea de demander à Urbain VIII le chapeau pour le fameux père Joseph. La mort de ce capucin mit fin à la négociation. Richelieu, qui perdait un ami fidèle, un utile confident, résolut de le remplacer en s'attachant Mazarin, qui lui avait déjà donné tant de marques de dévouement; et il engagea Louis XIII à placer sur sa tête le chapeau de cardinal qui avait été donné au P. Joseph. Cette demande blessa Urbain VIII, qui, d'abord favorable à Mazarin, s'était laissé depuis influencer par ses nombreux ennemis. Mais Richelieu avait fait lui-même la demande, et il ne savait pas reculer. A dater de cette époque, Mazarin s'attacha irrévocablement à la France. Appelé par Richelieu, il quitta l'Italie au commençement de 1639, et se rendit auprès du cardinal. La guerre, qui depuis tant d'années désolait l'Europe, épuisait les puissances: toutes desiraient la paix. Le roi de Danemark, Christian IV, s'offrit comme médiateur entre elles; Hambourg fut assigné pour lieu de réunion à leurs ambassadeurs. Louis XIII avait jeté les yeux sur Mazarin, pour l'envoyer à ce congrès: mais les troubles qui survinrent en Savoie, firent penser qu'il serait plus utile dans un pays qu'il connaissait; et on l'y envoya au commencement de 1640, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Les succès du comte d'Harcourt, en Piémont, l'aidèrent beaucoup à conclure, au mois de décembre 1641, un traité entre la duchesse de Savoie et ses beaux-frères qui, soutenus par l'Espagne, lui disputaient la tutelle de son fils. Ce fut alors que Mazarin obtint le chapeau demandé pour lui depuis long-temps; il fut compris dans la nomination du 16 décembre 1641,

(1) Cette récompense était peu proportionnée aux services qu'avait rendus Mazarin; mais les partisans de l'Espagne le desservirent auprès du pape.

et il reçut la barette des mains de Louis XIII, le 25 février de l'année suivante. Les intrigues qui, après avoir poursuivi Richelieu pendant toute sa vie, prirent une nouvelle force vers sa fin, ne purent empêcher Mazarin de rester fidèle à son protecteur; et il lui fut surtout très-utile, lorsque la découverte de la conspiration de Cinq-Mars rétablit son crédit et son autorité (*V.* Richelieu). Ce ministre en mourant le recommanda vivement au roi; et si Mazarin ne lui succéda pas dans son titre, il fut réellement le premier ministre de Louis XIII, puisqu'il eut la direction de toutes les affaires. Richelieu avait régné par la terreur; Mazarin n'étant pas d'un caractère à user de semblables moyens, aima mieux se faire des amis : ce fut à sa demande qu'on mit hors de la Bastille les maréchaux de Bassompierre, de Vitri, et beaucoup d'autres victimes du dernier ministre. Il rappela plusieurs membres du parlement exilés, et contribua beaucoup à la réconciliation du duc d'Orléans avec le roi. Cependant la santé de Louis XIII s'affaiblissait tous les jours, et faisait prévoir sa mort prochaine. La cour, qu'agitait l'attente d'une régence, était divisée en deux partis, celui de la reine, et celui de Monsieur. Louis XIII, qu'on avait toujours isolé de sa famille en lui inspirant contre elle des préventions que souvent elle avait justifiées, n'aimait et n'estimait pas plus sa femme que son frère. Il avait déclaré Monsieur incapable de la régence. Après la réconciliation des deux frères, les partisans du prince tentèrent de faire révoquer cette déclaration. Mazarin, détesté de la reine, parce qu'il était une créature de Richelieu, avait embrassé la cause du duc d'Orléans; et cherchant à adoucir le roi à son égard, il travaillait avec ardeur à lui faire obtenir la régence : mais il rencontra des obstacles insurmontables dans l'esprit de Louis XIII. Trop adroit pour soutenir long-temps un parti désespéré, il essaya de faire revenir la reine sur son compte, en lui offrant ses services; il fut reçu froidement : néanmoins il agit pour elle auprès du roi, espérant bien s'en faire un mérite par la suite; mais comme il n'était pas assuré d'en tirer un grand avantage, il appuya le projet présenté au monarque par Chavigni, qui tendait à limiter l'autorité de la reine et du duc d'Orléans, en leur donnant un conseil de régence, investi d'un grand pouvoir. Mazarin fut nommé membre de ce conseil (1), avec le titre de ministre-d'état, comme tous ceux qui en faisaient partie. Il fut distingué des autres, en ce que, outre la présidence qui lui était donnée en l'absence du duc d'Orléans et du prince de Condé, le roi mourant enjoignait à la reine de régler les affaires ecclésiastiques avec le conseil du seul cardinal. Deux jours après cette déclaration (21 avril), le monarque accorda une nouvelle faveur à Mazarin, en le choisissant pour tenir sur les fonts de baptême le Dauphin, depuis Louis XIV (2). Louis XIII termina, le 14 mai 1643, sa triste existence. Mazarin prévoyant bientôt que la reine attaquerait de toutes ses forces la déclaration du 19 avril, prit le parti de se démettre du pouvoir que lui

(1) Il était composé du duc d'Orléans, du prince de Condé, du cardinal Mazarin, du chancelier Seguier, des secrétaires-d'état Bouthillier et Chavigni.

(2) Mademoiselle dit, dans ses Mémoires, qu'elle fut marraine de Louis XIV, et que Monsieur en fut le parrain; mais ce fut quand ce prince reçut la confirmation.

avait donné le feu roi (1), et publia sa résolution de retourner à Rome ; mais ne comptant l'accomplir qu'autant qu'il ne pourrait plus rester en France, il mit en jeu tous les ressorts afin de se faire retenir. Ses amis représentèrent qu'il n'avait jamais montré contre la reine la haine de Richelieu ; que d'ailleurs, il était, avec Chavigni, le seul dépositaire du secret de l'État. Ce dernier argument prévalut ; et Anne d'Autriche consentit à profiter au moins pour un temps des avis du cardinal. Mazarin, conservé par nécessité, eut le talent de se rendre agréable. La reine avait accordé toute sa confiance à l'évêque de Beauvais, Potier, son grand-aumônier, doué des vertus de son état, mais incapable de porter le poids des affaires (2). Elle se vit bientôt obligée de l'éloigner. Mazarin avait beaucoup gagné dans l'esprit de cette princesse ; elle conçut le projet de lui donner la place de l'évêque de Beauvais. Naturellement indolente, elle trouvait dans le cardinal un ministre plein d'activité et de connaissances : d'ailleurs il était étranger, et elle se flattait de conserver toujours l'autorité, parce que son ministre n'aurait qu'elle pour appui. Le duc d'Orléans et le prince de Condé achevèrent de la décider. Mazarin s'était assuré les bonnes grâces du premier de ces deux princes, depuis qu'il lui avait prouvé son dévouement à l'occasion de la régence ; et il avait mis Condé dans ses intérêts, en faisant donner le commandement des armées au duc d'Enghien, dont la jeunesse avait long-temps inspiré de la défiance à Louis XIII. La reine, dont le pouvoir se trouva bientôt affermi, ne tarda pas à écarter ses anciens ennemis, que les circonstances l'avaient d'abord forcée de ménager. Les finances furent ôtées à Bouthillier, et la charge de secrétaire-d'état à Chavigni, son fils. Mazarin, ami de ce dernier, lui conserva une place dans le conseil ; mais on croit qu'il ne fit pas de grands efforts pour désarmer à son égard la haine de la régente, parce qu'il craignait ses talents et son habileté. Dans le même temps, l'ancien garde-des-sceaux, Châteauneuf, emprisonné par Richelieu (1633), fut mis en liberté. Mazarin redoutait ce personnage, soutenu par la faveur de la reine, qu'il devait à des persécutions endurées pour elle. Il réussit à lui faire ordonner de rester dans sa maison de Mont-Rouge, sans rentrer dans Paris. Le cardinal devenait de plus en plus agréable à la reine par sa connaissance des affaires et par son activité ; et il se faisait également aimer du public par les grâces qu'il répandait, par son adroite modestie et par sa politesse. Cependant l'évêque de Beauvais était encore à la cour ; mais la reine lui avait retiré sa confiance : il ne lui restait que l'ombre de l'autorité, et la honte de s'être montré incapable de la retenir (1). Mazarin, en remplaçant ce pré-

(1) Tous les conseillers de régence, à l'exemple de Mazarin, offrirent à la reine leur démission. Elle aurait pu se dispenser de s'adresser au parlement pour se faire donner la régence pure et simple. C'était reconnaître à ce corps un droit qu'il n'avait pas, auquel il n'aurait point prétendu, parce qu'il ne l'avait exercé qu'une fois (à la mort de Henri IV), et presque malgré lui ; c'était encourager des prétentions que par la suite on combattit, et justifier l'orgueil d'un corps qui s'appelait alors le *tuteur des rois*.

(2) On dit que la première démarche du vieil évêque dans son ministère, fut de demander aux Hollandais de se convertir à la religion catholique, s'ils voulaient conserver l'amitié de la France. Voltaire rejette absolument cette anecdote, rapportée par Retz et la Châtre, sans autre intérêt que celui de la vérité. D'ailleurs, plusieurs autres actions avérées de l'évêque de Beauvais, la rendent très croyable.

(1) Il est difficile d'adopter l'opinion de Voltaire, qu'il est très vraisemblable que Mazarin était ministre désigné dans l'esprit de la reine, du vivant même

lat, s'attira la haine du parti qui le dirigeait, et de ceux qui, s'étant flattés d'avoir part à l'administration, voyaient le cardinal s'en rendre maître insensiblement. Parmi ces derniers on distinguait le duc de Beaufort, ce petit-fils de Henri IV, qui, craignant Richelieu, s'était retiré en Angleterre, et en était revenu après la mort de ce ministre. Alors la reine lui témoigna beaucoup d'intérêt et de confiance : il se figura qu'il allait la gouverner ainsi que l'État (1); mais, par sa hauteur et ses folles prétentions, il encourut la haine de la régente, du duc d'Orléans et du prince de Condé. Il se croyait trop sûr de son autorité pour s'apercevoir des progrès de Mazarin; mais quand il le vit prendre la place de l'évêque de Beauvais, il entreprit de le renverser, et se mit à la tête d'un parti que l'on ridiculisa en l'appelant la cabale des *importants*. Ce parti était composé, dit plaisamment le cardinal de Retz, de *cinq ou six esprits mélancoliques, qui avaient la mine de penser creux, qui sont morts fous, et qui, dès ce temps-là, ne paraissaient guère sages.* Il inspira cependant des craintes à Mazarin; et le rusé ministre, croyant ou feignant de croire, d'après quelques paroles imprudentes échappées au duc de Beaufort, que celui-ci devait le faire assassiner, le dénonça au conseil de régence, et parla encore de son intention de retourner en Italie : on s'y opposa, et, pour lui donner satisfaction, l'on arrêta le duc de Beaufort, et on exila ses complices, entre autres la duchesse de Chevreuse et Châteauneuf. La première, célèbre par son attachement à la reine-régente, qui lui valut la haine de Richelieu et un exil de dix-huit ans (*V.* CHEVREUSE), avait cru, à son retour, gouverner la reine comme autrefois. Elle trouva la cour toute changée : Anne lui montra de l'amitié; mais toute sa confiance était pour Mazarin. Celui-ci chercha d'abord à se mettre bien avec la duchesse; il lui accorda une infinité de grâces : mais il fut obligé de la refuser bientôt; car elle était insatiable, et favorisait les ennemis du cardinal, et surtout Châteauneuf, son amant. Mme. de Chevreuse, irritée, se joignit à Beaufort, et partagea sa disgrace. On dut voir alors quel était le crédit du cardinal, et son empire sur l'esprit de la reine, puisqu'il avait décidé cette princesse à lui sacrifier un prince, une ancienne favorite, et un homme qui avait souffert pour elle. Il ne restait plus à la cour que l'évêque de Beauvais, qui pût donner quelque inquiétude à Mazarin : ce n'était, il est vrai, qu'un fantôme; cependant il voulut s'en débarrasser, et le fit renvoyer dans son diocèse. Dès-lors, il fut tout-puissant; et la reine le déclara premier ministre (1). Mazarin, revêtu par Louis XIII d'une grande autorité, avait embrassé tous les plans de Richelieu : lorsque la régente l'eut appelé au pouvoir, il reprit l'exécution de ces grands desseins. La guerre commencée contre la maison d'Autriche, continua malgré les négociations entamées sous Richelieu lui-même. Les premiers jours d'une régence dont les Espagnols avaient cru

de Louis XIII. La haine d'Anne d'Autriche pour les créatures de Richelieu, les intrigues de Mazarin pour se faire conserver, sont consignées dans tous les Mémoires du temps, et combattent cette assertion, appuyée sur de faibles fondements.

(1) Il en était, dit le cardinal de Retz, moins capable que son valet-de-chambre.

(1) Il en fit les fonctions le reste de sa vie, à quelques interruptions près; mais il n'en reçut jamais les lettres-patentes. Richelieu les avait eues.

pouvoir profiter, avaient été marqués par d'éclatants succès. Le bonheur des armes françaises ne fut altéré que par de légers échecs, en 1643 et 1644. La France fut respectée au-dehors; au-dedans, tout fut bientôt tranquille : la confiance entière accordée à Mazarin, fit taire toutes les prétentions; et l'intérêt, autant que l'amour de la paix, réunissant tous les partis, les rapprocha insensiblement de l'autorité royale et de celui qui en était le dépositaire. Mazarin, dont la politique avait toujours été de se faire des amis, répandit les grâces avec une profusion dont on sentit plus tard les inconvénients : alors il suffisait de demander (1). Cette conduite contribua beaucoup à affermir Mazarin dans le pouvoir : les grands abaissés et persécutés par Richelieu, trouvaient un ministre qui remplaçait la rigueur par les bienfaits; le parlement, opprimé sous le règne précédent, reçut aussi quelques faveurs et la promesse qu'on se conduirait par ses avis. Le peuple, toujours instrument aveugle, partageait la satisfaction des uns et des autres, ou du moins leur tranquillité. Telle fut la cause du calme qui signala les quatre premières années de la régence, et pendant lesquelles se développa le germe des troubles qui éclatèrent ensuite avec tant de force. Mazarin essuya, en 1644, une grave maladie; et comme on savait que la reine ne pouvait se passer d'un ministre, on lui désigna plusieurs successeurs, entre autres Châteauneuf et Chavigni. Anne d'Autriche attendit : Mazarin échappa au danger, et il n'oublia jamais les intrigues auxquelles sa maladie avait donné lieu. Ayant tenté vainement de se réconcilier avec le pape Innocent X, dont il avait traversé l'élection, il accueillit les neveux de son prédécesseur, persécutés par Innocent qui leur devait la thiare : il les reçut en France, où l'un d'eux, le cardinal Antoine Barberini, obtint l'archevêché de Reims et la charge de grand-aumônier. Mazarin avait encore à se plaindre du pontife, qui lui avait refusé un chapeau pour son frère Michel Mazarin, archevêque d'Aix; c'est à cette cause qu'on attribua l'expédition d'Italie, entreprise, en 1646, par le prince Thomas de Savoie et le duc de Brezé. Les commencements n'en furent pas heureux; mais la fortune changea, et le pape se vit obligé de demander la protection de la France : les Barberins rentrèrent en grâce, et le frère du ministre fut cardinal. En 1647, les Napolitains secouèrent la domination de l'Espagne : le duc de Guise, qui prétendait avoir des droits à la couronne de Naples, alla se mettre à la tête des révoltés, et Mazarin lui promit des secours; mais il ne lui en envoya point, et il perdit ainsi une occasion dont la France pouvait tirer avantage. Cependant la guerre, qui, depuis treize ans, embrasait l'Europe, était malheureuse pour plusieurs puissances, et ruineuse pour toutes. Elles en sentaient depuis long-temps les inconvénients; et dès 1641, leurs envoyés, réunis à Hambourg, avaient signé des préliminaires de paix : mais les intérêts étaient si divers et si compliqués,

(1) Un homme de beaucoup d'esprit disait qu'il n'y avait plus que ces quatre mots dans la langue française : *La reine est si bonne*. On accorda, dit-on, à un importun un impôt sur les nèfles. On connaît les stances de Saint-Evremond à Ninon, qui commencent ainsi :

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance, etc.

et qui finissent par un trait mordant contre Mazarin.

tant de personnes étaient chargées de les défendre, qu'on ne pouvait prévoir l'issue de ces négociations. De plus, les prétentions et le desir de la paix variaient tous les jours avec les chances d'une guerre continuée sans interruption. D'Avaux, qui était allé à Hambourg, à la place de Mazarin, fut chargé de se rendre à Munster où se réunissaient les ambassadeurs des puissances catholiques (1). Mazarin, qui voulait présider de loin aux négociations, lui donna pour collègue Servien, sa créature; et les deux plénipotentiaires reçurent ordre de passer à la Haye, où ils conclurent avec les états-généraux, un traité qui confirmait celui de 1635. Mais plus tard la Hollande craignit de rendre le roi de France trop puissant en l'aidant à écraser l'Espagne : elle traita avec cette dernière couronne. L'alliance de la Hollande fortifia l'Espagne, qui ne prit aucune part à la paix signée le 6 août 1648, à Osnabrück, entre l'Empire et la Suède; elle le fut à Munster, entre la France et l'Empire, le 24 oct. suivant. L'empereur abandonnait à Louis XIV Brisach, l'Alsace, tous ses droits sur Pignerol, et il le confirmait dans la possession des Trois-Évêchés : il lui cédait aussi le droit de mettre garnison dans Philisbourg. Enfin, la paix de Westphalie ne donna pas seulement à la France des avantages présents et considérables; elle résolut encore, contre la maison d'Autriche, le grand problème de la politique moderne, l'impossibilité qu'un empire exorbitant ne succombe pas tôt ou tard par la jalousie de ses voisins coalisés.

(1) Les ambassadeurs protestants traitèrent à Osnabrück.

Tels furent les principaux effets de ce traité célèbre, que Richelieu avait conçu et commencé, et que Mazarin eut la gloire d'achever, d'après les bases jetées par son immortel prédécesseur. Le commencement de l'année 1648 vit éclater des troubles que de nombreuses causes avaient produits. Le prince de Condé, insatiable dans son desir d'élever et d'enrichir sa famille, mourut mécontent du ministre, léguant à son fils ses prétentions et sa haine contre Mazarin. L'abbé de la Rivière, favori du duc d'Orléans, choqué de ne point obtenir le chapeau, indisposa aussi son maître contre Mazarin, qu'il accusait de mauvaise foi. Le parlement, caressé d'abord, n'avait vu se réaliser aucune promesse; il eut, au contraire, diverses altercations avec la cour, et l'on vit, en 1645, plusieurs conseillers arrêtés pour la hardiesse de leurs opinions. Les princes et le ministre divisés se ménagèrent des amis dans cette compagnie qui, se voyant recherchée, se souvint de ses anciennes prétentions. Ce qui hâta sur-tout les troubles, ce fut le mauvais état des finances. Une guerre ruineuse, les prodigalités de la cour, les dilapidations que l'exemple même du ministre encourageait jusque dans les agents les plus subalternes, telles étaient les causes de l'épuisement du trésor, auquel on voulut remédier par des moyens insuffisants et qui vexaient le peuple. C'est alors qu'on vit l'italien Particelli d'Émery, créature du ministre, qui l'avait nommé depuis peu surintendant des finances, établir des charges ridicules de *conseillers du roi crieurs de vin, de contrôleurs de fagots*, etc., et vendre la noblesse, tandis que lui venu à la cour sans naissance et presque sans for-

tune (*V.* Émery, XIII, 115), étalait un faste insultant. Si à toutes ces causes de troubles, on joint les mécontentements particuliers, sources de tant d'intrigues que favorisait la faiblesse du gouvernement, on ne s'étonnera plus de la force que prit la révolte aussitôt qu'elle eut éclaté. Un édit de tarif sur les denrées qui entraient à Paris, donna lieu aux premières discussions graves de la cour avec le parlement; c'était en 1647. L'année suivante, le roi tint, au mois de janvier, un lit de justice, où il fit enregistrer un grand nombre d'édits, dont l'un portait création de douze nouvelles charges de maîtres des requêtes, et un autre la suppression de quatre années de gages des membres des cours souveraines. L'intérêt particulier vint ainsi donner une nouvelle activité à ce qu'on appelait le zèle pour le bien public, comme il arrive toujours quand il s'agit de colorer une révolte. Les maîtres des requêtes protestèrent avec une espèce de fureur contre la création de nouvelles charges; le parlement les appuya, et bientôt après, quoiqu'on l'eût excepté de l'édit qui retranchait les gages des autres cours souveraines, il donna (13 mai) un arrêt d'union avec le grand-conseil, la cour des aides et la chambre des comptes de Paris. Ce acte du parlement produisit le plus grand effet dans toute la France, et la cour fut très-embarrassée; cependant il fut cassé par un arrêt du conseil (16 juin). Pendant toute cette guerre de la Fronde, les Français ne quittèrent pas leur caractère de gaîté; et la plaisanterie devint une des armes les plus ordinaires et les plus efficaces des différents partis. On pallia la hardiesse de la démarche des cours souveraines, en parlant de la crainte qu'inspirait au cardinal l'arrêt d'*Oug ion* ou d'*Ognon* (car il prononçait de cette manière), et d'un discours au parlement, où il lui était échappé une comparaison ridicule. Le premier président s'efforçait de prouver que l'arrêt d'*union* n'avait rien de contraire au service du roi: « Si le roi », répondit Mazarin, « ne voulait pas qu'on portât » des glands à son collet, il n'en » faudrait pas porter; ce n'est pas » tant la chose défendue que la dé» fense qui fait le crime. » Le parlement soutint opiniâtrement ses premières démarches; et la reine, pour parvenir à un accommodement, fut obligée de reconnaître l'arrêt d'union par lequel les cours souveraines s'arrogeaient le droit d'examiner les édits, de contrôler le gouvernement; et elle supprima les arrêts du conseil-d'état. Ce succès enhardit le parlement à demander encore plus; et il continua d'empiéter sur l'autorité royale. La reine outrée résolut alors d'arrêter les progrès du mal, en faisant emprisonner les membres de cette cour qui montraient le plus d'audace; mais déjà on leur avait donné trop de force, en cédant à tant de demandes. D'un autre côté, accorder davantage, c'était tomber dans le mépris. Ces réflexions que fit Mazarin l'embarrassaient, et il eut de la peine à se rendre à l'avis de l'emprisonnement, qui fut néanmoins adopté. Le 26 août, jour où l'attention générale était détournée par un *Te Deum*, on envoya arrêter les présidents Blancmesnil et Charton (ce dernier ne fut pas trouvé chez lui), et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris, abusé, comme de coutume, par les mots et par les apparences, regardait les membres du parlement comme autant de défenseurs zélés et

désintéressés ; et il avait voué particulièrement une espèce de culte à Broussel, magistrat vieilli avec honneur dans la poussière du palais, populaire à l'excès, mais faible, incapable, et se laissant conduire par des factieux qui lui dictaient les avis les plus violents contre la cour. Ce peuple, à la nouvelle de l'enlèvement de celui qu'il appelait *son père*, se soulève, et le redemande à grands cris. La sédition, quelque violente qu'elle fût, pouvait n'avoir aucune suite, si l'on n'eût pas excité de nouveau le peuple sous main. C'est alors que parut sur la scène le célèbre Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, plus connu sous le nom de cardinal de Retz. Il devait à la reine tout ce qu'il était ; mais l'obstacle à une plus grande élévation, qu'il rencontra dans Mazarin, et surtout son esprit ambitieux et turbulent, le dispensèrent de la reconnaissance. Gondi avait offert à la cour de s'employer pour calmer la révolte lors de l'arrestation de Broussel. Quoiqu'il fût soupçonné de voir le trouble avec joie, l'on accepta ses offres, parce que l'on connaissait son influence sur le peuple. Mal récompensé de ce service, il jura de tirer vengeance des duretés de la reine, et des sarcasmes de Mazarin. C'est ainsi qu'il fut l'auteur du mouvement terrible qui éclata le lendemain (27 août) et qu'on appelle la *journée des barricades*, dont la suite fut la liberté des prisonniers. Cette concession procura un instant de calme, dont le cardinal profita, pour emmener le roi hors de Paris (13 septembre). Se voyant à l'abri de tout danger, Mazarin tenta de se délivrer de deux ennemis dangereux : Châteauneuf fut exilé, et Chavigni mis à Vincennes. Ce coup d'autorité ranima le feu qui couvait sous la cendre ; les chefs de la Fronde tremblèrent, et le coadjuteur fit ouvrir au parlement, par le président Viole, ami de Chavigni, l'avis de renouveler l'arrêt donné contre le maréchal d'Ancre, en 1617, et qui défendait aux étrangers de s'immiscer dans le gouvernement de l'état. Cet avis fut appuyé : on en serait venu dès-lors aux dernières extrémités, si le prince de Condé, que son ambition séparait de Mazarin, mais qui voulait la tranquillité de l'état, n'eût proposé entre les princes et le parlement une conférence dont on eut soin d'exclure le cardinal. Le résultat fut un accommodement tout entier à l'avantage du parlement. Le roi revint à Paris ; et Chavigni fut mis en liberté, mais exilé. Cette déclaration (du 4 oct.) ne produisit qu'un calme apparent : la cour avait trop perdu pour ne pas chercher à regagner ce qu'on lui avait ravi ; le parlement avait trop obtenu pour ne pas désirer davantage. D'ailleurs, trop de gens craignaient la tranquillité, entre autres le coadjuteur. Ce fut dans ce temps que ce dernier chercha par une nouvelle intrigue à diffamer Mazarin. Un édit, dicté par la nécessité, autorisait les emprunts sur les tailles, à dix pour cent d'intérêt. Le coadjuteur fit condamner avec éclat, par une nombreuse assemblée de théologiens, les prêts usuraires ; et il trouva moyen de désigner le cardinal comme le plus grand usurier du royaume, et le seul objet de cette décision. On fut obligé de retirer l'édit. La licence des écrits était extrême : Mazarin et la reine même étaient indignement déchirés dans des libelles infâmes. De plus, les membres les plus remuants du parlement renouvelaient les anciennes discussions, sous prétexte

d'infractions faites par le ministre à la déclaration du 4 octobre. Ce fut alors qu'on résolut de réduire par la force, des rebelles qu'on ne pouvait satisfaire. Divers moyens, plus ou moins violents, furent proposés dans le conseil : Mazarin les combattit, et fit adopter celui qu'avait fourni Le Tellier, d'affamer Paris et d'en faire le blocus. La cour ne pensa qu'à quitter la ville; cette fuite, car c'en fut une véritable, eut lieu dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649. Une lettre de cachet adressée au parlement l'exila à Montargis : ce corps ne voulut pas même l'ouvrir ; il envoya à la reine des députations qui furent mal reçues : alors il se tint prêt à soutenir la lutte, et rendit un arrêt qui déclarait *Mazarin ennemi du roi et de l'état, perturbateur du repos public ; lui ordonnait de se retirer dans huitaine du royaume, passé lequel temps les sujets du roi devaient lui courre sus*. Peu de temps après, on l'atteignit d'une manière plus réelle, en vendant ses biens et ses meubles à l'encan. Paris était bloqué dès le 7 janvier ; le parlement fut déclaré coupable de lèse-majesté : il adressa à ce sujet des remontrances remplies d'imputations odieuses contre Mazarin; mais on ne les reçut pas. La guerre était à peine commencée que déjà les Parisiens en étaient las ; elle leur imposait de trop grands sacrifices ; l'intérêt et l'ambition, qui avaient jeté tant de personnes dans la Fronde, pouvaient les en séparer facilement : aussi, malgré les efforts de quelques séditieux, les intrigues du coadjuteur et sa criminelle liaison avec l'Espagne, malgré la révolte de plusieurs parlements du royaume à l'exemple de celui de Paris, la paix était généralement désirée ; elle fut conclue le 11 mars 1649. *Cette paix*, comme on l'a dit (1), *ne satisfit aucun parti ; le parlement demeurant en liberté de s'assembler, ce que la cour avait voulu empêcher, au moins pour le reste de l'année ; et la cour conservant son ministre, dont le parlement et le peuple avaient demandé l'éloignement*. Mazarin avait même été un des commissaires pour l'accommodement, malgré les réclamations des Frondeurs, qui n'ébranlèrent pas la reine. Il y eut une amnistie générale, dans laquelle furent compris tous les hommes considérables du parti rebelle ; mais le cardinal, pour mortifier le coadjuteur, affecta de ne l'y pas nommer (2), et de le confondre dans la foule. La rentrée du roi à Paris était une des conditions de la paix ; la reine ne voulut pas y revenir d'abord : Mazarin la confirma dans cette résolution ; il craignait pour sa vie s'il se rendait au milieu de ses ennemis, quand le feu de la sédition n'était pas complètement éteint. Le roi ne rentra dans sa capitale que le 18 août, ayant dans son carrosse Mazarin et le prince de Condé. La tranquillité parut encore une fois rétablie ; mais le cardinal ne se dissimulait pas qu'elle était précaire. Condé, fier des services qu'il avait rendus, en réclamait le prix avec une hauteur excessive, et *devenait rebelle à force de prétentions*. Il contrariait les vues du cardinal, le traitait avec mépris, et bravait ouvertement la reine. Après s'être uni un instant avec les Frondeurs, il s'en était séparé, et les avait même accusés d'une tentative d'assassinat dirigée contre sa per-

(1) Henault, *Abrégé chronol.* ann. 1649.

(2) Retz dit, dans ses Mémoires, qu'il demanda lui-même à n'être pas nommé dans l'amnistie.

sonne : il s'en fit de mortels ennemis, et les obligea de se lier contre lui avec Mazarin ; on l'arrêta (1), le 18 janvier 1650, chez la reine, et on le conduisit à Vincennes avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville, époux de sa sœur. Après un voyage en Normandie, pour maintenir dans le devoir cette province, que la duchesse de Longueville avait voulu soulever en faveur des princes (*V.* Longueville), la cour en fit un autre dans la Bourgogne, qui s'était déclarée pour le prince de Condé, son gouverneur. Pendant qu'on assiégeait Semre ou Bellegarde, et que le cardinal dirigeait les mouvements du siége, il faillit perdre la liberté, et peut-être la vie, par la trahison des officiers d'un régiment qui devait passer à Saint-Jean-de-Lône, et que des partisans des princes avaient gagnés. Un des conjurés découvrit le complot à Mazarin, qui le déconcerta par ses mesures, sans punir les traîtres. La Bourgogne fut bientôt pacifiée, et la cour revint à Paris : elle en repartit peu après pour calmer les troubles fomentés dans la Guienne par les amis des princes prisonniers, et par la présence de la princesse de Condé à Bordeaux. Elle y resta jusqu'au mois d'octobre, que Bordeaux ayant capitulé, après quelques jours de siége, toute la province se soumit. Mazarin avait pu voir, dès l'origine, que sa liaison avec les Frondeurs ne pouvait durer long-temps. Ce n'était qu'avec une joie apparente, qu'au commencement de cette année, il avait approuvé le retour de Châteauneuf dans la place de garde-des-sceaux, que lui avait fait rendre la Fronde. En revenant de Guienne, il se brouilla, sans trop de raison, avec Gondi, qui avait demandé le chapeau de cardinal, après avoir servi la cour avec le plus grand zèle, depuis qu'il s'était uni avec elle. Mazarin le lui fit refuser ; et dès-lors Gondi, qui avait remplacé La Rivière dans la confiance du duc d'Orléans, anima son maître contre le ministre. D'ailleurs le duc avait d'autres raisons de se plaindre du cardinal. La prison des princes, qui faisait la sûreté de celui-ci, fut désapprouvée ; et les Frondeurs, qui en avaient été les instigateurs, se prononcèrent ouvertement contre ce qu'ils appelaient le despotisme du ministre, qui, depuis quelque temps, les négligeait, parce qu'il croyait pouvoir se passer d'eux. Ils se joignirent aux partisans des princes ; et le duc d'Orléans se déclara hautement pour les prisonniers. Le coadjuteur avait tout préparé pour faire de Condé un ennemi irréconciliable de Mazarin : maintenant il désirait les mettre en présence afin de profiter de leur inimitié. Pendant toutes ces intrigues, le cardinal voulant accélérer les opérations de l'armée opposée à Turenne, devenu rebelle, fit un voyage dont ses ennemis profitèrent. Les succès de cette armée les comprimèrent un instant ; mais la crainte que ces mêmes succès ne donnassent trop de force à Mazarin, les engagea bientôt à se prononcer contre lui. Le duc d'Orléans eut avec le cardinal une vive altercation au conseil ; et il déclara qu'il ne mettrait plus le pied au Palais-Royal, tant que cet étranger conserverait le ministère. Le parlement se souleva de nouveau, en demandant la liberté des

(1) Cette mesure était bien sévère, et on l'a blâmée plus d'une fois, avec raison. Mazarin connaissait le caractère de Condé, et combien il l'exaspérerait par un tel traitement. Condé disait lui-même qu'il était entré innocent dans sa prison, et qu'il en sortit coupable.

princes, qu'il devenait impossible de refuser; et il ne resta plus à Mazarin d'autre parti à prendre que celui de la retraite, au moins pour quelque temps. On lui conseilla d'user avec rigueur, dans cette circonstance, de tout le pouvoir que lui donnait son empire sur la reine; mais les partis violents ne lui convenaient jamais : il quitta Paris dans la nuit du 6 au 7 février 1651, et se rendit à Saint-Germain, où il demeura plusieurs jours, sans savoir ce qu'il devait faire. Enfin, le 13 février, il arriva au Havre, où les princes avaient été transférés; et là, avant que l'ordre de leur liberté fût parvenu, il voulut la leur annoncer lui-même, croyant ainsi se réconcilier avec eux : il en fut d'abord assez bien reçu; mais ils le quittèrent bientôt pour se rendre à Paris. N'ayant alors plus rien à espérer, il sortit de France; et refusant l'asile que lui offraient les Espagnols, il se retira à Bruhl chez l'électeur de Cologne, son ami (1). Après avoir rendu, le 19 février, un arrêt qui le bannissait à perpétuité du royaume, lui et sa famille, le parlement ordonna qu'il fût procédé contre lui, et qu'on recherchât son administration. Malgré cette proscription, Mazarin du fond de sa retraite gouvernait la reine et l'état, aussi absolument que lorsqu'il était à Paris; et rien n'était décidé qu'on n'eût reçu son avis. Châteauneuf, son rival, perdit les sceaux, qui furent donnés à Molé, et la discorde divisa bientôt ses ennemis : la reine se brouilla avec Condé; et ce prince, à qui l'on inspira des craintes pour sa liberté et sa vie, se rangea parmi les rebelles, et se retira dans son gouvernement de Guienne pour se préparer à la guerre. Le Tellier, Servien et Lionne, créatures du cardinal, rentrèrent dans le conseil; enfin, tout semblait préparer le retour de Mazarin. Il se hâta de rassembler une petite armée de sept à huit mille hommes, qui prit ses couleurs, et qu'il confia aux maréchaux d'Aumont et d'Hocquincourt; il rentra aussitôt en France, sous prétexte d'empêcher la jonction du prince de Condé avec les Espagnols, et pour se justifier, écrivait-il au roi, des calomnies dont on l'avait chargé. A cette nouvelle le parlement se souleva avec fureur; il rendit des arrêts encore plus vigoureux contre le cardinal, fit vendre sa bibliothèque (1), et mit sa tête à prix (2). Ce dernier arrêt rappelait celui qui avait été lancé contre l'amiral Coligni, en 1569 (3). Mazarin ne ralentit pas sa marche; il arriva le 30 janvier à Poitiers, où la cour s'était transportée pour comprimer le prince de Condé. Le roi alla avec son frère au-devant du cardinal, et lui témoigna la plus grande joie de le revoir. Celui-ci reprit bientôt son autorité et le ti-

(1) C'est alors qu'il écrivit au roi une longue lettre où il justifiait sa conduite, et se plaignait du traitement qu'on lui faisait éprouver après ses longs services : *Il n'me reste plus*, disait-il, *un asile, dans un royaume dont j'ai reculé toutes les frontières.* Voltaire fait écrire à tort cette lettre par Mazarin, lors de son second exil, qui était volontaire.

(1) On avait déjà ordonné une fois la vente de cette magnifique collection; mais des gens sages l'avaient sauvée. Ce fut une des pertes les plus sensibles pour Mazarin. (*V.* NAUDÉ.)

(2) Le prix indiqué était de 150 mille livres qui devaient être pris sur la vente de la bibliothèque; et comme on trouvait dans tout des sujets de plaisanterie, on afficha dans Paris une répartition burlesque de cette somme : tant pour le nez du cardinal, tant pour les oreilles, tant pour qui le ferait exécuter, etc. Ce ridicule répandu sur l'arrêt, contribua peut-être à en empêcher l'exécution.

(3) On chercha cet arrêt dans les registres, mais on ne l'y trouva pas, comme le dit Voltaire : il en avait été arraché ainsi que toutes les autres pièces scandaleuses de la Ligue. On fut obligé de recourir à l'histoire de De Thou. (*Mém.* de Tabon.)

tre de premier ministre ; et après avoir apaisé quelques mouvements en Touraine, il revint triomphant près de la capitale. Condé, qui s'était lié avec les Espagnols, s'en rapprocha aussi de son côté, et tint ensuite la campagne contre Turenne, qui, redevenu fidèle au roi, lui rendit alors d'inappréciables services. On tenta, peu après, un accommodement avec le prince de Condé ; il envoya à la cour des négociateurs, qui, ayant ordre de ne point voir le cardinal, ne purent rien conclure. Le combat du faubourg Saint-Antoine, où Mazarin perdit son neveu Mancini, suivit de près (2 juillet) : l'entrée de Condé dans Paris, et son union avec le duc d'Orléans, donnèrent la plus grande force aux ennemis du ministre, et portèrent le parlement à un acte plus criminel que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il déclara le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume (quoique le roi fût majeur), et le prince de Condé, généralissime, tant que Mazarin serait en France et qu'il *priverait le roi de sa liberté*. Cet arrêt fut cassé, et le parlement transféré à Pontoise, où était la cour. Mazarin, pour mettre les princes dans leur tort, et pour ôter à la rebellion une cause ou un prétexte, se résolut à sortir une seconde fois du royaume. Il voulut encore, par cette démarche, se concilier le peuple, en cédant, sans une pressante nécessité, pour lui procurer la paix. La déclaration royale lui donnait les plus grands éloges ; et elle attestait que le roi cédait au désir qu'avait le cardinal de se retirer. Il laissa ses créatures auprès du monarque, entre autres, Le Tellier, qui devait diriger les affaires par ses instructions. Ne craignant plus rien pour son crédit, et sûr d'être un jour rappelé, il se retira à Bouillon, où il eut bientôt occasion de rendre un grand service à la France : une armée espagnole était entrée en Picardie, sous les ordres du comte de Fuensaldagne ; le cardinal effraya ce général, et le fit sortir de France, en lui annonçant que la reine, plutôt que de se laisser écraser, s'unirait avec Condé contre lui, s'il persistait à donner du secours au prince contre la cour. On était généralement las de la guerre. Le duc d'Orléans voulait la paix, et le prince de Condé, qui ne la désirait pas, était haï du peuple ; il craignait pour sa personne, et ne se fiait point à la cour. Vaincu par ses turbulents amis, et par les promesses des ennemis de la France, il refusa les offres d'accommodement que lui fit Mazarin, et se jeta dans les bras des Espagnols. Le roi rentré à Paris, le 21 octobre, exila le duc d'Orléans, Mademoiselle sa fille, et Châteauneuf. Le lendemain on publia une amnistie générale ; et, peu après, le cardinal de Retz fut mis à Vincennes. Alors la Fronde punie dans la personne de son chef, ne laissa plus que des souvenirs humiliants et ridicules. Le clergé, l'université, Rome même, firent d'inutiles remontrances sur la prison du coadjuteur ; on refusa sa liberté à Mazarin, qui la demanda lui-même par politique et comme cardinal. Ainsi, les troubles avaient cessé, et l'on avait fait justice de leurs principaux auteurs : mais Mazarin, absent, semblait n'être pour rien dans ces actes de rigueur. Croyant bientôt pouvoir revenir, il parcourut les frontières, visita l'armée qui se battait contre Condé, et rentra dans Paris le 3 février 1653. Le roi alla au devant de lui ; et les princes, les grands, le parlement, vinrent le

complimenter : on lui donna une fête magnifique à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations générales. Il logea au Louvre ; et le roi ordonna que la *porte de la Conférence* fût occupée par une compagnie du régiment des gardes. Les temps d'orage étaient passés ; et l'on respectait en lui une fortune que tant de traverses n'avaient pu renverser. Les révoltes de la Provence, de la Bourgogne, et de la Guienne, s'apaisèrent. Le prince de Conti se réconcilia avec le ministre ; et il épousa sa nièce l'année suivante (1654). Condé conservait toujours des intelligences en France ; on l'accusa d'avoir gagné les deux hommes qui avaient tenté d'assassiner le cardinal, et qui furent pendus en 1654. La même année, Turenne fit lever aux Espagnols le siége d'Arras ; et il consolida ainsi le crédit du cardinal, qui, à cette occasion, se donna un ridicule assez remarquable. Ce fut de s'attribuer tout l'honneur de cet événement, dans une lettre qu'il adressa au parlement, au nom du roi, sans y dire un seul mot de Turenne ; et ce n'était pas la première fois qu'il affichait ainsi des prétentions déplacées à la science militaire (1). L'année suivante (1655), il accompagna Louis XIV dans sa campagne de Flandre ; et ce fut alors qu'il fit arrêter la duchesse de Châtillon, qui cherchait à gagner au prince de Condé le maréchal d'Hocquincourt. On conclut, le 2 novembre de cette année, un traité avec l'Angleterre. L'Espagne était sur le point de décider Cromwell à se joindre à elle contre la France ; Mazarin empêcha cette ligue dangereuse, en promettant au Protecteur que la France abandonnerait Charles II, céderait Dunkerque aux Anglais, et les aiderait même à prendre Mardick sur les Espagnols. Vingt mille hommes furent envoyés en Flandre pour seconder les troupes anglaises dans cette expédition. Cromwell dicta impérieusement ces conditions, qui ouvraient une route sur le continent à son génie ambitieux ; ses brusques volontés mirent en défaut la cauteleuse lenteur de Mazarin, qui, fléchissant devant la politique inusitée du protecteur, s'en consolait en l'appelant un *fou heureux*. Cromwell ayant appuyé auprès du ministre français des plaintes portées par les protestants de Nîmes, inquiétés dans leur culte, obtint satisfaction, même en refusant de traiter avec réciprocité les catholiques anglais. Si la dignité de celui-ci eut à souffrir dans sa négociation avec l'usurpateur, si elle lui fut violemment reprochée comme une transaction honteuse, il eut bientôt lieu de s'en applaudir, et de recueillir le résultat qu'il s'en était promis. Lorsqu'il eut enlevé à l'Espagne ce puissant allié, la paix qu'on n'avait pu conclure à Munster, et que les troubles survenus depuis avaient toujours empêchée, redevint le but de ses plus grands efforts. Il envoya, en 1656, Hugues de Lionne renouveler les anciennes propositions, et demander l'infante d'Espagne pour Louis XIV. Cet agent se rendit secrètement à Madrid ; et les longues conférences qu'il eut pendant trois mois avec don Louis de Haro, premier ministre d'Espagne, n'amenèrent aucun résultat : trois points principaux divisaient les négociateurs ; la France refusait de rendre au prince de Condé ses charges et ses honneurs ; elle voulait faire recon-

(1) On dit qu'il se brouilla avec Turenne, parce que ce général refusa de lui céder l'honneur de la bataille des Dunes.

naître l'indépendance du Portugal; et de son côté la cour de Madrid refusait de donner la main de l'infante, parce que le roi n'ayant point d'enfants mâles, l'empereur l'avait très-vivement demandée pour son fils. Lionne revint en France; les négociations furent rompues, et la guerre continua. L'empereur mourut l'année suivante (1657): Mazarin chercha en vain à faire élire à sa place l'électeur de Bavière, pour ôter la couronne impériale à la maison d'Autriche. Léopold, fils du dernier empereur, fut préféré (1). Tranquille et puissant depuis son second retour, Mazarin s'était principalement appliqué à s'insinuer dans l'esprit du roi, devenu majeur : il y avait complètement réussi; et il comptait assez sur son crédit pour négliger la reine, à laquelle il devait tout. Principal auteur de la paix de Westphalie, il attachait l'honneur de son ministère à éteindre une guerre qui n'existait plus qu'entre la France et l'Espagne, et à faire épouser l'infante à Louis XIV. Les négociations inutiles de Lionne, furent suivies des plus brillants succès de nos armées. L'Espagne était épuisée, mais elle hésitait encore; l'adroit ministre flatta les espérances de la duchesse de Savoie, qui proposait une de ses filles pour le roi, et il conduisit, à la fin de 1658, la cour à Lyon où la duchesse se rendit de son côté. On avertit bientôt cette princesse du véritable dessein qu'on avait eu en écoutant ses propositions : elle se contenta d'une promesse de mariage pour sa fille, si celui de l'infante venait à manquer. La ruse de Mazarin eut un plein succès; l'Espagne craignit de perdre le plus sûr moyen de faire la paix, et Antoine Pimentel fut envoyé à Lyon, pour renouer les négociations, et promettre la main de l'infante (1). La cour revint à Paris; Pimentel la suivit : les conditions de la paix furent réglées, et Mazarin partit, avec des pleins-pouvoirs et un équipage magnifique, pour les ratifier. Depuis que sa puissance était assurée, il avait déposé cette simplicité, qui d'abord l'avait fait contraster si fort avec Richelieu. Marchant avec un faste royal, il avait, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires; et il soutenait avec hauteur les préséances de son rang, qu'il avait d'abord sacrifiées pour se faire des amis. L'entrevue avec don Louis de Haro, ministre d'Espagne, eut lieu sur la limite des deux royaumes. (*Voy.* Haro, XIX, 444.) Un mois fut employé à régler le cérémonial, auquel la fierté espagnole attachait une importance puérile. Enfin les conférences commencèrent le 13 août. On pouvait croire la paix décidée puisque les conditions en avaient été réglées à Paris; mais elles étaient si onéreuses à l'Espagne, que cette puissance devait chercher à les alléger : ce fut le but de D. Louis. De son côté, le cardinal n'aurait pas été fâché de les rendre encore plus avantageuses à la France; ce fut ce qui conduisit les deux ministres à des discussions dans lesquelles Mazarin déploya toute sa finesse, que D. Louis combattait par la défiance et la précaution. L'affaire du prince de Condé, et celle de l'indépendance du Portugal, qui avaient fait rompre les négociations

(1) Il eut de vives inquiétudes lors de la grave maladie de Louis XIV, à Calais (juillet 1658); mais le roi guérit, et le cardinal punit de l'exil ceux qui avaient cabalé contre lui.

(1) Cette dernière condition ne souffrait plus les mêmes difficultés depuis que Philippe IV, qui s'était remarié, avait eu deux enfants mâles.

de Madrid, furent encore les principaux objets des conférences des Pyrénées. Les dispositions du traité de Paris, relatives au prince de Condé, furent adoucies. Enfin le traité fut signé le 7 novembre. Un contrat séparé contenait les conditions du mariage de Louis XIV et de l'infante (1). Ainsi fut terminée, en moins de trois mois, par deux hommes seuls, une paix que tous les ministres de l'Europe n'avaient pu conclure à Munster en plusieurs années. Cette paix, le chef-d'œuvre de Mazarin et son plus grand titre de gloire, compléta le traité de Westphalie, assura l'abaissement de l'Autriche, et donna à la France le rang qu'avait eu l'Espagne sous Charles-Quint ; enfin elle ouvrit dignement la grande époque que l'histoire a désignée sous le nom de siècle de Louis XIV. L'alliance des maisons de France et d'Espagne, principal résultat de ce traité, n'était pas chez Mazarin l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment. Il existe une lettre de lui, écrite, en 1645, aux plénipotentiaires de France à Munster, qui montre que ce ministre voyait dès-lors quels droits pourrait donner un jour à Louis XIV son union avec l'infante: *Si le roi très-chrétien*, écrivait-il, *pouvait avoir en dot les Pays-Bas et la Franche-Comté, en épousant l'infante d'Espagne, alors nous aurions tout le solide ; car nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quelque renonciation que l'on fît faire à l'infante, et ce ne serait pas une attente bien éloignée, puisqu'il n'y a que la vie du prince son frère* (1) *qui l'en pût exclure.* Ce traité a cependant été l'objet de beaucoup de critiques. On a surtout cité la lettre où Saint-Évremont le tourne en ridicule. Mais si Saint-Évremont était un bel-esprit, il était certainement un mauvais politique. Cet écrivain prétend que le ministre devait accabler l'Espagne au lieu de traiter avec elle; mais il ne voyait pas que cette puissance, poussée à bout, aurait obtenu l'appui de l'empereur, qui demandait la main de l'infante : il n'avait pas senti les conséquences possibles du mariage de Louis XIV, et la nécessité où la France était de cesser une guerre qui l'épuisait. Mazarin, après la conclusion de la paix, rejoignit la reine et le roi son fils, qui s'étaient approchés du lieu des conférences. Il fut reçu, à Toulouse, avec de grandes marques de joie et de reconnaissance. La cour passa l'hiver en Provence, et se transporta sur les frontières l'année suivante (1660), pour la célébration du mariage du roi, qui eut lieu à Saint-Jean-de-Luz, le 9 juin : Mazarin y remplit les fonctions de grand-aumônier. Plusieurs conférences furent encore tenues entre les deux ministres, pour l'explication de quelques articles du traité de paix. Lorsque la cour revint à Paris, le 26 août, le cardinal reçut un honneur inouï jusqu'alors : le parlement vint le complimenter par députés; et cet exemple fut suivi par les autres cours souveraines (2). Mazarin avait vu, avec la plus grande joie, l'œuvre de la paix accompli

(1) La renonciation aux droits éventuels sur la succession à la monarchie espagnole, fut exigée lors du mariage de Louis XIV : mais tout le monde pensait bien que ce n'était qu'une formalité. Philippe IV lui même appelait la renonciation *una patarata*.

(1) Ce prince, l'infant don Balthazar, mourut en 1649; mais Philippe IV se remaria.

(2) Lorsque le roi et la reine firent leur entrée à Paris en 1660, la maison du cardinal effaçait toutes les autres ; elle fut une heure à passer. La maison de MONSIEUR était *pitoyable* auprès de la sienne, dit madame de Maintenon.

par ses soins ; il le souhaitait ardemment, car sa santé, détruite par l'excès du travail, dépérissait tous les jours. Elle s'affaiblit surtout depuis son retour à Paris ; dès-lors il ne sortit presque plus de son appartement, où se tenaient les conseils, et où le roi venait régulièrement. Sentant la mort s'approcher, il fit tous ses efforts pour établir dans la confiance du roi ses créatures Le Tellier, Lionne et Colbert, à qui il avait confié les affaires les plus importantes. On dit, à sa gloire, que ce fut lui qui, dans ses derniers entretiens, donna au monarque le conseil de gouverner par lui-même. Vers la fin de février 1661, il se fit transporter à Vincennes, où était la cour ; et après quelques jours de grandes souffrances causées par une hydropisie de poitrine, il termina sa carrière le 9 mars. Mazarin, comme il arrive à tous les ministres, fut peu regretté ; un courtisan écrivait alors : *Le roi est, ou paraît, le seul touché de la mort du cardinal* (1). En effet, le roi prit le deuil, honneur qui n'avait encore été rendu qu'une fois par Henri IV à Gabrielle d'Estrées : il lui fit célébrer un service magnifique à Notre-Dame. Le cœur de Mazarin fut transporté à l'église des Théatins ; il l'avait ainsi ordonné par attachement pour ces religieux qu'il avait introduits en France. Ses ossements, déposés d'abord à Vincennes, furent portés, en 1684, à la chapelle du collége qu'il avait fondé. Il y a sur le cardinal Mazarin une grande diversité d'opinions. Des historiens l'ont regardé comme un homme d'état du premier ordre ; d'autres n'ont vu en lui qu'un personnage méprisable, un ministre souvent inepte, et toujours médiocre. On doit avouer qu'à part l'exagération de ce dernier jugement, sa conduite, en différentes circonstances, a justifié les opinions les plus opposées. Celui qui, au milieu des troubles qui menaçaient sa puissance, poursuivant l'exécution des vastes projets de Richelieu, donna la paix à tant de royaumes, et à la France de riches provinces ; qui, plus tard, acheva le grand œuvre de la paix de Westphalie, et assura l'abaissement de l'Autriche, en donnant à la maison de Bourbon l'espérance de tant de trônes ; qui, abhorré pendant un temps, exilé, proscrit, perdit et recouvra tour-à-tour sa puissance, n'en fit jamais usage pour verser une goutte de sang, et finit par regagner l'amour et le respect des Français ; qui prévit ce que serait Louis XIV (1), devina Colbert, et s'acquitta de ce qu'il devait à son maître, en formant pour lui le plus grand ministre qu'ait eu la France ; celui-là sans doute ne fut pas un homme médiocre, ni un ministre inhabile. Mais, il faut le dire, ce même homme ternit l'éclat de ses talents et de ses services par une honteuse avidité ; et l'on a pu lui reprocher aussi plus d'une fois de la faiblesse et de l'imprévoyance dans une malheureuse guerre civile, qu'une grande fermeté eût prévenue ou terminée. Quand le calme fut rétabli, pendant huit ans d'un pouvoir tranquille et absolu, on ne lui dut aucun établissement glorieux ou utile à la patrie ; il laissa languir le commerce, la marine et les finances (2). Il négligea l'éducation du roi, dont il avait la surintendance, de peur de

(1) Lettres inédites d'Arnauld de Pomponne à la suite des *Mémoires de Coulanges*, publiés par M. de Monmerqué, 1820.

(1) Mazarin avait dit qu'il y avait dans Louis XIV de quoi faire quatre rois et un honnête homme.

(2) Les finances furent cependant un peu rétablies à la fin de son ministère.

trop éclairer le jeune prince, et de rapprocher par là le terme de sa propre puissance. Il fut ingrat envers la reine, à laquelle il devait tout, et qui seule l'avait opiniâtrément soutenu contre ses ennemis. On trouvera flatté le portrait que le président Hénault a tracé de ce ministre; parce qu'il a tu les reproches qui lui ont été adressés. « Le cardinal Mazarin, » dit-il, était aussi doux que le » cardinal de Richelieu était violent: » un de ses plus grands talents fut » de bien connaître les hommes. Le » caractère de sa politique était plu- » tôt la finesse et la prudence que la » force..... Ce ministre pensait que » la force ne doit jamais être em- » ployée qu'au défaut des autres » moyens; et son esprit lui fournis- » sait le courage conforme aux cir- » constances : hardi à Casal, tran- » quille et agissant dans sa retraite à » Cologne, entreprenant lorsqu'il fal- » lut faire arrêter les princes, mais » insensible aux plaisanteries de la » Fronde, méprisant les bravades » du coadjuteur, et écoutant les mur- » mures de la populace comme on » écoute du rivage le bruit des flots » de la mer. Il y avait dans le cardi- » nal de Richelieu quelque chose de » plus grand, de plus vaste et de » moins concerté; et dans le cardi- » nal Mazarin, plus d'adresse, plus » de mesure et moins d'écarts : on » haïssait l'un, et l'on se moquait de » l'autre; mais tous deux furent les » maîtres de l'état. » Le parallèle de ces deux grands hommes a été essayé par plusieurs auteurs; et beaucoup ont placé Mazarin au-dessus du ministre qui sut le distinguer dans la foule. Celui que Voltaire a tracé dans sa Henriade (chant VII) est plus juste, mais incomplet. Voici ce que dit Gaillard. « Si l'on exa- » mine de quelle utilité ils ont été » au monde, il vaut certainement » mieux avoir apaisé des troubles » que d'en avoir fait naître; il vaut » mieux avoir terminé la guerre » de trente ans, que de l'avoir en- » tretenue et ranimée; la paix de » Westphalie et celle des Pyrénées » sont deux époques qui élèvent » Mazarin au-dessus de Richelieu, » et des plus grands ministres..... » Ces monuments de paix valent » bien l'honneur d'avoir inventé des » moyens nouveaux, ou renouvelé » des moyens anciens de troubler » l'Europe. » Bussy, dans ses Mémoires, nous a conservé un portrait assez précieux de Mazarin; c'est la peinture de sa personne et de quelques traits de son caractère, plutôt comme homme privé que comme ministre. « Jamais homme n'eut une » si heureuse naissance que celui-là : » il était né gentilhomme romain: » il avait étudié dans l'université de » Salamanque, où, s'étant un jour » fait faire son horoscope, on l'avait » assuré qu'il serait pape. Il avait la » plus belle physionomie du monde, » les yeux beaux et la bouche, le » front grand, le nez bien fait, le » visage ouvert : il avait beaucoup » d'esprit; personne ne faisait un » conte plus agréablement que lui; » il était insinuant; il avait des char- » mes inévitables pour être aimé de » ceux qu'il lui plaisait (1); il » jouait fort bien tous les jeux d'esprit » et les jeux d'adresse. » Insensible aux pamphlets que l'on décochait journellement contre lui, on rapporte qu'il disait pour toute réponse: *Laissons parler et faisons*. Rassuré sur une opposition qui ne s'exhalait

(1) Mme. de Motteville confirme ce témoignage : *Mazarin, l'homme du monde le plus agréable*, etc.. (Mem., tom. I.)

qu'en couplets satiriques : « *Qu'ils cantent*, ces Français, disait-il encore avec insouciance, *qu'ils cantent pourvu qu'ils payent.* » Le baron de Blot, un des beaux-esprits du temps, se distinguait par ses pièces virulentes contre le ministre; dans le temps de l'arrêt du parlement qui mettait la tête de Mazarin à prix, il chanta, à la suite d'un souper avec ses amis, ce couplet plus violent qu'ingénieux :

Creusons tous un tombeau
A qui nous persécute ;
Que le jour sera beau
Qui verra cette chute !
Pour ce Jules nouveau
Cherchons un nouveau Brute.

Le cardinal le sut; et ayant envoyé chercher Blot, il l'engagea à faire un meilleur usage de son talent, et lui donna une pension, à condition qu'il renoncerait à la satire. (*V.* Quillet.) On dit que de toutes les pièces faites contre lui, Mazarin ne se montra sensible qu'à celle de Scarron, intitulée la *Mazarinade*, qui fit ôter au poète burlesque la pension de 1500 liv. qu'il recevait du ministre. Mazarin ne négligeait pas les gens de lettres; il avait chargé Ménage de lui fournir la liste de ceux qui méritaient des récompenses et des encouragements. Les arts furent aussi l'objet de sa protection. Tout le monde sait qu'il introduisit l'opéra en France. Il fit venir d'Italie, en 1644, et à d'autres époques, des acteurs, des chanteurs, des peintres, des machinistes; et la France lui dut ainsi un spectacle dont elle n'avait aucune idée, et qui contribua aux progrès des arts. Il faisait travailler pour l'Opéra les plus célèbres poètes du temps; et l'auteur du Cid composait lui-même des pièces pour ce théâtre. On a prétendu que l'excès du travail avait ruiné la constitution robuste de Mazarin; et avait abrégé ses jours. En effet, il déploya, pendant tout son ministère, une activité fort au-dessus de ses forces. Lorsqu'il arriva au pouvoir, les quatre charges de secrétaire-d'état furent données à quatre de ses créatures, et il conduisit à lui seul tous les ministères : Le Tellier, Brienne, Duplessis-Guénégaud, Bailleul; et ceux qui lui succédèrent, n'étaient guère que ses premiers commis. Un amusement, devenu une passion, ne contribua pas peu à détruire sa santé; c'était le jeu : après des journées de travail, il y consacrait des veilles, qu'il prolongeait très-avant dans la nuit (1). Quoiqu'il envisageât la mort avec fermeté, il voulut cacher sa décadence; et travaillant avec la même ardeur, il donna audience peu de jours avant d'expirer. Le comte de Fuensaldagne, qui était présent, dit au prince de Condé, en regardant le ministre moribond, qui croyait avoir un air de santé, parce qu'il avait mis un peu de rouge : *Cette figure représente assez bien le défunt cardinal Mazarin.* Tout-puissant encore sur son lit de mort, il disposa de plusieurs bénéfices; et le roi confirma ses choix. Il recommanda à ce prince le prêtre qui l'assistait dans ses derniers moments; et ce prêtre (N. Joly) fut nommé évêque d'Agen. Louis XIV, a-t-on dit, fei-

(1) Ce ministre, profondément imbu de l'esprit italien, indépendamment de son goût particulier pour le jeu, sut l'allier à ses vues politiques. Il s'en servit même pour prolonger l'enfance du prince sous lequel il gouvernait; et ce fut ainsi qu'il introduisit les jeux de hasard à la cour de Louis XIV en 1648. Il engagea le roi et la reine regente à jouer. Cette manie passa de la cour à la ville, et de la capitale dans les provinces. On quitta les jeux d'exercice, dit l'abbé de Saint-Pierre; les hommes en devinrent plus faibles, plus malsains, plus ignorants, moins polis; les femmes, séduites à leur tour par ce nouvel attrait, apprirent à se moins respecter. Il était d'ailleurs moins plus que suspect; il est vrai aussi qu'on pouvait le tromper impunément, pourvu que ce fût avec adresse. T—D.

guit de regretter son ministre : « Le » joug commençait à lui peser ; il » était impatient de régner (1). » Cependant, outre les honneurs qu'il lui fit rendre après sa mort, il montra, pendant tout son règne, un souvenir reconnaissant de Mazarin, en favorisant toujours ses parents et ses créatures. Bussy rapporte encore que Louis XIV dit à quelques courtisans, « qu'il avait tant d'obliga- » tions au cardinal, que quoiqu'il sût » qu'il y eut de l'inconvénient à lais- » ser son autorité entre les mains d'un » autre, à l'âge où il était arrivé, » il la lui aurait néanmoins laissée » encore cinq ou six ans, s'il eût » vécu. » Mazarin avait amassé une fortune immense. Sans être prêtre, il possédait en même temps l'évêché de Metz, l'abbaye de Cluni (il était supérieur-général de l'ordre), et sept autres abbayes. Ces bénéfices lui donnaient un revenu d'environ 500,000 livres. Il y en avait encore beaucoup qu'il retenait avant d'en disposer en faveur d'autres ecclésiastiques : il se faisait allouer tous les ans plusieurs millions pour dépenses à lui connues ; il prélevait des taxes extraordinaires sur les généralités, par des lettres de cachet. On a dit aussi, mais sans aucune preuve, qu'il traitait en son nom des munitions des armées, qu'il vendait les bénéfices, qu'il partageait le profit des armateurs. Le roi, lors de son mariage, lui abandonna les places de la maison de la reine : Mazarin les vendit toutes jusqu'à la plus basse, et en retira, dit Mme. de Motteville, plus de six millions. Enfin, la fortune du cardinal a été portée à 160 millions d'alors ; mais cette somme est exagérée. Comment le ministre aurait-il pu amasser une telle fortune dans un temps où les revenus de l'état n'allaient qu'à cinquante millions (1) ? D'autres l'ont évaluée à cent millions. Pomponne dit qu'il laissa quarante millions, dont treize d'argent monnayé, et il parle de cette fortune comme de la plus considérable que jamais sujet ait faite : cependant elle ne paraît pas assez forte, s'il est vrai qu'une seule de ses nièces, la plus favorisée à la vérité, Hortense Mancini, en eut vingt-huit millions. Quoi qu'il en soit, la fortune de Mazarin lui causa des scrupules à l'approche de sa mort : son confesseur les accrut encore, et répondit au mourant, qui lui disait n'avoir rien que des bienfaits du roi, qu'il fallait bien distinguer ce qu'il avait reçu du roi de ce qu'il s'était attribué. Mazarin se trouvait dans un cruel embarras ; on dit que ce fut Colbert qui l'en tira, en lui conseillant de faire une donation de tous ses biens au roi : l'acte en fut dressé le 3 mars, six jours avant sa mort. Il était facile de prévoir que Louis XIV n'accepterait pas la donation ; en effet il la rendit, le 6, à Mazarin, avec un brevet portant : « Qu'il renonçait » à tout ce que cet acte contenait à » son profit, et donnait en pur don » au cardinal et à ses héritiers, tout » ce que cette éminence avait acquis » pendant son ministère (2). » Dès-lors Mazarin s'occupa de disposer de son immense fortune ; il dicta son testament le même jour, 6 mars ; il fit au roi, aux reines, au prince de Condé, à Turenne, à D. Louis de Haro, et à d'autres, des présents di-

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. 6.

(1) Voltaire dit 75 ; mais Gourville, habile financier, qui fut proposé pour succéder à Colbert, ne les porte qu'à 48 millions de livres.

(2) Lorsqu'après la mort du cardinal, on parla des dilapidations commises par lui dans les finances, le roi imposa silence aux détracteurs de son ministre.

gnes d'un prince, et partagea ses biens entre ses divers héritiers. Par un codicile, il affecta huit cent mille écus à la fondation d'un collége, auquel il donna, pour être ouverte aux gens de lettres, sa magnifique bibliothèque, qu'il avait refaite, en la rachetant par parties, depuis qu'elle eut été dispersée pendant la Fronde. (V. la *Fondation du collége Mazarin*, in-fol.) Le cardinal avait, depuis plusieurs années, l'idée de cette fondation; mais diverses circonstances l'avaient retardée. Il voulut d'abord appeller cet établissement *collége des Conquêtes*, parce qu'il le destinait à recevoir les jeunes gens des pays conquis sous son ministère. Depuis il changea de résolution; et le collége prit son nom, ou celui des *Quatre-Nations*, parce qu'on y recevait des jeunes gens des quatre provinces réunies de son temps à la France, (1). Ce fut Le Tellier, un des exécuteurs testamentaires du cardinal, qui fit exécuter cette partie de ses volontés. Le collége Mazarin fut achevé en 1684, et ouvert en 1688. — Pierre Mazarin, père du cardinal, naturalisé en 1654, eut d'Hortense Buffalini, deux fils et quatre filles. L'aîné, Jules, fut cardinal-ministre; le second, Michel, d'abord dominicain, puis archevêque d'Aix et cardinal en 1646, mourut deux ans après. De leurs quatre sœurs, l'une, mariée au marquis Muti, mourut sans enfants; une autre fut religieuse. Les deux aînées furent mariées au comte Martinozzi et à Michel-Laurent Mancini; la première eut deux filles: Anne-Marie, mariée au prince de Conti, et Laure, mariée au duc de Modène. La seconde eut huit enfants: Jules Mancini, tué au combat du faubourg Saint-Antoine; Alphonse-Julien, mort en 1658, et Philippe, auquel Mazarin laissa le duché de Nivernais. L'aînée des cinq filles fut mariée au duc de Mercœur, depuis duc de Vendôme, et enfin cardinal lorsqu'il fut devenu veuf, en 1657. La deuxième, Olympe, fut aimée pendant long-temps de Louis XIV; elle épousa le comte de Soissons, et fut mère du prince Eugène. La troisième, Marie, fut celle que le roi aima après sa sœur, et au point de penser à lui donner sa main. On a trouvé mille motifs différents de la conduite du cardinal dans cette circonstance (*V.* Louis XIV): elle fut mariée au connétable Colonne. La quatrième nièce de Mazarin, celle qu'il aima le plus, Hortense, épousa le fils du duc de La Meilleraie, qui prit le nom de Mazarin (*V.* Mancini). La plus jeune, Marie-Anne, fut mariée au duc de Bouillon. Lorsque Mazarin traitait avec Cromwell, en 1655, Charles II, chassé de son royaume, et qui cherchait des protecteurs, lui demanda la main d'une de ses nièces; le cardinal le refusa: il fit peut-être une faute; mais il en commit une plus grande, en essayant de renouer la négociation lorsqu'il vit les affaires du roi d'Angleterre se rétablir. On a dit, sans aucune preuve, qu'il avait voulu faire épouser au fils de Cromwell, celle de ses nièces qu'il avait refusée à Charles II. On publia, en 1690, trente-six lettres écrites par Mazarin, pendant qu'il négociait la paix des Pyrénées. On en publia soixante-dix-sept autres, en 1693, sur le même sujet. Toutes ces lettres furent réunies, cette même année, en deux parties et en deux volumes, à Amsterdam, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*. L'abbé d'Allainval publia

(1) Pignerol, l'Alsace, l'Artois et le Roussillon.

un nouveau recueil des lettres de Mazarin, auxquelles il en ajouta cinquante, sous ce titre : *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation de la paix des Pyrénées*, etc., Paris, 1745, 2 vol. in-12. Toutes ces lettres ont été trouvées dans un recueil original qui se conserve à la bibliothèque royale. Mazarin écrivait la relation des conférences pour l'instruction du roi, et avec le projet de l'accoutumer aux affaires (1) : il n'existe pas de meilleures leçons diplomatiques ; ce qui se passait dans les conférences y est développé avec une netteté, une précision qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. On donna au public, en 1663, un *Testament politique du cardinal Mazarin*, Cologne, in-12. Cet ouvrage, comparable à tant d'autres romans du même genre, ne mérite point d'attention. Il a paru une autre espèce de Testament politique de Mazarin avec ce titre: *Breviarium politicorum, secundùm rubricas Mazarinicas*. C'est une satire amère de son gouvernement; on lui prête des maximes machiavéliques qu'il recommandait à Louis XIV, comme celles-ci ; *Simula, dissimula ; nulli crede, omnia lauda*, etc. « Ce livre, a-t-on dit, est assez bon dans son espèce diabolique. » On a beaucoup écrit sur Mazarin et sur son ministère, qui embrasse près de vingt ans de l'histoire de France. Le comte Galeazzo Gualdo Priorato est auteur d'une Histoire du cardinal Mazarin, traduite en français, Paris, 1668, 2 vol. in-12 : elle n'est pas toujours exacte. Il y a une autre *Histoire du cardinal Mazarin, depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, Paris, 1688 et 1695, 2 vol in-12, et 1751, 4 vol. in-12. Elle est d'A. Aubery, auteur d'un grand nombre d'écrits médiocres. Dans un ouvrage peu important, intitulé : *Abrégé de la vie du cardinal Mazarin, ou Idée de son ministère*, qui fait partie du *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France*, par le savant abbé de Longuerue, on voit quelques particularités peu connues de la vie de Mazarin. Ce morceau d'histoire, placé dans le recueil après un autre morceau du même genre sur le cardinal de Richelieu, n'a rien qui puisse faire croire, comme l'a dit Anquetil, que le but de l'abbé de Longuerue ait été de comparer les deux ministres, et surtout de mettre Mazarin beaucoup au-dessus de Richelieu. On a encore une Vie italienne de Mazarin, par Alf. Paioli, Bologne, 1675, in-12, et plusieurs Mémoires tant en français qu'en italien, pour servir à l'histoire du même ministre. Les ouvrages de B. Priolo, de l'Anglais C. Wase, d'un Allemand qui a écrit en latin l'*Histoire du ministère du cardinal Mazarin*, de 1643 à 1652, tiennent plus à l'histoire de France, qu'à celle de Mazarin en particulier. Il n'en est pas de même de celui du conseiller-d'état Jean de Silhon, un des premiers membres de l'académie française. Ce livre fut publié d'abord en français, en 1650, sous ce titre, *Éclaircissements sur quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, et traduit ensuite en latin. Il est bien écrit pour le temps; et c'est une des apologies les plus victorieuses qu'on ait faite de la conduite de ce ministre. On sait l'innombrable quantité de satires qu'enfanta la Fronde contre le cardi-

(1) On peut voir par la Correspondance de Louis XIV avec ses ambassadeurs, qu'il en avait bien su profiter.

nal Mazarin, surtout pendant les trois premiers mois de l'année 1649. On en connaît des recueils énormes : il se trouvait dans la bibliothèque de Colbert, 46 gros volumes in-4°. de *Mazarinades ;* car c'est le nom commun donné à ces pièces, composées depuis 1649 jusqu'à 1652. Le plus complet de ces Recueils *pour et contre le cardinal Mazarin*, est celui d'un chanoine qu'on voit à la bibliothèque de la ville de Chartres, et qui a 140 volumes in-4°. Tous ces libelles contiennent un peu d'esprit et de raison noyé dans des flots de mauvaises plaisanteries, d'absurdités et d'atroces calomnies. Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin, a réfuté une partie de ces satires dans un ouvrage intitulé *Mascurat* (du nom d'un des personnages qu'il fait parler), ou *Jugement de ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le 6 janvier jusqu'au 1er. avril* 1649, in-4°., 1650. On ne comprend pas au nombre des *Mazarinades*, les chansons publiées contre le cardinal, et dont il existe, à Paris, deux volumes in-folio à la bibliothèque de la Ville. Colbert fit faire, en 1666, et imprimer à l'imprimerie royale, un recueil des éloges de Mazarin, composés dans toutes les langues (*V.* Menage). On est fâché de trouver le grand Corneille parmi les flatteurs exagérés du cardinal. Comment le poète, dans son épître dédicatoire de la *Mort de Pompée*, a-t-il pu appeler *homme au-dessus de l'homme*, un ministre si honni pendant les troubles de la Fronde, et affirmer qu'en peignant Pompée, Auguste et les Horaces, il a été, à son insu, inspiré par l'image de Mazarin? Mais c'était alors le temps de ces insipides formules, moins basses qu'insignifiantes, dont les gens de lettres les plus distingués usaient envers les grands. D—is.

MAZARIN (Hortense duchesse de). *V.* Mancini.

MAZARREDO Y SALAZAR (Joseph-Marie), amiral espagnol, naquit à Bilbao, en 1744. Entré dans la marine royale à l'âge de seize ans, il se signala l'année suivante, en sauvant, par d'habiles manœuvres, sur la côte en face des salines de la Mata, tout l'équipage du bâtiment l'*Andaluz*, composé de trois cents hommes. De simple garde-marine, il monta peu-à-peu à des grades élevés ; il était premier adjudant du major-général d'escadre D. François de Santistevan, en 1775, lors de la malheureuse expédition des Espagnols contre Alger. Vingt mille hommes furent débarqués sur la côte d'Afrique : il en périt environ huit mille ; et le reste aurait couru de grands dangers, si Mazarredo n'avait indiqué des moyens de rembarquement, qui eurent l'approbation du commandant de l'escadre et du général de l'armée d'expédition, et qui en effet sauvèrent ces troupes. Ayant été promu au rang de major-général d'escadre, il fit, en 1780, partie de l'escadre espagnole commandée par D. Louis de Cordova, qui eut ordre de se joindre à la flotte combinée d'Espagne et de France, sous le commandement du comte d'Estaing. Dans ce poste, il rendit un service signalé à toute la flotte, composée de soixante-six bâtiments de guerre, sans compter les frégates et cent trente navires marchands. Sortie de la ville de Cadix, elle faillit être dispersée par les tempêtes : mais Mazarredo parvint à la faire rentrer dans le port, sans la moindre perte. L'année suivante, la flotte combinée des deux nations

HIST. DE FRANCE.

DUCH. DE MAZARIN.

P. Lely pinx.t — Landon direx.t

se trouvant dans les parages des îles Sorlingues, il la sauva une seconde fois : voyant que les ordres donnés par le comte de Guichen, qui commandait alors, n'étaient d'aucun avantage pour le salut de la flotte, il osa les enfreindre ouvertement pour suivre ses propres idées, qui en effet eurent tout le succès espéré; et le comte de Guichen convint, après l'événement, que ses ordres étaient mauvais. Mazarredo montra la même habileté dans les manœuvres, en 1782, quand l'escadre espagnole, revenue dans les eaux de Cadix, fut assaillie d'une bourasque qui faillit la jeter à la côte. Ses grandes connaissances dans les affaires le firent choisir, en 1793, par le gouvernement, pour rédiger un projet d'ordonnance de la marine. Ce projet fut adopté, et revêtu de la signature du roi : il sert encore aujourd'hui, en Espagne, de base aux réglements sur cette partie du service public. Élevé ensuite au rang de général en chef de l'escadre espagnole, il protégea, dans les journées des 3 et 5 juillet 1797, la ville de Cadix contre le bombardement des Anglais; et sans lui, cette cité commerçante eût peut-être été ruinée, du moins en partie. Il fit construire en 1799, dans l'île de Léon, un bel observatoire, auquel il attacha quatre astronomes. En 1801, il prit le commandement de l'escadre espagnole qui fut envoyée à Brest pour coopérer avec la flotte française à l'expédition contre l'Angleterre ; mais il n'eut point d'occasion de déployer ses talents. Il se trouvait à Paris en 1804 ; et il y remplaça l'amiral Gravina en qualité d'ambassadeur : au mois d'août de la même année, il fut chargé d'apaiser les troubles qui avaient éclaté dans sa ville natale. Après l'invasion des Français en Espagne, il accepta de Joseph Buonaparte le ministère de la marine, le 6 juillet 1808, et conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en 1812. Il avait été décoré, en septembre 1809, du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. On a de lui des *Rudiments de tactique navale*, Madrid, Ibarra, in-4°.; ouvrage dont Lalande a donné un extrait dans le *Journal des savans* d'août 1785, pag. 432. D—G.

MAZDAK ou MAZDEK, fameux imposteur persan, né à Istakhar (Persépolis), suivant les uns, ou, suivant d'autres, à Nischabour, s'érigea en prophète et en réformateur, la dixième année du règne de Cobad, vingtième roi de Perse de la dynastie Sassanide (501 ou 503 de J.-C.) (*V.* Cabadès, VI, 424.) Une famine cruelle désolait l'empire. Mazdek, homme instruit et éloquent, qui remplissait alors les fonctions de mobed des mobeds, ou de grand-pontife, prit occasion de ce fléau pour déclamer, sous des allusions allégoriques, contre les richesses des grands et la vénalité des magistrats; et il n'eut pas de peine à mettre dans son parti les basses classes du peuple et les gens avides de nouveautés. Enhardi par ses succès, il débita que tout ce qui est sur la terre, appartenant à Dieu, devait être à l'usage de tous les hommes indistinctement. En conséquence, il prêchait la communauté des biens et des femmes, le partage de toutes les propriétés, l'égalité et la fraternité, sans aucune restriction. Il défendait de tuer les animaux, et prescrivait de se nourrir d'œufs, de laitage et de végétaux. Vêtu d'une étoffe de laine grossière, affectant une extrême piété et une grande austérité de

mœurs, il donnait l'exemple de la bienfaisance et des autres vertus dont il colorait sa doctrine. Mazdek comptait déjà un nombre infini de sectateurs, lorsqu'il vint à bout de séduire le roi lui-même. Voulant lui persuader qu'il avait le pouvoir de converser avec le feu, il le conduisit dans un pyrée. Un de ses disciples placé, soit dans un caveau, au-dessous de l'autel où brûlait le feu sacré, soit derrière l'imposteur, répondait adroitement à toutes les questions que ce dernier adressait au feu, de manière à faire croire que la voix sortait du milieu des flammes. Trompé par cette fourberie, Kobad adopta ouvertement les dogmes de Mazdek; et son exemple entraîna une foule de ses sujets. On prétend que Mazdek eut l'impudence d'exiger du monarque, en témoignage de son adhésion, qu'il lui cédât la reine son épouse; et l'on ajoute que Cobad se prêta à cette honteuse prostitution: mais, suivant une autre version, les prières et les larmes du prince Khosrou sauvèrent l'honneur de sa mère. La nouvelle religion plongea la Perse dans l'anarchie. Une loi agraire, publiée par le roi, dépouilla les hommes riches et puissants de la plus grande partie de leurs biens pour les donner aux pauvres. Les femmes des plus grands seigneurs devinrent le partage des hommes les plus vils et les plus méprisables. Les propriétés n'eurent plus de maîtres; les enfants n'eurent plus de pères. Enfin, les grands de l'état se saisirent de Cobad, et mirent sur le trône son frère Djamasp. Mais la secte de Mazdek avait tant de partisans, que le nouveau roi n'osa sévir contre eux. L'imposteur, échappé à leurs poursuites, se sauva dans l'Indoustan, d'où il ne revint que lorsque Cobad eut recouvré la couronne. Suivant Ferdoucy, ce prince le combla plus que jamais de faveurs, le plaça au-dessus de tous les ministres, et n'épargna rien pour engager sa famille et sa cour à respecter la personne et la doctrine de ce faux prophète. Le seul Khosrou eut le courage de résister à son père. Il obtint que la doctrine de Mazdek serait examinée et discutée dans une grande assemblée de ministres de la religion et de l'état, comme l'avait été celle de Manès, deux siècles auparavant (*V.* Manès, XXVI, 469). Mazdek fut convaincu d'imposture dans cette espèce de concile, et réduit au silence. Le monarque, honteux d'avoir été sa dupe, le livra à Khosrou, qu'il chargea de détruire une secte aussi abominable. Mazdek fut supplicié le même jour. Attaché à un arbre, on le perça de mille flèches, au milieu des imprécations publiques; et le sang de ses sectateurs inonda la capitale et les provinces. Ce récit paraît calqué sur celui de la chute de Manès; mais l'opinion de l'historien Mirkhond nous paraît préférable. Suivant lui, Cobad, remonté sur le trône, cessa de favoriser Mazdek, qu'il toléra néanmoins, par la crainte de soulever ses nombreux partisans. Khosrou Nouschirwan lui-même, en succédant à son père, l'an 531 de J.-C., fut retenu par des considérations pareilles, et eut recours, pour anéantir cette secte, à un coup d'autorité bien éloigné des principes de justice qui l'ont rendu si célèbre (*V.* Khosrou, XXII, 379). Ce monarque témoigna d'abord de l'amitié à Mazdek, et lui ayant demandé les noms de ses principaux disciples, sous prétexte de leur accorder des récompenses, il les invita tous à un banquet solennel. Au jour convenu,

ils furent introduits dans le palais ; mais, en traversant les jardins, on les précipita, ainsi que leur chef, dans des fosses creusées à cet effet, où ils périrent tous. Sans rapporter les autres variantes que l'on trouve sur la mort de Mazdek, nous nous bornerons à dire que les Orientaux le désignent sous le nom de *Zendik* (l'impie), et que sa secte, quoique proscrite par Khosrou Nouschirwan, se maintint en Perse jusqu'au temps de l'islamisme, et étendit ses ramifications en Syrie, dans le deuxième siècle de l'hégire (*Voy.* MAHDY, XXVI, 154). A—T.

MAZÉAS (GUILLAUME), chanoine de Vannes, était né en cette ville vers 1712. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il vint faire ses études à Paris, et se fit agréger à la maison de Navarre, où il prit ses degrés en théologie. Nommé secrétaire d'ambassade à Rome, il profita de son séjour en Italie, pour en examiner les productions naturelles : à son retour il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vannes, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1776. Il était correspondant de l'académie des sciences, et membre de la société royale de Londres. On a de lui plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil des savants étrangers*, sur les solfatares des environs de Rome, sur la mine d'alun de la Tolfa, sur la formation des stalactites à Monte-Mario, etc. ; mais les plus intéressants sont ceux qui traitent des procédés employés dans les Indes pour teindre en rouge : ses travaux ont beaucoup perfectionné cette branche d'industrie dans nos manufactures. Il a traduit de l'anglais : La *Dissertation* de Warburton *sur les tremblements de terre et les éruptions de feu* qui empêchèrent Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, Paris, 1754 2 vol. in-12. — *Lettre d'un négociant à un lord*, dans laquelle on considère, sans partialité, l'importance de l'île Minorque et du port Mahon, avec une histoire et une description abrégée de l'une et de l'autre, 1756, in-12. — *Pharmacopée des pauvres*, avec des notes, Paris, 1758, in-12. — *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, par Lind, ibid., 1760, in-8°. W—S.

MAZÉAS (JEAN-MATHURIN), mathématicien, était frère du précédent : né à Landernau, en 1716, il acheva ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, au collége de Navarre, de la chaire de philosophie, qu'il remplit longtemps avec beaucoup de zèle et de succès. Il était l'ami de ses élèves, qui conservèrent, la plupart, un souvenir précieux de ses soins et de sa bonté. Ses services lui méritèrent, en 1783, un canonicat du chapitre de Notre-Dame de Paris ; mais comme il distribuait, chaque année, aux pauvres, la plus grande partie de son revenu, lorsque la révolution l'eut privé de son bénéfice, il se trouva dans un état voisin de l'indigence. Il vécut quelque temps du produit de la vente de ses livres et de son mobilier ; et il fut du nombre des savants malheureux à qui la Convention accorda des secours. Il alla se fixer à Pontoise, avec un domestique fidèle, qui le nourrit pendant trois ans du fruit de ses propres épargnes. Cette faible et dernière ressource allait lui manquer, lorsque son digne serviteur (dont on regrette de ne pas savoir le nom) hasarda de présenter au ministre de l'intérieur (M. le comte François de

Neufchâteau) un placet, dans lequel il exposait, avec simplicité, les services et la position de son maître. Au nom de Mazéas, quelques employés des bureaux, qui avaient été ses élèves, se joignirent au pétitionnaire; et le ministre s'empressa de faire accorder au vertueux professeur une pension de dix-huit cents francs, qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1801. Mazéas était membre de l'académie de Berlin. On a de lui : I. *Éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie, avec une introduction aux sections coniques*, Paris, 1758, in-8°. Cet ouvrage eut un assez grand succès : il s'en fit sept éditions, dont la dernière est de 1788; et il a été abrégé par l'auteur 1775, in-12. Le principal mérite de ces éléments était une précision et une clarté peu communes dans les livres de cette époque, où étaient résumées les notions de la science. II. *Institutiones philosophicæ sive elementa logicæ, metaphysicæ*, etc., Paris, 1777, 3 vol. in-12. Mazéas a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des Arts et Métiers*. W—s.

MAZEPPA (Jean), hetman des Cosaques, né dans le palatinat de Podolie, appartenait à l'une de ces familles nobles de la Pologne qu'une honnête pauvreté attache au service des maisons plus opulentes. Il avait été élevé page de Jean-Casimir, prince ami du repos, des fêtes et des lettres; et comme les autres courtisans qui, à l'exemple du monarque, aspiraient à l'instruction, il s'était orné l'esprit de connaissances qui dans la suite servirent beaucoup à sa fortune. Une aventure galante, qui faillit le perdre, devint, au contraire, le principe de son élévation. Amant favorisé de la femme d'un gentilhomme polonais, il fut surpris par le mari; et celui-ci, par un raffinement de vengeance, le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage, et l'abandonna à la course capricieuse de cet animal. Le cheval était né dans les déserts de l'Ukraine; il en prit la direction, et y transporta la victime. Exténué de fatigue et de faim, Mazeppa fut recueilli en cet état par quelques paysans, dont les soins le rappelèrent à la vie : la reconnaissance et l'habitude le fixèrent parmi ses libérateurs; et leur vie inquiète et belliqueuse devint la sienne. Il fit remarquer sa valeur dans plusieurs combats contre les Tartares, et obtint, par l'ascendant de ses lumières, une considération toujours croissante, dans une peuplade où le pouvoir était électif. Secrétaire, puis adjudant de Samoilowitz, hetman des Cosaques de l'Ukraine, il fut substitué à ce chef, déposé, le 20 juin 1687, pour avoir, par son impéritie, laissé périr une bonne partie de cette superbe armée de soixante mille Cosaques dont il avait le commandement. Le nouveau chef fut assez habile pour se maintenir dans une autorité rarement conservée dans les mêmes mains. Il gagna la confiance de Pierre-le-Grand, qui, satisfait de trouver en lui un auxiliaire doué d'une tête vigoureuse comme la sienne, récompensa, par le cordon de Saint-André et le titre de conseiller privé, des services de vingt ans, signalés surtout dans l'expédition d'Azof. Créé enfin prince de l'Ukraine, Mazeppa, résolut d'abjurer un rôle subalterne, qui, depuis long-temps, pesait à son génie ambitieux et actif. Charles XII et ses Suédois, poursuivant leur marche victorieuse, venaient de donner un

roi à la Pologne, et menaçaient le territoire russe. L'hetman crut le moment favorable pour se soustraire à la domination du czar, et il s'empressa de traiter avec ses ennemis. On prétend que déjà, pendant les campagnes de Pologne, il avait sondé les principaux du pays, et qu'il s'était engagé à réduire l'Ukraine sous l'obéissance de Stanislas Leczinski, à condition que la Sévérie lui serait cédée à titre de souveraineté. Quoi qu'il en soit de cette première démarche, soit que Mazeppa eût conservé un cœur polonais, soit plutôt qu'il travaillât uniquement à s'assurer une puissance indépendante, il tendit les bras à Charles XII, et offrit de mettre à la disposition de ce monarque toutes les ressources du pays où il commandait. Cependant il voilait avec art ses sourdes menées: pour mieux donner le change sur ses projets, il feignait de tourner ses pensées vers la tombe. Plus que sexagénaire, mais encore plein de vigueur, il sembla prendre tout-à-coup les signes de la décrépitude. Entouré de médecins, la tête courbée, il gardait habituellement le lit, entremêlait de gémissements sa voix grêle et chevrotante, et empruntait l'extérieur d'un homme faible et souffrant. Des églises en pierre furent élevées par ses soins, afin d'attester sa sollicitude pour l'autre vie. Il évitait de s'enivrer, dans la crainte de révéler, au milieu de la débauche, le secret de sa défection, et redoublait d'affabilité pour se ménager le dévouement de ses principaux officiers. Cherchant à indisposer le czar contre les Cosaques Zaporaves, il lui représentait que leurs habitudes indisciplinées venaient de lui coûter une indemnité de cent mille écus, accordée à une caravane de marchands grecs qu'ils avaient dépouillés, et s'attachait à lui prouver qu'il était de son intérêt de ruiner la *setche* (camp principal) de ce peuple indocile. Les Zaporaves étaient travaillés à leur tour : Pierre, leur disait-il, avait juré leur perte ; il voulait livrer la Petite-Russie à la Pologne, et en attendant les assujétir à une discipline régulière. Les choses étaient en cet état, lorsque le czar en eut connaissance par la déclaration de Vassi Kotschoubey, général des Cosaques, et d'Iskra, son parent, colonel de Pultava. Il n'en voulut rien croire d'abord; et plein de confiance, il envoya, sous bonne escorte, les deux dénonciateurs à l'hetman, qui leur fit couper la tête, le 14 juillet 1708. Mazeppa menacé se hâta de fortifier ses places d'armes ; mais cette lutte inégale eut un autre résultat que celui qu'il attendait. Sa capitale (Batourin), avec ses trésors et ses munitions, tomba au pouvoir d'un maître irrité : la potence fut le supplice de ses adhérents, et lui-même eut la tête tranchée en effigie. Devenu odieux à ses soldats, depuis la découverte de sa trahison, il réussit à peine à en rassembler un petit nombre, et rejoignit, en fugitif, Charles XII, qui, sur sa foi, s'avançait vers l'Ukraine. Ce conquérant préféra son conseil à celui de ses généraux, et s'engagea dans les plaines de Pultava. Après la déroute de l'armée suédoise sous les murs de cette ville, Mazeppa se réfugia en Valakie, puis à Bender, où il mourut en 1709. Les historiens ne s'accordent pas sur l'âge qu'il avait alors. Ils racontent aussi différemment l'origine de sa fortune ; mais nous avons préféré le récit de Voltaire, confirmé par Lévêque, et dont la couleur romanesque n'exclut

pas la vraisemblance. Le caractère de cette narration a paru éminemment poétique à lord Byron; et dans un petit poème où son talent descriptif respire tout entier, il a retracé la course douloureuse de Mazeppa emporté sur son coursier à travers les déserts. On peut chercher de plus longs détails sur l'hetman des Cosaques dans les *Annales de la Petite-Russie*, par Schérer, Paris, 1788, 2 vol. in-12, et dans l'*Histoire des Cosaques*, par M. Lesur, Paris, 1813, 2 vol. in-8°. F—T.

MAZERS DE LATUDE. *V.* MASERS.

MAZOLINI (SILVESTRE) religieux dominicain, connu aussi sous le nom de Silvestre Prierias ou *à Prieriâ*, parce qu'il était né à Prierio, village dans le Montferrat, florissait au commencement du seizième siècle. On ne connaît pas le temps de sa naissance; mais on sait qu'il embrassa fort jeune la vie monastique. Il étudia la théologie, le droit civil et canonique, et la géométrie; et il professa quelque temps à Bologne. Appelé à Rome pour y enseigner la théologie, il fut nommé, quelque temps après, maître du sacré palais. Il écrivit l'un des premiers contre Luther; mais, malgré les éloges que la plupart des biographes italiens lui ont prodigués à l'envi, il n'était pas en état de lutter contre un homme qui joignait à une grande force de raisonnement toutes les ressources de l'éloquence. On finit par sentir qu'il compromettait une bonne cause; et le pape Léon X, lui défendit de continuer d'écrire sur les matières qui étaient en discussion. Cependant il fut nommé, avec l'évêque d'Ascoli, l'un des juges de Luther. C'était une inconséquence qui a été vivement relevée par les écrivains protestants. On a confondu Mazolini avec un autre dominicain, nommé comme lui Silvestre, et qui était de Ferrare. C'est ce dernier qui a été premièrement prieur, vicaire, et enfin supérieur-général de l'ordre de Saint-Dominique. Dans un de ses écrits contre Luther, Mazolini nous apprend qu'il avait refusé un évêché. On ne sait ni le temps, ni le lieu de sa mort: on a de lui quarante-sept ouvrages, en latin et en italien, sur la théologie, la philosophie et les mathématiques. Prosper Marchand en a donné la liste dans son Dictionnaire critique, art. MAZOLINI, remarq. E. On ne les lit plus depuis long-temps; mais cet article serait incomplet, si l'on ne citait pas ici les principaux: I. *Summa Sylvestrina, seu Summa de peccatis aut casuum conscientiæ, vel summa summarum*, Bologne, 1515, 2 vol. in-4°.; elle a été réimprimée un grand nombre de fois dans le seizième siècle. II. Un volume de *Sermons*, qu'il a intitulé: *Rosa aurea eò quod in eo sint flores et rosæ omnium doctorum super Evangelia totius anni*, Bologne, 1503, in-4°.; ce recueil a eu huit éditions. III. *Dialogus seu disceptatio contrà præsumptuosas Lutheri conclusiones*, 1518, in-4°. — *Replica seu responsum ad Mart. Lutherum.* — *Errata et argumenta Mart. Lutheri*, 1520, in-4°. — *Apologia de convenientiâ institutorum Ecclesiæ Romanæ cum evangelicâ libertate*, Venise, 1525, in-4°. Ce sont là les seuls ouvrages qu'il ait publiés contre Luther. IV. *De strigiis magorum, dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4°. V. *Opere volgari*, Milan, 1519, in-4°. La morale de Mazolini était très-relâchée, comme on en peut voir des exemples dans le *Dict.* de

Bayle, art. *Prierias*, remarq. C, et dans celui de Prosp. Marchand, au mot *Mazolini* remarq. H. Ses sentiments sur le jeûne l'ont exposé aux railleries de Rabelais qui, en donnant le catalogue (supposé) de la bibliothèque de Saint-Victor, lui attribue un livre *De brodiorum usu et honestate chopinandi*. On renvoie, pour plus de détails, aux deux biographes cités plus haut. W—s.

MAZZOCCHI (Alexis-Symmaque), savant et laborieux antiquaire, naquit en 1684, à Sainte-Marie, bourg à deux milles de Capoue, dont les ruines, qui devaient faire un jour l'objet de ses recherches, dit son panégyriste, fournirent des jeux à son premier âge. Il était le 24e. enfant d'une pauvre famille dont le nom était *Mazzoccolo*, qu'il changea depuis en celui de Mazzocchi. Il fit ses études dans une école obscure, d'où, à l'âge de douze ans, il passa au séminaire de Capoue. Devenu à quinze ans aussi habile que ses maîtres, il alla chercher de nouvelles connaissances à Naples; et ce fut alors qu'il puisa, dans la lecture réfléchie des ouvrages de Cicéron, ce goût de l'antiquité, qui devint sa passion dominante. Il apprit l'hébreu presque sans maître, et se rendit de même la langue grecque aussi familière que le latin. L'excès du travail altéra sa santé; et il fut forcé de retourner passer quelque temps dans sa famille, pour se rétablir. En 1709, il reçut les ordres sacrés, et revint à Naples, où il fut nommé professeur de grec et d'hébreu au grand séminaire. Le chapitre de Capoue ne tarda pas à le revendiquer, en le nommant à un canonicat, que la crainte de se voir distrait de ses études lui fit accepter avec répugnance. Dès l'année suivante, il fut rappelé à Naples, avec le titre de théologal; et abandonnant à ses élèves l'enseignement des langues, il se consacra tout entier à l'explication des Saintes-Écritures. Sa nomination à la place de doyen du chapitre de Capoue, l'obligea encore à retourner dans sa patrie; mais peu de temps après, le roi le rappela dans la capitale, et l'y fixa par une chaire de théologie, au collége de cette ville. Ce prince voulut récompenser Mazzocchi de ses services, en lui donnant l'archevêché de Lanciano; mais on ne put vaincre sa modestie à cet égard, ni le déterminer à accepter une dignité qui l'eut détourné de ses occupations favorites. Satisfait de sa médiocre fortune, qu'il partageait avec les pauvres, il employait tous ses instants à la recherche des antiquités. La découverte des ruines d'Herculanum lui fournit amplement les moyens de satisfaire son desir croissant de s'instruire. Quoique d'un caractère doux et conciliant, il eut des discussions assez vives avec plusieurs antiquaires, entre autres, Quirini et Assemani: mais l'intégrité de ses mœurs et sa bonté naturelle le rendirent cher à tous ceux qui avaient accès près de lui. Dans ses dernières années il perdit tout-à-fait la mémoire; et ses amis eurent ensuite le regret de le voir tomber dans une démence complète. Il mourut à Naples, le 12 septembre 1771, âgé de quatre-vingt-sept ans, pleuré des malheureux qu'il avait secourus autant que ses moyens le lui avaient permis, et auxquels il légua son mobilier. Mazzocchi était membre des principales académies de l'Europe. Son *Éloge* lu par Lebeau à l'académie des inscriptions, a été inséré dans le tome XXXVIII des *Mémoires* de cette com-

pagnie. Parmi les nombreux ouvrages de Mazzocchi, on cite les suivants : I. *In mutilum Campani Amphitheatri titulum, aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius*, Naples, 1727, in-4°., inséré dans le *Nov. supplem. utriusque Thesaur. antiquitat.*, par Poleni, tom. v. II. *De dedicatione sub asciâ*, ibid., 1738, in-8° Plus de vingt antiquaires, dit Lebeau, s'étaient occupés de cette formule, si usitée dans les inscriptions sépulcrales (*V.* Laisné) : Mazzocchi cherche à prouver que ces mots signifient dédier un tombeau tout récent, en y transportant le cadavre, tandis que les ouvriers y travaillent encore; et on s'étonna que cette explication si naturelle n'eût pas été la première. III. *Dissertazione sopra l'origine de' Tirreni*, Rome, 1740, in-4°., et dans le recueil de l'académie de Cortone, tom. III. IV. *De antiquis Corcyræ nominibus schediasma*, etc., Naples, 1742, in-4°.; ouvrage recherché. C'est une critique de quelques passages de la dissertation du savant card. Quirini : *Primordia Corcyræ* (*V.* Quirini). V. *In vetus marmoreum S. Neapolitanæ ecclesiæ kalendarium commentarius*, ibid., 1744, in-4°. Ce commentaire n'embrasse que les six premiers mois de l'année. VI. *Dissertatio historica de cathedralis ecclesiæ Neapolitanæ vicibus*, ibid., 1751, in-4°. Il y soutient que, quoique plusieurs églises à Naples aient eu le titre de cathédrale, il n'y en a jamais eu qu'une seule. Cette opinion très-vraisemblable a cependant été attaquée par J. L. Assemani, qui combattit Mazzocchi, en l'opposant à lui-même, et en tirant ses preuves de l'ouvrage même qu'il réfutait. VII. *De sanctorum Neapolitanæ ecclesiæ episcoporum cultu dissertatio*, ibid., 1753, 2 vol. in-4°. VIII. *In regii Herculanensis musæi æreas tabulas Heracleenses commentarii*, ibid., 1754-55, 2 tom. in-fol. fig. C'est l'ouvrage le plus recherché de Mazzocchi, et celui où il montra l'érudition la plus étonnante, la plus variée. Les deux tables d'airain dont il s'agit, avaient été découvertes en 1732, près du golfe de Tarente, dans le voisinage de l'ancienne Héraclée (1). elles sont chargées de deux inscriptions grecques, en dialecte dorique, qui contiennent la délimitation de deux terrains consacrés, l'un à Minerve, et l'autre à Bacchus, et des règles pour la police des fêtes qu'on y célébrait (*V.* Maittaire, XXVI, 302). Mazzocchi les croit antérieures, au moins de trois siècles, à l'ère chrétienne. On ne peut pas se faire une idée de tous les points d'érudition qu'un texte si simple lui a fourni l'occasion d'expliquer avec une clarté et une précision qui ne laissent presque rien à desirer. IX. *Actorum Bononiensium S. Januarii et S S. martyrum vindiciæ repetitæ*, ibid., 1759. X. *Spicilegium biblicum*, ibid., 1763, 3 vol., dont le dernier est pour le Nouveau-Testament. La dissertation sur la poésie des Hébreux et les notes sur le Nouveau-Testament sont particulièrement estimées. XI. *Diatribe de librorum bipatentium et convolutorum antiquitate*, et autres dissertations curieuses, dans la *Raccolta* de Calogerà, tom. 37, p. 149-195. XII. *Opuscula oratoria, epistolæ, carmina et diatribe de antiquitate*, ibid., 1775, 2 tom. in-4°. Ce recueil a été publié par Fr. Serao: il est recherché. Les amateurs de la

(1) Et non d'Herculanum, comme Lalande et d'autres écrivains l'ont écrit mal-à-propos, trompés par l'équivoque du mot *Heracleenses*.

poésie moderne font beaucoup de cas des vers de Mazzocchi. On lui doit encore une bonne édition de l'*Etymologicon linguæ latinæ*, de Vossius, Naples, 1762, 2 vol. in-fol., augmentée de nouvelles étymologies tirées des langues orientales (*V.* Vossius). Voyez la Vie de Mazzocchi, par Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. VIII, et son Éloge par Nic. Ignarra, son élève, dans le *Giornale de' letterati*, Pise, 1772, V, 306. W—s.

MAZZOLARI (Joseph-Marie), bon humaniste et poète latin très-remarquable, connu aussi sous le nom de *Mariano Partenio*, était né en 1712, à Pesaro, d'une ancienne et illustre famille, originaire de Crémone. Il entra chez les Jésuites à l'âge de vingt ans, et professa successivement la rhétorique, à Fermo et à Rome, avec une grande distinction. Après la suppression de la Société, il continua d'être employé dans l'enseignement, et mourut à Rome le 14 septembre 1786. Outre quelques écrits scolastiques ou ascétiques, on a de lui : I. *Ragguaglio delle virtuose azioni di D. Costanza Maffei Caffarelli, duchezza d'Assergio*, etc., Rome, 1758. On loue le style de cette histoire, qui passe d'ailleurs pour fidèle et impartiale, genre de mérite assez rare dans tous les temps. II. *Electricorum libri VI*, ibid., 1767. Le P. Lagomarsini a enrichi ce poème d'une préface et de notes intéressantes. III. *Opera*, ibid., 1772, 3 vol. in-8°. Le premier volume (*Actiones*), contient des discours dans le genre de ceux que les accusateurs prononçaient au *Forum*, et dont nous avons de si beaux modèles dans les Verrines et les Catilinaires de Cicéron. Un de ces discours, *Pro domo Lauretanâ*, est un monument de sa piété envers la mère de Dieu ; il le fit graver sur une lame d'argent, dont il fit hommage à l'église de N. D. de Lorète. Le second (*Orationes*) renferme des dissertations sur différentes matières, qui y sont discutées avec autant de sagacité que de goût : Sur la lecture de Ciceron et de Virgile ; Sur la manière d'enseigner et de s'instruire ; Sur la prééminence des Italiens dans les lettres ; Sur la nécessité de recueillir et de conserver les monuments de l'antiquité sacrée, etc. Le 3me. volume (*Commentarii*) contient cinq Vies particulières, dont celle de sa propre mère, et celle de Contuccio Contucci ; suivies de son poème sur l'Electricité (*Electricorum*), et de quelques autres poésies latines. On cite encore du P. Mazzolari : une édition du *Traité* de Cicéron *De Oratore*, avec une *Préface* en forme de lettre adressée à ses élèves ;—un *Discours latin sur la naissance du duc de Bourgogne*, prononcé, au collége Romain, le 23 décembre 1750 ;—la *Vie de Bernardino Perfetti* dans la Ve. partie *degli Arcadi illustri*, p. 224-325. Il avait laissé, entre autres manuscrits, une Vie du P. Lagomarsini, son intime ami. W—s.

MAZZONI (Jacques), célèbre philosophe du XVIe. siècle, était né en 1548, à Césène, d'une famille noble. Doué d'heureuses dispositions, et d'une mémoire qui tenait du prodige, et ayant accès dans la riche bibliothèque des Malatesti (*V.* tom. XXVI, p. 331), il apprit rapidement le latin, le grec et l'hébreu ; et il alla ensuite à Padoue étudier la jurisprudence et la philosophie. La mort de son père l'obligea de revenir à Césène pour régler ses affaires domestiques ; mais la passion de l'étude le ramena promptement

ment à Padoue, et il parcourut toutes les branches de la littérature, de l'érudition et de la philosophie de son temps. Il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il se rendit à la cour de Guidubalde, duc d'Urbin, où son mérite le fit accueillir avec distinction. Il assista aux fêtes que ce prince célébrait à Pesaro, se lia d'amitié avec l'auteur de l'*Aminte* (le Tasse), pièce qu'on y jouait alors avec beaucoup d'éclat, et fut admis à la table du duc, et aux discussions littéraires qui avaient pour ce prince tant de charmes. La cour d'Urbin ne fut pour Mazzoni qu'une école d'un rang plus élevé, où, comme il le dit lui-même, il apprit beaucoup, et médita et aprofondit ce qu'il avait appris. Cependant il se lassa d'un genre de vie qui l'obligeait à sacrifier quelque partie de son indépendance; et ayant obtenu son congé, il retourna dans sa ville natale, où il s'appliqua sérieusement à exécuter un projet qu'il avait formé depuis long-temps : celui de démontrer que les contradictions des philosophes anciens ne sont qu'apparentes, et qu'en définitive leurs principes sont les mêmes. Il publia donc, en 1576, un Traité dans lequel il cherche à concilier non-seulement Platon et Aristote, qui divisaient alors toutes les écoles, mais plusieurs autres philosophes grecs, arabes et latins. L'année suivante il fit imprimer à Bologne une liste de cinq mille cent quatre-vingt-treize questions, extraites de son traité, et annonça qu'il répondrait publiquement, pendant quatre jours, à toutes les difficultés qu'on pourrait y opposer. Cet essai fit moins briller son jugement que sa mémoire; on a déjà dit qu'elle était prodigieuse : il l'avait encore augmentée, à l'aide d'une méthode et de certains signes que Franç. Panigarola, son ami, lui avait enseignés; et Camill. Palcotti assure que Mazzoni récitait, sans hésiter, des livres entiers du Dante, de l'Arioste, de Virgile, de Lucrèce, et d'autres écrivains anciens et modernes. Il eut, dans le temps, un célèbre défi de mémoire avec le fameux Crichton surnommé l'*admirable*. (*V.* CRICHTON); et l'on assure qu'il ne se montra pas inférieur (1). Appelé à Rome par le pape Gregoire XIII, pour prendre part à la correction du calendrier, et dresser la liste des livres suspects d'hérésie, il fut logé chez Jacques Buoncompagni, frère du pontife, et comblé des attentions les plus délicates. Mais la fortune qu'il lui était permis d'espérer, s'il eût voulu entrer dans la carrière ecclésiastique, ne put le tenter; il retourna encore à Césène, s'y maria, et fit à ses compatriotes des leçons sur la morale d'Aristote : il alla ensuite professer la philosophie à Macérata, d'où il se rendit à Pise, sur l'invitation de Ferdinand, grand-duc de Toscane. Il accompagna, de Florence à Rome, le cardinal Duperron, lorsque ce dernier alla négocier la réconciliation de Henri IV avec l'Église. La défense du Dante, attaqué par Fr. Patrizi (2), ouvrit à Mazzoni les portes de l'académie naissante de *la Crusca*, dont il fut l'un des prin-

(1) *V.* Cancellieri, *Uomini di gran memoria*, pag. 49-51.

(2) Mazzoni eut encore une dispute très-vive avec Patrizi, au sujet d'un ancien poète grec nommé *Solita*, que personne ne connaît. D'amis qu'ils étaient, ils se brouillèrent, et lancèrent l'un contre l'autre plusieurs écrits d'un style très-mordant et très-aigre, sur la question de savoir si ce poète était d'Alexandrie, de Syracuse ou d'Athènes; s'il y en eut plusieurs, ou s'il n'y en eut qu'un de ce nom; s'il vivait du temps de Ptolemée Philadelphe, ou de Philopator, etc. Après bien des injures de part et d'autre, les deux savants prétendirent être d'accord, et se réconcilièrent; mais la question qu'ils avaient débattue, resta aussi obscure qu'auparavant. (*V.* Ginguené, *Hist. Lit. d'Italie*, VI, 334 et suiv.)

cipaux ornements. Peu de temps après, le pape Clément VIII le rappela dans Rome, et lui conféra la chaire de philosophie du collége de la Sapience, avec un traitement de mille écus d'or ; mais à peine le nouveau professeur y eut-il donné trois leçons, qu'il reçut ordre d'accompagner le cardinal Aldobrandini, neveu du pape, à Ferrare, dont ce prélat allait prendre possession : y étant tombé malade, Mazzoni se fit transporter à Césène, où il mourut le 10 avril 1598, à l'âge de 49 ans. Ses obsèques furent magnifiques : Tom. Martinelli, l'un de ses élèves, y prononça son oraison funèbre ; et on lui éleva un tombeau décoré de son buste en marbre. Mazzoni était un homme d'un savoir prodigieux, et d'une activité d'esprit surprenante : mais le défaut de critique et de jugement se fait remarquer dans ses ouvrages philosophiques ; et ce n'est que comme littérateur, et surtout comme le défenseur du Dante, objet constant de l'admiration des Italiens, qu'il a conservé une assez grande réputation en Italie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discorso su la pronuhzia de' dittonghi presso gli antichi*, Césène, 1572, in-4° ; inséré dans le tom. 1er. des *Autori del ben parlare*. — *Del sollecismo*. — *De' Tropi*, dans le même recueil, t. v. Dans le discours sur les diphthongues, il se proposait de déterminer la manière dont les anciens les prononçaient ; mais il n'y a pas mieux réussi que tous les autres philologues. II. *De Triplici hominum vitâ, activâ nempè, contemplativâ et religiosâ, methodi tres*, ibid., 1576, in-4° ; très-rare. Son premier but dans cet ouvrage est de concilier les contradictions d'Aristote et de Platon ; mais ayant reconnu la perfectibilité de l'homme, il détermine les connaissances qu'il doit cultiver dans les trois espèces d'état ou de vie, qu'il appelle *active, contemplative et religieuse*, et parcourt ainsi successivement toutes les branches de la littérature, des sciences et des arts dont il avait aperçu la chaîne. III. *Difesa della comedia di Dante*, ibid., 1687, in-4°. (1) Cette édition est revue et augmentée ; la seconde partie de l'ouvrage ne parut que près d'un siècle après la mort de l'auteur, en 1688. Cette défense du Dante valut à Mazzoni la réputation d'un homme extraordinaire et prodigieux ; et les aperçus nouveaux qu'il y présente sur la théorie des beaux-arts l'ont fait comparer récemment aux Dubos, aux Blair et aux Sulzer. IV. *In universam Platonis et Aristotelis philosophiam præludia, sive de comparatione Platonis et Aristotelis*, Venise, 1597, in-4°. Cet ouvrage, le dernier qui soit sorti de la plume de Mazzoni, fait plus d'honneur à sa vaste érudition qu'à son jugement. V. *Oratio habita Florentiæ VIII februarii* 1589, *in exequiis Catharinæ Medices Francorum reginæ*, Florence, 1589. Lelong et Fontette n'ont point connu cette oraison funèbre de Catherine de Médicis. J. Nicius Erythræus (Rossi) a publié la *Vie* de ce savant dans sa *Pinacotheca* ; mais l'abbé Serassi, sur l'invitation de Pie VI, compatriote de Mazzoni, en a donné une plus complète et plus intéressante, Rome, 1790, in-4°. M. Salfi l'a analysée dans le tom. VII de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené ; et l'on y renvoie les curieux. W—s.

(1) La première édition avait paru à Césène, en 1573, in-4°.

MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), l'un des plus célèbres biographes italiens, était né à Brescia, le 28 octobre 1707, d'une famille illustre qui a produit plusieurs hommes d'un rare mérite. Son père, savant lui-même, et qui s'était appliqué avec succès à l'étude du droit public d'Italie, ne négligea rien pour favoriser le développement de ses heureuses dispositions. Le jeune Mazzuchelli fut envoyé à Bologne, où il étudia, avec une égale ardeur, les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. A peine sorti des bancs, il conçut un projet capable de rebuter, par son étendue et les difficultés sans nombre qu'il présentait, tout homme moins zélé pour la gloire des lettres et de son pays. Il s'agissait de rassembler et de mettre en ordre des recherches sur la vie et les ouvrages de tous les écrivains d'Italie, depuis les temps les plus anciens; c'est-à-dire, de faire pour l'Italie, seul et sans secours, ce que plusieurs générations de savants n'ont pu exécuter pour la France, dans l'espace de près d'un siècle (*V.* D. Rivet). Il était impossible qu'il pût jamais achever ce grand travail; mais ce qu'il en a publié suffit pour attacher à son nom une célébrité durable, et pour justifier tous les éloges de ses compatriotes. Mazzuchelli avait, dès 1738, formé dans sa maison une réunion d'hommes qui partageaient son goût pour la littérature et les sciences; il mit à leur disposition une bibliothèque choisie et une collection précieuse de médailles, d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle qu'il avait recueillis lui-même. On y admirait, surtout en médailles frappées en l'honneur des hommes illustres et des savants, la suite la plus nombreuse que l'on connût en Europe. Il fut pendant long-temps président, ou conservateur en chef de la belle bibliothèque que le cardinal Quirini avait laissée à la ville de Brescia; et ce précieux dépôt s'enrichit considérablement sous sa direction. Tant d'occupations ne l'empêchèrent point de rendre à son pays les services qu'on avait droit d'attendre de ses talents; il accepta et remplit, avec autant de zèle que de désintéressement, des fonctions municipales. Une mort prématurée l'enleva aux lettres et à ses nombreux amis, le 19 novembre 1765, douze jours après avoir eu le chagrin de perdre une épouse chérie, qui l'avait rendu père de douze enfants. Mazzuchelli, membre des principales académies d'Italie, était en relation d'amitié ou de services avec les savants les plus distingués de l'Europe. Sa *Correspondance* forme un recueil de quarante volumes, dont on pourrait publier un choix très-intéressant. Son grand ouvrage est intitulé: *Gli scrittori d'Italia, cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti dei letterati italiani.* Brescia, 1753-63, 6 vol. in-folio. Cet ouvrage, rédigé d'après un ordre rigoureusement alphabétique, ne contient que les deux premières lettres: mais l'auteur avait laissé d'immenses matériaux pour la continuation de ce travail, qui devait comprendre, en tout, plus de cinquante mille articles; chacun des volumes qui ont paru n'en contiennent que quinze à seize cents. Les tom. VII et VIII qui étaient en état d'être mis sous presse, et quatre autres, rédigés par l'abbé Rodella, secrétaire de l'auteur, sont entre les mains du comte François Mazzuchelli, son fils (Voyez la *Biogr. des hommes vivants*, IV, 391). On ne peut assez s'étonner

HIST. D'ITALIE.

LE PARMESAN.

Le Parmesan pinx.t Landon dirx.t

qu'il ne se soit encore présenté personne pour terminer une entreprise si honorable pour l'Italie. Chaque notice est une biographie complète, à laquelle il est presque impossible de rien ajouter. Mazzuchelli en avait publié quelques-unes séparément, pour sonder le goût du public, et pour solliciter les conseils et les secours des savants. On cite les suivantes : *Notizie intorno alla vita, alle invenzioni ed agli scritti di Archimede*, Brescia, 1737, gr. in-4°., fig.; rare et recherché. — *Vita di Pietro Aretino*, Padoue, Comino, 1741, in-8°. Cet excellent morceau biographique a été réimprimé avec des additions, Brescia, 1763, fort in-8°. Il y a des exemplaires de la première édition, sur papier bleu. — *Notizie intorno alla vita di P. d'Abano*, Venise, 1740, in-12; inséré dans le tome XXIII de la *Raccolta calogerana*, et traduit en français par Goulin, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine* (*V.* Goulin). La *Vie* de Louis Alamanni avait d'abord paru en tête de la réimpression de son poème de la *Coltivazione*, Vérone, 1745; et celle de Jacq. Bonfadio, en tête d'une nouvelle édition de ses *Opere volgari*, Brescia, 1746. Mazzuchelli a publié les *Vite d'uomini illustri Fiorentini*, de Phil. Villani, avec des corrections et des additions plus importantes que l'ouvrage (*V.* Villani). On cite encore de lui : La *Vie* de Scipion Capece, dans un recueil des meilleures pièces de différents poètes latins modernes, Padoue, 1751; — celle de Juste de' Conti, dans la nouvelle édit. de la *Bella mano*, Vérone, 1753 (*V.* Conti, IX, 515). — *Notizie intorno ad Isotta da Rimini*, 2e. éd. augment., Brescia, 1759, in-8°. — Différents articles dans les Recueils littéraires, publiés de son temps en Italie. — *Onze lettres* à Ch. Ant. Tanzi, Milanais, imprimées dans le recueil de Calogerà, tome VI. Il a laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Mémoires littéraires*, 8 vol. — Les *Vies des littérateurs italiens contemporains*, 3 vol., etc. P. A. de' Conti Gaëtani a publié la description des médailles des grands hommes du musée de Mazzuchelli, sous ce titre : *Museum Mazzuchellianum seu numismata Virorum doctrinâ præstantium quæ apud J. M. Mazzuchellium servantur edita atque illustrata cum versione italicâ, à Cosimo Meo*, Venise, 1761-63, 2 vol. in-fol., avec 208 pl.; recueil rare et cher (*V.* Cosme Mei). Le tome III, qui devait terminer l'ouvrage, est demeuré inédit. Voyez la *Vie* de Mazzuchelli par l'abbé Rodella, sous le pseudonyme de *Nigrelio, academico agiato*, Brescia, 1766, in-8°.; Fabroni, *Vitæ italorum*, tom. XIV; Pise, 1789, in-8°., et les *Elogj de' Bresciani*, par A. Brognoli, 1785, p. 123. W—s.

MAZZUOLI (Les trois frères Pierre-Hilaire, Michel et Philippe), peintres parmesans, florissaient au commencement du seizième siècle. Les deux premiers ont passé, mais à tort, pour avoir donné des leçons au Corrège. Philippe, surnommé *dell' Erbette*, est surtout connu pour avoir été le père de François Mazzuoli, si célèbre sous le nom de *Parmesan*. Ce dernier naquit en 1503. A 14 ans, il peignit, sous la conduite de son père et de ses deux oncles, le fameux tableau du *Baptême de Jésus-Christ*, qui appartient maintenant aux comtes San-

vitali, et dans lequel on remarque des beautés du premier ordre. Prosper Colonne, s'étant avancé avec son armée dans les environs de Parme par ordre de Léon X, les deux oncles de François l'emmenèrent à Viadana, village appartenant au duc de Mantoue, où il peignit deux tableaux en détrempe, dont l'un représentait *saint François recevant les stygmates*, et l'autre, le *Mariage de sainte Catherine*. Ces deux tableaux, pleins de beautés, lui firent infiniment d'honneur. Après la guerre, il revint à Parme, où il termina plusieurs ouvrages qu'il avait laissés imparfaits. Bientôt la vue des ouvrages du Corrége lui inspira le desir d'imiter ce grand maître; et c'est sur ce modèle qu'il exécuta une *Sainte-Famille*, que possédait le président Bertioli, à Parme, et un *saint Bernardin*, aux Observantins de la même ville. L'analogie entre le style de ces deux maîtres, et la docilité avec laquelle le Parmesan se pliait aux desirs du Corrége, le firent choisir par ce dernier pour exécuter, avec Rondani et Anselmi, la chapelle voisine de la coupole qu'il avait peinte. Cependant, la conviction de ses propres forces l'engagea bientôt à quitter une manière où il n'eût obtenu que le second rang, pour en adopter une nouvelle où il était sûr d'être sans rival. Il n'avait encore que dix-neuf ans; et déjà sa renommée s'était répandue hors de la Lombardie, où il passait pour un des premiers maîtres de cette contrée. Voulant perfectionner son talent, il parcourut l'Italie, étudiant les chefs-d'œuvre de Jules Romain, à Mantoue; et à Rome, ceux de Raphaël. C'est ainsi qu'il parvint à se former un style qui l'a placé parmi les peintres originaux. Arrivé à Rome, avec un de ses oncles, il mit sous les yeux du dataire de S. S. trois tableaux qu'il avait exécutés pour donner une idée de ses talents. Ce prélat présenta l'artiste à Clément VII, qui agréa ses ouvrages, et le chargea de terminer la décoration de la salle des Pontifes, dans le palais du Vatican. Il y exécuta le tableau de la *Circoncision*, remarquable par la manière dont les lumières sont distribuées. Le centre de la composition est éclairé par les rayons qui sortent de la tête de Jésus-Christ; les autres parties, par la lumière des torches et des flambeaux que portent les assistants, et le fond, par la clarté de l'aurore qui commence à poindre, et qui s'étend sur un riche paysage orné de fabriques. Le pape fut extrêmement satisfait de ce bel ouvrage, et il le regardait comme un des plus précieux qu'il possédât. Quelque temps après (1527) arriva le sac de Rome, où le Parmesan manqua de périr. Il était si profondément livré à la peinture d'un tableau, qu'il n'entendit point le tumulte causé par la prise de la ville. Les soldats vainqueurs se précipitèrent dans son atelier pour le piller. L'artiste, sans s'émouvoir, continua de peindre; et les ennemis, surpris de son sang-froid, respectèrent sa demeure, et y établirent une sauvegarde. Il quitta cependant Rome, avec son oncle; mais ayant rencontré une troupe d'Allemands, qui ne les connaissaient point, ils furent dépouillés de tout ce qu'ils avaient. Forcés de retourner à Bologne, le Parmesan y exécuta plusieurs ouvrages, dans lesquels il soutint sa réputation; et après un séjour de quelques mois dans cette ville, il revint dans sa patrie, où il fut accueilli avec le plus vif empressement. Grand, noble, plein de majesté, ce

n'est point par la multiplicité des figures que ses tableaux se distinguent, mais par le talent de remplir la toile la plus vaste, avec un petit nombre de personnages. Peut-être, en effet, ce talent est-il le plus rare: rien alors ne distrait le spectateur, du sujet qu'a voulu représenter l'artiste; car souvent la confusion des figures et des ornements ne sert qu'à dissimuler l'impuissance où le peintre s'est trouvé de tirer toute sa composition du fonds de son sujet même. Ces éminentes qualités se font surtout remarquer dans son tableau de *saint Roch*, placé à Saint-Pétrone de Bologne, et dans le fameux *Moïse*, peint en clair-obscur, à la *Steccata* de Parme. Cependant le caractère propre de son talent, et la partie dans laquelle il excelle, c'est la grâce. Aussi, disait-on de lui à Rome, qu'il avait hérité de l'ame de Raphaël : de son côté, il s'efforçait de mériter cette louange; c'était surtout la grâce délicate qu'il recherchait. Ses dessins en offrent des preuves convaincantes. On y voit la même figure recommencée plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il crût avoir rencontré, soit dans la pose, soit dans le mouvement, soit dans la légèreté des draperies, pour lesquelles il avait un talent merveilleux, la disposition la plus gracieuse. On lui reproche d'avoir quelquefois poussé dans ses têtes cette qualité jusqu'à l'afféterie; et Augustin Carrache desirait seulement dans un peintre, *un peu* de la grâce du Parmesan. Peut-être cet artiste a-t-il porté à l'excès la longueur dans certaines parties de ses figures, telles que la taille, les doigts ou le cou, afin de les faire paraître plus sveltes. Ce défaut, si toutefois c'en est un, se fait remarquer dans la célèbre Madone du palais Pitti, connue sous le nom de *Vierge au long cou*, qui a fait partie, pendant plusieurs années, du Musée du Louvre, et qui a été rendue en 1815, aux commissaires du grand-duc de Toscane. Son coloris contribue aussi à la grâce de ses tableaux: plein de douceur et d'harmonie, il n'offre à l'œil rien d'éclatant; on dirait qu'il craint de le blesser par trop de vivacité. L'artiste avait pour principe que tout ce qui est outré, soit dans le trait, soit dans les teintes, fait disparaître la grâce. S'il faut en croire l'Albane, le Parmesan manquait de profondeur dans l'expression, et il a laissé peu d'ouvrages où cette qualité se fasse remarquer, à moins que la grâce même, si pleine de délicatesse, qui anime toutes ses figures, ne mérite le nom d'expression; ou, si cette dénomination ne s'applique qu'aux affections de l'ame, peut-être les qualités qui distinguent si éminemment le Parmesan, suffisent-elles pour y suppléer. Il paraît qu'il était lent à concevoir une composition, et qu'il avait l'habitude, avant de mettre la main au pinceau, de peindre son tableau dans sa tête. Mais lorsqu'il en venait à l'exécution, sa facilité était extrême. On observe, dans ses ouvrages, de ces touches fermes et décidées, que l'Albane qualifie de divines, et qu'il assure être produites par la grande habitude que le Parmesan avait du dessin. Ses ouvrages n'offrent pas tous le même empâtement ni le même effet. Il en existe néanmoins qui sont attribués au Corrége. Tel est cet *Amour qui fabrique son arc*, et aux pieds duquel on voit deux enfants, dont l'un rit et l'autre pleure; tableau dont il existe un grand nombre de répétitions. En vain Boschini et quelques autres historiens attribuent ce tableau

au Corrége : le témoignage de Vasari, contemporain, et celui du P. Affò, historien du Parmesan, prouvent d'une manière incontestable que ce dernier en est l'auteur. Ses peintures de moindres dimensions, telles que *Portraits*, *Têtes de jeunes gens*, *Images sacrées*, ne sont pas très-rares, et quelques unes sont répétées en plusieurs endroits. Celle que l'on retrouve le plus souvent est *le Mariage de Ste. Catherine.* On la voit dans la galerie de Florence, dans celle du Capitole, dans les collections des princes Corsini, Borghèse et Albani, à Rome, etc. Celle du Capitole a fait partie du Musée du Louvre; elle a été rendue, en 1815, aux commissaires du pape. Il est difficile de croire que toutes ces compositions soient originales; mais elles sont du moins contemporaines de l'artiste. Il est rare de voir de lui des compositions d'un aussi grand nombre de figures que celle de la *Prédication de J. C. dans le désert*, qui existe dans une des pièces du château de Colorno; c'est un des plus beaux ornements de ce magnifique palais. Ses tableaux d'autel sont peu nombreux; et la *Sainte Marguerite de Bologne* est la plus estimée. C'est une composition riche de figures, et que les Carraches ne se lassaient pas d'admirer. Le Guide, dans un transport d'admiration, un peu outré sans doute, le mettait au dessus de la *Sainte Cécile* de Raphaël. On vante encore parmi les tableaux à fresque du Parmesan, celui de l'église de Sainte-Marie della Steccata, à Parme, représentant *Adam et Eve*, qui n'a point été terminé, quoique l'artiste en eût reçu le prix. Pendant qu'il s'en occupait, le goût de l'alchimie le saisit; et dans l'espoir de s'enrichir, il se livra tout entier à cette vaine science, laissant là son ouvrage. Il fut arrêté et mis en prison; parvenu à s'échapper, et réfugié à Casal-Maggiore, il parut y avoir abandonné l'alchimie, et y peignit une *Vierge* pour l'église de Saint-Étienne, et une *Mort de Lucrèce*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Mais bientôt sa folie le reprit; il se mit à fuir toute société, pour retourner à ses chimères. Quand il eut ensuite épuisé toutes ses ressources, la mélancolie s'empara de lui, et ne le quitta plus. Parvenu au même âge (37 *ans*), que Raphaël qu'il n'avait cessé de prendre pour son modèle, il mourut en 1540, universellement regretté, non-seulement comme une des lumières de son art, mais comme un des plus habiles graveurs de son temps. Il a passé pour l'inventeur de la gravure à l'eau-forte; et ce point d'histoire n'est même pas encore bien éclairci. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le premier peintre italien qui ait employé ce procédé pour graver quelques-unes de ses compositions. Rien de plus spirituel et de plus piquant que les petites pièces qu'il a exécutées de cette manière; mais il est très-difficile d'en réunir la collection, et surtout d'en trouver de bonnes épreuves. La plupart de celles qui existent dans le commerce, ont été retouchées ou ne sont que des copies. Carle Maratte avait rassemblé jusqu'à cent pièces de ce maître. Un grand nombre de graveurs se sont exercés d'après ses ouvrages; et son œuvre s'élève à plus de cinq cents pièces. Les plus remarquables sont celles que lui-même a fait graver en bois, d'après ses propres dessins, et imprimer en clair-obscur, par Ugo da Carpi, Antoine de Trente, et

d'autres habiles artistes de son temps. On croit que la première eau-forte qu'il ait exécutée, est celle qui représente *Dieu parlant à Moïse dans le buisson ardent*. Une de ses plus belles gravures, et en même temps une des plus rares, est une *Sainte-Famille dans un paysage, où l'on voit Saint Jean qui embrasse l'enfant Jésus*. C'est un in-folio gravé, et marqué : *Franc. Parm. fecit.* On peut voir dans le *Manuel des amateurs de l'art*, une nomenclature plus étendue des eaux-fortes du Parmesan, au nombre de trente-quatre pièces. — Jérôme Mazzuoli, ou Mazzola, cousin du précédent et son élève, vivait encore à Parme en 1580. Il fut lié d'une étroite amitié avec le Parmesan, jusqu'au moment où ce dernier se rendit à Rome ; et à son retour dans sa patrie, il vécut encore avec lui dans la même intimité : mais elle cessa peu-à-peu, et François nomma pour ses héritiers deux étrangers, ne laissant rien à son cousin. L'avantage que la ville de Parme eut de conserver ce dernier, lui rendit moins sensible la perte du Parmesan ; et quoique Jérôme soit peu connu, il mérite d'être cité, pour toutes les qualités d'un habile coloriste, qu'il a possédées à un degré éminent. On est fondé à croire que plusieurs ouvrages attribués à François, et qui se font distinguer par un coloris plus fort et plus brillant, ont été exécutés ou du moins répétés par Jérôme. Cet artiste n'ayant jamais vu Rome, s'est attaché davantage à l'école du Corrége, dans le style duquel il a peint le *Mariage de sainte Catherine*, qu'on voit à l'église des Carmes. Il a su s'en approprier le caractère de la manière la plus habile. Il excellait dans la perspective ; et le tableau de la *Cène*, qu'il a peint au réfectoire de Saint-Jean, offre une architecture si belle, et si capable de tromper l'œil, qu'elle peut le disputer aux meilleures du chevalier Pozzo. Il est plein de facilité, d'harmonie, et se distingue par la science et la beauté de son clair-obscur : dans les grandes compositions à fresque, il est fécond, varié, plein de chaleur et de vivacité. Aucun de ses compatriotes n'a enrichi la ville de Parme de plus de tableaux à l'huile ; aucun n'a peint, soit dans l'église du Dôme, soit à la Steccata, un plus grand nombre de fresques. Les tableaux qu'il a peints à Saint-Benoît de Mantoue, et ailleurs, sont également nombreux et remarquables. Cependant on peut dire que si ses ouvrages surprennent par leur facilité, au premier coup-d'œil, cette facilité même dégénère parfois en faiblesse ; et quelques-uns d'entre eux soutiennent rarement un examen approfondi. Parmi des beautés nombreuses et réelles, on découvre plusieurs défauts qui se font surtout sentir dans le dessin du nu, lequel manque de correction : sa grâce tombe dans l'affectation ; et le desir de donner du mouvement à ses figures l'entraîne dans l'exagération. Mais la plupart des tableaux où ces défauts se rencontrent, ont été peints en partie par ses élèves, comme on peut s'en convaincre par celui de la *Multiplication des pains*, que l'on voit à Saint-Benoît de Mantoue. Il y a dans ce tableau des groupes de la plus grande beauté, tandis qu'à côté, on découvre des faiblesses et des incorrections, qui dénotent une main novice. Cet artiste eut un fils nommé Alexandre, qui a exécuté quelques peintures dans l'église du Dôme de Parme, en 1571 ; mais c'est une fai-

ble imitation du style de son père. Cette décadence se fait remarquer dans presque toutes les familles de peintres, où il est rare que le talent se soutienne à la même hauteur jusqu'à la troisième génération. — Joseph Mazzuoli, peintre de Ferrare, surnommé il *Bastartuolo*, ou *Vendeur de blé*, de la profession de son père, fut, à ce qu'on présume, élève de Sarchi, auquel il succéda dans la peinture du plafond de l'église de Jésus, où il acheva quelques tableaux que la mort avait empêché son maître de terminer. Sa lenteur dans l'exécution, était passée en proverbe parmi ses camarades. Cependant, son style s'est formé particulièrement sur celui de Dossi : la force de son clair-obscur, et le caractère de ses têtes, le feraient regarder comme sorti de l'école de Parme ; et la fraîcheur et la force de ses carnations, surtout dans les extrémités, le rapprochent du Titien. La *Circoncision*, qu'il avait peinte pour une princesse de la maison d'Este, et qui se trouve aux Capucins, est un ouvrage plein de grandiose. Rien au contraire n'est plus aimable que le tableau qu'il fit pour les Filles de Sainte-Barbe, et qui représente cette *Sainte* entourée de demi figures de jeunes filles qui semblent animées. Ferrare possède encore un grand nombre d'ouvrages de cet artiste. En 1589, Mazzuoli, déjà fort avancé en âge, et accablé d'infirmités, se baignait dans le Pô, par ordonnance des médecins ; il eut le malheur de s'y noyer. P—s.

MEAD (Richard), célèbre médecin, naquit en 1673, à Stepney, village près de Londres, et mourut dans cette ville le 16 février 1754. Il reçut sa première éducation à Utrecht, où son père, non-conformiste, s'était retiré pour des motifs politiques ; il alla depuis étudier la médecine à Leyde, et obtint, dans l'université de Padoue, le titre de docteur. Le retour dans sa patrie, en 1696, il se livra, avec un grand succès, à la pratique de son art. Il fut agrégé aux universités, associé aux académies de son pays, élu vice-président de la société royale en 1717, nommé médecin de l'hôpital Saint-Thomas, et enfin, en 1727, médecin du roi George II, qui, dit-on, ne lui accorda point une confiance sans réserve. Il eut part aux premières expériences de l'inoculation de la petite-vérole, essayée d'abord, en 1721, sur des criminels condamnés à mort ; et ce fut d'après le succès de ces expériences, que les jeunes princesses Amélie et Caroline furent inoculées en 1722. Mead se délassait des fatigues d'une immense clientelle par la culture des lettres et l'étude de l'antiquité. Comme il posséda de bonne heure une fortune considérable (1), il parvint à réunir une collection de livres, de médailles, de pierres gravées et de monuments des temps antiques. Le catalogue de ces derniers objets a été imprimé à Londres en 1755, sous le titre suivant : *Musæum sive Catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum et gemmarum*, etc. La riche bibliothèque de Mead (2) et une table somptueuse étaient ouvertes à ses amis. Sa munificence alla plus loin ; il fit exécuter en marbre la statue d'Harvey, et la plaça au milieu de

(1) Quoiqu'il fût dans l'usage de donner gratuitement les secours de son art aux ecclésiastiques et aux gens de lettres, sa pratique lui rendait annuellement cinq ou six, quelquefois jusqu'à sept mille livres sterling (plus de cent-cinquante mille francs).

(2) Elle se montait à plus de dix mille volumes choisis, et richement reliés, dont la vente, après sa mort, produisit 3500 liv. st. Sa galerie de tableaux fut vendue 3417 liv. et 11 sh. ; et la totalité de son cabinet produisit aux héritiers 16,069 l. 8 s. 11 d.

la salle d'assemblée du collége des médecins de Londres. Sa courageuse amitié et son désintéressement éclatèrent d'une manière honorable en faveur de Freind, son confrère (*V.* Freind): Il anima plusieurs de ses compatriotes du desir de s'illustrer par d'utiles établissements; et ce fut lui qui inspira au libraire Guy l'idée de fonder le magnifique hôpital de ce nom. (*Voy.* Guy.) Laplace, dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*, rapporte que Mead, presque septuagénaire, étant venu à Paris, eut la fantaisie de prendre des leçons de danse du fameux Dupré, comme exercice convenable aux personnes âgées, et surtout utile à celles pour qui leur profession ne laisse que peu de temps pour la promenade. Il nous reste de lui: I. *Mechanical account of poisons*, 1702, 1708, 1711, 1747, in-8°.; Dublin, 1729, in-8°. Une traduction latine du même écrit par J. Nelson, intitulée, *Mechanica expositio venenorum*, fut publiée à Leyde, 1737, in-8°.; et une autre en italien, en 1744, in-4°. Cette production, très-intéressante à l'époque où elle parut, est remplie d'expériences et d'observations sur le poison de la vipère, de la tarentule, du chien enragé, sur le mercure, l'arsenic, sur l'opium, la ciguë, le laurier-cerise, enfin sur les exhalaisons nuisibles qui s'élèvent de la terre, de l'atmosphère et des eaux. II. *De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis inde oriundis*, Londres, 1704, 1746, in-8°.; 1762, in-4°.; Leyde, en 1737, avec le traité des poisons, in-8°.; Londres, avec des changements et additions, 1748, in-8°.; Amsterdam, 1749, in-8°. Il en a paru une traduction anglaise en 1733, in-8°. On doit considérer cet opuscule, qui a encore eu d'autres éditions, comme une application de la doctrine, alors assez récente, de Newton sur le flux et reflux de la mer: mais cette application est loin de présenter des explications et une solution satisfaisantes. III. *A Short discourse concerning contagion and the method to be used to prevent it*, Londres, 1720, in-8°.; id., huitième édition, ibid., 1722, in-8°. Il y en a eu plusieurs éditions latines publiées sous ce titre: *Dissertatio de pestiferæ contagionis naturâ et remediis*, la Haye, 1721; et Londres, 1723, in-8°. On voit, par la date de cet écrit, qu'il fut composé à l'occasion de la fameuse peste de Marseille. Les points principaux de la doctrine de Mead sont, qu'il reconnaît l'existence et l'activité de la contagion; et il conseille par conséquent l'isolement le plus complet, et les mesures sanitaires ou de quarantaine les plus sévères. Il n'approuve point les feux que les anciens avaient coutume d'allumer dans les places publiques et les carrefours. Il ne pense pas non plus qu'il soit nécessaire de détruire les cadavres des pestiférés avec de la chaux vive avant de les recouvrir de terre. Il prescrit très-judicieusement de favoriser la suppuration des bubons. IV. *Oratio Harveiana in theatro collegii regii medicorum Londinens. habita anno 1723: adjecta est dissertatio de nummis quibusdam Smyrnæis in medicorum honorem percussis*, Londres, 1724, in-4°.; Leyde, 1725, in-8°. (*V.* Chishull.) Ce discours, et la dissertation placée à la suite, destinés l'un et l'autre à relever la gloire et les honneurs de la médecine et des médecins chez les Grecs et les Romains, devinrent le sujet d'une dispute très-vive, dans

laquelle les partis opposés défendirent avec beaucoup d'humeur et d'emportement leurs prétentions respectives. Conyers Middleton, homme distingué dans le clergé par son rang et son savoir, voulut prouver que la médecine avait été méprisée chez les Romains, et exercée seulement par des esclaves ou des affranchis; et il produisit ses raisons dans un opuscule ayant pour titre : *De medicorum apud Romanos degentium conditione*, Cambridge, 1726, in-4°. Rien n'était plus facile que de terminer cette dispute : car Mead ne pouvait disconvenir que le titre de médecin n'eût été donné dans l'antiquité à des hommes illettrés et pratiquant comme nos barbiers et nos baigneurs quelques-unes des opérations de la médecine; ce qui n'infirmerait point les témoignages de considération et les priviléges accordés à des médecins possédant leur art dans un degré éminent. Des hommes plus savants que Middleton dans la science des médailles, se chargèrent depuis de prouver que plusieurs de celles que Mead avait cru frappées en l'honneur des médecins, l'avaient été pour des magistrats, et que l'on ne pouvait rien conclure des revers portant des symboles ou des attributs de la santé. V. *De variolis et morbillis liber*, Londres, 1747. VI. *Dissertation on the scurvy*, Londres, 1749, in-8°. Cette dissertation, dans laquelle Mead décrit le scorbut qui attaqua la flotte de l'amiral Anson, fut traduite en français par Lavirotte, et publiée à Paris dans la même année. VII. *Medica sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius*, etc., Leyde, 1749, in-8°.; on peut voir, sur ce livre, un chapitre assez curieux des *Entrevues de Ganganelli*, 9e. entrevue. VIII. *Monita et præcepta medica*, 1751, Londres, in-8°.; Hambourg, 1752, in-8°.; Louvain, 1755, in-12. Il en parut une traduction française à Paris en 1758, in-12, avec un *Discours* de Kaau Boerhaave *sur les qualités qui servent à former et à perfectionner les médecins*. La collection des ouvrages de Mead a été imprimée en latin, par les soins de Lorry, Paris, 1751, in-8°.; en anglais, Edimbourg, 1765, 3 vol. in-12; et l'on en a donné une traduction française, enrichie de découvertes postérieures à celles de l'auteur, augmentée de plusieurs discours préliminaires et de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la théorie et la pratique de la médecine, etc., avec huit planches en taille-douce, par M. Coste, Bouillon, 2 vol. in-8°., 1774. Le docteur Asken fit exécuter, par le sculpteur François Roubillaud, le buste de Mead, et le plaça dans le collége des médecins de Londres. Une médaille fut frappée en l'honneur de Mead. Son fils lui fit élever un beau monument a Westminster. Le docteur Ward en composa l'épitaphe latine, qui renferme une courte et élégante histoire des travaux et des vertus de Mead, et qui apprend des détails intéressants sur sa famille. (*V.* Jac. Foster, XV, 319.) D—g—s.

MÉCÈNE (*Caius-Cilnius-Mecænas*), Romain célèbre, le fut moins par la faveur dont il jouit auprès d'Auguste que par l'appui généreux qu'il accorda aux lettres; et son nom est devenu un titre d'honneur pour tous ceux qui, à son exemple, les ont protégées. Tous les écrivains de son temps se réunissent pour le faire descendre des anciens rois d'Étrurie. Meibom, qui a écrit sa vie, est

HIST. ANCIENNE.

MÉCÈNE.

Landon direx.

allé jusqu'à dresser la liste de ses ancêtres. Mais on n'accorde aucune foi à cette nomenclature, quand on voit qu'elle ne repose que sur les textes publiés par Annius de Viterbe. Tite-Live (liv. x) représente la famille Cilnia comme très-puissante à *Arretium* (Arezzo). Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, met un Mécène au nombre de ces illustres chevaliers romains qui résistèrent courageusement aux innovations que le tribun Drusus voulait introduire dans les tribunaux. Les ancêtres de l'ami d'Auguste, venus à Rome, étaient restés dans l'ordre équestre. Ses aïeux, tant paternels que maternels, avaient obtenu des commandements militaires. Pour lui, même après être parvenu au comble de la faveur, il fut retenu, par la modération de son caractère, parmi les chevaliers, et ne voulut jamais sortir de leurs rangs. Sa naissance, ses succès dans les lettres, la protection qu'il leur accorda, tout prouve qu'il avait reçu une éducation distinguée: son habileté dans la langue grecque donne lieu de croire qu'à l'exemple de toute la noblesse romaine, il était allé perfectionner ses connaissances en Grèce; et l'amitié qu'il contracta de si bonne heure avec Octavien élevé à Apollonie, a fait supposer qu'il partagea les études de celui-ci dans cette ville. Quoi qu'il en soit, c'est là qu'en l'an 709 de Rome, Octavien, âgé de dix-neuf ans, reçut la nouvelle du meurtre de César. Il se hâta de passer en Italie pour venger la mort de son oncle, qui l'avait nommé son héritier. Mécène le suivit, et s'attacha irrévocablement à sa fortune. Octavien se reposa principalement sur lui de l'administration intérieure de l'état, et lui accorda une confiance sans bornes, l'ayant rendu le dépositaire de tous ses secrets, et même du sceau dont il faisait usage; ce qui n'empêcha point Mécène de suivre Octavien dans plusieurs des guerres qu'il eut à soutenir. Celui-ci le vit à ses côtés dans les plaines de Modène, où il fit essuyer à Antoine une défaite complète; à Philippes, où il battit l'armée des meurtriers de César; à Pérouse, où le frère d'Antoine fut mis en fuite; au cap Pélore, où il défit la flotte du jeune Pompée et la réduisit en cendres: enfin Mécène commandait à Actium les *Liburnes*, et il contribua beaucoup à la victoire qui décida de l'empire de l'univers. Aussitôt après, il courut à Rome, et parvint à étouffer la conspiration tramée par le jeune Lépide, fils du triumvir. Déjà il avait rendu plusieurs fois de semblables services à son ami: c'était lui qui avait négocié le mariage d'Octavien avec Scribonia, sœur de Scribonius, alliance dont le but était de rompre la ligue qu'Antoine avait formée avec Sextus Pompée, gendre du même Scribonius. C'est lui qui fut envoyé à Brindes pour ménager l'union d'Octavie avec Antoine, qui, pendant plusieurs années, suspendit la guerre entre les deux rivaux. La victoire d'Actium ayant fait passer l'empire aux mains d'Octavien, ce prince annonça le projet réel ou simulé d'abdiquer l'autorité souveraine, et consulta sur cette résolution ses deux confidents intimes, Mécène et Agrippa. Celui-ci fut d'avis de l'abdication: Mécène développa un sentiment contraire dans un admirable discours, qu'on trouve dans Dion (liv. 52), et où il traça un plan de réforme propre à rendre à l'état toute sa vigueur et son premier éclat. Auguste adopta,

le sentiment et les plans de Mécène, et lui dut ainsi la gloire de son règne. Il en avait reçu d'utiles avis et des leçons courageuses dans d'autres circonstances. Ce fut Mécène qui lui conseilla de donner en mariage sa fille Julie à Agrippa, dont l'élévation ne laissait plus à Auguste que l'alternative ou d'en faire son gendre ou de le mettre à mort. Dans une autre circonstance, voyant Auguste sur le point de condamner plusieurs citoyens à perdre la vie, et ne pouvant arriver jusqu'à lui, à cause de la foule qui se pressait autour du tribunal, il lui jeta des tablettes sur lesquelles il avait écrit ces mots : « Lève-toi enfin, bourreau. » Ce fut par son conseil que ce prince refusa les honneurs divins, qui n'auraient fait que le rendre ridicule aux yeux des gens sensés; qu'il renonça aux titres de *Roi* et de *Monarque*, comme portant avec eux des idées de tyrannie, pour se contenter de ceux de *César* et d'*Empereur*. Il lui conseilla de régénérer le sénat, en y introduisant des hommes d'un mérite reconnu, et d'un âge propre à inspirer de la confiance; d'assurer la tranquillité de Rome par l'abolition des assemblées populaires; d'occuper les jeunes patriciens en établissant pour eux des académies et des écoles publiques; enfin de distraire l'attention du peuple et de donner un aliment à son activité en l'amusant par la pompe des spectacles et la magnificence des édifices. Il fit lui-même construire à ses frais des bains publics, et changea en jardins magnifiques les *Esquilies* où des tombeaux infectaient une partie de la ville. Cette noble bienfaisance lui gagna tous les cœurs; et Horace nous apprend, qu'à la suite d'une maladie qui avait fait craindre pour ses jours, ayant paru au théâtre de Pompée, le peuple éclata en applaudissements. Tel fut Mécène dans les combats, et à la tête de l'administration publique; mais la gloire qu'il acquit en accordant sa faveur aux lettres, est restée bien plus éclatante. Pendant le feu des guerres civiles, il fit rendre à Virgile l'héritage que ce poète possédait auprès de Mantoue et qu'un vétéran avide avait usurpé; il obtint le pardon d'Horace, qui avait porté les armes contre Auguste à Philippes. Lorsque la paix fut rétablie, ses bienfaits furent encore plus signalés. Il se plaisait à rassembler, soit dans son palais à Rome, soit dans sa maison de plaisance à Tibur, tous ceux qui se distinguaient par leurs talents. Là, outre Virgile et Horace, on voyait Varius, fameux par ses tragédies, Properce, Domitius Marsus, rival de Catulle pour l'épigramme, Valgius, renommé pour son érudition, Plotius, Tucca, tous deux chargés de réviser l'Énéide, et tant d'autres écrivains célèbres. Auguste aimait les lettres; mais ce fut par les mains de Mécène qu'il combla de bienfaits ceux qui les cultivaient. Virgile reçut des richesses considérables; Horace obtint des domaines agréables et fertiles : tous eurent des récompenses magnifiques. Les muses se montrèrent reconnaissantes : Virgile dédia à Mécène le plus parfait de ses ouvrages, les Géorgiques; Horace et Properce lui adressèrent plusieurs de leurs poésies. Ce fut ainsi que les belles-lettres furent, sous la direction de cet habile homme d'état, un moyen dont il sut tirer un grand parti pour faire aimer aux Romains leur nouveau régime. Il s'attacha tous ceux qui pouvaient contribuer à la gloire de son maître et à la sienne; c'était dans les fréquentes réunions de poè-

tes, d'orateurs et d'historiens, formées par lui, que l'on exaltait les louanges du prince et celles du ministre. Ces louanges, répandues ensuite parmi le peuple, adoucissaient insensiblement les esprits, et changeaient en admiration les regrets de la liberté. Ce fut ainsi qu'il désarma les ennemis cachés du nouveau gouvernement, et qu'il accoutuma tous les Romains à lui obéir. Auguste conserva, par ses avis, des consuls, des préteurs, des édiles, qui retraçaient par leur dénomination, le souvenir de l'ancienne république : mais ils ne possédaient que l'ombre de l'autorité dont leurs prédécesseurs avaient joui. L'histoire atteste les talents, la valeur, la modération, l'humanité de Mécène; elle blâme son penchant excessif pour les plaisirs, sa mollesse, son luxe, son goût puéril pour les pierreries. Mais pardonnons à des vices devenus les mœurs du siècle, et dont les excès appelaient cette réforme divine dont l'instant fortuné approchait et qu'il ne fut pas donné à Mécène de voir. Il avait perdu Virgile en 734. Trois ans après, il fut encore, malgré son grand âge, chargé par Auguste, partant pour les Gaules, du gouvernement de l'Italie. L'absence de l'empereur dura trois ans. L'an 745 de Rome, suivant Dion, Mécène termina sa carrière : l'histoire qui ne nous a pas transmis l'époque de sa naissance, nous apprend seulement qu'il était déjà vieux. Il fut inhumé dans ses jardins, après avoir institué l'empereur son héritier. Les regrets que causa la mort de Mécène à Auguste se manifestèrent dans plusieurs occasions, surtout lorsqu'en reléguant Julie il eut divulgué l'opprobre de sa maison : « Ah ! si » Mécène ou Agrippa vivaient encore, s'écria-t-il, rien de tout » cela ne m'arriverait. » Il est difficile de décider si Mécène survécut à Horace. Suivant Suétone, ce poète n'est mort qu'à la fin de l'année 745, et par conséquent après Mécène dont on s'accorde à placer la mort vers le milieu de cette même année. On cite encore en preuve son testament dans lequel il recommandait son ami à Auguste, en ces termes : « Souvenez-vous d'Horace, comme de moi-même. » Mais, d'autre part, tous les savants se réunissent pour regarder un fragment de quelques vers, qui nous reste de Mécène, comme ayant pour objet la mort d'Horace. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'un intervalle de peu de mois a séparé leur fin. C. Pedo Albinovanus a pleuré Mécène dans deux élégies qui nous restent. Mécène avait épousé Terentia, femme aussi distinguée par sa beauté qu'altière dans son humeur. Il la quitta et la reprit plusieurs fois, ne pouvant vivre ni avec elle, ni sans elle ; il ne laissa point de postérité après lui. La santé de Mécène fut toujours très-délicate. Pline rapporte qu'il ne fut jamais sans fièvre, pendant tout le cours de sa vie, et qu'il était en proie à une insomnie continuelle, durant les trois dernières années qui précédèrent sa mort. Il avait plaidé avec succès quelques causes dans sa jeunesse ; mais il ne s'occupa ensuite que de poésie et des affaires de l'État. De toutes les pièces de vers qu'il avait composées, et qui remplissaient au moins dix livres, il ne nous reste que quelques fragments conservés dans le recueil de Maittaire. On croit aussi qu'il avait travaillé sur l'histoire naturelle, et rédigé des Mémoires pour servir à l'histoire d'Auguste. On cite encore de lui deux tragédies, *Prométhée*, et

Octavie. Tout cela est perdu. Il est bien étonnant que cet homme, qui était regardé comme le plus bel esprit de l'Empire, qui était tous les jours dans la compagnie de gens de lettres dont les ouvrages sont le modèle le plus parfait du bon goût, tels qu'Horace et Virgile, ait donné jusqu'à l'excès dans l'affectation du style, qu'il se soit amusé à créer des mots nouveaux, à rechercher, même dans les sujets sérieux, une cadence molle, des nombres languissants. C'est cependant le reproche que lui adressent Juvénal et Senèque. Le détail dans lequel entre ce dernier nous fera connaître non-seulement les vices de son style, mais encore sa manière de vivre qui y était assortie : « On sait quel homme » était Mécène, comme il marchait, » comme il vivait, comme il étalait ses vices : eh bien! son style » n'est-il pas aussi lâche, aussi flottant que sa toge? ses expressions » n'ont-elles pas la même singularité » qu'on remarquait dans sa parure, » dans son cortége, dans ses meubles, dans sa femme? C'était un » homme d'un grand génie, s'il eût » voulu marcher par le chemin le » plus droit, s'il n'eût pas affecté de » se rendre inintelligible, si même » dans ses discours il n'était efféminé. Son éloquence, enveloppée, » chancelante, déréglée, est celle » d'un homme ivre : dans sa manière » d'écrire, comme dans sa manière » de s'habiller, c'est toujours Mécène. » (Senèque cite ici quelques phrases de Mécène qui sont intraduisibles ; puis il ajoute) : « Quand » on lit ce passage, ne reconnaît-on » pas l'homme qui paraissait en public toujours délabré, avec une » tunique sans ceinture, lors même » qu'il représentait Auguste dans son » absence; l'homme qui, dans son » tribunal, sur la tribune aux harangues, dans toutes les assemblées » publiques, se montrait la tête enveloppée d'un manteau grec, de » manière cependant que les deux » oreilles paraissaient, et précisément dans l'équipage que nous » voyons sur la scène aux esclaves » fugitifs, dans les mimes? Ne reconnaît-on pas celui qui, dans » l'horreur des guerres civiles, quand » toute la ville était en larmes, marchait accompagné de deux eunuques, plus hommes que lui? » celui qui s'est marié mille fois, » quoiqu'il n'ait jamais eu qu'une » femme? Ces constructions singulières, ces expressions jetées avec » négligence, placées contre toute » espèce de règles, n'annoncent-elles » pas que ses mœurs étaient nouvelles, dépravées et capricieuses? » On vante sa douceur : il épargna » le sang ; il ne montra son pouvoir » que par l'excès de son luxe : mais » le caractère de son éloquence lui » ôte même ce mérite; on voit qu'il » eut plutôt de la mollesse que de la » douceur. » (Sénèq. lettr. 114.) On peut consulter, dans le XIIIe. vol. de l'académie des inscriptions, un Memoire de l'abbé Souchay, sur la *Vie* de Mécène : elle a été écrite en espagnol, par Martyr Rizo ; en italien, par Caporali (1673), par Cenni (1684), par Dini (1704) ; en allemand, par Bennemann (1744) ; en latin, par J. H. Meibom (1653). Richer, qui en a donné une en français (1746), paraît n'avoir connu que cette dernière. On trouve le portrait de Mécène dans l'*Iconographie romaine* de Visconti, d'après une belle pierre gravée, dont l'explication a beaucoup exercé les antiquaires (*V.* Solon). Si—d et T—d.

MÉCHAIN (Pierre-François-André), astronome, était né à Laon, département de l'Aisne, le 16 août 1744. Son père, architecte, l'avait élevé pour en faire son successeur, dans un état qui ne l'avait pourtant guère enrichi lui-même. Les premiers travaux du jeune Méchain l'avaient fait connaître et chérir de plusieurs hommes distingués de la province, qui lui donnèrent l'idée d'aller à Paris puiser une instruction plus étendue et plus brillante à l'école des ponts-et-chaussées. Muni de leurs recommandations, Méchain s'y présenta, et fut admis sans difficulté; mais, son père étant hors d'état de le faire subsister à Paris plusieurs années sans appointements, il se vit forcé de renoncer à ce projet, et se chargea de l'éducation de deux frères, dont les parents habitaient une campagne auprès de Sens. Là, il consacrait ses loisirs à l'étude des mathématiques, et trouvait dans ses économies les moyens de n'être pas tout-à-fait inutile à ses parents. Méchain père, obligé de venir à Paris pour un procès qu'il perdit, y restait, faute de la modique somme qui lui était nécessaire pour retourner à Laon. Le fils se trouvait aussi sans argent, parce qu'il venait de payer un instrument astronomique, qu'un de ses amis était près de lui envoyer. Il chargea son père de vendre l'instrument; Lalande l'acheta, non sans prendre les informations les plus empressées sur le jeune homme qui paraissait annoncer un goût si décidé pour l'astronomie: il lui écrivit pour l'encourager, lui traça un plan d'études, et lui confia les feuilles de la seconde édition de son astronomie, qu'il faisait alors imprimer, le priant de les lire et de lui communiquer ses remarques. L'élève attentif lui transmit des notes, dont l'astronome consommé se hâta de profiter; enfin, Lalande attira Méchain près de Paris, en le faisant nommer astronome hydrographe du dépôt des cartes de la marine, dont les bureaux étaient alors à Versailles. Là, son travail devait être de compulser tous les voyages et les journaux de navigation, pour en tirer les éléments des meilleures cartes hydrographiques. Les divisions entre les ministres et les officiers-généraux qui se succédaient dans la direction du dépôt des cartes, lui firent deux fois perdre cette place, qu'on lui rendit, définitivement quand sa réputation fut bien établie. Dans deux campagnes de mer, avec M. de la Bretonnière, il traça la description de cent lieues de côtes, depuis Nieuport jusqu'à Saint-Malo. Le marquis de Chabert l'occupa long-temps aux calculs des observations que depuis vingt ans il faisait dans la Méditerranée. Le duc d'Ayen (depuis duc de Noailles) reçut de lui les points fondamentaux d'une carte militaire de l'Allemagne et de la partie septentrionale de l'Italie. Ces travaux obscurs, si longs et si épineux, ne l'empêchaient pas de trouver du temps, toutes les nuits, pour les observations astronomiques. Lalande en présentait de sa part les résultats à l'académie, qui en ordonnait l'impression dans ses Mémoires. Méchain se livra spécialement à la recherche des comètes, qui, comme les éclipses, sont une ressource facile pour l'astronome dépourvu des instruments qui supposent quelque fortune, et qui ne se trouvent guère que dans les établissements publics. Ces moyens avaient fait la réputation de Messier: ils viennent de procurer la direction d'un observatoire étranger,

à un astronome qui s'était formé lui-même à Marseille. Méchain fit en ce genre autant ou plus que personne; et ce qui le distingue surtout, c'est que, non content de découvrir une comète, de la signaler aux astronomes, et de l'observer lui-même avec soin, il sut joindre la théorie à la pratique, et déterminer les éléments auxquels on reconnaîtra la comète, si quelque jour elle doit se remontrer. En 1781, il eut la bonne fortune d'en découvrir deux, dont il calcula tout aussitôt les orbites. La nouvelle planète *Uranus*, découverte la même année par Herschel, fut d'abord considérée généralement comme une comète, quoiqu'elle n'en eût guère les apparences. Méchain la suivit assidument, en calcula le cours dans diverses paraboles; et d'après une idée du président Saron, avec lequel il était dès-lors en société de travaux, il fut le premier à la traiter comme une planète, en lui donnant une orbite circulaire. La première orbite elliptique, calculée par la méthode de M. le marquis de la Place, eut pour fondements quatre observations de Méchain, auxquelles on crut devoir la préférence pour une recherche aussi délicate. On espérait revoir, en 1789 ou 1790, la comète qui avait paru en 1532, et qu'on avait quelques raisons de croire la même qui avait aussi paru en 1661. Mais ce point était assez douteux et non moins difficile à éclaircir, vu le peu de précision des observations sur lesquelles Halley avait pu fonder ses deux théories, qui offraient plusieurs éléments identiques. L'académie proposa cette question pour le sujet de son prix annuel. Méchain fit un examen critique de tous les renseignements fournis par les historiens sur les deux apparitions : il calcula scrupuleusement toutes les observations; il décida qu'elles indiquaient deux comètes réellement différentes, et qu'ainsi on n'avait aucun espoir un peu fondé de revoir ni l'une ni l'autre. Sa pièce obtint le prix; et huit ans après, l'événement prouva que Méchain avait fait un bon travail, et que l'académie avait bien jugé. Encouragé par ce succès et par son admission à l'académie, qui suivit de près, Méchain se livra avec tant d'ardeur à ces recherches, qu'en dix-huit ans il découvrit le premier onze comètes, en calcula les orbites, auxquelles il joignit celles de treize autres comètes découvertes par les autres astronomes; réunissant ainsi en sa personne les mérites et les titres de ses deux confrères, Messier et Pingré. Calculateur égal au moins au second pour la précision et la sûreté, il se montrait autant que le premier observateur infatigable: éclipses de soleil, de lune, d'étoiles, de planètes ou de satellites, il ne laissait rien échapper; et *partout il portait ce regard perçant et attentif qu'il tenait de la nature, et qui n'est pas le don le moins utile à l'astronome.* Dans les temps où il était encore inconnu et sans état assuré, Lalande l'avait mis en société de travaux avec l'astronome Darquier, qui avait bâti à Toulouse un observatoire dans lequel il suivait le cours du soleil, de la lune et de toutes les planètes. L'observation, malgré ses fatigues, est une récréation pour l'astronome : les calculs sont bien plus longs et surtout plus ennuyeux; ils exigent une autre vocation, une espèce de courage, qui n'est guère celui des hommes qui ont quelque aisance. Méchain le conserva toute sa vie; il eut cette conformité de plus avec La Caille. Darquier envoyait ses ob-

servations ; Méchain les calculait, les comparait aux tables, et Darquier se chargeait de tous les frais du calcul et de la publication. Méchain trouva dans cette association un second avantage : elle lui procura, pour les longs calculs, cette habitude qui fait qu'on peut réunir l'exactitude à la célérité. Quand Jeaurat, devenu à son tour académicien-pensionnaire en 1785, dut abandonner la rédaction de la Connaissance des temps, à laquelle était attaché un modique traitement, Méchain fut choisi pour le remplacer ; et personne encore n'avait réuni, au même degré, toutes les qualités nécessaires à la perfection d'un ouvrage dont l'étendue croît chaque année, et qui passe aujourd'hui les forces et la patience d'un seul homme. On avait élevé, un peu légèrement, quelques doutes sur la position relative des observatoires de Paris et de Greenwich (près de Londres). Une vérification fut ordonnée ; elle devait être faite de concert par les astronomes réunis de la société royale de Londres et de l'académie des sciences. Les savants anglais s'y présentèrent avec un appareil d'instruments magnifiques et nouveaux, et l'espoir bien fondé de surpasser tout ce qui avait été fait de mieux en ce genre. Les commissaires français, MM. Cassini, Méchain et Le Gendre, s'y montrèrent avec leur réputation européenne, et avec un instrument, également nouveau, tout aussi précis quoique moins imposant, le cercle répétiteur de Borda. La réputation de ce cercle était encore à faire ; on le montrait digne de soutenir la concurrence avec le théodolite de Ramsden : il fallait montrer aussi la supériorité qu'il avait sur les anciens quarts-de-cercle ; le meilleur moyen était d'employer simultanément les deux instruments aux mêmes observations. MM. Cassini et Legendre se chargèrent d'opérer avec le cercle ; Méchain eut la mission de faire avec l'instrument dont il avait une longue habitude, tout ce qui était au pouvoir de l'homme pour qu'il ne restât pas trop inférieur à la nouvelle invention. La question fut décidée sans appel, et la grande supériorité du cercle bien reconnue ; mais ce à quoi l'on s'attendait moins, et que Méchain nous a déclaré lui-même, c'est que le cercle est tout aussi expéditif, et qu'il fallait autant de temps pour prendre un angle une seule fois avec le quart-de-cercle, qu'a deux astronomes réunis pour le mesurer vingt fois au moyen du cercle et avec une précision bien plus grande. Une occasion plus importante se présenta bientôt de mettre en évidence les avantages du cercle et les talents de Méchain. L'Assemblée constituante avait décrété l'établissement d'un nouveau système de mesures, fondé sur la grandeur du méridien terrestre. Méchain fut l'un des deux astronomes choisis pour cette opération, qui devait déterminer les différences terrestre et céleste entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone. Méchain eut, dans son lot, la partie qui s'étend de Barcelone à Rodez. Le reste en est au moins le double ; mais la partie espagnole étant toute nouvelle, et l'autre ayant été mesurée deux fois, on croyait qu'elle devait donner moins de peine et ne demandait pas plus de temps. L'événement confirma cette idée en partie, mais par des raisons toutes contraires à celles qu'on avait imaginées. Les délais nécessaires à la confection des instruments firent que les premiers jours où l'on

pût entreprendre la mesure, furent ceux où la révolution devenait vraiment effrayante (juin 1792). Méchain, arrêté à Essonne, parce que les instruments qu'il traînait à sa suite étaient pris pour des moyens de contre-révolution, eut beaucoup de peine à obtenir la liberté de continuer sa course scientifique. Arrivé en Espagne, il fit avec une célérité inattendue et un bonheur très-marqué, les opérations de tout genre dont il était chargé : non-seulement il couvrit de ses triangles tout l'espace compris entre Barcelone et les Pyrénées, observa les azimuts et la hauteur du pôle a l'extrémité méridionale de son arc ; mais, avec l'aide d'un adjoint aussi actif qu'intelligent, de Tranchot qui était connu déjà par la carte de l'île de Corse, il put s'assurer de la possibilité de conduire ses triangles jusqu'aux îles Baléares. Il lui restait à joindre les triangles d'Espagne aux premières stations françaises, ce qui devait être l'ouvrage de quelques semaines ; de là jusqu'à Rodez il n'eût fallu que quelques mois, et en moins d'un an il se flattait que tout pourrait être terminé. Il ignorait les obstacles de tout genre qui arrêtaient en France la marche de son collègue ; et l'accident terrible qui lui arriva bientôt à lui-même, fit évanouir toutes ses espérances à l'instant où il allait se mettre en route pour les réaliser. Un médecin de Barcelone, dont il était devenu l'ami, desira lui montrer une machine hydraulique. Les chevaux qui devaient la faire mouvoir étaient occupés ailleurs ; le médecin et son domestique se crurent assez forts pour faire aller la pompe, et y réussirent quelques instants. Méchain, d'un lieu élevé, considérait, avec surprise, la quantité d'eau qu'il voyait affluer : des cris viennent frapper son oreille ; il aperçoit le médecin et son domestique entraînés par la machine, dont ils auraient dû abandonner le levier qui les avait renversés, et qui ne pouvait plus leur faire aucun mal en tournant au-dessus d'eux. Ils s'en avisèrent trop tard et trop tôt. Méchain s'était précipité pour les secourir ; le levier devenu libre vient le frapper, et le lance contre le mur ; il retombe sans connaissance, et baigné dans son sang. Le médecin le croit mort, et lui donne, pour la forme, des soins qu'il croit absolument inutiles. Méchain avait plusieurs côtes et la clavicule brisées ; il resta trois jours sans connaissance, et condamné à plusieurs mois d'inaction, dans la saison dont il se préparait à faire un si bon emploi : il va, dans sa convalescence, passer l'automne aux eaux thermales de Caldas. Pendant sa maladie la guerre s'était ouvertement déclarée : non-seulement il ne peut obtenir la permission d'aller dans les Pyrénées, travailler à la jonction des parties espagnole et française ; mais on lui refuse les passeports nécessaires pour traverser les monts et rentrer en France. Demeuré prisonnier en Espagne, avec la liberté toutefois de choisir le lieu de son séjour, il le fixe à Barcelone ; et, pour rendre sa captivité moins inutile, il y répète au fort de Montjouy, les observations qu'il avait faites avec tant de succès l'année précédente, et qu'il lui est interdit de continuer. Elles paraissent d'abord réussir tout aussi bien ; mais il aperçoit que le résultat diffère sensiblement de celui que déjà il avait envoyé en France. Il se tourmente pour trouver la cause de cette différence ; il a peur qu'elle ne soit attribuée à son peu de soin ou d'adresse, et même qu'elle ne

fasse naître quelques doutes sur les observations de Montjouy : il prend la funeste résolution d'en faire un mystère, et de considérer comme non avenues ces dernières observations qu'on ne lui avait pas demandées. Ce secret qui lui pèse, l'ennui de sa captivité, l'inquiétude où il était sur sa femme et ses enfants dont rarement il avait des nouvelles, toutes ces causes le jettent dans une mélancolie profonde, dont jamais il n'a été bien guéri. Il obtient enfin des passeports pour l'Italie. Sa traversée est continuellement inquiétée par les corsaires ; il craint de se voir enlever ses manuscrits, et tous les résultats de ses observations : échappé aux corsaires, il voit dans le port saisir ses caisses, qui ne sont sauvées que par l'intrépidité hasardeuse de son adjoint Tranchot. On croit qu'il va se hâter de rentrer en France : Tranchot l'en sollicite inutilement. Le triste sort de ses confrères, Bailly, Saron et Lavoisier, le fait frémir à la seule idée de rentrer à Paris. Après de longues incertitudes, il s'embarque pour Marseille ; de là jusqu'à Rodez ou Perpignan, la route n'était ni longue, ni difficile. Il hésite pendant plusieurs mois, et arrive enfin au port de Vendre. Il reprend la mesure des triangles vers la fin de 1796, mais avec lenteur, comme s'il redoutait l'instant où elle devra finir. En France, son collègue, après des contrariétés de tout genre, s'était vu destitué comme suspect de royalisme ; mais après une suspension de quinze mois, il avait achevé ses opérations à la réserve de la mesure d'une base. Prêt à l'entreprendre, il invite Méchain à terminer des opérations qui peuvent se faire en quelques semaines, promet de lui conduire à Perpign[illegible] tout ce qui lui sera nécessaire pour la base de vérification, qu'il a témoigné le plus vif désir de mesurer lui-même. Méchain ne fait aucune réponse, et reste tout l'été à Carcassonne sans qu'on en puisse deviner la raison. Borda, inquiet, comme ses autres amis, de ces retards et de ce silence, engage Mme. Méchain à entreprendre le voyage de Carcassonne. Elle y trouve son mari, qui ne veut reprendre son travail qu'après qu'elle sera partie. N'osant se fier entièrement à la promesse qu'il lui fait, elle se détourne pour aller trouver, à Perpignan, l'astronome qui s'y préparait à la mesure de la base que Méchain s'était mis dans l'impossibilité d'exécuter lui-même : elle y reçoit de cet astronome la promesse de se tenir toujours à portée de son mari pour le suppléer au besoin, et celle de le ramener à Paris dès que les opérations seront terminées. Pour remplir cette double promesse, il se transporte successivement à Narbonne et à Carcassonne, où, pendant cinquante jours, il attend Méchain qui arrive enfin, mais refuse absolument de revenir à Paris, et s'obstine à retourner en Espagne pour y recommencer les observations de latitude. Rien n'eût été plus évidemment inutile, si les observations de Barcelone eussent été parfaitement d'accord avec celles de Montjouy ; mais Méchain faisait mystère de la différence qu'il avait trouvée, et que tout autre à sa place aurait franchement avouée. Réduit au silence, il se laisse entraîner après trois jours de résistance. A Paris, nouvelles difficultés. Les savants étrangers, appelés de tous les états qui n'étaient plus en guerre avec la France, attendaient les astronomes depuis plus de deux mois. Leur mission était de prendre connaissance de tout le travail, d'en calculer les ré-

sultats définitifs et de les sanctionner par une approbation générale. Méchain refuse long-temps de communiquer ses registres ; il se résigne enfin à montrer ce qu'il a depuis fait imprimer de ses observations géodésiques et de ses observations astronomiques, à la réserve de celles de Barcelone. On trouve tout dans le plus bel ordre possible, et l'on ne conçoit rien à tous ses retards : on admire surtout la précision et l'accord de tous ses angles et de tous ses calculs. Il avait manifesté le désir d'observer seul la latitude de Paris, afin que sa part du travail parût moins inégale. La commission avait insisté pour que cette latitude fût observée simultanément par les deux astronomes. Il témoigne une répugnance invincible à montrer les observations qu'il fait chaque nuit ; et les commissaires terminent leur travail, sur l'assurance qu'il leur donne que sa latitude s'accorde à un dixième de seconde près avec celle de son collègue. Dès son arrivée à Paris, le bureau des longitudes lui avait remis, de fait, la direction de l'Observatoire, où il demeurait depuis long-temps, et dont il avait été le *capitaine-concierge* quand il y avait un autre directeur. Il était le plus ancien des astronomes observateurs du bureau des longitudes ; il avait des droits bien acquis à cette préférence. On se flattait qu'une situation plus tranquille et des occupations de son goût, le plaisir d'avoir à sa disposition les grands instruments dont cet observatoire s'était enrichi pendant son absence, enfin la considération générale qu'il avait si bien méritée, lui rendraient sa sérénité première, et dissiperaient la mélancolie dont on était loin de deviner la véritable cause. Toujours plein de son idée de retourner en Espagne, il avait entretenu le bureau de son projet de prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares. Son idée fut approuvée ; l'autorisation et les fonds nécessaires étaient obtenus : mais on voulait charger de l'exécution un autre astronome. A sa grande surprise, le bureau entend Méchain, qui réclame la propriété de ce projet avec une vivacité singulière, qui fait valoir que nul ne connaît aussi bien que lui les moyens de le faire réussir, et qu'il a un droit incontestable à s'en voir chargé de préférence à tout autre. Personne ne contestait ce droit ; mais on croyait la présence de Méchain à l'Observatoire beaucoup plus utile à l'astronomie. On se rendit à ses instances, quoiqu'on n'en pût deviner les motifs, qui étaient de cacher à tous les yeux, ce qu'il avait eu la faiblesse de dissimuler, la véritable latitude de Barcelone, et, en outre, le désir très-juste et très-raisonnable de rendre presque inutile cette latitude douteuse, en transportant deux degrés et demi plus au sud l'extrémité de son arc. Il part ; il a repris tout son courage et toute son activité. Mais rien n'était prêt en Espagne. Le brigantin qu'on y mit à sa disposition, avait été infecté de la fièvre jaune : long-temps il en attend un autre ; et après une traversée difficile et périlleuse, il est jeté sur une côte éloignée de l'île de Cabrera, où l'on ignorait que la contagion eût cessé. On ne veut pas permettre qu'il aborde ; on lui refuse les secours les plus nécessaires, de l'eau et des vivres. A force d'instances, il obtient la permission de descendre seul avec un officier du brigantin. Il acquiert la certitude fâcheuse que cette petite île n'offre aucun point qu'il puisse observer du continent. Il est contraint à chercher

de nouvelles stations ; il détermine les termes d'une troisième base : durant ses courses il tombe dans un torrent, où il allait périr s'il n'eût été promptement secouru. Il commence la suite de ses triangles, et la poursuit avec une constance qui va lui devenir fatale. Une maladie contagieuse régnait sur la côte de Valence. Son domestique en est attaqué, ainsi que deux officiers espagnols qui couchent avec lui sous la même tente. Mais rien ne peut le décider à quitter cette station sans l'avoir terminée. Alors, il va prendre quelque repos à Castellon de la Plana, où il est parfaitement accueilli par le baron de la Puebla. Il commençait à sentir quelques inquiétudes ; il écrivait : *Je ne suis ni plus jeune, ni plus fort, ni plus acclimaté que ceux que j'ai vus succomber.* Déjà il était atteint ; il se sentait d'une faiblesse extrême : la maladie, cependant, n'était accompagnée d'aucun symptôme bien fâcheux ; il entre en convalescence : mais une rechute plus terrible, suite d'une imprudence, lui ôte à l'instant toute connaissance. Dans son délire, il demande à chaque instant ses manuscrits avec anxiété ; il expire enfin le 20 septembre 1805. Ses manuscrits, objet de tant d'inquiétudes, nous sont rapportés : son secret est connu, par les moyens même qu'il a pris pour nous en dérober plus sûrement la connaissance. Nous y voyons les observations de Barcelone, et les trois secondes dont elles diffèrent de celles de Montjouy. Toute sa conduite nous est expliquée ; et nous voyons avec regret qu'une cause si futile, une anomalie dont on a depuis vu tant d'autres exemples, et que personne ne lui eût imputée, ait empoisonné ses dernières années, et précipité sa fin. Mais qui pourrait lui reprocher avec quelque amertume une faiblesse qui l'a tant tourmenté, et qu'il a payée si cher ? Méchain était un homme estimable à tous les égards, d'un caractère sérieux et même un peu sévère. Rarement il prenait la parole dans nos réunions académiques ; et ce n'était jamais que pour annoncer ses découvertes ou parler de ses observations et de ses calculs. Observateur adroit, scrupuleux et assidu ; calculateur non moins sûr, mais un peu timide ; il prenait parfois de longs détours pour arriver plus sûrement (à ce qu'il croyait) au but qu'il aurait pu atteindre avec autant ou plus de précision par des moyens beaucoup plus courts, mais dont il se défiait comme trop nouveaux, et parce qu'ils n'avaient pu être encore assez répandus pour avoir été généralement sanctionnés. Comme observateur et comme calculateur, il jouit d'une réputation universelle, fortifiée par le soin qu'il prenait depuis long-temps de ne montrer que des observations d'élite, des calculs plus d'une fois vérifiés, et de supprimer impitoyablement tout ce qui s'écartait un peu sensiblement de la moyenne, qui lui paraissait la plus favorable. C'est ainsi que, dans les observations imprimées de ses triangles, si l'on peut regretter les nombreuses suppressions qu'il s'est permises, on ne trouve du moins, après le plus sévère examen, rien à redire aux choix qu'il a faits, ni aux moyennes qu'il a préférées. Dans ses observations célestes, imprimées toutes depuis sa mort, rien n'a été dissimulé, tout est rigoureusement conforme à ses manuscrits vraiment originaux ; en sorte qu'il est impossible d'élever le moindre soupçon sur le grand résultat de l'opération à laquelle il a pris part, non-seulement quant à la

partie astronomique, publiée dans son intégrité, mais même pour la partie géodésique, dont on possède également les manuscrits originaux. Les preuves de ces assertions sont à l'Observatoire royal, où l'on conserve tous ses manuscrits avec les différentes copies qu'il en avait tirées ou fait tirer par ses adjoints. On y trouve annexé tout ce qu'on a pu recouvrer de ses lettres, de celles au moins qui ont quelque rapport à l'opération dont il était chargé. Ces lettres sont longues et circonstanciées. Il ne montrait quelque répugnance à écrire que quand c'était pour imprimer. Ainsi il a toujours refusé toute préface, toute explication pour la partie géodésique qui lui appartient, ainsi que pour la partie astronomique dont, à son départ, il avait confié des copies pour qu'elles fussent imprimées pendant son absence. Il n'a rien publié séparément que les volumes de la Connaissance des temps, de 1786 à 1794, et quelques Mémoires sur les comètes qu'il avait découvertes, ou quelques longitudes géographiques. Tous ses autres travaux se trouvent ou dans des volumes de la *Connaissance des temps*, ou dans la *Base du système métrique décimal* (ou *Mesure de l'arc du méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelone, exécutée en 1792 et années suivantes par MM. Méchain et Delambre, rédigée par M. Delambre*, etc., Paris, 1806, 1807 et 1810, 3 vol. in-4°.) Personne plus que l'auteur de cet article ne peut se flatter d'avoir bien connu Méchain, avec lequel, pendant dix ans, il a entretenu une correspondance très-active, et dont il a eu entre les mains tous les manuscrits, desquels il a fait une longue étude et refait tous les calculs. Ami, par-dessus tout, de l'exactitude, Méchain s'était malheureusement persuadé que le cercle répétiteur devait assurer à ses observations un accord et une précision réellement impossibles. Quelques essais moins heureux, au lieu de le désabuser, ne le portèrent qu'à se défier de son adresse; il en vint à croire et à écrire confidentiellement à Borda, *qu'il n'était plus capable de rien faire de passable... il en était désespéré.* Cette opinion injuste qu'il prit de lui-même, il craignit de la voir répandue; il craignit de survivre à sa réputation : de là ses réticences avec toutes leurs suites si déplorables. Mais il n'en fut pas moins et n'en restera pas moins un astronome à jamais recommandable, à qui cette faiblesse, effet de son accident et de ses autres malheurs en Espagne, ne doivent rien ôter de la haute considération justement attachée à son nom. D-L E.

MECKEL (Jean-Frédéric), célèbre anatomiste allemand, naquit à Wetzlar, le 31 juillet 1714. Après avoir commencé ses études médicales, sous Haller, à Gœttingen, il vint les achever à Berlin, et retourna à Gœttingen pour y recevoir le degré de docteur. Il y soutint, en 1748, une thèse, sous le titre suivant : *De quinto pare cerebri*, in-4°.; fut nommé démonstrateur de l'école des sages-femmes, en 1751, et professeur d'accouchement en 1753. Sa grande réputation, comme anatomiste et comme accoucheur, attirait beaucoup d'étrangers à ses leçons, surtout de Paris et de Strasbourg. Il quitta sa chaire, en 1755, et mourut chirurgien du roi, le 18 septembre 1774. Ses ouvrages sont : I. *Traité sur une dilatation extraordinaire du cœur, et la névrologie de la face*, Berlin, 1755, in-4°.,

en allemand, avec des planches. II. *Diss. epist. de vasis lymphaticis glandulisque conglobatis*, ibid., 1757, in-4°. III. *Nova experimenta, et Observationes de sinibus venarum, ac vasorum lymphaticorum in ductus, visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structuræ utilitate*, ibid., 1771, in-8°. IV. *Tract. de morbo hernioso congenito singulari et complicato feliciter curato*, ibid., 1772, in-8°. On a encore de lui plusieurs *Mémoires*, insérés dans le recueil des travaux de l'académie de Berlin. P. et L.

MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précédent, naquit à Berlin, en 1756. Après avoir été initié dans les travaux anatomiques, par son père, il se rendit à Gœttingen et à Strasbourg, où il suivit les leçons des professeurs les plus distingués. Il y fut reçu docteur en 1777, et choisit pour sujet de sa dissertation, la description du *labyrinthe* de l'oreille. Haller applaudit à cet essai, que n'eût pas désavoué un grand maître. Après avoir été quelque temps prosecteur du professeur Lobstein à Strasbourg, Meckel parcourut la France, l'Angleterre et l'Ecosse, et revint à Halle, en 1779, pour remplir la place de professeur d'anatomie et de chirurgie que lui avait fait réserver Schmacker, l'ancien ami de son père. Il fut appelé à Strasbourg, en 1783, pour y professer l'anatomie et la chirurgie. Paul Ier. le fit venir à Pétersbourg, en 1795, et le nomma médecin de l'impératrice, conseiller privé, et inspecteur des hôpitaux de cette ville. Il mourut le 18 mars 1803. Nous avons de lui : *De labyrinthi auris contentis*, Strasbourg, 1777, in-4°. II. *Principes des accouchements*, Leipzig, 1783 et 91, in-8°. C'est l'ouvrage de Baudeloque, que l'auteur a traduit en allemand et enrichi de notes. III. *Éléments de Physiologie*, de Haller, Berlin, 1788, in-8°. C'est de concert avec Sœmmering que Meckel fit paraître cette édition, rendue plus précieuse par les notes et les additions de ces auteurs. IV. Une nouvelle édition du *Dictionnaire portatif d'anatomie pathologique de Voigtel*, Halle, 3 vol. in-8°. V. *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leipzig, 1789-95, in-8°. Meckel est auteur d'un grand nombre de Dissertations anatomiques. P. et L.

MECKLENBOURG (Adolphe-Frédéric), était le fils aîné de Jean duc de Mecklenbourg, et de Sophie, fille du duc de Holstein. Son père s'étant donné la mort dans un accès de frénésie en 1592, Adolphe-Frédéric lui succéda dans le duché de Schwerin, tandis que son frère, Jean-Albert, reçut pour sa part le comté de Gustrow. Dans la guerre occasionnée par l'élévation de Frédéric, électeur Palatin, au trône de Bohème, les deux princes de Mecklenbourg prirent le parti du roi, à l'exemple des autres princes protestants de l'Allemagne, et encoururent le ban de l'Empire. Le fameux Wallenstein les força de s'exiler, et prit possession de leurs états ; mais ils furent rétablis dans leurs propriétés par le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Après la mort de ce monarque, le Mecklenbourg fut de nouveau en proie aux ravages de la guerre. Sur ces entrefaites, le frère cadet étant venu à mourir, ne laissant qu'un fils en bas-âge, le duc Adolphe-Frédéric demanda la tutelle de son neveu, de peur qu'on ne le fît élever dans la religion catholique ; et comme la

mère, dévouée à l'empereur d'Allemagne, réclama la protection de celui-ci ; Adolphe-Frédéric fit enlever l'enfant pour l'élever dans le protestantisme. Le traité de Westphalie ayant rétabli les princes protestants dans tous leurs droits, le duc de Mecklenbourg s'occupa de réparer les maux de la guerre de Trente-Ans, en faisant fleurir l'agriculture et l'industrie; il eut le même soin pour les possessions de son neveu, qui, étant devenu majeur, trouva le plus grand ordre dans son comté de Gustrow, grâce à la prévoyance de son oncle. Adolphe-Frédéric avait épousé d'abord la fille du duc d'Ost-Frise; il se maria en secondes noces avec une princesse de Brunswick. C'est de sa première femme qu'il eut ce fils, d'un caractère bizarre, Christian, qui ayant abandonné sa femme et son pays, où il était détesté, se fit catholique à Paris pour épouser la veuve du duc de Châtillon, et qui, après son abjuration, faite en présence de Louis XIV, et son nouveau mariage, délaissa également son épouse catholique, devint à Rome l'ami du père Kircher, et alla mourir à la Haye. Son père atteignit l'âge de 90 ans, et mourut, en 1658, après avoir réparé, autant que possible, les calamités qui avaient pesé sur le Mecklenbourg. Sept mois après sa mort, sa veuve accoucha encore d'une fille. — Frédéric, duc de Mecklenbourg-Schwerin, né en 1717, monta sur le trône le 30 mai 1756: il aima les sciences et les arts, et s'attacha surtout à mettre un bon ordre dans ses finances et dans l'administration ecclésiastique de ses états; car il se piquait particulièrement d'être habile théologien. Il mourut, sans enfants, le 24 avril 1785, et eut pour successeur son neveu, Frédéric-François. D—g.

MEDAGLIA (Diamante). *V.* Faïni.

MÉDARD (Saint), l'un des plus illustres prélats de l'église de France, était né vers l'an 457, à Salenci, village de Picardie, qui a obtenu dans le dix-huitième siècle une grande célébrité par l'institution de la fête des mœurs (*V.* Pezai et Sauvigny). Sa mère, femme d'une haute naissance, et d'une rare piété, l'éleva dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et l'envoya à l'école de Vermand (*Augusta Veromanduor.*), aujourd'hui Saint-Quentin, où il fit de grands progrès dans les sciences. Il visita ensuite la cour du roi Childeric Ier., qui faisait sa résidence à Tournai: mais loin d'être ébloui par les pompes et les grandeurs du monde, il soupirait après la retraite; et ayant fait approuver à ses parents le dessein qu'il avait formé de se consacrer à Dieu, il reçut les ordres sacrés, et se dévoua tout entier aux pénibles fonctions du saint ministère. Il parcourait sans cesse les campagnes, portant des secours et des consolations à des hommes encore barbares, qu'étonnait tant de bonté. Alomer, évêque de Vermand, étant mort en 530, Médard fut élu son successeur: quelque temps après, son diocèse fut ravagé par les Huns et les Vandales; la ville de Vermand fut ruinée de fond en comble; et le saint prélat fut obligé de transférer le siége épiscopal à Noyon, où il est resté. Les habitants de Tournai ayant perdu leur pasteur, demandèrent saint Médard pour lui succéder; mais il ne voulut point abandonner le troupeau que la Providence lui avait confié: saint Remi, son métropolitain, l'engagea

cependant à se charger de l'administration des deux diocèses, qui ont été unis, sous un même chef, pendant cinq cents ans. Saint Médard visita aussitôt le Tournaisis, dont les habitants étaient encore plongés en partie dans les ténèbres de l'idolâtrie, et il réussit à les convertir à la foi catholique. De retour à Noyon, il y fut visité par le roi Clotaire, qui voulut en partant, recevoir sa bénédiction; et il mourut peu de temps après, vers l'an 545, dans un âge très-avancé. C'est à lui que l'on attribue la fondation du prix de vertu distribué annuellement à la *Rosière* de Salenci, et à l'imitation duquel on a créé, de nos jours, d'autres établissements du même genre (V. Marquis). Le saint prélat eut la satisfaction de couronner lui-même sa sœur, jugée digne du chapeau de roses; et on a longtemps conservé dans l'église de Salenci un tableau où cette action était représentée. On en excipa devant le parlement de Paris, pour établir à qui était due la prérogative de ceindre le front de la Rosière. Les reliques de saint Médard furent transportées par ordre du roi Clotaire à Soissons, où il faisait sa résidence, et déposées par la suite dans une abbaye qui a acquis une grande célébrité. L'Église célèbre sa fête le 8 juin. La vie de saint Médard a été écrite en prose et en vers par Venance Fortunat (publiée par D'Achery, *Spicileg.* tom. VIII), par Radbod, l'un de ses successeurs, etc. On peut consulter les *Vitæ sanctorum* de Bollandus, Baillet, Godescard et les autres hagiographes. W—s.

MEDICHINO. *V.* Marignan.

MÉDICIS (Salvestro de), gonfalonier ou chef de la république de Florence, dans le quatorzième siècle, est le premier personnage illustre de cette famille qui occupe une place si distinguée dans l'histoire d'Italie. Nous croyons donc devoir entrer ici dans quelques détails sur une maison qui a exercé l'influence la plus marquée sur la renaissance des lettres, des arts et des sciences, au point que l'époque de leur plus grand éclat est désignée par le nom de *Siècle des Médicis*. La famille des *Medici*, comme les Italiens les appellent, n'est point très-ancienne; et son origine est bourgeoise (1), quoique des généalogistes à gages l'aient fait remonter aux paladins de Charlemagne. Le plus ancien dont des histoires authentiques conservent la mémoire, est Avérard, qui était gonfalonier en 1314. C'est à lui que tous les Médicis, et ceux mêmes qui existent encore aujourd'hui, remontent comme à une souche commune. Après lui on vit, en 1343, des Médicis figurer parmi les plébéiens qui conjurèrent contre le duc d'Athènes, et, en 1351, un Médicis se distinguer dans l'armée florentine, en introduisant une compagnie d'infanterie dans le château de Scarperia, qu'assiégeaient les Visconti, seigneurs de Milan. En 1360, Barthélemi, fils d'Alamanno de Médicis, entra dans une conjuration contre Florence sa patrie. Toute sa famille, sortie récemment des dernières classes du peuple, s'était élevée par le commerce à une grande richesse; mais elle voyait d'un œil d'envie les familles plus anciennes occuper un rang plus distingué dans l'état. Le complot de Médicis, qui aurait probablement renversé la république, s'il eût réussi, fut découvert à temps pour la sauver; et Bar-

(1) Aussi Mirabeau père, dirait-il avec une importance dédaigneuse : « Il n'y a eu qu'une mésalliance » dans ma famille, et c'est celle des Médicis. » Il tenait à cette maison par ses ancêtres paternels, les Riquetti, originaires de Naples.

thélemi fut dérobé à la vengeance des lois, par son frère Salvestro, qui était dans la magistrature. Salvestro de Médicis, devenu gonfalonier, en 1378, souleva le peuple contre un gouvernement dont il était jaloux, quoiqu'il en fût momentanément le chef : il bouleversa la république, livrée en proie à la plus vile populace, et il exerça les vengeances de sa famille contre une aristocratie qu'elle détestait, et contre la famille Albizzi, objet principal de sa jalousie (*V.* Albizzi). Le triomphe de Salvestro de Médicis fut court : en 1381, il fut relégué à Modène, lorsque l'ancien parti aristocratique eut recouvré la supériorité. Mais la persécution éprouvée à cette occasion par les Médicis, les mit plus en évidence; et comme dans le même temps le commerce accroissait rapidement ses richesses, tandis que les Ricci et les Alberti, qui avaient auparavant dirigé le parti populaire, perdaient leur fortune et leur considération, les Médicis furent réputés les chefs du parti plébéien. Plusieurs d'entre eux étaient exilés; mais Jean fils de Bicci n'avait pas quitté Florence, où il continuait son commerce (*V.* Brogni, VI, 20), et où il était parvenu à un degré d'opulence qui lui attira la considération même du parti ennemi. Il joignait d'ailleurs aux talents d'un homme d'état, une douceur et une modération qui lui gagnèrent tous les cœurs. Trois fois depuis 1402, il siégea comme prieur dans la seigneurie; enfin, en 1421, il fut élevé à la première charge de l'état, celle de gonfalonier de justice, et sa nomination fut considérée comme un triomphe par le parti populaire. Il mourut en 1429, laissant deux fils, Cosme, ou Cosimo, et Laurent, qui tous deux ont eu une postérité illustre. De Cosme sont descendus Laurent-le-Magnifique, les ducs de Nemours et d'Urbin, les papes Léon X et Clément VII, Catherine reine de France, et Alexandre duc de Florence, en qui finit cette ligne en 1537. De Laurent sont descendus à la quatrième génération, d'une part, le Brutus Florentin, Lorencino de Médicis, meurtrier d'Alexandre; d'autre part Cosme, premier grand-duc, qui acheva d'asservir sa patrie, et qui transmit la couronne ducale à ses descendants. Cette seconde branche, après avoir donné sept souverains à la Toscane, et la reine Marie de Médicis à la France, s'éteignit en 1737. S. S—I.

MÉDICIS (Cosme), surnommé l'*Ancien*, ou le *Père de la patrie*, fut chef de la république florentine, de 1434 à 1464. Né en 1389, il était fils de Jean de Bicci et de Picarda Bueri. Déjà du vivant de son père, il avait siégé dans la seigneurie : lui ayant succédé en 1429, il se chargea de la direction du parti populaire, et prit a tâche de limiter l'autorité de l'oligarchie, en relevant celle du peuple. D'un caractère plus ferme que son père, il agissait avec plus de zèle, parlait avec plus de liberté; et cependant aucun Florentin ne le surpassait en prudence. Il n'attaquait point le gouvernement, ne cabalait point contre lui; mais il ne déguisait pas ses opinions : il les exprimait avec autant de noblesse que de franchise; et la foule d'amis et de protégés qu'il avait acquis par sa libéralité, lui donnait l'importance d'un homme public. Deux de ses amis partageaient son crédit, et le soutenaient : Avérard de Médicis, par son audace, et Puccio Pucci, par sa prudence, l'aidaient à maintenir

HIST. D'ITALIE.

COME L'ANCIEN.

P. P. Rubens pinx.t

Landon direx.t

l'union de ses partisans. Renaud des Albizzi, son adversaire (*V.* ce nom), ne pouvant se soumettre à ce que ses actions fussent contrôlées par Cosme, voulut se délivrer de ce rival par la violence. Cosme fut arrêté le 7 septembre 1433, et enfermé dans la tour du palais public : mais Albizzi ne put le faire condamner à mort; et Médicis, après avoir passé une année en exil à Venise, fut rappelé dans sa patrie par ses partisans victorieux. Il jouit dès-lors de plus de crédit et de considération que n'en avaient obtenu aucun de ses ancêtres, ou aucun de ceux qui avant lui avaient gouverné la république. La vie de Cosme, après son retour à Florence, fut signalée par une constante prospérité; il s'était lié d'amitié avec François Sforce, le plus brave et le plus heureux parmi les Condottieri italiens : il l'opposa au duc de Milan, ennemi constant de la république florentine; et Sforce, long-temps victorieux de Visconti, finit par être son successeur, en 1450. Cosme s'assura encore l'alliance des Vénitiens et celle du pape : il ne signala pas son administration par des conquêtes, parce que la manière dont se faisait alors la guerre, les rendait impossibles; mais il sut épargner à sa république les craintes et les revers auxquels elle avait été long-temps exposée. Cosme de Médicis avait le goût des lettres et de la philosophie. Dans un siècle et un pays où les littérateurs distingués étaient en grand nombre, il s'entoura des plus recommandables : il fut leur ami; il les aida de sa bourse et de son crédit dans leurs études et leurs voyages; il achetait à grand prix les manuscrits précieux qu'il faisait recueillir par les correspondants de son commerce, des extrémités de la Grèce et de l'Egypte à celles de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il fonda une académie à Florence pour l'enseignement de la philosophie platonicienne; enfin, il jeta les fondements de la bibliothèque, connue aujourd'hui sous le nom de *Laurentiana*, pour laquelle il rassembla un grand nombre de manuscrits divers, non-seulement en grec et en latin, mais en hébreu, en chaldéen, arabe et indien. Cosme de Médicis eut deux fils de sa femme, Contesina de Bardi : Pierre, dont il sera parlé à l'article suivant, et Jean, qui mourut avant Cosme, en 1461, sans laisser de postérité. Cosme avait aussi un fils naturel, nommé Charles, qui fut chanoine de Prato. Ce grand homme d'état mourut le 1er. août 1464, âgé de soixante-quinze ans. Peu de temps avant sa mort, un décret de la seigneurie florentine lui avait décerné le titre de Père de la patrie, qui a été inscrit sur son tombeau. D'ailleurs Cosme n'avait pris aucun titre qui le distinguât du reste de ses concitoyens : il ne paraissait, par son train, ses manières, son langage, différer en rien de tout autre Florentin; et quoiqu'il exerçât un pouvoir presque absolu dans la république, il la gouvernait par son crédit, plus que par son autorité. Il avait aussi évité d'exciter la jalousie du peuple, soit par les alliances de ses enfants et petits-enfants, qu'il avait tous mariés à ses concitoyens, soit par la magnificence de ses palais; car, malgré son goût pour l'architecture, et les sommes immenses qu'il y consacrait, il préféra, pour sa maison, le plan de Michellozzi à celui de Brunelleschi, par la seule raison qu'il était plus modeste. Tel qu'il est aujourd'hui, ce palais appartenant à la maison

Riccardi, est pourtant un des plus beaux monuments des arts que protégea Cosme de Médicis; mais dans le même temps il avait bâti quatre palais magnifiques à la campagne, des temples dans plusieurs parties de la ville et de son territoire, et un hôpital à Jérusalem. Fabroni a donné : *Magni Cosmi Medici vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4°. (*V.* Fabroni, XIV, 74.) Ce sujet avait tenté J.-J. Rousseau, et il l'avait mis au nombre de ses ébauches d'ouvrages; mais il y renonça quand il eut reconnu son peu d'aptitude pour le genre historique : c'est un aveu qu'il fit à Bernardin de Saint-Pierre. S. S—i.

MÉDICIS (Pierre Ier.), fils aîné de Cosme l'*Ancien*, né en 1414, lui succéda, en 1464, dans l'administration de Florence, et mourut en 1469. A la mort de son père, il était déjà parvenu à l'âge de quarante-huit ans. Il se montra, comme lui, zélé protecteur des lettres, et il vivait entouré des poètes et des philosophes les plus distingués de l'Italie : mais l'état déplorable de sa santé l'empêcha de se signaler dans les carrières soit littéraire soit politique; il était perclus de la goutte, et sans cesse accablé d'infirmités : d'ailleurs il est demeuré éclipsé par l'éclat supérieur de son père et de son fils. Il s'était marié à Lucrezia Tornabuoni, dont il eut deux fils et deux filles : Laurent, né en 1448, Julien, né en 1453; Nannina, qui épousa Bernard Ruccellaï, et Blanche, mariée à Guillaume des Pazzi. A peine Cosme était mort, que Laurent entra dans les affaires, et soulagea son père d'un fardeau trop pesant pour lui. Entouré de faux amis, qui portaient envie à la grandeur d'une famille sortie tout-à-coup de l'égalité républicaine, Pierre ne pouvant tout faire par lui-même, était obligé de recourir à leurs conseils; et Diotisalvi Neroni, voulant en même temps rétablir les finances des Médicis, où il y avait quelque désordre, et diminuer leur crédit dans l'état, donna le conseil à Pierre de redemander aux clients de sa famille l'argent que son père leur avait prêté. Or, telle avait été la générosité de Cosme, et sa promptitude à venir au secours de tous ceux qui en avaient besoin, que la ville entière de Florence parut débitrice des Médicis. Chacun néanmoins se plaignit, comme d'une mortelle injure, de ce qu'on lui redemandait ce qui ne lui appartenait point : des murmures éclatèrent de toutes parts, et si Pierre n'avait pas discontinué de se faire payer, il aurait probablement eu à se repentir d'avoir changé les dispositions de ses concitoyens envers lui. Cependant il accrut la jalousie et la défiance des Florentins, en choisissant, pour femme de Laurent son fils, Clarice Orsini, issue d'une famille de princes, et qui ne s'alliait à un simple particulier, que parce qu'elle le voyait sur le point d'asservir sa patrie. Les faillites de plusieurs négociants ruinés depuis que Pierre leur avait retiré ses fonds, les plaintes de diverses familles illustres, qui croyaient avoir éprouvé des injustices par son crédit dans les tribunaux, la jalousie de ceux qui se sentaient plus propres que Pierre à gouverner la république, concoururent à former un parti de mécontents, parmi lesquels on remarquait Lucas Pitti, Ange Acciaiuoli, et Nicolas Soderini. Après plusieurs négociations pour priver par les lois mêmes Pierre de Médicis de son autorité, les mécontents résolurent, en 1466, de le tuer à sa maison de campagne de Castaggiuolo. Pierre, averti à temps

HIST. D'ITALIE.

LAURENT DE MÉDICIS

P.P. Rubens pinx.t — Landon direx.t

de leurs projets, les prévint, et rentra dans la ville entouré de soldats et de clients armés. Ses ennemis manquèrent de courage: Lucas Pitti se sépara de ses alliés, et ne voulut point prendre les armes; les autres négotièrent; et se dispersèrent. Bientôt ils sentirent que l'occasion etait perdue sans retour; et ils se condamnèrent tous à un exil volontaire, à l'exception de Lucas Pitti, qui resta dans Florence pour y survivre à son crédit et à sa grandeur. Le magnifique palais qu'il avait commencé à bâtir, demeura incomplet: il a été depuis achevé par Léonor de Tolède, femme du premier grand-duc, et il est devenu la demeure des souverains de Toscane. Les ennemis de Pierre, qui s'etaient réfugiés dans différentes parties de l'Italie, engagèrent les Vénitiens à embrasser leur cause, et à envoyer, en 1467, leur général Barthélemi Colleone attaquer les Florentins: mais il fut repoussé; et le parti des Médicis n'ayant plus rien à craindre, cessa aussi de respecter et les hommes et les lois. Pierre, toujours plus affaibli par la maladie, abandonna l'administration à ses partisans: cependant il était lui-même rebuté de l'insolence de leur conduite; et l'on assure que s'il eût vécu, il aurait rappelé les exilés, pour les opposer à ses amis devenus trop puissants. Mais comme il formait ces projets, il mourut, le 3 décembre 1469. S. S—i.

MÉDICIS (Laurent), dit le *Magnifique*, né le 1er. janvier 1448, succéda, en 1469, à son père Pierre, dans le gouvernement de la république florentine. Cosme l'*Ancien* son aïeul, et Pierre son père, avaient également pris soin de le former pour les lettres et pour les affaires; ils l'avaient entouré, ainsi que Julien son frère, né cinq ans après lui, des maîtres les plus distingués, des plus grands littérateurs, et des premiers philosophes du siècle. Gentile d'Urbin, Christophe Landini, Argyropule, et Marcile Ficin, furent ses instituteurs; Politien et Pic de la Mirandole, ses condisciples; et Laurent, qui s'attacha comme eux à l'étude de la philosophie platonicienne et de la littérature grecque et latine, mérita aussi de se faire un nom par la poésie italienne, dans laquelle il montra une grâce et une facilité qui paraissaient refusées à son siècle. Il entreprit plusieurs voyages pour observer les mœurs et les lois des peuples étrangers, et pour obtenir l'amitié ou juger le caractère des princes qui pouvaient avoir des rapports avec sa république. Il visita, en 1466, la cour du pape Paul II; ensuite il parcourut les états de Bologne, Venise, Ferrare et Milan: peu de temps après, il rendit visite au roi Ferdinand de Naples; et les relations qu'il forma dans ces divers voyages ne lui furent pas inutiles dans la suite. Le 4 juin 1469, il épousa Clarice, fille de Jacob Orsini, un des plus puissants barons de Rome. C'est la maison que les Français nomment des Ursins. A la mort de son père, Laurent n'était âgé que de vingt-un ans; et la jalousie excitée contre sa famille, la faiblesse de Pierre, et les vices de ses amis, pouvaient faire craindre la chute d'un jeune homme appelé à gouverner un peuple turbulent et des nobles ambitieux: mais dès les premiers jours de son administration, il assura son empire sur tous les cœurs, par le pouvoir entraînant de son éloquence, la noblesse, la franchise et le charme de ses manières, et la générosité sans bornes qui lui attira le surnom de *Magni-*

fique. Ses ennemis, par une entreprise mal concertée sur Prato, affermirent encore plus son pouvoir. Dès-lors la liberté de Florence se perdit doucement et sans résistance; Cosme avait été entouré d'hommes d'état, qui l'égalaient en talents et en ambition, et qu'il devait conduire à ses vues par la persuasion et l'adresse: mais, depuis long-temps, il n'y avait plus de carrière ouverte à Florence pour les caractères indépendants; et après la mort ou l'exil des anciens chefs de la république, il ne s'en était plus présenté pour marcher sur leurs traces. Laurent ne rencontrait personne qui essayât de s'opposer à ses volontés; et la corruption générale des mœurs, fruit d'un vain luxe et d'une paix oisive, favorisait encore le pouvoir des Médicis. Cette corruption fut augmentée par le séjour que Galéas Sforce, duc de Milan, vint faire à Florence, en 1471, avec sa femme et toute sa cour. Laurent déploya, pour les recevoir, toute sa magnificence; les fêtes auxquelles le peuple fut invité, mais bien plus encore, le mauvais exemple des princes, eurent sur les Florentins l'influence la plus funeste. La révolte de Volterra, en 1472, donna occasion à Laurent de Médicis de déployer aussi ses talents militaires: il reprit cette ville avec l'aide du comte d'Urbin; mais il ne put la préserver du pillage de ses propres soldats, en sorte que cette victoire fut une plaie pour la république. Cependant, Sixte IV, qui siégeait alors sur le trône pontifical, n'avait point pardonné aux Médicis la protection qu'ils avaient accordée contre lui aux Vitelli, seigneurs de Città de Castello: il chercha de toutes parts à leur susciter des ennemis; et en effet, il engagea le roi Ferdinand de Naples à s'allier avec lui contre eux. L'Italie entière parut bientôt divisée en deux ligues: d'une part Florence, Venise, et le duc de Milan; de l'autre le pape, le roi de Naples, le comte d'Urbin, les Siennois et plusieurs seigneurs de la Romagne. Parmi ceux-ci, l'ennemi le plus acharné des Médicis était le neveu du pape, Jérôme Riario, à qui son oncle avait acheté la souveraineté d'Imola. La guerre n'avait point encore éclaté; mais le pape ne laissait échapper aucune occasion de nuire aux Médicis. Il choisit François Salviati pour archevêque de Pise, parce qu'il le reconnut pour l'ennemi le plus ardent de Laurent. Il combla de faveurs les Pazzi, famille riche et puissante de Florence, qui avait éprouvé plusieurs injustices par le crédit de Laurent, et dont le chef, François, ne pouvant supporter le joug imposé à sa patrie, vivait presque toujours à Rome. Ce qui restait encore d'amis de la liberté, et tous les citoyens jaloux du pouvoir usurpé par les Médicis, s'étaient réunis aux Pazzi et aux Salviati. Ceux-ci encouragèrent tous les mécontents à délivrer la république de la tyrannie des deux frères Médicis; mais cette conjuration (*V.* Pazzi) ayant éclaté dans l'église cathédrale de Florence, le 26 avril 1478, pendant la célébration de la messe, Julien seul fut tué, tandis que Laurent, légèrement blessé, eut le tems de tirer son poignard, et de désarmer son adversaire avec une présence d'esprit admirable. Les Pazzi et l'archevêque furent mis à mort: un grand nombre de leurs associés périrent avec eux; et Bernard Bandini, qui, après avoir tué Julien, avait réussi à s'enfuir à Constantinople, fut renvoyé à Laurent par Mahomet II, et exécuté à son tour,

le 29 décembre 1479. Le roi de Naples et ses alliés, voyant que les conjurés n'avaient pu parvenir à se défaire des deux Médicis, recoururent aux armes. Sixte IV fit avancer son armée du côté de Pérouse, en même temps qu'il frappa la république et son chef d'une sentence d'excommunication pour avoir fait pendre un archevêque. Les Vénitiens refusèrent des secours à Laurent de Médicis : la maison Sforce, occupée par des troubles domestiques, et par la révolte de Gènes, ne put point lui donner d'assistance. Les troupes florentines, commandées par Robert Malatesti, défirent celles de l'Église près du lac de Pérouse, en 1479. Mais bientôt après, le duc Alfonse de Calabre remporta une grande victoire sur les Florentins à Poggibonzi, et répandit l'alarme à Florence. Laurent de Médicis, ne voyant pas d'autre moyen pour sauver son autorité et l'indépendance de la république, prit le parti d'aller lui-même à Naples, pour essayer si, par son éloquence, il pourrait détacher Ferdinand du pape, et l'amener à une paix séparée. Il partit secrètement de Florence au mois de décembre 1479, et se rendit auprès du roi de Naples, quoique ce prince cruel et perfide pût d'autant moins inspirer de confiance, qu'il venait de violer toutes les lois de l'hospitalité, en faisant périr Jacob Piccinino, qu'il avait appelé à sa cour. Mais Laurent acquit sur lui une telle influence par la noblesse de ses manières, la profondeur de son esprit, et son éloquence persuasive, qu'en trois mois il changea entièrement ses dispositions et ses alliances, et qu'il repartit pour la Toscane assuré de son amitié. Une négociation aussi hardie et aussi habile n'aurait pas néanmoins sauvé Florence, parce que le duc de Calabre, qui était en Toscane, voulait pousser ses avantages, et que le pape et les Vénitiens cherchaient à ébranler de nouveau Ferdinand; mais l'attaque imprévue des Turcs, qui s'emparèrent d'Otrante, en 1480, rappela de ce côté les armes de toute l'Italie; et la peur qu'en ressentit Sixte IV, le fit consentir à la paix. Le pontife qui, en 1484, succéda à Sixte IV, fut plus favorable à la maison de Médicis; ce fut Jean-Baptiste Cibo, qui prit le nom d'Innocent VIII. Laurent mit à profit l'opinion avantageuse que ce pape entretenait de lui; et tout en arrêtant ses projets contre le royaume de Naples, il sut si bien se concilier son estime, qu'il obtint de lui la faveur, jusqu'alors inouie, de décorer son second fils, Jean, de la dignité de cardinal, lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans. C'est ce fils qui, élevé ensuite au pontificat, porta le nom de Léon X, et qui, suivant les glorieuses traces de ses ancêtres, a donné son nom à l'époque la plus brillante de la littérature italienne. Dans le même temps, Laurent de Médicis élevait, dans sa maison, son neveu Jules, fils naturel de son frère Julien, qui devait à son tour porter la thiare sous le nom de Clément VII, mais dont le règne funeste devait être marqué par le sac de Rome, et par la subversion des libertés florentines. Le reste de l'administration de Laurent de Médicis ne fut plus signalé par aucun grand événement; mais la haute sagesse de ce citoyen de Florence le fit regarder comme l'arbitre de l'Italie et le conseil des rois : aucun homme n'avait encore reçu plus de marques de la considération universelle; aucun ne la méritait mieux par la mul-

tiplicité de ses talents. Sa carrière politique avait été brillante ; ses progrès dans la littérature et la philosophie confondaient ceux qui, consacrant tout leur temps à l'étude, ne pouvaient encore l'atteindre. Son goût pour les arts l'avait entouré d'une école nombreuse de peintres et de sculpteurs, au service desquels il abandonna ses jardins près de Saint-Marc, qu'il consacrait à l'étude de l'antique. Il y avait rassemblé tout ce qu'il avait pu recueillir de monuments des arts ; et c'est là que se formèrent Michel-Ange, Granacci et Torregiani. Le premier habita quatre ans le palais de Médicis, et fut constamment admis à sa table. Laurent, par ses poésies, rappela, dans la langue italienne, l'élégance et la grâce qu'elle semblait perdre depuis un siècle : quelques-unes de ses pièces religieuses paraîtront peut-être trop enthousiastes, quelques pièces badines trop licencieuses ; mais dans toutes on reconnaît le talent d'un grand poète ; et cet homme d'état serait encore placé au premier rang s'il n'avait été que littérateur. Laurent de Médicis eut trois fils et quatre filles : Pierre II, né le 15 février 1471 ; Jean, né le 11 décembre 1475 (*V.* Léon X) ; et Julien, né en 1478. De ses quatre filles il maria l'aînée, Madelène, à François Cibo, fils du pape Innocent VIII ; Lucrèce, à Jacob Salviati ; et Contesina, à Pierre Ridolfi : la quatrième, Louise, était promise à son parent Jean de Médicis, mais elle mourut avant le mariage. Ange Politien, le plus célèbre littérateur de ce siècle, avait été spécialement chargé de l'éducation de ces enfants. Leur mère, Clarisse Orsini (ou des Ursins) était morte au mois d'août 1488. Pendant les dernières années de sa vie, Laurent de Médicis fut souvent censuré avec beaucoup de sévérité sur ses mœurs, son luxe, ou son pouvoir usurpé, par Jérôme Savonarola, moine républicain qui s'efforçait de rendre à Florence sa pureté de mœurs et sa liberté antique. Si Laurent, d'après les exhortations du moine, ne changea point de conduite, du moins il ne punit jamais la hardiesse de ses discours. Il l'appela même auprès de lui dans les derniers moments de sa vie, et reçut sa bénédiction. Ce fut au printemps de l'année 1492 que Laurent fut atteint d'une maladie qui devait être mortelle, et qui paraît avoir été une suite de la goutte héréditaire dans sa famille. Il s'était fait transporter à sa maison de campagne de Carreggi ; et c'est là qu'il mourut, le 8 avril 1492, entre les bras de Politien et de Pic de la Mirandole, ses deux plus chers amis. La taille et les traits de Laurent de Médicis indiquaient en lui plus de force que d'élégance ; sa vue était très-faible, sa voix dure et désagréable ; le sens de l'odorat lui manquait entièrement. Cependant la grandeur de son ame rayonnait au travers de ce corps disgracié, et donnait de la dignité à sa figure, de même que le pouvoir de son éloquence triomphait des vices de son organe. Il se distinguait dans tous les exercices chevaleresques par son adresse et la force de son corps : la promptitude de son esprit se manifestait par la finesse et la vivacité de ses reparties ; et sa gaîté animée inspirait de la confiance dans la bonhomie de son caractère. Ses chansons et poésies italiennes ont été imprimées plusieurs fois dans le seizième siècle : l'édition de Pesaro, 1513, in-8°., intitulée, *Stanze bellissime*, ou *le Selvè d'Amore*, est une des plus rares, ainsi que ses *Poesie volgari*, Venise,

Alde, 1554, in-8°., et ses *Rime sacre*, Florence, 1680, in-4°. (*V.* Cionacci.) L'abbé Serassi a donné une édition plus complète des *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1763, in-8°.; et l'on a publié ses *Poesie scelte*, Londres, 1801, 2 part. in-4°. La *Vie de Laurent de Médicis*, écrite en latin par Valori, a été traduite en français, (par l'abbé Goujet), Paris, 1761, in-12. L'ouvrage de Fabroni, publié sous ce titre: *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 v. in-4°., est très-supérieur au premier (*V.* Fabroni, XIV, 74); mais il a été surpassé par la *Vie de Laurent de Médicis*, publiée en anglais par W. Roscoe, et traduite en français par M. Thurot, 1799, 2 vol. in-8°. M. Petitot a donné *Laurent de Médicis*, tragédie, 1799, in-8°.

S. S—r.

MÉDICIS (Pierre II), fils de Laurent le *Magnifique*, et son successeur dans l'administration de Florence, en fut chassé, au bout de deux ans, en 1494, et mourut en 1503. Quoiqu'il eût fait des progrès rapides dans ses études; quoique son père et Politien, son instituteur, lui crussent des talents distingués; il laissa bientôt connaître que le fardeau des affaires, si léger pour Laurent, était trop pesant pour lui. Peu de mois après la mort de son père, Innocent VIII mourut aussi; et comme il fit place, sur la chaire de saint Pierre, au perfide et cruel Alexandre VI, la politique de l'Italie se compliqua précisément au moment où celui qui l'avait long-temps dirigée était remplacé par un jeune homme imprudent et faible. Pierre de Médicis, envoyé en ambassade à Rome, pour complimenter le nouveau pontife, offensa Louis Sforza, régent de Milan, dans la personne de ses ambassadeurs, et témoigna son attachement pour le roi de Naples dont Sforza se défiait. Ce fut cette conduite imprudente de Pierre de Médicis, qui engagea Louis Sforza à recourir à la protection de la France, et à inviter Charles VIII à la conquête de Naples. Les préparatifs du monarque français pour entrer en Italie, relevèrent le courage des ennemis de Pierre de Médicis. Les Florentins s'étaient à peine aperçus de l'asservissement de leur patrie, tant qu'un grand homme avait dirigé ses conseils; mais ils ne pouvaient se résigner à ce que la république reçût les ordres d'un chef pusillanime et inconsidéré. Laurent et Jean de Médicis, petits-fils de Laurent-l'*Ancien*, frère de Cosme, étaient à la tête des mécontents; et ils ne montraient pas moins de zèle que les anciens ennemis de leur famille n'en avaient fait paraître pour la liberté de Florence. Accusés cependant de correspondance avec le roi de France, ils furent obligés de se réfugier auprès de lui; et ils excitèrent ensuite ce monarque à presser son expédition. Lorsque, dans l'automne de 1494, Charles VIII eut résolu de passer de la Lombardie dans le royaume de Naples par la Toscane et par Rome, il fit avancer le duc de Montpensier avec l'avant-garde de son armée par Pontremoli sur Fivizzano, forteresse florentine, que Montpensier prit d'assaut et dont il massacra la garnison. L'armée française devait ensuite traverser la Lunegiane, pour entrer en Toscane: c'est un long espace de rivage tortueux, resserré entre des montagnes escarpées et la mer. Les deux forteresses de Sarzane et Sarzanello en fermaient l'entrée; celle de Pietra Santa se présentait

ensuite : toutes trois étaient occupées par les Florentins, et pouvaient opposer une très-longue résistance à l'armée ennemie, tandis que celle-ci manquerait bientôt de vivres. Mais Pierre, troublé par la prise de Fivizzano, se crut perdu : il voulut imiter la conduite qu'avait tenue son père avec Ferdinand, roi de Naples, et il alla trouver Charles VIII dans son camp; mais il était loin d'avoir la réputation, l'éloquence ou la profondeur d'esprit par lesquelles Laurent-le-Magnifique maîtrisait tous ceux qu'il voyait, et sur lesquelles il avait compté dans une entrevue personnelle. Pierre montra bientôt, au contraire, dans sa négociation avec le roi de France, autant de pusillanimité qu'il y avait eu de témérité dans sa visite. Il céda dès la première demande les trois forteresses de la Lunegiane : il y ajouta bientôt les villes de Pise et de Livourne; et ce fut à ce prix qu'il acheta, non la protection, mais seulement la neutralité du roi de France. Bientôt Pierre apprit que sa conduite avait excité à Florence le plus violent mécontentement; Savonarola, qui depuis long-temps prêchait contre les Médicis, vint avec une députation jusqu'à Lucques, au devant du monarque français; il le supplia de ne point confondre la république florentine avec son chef, dans le courroux qu'il ressentait contre ce dernier. Pierre de Médicis se hâta de revenir à Florence, avec Paul Orsini son parent, et un corps d'armée qu'il commandait, pour soumettre les séditieux; mais il trouva le mécontentement porté au comble : on l'accabla de reproches, on lui ferma l'entrée du palais public; bientôt de tous les toits, de toutes les fenêtres, on lança des pierres contre lui et ses soldats : le tocsin sonnait, la ville entière était sous les armes; et Pierre effrayé sortit de Florence le 8 novembre 1494, avec Julien son frère, par la porte de San-Gallo, et suivit la route de Bologne. Pendant ce temps le palais des Médicis fut pillé; et les monuments des arts rassemblés par Laurent-le-Magnifique furent dispersés. Le seigneur de Bologne témoigna aux Médicis son étonnement de ce qu'ils avaient abandonné leur principauté, sans tirer l'épée pour la défendre; et cette leçon hors de saison, dont il ne profita point lui-même dans la suite, les fit résoudre à ne pas lui demander plus long-temps l'hospitalité. Ils passèrent à Venise, où le sénat leur fit un accueil honorable; mais loin de s'intéresser vraiment à eux, il leur donna le conseil perfide de ne point retourner à Florence, lorsque Charles VIII les y rappelait. Après la retraite des Français, les trois frères Médicis firent, en 1496, une tentative pour rentrer dans leur patrie, avec l'aide d'une petite armée, que Virginius Orsini avait levée pour eux; mais lorsqu'ils virent que leurs partisans ne faisaient aucun mouvement pour les seconder, Orsini perdit courage, et les quitta pour passer dans le royaume de Naples. Une seconde tentative (28 avril 1497) ne fut pas plus heureuse : dans une troisième, faite en 1498, les troupes, conduites par Pierre, restèrent prisonnières dans le Casentin, et lui-même n'échappa qu'avec peine. Enfin, en 1501, César Borgia, sollicité par Pierre, essaya vainement à son tour de rétablir les Médicis dans leur patrie. Découragé par tant d'entreprises malheureuses, Pierre de Médicis suivit les armées françaises dans le royaume de Naples. Il était, le 28 décembre 1503, avec le duc de la Tré-

moille, sur les bords du Garigliano, lorsque l'armée française fut surprise par Gonzalve de Cordoue. Il cherchait à s'échapper de ce combat sur une galère trop chargée d'artillerie et de fuyards, lorsqu'il fit naufrage, et périt à la vue de Gaète, où il voulait se rendre. Laurent de Médicis l'avait marié, en 1487, à Alfonsine Orsini, fille du comte de Tagliacozzo, et parente de sa mère; il en laissa un fils nommé Laurent, dont nous parlerons à l'article suivant, et une fille, nommée Clarisse, mariée à Philippe Strozzi, peu après la mort de son père. S. S—i.

MÉDICIS (Julien II), troisième fils de Laurent le *Magnifique*, né en 1478, fut chef de la république florentine, en 1512 et 1513. Il reçut, en 1515, de François Ier., le titre de duc de Nemours, et mourut le 17 mars 1516. Son histoire est tellement liée à celle de Pierre II, son frère aîné, et à celle de Laurent II, son neveu, que nous ne l'en séparerons point (*V.* ces deux articles).

S. S—i.

MÉDICIS (Laurent II), né le 13 septembre 1492, de Pierre II de Médicis et d'Alfonsine Orsini, fut chef de la république florentine, depuis 1513, duc d'Urbin en 1516, et mourut en 1519. Il n'était âgé que de onze ans lorsque son père mourut; et dès cette époque, il fut déclaré rebelle par la république florentine, qui ne voulait point lui permettre de revenir à Florence. Cependant la haine que ses concitoyens avaient conçue contre Pierre, s'était éteinte à la mort de celui-ci: ils ne cherchèrent point à nuire à ses deux frères, le cardinal Jean, qui résidait alors à Rome, et Julien, qui le plus souvent séjournait à Venise; et ils permirent à Clarisse, fille de Pierre, de revenir dans sa patrie. Les Florentins, après avoir éprouvé plusieurs révolutions, donnèrent pour chef à leur république Pierre Soderini, avec le titre de gonfalonier perpétuel. Ce magistrat avait embrassé les intérêts de la France; et après que les troupes de Louis XII se furent retirées d'Italie en 1512, il demeura exposé au courroux du pape Jules II, qui, de concert avec les Vénitiens et les Espagnols, avait forcé les Français à la retraite. Le pape, pour se venger de Soderini, résolut de rétablir les Médicis à Florence. Raimond de Cardone, général de la ligue, entra en Toscane par Barberino, le 9 août 1512, avec le cardinal de Médicis, et Julien, son frère. Pendant qu'il menaçait Soderini, et qu'il négociait avec lui pour obtenir le rappel des Médicis, ses soldats surprirent, le 30 août, la ville de Prato, qu'ils livrèrent au pillage, et où ils firent un massacre horrible des habitants. A cette nouvelle, une trentaine d'amis des Médicis arrêtèrent le gonfalonier dans son palais, sans que la ville effrayée osât prendre parti pour ou contre lui. Peu après, Julien, conduit par des jeunes gens des maisons Albizzi, Ridolfi, Tornabuoni et Ruccellai, rentra dans la ville, où les conseils délibéraient sur les sûretés qu'on donnerait aux Médicis, afin qu'ils pussent vivre à Florence en citoyens et non en maîtres. Jean-Baptiste Ridolfi fut nommé gonfalonier pour une année. Julien de Médicis, dont le caractère était doux et facile, se contenta de ce changement: mais le cardinal, et son neveu, Laurent, étaient déterminés à renverser absolument le gouvernement populaire; ils entourèrent le palais public, le 16 septembre, forcèrent le nouveau gonfalonier à renoncer à sa

charge, et formèrent, par l'autorité du peuple assemblé, un conseil souverain, à la tête duquel ils mirent Julien de Médicis, qui fut reconnu chef de la république. La mort de Jules II (21 février 1513) rappela le cardinal de Médicis à Rome, où il fut élu pape bientôt après, et couronné, le 19 mars, sous le nom de Léon X. Cette élévation assura l'établissement de la maison de Médicis à Florence. Julien et Laurent gouvernèrent dès-lors cette république en commun, mais d'après les vues de Léon X, le vrai chef de leur famille, et avec une entière soumission a ses ordres; ensorte que la Toscane, qui pendant long-temps avait été le centre de toute la politique italienne, ne fut plus, pendant la vie de Léon X, qu'une province soumise à l'Église, et dépendante du pape. Julien avait de la douceur, et peut-être de la faiblesse dans le caractère; il se conduisait avec modestie, et comme citoyen, dans une ville dont ses ambitieux parents voulaient le faire prince: il était aimé des Florentins, et il respectait les restes de leur liberté. Léon X, avant la fin de l'année 1513, l'engagea à quitter Florence pour Rome, et à se démettre, en faveur de son neveu Laurent, de la présidence de la république, qui lui avait été accordée par le peuple. Au mois de février 1515, Julien épousa Philiberte de Savoie, tante du roi François Ier. Ce mariage devait être le gage de la réconciliation des Médicis avec la France; et à cette occasion, Julien reçut le titre de duc de Nemours. Cependant les diverses formalités pour l'expédition de ce titre ne furent jamais remplies; et Julien, atteint d'une maladie, en commandant les troupes du pape son frère, après de longues souffrances, mourut à Florence, le 17 mars 1516. Il laissait un fils naturel, né à Urbin en 1511, qui fut ensuite le cardinal Hippolyte de Médicis. Laurent, plus orgueilleux et plus entreprenant que son oncle, n'avait aucune affection pour les Florentins, chez lesquels il n'avait pas été élevé: il était âgé de deux ans, lorsque sa famille avait été forcée de s'enfuir de Florence; dès-lors il avait vécu dans les camps ou dans les cours des princes, loin des mœurs républicaines qu'il ne connaissait pas, et il s'irritait de trouver des égaux parmi ses concitoyens. Sa hauteur le rendit bientôt odieux à Florence; et on l'y accusa d'avoir empoisonné son oncle. Le pape cependant, non content d'avoir fait de lui le premier citoyen de sa patrie, voulut lui procurer une souveraineté. Il avait plusieurs griefs contre François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin; il les grossit encore pour se donner le droit de le dépouiller des fiefs qu'il tenait du Saint-Siége; il lança contre lui un monitoire en 1516, et le faisant attaquer par l'armée pontificale, il conquit tout le duché d'Urbin, dont il investit cette même année son neveu Laurent de Médicis. L'année suivante, la Rovère rentra dans son duché, dont tous les habitants prirent les armes en sa faveur: Laurent s'avança pour le combattre, mais il montra peu d'habileté et de décision; il fut blessé devant le château de Mondolfi, et contraint de s'éloigner de son armée. Après son départ, le duc d'Urbin ne pouvant se maintenir contre les forces de l'Église, fut obligé de traiter avec le pape et d'évacuer son duché. En 1518, Laurent épousa Madelène de la Tour d'Auvergne; cette union

qui fut célébrée à Paris avec de grandes réjouissances, ne fut pas de longue durée. Laurent mourut à Florence le 28 avril 1519; et Madelène était morte en couches quelques jours avant lui. L'enfant né de ce mariage fut Catherine de Médicis, qui devint reine de France. A la mort de Laurent II, le pape se trouva le seul descendant légitime en ligne masculine de la branche aînée de sa famille, et de la postérité de Cosme l'*Ancien*. Une jalousie invétérée séparait depuis long-temps cette branche, de celle qui était descendue de l'ancien Laurent frère de Cosme. Ainsi se trouvaient frustrés tous les efforts ambitieux du pape et de ses ancêtres pour agrandir leur famille. Il restait, il est vrai, plusieurs enfants illégitimes de cette branche: Jules fils de Julien I, alors cardinal et auparavant chevalier de Malte et prieur de Capoue, était l'aîné; ce fut lui qui demeura chargé du gouvernement de Florence après la mort de Laurent, et qui fut ensuite pape sous le nom de Clément VII. Le fils de Julien II, Hippolyte, était alors élevé dans le palais pontifical; il s'y faisait déjà remarquer par son enjouement et ses grâces: il fut fait cardinal par Clément VII, le 11 janvier 1529; et il se distingua plus par des qualités chevaleresques que par les vertus d'un homme d'église. (Voy. la note 1, page 73, ci-après). Le troisième bâtard des Médicis était Alexandre, dont nous parlerons plus bas. Lorsque Léon X mourut, le 1er. décembre 1521, le cardinal Jules demeura chef de la maison de Médicis, et du gouvernement florentin, jusqu'à l'époque où il fut élu pape, le 19 novembre 1523, après la mort d'Adrien VI. S. S—i.

MEDICIS (Jean), général italien, se rendit célèbre par son intrépidité au commencement du seizième siècle. Fils d'un autre Jean, et de Catherine Sforce, il descendait de Laurent l'Ancien, frère de Cosme, *Père de la patrie*. Il était ainsi parent éloigné du pape Léon X, au temps duquel il florissait; mais son père et son oncle s'étaient déclarés hautement en faveur de la liberté florentine, et contre la branche aînée des Médicis. Jean, qui naquit en 1498, était fort jeune encore au temps du pontificat de Léon X: au lieu de conserver les ressentiments de son père, il se hâta de profiter de l'élévation de sa famille. Il avait la passion des armes, et le caractère indomptable de la fameuse Catherine Sforce, sa mère: il demanda au pape un commandement militaire, et il fut employé par lui à soumettre les petits tyrans de la marche d'Ancone; Louis Friducci, seigneur de Fermo, et plusieurs autres petits princes furent, en 1520, dépossédés et faits prisonniers par Jean de Médicis. L'année suivante il fut employé par la république florentine contre le duc d'Urbin; ensuite il retourna en Lombardie, où, dans la campagne de 1524, il remporta plusieurs avantages contre les Français. Il prit d'assaut Caravaggio, dans la Ghiara d'Adda, et ensuite Biagrasso: dans l'une et l'autre occasion il manifesta autant de férocité que de valeur; il fit passer les garnisons au fil de l'épée, et il abandonna les habitants à toutes les horreurs du pillage. C'est ainsi qu'il mérita le surnom de *Grand-Diable*, par lequel il est souvent désigné. A la fin de l'année 1524, Jean de Médicis quitta le service impérial pour celui de la France, probablement d'après les invitations de son parent, le pape Clément VII,

qui, à la même époque, s'était allié à François Ier. Au mois de novembre 1526, Jean de Médicis, en poursuivant le capitaine Fronsperg, celui même qui devait bientôt saccager Rome, fut atteint, près de Borgo-Forte, d'un coup de fauconneau, qui lui fracassa les jambes. Il mourut, le 30 du même mois, de cette blessure (1). Ses soldats, auxquels il s'était rendu cher par son courage indomptable, et par la licence dont il les laissait jouir, augmentèrent sa réputation après sa mort, par leur fidélité à sa mémoire; ils prirent tous le deuil: dès-lors on les nomma les *bandes noires;* et leur férocité, autant que leur bravoure, faisait croire que Médicis n'avait point cessé de les commander. Jean de Médicis avait épousé Marie Salviati, belle-sœur de l'historien Nerli; il en eut un fils né le 11 juin 1519, qui fut ensuite Cosme, premier grand-duc de Toscane. S. S—t.

MÉDICIS (Alexandre), tyran de Florence, où il régna, de 1530 à 1537, est souvent désigné comme premier duc de cette ville. Cependant il ne portait que le titre de duc de Città di Penna. La naissance de cet enfant illégitime est très-équivoque: on le fit passer pour fils de Laurent, duc d'Urbin, et d'une esclave moresque; d'autres disent qu'il était fils du cardinal Jules de Médicis, qui fut ensuite Clément VII. Lorsque ce dernier fut élevé au pontificat, en novembre 1523, il confia l'éducation d'Alexandre, et celle d'Hippolyte, fils de Julien II de Médicis, à deux Florentins, Rocco Ridolfi et Jean Corsi: en même temps le pape députa le cardinal de Cortone pour être régent de la république florentine, au nom de ces deux enfants, auxquels on donnait le titre de *Magnifique;* mais le cardinal de Cortone, Silvio Passerino, créature de Léon X, était un homme dur et sans adresse: toujours irrésolu et dépendant de Rome, d'où il attendait tous les ordres, il mécontenta extrêmement les Florentins; tandis que Nicolas Capponi, d'accord avec les Strozzi, les Guicciardini et les Salviati, s'efforçait de rendre la liberté à sa patrie. A cette époque, Jean de Médicis (*V.* l'art. précédent) fut tué en 1526, près de Mantoue; et ce redoutable général, chef de la seconde branche de la maison de Médicis, fut enlevé au pape, au moment où l'attaque des Espagnols et du connétable de Bourbon le lui rendait plus nécessaire, et où quelques tumultes à Florence indiquaient déjà dans quelle défaveur les Médicis y étaient tombés. Rome fut prise, le 6 mai 1527, par l'armée que le connétable de Bourbon avait conduite jusqu'alors: tout le parti de Médicis fut effrayé de cette catastrophe; dès le 17 mai, le cardinal de Cortone sortit volontairement de Florence, avec le cardinal Cibo, et Hippolyte et Alexandre de Médicis: ils laissèrent ainsi le peuple en liberté de donner une forme nouvelle à son gouvernement. Après leur départ le premier décret des conseils florentins fut dicté par la reconnaissance envers la maison de Médicis, qui leur rendait la liberté. Plusieurs exemptions et privilèges furent accordés à ses différents membres; mais cette disposition des esprits ne dura pas long-temps: la jalousie des familles rivales, et d'anciennes haines, se dé-

(1) Varchi et Brantôme rapportent qu'il tint lui-même la bougie pendant qu'on lui coupait la jambe, en disant: *Coupez hardiment, il n'est besoin de personne pour me tenir;* et ils ajoutent que le duc de Mantoue était présent.

veloppèrent ; et la conduite des Florentins fit connaître leur aversion et leur mépris pour le pape. Clément VII, de son côté, plus empressé de se venger des Florentins que de maintenir l'honneur de l'Église, si grièvement offensé par Charles-Quint, signa, le 29 juin 1529, une ligue avec l'empereur, d'après laquelle il fut convenu que les Médicis seraient rétablis à Florence, dans le rang qu'ils occupaient précédemment, et qu'Alexandre, reconnu pour chef de sa famille et de la république, épouserait Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Le 5 août suivant, François Ier fit la paix avec l'empereur ; et les Florentins perdirent ainsi l'espérance qu'ils avaient conservée jusqu'alors d'être protégés par un des monarques rivaux, s'ils étaient attaqués par l'autre. Philibert, prince d'Orange, fut chargé par le pape et l'empereur de commander l'armée destinée à rétablir les Médicis dans leur patrie ; elle était composée de huit mille fantassins allemands ou espagnols, et de dix mille Italiens. Philibert se présenta devant Florence, à la fin d'octobre 1529 ; et il entreprit aussitôt le siége de cette ville : les Florentins déployèrent, dans leur défense, plus de valeur qu'ils n'en eussent encore montré en aucune occasion. Après neuf mois de combats, le prince d'Orange fut tué, le 2 août 1530, en livrant bataille à un corps d'armée qui descendait des montagnes de Pistoia, pour faire lever le siége. Ce corps d'armée n'en fut pas moins défait ; et les Florentins se virent enfin forcés de capituler avec D. Ferdinand de Gonzague qui avait succédé à Philibert. La ville fut ouverte, le 12 août 1530, à ce général impérial ; elle consentit à payer quatre-vingt mille ducats à l'armée victorieuse, et à se soumettre au gouvernement que l'empereur et le pape, de concert, lui donneraient dans l'espace de quatre mois, sans préjudice de sa liberté. Le pape, avant que cette nouvelle constitution fût publiée, fit mettre en jugement ceux des Florentins qui avaient le plus contribué à l'expulsion de sa famille ou au maintien de la liberté. Cependant il ne laissait encore aucun des Médicis rentrer à Florence. Clément VII, qui, depuis quelque temps seulement, ressentait une affection beaucoup plus tendre pour Alexandre, s'était déterminé à le préférer au cardinal Hippolyte de Médicis, quoique celui-ci, par son âge, ses talents, et sa naissance même, moins honteuse que celle d'Alexandre, parût être le chef naturel de la famille (1). Clément avait récemment décoré Alexandre du titre de duc de Città di Penna ; et il l'avait ensuite envoyé auprès de Charles-Quint pour gagner sa faveur. Il obtint enfin le diplôme impérial qui devait fixer la constitution de Florence. Ce décret, daté du 28 octobre 1530, ne fut porté à Florence, et publié dans les conseils de la république, que le 6 juillet 1531. Le duc Alexandre fut déclaré chef et prevôt de la république florentine : comme tel, on lui donna le droit d'intervenir à tous les conseils ; et cette prérogative devait être transmise dans sa famille par ordre de primogéniture. Le diplôme impérial réservait aux Florentins la

(1) Il était né à Urbin en 1511, fils naturel de Jules II de Médicis duc de Nemours, et fut fait cardinal par Clément VII, le 11 janvier 1529. Il cultivait les lettres, et a laissé quelques ouvrages : sa traduction en vers libres italiens du 2e. livre de l'Enéide est insérée dans les *Opere di Vergilio... da diversi autori tradotti*, publiés par L. Domenichi à Florence, 1556, in-8°.

même liberté et les mêmes priviléges dont ils avaient joui depuis 1434 sous la présidence des Médicis. Ainsi Alexandre n'était point déclaré duc de Florence; il prenait son titre (de duc) d'une ville de l'état ecclésiastique, et il ne devait jouir dans sa patrie que d'une autorité limitée: mais cet arrangement ne contentait point l'ambition de ce jeune prince, ni celle du pape. Après de longues intrigues, dirigées par Clément VII, et souvent croisées par le cardinal Hippolyte, qui était très-jaloux de son cousin, l'ancien gouvernement florentin fut aboli, par de prétendus représentants des Florentins eux-mêmes: Alexandre fut déclaré, au mois d'avril 1532, doge ou duc de la république; et deux conseils, composés uniquement de ses créatures, furent désignés pour l'aider dans l'administration. Dès-lors le duc Alexandre opprima sa patrie de la manière la plus tyrannique. Il désarma le peuple entier sans distinction d'amis ou d'ennemis; il éleva une forteresse pour commander la ville; il multiplia les sentences d'exil, les condamnations et les confiscations de biens: le seul frein qui lui restât encore, lui fut bientôt ôté par la mort de Clément VII, survenue le 25 septembre 1534. Cette mort augmenta sa défiance et sa cruauté, parce qu'elle rendait ses ennemis plus puissants. Celui qu'Alexandre redoutait le plus, était le cardinal Hippolyte qui, aimé des gens de lettres parmi lesquels il tenait lui-même un rang distingué, généreux, affable, attaché à sa patrie, avait en même temps du crédit à Rome et à la cour de l'empereur. Tous ceux que le duc exilait de Florence recouraient à lui. Sa maison à Rome servait d'asile à toutes les victimes de la tyrannie; et lui-même il ne se lassait pas d'implorer pour sa patrie la protection de l'empereur. Il apprit enfin que Charles-Quint allait passer en Afrique pour faire la guerre à Khaïr-eddyn Barberousse: il résolut d'aller l'y joindre; et comme il s'était déjà mis en route, il fut empoisonné à Itri, le 10 août 1535, par ordre de son cousin Alexandre. On assure que celui-ci fit aussi mourir sa mère par le poison, pour qu'elle ne demeurât pas plus long-temps un témoignage de la bassesse de sa naissance. Après ces crimes, il laissa un libre cours à ses penchants les plus bas et les plus vicieux; et il souilla l'honneur et la couche des plus illustres de ses sujets par son incontinence. Tandis que tel était l'indigne déportement du bâtard des Médicis, la branche légitime issue du frère de Cosme l'Ancien, s'était divisée en deux rameaux. Dans l'un, Jean, dit le Grand-Diable, dont nous avons parlé, avait laissé à sa mort un fils nommé Cosme, d'un caractère sévère, profond et dissimulé, qui semblait appartenir à l'Espagne plutôt qu'à l'Italie. Nous le verrons bientôt successeur d'Alexandre. Dans l'autre, Pierre-François de Médicis avait un fils désigné, à cause de sa petite taille, par le nom de *Lorenzino*. Son visage était pâle, son caractère mélancolique; mais son esprit ardent avait été nourri par l'étude des anciens, par l'éloquence et la poésie. Il avait écrit une comédie intitulée *Aridosio*, qu'on plaçait alors au rang des meilleurs ouvrages du siècle (1); mais bien plus dévoué à l'é-

(1) L'édition de Venise, Paganini, s. d., in-8°., passe pour la première, elle est en prose, ainsi que celles de Lucques, 1544; Florence, Giunti, 1593, in-8°., et ibid., 1595 (Naples, 1720, in-12. Crescimbeni en cite une en vers de Bologne 1548.

tude de la politique qu'aux lettres, il se passionnait d'admiration pour les héros qui dans l'antiquité avaient délivré leur patrie de la tyrannie. Il résolut de les imiter; et, pour s'approcher du duc Alexandre, il se plongea comme lui dans la débauche et la dissipation, il se rendit le ministre de ses plaisirs, et il réussit tellement à le captiver, que le duc fit de Lorenzino son unique conseiller et son compagnon. Ce dernier, déterminé à tuer le tyran, se croyait assuré que, dès qu'Alexandre ne vivrait plus, les Florentins aidés par leurs émigrés sauraient bien recouvrer leur liberté. Il ne voulut donc confier son projet à personne, et il ne compta que sur son bras pour l'exécuter. Le 6 janvier 1537, il invita le duc à se rendre chez lui, l'assurant qu'il y rencontrerait la femme de Léonard Ginori, dont il était amoureux. Le duc était venu secrètement et masqué au lieu du rendez-vous; et s'y trouvant le premier, il s'était jeté sur un lit, et y dormait en attendant la visite qui lui était promise. Lorenzino, qui était sorti comme pour appeler la dame, plaça aux écoutes un domestique surnommé Scoroucoucolo, qu'il avait préparé pour un assassinat, sans lui dire quelle devait être la victime. Il rentra ensuite, et trouvant le duc endormi, il le frappa, au travers du ventre, d'un coup d'épée: Alexandre se releva cependant; et luttant contre son meurtrier, il lui mordit le pouce avec une telle violence, qu'il l'aurait rendu incapable d'agir, si Scoroucoucolo étant accouru, n'avait pas coupé la gorge au duc. Mais aussitôt que ce meurtrier eût reconnu le prince, il fut tellement troublé par ce qu'il venait de faire, qu'il ne fut plus en état de se conduire. Lorenzino lui-même crut devoir s'échapper de Florence pour se dérober aux vengeances des gardes et des amis du duc. Il partit en diligence pour Bologne, afin d'y rencontrer Philippe Strozzi, qu'il regardait comme le chef des exilés: ne l'y ayant pas trouvé, il alla le joindre à Venise. Cependant comme personne ne se permettait de suivre Alexandre dans ses courses de bonne fortune, sa mort demeura quelque temps ignorée: lorsque le cardinal Cibo, son conseiller, en fut instruit, il la cacha au peuple, jusqu'à ce qu'il eût substitué Cosme de Médicis au prince assassiné. Les émigrés n'avaient point d'abord voulu croire Lorenzino lorsqu'il leur annonça le meurtre d'Alexandre; ensuite ils ne se trouvèrent plus à temps pour rétablir la liberté florentine. Lorenzino ne se sentant pas en sûreté en Italie, où il s'attendait bien à être en butte aux vengeances de Cosme, se rendit à Constantinople. Il revint cependant ensuite à Venise, où il composa une justification de sa conduite, écrite avec beaucoup de noblesse et d'élévation. Après avoir pendant onze ans évité les embûches qui lui étaient tendues par le chef de sa famille et de sa patrie, il fut enfin assassiné à Venise, le 26 février 1548, par deux soldats florentins qu'avait apostés l'ambassadeur du grand-duc. Alexandre n'avait point eu d'enfants de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, qui épousa en secondes noces Octave Farnèse, et fut ensuite gouvernante des Pays-bas. Il laissa un fils naturel nommé Julien, qui fut élevé à la cour de Cosme. S. S—I.

MÉDICIS (HIPPOLYTE DE), cardinal, fils du duc de Nemours; *Voy.* l'article précédent, pag. 73 et 74.

MÉDICIS (Cosme Ier.), fils de Jean, général des bandes noires, fut duc de Florence en 1537, duc de Sienne en 1555, et grand-duc de Toscane en 1569. Né le 11 juin 1519, il n'avait guère plus de sept ans lorsque la mort lui ravit son père; il avait hérité de la fortune considérable amassée par Laurent l'Ancien; mais il ne pouvait former aucune prétention à la souveraineté dans sa patrie, lorsque la mort d'Alexandre l'y appela inopinément, tandis qu'il était à peine âgé de dix-huit ans. Le cardinal Cibo ne fut averti de la mort d'Alexandre que le lendemain de cet événement (7 janvier 1537). Il se hâta d'appeler auprès de lui Alexandre Vitelli, capitaine des gardes du feu duc; et il introduisit dans Florence le plus de troupes qu'il lui fut possible. Il assembla ensuite le sénat des Quarante-huit, institué peu auparavant; et il se fit déclarer par lui chef absolu, mais provisoire, du gouvernement. Le sénat, tout composé de créatures des Médicis, s'occupa du soin de le maintenir avec beaucoup de zèle. Alexandre avait laissé un fils naturel âgé de trois ans, nommé Julien: après quelque délibération, on l'écarta de la succession; et l'on résolut d'y appeler Cosme, qui était à peine parent au dixième degré du précédent prince: on le fit revenir de sa maison de campagne dans le Mugello; et le 9 janvier 1537, on le déclara chef de la république avec les mêmes prérogatives qu'avait eues son prédécesseur. Charles-Quint confirma cette élection; mais en même temps il mit garnison dans les forteresses de Florence, Pise et Livourne, pour tenir dans sa dépendance l'état florentin qui jusqu'alors n'avait point reconnu de supérieur. Tous ceux qu'Alexandre avait exilés, ou qu'il avait forcés à émigrer, s'étant réunis à Bologne sous les ordres de Philippe Strozzi, s'avancèrent en Toscane: le pape Paul III et le roi de France les protégeaient; et le factieux Cancellieri de Pistoia avait promis de les seconder. Leur avant-garde s'empara du château de Montemerlo entre Pistoia et Prato, le 1er. août 1537. Mais elle y fut, ce jour même, si vigoureusement attaquée par les Espagnols aux ordres de Cosme, qu'elle se trouva prisonnière avant de pouvoir être secourue. Philippe Strozzi, Valori, Albizzi, Canigiani, les plus considérés parmi les émigrés, furent au nombre des captifs; Cosme fit périr immédiatement les trois derniers: Philippe Strozzi fut gardé plus d'une année en prison, exposé à la torture, et traité de la manière la plus indigne; enfin, perdant l'espérance d'être délivré, pour éviter une seconde torture, il se tua lui-même, en 1538. Cosme, pour s'assurer la protection des ministres de Charles-Quint, épousa, le 29 mars 1539, Éléonore de Tolède, de la maison des ducs d'Albe, fille du vice-roi de Naples; en même temps il fit élever des forteresses dans diverses parties de ses états. Il écarta Cibo, qui lui inspirait de la défiance, à cause des bienfaits mêmes qu'il avait reçus de ce cardinal. Celui-ci l'accusa d'avoir voulu aussi faire empoisonner Julien, le fils d'Alexandre, qu'il avait songé un instant à lui préférer. Cosme manifesta, dans son gouvernement, le caractère sévère et soupçonneux qui le rendait si différent des premiers Médicis. Dans les quatre premières années de son règne, le tribunal condamna, par contumace, à la peine de mort, quatre cent trente émigrés Florentins; et il

HIST. D'ITALIE.

CÔME I.er

A. Haluech del.t Landon direx.t

mit à prix la tête de trente-cinq d'entre eux. L'ambition de Paul III, qui voulait élever la maison Farnèse aux dépens des Médicis, causa vers le même temps quelque inquiétude à Cosme. Ses états furent, en 1540, soumis à un interdit, parce qu'il s'était refusé à la perception des décimes ecclésiastiques; mais Cosme mettait bien plus de prix à l'amitié de l'empereur qu'à celle du pape; et il obtint enfin du premier, le 3 juillet 1543, la restitution de la forteresse de Florence. Après avoir sollicité long-temps la possession du petit fief de Piombino, qu'il fallait enlever à la famille Appiano (*V.* ce nom), il l'obtint, le 22 juin 1548; mais, un mois après, Charles-Quint fit restituer cette principauté à son légitime propriétaire. Dans cette occasion et dans plusieurs autres, cet empereur manqua ouvertement aux engagements qu'il avait pris avec le duc, sans que celui-ci osât jamais en témoigner son ressentiment. Il prodigua ses trésors à la cour impériale, avançant, pour avoir Piombino, bien au-delà de la valeur de ce fief: il repoussa toutes les offres d'alliance de la France, quoique le règne de Catherine de Médicis, sa parente, dût lui rendre précieuse l'amitié de cette couronne; mais il haïssait et il craignait trop Pierre Strozzi, qui s'était retiré auprès de la reine, pour vouloir entretenir des rapports avec elle; et s'il lui envoyait quelquefois des ambassadeurs, leur commission secrète était toujours de chercher les moyens d'empoisonner ou de faire assassiner ce dernier soutien de la liberté florentine. Il recherchait du crédit à la cour de Charles-Quint, moins par les services qu'il lui rendait en Italie, que par de lâches intrigues; et dans sa rivalité avec D. Ferdinand de Gonzague et D. Diègo de Mendoza, chargés avec lui des affaires d'Italie, on ne pouvait distinguer le prince souverain d'avec les deux courtisans. Dans l'administration intérieure, Cosme était aussi absolu qu'il était souple au-dehors. Il supprima ou laissa sans forces toutes les magistratures républicaines; il attira toutes les affaires à lui, et les décida par sa seule autorité, mettant ses rescrits au-dessus des lois et des magistrats: il établit une législation sanguinaire, et une procédure perfide, faisant un devoir de l'espionnage et de l'assassinat des rebelles, ruinant par des confiscations toutes les familles qui lui étaient suspectes, et apesantissant sur tous ses sujets le double joug d'une inquisition politique et religieuse. La ruine du commerce et de l'agriculture avait considérablement diminué les revenus de l'état; mais Cosme avait hérité de tous les biens patrimoniaux des deux branches de sa famille, qui toutes deux passaient depuis long-temps pour les plus opulentes maisons de l'Italie. Une partie de ses capitaux était employée dans le commerce; il se trouvait commanditaire d'un grand nombre de maisons de banque d'Anvers, de Lyon, de Londres et d'Augsbourg: il fit lui-même le commerce, mais il le fit en souverain, s'attribuant dans ses états le monopole des objets qu'il y vendait, et cherchant ainsi des bénéfices dans la misère universelle. Par tous ces moyens, il amassa des sommes considérables, avec lesquelles il éleva des forteresses et des palais. En 1549, il fit acheter pour sa femme le palais Pitti, qu'il termina. La république de Sienne avait été long-temps opprimée par une garnison espa-

gnole que commandait D. Diègo de Mendoza : les Siennois ne pouvant plus en supporter le joug, se révoltèrent au milieu de l'été, 1552 ; ils se mirent sous la protection de la France, et ils obtinrent de Henri II une garnison française. Dans ce même temps, Cosme traitait avec Henri II, moins pour rechercher franchement son amitié, que pour faire sentir son importance à Charles-Quint, en lui donnant de la jalousie. Cette intrigue lui réussit ; et Charles, pour regagner le duc, lui permit de s'emparer de Sienne. Cosme tenta donc, au milieu de la paix, le 26 janvier 1554, de se rendre maître par surprise de cette ville voisine : ses troupes entrèrent en effet dans la forteresse, nommée Camuglia ; mais Sienne fut défendue par Pierre Strozzi, général au service de France. Cosme en prit occasion pour mettre à prix la tête de Strozzi, invitant tous ses sujets à le faire périr par le poison ou l'assassinat. Strozzi, de son côté, tenta une invasion dans l'état de Florence : il pénétra jusqu'à Montecatini et Montecarlo, dont il s'empara ; et si les citoyens désarmés et épouvantés n'osèrent pas se joindre à lui, du moins tous les négociants florentins établis hors de leur patrie, s'empressèrent de lui envoyer d'immenses subsides. Strozzi fut battu le 1er. août 1554, à Siannagallo, entre Friano et Lucignano, par le marquis de Marignan, général du duc : mais il se releva de cet échec avec un courage indomptable ; et dans cette campagne même il obtint le bâton de maréchal de France. Cependant, Sienne, abandonnée à ses propres forces, fut enfin réduite à capituler, le 17 avril 1555. La conquête de Sienne avait été faite au nom de l'empereur ; et si Charles-Quint avait continué à régner, Cosme n'aurait peut-être jamais été dédommagé de ses travaux et de ses dépenses : mais Charles-Quint résigna sa souveraineté en faveur de Philippe ; et le nouveau monarque céda Sienne en fief au duc de Florence, se réservant les ports de cet état, et ceux de Piombino, et se dégageant à ce prix de toutes ses dettes envers Cosme. Ce partage de l'état de Sienne a causé la ruine de son agriculture, et a changé en un désert pestilentiel la fertile campagne qui porte le nom de Maremme, ou province maritime. Les entreprises militaires de Cosme Ier. finirent avec la guerre de Sienne et celle de Montalcino, où quelques Siennois s'étaient réfugiés. Mais dans l'état où se trouvait l'Europe, c'était par les négociations et les intrigues, plus que par les armes, qu'un petit prince pouvait espérer de se maintenir ou de s'agrandir. Cosme s'occupait surtout de conserver son crédit à la cour de Rome : l'élection de Pie IV (Jean-Ange de Médicis), en 1559, fut son ouvrage ; et ce pontife, qui portait le même nom que lui, quoiqu'il fût d'une autre famille, le favorisa en toute occasion. Dans les intrigues de Cosme, dont presque tous les détails étaient scandaleux, tantôt il était l'agent de Philippe II, tantôt, avec une duplicité inouie, il trompait ce monarque au nom duquel il agissait. Dans le temps même où ces princes faisaient entre eux de honteux marchés des choses saintes, ils s'efforçaient de prouver leur piété aux peuples par des autodafés et de sanglantes persécutions. Le 15 mars 1562, Cosme Ier. institua l'ordre de Saint-Étienne, dont Pie IV le déclara grand-maître : Cosme choisit ce patron pour son ordre militaire, parce que les deux victoires de Monte-

merlo et de Siannagallo, dont l'une avait fondé, et l'autre affermi sa souveraineté, avaient toutes deux été remportées le 1er. août, veille de la fête de saint Étienne, pape et martyr. Cosme, en offrant une décoration aux riches vaniteux de ses états et de ceux de l'Église, les engagea à fonder des commanderies qui devaient rester dans leurs familles jusqu'à leur extinction, mais qui servaient en même temps de dotation au nouvel ordre. Cette même année fut marquée par des événements funestes qui ont achevé de noircir la mémoire de Cosme Ier., mais dans lesquels il est impossible de démêler la vérité d'avec les fables. Le cardinal Jean de Médicis, un des fils de Cosme, mourut subitement au milieu de novembre, à Rosignano, château des Maremmes, où il chassait avec ses frères : on prétendit qu'il avait été tué par dom Garcias, l'un d'eux. Bientôt après, D. Garcias mourut aussi; et l'on assura que son père lui-même l'avait tué pour venger la mort du cardinal; enfin, la grande duchesse Éléonore de Tolède, accablée de douleur par la mort de deux de ses fils, les suivit de près au tombeau; et son mari fut encore accusé de l'avoir poignardée. Cosme cependant attribua ces trois morts à une maladie pestilentielle qui régnait alors dans les Maremmes. La lettre circonstanciée par laquelle il en rend compte à son fils aîné, François, est plus propre à confirmer les soupçons qu'à les détruire, par la profonde hypocrisie qui y règne. Alfieri s'est emparé de cette funeste catastrophe pour en faire le sujet de sa tragédie de dom Garcias. Cosme obtint du pape le chapeau de cardinal pour Ferdinand, le second des fils qui lui restaient. Cependant dégoûté lui-même du monde par ses malheurs domestiques, et affaibli par les douleurs de la pierre, il se détermina, en 1564, à résigner l'administration de ses états entre les mains de François, son fils aîné, auquel, à la même époque, il fit épouser une archiduchesse d'Autriche. L'acte de cette union fut signé le 1er. mai; mais Cosme n'abdiqua point comme avait fait Charles-Quint peu d'années auparavant : il se réserva les titres, le pouvoir suprême, et une grande partie du revenu; il voulut que son fils fût, de son vivant, son lieutenant, et non son successeur. D'ailleurs, bientôt après, Pie IV, qui mettait tout son amour-propre à protéger la maison de Médicis, afin d'accréditer la généalogie supposée qui l'en faisait descendre, s'occupa des moyens d'élever Cosme à la dignité d'archiduc, ou, sur l'opposition de la maison d'Autriche, à celle de grand-duc. Ce pape mourut en 1565, avant que les négociations entreprises dans ce but fussent terminées. Mais Pie V, qui lui succéda, et qui auparavant s'était distingué, sous Paul IV, comme le plus zélé des grands inquisiteurs, accorda son amitié au grand-duc. Celui-ci, à la vérité, pour ne laisser aucun doute sur la pureté de sa foi, crut devoir abandonner à la rigueur des lois portées contre les hérétiques, son favori et son secrétaire, Pierre Carnesecchi, qui avait embrassé les opinions des protestants : Carnesecchi, couvert du san-benito, fut décapité et brûlé à Rome, le 3 octobre 1567. Enfin, après deux années de négociations, Cosme fut déclaré grand-duc de Toscane, par une bulle de Pie V, en date du 27 août 1569. Il se rendit à Rome, où il fut couronné par le pape, le 5 mars 1570. Mais il fallut long-temps

encore avant que l'empereur et le roi d'Espagne reconnussent ce nouveau titre. Cosme, depuis la mort de sa femme, n'avait point su renoncer à l'amour; il s'était attaché d'abord à Éléonore Albizzi, demoiselle d'une grande naissance; mais après en avoir eu un enfant, il l'avait dotée et mariée à un de ses courtisans. Il prit ensuite de l'amour pour Camille Marcelli, dont il eut aussi une fille; il épousa cette dame d'après les exhortations du pape, le 29 mars 1570. Tourmenté par ces intérêts domestiques, il passa dans l'inquiétude et les soucis les dernières années de sa vie. L'empereur et le roi d'Espagne n'avaient pas voulu reconnaître son nouveau titre: Alfonse d'Este, pour lui disputer la préséance, soulevait l'Italie contre lui; et le grand-duc courait risque de perdre la protection de la maison d'Autriche, à laquelle il avait tout sacrifié, tandis qu'il ne voulait ou n'osait pas accepter l'amitié de Catherine de Médicis et de Charles IX, qui lui était offerte. Cependant sa santé s'affaiblissait: outre la goutte dont il était tourmenté, il avait déjà eu deux attaques d'apoplexie; une troisième le mit au tombeau le 21 avril 1574. Il était âgé de cinquante-quatre ans et dix mois; il en avait régné trente-sept. Il laissait trois fils légitimes et trois enfants naturels: les premiers étaient D. François, qui lui succéda, D. Ferdinand, cardinal, qui régna ensuite, et D. Pierre. S. S—r.

MÉDICIS (François), second grand-duc de Toscane, fils et successeur de Cosme Ier., régna (avec son père), comme prince régent, de 1564 à 1574, et seul jusqu'en 1587. Après avoir, pendant dix ans, gouverné la Toscane, sous l'inspection de son père, il n'avait ni mérité ni obtenu l'amour des peuples. Élevé par une mère espagnole, il s'était proposé pour modèle le caractère et plus encore les manières de cette nation. Sombre, orgueilleux, dissimulé, il inspirait autant de défiance qu'il en éprouvait lui-même; sa sévérité écartait du trône tous les suppliants qui avaient eu un libre accès auprès de son père: il s'était isolé dans l'Etat, de manière à ne voir jamais rien que par ses ministres ou ses favoris. Antoine Sergnidi de Volterra, et la fameuse Blanche Capello (*V.* Capello), dont il était passionnément amoureux, étaient les seules personnes avec lesquelles il sortit de sa réserve; et toutes deux en abusèrent scandaleusement. Cependant il avait un goût particulier pour la chimie; c'était dans son laboratoire, et un soufflet à la main, qu'il recevait ses secrétaires, et qu'il traitait les affaires d'état: aussi les hommes distingués dans les sciences naturelles trouvaient-ils facilement auprès de lui un accès qui était fermé à tout le reste de ses sujets. N'essayant point, comme son père, de maintenir son indépendance entre les maisons de France et d'Autriche, il s'attacha tout entier à la dernière, et se regarda moins comme un prince souverain que comme un vice-roi de Philippe II. A ce prix il obtint de faire reconnaître le titre de grand-duc, qui avait toujours été contesté à son père. Maximilien II signa, le 2 novembre 1575, un diplôme qui érigeait la Toscane en grand-duché, sans faire aucune mention de la bulle du Saint-Siége. La cour d'Espagne imita cette conduite; et le grand-duc fut enfin universellement reconnu. En montant sur le trône, il avait fait enfermer dans un couvent Camille

Martelli, veuve de son père, et l'avait accablée de mauvais traitements. Il avait aussi éloigné de lui ses deux frères : Ferdinand fut envoyé à Rome, et Pierre en Espagne. Averti d'une conspiration trâmée contre lui par Horace Pucci, il ne s'était pas contenté de le faire périr; il avait confisqué les biens de tous ceux qu'il soupçonnait de complicité, ruinant ainsi, sans jugement, les premières familles de ses états. En même temps des impôts excessifs accablaient le peuple; les tribunaux étaient tout-à-la-fois vénaux et cruels; les ministres du duc faisaient haïr leur despotisme et leur dureté; et les crimes s'étaient tellement multipliés, que, dans les dix-huit premiers mois du règne de François, on compta, dans Florence seulement, cent quatre-vingt-six assassinats. D. Pierre de Médicis, de retour en Toscane, avec sa femme Eléonore de Tolède, lui donna un exemple scandaleux de libertinage et de débauche, qui l'entraîna aussi dans le vice : cependant, lorsqu'il eut conçu quelque défiance sur sa fidélité, il la poignarda lui-même, à Castagiolo, le 11 juillet 1576; et le grand-duc, son frère, écrivit à Philippe II, pour l'instruire de cette action, qu'il ne désapprouvait pas. Très-peu de jours après, la sœur du grand-duc, Isabelle de Médicis, femme de Jourdain Orsini, duc de Bracciano, fut étranglée par son mari dans sa terre de Cerreto. Cette princesse était distinguée à la cour par ses grâces, son goût pour la poésie et la protection qu'elle accordait aux lettres : mais elle avoit donné à son mari de justes sujets de soupçonner sa fidélité; et dans cette cour débordée le libertinage était souvent uni à la jalousie la plus féroce. Dans le même temps, François, qui n'avait point d'enfants de l'archiduchesse sa femme, se livrait de plus en plus à Blanche Capello sa maîtresse; et celle-ci, pour mieux assurer sa faveur, supposa un enfant, dont elle parut accoucher le 29 août 1576. On lui donna le nom de D. Antoine de Médicis. L'année suivante l'archiduchesse donna un fils a François; mais étant devenue grosse pour la seconde fois, elle mourut le 11 avril 1578, et fit ainsi place à Blanche Capello, que François épousa secrètement le 5 juin suivant. Il publia son mariage au bout d'une année, lorsque le sénat vénitien eut adopté Blanche comme fille de la République. A cette même époque, François, ne pouvant réussir à se faire livrer ceux de ses ennemis qui s'étaient réfugiés en France et en Angleterre, chargea son secrétaire d'ambassade, Curzio Pichena, de le venger d'eux; il lui envoya d'Italie des assassins et des empoisonneurs; et en peu de temps Bernard Girolami, Antoine et Pierre Capponi, et plusieurs autres grands seigneurs florentins périrent par le fer ou le poison. La rigueur avec laquelle François exigea, en 1580, des impôts exorbitants, pendant que les maladies et la famine désolaient ses états, achevèrent de le rendre odieux au peuple. Le 27 mars 1582, le grand-duc perdit son fils unique dom Philippe; et comme D. Pierre, son frère, ne voulait pas se remarier, et préférait vivre en Espagne dans la débauche, le cardinal D. Ferdinand était devenu l'unique espoir de la maison de Médicis. Il est vrai qu'on crut long-temps à une grossesse de Blanche Capello, et les frères du grand-duc s'attendaient à une nouvelle supposition; mais la grossesse

prétendue était une maladie réelle qui se dissipa d'elle-même. Les brouilleries entre les trois frères de Médicis, plusieurs fois apaisées et renouvelées, furent enfin terminées par l'interposition de Blanche; le cardinal revint en Toscane, pour y passer l'automne de 1587; mais à peine était-il arrivé au Poggio à Caiano, auprès du duc et de la duchesse, que François tomba grièvement malade, le 8 octobre; et le surlendemain, Blanche, sa femme, fut attaquée du même mal. François, alors âgé de quarante-sept ans, mourut, le 19 octobre, et sa femme le 20 du même mois. Les soupçons d'empoisonnement pesèrent tour-à-tour sur Blanche et sur le cardinal. Le dernier succéda paisiblement à son frère; et l'on ne peut savoir aujourd'hui si Blanche, en voulant faire périr le cardinal, s'était, par une méprise, empoisonnée elle-même avec son mari; si Ferdinand avait commis le crime dont on lui voyait recueillir le fruit, ou si la nature avait fait toute seule ce qu'on attribuait à d'aussi grands forfaits. François laissait deux filles, dont l'une, Éléonore, était mariée à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue; l'autre, Marie, n'était âgée que de douze ans. D. Antoine, qui passait pour son fils naturel, fut maintenu, par le grand-duc Ferdinand, en possession des honneurs et des biens qui lui avaient été accordés. La Toscane, pendant le règne de François, n'avait été enveloppée dans aucune guerre; mais elle en avait éprouvé toutes les calamités par la soumission aveugle et servile de son souverain à la cour d'Espagne. Il accablait ses sujets d'impôts, pour fournir des subsides à Philippe II; il s'était ainsi attiré la haine de la France et de Catherine de Médicis, à qui les liens du sang et une gloire commune auraient dû l'attacher. En Italie, des disputes de préséance l'avaient brouillé avec les maisons de Savoie et d'Este: celle de Farnese était, dès son origine, ennemie des Médicis; et François avait humilié aussi les maisons de Gonzague et d'Urbin, en disputant à ces ducs le titre d'altesse qu'il prenait lui-même. Il avait mécontenté davantage encore la république de Venise, qui avait compté sur sa reconnaissance, lorsqu'elle avait adopté Blanche Capello comme fille de Saint-Marc; mais François, par les courses des galères de Saint-Étienne contre les Turcs, provoquait chaque jour ces dangereux ennemis de la chrétienté, et compromettait l'existence de la république, et la paix de toute l'Italie, en attirant sur elle les armes d'une puissance à laquelle lui-même n'était point en état de résister. La république de Gènes avait eu aussi, à plusieurs reprises, à se plaindre des mauvais offices de François: les papes seuls étaient favorables à la Toscane, parce que l'habileté du cardinal de Médicis avait dirigé successivement les élections de Grégoire XIII et de Sixte V. Le duc François détruisit le commerce dans l'état florentin, en le faisant lui-même, parce qu'il soumit tous les négociants qui formaient une concurrence, au plus dur et au plus injuste monopole. L'année 1580 fut marquée par de nombreuses faillites, dont le commerce florentin ne s'est jamais relevé. Il détruisit aussi l'agriculture dans les Maremmes de l'état de Sienne, en doublant le droit d'un écu par muid sur la traite des blés. Cette imposition excessive, dont l'agriculteur ne pouvait se faire rembourser,

fit renoncer à ensemencer les terres. François avait le goût des sciences physiques; et on lui doit même quelques inventions dans les arts mécaniques: il n'était point étranger non plus aux beaux-arts. Buon Talenti, Allori, et Jean de Bologne jouissaient de sa protection : avare en toute autre chose, il dépensait des sommes immenses pour l'architecture, les statues et les tableaux; c'est lui qui fonda, en 1580, la superbe galerie de Florence. Comme l'inquisition ne permettait pas les recherches philosophiques, François encouragea la philologie; l'académie de la Crusca fut fondée pendant son règne, et consolidée en 1582. François accorda des grâces et des pensions aux hommes de lettres distingués de son temps. Alde Manuce le jeune, et Ulysse Aldrovandi étaient en correspondance habituelle avec lui; et ce prince, le plus mauvais souverain, le despote le plus cruel et le plus fourbe qu'ait eu la Toscane, tient un rang distingué parmi les protecteurs des lettres et des arts. S. S—I.

MÉDICIS (D. Antoine), né d'une femme du peuple inconnue, fut l'enfant que Blanche Capello présenta comme étant le sien, et celui du grand-duc François de Médicis, lorsqu'après avoir supposé une grossesse, elle parut accoucher, le 29 août 1576. François, qui haïssait ses frères, eut quelque temps la pensée d'assurer la succession de la Toscane à cet enfant, quoique Blanche lui eût avoué qu'il n'était ni à lui ni à elle: il le combla de biens; et Ferdinand, en succédant à François, lui en conserva la jouissance; seulement il fit entrer dom Antoine dans l'ordre de Malte, pour l'empêcher de se marier, et assurer à sa famille la reversion de ces biens. Dom Antoine, qui, par son caractère facile et aimable, s'était attiré l'attachement universel, fut considéré, pendant quatre règnes, comme membre de la famille de Médicis : il lui rendit d'importants services dans les négociations dont il fut chargé par Ferdinand I, Cosme II et Ferdinand II; et il mourut regretté de tout le monde, le 2 mai 1621, laissant plusieurs enfants naturels, qu'il avait dotés avec ses économies. S. S—I.

MÉDICIS (Ferdinand I), cardinal, grand-duc de Toscane, fils de Cosme Ier., avait trente-six ans, lorsqu'il succéda, le 19 octobre 1587, à son frère François. Décoré du chapeau de cardinal dès l'année 1562, il avait soutenu à Rome avec distinction les intérêts de la Toscane et la gloire de sa maison : il avait fait preuve d'habileté dans la grande école de politique, la direction des conclaves; et il avait déterminé l'élection de Grégoire XIII et de Sixte-Quint. Parvenu au trône de Toscane, il conserva le chapeau de cardinal, jusqu'à ce qu'il eût fait choix d'une épouse qui lui convînt. Il se détermina enfin pour Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine, et petite-nièce de Catherine de Médicis, qui la lui avait recommandée. Son mariage fut quelque temps différé par les intrigues de Philippe II, qui voyait avec peine le grand-duc s'allier ainsi à la France, et par la mort de Catherine de Médicis, survenue le 6 décembre 1588. Il s'accomplit enfin le 25 février de l'année suivante : Christine apporta au grand-duc tous les droits de Catherine à l'héritage du duc Alexandre, et tous ceux de Laurent II de Médicis au duché d'Urbin. François ne pouvait avoir, pour successeur, un homme d'un caractère plus contraire au sien, et plus propre; par ses vertus, à faire ressortir les vices de son

prédécesseur. Ferdinand aussi affable et prévenant que son frère était hautain et réservé, aussi noble et fier dans sa conduite que son frère était vaniteux et bas, aussi généreux que son frère était avare, aussi occupé de la prospérité des peuples que son frère l'était de ses plaisirs, changea en peu d'années l'aspect de la Toscane. Au-dehors il recouvra l'indépendance de sa couronne, que François avait compromise par son attachement servile à l'Espagne; il sut se maintenir neutre entre cette puissance et la France, et se faire respecter de toutes deux : au-dedans il remit les lois en vigueur, réprima l'arrogance et la cupidité des ministres, modéra la cruauté des ordonnances de son prédécesseur, et fit refleurir le commerce. Ce fut lui qui exécuta le projet conçu par Cosme Ier., de former un nouveau port à Livourne, en avant de l'ancien, et de bâtir une ville à côté de ce château que la république de Pise avait de tout temps considéré comme très-important. Il jeta les fondements de la citadelle de Livourne, le 10 janvier 1590 : cependant ni le port ni la forteresse n'ont été terminés sur le modèle qu'il avait adopté. Cosme II, fils de Ferdinand, les achèva sur une plus petite échelle. Dès la mort de Henri III de Valois, Ferdinand entretint une correspondance secrète avec Henri IV, dans un temps où le roi de Navarre n'était encore reconnu par aucun prince catholique. Il lui fit passer de l'argent en 1590, par l'entremise de Jérôme de Gondi, que Catherine avait amené à la cour de France; il mit garnison dans le château d'If, pour protéger Marseille contre les entreprises du duc de Savoie, et s'attira ainsi la haine de ce prince ambitieux. Par-là il se fit aussi, à la cour d'Espagne, de nouveaux ennemis, parmi lesquels on remarquait son frère D. Pierre, qui était retourné auprès de Philippe II, sous prétexte de conclure un mariage dont on le flattait depuis long-temps, mais qui s'y livrait au plus honteux libertinage. Ferdinand, entouré de dangers, et voyant déjà des troupes espagnoles se rassembler en Italie et menacer la Toscane, ne perdit point courage; il redoubla d'activité pour secourir le roi de Navarre, lui avança la solde pour un corps de quatre mille Suisses, lui envoya deux cent mille écus pour entreprendre le siége de Paris, et négocia pour lui avec le duc de Lorraine son beau-père, et avec le pape, qui, par crainte de l'Espagne, n'osait déclarer ses sentiments; mais en même temps il sollicita Henri de changer de religion, et il lui déclara que s'il ne se convertissait avant la fin de juillet 1593, lui Ferdinand serait obligé de faire sa paix avec l'Espagne. Henri changea en effet de religion le 25 juillet; et seulement deux ans après, le 8 septembre 1595, il fut réconcilié avec l'Eglise, toujours par l'entremise du grand-duc. Comme dans le même temps Ferdinand envoyait des secours à l'empereur Rodolphe II attaqué par les Turcs, on a peine à comprendre comment les revenus de la Toscane, ou l'économie de Médicis, pouvaient suffire aux subsides qu'il payait aux deux premières puissances de l'Europe. Ferdinand voulait aussi conserver avec l'Espagne, les dehors de l'amitié et de la déférence; son langage était toujours en contradiction avec ses actions, et sa politique était ternie par la dissimulation la plus profonde. Les vertus de Ferdinand se ressentirent de l'influence que les mœurs espagnoles avaient eue sur toute sa famille. Il

n'avait aucune loyauté dans le caractère: ce fut lui qui, pour soumettre Marseille à Henri IV, s'arrêta au parti de faire assassiner le consul Casaulx; et ce fut encore lui qui fit exécuter ce meurtre le 16 février 1596. (*Voyez* LIBERTAT.) La conservation du château d'If causa, l'année suivante, quelque refroidissement entre Henri IV et le grand-duc; il y eut même des hostilités entre le duc de Guise, qui commandait à Marseille, et don Jean de Médicis, fils naturel de Cosme, que Ferdinand avait chargé de défendre le château d'If avec une flotte toscane. Cependant les deux cours furent réconciliées par le traité de Florence du 1er. mai 1598. Le château d'If fut rendu à la France; et Henri s'engagea de rembourser au grand-duc plus d'un million d'écus d'or, qu'il reconnaissait lui devoir. L'union de la maison de France à celle de Médicis, devint ensuite plus intime par le mariage de Henri IV, avec Marie, fille du grand-duc François, qui fut célébré à Florence le 5 octobre 1600. Mais la légèreté de Marie, et son peu d'affection pour sa famille, rendirent ce mariage inutile pour les Médicis; il ne le fut pas moins pour la France, où le nom de Marie, et celui des deux Florentins ses favoris, Eléonore Dori, ou Galigaï, et Concino Concini, sont également odieux. Le dernier était petit-fils de Barthelemi Concini, premier ministre de Cosme Ier. Presque à l'époque du mariage de Henri IV, ce prince accorda la paix au duc de Savoie, en renonçant à ses droits sur le marquisat de Saluces. Ce traité donna un déplaisir extrême au grand-duc, parce qu'il fermait aux Français l'entrée de l'Italie, et leur otait les moyens de le secourir. Dès-lors il s'efforça de regagner les bonnes grâces de l'Espagne: la mort de son frère, D. Pierre de Médicis, survenue à Madrid, le 25 avril 1604, facilita cette réconciliation que Ferdinand desirait. D. Pierre avait toujours pris à tâche d'aigrir le monarque espagnol contre son frère. Par l'accord de la France et de l'Espagne, le cardinal de Florence, d'une branche cadette de la maison de Médicis, fut élevé au trône pontifical, le 1er. avril 1605: il prit le nom de Léon XI; mais il ne garda que peu de jours cette haute dignité, car il mourut le 26 avril. Ferdinand profita de la paix de l'Europe, pour faire des entreprises contre les infidèles; ses galères, sans cesse en course contre les Turcs, donnèrent des secours aux Druses, alors révoltés contre la Porte; elles firent, pour s'emparer de l'île de Cypre, une tentative qui n'eut pas de succès, et elles prirent et pillèrent la ville de Bona en Afrique. Cependant ce prince resserrait toujours davantage ses liens avec la cour d'Espagne, tandis qu'il s'éloignait de Henri IV. Il donna, en 1608, une preuve décisive de son attachement à la maison d'Autriche, en faisant épouser à son fils Cosme II, alors âgé de dix-huit ans, Marie-Madelène, archiduchesse d'Autriche, sœur de Ferdinand, archiduc de Gratz, qui fut depuis empereur. Cette même princesse était sœur de la reine d'Espagne et de la duchesse de Savoie. Le mariage fut célébré à Gratz, le 14 septembre 1608. Ferdinand ne survécut pas long-temps au mariage de son fils: attaqué d'une hydropisie, il mourut le 7 février 1609, vivement regretté par les Toscans. Aucun prince n'avait mieux su réunir l'économie privée à la magnificence dans les dépenses publiques: la ville de Livourne lui doit son existence; il

y attira une population nombreuse par les franchises les plus étendues; son règlement, du 10 juin 1593, fut comme une charte de liberté pour cette ville et pour son commerce: le dessèchement du Val de Chiane, vallée de soixante milles de long, entre le Tibre et l'Arno, fut encore son ouvrage. Cette vaste étendue de terrain fertile n'était qu'un marais pestilentiel; Ferdinand fit ressortir cette riche campagne de dessous les eaux. Il rendit aussi à l'agriculture les plaines de Pise, celles de Fucecchio, et le Val de Nievole, que des eaux stagnantes rendaient stériles et insalubres. Mais il échoua dans la Maremme, parce qu'en promettant des récompenses à l'agriculture dans cette province, il punissait cependant le succès de la manière la plus sévère, lorsqu'il prohibait la sortie des grains. L'éloignement où sont ces campagnes des marchés toscans, les oblige à exporter par mer tous leurs produits; et lorsque cette exportation leur fut défendue, la misère de la Maremme s'accrut avec une effrayante rapidité. En protégeant l'agriculture, Ferdinand ne négligea pas le commerce; il y prenait lui-même une part très-active. Commanditaire de plusieurs maisons de banque, il s'était associé secrètement au commerce de contrebande que les Anglais et les Hollandais faisaient dans l'Amérique espagnole. Enfin il entretenait pour son compte quatre galions destinés au cabotage de l'Italie et de l'Espagne. Sa protection s'étendit aussi sur les beaux-arts; Jean de Bologne, qui lui était attaché, passait pour le premier sculpteur de l'Europe. Jacques Peri et Jules Caccini, ou Jules Romain, créèrent sous son règne l'opéra; le premier fut l'inventeur du récitatif. La musique, par la protection de Ferdinand, fit des progrès rapides; et la cour de Toscane fut considérée comme l'école du bon goût dans ce genre. Galilée, formé en Toscane par les leçons d'Ostilio Ricci, fut professeur à Pise de 1589 à 1592. Un mécontentement que lui donna Jean de Médicis, le fit passer à l'université de Padoue; mais, avant de mourir, Ferdinand le rappela en Toscane. Le grand-duc Ferdinand laissa quatre fils: Cosme, François, Charles et Laurent; et quatre filles: Éléonore, Catherine, Claude et Madelène. Il assura un revenu de quarante mille écus à chacun de ses trois plus jeunes fils. Tous les fils naturels de son frère Pierre, furent placés dans des couvents. S. S—i.

MÉDICIS (Don Pierre) fils de Cosme, et frère puîné des grands-ducs François et Ferdinand I, troubla pendant toute sa vie la tranquillité de ses deux frères par la violence de ses passions, l'inquiétude de son caractère, et la débauche effrénée à laquelle il se livra. Le grand-duc François lui avait procuré le généralat de l'infanterie italienne au service d'Espagne; et D. Pierre vécut presque toujours à la cour de Philippe II, où il causa des tracasseries continuelles à la maison de Médicis, par ses mauvaises mœurs, ses dettes, et ses demandes d'argent. Il prétendit partager avec Ferdinand l'héritage de Cosme Ier., son père, et de François, son frère; et il traduisit le grand-duc devant tous les tribunaux d'Espagne et de Rome, s'efforçant de faire descendre ce souverain au rang des particuliers, et compromettant sans cesse l'indépendance de sa maison. Marié deux fois, il poignarda sa première femme, Éléonore de Tolède, au palais de Castagiolo, le 11 juillet 1576, sur un soupçon d'infi-

délité. Il épousa, vers la fin de sa vie, une dame portugaise dont il n'eut point d'enfant, et mourut à Madrid le 25 avril 1604, laissant un grand nombre d'enfants naturels, au soin desquels Ferdinand son frère pourvut, en les mettant dans des couvents. S. S—1.

MÉDICIS (Cosme II), quatrième grand-duc de Toscane, était âgé de dix-neuf ans lorsqu'il recueillit, le 7 février 1609, la succession de Ferdinand, son père. Il tenait de lui beaucoup de zèle et d'amour pour ses peuples, et un vif desir d'illustrer son règne par quelques exploits contre les infidèles; mais il lui était fort inférieur en capacité et en vigueur de caractère. La mort de Henri IV, qui suivit d'assez près celle de Ferdinand, ne laissa point à Cosme l'embarras de choisir entre deux puissances rivales, parce que Marie de Médicis, au lieu de suivre les projets de conquête de son mari, rechercha elle-même l'alliance de l'Espagne. La paix intérieure de l'Italie paraissait ainsi assurée; et Cosme put porter toute son attention sur les pays situés au-delà des mers. Il fut sur le point de marier sa sœur Catherine avec le prince de Galles; mais le pape Paul V traversa ce mariage, qui fut enfin rompu, le 16 novembre 1612, par la mort de ce prince. Cosme II avait porté sa flotte à dix galères, avec plusieurs moindres vaisseaux. Il faisait redouter le pavillon toscan dans toute la Méditerranée; sa marine était entretenue presque uniquement par les prises qu'elle faisait sans cesse sur les Turcs. Il continua, comme son père, à donner des secours aux Druses, qui soutenaient, dans le mont Liban, une guerre opiniâtre contre les Turcs. Leur émyr, Fakhr Eddyn, se détermina, en 1613, à se réfugier à Livourne. Il fut accueilli par Cosme II avec l'hospitalité la plus généreuse, et logé dans le palais de Médicis; puis, avec l'aide du vicerοi de Sicile, il fut, en 1615, rétabli dans ses états. Il régna vingt ans encore, pendant lesquels il témoigna sa reconnaissance aux Toscans, en protégeant leurs établissements à Tyr et à Sidon; mais enfin, surpris et enlevé par les Turcs, il fut étranglé à Constantinople, le 13 avril 1635. Le meurtre du maréchal d'Ancre et le supplice d'Éléonore Galigaï, sa femme, brouillèrent, en 1617, la cour de France avec celle de Toscane. Louis XIII réclamait, pour de Luynes, son favori, les biens que Concini et sa femme possédaient en Toscane, tandis que le duc, ne reconnaissant point une confiscation prononcée par les tribunaux français, voulait conserver ces biens aux parens de Concini et de la Galigaï. A ce premier sujet de querelle se joignirent des saisies de vaisseaux toscans, faites à Marseille, et des représailles ordonnées à Livourne, sur les vaisseaux provençaux. Cependant, par l'entremise du duc de Lorraine, ces différends furent accommodés; et Bartolini, ambassadeur de Cosme II, qui avait été pendant quelque temps éloigné de Paris, y fut rappelé. Cosme II, malgré la faiblesse de sa constitution, s'était livré à des exercices violents. Il paraît qu'en chassant dans les Marçmmes, il contracta la fièvre endémique de la province. Quoiqu'il guérît de cette maladie, sa santé fut dès-lors toujours languissante: l'hiver rigoureux de 1620 à 1621 lui occasionna une fluxion de poitrine dont il mourut, le 28 février, à l'âge de trente-deux ans. Il laissait cinq fils et deux

filles; l'aîné de ces enfans, Ferdinand II, lui succéda. Le règne de Cosme II est l'époque où le grand-duché de Toscane a joui de la plus grande prospérité. Si Cosme n'avait pas tous les talents de Ferdinand son père, il fut plus que lui favorisé par la nature et les circonstances. La paix avait régné non-seulement en Toscane, mais dans tous les pays voisins; et le grand-duc n'avait point eu à craindre pour sa sûreté, ou à défendre son indépendance. Au-dedans, les saisons avaient été, pendant qu'il tenait les rênes de l'état, aussi favorables qu'elles s'étaient montrées contraires à Ferdinand; et une grande abondance avait succédé aux disettes dont la Toscane s'était vue frappée à plusieurs reprises pendant le règne précédent. La famille régnante, très-nombreuse à cette époque, était unie par tous les liens de la confiance et de l'amitié. Le frère aîné du duc, Charles de Médicis, avait obtenu le chapeau de cardinal; mais aucune de ses sœurs n'était encore mariée. Cosme II favorisa les arts par sa magnificence, et les sciences par l'amitié qu'il accorda aux hommes qui les cultivaient. Galilée surtout fut traité par lui avec une considération qui apprit aux Toscans l'estime qu'ils devaient à ce grand homme.

S. S—I.

MÉDICIS (Don Jean), fils naturel de Cosme Ier., reconnu par son père et ses frères, avec lesquels il fut élevé, fut un des principaux ministres de Ferdinand Ier. et de Cosme II. Né en 1566, il servit en Flandre sous le prince de Parme; et il y avait acquis une haute réputation militaire : on estimait surtout ses talents pour les fortifications, l'artillerie et la marine. Il fut chargé par Ferdinand de la défense du château d'If, lorsque le grand-duc reçut en gage cette forteresse. Employé dans des négociations importantes auprès des cours de France, d'Espagne et de Rome, il se conduisit partout avec une extrême prudence; mais son goût trop vif pour les plaisirs, et ses opinions trop libres, scandalisèrent la cour de Cosme II, et surtout la grande-duchesse Christine. Le blâme que lui attirait son libertinage détermina, en 1616, Jean de Médicis à quitter Florence pour Venise, où la république lui donna le commandement de l'armée destinée à soumettre les Uscoques. Il profita de la liberté qu'il avait recouvrée, pour épouser sa maîtresse, Livie Vernana, Génoise de la plus basse condition, qu'il avait fait divorcer. Don Jean était âgé de cinquante ans lorsqu'il fit ce mariage scandaleux. Il mourut peu après son neveu Cosme II, à Murano près de Venise, le 19 juillet 1621. Sa veuve, Livie, fut redemandée par les princesses régentes de Toscane, qui la menacèrent de la traduire comme magicienne devant l'inquisition, si elle ne se mettait pas d'elle-même entre leurs mains. Le divorce qui l'avait séparée de son premier mari fut déclaré nul par le pape; tour-à-tour retenue dans un cloître ou dans une forteresse, elle finit ses jours misérablement. Les deux fils qu'elle avait eus de Don Jean, frappés de bâtardise, poursuivis par un prince despotique, punis de toutes leurs tentatives pour maintenir leurs droits, et poussés au crime par le désespoir, furent plus malheureux encore.

S. S—I.

MÉDICIS (Ferdinand II), cinquième grand-duc de Toscane, n'était âgé que de onze ans lorsqu'il suc-

céda, le 28 février 1621, à Cosme II, son père, qui, par son testament, avait réglé l'administration de l'état pendant la longue minorité qu'il prévoyait, appelant à la tutèle les deux grandes-duchesses, sa femme et sa mère, et limitant par plusieurs réglements l'autorité qu'il leur attribuait. Un des ministres-d'état qu'il leur laissait, Pichena, était un homme d'une probité et d'une sévérité de mœurs éprouvée: ses talents le rendaient digne de gouverner un plus grand état; mais une certaine rudesse de caractère, qu'il ne pouvait contraindre, déplut aux régentes; il fut écarté pour faire place à un de ses collègues, Cioli, intrigant avide et flatteur, qui entraîna bientôt dans un extrême désordre les finances et l'administration. Pichena mourut dans sa retraite, le 14 juin 1626. Les princesses régentes auraient pu trouver quelque appui dans les deux bâtards de Médicis, don Antoine et don Jean; mais tous deux moururent en 1621, dans la première année du nouveau règne. Cette même année, Claude de Médicis, sœur de Cosme II, fut mariée à Frédéric de la Rovère, prince héréditaire d'Urbin; mais ce prince mourut deux ans après, le 29 juin 1623, des suites des plus honteux déréglements. Il laissait, de la princesse Claude, une fille, nommée Victoire, seule héritière de la maison de la Rovère. Le vieux duc d'Urbin permit qu'elle fût amenée en Toscane avec sa mère, et promise à Ferdinand II, qu'elle épousa, le 1er. août 1634. Il semblait que cette jeune princesse devait être le gage de la réunion du duché d'Urbin à la Toscane. Déjà ce même duché avait passé, par les femmes, de la maison de Montefeltro à celle de la Rovère; mais les princesses régentes de Toscane n'osèrent point faire valoir leurs droits contre le pape Urbain VIII. Le vieux duc d'Urbin eut la faiblesse de dépouiller sa petite-fille, pour assurer au Saint-Siége la reversion de ses états après sa mort; et les princesses régentes de Toscane ratifièrent cet abandon des droits de Victoire de la Rovère, le 16 novembre 1623. La mère de cette princesse, Claude de Médicis, épousa, en 1625, en secondes noces, l'archiduc Léopold, frère de l'empereur. Enfin, après sept ans de régence, pendant lesquels les deux grandes-duchesses avaient maintenu leur état en paix, mais avaient fait mépriser le gouvernement par leur faiblesse et leur pusillanimité, Ferdinand II en prit les rênes le 14 juillet 1628. Auparavant il avait fait un voyage aux cours de Rome et de Vienne: l'empereur Ferdinand II, son oncle, l'avait accueilli avec la plus vive tendresse; et le grand-duc, par ce voyage, avait perfectionné son éducation déjà soignée, et développé l'esprit délié dont il était doué. En sortant de tutèle il conserva, à sa mère et à son aïeule, une part importante dans le gouvernement; il en accorda une aussi à ses frères, et il maria sa sœur Marguerite à Édouard Farnèse, duc de Parme, mettant ainsi un terme à la rivalité qui avait longtemps divisé les Farnèse et les Médicis. Mais Ferdinand II n'avait pas la main assez ferme pour tenir le gouvernail dans la situation orageuse où se trouvait l'Italie: la guerre excitée par la succession au duché de Mantoue, y avait appelé les Allemands; elle avait compromis le grand-duc avec les Français, à cause des secours que d'anciens traités l'obligeaient à fournir aux Espagnols pour la défense du duché

de Milan : enfin elle introduisit la peste en Lombardie, et de là en Toscane, en 1630 ; cet horrible fléau avait été précédé par de mauvaises récoltes, en sorte que tous les malheurs parurent fondre en même temps sur le grand-duché. Ferdinand, avec un noble courage, résolut de partager les maux de ses sujets, qu'il n'avait pu prévenir. Il ne voulut point s'éloigner de Florence ; mais, du Belvédère où il demeurait, il traversait chaque jour la ville à cheval, avec ses frères, pour faire porter les malades aux lazarets, et pourvoir à la propreté, à l'ordre et à l'abondance, au milieu des pestiférés. Six mille neuf cents victimes furent enlevées par la contagion. Ce même Ferdinand II, qui déployait d'une manière si noble le courage du cœur, manquait absolument de celui de l'esprit : il laissa, en 1631, le pape s'emparer de l'héritage du duc d'Urbin, qui venait de mourir, et il ne réclama, pour la part de sa femme, que les biens allodiaux de la maison de la Rovère. Il permit que ses officiers de santé, frappés d'excommunication par le pape pour avoir fait observer aux prêtres et aux moines les lois de la quarantaine pendant la peste, demandassent pardon à genoux de cette prétendue infraction aux immunités de l'Église. Enfin, en 1633, il laissa traîner à Rome, Galilée, alors septuagénaire et infirme, pour le faire juger par l'inquisition. Deux frères du grand-duc, Mathias et François, étaient entrés, en 1631, au service de l'empereur Ferdinand II, leur oncle ; ils firent tous deux la guerre avec distinction sous Wallenstein, et tous deux ensuite, de concert avec Piccolomini, contribuèrent à découvrir la trahison de ce général. François mourut devant Ratisbonne, en 1634. Mathias, plusieurs années après, passa au service d'Espagne ; et, quand il revint en Toscane, son frère lui donna le gouvernement de Sienne. Marie-Madelène, mère du grand-duc, mourut à Passau, en 1631 ; et Christine, son aïeule, mourut à Florence, le 20 décembre 1636. L'archevêque de Pise et le comte Urso Delci, principaux ministres de ces deux régentes, étaient morts vers le même temps ; et leur conseil étant ainsi absolument dissous, Ferdinand II prit une part plus active dans le gouvernement. Le caractère bouillant et impétueux d'Édouard Farnèse, duc de Parme, beau-frère du grand-duc, et l'orgueil des Barberini, neveux d'Urbain VIII, ayant allumé, en 1641, une guerre entre ce prince et le pape, Ferdinand fit alliance avec les Vénitiens et le duc de Modène, pour secourir son beau-frère. Mais la pusillanimité du grand-duc, et les lenteurs de la république de Venise, nuisirent plus à Édouard que les armes ou les intrigues de ses ennemis : elles lui arrachèrent la victoire des mains, lorsqu'il avait déjà répandu l'alarme dans Rome ; et elles le forcèrent à se prêter à de trompeuses négociations. Dans les deux années suivantes, Ferdinand II fit la guerre au pape sur les frontières de Pérouse ; mais, ce fut avec une mollesse et une timidité qui rendent ridicule jusqu'au récit de ces expéditions. C'est la dernière guerre à laquelle les Toscans aient pris une part active. L'administration intérieure de Ferdinand était plus heureuse : il avait encouragé les lettres et les arts en Toscane, et plus encore les sciences. Les leçons de Galilée avaient inspiré au grand-duc, et à son frère Léopold, le goût le

plus vif pour la physique. Ils faisaient eux-mêmes des expériences, et ils appelaient auprès d'eux tous ceux qui se distinguaient en Europe par leurs progrès dans cette science. Parmi ces physiciens admis à la familiarité des princes, on remarquait Torricelli, Redi et Viviani; ils fondèrent l'académie *Del Cimento* (ou de l'expérience), qu'ils avaient destinée à l'observation de la nature. Le prince Léopold, alors âgé de quarante ans, en fut président, et en fit l'ouverture, le 19 juin 1657. Cette académie, au bout de neuf ans, fut dissoute par suite de quelque discorde entre ses membres; mais ce peu de temps lui a suffi pour acquérir une gloire immortelle par l'activité de ses travaux. Ferdinand II, après avoir eu de sa femme un seul fils, qui fut Cosme III, s'était éloigné d'elle: l'humeur triste, jalouse et superstitieuse de la grande-duchesse Victoire, ne pouvait plaire à son mari: malheureusement l'éducation du jeune Cosme lui fut confiée jusqu'à sa seizième année, et Cosme prit de Victoire tous ses vices, sa superstition, sa jalousie et son aversion pour les sciences. Ferdinand se flatta de corriger les défauts de son fils en le mariant (1661) à Marguerite-Louise d'Orléans, fille aînée du second lit du frère de Louis XIV. Cette princesse, distinguée par sa beauté, sa vivacité et sa grâce française, avait trop de légèreté, de violence et de bizarrerie, pour une cour où les mœurs étaient plus espagnoles encore qu'italiennes. L'époque de ce mariage fut aussi celle de la naissance d'un second fils du grand-duc, qu'on nomma François-Marie: après dix-huit ans de séparation entre les deux époux, on ne s'attendait plus à voir la famille de Médicis recevoir cet accroissement. A peine cependant le mariage de Cosme III était-il célébré, que la cour de Toscane eut à s'en repentir. Marguerite avait donné son cœur au prince Charles V de Lorraine; elle ne vit plus qu'avec une prévention défavorable celui qui avait remplacé son amant. Tout lui déplut en Toscane, la nation, ses usages, ses fêtes et sa langue: lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était grosse, elle porta son aversion pour la famille de Médicis, jusqu'à essayer de se procurer une fausse-couche par les exercices les plus violents. Cependant, le 9 août 1663, elle mit au jour un fils, qu'on nomma Ferdinand. La famille de Médicis, qui, au commencement de ce règne, avait été fort nombreuse, diminuait d'une manière inquiétante. Laurent, fils de Ferdinand Ier., était mort, en 1648, des suites de son inconduite. Deux princes de cette maison étaient cardinaux; mais l'un d'eux, Jean-Charles, frère du grand-duc, mourut d'apoplexie, le 23 janvier 1663. Ses désordres avaient abrégé sa vie, et ses profusions avaient dérangé sa fortune; un génie élevé, une ame généreuse et désintéressée, un esprit vif et brillant, et un grand amour du plaisir, le rendaient cher à la cour, autant qu'odieux à la grande-duchesse. L'autre cardinal, Charles de Médicis, oncle du précédent, était doyen du sacré collége, lorsqu'il mourut le 17 juin 1666, accablé d'années et d'infirmités. Il s'était brouillé avec les princesses régentes au commencement du règne de Ferdinand II, et il avait dès-lors vécu loin de la Toscane. Chargé de la protection des affaires d'Espagne, il avait été magnifiquement récompensé par cette couronne: il possédait d'immenses revenus ecclésiastiques, et il tenait à Rome

le premier rang parmi les cardinaux et les princes. Pour recueillir ces riches bénéfices, les deux frères du grand-duc, Léopold et Mathias, sollicitèrent en même temps le chapeau de cardinal. Jusqu'alors une parfaite harmonie avait régné entre tous les princes de la famille de Médicis: Ferdinand II la vit avec douleur compromise par cette rivalité; il ne voulut point décider entre ses deux frères, et la nomination de la cour demeura suspendue jusqu'à la mort de Mathias, survenue le 11 octobre 1667. Léopold reçut le chapeau de cardinal, le 15 décembre de la même année; et dès-lors toute espérance de succession dans la maison de Médicis fut bornée aux enfants du prince régnant. Quoique cette maison semblât encore éloignée de devoir s'éteindre, la mésintelligence entre Cosme III et sa femme, préparait déjà sa ruine: la violence des passions de Marguerite d'Orléans dégénérait presque en folie; et quelques sacrifices que le grand-duc ou son fils fussent disposés à faire, ils ne pouvaient vaincre l'obstination ou la haine de cette princesse. Elle avait mis au jour, au mois d'août 1667, une fille nommée Anne-Marie Louise, fruit d'une réconciliation momentanée; mais elle montrait de nouveau la plus violente aversion pour son mari, et, à plusieurs reprises, elle avait tenté de s'échapper déguisée pour retourner en France. Ferdinand II crut devoir éloigner d'elle son époux, pour donner à son ame le temps de se calmer. Il fit voyager Cosme en Italie, en Allemagne et en Hollande. Ce jeune prince fit voir que le commerce des savants attirés à la cour de son père n'avait pas été entièrement perdu pour lui. Il visita ensuite l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France; et il revint en Toscane, seulement au mois de février 1670. Il était temps qu'il rentrât dans sa patrie: son père, attaqué d'une hydropisie, mourut, le 24 mai 1670, âgé de cinquante-neuf ans. Le plus affable et le plus populaire des princes de la maison de Médicis, fut aussi peut-être le plus aimé. Une grande douceur de caractère, qui, à la vérité, dégénérait quelquefois en faiblesse, le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient: il vivait avec ses frères dans une intimité qu'on voit rarement chez les princes; le gouvernement était en quelque sorte partagé entre eux, et chacun agissait avec une indépendance presque absolue, assuré d'être approuvé par le souverain et par le peuple, si ses actions avaient pour but le bien commun. Mais la faiblesse de ce grand-duc permit à la cour de Rome de nombreuses usurpations sur la juridiction civile; les anciennes lois de l'état et les droits du souverain furent détruits par les franchises que réclamaient les ecclésiastiques. L'inquisition multiplia ses procédures: Landolfe, Ricasoli et Faustina-Mainardi, furent soumis à une pénitence publique, le 26 novembre 1641, et à une prison perpétuelle, comme soupçonnés d'avoir introduit dans une école de jeunes filles les principes du quiétisme, et les débauches dont on a dans tous les temps accusé les mystiques; et l'inquisiteur fut néanmoins puni par son supérieur, pour ne les avoir pas fait brûler. Cependant ces accusations, appuyées seulement, dit-on, sur une confession révélée, pouvaient être calomnieuses. Le délateur, nommé frère Mario de Montepulciano, n'en acquit pas moins un crédit prodigieux auprès de l'inquisition; et cette affaire troubla long-temps Rome et la

cour de Toscane. Ferdinand II parut aussi étranger aux principes d'économie par lesquels il aurait pu faire prospérer ses états. Les manufactures et l'agriculture ne cessèrent de déchoir pendant tout son règne. Les immenses travaux entrepris pour rendre les Maremmes salubres, demeurèrent sans fruit, et ces provinces devinrent toujours plus désertes. Les contributions furent augmentées d'une manière presque intolérable; et l'impôt sur le sel, qu'on teignit en rouge avec du bois de Brésil, pour découvrir plus aisément la contrebande, causa un mécontentement universel. Le commerce étranger prospéra cependant; et la ville de Livourne s'accrut en population et en richesses, de manière à occuper le premier rang parmi les places de commerce en Italie.

S. S—I.

MEDICIS (Cosme III), sixième grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand II, régna de 1670 à 1723. Parvenu à l'âge de vingt sept ans lorsqu'il recueillit l'héritage de son père, il avait le caractère le plus opposé à celui de Ferdinand II. Dès les premiers mois de son règne, il laissa voir un esprit faible et borné, une vanité insensée, une prodigalité sans proportion avec ses ressources, enfin une hauteur et une réserve à l'égard de ses sujets, qui éloignaient leur amour. Sa femme, en se livrant à son aversion pour lui (*V.* l'article précédent, p. 91), compromettait le sort de la Toscane; mais on ne pouvait nier qu'elle n'eût des motifs pour ne point trouver son mari aimable. En 1671, elle lui donna un second fils qu'on nomma Jean-Gaston; mais dès-lors elle rejeta toute idée de réconciliation: le 22 décembre 1672, elle alla s'établir au Poggio à Caiano, déclarant qu'elle ne reverrait jamais son mari, pour qui elle ne montrait que de l'horreur. Elle demandait avec instance, non point une séparation, mais une cassation de son mariage, auquel elle affirmait n'avoir jamais donné son consentement: elle espérait ensuite épouser le prince Charles de Lorraine, qu'elle aimait toujours avec la même ardeur, et avec qui elle entretenait une correspondance. Mais Cosme ne pouvait consentir à un divorce qui faisait de ses deux fils des bâtards incapables de lui succéder. Enfin, après de longues négociations avec Louis XIV, la grande-duchesse demanda une retraite au couvent de Montmartre, promettant de s'y soumettre à la discipline religieuse. Elle s'embarqua le 14 juin 1675, et fut accueillie à la cour de Louis XIV, de manière à ce que la clôture religieuse ne la privât de presque aucun des plaisirs attachés à son rang. Le départ de la grande-duchesse fit perdre à Cosme III ce qui lui restait de l'affection de ses peuples; cette princesse était aimée autant que la mère du grand-duc était haïe: sans connaître les détails de ses démêlés avec son mari, on comprenait son aversion pour lui, et on la plaignait. Elle gagna également l'affection de Louis XIV et de sa cour, par ses grâces et son esprit, tandis que la liberté dont elle jouissait faisait le désespoir de Cosme; car celui-ci, jaloux par vanité et non par amour, croyait son honneur entaché dès que sa femme sortait des grilles de Montmartre. Dans ces circonstances, ce fut un grand malheur pour la maison de Médicis que la mort du cardinal Léopold: sa santé était affaiblie depuis long-temps; elle fut encore ébranlée par les chagrins que lui causaient les divisions de sa fa-

mille et les défauts de son neveu. Il mourut en 1675. Dès cette époque, les savants, rassemblés pendant le règne précédent, s'éloignèrent de la Toscane; quelques-uns même y furent persécutés par le souverain soupçonneux. Cosme III n'encouragea plus que les poètes disposés à le flatter, ou les artistes qui pouvaient augmenter la pompe de sa cour. En même temps, il augmenta son luxe et sa magnificence, pour démentir les reproches d'avarice que sa femme avait répandus contre lui: sa table seule lui coûtait des sommes prodigieuses; et, pour fournir à ces dépenses, il fut obligé d'accabler ses peuples d'impositions, qui anéantirent le commerce et l'agriculture. Malgré leur séparation, Cosme et sa femme trouvaient le moyen d'empoisonner mutuellement la vie l'un de l'autre. Cosme, tourmenté de jalousie, entourait Marguerite d'espions à Montmartre; il la poursuivait à la cour de Louis XIV par ses délations, et il s'efforçait de la faire enfermer. D'un autre côté cette princesse, passionnée pour le plaisir, ennemie de toute retenue, cherchait tous les moyens d'augmenter la jalousie de son mari. Elle lui écrivit une fois qu'elle était décidée à se donner au diable, afin d'acquérir ainsi le pouvoir de le tuer sans cesse; mais qu'elle songeait, avec désespoir, qu'allant ensuite en enfer, elle l'y rencontrerait de nouveau. En 1680, une maladie de Cosme III, causée par son intempérance et son excessif embonpoint, fit croire à Marguerite qu'il mourrait bientôt: elle s'en réjouit publiquement, et elle annonçait déjà les maximes qu'elle comptait suivre dans l'administration de la régence. Mais Cosme III guérit; et il changea tellement son régime et son genre de vie, qu'il acquit une vigueur qu'il n'avait point eue dans sa jeunesse. Le prince héréditaire, Ferdinand, entretenait avec sa mère une correspondance secrète, qui attira les plus dures persécutions à plusieurs de ses confidents. Fatigué de l'hypocrisie qui régnait à la cour de son père, et qui était tournée en ridicule par tout le reste de l'Italie, il secoua le joug qui lui était imposé, et il prit à tâche de se montrer en tout l'opposé de son père. La timidité de Cosme III, et non sa tendresse paternelle, l'empêcha de réprimer les écarts de son fils. Du moins il voulut le marier; et après une négociation infructueuse avec l'infante Isabelle de Portugal, il lui fit épouser, dans l'hiver de 1688, la princesse Violante de Bavière, sœur de la Dauphine, qui, pour le malheur de la maison de Médicis, se trouva stérile. François Marie, frère du grand-duc, que son humeur enjouée et son goût pour le plaisir appelèrent à une vie toute mondaine, avait cependant demandé, et obtenu, le 2 septembre 1686, le chapeau de cardinal, pour soutenir à Rome les intérêts de sa maison et recueillir les bénéfices qui lui appartenaient. Cosme III, d'autre part, avait marié sa fille, la princesse Anne, à Guillaume, électeur Palatin. Cette princesse avait déjà été offerte aux rois d'Espagne et de Portugal, au Dauphin de France et au duc de Savoie: elle ressemblait par son caractère à son aïeule Victoire et à son père Cosme III; aussi était elle aimée de lui seul, et haïe de la cour et du peuple. Cependant la Toscane était atteinte aussi par des calamités étrangères à son gouvernement. L'empereur avait profité de la supériorité momentanée de ses armes pour lever des contributions ruineuses sur l'Ita-

lie; et Cosme III, obligé d'en payer sa part, s'en était dédommagé par de nouveaux impôts. Au milieu de la misère universelle, il ne diminuait rien de son luxe : les campagnes étaient abandonnées par les cultivateurs désespérés; les artisans se rassemblaient devant le palais pour demander, à grands cris, du pain et du travail, et l'état entier marchait à sa ruine. Cosme III, lorsqu'il vit le mariage de Ferdinand demeurer stérile, s'occupa de marier aussi son second fils, Jean-Gaston; mais, comme il ne voulait point lui donner d'apanage, il songea bien plus à lui trouver une épouse riche, qu'à en choisir une qui pût lui plaire. La princesse Palatine, sœur de Jean-Gaston, fit choix pour lui de la belle-sœur de son mari, Anne Marie de Saxe-Lauembourg, veuve du prince de Neubourg. Quoique l'embonpoint excessif de cette princesse laissât à peine l'espérance de lui voir des enfants, Jean-Gaston se soumit au choix fait par sa sœur et son père: il épousa la princesse de Neubourg, le 2 juillet 1697, et il fixa sa résidence auprès d'elle à Reichstadt en Bohème; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait été sacrifié à l'avarice de son père et de sa sœur. La femme qu'on lui avait donnée, dépourvue de grâces et d'esprit comme de figure, était d'une rusticité rebutante; elle ne savait s'occuper que des soins de son ménage, et de ses nombreux haras : Jean-Gaston, qui aimait la société, les arts, et le beau climat de la Toscane, se vit, avec une profonde douleur, confiné dans un petit village de la triste Bohème, au milieu d'une campagne monotone, que le soleil desséchait sans l'échauffer; les plaines étaient sans richesse, les montagnes sans majesté, et des vents glacés lui rendaient insupportable jusqu'au contact de l'air. Sa seule compagnie était une femme d'une figure repoussante, impérieuse, inquiète, emportée, avide, obstinée et artificieuse. Son premier mari, pour échapper à sa société, s'était consumé par l'ivrognerie. Jean-Gaston, après avoir passé l'hiver avec une épouse si peu aimable, sans voir en elle aucun signe de fécondité, partit tout-à-coup de Bohème, et se rendit à Paris, où sa mère, Marguerite, le reçut avec une extrême tendresse, et le présenta à Louis XIV. Jean-Gaston retourna cependant bientôt en Bohème; mais il ne put y retrouver la paix : il alla chercher dans les villes voisines des occasions de jeu et de débauche, qui ruinèrent tout ensemble et ses finances et sa santé. Son frère Ferdinand, marié de son côté à une princesse sans grâces, avait de même cherché des dédommagements dans le carnaval de Venise, où il avait perdu avec sa santé le dernier espoir de renouveler sa famille. L'état d'infirmité où il était réduit, fit désirer à Cosme III le retour de son second fils. Après de longues et infructueuses négociations pour réconcilier la princesse de Saxe avec son mari; et l'engager à le suivre en Toscane, Jean-Gaston revint seul auprès de son père, au commencement de l'année 1705. Il fit un voyage en Bohème, deux ans plus tard; mais il en revint, en 1708, séparé pour jamais de sa femme. Son frère Ferdinand, dont les maux avaient fait de tels progrès qu'on s'attendait à le voir expirer de jour en jour, voulait faire casser le mariage de Jean-Gaston pour lui donner une autre femme; mais la procédure pour cette cassation, en cour de Rome, pouvait être fort longue, et laissait prévoir un résul-

tat incertain : Cosme III préféra de faire déposer le chapeau de cardinal à son frère pour le marier. François-Marie de Médicis était alors âgé de quarante-huit ans ; mais son extrême embonpoint, et sa santé ruinée par les désordres de sa jeunesse, faisaient douter du succès de son mariage. Ce fut avec un extrême regret qu'il abandonna ses riches bénéfices, son rang à la cour pontificale, dont il avait joui vingt-trois ans, et la protection de la couronne d'Espagne auprès du pape, pour épouser, en 1709, Eléonore Gonzague, fille de Vincent, duc de Guastalla et de Sabionetta ; mais un dernier malheur attendait la maison de Médicis dans ce mariage. La princesse, rebutée par la figure et l'âge de son époux, lui refusa obstinément ses droits ; et malgré l'intercession des ecclésiastiques et de son confesseur, elle persista à vouloir conserver sa virginité. François-Marie, désespéré d'avoir sacrifié sans fruit son rang, sa fortune et son repos, tomba malade de chagrin : il mourut hydropique, le 3 février 1711; et avec lui s'éteignit pour la maison de Médicis toute espérance de succession. Pendant ce temps l'Italie comme le reste de l'Europe était désolée par la guerre pour la succession d'Espagne. Cosme III était demeuré neutre, et il eut le bonheur d'obtenir qu'on respectât ses frontières; mais ce fut en payant d'énormes contributions à toutes les puissances belligérantes. Il est vrai qu'il tirait parti des vexations qu'il éprouvait lui-même, pour accabler ses sujets par des taxes infiniment plus pesantes. Au milieu de la misère publique, il étalait à sa cour un faste excessif; il dépensait des sommes considérables en œuvres pies, et il faisait des pensions à une foule de nouveaux convertis qu'il rassemblait de toute l'Europe. Mécontents d'un souverain qui les écrasait d'impôts, les Toscans se réjouissaient de la ruine de sa famille et de tous les malheurs que leur souverain éprouvait. Ce fut alors que ce prince forma un projet bien extraordinaire, celui de rétablir la république à l'extinction de sa famille. Il communiqua ce projet, qui assurait sa propre indépendance, aux gouvernements d'Angleterre et de Hollande; et tous deux l'embrassèrent avec chaleur, et promirent de le seconder de toutes leurs forces. Mais la mort de l'empereur Joseph, et le changement qui en résulta dans les vues de toutes les puissances, forcèrent, en 1711, Cosme III à y renoncer. Dès-lors il s'occupa d'assurer sa succession à sa fille, l'électrice Anne, qu'il préférait de beaucoup à ses deux fils. L'aîné de ceux-ci, Ferdinand, dont le corps et l'esprit étaient depuis longtemps également affaiblis par une horrible maladie, mourut le 30 octobre 1713, à l'âge de cinquante ans. Les Toscans avaient pour lui l'affection la plus tendre, bien plus parce qu'ils le voyaient en tout l'opposé de son père, que pour ses propres vertus. Cependant il s'était montré fréquemment l'avocat du peuple, le protecteur des lettres, et le défenseur de tous les opprimés. Ferdinand avait obtenu, par la décision et l'impétuosité de son caractère, une grande autorité dans le gouvernement, quoique son père n'eût pour lui aucune tendresse. Jean-Gaston, son frère, était au contraire faible, indolent et facile; il se tint éloigné des affaires, dans lesquelles son père ne désirait point l'admettre : quoiqu'il fût plus jeune que la princesse Anne, celle-

ci ne doutait pas qu'elle ne dût lui survivre, comme il arriva en effet. Cosme, pour complaire à sa fille, fit adopter par le sénat, le 27 novembre 1713, une résolution par laquelle la princesse Palatine était appelée à succéder à la souveraineté, après l'extinction du dernier mâle de la maison de Médicis. Cette princesse n'avait point d'enfants; et reconnaître le droit héréditaire d'une femme, c'était après elle appeler les autres. Les Bourbons descendants de Marie de Médicis, et les Farnèse descendants de Marguerite, pouvaient élever des prétentions; mais leurs droits étaient près de se confondre par le mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse. D'autre part l'avantage de la Toscane, et l'espérance d'augmenter considérablement son territoire, faisaient pencher Cosme-III en faveur du prince héréditaire de Modène. Mais toutes ces négociations d'un prince faible, furent tout-à-coup renversées par la quadruple alliance. L'empereur, la France, l'Angleterre et la Hollande, partageant l'Italie entre les maisons de Bourbon et d'Autriche, réservèrent la succession de la Toscane et du duché de Parme à un infant d'Espagne, à l'exclusion de la Palatine. Celle-ci, ayant perdu son mari le 6 juin 1716, était revenue en Toscane. Des garnisons neutres devaient être mises dans les ports de Livourne et de Porto-Ferraio. Ce traité, publié à Londres, en 1718, causa au grand-duc la douleur la plus vive. Ce prince protesta dans toutes les cours contre la violence qu'on voulait lui faire : il déclara qu'il résisterait à main armée aux puissances qui disposaient de ses états; et son opposition fut secondée par celle de l'Espagne, qui ne voulait point reconnaître la Toscane comme fief de l'Empire. Sur ces entrefaites la grande-duchesse mourut à Paris, le 17 juin 1721, à l'âge de soixante-seize ans; jusque dans son testament on trouve des preuves de la haine qu'elle portait à son mari. Ce dernier mourut à son tour le 31 octobre 1723; à l'age de quatre-vingt-un ans, après le règne le plus désastreux de tous ceux de sa maison. Il laissa sa mémoire en exécration au peuple, son état ruiné par son faste insensé, sa famille désunie par la partialité qu'il montrait à sa fille contre son fils, et son ministère humilié par les lois que lui imposaient les autres puissances. S. S—I.

MÉDICIS (Jean-Gaston), septième et dernier grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, était âgé de cinquante-trois ans lorsqu'il succéda, en 1723, à Cosme III, son père. Déjà son esprit était affaissé par les chagrins qu'il avait éprouvés, et sa santé fort altérée. Son extrême indolence l'avait éloigné du gouvernement, auquel il aurait pu prendre une grande part sous un vieillard octogenaire. Au reste, depuis longtemps on disposait de sa succession, et l'Europe entière s'occupait à régler le sort de ses états : il parvenait donc au trône comme un usufruitier plutôt que comme un maître; aussi en prit-il possession avec indifférence, et presque avec dégoût. Cependant le premier acte de son administration fut d'éloigner de la cour la foule de moines, de faux dévots et de délateurs, dont Cosme III s'était entouré, et de supprimer les pensions énormes faites aux nouveaux convertis, et qui ruinaient son père. Sa sœur qu'il haïssait, et qui avait causé tous ses malheurs, s'enferma dans le couvent *della Quiete*; tandis que

Violante de Bavière, veuve de son frère, reçut de lui beaucoup de preuves d'attachement; et que cette princesse seule parut avoir quelque pouvoir sur lui. Quant à sa femme, qui vivait toujours en Bohème, il n'avait plus aucune correspondance avec elle. Jean-Gaston forma sa cour de jeunes gens qui partageaient son humeur enjouée et qui l'aidaient à se distraire de la tristesse de sa situation. Un changement rapide s'était opéré dans les mœurs à son avénement au trône: le peuple toscan, qui, sous Cosme III, avait paru le plus religieux, le plus sombre et le plus nonchalant de l'Europe, reprit tout-à-coup sa gaîté et sa vivacité. Jean-Gaston, en réformant la plus grande partie des dépenses de son père, avait aussi su diminuer considérablement les impôts; il supprima divers monopoles, abolit les supplices atroces qu'ordonnait le dernier duc: l'espionnage et l'inquisition dans l'intérieur des familles avaient cessé; et les Toscans, qui, depuis cinquante ans, voyaient dans la maison de Médicis l'objet de leur haine, recommencèrent à s'attacher au moment où elle allait s'éteindre. En même temps Jean-Gaston résistait tour-à-tour aux cours de Madrid et de Vienne avec une grande fermeté: il ne voulut point recevoir l'infant d'Espagne dans ses états, ou les garnisons espagnoles dans ses ports; et, opposant l'une à l'autre les puissances qui avaient contracté la quadruple alliance, il sut, malgré tout le monde, maintenir son indépendance. Cependant il ne faut pas faire honneur uniquement à son caractère, de la résistance qu'il opposa long-temps aux premières puissances de l'Europe: il faut aussi rendre justice au respect qu'on montrait alors pour les droits d'un prince et d'un peuple indépendants; à la répugnance avec laquelle on employait la force, même pour assurer le repos de l'Europe; enfin à la patience avec laquelle on négocia pendant treize ans, au risque de brouiller vingt fois des alliés, plutôt que d'agir arbitrairement. Par un traité du 25 juillet 1731, entre Jean-Gaston et Philippe V, la successibilité de l'infant D. Carlos à Jean-Gaston fut enfin reconnue, mais le titre de grande-duchesse et le droit de régente furent attribués à la Palatine, si elle survivait à son frère. Tous les biens-fonds de la maison de Médicis durent suivre le sort de la souveraineté; mais les meubles et les effets précieux devaient demeurer à la disposition de Jean-Gaston et de sa sœur. Le grand-duc consentit enfin à recevoir à sa cour l'infant d'Espagne, et les garnisons espagnoles dans ses ports. A cette époque, la princesse Violante était morte; et Jean-Gaston, qui la pleura amèrement, et dont la santé était tellement affaiblie qu'il était forcé de garder le lit, se livra entièrement à Jules Dami, son valet-de-chambre, dont il avait fait son favori et le distributeur de toutes les grâces. L'infant don Carlos s'était rendu en Toscane à la fin de l'année 1731, après avoir séjourné quelques mois auprès de Jean-Gaston, qui le reçut avec la plus grande cordialité; il passa dans le duché de Parme, dont le gouvernement lui était déjà dévolu par l'extinction de la maison Farnèse. C'est de là qu'il partit, en 1733, pour faire la conquête du royaume de Naples, lorsque la guerre éclata entre la maison de Bourbon et celle d'Autriche. Cette conquête changea le sort de la Toscane. Les mêmes puissances qui, pour maintenir l'équi-

libre de l'Italie, avaient voulu que le grand-duché appartînt à la maison de Bourbon, crurent alors convenable d'en assurer la souveraineté à un prince ami de la maison d'Autriche, François III, duc de Lorraine, époux de Marie-Thérèse fille de l'empereur. Des préliminaires, arrêtés en 1735, entre les cours de France et d'Autriche, furent acceptés, au mois d'avril 1736, par les rois d'Espagne et de Naples. Le duc de Lorraine céda son duché au roi de Pologne, pour être ensuite réuni à la France, en échange de la succession éventuelle de la maison de Médicis; et Jean-Gaston se vit obligé de reconnaître un nouvel héritier de son trône. Cependant la tête de ce souverain s'affaiblissait : il gardait le lit depuis plusieurs années, et il n'était entouré que de vils bouffons et de créatures méprisables par qui il laissait vendre tous les emplois; enfin le gouvernement de Toscane tombait dans l'anarchie la plus dégradante. Sur ces entrefaites, des garnisons allemandes vinrent remplacer les troupes espagnoles dans les principales places de l'état; elles prêtèrent serment d'obéissance à Jean-Gaston, le 5 février 1737. Mais le grand-duc ne survécut pas longtemps à cet événement; attaqué de la pierre et d'une goutte remontée, il expira le 9 juillet 1737, avant d'avoir pu conclure avec le duc de Lorraine le traité qu'il avait ébauché pour la succession de ses biens allodiaux et pour les droits de sa sœur. Mais la princesse Palatine trouva, dans les égards du nouveau duc François, et du prince de Craon chargé par lui de gouverner la Toscane, un dédommagement à ses pertes. Par un pacte de famille, fait à Vienne le 31 octobre 1737, elle assura au grand duc l'entière succession de la maison de Médicis, se réservant seulement une rente viagère de quarante mille écus florentins. Quoiqu'une part lui fût promise dans le gouvernement, son âge et ses infirmités l'en éloignèrent. Elle mourut enfin le 18 février 1743, âgée de soixante-seize ans; avec elle s'éteignit l'illustre maison des Médicis. Cependant une branche de cette famille, séparée dès le commencement du quatorzième siècle de celle qui a régné en Toscane, s'était établie anciennement dans le royaume de Naples : d'elle sont sortis les princes d'Ottaiano, dont la famille existe encore. — Parmi les nombreux écrivains qui ont tracé l'histoire des Médicis, nous indiquerons seulement les principaux : *J. M. Bruti*, *Florentinæ historiæ libri VIII*, Lyon, 1562, in-4°., se terminant à la mort de Laurent de Médicis; ouvrage devenu rare, ayant, dit-on, été supprimé par les grands-ducs qui le trouvaient écrit avec trop de liberté. — Varchi, *Histoire des révolutions de Florence sous les Médicis*, Cologne (Augsbourg), 1721, in-fol., trad. en français par Requier, Paris, 1765, 3 vol. in-12. — *Les anecdotes de Florence, ou l'histoire secrète de la maison de Médicis*, par Varillas; la Haye, 1685, in-12; production romanesque, encore plus décriée que les autres écrits historiques du même auteur. — *Histoire du grand-duché de Toscane sous les Médicis* (par Galluzzi), Florence, 1781, 5 vol. in-4°. ou 9 v. in-8°., trad. en français (par Villebrune et Mlle. Keralio), Paris, 1782-83, 9 v. in-12. S. S-i.

MÉDICIS, papes. *V.* CLÉMENT VII, LÉON X et LÉON XI.

MÉDICIS, reines de France. *V.* CATHERINE, VII, 377, et MARIE, XXVII, 64.

MÉDICIS ou MEDICHINO (Jean-Jacques). *V.* Marignan.

MEDICUS (Frédéric-Casimir), médecin et botaniste, né à Grumbach, en 1736, devint conseiller de régence en Bavière, directeur de l'université de Heidelberg, de la société palatine-économique de Lautern, et conservateur du jardin de botanique de Mantheim. Il a puissamment contribué à propager la plantation et la culture de l'acacia *Robinier*, en publiant, dans un journal qu'il fit paraître à cet effet, de 1794 à 1803, ses idées et ses vues (1). Il mourut le 15 juillet 1808. Nous citerons de lui : I. *Lettre sur la destruction de la petite vérole*, Francfort et Leipzig, 1763, in-8°. Il s'élevait dans cet écrit contre la méthode échauffante, généralement employée alors contre cette maladie, et proposait d'administrer des rafraîchissants et du quinquina, dans l'intention de diminuer la suppuration, pendant la durée de laquelle il croyait que le virus se développait. II. *Description d'une épidémie bilieuse, dans laquelle la méthode tonique offrait beaucoup plus d'avantages que les autres*, insérée dans le Recueil d'observations, Zurich, 1764, 2 vol. in-8°., en allemand. III. *Histoire des maladies périodiques*, 1764, 1794, in-8°. en allemand. Il préconise l'emploi du quinquina dans toutes ces affections, et précise les cas où il faut lui associer l'opium. IV. *De la force vitale*, Manheim, 1774, in-4°. Il établit dans cet ouvrage, que la matière, par elle-même incapable de mouvement, ne saurait être la cause des mouvements vitaux. Il admet que le principe vital réside dans le cerveau, et coule à travers les nerfs. Il reproduit l'opinion émise par Lecat, que les ganglions nerveux empêchent les mouvements vitaux d'être soumis à la volonté. V. *Uber die Veredlung der Rosskastanje*, Lautern, 1780, in-4°. ; dissertation curieuse, où il développe les divers avantages qu'on peut retirer du marron d'Inde. VI. *Traité sur l'art de faire de beaux jardins*, Manheim, 1782, in-8°., en allemand. VII. *Observations de botanique*, Manheim, 1782, in-8°. VIII. *Abrégé de l'histoire et de la description du Japon*, d'après Kæmpfer, Francfort, 1783, in-8°., en allemand. IX. *Philosophie botanique*, Manheim, 1789, in-8°., en allemand. X. *Sur les arbres de l'Amérique septentrionale*, Manheim, 1792, in-8°., en allemand. XI. *Histoire de la botanique de notre temps*, ibid., 1793, in-8°. de 96 pag. en allemand, XII. *Sur les vrais principes de la culture du fourrage*, Leipzig, 1796, in-8°., en allemand. XIII. *Journal des forêts*, t. 1er., 1re. partie, Leipzig, 1797, in-8°. ; 2e. partie, ibid., 1799, en allemand. Il n'en a pas paru davantage. XIV. *Considérations sur l'anatomie des plantes*, Leipzig, 1799, in-8°., en allemand. XV. *Petit Plan d'économie rurale*, Manheim, 1804, in-12, en allemand. XVI. *Lettre* à M. François de Neufchâteau, *sur le robinier*, traduite de l'allemand, 1804, in-12. XVII. *Traité d'économie rurale*, Leipzig, 1807, 2 vol. in-8°., en allemand. P. et L.

MEDINA (Michel), religieux franciscain, natif du diocèse de Cordoue, mort à Tolède vers 1580, se rendit très-habile dans les langues orientales, dans la connaissance des Pères, des conciles, de l'antiquité sa-

(1) Ce journal, intitulé : *Unfächter Acacienbaum*, formé 5 volumes in-8°., composés chacun de six cahiers, excepté le dernier, qui n'en a que quatre. On y joint un supplément au tome IV, qui contient la table des quatre premiers volumes.

crée et profane. Ses ouvrages, écrits d'un assez bon style, pour le temps, tiennent plus de la théologie positive que de la scolastique. On les recherche encore aujourd'hui. Les principaux sont: Un *Traité de la foi*, Venise, 1564, où l'auteur discute la matière fort amplement. — *Traité de la continence des ecclésiastiques*, imprimé à la suite du précédent. — *Traité du purgatoire.* Il parle de l'institution des évêques, des prêtres et de tous les ministres; l'on a remarqué qu'il ne regarde pas le sous-diaconat comme un sacrement, quoiqu'il le croie institué par Jésus-Christ.—Plusieurs autres Traités sur la pénitence, l'humilité, la restitution, les indulgences, etc. L'*Apologie* qu'il publia en 1558, à Alcalà, pour son confrère Ferus ou Sauvage contre Dominique Soto, lui attira quelques désagréments: elle fut mise à l'index, et il se vit lui-même obligé de rendre raison de sa foi. — Plusieurs théologiens espagnols du même nom ont laissé des ouvrages oubliés aujourd'hui. — Un autre MÉDINA publia, vers 1550, un *Traité de la Navigation*, qui fut traduit en français en 1554. — Enfin, deux poètes de la même nation ont aussi porté ce nom; l'un d'eux, né à Murcie, au commencement du dix-septième siècle, a laissé un recueil estimé, imprimé à Madrid en 1715, 1 vol. in-4°. T—D.

MEDINA-SIDONIA (GASPAR-ALONZO PÈREZ DE GUZMAN duc DE), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Espagne (*V.* GUZMAN, XIX, 266), était gouverneur de l'Andalousie, à l'époque de la révolution qui plaça D. Juan de Bragance, son beau-frère, sur le trône de Portugal (1640). D. Juan, après avoir pris les mesures les plus propres à assurer la tranquillité intérieure du royaume, s'empressa de détourner les armements du roi d'Espagne, en lui suscitant de nouveaux ennemis: en conséquence il envoya le marquis d'Ayamonte au duc de Medina pour l'engager à faire soulever l'Andalousie, et à s'en déclarer souverain. La facilité qu'Ayamonte fit voir au duc dans l'exécution de ce dessein, le séduisit; mais le plan de la conjuration fut découvert par l'indiscrète vanité d'un moine qu'Ayamonte avait dépêché à Lisbonne, pour informer le roi du succès de ses démarches. Le duc de Médina reçut inopinément l'ordre de se rendre à Madrid. Dans le premier moment, il balança s'il ne fuirait pas en Portugal; mais l'idée de passer le reste de sa vie sur une terre étrangère, le détermina à obéir. A son arrivée à Madrid, il descendit à l'hôtel du duc d'Olivarès, premier ministre, son proche parent; et après en avoir reçu l'assurance qu'un aveu sincère de tout ce qui s'était passé lui sauverait la vie, il lui déclara le plan qu'il avait arrêté avec le marquis d'Ayamonte: il fut ensuite introduit dans le cabinet du roi, à qui il répéta l'aveu de son crime, lui demandant pardon dans les termes les plus touchants. Le roi mêla ses larmes à celles du coupable, et lui accorda une grâce entière. Cependant le duc reçut l'ordre de ne point s'éloigner de Madrid; et l'on envoya des garnisons dans les châteaux de son domaine. Olivarès lui conseilla, pour effacer tout-à-fait l'impression fâcheuse que pouvait laisser sa trahison, d'appeler en duel le roi de Portugal; et malgré toutes ses observations pour être dispensé d'une démarche aussi ridicule, il fut obligé de signer un cartel de défi, qu'Olivarès rédigea

lui-même, et qui fut adressé à toutes les cours de l'Europe. Cette pièce, vraiment singulière, a été publiée par Laclède (*Histoire de Portugal*), par l'abbé de Vertot (*Révolut. de Portugal*), etc. Le duc de Médina se trouva, au jour fixé, près de Valence d'Alcantara, sur la frontière des deux royaumes, armé de toutes pièces, et accompagné de toute la suite d'un chevalier errant. Le roi Jean, comme on le pense bien, n'y vint point, ni personne de sa part. Depuis ce moment, le duc de Médina vécut dans une telle obscurité, que l'histoire ne fait plus aucune mention de lui. (*V.* Ayamonte, III, 134.) W—s.

MÉDYN (Abou), fils de Hammad, fils de Mohammed, docteur arabe, était originaire de Fez, et mourut en 589 (1193 de J.-C.) Ses écrits lui ont acquis une grande réputation, et lui ont donné, dit Hadji Khalfa, une place honorable parmi les écrivains du premier rang : ils sont répandus principalement dans la Barbarie, où ils sont fort estimés. Nous ne connaissons jusqu'ici que l'abrégé de son ouvrage intitulé, *Tohfet alazyb wa·nozhet allabyb* (*Présent fait à l'homme d'esprit, et amusement du sage*), publié par Fr. de Dombay, Vienne, 1805, in-8°., avec une traduction latine. C'est une collection de trois cent quarante-une sentences ou proverbes, dont quelques-uns étaient déjà connus, et qui justifient, à tous égards, l'opinion que les Arabes se sont faite du talent de l'auteur. La traduction est fort souvent inexacte. M. de Silvestre de Sacy en a relevé les erreurs dans le *Mag. encycl.* de 1808, tom. VI, p. 426 et suiv. R—d.

MÉEL (Jean), peintre flamand, connu en France sous le nom de Miel, naquit en 1519. Son premier maître fut Gérard Seghers; il était déjà regardé comme son premier élève, lorsqu'il résolut de se rendre à Rome. L'étude des plus beaux ouvrages que renferme cette ville, lui fut extrêmement profitable. Le premier tableau qui le fit connaître, fut le *Baptême de Constantin* qu'il peignit pour l'église de Saint-Martin de' Monti, et dans lequel il s'efforça d'imiter la manière de Claude Lorrain. Il peignit ensuite d'autres ouvrages; et Alexandre VII lui ayant demandé un tableau pour la galerie de Montecavallo, Méel y peignit *Moïse frappant le rocher*. C'est à cette époque qu'André Sacchi frappé du talent que Méel déployait soit dans l'histoire, soit dans le genre plus vulgaire, où son compatriote Pierre de Laar dit le Bamboche avait excellé, le prit en amitié, et le mit de moitié dans ses travaux. Il avait été chargé de peindre la *Revue de la cavalerie du pape*, tableau qui existe encore dans le palais Barberini. Il voulut que Méel l'aidât; mais ils finirent par se brouiller, et Sacchi le chassa de son école en lui disant d'aller peindre ailleurs ses bambochades. Ce te disgrace lui fut utile; car il résolut de changer de manière, d'agrandir son style, et de prouver qu'il était capable de traiter tous les genres. En conséquence, il se rendit à Bologne, où il copia les ouvrages les plus renommés des Carraches. Ces copies qui excitèrent l'admiration, existent encore à Gènes. De là il se rendit à Parme, où il fit également une étude particulière des chefs-d'œuvre du Corrège. De retour à Rome, il peignit dans l'église de Saint-Laurent in Lucina, trois *Miracles de la vie de saint Antoine de Padoue*, dans le style du Carrache. Il exécuta alors

plusieurs fresques au Vatican, près de la chambre du pape. Ces ouvrages lui méritèrent, en 1648, le titre d'académicien; et le duc de Savoie, Charles Emanuel, l'ayant appelé à sa cour sur le bruit de sa réputation, le nomma son premier peintre, et le décora de l'ordre de saint Maurice. Chargé d'orner le château de la Vénerie, Méel y peignit onze sujets des métamorphoses, et dix sujets de chasses, tels que, l'*Assemblée des chasseurs*, l'*Allée au bois*; le *Cours du cerf*, la *Curée*, et six *Chasses de différents animaux*. Malgré la faveur dont il jouissait, le désir de revoir Rome le poursuivait sans cesse. Il chercha tous les moyens de quitter Turin; mais le duc n'ayant pu se résoudre à le laisser partir, Méel en conçut un tel chagrin, qu'il en tomba malade, et mourut en 1664. Quoique son talent le portât de préférence vers les tableaux de genre, on admire dans ses compositions historiques la couleur et l'expression; mais il pèche par le dessin, la grâce et la noblesse. C'est dans les tableaux de chevalet qu'il a excellé. Il traitait ordinairement des sujets tirés de la vie commune. Plein de finesse, de piquant et d'esprit, sa couleur vigoureuse et brillante ajoute encore au charme de ses tableaux. Ses fonds sont ordinairement très-clairs, et les devants touchés avec force; les ombres en sont larges et prononcées, comme s'il eût toujours fait ses études en plein soleil. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux de ce maître: I. *Un pauvre demandant l'aumône à des paysans qui prennent un repas à la porte de leur chaumière.* II. *Le barbier napolitain*, pendant du tableau précédent. III. *Une Halte militaire.* IV. *La Dînée des voyageurs*, pendant du tableau précédent. Jean Méel s'est aussi distingué dans la gravure à l'eau-forte. On connaît en ce genre plusieurs morceaux de sa composition. Les figures et les animaux qu'il y a introduits sont dessinés avec esprit et exécutés d'une pointe facile et gracieuse. Les pièces sont au nombre de neuf: l'*Assomption de la Vierge*, et une *Sainte Famille*, toutes deux in-folio; quatre *Sujets champêtres*, format in-4°, et d'une exécution charmante; enfin trois *Sujets de bataille*, in-folio, pour les guerres de Flandre de Strada. Ses peintures du château de la Vénerie ont été gravées au burin, en vingt-une pièces, par G. Tasnière. P—s.

MEELFUHRER (Rodolphe-Martin), savant philologue, né à Anspach, vers 1670, était fils d'un ministre luthérien, qui a joui de quelque réputation parmi ses coreligionnaires. Il fréquenta dans sa jeunesse les principales universités d'Allemagne, s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, et termina ses cours avec un éclat extraordinaire, en soutenant quatre thèses l'une en grec, la deuxième en hébreu talmudico-rabbinique, une autre en hébreu littéral et la dernière en arabe. Ces dissertations académiques ont été imprimées sous les titres suivants: *De quæstione: An S. Matthæus, evangelium græcè scripserit?* Altdorf, 26 jun. 1696. — *De benedictione sacerdotali*, Giessen, 5 jun. 1697. — *Dissertatio philosophica inauguralis ex philosophiâ ebraeâ*, ibid., 25 aug. 1697. — *De arabicæ linguæ utilitate*, ibid., oct. 1697. Vers la fin de l'année 1712, il se rendit à Augsbourg; et, le 9 janvier suivant, il déclara à l'assemblée des pasteurs, que son intention était de rentrer dans le sein de l'Église.

catholique. Il publia différents écrits pour expliquer les motifs de son changement; mais ils furent censurés et condamnés par le synode de Ratisbonne. Meelfuhrer finit par se réconcilier avec les principes du luthéranisme, et en fit de nouveau profession, en 1725. Il essaya de colorer son inconstance par des raisons qui furent diversement appréciées; il se rendit peu après à Gotha, d'où il passa en Hollande, dans l'espoir d'y obtenir un emploi. N'ayant pu y réussir, il revint en Allemagne; mais il fut arrêté à son passage à Fulde, par l'ordre de l'empereur, et transféré au château d'Egra, où l'on croit qu'il termina ses jours en 1729. Indépendamment des écrits de controverse dont on a parlé, et qui ne présentent aucun intérêt, on a de lui : I. *De Germanorum in litteraturam orientalem meritis dissertatio*, Altdorf, 1698, in-4°. Ce n'était que le prodrome de son grand ouvrage *De Germaniâ orientali*. II. *Jesus in Talmude, sive Dissertationes philologicæ II, de iis locis in quibus per talmudicas Pandectas Jesu cujusdam mentio injicitur*, ibid., 1699, in-4°. III. *De Talmudis versionibus*, 1699. IV. *Accessiones ad Almeloveenianam Bibliothecam promissam et latentem*, Nuremberg, 1699, in-8°. de 176 pag. (*V.* Almeloveen, I, 602.) V. *De mitis Hebræorum in rem litterariam*, Wittemberg, 1699, in-4°. VI. *De fatis litteraturæ orientalis*, ibid., 1700, in-4°. VII. *Consensus veterum Hebræorum cum Ecclesiâ christianâ, ac vetustissimis eorum monumentis*, etc., Francfort, 1701, in-4°. VIII. *De causis synagogæ errantis*, Altdorf, 1702. IX. *De impedimentis conversionis Judæorum*, ibid., 1707. Meelfuhrer est l'éditeur des *Lettres* de J.-Christ. de Boineburg à J. Conrad Dieteric, Nuremberg, 1703, in-12. W—s.

MEERBEECK, (Adrien Van), chroniqueur flamand, né à Anvers en 1563, professa les humanités et la rhétorique dans différentes écoles, fut nommé recteur du gymnase d'Alost, et mourut vers l'an 1627. Il a publié, en flamand, une *Chronique universelle* du seizième siècle, Anvers, 1620, in-fol., fig. Elle est intéressante, surtout pour la suite des événemens qui se sont passés dans les Pays-Bas. L'auteur a eu pour but principal de relever les erreurs de Van-Meteren (*V.* Meteren), et des autres historiens protestants. Meerbeeck est encore l'auteur d'un *Éloge funèbre* de l'archiduc Albert, gouverneur de la Flandre, en latin, en français et en flamand, Bruxelles, 1622, in-8°.

W—s.

MEERMAN (Guillaume), auteur hollandais, fils d'un bourgmestre de Delft, et né dans la dernière moitié du seizième siècle, fit quelques campagnes sur mer, s'adonna ensuite à l'étude, voyagea, en 1612, dans les contrées nord-ouest de l'Amérique pour la recherche d'un passage aux Indes-Orientales; et il périt vraisemblablement dans cette aventureuse expédition, car on n'a pas eu de ses nouvelles depuis. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Comedia vetus of Bootsmans praetje*, 1612, in-4°., réimprimé en 1718 et 1732, Amsterdam, in 8°., avec de savantes notes par G. Van-den Hoven, et un glossaire des mots obscurs ou surannés. Il écrivit, vers la même époque, un autre livre (*Malle Waegen*), qui ne parut que long-temps après, et que l'on trouve dans l'édition de Vanden Hoven, de la *Comedia vetus*, laquelle est une satire sur les querelles théologi-

ques des Arminiens et des Gomaristes de Hollande, au dix-septième siècle. L'auteur reproche aux réformés d'avoir encore conservé trop de choses du papisme. G. Meerman était marin, comme on l'a dit; et c'est dans les termes et les usages de marine qu'il a pris les principales allégories de son livre. A. B—T.

MEERMAN (GÉRARD), né à Leyde, en 1722, de la même famille que le précédent, se fit, dès son jeune âge, remarquer par son savoir. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il composa son premier ouvrage: son goût pour les lettres ne se démentit jamais depuis; et, malgré les charges qu'il occupa, il trouva le temps de composer divers écrits estimables. Il avait fait plusieurs voyages de 1744 à 1747, lorsqu'à son retour, en 1748, il fut nommé conseiller pensionnaire de la ville de Roterdam, place qu'il remplit avec un collègue jusqu'en 1753, et seul jusqu'en 1767, où il s'en démit volontairement. Il avait été, en 1757, envoyé en Angleterre, pour régler quelques différends de commerce qui existaient entre cette puissance et la Hollande. Il était, depuis 1766, conseiller au haut tribunal de la Vénerie de Hollande et de West-Frise, lorsqu'il mourut à Aix-la-Chapelle le 15 décembre 1771. L'empereur lui avait conféré le titre de baron de l'Empire. Louis XV, auquel il avait fait present de quelques manuscrits importants provenant de la bibliothèque des Jésuites, le décora de l'ordre de Saint-Michel, quoiqu'il fût protestant. Grand amateur des livres, Meerman en avait une collection immense et précieuse. Il avait acheté la bibliothèque de François-Paul Chiva, chanoine de l'église de Saint-Jean de Jérusalem à Valence en Espagne; et ce fut dans ses mains que passèrent, à l'exception d'un très-petit nombre, les manuscrits du collége de Clermont, ou des jésuites de Paris. Voici la liste des ouvrages de G. Meerman : I *Diatriba antiquario-juridica exhibens nonnullas de rebus mancipi et nec mancipi, earumque nuncupatione conjecturas*, Leyde, 1741, in-4°. II. *Specimen calculi fluxionalis*, 1742, in-4°. III. *Specimen animadversionum criticarum in Caii institutiones*, Madrid, 1743, in-8°.; Paris, 1747, in-8°., édition augmentée, et réimprimée, en 1753, dans le tome septième du *Novus Thesaurus juris*. IV. *Conspectus novi Thesauri juris civilis et canonici*, 1751, in-8°. C'est le programme de l'ouvrage suivant. V. *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, 1751-54, sept volumes in-folio. Le nombre des pièces contenues dans cette collection, qui n'a ni ordre ni table, est de 108. On trouve la liste de ces pièces, non-seulement dans les dernières éditions de la *Bibliotheca juris selecta* de Struve, et dans l'*Histoire littéraire du droit*, par Nettelblad, mais encore dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque d'Orléans* (*V.* FABRE, XIV, 23). A la tête des divers volumes, sont des préfaces beaucoup moins étendues, moins érudites, et moins instructives que celles du Trésor d'Otton. Mais Meerman a eu le soin utile, le plus souvent négligé par Otton, d'indiquer les dates et les lieux des éditions des ouvrages réimprimés dans son recueil. Un supplément a été publié par Meerman fils (*V.* ci-après). VI. *Conspectus originum typographicarum, proxime in lucem edendarum*, 1761, in-8°.; traduit en

français par l'abbé Goujet, sous le titre de : *Plan du traité des origines typographiques, par M. Meerman*, 1762, petit in-8°. Le traducteur y a joint quelques notes. VII. *Origines typographicæ*, la Haye, 1765, deux tomes en un volume in-4°., avec un portrait de l'auteur, gravé par Daullé, un beau portrait de Laurent Coster, par Houbraken, et neuf planches gravées, exécutées avec soin, et qui sont les copies figurées de plusieurs anciens types, lesquels donnent une idée exacte des caractères dont on s'est servi pour exécuter quelques-unes des plus anciennes impressions. Ce savant ouvrage est le plus beau titre littéraire de l'auteur, quoique le plus noble des sentiments, l'amour de la patrie, l'ait égaré et porté trop loin. La cause de J. L. Coster, prétendu inventeur de l'imprimerie (*V.* Coster, X, 58), y est défendue aussi bien qu'une mauvaise cause peut l'être. Malgré la science et les talents de Meerman, on regarde comme une fable tout ce qu'il dit de Coster; et les nouveaux efforts de M. Koning, qui a publié récemment une *Dissertation sur l'origine, l'invention et le perfectionnement de l'Imprimerie* (1), n'ont point fait changer d'opinion. Le système de Meerman a d'ailleurs été réfuté d'une manière victorieuse, et d'après un monument authentique, par M. A.-A. Renouard, qui a fait voir que les informes essais de typographie attribués à L. Coster, et que l'on supposait de 1436 à 1442, ne sont pas antérieurs à 1467 (*V.* son *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur*, t. II, p. 152-158). Henri Gockinga donna en hollandais un abrégé de l'ouvrage de Meerman (Amsterdam, 1767, in-8°.), à la suite duquel est un catalogue, composé par J. Visser, des livres imprimés dans les dix-sept provinces des Pays-Bas, avant 1501. L'ouvrage publié par Jansen, et intitulé, *De l'Invention de l'Imprimerie* ou *Analyse des deux ouvrages publiés sur cette matière, par M. Meerman*, Paris, Schœll, 1809, in-8°., est une traduction du travail de Gockinga, fondu et combiné avec le *Conspectus*. Le Catalogue de Visser y a été conservé et augmenté d'environ deux cents articles. VIII. *Gerardi Meerman et doctorum virorum ad eum epistolæ atque observationes de chartæ vulgaris seu lineæ origine*, la Haye, 1767, petit in-8°. L'éditeur de ce volume fut Jacques Van Vaassen. L'académie de Göttingue avait proposé un prix pour rechercher l'origine du papier fait de chiffons de linge. Meerman, après avoir fait imprimer une lettre sur ce sujet dans les *Nova acta eruditorum*, de septembre 1761, proposa un prix de vingt-cinq ducats sur le même sujet. Le prix fut remporté par G. Mayans, et adjugé, en 1763, par l'académie de Göttingue. Il résulte de ces recherches, que l'on ne connaît point de pièce authentique en papier de chiffons de linge ou toile antérieure au 14e. siècle. Les auteurs, dont on trouve des morceaux dans ce volume sont Meerman, J.-Ch. Gottsched, Charles-André Baelle, Gerdès, Paul-Daniel Longueil (Longolius), Greg. Mayans, André Coltée Ducarel, H. Cannegieter, H. W. Qualenbrink, J. S. Heringen, J. Ph. Murray. Meerman a fourni différentes notes à

(1) Amsterdam, 1819, in-8° de 180 pag. et 7 pl. Cet ouvrage n'est que le précis d'un autre plus considérable, publié par M. de Koning, en langue hollandaise, et qu'avait couronné la société des sciences de Harlem, en 1816.

l'*Anthologia latina* de P. Burmann le neveu; il avait projeté des *Antiquitates typographicæ pragmaticæ*, qui eussent fait suite à ses *Origines typographicæ*, ainsi que des *Analecta Belgica*. Il s'était aussi occupé d'une *Historia regum Vandalorum in Africâ*. A. B—T.

MEERMAN (JEAN), fils unique de Gérard, naquit en 1753. Dès son bas âge, il annonça son goût et ses dispositions pour les belles-lettres. Il n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en hollandais le *Mariage forcé*, de Molière; et cette traduction fut imprimée, toutefois avec quelques corrections de Vass, maître de l'enfant. A quatorze ans, il fut envoyé à Leipzig, et admis au nombre des pensionnaires d'Ernesti. Après avoir achevé ses études académiques, il voyagea en Saxe, en Prusse, à Gœttingen, et vint terminer ses études à Leyde, s'y fit recevoir docteur en droit en 1774, visita ensuite la France, l'Italie, l'Allemagne, et plus tard la Grande-Bretagne et l'Irlande. A son retour, il fut nommé échevin de la ville de Leyde, donna sa démission en 1751, et parcourut de nouveau la Prusse, l'Autriche, l'Italie. Il revint dans sa patrie en 1792. De 1797 à 1800, il alla en Danemark, Suède, Norvège, Finlande, et Russie. Cette vie active ne l'avait pas empêché de cultiver les lettres; Meerman avait remporté en 1784, un prix extraordinaire à l'académie des inscriptions et belles lettres de Paris. Sous le règne de Louis Buonaparte, il fut directeur des beaux-arts et de l'instruction publique du royaume de Hollande, et il mérita bien de son pays par le zèle et le succès avec lesquels il remplit cette fonction. Lorsque l'usurpateur réunit ce pays à la France, Meerman devint comte de l'empire et sénateur : il faisait partie de cette majorité toujours disposée à souscrire à toutes les volontés du maître. Il est mort le 19 août 1815, laissant généreusement à la ville de la Haye, pour être rendue publique, la riche bibliothèque de son père, qu'il avait lui-même beaucoup augmentée. On a de lui : I. *Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et fœderati Belgii res publicas*, Leyde, 1774, in-4°. II. *Supplementum novi Thesauri juris civilis et canonici*, la Haye, 1780, in folio, formant le huitième volume de l'ouvrage de son père. (*V.* HARMENOPULE, t. XIX, pag. 449.) III. *Discours qui a remporté le prix de l'académie des inscriptions de Paris, sur la question : Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses et la ligue des Provinces-unies; développer les causes, l'origine, la nature et l'objet de ces associations politiques*, ibid. 1784, in-4°. IV. *Discours présenté à l'académie de Châlons-sur-Marne, en 1787, sur la question qu'elle avait proposée : Quels sont les meilleurs moyens d'exciter et d'encourager le patriotisme dans une monarchie sans gêner ou affaiblir en rien l'étendue de pouvoir et d'exécution qui est propre à ce genre de gouvernement?* Leyde, 1789, in 8°. On trouve à la suite le discours de Mathon de la Cour, qui avait remporté le prix (*V.* MATHON DE LA COUR). V. *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains* (*V.* GUILLAUME, tom. XIX, pag. 117-118), la Haye, 1783-97, cinq volumes in-8°. en hollandais : ce livre a été traduit en allemand. VI. *Relations de la Grande-Bretagne et l'Irlande*,

de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile, 1787-94, cinq parties in-8°., en hollandais. VII. *Relations du nord et du nord-est de l'Europe*, 1805-1806, 6 vol. in-8°., aussi en hollandais. Dans ces deux importants ouvrages, l'auteur rend compte des observations intéressantes qu'il a faites dans ses divers voyages. VIII. *Hugonis Grotii parallelon rerum publicarum liber tertius de moribus ingenioque populorum Atheniensium, Romanorum, Batavorum*, Harlem, 1801-1802, trois volumes in-8°, avec le texte hollandais. C'est la première édition du seul livre qui reste de cet ouvrage de Grotius. (*V.* Grotius, xviii, 543-44.) L'éditeur y a joint une dissertation sur la comédie des *Chevaliers* d'Aristophane. IX. *Grotii epistolæ ineditæ*, 1806, in-8°. (*V.* Grotius, xviii, 552.) X. *Fragments de l'histoire du siége et de la prise de Leyde* (en 1400), sous Jean de Bavière. XI. *Des preuves de la sagesse divine que fournit l'histoire*, Mémoire lu à la société littéraire *Diligentiâ*, à la Haye, 1806, in-8°. de 53 pag. (en holl.) XII. *Sur le redoublement de la voyelle dans la langue hollandaise*, ibid., 1806, in-8°. de 65 pag. Combattant sur ce point l'orthographe de M. Siegenbeek, adoptée par le gouvernement et prescrite pour les actes publics, il autorise pour toutes les voyelles le redoublement que son adversaire n'admettait que pour l'E et l'O. XIII. *Parallèle entre Josias, Antonin le pieux, et Henri IV*, la Haye, 1807, in-8°. (en hollandais.) XIV. *Montmartre, poème en vers hexamètres hollandais avec une traduction française*, Paris, 1812. Il existe une édition séparée du texte hollandais. XV. *Discours sur le premier voyage de Pierre-le-Grand, principalement en Hollande*, 1812, in-8°. Enfin on lui doit une traduction hollandaise de la *Messiade* de Klopstock, dans le même mètre que l'original, et ornée de très-belles gravures. Il a laissé en manuscrit et en hollandais : — 1°. *Mémoires sur Christian II, roi de Danemark, relativement aux affaires des Pays-Bas.* — 2°. *Mémoires sur Jeanne-d'Arc* : l'auteur avait lu ces deux morceaux dans des sociétés littéraires. — 3°. *Notices et Pièces officielles concernant les événements politiques des années* 1801 *à* 1811. — 4°. *Notice des événements qui se sont passés en France en* 1814. Il s'occupait de la publication de l'*Histoire des voyages exécutés par l'empereur Charles-Quint, depuis l'an* 1514, *jusqu'à sa mort, par Jean Vandeness.* On a son Éloge, en hollandais, par J. W. te Water (dans les *Mémoires de la société de littérature hollandaise de Leyde*, in-4°., 3 août 1816, pag. 3-43); en latin, par H. C. Cras (1817, in-8°. de 125 pag., avec un frontispice gravé offrant son portrait) : le même, en français, traduit par M. Krafft (dans les *Annales encyclopédiques*, de Millin, février 1818). A. B—t.

MÉGABYSE, l'un des héros de la Perse, figura parmi les sept conjurés qui renversèrent du trône le faux Smerdis, l'an 521 avant J.-C. Lorsqu'il fut question de délibérer sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à son pays, il opina pour le régime olygarchique; mais l'avis de Darius, qui tendait à rétablir l'unité de pouvoir l'emporta, et Mégabyse, comme les autres grands de l'état, se soumit à l'ascendant de cet habile rival. Darius, qui aurait pu le craindre, lui témoigna une

confiance généreuse, qui ne fut pas trompée : Mégabyse eut une part importante aux événements glorieux de son règne, et par ses exploits personnels étendit la puissance de la Perse. Demeuré en Europe après la désastreuse expédition de Scythie, il soumit les Périnthiens, subjugua divers peuples de la Thrace, s'empara de la Pannonie, dont il fit passer en Asie presque tous les habitants, et fit reconnaître à la Macédoine la domination de Darius. Il fit rappeler en Perse Histiée de Milet, l'un des chefs remuants des Grecs d'Asie ; et la révolte postérieure de cet homme justifia bientôt ses craintes. Si l'on en croit Hérodote, Darius ouvrant un jour une grenade qu'il tenait à la main, quelqu'un lui demanda quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit. « Je voudrais, répondit le » prince, avoir autant de Mégabyse, » et j'en serais plus flatté que de la » possession de la Grèce entière. » Plutarque rapporte, avec plus de fondement peut-être, que cet éloge fut appliqué à Zopyre fils de Mégabyse. Une seule action de Zopyre effaça tous les services de son père. Les Babyloniens s'étant révoltés contre leur gouverneur, et l'ayant mis à mort, Zopyre se présenta aux rebelles, le nez et les oreilles mutilés, et criant vengeance contre Darius, qu'il accusait de l'avoir réduit à cet état. Sa fureur hypocrite inspira la confiance ; il parvint à se faire remettre le commandement, et s'en servit pour replacer Babylone sous le joug qu'elle avait voulu secouer. Cet acte extraordinaire de dévoûment, qu'on serait tenté de révoquer en doute s'il n'appartenait pas aux mœurs orientales, arracha cette exclamation à Darius : « Que » n'ai-je perdu vingt Babylones, et » sauvé Zopyre à ce prix de la fu» reur de son zèle. » Les successeurs de Darius héritèrent de sa reconnaissance. F—T.

MÉGABYSE, fils de Zopyre, obtint la main d'Amytis, fille de Xerxès et sœur d'Artaxercès, qui lui succéda. Cette union ne fut pas heureuse, et Mégabyse ne tarda pas à découvrir dans sa femme une conduite adultère ; il s'en consola par ses travaux guerriers, dont nous devons le récit à Ctésias. Xerxès ayant jeté sur lui les yeux pour piller le temple de Delphes, Mégabyse repoussa cette mission, et demanda des ordres qui convinssent mieux à un guerrier. Artaban, après avoir fait poignarder Xerxès, réservait le même sort à Artaxercès ; il chercha un auxiliaire dans Mégabyse, et lui découvrit ses desseins : celui-ci tourna contre le meurtrier ces révélations imprudentes ; mais les conjurés, animés plutôt que découragés par la mort de leur chef, prirent les armes, et Mégabyse reçut une blessure dangereuse en remportant sur eux une victoire complète. Un nouvel ennemi de l'Etat se présentait à combattre en Égypte ; Inare de Libye, appuyé par les Athéniens, s'était rendu maître d'une grande partie du pays, et bravait l'autorité du *grand roi*. Mégabyse reprit successivement le terrain, et força le rebelle à se replier sur Byblos, avec six mille Grecs, qui lui restaient. Le siége aurait été long et meurtrier ; Mégabyse aima mieux accorder une capitulation l'an 459 avant J.-C. La reine-mère, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avait été tué en marchant contre Inare ; accabla le roi d'importunités pour obtenir la violation du traité qu'avait conclu Mé-

gabyse : elle allait même jusqu'à demander la tête de ce général, qui avait pu se résoudre à favoriser des traîtres. Artaxerxès résista cinq ans aux instances de cette femme vindicative ; mais au moment où Mégabyse venait d'être vaincu par Cimon dans la Cilicie, l'an 450 av. J.-C.) il eut la lâcheté de livrer à sa mère Inare, cinquante Grecs, malheureux dont la mort fut le partage. Leur vainqueur, indigné, se retira dans son gouvernement de Syrie ; il prit les Grecs sous sa protection, et se vit bientôt à la tête de cent cinquante mille hommes. Osiris, envoyé contre lui par Artaxerxès avec une armée supérieure en nombre, fut complètement défait. Ménostratès, qui le remplaça, ne fut pas plus heureux. Des paroles séduisantes furent alors portées à Mégabyse, qui céda au désir de reparaître à la cour. L'inimitié d'Artaxercès épia un prétexte pour le perdre : son beau-frère l'ayant prévenu à la chasse, en tuant un sanglier, cette atteinte portée à sa dignité lui parut digne de mort, et il consentit avec peine à ce que le coupable subît simplement l'exil. Mégabyse, disgracié, vécut cinq ans à Cyrthe, sur la mer Rouge : il parvint enfin à éloigner ses gardiens, en leur persuadant qu'il était attaqué de la lèpre ; il revint à la cour, fut réintégré dans ses honneurs, et mourut à l'âge de soixante-seize ans, laissant deux fils héritiers de sa valeur.

F—t.

MÉGANCK (François-Dominique), théologien appelant, était né à Menin, vers 1683, et fit ses études à Louvain. Il s'y lia avec des théologiens unis de principes et d'affection au clergé d'Utrecht ; et étant devenu prêtre, il passa lui-même en Hollande, en 1713, pour y professer ces mêmes principes avec plus de liberté. Il se dévoua tout entier à cette cause, et la soutint par ses démarches et par ses écrits. Il exerça le ministère dans plusieurs villes de Hollande, sous l'autorité des archevêques d'Utrecht (*V.* Meindartz), et figura dans le concile que ce parti tint à Utrecht en 1763 ; on trouve de lui, dans les actes du concile, sept rapports sur les matières agitées dans cette assemblée. Il prenait alors le titre de doyen du chapitre d'Utrecht, qui n'est point reconnu à Rome, et qui n'est composé que de pasteurs des villes voisines ; c'est en quelque sorte un chapitre *in partibus*. Méganck quitta l'exercice de ses fonctions en 1771, et mourut le 12 octobre 1775, à Leyde, où il avait été long-temps pasteur. Les ouvrages de ce théologien sont, un écrit latin pour la défense des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus* ; la *Réfutation d'un traité du schisme*, en hollandais, 1724, in-12 ; *Défense des contrats de rente rachetables des deux côtés*, 1730, in-4° ; *Suite de la défense*, 1731, in-4° ; *Remarques sur la Lettre de l'évêque de Montpellier, au doyen Van Erkel, contre l'usure*, 1741, in-4°. de 59 pages ; ces trois derniers écrits sont en faveur du prêt à intérêt, matière qui excitait alors de vives discussions parmi les appelants de Hollande. Méganck se prononça pour le prêt, et cite dans ses *Remarques* dix-huit écrits publiés dans le même temps et dans le même sens que le sien : il fut réfuté par Legros et Petitpied. Méganck est encore auteur d'une *Lettre sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs*, 1763, in-12 de 191 pages ; lettre dirigée contre les erreurs de Pierre Leclerc, autre écrivain appelant, et

qui fut réimprimée en 1772, avec des augmentations. Méganck y prouve que la primauté du pape n'est pas une simple prérogative d'honneur, mais une primauté d'autorité et de juridiction, et qu'elle est d'institution divine; mais en admettant ce principe, il en rejetait les conséquences dans la pratique, et refusait de se soumettre de fait à cette juridiction qu'il reconnaissait en théorie. P-c-t.

MÉGASTHENES, historien et géographe grec, fut envoyé comme ambassadeur de la part de Seleucus Nicator à Sandrocottus, roi de l'Inde, pour affermir l'alliance que ces deux monarques venaient de conclure. Il alla jusqu'à la grande cité de Palibothra, où il fit un séjour de plusieurs années. A son retour il publia un ouvrage sur l'Inde et la Perse, où il paraît avoir décrit les pays qu'il avait traversés, les institutions et les mœurs de leurs habitants, soit d'après ses propres observations, soit d'après des sources persanes et indiennes. Les fragments cités par Strabon, Josèphe, Arrien, Elien, Athénée et autres, prouvent combien cet ouvrage offrait de notions intéressantes, variées et authentiques, et combien les critiques dédaigneuses que Strabon en a faites, étaient injustes et mal raisonnées. Les distances que Mégasthènes déclare avoir prises en notant les *stathmes* (Strab. xv, p. 689), et non pas dans quelques anciens travaux astronomiques, se trouveront justes si l'on veut admettre que par stades, Mégasthènes entend une des nombreuses mesures indiennes. Il avait observé que dans l'Inde, l'ombre en certaines saisons tombait au nord; il avait appris que dans les parties méridionales on voyait l'Ourse disparaître à l'horizon (Strab., tom. II, p. 76). Il n'a pas beaucoup exagéré, en parlant des bambous ayant trois coudées de périphérie: il y a des auteurs modernes qui vont presqu'aussi loin (*Wahl*, II, 765). Le tigre royal de Bengale est bien deux fois plus long qu'un lion. Le Gange, à son embouchure et dans ses crues, peut bien avoir cent stades égyptiens (deux lieues et demie) de large. Le singe blanc à visage noir, paraît une variété du *Simia Faunus*, qui est blanc au ventre et à la poitrine. La division des Indiens en *sept* castes, au lieu de *quatre*, prouve la bonne-foi de Mégasthènes, et son amour de l'exactitude; il a voulu marquer quelques-unes des subdivisions des castes qui ont également frappé et embarrassé les modernes: on peut juger, en lisant l'*Enumération* de M. Colebrooke (*Asiat. Research.* v), combien il est facile de multiplier les divisions et de s'y égarer. Les mœurs et usages des Bramines, les exercices superstitieux des gymnosophistes ou *Vanaprasta's*, leur attitude immobile, le caractère bruyant des fêtes religieuses indiennes, sont autant de traits curieux et vrais dont Strabon est redevable à Mégasthènes. Cet observateur attentif a très-bien distingué les Bramines ou *Brachmani* des Bhouddistes ou Schamaniens, qu'il appelle *Sarmanes;* comme les Bhouddistes qualifient eux-mêmes leur dieu suprême, de *Samana*, pacifique, ou de *Schramana*, diligent: on ne peut guère douter que le système du Bhouddisme n'existât dès-lors, sous une forme régulière, et en guerre ouverte avec le Braminisme. Le penchant des adorateurs de Bhoudda pour la vie d'anachorète, pour les sorcelleries, les enchanteurs, les talismans, n'avait pas échappé à Mégasthènes. Il nous

semble même qu'en distinguant entre le culte de Bacchus, suivi dans les provinces montagneuses, et celui d'Hercule, dominant dans les plaines, ce voyageur a fait allusion à la division des Bramines en sectateurs de Vischnou et de Schiva. On pourrait s'étonner de ce qu'il semble représenter tous les Indiens comme ne sachant ni lire ni écrire, ce qui est contraire aux témoignages d'autres anciens sur l'existence de l'art de l'écriture dans l'Inde; mais, en lisant le passage avec attention, il nous a semblé qu'il ne veut parler que des soldats, des marchands, des laboureurs, en un mot, des classes qui se rencontrent dans un camp ou dans une marche militaire. Un autre fragment très-remarquable prouve combien Mégasthènes faisait attention à la civilisation intellectuelle des nations, et quelle était son impartialité, même en se trompant; c'est le passage du troisième livre sur l'Inde, rapporté par saint Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, I, 305) : « Tout ce que les Grecs disent sur la » nature des êtres, est également » connu des *Philosophes* étrangers, » tels que les Brachmanes dans l'Inde » et les Juifs dans la Syrie. » Il est vrai que, comme habitant de l'empire de Séleucus, il avait été à portée d'observer le génie élevé des Hébreux auquel lui et Théopompe, seuls parmi les Grecs, ont rendu quelque justice. Les fables qu'il rapporte sur les hommes à un seul œil, sur les Pygmées, etc., etc., sont des peintures exagérées que les Indiens lui auront faites sur quelques peuplades très-difformes et de très-petite stature, retrouvées par des voyageurs modernes dans les montagnes du Tibet. Ainsi Mégasthènes était un homme très-digne de foi, pour un ancien; et son ouvrage nous serait sans doute d'une grande utilité pour comparer l'état de l'Inde au troisième siècle avant J.-C., avec l'état moderne. Mais combien d'autres pertes de ce genre n'avons-nous pas faites! Onésicrite, Daïmachus, Aristobule, et d'autres compagnons d'Alexandre, avaient tous recueilli des observations sur l'Inde; et tous, quoique traités de menteurs par l'ingrate antiquité, n'avaient probablement pas mérité ce nom plus que Mégasthènes. Le fameux Annius de Viterbe a publié de prétendus *Annales Persici et Indici* METASTHENIS (*sic*), qui ne sont pas authentiques, mais qui peuvent, d'après les conjectures du savant M. Fortia d'Urban, contenir quelques fragments défigurés du véritable ouvrage. M. B—N.

MÉGE (D. Antoine-Joseph) (1), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né, en 1625, à Clermont en Auvergne, prit l'habit religieux à l'âge de dix-huit ans, et, après avoir terminé ses études, fut chargé de l'enseignement des novices : il s'appliqua ensuite à la prédication; et, sur la fin de sa vie, s'étant retiré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il y partagea son temps entre l'étude et la prière, et mourut le 15 avril 1691, dans de grands sentiments de piété. D. Mége a traduit en français : le *Traité* de saint Ambroise sur les avantages de la virginité, Paris, 1655, in-12; et le *Psautier royal*, ou les Psaumes attribués à dom Antoine, roi de Portugal, Toulouse, 1671, in-16. On cite encore de lui : I. La *Morale chrétienne*, fondée sur l'Écriture et expliquée par les SS.

(1) Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ce religieux a trois articles dans les tables de la *Biblioth. historiq. de la France*, où l'on distingue D. Mége, D. Ant. Joseph et D. Jos. Mége.

Pères, Paris, 1661; 2°. éd., 1664, in-12. C'est une traduction du livre de Jonas, évêque d'Orléans : *De Institutione laïcali*. II. *Explication* ou *Paraphrase des psaumes de David*, tirée des SS. Pères et des interprètes, ib., 1675, in-4°. et in-8°. III. *Commentaire sur la règle de saint Benoît*, etc., ib., 1687, in-4°. Il y établit des maximes opposées à celles de l'abbé de la Trape, et par conséquent plus appropriées à la faiblesse humaine. Les rigoristes l'accusèrent de relâchement, et ils parvinrent à faire condamner son livre dans une assemblée des supérieurs de la congrégation. IV. *La vie de saint Benoît, par saint Grégoire-le-Grand*, avec une explication des endroits les plus importants, etc., ibid., 1690, 1737, in-4°. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition dans les notes. L'auteur n'épargne rien pour y prouver que saint Grégoire a été bénédictin. V. Quelques ouvrages ascétiques peu importants, et dont on trouvera les titres dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de saint Maur*, par D. Tassin, pag. 132-140. D. Mége a laissé en manuscrit : *Annales congregationis S. Mauri ab anno* 1610 *ad ann.* 1653, 7 vol. in-fol. Cet ouvrage était conservé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. W—s.

MEGERDITCH, célèbre docteur arménien, que ses talents en peinture ont fait surnommer *Naghasch* ou le *Peintre*, naquit vers la fin du quatorzième siècle, dans le bourg de Borh, situé près de Paghasch, ou Bitlis. Célèbre parmi ses compatriotes par ses poésies et son éloquence, il ne jouissait pas d'une moindre estime parmi les Musulmans. Lié d'une étroite amitié avec le vartabied Constantin Vahgetsi, qui fut patriarche d'Arménie, sous le nom de Constantin V, il vint le trouver en l'an 1430, lors de son inauguration, et il en obtint le siége épiscopal d'Amid. De retour dans son diocèse, Megerditch mit beaucoup d'ardeur à relever et à décorer magnifiquement les églises qui tombaient en ruines. Bien plus, profitant du crédit dont il jouissait auprès de son souverain Hamzah, chef de la race des Turcs Ak-Koïounlou, qui gouvernait alors la Mésopotamie et une partie de l'Arménie, il parvint à alléger considérablement les charges qui pesaient depuis long-temps sur les Chrétiens de ces deux pays. En 1439, Hamzah lui permit de réparer et d'agrandir la cathédrale d'Amid; il en fit une des plus belles églises de l'Arménie. Les Musulmans, furieux du crédit qu'il avait sur l'esprit de leur prince, s'efforcèrent de le perdre. Toutes leurs tentatives furent vaines pendant quatre ans; enfin, en 1443, ils s'adressèrent au sulthan Schahrokh, fils de Tamerlan (*V.* Chah-Rokh-Mirza, VII, 671), au monarque des Othomans, et au sulthan d'Égypte. Hamzah ne put défendre plus long-temps son protégé, qui, pour conjurer l'orage, fut obligé de s'enfuir d'Amid, et de se retirer à Constantinople. De cette ville, Megerditch passa en Crimée, où il fut fort bien accueilli par le vartabied Sarkis, vicaire du patriarche dans ce pays. Il y résida pendant plusieurs années; et pour reconnaître l'hospitalité qu'il en avait reçue, il orna de ses peintures les églises arméniennes de Kaffa. En 1447, il revint à Amid, où régnait alors Djehangir, fils de Hamzah : non moins bien disposé pour les Chrétiens, et pour Megerditch en particulier, il lui permit de rétablir la cathédrale, qui avait été

renversée pendant son absence. Depuis il gouverna paisiblement son diocèse, et il mourut en 1470. Tous les ouvrages composés par Megerditch sont en vers, et pour la plupart relatifs à des sujets religieux; on en trouve plusieurs dans le nº. 130 des Manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roi.

S. M—N.

MÉGERLIN (David-Frédéric), théologien et philologue allemand, était né dans le Wurtemberg, au commencement du dix-huitième siècle. Appelé à Montbelliard pour remplir les fonctions de recteur du gymnase et de second pasteur de l'église allemande, il fut obligé de quitter cette ville, en 1734, lors de son occupation par les troupes françaises. Il retourna dans le Wurtemberg, et y obtint une cure de campagne; mais il en fut privé quelque temps après, à cause de son inconduite. S'étant retiré à Laubach, et ensuite à Francfort, il y trouva quelques ressources dans la publication de ses ouvrages, et dans l'enseignement de la langue française; il mourut à Francfort, en 1778, à l'âge d'environ soixante et treize ans. On cite de lui: I. *Tractatus de scriptis et collegiis orientalibus*, etc., Tubingen, 1729, in-4º. II. *Catalogus edendorum XX scriptorum philologico-critico-theologicorum*; ibid., 1729, in-4º. III. *Hexas orientalium collegiorum philologicorum*, ibid., 1729, in-4º. IV. *De Bibliis latinis Moguntiæ primò impressis ann.* 1450 *et* 1462, ibid., 1750, in-4º. V. *Vermischte Jubel*, etc. (Pensées diverses sur l'année du jubilé des Chrétiens et des Juifs), Francfort, 1751, in-4º. VI. *Preuve irréfragable de la vérité de la religion chrétienne*; avec un supplément contenant le Guide de la conversion des Juifs (en allem.), ibid., 1767, in-4º., et beaucoup d'autres ouvrages du même genre pour convertir les Juifs au christianisme. VII. *Grundriss der Offenbahrung*, etc. (Plan de la révélation), ibid., 1769, in-8º. Il prétend prouver dans cet ouvrage, que Mahomet est l'antechrist ou le dragon annoncé par l'Apocalypse. VIII. *Theologischer gluckureana*, etc. (Gratulation théologique aux potentats invités à réunir leurs forces pour chasser les Turcs de l'Europe), Wetzlar, 1770. IX. *Die turkische Bibel*, etc. (La Bible turque); première traduction allemande du Coran, faite sur l'arabe, Francfort, 1772, in-8º. Mégerlin avait publié, dès 1750, un *Programme* en latin, sur la nécessité d'une nouvelle traduction allemande du Coran; mais il n'a pas réussi à en donner une meilleure que celles qui existaient déjà. Il était très-médiocrement instruit dans les langues orientales; et d'ailleurs il paraît avoir manqué des secours dont il avait besoin pour ce travail. On préfère à la traduction de Mégerlin, celle de Théodore Arnd, faite sur la version anglaise de G. Sale, Lemgo, 1746. W—s.

MEGGENHOFFEN (Ferdinand, baron de), l'un des chefs de l'illuminisme en Bavière, était né, en 1761, à Burghausen. Après avoir terminé ses premières études, il entra au service, et fut nommé auditeur ou juge militaire d'un régiment d'infanterie. Il fut initié, en 1776, dans les secrets de l'illuminisme par le fameux Weishaupt, qui abusa facilement de l'enthousiasme, si naturel à son âge, pour l'amener à ses vues. La cour de Bavière, instruite des plans et du but de cette association, défendit, en 1785, toute corres-

pondance, toute communication entre les adeptes et leurs chefs, et en punit quelques-uns par l'exil ou par la privation de leurs emplois. Meggenhoffen, trouvé l'un des moins coupables, fut condamné à une retraite d'un mois dans un couvent. Rendu à son corps, il demanda son congé, et alla rejoindre Weishaupt, qui l'envoya d'abord à Maïence, puis à Vienne, où, par le crédit du baron de Born, il fut nommé commissaire des écoles à Ried, dans l'Innviertel (le quartier de l'Inn; il se noya malheureusement dans l'Inn, près de Haguenau, le 26 octobre 1790, dans une partie de plaisir. Son corps ne fut retrouvé que trois mois après. Il avait publié, en allemand : *Histoire et Apologie du baron de Meggenhoffen, pour servir d'éclaircissement à l'histoire des Illuminés; supplément au sixième volume du Monstre gris*, 1786, in-8°. de 103 pages. On trouve une notice sur ce malheureux jeune homme, dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, pour l'année 1790, t. II, p. 279-328. W—s.

MEGISER (Jérome), laborieux philologue allemand, était né vers 1555, à Stuttgard, dans le Wurtemberg. Son père, l'un des pasteurs de l'église de cette ville, lui enseigna les éléments des langues anciennes, et l'envoya, en 1571, à l'université de Tubingue, où il suivit les leçons de Crusius, l'un des plus célèbres hellénistes de son temps. Ses progrès furent très rapides; on le vit, plus d'une fois, traduire en vers héroïques grecs, une prédication qu'il venait d'entendre. Il reçut, en 1577, le degré de maître ès-arts; il s'appliqua alors à l'étude de l'histoire et de la géographie, et apprit en même temps les langues orientales, qui avaient été assez négligées jusqu'à cette époque en Allemagne. Megiser visita ensuite une partie de l'Europe, tantôt seul, tantôt dans la société de quelques gentilshommes qui se chargeaient de le défrayer en route. On apprend par la dédicace de la *Description de Venise* (en allemand), que Megiser avait fait un voyage en 1588, avec le baron de Weyer, et qu'il avait le projet d'en publier la relation, mais que les circonstances ne lui avaient pas encore permis de l'exécuter. Fatigué de courses qui ne lui laissaient pas le temps de songer à sa fortune, il résolut de se fixer dans les états de la maison d'Autriche; et il habitait, en 1591, Grats dans la Styrie. Il fut ensuite, pendant sept ans, recteur d'un collége de Clagenfurt. Les jésuites, informés qu'il cherchait à dogmatiser, parvinrent à l'éloigner; et il transporta son domicile à Francfort-sur-le-Mein, où il se maria. L'électeur de Saxe, Christian II, l'appela, en 1603, pour être professeur extraordinaire à Leipzig, et le nomma son historiographe : mais son extrême vivacité ne lui permettait de se fixer nulle part : en juin 1605, il entreprit de former à Gera un établissement d'instruction publique, sur un nouveau plan, pour lequel il rédigea des statuts fort estimés. L'électeur le rappela en 1609, à Leipzig : trois ans après, il se retira à Lintz, dans la haute Autriche, avec les titres de comte palatin, et d'historiographe de l'archiduc Charles. Il y mourut en 1616. Megiser conserva toujours son indépendance, et vécut du produit de ses écrits, qu'il faisait imprimer à ses frais. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, tant en latin qu'en allemand. Rotermund en compte vingt-cinq, outre ceux dont il ne fut qu'éditeur. On se contentera

d'indiquer ici les plus importants : I. *Catéchisme*, en vers hexamètres grecs, avec une version latine, 1584, in-4°. II. *Dictionarium quatuor linguarum*, (allemand., latin, illyrien et italien), Gratz, 1596, in-8°. III. *Specimen XL diversarum atque inter se differentium linguarum et dialectorum; videlicet* ORATIO DOMINICA *totidem linguis expressa*, Francfort, 1592, in-8°. 1593, in-4°. (1) C'est le recueil le plus complet qui eût paru jusqu'alors des traductions de l'Oraison dominicale en plusieurs langues : Gesner, en 1555, n'en avait donné que 22 dans son *Mithridates*; et Angelo Rocca, qui les reproduisit en 1591, n'y en avait ajouté que trois (*V.* GESNER, XVII, 246, et CHAMBERLAYNE, VIII, 2). IV. *Thesaurus polyglottus vel dictionarium multilingue ex quadringentis circiter linguis, dialectis, idiomatibus et idiotismis constans*, ibid., 1603 (2), in-8°. de 1615 pages, à 3 colonnes; ouvrage très-rare, mais moins que le précédent, qui a été inconnu à tous les bibliographes français. Quoique imprimé depuis plus de deux siècles, le *Thesaurus* de Megiser est encore le recueil le plus ample que nous ayons des versions de chaque mot, en un grand nombre d'idiomes différents: le mot *Panis* y est traduit en 67 langues. L'ouvrage entier contient plus de huit mille articles, dont chacun offre la version du même mot en 14 ou 15 langues. Les recueils donnés par Hervas et par Pallas sont plus précieux, sans doute, pour les langues d'Asie et d'Amérique; mais ils donnent si peu de mots, qu'ils ne peuvent nullement remplacer celui de Megiser, qui est fort exact pour un grand nombre de patois ou dialectes provinciaux. Ce prodigieux travail, que l'auteur avait commencé dès sa jeunesse, serait plus instructif s'il était rangé par langues comme ceux de Hervas et de Lacl; et il serait peut-être plus utile si l'auteur avait suivi l'ordre alphabétique des mots eux-mêmes, au lieu de se borner à l'ordre alphabétique des mots latins, qui forment le titre de chaque article : les mots grecs, arabes, et ceux des autres langues exotiques, y sont en lettres latines. V. *Institutionum linguæ turcicæ libri IV*, Leipzig, 1612, in-8°. Dans la dédicace à l'empereur Mathias, alors roi de Hongrie, l'auteur observe qu'il est le premier qui ait entrepris de réduire cette langue barbare à des règles grammaticales, et d'en dresser un vocabulaire. VI. *Anthologia seu florilegium græco-latinum*, Francfort, 1602, in-8°. Cet ouvrage reparut sans autre changement que celui du frontispice, sous ce titre : *Omnium horarum opsonia, curante J. J. Porsio*, ibid., 1614. L'abbé Mercier de Saint-Léger a indiqué cette supercherie dans une lettre à Chardon-la-Rochette, insérée au *Magas. encycloped.* IV année, tom. 1er., p. 77 et suiv. VII. *Icones et vitæ paparum à S. Petro ad Clementem VIII*, Francfort, 1602, in-8°.; trad. en allem. par George Beal, ibid., 1604, in-8°. VIII. Le *Catéchisme* de Luther, en huit langues, Gera, 1607. Parmi les ouvrages que Megiser a publiés en allemand, on distingue : Les *Annales de Carinthie*, Francfort, 1608, Leipzig, 1612, 2 vol. in-fol. Une

(1) Megiser donna, en 1603, en allemand (*Probeiner Verdölmetschung*, etc.), une nouvelle édition de ce recueil, contenant aussi la version polyglotte de l'*Ave* : du *Credo* et du Décalogue, Francfort, in-8°. Adelung n'avait vu aucune de ces éditions. Hervas en cite encore une de Francfort.

(2) C'est par erreur que dans le Catalogue Falconet (n°. 10091), on en cite une édition de 1659 : l'exemplaire de Falconet, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque du Roi, est bien réellement de 1603.

description de Malte, sous le titre de *Propugnaculum Europæ*, trad. de l'italien, Leipzig, in-8°., 1606, 1610; (retraduite en français, par J. Jacquelin, Porentruy, 1611, in-12).— *Diarium, Austriacum seu kalendarium domûs Austriæ*, etc., Augsbourg, 1614, in-8°.— *Deliciæ ordinum equestrium*, etc., Leipzig, 1617, in-8°. Megiser a donné une édition de la *Rhétorique* de Nicodème Frischlin, dont il avait été l'élève (Leipzig, 1604, in-8°.), et il a publié quelques extraits à l'usage des écoles. Il a traduit en allemand : Le *Voyage en Afrique* de Louis de Barthema (Vartomannus), Leipzig, 1608, 1610, in-8°.; ceux de Marco Polo, ib., 1611, in-8°.—L'*Histoire abrégée du voyage de P. Quirini*, ou le Nord ancien et nouveau, ib., 1613, in-8°. — La *Description de l'isle de Madagascar*, 1604, in-4°.; 1609, 1624, in-8°. fig. On y trouve un vocabulaire madécasse, assez étendu. (Vater, *Mithridat.*) Le *Nouveau Monde du Nord-Ouest*, avec la relation de la découverte faite en 1612, d'un nouveau passage à la Chine par le nord, etc., Leipzig, 1613; ibid., 1638, in-12. W—s.

MEHDY *V.* MAHDY.

MÉHÉGAN (GUILLAUME-ALEXANDRE DE), issu d'une famille irlandaise venue en France à la suite du roi Jacques II, naquit à La Salle, diocèse d'Alais, en 1721. Adonné tout entier à la culture des lettres, il fut appelé de bonne heure en Danemark pour y professer la littérature française, dans la chaire fondée à Copenhague par le roi Frédéric V : il y publia un prospectus pour un cours d'études, 1751, et le discours qu'il avait prononcé à l'ouverture de ses leçons, in-4°. Il ne tarda pas de revenir en France, où il fut un des collaborateurs du Journal encyclopédique. Il est sorti de sa plume un grand nombre d'autres ouvrages : I. *Zoroastre*, 1751, in-12. II. *Origine des Guèbres*, ou *la Religion naturelle mise en action*, 1751, in-12. III. *Pièces fugitives*, 1755, in-12. IV. *Lettres sur l'Année littéraire* (et en particulier sur la feuille du 11 mai 1755), 1755, in-12. V. *Considérations sur les révolutions des Arts*, 1755, in-12. VI. *Histoire de la marquise de Terville*, 1756, in-12. VII. *Origine, progrès et décadence de l'Idolâtrie*, 1756, in-12. VIII. *Lettres d'Aspasie*, 1756, in-12. IX. *Combien un empire se rend respectable par l'adoption des arts étrangers*. Discours prononcé (par La Beaumelle) devant la cour de Danemark, pour l'ouverture des leçons publiques de langue et belles-lettres françaises, Paris, 1757, in-12 (*V.* le *Journal des Savans* de juin 1757, p. 408). X. *Tableau de l'Histoire moderne, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766, 1777, 3 vol. in-12. XI. *L'Histoire considérée vis-à-vis de la Religion, de l'Etat et des Beaux-Arts*, 1767, 3 vol. in-12. Ces deux dernières productions n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. Le *Tableau de l'histoire moderne* est son principal titre littéraire. Les événements dont il se compose, y sont envisagés sous un point de vue philosophique dans leur influence morale, et décrits dans un style dont l'élégante précision ne laisserait rien à désirer, si un luxe d'expressions fleuries et d'images recherchées ne lui donnait un éclat fatigant. Ce défaut est encore plus sensible dans les autres ouvrages de Méhégan; et sa conversation même n'en était pas exempte;

elle ressemblait trop à ses livres. Dans ses vers, au contraire, plus d'imagination, plus de coloris : il ne savait être poète qu'en prose, et lorsqu'il n'aurait pas fallu l'être. Les critiques ne lui furent pas épargnées ; mais on s'en prit moins aux vices de sa manière qu'à ses opinions. Celles qu'il manifesta dans ses Recherches sur l'origine des Guèbres, et sur l'origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie, furent attaquées par divers journalistes, devinrent le sujet d'une vive querelle entre lui et Fréron, et le firent mettre à la Bastille. Au surplus, les opinions de Méhégan sont devenues indifférentes aujourd'hui; il n'est plus considéré que comme simple littérateur, et comme un littérateur qui n'a pas rempli toute l'étendue de son talent. M. Michel Berr l'a apprécié dans une Notice insérée dans les Mémoires de l'académie de Nanci. Il mourut à Paris le 23 janvier 1766. — Son frère aîné (Jacques-Antoine-Thadée DE MÉHÉGAN), capitaine au régiment de la couronne, s'était fait une haute réputation de bravoure, pendant la guerre de Sept-Ans. Après la bataille de Minden, enfermé dans cette place, il refusa de signer la capitulation acceptée par les autres membres du conseil de guerre dont il faisait partie, et offrit de sortir à la tête de la garnison et de se faire jour à travers les troupes ennemies, qui tenaient la ville assiégée. La proposition fut rejetée, parce que le général qui commandait ne voulut pas abandonner les équipages. Toutefois la conduite de Méhégan ne resta pas sans récompense; le roi, qui en fut informé, le plaça à la tête d'un régiment de grenadiers royaux, et il est mort maréchal-de-camp, en 1792. V. S. L.

MEHEMED EL NASSER (ABOU ABDALLAH), roi d'Afrique et d'Espagne, et cinquième prince de la puissante dynastie des Al-Mohades, succéda, l'an de l'hégire 595 (de J.-C. 1199), à son père Yacoub al Mansour (*V.* MANSOUR, XXVI, 525). Il s'embarqua pour l'Afrique, y vainquit Aly, roi des îles Baléares, en 601, et mit fin aux troubles excités par ce prince, qui s'était efforcé de relever le parti des Al Moravides. Il assoupit ensuite la révolte du gouverneur de Mahdiah, et donna le gouvernement de Tunis, en 603 à Abd el Wahed, fondateur de la dynastie des Hafsides, lesquels, plus tard, s'y rendirent indépendants. Il repassa le détroit, en 607, et alla reprendre la place de Silves en Portugal. Après douze ans de trêve, le roi de Castille avait recommencé les hostilités. Déterminé à tenter les plus grands efforts contre les Musulmans, il avait fait alliance avec les rois de Navarre et d'Aragon, et envoyé solliciter des secours dans tous les états de l'Europe. Pour résister à tant de forces réunies, Mehemed fit proclamer, en Afrique, la guerre sainte, et parut bientôt en Andalousie, à la tête d'une armée formidable. Il se rendit à Jaen, où se réunirent à lui un grand nombre de Maures espagnols, s'avança vers la Castille, et s'empara du principal défilé de la Sierra-Morena. Ce prince, au rapport des auteurs arabes, était loin d'avoir cet extérieur imposant, cet air martial, qui charment les soldats : il était roux et sans barbe, maigre, triste, ayant toujours les yeux baissés ; et par-dessus tout cela il bégayait. Avec un pareil physique, Mehemed devait inspirer peu de confiance à ses troupes : il leur devint odieux par un acte impolitique de sévérité. Ayant appris indirectement que Calatrava venait de tomber au pouvoir des Castillans, il fit tran-

cher la tête à plusieurs de ses vézyrs, pour lui avoir caché les lettres qui lui annonçaient la prise de cette place. Cependant l'armée chrétienne arrivée au pied des montagnes, ne peut espérer, ni de les franchir, ni d'en débusquer les Musulmans : un pâtre la guide, par un sentier détourné, jusqu'au sommet ; elle y campe dans une vaste plaine, non loin de Tolosa, et s'y repose deux jours, malgré les efforts des Maures pour l'attirer au combat. Enfin, le 16 juillet 1212, se donna la fameuse bataille qui assura pour jamais, en Espagne, la supériorité aux princes chrétiens sur les Maures, et affranchit ceux-ci de la domination des monarques d'Afrique. Mehemed, placé sur une éminence, d'où il dominait toute son armée, s'était environné d'une palissade liée par des chaînes de fer, et paraissait au milieu d'une garde d'élite, tenant son sabre d'une main, et le Coran dans l'autre : mais le brave roi de Navarre (*V.* Sancue VII) pénétra jusqu'à cette enceinte, et brisa les chaînes ; Mehemed eut à peine le temps de fuir avec ses troupes en pleine déroute. Quelques auteurs espagnols ont crié au miracle sur cette victoire ; ils ont avancé que les Musulmans avaient perdu plus de deux cent mille hommes, et les Chrétiens seulement vingt-cinq hommes. Garibay porte, avec plus de vraisemblance, la perte des premiers à cent soixante mille hommes, et celle des seconds à vingt-cinq mille. Les historiens arabes ne fournissent aucun détail sur la bataille de Tolosa, dont ils ne donnent pas même la date précise ; mais ils n'en contestent point la réalité, et ils l'ont nommée *Wakkât al Icabi* (bataille de la colère divine). Ils attribuent leur défaite à la trahison ; et l'on voit en effet que les vainqueurs ne s'acharnèrent pas à la poursuite des fuyards, ne profitèrent point de leurs avantages, et laissèrent assez tranquilles les princes maures d'Espagne. La prise de Tolosa, et de trois ou quatre bicoques, fut l'unique fruit de leur victoire : ils échouèrent devant Ubéda, que Mehemed défendit en personne. Ce prince, arrivé à Seville, fit périr tous ceux qu'il soupçonnait de l'avoir trahi. Au mépris qu'on avait pour lui, depuis sa dernière défaite, se joignit la haine qu'il inspira par ces sanglantes exécutions. Ses plus proches parents abusèrent de ses malheurs : à peine eut-il quitté l'Espagne, qu'Abou Zakharia-Saïd, son frère, s'empara du royaume de Valence. Cordoue, Séville, Carmone, Ecija, furent soumises à d'autres souverains musulmans. De retour en Afrique, Mehemed fit des préparatifs immenses pour rétablir ses affaires en Espagne ; et déjà sa flotte avait mis à la voile du port de Salé, lorsqu'il mourut, le 10 chaban 610 (25 décembre 1213), à l'âge de trente-quatre ans, après en avoir régné quinze. Avec lui périt la fortune des Al-Mohades : il eut pour successeur, en Afrique, son fils Abou Yacoub Yousouf, surnommé Al Mostanser, prince inepte, après lequel huit autres rois de la même famille se disputèrent le trône de Maroc, jusqu'à l'an 668 (1269) : mais dans cet intervalle leur empire fut démembré. Tunis, Tremesen et Fez formèrent trois royaumes distincts, sous les dynasties des Hafsides, des Zéïanides et des Mérinides ; et ces derniers ayant conquis Maroc, détruisirent la puissance des Al-Mohades. A—r.

MEHEMED ou MOHAMMED I (Abou Abdallah), cinquième roi d'Espagne de la dynastie des Om-

mayades, monta sur le trône de Cordoue, l'an de l'hégire 238 (852), après son père Abdel Rahman (*V.* Abdérame II, tom. I, p. 60). Irrité par le zèle imprudent de quelques chrétiens, il débuta par les chasser tous de son palais, et en fit expirer plusieurs dans les supplices. Le règne de Mehemed fut une suite continuelle de guerres civiles et étrangères, qui, selon les auteurs espagnols, ébranlèrent la puissance des Ommayades: mais les historiens arabes semblent dire tout le contraire; car ils comparent ce prince au khalyfe Abdel-Melek, l'un de ses plus illustres ancêtres, qui triompha de tous ses ennemis (*V.* Abdelmelek, I, 54); et ils nous apprennent que Mehemed chanta en vers le récit de ses propres exploits, et qu'il mit à la tête de ses armées, Walid ben Abdel-Rahman, homme aussi savant que grand capitaine, qui fut victorieux dans tous les combats, et dont les campagnes furent depuis offertes, comme modèles, pour l'instruction des jeunes militaires. L'an 853, Mousa, chrétien renégat, et gouverneur de Sarragosse, se révolta contre le roi de Cordoue, épousa la fille de Garcie, comte de Navarre, s'empara de Huesca et de Tudela; enleva Alebayda au roi des Asturies, en 856, et la perdit l'année suivante, après avoir été vaincu par Ordogno, dans une bataille où son beau-père fut tué. Mehemed, quoique ennemi des Chrétiens, se réjouit de cette victoire, et en profite pour marcher contre Tolède, qui avait pris part à la révolte. Mousa et Ordogno font la paix, et envoient des secours aux rebelles; mais une diversion, opérée avec succès dans la province d'Alava par un des généraux de Mehemed, et des avantages décisifs obtenus par ce prince sur les Tolédains, les obligent enfin de se soumettre en 858. Une nouvelle invasion des Normands suspendit les hostilités entre les Maures et les Chrétiens; elles recommencèrent après le départ de ces pirates qui, repoussés de la Galice par le roi des Asturies, et gorgés de butin en Andalousie, allèrent désoler les îles Baléares et les côtes d'Afrique. Mehemed attaque le comte de Navarre, le bat près de Pampelune, le fait prisonnier, et ne le punit de ses liaisons avec les rebelles, qu'en le renvoyant libre et comblé de présents. Il se jette ensuite sur les terres d'Ordogno; mais de nouveaux troubles le rappellent dans ses états; et tandis qu'il assiège Merida, le roi des Asturies lui enlève Salamanque, en 862. Satisfait d'avoir, en 864, conclu un traité avec Charles-le-Chauve, qui s'engage à ne plus soutenir les Chrétiens d'Espagne, Mehemed fait contre ceux-ci les plus grands efforts; il envoie en même temps une flotte sur les côtes de Galice, et une armée en Catalogne: la première est battue en voulant tenter une descente; la seconde, conduite par la victoire devant Barcelone, s'empare de deux tours et des faubourgs, sans pouvoir prendre la ville. Les Musulmans ne sont pas plus heureux devant Léon, dont Alfonse-le-Grand les force de lever le siége. Tolède ne pouvait se consoler de n'être plus la capitale de l'Espagne: ses habitants se révoltèrent encore, en 872; Mehemed marcha contre eux et les soumit: deux ans après, pour preuve de leur fidélité, ils traversèrent le Douero, et ravagèrent les terres des Chrétiens. Alfonse les atteignit près de la petite rivière d'Orbedo, leur tua douze mille hommes, et passa au fil de l'épée un corps de troupes de Cor-

doue, qui s'avançait pour les soutenir. Mehemed obtient une trève de trois ans; mais à peine est-elle expirée, qu'Alfonse reprend les armes, en 877, pénètre jusqu'à Merida, et s'en retourne chargé de butin. De nouvelles révoltes empêchent le roi de Cordoue de se venger des Chrétiens. Omar ibn Afsoun s'était emparé de Huesca; Al Moundar, fils aîné de Mehemed, enlevé au rebelle Rueda et Lerida, et se saisit d'un de ses principaux adhérents: mais cet échec n'empêcha pas Ibn Afsoun de fonder dans l'Aragon une principauté, où lui et ses descendants résistèrent soixante-dix ans aux Ommayades, et causèrent de grands maux à l'Espagne. En 268 (881) la foudre tombe sur la grande mosquée de Cordoue, et tue, à côté de Mehemed, un de ses courtisans. Au mois de safar ou raby I, 273 (juillet-août 885), ce monarque se promenant dans ses jardins avec Heschem ben Abdelaziz, gouverneur de Jaën, surnommé le *Grand*, à cause de son esprit, de ses connaissances, de sa valeur et de ses belles actions, celui-ci s'écria: *Que l'homme serait heureux sur la terre, s'il pouvait échapper à la mort!* — Eh *ne lui dois-je pas le trône d'où elle a fait descendre mon prédécesseur?* répondit Mehemed. Le même jour ce prince, frappé d'apoplexie, mourut âgé de soixante-cinq ans, après un règne heureux de trente-cinq ans. Il joignait au talent de la poésie celui d'une belle écriture, et il était très-habile arithméticien. On a loué aussi son courage, sa justice, son humanité, la régularité de ses mœurs, et son amour pour les lettres. Il laissa trente-trois fils, dont plusieurs se distinguèrent dans les sciences et dans la littérature. L'aîné de ses fils, Al Moundar, fut son successeur. A—T.

MEHEMED I (Abou Abdallah), premier roi de Grenade, de la dynastie des *Beno-Nasser*, ou Nasserides, naquit à Ardjouna, dans l'Andalousie, l'an de l'hég. 591 (1194 de J.-C.), d'une famille arabe, issue d'un *Ansarien*, ou compagnon du prophète (*V.* Mahomet, XXVI, 192), et qui s'était établie en Espagne dès le temps de sa première conquête par les Musulmans. Il reçut une éducation soignée, et manifesta, dès sa jeunesse, le desir de dominer, et de se signaler par de grandes entreprises. Sa force, sa valeur, sa taille, sa figure, commandaient la crainte et le respect, en même temps qu'il s'attirait l'estime universelle par sa prudence, sa frugalité, l'austérité de ses mœurs et la simplicité de ses vêtements. Il servit d'abord sous les rois Al-Mohades d'Espagne, et montra autant de modération et de droiture dans la perception des impôts, que de courage et d'habileté dans les campagnes qu'il fit contre les Chrétiens. Après la décadence de cette dynastie (*V.* l'article Mehemed el Nasser, roi de Maroc, pag. 118), il se joignit à Motawakkel ben Houd, qui, à cette époque, était devenu souverain d'une grande partie de l'Espagne musulmane; et il combattit longtemps avec lui pour rétablir la suprématie spirituelle de Mostanser Billah, khalyfe Abbasside de Baghdâd, et pour détruire à-la-fois la puissance et la doctrine hétérodoxe des Al-Mohades (*V.* Tomrut). Enfin il se révolta contre Motawakkel, en 629 (1232), s'empara de Jaën, puis de Guadix, de Lorca, et de Grenade, dont il fit sa capitale. Il prit le titre de roi, et distribua des aumônes abondantes aux indigents, aux infir-

mes, aux vieillards de cette ville, exemple imité depuis par ses successeurs à leur avénement au trône. Il étendit sa domination par ses conquêtes et ses alliances, et se vit même un instant maître de Cordoue et de Séville : mais la première, après la mort de Motawakkel, fut prise par saint Ferdinand, roi de Castille ; et Mehemed, malgré une victoire qu'il remporta sur le frère de ce prince, perdit Ardjouna et Jaën : il n'obtint la paix, en 643, qu'en se rendant vassal et tributaire du Castillan, et fut obligé de lui amener des secours, qui contribuèrent à rendre celui-ci maître de Séville, en 646 (1248). Valence étant depuis tombée au pouvoir de Jaymes Ier., roi d'Aragon (*V.* JAYMES Ier., XXI, 822), Grenade devint alors le dernier refuge et le boulevart des Musulmans en Espagne. Aussi, lorsque les Tartares eurent pris Baghdad et détruit le khalyfat, Mehemed s'attribua le surnom d'Al Galeb Billah, et le titre d'*emyr al Moumenim* (prince des Fidèles). Il rompit la trève avec les Chrétiens, sous le règne d'Alfonse X ; et uni avec Al Wathek ben Houd, roi de Murcie, son ancien ennemi, qui avait perdu sa capitale, il reprit Xérès, Arcos, et quelques autres places. Un faible secours que ces princes reçurent de Yacoub, roi Mérinide de Maroc, ayant resserré l'alliance des rois de Castille et d'Aragon, Mehemed fut forcé de renouveler la trève, de payer un tribut plus fort, d'abandonner le roi de Murcie, et même de se déclarer contre lui. Il paraît que la puissance du roi de Grenade, consolidée par la politique plus que par les armes, ne fut point ébranlée par ces échecs, puisqu'il la transmit à ses descendants, et que sa dynastie, bien différente des autres royaumes maures d'Espagne, dont aucun n'avait subsisté plus d'un siècle, égala presque la durée de celle des Ommayades (près de trois siècles). Mehemed accueille l'infant don Philippe révolté contre Alfonse, et saisit cette occasion de réparer ses pertes. A l'âge de quatre-vingts ans, il entreprend sa dernière campagne contre les Chrétiens ; mais atteint d'une maladie grave, il est contraint de reprendre le chemin de sa capitale, et il expire dans un village, à la suite d'un vomissement de sang, le 29 djoumady II, 671 (21 janvier 1273), après avoir régné près de quarante-deux ans. Il fut enterré dans un cimetière commun ; mais son corps fut renfermé dans un cercueil d'argent, et l'on grava sur le marbre qui couvrait son tombeau, une épitaphe fastueuse, usage inconnu aux khalyfes et aux autres monarques musulmans de l'Orient, prohibé même par l'islamisme, et que les princes maures, comme les sultans othomans, ont, sans doute, pris des Chrétiens. Mehemed était ennemi du faste, indulgent envers ses domestiques, plein d'ordre dans ses affaires, et sans cesse occupé des soins du gouvernement. Il donnait deux audiences publiques par semaine, écoutait les plaintes de tous ses sujets, et leur rendait prompte justice. Il encourageait les lettres, les arts, le commerce et l'agriculture : aussi ses greniers et ses caisses étaient toujours remplis, et il parvint à une extrême opulence. Il n'eut point de concubines, et n'épousa que des femmes de son rang. Ce fut lui qui, au moyen d'un impôt spécial, dont il fut lui-même le percepteur, bâtit, dans la partie haute de Grenade, le fameux quartier nommé

Al Hamra (l'Alhambra), qui devint à-la-fois la citadelle de cette ville et le palais de ses rois, et dont on admire encore les restes magnifiques. Ce prince eut pour successeur son fils Mehemed II. A—T.

MEHEMED II, surnommé Al Fakih, roi de Grenade, fils et successeur du précédent, marcha sur les traces de son père et consolida son ouvrage. Il se rendit célèbre par sa magnificence, sa valeur, ses talents politiques et militaires. Il déjoua, par sa patience et sa fermeté, les complots de quelques séditieux, se fit beaucoup d'amis parmi les grands, par ses manières nobles et libérales, et sut ménager adroitement ses ennemis. Il attira toutes les nations dans ses états, qu'il enrichit par le commerce; et il profita des fautes d'Alfonse X, pour les agrandir aux dépens des Chrétiens, sur lesquels il remporta en personne plusieurs avantages, entre autres, la victoire qui coûta la vie à l'infant don Sanche d'Aragon, archevêque de Tolède, en 1275. Mehemed fut tantôt allié, tantôt ennemi du roi de Maroc (Yacoub II); il régna trente ans avec autant de gloire que de bonheur, et mourut le 8 schaban 701 (8 avril 1302), âgé de 68 ans. Ce prince excellait dans l'éloquence et dans la poésie. Il était toujours entouré d'astronomes, de philosophes, de médecins, d'orateurs et de poètes. On rapporte comme une singularité remarquable, qu'Azyz ben Aly, son vézyr, avait avec lui une ressemblance parfaite, pour l'âge, la taille, la figure, les mœurs et les goûts. A—T.

MEHEMED III Al Amasch, (Abou Abdallah), troisième roi de Grenade, de la même dynastie, associé au trône par son père Mehemed II, lui succéda l'an 701 (1302). Il enleva d'abord plusieurs places au prince de Jaën, tributaire du roi de Castille, et conquit ensuite la forte ville d'Almandhar, où, parmi les captifs, se trouva, dit-on, une reine d'une rare beauté, qui, conduite à Grenade, portée sur un char, et suivie de toute sa maison, épousa dans la suite le roi de Maroc. L'an 703, Mehemed vainquit et fit périr Aboul Hedjadj, son parent, qui s'était révolté à Guadix. Informé des troubles qui agitaient le royaume de Fez, il envoya Faradj, son beau-frère, alcaïde de Malaga, pour s'emparer de Ceuta, au mois de schawal 705. Ce général réussit dans cette expédition, et revint avec un butin considérable. Malgré ces succès, Mehemed ne put résister aux rois de Castille et d'Aragon ligués contre lui; et quoique l'un, après avoir pris Gibraltar, eût échoué devant Algeziras, et que l'autre, à la suite d'une victoire sur les Maures, n'eût pas été plus heureux devant Alméria, le roi de Grenade fut forcé d'acheter la paix avec ces deux princes, par quelques sacrifices. Mehemed était doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Passionné pour les arts, il fonda dans l'Alhambra, une grande et belle mosquée, supportée par des colonnes élégantes dont les bases et les chapiteaux étaient d'argent massif. Il affecta, pour l'entretien de cet édifice, le revenu des bains publics, qu'il avait fait aussi construire avec le produit d'un impôt sur les Chrétiens et sur les Juifs. Il protégeait les savants et les gens de lettres, les admettait à sa table; proposait aux poètes des sujets de composition, et figurait lui-même dans le concours. Ses occupations littéraires, et les soins qu'il

donnait aux affaires de l'état, lui ayant fait contracter l'habitude de travailler bien avant dans la nuit à la clarté des flambeaux, il lui survint une maladie incurable qui affecta sa vue. Cette infirmité, qui le fit nommer le *Chassieux*, l'obligea de déposer toute son autorité entre les mains de son vézyr Abou Abdallah Mohammed al Hakem. Les princes du sang et les grands en murmurèrent; leurs complots furent découverts et sévèrement punis. Mais ces mesures rigoureuses exaspérèrent les esprits, et occasionnèrent enfin une sédition, dont le traité avec les princes chrétiens fut le prétexte. Le 1er. schawal 708 (13 février 1309), la soldatesque et la populace brisent les portes du palais du vézyr, massacrent ce ministre, pillent ses meubles, ses trésors, sa riche bibliothèque; puis pénétrant dans l'Alhambra qu'elles livrent également au pillage, elles y proclament roi, Nasser, frère de Mehémed. Ce dernier est contraint d'abdiquer; et on le conduit dans la forteresse d'Almuneçar, après un règne de 9 ans. Au mois de djoumady II 710, Nasser ayant été frappé d'apoplexie, on le crut mort; et Mehemed, rappelé par ses partisans, remonta sur le trône: mais, quelques jours après, Nasser ayant recouvré la santé, il retourna dans sa retraite, où son frère se défit de lui, au mois de schawal 713 (février 1314), en ordonnant qu'on le précipitât dans un lac. Mehemed était âgé de 58 ans. Son corps fut joint à ceux de ses ancêtres, et honoré d'une épitaphe. A—T.

MEHEMED V (Aboul Walid), 8e. roi de Grenade, succéda à son père Yousouf, en 755 (1354); et quoiqu'il eût à peine vingt ans, il se concilia tous les suffrages par son esprit, ses vertus, son jugement, sa grâce et son adresse dans les tournois: mais son extrême bonté l'exposa aux prétentions insolentes des grands, à la licence des peuples, et causa les malheurs des premières années de son règne. Isa, gouverneur de Gibraltar, leva le premier l'étendart de la révolte, et prit le titre de roi, en 756 (1355); mais son avarice et son incontinence le rendirent odieux. Abandonné de ses partisans, il fut arrêté, avec son fils, envoyé à Ceuta, et mis à mort par ordre du roi de Fez. Mehemed avait disposé près de l'Alhambra un palais agréable et commode pour ses frères. Peu touchés de ses bons procédés, deux d'entre eux, Soleiman et Ismaël, prirent successivement les armes contre lui, et le chassèrent du trône. Dans la seconde insurrection qui eut lieu le 28e. ramadhan 760 (1359), Mehemed s'échappe de Grenade, pendant la nuit, déguisé en servante, taille en pièces les troupes envoyées à sa poursuite, et se retire à Guadix, où il trouve des sujets fidèles: mais ne pouvant y réunir assez de forces pour résister à Ismaël, il a recours aux rois de Fez et de Castille; et bientôt, sur l'invitation du premier, il s'embarque à Mardella, avec une suite nombreuse, et arrive à Fez, le 6 moharrem 761. Accueilli dans cette cour avec tous les égards dus à un roi malheureux, il y résida vingt-un mois, et revint en Espagne sur une puissante flotte que lui avait fournie Abou-Salem, roi de Fez. Mais, à peine débarqué, il se vit abandonné par les troupes africaines que la nouvelle de la mort de leur souverain obligea de repasser le détroit; et s'étant retiré à Ronda, il s'y forma une petite principauté. Cependant Is-

maël ne régnait plus à Grenade. Ce prince, sans courage et sans capacité, après avoir servi d'instrument à l'ambition d'Abou-Saïd, son oncle paternel et son beau-frère, avait été saisi par son ordre, le 26 chaban 761 (1360), garotté, traîné dans la prison des plus vils malfaiteurs, et mis à mort, ainsi que Caïs, son jeune frère. L'usurpateur, joignant l'outrage à la cruauté, avait laissé les cadavres de ses victimes couverts de haillons et exposés aux injures de l'air, jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en putréfaction. Le nouveau souverain de Grenade ayant fait alliance avec Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, avait encouru la vengeance de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, qui, juste et généreux peut-être une seule fois dans sa vie, se déclara hautement pour le monarque détrôné, et fit à Abou-Saïd une guerre d'extermination. Mehemed, qui avait joint ses troupes à celles du Castillan, fut navré des maux que les Musulmans éprouvaient; et ne voulant en être ni le complice, ni le témoin, il quitta le camp de son allié, et retourna dans sa retraite à Ronda, aimant mieux être privé de son royaume, que de porter les armes contre ses sujets ingrats. Pierre n'en pressa pas moins vivement Abou-Saïd; et afin de le priver des secours de l'Aragonais, il se hâta de conclure la paix avec ce dernier. Vainement pour l'apaiser, le roi de Grenade lui renvoie sans rançon le grand-maître de Calatrava, fait prisonnier au siége de Guadix, où les Chrétiens avaient échoué. Informé que Malaga a ouvert ses portes à Mehemed, et craignant que la capitale n'imite cet exemple; abhorré à cause de ses cruautés, entouré d'ennemis et de traîtres, sans espoir de secours, il se détermine à aller trouver le roi de Castille, qu'il se flatte de gagner par ses promesses et ses présents. Sur la foi d'un sauf-conduit, il se rend à Séville, avec sa cour et ses trésors, suivi d'une brillante escorte. Pierre lui montre d'abord une politesse perfide; mais bientôt il ordonne que tous les Maures soient égorgés dans le palais où on les a logés: ensuite ayant fait lier les mains à Abou-Saïd, il devient son bourreau et le perce de sa lance, après lui avoir reproché son alliance avec le roi d'Aragon; puis enchérissant sur la barbarie du tyran qu'il vient d'immoler, il fait élever une pyramide formée de tous ces cadavres, trophée horrible et digne de tous deux. Mehemed recueillit le fruit d'un forfait dont il était absolument innocent. Il remonta, le 20 djoumady II, 763 (1362), sur le trône de Grenade, qu'il occupa encore dix-huit ans; et pour témoigner sa reconnaissance au roi de Castille, il lui renvoya tous les chrétiens faits prisonniers au siége de Guadix. Il eut encore à se défendre contre Aly, prince du sang royal, qui osa lui disputer la couronne; et il tailla en pièces ses partisans. Toujours fidèle à son indigne allié, il lui amena de puissants secours dans ses guerres contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare; mais ses efforts ne purent retarder la chûte de ce prince perfide et cruel. Pendant les troubles qui agitèrent la Castille, Mehemed prit et détruisit Algeziras, et entretint depuis une paix constante avec les Chrétiens. Il mourut en 781 (1379), âgé de quarante-six ans, et eut pour successeur son fils Mehemed VI. A—T.

MEHEMED VI (Aboul Hedjadj), onzième roi maure de Grenade, fils d'Aboul Walid, de la dynastie des

Nassérides, lui succéda en 1379. Ce fut un des meilleurs rois qui gouvernèrent le royaume de Grenade. Il préféra les avantages de la paix à tout l'éclat de la gloire militaire. Sous sa prudente administration, son royaume recouvra peu-à-peu sa force et sa splendeur : le commerce et l'agriculture lui rendirent une nouvelle vie, et y répandirent l'abondance. Son attention pour les objets les plus importants du gouvernement, ne l'empêcha pas de se montrer le zélé protecteur des beaux-arts. Il embellit Grenade et Guadix de plusieurs magnifiques édifices. Son affection pour cette dernière ville était si remarquable, qu'il fut surnommé par son peuple Mehemed de Guadix. Il fut assez adroit pour maintenir une paix durable avec la Castille; et à sa mort, arrivée en 1392, il laissa à son fils, Yousouf II, une succession florissante et paisible. B—P.

MEHEMED VIII, surnommé El Aïçar, ou le *Gaucher*, 15me. roi de Grenade, fils aîné de Yousouf III, lui succéda en 1423. Il est beaucoup plus connu dans l'histoire par les étranges vicissitudes de sa fortune que par aucun exploit fameux. Sa tyrannie et sa négligence encouragèrent son cousin-germain Mehemed el Soghaïr à prendre les armes contre lui, et à le chasser du royaume, en 1427. Mais deux ans après, El Aïçar qui s'était réfugié auprès du roi de Tunis, aidé des secours de ce prince et du roi de Castille, reprit Grenade, fit El Soghaïr prisonnier, et le fit mourir de la manière la plus cruelle. Ainsi rétabli sur le trône, il ne changea rien cependant à son système d'oppression; et, oubliant les bienfaits du roi de Castille, il refusa de lui payer tribut; ce qui fut cause qu'après avoir été défait plusieurs fois, dans une guerre sanglante qu'il soutint contre les Chrétiens, il fut détroné de nouveau. Yousouf el Ahmar, petit-fils d'Abou-Saïd, tué à Séville, fut élu à sa place par la protection des Castillans; mais la mort de ce prince, arrivée en 1432, le sixième mois de son règne, fit rappeler de Malaga Mehemed el Aïçar, qui fut de nouveau proclamé roi. Il eut encore une longue guerre à soutenir contre le roi de Castille; mais à peine les dissensions des Chrétiens laissaient respirer le royaume de Grenade, que Mehemed el Aradj ou le *Boiteux*, prit les armes à Almérie contre son oncle Mehemed el Aïçar, marcha vers Grenade, s'empara de l'Alhambra, et y fit prisonnier ce prince qui, toujours le jouet de la fortune, fut, pour la troisième et dernière fois, privé de son sceptre, en 1445, et enfermé dans une prison étroite, où il mourut peu de temps après. A—T. et B—P.

MÉHÉMET BALTEZY, ou plutôt BALTADJY, grand-vézyr sous Achmet III, avait été mis très-jeune au nombre des Baltadjy, ou fendeurs de bois du sérail, sous le sulthan Mustafa II. Il fut ensuite page d'Achmet III, qui l'employa dans l'aventure vraiment romanesque qui marqua son amour pour Saraï (*V.* Saraï). Méhémet, devenu selikhdaraga, épousa la maîtresse de son maître, c'est-à-dire, consentit à en être le gardien : le sulthan le fit capitan-pacha, poste qui le retenait six mois à Constantinople, et l'en tenait six mois éloigné : enfin en 1704, il fut nommé grand-vézyr. Il ne resta que seize mois dans ce poste, et fut déposé, mais sans disgrâce, et envoyé comme pacha dans la ville d'Alep. Il reparut comme grand-vézyr en 1710, et reçut ordre d'aller com-

battre les Russes à la tête de deux cent mille hommes. « Ta hautesse » sait, dit-il au sulthan, que j'ai été » accoutumé à me servir d'une ha» che pour fendre du bois, et non du » bâton de commandement pour me» ner une armée à la guerre. Je te » servirai de mon mieux ; mais si » je réussis mal, je te supplie de » ne pas me l'imputer. » L'adroit vézyr n'en enferma pas moins le czar Pierre et son armée sur les bords du Pruth : c'est avec raison qu'on s'étonne qu'il se soit borné à lui faire souscrire une paix honteuse. (*V.* Pierre le Grand.) Charles XII, accouru au camp othoman, entre tout furieux dans la tente du grand-vézyr : « Pourquoi réfuses-tu, lui » dit-il, d'amener le czar prisonnier » à Constantinople? » — Eh! qui » gouvernerait son empire en son » absence? répondit Méhémet Bal» tadgi; il ne faut pas que tous les » rois soient hors de chez eux. » — Charles XII accusa, près du sulthan, le grand-vézyr de lâcheté et de trahison; et Achmet admit ces soupçons : il envoya l'aga des janissaires redemander le sceau de l'empire à Mehemet, qui était alors à Andrinople. L'envoyé du sulthan l'ayant trouvé occupé à jouer aux échecs, Méhémet le pria d'attendre que la partie fût achevée : ayant ensuite pris connaissance de la mission de l'aga, il remit les marques de sa dignité, dont il était dépouillé pour la seconde fois, et partit pour Lemnos, lieu de son exil, où il mourut trois ans après, en 1713. S—y.

MÉHÉMET EFFENDI, defterdar ou grand-trésorier de l'empire othoman, était plénipotentiaire au traité de Passarowitz, conclu en 1718 entre les Turcs et l'empereur. Deux ans après, il fut nommé ambassadeur près la cour de France, et chargé d'assurer le roi, qu'en conséquence de son intervention et de la protection qu'il accordait aux religieux gardiens des lieux-saints dans la Palestine, sa hautesse avait donné des ordres pour faire les réparations du saint sépulcre de Jérusalem. Les intrigues des Grecs schismatiques avaient toujours empêché l'expédition de ce firman que l'on sollicitait depuis trente ans. Au reste le but principal de cette ambassade était d'obtenir, par la médiation de la France, une trêve avec Malte, dont les armements faisaient beaucoup de mal à la Turquie. Mehemet partit le 7 octobre 1720. Après avoir essuyé une tempête violente, où il avoue qu'il éprouva une frayeur extrême, il arriva en vue de Toulon. Là de nouvelles contrariétés l'attendaient. La peste ravageait Marseille; et l'on assujétit l'ambassadeur à une sévère quarantaine. Furieux de ce procédé, il serait retourné aussitôt à Constantinople, s'il eût pu le faire. Lorsque le temps de sa reclusion fut expiré, Mehemet fut reçu avec des marques de respect, qui lui firent oublier les désagréments qu'il avait éprouvés. Il remonta par le canal du Languedoc jusqu'à Bordeaux, et de là se rendit à Paris par terre. Il admira beaucoup le canal; mais ce qui l'étonnait le plus, c'était la liberté dont il voyait jouir les Françaises, et le respect qu'on leur témoignait. Arrivé à Paris, il fut reçu avec les plus grands égards par le régent, et par le vieux maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV qui n'avait alors que neuf ans. On s'empressa de lui faire voir tous les monuments de Paris et de Versailles, qui le frappèrent de la plus vive admiration. Quant au motif de son ambassade,

on lui répondit que l'ordre de Malte, quoique protégé par les princes catholiques de l'Europe, n'en reconnaissait aucun pour maître, et qu'étant souverain dans son île, aucune puissance ne pouvait enchaîner ses galères dans ses ports. Mehemet retourna à Constantinople, après un an d'absence, emportant des présents de la cour pour environ cinquante mille francs. Les mémoires du temps l'accusent d'en avoir détourné à son profit une partie qui était destinée au grand-seigneur. On lui reproche aussi d'avoir montré plusieurs fois une avarice sordide pendant son séjour en France. Il publia une relation qui donna aux Turcs une haute idée des Français. Néanmoins, comme dans cet ouvrage on trouvait quelques passages qui pouvaient déplaire, le marquis de Bonnac, notre ambassadeur, lui adressa des représentations, qui le déterminèrent à faire quelques changements à son manuscrit. Sa Relation a été publiée en français, Paris, 1758, in-12, et lithographiée en turc, Paris, 1820. On accordait cependant à ce Musulman une pénétration peu commune et un esprit fin et délié. Il serait parvenu aux premières charges de l'état sans la révolution de 1730. Achmet III ayant été déposé, et remplacé par Mahmoud Ier, le grand-vézyr, Ibrahim Pacha, qui protégeait Mehemet, perdit la vie; et celui-ci s'estima trop heureux d'être exilé dans l'île de Cypre, où il mourut. Cet ambassadeur, après son retour, avait souvent amusé la curiosité du sulthan par des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, que ce prince fit exécuter imparfaitement dans ses maisons de plaisance, et qui furent détruits par les rebelles, après sa déposition. — Saïd, fils de Mehemet Effendi, qui était venu en France avec lui comme secretaire, fut dans la suite nommé beglierbeg de Romélie, puis ambassadeur près la cour de France en 1742. Il parlait le français avec autant de facilité que sa langue maternelle. Il aimait les sciences et les arts; et ce fut lui qui établit l'imprimerie de Scutari, d'où sont sortis plusieurs ouvrages remarquables. On voit aux Gobelins deux belles tapisseries qui représentent la réception de l'ambassadeur Mehemet Effendi. G—T—R.

MÉHÉMET (Emin), grand-vézyr, né en Circassie, vers 1724, d'un marchand de soieries, avait été amené à Constantinople par les affaires de commerce de son père; et après avoir suivi long-temps les caravanes à Suez et sur les bords de la Mer-Rouge, il vendait ses étoffes dans la capitale de l'empire turc. Son esprit le fit distinguer, et placer dans les bureaux du réis-effendi. Il devint en peu de temps premier commis, et réis-effendi lui-même. Admis ainsi dans le divan, il ne tarda pas à y acquérir une grande influence. Habile à flatter Mustafa III, qui avait à cœur moins la gloire de son règne que l'intérêt de sa puissance, il fit embrasser à la Porte le système utile de favoriser les troubles de la Pologne sans y prendre de part manifeste, afin de mettre aux prises les Russes et les Polonais; car la politique confondait dans la même haine les oppresseurs et les opprimés. Ce fut alors (vers l'année 1769) que la dignité de grand-vézyr lui fut conférée par son maître. L'empire othoman avait été obligé de prendre une part active à la querelle: Mehémet Emin, grand-vézyr à quarante-cinq ans, plein d'esprit, de fermeté, de

présomption et d'imprévoyance, ne douta pas qu'il ne fût aussi facile de conduire une guerre que de la conseiller. Il se fiait au nombre des soldats rassemblés sous ses ordres, autant qu'à son étoile qui l'avait élevé si rapidement d'un rang aussi obscur. Mais à peine entré en Moldavie, il trouva les magasins vides, par un effet de la trahison, ou de la mauvaise foi de ses ennemis cachés. Méhémet Emin avait espéré qu'il n'aurait qu'à paraître pour forcer les Russes à la paix; et dès-lors sa faveur, sa réputation et sa tête, se trouvaient pour jamais assurées: mais le désordre et l'indiscipline amenèrent la famine dans l'armée avant qu'elle eût encore rencontré l'ennemi. Il opposa à tous les obstacles un courage et une constance aussi étonnants qu'inutiles. Le défaut de vivres l'empêchait d'avancer, et le retenait sur les rives du Danube: en vain son activité essaya-t elle de remédier à des malheurs qu'il aurait dû prévoir, et qu'il ne réparait pas en punissant tous ceux qu'il soupçonnait d'en être les auteurs; il n'en fut pas moins accusé d'avoir détourné les sommes tirées du trésor impérial pour l'approvisionnement de l'armée, et d'avoir vendu son inaction aux ennemis de son maître. Enfin, étant entré sur le territoire polonais, il annonça la volonté de traiter en peuple conquis les alliés qu'il avait ordre de secourir. « Ces confédérés, disait-il, ne sont » que des fuyards qui peuvent périr » au coin d'un bois: ils nomment » liberté le droit de vivre sans lois. » Je ne reconnais la république que » dans le corps réuni à Varsovie. » De leur côté, les malheureux Polonais frémissaient d'avoir invoqué un pareil protecteur. Aussi l'évêque de Kaminiek leur disait-il, qu'appeler les Turcs pour chasser les Russes, c'était mettre le feu à la maison pour en chasser les insectes. Le sulthan désavoua son grand-vézyr, lui ordonna de protéger ses alliés, de combattre les Russes, et l'investit en même temps d'une autorité assez absolue pour pouvoir le rendre responsable des événements. Chargé de ce glorieux surcroît de puissance, Méhémet Emin se crut perdu, et ne se trompa point. Il avait établi son camp près de Bender: vingt mille hommes disciplinés suffisaient pour détruire cet immense attroupement, qui s'appelait l'armée othomane: les fautes des Russes ne peuvent se comparer qu'à celles de leurs ignorants et fanatiques ennemis. Le grand-vézyr ne put empêcher le siége de Khoczim. La disette de vivres et de fourrages, les désordres de toute espèce, rendaient dans le camp de Bender la désertion journalière: les clameurs de tous ces fuyards, qui traversaient Constantinople pour retourner en Asie, convainquirent le sulthan du mécontentement général et de la faiblesse de Méhémet Emin, sinon de sa complicité: il envoya chercher sa tête, qui fut exposée à la porte du sérail dans le mois d'août de cette même année 1769. S—y.

MÉHÉMET-Pacha, grand-vézyr de Soliman I, de Selim II et d'Amurath III, était renégat, et esclave d'origine. Il avait été clerc; et sa fonction était de servir la messe à Bosna, dans l'église de Saint-Saba, dont son oncle était curé. Il avait dix-huit ans lorsqu'on l'enleva, et qu'on lui fit embrasser la religion mahométane. Roxelane laissa tomber un de ses regards sur lui, et sa haute fortune en devint la suite; Sélim lui continua la même faveur que Soliman lui avait accordée. Méhémet

était vieux, et son maître avait autant de respect pour sa sagesse que pour son âge. Il désapprouva la conquête de Cypre, parce qu'il fallait, pour la tenter, rompre injustement une paix qui venait d'être conclue avec la république de Venise. Ennemi de Mustafa-Pacha, il l'attaqua au milieu de sa gloire, et le fit disgracier. Méhémet vit sans effroi cette ligue chrétienne qui, sous Colonne et don Juan d'Autriche, menaça l'empire othoman, en 1571; il fut le seul peut-être qui jugea bien la bataille de Lépante dans ses inutiles résultats. « La perte de la flotte otho» mane, répondit-il à l'ambassadeur » de Venise qui venait le braver dans » son palais, est pour mon sublime » empereur ce que la barbe est pour » un homme à qui on l'a rasée, et à » qui elle repousse; mais la perte de » Cypre est pour la république ce » qu'est la perte d'un bras qu'on ne re» couvre point quand il a été coupé.» C'est avec cette fierté et cette confiance que Méhémet-Pacha avait vieilli dans le vézyriat jusqu'à l'âge de soixante-seize ans. Premier ministre sous trois règnes, il achevait son illustre carrière avec honneur et sécurité sous Amurath III, lorsqu'en l'an 1579, il fut assassiné au milieu du divan par un spahi, qu'il avait injustement dépouillé de son *timar*, ou fief militaire, et dont il avait deux fois rejeté la supplique. Le sulthan, qui par hasard assistait invisiblement à cette séance du divan, leva le rideau qui le cache à tous les regards, arrêta les cimeterres levés sur l'assassin, se fit rendre compte des motifs d'un meurtre aussi hardi, et faisant taire les lois dans une circonstance si extraordinaire, pardonna au spahi, le renvoya absous, et le rétablit dans son timar. S—y.

MEHEMET-RIZA-BEYG est le premier ambassadeur de Perse qu'on ait vu en France. Quoique le caractère diplomatique de ce personnage ait été révoqué en doute par l'illustre auteur des *Lettres persanes;* quoiqu'on ait prétendu dans le temps, et qu'on ait répété, il y a peu d'années, que cette ambassade n'avait été, comme celle de Siam, qu'une comédie imaginée pour amuser la vieillesse de Louis XIV; quoique les aventures de Mehemet-Riza-Beyg aient en quelque sorte accrédité ces bruits, nous avons acquis, aux archives du ministère, la certitude qu'il est venu en France, remplir, au nom du roi de Perse, une mission dont nous devons faire connaître les motifs, les détails et les résultats. En 1705, Louis XIV avait envoyé le sieur Fabre de Marseille, pour former avec la Perse des relations plus solides et plus avantageuses que celles qui avaient existé jusqu'alors. Fabre ayant péri à Erivan, sur les frontières de Perse, victime d'une longue et cruelle persécution (*V.* Marie Petit), fut remplacé par le sieur Michel, qui conclut en 1708, à Ispahan, un traité de commerce avec les ministres de Chah-Houçeïn. Ce monarque voulait dès-lors envoyer une ambassade à Louis XIV; mais Michel l'en détourna, pour épargner à la France épuisée des dépenses au moins inutiles. Le bruit des victoires des Français sur les armées alliées, la paix d'Utrecht, qui s'en suivit, et le besoin d'acquérir un allié puissant, lorsque des révoltes nombreuses et fréquentes préparaient la chute du trône des sofys, déterminèrent enfin le roi de Perse à faire partir un ambassadeur pour Versailles. Afin que cette mission fût ignorée des agents des nations européennes qui résí-

daient à Ispahan, il chargea le khan de la province d'Erivan de nommer l'ambassadeur, et d'acheter les présents qu'on devait lui confier. Ce gouverneur ayant choisi Mirza Sadek, chef de son divan, celui-ci effrayé de la longueur et des dangers d'un pareil voyage, donna dix mille écus pour en être dispensé, et céda sa place à Mehemet-Riza-Beyg, kalenter ou intendant de la province. On ne pouvait faire un plus mauvais choix : bouffi d'orgueil et entêté comme tous les hommes dépourvus de jugement, le nouvel ambassadeur joignait à une humeur capricieuse et très-irascible, une extrême brutalité; et, dans son pays même, il passait pour n'observer aucun devoir de bienséance et de politesse. Il partit d'Erivan, le 15 mars 1714, avec une suite nombreuse, et arriva à Smyrne, le 23 avril. Quoique pour cacher son caractère diplomatique, il eût pris soin de publier qu'il allait en pelerinage à la Mekke, son faste et ses équipages éveillèrent les soupçons du grand douanier de Smyrne. Trop exactement surveillé pour pouvoir passer en France, il confia les lettres et les présents du sofy, à un arménien de sa suite, que le consul français fit embarquer pour Marseille. Mehemet-Riza-Beyg espérant trouver plus facilement à Constantinople les moyens d'achever son voyage, s'y rendit un mois après. Mais en arrivant, il fut arrêté par ordre du Grand-Seigneur, sous prétexte qu'il avait voulu frauder les douanes. Les interrogatoires qu'on lui fit subir, la torture donnée à plusieurs de ses gens, ne purent découvrir la vérité aux ministres de la Porte. Il avala même une lettre de change de 10 mille pistoles, de peur qu'elle ne trahît son secret. Cependant l'ambassadeur de France, Desalleurs, parvint à lui procurer sa liberté, en gagnant le tchaousch-bachy, qui se rendit caution du prisonnier. Le prétendu pélerin alla secrètement chez M. Desalleurs et convint avec lui des mesures à prendre pour assurer son passage en France. Le 7 août, il fut mis entre les mains de l'émyr-hadj, qui avait ordre de le renvoyer en Perse, à son retour de la Mekke; mais lorsque la caravane fut arrivée à une demi-lieue de la côte de Syrie, il l'abandonna pendant la nuit, et vint à Payas, où l'Athénien Padery, l'un des drogmans de la légation française, lui avait amené une barque avec huit de ses gens restés à Constantinople. L'ambassadeur de Perse s'y embarqua pour Alexandrette, où il trouva un navire qui le déposa, le 23 octobre, à Marseille. Il y fut joint par l'Arménien, qui lui rapporta le coffre de fer, où étaient renfermés les présents et la lettre du sofy. Peu de jours après, malgré les représentations des magistrats, il s'obstina à faire une entrée solennelle dans cette ville; il fixa lui-même le jour de cette cérémonie, qui coïncidait avec l'entrée de la reine d'Espagne, et la rendit plus brillante. Cet ambassadeur avait alors environ 48 ans; et l'on trouva qu'il ressemblait aux portraits de Henri IV. Après avoir donné des fêtes aux dames de Marseille, et diverti les habitants par l'originalité de ses manières, Mehemet laissa des dettes dans cette ville, qu'il quitta le 23 décembre : il continua sa route par Lyon et Moulins, donnant partout des preuves d'extravagance, et voyageant tantôt à cheval, tantôt en litière, et tantôt couché dans une sorte de carrosse; mais toujours précédé d'un étendard aux armes de Perse. Il arriva, le 28 janvier 1715, à Charenton, où il

logea dans la maison du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, qui vint le complimenter de la part du roi. L'envoyé persan demeura constamment assis sur un tapis pendant cette visite. Il exigeait que le ministre des affaires étrangères, Colbert de Torcy, qu'il regardait comme le grand-vézyr, vînt le prendre à Charenton, pour le conduire à Paris; et l'on eut beaucoup de peine à lui persuader qu'en France, tous les ministres étaient égaux en prérogatives et en dignité. Il voulait faire son entrée publique à cheval, et consentait toutefois à monter dans un carrosse du roi, depuis Charenton jusqu'au faubourg Saint-Antoine, à condition qu'il y serait seul, sa religion lui défendant de s'enfermer dans une boîte avec des chrétiens. Après avoir rejeté ses prétentions sur les détails du cérémonial, et sur le nombre des gens du cortége, il fallut encore combattre sa superstition sur les jours heureux ou malheureux. Enfin, le jeudi, 7 février, fut fixé pour son entrée. Le baron de Breteuil l'ayant fait avertir de se lever pour recevoir le maréchal de Matignon, nommé par le roi pour l'accompagner, il s'y refusa opiniâtrément, disant qu'après le roi, il regardait tous les autres comme des esclaves. *Êtes-vous le roi de Perse?* lui demande le baron : *A Dieu ne plaise*, répond l'ambassadeur; *je ne suis qu'un de ses moindres esclaves.* — *Eh bien, morbleu!* reprend le baron, *rendez donc à l'esclave du roi de France, les honneurs qu'on rend à l'esclave du roi de Perse.* L'ambassadeur paraît interdit et convaincu; mais voyant le baron en conférence avec le maréchal, il descend dans la cour, monte à cheval, et croit ainsi éluder l'obligation qui lui est imposée. Le baron s'aperçoit de sa ruse, court à lui, et le force de remonter dans sa chambre. Aussitôt six Persans entrent, le fusil bandé, et un septième présente un sabre nu à son maître; le baron, sans s'effrayer, somme l'ambassadeur de faire à l'instant retirer cette canaille, menaçant, en cas de refus, d'appeler d'un coup de sifflet 6000 mousquetaires, qui feraient main-basse sur les Persans. Intimidé par cette fermeté, Mehemet-Riza-Beyg reçut le maréchal de Matignon, conformément à l'étiquette, et monta en carrosse avec lui et le baron de Breteuil : pour le satisfaire on partit à 8 heures du matin; mais la lenteur de la marche, et une station au faubourg Saint-Antoine, où des rafraîchissements lui étaient préparés, favorisèrent la curiosité publique, et le retardèrent assez pour qu'il n'entrât dans Paris qu'à une heure après midi. On peut voir, dans les journaux du temps, les détails de cette cérémonie, et de l'audience publique que le roi lui donna, le 19 du même mois, dans la grande galerie de Versailles. Louis XIV et toute sa cour déployèrent, dans cette occasion, une si grande magnificence, que l'ambassadeur en fut frappé d'admiration. Les présents du sofy consistaient en 7 gros diamants bruts, 200 émeraudes, 200 turquoises, 150 perles orientales de moyenne grosseur, et deux fioles de baume, appelé *Momie*. Mehemet-Riza-Beyg était chargé par son maître de demander l'exécution du traité de 1708, et de promettre des avantages plus considérables à la nation, moyennant qu'une escadre française serait envoyée dans le golfe Persique, pour faire la guerre aux Arabes de Maskat, qui infestaient les côtes de Perse, ruinaient son commerce, et s'emparaient de ses îles.

Les ministres de Louis XIV éludèrent de s'expliquer catégoriquement sur cette dernière proposition; mais en satisfaisant à la passion de l'ambassadeur pour l'argent, la débauche et les prodigalités, ils surent tirer parti de son incapacité Au mois de juillet, ils lui firent signer un nouveau traité si avantageux à la France, et si honteux pour la Perse, qu'il semblait avoir été dicté par des vainqueurs à des vaincus. Mehemet eut son audience de congé le 13 août, avec le même cérémonial, mais non pas avec autant d'éclat qu'à celle de réception; et il quitta l'hôtel des ambassadeurs, pour se retirer à Chaillot, où il devait demeurer jusqu'à son départ. Les avanies qu'il avait éprouvées en traversant l'empire othoman, lui faisaient craindre de reprendre le même chemin pour retourner en Perse. On convint qu'il s'embarquerait au Havre, et qu'il serait conduit dans un port de Russie, d'où il continuerait sa route par terre. En conséquence on prépara à Chaillot les bateaux sur lesquels il devait, ainsi que sa suite, descendre la Seine jusqu'à Rouen. Pendant son séjour à Paris, il s'était lié avec une dame de Roussy, et plus particulièrement avec une marquise d'Épinay, sa fille. Comme il avait manifesté le dessein de les emmener en Perse, et que l'on craignait qu'elles n'y changeassent de religion, on songeait à l'en empêcher, lorsque l'ambassadeur fit partir secrètement la fille pour Rouen, sous la conduite d'un de ses interprètes. Le lendemain, 31 août, Mme. de Roussy se présenta toute éplorée chez le lieutenant-de-police d'Argenson, pour se plaindre que le Persan avait fait enlever sa fille pendant la nuit, sans lui laisser le temps d'emporter ses hardes. Elle prétendait d'ailleurs que Mme. d'Épinay était trop vertueuse pour s'abandonner à un Musulman ; et que l'ambassadeur, dans l'intention de l'épouser, avait reçu le baptême d'un prêtre arménien. D'Argenson ne fut point la dupe de cette fable; il envoya ordre à l'intendant de Rouen, d'arrêter la jeune aventurière. Cependant Mehemet-Riza-Beyg, ayant fait construire un grand coffre à Chaillot, le fit embarquer avec ses bagages pour Rouen: arrivé devant cette ville le 2 septembre, il refusa de sortir de son bateau, où sa maîtresse vint passer la nuit. Le lendemain il entra dans la ville, et se rendit par terre au Havre. La marquise y fut transportée par eau, placée dans le coffre, puis mise à bord de la frégate l'*Astrée*, qui devait ramener l'ambassadeur. La police fut instruite de toute l'histoire : mais Louis XIV venait de terminer sa carrière; et les intrigues qui occupèrent la cour, durant les premiers jours qui suivirent sa mort, firent perdre de vue les affaires moins importantes; de sorte que l'ordre du roi pour arrêter Mehemet-Riza-Beyg, et pour visiter ses bagages, ne partit que le 11. Il était trop tard; le 13, cet ambassadeur mit à la voile avec 18 personnes de sa suite, deux Français, l'un ingénieur, l'autre horloger, l'interprète Padery, et 13 forçats, nés Persans, qu'on avait délivrés des galères. Lorsqu'on fut à la hauteur des côtes du Danemark, Mehemet-Riza-Beyg se fit débarquer, et renvoya la frégate sous prétexte que la mer incommodait son Hélène qui était grosse; mais n'ayant de lettres de créances ni pour cette cour, ni pour aucune puissance du Nord, il fut obligé de subsister à ses dépens, avec une suite nombreuse. Il séjourna à Co-

penhague, à Hambourg, à Berlin, d'où il partit le 19 novembre pour Dantzig. Son train était déjà diminué : plusieurs de ses gens, fatigués de ses mauvais traitements, l'avaient abandonné, et il ne les réclama point par raison d'économie. Les mêmes motifs ayant déterminé ses voituriers à le quitter, il se serait vu dans l'impossibilité de continuer son voyage, si les magistrats de Berlin ne lui eussent procuré des chevaux en payant. Arrivé à Dantzig, au mois de décembre, il y fut retenu plusieurs mois par les neiges et les glaces; et il eut lieu de se repentir d'avoir congédié la frégate française. Sa maîtresse y fit ses couches au mois de janvier 1716. Lorsque les chemins furent devenus plus praticables, ils se remirent en route, traversèrent la Pologne et la Russie, et n'arrivèrent sur les frontières de Perse que dans les premiers mois de 1717. Mehemet-Riza-Beyg avait mal rempli sa mission. Il avait outre-passé ses pouvoirs ; il avait vendu une partie des présents destinés au sofy; il se sentait coupable : aussi avait-il traîné en longueur son voyage, dans l'espoir assez fondé qu'avant son retour, quelque révolution survenue dans le ministère, ou dans le gouvernement de la Perse, empêcherait qu'on n'examinât sa conduite, et le ferait oublier. Malheureusement pour lui, le faible Chah-Houceïn occupait encore son trône chancelant, et le khan d'Érivan avait été déposé. Mehemet-Riza-Begh, se voyant sans protecteurs, et n'ayant point de grâce à espérer, termina ses aventures à Érivan, en avalant du poison, au mois de mai 1717. La Française qu'il avait amenée se fit mahométane, et se joignit au frère du défunt, pour conduire dans la capitale ce qui restait des présents du roi de France. Le sieur de Gardane qui avait dû accompagner Mehemet-Riza-Beyg, avec le titre de consul-général en Perse, y était arrivé depuis quelque temps, quoiqu'il fût parti 6 mois après lui ; et Padery, qui avait quitté cet ambassadeur, fut nommé consul à Chyraz, en 1718. Ce furent les premiers agents que la France eût entretenus en Perse; car, jusqu'alors, les missionnaires avaient été seuls chargés des intérêts de la nation. La mésintelligence se mit bientôt entre ces deux consuls, qui avaient reçu chacun des instructions différentes. Tous deux sollicitèrent long-temps en vain la confirmation du traité de 1715 : Padery l'obtint enfin de Chah-Houceïn, en 1722, dans le temps que ce malheureux prince était assiégé dans sa capitale par les rebelles (*V.* Mir Mahmoud) ; mais bientôt la chute de ce monarque, et les révolutions qui déchirèrent la Perse, firent que notre nation ne put profiter des avantages de ce traité, et obligèrent les deux consuls de retourner en France. A—T.

MÉHUL (Étienne-Henri), célèbre compositeur, et membre de l'institut de France, naquit à Givet, en 1763. Son père avait servi dans le génie, et était inspecteur des fortifications de Charlemont. Le jeune Méhul reçut les premières leçons de musique de l'organiste de cette ville, qui était aveugle. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de dix ans, les Récollets lui confièrent l'orgue de leur couvent, et qu'à douze, il fut nommé adjoint à l'organiste de la riche abbaye de la Valledieu. Ce fut là qu'il se perfectionna dans la composition, sous un professeur allemand, très-versé dans la science du contrepoint. Le desir de cultiver son

Tome XXVIII Page 284

HIST. DE FRANCE.

MÉHUL.

talent attira Méhul à Paris, en 1779. Il prit des leçons de piano d'Edelmann, et devint en peu de temps l'élève le plus remarquable de cet habile maître. Le hasard lui procura bientôt la connaissance et l'amitié d'un homme à jamais célèbre. Le chevalier Gluck, à cette époque même, était venu à Paris, pour y faire donner le dernier de ses chefs-d'œuvre (*Iphigénie en Tauride*). Dévoré de l'envie d'entendre cette admirable musique, mais n'espérant point pouvoir se procurer, pour la première représentation, un billet dont le prix eût excédé ses facultés, le jeune Méhul prend la résolution d'user de stratagème. A la répétition générale, il imagina de se blottir dans le fond d'une loge, comptant ainsi se trouver tout placé pour le lendemain. Mais, ô disgrace! un inspecteur de la salle fait sa ronde; le pauvre élève est découvert, et forcé à grands cris de sortir de sa cachette. Heureusement pour lui, Gluck était encore sur le théâtre: il demande la cause de tout ce bruit; il l'apprend de la bouche même du jeune artiste, qui, tout tremblant de respect devant un si grand maître, exprimait son désespoir par les larmes qui roulaient dans ses yeux. La vue d'un enfant de seize ans, déjà si passionné pour l'art, intéressa tellement Gluck, que non content de lui donner sur-le-champ un billet pour la représentation du lendemain, il lui fit promettre de venir le voir. On se figure la joie et l'empressement du jeune Méhul. Dès la première visite, Gluck apprécia toutes ses heureuses dispositions, et se fit un plaisir de les cultiver. Ce grand artiste, comme l'a souvent répété Méhul, l'initia dans la partie philosophique et poétique de l'art musical. Il lui fit composer, sous ses yeux, et comme essais, trois ouvrages sur lesquels l'auteur d'Alceste fit des observations qui révélèrent encore mieux à son élève toute la profondeur de son génie que ses admirables compositions elles-mêmes. Gluck repartit pour Vienne, d'où il ne devait plus revenir en France. Méhul, livré à ses propres forces, desira de les essayer sur la scène illustrée par son maître; et il présenta à l'académie royale de musique un opéra de *Cora*. Rebuté des longs délais qu'on lui faisait éprouver, il tourna ses regards vers l'opéra-comique, et il y débuta par *Euphrosine et Coradin*, en 1790. Cette musique, d'un genre absolument nouveau à ce théâtre, y fit une sensation difficile à décrire. On risquerait d'être taxé d'exagération, si l'on cherchait à rendre l'effet que produisit particulièrement le duo du second acte, si connu sous le nom de *Duo de la jalousie*. Heureusement, un artiste célèbre s'est chargé de ce soin; voici ce que dit Grétry (1): « On était loin de s'attendre à des » effets terribles sortant de l'orches» tre de l'opéra-comique : Méhul l'a » tout-à-coup triplé par son harmo» nie vigoureuse, et surtout propre » à la situation. Je ne balance point » à le dire : le duo d'*Euphrosine* est » peut-être le plus beau morceau » d'effet qui existe. Je n'excepte pas » même les plus beaux morceaux de » Gluck. Ce duo est dramatique : » c'est ainsi que Coradin furieux doit » chanter; c'est ainsi qu'une femme » dédaignée et d'un grand caractère » doit s'exprimer: la mélodie en pre» mier ressort n'était point ici de » saison. Ce duo vous agite pendant » toute sa durée; l'explosion qui est

(1) *Essais sur la musique*, tom. II, p. 59

» à la fin semble ouvrir le crâne des » spectateurs avec la voûte du théâ- » tre. Dans ce chef-d'œuvre, Méhul » est Gluck à trente ans. Après avoir » bien entendu ce morceau, dont le » premier mérite, à mon gré, est » d'être vigoureux sans prétention » et sans efforts pour l'être, je desti- » nai de bon cœur à mon ami Mé- » hul, l'épigraphe que Diderot avait » jadis placée sous mon portrait :

Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus.

» Il semble effectivement que c'était » pour l'auteur du duo d'Euphrosine » qu'Horace fit ces vers. » Un succès aussi prodigieux fixa l'attention générale sur Méhul : l'administration de l'Opéra se ressouvint que, depuis six ans, elle avait dans ses cartons un ouvrage de sa composition, et elle fit donner *Cora et Alonzo.* Le public était devenu exigeant envers l'auteur d'Euphrosine, et il accueillit assez froidement sa *Cora*, quoiqu'elle offrît des morceaux remarquables. Méhul ne tarda point à prendre une revanche éclatante : sa *Stratonice* passe encore pour la plus parfaite de ses compositions ; dans le cadre étroit d'un seul acte, il a su réunir de ces beautés d'un ordre supérieur, qui fixent à jamais le rang d'un artiste (1). *Adrien,* tragédie lyrique, dont les autorités révolutionnaires suspendirent long-temps la représentation, se fit remarquer des gens de l'art par un grand développement de science harmonique ; mais l'extrême sévérité du style rebuta les simples amateurs. Méhul parut, pendant une assez longue suite d'années, se consacrer presque entièrement à l'opéra-comique. Il y donna un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns composés avec trop de précipitation, ou sur de mauvais poèmes, furent trouvés peu dignes de lui, et sont vraisemblablement à jamais oubliés. Il faut en excepter *Phrosine et Mélidore*, que le sujet, tiré du Gentil Bernard, n'a point permis de conserver sur la scène ; *Ariodant*, qui, malgré son mérite, a dû céder la place au *Montano* de Berton, à cause de la ressemblance des deux poèmes, et de la supériorité du dernier ; l'*Irato*, où le musicien sut assez bien saisir la manière italienne pour tromper le public de Paris ; *Uthal*, en style ossianique, dont les violons sont exclus pour faire place aux quintes (1), et *Joseph*, remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse. Ce dernier ouvrage avait été indiqué par la commission pour le prix décennal. Dans l'année qui précéda sa mort, Méhul, qui gardait le silence depuis assez long-temps, voulut se rappeler au souvenir de ses anciens admirateurs par un opéra-comique intitulé, *La Journée aux aventures.* Tout en l'applaudissant, ils eurent le chagrin de reconnaître que le talent de l'auteur n'avait pas moins décliné que sa santé. On avait commencé à faire la même remarque à l'occasion de son *Amphion*, donné à l'Opéra, peu d'années auparavant. Attaqué d'une maladie de consomption, il alla respirer l'air pur des îles d'Hières. Dans toutes les villes qu'il traversa, et

(1) Il a été question de faire passer *Stratonice*, sur le théâtre de l'Opéra, en y ajoutant un récitatif, dont devait se charger le neveu de l'auteur. Au moment où nous écrivons, ce projet n'a pas encore reçu son exécution.

(1) Cette innovation produisit un très-bel effet sur les connaisseurs, et ne fut pas même remarquée par le public, qui crut entendre l'orchestre ordinaire. Des envieux répandirent, et les ignorants crurent que Grétry s'était permis de dire, après une représentation d'*Uthal* : « *J'aurais donné un louis pour entendre une chanterelle.* » Si Grétry eût été capable de tenir un propos aussi ridicule, ce n'est pas à Méhul qu'il eût fait tort.

principalement à Marseille, les amateurs de musique lui décernèrent une sorte de triomphe. Ce furent les dernières jouissances de sa vie: il revint mourir à Paris, le 18 octobre 1817. A ses obsèques, 140 musiciens exécutèrent une messe de mort du célèbre Jomelli. Indépendamment de ses ouvrages de théâtre, Méhul avait déployé la richesse de ses moyens dans plusieurs genres. On a de lui des *Sonates* de piano, et six *Symphonies*, qui ont été exécutées avec succès au Conservatoire. C'est lui qui avait mis en musique le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le *Chant du retour*, et une foule d'hymnes et de cantates de circonstance, telles que l'air de *Roland* dans *Guillaume le conquérant*. Le style de ce maître se recommande généralement par la force de l'expression dramatique, et par une facture savante. Il ne dissimulait pas lui-même, et il en a fait l'aveu à l'auteur de cet article, qu'entraîné par l'esprit d'une époque où l'exagération des idées s'était introduite jusque dans les arts, il avait abusé quelquefois des moyens d'effet jusqu'à confondre le bruit avec l'énergie. La critique pourrait aussi lui reprocher de s'être laissé dominer, dans certains morceaux, par l'attrait d'une idée heureuse, au point de lui faire perdre une partie de son charme, en la répétant jusqu'à satiété. Pour en citer des exemples, nous indiquerons deux ouvrages universellement connus : l'andante qui précède la chasse dans l'*Ouverture du jeune Henri*, ainsi que l'ouverture et le premier acte du ballet de la *Dansomanie*. Méhul n'était pas seulement un grand musicien : à beaucoup d'esprit naturel il joignait une instruction variée. Son caractère était fort honorable, et ses mœurs extrêmement douces. Il avait épousé la fille du docteur Gastaldy ; mais il n'a point laissé d'enfants. L'éloge de Méhul a été prononcé à l'académie royale des beaux-arts, le 2 octobre 1819, par M. Quatremère de Quincy (1). S—v—s.

MEHUN (JEAN DE.) *V.* MEUNG.

MÉHUS (LAURENT), l'un des plus savants philologues du dix-

(1) Doué d'une extrême sensibilité, Méhul l'excitait encore en plaçant sur son forte-piano, une tête de mort, lorsqu'il se livrait à des compositions fortes et tragiques, telles qu'Euphrosine, Stratonice, Mélidore, Héléna. Dans ce genre, qui a principalement contribué à établir sa réputation, les connaisseurs ont trouvé son style moins âpre que celui de son maître, et son chant plus large et plus doux. Son talent savait d'ailleurs se plier au genre comique et gracieux, et il l'a prouvé avec succès dans l'*Irato*, dans *Une Folie*, etc On n'a même pas oublié cet air charmant et de la plus aimable fraîcheur, *Le Papillon léger*, qui a survécu à l'opéra du *Jeune sage et le Vieux fou*. Dès la création du conservatoire de musique, en 1795, jusqu'à sa suppression en 1815, Méhul y avait été l'un des trois inspecteurs de l'enseignement; il fut alors nommé surintendant de la musique de la chapelle du Roi, et professeur de composition à l'école royale de musique. Membre de l'Institut, en 1796, et de l'académie des beaux-arts en 1816, il était aussi chevalier de la Légion-d'Honneur. Ses premiers essais furent une *Ode sacrée* de J. B. Rousseau, qu'il fit exécuter au concert spirituel, en 1783; un *Duo de Zoraastre* chanté à la société des enfants d'Apollon, en 1786. Il composa sous la direction de Gluck, *Psyché*, de Voisenon, *Anacréon*, du Gentil-Bernard, et *Lausus et Lydie*, qui n'ont point été représentés. Ses autres ouvrages dramatiques sont au nombre de quarante : A l'Opéra : *Hippolyte*, reçu en 1787, et non représenté; *Cora et Alonzo*, 1791; *Horatius Coclès*, 1793; *Arminius*; *Scipion*; *Tancrède et Clorinde*, reçus en 1794, 95 et 96, et non représentés; *Adrien*, reçu en 1792, joué en 1799; *Amphion* ou les *Amazones*, 1811; l'*Oriflamme*, avec MM. Paër, Kreutzer et Berton, 1814 : il a arrangé la musique des ballets du *Jugement de Pâris*, 1793; de la *Dansomanie*, 1800; et de *Persée et Andromède*, 1810. Au Théâtre-Français : les chœurs de deux tragédies de Chénier, *Timoléon*, 1794; et *Œdipe-Roi*, reçu en 1804, et non représenté. Aux théâtres de l'opéra-comique, Favart et Feydeau : *Euphrosine*, 1790; *Stratonice*, 1792; *Le Jeune sage et le Vieux fou* 1793; *Mélidore et Phrosine*, 1794; *Doria* et la *Caverne*, 1795; le *Pont de Lodi*, 1797; le *Jeune Henri*, et *Ariodant*, 1799; *Bion*, 1800; *Épicure*, 1800, avec M. Cherubini; l'*Irato*, 1801; *Une Folie*, *Johanna*, le *Trésor*, ou le *Danger d'écouter aux portes*, 1802; *Héléna*, l'*Heureux malgré lui*, 1803; *Baiser et Quittance*, avec MM. Kreutzer, Berton et Nicolo, 1804; les *Deux aveugles de Tolède*, *Gabrielle d'Estrée*, 1806; *Uthal*, 1806; *Joseph*, 1807; *Le Prince Troubadour*, 1813; la *Journée aux aventures*, 1816. Il a laissé manuscrits les *Hussites*, ou le *Siége de Naumbourg*; et *Sésostris*. Il a lu deux rapports à l'Institut, *sur l'état futur de la musique en France*, et *sur les travaux des élèves du conservatoire à Rome*. A—T.

huitième siècle, était né à Florence d'une famille honnête. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut attaché à la garde de la fameuse bibliothèque Laurentienne. Quoiqu'il se soit borné à la tâche moins brillante qu'utile d'éditeur, l'abbé Méhus s'est fait une réputation très-étendue. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe, et membre de l'académie étrusque de Cortone. On lui doit d'excellentes éditions des *Lettres* de Léon. Bruni d'Arezzo, et de Colluccio Salutati, Florence, 1741, in-8°. (1) — de l'*Itinéraire* de Cyriaque d'Ancone, ibid., 1742, in-8°. — des *Lettres* de Léon. Dati, ibid., 1743, in-8°. — du livre de Barth. Fazio *De viris illustribus*, ibid., 1745, in-4°.; — de celui de Ben. Colluccio *De discordiis Florentinorum*, ibid., 1747, in-8°. — du *Specimen historiæ litterariæ Florentinæ*, par Giann. Manetti, ibid., 1747, in-8°. — de la *Vie de Laurent de Médicis*, par Nic. Valori, Florence, 1749, in-8°. — de la *Vie* et des opuscules de Ser Lapo da Castiglionchio, Bologne, 1753, in-4°. — et enfin du recueil des *Lettres* d'Ambroise le Camaldule, et des savants de son temps, ibid., 1759, 2 vol. in-fol. Toutes ces éditions sur lesquelles on peut consulter les différents articles de la *Biographie*, où elles ont été déjà citées et appréciées, sont enrichies de bonnes préfaces et de notices pleines d'intérêt. La *Vie* d'Ambroise le Camaldule est un précis très-bien fait de l'histoire littéraire de Florence, jusqu'à l'année 1440. Ce morceau seul suffit pour justifier tous les éloges que l'abbé Méhus a reçus de ses compatriotes. L'édition augmentée, qu'il avait promise, de la *Bibliotheca latina medii ævi*, de Fabricius, n'a point paru. (*Voy.* Fabricius, tom. XIV, p. 60.) — On croit qu'il était de la même famille que Livio Mehus, peintre et calligraphe, né vers l'an 1630, dans la petite ville d'Oudenarde, en Flandre, qui fut élève de Pietre de Cortone, et qui a gravé à l'eau-forte d'après Raphaël Vanni et Stefanino della Bella. Il mourut à Florence, en 1791. W—s.

(1) A l'art. Bruni, VI, 121, cette édition, par une faute d'impression, est datée de 1731.

MEI (Cosimo), littérateur, né à Florence, en 1728, après avoir terminé ses études à l'université de Padoue, visita les principales villes de l'Italie. Pendant son séjour à Turin, il sut se ménager les bonnes grâces du roi de Sardaigne, qui le décora de l'ordre des SS. Maurice et Lazare: il se fixa ensuite à Venise, où il mourut en 1790, après avoir rempli longtemps l'emploi de censeur de livres. C'est au chevalier Mei, qu'on doit la traduction italienne du *Museum Mazuchellianum*, Venise, 1761-63, 2 vol. in-fol. (*V.* Mazzuchelli.) On cite encore de lui : I. *De amore sui Dissertatio*, Padoue, 1741. II. *Sermoni di Mimiso Ceo* (anagramme de Cosimo Mei), *indirizzati à S. E. Alviso Vallaresso*, Bergame, 1783. C'est un recueil de satires dont les critiques italiens louent le style pour sa pureté et son élégance. III. La *Traduction*, en vers italiens, d'une *Satire* de l'abbé Bragolino contre les imitateurs serviles de Thomas; dans le *Giornal. litterar.*, Venise, 1782, p. 200. W—s.

MEIBOM (Henri) l'*Ancien* (1), né le 4 décembre 1555, à Lemgow, dans le comté de la Lippe, fut nom-

(1) Le nom de cette famille était *Meybaum*; mais comme dans leurs ouvrages ils s'appelèrent en latin *Meibomius*, celui de Meibom a prévalu.

mé en 1583, professeur d'histoire et de poésie à l'université d'Helmstadt, et fut chargé, en 1590, d'une mission diplomatique, à Prague, auprès de l'empereur Rodolphe, qui l'anoblit et le nomma poète lauréat : il mourut en 1625. Il avait le goût des recherches, et il a rendu des services importants, par la publication d'un grand nombre de chroniques et de pièces originales, relatives surtout à l'histoire de la Saxe. On lui doit de bonnes éditions, enrichies des notes, de la *Chronique* d'Alberic, chanoine d'Aix la-Chapelle, Helmstadt, 1584, in-4°.; de celle de Gobelin Persona, Francfort, 1599, in-fol.; de l'ouvrage de Sleidan, *de Quatuor summis imperiis*, Helmstadt, 1586, in-8°.; de plusieurs Monuments de l'ancienne langue saxonne; de la vie du pape Jean XXIII, par Thierry de Niem, etc. Les pièces historiques qu'il avait tirées des archives des villes et des abbayes de l'Allemagne, ont été réimprimées par les soins de Henri Meibom, son petit-fils sous ce titre: *Opuscula historica varia ad res germanicas, ectantia, partim primùm, partim auctiùs edita*, Helmstadt, 1660, in-4°.; et elles ont été insérées dans le tom. 1er. des *Scriptores rerum germanicarum*, par le même éditeur. Le troisième volume de cette collection renferme différentes pièces de H. Meibom l'ancien, qui avaient paru séparément, et parmi lesquelles on citera: *Oratio de academiæ Juliæ primordiis et incrementis; — Oratio de origine Helmstadii; — De origine et officio Cancellariorum academicorum*, etc. On a de lui, comme litterateur, un recueil très-rare intitulé: *Parodiarum Horatianarum libri II et sylvarum libri II*, Helmstadt, 1588, in-8°. G. Gruter en a tiré différentes pièces qu'il a insérées dans les *Deliciæ poëtar. germanorum*, tom. IV. — H. Meibom son petit-fils a publié le recueil de ses *Poëmata sacra*, Helmstadt, 1665, in-8°. Enfin il est l'éditeur des centons de Virgile (*Virgilii centones*), ibid., 1597, 2 part. in-4°.; et des *Poésies* d'Euricius Cordus, ibid., 1616, in-8°., qu'il fit précéder de la vie de l'auteur. Il avait traduit en allemand une *Chronique des rois de Perse*, d'après le latin de Reiner Reineccius. W—s.

MEIBOM (Jean-Henri), savant médecin, fils du précédent, né en 1590, à Helmstadt, fut élevé par son père, qui lui inspira le goût des bons écrivains de l'antiquité, et en particulier d'Horace, dont il faisait sa lecture la plus habituelle. Après avoir terminé ses premières études, il visita l'Italie pour se perfectionner dans les sciences, et s'appliqua surtout à la médecine: il reçut le bonnet de docteur à Bâle, en 1619, et revint à Helmstadt, où il ne tarda pas d'obtenir une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa jusqu'en 1626. Il alla ensuite à Lubeck, appelé par l'évêque de cette ville, qui le nomma son médecin; et il y exerça son art avec une réputation toujours croissante. Il mourut en cette ville le 16 mai 1655. On a de lui: I. *De flagrorum usu in re venereâ*, Leyde, 1629, pet. in-12. Cette édition est recherchée des curieux pour sa rareté: celles de Leyde, 1643, in-4°., Londres, 1665 ou plutôt Paris, 1757), in-32, et Londres, 1770, in-32, ne contiennent guère que le texte de Meibomius. L'édition de Copenhague, 1669, in-8°., est due aux soins de Th. Bartholin, qui y ajouta ce qu'il avait écrit sur la même matière: la plus complète est celle de Francfort, 1670, pet. in-8°., de 144 pag.; elle

renferme, outre les additions de Bartholin, celles de Henri Meibom, dont il sera question dans l'article suivant. Doppet a publié une imitation de cet ouvrage, sous ce titre : *Aphrodisiaque externe* ou *traité du Fouet*, etc. (Genève), 1788, in-18. Il a été traduit en français par Mercier de Compiègne (*V.* Cl. Fr. MERCIER). II. *Hippocratis orkos sive jusjurandum, gr. lat. cum commentario*, Leyde, 1643, in-4°. III. *Epistola de cynophoriâ, seu canis portatione ignominiosâ*, Helmstadt, 1645, in-4°.; Nuremberg, 1685. IV. *De mithridato et theriacâ discursus*, Lubeck, 1652, in-4°. V. *Mœcenas sive de C. Cilnii Mœcenatis vitâ, moribus et rebus gestis commentarius; accedit C. Pedonis Albinovani Mœcenati scriptum epicedium notis illustratum*, Leyde, 1653, in-4°.; ouvrage curieux, mais rédigé sans méthode. On y desirerait, dit Visconti, quelquefois un peu plus de critique, et même souvent moins de digressions; la matière n'est pas tellement épuisée dans cette compilation, que Henri à Seelen n'ait encore trouvé quelque chose à recueillir dans ses *Analecta*. VI. *A. Cassiodori formula comitis archiatrorum*, Helmstadt, 1668, in-4°. C'est un commentaire sur la 19e. lettre du VIe. livre de Cassiodore. VII. *De cervisiis potibusque et ebriaminibus extra vinum aliis commentarius*, ibid., 1668, ou 1679, in-4°. Ouvrage curieux et recherché, auquel on a joint le traité d'Adrien Turnèbe, *De vino;* Jacq. Gronovius l'a inséré dans le tome IX du *Thesaurus antiquit. græcar.* VIII. *Index scriptorum H. Meibomii senioris editorum et ineditorum, cum chronico Marienthalensi*, Helmstadt, 1651, in-4°.; réimprimé dans les *Opuscula historica*, de H. Meibom le Jeune, 1660, in-4°. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la médecine*, depuis Hippocrate jusqu'au quinzième siècle, dont son fils promettait la publication; mais elle n'a point paru.

W—s.

MEIBOM (HENRI) le *Jeune*, médecin, fils du précédent, naquit à Lubeck, en 1638. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla continuer ses cours à l'université de Helmstadt, où il étudia la philosophie et la médecine : il visita ensuite les Pays-Bas, parcourut l'Allemagne, l'Italie (1), la France et l'Angleterre, cherchant partout les moyens de s'instruire. Il prit, en 1663, le grade de docteur à l'université d'Angers; et l'année suivante il revint à Helmstadt remplir la chaire de médecine, à laquelle il avait été nommé pendant son absence. Il fut chargé, en 1678, de professer aussi l'histoire et la poésie; et il s'acquitta de cette double fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 26 mars 1700. Meibom, quoique fort occupé, et par les soins qu'il devait à ses élèves, et par ceux qu'il donnait aux malades, a trouvé le loisir de publier un grand nombre d'ouvrages; ce sont pour la plupart des thèses, des programmes, des harangues, dont on trouvera l'indi-

(1) Voy. le *Menagiana*, éd. de 1715, tom. 1er. 127, où l'on raconte la bévue de Meibom, qui fit voyage de Bologne, comptant y trouver un manuscrit entier de Pétrone, et qui fut très-surpris d'apprendre que l'on conservait effectivement en cette ville le corps entier de saint Pétrone. Cette mystification, que Hirsching (V. 1, 182) attribue à Jean-Henri Meibom, a été mise en vers, et racontée fort plaisamment par M. Andrieux, qui est même parvenu à réduire en vers français la note latine, source de la méprise, et supposée lue sur l'*album* d'un voyageur, en ces termes :

Petronius extat Bononiæ :
Hic integer servatur hodiè,
Quem vidisse testor.

(*Decade philosophique.*)

cation, au nombre de trente-neuf, dans le tome XVIII des *Mémoires* de Niceron, et dans le Moréride 1759. Il faut y ajouter ses *Observationes rariores in subjecto anatomico*, publiées par le célèbre Haller, Göttingue, 1751, in-4°. On se contentera de citer ici les plus importants: I. *De Incubatione in fanis deorum, medicinæ causâ, olim factâ*, Helmstadt, 1659, in-4°. Cette Dissertation est curieuse, et pleine de recherches intéressantes sur les pratiques employés quelquefois dans les temples du paganisme, où les malades, en y passant la nuit, apprenaient en songe quel remède devait opérer la guérison de leurs maux. On a tenté récemment de rattacher ce fait aux phénomènes que présente la somnambulisme magnétique. II. *De Vasis palpebrarum novis epistola*; ibid., 1666, in-4°. Leyde, 1723, in-8. Il y décrit, avec exactitude, les glandes et les vaisseaux des paupières; mais on a cru mal-à-propos qu'il avait fait de nouvelles découvertes à cet égard. III. *Epistola de longævis*, ibid., 1664, in-4°. Cette lettre est adressée à Auguste, duc de Brunswick, alors âgé de quatre-vingt-six ans. Il y recherche les causes de la diminution de la vie humaine depuis le déluge. IV. *Dissertatio historica de metalli fodinarum Hartzicarum primâ origine et progressu*, etc., ibid., 1680, in-4°.; curieux. V. *Scriptores rerum germanicarum*, etc., ibid., 1688, 3 vol. in-fol.; collection intéressante. On trouve le détail des pièces qu'elle renferme dans les *Mém.* de Niceron, p. 377-84, et dans la *Méthode d'étudier l'Histoire*, par Lenglet Du Fresnoy, tom. XI (éd. de Drouet), pag. 191-196. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter l'*Eloge* de H. Meibom, dans les *Nova litteraria maris Balthici*, année 1700, et les *Athenæ Lubecenses*. W—s.

MEIBOM (Marc), savant philologue, de la même famille que les précédents, était né, vers 1630, à Tonningen, dans le duché de Sleswig. Après avoir terminé ses études, il visita la Hollande, et profita de son séjour à Amsterdam pour publier le recueil des ouvrages des anciens sur la musique. Il en offrit la dédicace à la fameuse Christine, reine de Suède, qui l'invita à se rendre à sa cour, et lui assigna une pension; mais on dit que cette princesse, l'ayant engagé à chanter un air de musique ancienne, en présence de ses courtisans, il fut si honteux du rôle ridicule qu'elle lui avait fait jouer, qu'il partit brusquement et se retira en Danemark. Le roi Frédéric III l'accueillit avec bonté, le nomma à une chaire de l'université d'Upsal, et lui confia la garde de sa bibliothèque; mais, soit que Meibom fût d'un caractère inconstant, soit que le climat ne convînt point à sa santé, il quitta le Danemark pour revenir en Hollande. Il obtint, bientôt après, la place de professeur de belles-lettres à l'académie d'Amsterdam; mais il ne la garda qu'un an, parce qu'on s'aperçut qu'il n'était rien moins que propre à former de bons élèves. Ayant imaginé qu'il avait découvert la forme et la construction des *trirèmes*, il se rendit en France pour vendre son secret, qu'il regardait comme très-important; mais il ne trouva personne qui voulût le lui acheter. Il passa ensuite en Angleterre (1674), dans l'espoir d'y faire imprimer une édition de l'Ancien-Testament, avec ses remarques sur le texte hébreu, dont il avait cor-

rigé un grand nombre de passages, d'après la nature du mètre hébraïque, se flattant d'en avoir seul retrouvé la clef : ses prétentions choquèrent les plus savants théologiens, et il échoua encore dans son projet. Il revint en Hollande plus pauvre qu'il n'en était parti, et vécut quelque temps des secours qu'il recevait des libraires ; sur la fin de sa vie il fut obligé de vendre une partie de ses livres pour subsister. Il mourut à Utrecht, en 1711, dans un âge très avancé. Le reste de sa bibliothèque fut vendu à l'encan ; et cette dispersion fit disparaître également un manuscrit auquel il attachait le plus grand prix, et qui contenait, disait-il, le texte authentique du Commentaire de saint Jérôme sur Job, morceau perdu depuis long-temps, mais, dont saint Augustin fait un éloge magnifique. Meibom avait voulu le vendre aux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui desiraient en enrichir leur édition de saint Jérôme ; mais il en demandait une somme si énorme que le marché ne put se conclure : il avait cependant obtenu du comte d'Avaux dix mille florins de Hollande en avance sur cette négociation (1). On connait de lui : I. Des *Notes* sur Vitruve, dans l'édition donnée par J. de Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. II. *Dialogus de proportionibus*, Copenhague, 1655, in-fol. ; ouvrage curieux, dont les interlocuteurs sont Euclide, Archimède, Apollonius, Pappus, Eutocius, Théon et Hermotime. Il s'y trouve des paradoxes que le docteur Wallis réfuta dans un traité assez étendu, imprimé au 1er. volume de ses OEuvres. III. *Antiquæ musicæ auctores VII, gr. et lat. cum notis*, Amsterd., Elzev., 1652, 2 vol. in-4°. ; rare. Ce recueil contient Aristoxenes, Euclides *Introductio harmonica*, Nicomachus, Alypius, Gaudentius, Bacchius *senior* et Aristides, avec le 9e. livre (*de Musicâ*) de Martianus Capella. L'éditeur y a joint de savantes notes pour éclaircir les passages les plus difficiles. IV. *De veteri fabricâ triremium liber*, ibid., 1671, in-4°., fig. Cet ouvrage a été inséré dans le t. XII du *Thesaur. antiquitat. Romanar.* J. Scheffer en a publié une critique (*V.* J. Scheffer.) V. L'édition des *Vies des philosophes*, par Diogène Laërce ; ibid., 1692, 2 vol. in-4°., grec et latin. C'est encore la meilleure et la plus estimée qui ait paru. Meibom revit le texte de Diogène, avec le plus grand soin : il corrigea et compléta la version latine d'Ambroise le Camaldule ; et il se proposait d'ajouter des notes à celles de Ménage et des autres savants ; mais s'étant brouillé avec le libraire, il n'a donné que quelques remarques sur le xe. livre qui contient la Vie d'Epicure. VI. *Davidis psalmi XII, et totidem sacræ Scripturæ veteris Testamenti integra capita, prisco hebræo metro restituta*, ib., 1698, in-fol. ; c'est un échantillon de son travail sur la Bible, dont il avait donné quelques essais, en 1678 et 1690 ; mais le mauvais accueil qu'il reçut des savants l'empêcha d'en publier la suite. VII. La *Traduction* latine du *Manuel* d'Epictète, et du *Tableau* de Cébès, etc. Le roi de Danemark fit imprimer cet ouvrage à ses frais, et fit présent de la totalité de l'édition à Meibom, qui la garda plus de quarante ans dans son ca-

(1) Ce manuscrit était, en 1765, entre les mains de M. Gressier, de Vévai, héritier de la fille de Meibom. Il l'offrait pour 1,200 fr. à D. Berthod, qui le proposa au P. Paciaudi, bibliothécaire du duc de Parme ; mais celui-ci n'en voulait donner que 400 fr. On ignore si le marché a été conclu à ce prix. (*Correspondance de D. Berthod*, à la Bibliothèque publique de Besançon.)

binet. Après sa mort, ses héritiers la vendirent à un libraire; et Adr. Reland y joignit une *préface* et les *notes* de Saumaise, et la fit paraître à Utrecht, 1711, in-4°. VIII. Une édition des *Opuscula mythologica, physica et ethica* (*V.* Thom. Gale, XVI, 286), Amsterdam, 1688, in-8°. IX. *Epistola de scriptoribus variis musicis.* Cette lettre, datée du 14 avril 1667, est insérée dans le recueil des Lettres de Marq. Gude, 1697, in-4°. X. *Essai de critique où l'on tâche de montrer en quoi consiste la poésie des Hébreux* (dans la *Bibliothèque univ. et hist.* de J. Leclerc, IX, 219-291), 1688, in-12. W-s.

MEICHELBECK (Charles), savant bénédictin, né dans la Bavière, vers 1680, embrassa la vie monastique à l'abbaye de Burtn, et s'appliqua à l'étude sous la direction du P. Pez. Il professa, pendant quelque temps, la théologie dans différentes maisons de l'ordre, et fut enfin appelé à Freisingen par le prince-évêque, qui le nomma l'un de ses conseillers, et le chargea de composer l'histoire du diocèse, d'après les monuments conservés dans ses archives, dont il lui confia la garde. Il s'acquitta de cette tâche avec succès, et mourut le 2 avril 1734, regretté de ses confrères. Indépendamment de deux Traités de controverse, en allemand, Munich, 1709 et 1710, in-8°., on a du P. Meichelbeck : I. *Historia Frisingensis ab anno* 724, *ad annum* 1724, Augsbourg, 1724-29, 2 vol. in-fol. Cette histoire passe pour exacte. Elle est judicieusement écrite; et l'auteur a appuyé son récit de plus de quatre cents pièces justificatives, pour la plupart inédites, qui remplissent le deuxième volume, ibid., 1729, in-fol. II. Une *Chronique abrégée de la ville de Freisingen* (en allemand), ibid., 1724, in-4°. III. *Chronicon Benedicto-Buranum.* Augsbourg, 1753, in-fol. Cette histoire de l'abbaye de *Benedict-Beuren*, qu'il avait laissée en manuscrit, a été publiée par son confrère le P. Alph. Haidenfeld. D'autres ouvrages historiques, non moins importants, du même auteur, sont demeurés inédits. W—s.

MEIER (Joachim), savant philologue allemand, né en 1661, à Perlebe[illegible] dans la Marche de Brandebourg, annonça, dès sa jeunesse, une grande ardeur pour l'étude et les recherches historiques. Nommé professeur d'histoire et de droit public au gymnase de Göttingue, il remplit cette double chaire avec beaucoup de distinction, et mourut le 2 avril 1732. On connaît de lui : I. *Leben*, etc. (Vie de Henri le Lion, duc de Brunswick), Leipzig, 1694, in-4°. II. *De claris Fischeris, necnon de Piscinis, Piscibus et Piscatoribus memorabilia quædam*, Göttingue, 1695, in-4°. de 40 pag. Il y a donné une notice détaillée de tous les hommes plus ou moins célèbres, qui ont porté en anglais, en allemand ou en latin, les noms de *Fisher, Fischer*, ou *Piscator.* III. *Dissertatio de patriciis germanicis, claris Bernhardis et Thilonibus, necnon de Dranfeldiorum gente*, ibid., 1698, in-4°. IV. *Antiquitates Meierianæ*, etc., ibid., 1700, in-4°. de 160 pag. C'est un recueil de recherches sur tous les personnages connus dans l'histoire ou dans les lettres, sous le nom de Mayer, Mayr, Meier ou Meyer; il en cite trente qui avaient échappé à Witten, ou dont ce savant ne fait du moins aucune mention dans son *Diarium biographicum.* Rotermund, qui ne parle que de ceux qui ont écrit, en compte quatre vingt-dix sous le seul

nom de Meier, et quatre-vingt-six sous celui de Meyer. V. *Commentatio de numo quodam aureo Posthumi tyranni in Galliâ ;* dissertation pleine d'érudition sur une médaille qui pourrait bien être fausse, selon Fabricius. Meier publia d'abord cette dissertation en allemand, dans les *Hannov. Monatl. Auszüge* (nov. 1702); journal qu'il s'était chargé de continuer pendant un voyage que fit J. G. Eckard, son ami. Il la traduisit en latin, et la fit imprimer à Göttingue, 1703, in-8° : elle fut insérée par Woltereck dans les *Electa rei numariæ ;* et enfin Meier en donna une nouvelle édition augmentée, Goslar, 1713, in-4°., avec 4 pl. VI. *Dissertatio de Boiorum migrationibus et origine, necnon de claris Böhmeris*, Göttingue, 1709, 1710, in-4°. de 208 pag. VII. *Plessischer*, etc. (Les origines et l'antiquité de la maison de Plesse), Leipzig, 1713, in-4°., fig. VIII. *Corpus juris apanagii et paragii continens scriptores, quotquot inveniri potuerunt, qui de apanagio et paragio ex instituto egerunt*, etc., Goslar, 1721 ; Lemgow, 1727, 2 vol. in-fol. Cette collection est très-estimée en Allemagne ; on regrette que l'édition soit déparée par de nombreuses erreurs typographiques. On doit encore à Meier une bonne édition des *Offices* de Cicéron, avec un choix des meilleurs commentaires, et ses notes, Leipzig, 1721, 2 vol. in-8°. ; et plusieurs opuscules moins importants. W—s.

MEIEROTTO (Jean-Henri-Louis) naquit, en 1742, à Stargard en Poméranie, où son père était recteur à l'école calviniste. La recherche des fossiles, dont les environs de sa ville natale abondent, lui servit de délassement, pendant ses premières études ; et il en conserva toute sa vie un goût prononcé pour les connaissances physiques. Ses *Observations sur l'origine des pays basaltiques*, 1790, et celles qu'il a adressées au géographe Robert, sur la chaîne de hauteurs qui s'étend le long des frontières de Juliers, Liége, Stavelo, Luxembourg, Limbourg, etc. (1788), en font foi. La sœur de Meierotto détermina en quelque sorte la carrière qu'il suivit. Elle avait autrefois charmé, par des contes, les ennuis d'un frère presque aveugle : le voyant devenir savant, sa curiosité lui en demanda à son tour. Elle voulut connaître les Métamorphoses d'Ovide, et ne lui donna point de relâche qu'il ne les eût traduites. Il traduisit également pour sa sœur les plus beaux morceaux de l'Énéide. Ces passe-temps l'attachèrent irrévocablement aux études classiques. Dans cette direction il ne pouvait trouver de meilleur guide que son père : le maître et l'élève se chérissaient réciproquement ; on s'était promis de ne se séparer que le plus tard possible. Un événement imprévu en disposa autrement : à dix-huit ans, Meierotto était grand, bien fait et d'une santé robuste. La guerre réclamait des soldats ; un chef militaire, ayant jeté les yeux sur lui, arrêta qu'il serait enrôlé de force. L'exécution heureusement fut confiée à un officier, ancien élève du père. Celui-ci, averti du danger qui menaçait son fils, le conduisit à Berlin, où il acheva ses cours au collége Joachim ; puis à Francfort-sur-l'Oder, où il obtint l'emploi de sous-bibliothécaire de l'université, dont il tira un excellent parti. Il dut se consacrer aux études théologiques ; elles étaient indispensables : mais elles offraient peu d'attrait à son esprit ; et la métaphysique, sorte de teigne endémique

aux universités d'Allemagne, ne lui souriait pas davantage : il poursuivait avec d'autant plus de zèle l'étude critique des anciens. En 1765, il quitta Francfort, pour se charger de l'éducation du fils d'un riche financier de Berlin : largement défrayé, il se vit en état de consacrer jusqu'à deux mille francs par an à sa bibliothèque. Déjà il était désigné pour la première place de professeur vacante au collége Joachim : il l'obtint en 1775. Trois ans après on lui conféra le rectorat de ce gymnase aux applaudissements de ses plus anciens collègues. Ils sentirent qu'on avait besoin d'un homme fort, actif et ferme. L'exposé de tout ce dont cet établissement lui est redevable, et de la manière dont il l'a relevé par les saines méthodes d'enseignement qu'il y introduisit, et par la vigueur de sa discipline, ne saurait entrer dans cette notice. Les talents et les services de Meierotto furent généralement appréciés ; et son mérite ne resta pas ignoré du roi. Frédéric se fit présenter le recteur du gymnase Joachim, par l'académicien Mérian. Dans leur entretien, le monarque se plaignit que l'Allemagne négligeât les études classiques ; et il enjoignit à ses interlocuteurs d'y remédier. Le vœu du grand Frédéric ne fut pas stérile : mais les rapports personnels du professeur avec ce monarque, bien qu'infiniment honorables pour le premier, n'avancèrent en aucune manière sa fortune. Avec les émoluments de ses diverses places, son revenu annuel ne s'élevait pas à 4000 fr. Il était surchargé de travail : désintéressé, bienfaisant et père de famille, son attachement pour sa patrie l'avait, plus d'une fois, porté à refuser les offres qu'on lui faisait dans l'étranger, et qui lui promettaient un revenu plus considérable, et en même temps plus de loisir qu'il n'en avait à Berlin. Vers la fin de 1785, le duc de Gotha lui adressa des propositions si avantageuses, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire au roi. Voici la réponse du monarque : « Cher et particulièrement féal, » vous me ferez plaisir de refuser les » propositions qui, d'après votre » lettre d'hier, vous viennent de » Gotha, et de continuer avec votre » zèle accoutumé de faire prospérer le » gymnase Joachimique. J'ignore ab- » solument par quelle raison vous tou- » chez quatre cents thalers de moins » que votre prédécesseur ; je pren- » drai des informations, et si un jour » il se trouve quelques fonds de dis- » ponibles, j'en saisirai l'occasion » pour vous faire du bien : comptez » sur votre très-gracieux roi, Frédé- » ric. » Soit malveillance, soit lésinerie, le chef de l'instruction publique, le baron Zedlitz, persuada au roi qu'il n'y avait point de fonds pour améliorer le sort de Meierotto, qui, en attendant, sur l'invitation spéciale du roi, venait de refuser la place de Gotha. Il s'en plaignit à Frédéric, qui lui fit cette réponse : « D'après » l'assurance que je vous ai donnée » d'augmenter vos appointements, » lorsqu'il y aura occasion, je ne » puis vous dissimuler que j'ai été » fort surpris de recevoir hier une » plainte de ce que ma promesse ne » s'est pas accomplie encore : je vous » croyais une meilleure connaissance » du monde, et plus d'expérience » que vous ne montrez, puisque vous » ne concevez pas qu'on n'a pas tou- » jours de l'argent sous sa main, et » qu'un chacun, n'importe de quel » état, doit attendre patiemment » qu'on puisse venir à son secours. » Je vous invite donc de nouveau à » prendre patience. » Il s'agissait de

douze à quinze cents francs que le roi ne pouvait pas trouver; et il avait cinq cents millions dans ses coffres!! L'affaire devint publique; Berlin s'intéressait vivement à Meierotto. Le monarque si riche, et si près de sa tombe, fut accusé d'avarice. La conduite de Zedliz parut révoltante; cependant il ne serait rien résulté de toutes ces clameurs, si le prince qui devait bientôt succéder au vieux Frédéric, n'avait pas pris le parti de Meierotto. Par déférence pour les sentiments de l'héritier présomptif, le baron Zedliz consentit à augmenter de 200 thalers les appointements du professeur. Frédéric-Guillaume étant, bientôt après, monté sur le trône, Meierotto fut nommé membre de l'académie, du consistoire et du conseil suprême des écoles: enfin on le mit, sous le rapport de la fortune, dans une position fort convenable; et quant au gymnase qu'il dirigeait, on lui accorda, avec une libéralité vraiment royale, tout ce qui était nécessaire au perfectionnement de cette école. Il jouit de ces faveurs, jusqu'en septembre 1800. A cette époque il revenait d'un pénible voyage, entrepris pour visiter les écoles de la Pologne et de la Silésie, lorsqu'il mourut presque subitement. L'ouvrage qui a établi sa réputation littéraire, est celui qui a pour titre: *Des mœurs et de la vie sociale des Romains aux différentes époques de la république*, 2 vol., Berlin, 1776. L'expérience des passions politiques que le continent de l'Europe a acquise depuis la publication de cet ouvrage, y apporterait quelques modifications; du reste il présente un tableau d'une justesse et d'une fidélité remarquables. L'*Histoire de l'éducation de la jeunesse romaine*, Berlin, 1778, et la *Langue d'un peuple représentant sa manière de penser et sa moralité*, 1793, sont deux écrits qui se lient naturellement à celui que nous venons de citer. Meierotto a composé aussi en allemand différents ouvrages élémentaires. Quant à ses productions latines, elles sont en grand nombre. Nous nous contenterons d'indiquer: I. *Ciceronis Vita ex oratoris scriptis excerpta*, in-8°., 1783-8. II. *De rebus ad auctores quosdam classicos pertinentibus dubia, viro eximio Heyne proponit*, Berlin, 1785. Heyne en profita dans ses éditions postérieures de Virgile. III. *Grammatica latina in exemplis, tironum in regio Joachimico usui exhibita*, 1785, 2 vol. in-8°. IV. Une foule de programmes, de dissertations, de mémoires qui ont été imprimés séparément, ou insérés dans les Mémoires de l'académie de Berlin. Quelques-uns de ces mémoires traitent des sources où les historiens, tels qu'Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Salluste, Tacite, ont puisé. De plus amples renseignements se trouvent dans la Vie de Meierotto, par Léopold Brunn, Berlin, 1802, in-8°. (en allemand.)

O—R.

MEIGRET (Louis) célèbre grammairien du XVIe. siècle, naquit à Lyon, et vint se fixer à Paris, où il publia, depuis 1540 jusqu'en 1558, divers ouvrages sur notre langue, et plusieurs traductions, soit du grec, soit du latin, qui le firent estimer. Après avoir débuté par traduire le second livre de Pline le Jeune, il se signala, en 1542, par un *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise, auquel est débattu des faultes et abus en la vraye et ancienne puissance des lettres*, in-4°. de 56 pag. non chiffrées. Ce traité fit beaucoup de bruit, et eut des partisans et

des adversaires. L'auteur y voulut introduire une orthographe entièrement conforme à la prononciation. L'année suivante, parut la *Translation de langue latine en francoyse des septiesme et huitiesme liures de Plinius secundus, faicte par Loys Meigret*, Paris, Jehan Longis, 1543. C'est un petit in-8°. de CXXXV feuillets, plus une épître de 12 pag. aux lecteurs, une table de 8 et un privilége de 3 pag. non numérotées. Comme le P. Niceron, dans le catalogue qu'il donne des ouvrages de Meigret, au nombre de seize, ne parle point de celui-ci, et que ce livre ne se trouve dans aucune des bibliothèques publiques de Paris, nous ferons remarquer que le privilége porte: « Considérant que nous avons » ia retenu et fait deux noz imprimeurs l'un en la langue grecque, » et l'aultre en la latine; ne voulants » moins faire d'honneur à la nostre » qu'aux dictes deux aultres langues, » auons retenu et retenons par ces » présentes, Denis Ianot, nostre imprimeur en la dicte langue françoyse, pour dorésnauant imprimer » bien et deuement en bon caractere » et le plus correctement que faire se » pourra, les liures qui sont et seront composez, et qu'il pourra » recouurer en la dicte langue, aprez » toutes fois qu'ils auront esté bien » deuement et suffisamment veuz et » visitez, et trouuez bons et non » scandaleux. Donné à Paris, le douziesme iour d'apuril, l'an de grace » 1543. » Nous avons cru devoir donner ici cet extrait comme une nouvelle preuve de l'amour de François Ier. pour notre langue. Meigret, dans l'épitre qui précède cette *Translation des 7e. et 8e. livres de Pline*, dit « qu'il les a escriz d'une escri- » ture telle que requiert la prononciation françoyse, en remettant » chascune lettre en sa vraye puissance, mais que lorsqu'il s'est » adressé à l'imprimeur à la requeste » duquel il s'estait mis depuis plus » de douze ans à rechercher la rayson de bien escrire, il le trouua » merueilleusement changé et refroidy pour sa nouveauté, le saroys » toutes fois volentiers, continue-t- » il, pourquoi il ne nous est auiourd'huy autant loysible de changer » nostre façon d'escrire, selon que » la prononciation se change, comme » il a esté à ceux qui en changeant » l'escriture ancienne ont escrit *les* » *hommes* pour *ly homs*. Il ajoute » que la raison et conscience le forcent de confesser que s'il eût pu » entretenir une imprimerie à ses » gages, il eût préféré la vérité à » toutes calomnies et corroux, tenant pour certain qu'elle aura à la » longue quelque autorité pour estre » reçue, si non de tous, à tout le » moins de la plus saine partie. » Duclos disait aussi, en 1754: « Lorsque cette réforme sera faite, *car elle se fera*, on ne croira pas qu'elle ait pu éprouver de la contradiction »; et d'Alembert a répété depuis, en pleine académie, qu'elle sera adoptée un jour, quand le bon sens aura enfin secoué le joug de ce tyran qu'on nomme l'usage. Il y eut une deuxième édition du *Traité de l'escriture françoyse*, en 1545. C'est un petit in-8°., imprimé en caractères italiques, mais toujours avec l'ancienne orthographe. Ce ne fut que trois ans après, que Wechel consentit à imprimer le *Menteur* ou la traduction faite par Meigret, de l'*Incrédule* de *Lucien*, avec une écriture q'adrant à la prolacion françoeze. C'est un in-4°. en caractères italiques, fondus exprès, de 59 pag., dont l'épître

aux lecteurs, qui va jusqu'à la page 29, tend à justifier cette nouvelle orthographe. En 1550, il publia son *Trètté de la grammère françoèze*, imprimé en caractères romains, fondus d'après son système. Ce fut alors que Jac. Peletier publia ses *Dialogues de l'ortografe e prononciacion françoèze*, avec une apologie à Loys Meigret, Poitiers, 1550, in-8°. Il partageait bien le sentiment de notre grammairien, qu'il faut écrire comme on parle; mais il ne s'accordait pas avec lui dans l'exécution. Quoiqu'il eût congratulé Meigret, celui-ci fit de suite une réponse à cette apologie, et ne ménagea guère l'auteur. Guillaume des Autels, dès 1548, avait opposé au système de Meigret, un *Traité touchant l'ancienne écriture de la langue françoise*. Meigret lui répondit fort durement dans ses *Défenses touchant son orthographie françoèze, contre les censures et calomnies de Glaomalis et de ses adhérans*. Des Autels publia l'année suivante une *Réplique aux furieuses défenses de Louis Meigret*, Lyon, 1551, et s'attira une réponse encore plus dure, sous ce titre: *Réponse à la dezesperée replique de Glaomalis de Vezelet, transformé en Gyllaome des Aotels*. Tous ces ouvrages de Meigret, sont imprimés selon son orthographe. Il laisse en leur entier les lettres faire leur devoir envers la prononciation. Il marque d'un accent aigu toutes les voyelles longues, et retranche toutes les lettres qui servaient à représenter la quantité. Notre réformateur a aussi diversifié l'*è* ouvert de l'*é* clos. Il est vrai qu'il n'a pas employé à cet effet l'accent grave: il ne le pouvait point, puisqu'il réservait l'emplacement du dessus de la lettre pour y marquer la quantité; mais il ajouta une cédille à l'*e*, pour en faire un *è*. C'est encore à lui que nous sommes redevables de cette cédille qu'il emprunta des Espagnols, pour distinguer *macon* de *Mâcon*. On a fait l'honneur à Ramus d'avoir introduit le *j* et le *v*. Sa grammaire n'a paru que vingt ans après que Meigret avait dit: « J'ai diversifié » *i* consonante de l'*i* voyelle, par » une proportion double de l'*i*, d'autant que c'est une prolacion quasi » double, et je l'appelle *ji;* » et on le trouve dans ses écrits, tel que nous le formons aujourd'hui. Il ajoute: « J'eusse aussi volontiers donné » ordre à l'*u* consonante, par un » point ventral, mais ce sera avec le » temps. » S'il n'a point tenu parole, il a au moins indiqué cette réforme; et Ramus ne nous a donné que le *v*, quoi qu'en dise Papillon dans les Mémoires de Desmolets. « Au regard » de *l* et *n* molles ou mouillées, il les » laisse aussi jusqu'à un autre temps, » craignant de donner fascherie et » trop de peine pour le commencement, combien que ce soit une » chose bien étrange d'assembler *ign* » et *ill*, pour *n* et *l* molles. » Il effectua deux ans après dans sa grammaire cette réforme, en mettant un trait horizontal au-dessus de l'*n*, comme font les Espagnols, et un crochet au haut de l'*l*. Il voulait aussi admettre la cédille sous le *c*, lorsqu'après cette lettre l'*h* n'est pas aspirée; et distinguer *archevêque* de *archiépiscopal* dans l'écriture, comme dans la prononciation. Il retranchait encore l'*u* dans *équitable*, pour qu'on ne le prononçât point dans ce mot, comme dans celui d'*équestre*. Il soutient que le *t* doit toujours sonner devant un *i*, comme devant l'*a*, et qu'il convient d'écrire nous *portions* nos *porcions*. Ne pouvant épuiser ici tout

système, nous avertirons pourtant qu'il retranche une des deux consonnes doubles, quand il n'y en a qu'une qui sonne, et même la lettre *n* dans quelques troisièmes personnes du pluriel où elle n'est point prononcée. Quoique Peletier, Joubert et Ramus l'aient imité en retranchant aussi cette *n*, on ne peut disconvenir qu'il attaquait en cela les principes de notre langue. Ainsi Des-Autels a eu raison, dans le temps, de faire un reproche à Meigret de l'avoir retranchée, quoique celui-ci eût eu soin de la suppléer par un accent qui marquait la longueur de la syllabe, attention que n'a pas eue Ramus. Ce qui a nui à Meigret, c'est qu'il s'est trop complu dans sa réforme. Lorsqu'il publia sa traduction de l'*Incrédule de Lucien*, 22 lettres ou environ lui suffisaient pour son système ; et deux ans après, dans sa Grammaire, il en admet 27 à 28. Florimond, dans sa *Briève doctrine pour duement escripre selon la propriété du langaige françoys*, en 1533, s'était servi, pour la première fois, de l'apostrophe, et avait dit qu'il serait bon que les imprimeurs la notassent doresnavant ; mais il l'avait restreinte à quelques monosyllabes, ainsi que Dolet l'enseigna depuis, en 1541, dans son *Traité des accents*, et tel que nous le pratiquons aujourd'hui. Aussi cette doctrine fut tellement accueillie, que Meigret déclare, en 1542, « qu'elle est ja reçue en l'imprimerie, comme bien nécessaire pour éviter superfluité de lettres ; mais il lui semble que cette restriction aux monosyllabes n'est qu'un chastouillement, et qu'elle n'atteint point au vif. » Il fait en conséquence main basse sur l'*e* muet à la fin de tous les mots où il le trouve, et il écrit, *un' ami' entier' aim' d'un' perfet' amour.* Aussi Des Autels lui reproche-t-il « qu'il difforme l'escriture par innumerables et inutiles apostrophes. » Etienne Pasquier se plaint aussi de ce que Meigret, voulant rendre notre écriture plus lisible, avait fait qu'on ne pouvait point le lire lui-même. Il est certain qu'en voulant tout réformer à la fois, il imposait une trop forte tâche à ses contemporains. Depuis le début de notre auteur dans la littérature, jusqu'en 1548, on pouvait compter les années par le nombre de ses ouvrages ; mais, en 1549, il ne fit rien paraître. Les invectives mêmes de Des Autels, qui venait de le censurer, ne purent le distraire du travail immense dont il était alors tout occupé. Ce ne fut qu'en 1550, que Ghret. Wechel put imprimer le *Trètté de la Grammere françoeze fet par Loys Megret*, 143 feuillets in-4°. C'est la première grammaire française qui ait été publiée dans notre langue. Il en avait paru deux, vingt ans auparavant : l'une fut imprimée à Londres sur la fin de 1530 (*V.* PALSGRAVE) : l'autre est de Jacques Dubois, ou Sylvius, qui publia la sienne en latin, à Paris, un ou deux mois plus tard, le VII des ides de janvier 1531. Ce savant sentant l'insuffisance de notre alphabet, a mis en tête de son Introduction à la langue française (*In linguam gallicam Isagage* (1)) un tableau des lettres de notre alphabet, qu'il accompagne d'accents, de traits d'union, de lettres surécrites, dont rien n'est resté dans notre écriture que l'accent aigu sur l'*é* fermé. C'est le premier qui ait été introduit dans notre ortho-

(1) Cette introduction comprend 89 pag. ; la grammaire française en latin, *Grammatica latino gallica*, commence à la page 90, et finit à la 159e ; c'est un in-4°., dédié à la reine Eleonore.

graphe, et précisément dans ce livre. Il est vrai qu'il se servit aussi de l'accent grave; mais ce fut pour désigner notre *e* bref ou muet, ce qui était assez inconvenant. Quant à l'*è* grave, il le surligna horizontalement; ce qui n'a pas été adopté. On doit cependant lui tenir compte d'avoir voulu faire distinguer dans notre écriture trois sortes d'*e*; mais ils avaient été connus avant lui. Geoffroy Tory, de Bourges, dans son *Champ-Fleury*, imprimé, en 1529, et dans lequel, par parenthèse, on ne trouve aucune sorte d'accents, dit: *e* a trois divers sons en prononciation et rithme françoise; et il cite l'auteur du livre du *Jeu des échecs*, qui s'en était expliqué formellement dans le siècle précédent, et en avait donné pour exemple le mot *étoilé*, qu'on prononçait alors *ètelé*. Quant à l'*i* et à l'*u*, Sylvius les fait suivre d'un tiret, lorsqu'ils sont consonnes, ce qui n'a pas été admis, non plus que ses lettres surlignées. Mais s'il n'a pas été heureux dans ses inventions orthographiques; il ne mérite pas moins des éloges pour avoir publié la première grammaire qui ait paru en France sur notre langue, lorsqu'on ne se doutait même pas que celle-ci eût ses principes. Au reste, Sylvius ignorait que Palsgrave écrivit alors une grammaire sur notre langue, en Angleterre; et il est douteux que Meigret ait connu celle de Sylvius, puisque, pour marquer les voyelles longues, il se sert de l'accent aigu, que celui-ci met sur l'*é* fermé, et que cet accent est la seule chose qui se rencontre dans les deux systèmes. Meigret est le premier qui ait avancé que la *langue françoeze ne connoit point de cas, parce que les noms françoes ne changent point leur fin.* S'il interprète ainsi le mot *casus*, il a raison; mais si l'on admet qu'il signifie la circonstance, le cas dans lequel un nom est employé dans une phrase, comme nous croyons l'avoir démontré il y a vingt ans à l'Institut, d'après Varron, Quintilien, et, surtout Priscien qui dit: *Casus sunt non vocis sed significationis*; peut-être Meigret s'est-il trompé. Il commence par reconnaître que nous avons en notre langue des vocables que le latin ni le grec ne sauraient écrire par leurs caractères; et il fait un alphabet de ces lettres, en les classant par ordre selon leur affinité. Il met en tête les voyelles, puis les *consonantes*, commençant par les labiales *b*, *p*, *f*, *ph*, *v*, etc.; ainsi, cet ordre convenable des lettres que l'on a admiré, il y a cent soixante ans, dans la grammaire raisonnée des savants de Port-Royal, est dû à la sagacité et au travail de notre grammairien. Il entre dans de grands détails sur le genre des noms, et termine en disant: Ceux en *u*, comme fétu, sont du masculin, excepté *vertu*; aussi signifie-t-il qualité et non substance. Il définit la tierce-personne, celle de qui l'on parle, sans lui adresser la parole, définition plus exacte que celle de Port-Royal. « Le verbe signifie ac» tion ou passion, avec temps et » modes; et combien que le verbe » substantif *être* ne signifie point ac» tion ne passion, il est toutefois si » nécessaire à toutes actions et pas» sions, que nous ne trouverons ver» bes qui ne se puissent résoudre par » lui, parce que toute action ou pas» sion requiert existence. » Cette définition fut adoptée cent ans après, par Lancelot, dans les premières éditions de sa Méthode latine, et vaut bien toutes celles qu'on nous a données depuis. Quelques-uns vou-

laient que l'on déclinât toujours le participe, et que l'on écrivît de même le mot *lue* dans ces phrases : *J'ai lu une lettre*, et *la lettre que j'ai lue*. Notre auteur combat cette opinion avec une excellente dialectique et beaucoup de jugement. Il reconnaît, comme Tory et Sylvius, quatre conjugaisons, et met celle qui est terminée en *ir*, la quatrième, comme ont fait tous les grammairiens du seizième siècle. « L'accent ou ton » en prononciation est une loi ou » regle certaine, pour elever ou abaisser chacune syllabe, et combien » que cette doctrine semblera bien » nouvelle au pur françois, si est-» elle de telle conséquence, que si » quelqu'un ne l'observe, l'oreille » françoise s'en mécontentera. » Pour commencer à défricher cette doctrine, il consacre quatorze pages à ce chapitre des accents ou tons des syllabes, dans lesquels il donne vingt-quatre exemples qu'il a fait noter en musique, depuis les monosyllabes jusqu'a un mot de douze syllabes qu'il forge exprès. Il compare souvent la parole au chant ; et il paraît qu'il était bon musicien et qu'il avait l'oreille très-délicate. Aussi passa-t-il pour un des meilleurs écrivains de son siècle ; ce que l'on croira facilement, si l'on considère que les écrits dont nous venons de tirer ces extraits ont deux cent soixante-dix ans. Qui croirait que Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, ait pu avancer qu'il n'a rien dit des grammaires de Louis Meigret et de Jacques Dubois, parce qu'elles sont si mauvaises, qu'on ne peut en supporter la lecture, même de quelques pages ! Il ajoute qu'en 1558, Robert Estienne en imprima une qui est claire, assez méthodique, et qui lui fit honneur, tandis que ce même Robert Estienne, en tête de cette grammaire, avertit le lecteur « qu'il a diligemment leu » les deux susdits autheurs, qui pour » certain ont traité doctement pour » la plupart ce qu'ils avaient entre-» pris, et qu'il a fait un recueil prin-» cipalement de ce qu'il a vu accor-» der à ce qu'il a le temps passé ap-» prins des plus savants en nostre » langue. » Nous pouvons assurer qu'on ne trouve rien dans la grammaire d'Estienne qui ne soit dans Sylvius ou dans Meigret. Le chapitre *De la mutation des lettres des mots latins faits françois*, qui forme près du quart de l'ouvrage, est totalement extrait de l'Introduction à la langue française de Sylvius. Ce sont proprement les racines latines du français. Le marquis de Paulmy dit que nos grammairiens modernes y trouveraient bien des instructions ; et c'est une vérité. Quant à la grammaire de Meigret, il lui paraît qu'elle mérite plus d'attention que celle de Sylvius, qu'elle est plus étendue et plus intelligible. Nous convenons qu'elle est mieux conçue, mieux raisonnée, et une des plus complètes que nous ayons ; mais celle de Sylvius est d'un latin très-clair et très-pur. P. de la Ramée, qui est sans doute juge compétent en matière de grammaire, dit, dans la préface de la sienne, que « la conduite de ceste » œuvre plus haute et plus magnifique, et de plus riche et diverse » étoffe, est propre à Louis Meigret. » Quant à l'orthographe, Meigret, dit le marquis de Paulmy, tome XIX de ses *Mélanges*, est parvenu à l'honneur de faire une secte ; ses disciples ont été nommés *Mégrétistes*, et l'on peut dire qu'elle s'est relevée de nos jours. En effet, le célèbre académicien, l'abbé de Dangeau, dans sa *Lettre sur l'ortho-*

graphe à M. de Pontchartrain, qui parut en 1693, ne propose d'autres changements que ceux qu'avait indiqués Meigret. Pendant trente-six années consécutives, il ne cessa de défendre ce système en pleine académie, et se montra constamment le zélé partisan de cette utile réforme. Il voulut lui même l'enseigner à l'élite de la noblesse française, et admit Duclos parmi ses élèves. Celui-ci ne manqua pas de publier, dans ses notes sur la Grammaire raisonnée de Port-Royal, toute la doctrine de son maître, qui n'était autre que celle de Meigret. D'un autre côté, Buffier, l'abbé de Saint-Pierre, Girard, Dumarsais, Voltaire, Beauzée, Wailly, ayant plus ou moins complètement professé cette même doctrine, elle fit tant de prosélytes, que l'académie, qui, en 1718, avait déja un peu faibli dans la deuxième édition de son Dictionnaire, fut obligée dans la troisième, en 1740, de proclamer ce principe de Meigret, que *le changement qui survient dans la prononciation d'un terme, doit en opérer un autre dans la manière d'écrire;* et elle a enfin retranché le *b* d'*obmettre*, le *d* d'*adjouter*, en un mot, les lettres oiseuses qui ne se prononcent point, comme Vaugelas l'avait demandé précisément cent ans auparavant. En 1762, loin de disputer le terrain, elle avoua que l'*usage s'étoit prononcé*, et fit dans sa quatrième édition, sous la plume de Duclos, plus de dix mille corrections. Enfin, elle vient tout récemment de consacrer le même principe, en délibérant que dans la prochaine édition de son Dictionnaire, on imprimerait *devoir*, et je *devais*; un *endroit*, et il *voudrait*; la *paroisse*, et qu'il *paraisse*, suivant la prononciation d'aujourd'hui. B—ND.

MEILHAN. *V.* SENAC.

MEILLERAIE (CHARLES DE LA PORTE, duc de LA), pair et maréchal de France, était petit-fils d'un riche apothicaire de Parthenay, en Poitou. Élevé par son père dans les principes de la réforme, il les abandonna dans la suite. Il avait reçu de la nature les qualités les plus brillantes; et il dut la rapidité de son avancement, autant à son propre mérite, qu'à la protection du cardinal de Richelieu, son cousin germain. Il se signala, en 1629, dans les guerres de Piémont, à l'attaque du Pas-de-Suze, et, en 1630, au combat de Carignan. Après le siége de La Mothe, en Lorraine, où il avait donné des preuves de beaucoup d'intelligence et de sang-froid, il fut nommé grand-maître de l'artillerie de France. Il servit, en cette qualité, dans les guerres du comté de Bourgogne et des Pays-Bas; et il reçut le bâton de maréchal, en 1639, des mains du roi (1), sur la brèche de Hesdin. Il défit, en 1640, l'armée espagnole commandée par le marquis de Fuentes, et contribua ainsi à la réduction d'Arras: il prit, l'année suivante, trois places importantes, Aire, La Bassée et Bapaume; et nommé, en 1642, commandant de l'armée qui devait entrer dans le Roussillon, il soumit la plus grande partie de cette province en peu de mois. Il fut employé, en 1644, dans

(1) Louis XIII prit une canne, et dit, en la présentant à La Meilleraie: « Je vous fais maréchal de » France. Voilà le bâton que je vous en donne; les » services que vous m'avez rendus m'obligent à cela: » vous continuerez à me bien servir. » Le nouveau maréchal répondit qu'il n'était pas digne de cet honneur: « Trêve de compliments, reprit le roi, je n'ai » jamais fait un maréchal de meilleur cœur que vous. » Voy. le *Dictionn. portatif des faits et dits mémorables de l'histoire*, tom. II, art. LA MEILLERAIE, où par une distraction inconcevable on confond perpétuellement ce grand capitaine avec son fils, le duc de Mazarin.

les Pays-Bas, sous les ordres du duc d'Orléans : au siége de Gravelines, il eut une dispute très-vive avec le maréchal de Gassion, à qui prendrait possession de la ville; mais le prince la termina en décidant que c'était le droit du régiment des gardes que La Meilleraie commandait. Envoyé en Italie, en 1646, il prit Porto-Longone et Piombino; et il hâta ainsi la conclusion de la paix avec la cour de Rome. Il remplaça, en 1648, d'Emery, dans la charge de surintendant des finances (*V.* Emery, XIII, 115). Il avait, dit Voltaire, la probité de Sully, mais non pas ses ressources; il taxa les financiers et les traitants, dont la plupart firent banqueroute, et abandonna la surintendance en 1649. La Meilleraie avait des connaissances plus étendues qu'on ne le supposerait : il aimait Descartes, et il se chargea quelque temps de lui faire toucher sa pension en Hollande. Comme militaire, il concevait rapidement les meilleures dispositions, et les exécutait de même; il maintenait parmi les soldats la plus sévère discipline, et donnait l'exemple de la patience et de la sobriété; enfin on le considérait comme le meilleur général de son temps pour les siéges. Il mourut à l'Arsenal, à Paris, le 8 février 1664, à l'âge de soixante-deux ans. Il avait été marié deux fois. Son fils unique épousa la fameuse Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin, dont il prit le nom et les armes (*V.* Mancini, XXVI, 452). Le portrait de La Meilleraie a été gravé plusieurs fois, in-fol. et in-4°., et fait partie des collections de Moncornet, Odieuvre, etc. Perrault lui a consacré une courte notice dans le recueil des *Hommes illustres du dix-septième siècle.* W—s.

MEIMENDY (Khodjah Ahmed Ibn Haçan, surnommé Al), fut ainsi nommé, parce qu'il était natif de la ville de Meïmend, dans le Khoraçan : il fut vézyr du célèbre Mahmoud, sulthan de Ghazna (*V.* Mahmoud, XXVI, 168), après Aboul Abbas Fadhl, dont le caractère violent avait tellement indisposé ce prince, qu'en le déposant, il l'avait abandonné à la vengeance de ses ennemis. Meïmendy, homme d'un mérite supérieur, fut alors promu à cette charge, qu'il remplit avec distinction pendant dix-huit ans : il fut le protecteur déclaré des gens de lettres, et surtout de l'illustre poète Ferdeuçy, qu'il introduisit à la cour de Mahmoud. Ce ministre jouit longtemps d'un grand crédit auprès de son souverain. Mais ses envieux, à la tête desquels figuraient Altoun Tasch, gouverneur du Kharizme et généralissime du sulthan, et Houzenk Mikal, compagnon et ami d'enfance de ce prince, firent tous leurs efforts pour perdre Meïmendy, qu'ils accusèrent de malversations. Soutenu par la sulthane Haram-Nour, première femme de Mahmoud, et fille d'Ilek Khan, roi du Turkestan, princesse à qui sa naissance et sa rare beauté avaient donné beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux, le vézyr déjoua les intrigues de ses ennemis, et confondit leurs calomnies. Mais, après la mort de sa protectrice, il ne put leur résister plus long-temps. Il fut destitué, relégué dans une forteresse de l'Indoustan, et remplacé par Houzenk Mikal, homme, d'ailleurs, doux et affable, mais qui n'avait point la capacité nécessaire pour remplir les pénibles fonctions du vézyriat. Dans la suite, le sulthan Mas'oud, fils de Mahmoud, rendit la liberté et les sceaux de l'em-

pire à Meïmendy, qui ne les conserva que trois ans, et mourut l'an de l'hégire 424 (1033). A—T.

MEINDARTZ (Pierre-Jean), archevêque d'Utrecht, né à Groningue, le 7 novembre 1684, d'une famille catholique, fit ses études dans cette ville, à Malines et à Louvain. Comme il était attaché à la cause de Codde et de ses adhérents (*V.* Codde), il eut peine à trouver un évêque qui voulût lui conférer les ordres; et il fut obligé de passer, en 1716, en Irlande, où Luc Fagan, évêque de Meath, et depuis archevêque de Dublin, l'ordonna, lui et onze autres jeunes Hollandais, qui étaient dans le même cas. A son retour, il fut fait pasteur de Leuwarden, en Frise. Le 2 juillet 1739, on l'élut archevêque d'Utrecht. Ceux qui avaient porté ce titre avant lui, avaient tous été frappés de censures par le Saint-Siége. Meindarts n'en fut point intimidé, et se fit sacrer par Varlet, évêque de Babylone, retiré en Hollande, et qui fut le principal fauteur du schisme. Clément XII et Benoît XIV s'élevèrent contre l'élection et la consécration de Meindarts, par des brefs dont celui-ci appela au futur concile, suivant l'usage établi dans ce parti; puis, pour mieux consolider sa petite église, il sacra successivement des évêques pour Harlem et pour Deventer, siéges éteints depuis long-temps, et qu'il fit revivre de son autorité. Ces actes lui attirèrent de nouveaux reproches et de nouvelles censures, qu'il méprisa également. Meindarts publia plusieurs écrits pour sa justification, un *Mémoire* in-4°., en 1744, joint à son acte d'appel; une *Lettre sur les affaires de l'Eglise*, du 4 novembre 1755, in-12; une *Lettre à Benoît XIV*, du 13 février 1758, qui fut aussi imprimée; un *Mandement* du 22 mai suivant, sur la mort de ce pape; un *Recueil de témoignages* en faveur de son église, 1763, in-4°., réimprimé depuis en 2 vol. in-12. Cette année il tint un concile à Utrecht, avec les deux évêques qu'il avait faits et les prêtres qui leur étaient attachés: quelques jansénistes français firent aussi partie de cette assemblée, que l'on croyait propre à donner un peu de relief à la cause. Les actes en furent imprimés en latin; on en donna même deux éditions différentes, in-4°. et in-12: on les traduisit aussi en français, et ils furent accueillis avec chaleur, en France, par ceux qui avaient procuré la tenue du concile, et qui en avaient payé la dépense. Mais ils furent condamnés à Rome, le 30 avril 1765, et censurés par l'assemblée du clergé de France, en 1766. Meindarts réclama contre ces jugements dans une *Lettre à Clément XIII*, datée du 10 octobre 1766, et imprimée à Utrecht, 1768, in-12, de 290 pag. Cette lettre est signée de lui, des deux évêques qu'il appelait ses suffragants, de Méganck et d'autres ecclésiastiques: ils tenaient alors, à Utrecht, une assemblée à laquelle ils donnèrent le nom de synode provincial. Meindarts survécut peu à ce nouvel acte de schisme; il mourut dans sa ville natale, le 31 octobre 1767, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il a eu des successeurs; et il y a encore, en ce moment, un pasteur hollandais, qui prend le titre d'archevêque d'Utrecht. P—C—T.

MEINDERS (Herman-Adolphe), savant jurisconsulte, né, en 1665, dans le comté de Ravensberg, fréquenta successivement les universités de Marbourg, Strasbourg et Tubin-

gue. Il se lia dans cette dernière ville avec de jeunes proposants qui finirent par le déterminer à embrasser le luthéranisme. Il visita ensuite la Hollande, s'arrêta quelque temps à Leyde, pour entendre les leçons des plus célèbres professeurs, et, de retour en Allemagne, fut nommé juge au tribunal de Ravensberg. Il passa, en 1683, avec le titre de conseiller, à la cour de Halle, en fut élu président en 1713, et mourut le 17 juin 1730. Les talents de Meinders lui avaient mérité la bienveillance du roi de Prusse, qui l'honora du titre de son historiographe. Il s'appliqua surtout à l'étude du droit et des antiquités germaniques, et publia plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition, parmi lesquels on cite : I. *Sciagraphia thesauri antiquitatum Francicarum et Saxonicarum cùm sacrarum tùm profanarum ma ime in We tphaliâ*, Lemgow, 1710, in-4°. II. *Tractatus de statu religionis et reipublicæ sub Carolo Magno et Ludovico Pio in veteri Saxoniâ seu Wéstphaliâ et vicinis regionibus; accessit commentarius ad capitulationes binas Caroli Magni*, etc., ibid., 1711, in-4°. Cet ouvrage est très-savant : l'auteur y a joint cinq dissertations intéressantes, sur les capitulaires de Charlemagne; sur les pratiques superstitieuses des anciens Saxons; sur l'authenticité des diplômes qu'on a sous le nom de Charlemagne; sur les anciens monastères de la Saxe; et sur l'origine des dîmes, dans la Westphalie. III. *De origine, naturâ et conditione hominum propriorum et bonorum emphytheoticorum; de manumissionibus et redemptionibus hominum propriorum*, etc., ibid., 1713, in-4°. IV. *Dissertatio de judiciis centenariis et centumviralibus, sive criminalibus et civilibus veterum Germanorum, inprimis Francorum et Saxonum*, etc., ibid., 1715, in-4°.; dissertation savante, dans laquelle on trouve des recherches curieuses et appuyées de documents authentiques sur l'origine, les progrès et la nature du tribunal secret, ou des francs-juges de Westphalie. V. *Instruction sur la maniere dont les procédures pour cause de sorcellerie doivent être faites dans les états de Brandebourg*, ibid., 1716, in-4°. en allemand). VI. *Monumenta Ravensbergensia*, insérés dans la *Description* du comté de Ravensberg (en allemand.), par Weddingen, Leipzig, 1790, tom. II, p. 157-268. Meinders est encore auteur d'un *Commentaire* sur le *Zodiacus vitæ* (*V.* Manzoli) : mais on ne croit pas qu'il ait été imprimé; et il promettait un *Traité sur les monnoies* des Francs et des Saxons.

W—s.

MEINER (Jean-Werner), philologue allemand, naquit le 5 mars 1723, à Romershofen, village de Franconie, où son père remplissait les fonctions d'instituteur primaire. Il acheva ses études à l'université de Leipzig, et y reçut ses grades avec beaucoup de distinction. Nommé, en 1750, co-recteur, et, l'année suivante, recteur au gymnase de Lagensalza, il exerça cet emploi honorablement jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mars 1789. C'était un homme d'un rare mérite; et il a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand, qui sont estimés. Les principaux sont : I. *Les véritables propriétés de la langue hébraïque*, Leipzig, 1748, in-8°. II. *Explication* des principales difficultés de la langue hébraïque, Langensalza, 1757, in-8°. III. *Essai d'une lo-*

gique formée sur le modèle de la langue humaine, ou Grammaire générale philosophique, Leipzig, 1784, in-8°.; c'est le meilleur ouvrage de Meiner. Il est regardé comme classique dans plusieurs universités; et les Allemands le mettent en général au-dessus de l'*Hermès* de Harris. Cependant il a le défaut d'offrir une philosophie du langage principalement déduite de la grammaire hébraïque, telle qu'elle existait avant le grand Albert Schultens, c'est-à-dire, remplie de vaines subtilités et privée de l'appui des langues sémitiques, dont ce savant philologue a deviné le génie et appuyé l'analyse grammaticale sur une profonde connaissance des philologues arabes, mal connus, et sur-tout mal appréciés avant lui. IV. *Doctrine de la liberté de l'homme*, d'après les idées fondamentales de l'Ecclésiaste, etc., Ratisbonne, 1784, in-8°. V. *Mémoires pour améliorer la traduction de la Bible*, ibid., 1784-85, 2 vol. in-8°. Meiner a pour objet de prouver que les différences qu'on remarque dans les anciennes traductions du texte masorétique ne sont que le résultat des conjectures hasardées par les traducteurs; mais il tombe lui-même dans le défaut qu'il reproche à ses devanciers, et hasarde une foule de conjectures nouvelles et tout-à-fait inadmissibles. On a encore de Meiner des *Thèses* et des *Dissertations* sur des sujets intéressants : *De geniorum malignorum verâ vi et naturâ*, Langensalza, 1750, in-4°.— *Nova analysis logica et versio, cap.* III *Ecclesiastes*, ibid., 1751, in-4°.— *Minucii Felicis loci aliquot à corruptionis suspicione vindicati*, 1752.— *Verborum suavitatis quæ vera ratio, ex Ciceronis lib.* III, *de Oratore, cap.* 39 *et* 40, ibid., 1754.— *Aeliæ Læliæ Crispidis Bononiensis vera facies nunc tandem denudata*, ibid., 1755 (*Voy.* Ch. Ces. Malvasia, XXVI, 418).— *Potestatis civilis integritas contrà Oliver. Legipontii vim et injuriam vindicata*, ibid., 1755.— *Programmata duo de Hebræorum censibus*, ibid., 1764-66. C'est la réfutation d'un ouvrage de Michaëlis sur le même sujet.— *Variâ veterum librorum loca suæ integritati restituta*, ibid., 1764, in-4°. W-s.

MEINERS (Christophe), historien et littérateur allemand, naquit en 1747, à Warstade, près d'Otterndorf, dans le pays hanovrien de Hadeln. Son père, fermier intelligent et maître de poste, lui confia de bonne heure les soins et le maniement de fonds qu'exigeaient ses occupations d'agriculteur et d'employé de l'administration. Sa mère était une femme distinguée par son esprit et son grand sens. L'un et l'autre lui inspirèrent de bonne heure les sentiments de probité et de piété dont ils étaient animés. Adroit à tous les exercices du corps, le jeune Meiners avait acquis une espèce de primauté sur ses camarades, qui la lui pardonnaient volontiers à cause de son talent pour conter des aventures extraordinaires. Le plaisir avec lequel ses récits étaient écoutés, le portait à les varier, à les embellir de circonstances de son invention, et à frapper de plus en plus d'admiration ses jeunes auditeurs, par des incidens merveilleux. Si le rôle qu'il s'était accoutumé à jouer dans ce cercle de petits villageois, fit naître en lui le goût de l'histoire, et développa son talent descriptif, comme il le pensait lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître les traces de cette habi-

tude dans le penchant pour l'exagération qui se fait remarquer dans ses meilleurs ouvrages. Il ne connaît ni nuances ni ménagements : il se passionne pour des détails qui ne répondent nullement à la vivacité de son style; et il en tire des conséquences ou leur attribue une importance qui sont hors de proportion avec le sujet. Il fit ses premières études à l'école d'Otterndorf et au gymnase de Brème. Accoutumé à tout traiter avec passion, et à être le centre d'une action qui le flattait, et l'arbitre de mouvements qu'il excitait ou calmait à plaisir, il fut rebuté de l'aridité de l'enseignement élémentaire; et, comme il était profondément affecté de se voir préférer un grand nombre de ses condisciples, plus patients et plus dociles que lui, il résolut d'apprendre les sciences par ses propres efforts. Ne voulant devoir ses progrès qu'à son travail, indépendamment de toute direction étrangère, de toute institution scolastique, il ne prit plus conseil que de son jugement privé, et n'attendit rien que de son industrie particulière. On ne trouve, en conséquence, dans ses ouvrages, ni opinions d'écoles, ni suite de recherches commencées par ses maîtres ni empreintes de leurs idées individuelles. Franchement éclectique d'intention, les ouvrages de Meiners offrent tous les avantages et tous les inconvénients de la méthode de ce nom; ce qui fournit une nouvelle preuve de son insuffisance pour les grandes fins de l'investigation de la vérité et de l'établissement solide de résultats incontestables. En garde contre l'esprit systématique des plus illustres de ses compatriotes, des Wolfiens, de Kant et de ses disciples, l'indépendance philosophique de l'auteur est, comme celle de tous les éclectiques, plus apparente que réelle. N'ayant pas la force de tête et la profondeur d'esprit nécessaires pour creuser jusqu'aux fondements des doctrines métaphysiques et morales, il se livre successivement aux vues que lui ont fait partager les écrivains à grands talents, ou en grande vogue, que le hasard a placés sous sa main, ou dont la renommée lui a plus particulièrement conseillé la lecture dans le temps de ses premières ou de ses plus sérieuses études. En proie, pour ainsi dire, au premier occupant, il ne trouve, dans ses recherches subséquentes, que la confirmation ou le développement des idées qu'il a puisées dans les livres qui l'ont le plus frappé. Imbu des opinions qui l'ont captivé, il en verra désormais le reflet, la preuve, l'excellence, comme jaillissant de toutes les observations, de toutes les lectures auxquelles il sera conduit. Son aversion pour les devoirs et les études régulières de classes s'était accrue à Brème, par la sévérité du recteur du gymnase, qui lui avait donné pour tuteur et pour guide un de ses camarades, gène qui le remplit d'indignation. Ce mentor lui devint tout-à-fait odieux; et les succès de ses condisciples, joints à ses dégoûts personnels, qui lui paraissaient, les uns comme les autres, peu mérités, lui firent chercher plus que jamais un dédommagement et un moyen de noble vengeance dans la solitude, et dans l'application la plus soutenue. Les satires de Rabener, poète aussi religieux qu'enjoué, l'armèrent contre les systèmes matérialistes; et l'*Émile* de Rousseau fit une profonde impression sur son esprit. La mort de son père l'ayant rappelé dans ses foyers, il poursuivit le même plan d'études : mais

ayant perdu l'espoir de lui succéder dans le petit emploi qu'il occupait, il se rendit à Gœttingue pour terminer son instruction, et ce fut toujours sur le même plan; car les habiles professeurs de cette illustre université n'eurent pas plus de prise sur Meiners, que les instituteurs de son adolescence : les trésors immenses de la bibliothèque académique lui tinrent lieu de tout autre secours littéraire; et jamais aucun des infatigables érudits qui en ont exploité les richesses, ne les mit à profit avec plus d'ardeur et de fruit. Cette magnifique collection a pu seule fournir à Meiners la prodigieuse variété de citations, tirées de voyageurs, d'historiens, de philosophes de tous les temps et de toutes les nations, dont presque chaque page des productions de sa plume offre le rapprochement instructif, mais souvent plus curieux et piquant que fécond en résultats certains. Il est remarquable qu'un homme aussi savant, affichant une indépendance aussi absolue de tout esprit de système, de tout préjugé de classe ou de situation, plein de confiance en son jugement, doué d'une sagacité peu commune, et très-disposé à révoquer en doute les faits généralement admis, se soit trompé presque dans toutes les conjectures, toutes les hypothèses qui lui étaient propres, même dans celles qu'il a étayées avec le plus de soin, en les appuyant sur le plus formidable appareil de preuves historiques et d'autorités imposantes. Les ouvrages de Meiners ne sont dépourvus ni d'élégance, ni de *méthode*; toutefois la clarté et la chaleur en sont le caractère dominant ; cette dernière qualité surtout fait un singulier contraste avec l'aridité des discussions, et l'effrayante accumulation des extraits rassemblés avec plus de savoir et d'imagination que de véritable critique et d'impartialité. Cette chaleur qui prend quelquefois presque le caractère de la passion, explique en partie un phénomène auquel on ne s'attendrait guère d'après le genre des écrits de Meiners. Qui dirait qu'ils aient pu influer sur les destinées des peuples ! Il est cependant certain que ses opinions sur l'infériorité physique et morale de la race nègre ont été citées dans les débats du parlement britannique, par les défenseurs de cet infâme trafic qui a fait si long-temps l'opprobre des peuples de l'Europe, et la honte des nations chrétiennes. Il est fort probable aussi que les recherches très-savantes de Meiners, publiées, en 1781, dans son plus bel ouvrage (*l'Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*), sur l'institut de Pythagore, ont fourni à-la-fois un modèle et un aliment à ces associations secrètes qui ont exercé un si grand empire en Allemagne, depuis près d'un demi-siècle. Heyne a dit, dans son éloge de Meiners, qu'il tenait de témoins dignes de foi, que plusieurs de ces sociétés mystérieuses et patriotiques avaient puisé des maximes et des exemples dans l'exposé que le savant historien des philosophes grecs avait fait du régime ésotérique et exotérique des Pythagoriciens. Mais, ce qui expie bien des erreurs et compense le malheur d'avoir autorisé de funestes abus par quelques-uns de ses écrits, c'est leur excellente tendance en général. Prouver, par l'histoire des peuples anciens et modernes, que la prospérité publique et le bonheur individuel sont les compagnes inséparables des lumières et de la vertu ;

que l'amélioration morale et l'accroissement de tous les genres de bien-être ont constamment suivi les progrès de l'instruction, tel est le but que Meiners a manifesté dans tous ses ouvrages. Il a rassemblé dans cette intention une masse de faits, tellement accablante par le nombre et par l'évidence du résultat, qu'il en jaillit la conviction la plus intime pour tout esprit accessible aux preuves qui établissent une vérité d'observation, et qui sont le complément de la démonstration *à priori*, tirée de l'analyse de notre nature elle-même. La vie de Meiners, uniforme et paisible, comme celle d'un savant uniquement occupé de ses recherches, n'offre pour tout événement que des voyages dans quelques parties de l'Allemagne et de la Suisse, entrepris pendant les vacances de l'université à laquelle il était attaché, depuis 1771, en qualité de professeur dans la faculté de philosophie. Il remplit à son tour, et avec beaucoup de succès, les fonctions de pro-recteur; et l'académie royale des sciences de Gœttingue n'eut pas de membre plus assidu et plus laborieux. Le gouvernement d'Hanovre lui conféra, ainsi qu'à quelques-uns de ses collègues les plus distingués, qui étaient en même temps ses amis particuliers, MM. Spittler et Feder, le titre de conseiller aulique. Malgré la divergence de leurs opinions sur plusieurs points d'histoire ou de doctrines philosophiques, et malgré l'obstination, quelquefois même l'emportement qu'il mettait à soutenir les siennes, la mort seule put rompre les liens qui l'unirent à ces deux hommes célèbres. Les fruits de cette intimité ne furent point étrangers aux sciences qu'ils cultivaient dans des vues diverses, mais avec un zèle égal; et nous lui devons deux recueils estimables: le *Magasin historique* que Meiners publia conjointement avec Spittler (1791-94), et la *Bibliothèque philosophique*, pour laquelle il associa son travail à celui de Feder (1788-91, 4 vol.). Il eut le bonheur d'obtenir la main de la fille du prof. Achenwall, si connu pour avoir eu la première idée d'une branche des sciences géographico-politiques, à laquelle il donna le nom de Statistique, conservé par Schlœtzer. Cette femme, digne de lui par ses qualités excellentes, et par son instruction, lui fut très-utile, en le ramenant parfois avec douceur à des dispositions plus calmes, et en influant sur la direction de ses travaux. Elle passait pour avoir rendu les voyages de Meiners plus intéressants par le tact et la finesse avec lesquels elle savait porter son attention sur les objets vraiment remarquables, et rectifier ses premiers aperçus: on disait d'elle que ses yeux remplissaient, en voyage, à côté des yeux de son mari, les fonctions de la lunette appelée le *chercheur*, qui, fixée sur le côté d'un télescope, aide l'observateur à trouver plus facilement la plage du ciel dont il veut examiner les détails. Le gouvernement russe répandit sur les dernières années de Meiners un lustre tout particulier, en lui donnant une marque de la plus haute estime, et les moyens d'influer d'une manière aussi bienfaisante que flatteuse sur la civilisation du plus grand empire que la terre ait vu depuis celui des Romains. L'empereur Alexandre, ayant résolu de créer, dans différentes provinces de ses états, des universités, de perfectionner les anciennes, et de placer partout des professeurs formés à celles d'Allemagne, Meiners

fut invité par le comte Muravjeff, qui était chargé de cette grande tâche, à le seconder dans le choix de sujets propres à remplir les intentions de l'empereur. Toutes ses désignations furent accueillies; et il eut le bonheur, en procurant à une foule d'hommes recommandables, une existence heureuse et utile, d'étendre le règne de la langue et de la littérature de sa patrie sur de vastes régions, où l'une et l'autre exerceront une influence utile à la contrée qui les a vues naître. Cette distinction, et, en général, sa renommée, et la modeste fortune que lui valut son travail, Meiners ne les dut qu'à ses nombreux écrits. Dans la carrière de l'enseignement oral, il n'eut aucun succès; et la jeunesse studieuse de Gœttingue imita, à son égard, l'exemple qu'il avait lui-même donné, en se tenant, durant le cours de ses études, constamment éloignée des auditoires académiques. Il ne poussa pas cette carrière jusqu'au terme que semblaient lui assigner sa robuste constitution, les soins qu'il donnait à sa santé, un régime sobre, et l'habitude d'un exercice régulier. Des affections de foie se développèrent tout-à-coup avec une force inattendue, et l'enlevèrent, le 1er. mai 1810, aux sciences, à ses amis, et aux lettres germaniques, dont il était un des principaux ornements. La douleur d'avoir été témoin des malheurs et de l'asservissement de son pays sous une domination étrangère, contribua sans doute à abréger ses jours; mais on ne peut s'étonner de voir qu'il ait succombé à une maladie qui est particulièrement attachée aux hommes sédentaires lorsque l'on considère le nombre, la variété, l'étendue de ses écrits, et l'immensité des travaux qu'ils supposent. Ne pouvant les énumérer tous, nous devons renvoyer aux bibliographies a lemandes, et nous borner, en indiquant les classes dans lesquelles ils se distribuent naturellement, à dire deux mots du mérite distinctif des principaux ouvrages de chacune de ces divisions. En renonçant à développer ce que nous avons dit des qualités d'ame et de style qui en rendent la lecture attachante et séductrice (un Anglais dirait *impressive*), nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que leur tendance générale et l'à-propos de leur apparition ont été pour beaucoup dans leur succès. Meiners n'a cessé de ramener toutes les discussions métaphysiques ou littéraires et politiques aux grands intérêts de la morale pratique et de l'application usuelle des connaissances humaines les plus étrangères en apparence au bien public et au bonheur des particuliers. Il a cherché à détourner ses contemporains des investigations trop subtiles, et a surtout fait une guerre aussi vive que persévérante aux systèmes abstraits, par lesquels leurs auteurs prétendent subjuguer ou refondre toutes les sciences d'application, et soumettre l'emploi des forces publiques et individuelles, à la tyrannie des méthodes scolastiques, qui tendent à jeter dans leur moule étroit tous les besoins du cœur et de la société; à l'ascendant d'opinions bizarres ou hardies, mises à la mode par des écrivains imposants. Quoique ses armes fussent plutôt le gros bon-sens, et son guide l'opinion commune et traditionnelle des beaux siècles de la littérature, aidés l'un et l'autre des souvenirs d'une prodigieuse érudition, il y avait, même pour les têtes fortes et les esprits spéculatifs, quelque chose

d'entraînant dans sa bonne foi, dans ses excellentes intentions en faveur d'une jeunesse qu'il voulait empêcher de sacrifier son temps à de vaines arguties ou à des recherches, selon lui, stériles ou dangereuses. C'est ainsi que, dans sa *Revision de la philosophie* (1770), il s'éleva contre les derniers adhérents du Léibnitzianisme et de l'école de Wolf; dans des écrits particuliers, contre les partisans du magnétisme animal, et de Schroepfer, thaumaturge maintenant oublié; dans ses *Recherches sur l'entendement et les volontés de l'homme* (1806, 2 vol.), contre la crânoscopie du docteur Gall; dans *son Histoire universelle des doctrines morales, ou de la science de la vie* (*der Ethik*) (2 vol., 1801 et 2), contre la philosophie de Kant, philosophie qu'il avait déjà attaquée et même dénoncée à ses contemporains, dans la préface de sa *Psychologie*, en 1786. Cette dernière lutte, hasardée contre un athlète de trop haute stature, fut à-la-fois le moins heureux et le moins fructueux de ses combats contre les idoles du jour. La deuxième des remarques générales que nous croyons utile de présenter sur les productions de la plume fertile de Meiners, est relative à l'opportunité de leur publication. Toujours prêt à offrir à la génération contemporaine, sur les objets de son attention ou de son engoûment, le tableau de phénomènes moraux ou politiques, appartenant à d'autres temps et à d'autres climats, nous le voyons appeler les méditations de son siècle, tour-à-tour, sur l'inégalité des conditions chez les différents peuples du globe, et les querelles qu'elle a suscitées ou les phases qu'elle a subies (*Hist. de l'inégalité des différentes classes de la société chez les nations de l'Europe*, 2 vol., 1792); — sur la grande question de l'utilité de l'instruction du peuple, ses avantages et ses inconvénients (*Tableau comparatif des mœurs et de l'organisation sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instruction, des siècles du moyen âge et du nôtre, pour aider à apprécier les résultats bons et mauvais du progrès des lumières, et pour se faire une juste idée de son utilité ou de ses dangers*, 3 vol., 1793 : cet ouvrage, riche d'un nombre prodigieux de faits et de parallèles, a été traduit en hollandais par le professeur Hermann Bosch; — sur l'organisation des universités allemandes, leur mérite et les réformes dont elles paraissaient susceptibles (1°. *Histoire des universités de l'Europe*, 4 vol., 1802-1805; *De munere cancellariorum in universitatibus litterariis*, deux mémoires insérés dans ceux de l'académie royale des sciences de Göttingue, 1803 et 1805; 2°. *Exposé succinct de l'origine et de l'accroissement progressif des universités protestantes de l'Allemagne et de celle de Göttingue en particulier*, 1808, trad. en français par M. Artaud; 3°. *Annales académiques de Göttingue*, 1804). Ce sont ces recherches sur les écoles supérieures de l'Europe en général, et plus particulièrement de l'Allemagne, qui déterminèrent l'empereur Alexandre à consulter Meiners sur les établissements qu'il voulait fonder ou perfectionner dans ses états d'Europe et d'Asie. Pour compléter l'idée que nous avons à donner des services que Meiners a rendus aux lettres et à la philosophie, en comprenant sous ce dernier titre la religion aussi bien

que les sciences morales et politiques, il ne nous reste qu'à classer ses ouvrages, et indiquer spécialement les plus importants de ceux dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler. Ils peuvent se ranger sous quatre à cinq chefs : 1°. Philosophie proprement dite ; 2°. Histoire de la philosophie ; 3°. Anthropologie physique, morale et politique ; 4°. Établissements d'instruction et méthodes d'enseignement ; 5°. Voyages. Meiners a été un de ces hommes qui, doués d'un esprit observateur et assez pénétrant pour suivre à force d'étude les méditations des philosophes spéculatifs, se sont crus autorisés ou même appelés à juger leurs systèmes en connaissance de cause, et capables d'établir sur leurs ruines des doctrines plus satisfaisantes : cependant il n'en est rien. Judicieux et nullement dépourvu de sagacité, lorsqu'il s'agit d'exposer les idées d'autrui, et d'indiquer les côtés faibles d'édifices construits par de grands architectes, il n'est en état ni de bâtir à ses propres frais, ni surtout d'élever sa propre habitation sur des fondements solides, avec les matériaux qu'il a tirés des différentes constructions de ses devanciers. Quand il ne marche plus appuyé sur des faits positifs, il trahit à chaque pas son impuissance et la faible portée de ses facultés contemplatives. I. Le moins mauvais de ses Traités philosophiques est un Mémoire qui concourut avec ceux de L. Cochius et de Ch. Garve, pour le prix proposé, en 1766, par l'académie de Berlin, sur la question de savoir : *S'il est possible de détruire les inclinations naturelles ou d'en réveiller que la nature ne nous a pas données ? et quels seraient les meilleurs moyens d'affaiblir les mauvais penchants et de fortifier les bons ?* La dissertation de Meiners, qui obtint le 2e. accessit, a été imprimée en 1769, in-4°., à la suite de celles de ses concurrents. On ne peut guère porter un jugement plus favorable sur un Traité psychologique, concernant les *différents états de la conscience intime*, imprimé en tête du deuxième vol. de ses *Mélanges de philosophie* (1775-76, 3 vol.) Ce recueil offre d'ailleurs des recherches intéressantes sur les systèmes de Platon, d'Épicure et des Stoïciens ; sur le génie de Socrate, le culte des animaux chez les Égyptiens, les mystères des anciens, leurs ressources contre les terreurs de la mort. Ses ouvrages, sur les principes du beau (*Histoire et Théorie des beaux arts*, 1787, *Éléments d'æsthétique*, même année, et ses *Principes de morale* (1801), n'ont aucun mérite particulier. L'histoire des opinions et de la civilisation des peuples tant policés que barbares, est le domaine qu'il a cultivé avec le plus de succès. — II. Il a donné une *Esquisse de l'histoire de la philosophie* (1786, et deuxième éd. en 1789), dans les *Mém.* de l'académie royale des sciences de Göttingue ; — *Commentat. tres de Zoroastris vitâ, doctrinâ et libris*, 1777 (où il a émis une hypothèse, reproduite dans les Mémoires de la société de Bombay, de 1819, par M. Erskine) ; — *De variis religionis Persarum conversionibus* (1780) ; — *De realium et nominalium initiis et progressu* (ib., 1793) ; — *L'Histoire des opinions et des croyances qui prévalurent dans les premiers siècles de notre ère, surtout parmi les Néo-Platoniciens* (1782) : ouvrage curieux et savant, mais trop injuste pour l'école d'Alexandrie ; — *l'Histoire de l'origine, des*

progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains (1781, 2 vol., trad. en français en 1799, par Laveaux et Chardon-la-Rochette). Cet écrit, le plus considérable et peut-être le meilleur de Meiners, a jeté un nouveau jour sur plusieurs points de l'histoire de la philosophie grecque, principalement sur la secte et les plans politiques des Pythagoriciens. Malheureusement il s'arrête à Platon, dont, au surplus, il ne juge pas la doctrine avec assez de profondeur et d'équité. Cet ouvrage avait été précédé de la plus importante de toutes les productions de Meiners, de son *Historia de vero Deo, omnium rerum auctore atque rectore* (1780), où il a exposé les degrés par lesquels les philosophes grecs se sont élevés jusqu'à l'idée d'une intelligence suprême, distincte de l'univers, idée inconnue avant Anaxagore. Il montre que, pour être admise selon toute sa pureté dans le système des croyances populaires, il faut qu'elle trouve des esprits préparés par une instruction déjà avancée; et il explique ainsi pourquoi les Hébreux retombèrent si facilement et si long-temps dans la plus grossière idolâtrie, en dépit de la révélation aussi sublime que surprenante dont l'arbitre des destinées humaines les avait favorisés. — Il faut enfin ranger dans cette classe des écrits de Meiners, son *Histoire de toutes les religions* (2 vol. 1806), et une courte *Esquisse de cette histoire* (1787); — un *Essai sur l'histoire de la religion des plus anciens peuples, particulièrement des Égyptiens* (1775); traité extrêmement remarquable, où Meiners soutient, avec des raisons bien fortes, une opinion diamétralement opposée à celle qui voit dans les croyances des peuples de l'Asie et de l'Afrique, les débris d'un ancien système de religion éclairée, dénaturé et corrompu par les révolutions; — *De falsarum religionum origine ac differentiâ* (Nov. Com. soc. reg. sc. Götting. ann. 1784, 5); *De libro qui inscribitur de mysteriis Ægyptiorum* (ib. per ann. 1781); *De Socraticorum reliquiis* (ib. ann. 1782); — Contre l'authenticité des ouvrages attribués à Jamblique, à Eschine, disciple de Socrate; Contre celle des prétendues lettres de Socrate, de Platon, etc. Dans son histoire de la philos. grecque, il élève les mêmes doutes sur la plus grande partie des écrits qui portent le nom d'anciens Pythagoriciens. On ne saurait enfin rapporter à une autre classe d'écrits les deux volumes qu'il a donnés sur la *Vie d'hommes célèbres de l'époque de la restauration des sciences* (1795 et 1796), recueil biographique d'un mérite éminent. Nous devons encore faire mention d'un mémoire sur Marc-Antonin (*De M. Antonini moribus*) (Com. Götting. per annum 1783). — III. A la division d'anthropologie physique, morale, historique, appartiennent, outre quelques-uns des livres que nous avons déjà cités : 1°. *Histoire des femmes* (*Des weiblichen Geschlechts*) 4 vol. in-4°, 1788, 1798-99, 1800. — 2°. *Histoire de l'humanité* (1786), où Meiners expose son hypothèse sur les deux races d'hommes qui sont descendues du Caucase et de l'Altaï, et dont l'une, la race tartare ou caucasienne, offre selon lui le type du beau physique et moral, du courage et de l'intelligence, les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit; et dont l'autre, la race mongole, est aussi difforme et faible qu'abjecte, dépravée et stupide. Cette hypothèse est développée dans un grand nombre de Mémoires qui

forment la majeure partie des onze volumes du *Mag. historique*, déjà indiqué; dans son *Cours d'histoire de l'humanité* (1811 et 1812, 4 vol.), imprimé à Tubingue, après sa mort; et dans ses *Recherches sur la diversité des races humaines en Asie, dans les terres australes, dans les îles du Grand-Océan*, etc. (1812, 2 vol., ib.); elle est complètement réfutée par Blumenbach (*De generis humani varietate nativâ*), et a fourni à M. Aug. Lafontaine le canevas d'un roman aussi plaisant que spirituel (*Vie et exploits du baron Quinctius Heymeran de Flaming*, deuxième édit., 4 vol., 1798). — Nous avons encore, sous ce troisième titre, à citer l'*Histoire du luxe chez les Athéniens*, mémoire couronné par l'acad. de Cassel (1781); — *De græcorum gymnasiorum utilitate et damnis* (N. Comm. Soc. scient. Götting., per ann. 1791 et 1792); — *De anthropophagis* (1786); — *De sacrificiis humanis* (ib., 1786-88); — *De origine veterum Ægyptiorum* (ib., 1789-90); — *De causis ordinum, seu castarum in veteri Ægypto atque in Indiâ* (ib.); — *Tableau comparatif de la fertilité ou stérilité, de l'état ancien et présent des principales contrées de l'Asie* (2 vol., 1795, 1796); — *Description des monuments répandus sur toute la surface du globe, dont les auteurs et l'époque d'érection sont inconnus ou incertains* (Nuremberg, 1796); — *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains* (Leipzig, 1782; trad. en français par Binet, 1796, et par M. Breton pour la *Bibl. hist. à l'usage des jeunes gens*, dont elle forme les vol. 31 et 32). Cet ouvrage, un des plus recommandables de Meiners, a été retouché par son auteur, pour servir d'introduction et de supplément à la dernière partie de la traduction allemande de Gibbon, qui a trop négligé l'importante considération des mœurs, ainsi que celle du délabrement des finances sous les empereurs, et qui a trouvé dans Meiners et dans Hegewisch des maîtres dignes de remplir les lacunes que l'historien écossais avait laissées. Les traducteurs français auraient dû prendre pour base de leur travail, le traité de Meiners remanié et tel qu'il l'avait amélioré pour le Gibbon allemand. — IV. Aux écrits de Meiners sur les universités, il faut ajouter ses belles recherches sur la dignité de chancelier dans ces établissements (*De munere cancellariorum in universitatibus litterariis*) (Comm. Götting, 1803 et 1805), et de nombreux articles sur l'état de l'enseignement dans différents pays de l'Europe, insérés dans le *Magas. hist.*, etc. La prodigieuse facilité avec laquelle il analysait la foule d'auteurs qu'il consultait, et en présentait la substance dans ses propres compositions, faisait desirer qu'il donnât aux jeunes gens quelques directions *sur la manière la plus fructueuse de lire, de faire et de classer des extraits:* il publia, sous ce titre, en 1789, un traité méthodique, qui eut beaucoup de succès. — V. Parmi les relations de voyages qu'il a mises au jour, nous ne citerons que ses *Lettres sur la Suisse* (2 vol., 1784; la deuxième édition, de 1788, est augmentée de 2 vol.); elles placent Meiners au rang des bons écrivains de l'Allemagne. Les descriptions animées, les renseignements politiques qu'elles offrent et qui sont généralement exacts, en font une lecture d'autant plus intéressante, qu'on y trouve la Suisse, telle qu'elle était

avant la révolution. — On peut voir dans Meusel une liste plus complète des ouvrages de ce fécond écrivain : celle de ses Mémoires imprimés dans la Collection de l'ac. des sc. de Göttingue, y a été insérée, p. 79 et suiv. du XVIe. vol., par les soins de M. Reuss. Son Éloge a été prononcé par Heyne et publié en 1810. Meiners n'a pas laissé de postérité. Son portrait se voit en tête du 81e. tome de la *Bibl. germ. univ.;* mais la gravure par Schwenterley, de 1792, est plus ressemblante. S—R.

MEINIÈRES. *V.* BELOT.

MEINTEL (JEAN-GEORGE), savant théologien, était né, en 1695, dans le territoire de Nuremberg. Il se destina d'abord à l'enseignement; et après avoir terminé ses études, et régenté quelque temps dans diverses écoles, il fut nommé, en 1724, recteur du gymnase de Schwabach. Pendant les six années qu'il occupa cet emploi, il eut souvent l'occasion de voir le jeune Phil. Baratier; et ce fut par les conseils de cet enfant, si extraordinaire (*V.* BARATIER), qu'il apprit l'hébreu et le syriaque. Appelé, en 1731, à Peters-Aurach, et en 1755, à Windspach, pour y remplir les fonctions de premier pasteur, il continua néanmoins de cultiver les langues orientales avec beaucoup d'ardeur, et y mourut octogénaire, le 23 mars 1775. Parmi ses nombreux ouvrages nous indiquerons : I. *Theologus philiater, sive medicinam amans primùm rationibus idoneis defensus, tum verò ex historiâ litterariâ antiquiori pariter ac recentiori illustratus,* Nuremberg, 1717, in-8°. II. *Nouveaux Dialogues en six langues* (français, italien, espagnol, anglais, hollandais et allemand), ibid., 1729, in-8°. III. *Schauplatz*, etc. (Théâtre de la mort ou Danse des morts), ibid., 1736, gr. in-8°. Cet ouvrage, écrit en vers et décoré d'estampes, n'est que la traduction d'un livre publié en hollandais, par Sal. Van Rusting. (Pour la danse des morts, *V.* MACABER, XXVI, 16.) IV. *Naturalisch*, etc. (Considerations pieuses sur les ouvrages de la nature, publiées pour la propagation du véritable christianisme, surtout dans les campagnes), Anspach, 1752, in-8°., fig. Ce livre estimable a été effacé par celui de Sturm, auquel il a servi de modèle. V. *Critische polyglotten conferenszen*, etc. (Conférences critiques sur le premier livre de Moïse), Nuremberg, 1764-69-70, 3 vol. in-4°. C'est une analyse raisonnée du texte hébreu, comparé aux différentes versions de la polyglotte de Londres (*V.* WALTON), et aux principales traductions de la Bible dans les langues modernes. L'auteur y étale une grande érudition; mais il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures : cependant son ouvrage est regardé, en Allemagne, comme une mine abondante, et très-utile aux jeunes gens qui se livrent à la critique verbale des Livres saints. Le plan adopté par Meintel était beaucoup trop vaste, puisque les deux premiers volumes ne contiennent que les douze premiers chapitres de la Genèse. VI. *Kurze doch gründliche*, etc. (Courte et solide explication du livre de Job, d'après la traduction de J. Dav. Michaëlis), ibid., 1771, in-4°. VII. *Metaphrasis libri Jobi, sive Jobus metricus, vario carminis genere, primùm ejulans, post jubilans,* ibid., 1774, in-8°. — Conrad-Etienne MEINTEL, fils du précédent, peut être regardé comme un savant précoce. Elevé par

son père, sur le plan adopté pour l'éducation du jeune Baratier, il possédait, à l'âge de douze ans, le latin, le français, le grec et l'hébreu, et traduisait toute la Bible, d'après les textes originaux. Dès qu'il eut achevé ses études théologiques, il reçut une vocation pour Kœnigsberg; et ayant été appelé en Russie, il fut nommé pasteur d'une des églises protestantes de Pétersbourg. Ses talents lui méritèrent le titre de poète lauréat, et la bienveillance de l'impératrice. Une mort prématurée l'enleva, le 13 août 1764, à l'âge de trente-six ans; il était membre honoraire de la société des beaux-arts de Leipzig. Il a publié une *Version latine* des notes des plus célèbres commentateurs juifs, sur les Psaumes de David, Schwabach, 1744, in-8°.; son père y joignit une préface et quelques explications. On connaît encore de lui: I. Un *Sermon* (en allemand) prononcé à l'occasion du couronnement de l'impératrice Catherine II, Kœnigsberg, 1763, in-8°. II. Un *Recueil de poésies* assez médiocres (*Vermischte Gedichte*), Nuremberg, 1764, in-8°., dont les sujets étaient peu convenables à un homme de son état. III. *Cent et quatre Histoires choisies*, tirées de la Bible, traduites de l'allemand (d'Hubner) en italien, Schwabach, 1745, in-8°. IV. *La Monarchie des Hébreux* (du marquis de Saint-Philippe), traduite en allemand; et quelques dissertations académiques. — George-Frédéric Meintel, autre fils de Jean George, né en 1768, suivit d'abord la même carrière; il embrassa ensuite celle des armes, s'embarqua pour l'Amérique avec les troupes hessoises à la solde de l'Angleterre, et mourut, sous-officier, à New-York, le 2 mai 1782. On a de lui, en allemand, huit discours ou opuscules ascétiques. W—s.

MEIR ben Todros, lévite et savant rabbin, florissait en Espagne, dans le treizième siècle. On croit communément qu'il était de Tolède: cependant quelques écrivains hébreux prétendent qu'il naquit à Burgos, et qu'il alla se fixer à Tolède, où il mourut en 1244. Il a écrit, sur le Talmud et sur les rites mosaïques, plusieurs traités, estimés de ses compatriotes. Comme ils sont encore inédits, nous n'en donnerons pas la liste; on peut la voir dans Bartolocci et dans Wolf, *Bibliotheca hebræa*, tom. I. Buxtorf a inséré dans ses *Institut. epist.* une lettre de rabbi Meïr ben Todros, addressée au rabbin Moïse, fils de Naaman, contre les livres de Maïmonide. — Meir de Rothenbourg, autre rabbin, ainsi appelé du lieu de sa naissance, vivait dans le quatorzième siècle. Il fut recteur de l'académie de Rothenbourg, et laissa un grand nombre d'ouvrages, la plupart sur la cabale. Ne pouvant payer l'amende à laquelle il avait été condamné par Rodolphe I, il fut mis en prison, où il mourut en 1305. Voici quelques-uns de ses ouvrages imprimés: I. *Berecoth* (Bénédictions), Trente, 1559, in-8°. II. *Observations critiques sur la* mainforte *de Maïmonide*, Venise, 1550. III. *Questions et Réponses*, Crémone, 1557, in-4°.; Prague, 1608, in-fol (*V.* Basnage, *Histoire des Juifs*, tom. V; et Wolf, *Biblioth. hebr.* tom. I, II et III. — Meir ben Isaac Arama, rabbin espagnol, mort à Thessalonique en 1556, était philosophe, et possédait à fond la science des Livres saints. Il est estimé des Juifs et des Chrétiens. Un de ses compatriotes a écrit son oraison fu

nèbre ; Fabricy et plusieurs philologues ont fait son éloge. Nous avons de lui : I. *Méor Job* (Commentaire sur Job), Venise, 1567, in-4°. ; on en fait beaucoup de cas. II. *Méor Théilim* (Commentaire sur les Psaumes), Venise, 1590. Ce qu'il y a de meilleur dans ce commentaire a été réimprimé avec le texte, Hanovre, 1712, in-12. III. *Commentaire sur Isaïe et sur Jérémie*, Venise, 1608, in-4°. — MEIR BEN GEDALIA, savant rabbin polonais, chef de la synagogue de Lublin, mort en 1616, a travaillé sur le Talmud. Il existe de lui deux ouvrages, imprimés ensemble plusieurs fois; ce sont des demandes et des réponses, intitulées : *Lumière pour éclairer les yeux des sages*, Venise, 1619; Saltzbourg, 1686, et Francfort, 1709, in-fol. L—B—E.

MEISSNER (AUGUSTE-THÉOPHILE), romancier allemand, fils d'un quartier-maître saxon, naquit à Bautzen, en Lusace, l'an 1753. Il étudia le droit et les belles-lettres aux universités de Leipzig et de Wittenberg, fut expéditionnaire de la chancellerie, et puis archiviste à Dresde. Il débuta dans la carrière des lettres, par la traduction des opéras-comiques qui avaient le plus de vogue en France. Il écrivit ensuite des romans, histoires, contes, anecdotes, qui eurent un très grand débit. Pendant un voyage qu'il fit en divers états de l'Allemagne, on remarqua son rare talent pour la déclamation. En 1785, il obtint à l'université de Prague une chaire de belles-lettres. Vingt ans après, appelé à Fulde pour diriger les hautes écoles, il reçut, vers la même époque, le titre de conseiller consistorial du prince de Nassau. Il mourut à Fulde, le 20 février 1807. De l'esprit, de l'imagination, un style agréable, une composition habilement ménagée, voilà ce qui a valu aux œuvres de Meissner tant de lecteurs, et tant d'éditions et de traductions. Le genre de la Nouvelle, surtout, est celui qu'il a cultivé avec le plus de succès. Ses grands ouvrages sont principalement des romans historiques. Si Meissner n'est pas celui qui a introduit en Allemagne ce genre bâtard, il a du moins contribué le plus à l'accréditer par l'agrément qu'il a su y répandre. On lui reproche aussi d'avoir mis quelquefois trop de recherche dans son style, et d'avoir trop négligé d'autres fois sa diction. On peut le comparer aux peintres dont le dessin manque de correction, et qui rachètent ce défaut par le coloris. On voit, au reste, qu'il a cherché à marcher sur les traces des bons modèles de la littérature étrangère, particulièrement de celle de la France. Voici ses principaux ouvrages : I. *Esquisses*, 14 vol., Leipzig, 1778-1796; traduit en partie en français, (par Bonneville), en danois et en hollandais. II. *Histoire de la famille Frink*, ibid., 1779. III. *Jean de Souabe*, drame, 1780. IV. *Alcibiade*, 4 vol., Leipzig, 1781-1788; trad. en franç. par Rauquil-Lieutaud, 1785, 4 vol. in-8°., in-12, in-18. V. *Contes et Dialogues*, trois cahiers, ib. 1781-1789. VI. *Vie de Schœnberg de Brenkenhof*, 1782. VII. *Le Joueur d'échecs*, comédie, 1782. VIII. *Fables, d'après Holzman*, 1782. IX. *Masaniello*, 1784 · trad. en franç. par Lieutaud, 1788, 1789. X. *Bianca Capello*, 1785, 2 vol.; trad. par le même, 1790. XI. *Fables d'Ésope pour la jeunesse*, Prague, 1791. XII. *Spartacus*. Berlin, 1792; imité en franç. XIII. *Vie d'Épaminondas*, Prague, 1798. XIV. *Vie*

de Jules-César, 1799-1801, 2 v. XV. *Fragments pour servir à la Vie du maître de Chapelle Naumann*, 2 vol., Prague, 1803; le meilleur et le mieux écrit de ses ouvrages. On a encore de lui un poème (l'*Éloge de la musique*), dont Schuster a composé la partition, et un *Discours* d'ouverture sur la différence de la rédaction et du débit oral. Meissner a coopéré à plusieurs journaux littéraires, entre autres, à l'*Apollon*, 1792-1794. Il a traduit du français plusieurs opéras-Comiques, les *Deux Avares*, l'*Épreuve nouvelle*, le *Lutin*, la *belle Arsène*, etc., les *Nouvelles* d'Arnaud Baculard, 1783-1788, celles de Florian, 1786. Son *Destouches allemand*, 1779, et son *Molière allemand*, 1780, sont encore des traductions et imitations du français. Il a traduit de l'anglais deux volumes de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume (1777-1780), et l'*Espion invisible;* et de l'italien, l'*Ile déserte*, opéra de Métastase, 1778. D—G.

MEISTER (Jean Henri dit le Maistre ou), né en 1700, à Stein, près de Schaffouse, où son père était diacre mourut pasteur à Kusnacht, près de Zurich, en 1781. Il fit ses études dans cette dernière ville, et remplit successivement différents emplois ecclésiastiques en Allemagne, comme pasteur de l'église française réformée à Bayreuth, à Birkeburg et à Erlang, et à Schwabach, où il fut très-lié avec son collègue, le fameux prédicateur Baratier. En 1757, il revint dans sa patrie. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie, de sermons, etc., entre autres: I. *Quatre Lettres sur la Discipline ecclésiastique, entre M. Necker et M. le Maistre*, 1741. II. *Réflexions sur la manière de prêcher la plus simple et la plus naturelle*, 1745. III. *Jugement sur l'Histoire de la Religion chrétienne, contre l'avant-propos de l'Abrégé de Fleury*, Zurich, 1768; réimprimé en 1769, in-8°. IV. La *Bibliothèque germanique*, le *Museum helveticum*, et d'autres journaux renferment de ses mémoires. Son fils, M. J. Henri Meister, est connu par un grand nombre d'ouvrages littéraires, et par un long séjour à Paris. U—I.

MEISTER (Albert-Frédéric-Louis), professeur allemand, né en 1724, à Weickersheim, dans le Hohenlohe, fit ses études à Göttingue et à Leipzig, fut d'abord instituteur, et ensuite professeur de philosophie à Göttingue, où il donna aussi des cours sur l'art militaire, sans jamais avoir été au service. Il ne s'appliqua pas moins à la physique, à l'optique et à la mécanique, et écrivit un grand nombre de Mémoires sur ces sciences. En 1765 il visita Paris, et fit connaître, à son retour en Allemagne, l'état des écoles militaires en France. En 1784 il obtint le titre de conseiller aulique, et il mourut le 18 décembre 1788. Son collègue Kæstner prononça l'éloge de ce savant à la société de Göttingue. Meister n'a jamais écrit que des Dissertations et Mémoires détachés; la plupart sont en latin, et insérés dans le recueil des Mémoires de la société savante dont il faisait partie. Nous citerons les Dissertations sur l'hydraulique des anciens, sur la fontaine d'Héron, sur les connaissances optiques des anciens peintres, sculpteurs et architectes, sur la construction et la destination des pyramides d'Égypte, sur l'optique des anciens, sur les effets optiques de l'huile ver-

sée sur l'eau, ainsi qu'une description de l'échelle goniométrique. Ses Dissertations publiées séparément, sont : *Instrumentum scenographicum*, Göttingue, 1753, in-4°.; *De Torculario Catonis variis quadrinis* ibid., 1764, in-4°., fig.; *Mémoire sur l'instruction militaire*, et *Notice sur les écoles militaires françaises* (en allemand), 1766, in-4°.; *De catapultâ polybolâ*, ibid., in-4°. Il a coopéré aussi à la Bibliothèque allemande et au Magasin de Göttingue, où l'on trouve, entre autres articles de lui, des *Observations sur la figure singulière des nuages*. D—G.

MEISTER (Léonard), laborieux écrivain suisse, né en 1741, à Nefftenbach (canton de Zurich), où son père exerçait les fonctions du ministère évangélique, fut nommé en 1773, professeur d'histoire et de morale à l'école des arts de Zurich: en 1795, il obtint la cure de la prébende de Saint-Jacques, dans la même ville, et successivement celle de Langenau, et de Cappel; il mourut dans cette dernière, le 19 octobre 1811. Il avait été secrétaire du directoire helvétique à Lucerne, depuis 1798 jusqu'en 1800. Ses ouvrages sont très-nombreux: aucun n'est sans utilité, mais aucun ne s'élève au-dessus du médiocre. Rotermund donne une liste qui en contient quatre-vingts, tous en allemand. Le genre et le mérite de la fécondité de Meister, dont le nom signifie Maître en Allemand, ont été caractérisés par Goethe, dans une des fameuses épigrammes de ce poëte, intitulées *Xenies;* le sens en est : « Mon ami, je vois ton nom » en tête de maint volume ; mais » c'est tout juste ce nom que je ne » retrouve plus dans l'ouvrage. » Nous indiquerons : I. *Lettres romantiques*, Halberstadt (Berlin), 1766, in-8°. II. *Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages*, Zurich, 1774, in-8°. III. *Mémoires pour l'histoire de la langue et de la littérature allemandes*, Heidelberg, 1780, deux parties, in-8°.; une première édition, sans nom d'auteur, avait déjà paru, en 1777, sous la rubrique de Londres. IV. *Les Hommes célèbres de l'Helvétie*, la plus célèbre des compilations de Meister. On la consulte encore avec fruit, principalement sur les premières époques de la littérature allemande; Zurich, 1781-82, in-8°., 3 vol. C'est un texte pour accompagner la collection de portraits gravés par Pfenninger. Fasi y ajouta un quatrième vol. dans l'édition de 1799-1800. V. *Les illustres Zuricois*, Bâle, 1782, 2 vol. in-8°. VI. *Petits voyages dans quelques cantons de la Suisse*, ib., 1782, in-8°. VII. *Caractères des poëtes allemands*, par ordre chronologique, avec portraits de Pfenninger, Zurich, 1785-93, 3 vol. in-8°. VIII, *Histoire de Zurich depuis sa fondation, jusqu'à la fin du seizième siècle*, ib., 1786, in-8°. IX. *Abrégé du droit public helvétique*, S. Gall, 1786, in-8°. X. *Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse*, Ulm, 1796, 2 vol. in-8°. XI. *Quels changements a subis la langue allemande depuis Charlemagne, et qu'a-t-elle gagné ou perdu en force et en expression?* Mémoire qui a concouru pour le prix proposé par l'acad. élect. palatine de Manheim, en 1784 (tom. I et II). XII. *Notice de deux anciens manuscrits du quinzième siècle concernant Nic. de Flue*, et *sur quelques éditions* (de l'Imitation) *de Thom. de Kempis*, (dans le *Ma-*

gasin hist. litt. et bibliogr. de Meusel, 1788, tom. 1, p. 177 - 181). XIII. *Histoire de la révolution helvétique, depuis 1789, jusqu'au vingt-quatre août 1798*; insérée dans l'*almanach helvétique* (que Meister rédigeait en société avec W. Hofmeister), et réimprimée en 1803, in-8°. XIV. *Histoire helvétique pendant les deux derniers siècles*, ou depuis César jusqu'à Buonaparte, S. Gall, 1801-03, 3 v. in-8°. XV. *Meisteriana*, ou *Sur le monde, les hommes, l'art, le goût et la littérature*, S. Gall, 1811, in-8°, de 478 pag.

C. M. P.

MEJANASERRA (Peyre de). *V.* Camo.

MÉJANES (Jean-Baptiste-Marie de Piquet, marquis de), savant bibliophile d'Arles, né en 1729, donna, dès son enfance, des indices de cette passion pour les livres qu'il conserva toute sa vie, et qui lui a mérité la reconnaissance de la province qui l'avait vu naître. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra presque entièrement à former une des plus complètes et des plus précieuses collections qu'un particulier ait jamais rassemblées. Aux livres rares du quinzième siècle, aux éditions des *Alde*, etc., à tous les *Variorum*, se trouvaient réunis les chefs-d'œuvre typographiques modernes. On y voyait aussi les Mémoires de presque toutes les académies de l'Europe, le recueil complet des coutumes des provinces de France, enfin un grand nombre de manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire et au droit public des mêmes provinces. Député à Paris par ses concitoyens, Méjanes abandonna plusieurs fois ses affaires pour celles de son pays. La crainte de blesser l'amour-propre de ses collègues, l'empêcha de refuser les indemnités qui lui furent allouées; mais aussi désintéressé que modeste, il en ordonna par son testament la restitution, en faveur des hospices d'Arles. La réputation de ses lumières et de sa probité, détermina la ville d'Aix à le nommer, en 1777, son premier consul. Quoique ces fonctions contrariassent les goûts et les mœurs simples de Méjanes, il les remplit avec autant de zèle que de sagesse. Il établit à Aix un jardin botanique, un laboratoire de chimie, et une école vétérinaire. Il y fonda la première société d'agriculture, et il en désigna les membres. Enfin il voulut donner une dernière preuve d'attachement pour sa patrie, et d'estime pour la ville qui l'avait adopté; par son testament du 26 mai 1786, et par ses codiciles des 18 et 19 septembre suivants, il légua sa bibliothèque à la Provence, pour être rendue publique à Aix, et il assigna plus de 3000 francs de rente perpétuelle, destinés à l'entretien et à l'augmentation de cette belle collection. Méjanes, alors syndic et député de la noblesse de Provence, à Paris, y mourut, le 5 octobre 1786, et fut enterré à Saint-Roch, où le registre mortuaire est signé par son ami le vertueux Dulau, archevêque d'Arles, qui, moins heureux que lui, périt dans les massacres de septembre 1792 (*V.* Dulau, XII, 200). Méjanes n'ayant point laissé de postérité de son mariage avec Marie de Massilian, institua pour son héritier, un fils de sa sœur, le marquis de La Goy, élu membre de la chambre des députés en 1816. La révolution a détruit les établissements fondés par Méjanes, et englouti les fonds qu'il avait légués. Mais tous les livres qu'il avait à Aix, à Arles, à Avignon, à Paris, ont été réunis et conservés par les

soins de M. Gibelin. Mise enfin à la disposition du corps municipal d'Aix, par arrêté du gouvernement (du 28 janvier 1803), et malgré les réclamations de Marseille, qui voulait posséder ce dépôt littéraire, la bibliothèque *Méjanes* fut ouverte au public le 16 novembre 1810. L'assemblée des états de Provence, en acceptant le legs du testateur, vota en son honneur l'érection d'un buste, dont l'exécution devait être confiée au sculpteur Houdon. Les circonstances ont dérobé à la Provence, les traits de l'un de ses plus illustres bienfaiteurs; mais une inscription, gravée sur le marbre, éternise le souvenir de la munificence de Méjanes. Pour faire connaître la richesse du présent que cet homme respectable a fait à sa patrie, il suffit de dire que la bibliothèque d'Aix, composée de 75 à 80 mille volumes, est, après celles de Paris, de Lyon et de Bordeaux, la plus considérable de France. On en voit le catalogue à la bibliothèque de l'Institut. A—r.

MEJEJ, prince du pays des Kenouniens, situé dans le Vasbouragan, province de l'Arménie, naquit vers la fin du cinquième siècle, d'une des plus anciennes familles de l'Arménie. Il faisait remonter son origine jusqu'à Haïk, fondateur du royaume: sa race, au moins, était dans la possession héréditaire du pays des Kenouniens, depuis plus de six siècles. En l'an 516, sous le règne de l'empereur Anastase, les Huns-Sabiriens passèrent le défilé de Derbent, et fondirent sur la grande Arménie; ils entrèrent ensuite dans la petite, et passèrent de là dans la Cappadoce, où ils firent un immense butin. Ils se préparaient à traverser l'Arménie, pour retourner dans leur pays; déjà ils étaient parvenus jusqu'à la province de Sasoun : Pourzan, marzban, ou commandant militaire de l'Arménie pour le roi de Perse, avait pris la fuite, et ils ne trouvaient personne pour leur faire tête, quand Mejej, ayant réuni ses forces à celles de plusieurs princes voisins, marcha contre eux, les mit dans une déroute complète, leur enleva tout leur butin, et en débarrassa entièrement le pays. Kobad, roi de Perse, instruit de la victoire qu'on devait au courage de Mejej, destitua Pourzan, et donna au prince des Kenouniens, le gouvernement du pays qu'il avait délivré. Pendant son administration, Mejej sut se faire aimer des Arméniens, et conserver la confiance du roi de Perse Kobad, aussi bien que de son successeur Khosrou-Nouschirewan. Il mourut en l'an 548 à Tovin, après avoir gouverné l'Arménie pendant trente ans. Il eut pour successeur le Persan Tan-Schahpour. — Son petit-fils MEJEJ, comme lui prince des Kenouniens, s'attacha, en l'an 620, à la fortune de l'empereur Héraclius, qui s'efforçait de chasser les Persans des provinces orientales de l'empire, dont ils occupaient la plus grande partie. Il le joignit avec un corps de troupes auxiliaires dans la Colchide. Par ordre d'Héraclius, Mejej se porta sur Tovin, prit Nakhdjewan, et pénétra dans l'Aderbadegan, où il brûla Tauriz. Après avoir rassemblé un butin considérable, il revint passer l'hiver dans la province arménienne de Plaïdagaran, voisine de l'Albanie, où campait l'empereur. Pendant toute la guerre qu'Héraclius soutint, en Perse, jusqu'à la mort de Khosrou-Parwiz, Mejej lui rendit des services signalés : pour l'en récompenser, Héraclius le fit gouverneur de l'Arménie grecque; et en cette qualité, Mejej assista, en l'an 629, au con-

cile de Gazin ou Theodosiopolis, destiné à unir les Arméniens à l'église grecque. Ce prince gouverna l'Arménie grecque jusqu'en l'an 648; il fut alors rappelé par Constant, petit-fils d'Héraclius, qui le fit venir à sa cour, où il le revêtit de hautes dignités. En l'an 667, il était en Sicile avec l'empereur. Ce prince fut assassiné dans le bain à Syracuse, par un de ses domestiques. Les grands, qui détestaient tous Constant, et qui n'aimaient guère plus son fils Constantin Pogonat, vinrent trouver Mejej, et le forcèrent d'accepter la couronne impériale. Constantin fit aussitôt un armement pour châtier les rebelles; sa flotte fut bientôt en Sicile: les partisans de Mejej n'opposèrent qu'une faible résistance; Syracuse fut conquise, et Mejej, contraint de se rendre, fut emmené à Constantinople par le vainqueur, qui l'y fit mettre à mort, en 668. S. M—N.

MEKHITHAR, prêtre arménien, qui naquit et qui vécut à Any, capitale de la grande Arménie, florissait vers la fin du douzième siècle. Il avait composé une histoire ancienne de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse; on la croit perdue, et on doit la regretter, d'après la manière dont Vartan et Etienne Orpélian en parlent. Mekhithar était fort instruit dans la langue persane; il avait traduit de cette langue plusieurs ouvrages relatifs à l'astronomie, qui ont eu le même sort que son histoire. — MEKHITHAR, médecin arménien, naquit à Her, ville de l'Aderbaïdjan, vers le commencement du douzième siècle. Aux connaissances médicales, il joignait la philosophie et l'astronomie; il possédait aussi les langues grecque, arabe et persane, de sorte qu'il pouvait passer avec raison pour un homme fort habile; aussi jouissait-il d'une fort grande considération en Arménie; il était lié d'une étroite amitié avec saint Nersès-Schnorhali, l'un des plus illustres et des plus savants patriarches de l'Arménie, qui lui a dédié plusieurs pièces de vers. Parmi les Lettres de ce prélat, on en trouve quelques-unes qui sont adressées à Mekhithar. Grégoire IV, frère et successeur de Nersès, n'eut pas moins d'estime pour Mekhithar, qui, en 1184, lui adressa son *Traité des fièvres*, que nous possédons à la Bibliothèque du Roi, sous le n°. 107 des manuscrits arméniens. — MEKHITHAR-KOSCH (ce surnom signifie *qui a peu de barbe*), docteur arménien, disciple de Jean Davouschtsy, vivait dans le douzième siècle; il naquit à Kandsag ou Gandjah dans l'Arménie orientale. Après la mort de son maître, il alla dans la Cilicie, où il habita pendant assez long-temps le monastère de la Montagne-Noire, pour y accroître ses connaissances. Il vint ensuite à Garin ou Arzerum, d'où il retourna dans sa patrie. Les Musulmans lui en rendant le séjour insupportable, il se retira dans le pays de Khatchen, auprès de Vakhthang, prince de Hatherk'h; puis il passa dans le pays de Gaïan, où il choisit pour résidence le monastère de Kedig. Après la destruction de cet asile, il fonda, en 1191, un monastère, sous le même nom, dans la vallée de Dandsoud. En 1205, il assista au concile assemblé à Lorhi, par Zacharie, connétable de Géorgie et d'Arménie, pour régler la discipline de l'église d'Arménie; Mekhithar donna son assentiment à tous les actes de ce concile. Il ne put se trouver à celui qui fut convoqué par Zacharie, pour le même objet, à Ani, en 1207; son grand âge et ses infirmités l'en

empêchèrent. Il mourut en l'an 1213. Les principaux ouvrages de Mekhithar-Kosch sont : I. Un *Discours sur la nature*, adressé par Adam et Ève à leurs descendants. II. Un *Livre sur la foi*. III. Un ouvrage intitulé : *Livre de justice*, composé en 1184. IV. Un *Recueil de canons*. V. Un *Commentaire sur Jérémie*. VI. *Diverses pièces de vers*. VII. Des *Lettres*. VIII. Un *Recueil de fables et d'apologues*, fort estimé chez les Arméniens. Tous les ouvrages de Mekhithar-Kosch sont inédits, à l'exception de celui-ci. Le docteur Zohrab en a donné une édition fort correcte, en 1790, à Venise, 1 vol. in-12. — MEKHITHAR, religieux arménien, né à Abaran, près de Nakhdjewan, vivait à la fin du quatorzième siècle. En 1410, il publia une histoire ecclésiastique et littéraire, qui ne contient que ce qui regarde le quatorzième siècle, jusqu'au temps où vivait l'auteur. — MEKHITHAR (Pierre), fondateur du couvent arménien de Venise, naquit à Sébaste, dans la Cappadoce, en l'an 1676. Après avoir étudié à Sébaste, il alla à Edchmiadzin, où il resta long-temps pour s'instruire dans le monastère patriarcal, et il y reçut le titre de vartabied. En 1700, il vint à Constantinople, où il prêcha pendant quelque temps. Les Arméniens de cette ville étaient alors divisés en deux partis ; les uns tenaient pour leur ancien patriarche Ephrem, et les autres pour Melchisedec, qui s'était fait nommer à force d'argent. Mekhithar tenta vainement de les réunir : alors il se tourna vers l'Église romaine, et se mit à prêcher la soumission au pape ; ce qui déchaîna contre lui tout le clergé de sa nation. Ephrem, qui était remonté sur le trône patriarcal, obtint un ordre du moufty pour le faire arrêter. Mekhithar se cacha chez les religieux propagandistes, et évita toutes les poursuites des émissaires du patriarche. Protégé par l'ambassadeur de France, il demeura encore deux ans à Constantinople ; mais poursuivi avec une nouvelle ardeur par le patriarche Avedik'h, successeur d'Ephrem, et héritier de sa haine, Mekhithar prit le parti de fuir : secondé par ses amis, il s'échappa, déguisé en marchand, et vint à Smyrne, en 1702. Un ordre de la Porte l'y poursuivit ; il se cacha encore une fois, et ce fut dans le couvent des Jésuites. Peu de jours après, il monta sur un vaisseau vénitien, qui le porta d'abord à Zante, puis dans la Morée, qui appartenait alors à la république de Venise, et où plusieurs de ses disciples étaient venus pour le joindre. Il y arriva au mois de février 1703 ; le gouverneur vénitien lui céda un bourg et diverses autres possessions auprès de Modon. Mekhithar y fit bâtir une église et un monastère, où il habita jusqu'en l'an 1717, que les Turcs rentrèrent dans la possession de la Morée. Il se vit alors obligé de fuir à Venise avec les siens. Le 8 septembre de la même année, le gouvernement lui concéda l'île de Saint-Lazare, où il fonda une église et un monastère, lequel devint la résidence des religieux arméniens qui sont appelés de son nom Mekhitharistes, et y habitent encore actuellement. Mekhithar joignit à son monastère une imprimerie pour la publication des livres nécessaires à l'instruction de sa nation, et propres à introduire chez elle la doctrine orthodoxe de l'église romaine. On distingue, parmi les ouvrages qu'il fit paraître, un *Commentaire sur saint Matthieu*,

un autre *sur l'Ecclésiastique*, *les Psaumes*, des *Catéchismes* en arménien littéral et en arménien vulgaire, une *Traduction de saint Thomas d'Aquin*, un *Poème sur la Vierge*, une *Bible arménienne*, 1733, in-fol., une *Grammaire de l'arménien vulgaire*, et une autre *de l'arménien littéral*, un *Dictionnaire*, qui ne parut qu'après sa mort, etc. : le 1er. volume (1749) a 1251 pag., et le 2e. (1769) en a 1750. Mekhithar mourut le 27 avril 1749, âgé de 74 ans. Le vartabied Etienne Melkonian, de Constantinople, fut son successeur. S. M—N.

MELA (Pomponius), géographe romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Les caprices de quelques érudits ont singulièrement embrouillé sa biographie. On a même élevé des doutes sur l'époque de sa vie, qui est cependant facile à déterminer. Quelques-uns, à l'exemple de Vossius, l'ont voulu faire contemporain de Jules-César; l'ouvrage même de Mela réfute cette opinion. Il y est parlé (I, 5) de la ville de Iol, qui, selon ce géographe, portait de son temps le nom de *Cæsarea*: or, elle ne reçut ce nom que sous le règne d'Auguste, lors de la réintégration de Juba dans son royaume; et ce qui vient à l'appui de cette dernière assertion, c'est la phrase de P. Mela, « *Quia Jubæ regia fuit* », qui indique du moins un temps postérieur à Jules-César. Mais ce qui, selon quelques-uns, prouverait jusqu'à l'évidence que P. Mela n'avait vécu qu'après Jules-César, c'est que celui-ci indique le fleuve Rubicon comme limite entre la Gaule et l'Italie, au lieu que Mela dit que c'est à Ancone que les nations gauloises et italiennes se séparent (II, 4). Cet argument, quoique adopté par le docte Tzschucke, ne nous paraît pas seulement faible, mais tout-à-fait faux. Mela ne parle pas des limites de la Gaule, comme pays, mais de celle des peuples d'origine gauloise. Mais il dit, à la fin du même chapitre, « que le fleuve *Varus* termine l'Ita- » lie. » C'était-là le passage décisif qu'il aurait fallu citer. Le Var ne devint la limite de l'Italie que sous Auguste. P. Mela parle aussi d'une tour qui portait une inscription en l'honneur d'Auguste, ainsi que de trois autels consacrés à cet empereur; il cite en outre la ville *Cesar-Augusta*, qui, d'après Strabon, fut bâtie du temps d'Auguste. On peut donc s'étonner qu'il se soit trouvé de nos jours un érudit (Belin de Ballu), qui ait voulu rendre Mela plus ancien que la naissance de Tibère. Notre géographe a lui-même marqué l'époque de sa vie. Il parle (III, 6) d'un grand empereur qui va célébrer par un triomphe la conquête de la Grande-Bretagne. Cette conquête n'a eu lieu, comme on sait, que sous l'empereur Claude, dans la troisième année de son règne (42 de J.-C.) : Jules-César, de son temps, n'avait fait, pour ainsi dire, que reconnaître les côtes de la Grande Bretagne, et n'avait nullement conquis cette île. On ne peut donc appliquer à ce dernier ce qu'en dit P. Mela. C'est un Espagnol, Vadianus, qui a le premier fait P. Mela contemporain de l'empereur Claude; et cette opinion est maintenant la seule admise. Mela parle précisément sur le ton de l'admiration contemporaine des progrès de cette découverte; et comme habitant de l'Espagne, il avait appris les noms des îles *Orcades* et *Hæmodes*, auxquelles les armées romaines n'étaient pas encore parvenues (*V.* M. Letronne sur Dicuil). Tout

coïncide, d'ailleurs, avec cette époque: les nouvelles notions que Mela avait reçues sur la *Codanonia* ou le Danemark; la position vis-à-vis de la côte belgique, qu'il assigne à *Thule*, ou la Norvége; enfin le passage où il parle de l'abolition des sacrifices des Druides, ainsi que celui où il raconte l'apparition du phénix, événements qui eurent lieu sous l'empereur Claude. Il y a plus de difficulté réelle à déterminer son origine et sa patrie. Il se déclare natif d'Espagne (II, 6); mais le nom de sa ville natale est écrit de deux ou trois manières différentes dans les manuscrits, et vingt conjectures ont encore augmenté l'incertitude. Tzschucke dit avec raison que les variantes se réduisent à deux, *Tingentera* ou *Cingentera*; l'un ou l'autre nom doit être celui d'une petite ville inconnue, que l'attachement seul de Mela nous a conservé. C'est Hermolaus Barbaro, qui le premier a violenté le texte, afin de faire Mela natif de *Mellaria*, opinion que Nunnez a su accréditer (*V.* son *Epistola ad Schottum*, dans l'édition de Gronovius). D'autres le faisaient naître à *Carteya* ou *Tarissa*, d'autres à *Tingis Ibera*, ville imaginaire. On paraît s'accorder, à défaut de notions plus précises, à placer sa naissance dans la Bétique, dans le voisinage du détroit de Gadès. Le nom de Mela se trouve écrit *Mella* dans la plupart des manuscrits et dans les plus anciennes éditions; circonstance qui n'est pas indifférente dans la discussion sur sa famille. Quelques écrivains le font descendre de la famille des *Annæus*, et supposent tantôt qu'il était le fils de Marcus Annæus Senèque, le rhéteur, et tantôt qu'il en était le petit-fils, par Lucius Annæus Senèque, le célèbre philosophe. Ceux qui ont embrassé la première opinion s'appuient sur les ouvrages de M. A. Senèque, le rhéteur, qui a dédié le premier et le cinquième de ses dix livres sur la controverse à ses trois fils. *M. A. Novatus*, *L. A. Senèque*, et *L. A. Mela*. Cette opinion se concilie assez avec la chronologie; car nous savons que Senèque le philosophe était venu à Rome encore enfant, vers l'*an* 772 (18 de J.-C.); on pourrait admettre, d'après cela qu'il avait alors près de dix ans, et que son frère cadet n'en avait que huit. Si nous nous rappelons maintenant que ce fut vers l'année 797 (43 de J.-C.) que l'empereur Claude triompha pour la conquête de la Grande-Bretagne, *Mela* aurait alors atteint déjà sa trentième année, âge convenable pour la composition de son ouvrage; et ainsi il serait mort à cinquante ans, puisque Annæus Mela, ou plutôt Mella, s'arracha la vie dans l'année 820 (86 de J.-C.) (Tac. *Ann.* XVI, 17; Plin. *Hist. nat.* XIX, 33). Il faut cependant convenir qu'on pourrait contester cette opinion par plusieurs raisons; et d'abord on ne trouve pas la moindre conformité, ni pour le style ni pour l'esprit, entre Senèque et Mela, ce qui aurait dû cependant avoir lieu, si ces deux auteurs avaient été frères, et élèves du même rhéteur. Une autre objection très-forte, que l'on oppose à cette opinion, est que nous ne trouvons nulle part le nom d'Annæus à côté de celui de P. Mela; nom qu'il aurait cependant dû conserver, même après avoir été adopté par la famille *Pomponia*, puisque les lois de l'adoption le recommandaient. L'opinion qui fait Mela fils du philosophe, quoique soutenue par un savant estimable (Hager, *Buchersaal*, vol. II, p. 483, etc., III,

p. 296 et 510), est inadmissible, car Sénèque n'ayant que trente ans lors du triomphe de Claude sur la Britannie, époque fixe de la composition de cet ouvrage, son fils, que d'ailleurs il nomme *Marcus*, ne pouvait avoir alors que tout au plus dix ans. Il ne reste donc qu'à regarder la famille de Mela, ou comme une branche des illustres Pomponius de Rome, transplantée de la capitale dans la province, ou comme une famille espagnole, adoptée ou protégée par les Pomponius; et cette dernière version nous semble avoir pour elle beaucoup de probabilité. Comme la première Géographie des Romains qui nous soit parvenue, l'ouvrage de Mela doit être pour nous d'un très-grand intérêt. Il paraît être le même que celui qui est cité par Pline. Nous ne nous arrêterons pas ici sur les différentes versions qui existent au sujet du titre de ce traité, qui, d'après les uns, devait être *Geographia*, ou *Cosmographia;* d'après les autres, *Chorographia;* d'après d'autres enfin, *Descriptio situs orbis.* La plupart des éditeurs semblent avoir adopté ce dernier titre, vu que l'auteur lui-même, dans son ouvrage, dit qu'il traitera *de orbis situ.* Il paraît que ce livre nous est parvenu tel que P. Mela l'avait publié de son temps, sauf les erreurs nombreuses des copistes, erreurs assez naturelles dans un écrit rempli de noms propres. Pour apprécier cet ouvrage, il faut observer que Mela adopte les notions générales d'Eratosthène, sur la configuration et l'étendue du continent, en tâchant d'y intercaler beaucoup de descriptions topographiques d'Hérodote, d'Éphore, peut-être de Strabon, et quelques détails plus modernes qu'il avait puisés dans César, Cornelius Nepos, et d'autres écrivains romains. (*V.* And. Schott, *Geographica Herodoti quæ Mela exscripsit*, dans l'édition de Gronovius; Tzchucke, *Dissertatio de Melâ;* Uckert, *Géographie des Grecs et des Romains;* Mannert, etc., etc.) Il en résulte que nous possédons dans l'ouvrage de Mela, comme dans presque tous les ouvrages de géographie des anciens, une compilation incohérente d'excellents fragments, de matériaux précieux, dignes de toute l'attention des critiques. L'*Abrégé* de Mela fournit, quoique en nombre plus circonscrit, des lumières aussi importantes que le *Traité* de Strabon; mais on y cherche en vain un aperçu clair et net de l'état de la géographie de son temps. Il y a un ordre apparent dans l'écrit de Mela. Après avoir jeté un coup-d'œil sur le globe en général, l'auteur donne dans le premier livre une description de la Mauritanie, située sur la côte occidentale de l'Afrique; de là il tourne vers l'est, en décrivant la Numidie, l'Afrique propre, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, la Carie, l'Ionie, l'Éolide, la Bithynie, la Paphlagonie, et les autres contrées situées dans le voisinage du Pont-Euxin, du Bosphore cimmérique, et du *Palus-Meotis* jusqu'aux monts *Rhypæ.* Dans le second livre il commence sa description par les contrées situées sur les bords du *Tanaïs.* En suivant les côtes européennes du *Palus-Meotis,* il parle des Scythes, habitants de ces contrées. Continuant cette route, il décrit les côtes européennes du Pont-Euxin jusqu'à Byzance; il passe en revue la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, la Hellade, le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie; il parcourt l'Italie, la Gaule

narbonnaise, l'Espagne, et termine sa description en revenant au point d'où il est parti. Il recommence une seconde fois ce voyage, dans le quel il visite toutes les îles de la mer Méditerranée. Dans le troisième livre il se dirige vers l'ouest, en parcourant les contrées que baigne l'Océan, telles que la côte nord-ouest de l'Espagne, la Germanie et la Sarmatie, d'où, après avoir fait mention de plusieurs peuples de ces contrées ainsi que des îles de l'Océan, il se rapproche de la mer Caspienne, en continuant jusqu'aux côtes orientales de l'Inde; il nous fait connaître ensuite la Carmanie, la Perse et l'Arabie; de là il passe en Afrique, où il parle de l'Éthiopie occidentale, de ses habitants, et termine encore une fois ses descriptions au cap d'Ampelusie en Mauritanie. On voit que ce plan est celui d'une *Περιοδος*, peut-être celui d'Eudoxe ou de quelque autre auteur perdu; mais Mela l'avait arrangé pour l'horizon de l'Espagne: le détroit des Colonnes est son point de départ et son point de retour, circonstance qui prouve qu'il a écrit en Espagne et pour les Espagnols. Nous ne devons pas être étonnés de trouver une foule d'inexactitudes dans l'ouvrage de Mela; et nous devons encore moins attribuer toutes ces inexactitudes à l'auteur seulement, en réfléchissant combien de difficultés et d'obstacles sans nombre les anciens géographes avaient à surmonter, avant de pouvoir se procurer quelques renseignements positifs, sur des pays éloignés. Cependant, Mela n'est pas excusable, lorsqu'il néglige de citer plusieurs villes et fleuves, etc. remarquables, pour nous rapporter quelques détails insignifiants, quoiqu'au commencement de son ouvrage il nous eût avertis qu'il ne donnerait dans ses descriptions que le précis des détails les plus intéressants: c'est ainsi qu'il ne dit pas un mot, de *Cannæ*, *Mundi*, *Ecbatana*, *Jerusalem*, *Pharsalus*, *Persepolis*, *Leuctra*, *Mantinea*, *Stagira*. Parmi les montagnes, il ne nous fait point connaître le mont *Helicon*, ni celui de *Tmolus*, et autres. Parmi les fleuves il oublie de nommer la *Trebia*, et parmi les lacs celui de *Trasimène*: on pourrait croire qu'il n'a pas voulu rappeler des noms aussi désagréables aux Romains. La principale cause de ces omissions nous paraît cependant être son attachement servile aux anciens auteurs grecs. En suivant leurs traces, il nous donne souvent la géographie du siècle d'Alexandre, mais nullement celle de son temps: c'est ainsi qu'il cite des objets qui avaient existé bien antérieurement à l'époque où il vivait. Il parle des *Phæaces*, et des *Pyrœi*, en les plaçant dans leurs anciennes demeures, comme au siècle d'Homère; il nous entretient d'après Hérodote, non seulement des Troglodites qui heurlent au lieu de parler, de Gamphasantes qui vont tout nus, mais même de la table du Soleil, du phénix, et des fourmis indiennes, plus grandes que les chiens; il place à côté des notions récentes sur le nord, les anciennes fables de Philémon et d'Hécatée, sur les hommes à pieds de cheval, et les hommes qui se servaient de leurs oreilles en guise de manteau. Il conserve de même plusieurs anciennes dénominations au lieu d'indiquer celles qui étaient usitées de son temps. C'est une semblable confusion de l'ancien et nouveau qui l'a égaré, lorsque d'abord il place la ville de *Leucas* dans l'Acarnanie, et non dans la *Leucadie*, île sur laquelle cette ville se trouve

située et qu'il cite bientôt après. Mela a eu le rare mérite d'avoir cherché sincèrement la vérité; et quoiqu'il soit prouvé qu'il n'a point visité lui-même tous les lieux dont il nous entretient dans son ouvrage, on doit néanmoins lui savoir gré d'avoir puisé, dans les meilleurs auteurs à sa portée, les détails qu'il nous expose. Homère, Hannon, Hipparque, Cornelius Nepos, sont nommément cités par lui; et s'il n'agit pas de même à l'égard de tous les auteurs dont il s'est servi, ce n'est que pour ne point interrompre le cours de ses récits par de fréquentes citations: mais il dit souvent dans son ouvrage « *Ita veteres tradidere... ut doctioribus placet auctoribus, quos sequi non pigeat*, etc. » Quelquefois Mela ne se contente point de citer l'opinion d'un seul auteur sur un point sujet à des discussions; il indique les diverses opinions des auteurs sans faire connaître la sienne: il cite, par exemple, les différents systèmes des savants sur le flux et le reflux de l'Océan; sur les anciens habitants de la *Carie*; sur l'origine du nom d'*Antandros*: il rapporte les opinions d'Homère et de Cornelius Nepos, lorsqu'il parle de l'Océan qui ceint la terre; et il s'appuie sur les témoignages de Hannon et d'Eudoxe pour tout ce qui concerne les régions australes de l'Afrique. Au lieu de réduire arbitrairement les mesures des auteurs qu'il a extraits, il a mieux aimé indiquer les distances d'après des échelles différentes; tantôt ce sont les pas, tantôt les stades, et tantôt le cours des vaisseaux (*Cursus navigationum*). La brièveté de ses descriptions empêche souvent d'y reconnaître avec certitude quel est l'original qu'il a consulté; mais il donne quelquefois des particularités qui ne se rencontrent dans aucun autre auteur connu. C'est ainsi qu'il indique Themistagoras, comme le fondateur de la ville de Pharis; ce qui ne se trouve nulle part ailleurs. Sa description de la Garonne semble être celle d'un témoin oculaire; mais il a ignoré les mesures d'Agrippa, les écrits de Juba, de Statius Sebosus, et beaucoup d'autres sources contemporaines et romaines, employées par Pline; circonstance qui confirme notre opinion qu'il n'a jamais fait de séjour à Rome, ou du moins qu'il n'y a passé que fort peu de temps, et qu'il n'a pas eu à sa disposition une grande bibliothèque. Son style n'est pas sans mérite; il a la concision, la vivacité, l'éclat, quelquefois même l'affectation de l'école *hispano-latine*, à laquelle appartiennent les deux Sénèques, Lucain, Martial, et, malgré la différence d'origine, Pline et Tacite. Mais les bonnes qualités mêmes de son style nuisent à la clarté des détails géographiques. Il est ridicule de dire, avec Schott, que Cicéron lui-même n'aurait pu mieux écrire la géographie. D'après Ernesti (*Fabric. Biblioth. latin.* II, 76), l'*editio princeps* de Mela existe à Leipzig, dans la bibliothèque du sénat; elle est sans date, mais antérieure à celle de Milan de 1471: cette assertion d'Ernesti est fort douteuse. L'édition qu'a donnée Hermolaus Barbaro, à Rome, vers l'an 1493, est la première où l'on trouve des corrections critiques, souvent adoptées dans la suite. Celle de Salamanque (1498), est rare hors de l'Espagne; Vadianus en donna à Vienne, 1518, une édition surchargée d'une érudition souvent inutile. Nunnez de Guzman, surnommé Pintianus, fit faire un pas remarquable à l'étude de Mela par ses *Castigationes* (Salamanque, 1543). Les

HIST. D'ALLEMAGNE.

MELANCHTHON.

C. Koning pinx.t. London direx.t

éditions de Vinet, à Paris, 1572, et de Schott, à Anvers, 1582, sont remarquables au milieu du grand nombre de réimpressions, nées de la fausse idée que l'ouvrage de Mela pouvait être donné, dans les écoles, comme éléments de géographie ancienne. Les *Observations* de Vossius (La Haye, 1658), excitèrent l'émulation de Jacques Gronovius, qui, en 1695, donna une édition très-estimée de Mela, sans nom d'éditeur, mais réimprimée en 1696, avec son nom. Abraham Gronovius reproduisit, en 1722, l'édition de son père, avec une vaste collection de *Notæ Variorum*. Cette édition, réimprimée en 1748, est très-célèbre, et n'a perdu le premier rang que lors de l'apparition de celle de Tzschucke (Leipzig, 1806), en trois tomes qui forment sept volumes, in-8°. Malgré cette prolixité, M. Tzschucke est un critique judicieux, profond, et qui ne laisse peut-être rien à desirer, si ce n'est un abrégé de son admirable travail. Nous avons de Mela une édition française, avec une version délayée, vague, et accompagnée de beaucoup de notes par M. Fradin (Paris, 3 vol. in-8°., 1804).

M. B—N.

MELAN (Ch.). *V.* Mellan.

MÉLANCHTHON (Philippe), célèbre réformateur, et l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès des lettres dans l'Europe moderne, était né le 16 février 1497, à Bretten, dans le Bas-Palatinat. Il se nommait Schwartz-Erde, mot allemand, qui signifie *Terre-noire*; mais Reuchlin, son oncle maternel, l'engagea, dès son enfance, à quitter ce nom pour celui de *Melanchthon*, qui en est la traduction grecque. Il montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour les lettres (1). Dès qu'il eut appris les éléments des langues anciennes, ses parents l'envoyèrent au collège de Pfortzheim, qui était alors très-renommé. En 1509, il se rendit à Heidelberg, et il y fit des progrès si rapides dans les sciences, que le comte de Lœwenstein lui confia l'éducation de ses fils, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans. Il se rendit à Tubingen, en 1512, pour suivre les leçons des professeurs qui donnèrent à cette école une illustration qu'elle a conservée; il y expliqua publiquement les classiques latins (2), et trouva encore le loisir de diriger l'imprimerie de Th. Anshelmi (*Voy.* Naucleius). En 1518 il fut nommé professeur de grec à l'académie de Wittemberg; il prit possession de cette chaire par un discours qui donna une bien haute idée de ses talents, et fit disparaître les préventions que sa taille et sa mine, peu avantageuses, avaient d'abord inspirées. De toute l'Allemagne on accourut à ses leçons; et l'on assure qu'il compta bientôt jusqu'à deux mille cinq cents auditeurs. Mélanchthon avait déjà réfléchi sur les défauts de l'enseignement; et ce fut un service inappréciable qu'il rendit aux maîtres et aux élèves, en publiant de nouveaux éléments de rhétorique, de dialectique et de grammaire, où les préceptes se trouvaient rangés pour la première fois dans un ordre qui en facilitait l'intelligence et l'application. Le succès de ces différents ouvrages s'éten-

(1) Baillet lui a donné une place dans les *Enfants célèbres*; et Kleficker, dans la *Bibl. des enfants précoces*. A treize ans, il dédia à Reuchlin, une comédie allemande, qu'il avait composée tout seul.

(2) On dit dans le *Dictionnaire universel*, que ce fut Mélanchton qui découvrit, et fit connaître la mesure des vers des *comédies* de Terence, que l'on croyait écrites en prose; mais c'est une erreur. L'édition de Térence, 1471, pet. in-fol., présente déjà la distinction des vers, qui, à la vérité, n'est pas observée dans des éditions postérieures. (*V.* Terence.)

dit jusqu'en France, où l'on continua de s'en servir dans les écoles publiques, long-temps après que l'auteur eut encouru, par ses principes théologiques, les censures de la cour de Rome, et l'animadversion de tous les zelés catholiques (1). Il s'était établi une liaison intime entre Mélanchton et Luther, qui enseignait, dans le même temps, la théologie, à Wittemberg; et tous deux désiraient la réforme des abus qui s'étaient glissés dans l'église romaine: mais, autant Luther était violent et emporté, autant Mélanchthon était doux et pacifique; et il se flattait encore de pouvoir conserver l'unité avec le chef visible de l'Église, que son fougueux ami avait déjà rendu tout rapprochement impossible. Mélanchthon prit peu de part aux débats de Luther avec les délégués de Léon X: il s'effrayait des progrès de la réforme, en prévoyant qu'elle amènerait des guerres, et ferait couler des torrents de sang; mais, subjugué par le génie audacieux de Luther, il adoptait ses principes, en le blâmant, et se bornait à chercher les moyens de les concilier avec les dogmes de l'Église. En 1527, il fut chargé de visiter la Saxe; mais il s'occupa moins de répandre la nouvelle doctrine, comme il en avait reçu la mission, que d'organiser les écoles, et de leur faire adopter un mode uniforme d'enseignement. Il assista, l'année suivante, à la diète de Spire, et se rendit peu après au colloque de Marpourg. Il fit un voyage à Bretten, en 1529, pour voir sa mère; et cette bonne femme lui ayant demandé la conduite qu'elle devait tenir : Continuez, lui dit-il, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez point troubler par le conflit des controverses. Il rédigea la fameuse profession de foi, connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur dans cette ville; et il y inséra quelques articles, qui tendaient à amener un rapprochement: mais elle fut rejetée sans examen, et l'on peut dire, sans prévoyance. Luther présenta, et fit recevoir à Smalcalde, de nouveaux articles, qui détruisirent tout ce qu'elle contenait de modéré (*Voy.* LUTHER, XXVI, 454). Il fallait, dit Mélanchthon, *s'accommoder à l'occasion; je changeais tous les jours, et rechangeais quelque chose; j'en aurais changé beaucoup davantage, si nos compagnons me l'avaient permis.* Les protestants et les catholiques vantaient à l'envi ses vertus et ses lumières. Les premiers obtinrent, en France, par sa médiation, quelque adoucissement aux rigueurs exercées contre eux. Il envoya même à François Ier., sur la demande des ministres de ce prince, un mémoire conciliatif, où la Confession d'Augsbourg était adoucie, interprétée, rapprochée du symbole de l'Église romaine. Il y blâmait les abus introduits dans les messes privées; mais il ne les condamnait pas en elles-mêmes: il s'y exprimait nettement sur la présence réelle, mettait seulement la transsubstantiation au rang des questions indifférentes qui ne doivent point entrer dans les controverses; enfin, il maintenait l'ordre hiérarchique. Le roi, qui désirait la paix de l'Église, lui écrivit, en 1535, pour l'inviter à une conférence pacifique avec les docteurs de Sorbonne:

(1) On trouve dans presque toutes les anciennes bibliothèques de France, des exemplaires des ouvrages classiques de Mélanchthon; mais il est rare que le frontispice n'en soit pas mutilé, et que le nom de l'auteur n'en ait pas été effacé ou tronqué avec une exactitude minutieuse.

mais l'électeur de Saxe, d'une part, craignait de déplaire à l'empereur, s'il permettait à Mélanchthon d'aller en France; et les théologiens catholiques, d'autre part, redoutant les insinuations dangereuses du disciple de Luther sur l'esprit du roi, firent échouer ce projet de conciliation. Mélanchthon ne tira d'autre fruit de cette négociation, que de voir rejeter son Mémoire par la faculté de Paris, et de se voir signalé comme traître et transfuge par les zélés de son parti. Le roi d'Angleterre desira de l'attirer dans ses états pour le même objet, et ne fut pas plus heureux. Il ne se passait aucun événement considérable dans le parti de la nouvelle réforme, où ce célèbre théologien ne jouât un rôle important. Pendant la guerre qui suivit la ligue de Smalcalde, il erra dans divers lieux de l'Allemagne, fuyant le théâtre des discordes qu'il aurait voulu empêcher, et finit par se retirer à Weimar. Il contribua à l'érection de l'université de Iéna; et Zeuner le met au nombre des professeurs qui y ont enseigné la théologie (1). Il assista, en 1541, aux conférences de Ratisbonne, et fut occupé ensuite par l'affaire de l'*interim*, qui l'obligea de publier un grand nombre d'écrits en faveur des protestants. Après la mort de Luther, un nouvel examen de ses opinions y apporta quelques changements; et quoiqu'il ne se fût exprimé que dans des termes généraux, afin de ne pas donner prise sur lui aux réformateurs, il ne put éviter la haine ni les injures de Francowitz (*V.* ce nom, XV, 494). Il fut désigné par l'électeur de Saxe pour assister au concile de Trente, en 1552; mais, après avoir attendu quelque temps, à Nuremberg, le sauf-conduit qu'on lui avait promis, il revint à Wittemberg, d'où il ne sortit plus que pour se rendre, en 1557, à Worms, où il eut une dernière conférence avec les théologiens catholiques. Mélanchthon mourut le 19 avril 1560, et fut enterré dans le château de Wittemberg, à côté de Luther, dont il avait été l'un des plus utiles collaborateurs. On assure que, quelques jours avant sa mort, méditant sur sa fin prochaine, il prit un morceau de papier sur lequel il écrivit les motifs qui devaient la lui faire desirer, et qu'il compta parmi les maux dont elle le délivrerait, celui de ne plus être exposé aux disputes théologiques. On a dit de lui qu'il avait passé sa vie entière à chercher sa religion, sans avoir pu la trouver. Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de Luther; il ne laissa pas d'être ensuite zuinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, et fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel, et sur la prédestination. Cet état flottant lui mérita le nom de *Protée* d'Allemagne; il aurait préféré d'en être le *Neptune*, pour arrêter la fougue des vents, qui agitaient impétueusement la mer orageuse sur laquelle il naviguait. Il ne pouvait souffrir qu'on *sonnât le tocsin pour exciter les villes à faire des ligues*; il ne voyait partout que des *plaies incurables*, des *combats de théologiens plus cruels et plus opiniâtres que ceux des vautours*. Les *emportements de la multitude* l'affligeaient;

(1) Zeuner assure que Mélanchthon avait enseigné à Iéna, même avant la fondation de l'université, en 1527 et 1528; et pour la seconde fois, en 1535 et 1536, et qu'il y fut suivi d'une telle affluence d'auditeurs, que l'on disait en proverbe: *Ubi* PHILIPPUS, *ibi* *Wittenberga*. Voy. J. Casp. Zeuner *Vitæ professorum in academ. Jenensi*, p. 11.

il prévoyait pour l'avenir des *tragédies sanglantes*, et cet *état d'anarchie, qui est le comble de tous les maux. Tous les flots de l'Elbe*, s'écriait-il, *ne me suffiraient pas pour pleurer les malheurs de la religion et de l'état.* Il *ressentait les douleurs de l'enfer*, et rien n'*égalait ses tourments et sa consternation : dans ces accablements il reconnaissait combien* Luther et ses violents sectateurs *avaient tort ;* mais, subjugué par ce maître arrogant, il était retenu *en servitude comme dans l'antre du Cyclope* (1). Il avait épousé, en 1520, la fille d'un bourgmestre de Wittemberg, dont il eut quatre enfants, deux fils morts en bas âge, et deux filles, qui furent mariées, l'une à George Sabinus, bon poète, et l'autre à Gaspard Peucer, savant très-distingué. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Mélanchthon était doué du caractère le plus heureux : bon époux et bon père (2) ; ami fidèle, il ne lui manqua peut-être qu'un peu de fermeté pour se soustraire à la domination de Luther, et échapper aux éternelles controverses théologiques, qui firent, comme il l'a souvent avoué, le malheur de sa vie. Nous n'entrerons point dans le détail des opinions que Mélanchthon professa à différentes époques : on ne pourrait que copier, en l'abrégeant, l'admirable *Histoire des Variations* (1) ; et le lecteur aurait droit de nous reprocher cette espèce de profanation d'un des chefs-d'œuvre de Bossuet. Mais aux différents traits qu'on a déjà rapportés de son caractère, on ajoutera qu'il était extrêmement crédule, et que ce même homme qui refusait d'admettre, sans examen, les vérités reçues par l'Eglise, ajoutait foi aux rêves et aux superstitions populaires, aux prédictions, aux prodiges, à l'astrologie. A Rome, le Tibre s'était débordé ; une mule avait mis bas un petit qui avait un pied de grue ; près d'Augsbourg il était né un veau à deux têtes ; ces prodiges présageaient clairement la ruine prochaine de la ville papale. Il avait tiré l'horoscope de sa fille ; et un *horrible aspect* de Mars le faisait trembler pour elle : de *tristes conjonctions des astres, et la flamme d'une comète extrêmement septentrionale*, ne l'effrayaient pas moins. Il se consolait de la lenteur des conférences d'Augsbourg, parce que, *vers l'automne, les astres devaient être plus propices aux disputes ecclésiastiques.* Tel était Mélanchthon avec toutes ses vertus et toutes ses faiblesses. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages ; et Rotermund en décrit 385, dont il indique les diverses éditions : Mart. Mylius en avait déjà publié le catalogue chronologique, en 1582 ; Strobel en donna un bien plus complet sous le titre de *Bibliotheca Melanchthoniana*, dans la VIe partie des *Miscellan. litteraria.* Les Œuvres de Mélanchthon ont été recueil-

(1) Ses principes de modération lui avaient fait des ennemis de tous les chefs de la réforme ; et il avait résolu, s'ils le chassaient de Wittemberg, de fuir jusque dans la Palestine, et de se cacher dans la solitude habitée jadis par les Jérôme, pour y finir ses jours en paix dans la méditation des choses nécessaires au salut, et dans la recherche de la vérité.

(2) Un savant français étant allé voir Mélanchthon, le trouva, remuant d'une main le berceau de son enfant, et de l'autre tenant un livre qu'il lisait. Ce visiteur, à qui nous empruntons cette anecdote, a reconnu un grand nombre de traits qui prouvent sa bonté de cœur, son désintéressement, et sa fidélité pour ses amis.

(1) Mélanchthon, dit Bossuet, était simple et crédule. Les bons esprits le sont souvent. . . Dans la *Confession d'Augsbourg*, il se rapproche, autant qu'il le put, des dogmes catholiques. Il voulait rétablir la puissance des évêques, parce qu'il prévoyait que sans elle tout allait tomber en confusion. Si l'on s'oppose, disait-il, la police ecclésiastique, *je vois que la tyrannie sera plus insupportable que jamais.*

lies et publiées par Peucer, son gendre, Wittemberg, 1561-64, 4 vol. in-fol. L'édition de 1601 ne contient que les livres théologiques; celle qui fut donnée dans la même ville, en 1680-83, 4 vol. in-fol., est la plus complète et la plus estimée. (*V.* la *Biblioth. Bunaviana*, tom. 1er.) Son premier ouvrage connu, est la préface qu'il mit au *Dialogus mythologicus* de Barthélemi de Cologne, Haguenau, 1516, in-4°. Parmi les autres écrits de Mélanchthon, nous ne citerons que ceux qui sont encore recherchés des curieux. I. *Loci communes theologici*. C'est un abrégé de la doctrine chrétienne, publié pour la première fois à Wittemberg, en 1521, in-8°.; il a été réimprimé soixante-cinq fois pendant la vie de l'auteur, et a fourni le texte de la plupart des discussions théologiques. Strobel a donné (Altdorf, 1776, in-8°.) une *Bibliographie spéciale* de cet ouvrage et de ses différentes traductions. La version italienne, imprimée à Venise, sous le nom de *Filippo di terra nera* (on se rappelle que c'est la traduction du nom de Mélanchthon), eut le plus grand succès à Rome, tant qu'on n'en connut pas le véritable auteur. Schelhorn a inséré une *Notice* sur cette version très-rare, dans le tome 1er., pag. 628, des *Nova miscell. Lipsensia*. La traduction croate ou sclavone, imprimée à Tubingue, 1562, in-4°. de 336 pages, en caractères cyriliques, est aussi une curiosité bibliographique. II. *Grammatica latina*, Nuremberg, 1547, in-8°. Cette édition, la plus ancienne qu'indique Rotermund, ne doit pas être la première; car elle porte sur le titre : *Jam denuò recognita*. III. *Declamationes*, Strasbourg et Wittemberg, 1559-86, 7 vol. in-8°.; collection très-rare. Les harangues de Mélanchthon sont fort estimées, pour la pureté du style, la clarté, l'ordre et la méthode. Une première édition (*Liber selectarum declamationum*) avait déjà paru à Strasbourg, 1541, in-4°. IV. *Epistolarum liber primùm editus*, Leyde, 1647, in-8°. Ce volume est recherché, parce qu'il est sorti des presses d'Elzevier; mais il ne contient qu'une bien faible partie des lettres de Mélanchthon. Le recueil en est très-rare, et fort important pour l'histoire politique et littéraire du seizième siècle (*V.* le *Catal.* de Vogt). Schelhorn a publié quelques *Lettres* inédites dans les 12e. et 14e. volumes des *Amœnitates litterariæ*. V. *Vita Mart. Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8°. La meilleure édition est celle de Hermann, avec des notes, Göttingue, 1541, in-4°. Mélanchthon est le véritable auteur de la Chronique de Carion (*Voy.* ce nom), publiée à Wittemberg, 1538, in-8°., et souvent réimprimée (1). Il est l'éditeur de la *Chronique* de

(1) Mélanchthon, sur la fin de sa vie, mit lui-même en latin sa Chronique, et la publia, avec des corrections et des additions, en 1558. Il continua cet ouvrage jusqu'à Charlemagne, le divisa en trois livres, et le fit reparaître, en 1580. Peucer y a ajouté un 4e. et un 5e. livres, contenant l'histoire universelle, depuis Charlemagne, jusqu'à la mort de Maximilien 1er., en 1519. Il publia, en 1572, tout l'ouvrage, dont les meilleures éditions sont celles de Wittemberg, 1580, in-fol., et de Genève, 1625, in-8°. Eusèbe Menius traduisit cette chronique en allemand. Simon Goulard en donna une version française, en 1579; elle fut réimprimée à Genève, en 1593, 4 vol. in-18. Pierre Lauro, de Modène, traduisit en italien la première édition de la chronique, Venise, 1543, in-12. Cet ouvrage a été trop loué par les protestants. André Franckenberg a composé un discours *De magnitudine rerum dictarum et politicarum quæ in Chronico repertuntur*. Étienne Prétorius déclare barbares ceux qui ne se plaignent pas à sa lecture. D'un autre côté, les catholiques ont beaucoup décrié la fameuse chronique. Bayle dit que Surius *déchargea* sur l'un des continuateurs, Peucer, *des charretées d'injures*. Il est certain que Mélanchthon et Peucer ne se montrent point exempts de passion : que les faits qu'ils citent ne sont appuyés d'aucune autorité; qu'enfin leur chronologie est défectueuse : mais, comme l'observe Lenglet-Dufresnoy, *alors on ne pouvait pas mieux faire*. V—VE.

Lambert, des *Œuvres* de Luther, etc. On peut consulter : La *Vie de Mélanchthon* en latin, par Camérarius ; elle est très-estimée : les *Éloges des savants*, par Teissier ; le *Dictionn.* de Bayle, et les Remarques de Joly, etc. G. T. Strobel a publié, à Altdorf, un *Melanchthoniana*, 1771, in-8°., et à Halle, en 1777, in-8°., une édition de la *Vie de Mélanchthon* par Camérarius, avec des notes et une préface, dans laquelle il nous apprend qu'à cette époque il avait déjà paru, en Allemagne, 277 ouvrages sur la personne et les écrits de ce célèbre théologien. J. F. W. Tischer a publié une *Vie* de Melanchthon, en allemand, dont la deuxième édition a paru à Leipzig, 1801, in-8°. W-s.

MELANDERHIELM (Daniel Melander), anobli sous le nom de), astronome et géomètre suédois, naquit le 9 novembre 1726, et se fit connaître par un mémoire intitulé *De naturâ et veritate methodi fluxionum*. Il y démontrait les règles et l'exactitude de ce calcul d'une manière que quelques géomètres ont trouvée préférable à celle du célèbre Maclaurin. Melander paraissait se destiner uniquement à l'analyse transcendante, lorsqu'en 1757, Martin Strömer, professeur d'astronomie à Upsal, le demanda pour suppléant. Il devint professeur en titre, en 1761, à la mort de son ami ; et l'année suivante, il fit paraître encore un mémoire d'analyse pure, sous ce titre : *Isaaci Newtoni tractatus de quadraturâ curvarum, in usum studiosæ juventutis mathematicæ explicationibus illustratus à Daniele Melandro, astr. prof. Upsal.* Mais de ce moment presque tous ses travaux eurent pour objet les théories astronomiques. En 1769, il écrivit son esquisse de la théorie de la lune, *Lineamenta theoriæ lunaris*. C'est par ces mots qu'il désigne cet ouvrage dans son traité suédois d'astronomie, tom. II, p. 216, où il nous apprend qu'il avait envoyé son manuscrit à Frisi, qui le publia à Parme, en 1769, sous cet autre titre : *Danielis Melandri et Pauli Frisii, alterius ad alterum, de theoriâ lunari commentarii*, parce qu'à l'esquisse de Melander, Frisi avait ajouté la dissertation *De supputandis motuum lunarium æquationibus*. Déjà, en l'an 1760, notre auteur avait inséré dans les Mémoires de Stockholm (tom. XXII), ses remarques sur la théorie lunaire de d'Alembert. En 1771, dans le même recueil (tom. XXXIII), il traitait la question *De la durée plus ou moins longue que pourrait avoir notre monde, en supposant la conservation des forces et des mouvements qui lui ont été imprimés à l'origine*. Dans les nouveaux Mémoires de l'académie de Suède, quatrième partie, on trouve de Melander une Dissertation *sur la forme la plus avantageuse à donner aux canons, sans diminuer les effets en épargnant le métal*. Dans le volume suivant, il donnait une équation différentielle, dont l'intégration serait utile pour calculer les mouvements de la lune. Son prédécesseur Strömer avait toujours eu le dessein de publier un traité élémentaire d'astronomie ; en mourant, il avait légué à Melander le soin de composer cet ouvrage, qui parut, en 1779, sous ce titre : *Conspectus prælectionum astronomicarum continens fundamenta astronomiæ, auctore Melanderhielm*, Upsal, 2 vol. in-8°. Voyez la première page de l'avis au lecteur. L'exemplaire que nous avons sous les yeux avait été envoyé par

l'auteur à d'Alembert, avec lequel il était en correspondance. Ce livre étant devenu rare, l'académie de Suède désira que Melander en donnât une nouvelle édition en langue suédoise ; elle en fit même les frais, et la traduction parut en 1795, avec ce titre : *Astronomie författad af Daniel Melanderhielm..... Och til trycket befordrad af kongl. Vetenskaps académien Stockholm*, 2 vol. in-8°. de près de 900 pag. ; la première édition n'en avait que 664. L'auteur y avait ajouté quelques chapitres nouveaux, et un discours préliminaire, qui est une histoire abrégée de l'astronomie. En envoyant cette édition nouvelle à l'auteur de cet article, Melander lui écrivait qu'après avoir pendant quarante ans professé l'astronomie à Upsal, il avait témoigné le désir de se reposer en conservant son traitement ; ce qui lui fut accordé sans la moindre difficulté. La place de secrétaire perpétuel étant alors vacante, il fut forcé par l'académie de l'accepter ; mais pour en remplir les fonctions, il se fit aider par MM. Svanberg et Sjösten. Il avait été anobli, en 1778, par Gustave III ; et c'est alors que, suivant l'usage suédois, il avait changé son nom de Melander en celui de Melanderhielm. Il publia, en 1784, un Éloge de Wargentin, in-8°. de 74 pag. En 1789, il fut nommé chevalier de l'étoile polaire, et, en 1801, conseiller en la chancellerie. Vers le même temps il avait obtenu du roi qu'on ferait une nouvelle mesure du degré de Laponie. Il chargea de cette opération MM. Svanberg et Olverbom ; et tandis qu'ils étaient allés reconnaître le pays et choisir leurs stations, Melander s'adressa à nous pour avoir un cercle répétiteur pareil à ceux qui avaient servi à la mesure des degrés de France ; en même temps, il demandait un modèle exact de la toise et du mètre. Cette opération qu'il avait provoquée, l'occupa le reste de ses jours. Il voulait se démettre entièrement de sa place de secrétaire perpétuel : l'académie exigea qu'il conserverait du moins la correspondance avec les savants étrangers ; et pour consacrer la mémoire de cet arrangement, l'académie fit frapper une médaille, qui parut dans les premiers mois de 1804. En 1805, il nous écrivait : « J'entre sous peu » de jours dans ma quatre-vingtième » année ; ma santé et mes forces » m'abandonnent, et si je ne puis » me flatter que cette opération, que » j'ai sollicitée, soit aussi favorable- » ment reçue du monde savant, que » je l'aurais désiré, ce chagrin sera » de peu de durée ; j'emporterai du » moins pour consolation la convic- » tion intime que les opérations et » les calculs ont toute l'exactitude » qu'il était possible de désirer, et » l'espoir qu'un jour on leur rendra » pleine justice. » Cet espoir n'a point été déçu : tous les savants ont applaudi au succès de l'astronome distingué qu'il avait choisi pour cette opération, et qu'il a eu pour successeur dans la place de secrétaire perpétuel de l'académie. Sa santé s'affaiblissait de plus en plus ; dès l'année 1803, il nous mandait qu'il était tourmenté de la pierre. Quand l'académie de Stockholm perdit Prospérin, astronome célèbre, il nous écrivit, le 15 avril 1803 : « Il est mort » il y a quelque jours dans sa terre, » près d'Upsal, âgé de 64 ans. De » mon disciple, il était devenu mon » confrère et mon ami ; c'est le sort » de la vieillesse de perdre ainsi d'an- » ciens amis, et de n'avoir pas assez » de temps pour en éprouver de

» nouveaux. » En 1809, il eut la douleur de voir mourir une épouse chérie dont il avait eu deux enfants, morts en bas âge. Ne laissant aucune postérité, il légua sa bibliothèque à l'université d'Upsal, avec un fonds destiné à l'entretenir et l'augmenter. Le terme de ses regrets et de ses souffrances n'était pas éloigné : il mourut à Stockholm, dans les derniers jours de janvier 1810. On trouve son portrait, et une courte Notice sur sa vie, dans la *Corresp.* du baron de Zach, t. IX, p. 73-80. D-L E.

MÉLANIE l'ancienne, dame romaine, célèbre par sa piété, était petite-fille du consul Marcellin, et proche parente de saint Paulin de Nola. Née vers l'an 343, elle fut mariée très-jeune, et devint veuve à l'âge de vingt-trois ans. Elle résolut alors de consacrer le reste de sa vie au Seigneur. Après avoir remis l'administration de ses biens, et confié le soin de son fils unique Publicola, à un homme prudent et pieux, elle partit pour l'Égypte, et visita les solitudes de la Thébaïde; de là elle se rendit dans la Palestine, et fit bâtir à Jérusalem un monastère, où elle demeura vingt-sept ans, occupée de prières et de méditations, et pratiquant de grandes austérités. Informée que sa petite-fille avait le dessein d'embrasser à son exemple la vie contemplative, elle repassa en Italie, pour l'affermir dans cette résolution. Toute la noblesse alla au-devant d'elle jusqu'à Naples; et elle fit son entrée à Rome, montée sur un cheval, et suivie d'un cortége brillant. Cet éclat ne la toucha point. Dès qu'elle eut rempli l'objet de son voyage, elle se hâta de reprendre le chemin de sa solitude (1). Dans sa traversée, elle eut la douleur de perdre Rufin d'Aquilée, son directeur : arrivée à Jérusalem, elle distribua aux pauvres tout l'argent qui lui restait, et rentra dans son monastère, où elle mourut, au bout de quarante jours, l'an 410. On a reproché à Mélanie l'ancienne, son penchant pour les erreurs d'Origène; mais les louanges que lui donnent saint Augustin et saint Paulin, ne laissent aucun doute sur l'orthodoxie de sa foi. L'Église ne l'a point honorée d'un culte public; cependant, quelques savants conjecturent que c'est Mélanie qui est désignée au 8 juin, dans un ancien calendrier, découvert par le P. P. Fr. Chifflet. — Sainte MÉLANIE, la jeune, fut mariée à l'âge de treize ans, à Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome. Ayant eu le malheur de perdre tous ses enfants au berceau, elle résolut de se consacrer au service des autels, et fit partager sa résolution à son mari. Elle fut affermie dans ce pieux dessein par son aïeule, qui entreprit un voyage long et périlleux, uniquement dans ce but. La mort de son père Publicola, ayant laissé Mélanie maîtresse de ses biens, elle les vendit, en distribua le prix aux pauvres, et passa, avec son mari, en Afrique. Après avoir fait quelque séjour à Carthage et à Hippone, dont saint Augustin occupait alors le siége épiscopal avec tant d'éclat, ils s'établirent à Tagaste, où ils passèrent sept ans, s'imposant toutes sortes de privations. Les deux époux se rendirent, en 417, à Jérusalem; et Pinien étant mort en 435, Mélanie entra dans un monastère qu'elle avait fait bâtir sur la montagne des Oliviers, et

(1) Mélanie alla aussi visiter saint Paulin, à Nole. Ce saint lui-même nous a laissé de ce voyage une éloquente description, dont Rollin a donné l'analyse dans le *Traité des études*, liv. V, première partie, chap. 7.

dont elle fut obligée de prendre la direction. Elle entreprit le voyage de Constantinople, pour travailler à la conversion de Volusien, son oncle, qu'elle eut la joie de déterminer à recevoir le baptême. Sainte Mélanie mourut dans la cinquante-septième année de son âge, en 439, le 31 décembre, jour où l'église célèbre sa fête. Les *Actes* de sainte Mélanie ont été publiés en grec par Métaphraste, et traduits en latin par Lippomani. Sa vie a été publiée par Baillet, Godescard, et les autres hagiographes. Macé, curé de Sainte-Opportune, en a donné une histoire édifiante, sous le titre de *Mélanie ou la veuve charitable*. Paris, 1729, in-12. W—s.

MÉLANTHE, peintre grec, de l'école de Sicyone, fut contemporain et condisciple d'Apelles; tous deux étaient élèves de Pamphile, et s'étaient soumis à lui payer le talent d'or qu'il exigeait pour dix années de leçons. Sous ce maître habile, Mélanthe devint un des peintres les plus renommés de ce siècle si fécond en grands artistes; et les historiens le placent à côté d'Apelles, de Protogènes, de Nicomaque, d'Antiphile et d'Euphranor. Ses tableaux étaient payés au plus haut prix, dans les villes de la Grèce et de l'Asie. Comme Pamphile son maître, c'était par une excellente méthode que Mélanthe se distinguait. Cependant, il ne se servait que de quatre couleurs, les seules dont on fît alors usage; et Pline remarque, à ce sujet, que depuis ce temps, les matières colorantes les plus riches et les plus précieuses ont été employées, tandis que les productions des artistes ont beaucoup perdu de leur excellence. Aristrate, tyran de Sicyone, se fit peindre par Mélanthe, sur un char de victoire: les plus habiles élèves de ce peintre travaillèrent de concert à ce tableau, et Apelles lui-même passait pour y avoir mis la main. Lorsqu'Aratus eut rendu la liberté à Sicyone, on détruisit les images des tyrans; et le Triomphe d'Aristrate allait être mis en pièces, lorsque l'excellence de l'ouvrage, et les prières d'un peintre nommé Néalcès, en suspendirent la destruction. En insistant auprès d'Aratus, qui d'ailleurs avait lui-même recherché les tableaux de Mélanthe, Nealcès obtint que le char et les chevaux seraient conservés, mais à condition qu'il effacerait la figure; il s'en chargea, et lui substitua une palme, n'osant pas y ajouter autre chose de sa main. Mélanthe avait publié, sur son art, un ouvrage qui ne nous est point parvenu.

L—s—e.

MELART (Laurent), historiographe, né en 1578, à Huy, dans la principauté de Liége, mérita l'estime de ses compatriotes, par ses talents et sa probité, et parvint plusieurs fois, par leurs suffrages, à des places municipales. Nommé bourgmestre, il s'appliqua à recueillir et à mettre en ordre toutes les pièces relatives à cette ville, et publia la *Chronologie des comtes et évêques de Liége, avec l'histoire du château et de la ville d'Huy*, Liége, 1641, in-fol. Cet ouvrage est peu connu, parce qu'il est écrit en flamand, et si rempli d'expressions surannées, qu'on ne peut bien l'entendre sans un glossaire: mais on assure qu'il ne manque pas de critique, et qu'il contient des recherches exactes et intéressantes.

W—s.

MELAS, général autrichien, d'une famille originaire de Moravie, fit ses premières armes dans la guerre de Sept-Ans, contre la Prusse, comme adjudant du feld-maréchal Daun.

Général-major en 1793 et 1794, puis lieutenant feld-maréchal, il commanda sur la Sambre et dans le pays de Trèves, en 1795 sur le Rhin, et en 1796 à l'armée d'Italie, dont il eut le commandement en chef, en juin de la même année. En 1799, il dut se concerter avec Suwarow, et il suivit avec activité les premiers avantages obtenus par le général Kray. Il se distingua surtout à la bataille de Cassano, et eut part aux batailles de la Trébia et de Novi. Suwarow étant passé en Suisse à la rencontre de Masséna, Melas, resté à la tête de soixante mille Autrichiens, battit Championnet à Genola, le 3 novembre, et s'empara de Coni. Moins heureux en 1800, il perdit devant Gênes un temps précieux, divisa ses forces, en envoya une grande partie sur le Var, contre le général Suchet, et laissa le temps à Buonaparte d'envahir la Lombardie, et de se placer sur les derrières de l'armée autrichienne. La marche de ce général lui avait paru si gigantesque, qu'il ne la crut possible que lorsqu'il n'était plus temps de s'y opposer. Il réunit alors rapidement ses troupes, et marcha contre les Français, qu'il attaqua le 16 juin, dans la plaine de Marengo, sur la Bormida. Il les repoussa d'abord sur plusieurs points; mais il commit la faute de trop étendre ses ailes, et fut enfoncé par l'ennemi, au moment où il voulait l'envelopper (*Voy.* Desaix). Voyant alors ses communications coupées, et se trouvant dans une position extrêmement périlleuse, il signa une espèce de capitulation, par laquelle le vainqueur lui permit de se retirer sur Mantoue avec son armée et un immense bagage. Cette défaite assura la puissance de Buonaparte; et elle eut sur les destinées de l'Europe des résultats incalculables. La conduite de Melas fut blâmée généralement: mais son souverain ne le jugea pas avec autant de sévérité; ce monarque ne cessa pas de l'employer: il le nomma commandant de la Bohême; et, ce qui est encore plus remarquable, il le chargea, six ans plus tard (1806), de présider la commission qui eut à prononcer sur l'ignominieuse capitulation du général Mack à Ulm. Melas mourut à Prague, en 1807. M—D j.

MELCHIADE (Saint). (*Voy.* Miltiade).

MELCHTHAL (Arnold de), appelé ainsi du nom de son habitation, dans le pays d'Unterwald, fut l'un des trois fondateurs de la liberté suisse, célébrés par l'histoire. Handenberg, gouverneur pour Albert d'Autriche, ayant fait enlever au père d'Arnold, riche propriétaire du Melchthal, une paire de bœufs de sa charrue: *Ces paysans*, dit le valet du tyran, *peuvent bien traîner eux-mêmes la charrue, s'ils veulent avoir du pain.* Le fils Arnold, irrité de ces paroles outrageantes, frappa le valet, lui cassa un doigt, et évita la vengeance du maître par la fuite; mais cette vengeance s'exerça cruellement sur son père, à qui le gouverneur fit crever les yeux. Arnold se concerta alors avec ses amis, Furst et Stauffacher, sur les moyens de se soustraire au joug de la tyrannie: après avoir sondé les dispositions de leurs familles et de leurs amis, ils se réunirent dans la plaine solitaire de Grutli, que couvre une forêt sur la rive gauche du lac de Waldstetten, près des limites des pays d'Unterwald et d'Uri; ils s'y rendirent séparément, accompagnés chacun de dix amis, dont ils s'étaient assurés, et là ces trente-trois

hommes courageux formèrent, dans une entrevue nocturne (nov. 1307), le plan de leur périlleuse entreprise. Ils se promirent par serment de sacrifier leur vie et de ne jamais s'abandonner : ils ne devaient parler et agir que pour la délivrance de tout leur pays, mettant de côté tout intérêt particulier. Chacun dans son canton s'engageait à défendre la cause du peuple, et, en prenant conseil des communes, à le remettre, au péril de sa vie, en possession de ses priviléges et de ses franchises. Les associés ne devaient faire aucun tort au comte de Habsbourg, dans ses biens et ses droits, ni se séparer du Saint-Empire, ni contester aux abbayes et aux seigneurs ce qui leur était dû. Ils devaient éviter, autant qu'il serait possible, de *répandre le sang des gouverneurs, de leurs familles et de leurs officiers ; leur seul désir étant de s'assurer à eux-mêmes, et de transmettre à leur postérité la liberté qu'ils avaient héritée de leurs pères.* Ce serment fut répété par tous, au nom de Dieu et des Saints, en levant les mains au ciel, avec un cœur rempli d'espoir et de confiance, et un entier dévouement à la patrie. On se promit un secret inviolable et une conduite circonspecte, jusqu'à ce que le moment d'agir fût arrivé. L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution des mesures prises en commun (*V.* Tell). U—i.

MÉLÉAGRE, poète grec, fut l'éditeur de la première Anthologie connue. On ne peut pas fixer avec exactitude l'époque où il florissait : les uns le placent sous Démétrius II Nicator (olymp. 158) ; les autres sous Seleucus VI (olymp. 170). Ces opinions peuvent se concilier, puisque, d'après son propre témoignage, il parvint à un âge avancé (1). Un critique habile (2) a essayé de le rajeunir de plus d'un siècle, et d'en faire un contemporain d'Auguste ; il se fonde sur une épigramme que Méléagre semblerait avoir imitée de Straton : mais pourquoi celui-ci ne serait-il pas l'imitateur ? Son silence sur Philodème, son compatriote, qui florissait dans la 180e. olympiade, et dont plusieurs morceaux auraient convenu à son Anthologie, semble prouver que Méléagre vivait avant lui, et au moins cent ans avant J.-C. Le nom de son père était Eucrate, d'où l'on peut conclure qu'il était d'une famille grecque, quoiqu'il se qualifie de *Syrien*, et qu'il plaisante sur sa connaissance des langues syrienne et phénicienne (*Epig.* 126). Elevé à Tyr, il paraît avoir cherché un asile dans l'Asie mineure, pendant les longs troubles de la Syrie ; c'est de lui-même que nous savons qu'il passa ses vieux jours à Cos. Mais le lieu précis de sa naissance a été le sujet de quelques discussions. « *Atthis*, dans » le territoire de *Gadara*, en Syrie, » est mon lieu natal : » tel est le sens littéral, et généralement adopté du passage où il indique cette circonstance de sa vie (*Epig.* 127). Maintenant cette Gadara est-elle celle que Strabon place entre Joppé et Ascalon, la Gazara de Josèphe, ou bien la ville plus fameuse et plus considérable au-delà du Jourdain, dans la Décapole ? Les savants sont d'accord en faveur de cette dernière (3) ; ils lui attribuent même l'honneur d'avoir été la patrie de plusieurs autres hommes de lettres, Philodème, auteur d'un ouvrage sur la musique,

(1) Reiske, *Notit. poët. Anthol.*, p. 131. Manso, dans son édition de Méléagre, p. 157 ; Jacobs, *Anthol.*, prolegom. XXXIX.

(2) Schneider, *Peric. crit.*, p. 65.

(3) Casaubon, *Notæ in Strab.*, l. XVI.

et Menippe, philosophe cynique. On trouvait tout simple qu'un village nommé *Atthis* ne fût nommé par aucun autre écrivain; mais un savant italien a mis en avant une conjecture qui a trouvé des partisans. *Atthis*, dit-il, est une expression figurée, qui désigne l'atticisme des habitants de Gadara. Le passage de Méléagre peut donc être rendu ainsi : « Gadara, cette autre Athènes, en » Syrie, m'a donné le jour (1), » Ce que cette interprétation semblerait avoir d'affecté, serait justifié par d'autres traits un peu alambiqués du même genre, qu'offrent les écrits de Méléagre. Quelque ingénieuse que soit cette hypothèse, nous nous permettrons de la juger superflue jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé qu'il ne pouvait pas exister une bourgade nommée *Atthis*, dans le territoire de Gadara, comme il existait une ville *Athis* sur l'Euphrate, et un lieu *Atticum* près de Cyrène. Attendons qu'on ait publié les nombreux manuscrits de Philodème, qui déjà sont *déroulés*; et peut-être ce compatriote de Méléagre nous expliquera l'énigme. Il est plus important de remarquer cette foule de littérateurs que la Syrie *grécisée* fournissait, et qui pour la plupart avaient été élevés à Tyr, ville où, sous les Séleucides, l'esprit des lettres et des bonnes études paraît avoir trouvé un asile à l'ombre d'une liberté imparfaite et précaire. Après avoir retracé ce qu'on sait sur la vie de Méléagre, nous allons le considérer d'abord, comme éditeur de la première Anthologie ou Recueil de poésies fugitives, et ensuite comme auteur lui-même d'un certain nombre de poésies. Il donne à son recueil de Pièces fugitives, choisies dans quarante-six auteurs anciens et récents (1), le titre à-la-fois simple et élégant, de Στέφανος, la *Guirlande*. Il compare chaque poète à une fleur ou à un fruit; et nous lisons encore, avec de profonds regrets, la préface poétique où il énumère tous ces trésors probablement perdus pour nous. En voici quelques passages que nous avons essayé de traduire :

Muse, pour qui cette aimable guirlande,
Ces fleurs du Pinde et ces fruits d'Hélicon?
A Diocles dédions cette offrande;
De Méléagre il chérira ce don,
De mon amour éternel témoignage.
Va Muse, va; porte-lui ton hommage,
Et nomme lui tes immortelles fleurs.
Myrtis, *Anyte*, avancez jeunes sœurs,
Humide muguet, jonquille à peine éclose!
Lis virginal, *Erinne*, éclate au loin;
Chez toi, *Sappho*, je cueillis avec soin
Peu de boutons, mais des boutons de rose.
. . . . . .
Parmi ces fleurs paraît *Anacréon*;
C'est de Bacchus la grappe purpurine
Que de nectar arrosent tous les dieux.
Jeune palmier des monts de Palestine,
Antipater s'élance vers les cieux.
Faut-il armer la rose d'une épine?
Tu la fournis, *Archiloque* fougueux.
. . . . . .
L'épi doré, c'est l'heureux *Bacchylide*;
Aux champs du Pinde il en fit des moissons.
Viens, viens aussi, modeste *Léonide*,
Et de ton lierre entrelace mes festons. . . .

Méléagre ne paraît pas avoir manqué de goût pour choisir dans le riche parterre où il pouvait cueillir. Toute la littérature des beaux siècles de la Grèce était encore à sa disposition; et quoiqu'il semble avoir favorisé quelques poètes de sa province, quoiqu'il se soit probablement borné à recueillir les pièces écrites en mètre

(1) Rosini, *Herculanensium*, vol. 1; Prolegom. in Philod. IV et V; Jacobs, *Catalog. poët.*, p. 916.

(1) Voici les noms de tous : Anyte, Myro, Sappho, Mélanippide, Simonide, Nossis, Rhianus, Erinne, Alcée, Samilo, Léonidas, Mnasalcès, Panphile, Pancratès, Tymnès, Nicias, Eupolème, Damagète, Callimaque, Euphorion, Hégésippe, Persée, Diotime, Menecrate, Nicænète, Phanocus, Simmias, Parthenis, Bacchylide, Anacréon, Anthemius, Archiloque, Alexandre l'Etolien, Polyclètus, Polystrate, Antipater, Posidippe, Rédyle, Sociadès, Platon le grand, Aratus, Chérémon, Phédime, Antagoras, Théodoride et Phanias. Cette nomenclature est fautive et incomplète dans Fabricius, *Bibl. græca*, édition de Harles, tom. IV, p. 410. H—T.

élégiaque et qualifiées d'*épigrammes;* la perte de sa *Guirlande* est vivement sentie par tous ceux qui savent combien le génie d'une nation, ses mœurs, ses usages se font connaître dans tous les divers genres qu'embrasse la poésie fugitive. Dès l'aurore de leur civilisation, les Grecs avaient aimé les inscriptions en vers; le mètre élégiaque avait été approprié à l'inscription, à l'*épigramme* dans le sens primitif du mot; et comme ce mètre se plie à toute sorte de matières, on l'employa tantôt à consacrer le nom d'un héros, à honorer une grande action, tantôt à exprimer un sentiment tendre, à peindre rapidement une sensation agréable : on écrivit, dans ce genre de vers, de petites élégies, de petites idylles, des *madrigaux* et des *bouquets à Iris*, des sentences et de petits poèmes historiques; toutes ces pièces conservèrent le nom général d'*épigramme*, nom dont le sens devint aussi vague, sous le rapport du contenu, que celui de *sonnet* en italien. Plus tard, lorsque, sous la domination romaine, les Grecs asservis n'eurent plus ni les moyens, ni l'occasion d'encourager les grands ouvrages poétiques, lorsque toutes les muses épiques et dramatiques se furent tues, cette poésie, dite *épigrammatique*, et que nous devons plutôt qualifier de fugitive, survécut à la haute littérature : ce qui avait été l'amusement de la Grèce florissante, devint l'unique travail littéraire de la Grèce dégénérée. Tout le monde faisait des *épigrammes*, c'est-à-dire, de petits vers d'occasion et de société. Les Romains, devenus une nation frivole et esclave, adoptèrent cette mode de leurs vassaux grecs, comme ils en avaient adopté la langue; les sénateurs, les princes, les empereurs même, par ton et par désœuvrement, augmentèrent l'énorme masse des pièces fugitives grecques. Les *Anthologies* qui servaient de dépôt à ces productions légères, durent donc se renouveler comme le parterre d'un jardin; si leur nombre n'a pas égalé celui de nos almanachs des Muses, c'est l'absence de l'imprimerie, qui seule en est la cause. Après nous être ainsi placés dans le vrai point de vue, il nous sera facile de sentir que la critique et l'érudition ne pourront jamais deviner au juste le nombre, la forme et le contenu de ces recueils, toujours reproduits et toujours modifiés. Reiske et d'autres ont paru croire que Méléagre avait divisé son recueil en deux parties, l'une consacrée aux pièces licencieuses, l'autre aux morceaux sérieux et gracieux. On pensait que Straton avait ensuite donné une édition augmentée de la première partie; mais il paraît bien démontré par M. Wyttenbach (1), que le recueil de Straton est différent de celui de Méléagre. Celui-ci avait de son côté admis indistinctement des pièces licencieuses et décentes : mais le seul ordre qu'il avait établi, se bornait à faire suivre les épigrammes d'après les lettres initiales du premier vers, comme M. Jacobs l'a le premier démontré, et non pas d'après les lettres initiales des auteurs, comme Saumaise l'avait cru. On sait que, cent cinquante ans après J.-C., un poète, nommé Philippe, de Thessalonique, publia une nouvelle Anthologie, dans laquelle il rassembla les pièces fugitives postérieures au siècle de Méléagre: on sait que, sous le règne de Justinien, Agathias réunit dans un recueil les mauvais vers de ses

(1) *Bibliotheca critica Amstelod.*, v. 1, p. 11, p. 18.

contemporains ; que dans le dixième siècle Constantin Cephalas fit un extrait méthodique des trois recueils qu'on vient de nommer, et qu'enfin, au quatorzième siècle, le moine Maxime Planudes, abrégea sans choix et presque sans but l'Anthologie de Cephalas, heureusement retrouvée dans la bibliothèque de Heidelberg. De plus longs détails sur le sort de ces Anthologies seraient étrangers à cet article. Il en est de même des doctes travaux des Saumaise, des Reiske, des Brunck, pour publier et pour éclaircir ces restes de la poésie fugitive des Grecs. Nous renverrons le lecteur aux articles de ces trois grands hellénistes ; mais nous devons payer un tribut d'éloge à M. Jacobs, dont l'édition de l'Anthologie a laissé peu de choses à glaner à ceux qui suivront ses traces. Passons aux poésies propres de Méléagre : elles nous ont été conservées en assez grand nombre, puisque 131 pièces portent le nom de ce poète, tandis que nous en avons à peine 80, sous celui d'Anacréon. Ce sont des bagatelles écrites avec esprit, avec chaleur, versifiées avec élégance, mais qui, pour la variété et le charme des idées et des images, n'approchent point de celles du chantre de Bathylle ni de celui de Lesbie. L'Amour, les Grâces et Vénus y fatiguent, par leur présence éternelle : par malheur, les pièces les plus originales ont l'inconvénient de se rapporter à une passion que nos mœurs repoussent avec horreur. La diction, remarquable par sa pureté autant que par l'heureuse audace des expressions, est quelquefois gâtée par de froids jeux de mots. On pourrait faire, dans ces poésies, un choix agréable ; et comme les cours de littérature les passent absolument sous silence, le lecteur nous pardonnera de lui en donner une idée. L'*Épigramme* de Méléagre n'est souvent qu'une petite élégie ; en voici un exemple :

Les témoins d'Amour.

Lune silencieuse,
Et toi, chère aux amants,
Lampe mystérieuse,
Témoins de nos serments !
Vous avez vu Silvie
Mejurer pour la vie
De partager mes feux.
A peine un mois s'envole,
Et, violant nos vœux,
Cette beauté frivole,
Par un nouveau serment,
Enchaîne un autre amant.
Et toi, lune inconstante,
Tu viens guider ses pas !
Et toi, lampe indulgente,
Tu la vois dans ses bras !

D'autres fois c'est un madrigal spirituel, mais qui roule trop souvent sur les mêmes idées. Voici une imitation de celui qui est généralement regardé comme le meilleur :

L'Amour mis en vente.

Il faut le vendre ! et s'il se cache
Dans les bras même de Vénus,
Des bras de Vénus qu'on l'arrache !
Il faut le vendre. Un vain, sous des airs ingénus,
Il voile son âme perfide :
En vain il baisse un œil timide ;
Bientôt d'un trait cruel il va blesser nos cœurs.
Venez, ô Vous, navigateurs,
Sur votre barque vagabonde,
Emportez cet enfant jusques au bout du monde ! . . .
Mais Zénophile pleure ! . . Ah ! reste ; reste, Amour,
Et fixe entre nous deux à jamais ton séjour.

Nous risquerons encore la pièce suivante, qui paraît avoir fourni l'idée d'une des élégies d'Ovide :

Les flèches d'Amour.

De cent beautés les divers charmes
Subjuguent à-la-fois mon trop facile cœur :
Du teint d'Iris l'éclatante fraîcheur,
Ton doux sourire, Eglé, Fanny, tes douces larmes,
Doris, ton petit pied ; Hlove, tes bras d'ivoire,
Pour l'Amour tout devient des armes,
Il n'a pas besoin d'arc pour me lancer ses feux.

L'idylle sur le Printemps a été traduite en beaux vers latins par le célèbre Grotius ; elle n'exprime, en phrases élégantes et fleuries, qu'une idée devenue depuis assez commune :

« Les bois, les fleurs, les oiseaux se » raniment ; faut-il que le poète seul » reste enchaîné par un triste si- » lence ? » (1) Il existe plusieurs éditions de Méléagre. Celle de M. Manso (Μελεαγρου τα σωζομενα, Iena, 1789), et celle de M. Græfe (*Meleagri Gadareni epigrammata*, Leipzig, 1811), sont les meilleures ; mais cette dernière a l'avantage d'un grand nombre de variantes extraites du manuscrit du Vatican. On les trouve aussi à la tête des *Analecta* de Brunck, et de l'*Anthologia* du savant et célèbre Jacobs, qui les accompagne d'un ample et excellent commentaire (2). Plusieurs savants critiques ont regardé notre poète comme identique avec *Méléagre le Cynique*, que les anciens donnent pour auteur de trois satires en prose : le *Banquet*, la *Dispute du pois et de la lentille*, et *Les Grâces*. M. Jacobs adopte cette opinion dans ses *Prolégomènes*, p. 37. Cette identité d'un poète élégant et d'un philosophe cynique semble choquer nos idées reçues ; mais il faut considérer que M. Jacobs, écrivant pour les savants, ne s'est pas cru obligé de dire que les cyniques variaient beaucoup dans leurs mœurs et leurs manières de vivre ; tous n'affectaient pas la haine des beaux-arts, et quelques-uns sacrifiaient volontiers aux plaisirs. Le compatriote de Méléagre, le cynique Ménippe, écrivait des satires, prêtait à usure, et mourut de chagrin d'avoir perdu sa fortune. Notre poète dit expressément qu'il a rivalisé avec l'esprit piquant et gracieux de Ménippe (*Epig.* 127) ; et cette expression nous semble mettre hors de doute que l'auteur des épigrammes l'est également des trois ouvrages satirico-philosophiques, qu'on vient de citer, et qu'il a partagé avec Ménippe l'honneur d'avoir mis en vogue ce genre de littérature, où plus tard Lucien fit briller les dernières étincelles de l'esprit attique. M. B-N.

MÉLÈCE (Saint), patriarche d'Antioche, issu d'une des familles les plus distinguées de Mélitène dans la petite Arménie, avait reçu du ciel le germe de toutes les vertus qui, s'étant développées à mesure qu'il croissait en âge, le rendirent un des plus illustres évêques de l'Orient. A un grand fonds de piété, à des mœurs irréprochables, il joignait un caractère doux, modeste, affable. Toutes ces qualités réunies le firent élire, en 357, évêque de Sébaste, après la déposition d'Eustathe. Mais les intrigues des partisans de cet évêque lui suscitèrent tant de persécutions, qu'il renonça à un épiscopat contesté, pour se retirer à Bérée de Syrie. Il vivait parmi les solitaires qui peuplaient cette contrée lorsqu'il fut élevé en 361 sur le siége d'Antioche. Sa promotion fut l'ouvrage d'un concile nombreux d'évêques catholiques et ariens ; car il n'était pas rare alors de voir les uns et les autres siéger ensemble dans les mêmes

(1) Meinecke fit imprimer séparément l'Idylle de Méléagre *sur le Printemps*, Gœttingue, 1788, in-8°. Cette même Idylle avait déjà paru dans l'édition *princeps* de l'Anthologie, Florence, 1497, in-4°. elle avait été réimprimée dans l'édition de H. Estienne, 1566, in-4°. ; dans celle de Wechel, Francfort, 1600, in-fol., et ailleurs ; et cependant un Italien, Jean-Baptiste Zenobetti, croyait avoir découvert le premier ce fragment précieux de l'antiquité, et faire à la littérature un présent notable, sous ce titre : *Ver, Idyllium Meleagri, e cod. Vaticano nunc. editum et illustratum*, Rome, 1759, in 4°. L'erreur était grossière : les éditeurs du journal de Trévoux y furent cependant pris, comme on peut le voir dans le volume de janvier 1760, pag. 61 ; mais ils ne tardèrent pas à réparer cette erreur. H—T.

(2) Ceux qui désireront plus de détails sur ce poète doivent lire Fabricius, *Biblioth. græca*, édition de Harles, tom. IV ; les Prolégomènes de l'*Anthologia græca* de Jacobs ; Reiske, dans sa préface de l'Anthologie grecque ; Schneider, dans ses *Analect. critica*, fascic. I ; Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges de critique*, et Burette, *Mémoires* de l'acad. des inscrip., XIX. H—T.

assemblées. Leur but était de mettre fin au schisme de cette église, qui, depuis l'exil de Saint-Eustathe, arrivé trente ans auparavant, n'avait eu que des intrus à sa tête. Personne ne paraissait plus propre que Mélèce pour réunir les deux partis. Il fut reçu comme un ange de paix envoyé du ciel pour faire tout rentrer dans l'ordre. Les évêques du concile, le clergé et le peuple de la ville, catholiques et ariens, les juifs même et les païens, accoururent au-devant d'un homme dont la haute réputation et le mérite éminent avaient eu le singulier avantage de faire concourir à son élection les esprits les plus divisés de sentiments: mais ce triomphe fut de courte durée. Quoique sincèrement attaché à la foi de Nicée, il n'avait point encore eu l'occasion de se prononcer ouvertement entre les partisans et les adversaires de ce premier concile général. L'empereur Constance, excité par les derniers, exigea qu'il prît pour texte de son discours d'installation, ce passage du livre des Proverbes, *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies*, qui était le principal champ de bataille des ariens, pour combattre la génération éternelle du fils de Dieu. Dans ce discours, qui fut admiré comme un modèle d'éloquence chrétienne, l'orateur s'abstint d'employer les mots de *consubstantiel* et de *substance*, comme de tout autre qui aurait pu choquer les signataires de la formule de Rimini. Mais l'explication qu'il donna du mot *omoiousios* dont ils se servaient, le rapprochement qu'il fit très-adroitement du texte des Proverbes avec les autres endroits de l'Écriture, où la divinité de Jésus-Christ est énoncée de la manière la plus positive, et surtout l'hommage solennel qu'il rendit au concile de Nicée, parurent si satisfaisants à tous les orthodoxes, qu'ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur joie par des acclamations publiques. Les ariens, trompés dans leur attente, éclatèrent en murmures. Ils l'accusèrent de sabellianisme: c'était le reproche banal que l'on faisait aux défenseurs de la consubstantialité. Ils lui firent un crime d'avoir rétabli dans leurs fonctions des prêtres injustement déposés par l'intrus Eudoxe; enfin ils obtinrent un ordre de l'empereur, qui le reléguait dans l'Arménie. Mais on n'osa le faire exécuter que de nuit, de peur que le peuple ne s'opposât à sa sortie de la ville; tant était grande la vénération qu'il avait inspirée pour sa personne durant les trente jours de son épiscopat, qui lui avaient suffi pour changer toute la face de l'église confiée à ses soins. Son nom, dit saint Chrysostome, était répété avec enthousiasme dans toutes les parties de cette vaste cité, et dans les campagnes des environs: les mères le donnaient à leurs enfants pour leur faire contracter, dès l'âge le plus tendre, l'obligation de se rendre dignes de leur saint patron; on portait son image sur la poitrine; on la gravait sur les cachets; on l'exposait, dans les rues et sur les places, à la vénération publique. Enfin on lui rendait, de son vivant, une espèce de culte dans les familles. Son exil fut une calamité d'autant plus déplorable, qu'on espérait qu'il terminerait, en peu de temps, le schisme qui divisait la partie catholique de l'église d'Antioche. Les Eustathiens, ainsi appelés du nom de saint Eustathe, à la mémoire duquel ils étaient restés inviolablement attachés, tenaient leurs assemblées religieuses dans un oratoire particulier sous la direction de quelques prê-

tres de leur opinion : mais ils ne formaient que le plus petit nombre. Les autres, qui composaient la masse la plus considérable des fidèles, sous la conduite de saint Mélèce, avaient cru pouvoir, avant sa promotion, assister à la célébration du service divin dans les églises occupées par les ariens, sans toutefois s'être jamais départis de la confession de foi du concile de Nicée. Ce mélange d'orthodoxes et d'hétérodoxes dans les mêmes églises, qui nous paraîtrait aujourd'hui fort étrange, était alors toléré. Cependant, après l'événement qui avait entraîné l'exil de saint Mélèce, ses disciples rompirent absolument toute communion avec l'intrus Euzoius, nommé à sa place ; et ils cherchèrent à se réunir avec les Eustathiens, afin de ne former qu'un seul et même troupeau. La chose paraissait d'autant plus facile, que ces derniers avaient applaudi à la manière dont Mélèce s'était expliqué sur la doctrine contestée, dans son discours d'installation. Néanmoins leur démarche fut mal accueillie de leurs adversaires, qui s'obstinèrent à ne vouloir point reconnaître la promotion de saint Mélèce, parce que les ariens y avaient concouru. C'est ainsi que, par un trop rigoureux attachement à une règle susceptible de modification ou de dispense, le schisme continua de diviser les hommes qui d'ailleurs étaient d'accord dans la profession du même symbole. Le mal s'accrut, et devint irremédiable, par la téméraire entreprise de Lucifer de Cagliari. L'empereur Julien ayant permis aux évêques proscrits par son prédécesseur de revenir dans leurs différents sièges, cet homme ardent prévint l'arrivée de saint Mélèce à Antioche, et imposa les mains au prêtre Paulin, chef des Eustathiens : ceux-ci, se prévalant d'avoir un évêque à leur tête, pour perpétuer parmi eux le ministère sacerdotal, ne voulurent plus entendre parler de rapprochement, et firent échouer toutes les mesures prises par saint Mélèce, pour mettre fin au schisme qui désolait son église. Tant de contradictions ne ralentirent point son zèle pour la défense de la foi. Julien n'avait publié son édit de tolérance universelle, que pour mettre toutes les religions aux prises les unes avec les autres, afin qu'elles s'entre-détruisissent, et qu'il pût plus facilement rétablir l'idolâtrie sur leurs débris communs. La résistance insurmontable qu'il éprouva, dans l'exécution de ce projet, de la part du saint patriarche d'Antioche, dont la ville devait être le siége du culte idolâtre, attira un second exil à Mélèce. Rappelé en 363, sous l'empereur Jovien, il tint un concile, où Acace de Césarée et ses adhérents furent obligés de confesser la consubstantialité du Verbe, et de se soumettre à la foi de Nicée. Valens, qui succéda l'année suivante à Jovien, l'exila, pour la troisième fois, à la sollicitation des ariens. Ce dernier exil, plus long que les précédents, ne finit que par la mort de Valens, en 378. A son retour, sous Gratien, toute la ville d'Antioche, dit saint Chrysostome, se porta en foule à sa rencontre. Les uns lui baisaient les pieds, les autres appliquaient leurs lèvres sur ses mains ; la plupart se prosternaient, pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui ne pouvaient s'approcher de sa personne, s'estimaient heureux de contempler sa figure, et d'entendre sa voix. Mélèce, voulant profiter de ces premiers mouvements de tendresse, pour mettre un terme au schisme qui désolait son

église, adressa le discours suivant à Paulin, dans une assemblée où les fidèles des deux communions se trouvaient réunis : « Puisque Dieu m'a » confié le soin de ces brebis, ô mon » cher ami ! et que vous êtes chargé » de celui des autres, et qu'elles sont » toutes d'accord sur la doctrine, » réunissons-les ensemble, dans la » même bergerie. Faisons cesser » toute dispute sur le droit de les » gouverner ; conduisons le troupeau » en commun, dans les mêmes pâtu- » rages, où nous lui donnerons mu- » tuellement nos soins, sans aucune » rivalité. Si la chaire épiscopale, » qui est au milieu du sanctuaire, » doit causer quelque différend entre » nous, on y placera le livre des Évan- » giles, et nous siégerons de chaque » côté. Si je viens à mourir le pre- » mier, vous seul, ô mon cher ami! » resterez le pasteur de tout le trou- » peau. Si, au contraire, vous me pré- » cédez dans le tombeau, c'est à moi » que sera dévolu le gouvernement » de cette église. » Ce discours, prononcé d'un ton de douceur et d'insinuation propre à relever encore davantage le sentiment qui l'avait inspiré, ne fit aucune impression sur l'inflexible Paulin, qui se retrancha toujours sur le vice de l'ordination de Mélèce. Cependant le premier ne fut jamais regardé que comme le chef du petit troupeau des Eustathiens, tandis que le dernier conserva toujours, sans contradiction, le titre et les droits de patriarche d'Antioche. C'est en cette qualité, qu'il convoqua et qu'il présida, en 379, le concile de tout son patriarcat, auquel assistèrent cent quarante-quatre évêques, où furent condamnées les erreurs d'Apollinaire ; et qu'il parut, deux ans après, à la tête du premier concile général de Constantinople, où il fit confirmer la promotion de saint Grégoire de Nazianze, sur le siége de cette capitale de l'empire. C'est par ce dernier acte que Mélèce termina son honorable carrière. Sa mort fut regardée comme une calamité publique, parce qu'on ne doutait point que, s'il eût vécu plus long-temps, il aurait prévenu ou calmé, par sa douceur, par son esprit conciliant, et par la confiance générale dont il jouissait, les troubles qui éclatèrent après lui dans le concile. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe solennelle ; tous les pères du concile, l'empereur Théodose à leur tête, se firent un devoir d'y assister, et d'y exprimer leur regret d'une si grande perte. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre. Le corps de Mélèce fut embaumé et transporté à Antioche. Les peuples accouraient de toutes parts sur son passage : on s'empressait de faire toucher des linges à son visage ; et ils étaient conservés par les pieux fidèles, qui les regardaient comme un préservatif contre les maladies. Sur toute la route, l'air retentissait du chant des psaumes ; les ordres étaient donnés dans toutes les villes par où il passait, pour lui rendre les honneurs dus à sa célébrité. Il fut enterré dans l'église du saint martyr Babylas, qu'il avait lui-même fait construire, et où saint Chrysostome prononça, cinq ans après, le beau panégyrique qui se trouve encore dans les œuvres de ce père. La mémoire de saint Mélèce a toujours été en très-grande vénération dans tout l'Orient. L'Occident, prévenu en faveur de son rival, a différé long-temps de l'admettre dans le catalogue des saints auxquels l'Église décerne un culte public. Ce n'est que dans le seizième siècle, que son

nom a été inséré dans le Martyrologe romain. Les deux églises célèbrent sa fête au 12 février. On ne sait pas précisément si c'est le jour de sa mort ou celui de sa translation. Il avait composé plusieurs écrits ; mais il ne nous en reste que le discours qu'il prononça le jour de son installation, et qui nous a été conservé par saint Épiphane. Sa douceur, son esprit conciliant, sa piété, suffisent pour nous garantir que, si son ordination fut l'occasion du schisme qui divisa, pendant près d'un siècle, l'Orient et l'Occident, et sur la nature duquel on est encore aujourd'hui partagé d'opinion, il n'en fut point la cause, et n'en doit pas être rendu responsable. Aussi eut-il constamment pour amis intimes les plus grands personnages de cette époque, tels que saint Basile, les deux saints Grégoire de Nazianze et de Nysse, saint Amphiloque, saint Eusèbe de Verceil, etc.

T—D.

MÉLÈCE (*Melicius* ou *Melitius*), évêque de Lycopolis, vivait au commencement du quatrième siècle. La faiblesse qu'il avait montrée pendant la persécution, fit examiner de plus près sa conduite : convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, il fut déposé dans un synode que présidait Pierre, évêque d'Alexandrie ; mais au lieu d'accepter avec soumission la pénitence qui lui était imposée, il se répandit en invectives contre ses juges, et devint leur dénonciateur près des ennemis du nom chrétien. Cependant il parcourut l'Egypte, administra les sacrements, et ordonna des prêtres, comme s'il eût eu le droit de continuer des fonctions dont il avait été jugé indigne. Le concile d'Alexandrie condamna Mélèce et tous ses adhérents ; mais le concile de Nicée (325), usant de clémence à son égard, lui laissa le titre d'évêque, sous la condition qu'il cesserait de troubler son successeur. L'indocile prélat ne fut point touché de cette marque de bienveillance ; il institua depuis, évêque des Hypsélites, Arsène, accusé d'une action criminelle dont il ne s'était point justifié, et il se ligua avec les ariens, quoiqu'il ne partageât point leurs erreurs, contre saint Athanase, nouvellement élevé au siége d'Alexandrie ; enfin, au mépris de la décision du concile, il déclara son successeur, Jean, l'un de ses serviteurs, et l'établit évêque, quelques jours avant sa mort, arrivée l'an 326.

W—S.

MÉLÈCE, en latin *Meletius*, médecin grec, était, dit-on, contemporain d'Aétius, et florissait, par conséquent, vers la fin du quatrième siècle. On sait qu'il faisait profession du christianisme ; et il ne paraît pas qu'on doive le distinguer de *Meletius monachus* (moine ou solitaire), qui vivait à la même époque, et s'est également occupé de médecine. On a de lui, un *Traité de la nature de l'homme*, divisé en trois livres, dont il existe plusieurs copies à la bibliothèque du Roi, à celle de Vienne, et enfin à la biblioth. Bodléienne à Oxford. Meursius en promettait une édition avec des notes (*Athen. Batavæ*, p. 197) ; mais elle n'a point paru, et le texte grec n'a pas encore été publié ; on a seulement une version latine de cet ouvrage, par Nicol. Petreius, de Corcyre, Venise, 1552, in-4°. Le but de l'auteur a été de rassembler et de présenter sous un seul point de vue tout ce que les anatomistes avaient écrit jusqu'alors sur l'homme. Il fait suivre l'exposition anatomique des différents organes, par des réflexions physiologiques ; méthode que M.

Portal trouve très-bonne, et même la seule qui puisse conduire à la vérité (*Hist. de l'anatom.*, tom. 1er, p. 114 et 115). Riolan faisait assez peu de cas de l'ouvrage de Mélèce; mais M. Portal croit que la lecture peut en être utile. La bibliothèque de Vienne possède un *Abrégé* de ce traité, en grec; mais on n'en connaît pas l'auteur. Celle du Roi conserve encore deux autres ouvrages de Mélétius : l'un est un *Commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate*; l'autre, un petit *Traité*, en vers, *sur les urines*. On a une *Lettre* de saint Basile, adressée à un Mélétius, médecin; c'est la 193e. dans l'édition des œuvres de ce Père, publiée par les Bénédictins. W—s.

MÉLÈCE-SYRIQUE, l'un des plus fameux théologiens de l'église grecque, était né, en 1586, dans la capitale de l'île de Candie. Il eut pour premier instituteur un bon religieux qui lui enseigna les éléments de la grammaire et des sciences. Il passa ensuite en Italie, et fit ses études à l'université de Padoue, avec beaucoup de succès. De retour à Candie, il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans un monastère dont il fut élu abbé quelque temps après. Ayant été dénoncé comme schismatique au général qui commandait alors dans l'île pour les Vénitiens, il se retira à Alexandrie pour éviter de mauvais traitements, et passa de là, en 1630, à Constantinople, sur l'invitation du patriarche Cyrille-Lucar, qui le nomma protosyncelle de son église. Les fonctions qu'il remplissait ne l'empêchèrent pas d'ouvrir une école, dont il est sorti plusieurs hommes instruits. Mélèce assista aux synodes de 1638 et 1642, dans lesquels les sentiments et la doctrine de Cyrille-Lucar furent condamnés (*V.* Cyrille-Lucar, X, 411). Il avait été chargé, par le premier synode, de réfuter la *Confession de foi* de Lucar; et, à cet effet, il rédigea un écrit qui fut imprimé à Iassi, dans la Moldavie, puis à Bukharest, en 1690, par les soins du patriarche Dosithée, qui fit précéder cette édition d'une *Vie* de l'auteur. Cet ouvrage, devenu fameux, a été publié en grec et en latin, par R. Simon, à la suite de la *Créance de l'Église orientale sur la transsubstantiation* (Paris, 1687, in-12), et par Renaudot, dans le Recueil des *Homélies* de Gennade, etc., Paris, 1709, in-4°. (*V.* E. Renaudot.) On en trouve un extrait en français, à la fin du tom. III de la *Perpétuité de la foi*, par Arnauld et Nicole. Mélèce a tiré presque tous ses arguments contre Cyrille-Lucar, des controversistes catholiques, et principalement de Bellarmin (*V.* l'*Analyse* que R. Simon a donnée de cet ouvrage, dans la *Bibl. critique*, tom. 1er., ch. 15). Mélèce fut ensuite envoyé dans la Moldavie, par son patriarche, pour examiner la *Profession de foi* donnée par P. Mogila ou Mohila, métropolitain de Kief; il la revit, la corrigea, et la fit approuver par l'église grecque : il la traduisit en même temps en grec vulgaire; et cette traduction, publiée par Panagiotti, l'un de ses élèves, drogman ou interprète de la Porte, a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on cite celle de Leipzig, 1695, in-8°. Après s'être acquitté d'une mission aussi importante, Mélèce revint à Constantinople; mais les tracasseries que lui fit éprouver le nouveau patriarche, l'obligèrent de quitter cette ville, et il erra d'un lieu à un autre jusqu'à la mort de son implacable adversaire : il reprit alors

(1651) le chemin de Constantinople, et rouvrit une école dans le quartier même qu'il avait habité précédemment, et où il avait laissé des souvenirs honorables. La maison qu'il occupait ayant été la proie du vaste incendie qui réduisit en cendres la plus grande partie de cette capitale, il prit un logement à Galata, où il mourut le 17 avril 1664, âgé de soixante-dix-huit ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Mélèce des *Homélies sur les évangiles* de tous les dimanches de l'année, et l'*Explication des divers passages de la Sainte-Ecriture*. Il a traduit en grec vulgaire une partie des *Homélies* d'Origène, le *Traité* de Jean Cantacuzène *contre les Mahométans*, les *Institutes* de Justinien et l'*Abrégé du Code* des empereurs Léon et Constantin. On peut consulter la *Vie* de Mélèce, par Dosithée, dont on trouve l'*Analyse* dans le *Traité de la perpétuité de la foi*, tom. IV. Démétrius-Procope loue les vertus et les talents de cet écrivain dans son livre, *De eruditis Græcis*, publié par Fabricius, à la fin du tom. XI de sa *Biblioth. græca*. W—s.

MELEDIN. *V.* MELIK el KAMEL.

MELENDEZ VALDEZ (JEAN-ANTOINE), poète espagnol, né en 1754, à Ribera, en Estramadure, fit ses études à Salamanque, y fut reçu docteur en droit à l'âge de 22 ans, et y obtint ensuite, au concours, la chaire de belles-lettres. Il débuta, en 1781, dans la carrière poétique, par son *Eloge de la vie champêtre*, qui fut couronné par l'académie espagnole : le célèbre Yriarte avait concouru avec lui. Quelques années après, il remporta un nouveau prix pour son églogue de *Bathylle*. Ces premiers essais lui assurèrent un rang honorable parmi les poètes de sa nation : on y reconnaît des pensées et des sentiments élevés, une élégance soutenue, et un bon goût, assez rare chez les poètes espagnols. Il eut l'avantage d'être dirigé, dans ses premières compositions, par les conseils de Jovellanos. Encouragé par le succès que ses essais eurent dans le public, Melendez continua de se livrer à la composition, surtout dans le genre des odes anacréontiques, et dans celui de l'épître ; et il acquit une telle autorité dans la littérature, qu'il servit de modèle aux auteurs contemporains. Il dut particulièrement à ses talents sa nomination à la place de juge, qu'il obtint en 1789, au tribunal d'appel de Sarragosse. En 1797, il fut appelé à Madrid pour exercer les fonctions de procureur du roi près la cour de justice criminelle, qu'il exerça jusqu'aux bouleversements politiques qu'éprouva sa patrie au commencement de ce siècle. Il était à cette époque en mission dans les Asturies ; ayant été effrayé d'une émeute populaire, il s'était réfugié dans l'armée française. Mal conseillé ou trompé dans son propre jugement, il embrassa la cause de l'usurpateur du trône d'Espagne, au lieu de suivre le mouvement national qui opposa toute son énergie à cette invasion. Joseph Buonaparte, très-content d'avoir un homme aussi marquant dans son parti, le nomma conseiller-d'état, et directeur-général de l'instruction publique. Lors des victoires des armées patriotiques, Melendez fut exilé avec les autres partisans du roi intrus, et alla s'établir dans le midi de la France, où il subsista d'une pension du gouvernement français, et des secours de ses compagnons d'exil, empressés de partager avec lui les ressources qu'ils

avaient à leur disposition. Eloigné du sol paternel, il continua de faire résonner sa lyre, mais seulement dans le silence de la solitude. Les poésies qu'il composa pendant son bannissement, restèrent inédites. Il est mort à Montpellier, le 21 mai 1817, entre les bras de sa femme et de son neveu. Ses Œuvres avaient été recueillies et publiées, à Valladolid, en 1798; elles forment 3 volumes. Voici comment M. Esmenard le caractérise dans le *Mercure de France* de 1817, où il a inséré un éloge de Melendez : « Le premier de ces volumes contient les poésies anacréontiques, trente-deux odes; l'*Inconstance* et la *Colombe* de *Philis*, compositions charmantes, divisées en odes, au nombre de vingt-deux; des romances et des poésies légères sur différents sujets. Le deuxième, des sonnets, des élégies, des églogues; la comédie des *Noces de Gamache*, qui, au fond, n'est qu'une pastorale; ainsi classifiée, c'est un ouvrage digne des plus grands éloges. Le troisième, des odes, mais d'un genre plus élevé : la *Chute de Lusbel* (1), poème que l'auteur affectionnait beaucoup, et qui ne justifie point cette prédilection; on y remarque cependant la même pureté et la même élégance de style : des élégies morales, des discours philosophiques; enfin des épîtres, où l'Aristarque le plus difficile ne trouvera qu'une perfection désespérante. » Ses amis et compagnons d'exil s'étaient proposé de publier en France une collection complète des Œuvres de Melendez, craignant, sans doute, de ne pouvoir la faire paraître en Espagne même; mais depuis le changement du système politique, en 1820, on a commencé à les imprimer à Madrid. On trouve dans le *Mercure de France* un sonnet espagnol à sa louange, attribué à Moratin. Il y est désigné sous le nom de Bathylle, que Melendez prenait ordinairement dans ses poésies.

D—G.

MÉLÉTIUS, géographe grec, né à Jannina en Épire, dans l'année 1661, se nommait d'abord Michel, et fut appelé Mélétius, lorqu'ayant pris, jeune encore, l'habit ecclésiastique, on lui donna un nouveau nom, suivant l'usage de l'église grecque. Il fit ses premières études dans sa ville natale, auprès d'un professeur nommé Bessarion Macris, qui connaissait à fond le grec littéral. Clément, alors archevêque de Jannina (1), grand ami des lettres, encouragea le jeune Mélétius dans ses études, et voyant qu'il était plein d'esprit et de talent, l'ordonna prêtre, pour qu'il devînt un jour un des ornements du clergé grec. Le prélat ne fut pas trompé dans ses espérances. Mélétius, s'étant rendu à Venise, s'y livra bientôt à de profondes études : il y apprit d'abord la langue et la littérature latines, et s'appliqua aux sciences exactes, à la philosophie, et même à la médecine. Retourné à Jannina pour y propager les connaissances qu'il avait acquises, il fut nommé professeur au collége d'Épiphanius, fondé par un Grec de ce nom. C'est dans ce collége que Mélétius composa un traité d'astronomie, encore inédit, et dont feu Clavier possédait une copie que lui avait donnée le doc-

(1) C'est le nom que les Espagnols donnent au chef des anges rebelles, appelé *Lucifer* depuis sa chute.

(1) Ce prélat était lui-même fort instruit, et savant prédicateur. Voy. la *Biblioth. gr.* de Fabricius, XI, 532, ed. de Harles.

teur Coray. Mélétius continuait à professer les sciences avec un grand succès, lorsqu'il fut nommé archevêque de Naupacte et d'Arta, en novembre 1692. Quatre ans après sa nomination, cette dernière ville fut saccagée par un chef de rebelles, nommé Libérius Iérakari, et surnommé par les Turcs *Guiavou Beï* (le Prince infidèle). Les Vénitiens venaient de lui envoyer des renforts, étant alors en guerre avec la Porte. Mélétius fut dénoncé faussement au gouvernement turc, comme ayant connu d'avance les projets destructeurs de Iérakari, et entretenu avec lui des intelligences secrètes. Il s'était réfugié à Jannina, où il resta caché pendant deux mois, et composa pendant cet intervalle un ouvrage intitulé : *Περὶ διαφόρων ἐκκλησιαστικῶν*. Les Vénitiens ayant alors pris possession de Naupacte (Lépante), il s'y rendit avec toute sa suite. Ce fut là qu'il mit la dernière main à l'ouvrage qui a fondé sa réputation, sa *Géographie ancienne et moderne*. Les Vénitiens ayant fait la paix avec les Turcs, Mélétius trouva l'occasion d'aller à Constantinople : de là il fut envoyé (1701), par le patriarche et le synode, dans le Péloponnèse, avec les titres d'*exarque* et d'*epitropos* (vicaire), pour percevoir les contributions ecclésiastiques des évêques de ces contrées. Durant son séjour dans cette région, il ne cessa de prêcher dans les églises avec un zèle et une éloquence dignes de saint Chrysostome. Après avoir rendu compte du succès de sa commission, et remis le montant des contributions au trésorier de l'église patriarcale de Constantinople, il fut obligé de rester auprès du synode pendant deux ans, au bout desquels il fut nommé, sur la demande des habitants, archevêque d'Athènes (oct. 1703) : il se rendit alors dans son nouveau diocèse; et ce fut là qu'il composa une *Histoire ecclésiastique*, écrite en grec ancien, et qui s'étend depuis la création du monde jusqu'en 1700. Clément, archevêque de Jannina, son ancien protecteur, étant mort en 1714, les Chrétiens de cette ville demandèrent avec instance l'archevêque d'Athènes, pour succéder au bon prélat qu'ils venaient de perdre. Mélétius, par attachement pour son pays natal, consentit à leur demande, et se mit en route pour Constantinople, où le synode l'attendait avec impatience afin de le créer archevêque de Jannina; mais une indisposition le força de s'arrêter à Larisse, en Thessalie, pendant plusieurs jours; et les lettres par lesquelles il en avertissait le synode, éprouvèrent un retard dont un intrigant, nommé *Hierotheus Rhaptis*, profita pour le supplanter. Ce contre-temps, que Mélétius n'apprit qu'à son arrivée à Constantinople, l'affecta au point qu'il en retomba malade, et il cessa de vivre le 12 décembre 1714, à l'âge de cinquante-trois ans. Il fut enterré à Chaskioï, près de Constantinople. Il portait toujours avec lui ses manuscrits, qui malheureusement furent volés ou dispersés à sa mort. Il avait composé plusieurs ouvrages de théologie morale, de philosophie, de médecine, de sciences exactes, etc. Il écrivit, et prononça un grand nombre de sermons éloquents; mais l'ouvrage principal qui l'a fait connaître dans l'Europe savante, est sa *Géographie*, dont la 1re. édition fut imprimée à Venise, en 1728, de format in-fol., chez Nicolas Glykis, imprimeur grec, natif de Jannina, dont l'imprimerie subsiste encore.

Le savant archimandrite, Anthime Gazis, en a publié, en 1807, une 2e. édition, avec des notes et des cartes, en 4 vol. in-8°., imprimée aussi à Venise. L'*Histoire ecclésiastique* de Mélétius, écrite en grec ancien, fut traduite en grec moderne, et publiée à Vienne, il y a plus de vingt ans, aux frais d'un négociant grec, nommé Georgios Lampanizioti, 3 vol. in-4°., auxquels on ajouta un supplément en un vol. in-4°., attribué à Georgios Ventoti, un des compagnons de l'infortuné Rhiga, etc. L'original de cette histoire n'a pas encore été imprimé; le manuscrit autographe était conservé dans la bibliothèque du grand collége de Jannina, qui a été incendié en 1820, par le féroce Ali-Pacha. Mélétius avait beaucoup voyagé dans la Grèce, et copié de sa propre main toutes les inscriptions qu'il rapporte dans sa Géographie. Sainte-Croix, dans son *Traité des anciens gouvernements fédératifs*, etc. (pag. 451), rend justice au mérite de cet ouvrage, qui, malgré d'assez nombreuses inexactitudes, n'est pas moins un monument important, rempli de documents précieux, quoique inférieur, sous quelques rapports, à la Géographie de M. Philippides. Démétrius Procopius de Moschopolis, auteur des *Vies des savants Grecs* de son temps, et qui était contemporain de Mélétius, fait un éloge magnifique de cet illustre prélat. Cet ouvrage de Procopius est fort intéressant. M. Harles l'a inséré dans le XIe. vol. de son édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius. N—o.

MELFORT (Jean Drummond, duc de), frère de Jacques Drummond, duc de Perth (*Voy.* Drummond, XII, p. 41), fut jusqu'à sa mort attaché à la personne de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui conserva la qualité de son premier ministre, lorsqu'il effectua, avec l'appui de la France, une descente en Irlande (1689), et lorsqu'il revint à Saint-Germain, après cette malheureuse expédition. Melfort, qui avait, ainsi que son frère, tout sacrifié pour suivre le monarque dépossédé, en reçut alors le titre de duc; et ce titre fut reconnu par Louis XIV. L'un et l'autre consumèrent les débris de leur fortune en essais infructueux, souvent répétés, dans l'espoir de rétablir Jacques sur son trône. On ne distingue pas bien dans les récits du temps, si c'est Melfort, ou son frère, le grand-chancelier d'Ecosse, qui fut excepté par Guillaume III, d'une amnistie accordée aux partisans les plus dévoués du roi son beau-père. En 1701, ce prince fit part au parlement d'une lettre du duc de Melfort, qu'il avait interceptée, et qui contenait le plan d'une nouvelle invasion. Quelques historiens disent que ce personnage ne jouissait d'aucune considération à la cour de Versailles, et qu'il avait même fini par être banni de celle de Saint-Germain. Ils ajoutent qu'il mettait sans cesse en avant de nouveaux projets, se flattant de reconquérir ainsi les bonnes grâces du roi Jacques, mais que ces projets étaient plus ridicules les uns que les autres. Quoi qu'il en soit, la communication de sa lettre remplit le but que Guillaume III s'était proposé, en réveillant les craintes et les ressentiments de la nation anglaise contre les Français. Les ministres de Louis XIV se plaignirent de cette publication, comme d'un moyen imaginé pour entretenir la discorde entre les deux couronnes; et le roi de France ayant à cœur de prouver la sincérité de ces assertions, Melfort fut exilé à

Angers. Il mourut en 1716. La descendance de son frère aîné, Drummond, duc de Perth, grand-chancelier d'Ecosse, s'étant éteinte en 1750, le droit de représenter la branche aînée fut dévolu aux enfants issus du second mariage de Jean, duc de Melfort, avec Euphémie Wallace de Craigie; et ils reclamèrent les biens confisqués sur les fils du grand-chancelier. L—p—e.

MELFORT (L. Hector Drummond de) *V.* Drummond, XII, 43.

MELIK ARSLAN, ou Aboul Modhaffer Zeïn-eddyn Arslan Chah, treizième sulthan seldjoukide de Perse, et fils de Thogrul II, fut placé sur le trône, à Hamadan, l'an 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), après la mort de son oncle Soléiman, par les soins de l'atabek Eldikouz, ou Yldeghiz, époux de sa mère. Mais le khalyfe Mostandjed, qui ne craignait plus l'autorité des Seldjoukides, refusa de faire prier pour lui à Baghdad; et dans le même temps, Ynanedj et Kaïmaz, gouverneurs de Reï et d'Ispahan, se déclarèrent pour Mohammed, fils de Seldjouk-Chah, et cousin de Melik Arslan. Les armées des deux compétiteurs s'étant rencontrées près de Kazwyn, Mohammed périt dans la mêlée; et ses partisans se sauvèrent dans le Mazanderan. L'an 556 (1161) George III, roi de Géorgie, entra dans l'Arménie, s'empara de la ville d'Ani, et vainquit un vassal du sulthan, le roi de Khelath, Sokman Chah-Armen, qui avait voulu arrêter sa marche. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Tovin (1), ancienne capitale du pays, la livra au pillage, en brûla les mosquées, et fit, dans ces deux expéditions, beaucoup de butin et de prisonniers; mais Melik Arslan, accompagné d'Yldeghiz, battit les Chrétiens, exerça contre eux de terribles représailles, et mit le siége devant Ani, que le roi de Géorgie fut obligé de rendre (*Voy.* George III, XVII, 139). Tandis que le sulthan relevait la gloire des Seldjoukides dans la Perse occidentale, cette dynastie s'éteignait dans le Khoraçan (*V.* Sandjar); et il accordait lui-même l'investiture solennelle à l'émyr Al Mowayed Aïbek, qui fondait à Herat une nouvelle puissance. Il reçut aussi les soumissions de l'atabek Saïgaride Modhaffer eddyn Zengby, l'an 559, et le confirma dans la souveraineté du Farsistan. Cependant, Ynanedj, soutenu par le sulthan de Kharizm, rentra dans l'Irak, en 561, et porta ses ravages jusqu'à Abher et Kazwyn; mais Arslan et son beau-père tombèrent sur lui avec tant d'impétuosité qu'ils le forcèrent de regagner encore le Mazanderan. Il reparut deux ans après du côté de Reï, et remporta quelques avantages sur Pehlwan Mohammed, fils d'Yldeghiz. Celui-ci répara cet échec, et détermina Ynanedj à se soumettre au sulthan. Mais la nuit qui précéda le jour fixé pour l'entrevue, le rebelle fut assassiné, sans qu'on pût découvrir les auteurs de sa mort, à laquelle l'atabek ne fut sans doute pas étranger. Melik Arslan donna le gouvernement de Reï à Pehlwan Mohammed, lui fit épouser Cotaïbah Khatoun, fille d'Ynanedj; et de ce mariage naquit le destructeur de la dynastie seldjoukide (*V.* Corlogh-Ynanedj, X, 70). Le sulthan ayant perdu presqu'en même temps sa mère, et Yldeghiz, son plus ferme soutien, le chagrin qu'il en

(1) Et non pas Karwyn, comme le dit M. d'Herbelot et de Guignes.

ressentit, lui causa une maladie de langueur, à laquelle il succomba, en djoumady II, 571 (décembre 1175), dans la quarante-troisième année de son âge, et la seizième de son règne. Cet excellent prince joignait à tous les avantages extérieurs, la bravoure, la clémence, la générosité, la bienfaisance, une extrême affabilité, et le rare talent de ne jamais renvoyer mécontents ceux qui lui demandaient quelques grâces. Il était ennemi de la médisance et des railleries piquantes; et quoiqu'il fût sobre d'impôts envers ses sujets, il se montrait magnifique dans ses plaisirs, dans ses festins et dans ses vêtements, comme il l'était dans ses libéralités. Il portait à son cou une chaîne d'or enrichie de pierreries du plus grand prix, sorte de luxe inconnu, avant lui, aux monarques musulmans. Il eut pour successeur son fils Thogrul III. A—T.

MELIK CHAH Ier. (Moezz-ed-dyn Aboul-Fethah), troisième sulthan de Perse, de la dynastie des Seldjoukides, succéda, l'an 465 de l'hég. (1072 de J.-C.), à son père Alp Arslan (*V.* ce nom, I, 607), par les soins du célèbre vézyr Nizam el Molouk, qui le fit proclamer à la tête de l'armée qu'il ramena de la Transoxane dans le Khoraçan. Il reçut du khalyfe Caïm Biamr-Allah le diplôme qui lui confirmait la dignité souveraine, avec le titre de *Djelal ed daulah u ed dyn* (la gloire de l'état et de la religion), et celui d'*Emyr al moumenym* (commandant des fidèles), uniquement réservé jusqu'alors aux successeurs de Mahomet. Melik-Chah fut reconnu, sans opposition, depuis le Djihoun jusqu'à l'Euphrate. Le seul Cadherd, ou Carout-Beyg, son oncle, prince feudataire du Kerman, se révolta contre lui, marcha vers le Khoraçan, et s'avança jusque dans le Gardjestan. Vaincu après une bataille des plus sanglantes, il fut pris, et renfermé dans une forteresse du Khoraçan: mais les troupes qui avaient remporté la victoire, ayant demandé insolemment qu'on doublât leur solde, et menacé, en cas de refus, de délivrer Cadherd et de le placer sur le trône; le sulthan fit empoisonner son oncle, dès la nuit suivante, répandit le bruit que ce prince avait attenté à ses propres jours, et apaisa ainsi la révolte dont il était le prétexte. Dans la suite, le fils de Cadherd fut rétabli dans le Kerman, par Melik-Chah (*V.* Cadherd, VI, 455). Le khalyfe étant mort, l'an 467, Melik-Chah lui donna pour successeur Moctady Biamr Allah (*V.* ce nom). La même année, il fonda à Baghdad un observatoire; et ayant réuni dans cette ville les astronomes les plus célèbres, il fixa le Neurouz, ou le premier jour du printemps, (époque du commencement de l'année solaire chez les Persans), au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier: ce jour, par la succession des années, se trouvant reculé jusqu'au quinzième degré des Poissons, on fut obligé de supprimer quinze jours entiers. Cette réforme du calendrier persan est célèbre sous le nom d'*ère djelaléenne*, dérivé de l'un des surnoms de son principal auteur. L'an 468, Melik-Chah envoya son cousin Soléiman, fils de Koutoulmisch, pour chasser les Grecs de l'Asie mineure et de la Syrie septentrionale. Dans le même temps Atziz, un de ses généraux, enlevait au khalyfe Fathemide Mostanser la partie méridionale de cette dernière province, rétablissait dans Damas la khothbah, au nom du khalyfe Abbasside, et

allait attaquer Mostanser jusqu'en Égypte (*V.* Mostanser). Mais sur un faux bruit qu'Atziz avait péri dans la bataille qu'il y perdit, le sulthan chargea son frère Toutousch ou Tatasch, d'achever la conquête de la Syrie. Toutousch fut la tige d'une branche de Seldjoukides qui posséda Halep et Damas, et qui eut de grandes relations avec les Chrétiens. Quant à Soléiman, il fut le fondateur de la dynastie seldjoukide qui régna dans l'Anatolie, ou Asie mineure. Ces deux princes reconnaissaient pour suzerain le sulthan de Perse, dont la puissance était si grande, que, dans Baghdad, le fils de son vézyr était salué par le son des tambours, honneur réservé jusqu'alors aux sulthans. Melik-Chah s'occupait à détruire ou à soumettre tous les petits dynastes qui désolaient la Syrie et la Mésopotamie par leurs guerres continuelles, lorsque Takasch ou Tanasch, un de ses frères, se révolta dans le Khoraçan, surprit Merou pendant le jeûne du ramadhan, la livra au pillage, et s'enivra publiquement dans la grande mosquée avec ses femmes et ses compagnons de débauche. Melik-Chah vainquit le rebelle en 477, l'assiégea, le prit dans Termed et le relégua dans une autre place-forte. De retour à Ispahan, sa capitale, il alla enlever Edesse aux Grecs, prit Halep et plusieurs autres places en Syrie, et les donna à Acsencar Cacim ed daulah, plutôt qu'à son frère Toutousch, dont l'ambition lui était devenue suspecte (*V.* Acsencar, I, 165). Dans le même temps, il acheva de dépouiller, par un de ses généraux, le dernier prince de la dynastie des Merwanides, Mansour, fils de Nasr, des états qu'il possédait en Arménie et en Mésopotamie. Il se rendit, pour la première fois, à Baghdad, à la fin de 479, y passa plus d'une année, célébra les noces de sa fille qu'il avait fiancée au khalyfe depuis six ans, et entreprit, en 481, le pélerinage de la Mekke, qui lui coûta des sommes énormes, tant en provisions de toute espèce pour les pélerins, et en aumônes distribuées aux pauvres, que par le grand nombre de villages qu'il fonda, et de puits qu'il fit creuser sur toute la route. L'année suivante, il se transporta à l'extrémité orientale de ses états, traversa le Djihoun, prit Bokhara et Samarcande, après avoir vaincu et fait prisonnier Ahmed-Khan, qu'il rétablit sur le trône : de là il poussa jusqu'à Ouzkend, où le roi de Kaschgar étant venu lui rendre hommage, s'obligea, ainsi que plusieurs autres princes voisins, à lui donner la préséance dans la khothbah et sur les monnaies. Pendant cette campagne, le grand-vézyr Nizam el Molouk ayant assigné, sur les revenus d'Antioche, le paiement des bateliers chargés du transport des troupes au-delà du Djihoun, ceux-ci s'en plaignirent au sulthan. Le ministre, pour se justifier d'avoir voulu entraver le paiement de ces mariniers, répondit qu'en l'assignant sur Antioche, il n'avait eu d'autre intention que d'apprendre à la postérité quelle était la vaste étendue des états de son maître. Tandis que l'empire de Melik-Chah jouissait d'une paix profonde, sa cour était le foyer des intrigues qui devaient le déchirer sous le règne suivant. La sulthane Terkhan-Khatoun voulait assurer le trône à son fils Mahmoud, le plus jeune des enfants de ce prince. Contrariée par le vézyr qui défendait les droits de l'aîné (*V.* Barkyaroc, III, 378), elle réussit à le perdre dans l'esprit

de son époux. Le ministre fut déposé, et son administration soumise à l'examen de son successeur Tadj el Molouk, chef du divan de la princesse. La cour ayant alors quitté Ispahan pour se rendre à Baghdad, le nouveau vézyr fit assassiner son prédécesseur, l'an 485 (1092), par un bathénien, secte impie et cruelle, dont le chef, deux ans auparavant, venait de fonder une dynastie en Perse (*V.* Haçan ben Sabah, XIX, 280). Melik-Chah ne survécut que dix-huit jours à son grand vézyr. A la suite d'une partie de chasse, il mourut d'une maladie aiguë à Baghdad, en 485 (nov. 1092), âgé de trente-huit ans, après un règne glorieux de vingt ans, lorsqu'il était à la veille d'expulser de cette capitale le khalyfe Moctady, son gendre. Ce prince le plus puissant et le plus illustre de sa dynastie, réunissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides. Vaillant et libéral, il se distinguait aussi par la régularité de ses mœurs, par sa piété, par son amour pour la justice et pour la vérité. Il diminua les impots, rendit les chemins sûrs, et fit régner l'abondance. Il écoutait les plaintes de tous ses sujets, sans distinction, punissait sévèrement le crime, et protégeait l'innocent, la veuve et l'orphelin. Il fit construire ou réparer un grand nombre de ponts, de grandes routes, de canaux, d'hospices, de caravansérais. Ami des arts et des sciences, il bâtit en plusieurs endroits de ses états des bazars, des palais, des temples, des colléges, des hôpitaux, des cités. Baghdad lui dut la mosquée, dite *du Sulthan*, et le collége Hanyféen qu'il dota richement, pour honorer la sépulture de l'imam Abou-Hanyfeh. Heureux dans toutes ses entreprises, Melik-Chah ne s'écarta des bornes de la clémence et de la modération, que quand il y fut forcé par des circonstances impérieuses. Dans le temps qu'il marchait contre son frère Takasch dans le Khoraçan, il alla faire ses dévotions à Thous, au tombeau de l'iman Aly Riza; et tandis que son vezyr priait pour le succès des armes du sulthan; « *Grand dieu*, disait ce-» lui-ci, *accordez la victoire à mon* » *frère, s'il est plus digne que moi* » *de gouverner les Musulmans.* » Melik-Chah aimait à voyager; et l'on prétend qu'il parcourut dix fois, pendant sa vie, ses vastes états, qui s'étendaient depuis la Méditerranée jusqu'aux frontières de la Chine, et depuis le Caucase jusqu'au Yemen. Mais dans ces limites se trouvaient compris les pays tributaires, ainsi que les fiefs cédés par le sulthan aux princes de sa famille et à ses émyrs qui ayant fondé de nouvelles dynasties, telles que les Kharizmiens, les Atabeks, etc., affaiblirent et détruisirent par la suite l'empire seldjoukide. Passionné pour la chasse, mais bienfaisant jusque dans ses plaisirs, Melik-Chah faisait vendre tout le gibier au profit des pauvres, et leur distribuait une pièce d'or par chaque bête qu'il tuait. Ce prince, le plus magnifique de son temps, et à qui les empereurs d'Orient payaient tribut, est désigné sous le titre de *Grand-Sulthan*, par la princesse Anne Comnène, dans l'histoire de son père. Il marchait toujours accompagné de quarante-huit mille cavaliers, dont les fiefs étaient dispersés dans toutes les provinces, afin que, sur tous les points de l'empire, ils fussent assurés de leur subsistance, sans être à charge au peuple. Outre Mahmoud, qui mourut peu de temps après son

père, Melik-Chah laissa trois fils, Barkyarok, Mohammed et Sandjar, qui ont joué un grand rôle dans l'histoire. — MELIK-CHAH II (Moghaïth eddyn Aboul Fetḥah), 10e. sulthan de la même dynastie, était fils de Mahmoud, et succéda, l'an 547 (1152) à son oncle Mas'oud (*V.* ces noms, XXVI, 174, et XXVII, 382). Ce prince, libéral et d'humeur agréable, mais sans capacité, et entièrement livré à la musique, à la danse, à la chasse, et aux plaisirs de la table, fut le premier auteur de la décadence des Seldjoukides. Il voulut faire arrêter le turkoman Khas-Beyg, chef des émyrs, dont l'autorité lui portait ombrage; mais les autres émyrs conspirèrent contre le sulthan, et l'ayant invité à un grand festin, ils le retinrent trois jours dans une débauche continuelle, le renfermèrent dans le château de Hamadan, le quatrième mois de son règne, et lui donnèrent pour successeur son frère Mohammed II. Melik-Chah parvint à s'évader, et gagna Holwan, où il se joignit au khalyfe Moctafy et aux autres ennemis de son frère, pour lui faire la guerre. Il prit et pilla Hamadan, Kom et Kachan, et alla s'emparer du Khouzistan, l'an 553. Mohammed étant mort l'année suivante, les émyrs partagèrent l'empire entre trois compétiteurs. Melik-Chah, l'un d'eux, se rendit maître d'Ispahan; mais il y mourut quelques jours après, le 11 raby, l'an 555 (22 mars 1160), à l'âge de trente-deux ans, non sans soupçon de poison; et il fut remplacé par son oncle Soléiman. A—T.

MELIK EL ADEL (SAÏF-EDDYN ABOUBEKR MOHAMMED), sulthan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, et connu chez les historiens des croisades sous le nom de *Saphadin*, était frère puîné du célèbre Saladin, dont il eut le courage, l'ambition et les talents, mais non pas toutes les vertus (*V.* SALADIN). Ce fut lui qui préserva d'une ruine totale la puissance encore mal affermie de son frère, par deux victoires qu'il remporta dans la haute Égypte, l'une, le 7 safar 570 (7 septembre 1174), sur Kenz eddaulah, gouverneur d'Assouan, et l'autre, deux ans après, sur un rebelle qui se disait fils du dernier khalyfe Fathemide. Melik el Adel gouverna l'Égypte au nom de Saladin; il envoya une flotte qui arrêta les courses de Renaud de Châtillon dans la mer Rouge, et une armée qui le vainquit en Arabie et l'empêcha de prendre Médine et la Mekke. Il fut ensuite pourvu successivement des gouvernements d'Halep et de Damas. En 581 il obtint les villes de Harran et d'Édesse à titre d'apanage, et fut renvoyé en Égypte, comme vézyr de son neveu Melik el Aziz Othman. Il ne laissa pas de continuer à prendre une part active aux conquêtes de son frère sur les Chrétiens. L'an 583 (1187) il entra dans la Palestine, et prit par capitulation le château de Medjdal; mais le détachement qui escortait la garnison prisonnière fut taillé en pièces par les Templiers: Adel, pour venger cette violation du droit des gens, s'empara de Iaffa et de plusieurs autres places, mit à feu et à sang toute la contrée jusqu'aux portes de Jérusalem, et conduisit au camp de Saladin un nombre infini de captifs. Il se distingua au siége d'Acre, et contribua puissamment à la longue résistance de cette ville contre les forces combinées des rois de France et d'Angleterre. Comme il était aussi

habile politique que bon guerrier, il fut chargé par le sulthan d'entrer en négociation avec Richard Cœur-de-Lion; et il eut plusieurs conférences avec ce prince, tant avant qu'après la réduction d'Acre. Ils en vinrent même jusqu'à conclure un traité dans lequel les intérêts de Melik el Adel figuraient en première ligne; car les principales conditions étaient qu'il épouserait Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume II, roi de Sicile; que les nouveaux époux seraient couronnés rois de Jérusalem; et que leurs états se composeraient de tout ce qui restait aux Musulmans en Palestine, et des places que Richard en avait démembrées, Acre, Ascalon, etc. Ce traité, ouvrage de deux princes peu scrupuleux sur l'article de la religion, fut approuvé par Saladin, qui ne voyait que l'avantage d'un frère tendrement aimé; mais il demeura sans exécution, parce que la princesse, soutenue par le clergé qui s'indignait d'une telle alliance, protesta qu'elle ne recevrait jamais dans son lit un infidèle; et Melik el Adel ne put se résoudre à renoncer à l'islamisme pour les beaux yeux de la reine douairière de Sicile. C'est sur ce canevas que Mme. Cottin a brodé les amours de *Mathilde* et du prince musulman, dans un roman très-intéressant où elle a beaucoup embelli le caractère de son héros; mais elle y a interverti et dénaturé tous les faits. La paix eut lieu sur d'autres bases par les soins d'Adel qui, après le départ du roi d'Angleterre, parvint encore à réconcilier le sulthan avec le prince de Hamath, son neveu, et avec le khalyfe abbasside Naser ledin-Allah. Ses services lui valurent, de la part de Saladin, de nouvelles concessions, entre autres, celle de Karak, forteresse importante par sa position entre la Syrie, l'Égypte et l'Arabie. Ce fut là qu'il apprit la mort de ce grand homme, l'an 589 (1193): il se rendit à Damas pour assister à ses funérailles; ensuite, traversant l'Euphrate, il entra dans les états des Atabeks, leur enleva Nisibyn, et les força de lui céder quelques places. Mais bientôt la désunion et l'incapacité de ses neveux éveillèrent son ambition, et lui laissèrent entrevoir la possibilité d'envahir tout le vaste héritage de son frère. Les trois fils aînés de Saladin avaient partagé les états de leur père. Melik el Afdhal Noureddyn Aly, régnait à Damas; Melik el Aziz Imad-eddyn Othman, avait gardé l'Égypte; et Melik ed Dhaher Gaïath-eddyn Ghazy, était resté maître d'Halep. Les deux premiers s'étant brouillés, Adel, au lieu de les porter à la paix, prit d'abord le parti d'Afdhal, qu'il empêcha néanmoins de pénétrer en Égypte; puis, s'étant joint à Aziz, ils firent ensemble la guerre au roi de Damas, le dépouillèrent de toutes ses villes et l'assiégèrent dans sa capitale, où les menées d'Adel le forcèrent de capituler, en 592 (1196). Aziz fut reconnu sulthan à Damas; mais, peu de jours après, il y laissa son oncle, qui, sous le titre d'atabek, en devint le véritable souverain. Adel reprend Jaffa sur les Chrétiens, en 594, leur accorde une trêve de trois ans, et va dans la Mésopotamie surprendre Mardin, dont il assiége en vain la citadelle pendant plus d'un an. Dans cet intervalle, Melik el Aziz meurt; et Melik el Afdhal, appelé en Égypte par une faction ennemie d'Adel, et chargé de la régence pendant la minorité de son neveu Melik el Mansour, se ligue avec son frère, Melik ed Dhaher, roi d'Halep, et profite

de l'absence de son oncle pour investir Damas. Adel revient au secours de sa capitale, sème la division parmi les deux frères, et les oblige de s'éloigner; puis, tournant ses armes du côté de l'Égypte, il bat les troupes d'Afdhal, et se rend maître du Caire, le 18 rabi II, 596 (1200). Il gouverne quelque temps au nom de son petit-neveu Mansour; mais le titre de régent ne suffisant plus à son ambition, il cherche à se concilier l'affection générale par ses largesses: il met surtout dans ses intérêts les docteurs de la loi; et, ayant obtenu d'eux un jugement semblable à celui que rendit le pape Zacharie en faveur de Pepin, il fait déposer son pupille, qu'il exile depuis à Halep, et s'empare du trône, au mois de schawal 597 (1201). Alors tous ses ennemis se soumirent : les princes de sa famille le reconnurent pour leur suzerain; et le sulthan d'Halep lui-même consentit à lui donner la préséance sur les monnaies et dans la khothbah, et à lui fournir, dans toutes ses guerres, cinq cents cavaliers d'élite. Mais bientôt Dhaher, alarmé de la puissance de son oncle, se fortifie dans Halep, cherche des alliés chez ses voisins, attaque ceux d'Adel, et s'unit avec son frère Afdhal, par un traité d'après lequel les deux princes devaient partager entre eux toutes les provinces de leur oncle, s'ils réussissaient à s'en emparer. Melik el Adel était à Naplouse, hors d'état de s'opposer à cette puissante ligue, dans laquelle Afdhal avait engagé tous les compagnons d'armes du grand Saladin; et Damas allait ouvrir ses portes, lorsque les prétentions de Dhaher, et peut-être les intrigues de l'oncle, brouillèrent de nouveau les deux neveux. Afdhal et ses partisans ayant fait leur paix particulière, Dhaher fut obligé de retourner à Halep. Adel, rentra dans Damas, s'avança jusqu'à Hamath et força ce prince à rendre toutes ses conquêtes. Il se montra d'abord reconnaissant envers Afdhal, auquel il céda Nadjm, Saroudj et Samosath. Maître alors, sans compétiteur, des royaumes d'Égypte, de Damas, de Jérusalem, et de la plus grande partie de la Mésopotamie, il envoya, en 599, son fils Melik el Aschraf, pour subjuguer Mardin, la plus forte place de la contrée. Ce jeune prince échoua, comme son père, devant cette forteresse; mais il enleva au dynaste ortokide ses autres possessions, et ne les lui restitua que par la médiation du sulthan d'Halep, et à condition qu'il serait vassal et tributaire de Melik el Adel, dont les rois atabeks de Moussoul et de Sindjar reconnurent aussi la suzeraineté. La même année, ce monarque, assisté des princes ayoubites d'Hamath, d'Hemesse et de Baalbek, vainquit, près de Barin, les Francs de Tripoli, d'Hesn el Acrad, etc., qui, dix-huit jours après, furent encore battus, près du même champ de bataille. Ce fut dans ce temps-là qu'Adel dépouilla son neveu Afdhal de toutes ses possessions, et ne lui laissa que Samosath. Il refusa d'écouter les supplications de la mère de ce prince, comme autrefois Saladin avait rejeté les prières de la fille de Noureddyn (*V.* Mas'oud, XXVII, 396). Sur le bruit que les Chrétiens menaçaient Jérusalem, Adel accourut de Damas, et campa près du mont Thabor, pour observer leurs mouvements; mais leur flotte ayant débarqué en Égypte et saccagé pendant cinq jours la ville de Fouh, il fut obligé, en 601, de conclure avec

eux une trève, et de leur céder Iaffa, Lydda et Ramla : ils ne laissèrent pas de surprendre Hamath, la même année, et d'assiéger Hemesse, deux ans après. Le sulthan, de son côté, recouvra Iaffa, en 604, et y fit égorger vingt mille chrétiens ; mais bientôt une armée de Croisés allemands, conduite par l'évêque de Wurtzbourg, le défit entre Tyr et Sidon, reprit cette dernière ville avec Iaffa, et se serait emparée de Thoron, sans la défection des Templiers, qui se laissèrent, dit-on, corrompre par le sulthan. Ce prince se rendit maître du château d'Anaz, dans les environs d'Hemesse, poussa ses ravages jusqu'à Tripoli, et accorda la paix au prince d'Antioche, qui en était alors souverain. Tandis que Melik el Adel luttait contre les Chrétiens avec des succès variés, ses armes triomphaient dans la haute Arménie. Son fils, Melik el Awhad Nedjm eddyn Ayoub, auquel il avait cédé Meïafarekin, s'empara de Malaskerd et de Khelath, vainquit les Géorgiens, qui étaient venus l'insulter dans cette dernière place, fit leur roi prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'en l'obligeant de payer une forte rançon, de relâcher cinq mille captifs musulmans, et de lui donner en mariage sa fille, qu'il répudia bientôt. Le sulthan fit ensuite en personne la guerre aux Atabeks, en Mésopotamie; il leur enleva Khabour et Nisibyn, et il assiégeait inutilement Sindjar, lorsque les Francs, qui ne laissaient point passer d'année sans faire quelque invasion dans ses états, abordèrent en Égypte, échouèrent devant Damiette, pénétrèrent jusqu'au Caire, qu'ils n'osèrent attaquer à cause de ses fortifications, et des sages mesures de Melik el Kamel, qui s'y était renfermé; et, chargés de butin, ils se rembarquèrent pour la Palestine. Melik el Adel s'occupait sans cesse d'affermir sa puissance et de la perpétuer dans sa famille. Déjà il avait fait construire à Damas une citadelle, à laquelle chacun des rois ses vassaux fut obligé d'ajouter une tour. Il fonda sur le mont Thabor une forteresse pour contenir les Chrétiens d'Acre. Il s'attacha surtout à ruiner l'autorité des anciens émyrs de Saladin, et à empêcher que les fiefs que ce prince leur avait cédés ne devinssent héréditaires : il emprisonna les uns, dépouilla les enfants des autres; démolit quelques-uns de leurs châteaux, et réunit le reste à ses états. Pour consolider la paix avec Melik ed Dhaher, le seul des fils de Saladin qu'il n'eût pas dépossédé, parce qu'il n'avait point d'enfants, il lui fit épouser sa fille, dont les descendants furent les derniers soutiens de la puissance des Ayoubides jusqu'au temps de l'invasion des Tartares (*V.* Houlagou et Saladin II). Accordant les intérêts de sa politique avec la tendresse paternelle, Melik el Adel avait donné des apanages à quelques-uns de ses fils, dans la Mésopotamie et l'Arménie : deux autres, Melik el Kamel et Melik el Moadham Isa étaient ses lieutenants en Égypte et à Damas ; mais pour ne pas affaiblir sa famille par des partages trop multipliés, il ne laissa aux autres que des pensions : suivant Marin Sanuto, on en voyait deux résider au Saint-Sépulcre, et partager les offrandes, comme faisaient deux autres au tombeau de Mahomet. En 612, Melik el Mas'oud, petit-fils du sulthan, fut envoyé par son père, Melik el Kamel, pour conquérir le Yémen sur un autre prince ayoubide (Soliman), personnage aussi ridicule que méprisable. On fit alors la

khothbah au nom d'Adel, non-seulement en Égypte et en Syrie, mais encore depuis les frontières de la Géorgie jusqu'aux extrémités de l'Arabie. Heureux dans toutes ses entreprises, heureux au sein de sa nombreuse famille, honoré du khalyfe qui, en le confirmant dans la souveraineté de ses vastes états, lui avait conféré les titres fastueux de *Chahynchah* et de *Melik el molouk*, qui signifient également, en persan et en arabe, *roi des rois*, avec celui de *Khalil al Moumenym* (*l'ami du commandant des fidèles*), Melik el Adel, au bout de sa longue carrière, éprouva le chagrin le plus cuisant pour un monarque, pour un ambitieux, pour un musulman. Tandis qu'il faisait la guerre en Syrie à son neveu Afdhal, qui, depuis la mort de Dhaher, cherchait à s'emparer du royaume d'Halep, une nombreuse armée de Croisés sous les ordres d'André II, roi de Hongrie, de Hugues I, roi de Cypre, et des ducs d'Autriche et de Bavière, aborde en Syrie, l'an 614 (1217), étend ses ravages jusqu'aux portes de Damas; puis se rembarquant pour l'Égypte, prend terre devant Damiette, s'empare de l'une des deux tours qui défendaient l'entrée du port, le 1er. djoumady II, 615 (25 août 1218), rompt la chaîne qui le fermait, et assiége la ville, qui résista plus de quinze mois (*V.* Melik el Kamel). Cette nouvelle affecta si vivement Melik el Adel, qu'il en mourut, le 7 du même mois (31 août), âgé de soixante-quinze ans, après en avoir régné vingt-trois à Damas et dix-neuf en Égypte. A des talents rares pour la guerre et le gouvernement, à un grand courage, à une extrême activité, ce prince joignait des vertus essentielles, telles que la clémence et l'humanité. On ne peut lui reprocher qu'une ambition excessive qui le rendit injuste et ingrat envers la famille et les amis de son frère Saladin, et surtout une politique astucieuse, qui déshonora souvent son caractère. Il laissa quinze ou seize fils, la plupart dignes de lui par leurs exploits et leurs belles qualités.

— Melik el Adel Saïfeddyn Abou-bekr II, petit-fils du précédent, fut reconnu sulthan d'Égypte et de Damas, après son père Melik el Kamel, en redjeb 635 (mars 1238), tandis que son frère aîné, Melik el Saleh Nedjm-eddyn Ayoub, gouvernait les provinces orientales; mais bientôt ses débauches et son incapacité le rendirent méprisable. Il exila les émyrs dont il craignait les reproches, et les remplaça par des ministres complaisants. Dans l'espoir de gagner les troupes, il leur fit tant de largesses, et il épuisa tellement, par ses prodigalités, les trésors amassés par son père, qu'ils se trouvèrent réduits à un dinar d'or et à mille drachmes d'argent. Tous les ordres de l'état, indignés de sa conduite, se saisirent de lui, et appelèrent son frère, qui fit son entrée au Caire, le 3 mai 1240. Adel fut confiné dans une prison, où, huit ans après, sa fin fut, dit-on, avancée à l'âge d'environ trente ans. Il laissa un fils en bas âge, Melik el Moghaït Fath eddyn Omar, qui, devenu maître de Karak, et de quelques autres places, après la chute des Ayoubides en Égypte, entreprit deux expéditions pour reconquérir ce royaume sur les Mamlouks, et se soumit ensuite au sulthan Bibars, qui le priva du trône et de la vie, l'an 661 (1263). A—t.

Melik el Afdhal Nour ed dyn Aly, fils aîné du grand Saladin, marcha de bonne heure sur les

traces de son père. Chargé, à 17 ans, de commander un corps d'observation, pour protéger Raymond comte de Tripoli, contre le roi de Jérusalem, il s'ennuya bientôt de son inaction; et, brûlant d'exercer sa valeur, il obtint du comte la permission de faire une incursion dans la Palestine, à condition qu'il n'attaquerait ni villes ni villages, qu'il ne dévasterait point les campagnes, qu'il ne serait l'agresseur dans aucune hostilité, et que son expédition serait terminée entre le lever et le coucher du soleil. Raymond, par ces précautions et par les avis qu'il envoya dans toute la Palestine, espérait rendre inutile le dessein d'Afdhal. Au jour convenu, ce jeune prince traverse le Jourdain, à la tête de sept mille cavaliers, se présente sous les murs de Tibériade, et devant les autres places, jusqu'à Nazareth, défie les Chrétiens, les accuse de lâcheté, et n'en reçoit que des injures pour toute réponse. Il revenait, affligé de n'avoir pu se signaler par quelque action d'éclat; et sa troupe, avant de repasser le Jourdain, se reposait au pied d'une montagne, non loin de Tibériade, lorsque cinq cents chevaliers, rassemblés sous les bannières du Temple et de l'Hôpital, au mépris des conseils du comte de Tripoli, fondent tout-à-coup sur les Musulmans, au lieu d'éviter leur rencontre. Afdhal, avec le sang-froid d'un vieux capitaine, range son armée en forme de croissant, dont les deux pointes en se rapprochant, enveloppent entièrement les Chrétiens. Ce combat, le plus terrible qui se fût donné depuis le commencement des croisades, eut lieu le 20e. de safar 583 (1er. mai 1187); presque tous les chevaliers y furent tués, ainsi que le grand-maître des Hospitaliers : celui des Templiers parvint à se sauver. Ce fut dans cette action, qu'après des prodiges de valeur, succomba le fameux Jacquelin de Maillé, que les Musulmans, saisis d'admiration et de respect, prenaient pour Saint-George (*V.* Maillé-Brezé, XXVI, 239). Melik el Afdhal ne tint pas ce que semblait promettre un pareil début. Son père lui donna pour vézyr Dhia eddyn Nasr-allah, savant littérateur, mais ministre sans capacité, qui, au lieu de former le jeune prince dans l'art difficile de gouverner les hommes, développa son penchant excessif pour les lettres et pour la mollesse (*V.* Ibn el Atsyr, XXI, 143). Deux jours avant la mort de Saladin, Melik el Afdhal se fit reconnaître pour son successeur, par ses jeunes frères et par les émyrs, l'an 589 (1193) : mais il n'hérita que des royaumes de Damas et de Jérusalem. Ses frères, Melik el Aziz Othman et Melik ed Dhaher Ghazy, régnèrent, l'un en Égypte, l'autre à Halep; et le premier, lui refusant tout hommage, prit le titre de sulthan. En même temps leur oncle Melik el Adel jetait, dans la Mésopotamie, les fondements de sa grandeur future (*V.* Melik el Adel, pag. 209). Ce démembrement eut pour principe l'incapacité d'Afdhal, et les dangereux conseils de son vézyr, à la persuasion duquel il s'entoura de jeunes courtisans qui flattaient ses goûts et ses vices, et il éloigna les vieux et vertueux serviteurs de Saladin. Ceux-ci se retirèrent auprès du sulthan d'Égypte, et l'engagèrent à détrôner son frère. Aziz, secondé par son oncle Melik el Adel, prit Damas en 592 (1196); et Afdhal, dépouillé de ses états, fut obligé de se contenter du château

et du territoire de Sarkhod, où il se retira. Ce prince, que les muses consolaient de sa disgrace, envoya au khalyfe Nasser ledin-allah, des vers, où faisant allusion à son nom patronymique d'*Aly*, et à ceux d'*Aboubekr* et d'*Othman* que portaient ses spoliateurs, il se plaignait de son sort, et se comparait au gendre de Mahomet, privé du khalyfat par Aboubekr et Othman (*V.* Aboubekr et Aly, I, 86, 569, et Othman). Le commandant des fidèles répondit sur le même ton au prince ayoubide, qu'Aly n'aurait pas été frustré de ses droits, s'il avait trouvé à Médine un *nasser* (protecteur), et promit d'en servir au nouvel Aly. Mais il ne paraît pas que la bonne volonté du khalyfe se soit manifestée en faveur d'Afdhal, autrement que par ce jeu de mots. La fortune parut un moment vouloir relever les espérances de ce prince. Son frère, Aziz, étant mort d'une chute de cheval, en moharrem 595 (novembre 1198), il fut appelé par les émyrs d'Égypte, soit à la souveraineté, soit à la régence de ce royaume, pendant la minorité de son neveu Melik el Mansour. Le premier soin d'Afdhal fut de se venger de son oncle. Ligué avec son frère, le sulthan d'Halep, il assiégea Damas. Mais ayant enlevé un jeune turk à Melik ed Dhaher, celui-ci, furieux de cet affront, accabla son frère de reproches, et ramena ses troupes à Halep. Afdhal, réduit à ses propres forces, fut obligé de lever le siége, et revint précipitamment en Égypte. Il s'y disposait à dépouiller son pupille : Melik el Adel ne lui en laissa pas le temps. Afdhal, assiégé à son tour dans le Caire, en 596, fut forcé au bout de huit jours de capituler et d'abandonner l'Égypte, moyennant la cession de Meïafarekin et de deux autres places : encore lui refusa-t-on la première. Réconcilié avec Dhaher, il recommença la guerre, l'année suivante, contre Melik el Adel, qui fut enfin reconnu sulthan d'Égypte et de Damas par ses neveux. Afdhal obtint à ce prix les villes de Samosath, Saroudj, et quelques autres. Sacrifié par les princes de sa famille, il se rendit vassal du sulthan d'Iconium; et lorsque la mort de Dhaher eut laissé, en 613, le trône d'Halep à un enfant, il tenta de s'emparer de ce royaume, en se liguant avec son suzerain Azz eddyn Kaïkaous : mais il échoua dans cette entreprise, et fut encore le jouet de ce prince (*V.* Kaïkaous, XXII, 214). Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus de Melik el Afdhal, qui, après avoir régné en Syrie et en Égypte, réduit à la seule ville de Samosath, y termina une carrière fort agitée, l'an 622 de l'hég. (1225 de J.-C.), à l'âge de 57 ans. Ce prince écrivait et parlait avec élégance; il excellait dans la poésie, brillait par son savoir, par son esprit, et séduisait par sa libéralité, l'aménité de son caractère, et par plusieurs qualités aimables. Mais son défaut de jugement, son inconstance, son indolence, son goût désordonné pour les plaisirs des sens, furent la cause de tous ses malheurs. Revenu néanmoins des erreurs de sa jeunesse, et des rêves de l'ambition, il s'était, depuis plusieurs années, livré à la dévotion, et il avait transcrit de sa main un exemplaire du Coran. A—t.

MELIK EL ASCHRAF, second roi de Perse de la dynastie des Djoubanides, était petit-fils de l'émyr Djouban qui, après avoir gouverné la Perse, sous le règne du sul-

than djenghyzkhanide, Abousaïd-Behader-Khan, avait péri victime d'une intrigue de cour (*V.* Behader-Khan, IV, 50). Après la mort du sulthan, l'an 736 de l'hég. (1335 de J. C.), l'empire des Moghols en Perse était tombé dans l'anarchie, et les descendants de Djenghyz-Khan, jouets de leurs émyrs, ne furent plus que des fantômes de souverains. Sur les débris de cet empire, s'élevèrent de nouvelles dynasties à Ghyraz, à Ispahan, à Baghdad, dans le Kerman (*V.* Haçan-Buzurk, XIX, 283, et Mobarez-eddyn). L'une des plus puissantes fut celle que fonda, à Tauriz, Haçan-Kôutchouk, petit-fils de Djoubau, et qui domina sur l'Adzerbaïdjan, l'Arménie, l'Irak-adjem, et sur quelques autres provinces du nord et de l'ouest de la Perse. Mais Haçan se contenta du titre d'émyr, et conserva celui de khan aux Djenghyzkhanides, qui lui servirent de mannequins. Ce prince, après six ans de règne, ayant été assassiné en redjeb 744 (1343), par sa femme, dont il se préparait à punir l'infidélité, Aschraf, son frère, accourut de Ghyraz, et s'empara du trône. Il déposa Soliman-Khan et son épouse Sati-Begbum, qui avait été personnellement décorée de ce titre, comme sœur d'Abousaïd-Behader, et il leur donna pour successeur Anouschirwan, qu'il fit bientôt rentrer dans l'obscurité, et qui fut le dix-septième et dernier khan moghol de Perse, de la race de Houlagou (*V.* Houlagou, XX, 609). Aschraf, ayant alors pris le titre de *melik* (roi), ne fut qu'un tyran détestable. L'injustice, la perfidie, l'avarice et la cruauté formaient son caractère. Ses seules jouissances étaient d'accumuler des trésors, par les moyens les plus odieux, et d'outrager les mœurs, la nature et la religion, par sa conduite impie et dissolue. Il faisait accuser de crimes supposés ses sujets turks, arabes, persans et moghols, qui passaient pour riches, afin d'avoir un prétexte de s'emparer de leurs biens. Il dépouilla ainsi tous ses émyrs, et les remplaça par d'indignes favoris. Les trésors qu'il amassa par ses extorsions, formaient la charge de mille chameaux et de quatre cents mulets. Il sacrifiait à sa sombre défiance tous ceux qui lui portaient ombrage; et six de ses oncles furent massacrés à Tauriz, en une seule occasion, par son ordre. Fatigués de sa tyrannie, et révoltés de ses infamies, ses sujets les plus distingués fuyaient dans les états voisins. Le cadhi Mohy eddin, s'étant retiré à Seraï, capitale du Kaptchak, y ouvrit une école publique d'éloquence et de théologie. Cet empire était alors gouverné par Djanibek khan, fils et successeur d'Ouzbek khan. Un jour, ce prince ayant eu la curiosité d'assister avec plusieurs de ses courtisans à l'une des séances du docteur persan, celui-ci sentit redoubler son zèle pour son pays et pour sa religion, devant cet illustre auditoire, et prit pour texte de son discours les crimes de Melik-el-Aschraf et la misère de ses peuples. Il accusa ce prince de s'être livré à l'idolâtrie des Ignicoles, d'avoir épousé sa propre fille; puis s'adressant à Djanibek, il lui dit que la gloire de sauver l'Iran et d'y rétablir l'islamisme lui était réservée; et il le rendit responsable devant Dieu des malheurs qu'il aurait causés, s'il trompait l'espérance des Musulmans. Ce discours, véhément et pathétique, fit couler les larmes de Djanibek, qui crut sa conscience engagée à exterminer l'impie Aschraf. Ses sujets partageant son

enthousiasme, il partit, au bout de deux mois, à la tête d'une armée nombreuse, franchit le Caucase, traversa le Kour, et pénétra bientôt dans l'Adzerbaïdjan. Aschraf abandonna sa capitale, et envoya, sous bonne escorte, ses femmes et ses trésors, dans la forteresse d'Alendjik; mais, avant d'y arriver, cette riche caravane devint la proie des Tartares du Kaptchak. Djanibek ne s'arrêta dans Tauriz que pour y faire ses dévotions, et s'étant mis à la poursuite d'Aschraf, il l'atteignit près de Khoï, sur les frontières de l'Arménie, lui livra bataille, dans les premiers jours de l'an 759 (décembre 1357), le vainquit, et l'ayant fait prisonnier, il ordonna qu'on le mît à mort, et que sa tête fût portée à Tauriz, pour y être attachée comme celle d'un malfaiteur, à la porte de la principale mosquée. Ainsi périt Aschraf, après avoir déshonoré le trône, pendant près de quinze ans. Djanibek, comblé des bénédictions de la Perse, retourna dans ses états, où sa mort rappela bientôt son fils Berdibek, qu'il avait laissé à Tauriz. Le jeune prince, en allant régner dans le Kaptchak, établit Akhidjouk pour son lieutenant, dans l'Adzerbaïdjan. Ce gouverneur marcha sur les traces de Melik-el-Aschraf, et éprouva le même sort. Attaqué successivement par Cheikh-Weis, sulthan ilkhanide de Baghdad, et par Mobarez-eddyn, roi modhafféride d'Ispahan et de Chiraz, il fut vaincu et tué par le premier, vers la fin de l'an 760 (1359); et l'Adzerbaïdjan, qui, en deux ans, avait changé six fois de maître, fut réuni à la monarchie des Ilkhanides (*V.* Aveis I, III, 107). A—T.

MELIK EL DHAHÉR. *V.* Barkok (III, 377), et Bibars 1er. (IV, 456).

MELIK EL KAMEL Aboul-Fethah Naser-eddyn Mohammed, fils aîné de Melik el Adel, lui succéda l'an de l'hégire 615 (1218), au royaume d'Égypte, qu'il gouvernait depuis long-temps avec autant de sagesse que d'habileté. Ce prince, connu chez les historiens occidentaux sous les noms de *Meledin* et de *Melek el Quemel*, se trouvait, à la mort de son père, dans la position la plus critique. Attaqué par une armée de quatre cent mille Croisés, qui venaient de forcer l'entrée du port de Damiette; sans argent et presque sans troupes pour leur résister; oublié par ses frères qui, tant en Syrie qu'en Mésopotamie, ne s'occupaient que de leurs intérêts personnels; il trouva dans son génie et dans son courage des ressources pour soutenir avec gloire une lutte inégale. Repoussé dans une attaque qu'il avait dirigée contre le quartier des Templiers; malheureux dans une tentative pour détruire la flotte chrétienne, il fit construire un pont à l'embouchure du Nil, afin qu'elle ne pût remonter ce fleuve; le pont ayant été détruit, il entreprit, avec aussi peu de succès, de combler l'embouchure du Nil, par le moyen de gros bateaux coulés à fond. Enfin, il se vit à la veille d'être détrôné par le commandant de ses troupes kourdes, qui avait excité contre lui une sédition; et déjà il songeait à se retirer auprès de son fils Mas'oud, dans le Yémen. L'arrivée de son frère, Melik el Moadham, sulthan de Damas, lui fut d'un grand secours pour réduire les mutins; mais les Croisés profitèrent de ces circonstances, et serrèrent de si près Damiette, qu'ils l'emportèrent d'assaut, après un siége de quinze mois, le 10 ramadhan 616 (20 novembre 1219), année aus-

fatale aux Musulmans en Égypte qu'en Orient, où ils furent, pour la première fois, exposés à la fureur des Tartares Moghols (*V.* Djenguyz Khân, t. p. XI, 438). Les Chrétiens massacrèrent ou réduisirent en esclavage tous les habitans de Damiette; ils changèrent la principale mosquée en église métropolitaine, et portèrent leurs ravages dans plusieurs parties de l'Égypte. Depuis la perte de cette ville, Melik el Kamel s'étant retiré à deux journées de là, campa sur l'angle formé par deux branches du Nil, dont l'une coule vers Damiette, l'autre vers Aschemoun; et ce fut là qu'il bâtit la ville de Mansourah, devenue depuis si fameuse par la captivité de saint Louis. Dans cette guerre cruelle, le sulthan aurait infailliblement succombé, si les secours puissants que lui amenèrent enfin ses frères, Aschraf et Moadham, auxquels se joignirent tous les princes ayoubides de Syrie, n'eussent donné lieu à des négociations de paix. Les Musulmans, en échange de Damiette, offraient de rendre Jérusalem, Ascalon, Tibériade, Laodicée, en un mot, toutes les places conquises sur les Chrétiens par Saladin, à l'exception de Karak et de Schaubek. Les Francs, outre ces deux dernières places, demandaient encore trois cent mille dinars d'or, pour rétablir les murailles de Jérusalem, que le sulthan de Damas avait détruites. Mais, pendant les pourparlers, un corps de Musulmans ayant intercepté les communications des Chrétiens avec Damiette, ceux-ci, pressés par la disette, et bientôt menacés d'une submersion totale, par une saignée que Melik el Kamel avait fait pratiquer à une branche du Nil, exécutèrent leur retraite en désordre, et furent réduits à offrir de rendre Damiette pour sauver leurs vies. Le sulthan, dont les troupes étaient fatiguées et rebutées par trois années de combats continuels, accepta cette proposition, contre l'avis des autres princes musulmans, qui voulaient qu'on ne fît aucun quartier aux Chrétiens, ou qu'on exigeât d'eux la restitution d'Acre, d'Ascalon, et de tout ce qui leur restait en Syrie. Parmi les otages qui furent donnés de part et d'autre, se trouvèrent Nedjm eddyn Ayoub, un des fils de ce prince, Pelage, nonce du pape, et sans doute Adolphe, comte de Berg, qui commandait les Frisons et les Flamands. Damiette fut enfin rendue, avec toutes les fortifications que les Francs y avaient ajoutées. Melik el Kamel y entra, le 19 redjeb 618 (8 septembre 1221), trois ans et quatre mois depuis le débarquement de l'armée des Croisés. Le sulthan, occupé pendant plusieurs années à réparer les maux que le séjour des Chrétiens avait causés dans ses états, resta étranger aux événements qui se passèrent en Syrie; mais ses frères, Aschraf et Moadham, s'étant brouillés, il se déclara pour le premier; et comme il fut informé que le second s'était fortifié de l'alliance du fameux Djelal-eddyn Mankberny (*V.* ce nom, t. XI, p. 433), pour leur faire la guerre à tous deux, il invita l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine, lui promettant la restitution de Jérusalem. Avant l'arrivée du monarque allemand, le sulthan de Damas était mort; et son fils Nasser ayant refusé de céder à son oncle Kamel le château de Schaubek, celui-ci lui enleva Naplouse, Jérusalem, etc. (*V.* Melik el Nasser). Cependant, Frédéric aborde à Sidon, ville neutre, peuplée de Chrétiens et de Musulmans; il s'en

empare, en fait rebâtir les murailles, et marche sur Acre. Kamel se repent alors d'avoir appelé un pareil allié, et, forcé d'ajourner le siége de Damas, il préfère acheter la paix par quelques sacrifices, plutôt que de courir les chances d'une nouvelle guerre contre les Croisés. Après de longues négociations, le traité fut conclu en 626 (1229). Kamel céda Jérusalem à l'empereur, à condition que les remparts n'en seraient pas relevés; que les Musulmans conserveraient la jouissance exclusive des deux principaux temples, et que les Francs posséderaient tous les lieux qui sont sur la route d'Acre à Jérusalem. Les auteurs chrétiens ajoutent que Kamel céda en outre à Frédéric, Sidon, Nazareth, Bethléem, avec tous les lieux situés entre la seconde et Acre, et entre la troisième et Jérusalem. Ce traité nuisit à Kamel dans l'esprit des Musulmans; et son neveu Nasser en prit sujet de le décrier publiquement. Aussi le sulthan, à peine délivré des Francs, le chassa de Damas, qu'il abandonna à son frère Aschraf, en échange de plusieurs places en Mésopotamie. Vers ce temps-là il perdit Melik el Mas'oud, son fils aîné, qui mourut à la Mekke, après avoir confié le Yémen à Aly Ibn Ressoul, dont les descendants usurpèrent ce royaume sur les Ayoubides. Kamel, usant des droits de suzerain en Syrie, ôta la principauté de Hamath à Melik el Nasser Kilidj Arslan, et la rendit au frère de ce prince, Melik el Modhaffer Mahmoud, trisaïeul du célèbre historien Aboulfeda (*V.* Aboulfeda, I, p. 11). Il résida en Égypte l'année 628, et y rendit son séjour utile à cette contrée. Le bras du Nil qui coule entre l'île de Fostat (aujourd'hui Raoudah) et la ville de Djizeh, avait si peu d'eau, qu'en certain temps on le traversait à pied sec. Le sulthan, craignant que le Nil ne se retirât tout-à-fait de devant Fostat, ordonna de creuser le lit du fleuve; il y travailla en personne, et son exemple fut imité d'une foule immense, depuis les émyrs jusqu'à la dernière classe du peuple. Les travaux durèrent trois mois; et depuis ce temps l'île de Raoudah a toujours été environnée d'eau. Le sulthan alla dans l'Orient, en 629, enleva Amid et Hesn-kaïfa à Melik el Mas'oud, prince ortokide, qui s'était rendu odieux et méprisable par la corruption de ses mœurs; et il lui donna des terres en Égypte. Kamel eut aussi des démêlés avec Ala eddyn Kaïkobad, sulthan seldjoukide d'Iconium, au sujet de leurs frontières communes en Arménie et en Mésopotamie. Kaïkobad conquit Harran et Roha (Edesse) sur le prince ayoubide, qui les reprit en 633. Kamel avait toujours vécu dans la plus grande intimité avec son frère Melik el Aschraf, sulthan de Damas; ils se visitaient, et séjournaient même assez long-temps dans les états l'un de l'autre. Ils se brouillèrent dans l'âge où les passions semblent devoir s'éteindre: Aschraf ayant entraîné dans son parti tous les princes de Syrie, et même Kaïkhosrou, sulthan d'Iconium, la guerre était près d'éclater, lorsqu'Aschraf mourut, au commencement de l'an 635. Kamel partit aussitôt, au milieu de l'hiver, pour aller disputer le trône de Damas à son frère, Melik el Saleh Ismaël; et malgré les secours que celui-ci avait reçus des princes d'Halep et d'Hemesse, malgré quelques succès obtenus sur les troupes égyptiennes, il fut bloqué si étroitement dans cette ville, qu'il se vit obligé de la rendre à

son frère, qui lui laissa Bosra et lui donna Baalbek. Kamel entra dans Damas, le 19 djoumady I. Il envoya aussitôt des troupes pour se venger du prince d'Hemesse, contre lequel il avait conçu une haine implacable, et dont il rejeta les soumissions; mais la mort arrêta les effets de sa vengeance, ainsi que les projets qu'il méditait contre les Tartares et le sulthan d'Iconium. Un catarrhe, dont il fut saisi le jour même de la reddition de Damas, l'emporta le 21 redjeb 635 (9 mars 1238), à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné quarante en Égypte, tant comme gouverneur que comme sulthan. Prince sage, habile, plein de prudence, de courage et de fermeté; respecté, adoré de ses sujets, dont il prévenait tous les besoins; sans cesse occupé des plus petits détails de l'administration, il gouverna sans vézyr après la mort de celui que son père lui avait laissé. Il encouragea la navigation, le commerce, l'agriculture et la population. Jamais l'Égypte n'avait joui d'une plus grande tranquillité; jamais ses routes ne furent plus sûres. Protecteur déclaré des arts, des lettres et des sciences, Melik el Kamel illustra son règne par la fondation de plusieurs édifices somptueux, entre autres, d'un grand collége qu'il fit bâtir au Caire. Il aimait les savants, les admettait dans sa familiarité, prenait part à leurs disputes, et les embarrassait souvent par des questions difficiles sur des points de grammaire et de controverse. Il écrivait aussi bien en prose qu'en poésie; il improvisait même des conversations en vers, avec une extrême facilité, et sans s'en apercevoir. On peut juger des progrès de l'astronomie et de la mécanique sous son règne, par un présent qu'il fit à l'empereur Frédéric: c'était une tente formant plusieurs appartements, dans l'un desquels le plafond représentait le ciel et les mouvements des astres, exécutés par des ressorts cachés. Ses longues et fréquentes relations avec les Francs, malgré les guerres qu'il eut à soutenir contre eux, l'avaient rendu très-tolérant en matière de religion: il traita les Juifs et les Chrétiens avec autant de douceur et d'équité que les Musulmans, et leur accorda même de grands priviléges. Un moine qui avait apostasié pour obtenir un emploi à sa cour, s'en étant repenti, pria le sulthan de lui permettre d'abjurer l'islamisme, ou de le condamner à mort: Kamel le renvoya avec des lettres de sauve-garde. On ne peut reprocher à ce prince qu'une excessive ambition, qui le poussa, comme son père, à dépouiller ses frères et ses neveux. Une tache plus grave à sa gloire, c'est d'avoir sacrifié à sa haine contre le prince d'Hemesse cinquante de ses soldats qu'il surprit pendant le dernier blocus de Damas, et qu'il fit mettre en croix. Ce prince laissa, par son testament, l'Égypte à son second fils, Melik el Adel II, et ses états de Mésopotamie à son fils aîné Melik el Saleh Nedjm eddyn Ayoub (*V.* Nedjm-eddyn). — Melik el Kamel Naser-eddyn Mohammed, neveu du précédent, succéda, l'an 642 de l'hégire (1244), à son père, Melik el Modhaffer Schehab-eddyn Ghazy, dans la principauté de Méiafarekin: il y fut assiégé l'an 656 (1258) par les Tartares qui venaient de prendre Bagdad, et se défendit glorieusement pendant deux ans: mais la famine l'ayant obligé de se rendre, les vainqueurs lui coupèrent la tête pour le punir de sa longue résistance, et la pla-

cèrent au bout d'une pique; ils promenèrent cet horrible trophée dans toutes les villes de Syrie, et la clouèrent à l'une des portes de Damas, jusqu'à ce que cette ville, étant retournée sous la domination des Musulmans, on fit ensevelir honorablement les restes d'un prince si digne de ses ancêtres. A—T.

MELIK EL MANSOUR. *Voy.* KELAOUN (XXII, 278), et LADJYN (XXIII, 97.)

MÉLIK EL MOADHAM CHEMS ED DAULAH TOURAN-CHAH), fondateur de la dynastie des Ayoubides dans le Yémen, était le frère aîné du grand Saladin qui, voulant s'assurer un asile, dans le cas où il ne pourrait pas se maintenir sur le trône d'Égypte (*V.* SALADIN), envoya son frère pour conquérir la Nubie, l'an 568 de l'hég. (1173 de J.-C.). Mélik el Moadham, peu satisfait de cette contrée, y leva seulement des contributions, et revint en Égypte. L'année suivante, il conduisit une autre armée dans l'Arabie heureuse, vainquit Abdel-Naby, dernier prince de la dynastie des Mahdides, qui possédait la partie maritime du Yémen, et le força de se renfermer dans Zabid, sa capitale, qu'il emporta d'assaut. Ensuite il s'empara d'Aden, où régnait Yazer, dernier rejeton, ou peut-être spoliateur de la dynastie des Razyides; et s'étant rendu maître de ces deux princes et de leurs trésors, il gouverna quelque temps le Yémen au nom de Saladin, y laissa deux lieutenants, et retourna auprès de son frère, qui lui donna le gouvernement de Damas. Il s'y livrait au repos et aux plaisirs, l'an 573 (1177), lorsque les Chrétiens gagnèrent la célèbre bataille d'Ascalon; et ce fut son indolence qui favorisa leurs progrès. Ce prince, brave par accès, mais aussi violent que voluptueux, voulut avoir, l'année suivante, la ville de Baalbek, possédée par un émyr qui l'avait reçue de Saladin à titre de récompense. Le sulthan, poussé par les importunités de son frère, assiégea cette place, la prit, la lui donna, et en céda une autre à l'émyr dépouillé, pour le consoler de cette disgrace. A la fin de dzoulkadah 575 (avril 1180), l'inconstant Mélik el Moadham Touran Chah rendit Baalbek à Saladin, en échange d'Alexandrie, où il mourut de débauches, l'an 576 (1181). Prodigue à l'excès, il dévorait les revenus de cette ville et de l'Arabie; et il laissa en outre pour plus de deux millions de dettes, que le généreux Saladin se fit un devoir d'acquitter. Les lieutenants qui étaient restés à Zabid, et à Aden, s'y étant révoltés, le sulthan fut obligé d'envoyer un autre de ses frères, Mélik el Moez Saïf el Islam Toghteghyn, pour conquérir une seconde fois le Yémen, en 578 (1182). Saïf el Islam soumit cette contrée sans résistance, y régna quinze ans, en transmit la souveraineté à son fils Ismaël, et mourut à Zabid, en 593 (1197), quatre ans après Saladin. Bien différent de ses frères, ce prince était dur, avare et cruel. Il ruina ses sujets, en s'attribuant le commerce exclusif de ses états; et il amassa, par ce vil monopole, des richesses incalculables. Suivant le récit du judicieux historien Aboulfeda, dont l'autorité est d'autant moins récusable, qu'il appartenait à la famille des Ayoubides, Saïf el Islam avait trouvé parmi les trésors de l'un des deux gouverneurs qu'il avait dépossédés, soixante-dix sacs d'or pur; et, sans parler des pierreries et des objets précieux entassés dans son palais, on y voyait

une masse d'or fondu qui avait la forme et la grosseur d'une meule; d'où l'on peut juger de la prospérité du commerce de l'Arabie, à cette époque. — Son fils Melik el Aziz-Chems el Moulouk Ismael, enorgueilli de sa puissance, oublia qu'il était Kurde d'origine, et se donna pour descendant des Ommayades (*V.* Moawyah I): il prit le titre de khalyfe, récita lui même la khothbah devant le peuple, adopta la couleur verte, affectée à la famille du prophète; et ajouta à son manteau une queue de vingt aunes de long, qu'on appelait la manche des khalyfes, et telle que les Abbassides la portaient alors. Cette audacieuse extravagance indigna plusieurs de ses émyrs, qui se révoltèrent contre lui. Il les vainquit; mais il ne put échapper à leur vengeance, et mourut assassiné en 599 (1202-3), la sixième année de son règne. Après diverses révolutions le Yémen fut conquis par un petit-fils de Mélik el Adel. A—T.

MELIK el MOADHAM Cheref-eddyn Aboubekr Isa, sulthan ayoubide de Damas, ayant appris à Naplouse, la mort de son père Melik el Adel, l'an 615 de l'hég. (1218 de J.-C.), accourut à Damas, en l'absence de ses frères, et ne publia cet événement qu'après s'être emparé des armes, des chevaux, des trésors et du trône. Ce prince que les historiens des croisades appellent *Coradin*, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle du siége de Damiette par les Chrétiens, qu'il fit fortifier le Thabor, ruiner Panéas et détruire les murailles de Jérusalem, afin d'empêcher que ces deux places ne pussent devenir pour eux des points d'appui, s'ils venaient à s'en emparer. L'année suivante, il marcha au secours de Damiette, attaqua les lignes des Croisés, et les eût forcées, sans la valeur des Templiers et des Allemands commandés par le duc d'Autriche. N'ayant pu empêcher la prise de cette ville, il fit la guerre avec succès aux Chrétiens dans la Palestine, leur prit Césarée en 617, et la détruisit de fond en comble. Il revint en Égypte l'année suivante, avec plusieurs autres princes de sa famille, et contribua par sa valeur à faire rentrer Damiette sous la domination des Musulmans. Ayant voulu disposer de la principauté de Hamath, il se brouilla avec ses frères, Melik el Aschraf, et Melik el Kamel, dont l'ambition lui portait ombrage, et il se ligua contre eux avec le fameux sulthan Djelal eddyn Mankberny (*V.* ce nom, XI, 433). Il tenta vainement, en 623, d'enlever Hemesse; une épidémie qui fit de grands ravages, l'obligea d'en lever le siége. Aschraf étant venu à Damas pour s'expliquer avec lui, il le reçut avec honneur; mais il le retint dix mois, sous divers prétextes, et ne le laissa partir qu'après l'avoir forcé d'entrer dans la coalition contre Kamel (*V.* Melik el Kamel). Melik el Moadham mourut à Damas, vers la fin de dzoulkadah 624 (novembre 1227), dans la quarante-neuvième année de son âge, après un règne de 9 ans et demi. Ce prince avait l'ame grande et le caractère généreux; il cultivait les lettres, et on le cite comme fort habile grammairien. Il entretenait des troupes nombreuses, et remarquables par leur brillante tenue : loin d'imiter cependant le faste de son père, et le cérémonial usité par tous les potentats musulmans; au lieu de faire porter devant lui et flotter sur sa tête un grand étendard, il paraissait en public, le visage couvert d'un voile jaune en forme de rézeau, sans avoir même

un seul valet de pied qui précédât son cheval. Cet oubli de l'étiquette était passé en proverbe ; et l'on disait d'un homme qui s'était mis au-dessus des convenances, qu'il *vivait à la manière de Moadham*. Ce fut sans doute par le même esprit de singularité que ce sulthan se montra seul zélé partisan de la secte Hanyfite, tandis que tous les autres princes ayoubides, suivaient celle de l'imam Chafèi (*V.* Abou Hanyfeh, I, 87, et Chafèi, VII, 615). Il eut pour successeur au trône de Damas et de Jérusalem, son fils Melik el Naser Salah eddyn Daoud. A—t.

MELIK EL NASSER Salah ed dyn Daoud, fils du précédent, s'est rendu fameux par ses vertus, ses aventures et ses malheurs. Devenu roi de Damas et de Jérusalem, l'an 624 de l'hég. (1227 de J.-C.), après la mort de son père, et attaqué, l'année suivante par son oncle Melik el Kamel, sulthan d'Égypte, il réclama le secours de Melik el Aschraf Mousa, qui régnait en Mésopotamie. Ces deux princes s'entendirent pour dépouiller leur neveu, et convinrent de le dédommager par la cession de Harran, d'Édesse et de Racca. Nasser ayant appris à Naplouse la résolution de ses oncles, courut se renfermer dans Damas, dont Aschraf fut obligé de lever le siége ; mais Kamel s'empara de cette ville, retint les places promises à son neveu, et ne lui donna que celle de Karak, et quatre autres moins importantes. Nasser parut insensible à ces outrages, abandonna à son oncle le château de Schaubek, le reçut dans Karak avec autant de magnificence que de cordialité, et gagna si bien ses bonnes grâces, que ce prince, en 629, lui donna une de ses filles en mariage. Mais, deux ans après, Kamel prit son gendre en aversion, et le força de répudier sa femme. Nasser, en 633, alla implorer l'intervention de Mostanser, khalyfe de Baghdad : ses présents lui valurent un bon accueil, sans pouvoir néanmoins lui faire obtenir une audience publique, honneur accordé, dans cette cour, à des princes d'un moindre rang que Nasser. Il s'en plaignit au khalyfe dans une pièce de vers fort ingénieuse, qu'Aboulfeda nous a conservée : malgré cela, il ne fut admis que de nuit auprès de Mostanser, qui craignait de déplaire au sulthan d'Égypte. Aschraf, s'étant brouillé avec Kamel, offrit à Nasser la main de sa fille, et promit de lui laisser en mourant, le trône de Damas. Mais Nasser, par une inconcevable générosité, se rendit en Égypte, et prit seul le parti de Kamel contre tous les autres princes ayoubides de Syrie. Ce noble procédé le remit en faveur auprès du sulthan, qui lui fit épouser de nouveau sa fille, et l'assura qu'il lui rendrait Damas, dès qu'ils en auraient chassé Aschraf. Ces démonstrations d'amitié furent encore sans effet pour Nasser. En 635, le beau-père et le gendre enlevèrent Damas à Melik el Saleh Ismaël, frère et successeur d'Aschraf ; mais Kamel y étant mort la même année, Nasser, déçu dans son attente, et forcé de retourner à Karak, tenta de recouvrer Damas par les armes : il fut vaincu près de Naplouse, par son cousin Melik el Djawad, gendre d'Aschraf, et lieutenant de Melik el Adel II, sulthan d'Égypte. Il ne laissa pas de prendre la défense de ce dernier prince contre Melik el Saleh Nedjm eddyn Ayoub, dont il se saisit à Naplouse. Entraîné par son caractère loyal et

généreux, il gagna l'amitié de son prisonnier par ses bons procédés, et s'attira la haine d'Adel, en refusant de le lui livrer. Il s'empara ensuite de Jérusalem, la pilla, et détruisit la tour de David, qui avait survécu à tous les désastres de cette cité célèbre. Il mit bientôt en liberté Nedjm eddyn; et les deux princes s'étant garanti mutuellement un partage, d'après lequel l'un aurait Damas avec les provinces orientales, et l'autre l'Égypte, ils se lièrent par un serment solennel, dans le temple de Jérusalem. Mais lorsque Nasser eut aidé Nedjm eddyn à conquérir l'Égypte, celui-ci prétendit que son serment n'avait pas été libre; et les choses en vinrent au point que Nasser pourvut à sa sûreté, en se retirant à Karak. Il fit alliance avec Saleh Ismaël, sulthan de Damas; et tous deux, pour s'assurer du secours des Francs, leur permirent d'entrer à Jérusalem, et même dans le temple, où les prêtres chrétiens célébrèrent les saints mystères le jour de Pâques (1244). Il se joignit aux Kharizmiens, pour seconder Ismaël, qui s'efforçait de reprendre Damas, que Nedjm eddyn lui avait enlevé: mais les princes d'Halep et d'Hémesse les ayant forcés de lever le siége, en 644 (1247), Nasser se vit exposé à toute la fureur de Nedjm eddyn, qui le dépouilla de toutes ses places, et le pressa vivement dans Karak, dont il ne put s'emparer. Nasser craignant de ne pouvoir résister à une seconde attaque, partit en 647, pour aller solliciter la protection de Saladin II, sulthan d'Halep. Il emporta pour plus d'un million de francs en pierreries; et de peur que la violence ou la perfidie ne lui enlevassent ces seuls débris de sa fortune, il crut les mettre en sûreté en les envoyant à Baghdad, au khalyfe Mostasem, qui lui accusa réception de ce dépôt, de sa propre main. Nasser avait confié le commandement de Karak à son troisième fils; mais les deux aînés s'étant saisis de leur jeune frère, livrèrent la place à Nedjm eddyn, en échange de terres considérables en Égypte. La mort de ce prince et de son fils (*V.* Nedjm-eddyn et Melik el Moadham Touran-Chah), n'améliora pas le sort de Nasser. De faux rapports le rendirent suspect à Saladin II, qui l'envoya prisonnier à Hémesse. Il lui rendit la liberté, en 651, sur la demande du khalyfe; en lui ordonnant toutefois de sortir de ses états. Nasser prit la route de Baghdad, pour y réclamer ses trésors; mais n'ayant pu ni les recouvrer, ni obtenir même la permission d'entrer dans la ville, il mena une vie errante et misérable dans les environs de Anah et de Hadit; car les princes voisins, séduits par les promesses ou intimidés par les menaces de Saladin, n'osaient fournir des vivres ni donner un asile au prince exilé. Réduit à s'associer à des Arabes nomades, il vécut comme eux du lait des troupeaux; et lorsque les chaleurs de l'été eurent desséché les pâturages, il les suivit dans les lagunes de l'Euphrate, où, exposés le jour à une chaleur excessive, et la nuit à un froid piquant, ils subsistaient péniblement du produit de la chasse. Le prince de Palmyre, leur ayant envoyé deux bateaux d'orge et de farine, essuya de violents reproches de la part du sulthan d'Halep et de Damas. Enfin Nasser vint trouver le prince d'Ambar, et en obtint, avec une faible pension, l'agrément d'habiter les environs de cette ville. Comme il n'était qu'à trois

journées de Baghdad, il fit encore une tentative auprès du khalyfe, dont il ne put rien arracher; mais il dut à sa médiation auprès de Saladin II, la permission de retourner en Syrie, où le sulthan lui assigna sur le lac d'Apamée un revenu de cent mille drachmes, dont il recueillit à peine trente mille (environ 22 mille francs). Nasser reçut de ce prince, en 653, l'autorisation de retourner dans l'Irak, pour réclamer son dépôt, et faire le pélerinage de la Mekke. Il visita le tombeau de Houceïn, à Kerbela, et celui de Mahomet à Médine; puis étant arrivé à la Mekke, il entra dans la Caabah, et s'écria, au milieu de l'affluence des pélerins: « Musulmans, je vous » prends tous à témoin, que j'invo- » que ici l'intercession de l'apôtre de » Dieu, afin qu'il oblige son arrière- » neveu, le khalyfe Mostasem, de » me rendre le dépôt que je lui ai » confié. » Cette apostrophe causa une grande rumeur dans le temple; et quoique la foule eût donné des preuves manifestes d'intérêt au prince ayoubide, et d'indignation contre l'iniquité de Mostasem, cependant comme Nasser avait publiquement cité, pour ainsi dire, le khalyfe, au tribunal du prophète, l'émyr-hadj se crut obligé de le conduire dans l'Irak, avec la caravane des pélerins orientaux. Lorsque Nasser fut arrivé à Baghdad, le khalyfe n'eut pas honte de lui envoyer demander compte de toutes les dépenses de son pélerinage, en viande, pain, bois, foin, paille, etc.; et lui en produisit un mémoire si exorbitant, qu'elles absorbèrent presque entièrement la valeur des pierreries qu'il s'était appropriées, et qu'à peine revint-il une modique somme d'argent à Nasser, qui ne put même la toucher qu'en donnant par écrit une décharge bien en règle au khalyfe. Contraint de céder à la force, et d'étouffer ses plaintes, Nasser quitta Baghdad, et retourna vivre avec les Arabes, jusqu'à ce que le sulthan de Syrie l'eût déterminé par ses promesses et par la foi du serment, à revenir à Damas, où il le logea dans un palais magnifique. Nasser s'ennuya bientôt de cette honorable captivité, et voulut accompagner à Baghdad un ambassadeur du khalyfe; mais lorsqu'ils eurent atteint Kerkisiah, l'ambassadeur l'obligea d'y attendre les ordres de Mostasem. Comme ces ordres n'arrivaient pas, le prince, rebuté par tant de contrariétés, alla dans le désert de Sinaï, et reprit sa vie errante avec les Bedouins. Son voisinage inquiéta le prince de Karak, Melik el Moghaïth Fath eddyn Omar, qui, craignant que Nasser ne se formât un parti parmi les Arabes pour reconquérir cette forteresse, le fit arrêter par un détachement de troupes, et conduire à Schaubek, où il se proposait de le resserrer étroitement, et même de le faire périr. Un événement inattendu déroba Nasser au supplice, et vint briser ses fers. Le khalyfe Mostasem, pressé dans Baghdad par les Tartares, et entouré de traîtres, mit tout son espoir dans un prince dont il avait si indignement trompé la confiance, mais dont il connaissait la bravoure, les talents et la grandeur d'ame. Il envoya une ambassade au sulthan de Syrie, pour demander Melik el Nasser Daoud, qu'il voulait opposer aux Tartares. Saladin II renvoya l'ambassadeur à Karak, avec ordre à Melik el Moghaïth de relâcher Nasser. Celui-ci partit alors pour Baghdad: mais ayant appris en route la prise de cette ville par les Tartares, et la fin

misérable du khalyfe (*V.* Houlagou et Mostasem), il s'arrêta au bourg de Bowaïda, près de Damas; et il y mourut de la peste, le 26 djoumady 1, 656 (mai 1258), à l'âge de 53 ans. Le sulthan de Syrie témoigna beaucoup de regret de la mort d'un prince qu'il avait si injustement persécuté, et vint lui-même chercher son corps, qu'il fit enterrer honorablement dans le tombeau de ses pères. Melik el Nasser Daoud ne se distinguait pas moins par son esprit que par la franchise et la noblesse de son caractère. Il cultivait les sciences avec succès: il écrivait aussi élégamment en vers qu'en prose; et Aboul Feda nous a transmis quelques pièces de poésie de ce prince.

A—T.

MELIK EL MOADHAM GAIATH EDDYN TOURAN-CHAH, neuvième sulthan d'Égypte, de la même dynastie, s'était distingué de bonne heure par sa bravoure. Son père, Nedjm eddyn Ayoub lui avait laissé le gouvernement de toutes ses possessions en Mésopotamie. Aussitôt qu'il eut appris la mort de ce prince, il partit de Hesn Khaïfah, le 15 ramadhan 647 (1250), à la tête de 50 cavaliers, reçut en passant à Damas, les hommages de tous les émyrs de Syrie, et se rendit à Salehieh, où la sulthane Chadjer Eddour, sa belle-mère, vint lui remettre les rênes du gouvernement; enfin le 20 dzoulkadah (24 février), il arriva à Mansourah, où sa présence rendit le courage à son armée. Depuis la prise de Damiette, les Français commandés par saint Louis, avaient forcé l'émyr Fakhr eddyn dans son camp, tué ce général, et pénétré dans Mansourah, d'où ils avaient été repoussés par les Mamlouks. Retranchés dans leur camp de Djedileh, entre deux branches du Nil, ils y étaient approvisionnés par des bateaux envoyés de Damiette. Aussitôt que Moadham eut été reconnu sulthan, il résolut de les priver de cette ressource. Une flottille portée à dos de chameaux, se mit en embuscade près du canal de Mehaleh, tomba sur celle des Chrétiens, leur tua mille hommes, leur enleva 32 bateaux chargés de provisions, et intercepta leurs communications avec Damiette. Enveloppés de toutes parts, en proie à la famine et aux maladies, et réduits à la dernière extrémité par la perte d'un autre convoi, ils obtiennent un armistice pour traiter de la paix, et ils offrent de rendre Damiette, en échange de Jérusalem et de quelques autres places en Palestine. Ces conditions ayant été rejetées par le sulthan, ils brûlent toutes leurs machines de guerre, ne réservant que les bateaux destinés au transport des malades, et commencent, le 3 moharrem 648 (7 avril 1250), cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30 mille Français. Saint Louis, forcé de se rendre, fut ramené par eau, chargé de fers, à Mansourah, ainsi qu'un de ses frères et plusieurs seigneurs, au son des instruments de guerre, escorté par la flotte égyptienne, tandis que l'armée défilait sur la rive gauche du fleuve, traînant à sa suite les prisonniers liés avec des cordes. Fier d'une victoire si éclatante, Touran Chah expédia des courriers pour en porter la nouvelle dans tous les pays soumis à sa domination: il l'annonça de sa propre main au gouverneur de Damas, et lui envoya le bonnet du roi de France, qui était de velours rouge, garni d'une fourrure de petit-gris, et que le gouverneur mit sur sa tête, lorsqu'il lut en public la lettre du sulthan. Ce prince, embar-

rassé d'un si grand nombre de captifs, ordonna de les mettre à mort, en réservant les ouvriers et les artisans qui pouvaient lui être utiles. En conséquence, on en tirait chaque nuit 3 ou 400 des prisons, et on les précipitait dans le Nil, après leur avoir coupé la tête. Quoique saint Louis eût refusé de se vêtir d'une robe que Melik el Moadham lui avait envoyée, et d'assister à un festin auquel ce prince l'avait invité, des négociations s'ouvrirent bientôt pour la rançon des Français, et la reddition de Damiette. Étonné de l'héroïsme et de la loyauté du roi de France, le sulthan se piqua aussi de générosité, et fit remise de 100 mille livres parisis sur le prix convenu de la rançon. Mais la mort de Touran Chah retarda l'exécution du traité. Ce prince, délivré d'une guerre fâcheuse, avait quitté Mansourah, pour venir à Fariskour, où, ayant fait dresser une tente magnifique, et une tour de bois sur les bords du Nil, il se livrait à toutes sortes de débauches. La vie sombre et retirée qu'il y menait; sa confiance exclusive dans une cinquantaine de vils favoris qu'il avait amenés de la Mésopotamie, et auxquels il avait distribué les premières charges de l'état; son caractère soupçonneux et mélancolique; le peu d'égards qu'il témoignait aux fidèles serviteurs de son père, aux Mamlouks Baharites, à qui l'on était principalement redevable des dernières victoires, avaient irrité ceux-ci contre lui. De son côté il ne dissimulait point sa haine et son mépris pour eux; et lorsqu'il était ivre, il allumait des bougies, et, du tranchant de son sabre, il en faisait voler les extrémités, en disant: *C'est ainsi que je traiterai les esclaves Baharites.* Ses prodigalités ayant épuisé ses finances, il contraignit avec menaces la sulthane Chadjer Eddour de lui rendre compte des trésors de son père Nedjm eddyn. Les Mamlouks, révoltés de son ingratitude envers cette princesse, résolurent de l'assassiner. Le 27 moharrem (1er. mai 1250), tandis qu'il est à table, il reçoit de Bibars un coup de sabre qu'il pare avec la main, mais qui lui coupe les doigts: il se sauve dans la tour de bois; les conjurés le poursuivent, et voyant qu'il en a fermé les portes, ils y mettent le feu. En vain il crie du haut de la tour, qu'il abdique le trône, et qu'il est prêt à retourner en Mésopotamie. Pour échapper aux flammes, il s'élance dans le Nil: accroché par ses vêtements, il reste suspendu, reçoit plusieurs blessures, et tombe dans le fleuve, où il expire. Ainsi le fer, le feu et l'eau contribuèrent à terminer sa vie. Cette scène épouvantable eut lieu en présence des prisonniers français, et de toute l'armée; mais comme Melik el Moadham était généralement détesté, personne ne prit sa défense. Son corps demeura trois jours sur les bords du Nil sans sépulture: l'ambassadeur du khalyfe de Baghdad obtint ensuite la permission de le faire enterrer. Ce prince cruel, en montant sur le trône, avait fait étrangler son frère Adel Chah; les quatre Mamlouks qu'il avait chargés de cette exécution, furent les plus acharnés à sa mort. Melik el Moadham Touran Chah n'avait régné que cinq mois, et en avait à peine passé deux en Égypte. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubides, qui avait possédé ce royaume 81 ans, et qui fut remplacée par celle des Mamlouks Baharites. (*V.* Nedjm Eddyn, Chadjer Eddour et Aibek). Il laissa un fils qui résista ou se soumit aux Tartares, dans Hesn Khaïfa, et dont la

postérité se maintint encore plus de deux siècles dans cette partie de la Mésopotamie, et ne fut détruite que par les Turkomans Carakoïounlou, (ou du *mouton noir*), l'an 865 de l'hég. (1461 de J.-C.) A—T.

MELIK EL MODHAFFER. *V.* BIBARS II (IV, 458), et KOUTOUZ (XXII, 556).

MELIK EL MOEZZ. *V.* AÏBEK (I, 358).

MELIK EL MOWAYED. *Voy.* ABOUL-FEDA (I, 91), et MAUMOUDY (XXVI, 184).

MELIORATI (COSME et LOUIS). *V.* INNOCENT VII, pape.

MELISSINO, grand-maître de l'artillerie russe, né, vers 1730, à Céphalonie, l'une des îles de la mer Ionienne, aimait à se rappeler cette origine grecque. Admis dans le corps des Cadets de terre, il acquit bientôt une influence sur ses camarades par la vivacité de son esprit, et son goût pour les plaisirs. Il leur avait persuadé de jouer la comédie; les courtisans vantèrent les talents des jeunes acteurs: l'impératrice Elisabeth assista à une représentation de *Zaïre*, pièce dans laquelle Melissino jouait le rôle d'Orosmane; et elle fut si satisfaite, qu'elle fit construire dans son palais un théâtre, où l'*illustre troupe* vint souvent représenter des pièces françaises. Melissino avait étudié presque toutes les langues modernes, et il parlait également bien le russe, l'allemand, le français et l'italien; il avait des connaissances très-étendues dans la physique, la chimie, la mécanique, etc., et il possédait la partie théorique de presque tous les métiers. Attaché à l'arme de l'artillerie, il obtint un avancement rapide sous le règne de Catherine II, qui aimait tous les talents, qui récompensait tous les services. Il attira en Russie plusieurs officiers étrangers, qu'il acheva de former lui-même, et un grand nombre d'ouvriers allemands, auxquels il procura de l'ouvrage et de bons appointements. C'est à la bravoure de Melissino que fut attribué le gain de la bataille de Kagoul; il s'empara, dans la Moldavie, de plusieurs batteries turques, dont Catherine lui fit présent, en lui permettant de convertir toutes les pièces en monnaies du pays. Des sommes que lui valut cette opération, il acheta une terre, et c'est la seule qu'il ait jamais possédée: il jouissait cependant d'un revenu considérable, et il recevait, chaque année, des gratifications qui s'élevaient à plus de cent mille francs; mais sa magnificence surpassait celle des princes, et sa générosité ne connaissait point de bornes. Il n'est pas en mon pouvoir, disait Catherine, d'enrichir Melissino. A l'avénement de Paul Ier. au trône, il remplaça Zonbow dans la charge de grand-maître de l'artillerie, qu'il avait déjà remplie un moment, en 1790, après la mort de Muller, tué au siége de Kilia. Personne en Russie n'avait rendu autant de services à cette arme; il avait perfectionné l'art de fondre les canons, et avait imaginé une nouvelle machine pour les forer: il détermina, non sans peine, la création d'un corps d'artillerie légère, et le pourvut de bons officiers. Melissino s'était fait initier dans les mystères de la société maçonique, et il était devenu grand-maître de toutes les loges de Russie; mais Catherine, ayant conçu quelque méfiance sur le but secret de cette association, désira que Melissino cessât d'en faire partie, et il obéit à sa souveraine. Il fonda, dans sa vieillesse, une nou-

velle société dont les membres portaient le nom de *Philadelphes*. Ce n'était, dit-on, dans le principe, qu'une espèce de régiment de la *Calotte*; et Catherine ne fit que rire des dénonciations dont cette société devint l'objet. Paul envisagea cette affaire plus sérieusement; il défendit aux membres de cette société de continuer de se réunir, et bannit de ses états quelques-uns des chefs soupçonnés de partager les principes de la révolution française. La destitution de son fils unique, colonel de dragons, et l'exil de ses amis, causèrent à Melissino un vif chagrin, qu'il chercha vainement à dissimuler. Une noire mélancolie détruisit rapidement sa santé; et l'empereur l'ayant mandé, par un froid rigoureux, pour lui reprocher l'indiscipline d'un officier d'artillerie, qui s'était esquivé pour se dispenser de saluer le prince, le vieux général, accablé de douleur, put à peine retourner chez lui, où il expira quelques jours après, en 1804, âgé de plus de soixante-dix ans. Melissino avait été long-temps chargé de la direction des spectacles de la cour. Ses fêtes militaires, ses feux d'artifice, et ses camps de plaisance, feront vivre son nom en Russie, autant que ses services et ses qualités personnelles. Ch. Fr. Phil. Masson lui a consacré une notice dans ses *Mémoires sur la Russie*, tom. III, p. 425 et suiv. W—s.

MELISSUS, philosophe de Samos, fut disciple de Parmenide, et suivit, dit-on, aussi les leçons d'Héraclite. Il supposait que l'univers est un *être* unique, continu, indivisible; il niait la réalité du mouvement, et prétendait que les formes ne sont qu'apparentes, et des modifications de l'*être*. Ses principes s'écartaient en plusieurs points de ceux de l'armenide (*V.* le *Mémoire sur le principe actif de l'univers*, par Batteux, dans le Recueil de l'acad. des inscript., tom. XXIX). Melissus pensait qu'on doit s'abstenir de parler des dieux, parce qu'on ne les connaît pas assez pour expliquer leur essence. Il avait acquis la réputation d'un homme très-judicieux; il ne croyait pas qu'un philosophe dût se borner à un rôle contemplatif; et il remplit avec zèle les charges publiques qui lui furent confiées. Nommé commandant de la flotte de Samos, il remporta plusieurs avantages importants sur Périclès: il ne put cependant empêcher cette ville de tomber sous le joug des Athéniens, qui en firent raser les murailles (la dernière année de la LXXXIVe olympiade, 440 ans av. J.-C.) Peut être eut-il le bonheur de ne point survivre à la ruine de sa patrie; l'histoire du moins ne parle plus de lui après cet événement. Il avait composé un Traité, *De Ente et Natura*, dont Eusèbe a conservé un fragment dans sa *Præparatio evangelica*, XIV; et un autre *De Animalibus*, dont Fulgence a extrait ce qu'il rapporte du cygne, dans sa *Mythologie* (*Voy.* Planciades FULGENCE, XVI, 164), et que le P. Hardouin conjecture n'avoir pas été inutile à Pline (*V.* la *Bibl. græca* de Fabricius, I, p. 820). W—s.

MÉLITON (SAINT), évêque de Sardes, n'est pas moins célèbre par sa piété et ses autres vertus que par ses talents. Il occupait ce siége sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle; et l'on sait qu'il adressa, vers l'an 176, à ce prince, une *Apologie* de la religion chrétienne. Cette pièce est perdue; mais on en trouve quelques fragments dans la *Chronique* d'Eusèbe, liv. IV, 25, et un autre dans le *Chronicon Paschale*, p. 269,

260 de l'éd. de Du Cange. Le saint prélat visita la Palestine ; et ce fut pendant ce voyage, qu'il fit des extraits des passages du Pentateuque et des Prophètes, qui sont applicables à Jésus-Christ. Il en avait composé six livres, qu'il adressa à l'un de ses disciples, nommé Onesime, par une *Lettre* qu'Eusèbe nous a conservée, et qui contient le catalogue des livres canoniques de l'Ancien-Testament. Méliton avait laissé d'autres ouvrages, presque tous ascétiques (1). Eusèbe et saint Jérôme en rapportent les titres, qu'ont copiés fidèlement tous les biographes ecclésiastiques. Le plus connu de tous est celui qu'il écrivit sur la *fête de Pâques*, dont il fixe la célébration au quatorzième jour de la lune de mars. On ignore l'époque de la mort de saint Méliton. L'Église honore sa mémoire le 1er. avril. On lui a attribué quelques ouvrages, qu'on a reconnus depuis ne pouvoir être que d'écrivains postérieurs (*V.* l'*Hist.* de Tillemont; la *Bibl. scriptor. eccl.* de Cave; la *Bibl. gr.* de Fabricius; la dissertation de Ch. Chr. Woog, *De Melitone Sardium in Asiâ episcopo*, Leipzig, 1744, in-4°.; et les Bollandistes, avril, tom. 1, p. 11. Quant à l'*Apocalypse de Méliton*, c'est, comme on sait, la production d'un écrivain protestant, qui n'a guère fait qu'abréger les écrits de Camus, évêque de Belley, contre les moines. (*V.* Pithois.) W—s.

MÉLITUS, orateur et poète grec, est bien moins connu par ses talents que par le rôle infâme qu'il joua dans le procès de Socrate, dont il fut le délateur. Dans le dialogue de Platon, intitulé *Euthyphron*, ce personnage ayant rencontré Socrate sous le portique du roi, et ayant su qu'il y venait pour un procès, lui demande s'il connaît son accusateur. C'est, répond le philosophe, un jeune homme assez ignoré; on le nomme, je crois, Mélitus de Pithea (bourg de l'Attique) : il a les cheveux longs, et en désordre, la barbe rare, le nez long et recourbé. Élien nous apprend que Mélitus était d'une excessive maigreur (*Hist. divers.* x, 6), et qu'Aristophane le railla de ce défaut, dans une comédie intitulée : *Gerytade*, dont il n'existe plus qu'un fragment conservé par Athénée (XII, 13). C'était un écrivain un peu froid; il avait beaucoup travaillé le discours dans lequel il soutint son accusation contre Socrate; le philosophe, après l'avoir entendu, se contenta de dire aux juges : Anytus et Mélitus peuvent m'ôter la vie; mais ils ne sauraient me nuire (*V.* Socrate). Diogène-Laërce et Suidas disent que les Athéniens, ayant reconnu l'innocence de Socrate, vengèrent sa mort sur ses accusateurs, et que Mélitus fut tué à coups de pierre; mais le silence que Xénophon et Platon ont gardé sur un fait de cette importance, paraît à l'abbé Barthélemy une preuve que la mort de Socrate est restée impunie. (*Voyage d'Anacharsis*, ch. LXVII, et les notes.) Mélitus avait composé un traité *De Ente*, et des tragédies qu'on ne connaît plus que par le témoignage de Suidas. On lui attribue aussi des chansons de table, qui n'étaient rien moins qu'enjouées, si l'on s'en rapporte à l'ancien scholiaste d'Aristophane, sur le vers 1337 des *Grenouilles*; mais Poinsi-

(1) Celui qui est intitulé *Clavis*, et qui contenait l'explication de plusieurs passages des Saintes Écritures, est perdu comme les autres; mais il en existe une ancienne traduction latine dont on conservait une copie dans la bibliothèque du collége de Clermont. (*V.* l'art. Melitон, dans la *Bibl. med. et infim. latinit.*, par Fabricius.)

net conjecture que ce passage s'applique à un musicien nommé Melitus, qu'il ne faut pas confondre avec le délateur de Socrate. W—s.

MELIUS (Spurius), chevalier romain, très-riche, et non moins ambitieux, voulut profiter de la famine qui désola Rome (l'an de Rome 315, av. J.-C. 439), pour usurper l'autorité royale. Il fit acheter par ses clients une grande quantité de blé dans l'Étrurie, et le distribua gratuitement aux pauvres. Touché de ses largesses, le peuple l'accompagnait dans les rues, et lui promettait hautement le consulat, qu'il ne pouvait cependant obtenir sans l'agrément des sénateurs, peu disposés à le lui accorder. Melius n'eut pas le loisir de concerter ses mesures avant la tenue des assemblées; et T. Quint. Capitolinus fut élu consul pour la sixième fois. Cependant L. Minucius, continué dans la charge de préfet des vivres, découvrit que Melius avait un amas d'armes dans sa maison, et qu'il tramait contre la république un complot dont l'exécution était seulement différée de quelques jours. Les consuls, sur cet avis, demandèrent qu'on créât un dictateur pour étouffer le mal dans sa naissance; et les suffrages se réunirent sur Q. Cincinnatus, personnage d'une grande fermeté. Dès le lendemain, il se rendit au Forum, accompagné de ses licteurs, et somma Melius de comparaître devant son tribunal pour rendre compte de sa conduite. Melius, effrayé, différait d'obéir; mais saisi par un licteur, il fut amené sur la place: alors il éleva la voix, et supplia le peuple de prendre sa défense contre la tyrannie dont il était victime. La foule, émue par la compassion et par le souvenir de ses libéralités, l'arracha des mains du licteur, et lui facilita les moyens de s'évader; mais Servilius Ahala, général de la cavalerie, l'atteignit dans sa fuite, et lui passa son épée au travers du corps (l'an 316, 438). Cincinnatus loua, de cette action, Ahala qui avait délivré la patrie d'un tyran. (*V.* T. Q. Capitolinus et Q. Cincinnatus.) W—s.

Mell ou Mel (Conrad), théologien protestant, né, en 1666, dans le landgraviat de Hesse, exerça le ministère évangélique en Courlande, à Memel, à Kœnigsberg, puis fut nommé, en 1705, recteur du gymnase de Hersfeld, dans la Hesse, place qu'il remplit avec succès. Il avait imaginé une machine, au moyen de laquelle il se persuada qu'on pouvait mesurer les longitudes en mer; et il en adressa des modèles à différentes académies. Les sociétés de Londres et de Berlin, auxquelles il était associé, lui proposèrent des doutes sur le résultat de sa découverte; et comme il ne put pas les dissiper, on n'en parla plus (*V.* les *Acta eruditor. Lipsens.*, ann. 1709). Mell avait fait une étude aprofondie de l'antiquité sacrée, et il remplissait avec beaucoup de zèle les fonctions du pastorat; il fut élevé à la dignité de surintendant des églises de la Hesse, et mourut le 3 mai 1733. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La liste publiée par Rotermund en contient quarante-cinq: mais la nécessité de pourvoir à l'entretien d'une nombreuse famille (Mell eut vingt-quatre enfants), ne lui permit pas de donner à ses écrits la perfection qu'il eût désirée. L'on se contentera de citer: I. *Legatio orientalis Sinensium, Samaritanorum, Chaldæorum et Hebræorum, cum interpretationibus*; Kœnigsberg, 1700, in-fol. II. *Antiquarius sacer, de usu*

antiquitatum judaicarum, græcarum et romanarum in explicandis obscuriobus S. Scripturæ dictis, etc., Schlensing, 1707, in-8°.; nouv. édit., Francfort, 1719, in-4°., inser. dans le tom. 1er. du *Thesaur. antiq. sacrarum*, par Ugolini. L'édition de 1719 est augmentée de quatre opuscules : 1°. *De mari æneo templi Salomonis*; 2°. *De sepulchro Adami in insula Zeylon invento*; 3°. *De possibilitate linguæ universalis*; 4°. *Omina bruta*; et de l'ouvrage suivant : III. *Pantometrum nauticum, seu machina pro inveniendâ longitudine et latitudine locorum in mari, ... ita ut omni loco, omni tempore et quâcunque tempestate, sine ullâ operosâ calculatione experiri possit quot pedes, passus, decempedas vel milliaria navis per diem cursu suo absolverit*, Hersfeld, 1707, in-fol. IV. *Pharus illustrans*, etc., ibid., 1709, in-fol.; c'est une réponse aux objections faites par les diverses académies, à l'ouvrage précédent. V. *Le Tabernacle de Moïse*, ou sa description et celle de tous les ustensiles sacrés, Francfort, 1711; Cassel, 1720, in-4°. Ce traité est écrit en allemand ainsi que le suivant : VI. *Description du magnifique temple de Salomon*, Francf., 1724; Cassel, 1726, in-4°. VII. *Missionarius evangelicus seu consilia de conversione ethnicorum maximè Sinensium cum appendice; epistola Berœnsis ac Aleppensis de statu Christianorum in Oriente*, Hersfeld, 1711, in-8°. VIII. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, tiré de l'*Ancien et du Nouveau-Testament*, Francfort, 1712; Cassel, 1738, in-8°. (en allemand.) IX. Plusieurs recueils de *Sermons*, de *Thèses* et de livres ascétiques, en allemand. Mell promettait de compléter son travail sur les rites sacrés des Hébreux, et de publier une *Histoire littéraire de la Hesse*. La bibliothèque publique de Cassel possède la plupart de ses manuscrits.

W—s.

MELLAN (Claude), dessinateur et graveur au burin, né à Abbeville, le 23 mai 1598, étudia son art à Paris, sous Thomas de Leu et Léon Gaultier. Étant allé à Rome, en 1624, il s'y perfectionna sous la direction de F. Villamena, et avec les conseils de Simon Vouet. A son retour en France, le roi lui accorda un logement au Louvre, en récompense du refus qu'il avait fait d'aller s'établir en Angleterre, où il était appelé par Charles II. Mellan avait imaginé une manière nouvelle de graver tous les objets avec une seule taille. Ce genre qu'il a poussé au plus haut degré auquel il puisse atteindre, présente sans doute une difficulté vaincue; mais il ne peut soutenir la comparaison avec la gravure à plusieurs tailles, laquelle met l'artiste à portée de varier ses procédés suivant la nature de chaque objet qu'il veut rendre. Entre tous ses ouvrages, presque tous dessinés d'après ses compositions, on remarque principalement sa Sainte-Face, gravée d'un seul trait en spirale, qui commence au bout du nez. Ce tour de force, convenable au sujet, lui a parfaitement réussi. Parmi les différents ouvrages de Mellan, nous citerons, *Saint Pierre Nolasque, porté par des anges*; ce morceau capital, dessiné et gravé en 1627, est devenu très-rare, la planche ayant péri, dit-on, dans un naufrage. Nous citerons encore, *St. François, saint Bruno retiré dans un désert*, ainsi qu'un grand nombre de *Portraits*, tels que ceux du

pape Urbain VIII, du cardinal Bentivoglio, de Montmor et de sa femme, de Gassendi, de Peiresc, des maréchaux de Toiras et de Créqui. On a encore de cet artiste un grand nombre d'estampes d'après Vouet, Tintoret, le Poussin, Stella, Bernin, etc., ainsi que beaucoup de gravures, de statues et bustes antiques. Mellan mourut à Paris, le 9 octobre 1688.

P—E.

MELLE (Jacques de), en latin *Mellenius*, savant numismate, et historien estimable, était né, en 1659, à Lubeck. Il fit ses études à l'université de Iéna, voyagea en Angleterre, en Hollande, en France; séjourna quelque temps à Strasbourg; et ayant été promu au saint-ministère, revint, en 1684, exercer dans sa patrie les fonctions de diacre. Il fut nommé, en 1706, premier pasteur de l'église Sainte-Marie; doyen (*senior*) en 1719, et mourut le 21 juin 1743. Il a été le principal rédacteur des *Nova litteraria maris Baltici*, journal qui n'a paru que pendant les années 1698 à 1700, in-4°, fig., et a été ensuite réuni à celui de Hambourg. Les ouvrages les plus importants de Melle sont: I. *Historia antiqua, media et recentior Lubecensis*, Iéna, 1677-79, in-4°; ce sont quatre dissertations académiques soutenues sous la présidence de Sagittarius. II. *Epistola de antiquis quibusdam nummis Germanicis historiam Thuringicam præcipuè illustrantibus*, etc., ibid., 1678, in-4°, de vingt-quatre pages; rare. III. *Historia urnæ sepulcralis Sarmaticæ, anno 1674, repertæ*, ibid., 1679, in-4°. IV. *Lubeca litterata*, Lubeck, 1698, 1699, 1700, in-8°. Cet opuscule n'a pas été continué. V. *Sylloge nummorum ex argento uncialium vulgò thalerorum seu imperialium*, Hambourg, 1698, in-4°. L'auteur avait déjà publié cet ouvrage l'année précédente, en allemand; mais l'édit. latine est augmentée. VI. *Series regum Hungariæ è nummis aureis quos vulgò* DUCATOS *appellant collecta et descripta*, Lubeck, 1699, in-4°., fig. Ce livre contient les vies de dix-huit rois de Hongrie, de 1342 à 1699. On en trouve une bonne analyse, avec une pl., dans les *Acta erudit. Lipsens.*, même année. L'ouvrage a été traduit en allemand par Gottf. Henri Burghardt, Breslau, 1750, in-4°. VII. *Notitia majorum, plurimas Lubecensium, aliorumque clarorum virorum de ecclesiâ, republicâ et litteris egregiè meritorum vitas, ab aliquot sæculis, repetitas, et documentis authenticis illustratas comprehendens*, Leipzig, 1707, in-4°. de cent cinquante pages; ouvrage très-intéressant pour l'histoire littéraire de l'Allemagne; il commence par de grands détails sur la personne et les ouvrages de l'auteur. VIII. *Gründliche Nachricht*, etc. (Notice complète), *sur la ville de Lubeck*, Ratzebourg, 1783, in-8°.; troisième éd., augmentée par J. H. Schnobel, ibid., 1787, in-8°., avec deux pl. IX. *De Echinitis Wagrici epistola*, Lubeck, 1718, in-4°. Cette lettre est adressée au savant J. Woodward, et tend à confirmer son système sur le globe (*V.* Woodward). Melle a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Athenæ Lubecenses*, par Henri de Seelen, 1re. part., p. 613. Gœtten a publié la *Vie* de ce savant laborieux dans le *Gelehrte Europa*.

W—s.

MELLIER ou MESLIER (Gérard), né à Nantes, était trésorier

de France, et trésorier-général de la Bretagne, lorsqu'il fut élu maire de Nantes, le 1er. juillet 1720. Il rendit son administration célèbre par ses soins continuels pour l'embellissement et la salubrité de cette ville, et la commodité de ses habitants. Il fit bâtir la première bourse, aplanir, entourer de murailles, et planter la partie méridionale de la promenade appelée le cours Saint-Pierre. Le fameux embrasement de Rennes, et la peste de Marseille, lui donnèrent occasion d'établir à Nantes des pompes à incendie, et un bureau de santé dont il fut le président. Il fit construire de nouveaux ponts, paver et réparer les anciens, agrandir des places, aligner des rues. Il acheta la grève de la Saulzaie, et y jeta les fondements du quartier qui prit dès-lors le nom d'île Feydeau. Il obtint que les capitaines de navire de la rivière de Nantes, venant de long cours, seraient obligés d'apporter au jardin botanique de cette ville, des plantes et graines médicinales exotiques. Il institua, par actions, une académie de musique, qui fut supprimée douze ans après la mort de son fondateur. Considéré à la cour, honoré du régent, estimé de ses concitoyens, Mellier fut confirmé, dix ans de suite, dans les fonctions annuelles de maire, ce qui n'a jamais eu lieu avant ni après lui; et il mourut dans l'exercice de cette charge, le 29 décembre 1729. Louis XV lui avait donné, en 1726, une médaille d'or, qui portait d'un côté l'effigie de ce prince, et de l'autre celle de la reine. En 1728, le corps municipal lui avait décerné une épée sur laquelle étaient gravées ses armes et celles de la ville. Mellier avait tellement négligé le soin de sa fortune, qu'il fut réduit à solliciter, à l'insu de la communauté, une pension de mille livres, qui lui fut accordée sur les octrois de Nantes. Sa mémoire est plus chère à cette ville par le bien qu'il y a opéré, que par la compilation des *Principaux événements, arrêts, réglements*, etc. de sa mairie, ann. 1733 et suivantes, 8 vol. in-12. On a encore de lui: I. Un *Traité de la Voirie*. II. *Mémoires pour servir à la connaissance des fois et hommages des fiefs de la Bretagne*, Paris, 1714, 1 vol. in-12. III. *Description du tombeau de François II, duc de Bretagne*, 1727, in-8°. A—T.

MELLINI (Jean-Baptiste), cardinal, né en 1403, à Rome, d'une illustre famille, fut pourvu, dès l'âge de sept ans, d'un canonicat de Saint-Jean-de-Latran, par le pape Martin V, qui l'engagea à s'appliquer à l'étude. Il se rendit très-habile dans le droit-canon, et fut député par son chapitre vers Eugène IV, alors à Florence, pour lui faire des représentations au sujet des priviléges de l'église de Latran qu'il avait attaqués. Il parla au pontife avec une fermeté qu'on trouva condamnable; mais les commissaires qu'on lui donna pour examiner sa conduite, le renvoyèrent absous de toute accusation. Nommé à l'évêché d'Urbin, il fut créé cardinal en 1476, et envoyé légat à Milan, après la mort de Galéas-Marie Sforce. Il mourut à Rome, le 20 ou le 24 juillet 1478. C'était un homme très-instruit, et qui joignait aux vertus de son état un grand caractère. B. Platina, qu'il avait soutenu par ses libéralités dans la prison où Paul II l'avait renfermé, a écrit la *Vie* de son bienfaiteur: elle a été insérée par Louis Doni d'Attichy dans les *Flores historiæ Cardinal.*, II, 382 (*Voy.* B. Platina). — Savo Mellini, nonce

en Espagne, fut créé cardinal, en 1681, pour avoir cherché à réfuter la déclaration de Bossuet sur les libertés de l'Église gallicane. Il mourut, le 11 février 1701, à l'âge de cinquante-huit ans. La réfutation dont on vient de parler est imprimée dans un recueil publié par le savant cardinal d'Aguirre, et qui est intitulé : *Autoritas infallibilis et summa cathedræ S.-Petri, extrà et suprà concilia quælibet, atque in totam ecclesiam denuò stabilita, adversùs declarationem nomine cleri gallicani editam*, etc., Salamanque, 1683, in-fol. W—s.

MELLINI (Dominico di Guido), littérateur, né à Florence vers 1540, accompagna, comme secrétaire, Jean Strozzi, député pour le grand-duc au concile de Trente, et, à son retour, fut nommé précepteur de Pierre, l'un des fils de Cosme de Médicis. Il mourut, vers 1610, dans un âge avancé. On cite de cet écrivain : I. *Descrizzione dell' entrata della S. Giovanna d'Austria, regina*, etc.; Florence, 1566, in-4°. II. *Visione dimostratrice della malvagità del carnale amore*, ibid.; 1566, in-4°. C'est un traité de morale que l'auteur dédie à Marie Colonna. III. *Vita del capitano Filippo (chiamato Pippo Spano) conte di Temesvar*, etc., ibid., 1570, in-8°., nouvelle édition augmentée, 1606, in-8°. Il avoue lui-même qu'il ne rapporte que les belles qualités de son héros, et que s'il en a eu de mauvaises, il les a cachées. Ainsi ce n'est point une histoire, mais un panégyrique. IV. *In veteres quosdam scriptores malevolos christiani nominis obtrectatores, libri IV*, ibid., 1577, in-fol. : ouvrage très-rare et recherché, surtout en Allemagne. (*V.* Vogt, *Catalog. historico-criticus.*) V. *Discorso dell' impossibilità del moto perpetuo nelle cose corruttibili*, ibid., 1583, in-8°. VI. *Dell' origine, azioni, e costumi, e lodi di Matilda la gran contessa d'Italia*, ibid., 1589, in-4°.; deuxième édit., 1609, même format. Cette histoire de la comtesse Mathilde fut critiquée assez vivement par D. Benoît Lucchini, religieux de la congrégation du Mont-Cassin, qui publia en 1592 la *Chronique* de la même princesse. Mellini essaya de se justifier par une *Lettre apologétique*, etc., Florence, 1594, in-4°.; mais son ouvrage n'en est pas moins oublié, ainsi que celui de son adversaire, depuis la publication des *Mémoires* de la comtesse Mathilde, par Fiorentini (*V.* Fiorentini, XIV, 155). VII. *Parva; ac parva quædam opuscula*, ibid., 1609 : c'est un recueil de lettres, et de morceaux la plupart ascétiques. Mellini avait composé une *Vie de Marsile Ficin*; mais elle n'a jamais été imprimée, et le manuscrit s'est perdu (*V.* Ficin, XIV, 495). W—s.

MELLO DE CASTRO (Dom Julio), savant portugais, né à Goa, en 1658, était fils du vice-roi des Indes; destiné à l'état militaire, il fit ses premières armes en Asie, et, à son retour en Europe, chercha les occasions de signaler son courage en combattant les ennemis du Portugal. Dom Julio était du nombre des gentilshommes envoyés au-devant du duc de Savoie, fiancé à l'infante : mais des raisons de politique firent échouer ce mariage; et D. Julio, après avoir visité l'Italie, revint à Lisbonne, résolu de s'appliquer sérieusement à l'étude. Il avait alors vingt-quatre ans; il se fit agréger aux différentes sociétés littéraires, où l'on admira souvent la grande

facilité et la merveilleuse fécondité de son esprit. Il fut élu, en 1684, président de la société dite *dos generosos*, et fut désigné l'un des premiers membres de l'académie portugaise, fondée, en 1716, pour maintenir la pureté de la langue. Quelques années après, le roi (Jean V) ayant formé une nouvelle académie pour travailler à l'histoire générale de Portugal, Mello y fut admis, au mois de décembre 1720, et chargé de recueillir les monuments des règnes de Sanche Ier. et Alphonse II, qu'il comptait parmi ses ancêtres. Son application à l'histoire n'avait point éteint en lui le goût de la poésie : il réussissait principalement dans le genre lyrique ; et l'on cite de lui des odes qui eurent le plus grand succès. Le naufrage d'un bâtiment chargé de toutes ses richesses l'avait réduit à un état voisin de la pauvreté : une longue et douloureuse maladie servit encore à faire briller sa résignation et sa piété ; il termina sa vie le 19 février 1721. On cite de cet écrivain : Les *Eloges des illustres Portugais* ; — une *Vie du comte de Galveas*, son oncle, restée imparfaite ; — plusieurs *Pièces de vers*, entre autres, un poème en deux mille strophes, qui contient la Vie de la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de dévotion. On peut consulter l'*Eloge* de Mello, par le P. Jos. Barbosa, clerc régulier, dans le tom. Ier. des *Mém. de l'académ. royale de l'Hist. portugaise*. — François-Manoel DE MELLO, né à Lisbonne, en 1611, après avoir servi avec distinction, fut, par suite de quelques intrigues de cour, emprisonné pendant neuf ans dans le fort de Tores-Velhas. Son innocence ayant été reconnue, il passa au Brésil, et, après divers voyages, revint dans sa patrie, où il mourut le 13 octobre 1666. On connaît de lui : I. *Las tres musas de Melodino*, Lisbonne, 1649, in-4°. ; réimprimé sous ce titre : *Obras metricas*, Lyon ; 1665, in-4°., augmenté d'une deuxième partie. II. *Epanóphoras de varia Historia portugueza em cinco relacoens..... que contem negocios publicos, politicos, tragicos, amorosos, bellicos, triumphantes*, Lisbonne, in-4°., 1660, 1676. — La généalogie de cette illustre maison a été publiée par Caramuel de Lobkowitz, en un volume somptueusement imprimé sous ce titre : *Excellentissima domus de Mello*, etc., Louvain, 1643 et 1653, in-fol. atlant., avec portraits. W—s.

MELLOBAUDÈS, le plus ancien roi Franc qui soit nommé dans l'histoire, ne se trouve cependant pas sur la liste que Trithème a donnée, depuis l'an 440 avant J.-C., d'après l'ancien historien Hunibaud ; mais Ammien Marcellin nous apprend que, du temps de l'empereur Julien, il y avait plusieurs rois Francs, et l'on sait que diverses nations étaient comprises sous ce nom. L'empereur Constance avait un grand nombre de Francs dans sa garde, dont Mellobaudès faisait partie, l'an 354 de J.-C., avec le grade de tribun, *tribunus armaturarum*. Il le conserva sous les empereurs Julien, Jovien et Valentinien ; à la mort de ce dernier, il se trouva revêtu de la dignité de commandant des gardes, *comes domesticorum* ; et il était en même temps roi des Francs. Ce fut en cette dernière qualité qu'il défendit ses états contre Macrien, roi des Allemands. « Ce prince belliqueux, » dit Ammien Marcellin, en parlant de Mellobaudès, « dressa des embûches

» à son adversaire qui y perdit la » vie. Un tel succès lui mérita la con- » fiance de Gratien, successeur de » Valentinien, qui l'associa au comte » Nannienus pour commander son » armée contre les Lentiens, nation » germanique, sur laquelle il rem- » porta une victoire célèbre, l'an » 378. On porte à soixante-dix mille » le nombre des vaincus, et l'on dit » qu'il ne s'en échappa que cinq » mille. » Ammien Marcellin, qui vante le courage de ce Mellobaudès, et l'impatience qu'il avait de combattre, le nomme cinq fois; il écrit deux fois son nom Mellobaudès, et trois fois Mallobaudès, suivant la dernière édition revue par le célèbre Heyne: mais cet historien ne le confond jamais avec Mérobaudès, dont il parle aussi, et que l'abbé Dubos a cru être le même personnage. (*V.* le consul Mérobaudès.) L—a.

MELMOTH (William), jurisconsulte anglais, né en 1666, publia, conjointement avec Peere William, la collection des *Rapports de Vernon* dans la cour de chancellerie, et se fit une réputation par le livre intitulé: *Grande importance d'une vie religieuse*. Walpole, dans ses *Royal and noble authors*, attribue cet ouvrage au premier comte d'Egmont: mais Nicheis (*Anecdotes of Bowyer*) nous apprend qu'il est de Melmoth. On doit dire, comme une preuve de l'estime dont ce livre jouit en Angleterre, qu'après la mort de Melmoth il en a été tiré plus de cent mille exemplaires. Son fils, dont l'article suit, a laissé des *Mémoires* sur la vie de son père, qui mourut le 6 avril 1758. Melmoth était très bienfaisant, et joignait à beaucoup d'instruction une rare délicatesse de sentiments. Après la révolution de 1688, il craignit d'engager sa conscience en prêtant le serment de fidélité au nouveau souverain, et crut devoir consulter, à ce sujet, M. Norris de Bemerton, qui jouissait d'une certaine célébrité; il en résulta une correspondance qui a été publiée dans les *Mémoires* de Melmoth fils. Sans doute que les scrupules de Melmoth cessèrent, puisqu'il parut au barreau en 1693; ce qu'il ne pouvait faire sans prêter le serment de fidélité. — Melmoth (William), fils du précédent, naquit en 1710. Elevé pour le barreau, il fut nommé, en 1756, commissaire des banqueroutes, et passa néanmoins une grande partie de sa vie loin des affaires publiques, soit à Shrewsbury, soit à Bath. Il se fit connaître vers 1742, par des *Lettres* qu'il publia sous le nom de Fitz Osborne, et qui furent admirées pour l'élégance du style et les excellentes observations qu'elles contiennent sur divers sujets de morale et de religion. On vient d'en donner une traduction française anonyme, Paris, 1820, in-8°. En 1747, il publia une *Traduction des lettres de Pline*, 2 vol. in-8°.; elle est regardée comme une des meilleures traductions faites du latin en anglais. Melmoth traduisit, en 1753, les *Lettres de Cicéron à plusieurs de ses amis, avec des remarques*, 3 vol. in-8°. Il avait, avant ce dernier ouvrage, fait une réponse à l'attaque dirigée par Bryant, dans son traité *De la vérité de la Religion chrétienne*, sur les remarques relatives à la persécution de Trajan contre les chrétiens de la Bithynie. Il fut aussi le traducteur des traités de Cicéron, *de Amicitiâ* et *de Senectute*, qui parurent en 1773 et 1777. Il les enrichit de remarques littéraires et philosophiques, dont le mérite a été apprécié. Dans le premier il réfuta lord Shaftesbury, qui

avait regardé comme une omission que le christianisme ne donnât aucun précepte en faveur de l'amitié, et Soame Jenyns, qui avait représenté cette omission comme une preuve de son origine divine. La dernière publication de Melmoth fut les *Mémoires* de son père. Il mourut à Bath, le 15 mars 1799, âgé de 89 ans. Warton, dans une note sur les ouvrages de Pope, regarde la traduction de Pline comme étant du petit nombre de celles qui ont le mieux rendu l'original. Birch, dans sa Vie de Tillotson, fait la même remarque; et cependant Melmoth avait critiqué sévèrement le style de Tillotson. On peut ajouter aux ouvrages de Melmoth, que nous avons cités, des essais poétiques insérés dans les poèmes de Dodsley, *Sur la vie active et retirée*, et *La métamorphose de Lycon et Euphormius*; un *Conte* et une *Epître à Sapho*, insérés dans le poème de Pearch.

D—z—s.

MÉLO, puissant citoyen de Bari, fut l'auteur de la révolution qui, en 1010, chassa les Grecs de l'Appulie, et y appela les Normands. Il était d'origine lombarde, et, suivant Léon d'Ostie, il passait pour le premier et le plus considéré parmi les sujets des Grecs, non-seulement à Bari, mais dans toute l'Appulie. Il ne put supporter l'insolence et les vices des catapans que les empereurs de Constantinople envoyèrent pour gouverner sa patrie. De concert avec Datto, son beau-frère, il fit, en 1010, révolter toute l'Appulie. Les empereurs Basile et Constantin envoyèrent en Italie, pour soumettre les révoltés, des troupes qui formèrent le siége de Bari. Après un mois de résistance, les habitants, dégoûtés des fatigues de la guerre, parlaient de se rendre et de livrer Mélo aux ennemis. Celui-ci s'échappa avec Datto, son beau-frère : il soutint un nouveau siége dans Ascoli; après quoi il se réfugia auprès des princes de Salerne et de Bénévent, dont il demanda vainement l'assistance. Enfin, en 1016, il rencontra, au mont Gargano, une petite troupe de Normands, qui y étaient venus en pélerinage : il leur peignit l'Appulie comme une terre promise, dont leur valeur les rendrait maîtres en peu de temps. Ces pélerins retournèrent en Normandie, pour y rassembler de nouveaux aventuriers. Tous ensemble revinrent, en 1017; Mélo leur fournit des armes, et les conduisit contre le catapan d'Appulie, qu'il vainquit dans deux combats. L'année suivante, il eut encore des succès contre Bugiano, le nouveau général des Grecs; mais, en 1019, il fut battu à Cannes. De deux cent cinquante Normands qui formaient le noyau de son armée, il n'en demeura pas dix en vie; et dans peu de temps il perdit toutes ses conquêtes, qui s'étendaient jusqu'à Téano. N'ayant pu obtenir des secours des princes de Salerne et de Capoue, il passa en Allemagne, auprès de l'empereur Henri II, qu'il sollicita de défendre cette frontière de l'empire d'Occident contre les Grecs. Mais avant qu'il en pût recevoir l'assistance qui lui était promise, il mourut à Bamberg, en 1020.

S. S—t.

MELON (Jean-François), né à Tulle, d'une famille de robe, songea d'abord à suivre le barreau, et vint s'établir à Bordeaux. Son goût pour les sciences le mit en relation avec tous les gens de lettres de cette ville. Il devint l'ame de leur réunion; et ce fut à sa sollicitation que le duc de La Force se déclara le protecteur

de cette société, qui fut érigée en académie, par lettres-patentes du 12 septembre 1712. Melon en fut nommé secrétaire perpétuel. Lorsque le duc de La Force fut appelé au conseil des finances, sous la régence, il fit venir auprès de lui Melon, qui travailla ensuite avec M. d'Argenson, fut inspecteur-général des fermes à Bordeaux, revint à Paris, et fut successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire du régent. Le *Mémoire* de Boindin, *pour servir à l'histoire des couplets de 1710, attribués faussement à M. Rousseau*, publié en 1752, dit que Melon était associé de Malafaire, petit marchand joaillier. Ce n'est pas la seule erreur de ce *Mémoire*. Melon mourut à Paris, le 24 janvier 1738. On a de lui : I. *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale, fragment traduit de l'arabe*, avec des notes, 1729, in-8°.; Rotterdam, 1730, in-12 et in-8°. C'est, dit Lenglet-Dufresnoy, une histoire allégorique de la régence. II. *Essai politique sur le commerce*, 1734, in-12, de 273 pages, divisé en 18 chapitres; seconde édition augmentée de sept chapitres; 1736, in-12; réimprimé en 1761. « C'est, dit Voltaire, l'ouvrage d'un » homme d'esprit, d'un citoyen, » d'un philosophe; et je ne crois » pas que du temps même de M. » Colbert, il y eût en France deux » hommes capables de composer un » tel livre. Cependant il y a bien des » erreurs dans ce bon ouvrage; tant » le chemin vers la vérité est diffi- » cile. » La lettre dans laquelle Voltaire porte ce jugement, fut écrite en 1738, et a depuis été refondue avec une autre. En les réunissant, on leur a donné le titre de : *Observations sur MM. Jean Law, Melon et Du Tot*, etc.; et cet opuscule fait partie de la section de *Politique et Législation*, dans les œuvres du philosophe de Ferney. Du Tot avait publié des *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, 1738, 2 vol. in-12, dans lesquels il combattait quelques opinions de Melon. Voltaire, dans un autre endroit (*Précis du siècle de Louis XV*, chap. III), appelle Melon esprit systématique, très-éclairé, mais chimérique. Enfin l'année suivante (1750), dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, il rappelle encore, « le livre aussi » petit que plein, de M. Melon, le » premier homme qui ait raisonné » en France, par la voie de l'im- » primerie, immédiatement après la » déraison universelle du système » de Law. » Les principes de cet économiste ont trouvé d'autres contradicteurs (*Voy.* Gerbil, XVII, 194). III. *Lettre à madame la comtesse de Verrue, sur l'apologie du luxe*; imprimée dans l'édition des *Œuvres de Voltaire*, à la suite du *Mondain*, satire en vers, dont elle est l'éloge. IV. *Notice sur l'abbé de Pons*, à la tête des Œuvres de cet auteur, dont Melon fut éditeur (*V.* Pons).

A. B—T.

MELOT (Anicet), savant modeste et laborieux, né à Dijon en 1697, fit ses premières études dans sa patrie, et eut le bonheur de compter parmi ses maîtres le P. Oudin, qui devina ses talents, et chercha inutilement à l'attirer dans la société des Jésuites. Lorsqu'il eut terminé ses cours de philosophie et de théologie, il fut conduit par son père à Paris, au collége de Sainte-Barbe, où il trouva de nouveaux motifs d'émulation : il fut ensuite admis au séminaire des *Trente-Trois*, et il en sortit, à l'âge de vingt-quatre ans, avec une connaissance assez étendue de toutes

les sciences qu'on enseignait alors dans les collèges. Obligé de se créer des ressources, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et sut mettre à profit ses loisirs pour perfectionner la sienne. Il acquit une connaissance approfondie des mathématiques, sans que les hauteurs de cette science pussent concentrer les facultés de son esprit; il aimait, au contraire, à les porter sur les différentes branches de l'érudition, où ses travaux s'éclairaient de la diversité de ses études. Il possédait déjà le grec, le latin et l'hébreu : il apprit l'italien et l'anglais, afin de pouvoir lire les bons ouvrages écrits dans ces deux langues; et il s'appliqua en même temps à la jurisprudence, où il fit de rapides progrès. Il avait été reçu avocat au parlement; mais il retourna, en 1732, à Dijon, pour donner des soins à son vieux père, veuf et privé de ses autres enfants. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il revint à Paris, et se logea au collége de Reims, afin de pouvoir subsister de son modique revenu. Il fut admis en 1738 à l'académie des inscriptions, sans avoir sollicité cet honneur; et il succéda, en 1741, à l'abbé Sevin, dans la place de conservateur de la bibliothèque du Roi. Les devoirs que lui imposait cette place étaient des plaisirs; il les remplit avec une ardeur qui ne lui permit pas de s'apercevoir que l'excès du travail altérait sa santé. Une attaque d'apoplexie l'enleva aux lettres le 20 septembre 1759, à l'âge de 62 ans. Il a publié le *Catalogue des manuscrits*, 1739-1744, 4 vol. in-fol. (le 1er. avec Fourmont), et a rédigé le sixième volume du *Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque du Roi*, contenant le *droit canonique*. Il a eu part, avec Sallier et Caperonnier, à l'édition de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, faite sur un ancien manuscrit, et a composé le glossaire des mots devenus inintelligibles pour le commun des lecteurs (*V.* Joinville, XXI, 600). Enfin on a de lui : Plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*. — *Recherches sur la vie d'Archimède*, pour servir à l'histoire des mathématiques, t. XIV. — *Dissertation sur la prise de Rome par les Gaulois*, tom. XV. Il y fait voir, contre l'assertion de Tite-Live, que le Capitole céda, comme la ville de Rome, aux armes gauloises. — *Mémoires sur les révolutions du commerce des îles Britanniques*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'expédition de Jules-César, tom. XVI, XVIII et XXIII. On trouvera l'*Éloge* de Melot, par Le Beau, dans le même *Recueil*, t. XXIX.

W—s.

MELUN (Charles de), seigneur de Normanville, et grand-maître de France, issu de l'une des plus illustres maisons du royaume, parvint, au commencement du règne de Louis XI, au plus haut degré de la faveur et de la puissance. Il s'adonna tellement au plaisir et à la mollesse qu'on l'appelait le sardanapale de son temps. Il était gouverneur de Paris et de la Bastille, lors de la guerre du *bien public*; sa conduite, dans ces circonstances délicates, lui fit perdre la confiance du soupçonneux monarque. Après avoir commis l'imprudence de s'opposer à une sortie que le maréchal de Loheac voulait faire pendant la bataille de Montlhéri, il ne sut pas empêcher l'évêque et d'autres habitants d'entrer en négociation avec les chefs de la ligue, en l'absence du roi. On remarqua encore

que les portes de la Bastille étaient restées ouvertes, du côté de la campagne, pendant une attaque des assiégeants ; et l'on s'aperçut même que l'artillerie de cette forteresse avait été enclouée. Louis XI, qui se trouvait alors environné d'ennemis et dans un extrême embarras, dissimula son ressentiment, et se contenta de priver Melun de ses emplois. Celui-ci se retira dans ses terres, et crut que sa disgrace se bornerait à cette privation ; mais Louis XI ne pouvait oublier de pareils torts : il fit rechercher plus tard, de la manière la plus scrupuleuse, toutes les fautes de son ancien favori ; et il résulta de cette enquête que Melun avait entretenu des liaisons secrètes avec les chefs de la ligue, et surtout avec le duc de Bretagne. Le cardinal La Balue, qui lui devait sa fortune, se montra un des plus acharnés à le poursuivre. Enfin le terrible prevôt Tristan eut ordre de l'arrêter, et de l'enfermer dans le château Gaillard, en Normandie : son procès fut instruit ; et, comme il refusa d'abord d'avouer ses torts, on lui fit subir la question. Interrogé sur ses relations avec les princes ligués, il déclara qu'il en avait reçu l'autorisation du roi. Cette réponse obligea les commissaires à consulter le monarque ; mais Louis XI répondit qu'il n'avait jamais donné de semblables autorisations, et que depuis long-temps il était fort mécontent de Melun. Ce fut pour celui-ci un arrêt de mort ; on le conduisit sur la place du petit Andeli, où il eut la tête tranchée (20 août 1468). Un auteur contemporain assure que le bourreau le manqua au premier coup, et qu'ayant le col à moitié coupé il se releva, et dit tout haut qu'il n'avait pas mérité la mort, mais que puisque c'était la volonté du roi, *il la prenait en gré* ; qu'après ces mots il se remit à genoux et reçut le coup mortel. Ses biens furent confisqués ; et la plus grande partie en fut restituée au comte de Dammartin, dont il avait lui-même recueilli les dépouilles de la manière la plus scandaleuse lors de la disgrace de ce général. La famille de Charles de Melun existe encore dans la personne du vicomte de Melun, baron de Brametz. M. de Melun, dont le mariage secret et la mort tragique ont fourni, à madame de Genlis, le sujet de sa Nouvelle historique de *Mademoiselle de Clermont*, appartenait également à cette maison.

M—o j.

MELVIL (Sir Jacques), historien, descendait d'une famille honorable d'Écosse, et naquit à Halhill, dans le Fifeshire, en 1534. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, la reine régente d'Écosse chargea Jean de Montluc, évêque de Valence, et ambassadeur de France, de l'emmener dans ce pays pour être placé en qualité de page, auprès de sa fille Marie, alors promise au Dauphin. Arrivé à Paris, Montluc mit le jeune Melvil dans une pension, et lorsque son éducation fut terminée, il le décida à entrer au service du connétable de Montmorenci, (1549), qui le demanda à la reine, d'après la haute idée qu'il avait conçue de ses talents. Melvil resta auprès du connétable pendant neuf années ; et il fut initié dans tous les secrets de l'État ; il l'accompagna dans toutes ses expéditions, et fut blessé à ses côtés à la bataille de Saint-Quentin. Peu de temps après, Melvil, auquel le connétable avait fait accorder une pension du roi, ayant été chargé d'une mission en Écosse, et trouvant à son retour son protecteur disgracié, de-

manda un congé pour voyager. Il se rendit en Allemagne, où il fut retenu par l'électeur Palatin, qui le garda à sa cour pendant trois ans, et lui confia différentes missions. Après ce temps, Melvil poursuivant son dessein de voyager, visita Venise, Rome, et les plus fameuses villes d'Italie. Il retourna par la Suisse à la cour de l'électeur, y trouva des ordres de la reine Marie, qui avait pris possession de la couronne d'Écosse, après la mort de François II son mari, et il partit pour aller la rejoindre. Catherine de Médicis lui offrit, à la même époque, la place de gentilhomme de la chambre du roi, avec une forte pension pour résider à sa cour, parce qu'elle croyait de son intérêt de se mettre bien avec les princes protestants d'Allemagne, et qu'elle savait que Melvil était par ses liaisons avec eux, la personne la plus capable de réussir : mais il refusa ses offres. A son arrivée en Écosse, en 1561, il fut nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre de la reine, et fut employé par elle dans les affaires les plus délicates, jusqu'à l'époque de la malheureuse détention de cette princesse à Lochleven. Il s'acquitta de toutes ces fonctions avec autant d'intelligence que de fidélité; et, d'après ce qu'il rapporte lui-même, on peut penser que si elle avait suivi ses avis, elle eût évité une partie des malheurs qui l'accablèrent. Melvil entretint une correspondance en Angleterre, en faveur du droit de Marie à la succession de la couronne de ce royaume; mais après la découverte du funeste attachement de la reine pour Bothwell, qu'elle épousa après l'assassinat de son mari, il crut devoir lui adresser les remontrances les plus fortes. Non-seulement elle les dédaigna, mais elle les communiqua à Bothwell; ce qui rendit les tentatives de Melvil inutiles, et le força de s'évader pour échapper à la fureur du nouveau roi. Il obtint ensuite la confiance particulière des quatre régents qui gouvernèrent successivement le royaume, et fut chargé par eux des négociations les plus importantes, malgré le tort qu'il avait à leurs yeux de s'être déclaré pour Jacques VI, après l'emprisonnement de Marie. Lorsque ce prince prit en main les rênes du gouvernement, Melvil lui fut spécialement recommandé par la reine, alors prisonnière en Angleterre, comme un homme très fidèle et capable de lui rendre de bons services. En conséquence, Jacques le fit membre de son conseil privé, gentilhomme de sa chambre, etc. Melvil conserva toujours sa faveur auprès du roi, qui, désirant l'emmener avec lui en Angleterre, à la mort de la reine Élisabeth, lui promit un avancement considérable : mais trop avancé en âge et voulant se retirer des affaires, il pria sa Majesté de l'excuser. Il crut devoir néanmoins offrir ses hommages à ce souverain, et se rendit en Angleterre, où il fut bien accueilli. Il retourna ensuite en Écosse, et mourut bientôt après en 1606. Ses *Mémoires* furent trouvés dans le château d'Édimbourg, en 1660, mais en assez mauvais état. Ils passèrent entre les mains de sir James Melvil d'Hallhill, son petit-fils, qui les remit à George Scott. Celui-ci les publia en 1683, in-fol., sous le titre de *Mémoires de Jacques Melvil d'Hallhill*, contenant un récit impartial des événements les plus importants du dernier siècle, plus *particulièrement relatifs aux royaumes d'Angleterre et d'Écosse*, sous les *règnes d'Élisabeth, de Marie*,

reine d'Écosse, et du roi Jacques; dans toutes lesquelles affaires l'auteur a personnellement et publiquement participé. Malgré quelques erreurs qu'il faut attribuer à l'âge avancé de l'auteur, ces Mémoires sont très-estimés. Ils ont été souvent réimprimés, et traduits en français, par G. D. S., la Haye, 1694, 2 vol. in-12, et Paris, 1695, 2 vol. in-18. D—z—s.

MELVILLE (Henri Dundas, vicomte), homme d'état anglais, naquit vers l'année 1741. Il descendait d'une branche cadette de la famille écossaise de Dundas, et était le plus jeune fils de Robert Dundas, lord-président de la cour de session, en Écosse. Élevé à l'université d'Édimbourg, et destiné à suivre la profession d'avocat, il fut admis membre de la faculté de droit, en 1763, et se fit bientôt distinguer au barreau, où ses talents lui obtinrent une clientelle considérable. Après avoir été assesseur des magistrats d'Édimbourg, il devint successivement avocat-député et procureur-général d'Écosse. En 1775, sous l'administration de lord North, il succéda à James Montgommery dans l'emploi de lord avocat d'Écosse, qu'il conserva jusqu'en 1783. En mars 1777, il avait été nommé garde-adjoint du sceau (*signet*) d'Écosse. Depuis sa nomination à l'office de lord avocat, il cessa de fréquenter le barreau, et se consacra tout entier aux affaires publiques. Il fut choisi pour représenter au parlement la ville d'Édimbourg, qui le nomma constamment jusqu'à ce qu'il fût élevé à la pairie. Porté au parlement, dans l'origine, par le parti de l'opposition, il ne tarda pas néanmoins à se joindre à celui du ministère, et devint un des plus zélés défenseurs des mesures de lord North pendant la guerre d'Amérique. Quoiqu'il soit rare de voir les orateurs du barreau briller à la chambre des communes, Dundas, qui n'avait pas borné son éducation à l'étude des lois et à la connaissance de leurs minutieuses pratiques, parut avec éclat dans l'assemblée de la nation. Il y parla fréquemment; et malgré un début sans grâce, et son dialecte provincial, il fut toujours écouté avec la plus grande attention, à cause de sa manière claire et précise d'exposer les faits, et de la vigueur de son argumentation. Lorsque la chute du ministère de lord North fut regardée comme inévitable, Dundas résolut de se rendre si complètement maître de quelqu'une des grandes branches de l'administration, que, quelque changement qui survînt, son secours fût jugé trop important pour être dédaigné, et son opposition trop redoutable pour être provoquée. Il s'attacha donc à connaître à fond les affaires de l'Inde, qui occupaient tous les esprits depuis les revers éprouvés par les Anglais dans l'Amérique septentrionale; et il se fit nommer président du comité secret, qui avait été élu sur la proposition du ministère lui-même, pour rechercher les causes de la guerre du Carnate, et de la situation défavorable des possessions britanniques dans cette contrée. Quoique le rapport qu'il fit sur ce sujet ne pût faire passer le bill qu'il proposa, il n'en laissa pas moins dans les esprits une haute idée de ses talents; et il fut recherché par les divers ministères qui succédèrent à celui de lord North. En 1782, il fut admis au conseil privé, et nommé trésorier de la marine, sous l'administration de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne; et il continua d'exercer cet emploi et de défendre les mesures

du gouvernement jusqu'à la dissolution de ce ministère. Il fut sans emploi pendant la courte administration, dite de la coalition (1), et parut au premier rang des adversaires du fameux bill de l'Inde (*East-India bill*), mesure qui occasionna le renversement du parti qui l'avait proposée. Dundas déploya, dans cette circonstance mémorable, une connaissance profonde des affaires de la compagnie des Indes-Orientales, résultat de ses longues études et de ses laborieuses recherches. Dans le mois de décembre 1783, William Pitt étant devenu premier ministre, Dundas fut rappelé au poste qu'il avait précédemment occupé, et fut nommé en même temps président du corps du contrôle, sous le nouveau système adopté pour l'Inde. Il prouva sa reconnaissance au premier ministre, en se montrant l'ardent défenseur de son administration. Il en donna surtout des preuves, lorsqu'en 1788, la maladie mentale du roi fit mettre sur le tapis l'importante question de la régence, qu'il concourut à faire rejeter. Les services qu'il avait rendus firent ajouter à ses nombreuses places celle de principal secrétaire-d'état pour le département de l'intérieur (1791). Il en remplit les devoirs avec autant d'énergie que d'habileté. On lui attribue le système des volontaires, qui contribua à élever l'esprit public en Angleterre, pendant une époque remplie de difficultés et de dangers. Par un nouvel arrangement avec le parti Whig, le duc de Portland ayant été admis dans l'administration (1794), Dundas lui résigna le département de l'intérieur, et devint secrétaire d'état de la guerre. Il était aussi, à cette époque, lord du sceau-privé et gouverneur de la banque d'Écosse. Dundas exerçait, dans son pays natal, un patronage tellement étendu, que personne peut-être avant lui n'avait obtenu autant d'influence: des esprits exercés la regardaient même comme très-dangereuse dans les mains d'un seul particulier. Pendant plusieurs années, il fut l'ami intime et le coadjuteur de Pitt, et prit une part active dans toutes les mesures importantes de son administration. Les détails de ces mesures et de la conduite de Dundas, à cet égard, appartiennent plutôt à l'histoire du temps qu'à une notice biographique: nous devons nous borner ici à tracer sommairement les événements de sa vie, et les traits les plus marquants de son caractère (1). Lors de la retraite de Pitt, en 1801, Dundas résigna aussi ses emplois. En 1802, sous l'administration de M. Addington, depuis lord Sidmouth, il fut élevé à la pairie, avec les titres de vicomte Melville (2) et de baron Dundas. Le der-

(1) On l'appelait ainsi parce qu'elle était formée de la réunion des partisans de Fox et de ceux de lord North, auparavant adversaires prononcés.

(1) Nous croyons devoir cependant rappeler ici en peu de mots les principales mesures auxquelles il coopéra. Dans les commencements de la révolution de France, il combattit avec talent l'opposition dans toutes les discussions auxquelles donna lieu la guerre contre ce pays; il défendit ensuite les jugements de la haute-cour d'Écosse, qui condamnèrent Thomas Muir, Margarot et autres rebelles. Il déclara, en janvier 1793, qu'il n'avait jamais entendu qu'on forçât la France à rétablir la monarchie; mais bien à ce qu'on la réduisît de manière à pouvoir traiter avec elle conformément à l'ancien système politique de l'Europe. Il fit, en 1797, une violente sortie contre les clubs anglais; il contribua, en 1799, à la réunion parlementaire de l'Irlande, et proposa des mesures sévères contre le parti qui prenait le titre d'*Irlandais-unis*. En 1800, il défendit l'expédition de Hollande, attaquée par Sheridan, et observa, relativement aux affaires de France, que depuis le 18 brumaire (9 novembre 1799), les personnes seules avaient changé; mais que les principes révolutionnaires dominaient toujours dans ce pays. Quelque temps après, il insista au parlement pour le maintien de l'alliance avec l'Autriche, et réfuta les objections du parti de l'opposition contre les expéditions du Ferol et de Cadix.

(2) Miss Rennl, qu'il avait épousée pendant qu'il exerçait la profession d'avocat, était héritière de la

nier poste qu'il occupa dans la haute administration, fut celui de premier lord de l'amirauté, auquel il fut élevé, à la place de lord Saint-Vincent, lorsque Pitt prit les rênes du gouvernement, en 1804. Ce fut dans l'administration du département de la marine, que Melville encourut de graves reproches sur l'emploi des deniers publics restés dans ses mains; ce qui donna lieu à sa mise en jugement, devenue une cause célèbre par les circonstances qui l'accompagnèrent, et par les talents de ses adversaires et de ses défenseurs (Fox et Pitt). Accusé de malversasation devant la chambre des communes, il fut d'abord obligé de résigner tous ses emplois, et fut rayé de la liste des conseillers du roi, quoique vivement défendu par Pitt. Toute l'influence de ses amis se réduisit à empêcher qu'il ne fût jugé par les tribunaux ordinaires. Traduit, en conséquence, devant la chambre des pairs, en avril 1806, il fut acquitté le 12 juin, à une assez grande majorité. Il reprit sa place dans le conseil privé; mais il n'occupa plus d'emploi. Il prit quelquefois part aux débats de la chambre des pairs: en 1807, il parla contre le bill d'émancipation des catholiques, et s'appuya de l'autorité de Pitt, qu'il nommait *son étoile polaire*. Trois ans après, il présenta une motion pour recommander l'emploi d'une nouvelle espèce de vaisseaux de transport armés (*troop-ships*), pour l'usage des troupes. Depuis cette époque, lord Melville, qui résidait presque toujours en Ecosse, ne parut plus sur la scène politique. Il mourut subitement dans la maison de Robert Dundas, son neveu, lord premier baron de l'échiquier, le 27 mai 1811. On attribua sa fin à la douleur qu'il ressentit de la perte de son ancien ami, le président Blair, qui précéda la sienne seulement de peu de jours. Lord Melville était d'une taille élevée et bien proportionnée, et d'une constitution robuste. Dans sa vie politique, il se fit remarquer par une grande capacité dans les affaires, par l'attention infatigable qu'il apportait aux moindres détails des mesures adoptées par le gouvernement, et par une conduite ferme et décidée. Pendant qu'il exerçait les emplois de trésorier de la marine et de premier lord de l'amirauté, on lui attribua de grandes améliorations dans l'intérêt du service, particulièrement en ce qui concerne le paiement des gages des marins, qui furent acquittés depuis avec une grande régularité. Dans le parlement, il avait une éloquence claire, précise et vigoureuse; c'était celle d'un orateur qui joignait, à des talents naturels du premier ordre, un goût épuré par l'étude des classiques et beaucoup d'instruction: ses discours produisaient l'effet qu'il en attendait, plutôt par la force du raisonnement et l'assurance avec laquelle il émettait son opinion, que par les formes oratoires ou les grâces du style; car il semblait mépriser les ornements de l'éloquence, et aimait à frapper, dès le début, son auditoire, de l'objet qu'il avait en vue. Le pouvoir politique était sa passion; et le tourbillon des affaires publiques était l'élément dans lequel il aimait à se mouvoir. Dans la vie privée, lord Melville était gai, aimable, peut-être un peu trop prodigue d'argent: il aimait à rendre service, et savait conserver ses nombreux amis. Il est auteur de plu-

terre de Melville, dont il prit le nom lorsqu'il fut nommé pair.

sieurs brochures politiques, qui se font remarquer par beaucoup de bon sens et une profonde connaissance des affaires : I. *Substance d'un Discours* prononcé, le 23 avril 1793, dans la chambre des communes, *Sur le Gouvernement anglais et le Commerce dans les Indes-Orientales*, Londres, 1813, in-8°. II. *Lettre* au président de la cour des directeurs de la compagnie des Indes-Orientales, *Sur le Commerce libre avec l'Inde*, Londres, 1813, in-8°. III. *Lettre* au très-honorable Spencer Perceval, *Sur l'Établissement d'un arsenal naval à North-fleet*, Londres, 1810, in-4°. D—z—s.

MEMMI (Simon). *V.* Martini.

MEMMO (Tribuno), doge de Venise, succéda, en 979, à Vital Candiano ; il était riche, mais peu propre à gouverner. On vit éclater sous son règne les factions des Caloprini et des Morosini ; il seconda les premiers ; et alluma ainsi une guerre civile dans Venise. Memmo fut sur le point d'attirer aussi contre les Vénitiens les armes d'Othon II, la faction qu'il persécutait ayant recouru à cet empereur ; mais la mort d'Othon, en 983, sauva la république de cette attaque dangereuse. Le doge cependant parut alors avoir changé de parti : c'étaient les Caloprini qui étaient exilés à cette époque ; et lorsqu'ils furent rappelés, en 988, trois d'entre eux furent assassinés par ordre du doge. Tribuno Memmo mourut en 991, peu regretté des Vénitiens. Pierre Orséolo II lui succéda. S. S—1.

MEMNON, célèbre général Perse, était frère de Mentor, de Rhodes, qui livra la ville de Sidon à Artaxercès-Ochus, et l'aida ainsi à se rendre maître de la Phénicie. (*V.* Artaxercès, II, 544.) Memnon avait pris part à la révolte d'Artabaze, son beau-frère, contre Ochus, et s'était réfugié avec lui dans la Macédoine. Mentor obtint sa grâce, et le fit venir à la cour d'Ochus, qui lui donna de l'emploi dans ses troupes. Il continua de servir sous Darius, qui lui confia le commandement de toute la côte de l'Asie. A l'approche d'Alexandre, il conseilla à Darius de ne point hasarder un combat dont le succès était incertain, mais de se retirer devant l'ennemi, en ruinant le pays afin de lui ôter les moyens d'y subsister. Cet avis si sage fut écarté par les autres généraux, qui reprochèrent à Memnon de vouloir traîner la guerre en longueur, pour se rendre nécessaire. Les Perses furent défaits au passage du Granique, comme l'avait prévu Memnon : après avoir combattu avec courage dans cette fatale journée, il se retira à Milet, qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité ; mais les brèches faites aux murailles ne lui laissant plus l'espoir de sauver cette ville, il permit aux habitants de capituler, et se réfugia, avec le reste de ses troupes, dans Halicarnasse, qu'Alexandre vint assiéger aussitôt. Memnon déploya dans la défense de cette place toutes les ressources du courage, toutes les combinaisons du génie ; mais prévoyant qu'une résistance plus longue serait inutile, il fit embarquer ses soldats et les habitants avec leurs richesses, et les transporta dans l'île de Cos. Ce fut alors qu'il engagea Darius à porter la guerre dans la Macédoine, afin d'obliger Alexandre de renoncer à ses conquêtes pour défendre son royaume. Darius approuva ce plan, et abandonna à Memnon le commandement de la flotte et des troupes chargées de cette expédition. Ce général s'empara aussitôt

des îles de Chio et de Lesbos ; mais tandis qu'il était occupé au siége de Mitylène, il tomba malade, et mourut vers l'an 333 av. J.-C. : la perte de ce grand capitaine entraîna la ruine de la Perse, qu'il pouvait seul sauver. Barsine, veuve de Memnon, étant tombée au pouvoir d'Alexandre, lui inspira une violente passion ; elle en eut un fils qui fut nommé Hercule. W—s.

MEMNON, historien, d'Heraclée, ville du Pont, florissait dans le premier ou le second siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé une Histoire des tyrans d'Héraclée, dont il ne reste que les fragments que Photius a insérés dans sa *Bibliothèque*. On pourrait supposer, d'après le court avertissement dont Photius a fait précéder son analyse, qu'elle commence au cinquième livre de l'Histoire de Memnon ; mais elle ne commence réellement qu'au neuvième, par la vie de Cléarque, et elle finit au seizième, à la mort de Brithagoras, que les Héracléens avaient envoyé en ambassade près de César. Photius nous apprend que Memnon avait poussé son histoire jusqu'au vingt-quatrième livre, mais qu'il n'a jamais pu se procurer les huit derniers. Les *Fragments* de Memnon contiennent une infinité de particularités curieuses, et suffisent pour faire regretter vivement la perte de son ouvrage. Henri Estienne les a publiés le premier, en grec, avec les *Extraits* de Ctésias et d'Agatharchide, Paris, 1557, in-8°. ; et avec la traduction latine de Laur. Rhodoman, Genève, 1564, même format. André Schott a conservé cette version dans l'édition qu'il a donnée de la *Biblioth.* de Photius (*V.* ce nom). Les Fragments de Memnon ont été réimprimés en grec et en latin, Helmstadt, 1592, in-4°., et avec une nouvelle trad. latine de Rich. Bret, Oxford, 1597, in-4°. ; mais toutes les éditions de cet ouvrage ont été effacées par celle que vient d'en donner M. Conrad Orellius, à Leipzig, en 1816, sous ce titre : *Memnonis Heracleæ Ponti historiarum excerpta servata à Photio, gr. cum vers. latinâ Laur. Rhodomanni ; accedunt scriptorum Heraclæorum Nymphidis, Promathidæ et Domitii Callistrati fragmenta*, etc. L'abbé Gédoyn a donné une traduction de l'*Histoire d'Heraclée par Memnon*, dans les *Mémoires* de l'acad. des inscriptions, tom. XIV, p. 279-333, avec quelques notes critiques. J. Paulmier de Grentemesnil a publié des Observations philologiques sur les Fragments de Memnon, dans ses *Exercitationes ad optimos auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4°. W—s.

MENA (Don Juan de), poète qui a conservé le surnom de l'*Ennius castillan*, a passé pour l'un des plus grands génies de son temps. Né à Cordoue, en 1412, il acheva ses études à l'université de Salamanque, et se rendit en Italie, où la lecture des ouvrages du Dante développa son goût pour la poésie. Il avait malheureusement plus d'érudition que de talents ; et ses compositions ne sont guère que des copies très-inférieures au modèle qu'il avait choisi. L'ouvrage le plus célèbre de Mena est le *Labyrintho*, poème en vers *de Arte Mayor*, connu aussi sous le nom de *Las trecientas Coplas*, du nombre des stances dont il est composé. Dès le début, l'auteur annonce qu'il se propose d'immortaliser les grandes vertus, de vouer à l'opprobre les grands crimes, et de montrer l'irrésistible puissance du

destin ; bientôt après il s'égare, à l'exemple du Dante, dans un monde allégorique, où il rencontre une femme d'une beauté merveilleuse, qui s'offre à lui servir de guide. Cette femme est la Providence : elle le conduit vers trois grandes roues, dont deux sont immobiles, tandis que l'autre est dans un mouvement continuel. Ces trois roues représentent le passé, le présent et l'avenir. Les hommes tournent avec la roue du présent, qui, dans ses révolutions, obéit aux sept planètes (1). Mena a su amener d'une manière assez heureuse les louanges de ses plus illustres compatriotes ; et ce fut ce qui assura le succès de l'ouvrage. Le marquis de Santillane, son rival de talent (*V.* Iniigo-Lopès de Mendoza), se déclara son protecteur, et le fit connaître d'Alvare de Luna, le puissant favori de Jean II (*V.* Luna). Il fut accueilli à la cour, mis au nombre des historiographes chargés de recueillir les annales de l'Espagne, et mourut comblé de biens et d'honneurs, à Guadalaxara, en 1456, âgé de quarante-quatre ans. Le généreux marquis de Santillane lui fit élever un tombeau. Mena a conservé des admirateurs en Espagne, à cause de son enthousiasme patriotique ; et ses ouvrages y sont recherchés des curieux. La plus ancienne édition de ses *Œuvres* est celle de Saragoce, 1509, in-fol. de 130 feuillets à trois colonnes, dont il y a un exemplaire dans la bibliothèque de Wolfenbuttel ; on recherche aussi celle de Séville, 1520, in-fol. (2) La bibliothèque du Roi en possède une édition de Tolède, 1548, même format. Parmi les éditions postérieures, les plus estimées sont celles d'Anvers, 1552, in-8°., avec un commentaire très-ample de Fernand Nunnez, ou Nonius ; et Salamanque, 1582, in-8°., avec de courtes notes de Sanctius, que Grég. Mayans trouve utiles et instructives. Les bibliographes citent encore celles de Séville, 1528 ; Tolède, 1540, in-fol. ; Alcalà, 1566, in-8°. ; Valladolid, 1640, in-fol. Le poème de *Las trecientas Coplas* a été imprimé plusieurs fois séparément ; les éditions de Séville, 1496, in-4°., et 1499, in-fol., caract. goth., sont très-rares, et d'un prix assez élevé. M. Sismondi en cite une édition de Tolède, 1547, accompagnée d'un commentaire (probablement celui de Nunnez) diffus et fastidieux ; peu d'ouvrages, ajoute-t-il, me paraissent plus difficiles à lire, et plus ennuyeux (*V.* l'*Hist. de la littérat. du Midi*, t. III, ch. XXV). Ce poème offre cependant des beautés réelles : mais elles ont été exagérées par la plupart des critiques espagnols ; et si on ne peut refuser à Mena une chaleur et une éloquence véritables dans tous les morceaux qui lui ont été dictés par l'orgueil national, on doit convenir aussi que toutes les autres parties de son ouvrage sont surchargées d'ornements de mauvais goût, et défigurées par une fausse érudition, et par un style qu'il s'était créé pour donner plus de pompe et plus de force à la langue poétique. Le roi Jean avait témoigné le désir que Mena ajoutât soixante-cinq *stances* à son poème, afin que la correspondance du nombre des

(1) Les curieux trouveront une excellente analyse de ce poème dans l'ouvrage de M. Bouterweck, cité à la fin de l'article. On n'a rien pu faire de mieux que d'en emprunter plusieurs passages pour donner une légère idée de cette célèbre composition.

(2) Cette éd. en car. goth., contient les *Trecientas* avec les stances ajoutées, quelques chansons, et enfin le poème de la *Coronacion*, avec le long commentaire de Fern. Nunnez, sur toutes ces pièces.

stances à celui des jours de l'année donnât une beauté de plus à l'ouvrage. Mena obéit ; mais il n'avait encore fait que vingt-quatre de ces stances lorsqu'il mourut : elles ont été insérées dans le *Cancionero general*, et dans les différentes éditions de ses *Œuvres*, qu'on a citées. On distingue parmi ses autres productions : *La Coronacion*, poème qu'il avait composé pour le couronnement poétique du marquis de Santillane, son Mécène, Tolède, 1504, in-4°. ; des *Chansons amoureuses* ; des *Pièces fugitives* ; enfin un poème resté imparfait, qu'il avait intitulé : *Traité des Vices et des Vertus* (*V.* l'*Hist. de la littérature espagnole*, par M. Bouterweck, trad. en fr., t. 1er., 160-68). Pour remplir ses fonctions d'historiographe, il avait écrit : *Memorias de algunos linages antiquos e nobles de Castilla*, dont un beau manuscrit était conservé dans la bibliothèque du marquis de Mondejar (*V.* Nic. Antonio, et Frankenau, p. 231). W—s.

MENÆCHME, statuaire grec, a dû fleurir vers la LXXVe. olympiade, puisque, selon Pline, il fut antérieur de quelques années à Callon d'Egine et à Canachus de Sicyone ; toutefois, cette indication laisse encore quelque difficulté ; car le même auteur fait vivre Canachus dans la LXXXVe. olympiade, tandis que tous les faits qui concernent Callon d'Égine le placent au moins 40 ans plutôt. Ce n'est donc que d'une manière incertaine qu'on peut établir l'âge de Menæchme : il était de la ville de Naupacte, ainsi que Soïdas, son contemporain et son collaborateur. Tous deux s'étaient illustrés par une statue de Diane Laphyra, placée dans le temple de cette déesse, à Calydon ; elle était en habit de chasse et fabriquée en or et en ivoire. Sous le règne d'Auguste cette statue fut transportée à Patrea, en Arcadie, et y devint l'objet d'un culte public qu'on lui rendait encore au temps de Pausanias. Menæchme avait écrit, sur les principes de son art, un ouvrage qui ne nous est point parvenu. L—s—e.

MÉNAGE (Matthieu), l'un des membres distingués du clergé français au quinzième siècle, naquit dans le Maine, en 1388, sous le règne de Charles VI. Il fit à Paris ses humanités et sa philosophie, fut reçu maître-ès-arts à vingt ans, exposa la doctrine d'Aristote avec applaudissement dans une des chaires de l'université, et fut nommé recteur de ce corps en 1417. Préférant une carrière qui le mettait moins en évidence, et qui le fixait au milieu de sa famille, il accepta une place de chanoine-théologal de l'église de Saint-Maurice à Angers, où il ouvrit un cours de théologie. Le chapitre et l'évêque de cette ville le choisirent avec deux autres députés pour les représenter au concile de Bâle, en 1432. Il soutint devant cette assemblée les prétentions de l'université d'Angers, à laquelle il fit maintenir la préséance sur l'université d'Avignon, prit une place honorable entre les pères du concile par ses lumières et son talent pour la parole, et fut l'un des deux orateurs qu'ils envoyèrent à Florence vers le pape Eugène IV, pour requérir la mise à exécution des décrets du concile, et l'abolition des annates et des évocations de procédures à la cour de Rome. Matthieu Ménage entretint encore le pape de la réunion de l'église grecque à la communion romaine, et des abus qu'entraînaient les indulgences. Il fut chargé lui-même de la distribution de ces se-

cours spirituels, par ses collègues de Bâle ; et, sa mission terminée, il revint, en 1437, à Angers, où il se livra aux travaux de l'enseignement et de la prédication ; harangua Isabelle, reine de Sicile, fut envoyé à René d'Anjou son époux, et demeura constamment en possession de conduire les intérêts de son chapitre. Il se rendit à Bourges, en 1444, pour assister au concile qui devait s'y tenir, mais qui fut abandonné. Matthieu Ménage mourut à Angers, le 16 novembre 1446. Sa famille devint recommandable dans la robe ; et Gilles Ménage, dont l'article suit, n'a pas oublié le chanoine-théologal, en recueillant les titres d'illustration des siens. F—T.

MÉNAGE (Gilles), savant bel-esprit, appelé par Bayle le *Varron* du XVIIe siècle, naquit à Angers, le 15 août 1613. Ses études, surveillées par son père, avocat du roi au bailliage, firent autant d'honneur aux soins de l'un qu'à la capacité de l'autre. Une mémoire remarquable, jointe à une grande avidité de savoir, et qui dominait toutes ses autres facultés, semblait l'appeler de préférence aux succès de l'érudition, vers laquelle se portait encore presqu'exclusivement le génie littéraire ; aussi crut-il, en se livrant à l'étude du droit, satisfaire à-la-fois la volonté paternelle et donner carrière à son goût ; car la jurisprudence, comme on l'entendait alors, était au moins autant du ressort de l'érudition que du raisonnement. Ménage prit donc la robe d'avocat en 1632, et fit ses débuts à Angers ; il les continua au parlement de Paris, et y prêta sa voix à Sengebère (1), son ancien professeur, qui voulait mettre ordre à la conduite scandaleuse de sa femme. Son talent chercha un nouveau théâtre aux grands jours tenus à Poitiers ; là, il se dégoûta du barreau, et reparut dans sa ville natale. Son père, qui ne voulait pas le voir renoncer à la carrière judiciaire, persuadé que les ennuis attachés au soin de faire valoir de minces intérêts l'en éloignaient seuls, se démit de sa charge en sa faveur. Ménage avait d'autres vues ; il attendit cependant qu'il fût de retour à Paris pour renvoyer les provisions d'avocat du roi à son père, qui s'en tint offensé, comme si on lui eût *rendu un mauvais office*. C'est ainsi que le fils plaisantait sur la colère paternelle : elle s'apaisa par l'entremise de l'évêque d'Angers ; et Ménage s'engagea dans l'état ecclésiastique, autant, toutefois, qu'il était nécessaire pour être apte à posséder des bénéfices simples. C'est alors qu'il se fit connaître avantageusement dans le monde par les ressources d'une instruction étendue et par l'éclat de ses liaisons avec la plupart des hommes qui avaient un nom dans la littérature. Chapelain, à l'amitié duquel il devait en partie l'accueil qu'il recevait, le présenta au cardinal de Retz. Ce prélat, qui s'était engoué, sur parole, du mérite de Ménage, lui donna une place dans sa maison, et s'empressa de l'admettre dans sa familiarité. Au bout de quelques années, le public apprit avec étonnement la rupture du protégé avec son Mécène. Les commensaux du cardinal, bercés de

(1) Ce docteur, dont le nom s'écrit en allemand *Sengebehr*, était de Brunswick, et occupait une chaire de droit à Angers. Ayant obtenu la condamnation de sa femme, il la fit renfermer dans un couvent, et la remplaça par une concubine « Calin pour » catin, dirent les mauvais plaisants, autant valait » garder la première. » Ce Sengebère écrivit contre le livre de Saumaise *De Mutuo*, et il approfondit assez la matière pour faire sentir à ce savant l'impuissance d'une réplique.

HIST. DE FRANCE.

MÉNAGE.

C...é del.t

Landon direx.t

l'espoir qu'il arriverait au ministère, se repaissaient de prétentions exagérées. Ménage exerça sa causticité à leurs dépens, et, en échange de ses sarcasmes, éprouva des procédés désagréables. Le cardinal était, au demeurant, un homme facile, que gouvernaient à-peu-près ses gens : ceux-ci n'eurent pas de peine à perdre Ménage dans son esprit; et quand le trop susceptible savant demanda sa retraite ou une satisfaction, on lui accorda sans difficulté le premier point. Les instances du prince de Conti, qui lui offrait une pension de 4000 francs et l'expectative de plusieurs bénéfices, ne purent le déterminer à subir un nouveau patronage; il préféra tenir dans sa maison, au cloître Notre-Dame, des assemblées littéraires, appelées *mercuriales* du jour où l'on se réunissait. Les autres jours, il renouait les conférences qui lui étaient si chères, au cabinet des frères Dupuy, que remplaça pour lui, après leur mort, le cabinet de M. de Thou. Son patrimoine, converti en une rente viagère de trois mille francs et un revenu de quatre mille, qui lui fut assigné sur deux abbayes, lui procurèrent l'aisance si précieuse à l'homme de lettres. Le cardinal Mazarin voulut tenir de sa main la liste des savans qui avaient droit aux récompenses du gouvernement : Ménage ne fut pas oublié dans la distribution, et reçut une pension de deux mille francs, après avoir justifié, toutefois, qu'il n'avait eu aucune part aux satires composées contre son éminence pendant les troubles de la Fronde. Il était bien difficile, en effet, qu'un familier du cardinal de Retz fût, à cet égard, à l'abri du soupçon. On peut voir à la tête du *Ménagiana* les détails d'un démêlé, qu'à quelque temps de là, il faillit avoir avec le parlement de Paris, à l'occasion d'une élégie latine, où quelques conseillers avaient cru reconnaître une allusion outrageante pour leur corps. Ménage avait déjà mis le sceau à sa réputation; et cependant il n'avait encore publié que ses *Origines de la langue française*, des *Remarques* sur cette même langue, à l'instar de Vaugelas, et des Mélanges assez médiocres de tout point, au nombre desquels figurait sa *Requête des dictionnaires*, satire légèrement mordante et écrite dans le style de Scarron, où étaient tournées en plaisanterie les occupations grammaticales de l'académie. Cette petite pièce fut trouvée ingénieuse dans sa nouveauté; elle fit grand bruit, indisposa contre l'auteur un grand nombre des quarante, et les empêcha plus d'une fois de faire tomber sur lui leurs suffrages. Montmor disait à cette occasion que l'académie devait l'adopter comme on force un mauvais sujet à épouser la fille qu'il a déshonorée. Si Ménage n'obtenait pas pleine justice dans son pays, la faveur des étrangers l'en consolait amplement : l'académie *della Crusca* lui envoyait un diplôme d'associé; les savants d'Angleterre, d'Allemagne et des Pays-Bas répétaient ses louanges, et la fameuse reine de Suède, Christine, l'invitait en termes flatteurs à venir grossir sa petite cour littéraire. Il répondit par une églogue, où il se peignait comme un berger qui ne pouvait sans ingratitude abandonner un séjour où il était fêté. Christine, pour qui le climat du nord n'avait pas le même attrait, vint offrir à Paris le spectacle d'une femme qui avait sacrifié aux lettres l'éclat d'une couronne; elle chargea Ménage de lui présenter les personnages distingués de la capitale. Comme il se mon-

trait extrêmement facile aux importuns qui sollicitaient cet honneur, surtout à ceux qui avaient fait quelque livre: «Ce M. Ménage, s'écria-t-elle » un jour, connaît bien des gens de » mérite.» Cette complaisance pour la classe infime des auteurs sert à expliquer la célébrité de Ménage. Prôné par ces voix subalternes, il s'accrédita dans l'esprit de ces *précieuses* qui donnaient, avant Molière, le ton à la société, et s'érigea en autorité imposante. Assez profondément versé dans les langues anciennes, honoré de l'estime du docte Huet, dont il fut le concurrent pour les fonctions de sous-précepteur du dauphin, environné d'une véritable importance par ses relations avec les érudits étrangers et par l'amitié des Balzac, des Sarrazin, des Benserade, des Pellisson, des Scudéry, des Chapelain, qui annoncèrent le beau siècle littéraire de Louis XIV; disposant du fruit de lectures prodigieuses, il possédait de plus la langue italienne et la langue espagnole, et composait même, dans la première, des vers élégants. Avec moins de titres, peut-être, le nom de Chapelain avait fait quelque temps une fortune éclatante: plus tard, la gloire de ce dernier et celle de Ménage pâlirent devant l'influence de Boileau et de ses amis. Si Boileau épargna Ménage, qui avait censuré en partie intéressée ses premiers essais satiriques, Molière n'eut point de repos qu'il n'eût immolé sur la scène, à côté de Cotin, celui qui s'était rendu imprudemment son délateur auprès de Montausier (1). Racine se montra le continuateur actif de cette vengeance, en s'élevant de tout son pouvoir contre l'admission de Ménage à l'académie, en 1684 (1). Celui-ci était porté au fauteuil par un parti nombreux; mais les sollicitations pressantes du père Lachaise, de la maison Colbert et de quelques grandes dames de la cour, lui firent préférer, à une faible majorité, Bergeret, premier commis de Colbert de Croissy, ministre-d'état. Cet échec, honorable pour le vaincu, le fit renoncer à la candidature académique. Les réunions qu'il avait formées chez lui et les sociétés d'élite où il était accueilli, suffisaient à son besoin d'épancher les richesses de sa mémoire. Grand parleur, conteur éternel et étudié, le plus souvent il s'enveloppait de l'esprit d'autrui; quelquefois cependant il ambitionnait dans les cercles la réputation d'homme à saillies. Quatre des plus grands diseurs de bons mots de ce temps, le prince de Guémené, Bautru, le comte du Lude et le marquis de Jarzé, étaient Angevins; Ménage aspirait à être cité comme le cinquième: malheureusement pour ses auditeurs la veine de l'érudition était plus féconde chez lui que celle de la plaisanterie. On s'impatientait de ses longueurs, même à l'hôtel de Rambouillet, dont il était un des oracles. Mme. de Rambouillet lui dit un jour: « Voilà qui est admirable; » mais dites-nous donc présentement » quelque chose de vous.» Mme. du

(1) Molière, dans la suite, prit des dispositions pacifiques pour Ménage. Celui-ci, de son côté, se garda de heurter un pareil adversaire; il feignit même de ne point se reconnaître dans le rôle de *Vadius*. Il est probable qu'il profita de cette leçon, comme il avait fait de la représentation des *Précieuses ridicules*. Il avait dit à Chapelain, après avoir vu cette pièce: « Monsieur, nous approuvions, vous et moi, toutes les » sottises qui viennent d'être indiquées si finement; » mais il nous faudra brûler ce que nous avons adoré. » La justice que Ménage eut le bon esprit de rendre à Molière, l'estime qu'il professa pour Boileau, et les égards que leur commandait l'habitude de se rencontrer dans des sociétés communes, valurent au savant la neutralité des deux poètes. Molière même ont lui savoir gré d'avoir vanté la morale du Tartuffe, devant le président de Lamoignon.

(1) Racine avait un motif de plus pour traverser l'élection de Ménage; il était lié avec le compétiteur de ce dernier.

Deffant disait à l'abbé Raynal en pareille occasion, avec moins de politesse et plus d'énergie : « Abbé, fer» mez-moi ce livre qui m'ennuie. » Ménage avait pensé oublier les siens auprès de Mme. de Sévigné ; il l'avait connue avant son mariage, avait contribué à former l'esprit de cette femme célèbre, et s'était passionné pour des grâces qui n'étaient pas son ouvrage; son élève l'avait ramené à la raison, et l'avait désespéré souvent en le traitant comme un amant sans conséquence. Elle lui permettait de baiser des bras qu'elle ne tenait point *trop chers*, qu'elle abandonnait volontiers, si l'on en croit le malin Bussy; mais elle faisait si peu de compte de la passion de Ménage, qu'elle lui proposa de l'accompagner dans sa voiture, à défaut de sa femme-de-chambre, un jour qu'elle sortait pour faire ses emplètes. Ce fait ayant été consigné par Bussy dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, avec des réflexions désobligeantes pour Ménage, celui-ci fut piqué au vif, et regretta de ne pouvoir se venger que par une épigramme. L'irritabilité de son caractère est prouvée en outre par ses querelles avec d'Aubignac, Cotin, Gilles Boileau, Sallo, Bouhours et Baillet (*Voyez* aussi COUSIN). Son ressentiment contre Gilles fut si violent, qu'après avoir fait tous ses efforts pour l'écarter de l'académie, il rompit avec Chapelain, qui avait refusé de servir sa haine. Il eut tout l'avantage dans sa dispute avec Bouhours : ce père, blâmé par sa compagnie, cria merci à son adversaire ; mais il est faux, comme on l'a écrit, que le général des Jésuites ait intercédé. Dans les autres hostilités qu'il eut à soutenir, Ménage perdit un peu de sa considération. Ses plagiats multipliés furent mis au jour sans qu'il pût s'en défendre. Il mourut à Paris d'une fluxion de poitrine, le 23 juillet 1692. Ses nombreux ennemis le poursuivirent jusque dans la tombe ; et ce fut à cette occasion que La Monnoye fit l'épigramme suivante :

Laissons en paix Monsieur Ménage ;
C'était un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Voici la liste de ses ouvrages : I. *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4°. ; ibid., 1694, in-fol. Cette 2e. édition, donnée par Simon de Valhébert, d'après les matériaux que Ménage avait mis en ordre quelque temps avant sa mort, renferme aussi un Discours sur la science étymologique, par le père Besnier; les Origines de notre langue, par Franç. de Caseneuve ; une Liste des Saints dont les noms ont été altérés ou varient selon les localités, par l'abbé Chastelain, et quelques remarques de l'éditeur, du P. Louis Jacob et de l'abbé Berrault. Ménage a profité largement, pour son travail, de celui de ses devanciers, et cette fois il a eu toute raison : son livre, très-supérieur aux ébauches qui l'avaient précédé, jouit encore d'une autorité honorable, quoique, s'étant borné à la connaissance de cinq langues, il ait trop négligé les origines celtiques, qu'il se montre trop peu versé dans notre vieux langage, et qu'il expose de temps en temps des conjectures plus que hasardées. Tout le monde connaît l'épigramme du chevalier de Cailly :

Affaire vient d'*Equus*, sans doute ;
Mais il faut avouer aussi
Qu'on venait de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ménage en plaisantait le premier, et il cite lui-même cette épigramme au mot *Haquenée*. Malgré ses défauts, la dernière édition publiée par Jault (Paris, 1750, 2 vol. in-fol.), enrichie des étymologies de Huet, Leduchat, etc., et augmentée du Trésor des recherches gauloises et françaises de Borel, est aujourd'hui l'ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre: trois ou quatre essais, publiés depuis avec plus de critique ou d'érudition, n'ont pas été terminés. II. *Miscellanea*, ibid., 1652, in-4°. Parmi ces mélanges se trouvent trois pièces satiriques, déjà imprimées séparément, la *Requête des dictionnaires*; *Vita Gargilii Mamurræ parasito-pædagogi*, et *Mamurræ parasito-sophistæ metamorphosis*. Ces deux derniers morceaux, dont le second est en vers et adressé à Balzac, ont été reproduits dans le recueil de Sallengre, sur le pédant Montmaur; on y trouve aussi le *Discours sur l'Heautontimorumenos de Térence*, qui avait paru en 1640, in-4°. III. *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, ibid., 1653, in-4°. IV. *Diogène-Laërce*, grec-latin, avec un ample commentaire, Londres, 1663, in-fol.; Amsterdam, Wetstein, 1692, 2 vol. in-4°., avec portrait. Dans cette édition, plus complète que l'autre, et que Huet, Bochart et Petit enrichirent de quelques-unes de leurs recherches, les remarques de Ménage remplissent tout le deuxième volume; elles sont souvent oiseuses, amassées sans choix, et plus fatigantes, par le peu d'ordre qui y règne et leur prolixité, qu'utiles pour la connaissance du texte. Elles n'en attestent pas moins les vastes lectures de l'auteur, et lui attirèrent une lettre flatteuse de Pearson, savant évêque de Chester, éditeur lui-même d'un Diogène-Laërce *cum notis variorum*, dédié à Charles II. V. *Poëmata*, Paris, 1656, in-12; Elzevir, 1663; Amsterdam, 1687. Cette dernière édition est la huitième. Ces réimpressions ne doivent point faire préjuger le succès qu'elles obtinrent. Ménage, à mesure que son portefeuille se remplissait de nouvelles pièces, en donnait à ses frais une nouvelle édition, tirée à un petit nombre d'exemplaires. Ses poésies grecques et latines offrent, avec peu d'invention, de fréquents centons pris dans les poètes anciens et dans les modernes. Ses compositions italiennes furent applaudies à Florence, honneur qu'il eut de commun avec Régnier Desmarais, et dont il faut conclure seulement la facilité de faire des vers dans une langue où l'on donne plus à l'expression qu'à la pensée. On peut d'ailleurs ne voir dans l'hommage de l'académie *della Crusca* qu'une pure courtoisie, ou une indulgence de goût qui attestait la décadence de la littérature italienne à cette époque. Les poésies françaises de Ménage sont les plus faibles de ses productions; Boileau les avait en vue, lorsque, dans sa deuxième satire, il raille ces rimeurs qui s'épuisent en épithètes ridicules. Il y avait d'abord inséré ces vers:

> Si je pense parler d'un galant de notre âge,
> Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage.

Dans la suite il substitua le nom de l'abbé de Pure. Ménage reconnaissait sa nullité poétique, et il n'en mêla pas moins à ses poésies les éloges qu'en firent ses contemporains; on y lit aussi sa Dissertation sur les sonnets de la *Belle matineuse*, presque aussi fameux que ceux de Job et d'Uranie qui divisèrent la cour. Les larcins qui percent dans le plus grand

nombre de ses poésies, lui attirèrent une épigramme, où, faisant allusion au nom latin de Mlle. de Lavergne (depuis Mme. de Lafayette), que Ménage avait souvent chantée, on lui disait qu'il était naturel qu'il eût pris pour sa muse la déesse des voleurs :

Lesbia nulla tibi, nulla est tibi dicta Corinna ;
Carmine laudatur Lesbia nulla tuo ;
Sed cùm doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna tibi.

VI. *Observations sur la langue française*, 1672-1676, 2 vol. in-12. Elles consistent surtout en apostilles sur les *Remarques* de Vaugelas, et en articles détachés où sont déduits les motifs de préférence entre un grand nombre de mots, dont l'emploi était alors douteux. Le P. Bouhours, qui avait attaqué le premier volume des *Observations*, est mis hors de combat dans le second. Ménage les dédia au chevalier de Méré, puriste orgueilleux, qui lui avait disputé les bonnes grâces de Mme. de Sévigné. VII. *Origini della lingua italiana*, Paris, 1669, in-4°; Genève, 1685, in-fol., avec augmentations. Redi, Dati, Panciatichi, Chimentelli, ont fait surtout les frais de cet ouvrage, entrepris par Ménage pour justifier le choix de l'académie de la *Crusca*. VIII. *Juris civilis amœnitates*, Paris, 1664, in-8°.; ibid., 1667, Francfort et Leipzig, 1680, in-8°.; Utrecht, 1725, in-8°., et avec les notes de J.-Guil. Hofmann, Leipzig, 1738, in-8°. Le fonds de ces dissertations sur divers passages du droit romain, a le plus souvent été fourni par Scipion Gentilis, dans ses *Parerga ad Pandectas*. IX. *Poésies de Malherbe*, avec des notes, Paris, 1666 et 1689, in-8°. Chevreau, qui avait pris l'initiative d'un pareil travail, prétendit que son manuscrit avait été communiqué à Ménage par des mains infidèles. Celui-ci jura n'en avoir rien lu, et il faut le croire depuis la publication des remarques de Chevreau. Les observations de ces deux critiques, réunies dans l'édition de Malherbe, en trois vol. in-12, Paris, 1722, font désirer encore un commentaire sur l'un des principaux formateurs de notre langue. X. *Annotazioni sopra le rime di monsignor della Casa*, Paris, 1667, in-8°. Elles ne roulent que sur les cinquante premiers sonnets de ce poète. XI. *Vita Mathæi Menagii, canonici et theologi Andegavensis*, ibid., 1674; 1692, in-8°. La deuxième édition, quoique augmentée dans le texte, est moins recherchée que la première, qui contient des pièces curieuses supprimées dans l'autre. XII. *Vita Petri Ærodii, quæstoris regii Andegavensis, et Guillelmi Menagii*, ibid., 1675, in-4°. C'est un monument de famille consacré au père de l'auteur, et à Pierre Ayrauld, son oncle maternel, tous les deux renommés comme jurisconsultes. XIII. *Mescolanze*, Paris, 1678, in-8°.; édit. plus ample, Rotterdam, 1692. XIV. *Histoire de Sablé, contenant les seigneurs de la ville jusqu'à Louis I, roi de Sicile et comte d'Anjou, avec des remarques et les preuves*, Paris, 1686, in-4°. L'auteur n'a donné que la première partie de ce morceau d'histoire locale (1); il faisait un grand cas de ces recherches, moins sans doute à raison de leur importance qu'en proportion de la peine qu'elles lui avaient coûté. Le P. Souciet y a relevé plusieurs inexactitudes qu'il a indiquées dans le journal de

(1) Le manuscrit de la seconde partie de l'Histoire de Sablé est dans la bibliothèque de M. Tarbé, ainsi qu'un assez grand nombre de lettres inédites, adressées à Ménage, par Huet, Hablé, Bigot, etc.

Trévoux de 1720. XV. *Mulierum philosopharum historia*, Lyon, 1690, in-12, et à la fin du Diogène-Laërce, dont cet opuscule forme un appendice naturel; c'est une notice assez superficielle de soixante-quinze femmes savantes dans la philosophie: elle est dédiée à Mme. Dacier, et suivie d'un commentaire italien sur un sonnet de Pétrarque. XVI. *Anti-Baillet*, la Haye, 1690, 2 vol. in-12, réimprimé avec les Jugements des savants, par Baillet, et les notes de La Monnoye. Baillet s'était permis une sortie assez brutale contre Ménage, pour que celui-ci ne pût se dispenser d'y répondre. Il est bon de rappeler que les presses françaises lui furent interdites par le crédit des protecteurs de son adversaire, et qu'il fut réduit à publier sa défense en Hollande. Cette riposte est réellement moins une défense que le long inventaire des erreurs où était tombé Baillet. En les relevant, Ménage en a commis lui-même d'autres qui ont été signalées par La Monnoye. La partie apologétique du livre est des plus maladroites; il y a tout-à-la-fois pauvreté de logique et petitesse d'amour-propre. XVII. *Menagiana*, Paris, 1693, in-12, et 1694, 2 vol. in-12; ibid., 1715, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1713-1716, 4 v. in-12. Ce recueil de traits détachés de la conversation de Ménage fut publié d'abord à frais communs par Galland, Boivin, l'avocat Pinson, l'abbé Dubos, et de Valois, les derniers tenants de ses assemblées hebdomadaires, ou même quotidiennes, car une chûte qu'il fit l'ayant réduit à ne pouvoir plus sortir, il avait fini par tenir chez lui des soirées, où ses amis venaient se repaître de ses discours, et recueillir tout ce qui sortait de sa bouche; mais cet amas d'historiettes, de mots insipides ou plaisants, et de particularités littéraires recherchées par une curiosité vétilleuse, ne se compose pas tout entier, à beaucoup près, des souvenirs de Ménage. Le cadre originaire a été considérablement élargi par des intercalations souvent peu exactes. Dans les dernières éditions, La Monnoye a doublé l'étendue de cet *Ana*, en y incorporant ses propres remarques. Le *Ménagiana* de 1693 est encore recherché, parce que c'est à cette édition que se rapporte l'*Anti-Ménagiana* (*V.* Bernier, tom. IV, p. 303). Celle de 1694 eut pour principal auteur l'abbé Faydit, qui la grossit de plusieurs impertinences. L'édition de 1715 est la meilleure; La Monnoye en a exclu plusieurs morceaux des précédentes. Certaines anecdotes et plusieurs passages trouvés trop libres firent exiger le changement de 37 feuillets; mais comme il arrive le plus souvent, les exemplaires non censurés circulèrent en bien plus grand nombre que ceux qui portaient les passages substitués. Sallengre a donné dans le 1er. volume de ses *Mélanges de littérature*, les cartons du *Ménagiana*, sous le titre d'*Indice expurgatoire*. Cet Indice est basé sur l'édition de Paris, 1715, que les libraires de Hollande suivirent, en ajoutant, en 1716, aux deux vol. in-12, qu'ils avaient publiés en 1713, le travail séparé de La Monnoye. Leur édition, conforme, à quelques retranchements près, à son modèle, a l'inconvénient d'offrir trois tables partielles au lieu d'une table unique; elle est de plus difficile à comparer avec l'Indice de Sallengre. On trouvera des notes critiques et des additions relatives au *Ménagiana*, dans le Magasin encyclop. de 1805, tomes IV et V, et de

1807, tom. III; dans le *Ducatiana*, tom. I p. 221-289, et dans les *Singularités historiques* de dom Liron, tome III, page 343. Ménage fut encore l'éditeur des poésies latines de Balzac, et d'un recueil des éloges composés pour Mazarin, Paris, 1666, in-fol. Quoique assez porté à la vanité, il ne fit rien imprimer de sa correspondance. On a, de celle qu'il entretint avec Mme. de Sévigné, neuf lettres de cette dernière, comprises dans l'édition de M. de Monmerqué. Ménage disait souvent qu'il voulait mourir la plume à la main, et il tint parole; quand la mort le surprit, les altérations que divers accidents avaient produites sur sa santé n'avaient point ralenti ses habitudes laborieuses, et il ajoutait aux matériaux qu'il avait rassemblés pour un nombre d'ouvrages presque égal à ceux qu'il avait déjà publiés. Il préparait, entre autres, des remarques sur Columelle, Varron et les autres agronomes latins; sur Anacréon, Marc-Aurèle et Rabelais; les origines et idiotismes de la langue grecque, un traité de ses divers dialectes; une histoire des courtisanes grecques; les vies des jurisconsultes et des médecins de l'antiquité; celle de Cujas, dont il avait commenté les *Observations;* des recherches sur l'origine des locutions proverbiales de notre langue, et une dissertation sur l'imitation et le larcin des poètes. Il lui appartenait, plus qu'à tout autre, de traiter ce dernier sujet, et il eût été curieux d'apprendre comment il entendait en théorie une différence qu'il paraissait avoir constamment méconnue dans l'application. Il faut ajouter à l'énumération que nous avons donnée de ses ouvrages imprimés, des Notes sur Lucien, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1687, in-8°.; des additions aux Vies des jurisconsultes par Bertrand, insérées dans les *Vitæ tripartitæ jurisconsultorum* de Franck, Halle, 1718, in-4°. Ces deux indications ont été omises par Niceron. Le portrait de Ménage a été gravé par Nanteuil, in-4°.; par Van Schuppen, d'après De Piles, in-fol., et dans la collection d'Odieuvre. Une médaille frappée en son honneur est gravée et décrite dans les *Récréations numismatiques* de Kœhler, IX, 409 (*Voy.* Quillet). F—T.

MÉNAGEOT (François-Guillaume), peintre, né à Londres, en 1744, et revenu en France, sa patrie, à l'âge de six ans, fut d'abord élève d'Augustin. Son père, bon peintre de paysages, voyant en lui un goût décidé pour le genre de l'histoire, le plaça chez Deshais, professeur de l'académie, et ensuite chez Boucher, premier peintre du roi. Mais la route qu'il devait parcourir avec succès lui fut surtout ouverte par Vien, qui fut long-temps son maître et son ami, comme il avait été son guide et son modèle. Ménageot remporta le grand prix de peinture, en 1766, et fut envoyé pensionnaire du roi à Rome, où il étudia pendant cinq ans les chefs-d'œuvre de l'antiquité et ceux des grands maîtres. De retour à Paris, il fut agréé à l'académie royale, en 1777, sur le grand tableau des *Adieux de Polyxène à Hécube*, et reçu académicien, en 1780, pour le tableau de l'*Étude qui veut arrêter le Temps*. Il fut ensuite nommé successivement adjoint-professeur, et professeur de l'académie en 1787. Le roi le choisit pour directeur de l'académie de France à Rome: il en remplit les fonctions pendant les temps orageux qui amenèrent la dissolution de ce bel

établissement en 1793, et se montra constamment attaché à l'autorité qu'il tenait de Louis XVI. Obligé de quitter Rome, il se rendit à Vicence, où il fit un séjour de huit ans, et où il refusa des invitations très-brillantes de la part des cours étrangères, conservant toujours un vif désir de revoir sa patrie. A son retour, et depuis l'année 1800, il fut nommé, à diverses époques, membre de l'Institut, de la Légion d'honneur, et professeur de l'école de peinture à l'académie. Quoique Ménageot ait composé beaucoup de tableaux de chevalet, il est plus généralement connu par ses grands tableaux d'histoire, dont les principaux sont : les *Adieux de Polixène* ; — la *Mort de Léonard de Vinci, entre les bras de François* Ier.; — *Astyanax arraché des bras de sa mère* ; — *Cléopatre faisant ses adieux au tombeau d'Antoine* ; — *Méléagre entouré de sa famille et refusant de s'armer* ; — *Mars et Vénus*, composé pour l'académie de Pétersbourg, et plusieurs autres. La plupart de ces tableaux avaient été ordonnés par le roi. La *Mort de Léonard de Vinci*, et *Méléagre*, ont été exécutés en tapisserie des Gobelins. Les deux derniers qu'il ait faits sont : *Diane cherchant le jeune Adonis, et n'osant choisir entre les deux enfants que Vénus lui présente, de crainte de prendre l'Amour* ; et *Dagobert* Ier. *donnant des ordres pour la construction de l'église de Saint-Denis*, tableau destiné à la nouvelle sacristie de cette église. On pourrait citer encore de Ménageot plusieurs tableaux d'un grand mérite, entre autres, une *Nativité*, pour le maître-autel de l'église de Neuilli ; et la *Vierge aux Anges*, placé à la *Madona-del-Monte*, à Vicence, ouvrage dont il fit présent à cette ville en reconnaissance du bon accueil de ses habitants, pendant qu'il résidait au milieu d'eux. Ménageot admirait avec enthousiasme les grâces et la beauté partout où la nature ainsi que l'art lui en offraient l'image; il s'est peint lui même dans presque tous les ouvrages sortis de son crayon ou de son pinceau. Ils présentent une expression de douceur et de grâce, que l'on retrouvait dans son caractère. Doué du plus heureux naturel et d'une sensibilité exquise, il adopta facilement le ton et les manières des sociétés distinguées où il fut admis de bonne heure ; et le goût qu'il y prit pour tout ce qui est aimable et délicat, contribua, peut-être autant que ses études, au développement de son talent. Il le montra surtout avec avantage à Rome lorsqu'il y parut avec le nom de directeur de l'académie de France. Le cardinal de Bernis, alors ambassadeur, ne tarda point à l'apprécier, et à lui témoigner une bienveillance particulière. Comme peintre, il sera toujours recommandable par la sagesse de ses grandes compositions, la pureté du dessin, l'art des draperies, l'harmonie du coloris, l'expression et la netteté du sujet, mais surtout par ce qu'il sut y répandre de gracieux. Peu de ses confrères ont senti plus profondément que lui la vérité du mot d'Horace qui assimile la peinture à la poésie ; et il a appliqué aux allégories les plus ingénieuses, tout l'art de l'esprit et les nuances du sentiment. C'est l'Étude qui veut arrêter le Temps, ou l'Envie qui poursuit la Renommée : c'est l'Amour qui sème des fleurs sur la faulx du Temps ; l'Amitié qui offre des guirlandes aux Grâces ; l'Espérance qui nourrit l'Amour, ou qui montre à l'homme la gloire et l'immortalité. Tous ces sujets, et beaucoup d'autres dont il a

HIST. ANCIENNE.

MÉNANDRE.

Landon direx.t

fait de petits tableaux ou de charmantes esquisses, rappellent souvent Ovide et l'Albane. Ménageot avait fait une étude aprofondie de la poésie ancienne, de la mythologie et de l'histoire sous les rapports qui concernent son art. Les lumières qu'il puisait dans ses liaisons avec les membres les plus célèbres de l'académie des inscriptions, et particulièrement avec le savant La Porte du Theil, son ami, ont contribué à donner à ses grands tableaux ce caractère de vérité, et d'exactitude pour les costumes, qui leur donne tant de prix. Ménageot est mort le 4 octobre 1816. Cet article est tiré, pour la plus grande partie, d'une notice imprimée en tête du catalogue fait pour la vente de ses tableaux. L—p—e.

MENAHEM. *V.* Manahem.

MENAGER. *V.* Mesnager.

MÉNANDRE, célèbre poète comique grec, était athénien, fils de Diopithe et d'Hégésistrate, et né au bourg ou dême de Céphisia, et non sur les bords du Céphise, comme le dit Poinsinet de Sivry, dans une *Vie* de ce poète, qu'il a mise en tête de sa traduction de quelques fragments de Ménandre. Sa naissance est placée sous la 2e. année de la CIXe. olympiade (342 avant notre ère), et sa mort, vers la 3e. année de la CXXIIe. olympiade (290 avant la même ère). Il n'avait conséquemment vécu que cinquante-deux ans. C'est dans une carrière si bornée qu'il acquit une gloire immortelle comme la langue même qui fut embellie et perfectionnée par ses écrits, et qu'il composa un nombre prodigieux de comédies, à l'époque où l'art, devenu plus difficile et plus régulier, exigeait, de la part des auteurs dramatiques, plus de frais d'imagination, plus de respect pour les bienséances, plus de goût, de décence et de vérité. Quelques auteurs portent à cent-huit ou cent-neuf le nombre des drames qu'il produisit sur la scène. Apollodore, dans ses Chroniques, n'en comptait que cent-cinq; et c'est toujours au calcul le plus modéré qu'il faut s'attacher de préférence. Mais Ménandre avait en outre composé des *Lettres*, adressées au roi Ptolémée-Soter, et des *Discours* en prose sur divers sujets; et Quintilien ne conteste pas l'opinion qui lui attribuait des *Harangues*, publiées sous le nom de Charisius. Tant de travaux accumulés dans une vie si courte, prouvent que Ménandre était doué, au plus haut degré, de cette faculté brillante qui forme le plus incontestable caractère du génie, le don de produire; et nous pouvons adopter sans peine le témoignage qu'il se rendait à lui-même, au dire d'un ancien scholiaste, que, *lorsqu'il avait achevé le plan d'une pièce, bien qu'il n'en eût pas encore écrit un seul vers, il se croyait arrivé au terme de son ouvrage.* Les mêmes travaux, dont la seule énumération justifie à nos yeux la renommée de Ménandre, expliquent aussi le peu de particularités que les anciens nous ont transmises sur sa vie. Une existence marquée par tant d'ouvrages dut être peu fertile en événements; et à l'exception des disgraces qu'il éprouva dans sa carrière littéraire, il paraît que sa vie s'écoula paisiblement à l'abri de ces orages qui tourmentent trop souvent celle des gens de lettres qui ont plus d'ambition que de génie. Recherché par des souverains, qui, non contents de l'appeler auprès d'eux par des ambassadeurs, lui envoyèrent des vaisseaux de guerre pour

l'y transporter, il eut la sagesse de préférer, aux caresses et à la cour de Démétrius Poliorcète et de Ptoléméе-Soter, le séjour de sa patrie, et l'estime si flatteuse des Athéniens, quoique sujète à tant de caprices et de retours. Il ne jouit que huit fois du plaisir de voir ses œuvres couronnées par le suffrage des juges du théâtre; et comme le noble orgueil qui accompagne toujours les talents supérieurs, est moins satisfait par le triomphe le plus légitime, que découragé par la plus légère injustice, on conçoit que cette longue suite de disgraces, que ces défaites multipliées d'un homme de génie, sacrifié à des rivaux obscurs, aient dû remplir de secrètes amertumes une vie si honorée et si brillante au dehors. On partage le dépit et l'indignation de Ménandre, lorsqu'on lit dans Aulu-Gelle, que, rencontrant un jour Philémon, celui qui, par ses cabales, lui enlevait fréquemment la palme du mérite et les applaudissements populaires, il lui dit avec cette franchise des anciennes mœurs: « Est-» ce que tu ne rougis pas, Philé-» mon, toutes les fois que tu es » déclaré mon vainqueur? » Faible dédommagement du talent humilié, qui ne peut attendre que de la justice d'une postérité étrangère et éloignée. ce qu'il serait si doux d'obtenir de son pays et de son siècle! Ménandre fut d'ailleurs exposé à toutes les contrariétés que l'envie suscite aux hommes supérieurs. Il fut accusé de plagiat, ressource commune de ceux à qui l'on ne peut rien emprunter, et qui se vengent ainsi de leur impuissance, en la supposant dans autrui. Un certain Cæcilius prétendit que Ménandre avait transcrit d'un bout à l'autre une comédie d'Antiphane, dont il n'avait changé que le titre d'*Augure* en celui de *Superstitieux* : comme si de pareils larcins eussent pu se cacher un seul instant au grand jour du théâtre et à la malignité attentive d'un peuple entier de rivaux! Un grammairien, nommé Latinus, avait composé *six livres* des emprunts de Ménandre, à l'exemple de je ne sais quel Philostrate d'Alexandrie, qui avait écrit de même un gros traité sur ce qu'il appelait les plagiats de Sophocle. Ces sortes d'accusations, toujours reproduites et toujours méprisées, ne peuvent satisfaire que l'envie qui les provoque. Ménandre usa sans doute, ainsi que l'avoue un ancien et judicieux critique, du droit incontestable du génie, de s'approprier la pensée d'autrui, en la marquant de son empreinte; et il n'est pas vrai qu'il ait volé ses prédécesseurs, puisqu'il n'a pu que les embellir. La nature qui avait orné Ménandre de tous les dons de l'esprit, s'était montrée, à ce qu'il paraît, plus sévère envers sa personne; il était louche, et si l'on peut accorder beaucoup de confiance à une image qui le représente dans ses dernières années, il fallait, en le regardant, songer à son génie, pour faire grâce à sa figure. Il eut néanmoins une passion très-vive pour les femmes; et cette passion devint, comme son talent, la source de ses succès, aussi bien que de ses disgraces. L'amour fut l'ame de ses ouvrages; il le peignit sous toutes les formes, avec tous ses charmes et tous ses chagrins. Le galant Ovide a remarqué qu'*il n'y avait aucune comédie de Ménandre, qui fût sans amour;* mais je ne sais si Ovide mérite la même confiance, lorsqu'il ajoute que néanmoins cet auteur était mis sans danger entre les mains des jeunes vierges; ou, en

d'autres termes, que,

La mère en prescrivait la lecture à sa fille.

Les mœurs grecques étaient sans doute moins scrupuleuses que les nôtres; mais les orages de l'amour et la vie des courtisanes, seuls personnages du sexe que Ménandre pût présenter dans ses drames, n'étaient probablement pas des tableaux faits pour être offerts à une imagination chaste. Trompé souvent par ses maîtresses, Ménandre se vengea de leurs caprices en les traduisant sur la scène; et les titres seuls de trois de ses pièces, *Thaïs*, *Glycère et Nannion*, qui sont les noms de trois courtisanes célèbres, suffiraient pour prouver que le talent de Ménandre ne recula pas devant la crainte de retracer des mœurs et des images licencieuses, quoique le grave Plutarque nous assure, à propos de ces mêmes ouvrages, que l'objet de Ménandre, en exposant nûment de pareils vices, était d'en provoquer le blâme, et d'en inspirer le mépris. Nous savons trop, par notre propre expérience, que cette moralité est rarement le fruit qu'on retire des amours du théâtre; et à Athènes, comme à Paris, la scène enflammait sans doute plus de passions, qu'elle n'en corrigeait. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus à présent apprécier Ménandre sous ce rapport, comme sous tous les autres, que par les témoignages des anciens. Le temps a dévoré tout son théâtre; et le petit nombre des fragments qui ont échappé à la destruction, ne sont dus, en général, qu'à l'attention scrupuleuse des grammairiens et des philosophes, qui cherchaient, dans un si excellent écrivain, des autorités pour la langue et pour la morale. On sait que Térence imita Ménandre, au point de se borner assez souvent à le traduire; et César nous donne une idée bien magnifique des talents du second, en appelant Térence un demi-Ménandre, *Dimidiate Menander*. Il n'est pas vrai toutefois, comme le dit Laharpe, que nous ne connaissions Ménandre que par les imitations du comique latin. Bien qu'il ne nous reste de lui aucune pièce entière, ni même aucun fragment assez considérable pour que nous puissions juger de la manière dont il formait une intrigue ou développait un caractère, nous possédons du moins assez de fragments écrits dans sa langue originale, pour être à même d'apprécier l'une des parties les plus brillantes de son talent, sa versification et son style; et c'est ce que Laharpe aurait dû dire. Ménandre fut le *prince de la nouvelle comédie*, c'est-à-dire, que lorsque les lois d'Athènes eurent enlevé aux poètes dramatiques la ressource si facile des calomnies, des sarcasmes, des personnalités injurieuses, des aventures véritables exposées sous le nom et avec le masque de citoyens connus, ou même sous les noms de personnages imaginaires, Ménandre devint le créateur et le modèle d'un drame raisonnable, où la censure des vices et des travers du cœur humain, ne fut plus exposée qu'en traits généraux, sans aucune allusion à des faits particuliers; où la conduite de l'action, débarrassée de la présence et des déclamations du chœur, put à-la-fois captiver l'attention la plus soutenue, et satisfaire le goût le plus sévère; où le développement gradué des caractères, la progression toujours naturelle et toujours croissante de l'intérêt, laissèrent à une grande distance la tragédie elle-même, perfectionnée par le génie de Sophocle, mais toujours

asservie à la pompe des chœurs et à toutes les entraves du drame lyrique. La comédie de mœurs et de caractères, telle qu'elle fut conçue et exécutée par Ménandre, devait donc très-peu différer de la bonne comédie moderne : les fragments qui nous en restent, prouvent l'excellent ton et le goût exquis de sa diction, le naturel et la vérité de son dialogue ; et ce qui ajoute encore au regret que nous inspire la perte de ses ouvrages, c'est que, suivant un critique célèbre, « ils contenaient la peinture » la plus vraie, la plus spirituelle » et la plus exacte des mœurs, des » usages et des manières de son siè» cle, qui était celui des premiers » successeurs d'Alexandre. » Ménandre avait développé à l'école de Théophraste, son maître, ce talent d'observation, qui le mit au premier rang, non-seulement des auteurs comiques, mais des philosophes et des moralistes. Plus tard, il puisa dans les leçons et dans les exemples du poète Alexis, de la moyenne comédie, cette gaîté vive et piquante, ce tour à-la-fois gracieux et malin de la pensée, cette force comique enfin, dont Térence, son imitateur, était dépourvu, au jugement de César, et qui assaisonnait la morale par le plaisir. C'est sous ce double rapport, et particulièrement comme moraliste, qu'il plaisait à Quintilien, qui trouvait dans son théâtre toutes les parties de l'orateur, et qui le recommande surtout comme un modèle dans l'art si difficile de faire parler, à chaque personnage, à chaque âge, à chaque condition de la vie civile, le langage qui lui convient. C'est à-peu-près dans les mêmes termes, mais d'une manière encore plus développée et plus aprofondie, que Plutarque s'exprime à ce sujet, dans un *Parallèle de Ménandre et d'Aristophane*, qui n'est pourtant que l'esquisse ou le sommaire d'un traité plus étendu que le temps nous a ravi. « Ménandre, dit Plutarque, ou son » abréviateur, sait adapter son style » et proportionner son ton à tous » les rôles, sans négliger le comique, » mais sans l'outrer. Il ne perd ja» mais de vue la nature ; et la sou» plesse ou la flexibilité de son ex» pression ne saurait être surpassée. » On peut dire qu'elle est toujours » égale à elle-même, et toujours dif» férente, selon le besoin ; semblable à une eau limpide, qui, coulant » entre des rives inégales, en prend » toutes les formes, sans rien per» dre de sa pureté. Il écrit en homme d'esprit, en homme de bonne » société : il est fait pour être lu, re» présenté, appris par cœur, pour » plaire en tout lieu et en tout » temps ; et l'on n'est pas surpris, » en lisant ses pièces, qu'il ait passé » pour l'homme de son siècle qui » s'exprimait avec le plus d'agré» ment, soit dans la conversation, » soit par écrit. » A l'appui de ces éloges, qui ne sauraient partir d'une source à-la-fois plus pure et plus élevée, Plutarque nous apprend, en divers endroits de ses écrits, que les pièces de Ménandre faisaient l'ornement des fêtes particulières et des réunions domestiques ; qu'on les représentait pendant la durée des repas ; que les convives se passaient plus aisément de vin, que de Ménandre. On déclamait de même, dans les écoles, les pièces de Ménandre ; elles faisaient le sujet habituel et le texte des exercices littéraires que les maîtres proposaient à leurs disciples. Tout homme bien élevé devait savoir tout Ménandre par cœur, au témoignage de

Denys d'Halicarnasse, et de Dion Chrysostome; et ce dernier, enchérissant sur les éloges décernés à Ménandre, le préfère sans hésiter à toute l'ancienne comédie grecque. Ainsi les hommages de la postérité dédommagèrent amplement ce grand poète de l'injustice de ses contemporains; et celui qui se vit si rarement honoré des applaudissements du théâtre, comme dit Martial :

Rara coronato plausêre theatra Menandro,

vécut long-temps dans la mémoire de tous les hommes. Il serait inutile de s'appesantir d'avantage sur des éloges dont nous ne pouvons plus à présent vérifier que la moindre partie. Il serait également hors de propos de déplorer la fatalité qui nous a privés des œuvres d'un si excellent écrivain, œuvres qui durent être si répandues sur toute la surface du grand empire romain, et dont la célébrité avait passé jusqu'aux extrémités de l'Orient, puisque l'historien arabe Aboulfaradje, parle de Ménandre, et vante ses comédies. S'il fallait ajouter foi au témoignage d'un de ces Grecs qui, au quinzième siècle, remplirent l'Italie et le monde entier de leurs plaintes éloquentes, le théâtre de Ménandre, qui existait encore à Constantinople dans l'un des siècles qui précédèrent immédiatement celui-là, aurait disparu par l'inflexible sévérité des évêques, ennemis trop rigoureux des jeux de la scène et des peintures voluptueuses présentées par Ménandre. Mais à quelque cause que l'on doive attribuer la perte de ses ouvrages, cette perte, éternellement regrettable, ne saurait être probablement adoucie que par l'espoir, déjà plus d'une fois déçu, et cependant toujours conservé, que peut-être ce trésor, enfoui dans un coin ignoré du monde, ou sous les ruines de cités détruites, sortira quelque jour de dessous les décombres de la vénérable antiquité. Ménandre vécut cinquante-deux ans, comme on l'a dit plus haut, et termina sa carrière en l'an 290, avant J. C., ainsi que l'atteste une inscription grecque du *Recueil* de Gruter. Quant au genre de sa mort, il ne nous est appris avec quelque certitude, que par un scholiaste d'Ovide, qui applique à Ménandre, ce vers du poème d'*Ibis* :

Comicus ut periit, mediis dum nabat in undis,

et ajoute que Ménandre se noya en se baignant dans le port du Pirée. Les Athéniens lui érigèrent, non loin de là, sur la voie publique, un tombeau voisin du cénotaphe d'Euripide; et Pausanias, qui voyageait dans la Grèce au second siècle de notre ère, vit encore ce tombeau, ainsi que la statue de Ménandre placée dans le théâtre d'Athènes, parmi celles de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide. Telle est la fatalité attachée souvent aux destinées des hommes célèbres, que les traits de Ménandre ont été sauvés de l'oubli, dont ses écrits sont devenus la proie. Une statue de ce grand homme, qui a long-temps orné le musée de Paris, et qui depuis est retournée avec les autres trophées de nos victoires, reprendre son ancienne place au Vatican, est probablement, suivant l'ingénieuse conjecture de Visconti (*Museo Pio-Clément.* tom. III, p. 15, et *Iconograph. grecq.*, tom. I, p. 89), la même que Pausanias avait vue à Athènes. Une autre petite image en bouclier, reproduite par cet illustre antiquaire, d'après Fulvius Ursinus et Jean Faber, nous offre également les traits de Ménandre; et un marbre du musée de Turin, qui ne consiste plus à pré-

sent que dans une gaîne d'hermès, chargée d'inscriptions en son honneur, consacrait la même image. Les écrits des anciens nous ont conservé les titres d'environ *cent* de ses pièces (1). C'est également aux citations fréquentes de Ménandre, qui se trouvent éparses dans leurs ouvrages, que nous devons la connaissance certaine de plusieurs fragments de ce poète. Henri Estienne, Guillaume Morell, et surtout Hertelius et Hug. Grotius, entreprirent de recueillir ces *Fragments*, et les publièrent accompagnés d'une traduction latine. On les trouve rassemblés dans l'édition des *Poetæ græci minores* (p. 486-493), donnée par Rad. Winterton, Cambridge, 1652; et dans le recueil intitulé, *Sententiæ insignes græcorum quinquaginta comicorum*, etc., d'Ignace Albani, Brescia, 1612, in-12. Le recueil le plus complet jusqu'à ce jour, a été donné par Jean Leclerc, sous ce titre: *Menandri et Philemonis reliquiæ quotquot reperiri potuerunt, græcè et latinè, cum notis Hugonis Grotii et Joannis Clerici, qui etiam novam omnium versionem adornavit, indicesque adjecit*, Amsterdam, 1709, in-8°. Cette édition excita l'une des plus rudes guerres de plume dont la république des lettres eût encore été affligée. Bentley, Burmann, J. Gronovius, Corneille de Pauw, et d'autres critiques d'une moindre autorité, versèrent des flots d'encre et de bile dans cette longue et violente controverse, dont l'histoire nous menerait beaucoup trop loin (2). Nous ajouterons seulement que l'édition la plus récente et la plus correcte, mais non pas la plus complète des *Fragments* de Ménandre, se trouve dans les *Poetæ græci gnomici*, de Brunck, Strasbourg, 1784, in-8°., p. 189-194. La Porte du Theil, dont le *Commentaire sur Eschyle* est resté manuscrit, par suite de cette excessive défiance qu'il portait dans tous ses travaux, s'était aussi particulièrement occupé de recueillir, de mettre en ordre et de commenter les *Fragments de Ménandre*: ses recherches lui en avaient fait découvrir un assez grand nombre de nouveaux; et nous lui avons plusieurs fois entendu dire qu'il avait recueilli et rapproché une quantité suffisante de ces précieux débris, pour être en état de recomposer une comédie entière de *Ménandre*. Mais on ignore ce que ce travail est devenu, et s'il est destiné à voir jamais le jour. — Quelques fragments de *Ménandre* ont été traduits en français par Levesque, dans le volume de la *Collection des moralistes anciens* (Paris, Didot aîné, 1782, in-12), intitulé: *Caractères de Théophraste et Pensées morales de Ménandre*, p. 141-153. Mais Harlès, qui cite cette version (1), a omis ou ignoré la traduction d'un bien plus grand nombre de ces fragments, donnée par Poinsinet de Sivry, à la suite de son *Théâtre d'Aristophane* (Paris, 1784, in-8°., tom. IV, pages 261-283), et précédée d'une *Vie de Ménandre*, aussi mal digérée que les notes et les observations qui accompagnent cette traduction. — L'*Epître à Glycère*, insérée sous le nom du poète Ménandre, parmi les *Epîtres d'Alciphron*, est aujourd'hui

(1) Voyez en le catalogue dans la *Bibliothèque attique* de Meursius, et surtout dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édit. de Harles, t. II, p. 460-469.

(2) Consultez encore, pour avoir de plus amples détails à ce sujet, Harles, ouvrage cité plus haut, p. 457-459.

(1) *Bibliotheca græca*, t. II, p. 479.

bien connue pour être l'ouvrage de celui-ci, et non pas de Ménandre; elle est dans l'édition de Bergler, lib. II, cp. 4, p. 242-273. — Il a existé plusieurs personnages célèbres dans l'antiquité, sous le même nom de MÉNANDRE, entre autres un poète de la vieille comédie, mentionné par Suidas. Harlès, qui a compté vingt-un Ménandres, en a omis un vingt-deuxième, qui n'est pas assurément le plus obscur de tous; c'est Ménandre, roi grec de la Bactriane, un des successeurs d'Euthydème. Consultez, sur ce prince, l'article que lui a consacré Visconti, dans son *Iconographie grecque*, 2e. partie, chap. XVII, §. 2. R. R.

MENANDRE-PROTECTOR (1), écrivain et historien byzantin, ainsi nommé de l'emploi qu'il occupait dans la garde impériale, était né à Euphratas, et florissait vers la fin du sixième siècle, sous le règne de Maurice. Il avait un frère nommé Hérodote, qui s'appliquait à l'étude des lois, et suivait les leçons de l'académie; pour lui il n'aimait que les courses de char, les danses et les jeux des pantomimes. Cependant, en acquérant plus d'expérience, il sentit la nécessité de s'instruire. Il rechercha d'abord les ouvrages des poètes; et il nous apprend qu'entraîné par le charme de leurs récits, il passait les nuits à les lire. Il étudia ensuite l'histoire, et conçut le dessein d'écrire celle de son temps. Il en avait laissé huit livres, qui comprenaient la suite des événements depuis l'an 559, où finit Agathias (*V.* ce nom), jusqu'à la mort de Tibère II, en 582. On en voit des fragments assez étendus dans le Livre des ambassades (*Legationum eclogæ*), attribué à Constantin Porphyrogenète. Ce livre a été publié par David Hœschelius, Augsbourg, 1603, in-4°., et ensuite par J. Meursius (*V.* CONSTANTIN, IX, 480); mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée le P. Labbe dans le *Protrepticon de scriptor. Byzantinis*, Paris, 1648, in-fol., avec la trad. latine, les notes de Ch. Canteclair (1), et celles de Henri de Valois. On en trouve une traduction française dans le tom. III de l'*Histoire de Constantinople*, par le président Cousin. Ce qui reste de l'*Histoire* de Ménandre, suffit pour en faire regretter la perte; on reconnaît partout un écrivain exact, impartial et judicieux. Quelques extraits de cet historien font partie des fragments de l'antiquité, découverts en 1820, dans la bibliothèque du Vatican, par M. Mai. W—s.

MÉNARD (FRANÇOIS), né à Stellenwerf, en Frise, l'an 1570, vint s'établir à Poitiers, où il fut d'abord professeur d'humanités, puis de droit; il obtint une pension de Louis XIII, et mourut en 1623. Il est connu par les ouvrages suivants: I. *Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum*, Poitiers, 1610, composé à l'occasion de la mort de Henri IV. Dans cet ouvrage, rempli d'une érudition singulière, il distingue les Gaulois des Français, et prétend que les Angoumoisins appartiennent aux premiers, peuple féroce et barbare. D'après cette supposition absurde, il les rend tous complices du crime de leur compa-

(1) On peut consulter sur cette dignité les *Glossaires* de Ducange.

(1) Charles Canteclair (*Cantoclarus*) mourut à Paris, en 1610, doyen des maîtres des requêtes. C'était un homme très-savant; outre la traduction du *Livre des ambassades*, on connaît de lui: *Historiarum a pace constitutâ, anno 1598, liber primus*, 1616, in-8°. Cette histoire devait avoir une continuation, qui n'a point paru.

trioté Ravaillac. Mais ils trouvèrent parmi eux des vengeurs, surtout Victor de Thouard, qui publia son *Apologia pro Franco-Gallis*, dont l'emportement contre Ménard ne put trouver d'excuse que dans l'injure atroce que ce docteur de Poitiers avait faite à ses compatriotes. II. *Orationes legitimæ*, Poitiers, 1614, in-8°. Ce sont des dissertations oratoires sur divers sujets. La première est très-savante, pleine d'imagination, et d'un style élégant: elle a pour objet d'établir ce paradoxe, que la cérémonie pratiquée par les Druides pour cueillir chaque année le gui de chêne, était le symbole de la jurisprudence. III. *Disputationes de juribus episcoporum*, Poitiers, 1612, in-8°.; elles annoncent une connaissance fort étendue du droit civil et canonique. IV. Des *Notes* sur la vie de *sainte Radégonde*, et sur la *Règle de saint Césaire*, publiées par Charles Pidoux, Poitiers, 1621. T—D.

MÉNARD (D. Nicolas-Hugues), savant bénédictin, est le premier qui ait fait revivre le goût des bonnes études dans la congrégation de Saint-Maur. Né à Paris, en 1585, il était fils de Nicolas Ménard, secrétaire de la reine Catherine de Médicis, et mort président de la cour des monnaies. Après avoir achevé son cours de philosophie, il prit l'habit religieux à Saint-Denis, en 1608, étudia ensuite la théologie, et reçut le degré de bachelier en Sorbonne. Il apprit en même temps le grec et l'hébreu, afin de pouvoir lire les textes sacrés, et fit de rapides progrès dans ces deux langues. Ses études terminées, il fut appliqué à la prédication, et chargé de faire des conférences à Saint-Sulpice. Affligé du relâchement qui s'était introduit dans la plupart des maisons de son ordre, il vint habiter Verdun, et y embrassa la réforme établie par D. Didier de Lacour. Ses supérieurs lui confièrent ensuite l'enseignement de la théologie; mais à peine avait-il commencé son cours, qu'il fut rappelé à Paris pour y professer la rhétorique au collége de Cluni. Il s'acquitta de cet emploi pendant quinze années avec un succès toujours croissant, qui attirait à ses leçons une foule d'auditeurs étrangers. Ses infirmités lui ayant fait désirer un successeur, il se retira à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où, dégagé de tout soin, il partagea son temps entre la prière et l'étude. La mémoire de D. Ménard tenait du prodige: il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu; et le savant P. Sirmond, son ami, disait qu'il trouvait en lui une bibliothèque. A la connaissance la plus étendue des antiquités ecclésiastiques, il joignait un jugement exquis; mais ses vertus surpassaient son savoir. Sa piété éclairée, sa modestie, son inépuisable charité, l'avaient rendu l'objet de l'admiration de ses confrères. Il redoutait cependant la mort, ne l'envisageait qu'avec effroi, et souhaitait avec ardeur de n'être pas réduit à l'attendre long-temps. Ce vœu fut exaucé; surpris par une colique violente, il expira au bout de quelques heures, le 21 janvier 1644. On a de lui: I. *Martyrologium ordinis S. Benedicti, duobus observationum libris illustratum*, etc., Paris, 1629, in-8°. C'est le martyrologe d'Arnoul Wion, enrichi de notes et d'observations fort amples. II. *Concordia regularum, auctore S. Benedicto, Aniano abbate, nunc primùm edita ex bibliothecâ Floriacensis monasterii, notisque et observationibus illustrata*, ibid., 1638, in-4°. (*V.*

saint Benoît d'Aniane, IV, 178.) Les notes sont pleines d'érudition. III. *D. Gregorii papæ cognomento Magni liber sacramentorum, nunc demùm correctior et locupletior editus ex Missali Mss. S. Eligii*, etc., ibid., 1642, in-4°. Les notes sont savantes. D. Denis de Sainte-Marthe les a insérées dans le IIIe. tome de son édition de Saint-Grégoire. Au reste, le P. Lecointe a prouvé que le Missel mis en lumière par D. Menard n'est que l'abrégé de celui que Francowitz avait publié, en 1577, quoique D. Menard le crût plus ancien. IV. *De unico Dionysio areopagitâ Athenarum et Parisiorum episcopo, adversùs J. de Launoy diatriba*, ibid., 1643, ou, avec un nouveau frontispice, 1644, in-8°. Le sentiment de Launoy a prévalu; et l'Église continue à distinguer saint Denis l'aréopagite de l'évêque de Paris. On peut voir les nouvelles preuves qu'en a données M. Fortia d'Urban dans son *Mémoire sur l'histoire des Celtes*, Paris, 1807, p. 29 et suivantes. Ce fut D. Menard qui découvrit dans la bibliothèque de Corbie l'*Epître de saint Barnabé*; et il se disposait à la mettre au jour lorsqu'il mourut. Son confrère D. d'Achery se chargea de publier cette pièce, qu'il fit précéder de l'éloge de l'éditeur, Paris, 1645, in-4°. (*V.* d'Achery, I, p. 141.) On peut consulter la *Biblioth. critique* de D. Lecerf, les *Mémoires* de Niceron, t. XXII, et l'*Hist. littér. de la Congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin. W—s.

MÉNARD (Claude), historien, né à Angers, en 1580, d'une bonne famille de robe, suivit la carrière du barreau, et fut pourvu de la charge de lieutenant-général de la prévôté. Ayant eu le malheur de perdre son épouse, il se démit de son emploi et voulut renoncer au monde: ses amis le détournèrent d'entrer dans un cloître; mais il embrassa l'état ecclésiastique, et signala son zèle pour l'ancienne discipline, qu'il contribua à rétablir dans plusieurs monastères. Il s'appliqua aussi à la recherche des antiquités de sa province, et avec tant de succès, que Ménage, son compatriote, le nomme *le père de l'histoire d'Anjou*. Il en visita les bibliothèques et les archives, d'où il tira plusieurs pièces très-importantes. Ménard mourut, le 20 janvier 1652, à l'âge de 72 ans. Comme éditeur, on lui doit les ouvrages suivants: les *Deux premiers Livres* de saint Augustin, contre Julien, Paris, 1617, in-fol. ou in-8°. — *S. Hieronymi indiculus de Hæresibus Judæorum*, ib. 1617, in-8°. — L'*Histoire de St. Louis*, par Joinville, ib., 1617, in-4°. Ménard publia cette histoire sur un manuscrit qu'il avait découvert à Laval; il y ajouta diverses pièces latines, du même temps, encore inédites, et des notes où il montre beaucoup de jugement et d'érudition. (*V.* Joinville, XXI, 600.) L'édition de Ménard a servi de base à celle de Ducange, qui y a conservé ses notes et ses observations. — *L'Histoire de B. Dugueselin*, ibid., 1618, in-4°. C'est la traduction littérale, en prose, du *Roman* de Cavelier ou Cuviliers, faite par un auteur incertain, l'an 1387: Ménard y a fait quelques additions; mais il n'a pas touché au style, dont il avoue pourtant que la rudesse est telle, qu'une oreille médiocre ne saurait la supporter sans nausée. (*V.* Dugueslin, XII, 179.) — *Itinerarium B. Antonini martyris, cum annotationibus*, Angers, 1640, in-4°. Ce saint Antonin était de Plaisance. L'I-

tinéraire, qui porte son nom, a été inséré dans les *Prolégomènes* du tom. II des *Acta Sanctorum*, mois de mai. Les autres ouvrages de Ménard sont: I. *Recherches et Avis sur le corps de saint Jacques-le-Majeur*, Angers, 1610; il y soutient, contre l'opinion généralement reçue, que les reliques de ce saint apôtre sont conservées dans l'église Saint-Maurille d'Angers: cette prétention a donné lieu à une pièce de vers assez plaisante, insérée dans le *Dict.* de Moréri, éd. de 1759. II. *Plainte apologétique, pour Monsieur d'Angers* (Charles Miron), ibid., 1625, in-8°. On trouvera des détails sur le différend qui existait entre l'évêque d'Angers et son chapitre, dans la *Bibl. histor. de France*, n°. 10408 et suiv. III. *Disquisitio novantiqua Amphitheatri Andegavensis Gromanii*, ibid., 1638, in-4°. lat. franç. C'est une dissertation sur le camp romain dont on voit des vestiges à Doué. Ménard a laissé, en manuscrit, une *Histoire d'Anjou*, avec un Recueil d'éloges des hommes illustres de cette province, dont Ménage et le P. Lecointe désiraient la publication. On cite encore de lui l'*Histoire de l'ordre du Croissant*, conservée à la biblioth. du Roi, dans le recueil des manuscrits dits de Baluze. Le portrait de Ménard a été gravé, form. in-4°. On distingue, par erreur, dans les *Tables* de la *Bibl. hist. de France*, Cl. Ménard, prêtre, de Cl. Ménard, lieutenant général de la prévôté d'Angers. W—s.

MÉNARD (Jean de la Noë), prêtre et théologien, né à Nantes, le 23 septembre 1650, était fils de Louis Ménard, échevin de cette ville, et joignit à son nom celui de sa mère, Mlle. de la Noë. Il se destina d'abord au barreau, et plaida à Paris et à Nantes; mais il quitta ensuite cette carrière par des scrupules de conscience, entra, en 1675, au séminaire Saint-Magloire, et prit des leçons du savant Thomassin. Ce fut à Paris, qu'il reçut les ordres; et on eut peine à le décider à se faire ordonner prêtre: il voulait par humilité rester diacre. Il retourna ensuite dans son diocèse, où on lui offrit plusieurs bénéfices qu'il refusa: le cardinal de Noailles le proposa, dit-on, au roi pour l'évêché de Saint-Pol de Léon; mais la nomination n'eut pas lieu. L'abbé Ménard se contenta toujours de son patrimoine, dont il ne se réservait que la moindre partie, donnant le reste aux pauvres. Retiré à la communauté de Saint-Clément (à Nantes), il y faisait des conférences ecclésiastiques, et fut nommé directeur du séminaire; place qu'il occupa pendant plus de trente ans, et où il rendit de grands services au diocèse. Il s'appliquait de plus à des œuvres de charité au dehors, et travaillait à la conversion des protestants. Nantes lui doit l'établissement d'une maison du *Bon-Pasteur*, pour les filles repenties. Il avait une grande réputation de zèle et de piété, et mourut dans l'exercice de ces vertus, le 15 avril 1717. Ses obsèques furent remarquables par l'affluence des fidèles, et par les témoignages de respect donnés à sa mémoire. Le seul ouvrage de l'abbé Ménard, qui ait vu le jour, est le *Catéchisme de Nantes*, qui a eu plusieurs éditions, et qui a été approuvé par quelques évêques. L'auteur avait aussi écrit un Traité sur l'Usure, et des Conférences sur les devoirs de la vie chrétienne et ecclésiastique; mais ces ouvrages sont restés manuscrits. Il parut, en 1734, une *Vie de M. de la Noë Ménard*, Bruxelles, in-12, de

238 pag. : cette vie composée par l'abbé Gourmeaux, curé de Saint-Louis, à Gien, grand partisan des miracles du diacre Pâris, ne put obtenir de paraître avec approbation, à cause de l'esprit dans lequel elle était écrite; et l'auteur fut exilé en Auvergne. Il donnait l'histoire du culte de la Noé Ménard, et la relation des miracles opérés, disait-on, à son tombeau : le culte et les miracles sont un peu oubliés aujourd'hui. L'abbé Ménard avait accepté la *Bulle unigenitus*, en 1714; il appela ensuite dans le premier soulèvement des esprits qui eut lieu après la mort de Louis XIV, et il n'a pas eu le temps de revenir sur cette démarche.

P—c—t.

MÉNARD (Léon), antiquaire, né à Tarascon en 1706, fit ses études au collége des Jésuites à Lyon; il prit ses degrés en droit à l'université de Toulouse, et succéda à son père dans la place de conseiller au présidial de Nîmes. Les devoirs que lui imposait cette charge ne diminuèrent point son ardeur pour la recherche des antiquités. Député en 1744, à Paris, pour les affaires de sa compagnie, il y vécut au milieu des savants, qui lui donnèrent des conseils et des encouragements. Après avoir rassemblé les matériaux dont il avait besoin pour l'histoire de Nîmes, il revint à Paris, achever cet ouvrage, dont le succès lui ouvrit, en 1749, les portes de l'académie des inscriptions. Les magistrats d'Avignon, l'ayant invité à s'occuper de l'histoire de cette ville, il s'y rendit en 1762, et y passa deux années à visiter les archives, et à en extraire tous les documents qui devaient servir de preuves à son ouvrage. De retour à Nîmes, il y fut accueilli avec la plus grande distinction, et revint à Paris, affaibli déjà par une maladie de langueur, dont il mourut le 1er. octobre 1767. Ménard était très-assidu aux séances de l'académie; et il a publié dans le recueil de cette société un grand nombre de Dissertations parmi lesquelles on citera : *Mémoires sur l'arc de triomphe de la ville d'Orange* (tom. XXVI); sur l'origine de la belle Laure (tom. XXX); sur la position, l'origine et les anciens monuments d'une ville de la Gaule narbonaise, appelée *Glanum* (tom. XXXII); sur quelques anciens monuments du Comtat venaissin (ibid.) L'opinion énoncée dans ce dernier mémoire, et d'après celui qui concerne l'arc de triomphe d'Orange, a été combattue par M. Fortia d'Urban, dans l'Art de vérifier les dates avant J.-C., à l'article de l'histoire romaine. On doit en outre à Ménard : I. *Histoire des Evêques de Nîmes*, etc., la Haye (Lyon), 1737, 2 vol. in-12; elle a été refondue dans l'histoire de cette ville. II. Les *Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, la Haye (Paris), 1740, in-12; réimprimés avec des additions, en 1765, sous ce titre : *Callisthène*, ou le modèle de l'amour et de l'amitié. L'auteur avait pris l'idée de ce roman dans Plutarque. III. *Mœurs et usages des Grecs*, Lyon, 1743, in-12. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, est divisé en quatre parties dans lesquelles Ménard traite de la religion des Grecs; de la forme de leur gouvernement; des sciences et des arts qu'ils ont cultivés, et enfin de leurs usages domestiques. IV. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, Paris, 1750-58, 7 vol., in-4°, fig.; ouvrage très-savant, et auquel on ne peut reprocher que son excessive prolixité. V. *Réfutation du sentiment de Voltaire sur le Testament*

politique du cardinal de Richelieu, 1750, in-12 (*V.* Fongemagne et Richelieu). Ménard a publié avec le marquis d'Aubais : *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°. Les pièces que renferme cette collection s'étendent de 1546 à 1653; elles sont accompagnées de notes savantes, pleines de recherches sur les personnes, les lieux, les dates, etc.: aussi ce recueil est-il très-estimé. Il préparait une édition des *Œuvres* de Fléchier, in-4°.; le premier volume le seul qui ait paru, est précédé d'une *Vie* de Fléchier, par Ménard, très-bonne à consulter. L'*Éloge* de Ménard, par le Beau, a été inséré dans le tome XXXVI des *Mémoires de l'académie des inscript.*; on en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, pour l'année 1770. W—s.

MÉNARDIÈRE. *V.* Mesnardière.

MENASSES. *V.* Manassès.

MENCIUS. *V.* Meng-tseu.

MENCKE (Otton), savant philologue, né en 1644, à Oldenbourg, dans la Westphalie, était fils d'un des premiers négociants de cette ville. Après avoir terminé ses humanités, il alla faire son cours de philosophie à Brême, et fréquenta ensuite les principales universités d'Allemagne, cherchant l'occasion d'exercer partout son malheureux talent pour la dispute. A Iéna, il réduisit au silence son antagoniste, homme très-exercé dans ces sortes de combats; et ce petit triomphe commença sa réputation. Il fut nommé, en 1668, professeur de morale à l'académie de Leipzig, et il remplit cette chaire avec beaucoup de distinction. Il forma, quelque temps après, le plan d'un journal destiné à répandre dans toute l'Europe la connaissance des ouvrages qui s'y publient; et après avoir fait un voyage en Hollande et en Angleterre, pour s'assurer des correspondants, il en publia, en 1682, le premier volume, sous le titre d'*Acta eruditorum Lipsiensium* (1). Ce journal eut un très-grand succès, et le méritait par la clarté et l'exactitude des analyses, la sagesse des critiques, et par le grand nombre de pièces curieuses qu'y ajoutait le savant éditeur. Les soins qu'il donnait à cette entreprise, et les devoirs de sa place, partagèrent le reste de sa vie. Il mourut d'apoplexie, le 29 janvier 1707, à l'âge de 63 ans. Outre des éditions augmentées et améliorées, de l'*Historia Pelagiana*, du card. Noris; du *Canon chronicus*, de Marsham; des *Annales* de Camden; de l'*Historia universalis*, de Boxhorn; de l'*Orbis politicus*, de Horn, avec des notes; on a de Mencke: I. *Micropolitia seu Respublica in Microcosmo conspicua*, Leipzig, 1666, in-4°. II. *Jus Majestatis circà venationem*, ibid., 1674, in-4°. III. *De justitiâ auxiliorum contrà fœderatos*, ibid., 1685, in-4°. IV. *Programma de origine domûs Hohenzollerianæ*, ibid., 1703, in-4°. V. *An recentiores Logici ideales dixeris*, etc.; ibid, in-4°.; mais de tous les ouvrages de Mencke, celui qui lui a fait le plus d'honneur, est le *Journal* déjà cité, qu'il publia depuis 1682, avec un succès toujours croissant, et qui s'est soutenu pendant près d'un

(1) Les *Acta eruditorum Lipsiensium*, sont le premier journal littéraire qui ait paru en Allemagne; la collection est de 117 ou 119 volumes in-4°.; on trouvera les noms des personnes qui y ont travaillé successivement dans la *Biblioth. litteraria* de Struvius, tom. II, p. 814-34, et les différentes parties dont elle se compose dans le *Manuel* de M. Brunet, au mot Acta.

siècle. On peut consulter, sur ce savant, les Mémoires de Niceron, tom. XXXI, et le Dictionnaire de Chaufepié. W—s.

MENCKE (Jean-Burckhard), fils du précédent, et non moins savant que son père, naquit à Leipzig, en 1674. Après avoir achevé ses études, et pris ses degrés en philosophie, il visita la Hollande et l'Angleterre, où il reçut, des amis de son père, de nombreux témoignages d'intérêt et d'affection. De retour à Leipzig, il fut nommé professeur d'histoire, avec la faculté de se faire suppléer pendant le temps qu'il resterait à Halle, où il alla étudier le droit: il y reçut le doctorat, en 1701, et revint prendre possession de sa chaire, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. L'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, roi de Pologne, le nomma son historiographe, et lui accorda le titre de conseiller privé, et ensuite de conseiller aulique. L'excès de travail altéra de bonne heure sa santé; et il mourut, le 1er. avril 1732, à l'âge de cinquante-huit ans. Mencke était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin; et on lui doit la fondation de la première académie formée pour le perfectionnement de la poésie allemande. Dès 1697, des élèves du gymnase de Görlitz se réunirent à cet effet sous ses auspices; ils continuèrent, en son absence, à s'assembler, sous le nom de *Société de Görlitz*, formèrent une bibliothèque commune en 1717, et, ayant admis de nouveaux associés, le choisirent de nouveau pour président, et prirent le nom de *Société poétique allemande*, de Leipzig. Chr. Clodius, publia le précis de leurs travaux (*V.* Clodius, IX, 116). En 1727, elle essaya de s'organiser sur le modèle de l'académie française, et se fit appeler *Académie allemande*: le président en avait donné la direction à Gottsched, dont il avait développé les goûts studieux, et auquel il avait confié l'éducation de ses enfants (*V.* Gottsched, XVIII, 160). Mencke ne pouvait demeurer étranger à aucune entreprise littéraire d'une utilité générale: il continua les *Acta eruditorum*, de 1707 à 1732; et en mourant il chargea son fils aîné, Frédéric-Othon, de poursuivre la publication d'un recueil si utile aux progrès des lettres en Allemagne. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des savants* (*V.* Joecher, XXI, 582), et plusieurs éditions estimées, des *Lettres et Négociations* de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, etc., Leipzig, 1703, in-8°. (*V.* Sigismond-Auguste); des *Lettres et des Poésies latines* d'Ant. Campani, ibid., 1707, in-12 (*V.* Campani, VI, 628); du *Medices legatus* de P. Alcyonius, ibid., 1707, in-12 (*V.* Alcyonius, I, 468); de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, par Lenglet Dufresnoy, qu'il traduisit en allemand, et dont il augmenta le catalogue. On a en outre de lui: I. Des *Thèses*, des *Dissertations*, des *Harangues académiques* sur des sujets intéressants: *De Augustorum et Augustarum consecratione ex numis*, 1694. — *De eo quod decorum est*, 1695. — *De Monogrammate Christi*, 1696. — *De eo quod placet*, 1697. — *De militiæ et litterarum connubio*, 1699, (inconnu à Niceron.) — *De viris togâ et sago illustribus*, 1699. — *De causis bellorum inter eruditos*, 1699. — *De eo quod justum est circà testimonium historicorum*, 1701. — *Schediasma de commenta-*

riis historicis quos Galli MEMOIRES vocant, 1708, etc. Toutes ces pièces, au nombre de 26, ont été recueillies par Frédéric-Othon Mencke, sous ce titre : *Dissertationes litterariæ*, Leipzig, 1734, in-8°. de 320 pages ; et il les fit précéder d'une *Vie* de son père. A ce premier volume on en joint deux autres, publiés la même année : l'un intitulé, *Orationes academicæ, maximam partem litterariæ*, in-8°. de 510 p., contient 18 discours, harangues ou dissertations, dont deux *De charlataneriâ eruditorum*, et une *De viris eruditis qui Lipsiam scriptis atque doctrinâ illustrem reddiderunt*. Le deuxième recueil, intitulé, *Dissertationum academicarum..... decas*, in-8°. de 554 pag., contient, outre la vie de l'auteur, et son oraison funèbre (*Oratio parentalis*), dix dissertations, dont une *De græcarum et latinorum litterarum in Misnia instauratoribus*; la 7e. (*De nævis Caroli V, imperatoris*), est différente de celle qui avait déjà paru dans le recueil précédent (*Orat. acad.*, n°. 5), sous le même titre. II. Des *Poésies allemandes*, ibid. 1705, 1706, 1710, 4 vol. in-8°. ; elles ont été réimprimées en 1713, avec un dialogue de l'auteur sur la poésie allemande et ses différents genres. La plupart des pièces qui composent ce recueil sont traduites ou imitées du grec, du latin, de l'italien, du français et de l'anglais ; Mencke l'a publié sous le nom de *Philander von Lindec*. III. *De charlataneriâ eruditorum declamationes duæ*, ibid., 1715, in-8°. ; 3e. édition, augmentée, Amsterd. (Leipzig), 1716, in-8°. ; 5e. (6e.) édit., Amsterdam (Leipzig), 1747, in-8°. Ces deux discours ont réellement été prononcés dans l'université de Leipzig, l'un le 9 février 1713, et l'autre le 14 février 1715. Le but de l'auteur est de signaler les ruses et les artifices qu'emploient les faux savants pour usurper une réputation dont ils sont indignes. Les portraits ne manquaient pas de justesse ; et le public en fit l'application à certains docteurs, qui se réunirent pour demander la suppression de l'ouvrage : mais leurs plaintes ne firent qu'en assurer le succès (1). Dès 1716 il en parut deux versions allemandes ; une 3e., très-supérieure aux autres, fut mise au jour à Leipzig, 1791, in-8°. L'ouvrage fut traduit en hollandais (1718), en anglais (17..), en espagnol (1788). Nous en avons une bonne traduction française, accompagnée de remarques critiques de différents auteurs, la Haye, 1721, pet. in-8°. (2) On joint à ce volume la *Critique de la Charlatanerie des savants*, 2 vol. in-12, attribuée par les uns à Camusat, par d'autres à Coquelet ou à lord Carle (*V.* CAMUSAT). IV. *Bibliotheca Menckeniana*, Leipzig, 1727, in-8°. de plus de mille pages ; c'est le catalogue des livres qu'avait recueillis le père de l'auteur, et auxquels celui-ci ajouta

(1) On ne saurait faire, dit d'Alembert dans l'Essai sur les gens de lettres, un plus mauvais livre avec un meilleur titre. Ce jugement sévère est fondé : car l'ouvrage n'a aucun plan, et il est très-incomplet. On y trouve beaucoup de faits avancés légèrement, et rapportés sur de simples ouï-dire ; mais les remarques critiques, dont la traduction française est accompagnée, sont en grande partie employées à rétablir la vérité de certains faits, et à remplir des lacunes. Ces remarques sont très-curieuses, quoique souvent prolixes. On doit dire cependant, que, malgré ses défauts, la *Charlatanerie des savants* se lit avec plaisir comme simple recueil d'anecdotes. Voyez les *Notes* de Leschevin, sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, t. II, p. 446.

(2) J. Dom. Mansi publia une *édition* de l'ouvrage de Mencke, avec des notes, Lucques, 1746. Aug. Beyer a inséré dans les *Memoriæ historico-criticæ librar. rariorum*, un chapitre intitulé : *Evangelii cosmopolitani notæ ad Menckenium de Charlataneriâ eruditorum*. Les notes de Beyer roulent la plupart sur des savants espagnols.

un très-grand nombre de livres précieux, et une foule de manuscrits inédits (*V.* Genesius). Il rendit cette bibliothèque publique pendant quelques années; mais il la vendit en 1728. Ce catalogue, rédigé avec beaucoup de soin, et terminé par une table alphabétique, fort étendue, des noms d'auteurs, est encore aujourd'hui recherché comme un bon ouvrage de bibliographie : une 1re. édition, moins ample d'un quart, publiée en 1723, avait été épuisée au bout de deux années. V. *Scriptores rerum Germanicarum præcipuè Saxonicarum*, etc., ib., 1728-30, 3 vol. in-fol.; recueil très-important d'ouvrages publiés la plupart pour la première fois. On trouvera l'*Eloge* de J. Burck. Mencke, dans les *Acta eruditor. Lipsiens.* 1732; dans les *Mémoires* de Niceron, tom. xxxi, et dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

MENCKE (Frédéric-Otton), fils aîné de Jean-Burckhard, naquit à Leipzig, en 1708, et se montra digne de marcher sur les traces de son père et de son aïeul. Après avoir fait d'excellentes études, il reçut, à l'âge de dix-sept ans, le grade de maître-ès-arts, et parcourut une partie de l'Allemagne, pour visiter les savants et les bibliothèques. Il succéda à son père dans la chaire d'histoire de l'université de Leipzig, et fut décoré comme lui du titre de conseiller aulique du roi de Pologne. Il mourut, le 14 mars 1754, d'une hydropisie occasionnée par une application excessive à l'étude. Il était membre des sociétés royales de Londres et de Berlin, de l'académie des Arcadiens de Rome, etc. Outre la continuation des *Acta eruditorum*, depuis l'année 1732, et de bonnes éditions de la *Respublica jurisconsultorum* par Gennaro (*V.* ce nom, XVII, 82), et des *Opera selecta* d'Ant. Campani (*V.* ce nom), on a de lui : I. *De vitâ, moribus, scriptis meritisque Hier. Fracastorii*, Leipzig, 1731, in-4°.; biographie fort estimée, pleine de recherches curieuses : elle est peu commune. II. *Bibliotheca virorum, militiâ æque ac scriptis illustrium*, ibid., 1734, in-8°. Jean-Burckhard, son père, avait publié, en 1708, sur le même sujet, une *Dissertation* qui a servi de base à son travail; mais il l'a augmentée du double, et en a fait, par ses additions et ses corrections, une des meilleures compilations de ce genre : elle contient 256 articles ou biographies particulières. III. *Historia vitæ inque litteras meritorum Angeli Politiani*, ibid., 1736, in-4°. C'est un excellent morceau d'histoire littéraire; cet ouvrage est recherché et peu commun. IV. *Specimen animadversionum in Basilii Fabri Thesaurum eruditionis scholasticæ*, ibid., 1741, in-12. V. *Miscellanea Lipsiensia nova ad incrementum scientiarum*, ibid., 1742-54, 10 volumes in-8°.: chaque volume est divisé en quatre parties; le dernier seul, interrompu par la mort de l'auteur, n'en contient que trois. Ce recueil renferme un grand nombre de pièces curieuses et de recherches très-utiles. C'est dans le premier volume que Mencke a publié une *Liste* d'ouvrages échappés à l'attention de Maittaire. VI. *Observationum linguæ latinæ liber*, ibid., 1745, in-8°.; ouvrage estimé. Le *Specimen* n°. IV ci-dessus, en était comme le préambule. VII. *De hodiernâ litterarum per præcipuas Europæ cultioris partes facie et statu*; dans les *Acta societ. lat. Ienensis*, t. 2, p. 3-19. VIII. *De*

Romanorum veterum stipendiis militaribus dissertatio; à la suite de l'édition qu'il donna, en 1734, des *Dissertationes litterariæ* de son père. On trouve une courte *Notice* sur ce savant philologue dans les *Acta eruditorum Lipsiensium*, ann. 1755, et dans la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, 1re. part., tom. XV. W—s.

MENDANA DE NEYRA (ALVARO), navigateur, né en Espagne, en 1541, passa dans l'obscurité les premières années de sa vie. Attiré dans le Nouveau-Monde à la suite de son oncle D. Pedro de Castro, gouverneur de Lima, il dédaigna d'accroître sa fortune par le commerce, et résolut d'agrandir les domaines de son roi, en abordant à des terres nouvelles. D. Pedro seconda ses vues; et Mendana appareilla du Callao de Lima, le 10 janvier 1568. Nous ne le suivrons point dans sa course à l'ouest, qu'il estimait à 1450 lieues. La découverte de plusieurs îles récompensa sa persévérance; il les place entre le 7e. et le 12e. parallèle sud. La terre ou l'île de Guadalcanal, et les îles St.-Christophe et Isabelle, sont particulièrement distinguées. Il donne à cette dernière plus de 200 lieues de circuit, 95 de longueur et plus de 10 de largeur. Ce fut sur l'île Isabelle qu'on célébra la première messe qui ait été dite dans les îles du grand Océan-Pacifique. Les habitants semblaient être un mélange de plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs, et quelques-uns noirs comme les nègres d'Afrique. Il fallut leur faire la guerre pour se procurer des vivres; et leur bravoure fut plus d'une fois fatale aux Espagnols qui avaient eu l'imprudence de la provoquer. Quoique Mendana eût desiré prolonger son séjour dans l'île de Guadalcanal, et s'assurer si la rivière Gallego ne charriait point de paillettes d'or, comme on le supposait, il fut obligé de songer à son retour, qu'il n'effectua toutefois qu'après avoir achevé l'entière circonnavigation de l'île Saint-Christophe. Manquant de vivres et d'eau, il se dirigea vers l'ouest; et après avoir été retenu long-temps à la mer par des vents contraires, il aborda enfin dans le port de Saint-Jacques, sur la côte du Mexique, le 22 janvier 1569, et se rendit peu de temps après à Lima. Ce voyage, le plus important que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du Nouveau-Monde, donna naissance à la plupart des fables dont leurs historiens entretinrent l'Europe pendant plus d'un siècle. Ils n'oublièrent pas de doter ces îles nouvelles de richesses imaginaires: elles reçurent le nom d'îles d'Or ou de Salomon; et leur position fut long-temps incertaine, et l'un des points les plus obscurs de la géographie. De Brosses, Pingré, Dalrymple, ont tour-à-tour fait voyager cet archipel depuis la terre du Saint-Esprit, jusqu'à la Nouvelle-Bretagne avec laquelle le savant anglais le croit identique. On sait maintenant, grâces aux travaux de Buache et de Fleurieu, que ces îles ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle-Géorgie de Shortland, dont un Français, le général d'Entrecasteaux, a complété la reconnaissance. Mendana fit parvenir au ministère espagnol le récit de son expédition: il sollicita les moyens de poursuivre ses découvertes; mais les guerres dans lesquelles l'Espagne se trouvait engagée ne permirent pas de s'occuper de ses projets. Sa persévérance à les reproduire

et à en démontrer l'avantage, détermina enfin le gouvernement à envoyer une colonie sur l'île Saint-Christoval ; et Mendana obtint le commandement de l'expédition. Il partit de Payta, en 1595, emmenant avec lui Quiros, qui devait, quelques années après, s'illustrer par ses propres travaux. Isabelle de Barettos, femme du général, était du voyage; et la flotte composée de 4 vaisseaux se trouvait approvisionnée de tout ce qui était nécessaire pour l'établissement projeté. On était alors dans l'enfance des sciences: l'art de déterminer les longitudes et les latitudes était à peine connu ; et les navigateurs avaient beaucoup de peine à retrouver leurs propres découvertes : tel fut le sort de Mendana, qui paraît n'avoir eu lui-même que des idées vagues sur la véritable position des îles où il se proposait de former un établissement. S'étant dirigé à l'ouest, entre le 10°. et le 20°. degré, il crut aborder aux îles de Salomon, en apercevant les Marquises de Mendoce, groupe d'îles qu'il eut l'honneur de nommer, mais qui trompait ses espérances. Après l'avoir reconnu avec soin, après y avoir fait chanter un *Te Deum*, et mitraillé quelques naturels, il reprit sa route vers l'ouest, fit plusieurs découvertes peu importantes, entre autres les îles de San-Bernardo, qu'il a plu à Byron, en 1767, de nommer *Iles du Danger*. Ses équipages murmuraient ; et la révolte était près d'éclater à son bord, lorsqu'il aperçut une grande île, qu'il crut être d'abord une des îles Salomon, et qu'il reconnut ensuite pour une nouvelle île, à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz* (Sainte-Croix). Sa fertilité l'engagea à y former un établissement. C'est dans la Baie gracieuse (*Bahia graciosa*), qu'il établit sa colonie, que la prudence eût pu élever à une prospérité rapide. Mais l'abus de la force chez les Espagnols, leur attira bientôt l'inimitié de ces mêmes naturels qui les avaient reçus à bras ouverts. L'assassinat de leur roi Malopé, par les compagnons de Mendana, fut le signal de la guerre la plus cruelle, et de la ruine de cette colonie, qui pouvait devenir si avantageuse. Mendana ne put survivre à ce coup de la fortune. La sédition qui régnait parmi les siens, les châtiments qu'il avait été obligé d'ordonner, et ses espérances trompées, le conduisirent au tombeau le 18 octobre 1595. La douleur de ses compagnons fut égale à la perte qu'ils venaient de faire. Quiros, son ami, sauva les débris de l'expédition. Il reconduisit à Manille le vaisseau qui portait les restes de la colonie ; les autres, séparés de la flotte, allèrent se perdre probablement sur les recifs du grand Océan. Carteret, navigateur anglais, a retrouvé, en 1767, l'île Santa-Cruz, qu'il appelle l'île d'Egmont. Il a reconnu également les îles de ce groupe célèbre que l'orgueil britannique s'est cru mal-à-propos autorisé à décorer du nom d'îles de la reine Charlotte : c'est à Mendana qu'il appartenait de les nommer. Son nom doit être honorablement placé parmi ceux des plus fameux navigateurs de son âge. Il voulut, par un établissement solide, approcher l'Espagne de ces îles portugaises que l'on croyait toujours alors plus voisines de l'Amérique. La cour de Madrid ne comprit point assez sa pensée; et elle ne lui fournit que des moyens insuffisants. On peut consulter sur sa vie et ses voyages D. Antonio de Morga : *Sucesos de las Philipinas*,

Mexico, 1609, in-4°., ch. 6, page 29; la Collection de Thévenot; le Mémoire de Pingré, sur le passage de Vénus, Paris, 1767, in-4°.; Dalrymple, *Hist. col. of several voyag.* tom. 1, pag. 40 et suiv., 57 et suiv.; Fleurieu, *Découv. au sud-est de la nouvelle Guinée*, in-4°., p. 4 et suiv., 201 et suiv.; De Brosses *Hist. des navig.*, tom. 1, pag. 249. L. R—E.

MENDELSSOHN (Moses), c'est-à-dire, Moïse, fils de Mendel, naquit à Dessau, en 1729, de parents israélites. Son père, écrivain public, copiait les actes de la commune juive, ainsi que la Bible, sur les rouleaux de parchemin dont on se sert dans les synagogues. Il tenait en même temps une école primaire, et donna beaucoup de soins à l'éducation de son fils, qui annonçait des dispositions remarquables. La poésie lyrique des Hébreux exalta ce jeune homme au point que, dès l'âge le plus tendre, il faisait des vers. Le rabbi Frankel lui enseigna le Talmud, et lui fit lire les ouvrages de Maïmonide, où Moses puisa le goût de la philosophie. Il se livrait à l'étude avec tant d'ardeur, que, dans sa dixième année, il fut atteint d'une fièvre nerveuse, qui lui laissa une difformité, avec une faiblesse et une sensibilité dont il souffrit toute sa vie. A l'âge de treize ans, où les jeunes Israélites reçoivent la confirmation, et doivent répondre de leur conduite religieuse et pourvoir à leurs besoins, Moïses fut séparé de son père par le motif impérieux de la nécessité. Il se rendit, en 1742, à Berlin, où il passa plusieurs années dans une extrême indigence. Des personnes charitables lui donnèrent le logement, et à dîner certains jours de la semaine; et le rabbi Frankel l'employa comme copiste. Le jeune homme acquit par ce moyen de plus grandes connaissances du Talmud, de la législation et des rites de la religion juive; et il fit en même temps de rapides progrès dans l'étude de la philosophie. Mendelssohn ne put se lier qu'avec un coreligionnaire de la Gallicie, précepteur pauvre, mais très-zélé pour l'étude, qui lui donna Euclide, traduit en hébreu; ce qui éveilla en lui le goût des mathématiques. Souvent soupçonné d'hérésie, cet homme de génie (nommé Israël Moïses), qui, par sa pénétration, s'était élevé jusqu'à l'étude de l'algèbre, avait été chassé de différentes villes, où il avait cherché un asile contre la persécution. Livré à la mélancolie, il ne trouva nulle part de ressources, et mourut dans la misère. Mendelssohn se lia ensuite avec un Juif de Prague, étudiant la médecine, nommé Kisch, qui lui enseigna le latin pendant six mois; mais la difficulté de se procurer, dans son dénuement, un dictionnaire et une grammaire, arrêta ses progrès. L'*Essai* de Locke *concernant l'entendement humain*, fut un des premiers livres qui lui tombèrent entre les mains; et s'il ne comprit pas tout ce qu'il lisait, il en devina le sens. Enfin, en 1748, il rencontra Salomon Gumpertz, autre médecin juif, plus initié dans les langues modernes, et qui lui en inspira le goût. Gumpertz lui fit faire la connaissance de quelques élèves du collége de Joachim, entre autres de Louis de Beausobre, qui aimait particulièrement l'étude de la philosophie. Mendelssohn se livra dès-lors avec passion à l'étude des langues modernes; et ses premiers essais en allemand, furent des *Lettres sur le sentiment*, et la traduction du Discours de J.-J. Rousseau sur l'origine de l'inégalité,

que l'on a imprimée dans la suite. Il eut alors le bonheur d'entrer, en qualité de précepteur, dans la maison d'un riche manufacturier en soie, nommé Bernhard. Frédéric II, voulant favoriser les manufactures, accorda quelques privilèges aux Juifs qui en établirent; et Mendelssohn obtint un emploi qui lui valut plus de mille francs d'appointements. A cette époque (1754), Lessing vint à Berlin; et le docteur Gumpertz lui parla du jeune Mendelssohn, et de son habileté au jeu d'échecs. Cette circonstance fournit bientôt l'occasion d'une liaison intime entre ces deux hommes extraordinaires. On prétend que Lessing donna à son jeune ami quelques leçons de grec, et qu'ils étudiaient ensemble les ouvrages de Platon. Quoiqu'il en soit, Lessing fut frappé du manuscrit des *Lettres sur le sentiment*; on dit qu'il le corrigea et le livra à l'impression sans en prévenir l'auteur. Dubos avait publié ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*. Après lui avait paru Batteux. Baumgarten s'était essayé, le premier en Allemagne, à traiter, à la manière de Wolf, la philosophie des belles-lettres, sous le titre d'*Esthétique*; mais le style de Wolf et de ses imitateurs était peu soigné, scolastique et pédantesque. Mendelssohn sut éviter ce défaut dans son traité: il chercha l'origine des sentiments agréables ou désagréables, et il analysa ce qui constitue la perfection. Selon lui, c'était bien une imitation particulière de la nature; mais cette nature est toujours une dans sa variété: il s'y mêle d'ailleurs dans notre imagination quelque prédilection pour le talent individuel de l'artiste, et quelque préférence pour les proportions bien appropriées à leur but. Le développement était plus neuf et plus remarquable que la principale idée n'était originale; mais il y mit une clarté, une précision, enfin une finesse et un goût tout-à-fait inconnus en Allemagne. On était alors épris de la méthode mathématique introduite par Wolf, pour l'étude de toutes les matières, même pour les objets de goût; et l'on cherchait à la relever par une afféterie ridicule, empruntée de quelques écrivains français. Ce contraste, ce mélange bizarre de style, ne pouvait être favorable à la littérature. Lessing, frappé de cette mauvaise direction, projeta d'en donner une meilleure. Lié avec Abbt, jeune savant plein de sentiment et d'élévation, et avec Nicolaï, jeune libraire rempli de savoir et d'ardeur; il se mit à publier avec eux une *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres*, et surtout ces *Lettres sur la littérature* (de 1761 à 1765), qui firent tant de bruit, et qui ont tant contribué à imprimer à la langue allemande un nouveau caractère. (*V.* Abbt, I, 49). Mendelssohn fut d'un grand secours à ces entreprises; et l'on doit regretter que la jalousie qu'excita dans la nation la préférence accordée à la langue française par Frédéric le-Grand, ait fait prévaloir l'idée qu'il ne fallait pas la prendre pour modèle. Nous ne croyons pas que Mendelssohn ait partagé cette antipathie. Au moins est-il bien sûr que ce fut lui qui le premier mit des livres français entre les mains de ses enfants. La *Bibliothèque allemande universelle*, entreprise par Nicolaï, en 1765, et qui se soutint jusqu'en 1792, le compta également au nombre de ses collaborateurs. Ses pensées cependant se tournèrent principalement vers la philosophie. Déjà, en 1755, il avait publié avec Lessing le petit ouvrage

intitulé *Pope métaphysicien*. L'académie des sciences de Berlin ayant proposé, en 1763, une question sur l'évidence en métaphysique, Mendelssohn remporta le prix, en février 1771 : Mérian et Sulzer proposèrent à l'académie de le comprendre sur une liste de membres à présenter pour être admis dans son sein. Lagrange appuya cette proposition, et toute l'académie l'approuva. On présenta la liste à Frédéric II, qui raya ce nom comme ne lui plaisant pas, et sans en donner d'autres motifs. « J'en serais fâché, dit Mendelssohn, » si c'était l'assemblée qui n'eût pas » voulu me recevoir. » Il continua de traiter des sujets métaphysiques : peut-être le reproche fait au judaïsme de toucher trop peu aux notions d'une vie future, contribua-t-il à tourner son esprit vers les idées de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame. Ce fut en 1767, qu'il publia son *Phædon*, premier ouvrage de philosophie où un sujet de ce genre fût traité d'un bout à l'autre dans une prose élégante et correcte. Le dialogue de Platon lui servit de modèle. Le discours préliminaire contient la vie de Socrate : dans le premier entretien, l'auteur expose la philosophie des Grecs, et emploie, dans ses démonstrations, toutes les ressources de la dialectique, en présentant son héros initié dans les secrets les plus cachés des Pythagoriciens. Il ajoute à ses motifs, avec un art admirable, les profonds raisonnements de Leibnitz et de Wolf, en faveur de l'existence de Dieu. Pour prouver l'immortalité de l'ame, il établit, comme axiome, que l'ame étant une force primitive, il est impossible qu'elle s'anéantisse. Quoique ses preuves n'aient pas été trouvées rigoureuses, il est reconnu que celles qu'il a tirées, pour l'ame immortelle, de l'harmonie des vérités morales, et en particulier du système de nos droits et de nos devoirs, sont développées avec toute la supériorité et l'éloquence que peut comporter une pareille discussion. Le *Phædon* valut à son auteur une telle célébrité, qu'il ne passait plus à Berlin d'étranger distingué, qui n'allât le visiter. Lavater ayant cédé à ce mouvement de curiosité dans un de ses voyages physionomiques, fut très-étonné de trouver le philosophe dans le magasin de M. Bernhard, occupé à peser de la soie. Mendelssohn le reçut néanmoins avec toute sorte d'égards. Comme ils étaient seuls, Lavater, toujours occupé de projets de conversion, se mit à discuter des matières de foi, et ne fut pas peu surpris d'entendre Mendelssohn parler du caractère moral de Jésus-Christ avec une grande vénération. Lavater s'occupait alors à traduire la *Palingénésie* de Bonnet, où le philosophe de Genève avait fait entrer une démonstration évangélique de la religion chrétienne. En 1769, il dédia sa traduction à Moses Mendelssohn ; et dans sa dédicace, il le conjura de la manière la plus pressante, ou de réfuter ses arguments, ou de faire ce qu'eût fait Socrate s'il les eût trouvés sans réplique, c'est-à-dire, d'abandonner la religion de ses pères. Mendelssohn répondit avec autant de douceur que de franchise à cette provocation. Un extrait de sa lettre, qui est fort curieuse, a été inséré par Mirabeau dans son opuscule *Sur Moses Mendelssohn*. Il ajoute, dans une lettre particulière, que, d'après l'idée première du judaïsme, la loi de Moïse est un héritage de la maison de Jacob ; que d'autres peuples ont aussi tenté de

suivre la loi de la nature et de leurs patriarches, et que ceux qui y restent fidèles sont regardés par les autres nations comme des hommes vertueux, qu'un juif n'aurait pas le droit de vouloir convertir. Cette manière d'éluder la discussion produisit un tel effet sur le public et sur Bonnet lui-même, que Lavater se crut obligé d'adresser publiquement des excuses à Mendelssohn de son indiscrétion; cette correspondance excita vivement l'attention du public. Depuis cette époque, Mendelssohn sembla s'être entièrement voué à ce qui pouvait contribuer à civiliser sa nation, et à la rapprocher des Chrétiens sans en adopter la religion. Sur la demande du gouvernement prussien, il publia, en 1778, conjointement avec le grand rabbin de Berlin, le Code des lois et rites des Juifs, en ce qui concerne les mariages, etc.; mais ce qui lui parut plus important, fut de donner une traduction de la Bible en allemand, afin d'en faire disparaître le jargon polonais, et de rendre plus clair le sens des Livres saints. Pour que la nouvelle Bible pénétrât surtout dans la classe des Juifs qui en avaient le plus besoin, on eut soin d'imprimer l'allemand avec les lettres hébraïques. Mendelssohn y fit ajouter l'extrait des commentaires les plus estimés, en y joignant ses propres réflexions, de manière à rendre cette traduction classique. Plus tard il publia une traduction allemande des Psaumes, où il fit sentir les beautés de la poésie orientale, avec son rhythme et son harmonie, en répondant suffisamment aux objections qu'on a pu faire contre l'interprétation de quelques passages. Une circonstance particulière favorisa ces sortes d'entreprises. Les banquiers juifs que Frédéric II avait employés pendant la guerre de sept-ans, avaient amassé de grandes fortunes: on leur accorda quelques privilèges pour établir des manufactures, en les obligeant à des dépenses, et à bâtir des hôtels; ce qui les mit bientôt en rapport avec des gens instruits, avec des artistes et des personnes distinguées, que leur aisance réunissait dans leurs salons. Mendelssohn avait en partie guidé l'éducation des enfants des plus riches; et à son instigation ceux-ci se firent un devoir d'accorder d'abondants secours à tous les coréligionnaires qui se distinguaient par des dispositions ou par quelque instruction qui ne fût pas absolument du genre rabbinique, contre lequel on était surtout en garde. Vers 1778, un de ces hommes opulents, Itzig le père, donna une maison pour établir une école gratuite en faveur des pauvres. M. Itzig son fils aîné, et M. David Friedlander, son gendre, se chargèrent du plan et du reste de l'établissement; on y établit une imprimerie, et l'on y cultiva surtout les connaissances modernes. Cinq à six cents élèves sont sortis en dix ans de cette maison, et se sont répandus dans toute l'Europe. On cherchait aussi, mais souvent en vain, à placer de jeunes Juifs dans des ateliers pour les soustraire au petit commerce; mais les corporations s'efforcèrent de les en repousser. On parvint un peu plus aisément à s'armer contre l'intolérance des rabbins. Le nombre des Juifs qui s'étaient livrés à toutes sortes d'études, et qui entouraient constamment Mendelssohn, en agrandirent la sphère. Wessely cultiva en hébreu la haute poésie; A. Wolf, J. Swa, L. Ben-David, Ensheim, Maïmon, se signalaient dans les mathématiques et la phi-

losophie; Bloch, Hirschel, et Herz, se distinguaient dans la médecine; et M. H. Homberg, un de ces vétérans, se trouve encore à Prague, au conseil de l'instruction publique. Le goût de la réforme s'étendit jusqu'aux provinces; et pendant que David Friedlander, ami de Mendelssohn, composait pour la jeunesse (1780), des livres élémentaires de morale, et qu'il traduisait les livres de prières, J. Euchel, secondé par les maisons où il était gouverneur, établit à Kœnisberg une réunion littéraire sous le nom de *Société amie du bien et de la vertu*, qui publia en hébreu et en allemand un journal appelé le *Collecteur* (*Sammler*), contenant les essais et les traductions de ceux de la nation qui se distinguaient dans l'étude des langues modernes, ou par leur esprit de critique. Mendelssohn eut beaucoup de part à ces établissements. Leur direction fut d'un autre côté favorisée par M. de Dohm, qui mit au jour, en 1781, son ouvrage sur l'amélioration civile des Juifs, plaida leur cause, et donna l'éveil à tout ce qui s'est fait depuis sur cette matière. En 1782, Mendelssohn mit au jour une traduction de l'ouvrage de Manasseh Ben Israël, sur la délivrance des Juifs. Ce rabbin avait été envoyé par les Juifs d'Amsterdam, auprès de Cromwell, pour négocier l'établissement d'une colonie juive en Angleterre. Les besoins d'aujourd'hui se faisaient déjà sentir alors; il était impossible que cette nation sortît de son avilissement, à moins qu'on lui accordât assez de liberté pour ne pas être sans cesse renfermée dans le même cercle d'occupations : de toutes parts il s'éleva des adversaires; outre ceux que suscita la haine ou la jalousie, on voulut prouver l'incompatibilité de la religion juive avec la pratique des devoirs du citoyen. C'est à détruire ces allégations que tendaient les efforts de Mendelssohn. Un nommé Kranz avait publié, en 1782, conjointement avec le pasteur Morschel, un ouvrage intolérant, intitulé le *Scrutin de la lumière et de la justice*; ce qui donna lieu, en 1783, à la publication de sa *Jérusalem*, ou Traité sur le pouvoir religieux et le judaïsme. Cet ouvrage excita des clameurs de la part des Juifs et des Chrétiens. Dans la première partie l'auteur établit que la différence de religion ne doit exclure personne des fonctions publiques; et dans la troisième, il développe le caractère de la religion juive, pour démontrer qu'elle laisse la pensée et la conscience entièrement libres. Ni les rabbins, ni ceux qui pensaient à la conversion des Juifs, ne furent contents d'une telle doctrine, que Mendelssohn sut néanmoins défendre et soutenir avec toutes les ressources de la logique et cet art de diction qui lui était particulier. En 1785, il publia ses *Morgenstunden* ou *Heures du matin*, les seules où la faiblesse de sa santé lui permit de se livrer encore à quelque travail. C'étaient des leçons philosophiques données à ses enfants, à ses amis, sur l'existence de Dieu, sur les divers systèmes des idéalistes, des sceptiques, des spinosistes, etc. Le 2e. volume, qui devait traiter de l'influence sur la société, des preuves de l'existence de Dieu, et du droit de la nature et de la morale, n'a point paru. C'est à-peu-près l'époque où mourut Lessing. Jacobi ayant annoncé que, d'après ce que lui avait révélé cet homme célèbre, il était mort dans le spinosisme, Mendelssohn crut devoir venger l'honneur

de son ami, dans une lettre qu'il rendit publique. De son côté, Jacobi imprima aussi les lettres que lui avait écrites à ce sujet Mendelssohn ; et tous ces soins contribuèrent à altérer la santé de notre philosophe, de manière que la moindre tension d'esprit le faisait évanouir. Un léger refroidissement le fit enfin succomber, le 4 janvier 1786, dans la même année que Frédéric-le-Grand. Le jour de sa mort, tous les Juifs de Berlin fermèrent leurs boutiques et leurs magasins, en signe de deuil; coutume qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier rabbin. Mendelssohn était de petite stature, et bossu ; mais sa physionomie était pleine d'expression et de vivacité. Ses yeux noirs, son front élevé, annonçaient une imagination et un esprit rares. Il portait une barbe courte, selon l'usage des Juifs de son temps ; et ses manières patriarcales s'alliaient d'une façon piquante avec l'urbanité, on peut dire, avec l'atticisme que lui donna l'étude des Grecs. Modeste jusqu'à la timidité, mais exprimant ses sentiments et ses pensées avec franchise et finesse, il exerçait, par sa modération et l'égalité de son caractère, un empire aussi doux qu'étendu sur les nombreux amis qu'il réunissait. Son penchant le portait à la satire ; mais sa délicatesse savait la réprimer ou la rendre moins amère. Une piété naturelle, fortifiée par l'amour de l'humanité, le rendit fidèle au moindre cérémonial de la croyance de ses pères. Élève de Wolf et de Baumgarten, dont il emprunta la clarté et la méthode mathématique, il était éclectique, et adoptait de chaque système ce qui lui paraissait le meilleur, donnant à tout le vernis de l'élégance et du bon goût. Enthousiasmé de la recherche des vérités métaphysiques, Platon lui prêta sa plume ; et la critique de Lessing contribua, sans doute, à lui faire donner à la langue allemande toute la correction et l'harmonie qui le rendirent l'un des premiers classiques de son pays. Si l'on a pu lui reprocher une sorte de condescendance à transiger sur des inductions opposées, en les supposant de simples disputes de mots, au lieu d'admettre la raison comme gage des opinions généralement reçues, jamais aussi il ne lui arriva d'exposer avec trop de liberté des doutes sur les dogmes qui se rattachaient à des vérités morales, tout en défendant avec force la liberté de la pensée. Placé dans le monde, entre l'intolérance des Juifs et celle des Chrétiens, il sut contenir la hiérarchie rabbinique, et s'opposer à l'esprit de prosélytisme. Il ne croyait pas qu'avec les dogmes on inoculât aussi la vertu ; mais il était également ennemi de la philosophie trop hardie de son temps. L'idée d'être seul distingué, et de laisser en arrière dans l'ignominie, sans guide et sans lumières, la partie la plus misérable de la nation, faisait horreur à cette ame élevée. Afin d'amener une éducation meilleure, il cherchait à conserver l'ascendant par l'observance, même scrupuleuse, des cérémonies ; et tous ses efforts tendirent à préparer, et à faire desirer à la nation cette liberté civile, sans laquelle toute civilisation devient impossible. Mais la liberté de penser, qu'il conçut comme le caractère définitif du judaïsme, lui parut en même temps un héritage précieux. La lutte dure encore et nous n'osons décider si c'est un honneur pour notre siècle que les révolutions et les congrès n'aient pu la faire cesser. C'est Mendelssohn, sans contredit, qui a

amené, entre les Juifs et les Chrétiens, ce rapprochement que l'on observe aujourd'hui. Un grand nombre des Juifs du nord de l'Allemagne ayant depuis fait élever leurs enfants dans les écoles chrétiennes, il en est résulté, pour la religion des ancêtres, une diminution de cet attachement dû aux premières impressions. On doit admirer le génie et les efforts d'un homme qui, élevé dans un dénuement absolu, au milieu de nombreux préjugés, et dans une colonie qui ne parlait pas même l'idiome des peuples qui l'entourent, a pu influer sur le perfectionnement de la langue et de la littérature allemandes en général, au point d'établir une époque bien marquée dans l'histoire, et sur ses coréligionnaires jusqu'à leur faire abandonner en si peu de temps leur ancien langage, et les préparer à un degré de civilisation qui s'accroît de jour en jour. Les Juifs disaient qu'après Moïse le législateur, et Moïse Maïmonides, ils n'ont eu que Moïse Mendelssohn. Des philosophes chrétiens l'ont comparé à ce qu'il y a de plus illustre dans l'antiquité. Ramler fit graver sur son buste de marbre, placé dans l'école juive, l'inscription suivante : *M. M., sage comme Socrate, fidèle à la croyance de ses pères, enseignant comme lui l'immortalité, et s'immortalisant comme lui.* Mendelssohn a laissé plusieurs fils, très-considérés dans la banque; sa fille aînée est mariée à M. Frédéric Schlegel, et tous deux ont embrassé la religion catholique. Sa fille cadette s'est vouée à l'éducation ; et, par l'élévation, la finesse de son esprit, elle rappelle les vertus de son père. On a de Mendelssohn de nombreux écrits, dont on peut voir la liste dans Mensel; nous indiquerons les principaux de ceux qui n'ont pas encore été cités : I. Le *Prédicateur moral*, journal hebdomadaire, en hébreu, Berlin, 1750, in-4°.; il n'en parut que quelques feuilles. II. *Sur les sentiments*, Berlin, 1755, in-8°.; traduit en français dans le *Journal étranger*, mai-décembre, 1761, puis par T. Abbt, Genève, 1763, réimprimé à Berlin, en 1764, in-8°.; en hollandais, par J. Petsch, 1769, in-8°. III. *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770, traduite en français, sous le titre de *Lettres juives du célèbre Moses Mendelssohn*, avec remarques et réponses de Kölbele. Francf., 1771; en holland., 1778, Utrecht, in-8°. IV. *Milloth Higgaion* (en hébreu). C'est proprement une édition de la logique de Maïmonide (*V.* tom. XXVI, p. 257, n°. x), où il expliquait celle d'Aristote, en cherchant à la rendre plus claire, plus précise, et en y mêlant quelques idées de Wolf. Le manuscrit avait été donné à Samson Kalir, pauvre rabbin de Jérusalem, qui le fit imprimer sous son nom, à Francfort, en 1761. Bar-Lowe Levy en fit paraître une deuxième édition à Berlin, en 1795 : une troisième, publiée par Aaron Zacharie, de Jaroslow, porte le nom et une préface du véritable commentateur; et la quatrième fut donnée à Berlin, en 1793, par Rabbi Isaac Levi, de Sattanow. V. *Œuvres philosophiques*, Berlin, 2 vol. in-8°., 1761, 1771 et 1777; elles contiennent les *Lettres sur le sentiment*, des *Discours philosophiques*, et quelques *Mémoires*, publiés dans des ouvrages périodiques. Ce recueil a été traduit en hollandais, en latin et en italien. VI. *Phædon sur l'immortalité de l'ame*, en trois dialogues, Berlin, 1767, in-8°., réimprimé en 1768, 1769,

1776; la cinquième édition est précédée d'une préface, par David Friedlander, et l'on travaille à la sixième (1820): traduit en hollandais, 1769; en italien, 1773; en français, par G. A. Junker, Paris, 1774; par A. Burja, Berlin, 1772; en russe, dans un journal; en hongrois, en danois, 1774; en anglais, par Collin, 1788, in-8°. VII. *Notes* sur un écrit concernant les miracles du fameux Schropfer (*Bibl. univ.*, cahier 1, p. 177); réimprimées plusieurs fois. VIII. *Lois rituelles des Juifs*, concernant les successions, minorités, testaments, mariages, propriétés; esquisse faite sur la demande et sous l'inspection de R. Hirschel Lewin, grand rabbin à Berlin, 1778; réimprimée en 1793, 1799, quatrième éd. (*V. Ober-deutsche, allg. litt. Zeit.*, vol. III, p. 1-20.) IX. *Essai d'une traduction allemande des cinq livres de Moïse*, Göttingue, 1778; id., en caractères et texte hébreux, Berlin, 1780-83, avec commentaire en langue rabbinique, par rabbi Salomon de Dubno, extrait de divers commentaires, de mots et explications de Mendelssohn. X. La *Délivrance des Juifs*, traduite de l'anglais (du rabbin Manasses ben Israël), avec préface de Mendelssohn, servant d'appendice au Mémoire de Dohm, sur l'état civil des Juifs, Berlin, 1782; en hollandais, la Haye, 1782, in-8°.; en italien, Venise, 1790. (*V. Sur la Jérusalem de Moses Mendelssohn*, par J. F. Zollner, conseiller du consistoire, Berlin, 1784, etc.) XI. Les *Psaumes*, traduits en allemand, Berlin, in-8°., 1783-1788. On a reproché de l'inexactitude à cette traduction; mais la couleur générale du poète y est rendue avec beaucoup d'élégance et d'harmonie, et avec une connaissance parfaite du goût de la poésie lyrique orientale. XII. *Heures du matin*, ou Leçons sur l'existence de Dieu, première partie, Berlin, 1785, 1 vol.; seconde édition, Berlin, 1786, in-8°. (*V.* L. H. Jacob, *Examen des heures du matin et de toutes les preuves spéculatives de l'existence de Dieu*, Leipzig, 1786.) — Les nombreux ouvrages publiés à l'occasion des débats de Mendelssohn avec Jacobi, se trouvent dans le *Répertoire universel de la littérature* de 1785 à 1790, Iena, 1793, n°. 336-366. XIII. Mendelssohn a fait beaucoup d'extraits et de critiques d'ouvrages: dans la *Bibliothèque des belles-lettres*; — dans les *Lettres sur la nouvelle littérature* (ses articles sont ordinairement signés D. K. M. P. Z.); — dans la *Bibliothèque universelle allemande*; — dans le Journal mensuel de Berlin (*Berlinische Monatschrift*); — dans le *Magasin de psycologie* de M. Moritz; — dans les *Mémoires historiques et critiques, en faveur de la musique, par Marburg*; — dans le *Philosophe pour le monde*, d'Engel, etc. — M. David Friedlander a publié sur l'immortalité de l'ame un petit Mémoire, à l'usage des hautes classes des Juifs, qui contient sommairement tous les résultats du *Phædon*, et d'autres ouvrages de son ami. Tassaert a exécuté le buste de Mendelssohn, en marbre, pour l'école des Juifs; Lavater l'a fait graver dans sa *Physiognomonie*, t. IV, p. 587; mais le meilleur est celui de Bause, d'après un portrait de Graf. Abramson l'a gravé en médaille. Plusieurs monuments lui ont été érigés dans des jardins particuliers, entre autres à Bareuth; on en trouve la description dans le *Monatschrift* de Berlin, 1787. Le major-général de Sholten

est entré dans beaucoup de détails, au sujet de Mendelssohn, dans le *Berlinische Monatschrift* (1786, mars, p. 204-216); et Mirabeau s'est appliqué à le faire connaître en France, dans un écrit ayant pour titre : *Sur Moses Mendelssohn*, Londres, 1787, Bruxelles et Paris, chez Buisson, 1788, in-8°. A cet ouvrage est joint un autre Mémoire sur la réforme politique des Juifs, d'après Dohm, et sur la révolution tentée en leur faveur, en 1753, dans la Grande-Bretagne. On a, en outre, la Vie de Mendelssohn en hébreu, par Isaac Euchel, Berlin, 1788, in-8°. Le discours prononcé à l'anniversaire de sa mort, par M. David Friedlander, a été publié dans le *Deutsche Monatschrift*, mars 1791; et des fragments de lui et sur lui, ont été recueillis dans un journal intitulé, *Jedidja*, Berlin, 1819. Les nombreux ouvrages qui parurent à l'occasion de ses différends avec Lavater, sont indiqués dans les tables des journaux littéraires de Iéna et autres. F—D—R.

MENDES (Antonio-Félix) naquit en Portugal, le 14 janvier 1606, au village de Pernes, près de Santarem. Il est auteur de quelques ouvrages qui prouvent qu'il était bon latiniste, et digne de la place de professeur de poésie latine et vulgaire, qu'il occupait dans l'Académie *latine et portugaise*. Nous ne citerons que sa Grammaire latine, dont la première édition parut à Lisbonne, en 1637; la seconde, en 1649, dans la même ville. C'est la Grammaire d'Araujo, disposée sur un nouveau plan. Mendès assure qu'à l'aide de sa grammaire, on peut apprendre le latin en un an, tandis qu'avec les autres méthodes, l'élève, en cinq ou six ans, acquiert à peine une légère connaissance de la langue. Ce Dominique de Araujo naquit à Alenquer. Sa Grammaire latine fut imprimée à Lisbonne, en 1627. Il a laissé, manuscrit, un Traité de la mémoire artificielle. B—ss.

MENDEZ-PINTO. *V.* Pinto.

MENDOZA (Don Inigo-Lopez de), connu aussi sous le nom de marquis de Santillane, n'a point de place dans la *Bibliotheca hispana* d'Antonio; il fut cependant un des principaux ornements de la cour poétique de Jean II, roi de Castille (*V.* l'article de ce prince, XXI, 454). Né le 19 août 1398, son rang, ses richesses, ses talents, lui acquirent une grande considération et une brillante renommée. On raconte que des étrangers se rendirent en Castille uniquement pour le voir. Après la mort du marquis de Villena, dont il était le disciple, Mendoza se trouvait à la tête de la littérature espagnole; mais ses études ne l'empêchèrent point de prendre part aux affaires. Il paraît que dans les troubles qui agitèrent le règne de Jean II, il ne fut pas toujours du parti du monarque. Cependant ce fut sous ses drapeaux qu'il combattit à Olmedo, en 1445; et, en récompense des services qu'il rendit dans cette journée, il fut créé marquis de Santillane. Il mourut le 25 mars 1458. On a de lui : *Los refranes recopilados por mandado del rei don Juan*, 1541, in-8°. C'est ainsi que l'ouvrage est cité dans le *Specimen bibliothecæ hispano-majansianæ*, p. 67 (*V.* Clément, IX, 40, 41). Le catalogue de la bibliothèque la Serna contenait deux éditions de *Proverbios*, Séville, 1548, in-4°., Anvers, 1558, in-12, recueillis pour l'instruction du prince royal de Castille, depuis Henri IV. C'est probablement le même ouvrage que *Los*

Refranes. M. Bouterweck (*Histoire de la littérature espagnole*, I, p. 150 et suivantes de la traduction française), cite avec éloge trois productions de Mendoza : I. *Chant funèbre sur la mort de Villena*, allégorie en vingt-cinq stances dactyliques, dont l'idée est prise du Dante. II. *El Doctrinal de privados* (Le Manuel des favoris), premier poème didactique qui ait paru en Espagne : c'est une longue série de réflexions morales, à l'occasion de la fin tragique d'Alvaro de Luna, favori de Jean II (*V.* Luna, XXV, 427). III. Une *Dissertation critique et historique*, citée comme autorité par tous les écrivains espagnols qui ont écrit l'histoire de leur ancienne littérature (*V.* Jean de Mena.) — Un autre Inigo-Lopez de Mendoza, quatrième duc de l'Infantado, second arrière-petit-fils du marquis de Santillane, et mort le 17 septembre 1566, est auteur d'un *Memorial de cosas notables*, Guadalajara, 1664, in-folio. C'est un recueil de dits et faits, sans ordre et sans date. A la suite de chaque article, l'auteur cite ses autorités; et quelquefois cette indication est plus ample que son texte: ce qui ne l'a pas empêché de placer en tête de l'ouvrage une liste alphabétique de plus de deux cents auteurs qu'il a mis à contribution. Le *Catalogue de la bibliothèque du Roi* a placé cet ouvrage parmi les polygraphes, à côté des *Diverses leçons de P. Messie*. Dans le *Catalogue de La Serna Santander*, le *Mémorial* est rangé parmi les *Extraits et Mélanges historiques*. Il n'est déplacé ni dans l'un ni dans l'autre endroit.

A. B—T.

MENDOZA (Pierre-Gonçalès de), connu aussi sous le nom de *Cardinal d'Espagne*, était né en 1428, d'une des familles les plus illustres de Castille. Il s'appliqua dans sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur, à la culture des lettres; on dit même qu'il avait traduit en espagnol, Salluste, l'Iliade, Virgile, et quelques Élégies d'Ovide. Son oncle, archevêque de Tolède, l'engagea à embrasser l'état ecclésiastique, et l'envoya à la cour du roi Jean II, qui le nomma évêque de Calahorra. La sagesse qu'il montra dans l'administration de son diocèse ajouta à sa réputation; et Henri IV, parvenu au trône de Castille, le nomma chancelier, lui procura, en 1473, la pourpre romaine, et le désigna son exécuteur testamentaire. Mendoza fut élevé peu de temps après à l'archevêché de Séville, et passa ensuite sur le siége de Tolède, le plus illustre de l'Espagne. Il rendit d'importants services aux rois Ferdinand et Isabelle, pendant la guerre contre les Maures de Grenade; il commanda une partie de l'armée chargée de cette expédition, et fut chargé de répartir la dîme accordée par le pape sur tous les biens ecclésiastiques, pour subvenir aux frais de cette nouvelle croisade. Ce prélat mourut à Guadalajara, le 11 janvier 1495. Ses restes furent transportés à Tolède, et déposés dans un tombeau en marbre, qu'on voit encore à l'église cathédrale. Il avait une dévotion particulière à la Sainte-Croix; et il fonda, sous ce nom, un collége magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède. — Pierre Salazar de Mendoza a publié *La Coronica del gran Cardinal de España*, Tolède, 1625, in-fol., et *Origen de las dignidades de Castilla y Leon*, Madrid, 1657, in-fol.

W—S.

MENDOZA (Don Pedro de), fondateur de Buenos-Ayres, gentil-

homme très-riche de Cadix, offrit en 1529, à Charles-Quint, d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay et de la rivière de la Plata. Nommé par ce monarque adelentado ou chef militaire de tout le pays arrosé par ces deux fleuves et nouvellement découvert, il mit à la voile, le 24 août 1534, avec quatorze vaisseaux et trois mille Espagnols, et prit terre sur la côte du Brésil, où, étant tombé malade, il confia le commandement de l'expédition à Juan de Ozorio, son lieutenant. Cet officier lui étant devenu suspect, il le fit assassiner peu de temps après. Mendoza, qui s'était rétabli, continua son voyage, remonta la rivière de la Plata jusqu'à l'île de Saint-Gabriel, fit reconnaître la côte méridionale qui est en face, et y fonda, le 2 février 1535, la ville de Buenos-Ayres, avec deux forts pour la défendre. Il y soutint plusieurs attaques des Indiens sauvages, qu'il repoussa: une nouvelle maladie le détermina à charger Ayolas du gouvernement; il s'embarqua pour l'Espagne, et mourut dans la traversée. B—P.

MENDOZA (Diego Hurtado de) naquit, d'une famille distinguée, à Grenade, suivant l'opinion la plus commune. Il étudia, soit dans cette ville, soit à Salamanque, le latin, le grec, l'arabe, le droit civil et le droit canonique. Il avait passé sa première jeunesse lorsqu'il alla, en 1535, combattre en Italie, sous Charles-Quint. Mais les fatigues de la guerre ne le détournèrent pas de l'étude. Pendant les quartiers d'hiver il allait à Rome, à Padoue, ou dans d'autres universités d'Italie, entendre les plus célèbres professeurs; il vit, entre autres, à Padoue, Augustin Niphus et Jean Montesdoca de Séville. Charles-Quint, charmé de son esprit, lui confia plusieurs missions importantes qu'il remplit avec honneur. Envoyé d'abord à Venise comme ambassadeur, puis au concile de Trente, il le fut ensuite auprès du pape: enfin, son souverain lui confia le commandement de la Toscane; et les mesures vigoureuses qu'il employa, réprimèrent plusieurs révoltes. Son gouvernement, qu'on pourrait appeler un règne, dura six ans. Mendoza ne fut pas moins utile à l'état sous Philippe II, qui l'appela dans son conseil; il vécut encore vingt ans sous ce prince, et mourut, en 1575, âgé de plus de 70 ans. M. Bouterweck (*Hist. de la litt. espagnole*) fait un très-grand éloge de Mendoza; il l'appelle le Salluste et l'Horace de l'Espagne: il reconnaît pourtant que trop souvent ses vers sont durs, et que ses odes offrent de l'obscurité. Non content de cultiver les lettres, Mendoza en était aussi le protecteur; ce qui lui valut, de la part de Paul Manuce, la dédicace, non des *Opera philosophica Ciceronis*, mais d'un volume qui en contient une partie, et qui fut publié en 1541, in-8°. Pendant son séjour à Venise, il fut très-utile aux lettres grecques; car il fit venir de Grèce, et arracha des mains de leurs avares possesseurs, plusieurs ouvrages; entre autres, ceux de saint Basile le Grand, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Cyrille d'Alexandrie, d'Archimède, d'Héron, d'Appien, etc. Ayant acheté à grand prix, de ceux qui le retenaient, la liberté du fils de Soliman, pour toute reconnaissance de la part du sultan, il ne demanda que la permission, pour Venise, d'acheter des Turcs les grains dont elle avait besoin, et quelques livres grecs pour lui. Mais il ne reçut pas moins de six caisses de manuscrits que lui envoya Soliman. Il fit transcrire à

HIST. D'ESPAGNE.

D. DIEGO HURTADO DE MENDOZA.

grands frais, par Arnold Arsenius, savant grec d'alors, plusieurs manuscrits grecs de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, on trouve le catalogue manuscrit des livres grecs dont Mendoza fit faire des copies. Il envoya en Thessalie et jusqu'au mont Athos, Nicolas Sophianus de Corcyre (dont on a une carte de la Grèce avec des notes de Nicolas Gerbellius), pour y déterrer des ouvrages d'auteurs célèbres. Mendoza céda sa précieuse collection au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. Il cultiva aussi la géographie, et s'occupa de la recherche des noms et des sites célèbres de l'Espagne. Ce guerrier, qui fut tout à-la-fois négociateur, géographe, historien et poète, n'a laissé que deux ouvrages qui aient été imprimés : I. *Guerra de Granada hecha por el rey de España, Felipe II, contra los Moriscos de aquel reino sur rebeldes*, qui, après avoir longtemps circulé en manuscrit, fut enfin imprimé par les soins de Louis Tribald, Madrid, 1610, in-4°., et réimprimé à Lisbonne en 1627. L'édition de Valence, 1776, in-4°., est précédée d'une bonne Vie de l'auteur(1). II. *Obras del insigne Cavallero D. Diego de Mendoça*, Madrid, 1610, in-4°. Antonio dit que Diego excellait dans les vers de huit syllabes; au surplus son éditeur a supprimé les pièces facétieuses et satiriques. Dans l'édition du Concile de Trente, donnée par Ph. Labbe, on trouve (colonne 292) le discours, qu'en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint, il adressa aux Pères du Concile. On attribue à Mendoza, et comme ouvrage de sa jeunesse, *Lazarillo de Tormes*, Taraçona, 1586, Valladolid, 1603, in-16, souvent réimprimé, soit seul soit avec la mauvaise continuation qu'y ajouta Henri de Luna; trad. en italien, par Barezzo Barezzi, d'après la seconde édition, sous le titre de: *Il Picariglio Castigliano*, Venise, 1622, in-8°., 1626, in-8°.; et avec une seconde partie ajoutée par le traducteur, 1635. *Lazarille de Tormes* a été aussi traduit en allemand. Une traduction française de la première partie parut à Lyon en 1560, et fut réimprimée à Paris en 1561. On l'attribue à J. Saugrain ou à J. Garnier de Laval. La réimpression d'Anvers, 1598, est augmentée de la traduction de la seconde partie par Van der Meere. Une autre traduction parut en 1620; la 1re. partie avec ces initiales M. R. B. P., la seconde avec celles-ci: L. S. D.: dans la réimpression de 1660, on a mis aux deux parties ces dernières initiales, qu'on croit désigner *le sieur d'Audiguier* jeune. Une autre traduction anonyme fut imprimée à Paris, chez Barbin, 1678, quatre petits volumes in-16, et reproduite en 1657, à Lyon, et en 1698, à Bruxelles, et enfin à Paris, sous le titre de: *Aventures et Espiègleries de Lazarille de Tormes*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Une traduction en vers français, par le sieur de B**, avait été imprimée à Paris, 1653, in-4°.; les vers sont de huit syllabes. Le *Catalogue de la bibliothèque du Roi* met les *Aventures de*

(1) Son neveu, le marquis de Mondejar, avait commandé l'expédition qui poursuivit jusqu'au sommet des Alpuxarras les débris de la puissance mauresque, et porta les derniers coups à ces descendants des conquérants de l'Espagne. Ce sont ces événements que retrace Mendoza, à la manière des grands historiens de l'antiquité; il s'en rapproche par l'élevation des sentiments, la noblesse et le ton animé du style: mais bien loin qu'il nous paraisse marcher sur les traces de Salluste, nous avons remarqué dans ses récits une émotion abondante et fleurie, qui contraste avec la concision et le style sévère de l'auteur latin. F—T.

Lazarille sur le compte de Mendoza. Quelques personnes attribuent cependant cet ouvrage à Jean de Ortega, religieux hiéronymite. Mendoza avait composé un Commentaire sur toutes les œuvres d'Aristote, et traduit la *Mécanique* de cet auteur. Il avait écrit des Commentaires politiques, et avait chanté la conquête de Tunis (à laquelle on croit qu'il contribua), dans un petit poème intitulé: *La Conquista de la Ciudad de Tunez*. Ces ouvrages sont restés inédits, ainsi que *La Batalla naval, escritta al fin de la guerra de Granada*, qu'on croit du même Mendoza. Aymon a publié: *Maximes du pape Paul III, tirées des Lettres anecdotes de don Hurtado de Mendoza*, la Haye, 1716, in-12.—Diego DE FUNEZ et MENDOZA, était de Murcie; on a de lui: *Historia de Avez y animales de Aristoteles, traducida de latin en romance, y agnadida del otros muchos autores griegos y latinos que trataron de esta materia*, Valence, 1621, in-4°. A. B—T.

MENDOZA (BERNARDIN DE) frère germain de Laurent, comte de Cluni, se signala par ses exploits en Belgique, fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et chargé d'ambassades en Angleterre et en France. On a de lui en français: *La harangue au roi très-chrétien faite à Chartres par monseigneur l'ambassadeur pour le roi d'Espagne vers sa Majesté*, 1588, in-8°. Il mourut au commencement du dix-septième siècle dans un âge avancé, quelques années après avoir perdu la vue. Il avait traduit en espagnol *Los seis libros de la politica de Justo Lipsio*, Madrid, 1604, in-4°. Il avait composé: I. *Commentarios de lo sucedido en los Paizes Baxos, desde el anno* MDLXVII *hasta el de* MDLXXVII, Madrid, 1592, in-4°.; trad. en français, Paris, 1622, in 8°. II. *Theorica y practica de guerra*, Madrid, 1577, in-4°.; Anvers, 1595, in-4°.; 1598, in-8°., trad. en français, Bruxelles; en italien par Salluste Grati, de Sienne, impr. à Venise, 1616, in-8°. — Un autre Bernardin DE MENDOZA, docteur en théologie, chanoine de Tolède, a laissé un manuscrit, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous ce titre: *Tratado en defensa de los colegios seminarios que el sacro concilio de Trento dispone que se hagan en la sesion* XXII. *cap.* XVIII. A. B—T.

MENDOZA (FERDINAND DE), jurisconsulte, de la même famille que le cardinal d'Espagne, a mérité une place dans la liste des érudits précoces. (Voy. *Bibl. Klefekeri*, 227.) Il était né vers 1566: la rapidité de ses progrès dans l'étude du droit et de la théologie étonnait ses maîtres, et lui valut les encouragements les plus flatteurs. A peine avait-il terminé ses cours qu'il publia le recueil de ses observations sous ce titre: *Disputationes in locos difficiliores tit li de Pactis, in Digestorum libris*, Alcalà, 1586, in-fol. Il fit paraître, quelques années après, un ouvrage très-savant: *De concilio Illiberitano*(1) *lib itres* (ibid. 1594, in-fol.) qu'il dédia au pape Clément VIII, et qui a été réimprimé à Lyon (en 1665) avec des notes et des additions. Mais une application excessive au travail ruina la santé de Mendoza, et troubla sa raison. Ses parents furent obligés de le faire enfermer à Madrid, où il mourut

(1) C'est le fameux concile d'Elvire. Quelques bibliographes disent que la première édition du traité de Mendoza est in-fol.; elle est fort rare. L'édition de 1665 est défigurée par un grand nombre de fautes typographiques.

après avoir langui plusieurs années dans un état déplorable. W—s.

MENDOZA (Jean-Gonçalès de) célèbre missionnaire, était né dans la Castille vers le milieu du seizième siècle. Il porta les armes dans sa jeunesse; mais fatigué de la vie des camps, il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Il fut envoyé par ses supérieurs dans les missions de l'Asie, et mit beaucoup d'ardeur à étudier la langue et les mœurs des peuples qu'il était chargé de catéchiser. Le roi d'Espagne, Philippe II, le nomma, en 1580, son ambassadeur à la Chine; il avait déjà fait deux voyages dans ce vaste empire, et s'était ménagé la protection de quelques lettrés qui lui furent d'un grand secours. Il revint en Europe rendre compte de son ambassade, et fut récompensé de ses services par l'évêché de Lipari, qu'il obtint en 1593. Ce prélat se rendit, quelque temps après, dans l'Amérique espagnole, avec le titre de vicaire apostolique; il fut fait évêque de Chiapa en 1607, et transféré l'année suivante sur le siége de Popayan. Il mourut vers 1620, dans un âge avancé. On a de lui une *Histoire de la Chine*, en espagnol, Rome, 1585, deux part. in-8°. La première contient des détails sur l'étendue et la division de la Chine, ses productions naturelles et les mœurs de ses habitants; la seconde est la relation des trois voyages que Mendoza y fit en 1577, 1579 et 1581 (1). On n'avait eu jusque-là que des récits inexacts et superficiels sur la Chine: l'ouvrage de Mendoza, plus détaillé et plus intéressant, eut un grand succès; il fut traduit en italien par Francesco Avanzo, Venise, 1586, in-12, en latin par Joachim Brullius, et en français par Luc de la Porte, Paris, 1589, Rouen, 1614, in-8°. On a prétendu qu'il avait exagéré la grandeur de cet empire, le nombre et la richesse des habitants, etc. Mais on fait le même reproche à tous les voyageurs qui décrivent les premiers des pays peu connus. W—s.

MENDOZA (Antoine Hurtado de), du diocèse de Burgos, fut commandeur de l'ordre de Calatrava. Il gagna les bonnes grâces de Philippe IV et de toute sa cour, par le piquant de son esprit, et l'aménité de ses manières. Il devint secrétaire-d'état et membre de l'Inquisition. Quoiqu'il n'eût pas fait d'études, il composa des comédies et des poésies lyriques en espagnol, qui eurent du succès. Après avoir dit que cet auteur a laissé sept ou huit comédies, plusieurs fois réimprimées à Madrid, Antonio donne, pour les ouvrages en prose de Mendoza: I. *La Fiesta que se hizo en Aranjuez a los años del Rey D. Felipe IV, con la comedia de Querer por solo querer*, Madrid, 1623, in-4°., réimprimée avec cinq comédies, et d'autres poésies du même auteur, sous ce titre: *El Fenix Castellano, D. Antonio de Mendoça renascido*, etc., Lisbonne, 1690, in-4°. II. *Convocacion de las cortes de Castilla y juramento del principe nuestro senor D. Baltasar Carlos primero de este nombre, anno* M. DCXXXII, Madrid, 1632, in-4°. III. Quelques manuscrits, parmi lesquels, un *Traité de la grandesse d'Espagne*. Mendoza vivait encore en 1638; mais on ignore l'époque de sa mort. — Antoine Sarmiento de Mendoza, aussi de Burgos, et

(1) A la suite de l'édition d'Anvers, 1596, on trouve l'*Itinéraire du Nouveau-Monde*, par le P. Martin Ignace, de l'ordre de Saint-François.

chevalier de l'ordre de Calatrava, gouverneur de Cuenca et de Cordoue, gentilhomme de la chambre de l'infant Ferdinand, et intendant de Jean d'Autriche, mort en 1651, a donné une traduction de la *Jérusalem délivrée*, sous ce titre: *La Hierusalem del Tasso, traducida en octava rima*, Madrid, 1649, in-8°. A. B—T.

MÉNÉDÈME, philosophe grec, était d'Eréthrée, ou Erythrée, ville de l'Arcadie, et florissait dans le même temps qu'Antagoras de Rhodes, Aratus et Lycophron (1), trois cents ans avant J.-C. Sa famille était ancienne et illustre, mais pauvre: il travailla dans sa jeunesse à coudre des tentes; d'autres disent qu'il exerça la profession d'architecte. Ayant été envoyé par ses concitoyens à Mégare, il s'y arrêta pour entendre les leçons de Stilpon; et il se rendit ensuite à Elée, ville qui a donné son nom à une école fameuse. Ménédème, de retour dans sa patrie, se mit à enseigner: le lieu où il donnait ses leçons n'était point garni de bancs comme dans les autres écoles; ses auditeurs se tenaient debout ou assis, indifféremment. Il avait des manières graves et sérieuses; il parlait peu, mais avec justesse, et sans crainte de blesser ceux à qui il s'adressait. Sa franchise lui fit des ennemis; mais sa probité et sa prudence lui méritèrent l'estime de ses concitoyens, qui l'élevèrent aux premières dignités. Il fut assez heureux pour déjouer les complots de ceux qui voulaient livrer Erythrée à Démétrius-Poliorcetes: cependant, quand cette ville fut tombée au pouvoir d'Antigone, fils de Démétrius, on l'accusa de trahison. Ménédème alla trouver ce prince pour l'engager à rendre la liberté à sa patrie; et n'ayant pu le toucher, il se laissa mourir de faim. Il n'a écrit aucun ouvrage; mais Diogène-Laërce nous a conservé, dans la *Vie* de ce philosophe, quelques-unes de ses maximes et de ses réparties. Quelqu'un lui disait: « C'est un grand bien d'avoir ce qu'on desire. — C'en est un bien plus grand, dit-il, de ne desirer que ce qu'on a. » — Ménédème, philosophe, disciple de Colotes de Lampsaque, était un homme d'un esprit bizarre. Il se montrait en public, dit Diogène-Laërce, revêtu d'une longue robe de couleur foncée, et nouée par une ceinture rouge; il avait un large chapeau couvert des signes du zodiaque, une longue barbe, et il tenait à la main une baguette de frêne; c'était ainsi qu'on faisait paraître les furies, et les magiciens sur les théâtres modernes. Au surplus, l'histoire ne nous a rien conservé sur ce personnage, plus digne de figurer parmi les fous que parmi les philosophes.

W—s.

MÉNÉLAUS, géomètre grec, avait composé un ouvrage divisé en six livres sur le *Calcul des cordes*. Ces livres sont perdus; il nous reste de lui trois livres intitulés *Sphériques*, dont l'original grec est également perdu, mais dont on possède deux traductions, l'une arabe, l'autre hébraïque. La traduction latine, faite sur les deux premières, a été réunie aux Sphériques de Théodose, en grec et en latin, dans une jolie édition qui a paru à Oxford, en 1707, in-8°., sous ce titre: *Theodosii Sphæricorum libri tres; Menelai Alexandrini Sphæricorum libri tres.* Ménélaus vivait vers l'an 80 de notre ère; son ou-

(1) Lycophron avait composé une pièce, dans laquelle il se moquait de la trop grande frugalité de Ménédème.

vrage traite uniquement des triangles, non qu'il enseigne à les résoudre ou à les calculer; ses théorèmes, à l'exception d'un seul, sont de pure spéculation, et d'un usage presque nul pour la pratique. Celui que nous exceptons est le premier du troisième livre. Il a été nommé par les Arabes *Regle d'intersection :* il exprime la relation entre six arcs d'une espèce de quadrilatère, formé à la surface de la sphère. Ce théorème a été démontré par Ptolémée, qui, comme Ménélaus, l'avait emprunté d'Hipparque; car ce théorème est l'unique fondement de la trigonométrie des Grecs. En rapportant cette proposition, comme tant d'autres, Ménélaus ne prend pas la peine d'en indiquer les usages. On a pensé que notre Ménélaus était le géomètre que Pline, liv. xxxvi, chap. x, désigne sous le nom du mathématicien Manlius, comme ayant placé une boule dorée sur l'obélisque du Champ-de-Mars, pour avoir une ombre ronde et mieux terminée. On croit avec plus de vraisemblance que Ménélaus est l'astronome cité par Ptolémée, pour avoir observé à Rome, la première année du règne de Trajan, une conjonction de la lune avec les étoiles du front du Scorpion. Enfin, on soupçonne que ce Ménélaus est l'astronome connu par les Arabes, sous le nom de Millæus, qui demeurait à Rome, où, quarante-deux ans avant Ptolémée, il avait dressé un catalogue dans lequel Ptolémée eût tant de confiance, qu'il l'adopta en entier, en ajoutant 25′ à chacune des longitudes pour la précession, à raison de 36″ par an : il en résulterait que ce catalogue de Millæus ne serait que le catalogue d'Hipparque, dont toutes les longitudes auraient été augmentées d'abord de 2° 15′, par Millæus et puis de 25′ par Ptolémée. Il est plus simple de croire que Ptolémée a partout ajouté 2° 40′ aux longitudes d'Hipparque, lequel, de toute manière, restera le véritable auteur du catalogue transmis par Ptolémée. D—L—E.

MENENIUS-AGRIPPA, l'un des plus illustres et des meilleurs citoyens de l'ancienne Rome, était d'une famille plébéienne. Brutus l'éleva au rang de sénateur, après l'expulsion des Tarquins; et il fut élu consul, l'an 251 (avant J. C. 503). Il remporta une victoire signalée sur les Sabins, et obtint l'honneur du triomphe : on ne jugea pas à propos d'accorder le même honneur à P. Postumius, son collègue; et comme la conduite que celui-ci avait tenue méritait cependant une récompense, on imagina pour lui l'*ovation*. Menenius, éloigné également de tous les partis, n'avait jamais en vue que le bien public. Il déplorait, avec tous les bons citoyens, la rigueur dont on usait envers le peuple, que l'excès de sa misère avait déterminé à se réfugier sur le Mont-Sacré, (l'an 261 (avant J. C. 493) : il proposa d'envoyer des députés vers ces malheureux, pour essayer de les ramener par la persuasion. Chargé de porter la parole dans cette circonstance importante, il termina son discours par l'Apologue des membres et l'estomac (1), dont l'application à la mésintelligence du peuple et du sénat, frappa tous les esprits; les conditions qu'il offrit aux mécontents furent acceptées : mais ils demandèrent qu'on ajoutât à l'abolition des dettes la création de deux tribuns (2), qui seraient chargés de défendre

(1) La Fontaine, liv. III, *Fable* II.
(2) Selon Cicéron, Asconius et Tite-Live, Denis d'Halicarnasse se trompe en disant cinq.

leurs intérêts contre les prétentions des patriciens ; et Menenius fit adopter cette proposition, à laquelle s'opposa vivement l'inflexible Appius Claudius (1). Il mourut l'année suivante, 262 (492), si pauvre, qu'il ne lui restait pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le peuple et le sénat se disputèrent l'honneur d'y pourvoir. Le sénat l'emporta ; mais les plébéiens refusèrent de reprendre la somme à laquelle ils s'étaient imposés volontairement, et elle fut donnée aux enfants de Menenius. W—s.

MENESES (Alexis de), vice-roi de Portugal, né en 1559, à Lisbonne, d'une des familles les plus illustres du royaume, embrassa fort jeune la vie religieuse, dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et se distingua par son érudition, mais surtout par son talent pour la chaire. Philippe II, ayant réuni le Portugal à l'Espagne, nomma D. Alexis archevêque de Goa ; et le nouveau prélat s'embarqua aussitôt pour aller prendre possession de son siége. Il visita tous les pays soumis à sa juridiction ; et il eut le bonheur de ramener à l'unité catholique la plus grande partie des habitants de la côte du Malabar, connus sous la dénomination de Chrétiens de Saint-Thomas. Il assembla, en 1599, à Diamper, un *synode*, devenu fameux, et dont les actes ont été publiés. Le pape Clément VIII, qu'il informa de ses succès, l'en félicita par un bref conçu dans les termes les plus honorables. En 1606, le vice-roi des Indes, D. Mart. Alfonse de Castro, ayant été obligé de conduire des secours à Malaca, assiégé par les Hollandais, laissa le gouvernement entre les mains de D. Alexis, qui lui succéda l'année suivante dans ce poste important. Nommé, en 1608, archevêque de Brague, il repassa en Portugal, et administra son nouveau diocèse avec beaucoup de zèle. Le roi Philippe III lui conféra, en 1614, la vice-royauté du Portugal, et l'appela, deux ans après, à Madrid, pour présider le conseil chargé spécialement de l'expédition des affaires de ce royaume. Les hautes dignités dont il était revêtu, n'avaient point diminué sa modestie : il pratiquait à la cour les austérités du cloître ; et il mourut à Madrid, le 3 mai 1617, à l'âge de cinquante-huit ans, laissant un souvenir précieux de ses vertus. On lui attribue les *Vies* de quelques religieux de son ordre. Ant. de Gouvea, relig. augustin, a publié, en portugais, le *Journal du voyage* de D. Alexis dans les Indes, Coïmbre, 1606, in-fol. On trouvera son *Éloge*, par Cornel. Curtius, dans l'ouvrage intitulé : *Viror. illustrium ex ord. eremitar. div. Augustini elogia*, p. 181-93, précédé de son portrait, gravé par Corn. Galle.

W—s.

(1) Le vêque a rejeté l'apologue que Tite-Live prête à Menenius parmi les fables adoptées par la crédulité de cet historien ; il est absurde de penser qu'un conteur sot, dit-il, pour apaiser une multitude exaltée. Ce critique n'a évidemment pas saisi les paroles de Tite-Live. Cet écrivain n'affirme pas que le retour du peuple à des sentiments de paix fut l'effet de l'apologue ; il rapporte seulement que Menenius, d'ailleurs cher au peuple par son origine plébéienne, se servit, pour éloigner les esprits, d'un langage impropre aux mœurs simples du temps, et qu'il acheva de gagner, par des concessions, cette masse déjà ébranlée.

MENESSIER (Chrétien). *V.* Chrétien de Troyes.

MENESTRIER (Perrenin), pieux ecclésiastique, né dans le comté de Bourgogne, vers la fin du seizième siècle, desservait la paroisse de Courcuire, village du ressort de Grai. Il avait souvent gémi de l'i-

gnorance où les pauvres habitants des campagnes étaient plongés, et cherchait à y porter remède. Les livres étaient alors fort rares dans une province dévastée par les guerres et les maladies contagieuses : les ecclésiastiques eux-mêmes ne se procuraient, qu'avec beaucoup de peine, les livres à leur usage. Perrenin engagea son collègue, Jean Vernier (1), curé de Pin, à établir dans ce village une imprimerie, destinée surtout à reproduire et à multiplier les copies des livres liturgiques. Cette imprimerie, fondée vers 1630, fut d'abord dirigée par Toussaint Lange, et ensuite par Jean Vernier, lorsqu'il se fut mis au fait des procédés de la typographie : elle ne subsista que jusqu'en 1636, année où les Français mirent le siége devant Dole (*Voy.* J. Boyvin et Petrey), et poussèrent leurs incursions dans tout le bailliage d'Aval (2). C'est de cette imprimerie, inconnue à Maittaire et à ses continuateurs (3), que sont sorties les *Heures paroissiales* à l'usage du diocèse de Besançon, où le peuple les appelle encore *Heures de Pin*. Menestrier mourut vers 1640, dans un âge avancé, pleuré de ses paroissiens, qui lui consacrèrent une tombe modeste, que le temps a respectée, mais dont les caractères sont presque entièrement effacés. On a de lui : I. *Doctrine salutaire, propre pour attirer les ames à l'amour, à la crainte et au service de Dieu*, Besançon, 1628, in-12. II. *Discours très-utile pour le salut des ames*, traitant des péchés capitaux, etc., Pin, Touss. Lange, 1631, in-8°. III. *Breves conciones super evangelia Dominicarum totius anni*, ibid., J. Vernier, 1633, in-8°. W—s.

MENESTRIER (Jean-Baptiste le), numismate, né en 1564, à Dijon, d'une famille obscure (1), parvint à des emplois honorables, qu'il ne dut qu'à son mérite personnel; il prend les titres de conseiller du roi et contrôleur de l'artillerie au duché de Bourgogne. Il s'était appliqué à la recherche des médailles, et en avait formé une collection assez curieuse pour le temps. Menestrier mourut en 1634, à l'âge de soixante-dix ans, comme l'apprend son épitaphe, peinte sur un des vitraux de l'église Saint-Jean de Dijon (2). Il avait publié, en 1627, la Description des principales pièces de son cabinet, sous ce titre : *Médailles illustrées des anciens empereurs et impératrices de Rome*, in-4°. Les exemplaires qui restaient à sa mort, furent vendus par ses héritiers, à Palliot, libraire et graveur, qui les décora d'un nouveau frontispice, portant le date de 1642, et y ajouta une épître dédicatoire, un avertissement au lecteur, et un errata. Cet ouvrage, quoique superficiel, est recherché des curieux, sans doute à raison de sa rareté. Menestrier est

(1) Jean Vernier, de Besançon, savant théologien pour le temps, cultivait aussi la littérature; on trouve de lui quelques pièces de vers à la tête des ouvrages sortis de ses presses.

(2) Le comté de Bourgogne eut moins à souffrir des Français qui y étaient entrés en ennemis, que des Lorrains accourus à son secours, et des impériaux commandés par le fameux Galas.

(3) La liste des ouvrages sortis de cette imprimerie est fort courte; outre les *Heures* paroissiales dont on a parlé, et quelques livres liturgiques dont il n'a pas été possible de recouvrer un exemplaire, on ne connaît que quatre ouvrages imprimés à Pin; les deux de Perrenin Menestrier, les *Definitiones philosophicæ* de J. Thierry, 1634, in-16, et les *Attributs de la Sainte-Vierge*, par J. Terrier, 1635, in-4°.

(1) Palliot nous apprend que Menestrier était cousin de l'antiquaire Cl. Menestrier, dont l'article suit.

(2) Voici cette épitaphe :

Ci-gît Jean le Menestrier,
L'an de sa vie soixante et dix;
Il mit le pied dans l'estrier
Pour s'en aller en paradis.

aussi l'auteur d'un Recueil intitulé : *Médailles, monnoies et monuments antiques d'impératrices Romaines*, Dijon, 1625, in-fol. de 29 pag. ; très-rare. Le *Catalogue* des objets d'antiquité conservés dans son cabinet avait passé dans la bibliothèque de Nicol. Heinsius (Voy. *Catal. Bibl. Heinsii*, n°. 133). Le portrait de Menestrier, dessin au crayon rouge, est dans le Recueil de la bibliothèque du Roi. W—s.

MÉNESTRIER (Claude), antiquaire et numismate, n'est pas né à Dijon, comme la plupart des biographes l'ont répété d'après Papillon, mais à Vauconcourt, village près de Jussey, dans le comté de Bourgogne. Il était fils d'un pauvre laboureur, qui le laissa orphelin fort jeune. Résolu d'aller tenter la fortune dans les pays étrangers, il se rendit en Espagne ; mais les protections sur lesquelles il avait compté lui manquèrent, et il se trouva réduit à garder un troupeau de mérinos. Il passa ensuite en Italie ; et étant venu à Rome, il s'appliqua à l'étude avec beaucoup de succès. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Sainte-Madelène de Besançon, et de quelques autres bénéfices. Le cardinal Fr. Barberini le nomma son bibliothécaire, et lui fit faire différents voyages en France, dans les Pays-Bas et en Espagne, pour recueillir des antiques et des objets d'art. Comme il retournait à Rome en 1632, rapportant un grand nombre de monuments et de tableaux précieux, le vaisseau qu'il montait fut assailli, à quelque distance de Marseille, d'une tempête très-violente : le patron déclara, que pour sauver le bâtiment d'un naufrage presque inévitable, il fallait jeter à la mer tous les objets appartenant aux passagers. Ménestrier ne put sauver de toutes ses richesses qu'un petit tableau représentant la Sainte-Vierge ; et à son arrivée à Rome, il envoya ce tableau à Besançon (1) pour y être placé dans une église. Ce savant était lié avec Jérôme Aléandre, et il entretenait une correspondance suivie avec J.-J. et Philip. Chifflet, ses compatriotes. Il mourut à Rome, en 1639, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ statuæ expositæ*, Rome, 1657, in-4°. Cette dissertation fut publiée par Frédéric Ubaldini ; elle a été réimprimée suivie d'une lettre de Luc Holstenius, *De fulcris seu verubus Dianæ Ephesiæ simulachro appositis*, ibid., 1689, in-fol., et insérée par Gronovius dans le tom. VII du *Thesaur. antiquitat. Græcarum*. Ménestrier a laissé un *Commentaire* sur la vie des papes et des cardinaux, par Alph. Chacon ; et on conserve de lui, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Besançon : *Series numismatum imperatorum*, et quelques autres *Catalogues* des médailles les plus rares. W—s.

MENESTRIER (Claude-François), l'un des plus savants hommes du dix-septième siècle, était né le 10 mars 1631, à Lyon, d'une famille originaire de la Franche-Comté (2). Il avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses, et elles furent cultivées avec beaucoup de soin. Admis chez les Jésuites à l'âge de quinze ans, il professa les humanités et la rhétorique à Cham-

(1) Ce tableau, qui est l'objet d'une dévotion particulière des habitants de Besançon, a été transporté, lors de la suppression des maisons religieuses, dans une des chapelles de l'église cathédrale de St.-Jean.

(2) C'est lui-même qui nous apprend que Cl. Menestrier, antiquaire du pape Urbain VIII, était son grand-oncle. Voy. les *Divers caractères des ouvrages historiq.*, p. 120.

béri, à Vienne et à Grenoble, de 1650 à 1656; il employa ses loisirs à l'étude des bons auteurs, et s'appliqua en même temps à la science du blason et à la recherche des antiquités, avec une ardeur extraordinaire. Sa mémoire était si prodigieuse qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait appris. On rapporte que Christine, reine de Suède, passant à Lyon, en 1657, et ayant voulu l'éprouver, fit prononcer devant lui trois cents mots bizarres, et qu'il les répéta dans tel ordre qu'on lui proposât. Cette faculté ne nuisit point à son imagination; il fut chargé de diriger les fêtes que la ville offrit à Louis XIV, à son passage à Lyon, en 1658: elles furent magnifiques; et, depuis ce temps, le P. Menestrier eut dans le pays la direction de toutes les fêtes. Il acheva ses cours de théologie, et accompagna son professeur au fameux synode de Die, où il se distingua par la facilité avec laquelle il répondit à ses adversaires, qu'il finit par réduire au silence. Rappelé à Lyon pour y enseigner la rhétorique, il succéda, en 1667, au P. Labbe, dans la place de conservateur de la bibliothèque; et il enrichit ce précieux dépôt d'un grand nombre de manuscrits, et des livres de Grollier qu'il put recouvrer. (*V.* Grollier.) Il profita d'une circonstance favorable (1) pour visiter l'Italie, l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre (1670), et recueillit partout des notes et des observations sur les objets de ses études. S'étant fait connaître d'une manière avantageuse par son talent pour la prédication, il brilla pendant vingt-cinq ans dans les principales chaires du royaume; il s'employait même fréquemment à donner des missions dans les campagnes, et ne dédaignait pas d'enseigner le catéchisme aux petits enfants. Sur la fin de sa vie, il se borna à la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Paris, le 21 janvier 1705, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait beaucoup d'esprit et de facilité; et le P. Colonia ajoute qu'il avait la physionomie *solaire* (Hist litt. de Lyon, tome 2). La liste de 83 ouvrages de ce laborieux écrivain, insérée dans les *Mémoires de Trevoux*, avril 1705; dans les *Mémoires* de Niceron, tome 1er. et dans le tome 2 des *Lyonnais dignes de mémoire* par Pernetty, est inexacte et incomplète. On ne citera que les plus importants: I. *La nouvelle méthode raisonnée du blason, disposée par demandes et par réponses*, souvent réimprimée: les meilleures éditions sont celles de Lyon, 1754, in-12, et 1770, in-8°. II. *De la chevalerie ancienne et moderne avec la manière d'en faire les preuves*, Paris, 1683, in-12; rare et recherché. III. *Traité des tournois, joutes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669 ou 1674, in-4°. fig.; rare. Cet ouvrage très curieux, et le premier de ce genre, en français, avait coûté quinze années de recherches à l'auteur. (*V.* le présid. Roland.) IV. *La philosophie des images*, ou Recueil de quantité de devises, avec le jugement des ouvrages qui ont été faits sur cette matière, Paris, 1682, in-8°. L'auteur y rapporte les sentiments de deux cents écrivains qui s'étaient occupés de cette matière; l'ouvrage a été traduit en latin, Amsterdam, 1665, in-8°. On y

(1) Perrault dit que quelques contrariétés déterminèrent le P. Menestrier à quitter sa patrie. Le journal de Verdun (mai 1705, p. 315) dit même qu'on fit imprimer à Lyon son Apologie contre ceux qui l'ont accusé d'avoir volu quitter son ordre, et de n'y être resté que malgré lui: mais nous doutons qu'un tel livre ait jamais été publié.

joint un second volume intitulé : *Devises des princes, cavaliers, dames*, etc., Paris, 1683. V. *L'art des emblèmes*, ibid. 1683, in-8°. avec près de 500 fig. On y fait honneur à l'abbé Tesoro d'avoir le premier fixé les règles de cet art et de cette espèce d'écriture. VI. *Traité des décorations funèbres*, ibid., 1684, in-8°. fig. Il y a des exemplaires où l'on a supprimé l'épître dédicatoire et la décoration funèbre faite pour le prince de Condé. VII. *La science et l'art des devises, dressés sur de nouvelles regles*, ibid. 1686, in-8°. VIII. *Des ballets anciens et modernes*, selon les règles du théâtre, ibid. 1682, in 12. IX. *Des représentations en musique* anciennes et modernes, ibid. 1687, in-12. Ces deux petits ouvrages, pleins de remarques curieuses, sont assez recherchés. X. *La philosophie des images énigmatiques*, Lyon, 1694, in-12, avec une grande pl. représentant des talismans. Il a dédié cet ouvrage à la mémoire du P. Bussières, son maître. (*V.* Bussières.) Il y traite des énigmes, des hiéroglyphes, des oracles, des fausses prophéties, et en particulier de celle qui est attribuée à saint Malachie, sujet qu'il avait déjà traité dans un ouvrage à part, 1689, in-4°. lequel fut traduit en latin, avec des suppléments, par le P. Porter, cordelier, Rome, 1698, in-8°. (*V.* Malachie, xxvi, 316); il y parle encore des sentences de Nostradamus, des songes, des sorts et de la baguette divinatoire, et il indique toutes les ruses employées pour abuser de la crédulité publique. XI. *Eloge historique de la ville de Lyon*, et sa grandeur consulaire sous les Romains et sous les rois, ibid. 1669, in-4°. (*Voy.* Brossette, tom. VI, p. 36.) XII. *Les divers caractères des ouvrages historiques*, avec le plan d'une nouvelle histoire de la ville de Lyon, le jugement de tous les auteurs qui en ont écrit, et des dissertations, etc ibid. 1694, in-12. XIII. *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, justifiée par chartes, titres, chroniques, etc. ibid. 1696, in-fol. Il avait employé trente années à cet ouvrage, qui est très-important, mais qui n'a point été terminé; le premier volume, le seul qui ait paru, finit au règne de Charles VII, en 1400. XIV. *Histoire du règne de Louis-le-Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons*, etc. Paris, 1693, in-fol. Cette édition est augmentée d'un discours sur la vie du roi, et de quelques planches : il y a des exemplaires avec un nouveau frontispice et la date de 1700. La 1re. édition, Paris, 1689, in-fol. fut faite d'après les médailles du cabinet du P. Lachaise : la 2me., Amsterdam, 1691, est augmentée de toutes celles qui ont été frappées en Hollande ou en Angleterre contre la mémoire de Louis XIV. L'académie des inscriptions était chargée de recueillir les médailles du règne de ce prince; et on reprocha au P. Menestrier d'avoir cru pouvoir faire seul un travail confié à toute une compagnie de savants et de littérateurs : il se justifia par un *factum*, publié en 1694, in-4°., en déclarant qu'il y avait plus de trente-cinq ans qu'il était occupé de cet ouvrage, et qu'il n'avait point eu connaissance du projet de l'académie. (1) XV. *Description de la belle et grande colonne historiée*,

(1) Le travail de l'académie parut enfin sous ce titre : *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis-le-Grand, avec des explications historiques* (par Fr. Charpentier, P. Tallemant, Racine, Boileau, Tourreil, Renaudot, Dacier, Pavillon et Bignon), Paris, 1702, in-fol. La *Préface*,

dressée à l'honneur de l'empereur Théodose, dessinée par Gentil Belin, avec des explications, Paris, 1702, in-fol. fig. Banduri a depuis donné un dessin plus exact de ce monument. XVI. *Dissertation sur l'usage de se faire porter la queue*, Paris, 1704, in-12; curieux et recherché. XVII. *Bibliothèque curieuse et instructive*, Trevoux, 1704, 2 vol. in-12, fig.—Les ouvrages suivants ont été omis par Niceron : XVIII. *L'Art du blason justifié*, ou les preuves du véritable art du blason, ibid., 1671, in-12. C'est une réplique aux critiques faites de son premier ouvrage par le Laboureur, dans son *Discours sur l'origine des armes*. XIX. *La Méthode royale du blason*, ibid., 1675, une feuille in-fol. gravée, offrant les principes de cet art en vers techniques, avec les figures nécessaires. XX. *Traité de l'origine des quartiers*, et de leurs usages pour les preuves de la noblesse, Paris, 1681, in-fol. (dans les *Tableaux généalogiques* de Jean le Laboureur.) XXI. *Lettre d'un gentilhomme de province à une dame de qualité, au sujet de la comète*, Paris, 1681, in-4°. XXII. *Lettre à M. Mayer sur une pièce antique qu'il a apportée de Rome*, 1692, in-4°., et, traduite en latin, dans le *Novus thesaurus antiquitatum* de Sallengre, tom. III, pag. 939-944. XXIII. *Dissertation des loteries*, Lyon, Bachelu, 1700, in-12. L'auteur y prend la défense de ces sortes de jeux. Cet ouvrage, où l'on trouve peu de jugement, est rempli d'une érudition mal digérée. Il défend néanmoins d'admettre aux loteries, les pauvres, les domestiques et les enfants. C'était en peu de mots réfuter son ouvrage, dit judicieusement M. Dusaulx; car le profit des loteries, le plus clair et le plus net, vient moins des riches que de la multitude indigente. XXIV. *Nouvelles découvertes pour l'histoire de France* (dans le *Journal des savants* de 1682, pag. 188). Il y est question de la découverte du tombeau de la reine Anne de Russie, femme de Henri Ier., que l'on croyait retournée en Russie après la mort de ce roi, et d'autres monuments du même genre qu'il avait retrouvés. — *Les respects de la ville de Paris en l'érection de la statue de Louis-le-Grand, justifiés.* (*V.* ibid., 1691, pag. 69). C'est une réponse à la critique d'un Français réfugié en Hollande. — Trois *Lettres* où il répond à une critique de Collet sur quelques endroits des préliminaires de son *Histoire de Lyon* (ibid. 1697, pag. 327, 362 et 400; et à la tête des *Statuts de Bresse*, par Collet, 1698, in-fol.) Menestrier s'y efforce, entre autres, de soutenir son sentiment sur le passage d'Annibal par Lyon; système inadmissible et fondé seulement sur une fausse leçon d'un texte de Tite-Live. — *Lettre touchant les nouvelles découvertes* qu'il a faites *sur les antiquités de Lyon* (ibid., 1701, pag. 414). XXV. *Éclaircissemens sur la maison des Trivulces*, seigneurs milanais, nommés en France de *Trevoux* (Mém. de Trevoux, 1703, août, pages 1494-1508). — *Explication d'une médaille de L. de Bourbon de Montpensier* (ibid. 1704, mars, pages 460-464). — *Aux augustes enfans de France, petits-fils de Louis-le-grand, l'auteur offre le modèle d'un héros achevé*

rédigée par Tallemant, fut supprimée, sans qu'on en sache la véritable raison; elle a été réimprimée dans le tom. II de *l'Histoire critique des journaux*, par Camusat (*V.* CHARPENTIER, VIII, 344, et TALLEMANT). Le procès-verbal manuscrit des séances et des discussions relatives à ce travail, est conservé à la bibliothèque Mazarine.

en leur présentant les images de l'histoire d'un règne digne de l'immortalité, 1 vol. in-4°. s. d. — *Décorations faites dans la ville de Grenoble pour la réception de Mrs. les ducs de Bourgogne et de Berri en* 1701, avec des remarques sur la pratique de ces décorations, Grenoble, Fremon, 1701, in-fol. Parmi les ouvrages laissés en manuscrit par le P. Menestrier, nous remarquerons l'*Histoire de l'église de Lyon*, et l'*Histoire de la fondation du premier monastère de la Visitation à Anneci*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque de Lyon (1). Ce fut sur ses mémoires que J.-B. Nolin fit graver la *Carte du Lyonnais* en deux feuilles, publiée à Paris en 1697. Le portrait du P. Menestrier a été gravé cinq fois à différentes hauteurs; le plus recherché est celui de J.-B. Nolin, 1688, d'après P. Simon. L'académie de Lyon a proposé au concours l'*Éloge* de Menestrier pour l'année 1820. W—s.

MENEZES. *V.* ERICEIRA.

MENGHELY GHERAI Ier., troisième khan des Tartares de Crimée, descendait de Batou khan, fondateur de l'empire du Kaptchak (*V.* BATU, III, 531), et de Toktamisch khan, l'un des plus célèbres successeurs de ce prince. La longue anarchie et les guerres civiles qui désolèrent le Kaptchak, après la mort de Toktamisch, ayant entraîné, par la suite, la dissolution de cet empire, la Crimée fut un des états qui se formèrent de ses débris. Hadjy Gheraï, fondateur de cette nouvelle puissance, avait été, dans son enfance, sauvé des embûches d'un prince de sa famille, par un berger nommé *Gheraï*, qui, lorsqu'il eut dix-huit ans, le présenta aux Tartares de Crimée, comme leur souverain, vers l'an 1440 de J.-C. Hadjy, par reconnaissance, prit pour nom patronymique, celui de son bienfaiteur, dont les descendants anoblis ont formé la famille de *Tschaban Gheraï*. Ce prince fit la guerre avec succès aux Génois, leur enleva plusieurs des places dont ils s'étaient emparés en Crimée, et pilla celle de Caffa. Il se rendit indépendant d'Olough Mohammed, khan du Kaptchak, lui résista avec avantage, en contractant une étroite alliance avec Casimir IV, roi de Pologne, et seconda les vues des Chrétiens, à la sollicitation d'un ambassadeur du pape, qui lui promit les secours de ce pontife et de l'empereur. Hadjy Gheraï mourut en 1467, et eut pour successeur son fils aîné Nour-eddaulah, qui, bientôt après, fut chassé par son frère Menghely Gheraï. La retraite de Nour-eddaulah en Pologne, et les liaisons de Casimir avec le khan du Kaptchak inspirèrent de la défiance à Menghely, et le disposèrent en faveur du grand-prince de Russie Ivan III; mais au moment où l'alliance, qui unit, depuis, ces deux monarques jusqu'à la fin de leurs jours, allait être conclue, Menghely, détrôné par son frère Hayder, que soutenait le khan du Kaptchak, fut obligé de se réfugier chez les Génois, qui possédaient encore Caffa et Mankioub. L'empereur othoman, Mahomet II, informé des troubles de la Crimée et du Kaptchak, et voulant en profiter pour étendre ses conquêtes et dominer sur la

(1) Nos. 1328, 1321 et 762 du *Catalog. des Mss. de Lyon*, par Delandine. Pernetty accuse le P. Colonia d'avoir détruit les manuscrits de Menestrier, sur la ville de Lyon, après en avoir tiré tout ce qui lui convenait (*Voy. Lyon., dignes de mémoire*, II, 302). Mais cette accusation odieuse n'a été répétée par personne, et heureusement elle est loin d'être prouvée.

Mer-Noire, envoya Sadik Ahmed pacha, son grand vézyr, avec une flotte de 300 voiles, pour achever d'expulser les Génois de la péninsule. Caffa fut prise, en 1475; et le sang des Russes y coula pour la première fois sous le fer des Othomans. Menghely qui, avec une partie des habitants, s'était retiré à Mankioub, se trouva au nombre des prisonniers, lorsque cette ville tomba également au pouvoir des Turcs. Il fut conduit à Constantinople, où le sulthan le reçut avec la plus grande distinction, le traita comme un prince de son sang, le nomma khan des Tartares, fit, sous ce titre, prier et battre monnaie à son nom, et le renvoya en Crimée, après avoir conclu un traité avec lui, en 883 (1478) (*V.* Mahomet II, XXVI, 214). Menghely y jurait, pour lui et ses successeurs, d'être fidèle à la Porte, de ne faire la guerre et la paix que pour les intérêts de l'empire othoman; et il y assurait au Grand-Seigneur le droit de nommer et de déposer les khans. Mahomet II, de son côté, s'obligeait de ne mettre sur le trône de Crimée, qu'un descendant de Djenguyz-khan; de ne jamais faire mourir, sous aucun prétexte, un prince de la famille de Gheraï; de ne rejeter aucune requête du khan; de regarder comme des asiles inviolables, les états de ce prince, et les domaines de sa famille; de lui accorder le droit d'arborer cinq queues pour étendard, et d'être nommé après le sulthan, dans la khothbah. C'est depuis cette époque, que les Turcs disent que, si la race de leurs souverains venait à s'éteindre, elle serait remplacée par celle des Gheraï. Les peuples de Crimée, qui avaient craint de devenir sujets de l'empire othoman, reçurent Menghely avec de vifs transports de joie : mais à peine était-il installé sur le trône, qu'il en fut chassé de nouveau par le khan du Kaptchak, qui donna un autre souverain à la Crimée. Menghely rentra bientôt dans ses états : il y rétablit la paix, et releva les ruines de Krim, où il fixa sa résidence. A l'instigation du grand-prince Iwan III (*Voyez* ce nom, XXI, 311), l'an 1480, il porta la guerre dans la Podolie, en représailles des ravages commis en Russie par Seïd Ahmed, khan du Kaptchak; et trois ans après, il s'empara de Kiow. La famine ayant obligé les fils de Seïd Ahmed à venir en Crimée, en 1485, Menghely fit arrêter Mourteza, l'un d'eux, marcha contre l'autre, et dissipa toute sa horde. Mais Ahmed étant venu délivrer ses fils, après avoir vaincu Menghely, celui-ci obtint des secours de Mahomet II, souleva les Nogaïs contre leur khan, et dévasta la Volhinie et la Podolie. Alarmé de la puissance de Menghely, Seïd Ahmed fit alliance avec Alexandre, nouveau roi de Pologne, en 1501; mais avant de pouvoir en être secouru, il fut attaqué par Mohammed Gheraï fils de Menghely : il le repoussa néanmoins, et se plaignit de la lenteur des Polonais, qui, satisfaits de voir les Moghols se détruire entre eux, différaient, sous divers prétextes, de prendre les armes. Sur ces entrefaites, Seïd Ahmed, harcelé par Menghely, et abandonné par une partie de ses troupes, même par sa femme, que la rigueur du climat força de se retirer en Crimée, fut réduit à se sauver avec 300 cavaliers, à Belgrade; mais craignant d'être livré à son ennemi par les Turcs, il traversa la Podolie, et s'enfuit à Kiow. Il y fut arrêté, et conduit à Wilna, où on le

retint quatre ans prisonnier. Dans cet intervalle, Menghely, pour se venger des Polonais, ravagea la Podolie, la Volhinie, le palatinat de Sendomir, traversa même la Vistule, et s'avança jusqu'à Pacianow, d'où il revint chargé d'un immense butin. Mais apprenant que des ambassadeurs Nogaïs se rendaient à Wilna, pour réclamer leur souverain, il envoya offrir la paix avec son alliance, au roi de Pologne, sous la condition de ne point relâcher le khan du Kaptchak, qu'il lui représentait comme un allié peu utile aux Polonais, en raison de l'éloignement de ses états. Alexandre suivit imprudemment ce dangereux conseil. Il enferma Seïd Ahmed, en 1506, dans le château de Kowno, relégua tous ses gens dans diverses forteresses, et mit ainsi fin à l'empire du Kaptchak. A peine délivré d'un concurrent redoutable, Menghely n'en recommença que plus impunément ses incursions en Pologne, d'où ses Tartares enlevèrent cent mille captifs; ils pénétrèrent même en Lithuanie jusqu'aux sources du Niemen, pendant la maladie du roi, qui, fuyant à leur approche, se fit porter à Wilna. Ce fut là qu'avant d'expirer, il apprit leur défaite (*V.* Alexandre, I, 531). Menghely fit la paix avec Sigismond I, successeur de ce prince; et, à sa persuasion, il rompit celle qui subsistait depuis trente ans avec la Russie, et attaqua le czar Basile V. Un nouveau traité, signé en Crimée et ratifié à Moscou par la femme du khan, n'en fut pas moins violé presqu'aussitôt. Les fils de Menghely ravagèrent l'Ukraine, et envahirent la province de Rezan, dont ils assiégèrent vainement la capitale. La paix fut enfin conclue; et, deux ans après, Menghely termina un règne long et heureux, l'an 920 ou 21 de l'hég. (1514 ou 15 de J.-C.) La nouvelle histoire de Russie, par M. Karamsin, donne une grande idée de la sagesse et des vertus de ce prince, dont l'étroite et fidèle alliance avec Iwan III, et les puissantes diversions contre la Pologne et la *Horde dorée* (le Kaptchak), contribuèrent plus que toute autre cause, à affranchir les Russes du joug des Tartares. Outre un fils qui s'était noyé en Valakie, il en laissa huit autres, dont l'aîné, Mohammed, lui succéda. C'est de Menghely que sont descendus tous les khans de Crimée de la famille de Chyrin Gheraï, dont le dernier, Chahyn Gheraï, dépouillé de ses états par les Russes, en 1783, fut étranglé par les Turcs (*V.* Chahyn Gheraï, VII, 623). — Menghely Gheraï II, fils de Hadjy Selym Gheraï, fut le 29e. khan de Crimée, en 1726, après son frère Sadet : il soumit plusieurs rebelles, et extermina les brigands qui infestaient les routes; le sulthan Achmet III lui accorda l'honneur d'une entrée triomphante à Constantinople, le 6 avril 1729. La déposition d'Achmet, en 1730, entraîna celle de Menghely, à qui le sulthan Mahmoud I donna pour successeur Kaplan Gheraï, et ensuite Fethah Gheraï. L'an 1150 (1737-38), Menghely, remonté sur le trône, se vengea des ravages des Russes qui, sous les règnes précédents, avaient deux fois envahi la Crimée, et brûlé Baghtcheh-Seraï, sa capitale. Il porta le fer et la flamme dans leur pays; et l'an 1151 (1738-39), il remporta sur eux une grande victoire dans la Crimée, où ils avaient fait une troisième invasion. Menghely Gheraï II, mourut l'an 1154 de l'hég. (1741-42), et fut remplacé par Sélamet Gheraï II. A—t.

HIST. D'ALLEMAGNE.

MENGS.

Monge pinx.t Landon direx.t

MENGOLI (Pierre), célèbre géomètre, né à Bologne, en 1625, apprit les mathématiques du P. Cavalieri, l'inventeur des premiers principes du calcul des infiniment-petits (*V.* Cavalieri, VII, 442). Il étudia aussi avec beaucoup d'application le droit civil et canonique, la philosophie et la théologie, et obtint, à la fin de ses cours, le laurier doctoral. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu du prieuré de Sainte-Marie-Madeleine, et chargé d'enseigner la mécanique au collége des Nobles. Mengoli joignait à des connaissances très-étendues, beaucoup de douceur et de politesse, et une grande piété. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe; et parmi ses correspondants, il compta des savants de Londres et de Paris. Il mourut à Bologne, le 7 juin 1686. Ses principaux ouvrages sont : I. *Via regia ad mathematicas per arithmeticam, algebram speciosam et planimetriam ornata*. Bologne, 1655, in-4°. Il dédia cet ouvrage à la célèbre Christine, reine de Suède. II. *Géometricæ speciosæ elementa*, ibid., 1659, in-4°. III. *Refessioni e paralasse solare*, ibid., 1670, in-4°. Dom. Cassini releva les méprises de Mengoli au sujet des réfractions dans une *Lettre* imprimée à Bologne, en 1692. IV. *Speculazioni di musica*, ibid., 1670, 1673, in 4°. Cet ouvrage est curieux et renferme des idées neuves et singulières sur la théorie de la musique. V. *Circolo*, ib., 1672, in-4°. C'est un traité du cercle, qui a joui long-temps d'une grande célébrité. VI. *Anno e il mese* ibid., 1673, in-4°. VII. *Theorema arithmeticum*, etc., ibid., 1674, in-4°. VIII. *Arithmetica realis*, ibid, 1675, in-4°. Si l'on en juge, dit Montucla, par les titres de ses divers ouvrages, Mengoli tâcha de servir la géométrie dans ce qu'elle a de plus difficile et de plus relevé. Il y a même peut-être dans ses livres des choses neuves; mais il semble avoir voulu s'envelopper dans un langage particulier à lui. Son nom est resté dans l'oubli, et il l'a mérité (*V.* l'*Histoire des mathematiq.* II. p. 92). Mengoli a laissé plusieurs manuscrits, entre autres une explication de la fameuse épitaphe : *Aelia Lælia Crispis*, que Malvasia a publiée dans les *Marmorea Felsinea illustrata* (*V.* Malvasia, XXVI, 418).

W—s.

MENGS (Antoine-Raphael), peintre célèbre, surnommé le *Raphaël* de l'Allemagne, non moins habile dans la théorie que dans la pratique des diverses parties de son art, naquit le 12 mars 1728, à Aussig, en Bohême : il était le second fils d'Ismaël Mengs, peintre au pastel et en émail du roi de Pologne, né à Copenhague en 1690, et mort, en 1764, directeur de l'académie royale de peinture à Dresde. Ismaël en lui imposant un nom illustre, le voua dès sa naissance à la peinture, et fut son unique maître. Un frère aîné, et une sœur (*V.* Maron), reçurent aussi des leçons de leur père. Mais comme il faisait travailler assidument ses deux fils seize heures par jour, hiver et été, l'aîné, rebuté par un travail excessif, s'échappa, et entra chez les Jésuites de Prague. Le jeune Raphaël, resté fidèle à la peinture, y fit de tels progrès, qu'à l'âge de sept ans il avait composé un sujet tiré de l'Énéide. On juge que déjà il joignait à l'étude de son art, celle de la mythologie et de l'antique. En 1740, son père l'ayant vu suppléer, en dessinant un plâtre moulé sur le gladiateur Borghèse,

à ce qui manquait au modèle dégradé; on fut si charmé, qu'il le conduisit à Rome la même année. Le jeune Mengs étudia, dans la capitale des arts, pendant cinq ans, les chefs-d'œuvre des anciens et des modernes; et en 1746, à son retour à Dresde, où la place de premier peintre du roi était vacante, il y fut nommé sur la vue seule d'un portrait qu'il fit d'Ismaël son père, lequel se voyait ainsi payé de ses soins, et honoré par la préférence même accordée à son fils. Une *Madelène* en méditation et en prières, et un *Cupidon* aiguisant une flèche, qu'il peignit pour la galerie de Dresde, annonçaient, par la grâce différente de leur expression, le sentiment du vrai et du beau, développé en lui par le goût et l'étude. Son voyage à Rome, en 1747, paraît avoir eu pour motif d'embrasser la religion catholique, en épousant une Romaine, qui lui apportait, pour toute dot, des charmes et de la vertu. Il revint avec elle à Dresde, et y fut chargé de décorer l'église nouvellement construite. Il y esquissa, pour le maître-autel, un tableau de la plus grande dimension. Des travaux avantageux l'attirant sur un théâtre plus vaste et plus analogue à ses talents, il repassa en 1752, en Italie, avec sa famille qui s'accroissait; et il fut nommé, en 1754, professeur de l'académie fondée au Capitole par Benoît XIV. Cet emploi si conforme à ses goûts, et la circonstance de la guerre de Saxe, le fixèrent dans le séjour des arts. La copie qu'il entreprit du tableau de l'*École d'Athènes*, en le peignant de la grandeur de l'original, pour le lord comte de Northumberland, est un hommage remarqua le, rendu par Mengs au génie de Raphaël. Ce fut alors qu'il termina dignement son grand tableau de l'*Ascension* pour l'église catholique de Dresde. Une *Présentation au Temple*, pour le roi de Naples, fut aussi un des fruits de son établissement à Rome, et l'occasion pour lui d'un voyage à Naples, où il fit les portraits du roi et de toute la famille royale. La peinture à fresque l'occupa ensuite à son retour. Ses premiers essais, dans l'église arménienne de Saint-Eusèbe, offrent un champ de quarante-quatre palmes de longueur, et sont un ouvrage capital. Mais le beau plafond de la Villa Albani, représentant *Apollon sur le Parnasse, entouré des neuf Muses*, et dont la gravure retrace la disposition et le dessin, passe à Rome pour son chef-d'œuvre, par l'accord harmonieux des grâces les plus nobles, jointes aux beautés de la composition, de l'expression et de la couleur. L'état que la considération dont jouissait Mengs, l'obligeait de tenir, et ses libéralités envers les artistes qu'il accueillait et secondait généreusement, lui occasionnaient des dépenses qui diminuaient les avantages qu'il retirait de ses travaux. Appelé en Espagne, par Charles III, pour être son premier peintre avec un traitement considérable, Mengs se rendit à Madrid, en 1761. Deux dessins qu'il présenta au choix du roi pour la peinture d'un plafond, furent trouvés si beaux, que ce prince les fit exécuter tous les deux. Dès-lors il fut chargé de tous les grands ouvrages commandés par le monarque. Tandis qu'une suite de tableaux de la *Passion*, peints à l'huile par Mengs, ornaient religieusement la chambre à coucher de Charles III, des peintures à fresque, figurant la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, et celle de *Trajan*, développaient, dans la galerie royale de Ma-

drid, les richesses de l'invention et de la composition pittoresque et allégorique. En 1769, Mengs fit un nouveau voyage à Rome, pour y rétablir sa santé, altérée par l'intempérie du climat d'Espagne. En passant à Florence, il y peignit le portrait du grand-duc pour le roi d'Espagne, et son propre portrait, qui lui fut demandé pour être placé dans la galerie. Il y reçut, quoique absent, le titre de prince de l'académie de Saint-Luc, titre qui n'avait été déféré qu'au peintre Lebrun, sous Louis XIV. A son arrivée à Rome, il s'occupa de peindre le plafond du Vatican, dans les appartements du pape, et termina, en 1773, tous les ouvrages dont Clément XIV l'avait chargé d'orner ce palais. Il fut en récompense créé chevalier de l'Eperon d'or. De retour en Espagne, il peignit, dans toute la maturité de son âge et de son talent, le *Christ allant au Calvaire*, digne pendant du fameux tableau *dello Spasimo* de Raphaël, que Mengs décrit en maître dans sa lettre à D. Antonio de Pons; et l'on peut appliquer à son propre tableau quelques-uns des traits dont il dépeint si vivement, ces beautés sublimes qu'il sentait et qu'il exprimait de même. Sa santé n'ayant pu supporter plus long-temps un climat qui lui était absolument contraire, il reprit enfin la route de Rome en 1777, et obtint, par le ministère du chevalier d'Azara, d'y rester, en conservant son traitement de premier peintre du roi. Il s'était intimement lié avec ce protecteur des arts, ainsi que Winkelman. Un grand tableau d'*Andromède délivrée par Persée*, qu'il entreprit pour un seigneur anglais, ayant été capturé en 1779 par un corsaire français, fut envoyé par Louis XVI à Catherine II. La réputation du chevalier Mengs était devenue européenne: mais quoique son beau talent eût hérité du pinceau de Raphaël et du Corrége, on l'estimait sans l'envier; et l'on chérissait en lui l'homme aimable, communicatif et généreux. Ses illustres amis ou élèves furent ses biographes ou ses éditeurs. Parmi ses principaux disciples, Nicolas Guibal, entre autres, partageait sa société et sa table. Mengs peignit, pour le cabinet de ce dernier à Stuttgard, le portrait du frère Pierre de Viterbe, et l'esquisse du tableau d'une *Nativité*, qu'il fit pour le prince des Asturies. Le séjour de Rome avait semblé favoriser le rétablissement de sa santé; mais son épouse, à laquelle il était tendrement attaché, étant morte en 1778, Mengs, inconsolable de sa perte, ne lui survécut pas long-temps : il languit plusieurs mois, et mourut le 29 juin 1779. Il laissait deux fils et trois filles, dont sa sœur, et son beau-frère, le chevalier de Maron, prirent soin. Le chevalier d'Azara obtint de sa cour une pension pour les enfants de son ami, à la gloire duquel il portait un intérêt qui prouve l'estime profonde des amis des arts et de leur protecteur pour ce grand artiste. (*V.* Azara.) Non-seulement Mengs avait acquis toute la facilité d'un talent cultivé sous les yeux d'un père, habile peintre lui-même, talents que la vue des monuments de Rome n'avait pas tardé ensuite à développer; mais l'habitude de la réflexion, contractée par le long travail de ses premières études, l'avait rendu d'autant plus difficile sur le choix des beautés de son art qu'il s'y montrait plus sensible. L'étude des lettres et des antiquités avait achevé de fortifier ce penchant à réfléchir, en même temps que son goût le portait à la perfec-

tion. Aussi, malgré son exécution facile, la forme d'un pied, d'une main, lui coûtait, dit l'auteur de son Éloge, son disciple, vingt dessins différents. Cependant ayant cultivé tous les genres de peinture, il passait sans peine du pastel à la peinture à fresque ou à l'huile, et d'une miniature d'un pouce à une figure de dix pieds de proportion. Quoiqu'il semble avoir saisi les diverses manières des grands maîtres, l'expression de Raphaël, le coloris du Titien, et le clair-obscur du Corrége, qu'il propose pour modèles dans ses écrits; plein néanmoins de ses réflexions sur le goût de l'antique, et conduit à chercher le beau-idéal résultant de l'ensemble de toutes les parties dans lesquelles chaque maître a excellé, il s'est attaché à réunir dans ses compositions la beauté et la grâce du dessin et de l'expression, à l'harmonie de la couleur et du clair-obscur; et sous ce rapport, si dans chacune des parties de l'art son génie ne brille peut-être pas d'un éclat égal à celui de ces divers maîtres, on peut dire qu'il les possède toutes dans un juste degré de force, qui ne frappe point la multitude, mais qui satisfait l'artiste éclairé et l'amateur instruit. Il en est de même des théories élevées qu'il expose dans ses *Pensées* et ses *Considérations* sur la beauté et le goût en peinture, conformément aux principes qui l'ont dirigé dans ses tableaux. Ces théories du beau, ou de la perfection qu'il nomme *objective*, et qu'il fait résulter de l'expression de l'unité de rapport des choses avec l'idée de leur destination, sont d'une pratique trop au-dessus des esprits vulgaires, pour être facilement comprises et mises à exécution : aussi a-t-il eu beaucoup d'admirateurs et a-t-il formé peu d'élèves, si cependant on ne doit pas regarder comme tels les chefs de l'école moderne, sur lesquels il semble n'avoir pas eu une influence marquée, parce qu'ayant embrassé les différentes parties de l'art, il n'a point fait d'école, et a seulement préparé la révolution qui s'est opérée dans les parties principales. Guinal, dans un *Éloge historique*, a présenté la description des principaux tableaux de Mengs. Le Musée royal de Paris possède seulement un dessin des plus gracieux d'une *Sainte Famille* de ce maître. Jansen a traduit de l'allemand ses *Pensées* (publiées par J. C. Fuesly, en 1762), ses *Réflexions* sur les *peintres*, et, d'après une version italienne, sa *Lettre* à D. Antonio de Pons, où se trouve une description des peintures de la galerie royale de Madrid. Le chevalier Doray de Longrais a donné une édition plus complète de ses œuvres, traduites en français, sur les originaux. L'Éloge historique ci-dessus, retouché par L. T. Hérissant, s'y trouve joint, ainsi qu'une *Notice* sur Mengs et ses écrits par le chevalier d'Azara, auquel on doit la publication de l'édition imprimée à Parme, en 1780, 2 vol. in-4°., par Bodoni. *V.* encore un *Éloge historique* de Mengs, par Bianconi; — le *Discours funèbre*, prononcé en son honneur, à l'académie des Arcadiens, par l'abbé J. C. Amaduzzi, Rome, 1780, in-8°. — *Epilogo della vita del cav. A. R. Mengs*, par Ch. J. Ratti, Gênes, 1779, in-fol. — Fabroni, *Elogj Toscani*. Pise, 1790; et Gorani, *Rome et ses habitants à la fin du dix-huitième siècle*. G—ce.

MENGS (Thérèse). *V.* Maron.

MENG-TSEU, nommé pendant sa vie *Meng kho*, et par nos anciens

missionnaires, *Mencius*, est regardé comme le premier des philosophes chinois, après Confucius. Il naquit, à la fin du quatrième siècle avant J.-C., dans la ville de Tseou, actuellement dépendante de Yan-tcheou-fou, dans la province de Chanu-toung. Son père, Ki-koung-i, descendu d'un certain Meng-son, dont Confucius blâmait la fastueuse administration, était originaire du pays de Tchou, mais établi dans celui de Tchin : il mourut peu de temps après la naissance de son fils, et laissa la tutelle de celui-ci à sa veuve Tchang-chi. Les soins que se donna cette mère prudente et attentive pour l'éducation de son fils, sont cités comme un modèle de la conduite que doivent tenir les parents vertueux. La maison où elle demeurait, était située près de celle d'un boucher : elle s'aperçut qu'au moindre cri des animaux qu'on égorgeait, le petit Meng-kho courait assister à ce spectacle, et qu'à son retour il tâchait d'imiter ce qu'il avait vu. Tremblant que son fils ne s'endurcît le cœur, et ne s'accoutumât au sang, elle alla s'établir dans une maison voisine de quelques sépultures. Les parents de ceux qui y reposaient, venaient souvent pleurer sur leur tombe, et y faire les libations accoutumées. Meng-kho prit bientôt plaisir à ces cérémonies, et s'amusait à les imiter. Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour Tchang-chi, qui craignit que son fils ne se fît un jeu de ce qu'il y a de plus sérieux dans le monde, et ne s'habituât à ne faire les cérémonies qui demandent le plus d'attention et de respect, qu'en badinant, ou par manière d'acquit. Elle s'empressa donc de changer encore de domicile, et vint se loger dans la ville, vis-à-vis d'une école, où Meng-kho trouva les exemples les plus convenables, et commença à en profiter. On n'eût point parlé de cette petite anecdote, si elle n'était à chaque instant citée par les Chinois dans cette phrase, devenue proverbiale : *La mère de Meng-tseu choisit un voisinage.* Meng-tseu ne tarda pas à se former dans l'exercice de ces vertus que le système chinois a pour but de rendre inséparables de l'étude des belles-lettres, c'est-à-dire qu'il se livra de bonne heure à la lecture des Kings ; et par les progrès qu'il fit dans l'intelligence de ces livres si respectés, il mérita d'être inscrit au nombre des disciples de Tseu-sse, petit-fils, et digne imitateur de Confucius. Quand il fut suffisamment instruit dans cette philosophie morale que les Chinois appellent par excellence *la doctrine*, il alla offrir ses services au roi de Thsi, Siouan-wang (1) : mais n'ayant pu en obtenir de l'emploi, il se rendit près de Hoeï-wang, roi de Liang, ou de Weï ; car à cette époque le pays de Khaï-foung-fou, dans le Ho-nan, formait un petit état qui portait ces deux noms. Ce prince fit un bon accueil à Meng-tseu, mais ne s'attacha pas, comme l'aurait souhaité le philosophe, à réduire ses leçons en pratique. Ce qu'il enseignait de l'antiquité paraissait, peut-être avec quelque raison, de nature à ne pouvoir s'appliquer au temps actuel et aux affaires du moment. Les hommes auxquels était confiée l'administration des divers états dans lesquels la Chine se trouvait alors partagée, n'étaient pas capables de rétablir le calme dans l'Empire, continuellement troublé par des ligues, des

(1) Mort l'an 324 avant J.-C., après un règne de 19 ans.

divisions et des guerres intestines. La sagesse et la vraie science, pour eux, c'était l'art militaire. Meng-tseu avait beau leur vanter le gouvernement et les vertus de Yao, de Chun, et des fondateurs des trois premières dynasties; des guerres perpétuelles éclataient de toutes parts, et, se renouvelant en quelque lieu qu'il allât, empêchaient le bon effet de ses leçons, et contrariaient tous ses plans. Quand il fut convaincu de l'impossibilité de rendre aucun service à tous ces princes, il revint dans son pays, et de concert avec Wan-tchang, et quelques autres de ses disciples, il s'occupa de mettre en ordre le livre des vers, et le Chou-king, suivant en cela l'exemple de Confucius, et s'appliquant à faire ce travail dans le même esprit qui avait dirigé ce célèbre philosophe. Il composa aussi, à cette époque, l'ouvrage en sept chapitres, qui porte son nom. Il mourut vers l'an 314 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le livre dont on vient de parler, est le plus beau titre de Meng-tseu à la gloire: il est toujours joint aux trois ouvrages moraux qui contiennent l'exposé de la doctrine de Confucius (1), et forme, avec ces ouvrages, ce qu'on appelle les *Sse Chou*, ou les *Quatre livres* par excellence. Il est à lui seul plus étendu que les trois autres réunis; et il n'est ni moins estimé, ni moins digne d'être lu. Suivant un auteur chinois, Meng-tseu a recueilli l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage de Wen-wang, de Won-wang, et de Tcheou-koung; mais, à sa mort, personne ne fut digne de recueillir le sien. Aucun de ceux qui vinrent après lui, ne saurait lui être comparé, pas même Sun-tseu et Yang-tseu. Nous ne pourrions transcrire, même en les abrégeant, les pompeux éloges que cet auteur, et mille autres, à l'envi, ont décerné à ce philosophe. Il suffira de dire qu'il a été, d'un consentement unanime, honoré du titre de *ya ching*, qui signifie le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. On lui a même décerné, par un acte de la puissance publique, le titre de *saint prince du pays de Tseou*; et on lui rend, dans le grand temple des lettrés, les mêmes honneurs qu'à Confucius. Une partie de cette illustration a, selon l'usage chinois, rejailli sur les descendants de Meng-tseu, qui ont obtenu la qualification de maîtres des traditions sur les livres classiques, dans l'académie impériale des Han-lin. Le genre de mérite qui a valu à Meng-tseu une si grande célébrité, ne serait pas d'un grand prix aux yeux des Européens; mais il en a d'autres qui pourraient, si son livre était convenablement traduit, lui faire trouver grâce à leurs yeux. Son style, moins élevé et moins concis que celui du prince des lettrés, est aussi noble, plus fleuri et plus élégant. La forme du dialogue qu'il a conservée à ses entretiens philosophiques avec les grands personnages de son temps, comporte plus de variété qu'on ne peut s'attendre à en trouver dans les apophthegmes et les maximes de Confucius. Le caractère de leur philosophie diffère aussi sensiblement. Confucius est toujours grave et même austère; il exalte les gens de bien, dont il fait un portrait idéal, et ne parle des hommes vicieux qu'avec indignation. Meng-

(1) Voyez la notice de ces quatre livres, dans les *Not. et Extr. de manuscrits*, t. X, 2e. part, p. 109.

tseu, avec le même amour pour la vertu, semble avoir pour le vice plus de mépris que d'horreur; il l'attaque par la force de la raison, et ne dédaigne pas même l'arme du ridicule. Sa manière d'argumenter se rapproche de cette *ironie* qu'on attribue à Socrate. Il ne conteste rien à ses adversaires; mais en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite, ou pour obtenir de lui les éloges qu'ils croyaient mériter. Rien de plus piquant que les réponses qu'il leur fait en ces occasions; rien surtout de plus opposé à ce caractère servile et bas qu'un préjugé trop répandu prête aux Orientaux et aux Chinois en particulier. Meng-tseu ne ressemble en rien à Aristippe: c'est plutôt Diogène, mais avec plus de dignité et de décence. On est quelquefois tenté de blâmer sa vivacité, qui tient de l'aigreur; mais on l'excuse, en le voyant toujours inspiré par le zèle du bien public. Le roi de Weï, un de ces petits princes, dont les dissensions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait, avec complaisance, à Meng-tseu, les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit état ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins. « Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre; permettez-moi d'y puiser une comparaison: deux armées sont en présence; on sonne la charge, la mêlée commence, un des partis est vaincu: la moitié des soldats s'enfuit à cent pas; l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux? Non, répondit le roi, pour s'être arrêtés à cinquante pas, ils n'en ont pas moins pris la fuite: la même ignominie les attend.— Prince, reprit vivement Meng-tseu, cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres.» Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations: « Trouvez-vous, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée?— Non, répondit le prince. — Y en a-t-il, continue Meng-tseu, entre celui qui tue avec une épée, ou par une administration inhumaine? — Non, répondit encore le prince. — Eh bien! reprit Meng-tseu, vos cuisines regorgent de viandes; vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère, et sont trouvés morts de faim au milieu des champs ou des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur! Si nous haïssons ces animaux féroces qui se déchirent et se dévorent les uns les autres, combien plus devons-nous détester un prince qui, devant, par sa douceur et sa bonté, se montrer le père de son peuple, ne craint pas d'élever des animaux pour le leur donner à dévorer? Quel père du peuple, que celui qui traite si impitoyablement ses enfants, et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit! » Le philosophe ne se

laisse pas toujours emporter à ce ton de véhémence et d'amertume : mais ses réponses sont ordinairement pleines de vivacité et d'énergie ; et ce ton piquant a trouvé des désapprobateurs. On raconte que Houng-wou, le fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour Meng-tseu, tomba sur ce passage : « Le prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds, ou comme les graines de senevé dont il ne fait aucun cas : ses sujets à leur tour le regardent comme un brigand ou comme un ennemi. » Ces paroles choquèrent le nouvel empereur : « Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains. Celui qui a tenu un pareil langage n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Meng-tseu, et qu'on ôte sa tablette du temple du prince des lettrés ! Que nul ne soit assez hardi pour me faire à ce sujet des représentations, ni pour m'en transmettre, avant qu'on n'ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées. » Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés : un d'entre eux, nommé Thsian-tang, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-tseu ; il composa une requête dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier, et expliqué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre, il faisait le tableau de l'empire au temps de Meng-tseu, et de l'état déplorable où l'avaient réduit tous ces petits tyrans, sans cesse en guerre les uns avec les autres, et tous également révoltés contre l'autorité légitime des princes de la dynastie des Tcheou. « C'est de ces sortes de souverains, disait-il en finissant, et nullement du fils du Ciel, que Meng-tseu a voulu parler. Comment, après tant de siècles, peut-on lui en faire un crime ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; mais ma mort sera glorieuse aux yeux de la postérité. » Après avoir dressé cette requête, et préparé son cercueil, Thsian-tang se rendit au palais, et étant arrivé à la première enceinte : Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations en faveur de Meng-tseu, voici ma requête ; et découvrant sa poitrine, je sais quels sont vos ordres, dit-il, frappez. » A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait parvenir jusqu'à l'empereur, à qui on raconta ce qui venait d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna ses ordres pour traiter Thsian-tang de la blessure qu'il avait reçue. En même temps il décréta que le nom de Meng-tseu resterait en possession de tous les honneurs dont il jouissait. On a cru devoir rapporter ce trait, qui peint en même temps le fanatisme des lettrés, et la haute vénération où est restée la mémoire du philosophe. Son livre étant, comme on l'a dit, partie integrante des Sse-Chou, doit être appris en entier par tous ceux qui se soumettent aux examens, et aspirent aux degrés littéraires. C'est par conséquent un de ceux qui ont été le plus souvent réimprimés. Il en existe des milliers d'éditions, avec ou sans commentaires. Une infinité de lettrés se sont appliqués à l'éclaircir et à l'interpréter : il a été traduit deux fois en mandchou ; et la dernière version, revue par l'empereur Khian loung, forme, avec le texte, trois des six volumes dont est composé l'exemplaire des quatre livres de la Bibliothèque royale de Paris. Le P. Noël a compris le Meng-tseu dans la traduction latine qu'il a

faite des *six livres classiques de l'empire chinois* (Prague, 1711, in 4°.); mais on ne retrouve dans cette traduction aucune trace des qualités que nous avons remarquées dans le style de Meng-tseu; et le sens même est comme perdu au milieu d'une paraphrase verbeuse et fatigante. Aussi, cet auteur chinois, qui, peut-être, était le plus capable de plaire à des lecteurs européens, est un de ceux qui a été le moins lu et le moins goûté (1). On trouve une Notice biographique sur Meng-tseu dans le Sse-ki de Sse-ma-thsian, et des renseignements littéraires et bibliographiques sur ses ouvrages dans le CLXXXIV^e. livre de la Bibliothèque de Ma-touan-lin. Le P. Duhalde a donné une analyse étendue du *Meng-tseu* (t. II, p. 334 et suiv.); et l'on a quelques détails sur sa vie, dans les Mémoires de nos missionnaires (t. III, p. 45, et t. XIII, p. 24). J. B. Carpzov a composé, sur Meng-tseu, une petite dissertation (*Memcius sive Mentius*, etc., Leipzig, 1743, in-8°.), qui n'offre que des passages extraits du P. Noël, et n'a rien de recommandable. A. R—T.

MENIN, littérateur, né à Paris, vers la fin du dix-septième siècle, d'une famille de robe, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, et mourut en cette ville au mois de février 1770, dans un âge avancé. On connaît de lui : I. *Traité historique et chronologique du sacre et couronnement des rois et reines de France*, Paris, 1722; deuxième édition, augmentée de la relation du sacre de Louis XV, ibid., 1723, in-12; troisième édition, Amsterdam, 1724, in-12, plus correcte, et plus complète que les précédentes, dont la censure avait retranché plusieurs passages. Cet ouvrage a été traduit en anglais, Londres, 1725, in-8°. L'auteur traite d'abord de l'origine du sacre et de l'onction des rois, et des cérémonies substituées au sacre depuis la destruction du royaume de Juda jusqu'à l'établissement du christianisme. Il rapporte ensuite les cérémonies qui ont précédé en France l'onction des rois; donne la liste chronologique du sacre de nos princes, et indique les principales cérémonies qui ont lieu au sacre des autres rois chrétiens : l'ouvrage est terminé par la notice chronologique du sacre des reines de France. On y trouve beaucoup de recherches et d'érudition. II. *Abrégé méthodique de la jurisprudence des eaux et forêts*, Paris, 1738, in-12. III. *Anecdotes politiques et galantes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 vol. in-12. IV. *Turlubleu, Histoire grecque*, tirée du manuscrit gris de lin trouvé dans les cendres de Troie, Amsterdam, 1745, in-12; c'est, dit-on, l'histoire allégorique de M. Bonier, sous le nom de Ctésiphon. V. *Cléodamis et Lelex*, 1746, in-12; roman du même genre que le précédent. W—s.

MENINSKI (François Mesgnien), savant orientaliste, naquit en Lorraine vers l'an 1623. Un goût prématuré pour les voyages l'entraîna de bonne heure à Rome, où il fit sa philosophie. En 1652, il se rendit à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de Pologne. Quelques années de séjour le familiarisèrent si bien avec la langue du pays, qu'il fut nommé, par la diète, son interprète à la Porte. Un voyage en Polo-

(1) L'auteur de cet article a entrepris de faire sur le texte chinois une nouvelle traduction du Meng-tseu, en français, en s'attachant à conserver autant que possible, les formes vives et piquantes de l'original. Cette traduction ne tardera pas à être publiée.

gne accrut l'idée avantageuse qu'avaient fait naître ses talents. Il fut renvoyé près de la cour othomane, chargé d'une nouvelle mission. Son activité et le succès de ses démarches furent si bien appréciés par la diète, qu'elle lui accorda des lettres de naturalisation et de noblesse (1). Cependant il offrit, dès 1661, ses services à l'empereur Léopold, qui le nomma son premier interprète; c'est en cette qualité qu'il accompagna, à différentes reprises, les ambassadeurs de l'empereur à la cour othomane. Meninski, avant de quitter le Levant, fit le voyage de Jérusalem, en 1669; ce qui lui valut l'admission dans l'ordre du Saint-Sépulcre. Enfin de retour à Vienne, en 1671, il y passa le reste de ses jours jusqu'en 1698, année de sa mort. Meninski avait fait, pendant son séjour dans le Levant, une étude particulière des langues arabe, persane et turque; celle-ci surtout paraît lui avoir été très-familière. A peine fixé dans sa patrie adoptive, il s'occupa de faire tourner ses études et son expérience à l'avancement de la connaissance des langues orientales dans les états chrétiens. Chaque année était marquée par l'apparition de quelque dissertation ou traité analogue à la direction de ses études. Podesta, professeur de langues orientales à Vienne, et qui plus tard se brouilla avec lui, le secondait puissamment dans ses travaux. Cependant ce n'étaient encore pour Meninski que des essais; bientôt il devait mettre le sceau à sa réputation, par un ouvrage plus important. Il fit paraître, en 1680: I. son *Thesaurus linguarum orientalium* (ou Dictionnaire arabe, persan et turc, accompagné d'un appendix et d'une savante grammaire turque) (1), 4 vol. in-folio. C'était le fruit de sept années de travaux, et d'une étonnante force de volonté, puisqu'elle lui fit fondre des caractères, et créer cette imprimerie orientale, qui bientôt devait disparaître au milieu des horreurs du siége de Vienne, avec une partie de l'ouvrage même (1683). Meninski avait trouvé les dictionnaires arabe et persan, de Golius, considérablement enrichis par Castel. Pénétré de l'impossibilité de remplacer les ouvrages de ces deux savants, il prit une marche différente; il les mit à contribution l'un et l'autre, mais en cherchant à compenser, par une distribution plus commode de son travail, ce qui lui était refusé sous d'autres rapports. On sait qu'il écrivait pour ceux qui se dévouent à la carrière qu'il avait parcourue avec tant de succès, ou pour ceux qui, pressés d'acquérir une connaissance usuelle des langues de l'Orient, n'ont qu'un léger intérêt pour la connaissance de la haute littérature. Comme une des grandes difficultés qui rebutent trop souvent ceux qui se livrent à leur étude, naît des nombreuses modifications que subissent les racines arabes, il s'écarta de la route suivie par ceux qui l'avaient précédé, et distribua les mots d'après les formes qu'ils reçoivent. A côté de chaque mot, outre sa prononciation, il plaça ses équivalents en italien, en français, en allemand et en polonais, en faveur de ceux à qui la langue latine

(1) Quelques personnes ont inféré de cette circonstance que notre auteur s'appelait *Menin*, et que le grand Sobieski ajouta à son nom la finale qui constatait son élévation à la noblesse.

(1) Elle est intitulée : *Linguarum orientalium turcicæ, arabicæ, persicæ institutiones, seu Grammatica turcica cujus singulis capitibus præcepta linguarum arabicæ et persicæ subjiciuntur. Accedunt nonnullæ adnotatiunculæ in linguam tartaricam*, Vienne, 1680, in-fol. de 216 pag.

ne serait pas familière. Les mots arabes et persans ont été pris dans Golius et Castel, avec presque toutes leurs acceptions ; aussi ce qui constitue réellement le travail de Meninski, consiste-t-il en général dans le turc, partie qui conserve à son ouvrage une utilité incontestable, puisque rien ne saurait jusqu'ici le remplacer, Richardson ne s'étant occupé que de l'arabe et du persan. Cet ouvrage ne tarda pas à devenir rare, à la suite du siége de Vienne ; le besoin qui s'en faisait sentir de toute part, détermina quelques Anglais à en annoncer une nouvelle édition : comme ce projet n'eut pas de suite, l'impératrice Marie-Thérèse chargea le baron de Jenisch, aidé de quelques autres orientalistes, d'en publier une édition nouvelle, entièrement refondue, et mise au niveau des progrès des langues orientales en Europe pendant un siècle : elle parut à Vienne, de 1780 à 1802, 4 vol. in-fol. L'édition est précédée d'un tableau assez complet de l'origine et des progrès des études orientales chez toutes les nations de l'Europe, depuis la renaissance des lettres jusqu'en 1780, par l'éditeur. On n'a conservé dans cette édition que les équivalents italiens des mots orientaux ; mais l'omission des mots français, etc. est amplement compensée par l'addition d'une foule de mots orientaux, tirés de Vankouly, Ferhenk-Schoury, etc. ; il est seulement à regretter que l'impression n'ait pas toute la correction si essentielle dans un dictionnaire. Le fonds de cette deuxième édition a été transporté à Paris, à la suite de la dernière invasion des armées françaises en Autriche. Quant à la grammaire turque, elle fut réimprimée à Vienne dès 1756, 2 vol. in-4°., par les soins de Kollar, qui remplaça les extraits de Hasez, de l'Anwar Sohayly, etc., par des dialogues turcs. II. *Onomasticon* latin-turc-arabe-persan, Vienne, 1687, in-fol. de mille pages ; ouvrage fort utile et qui n'a pas été réimprimé : il forme comme le supplément du *Thesaurus*. III. *Grammatica seu institutio polonicæ linguæ, in usum exterorum edita*, Dantzig, 1649, in-8°. de 14 et 140 pages. C'était la meilleure grammaire polonaise qu'on eût encore imprimée : l'auteur composa aussi une grammaire française et une italienne, suivant D. Calmet, qui l'appelle *Maignien* (*Biblioth. Lorr.* page 610). Meninski avait annoncé le dessein de publier l'histoire générale de Mirkhond, en persan et en latin ; mais il paraît y avoir renoncé depuis. Nous ne parlerons pas ici d'un très-grand nombre de petits traités, dont on trouvera l'énumération au commencement de la deuxième édition du *Thesaurus*. R—D.

MENIPPE, philosophe cynique, était originaire de Gandara, dans la Phénicie ; on croit qu'il avait été esclave dans sa jeunesse, et qu'ayant racheté sa liberté, il s'établit à Thèbes, où il obtint le titre et les droits de citoyen. Il se livra à l'usure, et amassa, par cet indigne moyen, une somme très considérable ; mais des voleurs lui ayant enlevé la cassette qui renfermait son trésor, il se pendit. D'autres prétendent que le métier qu'il faisait, si peu convenable à un philosophe, lui attira des railleries si piquantes, qu'elles le portèrent à un acte de désespoir. Diogène-Laërce paraît être le seul qui ait fait de Ménippe un usurier ; et il est bien difficile d'imaginer qu'un homme qui se piquait de mépriser tout ce que les

autres estiment, ait employé un tel moyen pour se procurer de l'argent, qui lui était inutile. Lucien, dans un de ses dialogues, a mis dans la bouche de Diogène le portrait de Ménippe : « C'est un vieillard » chauve, qui porte un manteau » plein de trous, ouvert à tous les » vents, et plaisamment diversifié » par les guenilles de toutes cou- » leurs, dont il est rapiécé. Il rit » toujours, et raille le plus souvent » les fanfarons de philosophie (*V. Lucien*, trad. de Belin de Ballu, t. 1er., p. 270). » Ménippe avait composé treize livres de satires, dont Laërce ne faisait pas grand cas; mais on sait que ce biographe était un assez mauvais juge (*V.* Diogène-Laerce). Elles étaient écrites en prose, mêlées de vers parodiés des plus grands poètes; malheureusement il n'en reste que les titres conservés par Laërce. Varron avait pris Ménippe pour modèle, dans ses compositions satiriques, où, au rapport de Cicéron, les maximes de la plus haute philosophie étaient assaisonnées par la gaîté la plus piquante (*V. Académiq.*, liv. 1er.) Les ouvrages de Varron ont eu le sort de ceux de Ménippe; mais on peut se former une idée de ce genre de satires, par le dialogue de Lucien, intitulé, la *Nécyomancie*, où il introduit Ménippe lui-même, qui rend compte de ce qu'il a vu chez les morts, et aussi par le fameux *Catholicon d'Espagne*, connu aussi sous le nom de *Satire Ménippée* (*V.* P. Leroy). Lucien a choisi Ménippe pour interlocuteur d'un grand nombre de ses *Dialogues;* et toujours il lui prête le langage d'un homme désintéressé, méprisant la fortune et la vie, et se moquant du prix qu'on attache a des biens périssables.—Ménippe, de Stratonice, célèbre rhéteur, était l'homme le plus éloquent de toute l'Asie. Cicéron, après avoir entendu les plus fameux orateurs grecs, suivit avec intérêt les leçons de Ménippe, dont il parle avec éloge, dans le *Brutus*, *sive de claris oratoribus*, chap. 91. W-s.

MENIUS (Frédéric), savant suédois, fut nommé, en 1632, professeur d'histoire et d'antiquités à Dorpat, en Livonie. Il publia, en 1644, un livre singulier et rare, ayant pour titre : *Consensus hermetico-mosaicus*. Ce livre explique, selon l'auteur, l'origine véritable de toutes les choses visibles et invisibles, la matière universelle, et les mystères de la religion. On fit peu d'attention aux rêveries de Menius sur la pierre philosophale, et sur le grand secret composant une partie de son travail; mais on ne lui pardonna pas sa doctrine théologique. Le clergé l'accusa d'avoir parlé contre le mystère de la Trinité, d'avoir défiguré la doctrine de la Bible sur les esprits et les anges, et d'avoir dit que les astres étaient peuplés d'intelligences célestes. Dépouillé d'abord de sa place, il fut ensuite mis en prison, et traité avec une extrême rigueur. Menius adressa une lettre au grand-chancelier Oxenstiern, pour se plaindre de la conduite du clergé, et fut, au bout de quelque temps, remis en liberté. Il était inspecteur des mines de cuivre, en Suède, lorsqu'il mourut, en septembre 1659. C—au.

MENJOT (Antoine), médecin, né à Paris, vers 1615, de parents protestants, acheva ses études à l'école de Montpellier, où il reçut, en 1636, le doctorat. Il fut pourvu, quelque temps après, d'une charge de médecin du roi, et exerça son art avec la réputation d'un homme instruit et plein d'honneur. Il mourut à Paris,

en 1696, dans un âge avancé. Quoique calviniste, il avait beaucoup d'affection pour les Augustins qu'il allait visiter souvent; et peu de temps avant sa mort, il leur fit don d'un magnifique atlas, que les États-généraux de Hollande lui avaient envoyé en présent. On a de lui : I. *Historia et curatio febrium malignarum*, Paris, 1662, in-4°. L'édition est anonyme; mais Menjot ayant su qu'on attribuait l'ouvrage à Gorris, doyen de la faculté, en publia une seconde qu'il lui dédia, et à laquelle il mit son nom. On trouve ordinairement à la suite : *Dissertationum pathologicarum partes IV*, ibid. 1665, 1674 et 1677; et alors l'ouvrage est divisé en deux ou trois volumes. Ces dissertations n'apprennent rien; mais on les lit avec plaisir, dit Éloy, parce qu'elles sont très-bien écrites. Bayle, à qui l'on reprochait les passages indécents qui déparent plusieurs articles de son *Dictionnaire*, voulut se justifier par l'exemple de Menjot, qui a mis, dit-il, beaucoup de lasciveté dans sa *Dissertation* sur la fureur utérine et la stérilité. Mais on sent bien qu'on peut pardonner à un médecin, écrivant dans une langue savante, des expressions et des détails qui ne doivent point être soufferts dans un livre destiné à toutes les classes de lecteurs. II. *Opuscules posthumes*, Rotterdam, 1696, in-4°., ou Amsterdam, 1697. Ce sont des lettres et des discours qu'on voit bien, dit Bayle, qu'il n'avait jamais eu l'intention de publier. Cependant l'éditeur dont on n'a pu découvrir le nom, emploie une partie de la préface à prouver qu'il tient de Menjot les pièces dont se compose ce recueil, et qu'il a suivi l'ordre dans lequel l'auteur les avait lui-même rangées. W—s.

MENNANDER (Charles-Frédéric), archevêque d'Upsal, mort vers la fin du dernier siècle, fut longtemps professeur des sciences économiques à l'université d'Abo, et publia sur la population, l'industrie et l'agriculture, plusieurs Mémoires qui le firent entrer à l'académie des sciences de Stockholm, et fournirent des données importantes au savant Wargentin pour ses calculs d'arithmétique politique. Nommé archevêque d'Upsal en 1775, il fut en même temps vice-chancelier de l'université de cette ville, et contribua beaucoup au progrès des bonnes études. Il eut un fils anobli sous le nom de Ferdenheim, et qui se distingua par son goût pour les arts. La Suède lui doit le plus beau monument de sculpture qu'elle possède. Pendant son séjour en Italie, il fit exécuter à Rome par un artiste habile, un groupe en très-beau marbre, représentant la Religion, les vertus cardinales, les sciences et les beaux-arts. Ce groupe transporté en Suède a été placé sur le tombeau de l'archevêque Mennander dans la cathédrale d'Upsal. C—au.

MENNO appelé Simonis, c'est-à-dire, fils de Simon, né en 1496, à Witmaarsum, en Frise, est fondateur d'une secte à laquelle on a donné son nom, mais qui préfère porter aujourd'hui celui de Tésiobaptistes, parce que le baptême des adultes est au nombre des traits essentiels qui la distinguent. Menno commença par être prêtre catholique, et antagoniste zélé de la doctrine et de la conduite de ces fougueux Anabaptistes, qui signalèrent à Munster leurs fanatiques fureurs (*V.* Jean de Leyde, XXIV, 390). S'étant séparé ensuite de la communion de l'Église romaine, il se rapprocha de la doctrine des Ana-

baptistes en ce qui concerne le baptême, mais sans prendre part à leurs séditieuses extravagances. Il se faisait remarquer bien plutôt par la douceur de son caractère et par la tolérance de ses principes. On lui reproche cependant de l'inconséquence à ce dernier égard, dans l'amertume de son zèle contre Rome. Il mettait beaucoup de soin à l'instruction de ses disciples, qui, de la Frise, se répandirent bientôt dans tous les pays environnants, mais ne tardèrent pas d'introduire un grand nombre de nuances dans les enseignements du fondateur. L'empereur Charles-Quint étant venu dans les Pays-Bas, en 1540, comprit les Mennonites dans ses édits de proscription. La tête de Menno fut mise à prix; ce qui ne ralentit point son zèle, mais le réduisit à une vie errante et agitée, dont il trouva le terme le 13 janvier 1561, dans une retraite que l'estime et l'amitié lui avaient préparée à Oldeslohe, entre Hambourg et Lubeck. On raconte de lui, plusieurs traits de présence d'esprit, ou de réserve mentale, tels que celui-ci. Il voyageait sur un chariot de poste, quand la maréchaussée se présente à la voiture, et s'informe si Menno y est. Il demande lui-même un à un, à chaque voyageur, s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers, et ayant reçu de tous une réponse négative, il répond lui-même : « Ils disent qu'il » n'y est pas », et il échappe au danger. Les ouvrages de Menno, presque tous en langue hollandaise, ont été recueillis en un vol. in-fol., et publiés à Amsterdam, en 1651. Ils ne sont guère lisibles aujourd'hui. S'il posséda, comme on l'assure, le talent de la parole, il ne posséda pas celui d'écrire; mais il prêchait d'exemple, et cette prédication en vaut bien une autre. Ses partisans se sont toujours fait remarquer par la sévérité de leurs principes, et par la simplicité de leurs mœurs, unies à la tolérance et à la charité évangéliques : ils s'interdisent toutes fonctions de magistrature, et ont une espèce d'horreur pour l'état militaire, rien n'étant plus anti-chrétien à leurs yeux, que la guerre : le serment leur est défendu. Ils ont quelques dogmes particuliers, mais qui ne sont plus d'unanime adoption, sur l'incarnation de J.-C., sur la grâce, cette ancienne pomme de discorde, sur le *Millénarisme*, ou le règne de mille ans de J.-C. sur la terre avant la consommation de toutes choses, etc. L'institution à laquelle ils tiennent le plus, est celle du baptême des adultes. Formey et Mosheim, dans leurs *Histoires ecclésiastiques*, donnent de plus amples détails. Les pays où les Mennonites sont le plus nombreux, sont la Hollande, l'Angleterre et les États-unis de l'Amérique. Ils ont près de deux cents églises en Hollande, dont cinquante-six en Frise, et ils y sont connus sous le nom de *Doopsgesinden* en hollandais, ou de *Taufgesinnte* en allemand : on en trouve dans quelques contrées de l'Allemagne, en Alsace, dans les Vosges (surtout à Salm), et dans l'évêché de Bâle : leur loyauté, et leur intelligence dans la culture des terres leur y donnent une certaine considération; un almanach assez répandu, qui contient divers préceptes d'agriculture, et se réimprime chaque année, est intitulé, l'*Anabaptiste*. Buonaparte les avait exemptés de la conscription, et s'était borné à exiger d'eux quelques fournitures et des charrois. Les Mennonites ont beaucoup de rapports avec les *Baptistes* d'Angleterre ou d'Amé-

rique, qui se divisent en un grand nombre de branches (*V.* l'*Hist. des sectes religieuses*, par M. Grégoire, 1, 240). M—on.

MENOCHIUS (Jacques), célèbre jurisconsulte, était né, en 1532, à Pavie, d'une famille pauvre et obscure; il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude du droit avec beaucoup d'ardeur, et surpassa bientôt tous ses maîtres. Il fut chargé, en 1555, de faire des leçons publiques à l'université; et la manière dont il s'en acquitta, étendit sa réputation dans toute l'Italie. Le duc de Savoie, Emanuel-Philibert, l'appela, en 1561, pour occuper une des chaires de l'université de Mondovi, nouvellement créée; il fut nommé, en 1566, premier professeur à Padoue, et il y enseigna pendant vingt-trois ans, avec un succès toujours croissant. Cédant aux vœux de ses concitoyens, il revint à Pavie, en 1589, remplir la chaire vacante par la mort de Nicolas Gratiani. Le roi d'Espagne, Philippe II, le nomma quelque temps après sénateur, puis l'un des présidents du conseil du Milanez. Il mourut le 10 août 1607, et fut inhumé à Pavie, dans l'église des Clercs-réguliers, où l'on voit son épitaphe. Menochius a laissé plusieurs ouvrages qui sont encore estimés des jurisconsultes: I. *De adipiscendâ, retinendâ et recuperandâ possessione*, 1606, in-fol. II. *De præsumptionibus, conjecturis*, etc., Venise, 1609-17, 2 vol. in-fol. III. *De arbitrariis judicum quæstionibus*, etc., Genève, 1630, 1685, in-fol. IV. *Consilia*, Francfort, 1605; Venise, 1609; Milan, 1616, 13 parties reliées ordinairement en 5 vol. in-fol. Le plus important de ces ouvrages est le traité des *Présomptions;* il n'a rien perdu de son utilité, depuis que l'autorité du droit romain s'est effacée en France. C'est un guide fidèle pour ces cas si multipliés et impossibles à prévoir, que le législateur est forcé d'abandonner aux conjectures des juges, ou pour lesquels il se livre souvent aux siennes, à défaut de règles plus sûres. Leibnitz faisait un tel cas de cet ouvrage, qu'il avait le projet de l'abréger, et on regrette qu'il l'ait laissé sans exécution. (*V.* Mascardi.) Dans son livre *De arbitrariis judicum quæstionibus*, Menochius s'occupe encore des questions où l'arbitrage des juges fait la loi. Il fut l'un des éditeurs du *Tractatus universi juris, duce et auspice Gregorio XIII in unum collecti*, Venise, 1584, 28 vol in-fol. (*V.* Ziletti.) W—s et F—t.

MENOCHIUS (Jean-Étienne), fils du précédent, né à Pavie en 1576, embrassa, à l'âge de dix-sept ans, la règle de Saint-Ignace, et, après avoir achevé ses études, fut chargé d'expliquer les Saintes-Écritures au collége de Milan. Il remplit ensuite successivement les différents emplois de la province, et fut enfin élu assistant du supérieur-général. Il mourut à Rome, dans la maison professe de la Société, le 4 février 1655, dans un âge avancé. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. Soc. Jesu*, p. 505. Les principaux sont: I. *Commentarii totius Scripturæ*, Cologne, 1630, 2 tomes in-fol. Ils sont très-estimés, et ont été réimprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1719 ou 1724, 2 vol. in-fol.: elle a été publiée par le P. Tournemine, qui y a joint une bonne préface, dans laquelle on trouve de courtes notices sur Menochius et les autres écrivains de la Société qui se sont appliqués

plus particulièrement à l'interprétation des Saintes-Écritures. Le second volume renferme un choix de notes ou de dissertations de différents auteurs jésuites, sur des points de critique, de chronologie, ou d'histoire sacrée. Cette édition a été reproduite, en 1768, à Avignon, 4 vol. in-4°. II. *Le Storie ove o tratteninenti eruditi*, Rome, 1646-54, 6 tom. in-4°.; Padoue, 1701, 3 vol., in-4°., bonne édition, recherchée des curieux. C'est un recueil de traités sur différents sujets de l'histoire sainte. Menochius publia la 1re. partie sous le nom e J. Corona; mais il ne jugea pas à propos de continuer ce déguisement III. *De republicâ Hebræorum*, Paris, 1648-52, 2 vol. in-fol. Il y a beaucoup de recherches sur les mœurs et les coutumes de la nation juive; mais le style en est trop diffus, et la lecture pénible. Des ouvrages plus récents ont rendu celui-ci à-peu-près inutile. W—s.

MENODORE ou MONODORE, sculpteur athénien, vivait sous le règne de Néron; il s'exerça surtout aux statues de guerriers, de chasseurs, d'athlètes et de sacrificateurs. Son chef-d'œuvre fut le Cupidon de marbre qu'il fit pour la ville de Thespies, à l'imitation du fameux Cupidon de marbre pentélique, que Praxitèle avait laissé dans cette ville, et qui, enlevé par Tibère, restitué par Claude, avait été de nouveau transporté à Rome par l'ordre de Néron, et détruit peu de temps après dans un incendie. Il existe plusieurs répétitions antiques de ce Cupidon; peut-être l'une d'elles est-elle l'ouvrage de Menodore. L—s—e.

MENOT (Michel), prédicateur, vivait sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. On ignore l'époque et le lieu de sa naissance. Il entra chez les Cordeliers, et professa long temps la théologie dans leur maison de Paris, où il mourut en 1518. Il jouissait d'une si grande réputation comme prédicateur, qu'on l'appelait *Langue d'or* (*Lingua aurea suâ tempestate nuncupatus est.*) Ses sermons ont été recueillis par ses auditeurs, comme nous l'apprenons d'une préface de l'imprimeur Claude Chevallon, et vraisemblablement dénaturés. La plupart de ceux qui en ont parlé se sont contentés de répéter ce qu'ils en avaient entendu dire, sans le vérifier; nous n'écrivons qu'en connaissance de cause et le livre sous les yeux. Menot a laissé : I. *Perpulcher tractatus, in quo tractatur perbellè de fœdere et pace ineundâ, mediâ ambasciatrice penitentiâ*, Paris, 1519, in-8°. II. *Perpulchra epistolarum quadragesimalium expositio secundùm ferias et dominicas, declamatarum in famatissimo ac devotissimo conventu Fratrum minorum Parisiensium anno Dni.* 1517. Paris, 1519, in-8°. et 1526 même format. III. *Opus aureum evangeliorum quadragesimalium in Parisiorum academiâ declamatorum*, Paris, 1519 et 1526, in-8°. IV. *Sermones quadragesimales olim* (1508), *Turonis declamati*, Paris, 1519 et 1525, in-8°. Quelque curieux que soient les sermons de Barlette et de Maillard, ils ne peuvent être comparés à ceux de Menot, qui renferment infiniment plus de grossièretés et de bouffonneries. On distingue avec raison, par les mauvaises plaisanteries et les allusions indécentes dont ils abondent, le sermon de l'*Enfant prodigue*, prêché le samedi après le 2me. dimanche du carême, celui de la *Multiplication des pains*, prêché le 2me. dimanche

du carême, et la *Passion* du 3me. recueil; le sermon du *Mauvais riche*, jeudi après le 2me. dimanche du carême, et celui de la *Madelène*, jeudi de la semaine de la Passion du 4me. recueil. Ce n'est pas que l'on ne rencontre souvent dans les autres pièces, des traits burlesques et du comique le plus ridicule; mais ils y sont clair-semés. Henri Estienne s'en est servi avec avantage pour démontrer l'étonnante dépravation qui régnait dans l'Eglise avant la réformation, et pour tourner nos cérémonies en dérision. (V. son *Apologie pour Hérodote.*) Niceron (*Mém.* tom. 24) a fait des extraits assez nombreux des sermons de Menot; mais il ne cite pas toujours exactement, et il tronque quelquefois. Voltaire (*Dictionnaire philosophique* au mot *Allégories*) suivant sa coutume, abuse, à l'égard de Menot, de la permission d'embellir et de changer tout ce qu'il touche. Le *Dictionnaire universel historique* a copié ses erreurs tout du long. Voici deux passages qui suffiront pour donner une idée du style de Menot, qui affectionnait particulièrement le genre macaronique : *Enfant prodigue*, fol. 120, édition de 1525 : « Quand ce fol enfant et mal conseillé, dit le prédicateur, *Quando ille stultus puer et male consultus habuit suam partem de hereditate, non erat questio de portandâ eam secum; ideò statim* il en fait de la chiquaille : il la fait priser, il la vend, *et ponit* la vente *in suâ bursâ. Quando vidit tot pecias argenti simul, valdè gavisus est, et dixit ad se*: Oho! *non manebitis sic semper! incipit se respicere : et quomodo? Vos estis de tam bonâ domo, et estis* habillé comme un belître? *Super hoc habebitur pusio. Mittit ad quærendum* les drapiers, les grossiers et marchands de soie, et se fait acoutrer de pied en cap : il n'y avait que redire au service. *Pannarios, grossarios, mercatores setarios, et facit se indui de pede ad capum. Nihil erat quod deesset servitio. Quando vidit, emit sibi pulchras calligas* d'écarlate, bien tirées, la belle chemise frongée sur le colet, le pourpoint fringant de velours, la tocque de Florence à cheveux peignés », etc.—Madelène, fol. 136. « *Et ecce Magdalena* se va dépouiller et prendre tant en chemises, *et cæteris indumentis*, les plus dissolus habillements que un quelqu'un *fecerat ab ætate septem annorum. Habebat suas domicellas juxtà se in apparatu mundano : habebat* ses senteurs, *aquas ad faciendum relucere faciem, ad attrahendum illum hominem (Jesum), et dicebat : Verè habebit cor durum, nisi eum attraham ad meum amorem. Etsi deberem* hypothéquer *omnes meas hæreditates, nunquam redibo Jerusalem, nisi colloquio cum eo habito. Credatis quod visâ domi-natione ejus, et comitivâ, facta est sibi* place, on a paré le siége *cum panno aureo; et venit se presentare* face-à-face son beau museau *antè nostrum redemptorem ad attrahendum eum* à son plaisir. » Nous ne croyons pas devoir relever les fréquentes méprises qui ont échappé à Debure dans le tome 1er. de sa *Bibliographie instructive*. L—b—e.

MENOU (Jacques-François, baron de), né en 1750, à Boussay de Loches, en Touraine, appartenait à une famille noble et très-ancienne du Perche. Jean, sire de Menou, l'un de ses aïeux, avait le titre

de chevalier dans le onzième siècle. Son père était chevalier de Saint-Louis, et capitaine dans le corps des grenadiers de France. Le fils embrassa aussi la carrière des armes, obtint un avancement rapide, et fut fait maréchal-de-camp, le 5 décembre 1787. En 1789, il fut député aux états-généraux, par la noblesse de Touraine, avec le duc d'Aiguillon, qui, étant fort riche, suppléa, dans cette circonstance, au peu de fortune du baron de Menou, son ami. Devenus l'un et l'autre, dans cette assemblée, membres très-prononcés de la minorité de la noblesse, ils s'empressèrent de se réunir au tiers-état, et de renoncer à leurs priviléges et à leurs titres. Après la réunion des ordres, l'Assemblée s'étant divisée en plusieurs partis distincts, Menou s'attacha à celui qui siégeait à l'extrémité de la gauche, et que le côté droit appelait le camp des Tartares, ou le Palais-Royal. Les parlements à qui l'Assemblée des états-généraux et ses députés devaient leur convocation, le comptèrent parmi leurs adversaires les plus ardents. Le 12 novembre, il fit contre eux une sortie très-vive, parce qu'ils avaient montré quelque résistance aux opérations de l'Assemblée constituante, qu'avaient déjà suivies les plus déplorables événements. Le 4 mars 1790, il demanda que le parlement de Bordeaux fut supprimé, et que ses magistrats fussent privés du droit de cité. Comme militaire, Menou s'occupa beaucoup de la décomposition de l'ancienne armée, et de la formation de la nouvelle. Le 12 décembre 1789, il avait proposé de substituer à l'ancien mode de recrutement, la conscription de tous les jeunes gens, sans distinction, avec la faculté de se faire remplacer, précisément telle qu'elle a été ordonnée plus tard. Le 28 février 1790, il fit augmenter de trente-deux deniers la paye du soldat. Le 12 mai de la même année, il provoqua le rappel de tous les commandants de provinces qui s'étaient opposés à la révolution : le 15, il insista pour qu'il fût statué sur le droit de faire la paix et la guerre, que Mirabeau voulait faire ajourner ; et le 20, il vota encore, en opposition avec celui-ci, pour que ce droit appartînt à la nation, système qui avait pour but de faire du roi un président de république. Le 21 octobre 1790, il demanda que le pavillon aux trois couleurs fût substitué au pavillon blanc, sur tous les vaisseaux de l'état : cette proposition, fortement appuyée par Mirabeau, fut adoptée, après une opposition des plus violentes. Le 28 janvier 1791, Menou fit décréter que partout la garde nationale serait armée de fusils, et qu'il en serait envoyé dans tous les départements. Le 16 avril, il obtint la levée de cent mille soldats auxiliaires : on commençait alors à craindre l'intervention des puissances étrangères dans les débats de la France. Menou fit décréter l'armement de la garde nationale des frontières, et la création de dix officiers généraux. Lorsqu'il fut rendu compte de la révolte de la garnison de Nanci, il fut d'avis qu'on approuvât la conduite du marquis de Bouillé (*V.* ce nom) ; et en cela il se sépara de ceux avec lesquels il votait ordinairement. C'est à cette époque qu'il faut rattacher la division qui s'établit entre le parti gauche de l'Assemblée, et les hommes de l'extérieur, qui suivaient ses bannières. Ce seul vote prouve que Menou, bien que très-révolutionnaire, était au moins de bonne-foi.

Lors du voyage de Varennes (*V.* Marie-Antoinette), il essaya, avec quelques-uns de ses amis, de relever le trône qu'on voulait renverser, pour y substituer immédiatement la république, et concourut à la formation de l'inutile club des Feuillants. On l'avait vu auparavant, comme on l'a déjà indiqué, provoquer ou appuyer la destruction de toutes les institutions monarchiques. Le 13 avril, il réclama l'ordre du jour sur la proposition de dom Gerle, député réformateur, quoique chartreux, et qui avait demandé que la religion catholique fût déclarée celle de la nation, et que son culte fût seul public. La motion de Menou fut décrétée le 14, avec un amendement du duc de la Rochefoucauld, qui fit ajouter que le profond respect que l'Assemblée avait pour la religion, ne lui permettait pas d'en faire l'objet de ses décrets. Cette déclaration, l'une des plus remarquables de la session, par l'opposition qu'elle éprouva et l'extrême agitation qu'elle produisit, fut une des principales causes de la scission qui s'opéra dans l'Église de France. Menou attribua, le 21 juin 1790, à la protestation de la minorité de la noblesse, les troubles qui affligeaient les provinces, et demanda que cette minorité fût tenue de la révoquer : sa motion, quoiqu'applaudie, n'eut pas de suite. Le 25 du même mois, il insista pour la suppression des ordres honorifiques : le 19 on avait supprimé les titres nobiliaires; cependant sa proposition excita des murmures, et fut écartée sans opposition. Menou appartint tour-à-tour au comité militaire, à celui des pensions, et au comité diplomatique. L'assemblée avait établi ce dernier pour surveiller le ministre des affaires étrangères, qui fut, à plusieurs reprises, l'objet des dénonciations de Menou. Le 30 avril 1791, il fit un rapport sur la réunion du Comtat Venaissin à la France; ce pays était alors en proie à des désordres épouvantables. (*V.* Mainvielle). Menou conclut à ce qu'elle eût immédiatement lieu; et il traita sans ménagement le Saint-Père, dont l'effigie fut brûlée, le 3 mai, dans les jardins du Palais-Royal. Cependant l'abbé Maury prit la défense du chef de l'Église, et obtint l'ajournement; mais cet ajournement ne fut avantageux qu'aux révolutionnaires d'Avignon, et livra cette ville et le Comtat à tous les fléaux de la guerre civile. Un second rapport lu par Menou, le 24 du même mois (mai) conclut de nouveau à la réunion, et à l'envoi d'une commission chargée de l'opérer. La première partie du projet de décret ayant été encore ajournée, les commissaires nommés par le roi, ne partirent qu'avec le titre de médiateurs, et avec les pouvoirs de recueillir les votes des communes du Comtat (*V.* Lescène Desmaisons, XXIV, 276). Cette demi-mesure fut un faible palliatif aux maux de cette contrée dont les plaies se rouvrirent bientôt avec plus de force. Chaque jour des pétitionnaires se présentaient à la barre de l'assemblée, et réclamaient la réunion, seule capable, disait-on, de ramener l'ordre et la paix. C'est dans ces circonstances que Menou fit un dernier rapport (13 sept. 1790). La réunion fut décrétée le 14, malgré l'opposition de l'abbé Maury : mais avant qu'elle eût pu être opérée par les nouveaux commissaires, Avignon vit encore couler le sang de ses concitoyens, les 16 et 17 oct., aux *massacres de la Glacière*. (*V.* Jourdan et Mainvielle). Cette victoire est le terme des travaux lé-

gislatifs de Menou. Il fut depuis employé comme militaire, mais ne fit point partie de l'armée qui commença la guerre en 1792. Il commandait en second les troupes de ligne qu'on avait fait venir à Paris, quelque temps avant le 10 août, mais qu'on éloigna bientôt parce que l'on comptait peu sur leur fidélité. Quant à leur chef, il était au château dans la nuit du 9 au 10; et il accompagna le roi, lors de la revue des gardes nationales, dans les cours des Tuileries : il le suivit aussi dans sa retraite à l'Assemblée. Le peu d'intérêt qu'il mit à la défense du monarque, n'inspira pas beaucoup de défiance aux révolutionnaires; on ne le poursuivit pas, et il fut même placé sur une liste de candidats pour le ministère de la guerre. Le 3 octobre 1792, Chabot le dénonça pour s'être trouvé au château, *parmi les satellites du tyran.* Craignant les suites de cette dénonciation, Menou écrivit à la Convention, pour lui rappeler son patriotisme, et la part qu'il avait eue à la réunion d'Avignon. Il ajouta que, lorsqu'il se trouvait au château, il ignorait les projets de la cour; qu'il n'avait été pour rien dans tout ce qui s'était passé, et que, convaincu de ses perfidies, il avait prêté le serment civique le 17. La Convention passa à l'ordre du jour sur la dénonciation. En 1793, Menou, ayant été employé contre les royalistes de la Vendée, fut dénoncé le 27 mars par Robespierre comme contre-révolutionnaire. Trois mois plus tard, une pareille dénonciation eût été son arrêt de mort; alors on adopta l'ordre du jour. Au surplus, quoique battu par Henri de la Roche-Jacquelein, notamment les 17 et 19 juillet 1793, au Pont-de-Cé et à Villiers, après avoir évacué Saumur, Menou montra beaucoup de bravoure, paya de sa personne et fut criblé de blessures. Dans ses rapports, Barère fit plusieurs fois son éloge, et lui sauva vraisemblablement la vie. Après le 9 thermidor, Menou continua de servir avec le grade de général de division. Ce fut lui qui commanda les gardes nationales et le peu de troupes de ligne qui, au mois de mai 1795 (2 prairial), allèrent attaquer le faubourg Saint-Antoine, dont le peuple s'était insurgé contre la Convention. Ce faubourg fut désarmé; et les chefs de l'insurrection, dont plusieurs appartenaient à la Convention elle-même, furent mis à mort. Les commissaires conventionnels qui accompagnèrent Menou dans cette expédition, arrêtèrent qu'on brûlerait le faubourg pour mettre fin aux insurrections si souvent réitérées de cette portion de la capitale. Ils chargèrent Menou de l'exécution de leur arrêté; mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait exécuter un pareil ordre sans un décret. En récompense du service qu'il lui rendit pendant cette insurrection, l'une des plus effrayantes qu'on eût encore vues (1), la Convention lui fit don d'une armure complète, et le nomma général de l'armée de l'intérieur. Il commanda encore lors des événements du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), ou plutôt ne commanda réellement que dans la soirée du 4, mais avec moins de zèle qu'au 2 prairial. Dans cette soirée il eut ordre d'aller, avec quelques troupes de ligne, attaquer la section Lepelletier, qui s'était le plus énergiquement prononcée contre la Convention. Au lieu d'obéir à la sommation de mettre

(1) Toute la population de Paris était armée de canons, de fusils et de tous les instruments de destruction dont on se sert dans les temps de guerre civile et de désordre.

bas les armes, la garde nationale se mit en état de défense. Les commissaires conventionnels ordonnèrent à Menou d'employer la force, et les troupes allaient charger ; mais Menou se précipita au-devant d'elles, en déclarant qu'il passerait son épée au travers du corps de quiconque commencerait l'attaque. Il fit retirer les troupes, et la Convention se crut perdue ; mais les sectionnaires ne surent pas profiter de cet avantage. Buonaparte, qui commandait les soldats de la Convention, attaqua ensuite avec audace ; et c'est de cette époque que datent la célébrité et la fortune de ce général. Quant à Menou il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre, qui l'acquitta honorablement. On n'entendit presque plus parler de lui jusqu'à l'expédition d'Égypte, où il suivit Buonaparte comme chef de division. Il combattit avec bravoure pendant toute cette guerre, et eut, en arrivant, une grande part à la prise d'Alexandrie. Après la fuite de Buonaparte, il épousa la fille du maître des bains de Rosette, personnage très-riche ; et il se soumit, pour accomplir ce mariage, à toutes les formalités de la loi de Mahomet : il se fit alors appeler Abdallah-Jacques Menou. L'armée française étant en paix avec les Turcs et les Mamloucs, il eut des relations d'amitié avec Mourad-Bey, chef de ces derniers, qui lui donna, sur l'arrivée et les dispositions des Anglais, des avis dont il ne sut pas profiter. Kléber ayant été assassiné (juin 1800), il prit le commandement en chef de l'armée, dans laquelle sa qualité de mahométan, vrai ou simulé, d'autres disent sa manière d'administrer, lui suscitèrent des ennemis. Le 21 mai 1801, seize mille Anglais, commandés par Abercromby, débarquèrent devant Alexandrie ; Menou alla les attaquer avec la vigueur ordinaire aux troupes françaises, mais il fut repoussé : les généraux français Lanusse et Roze furent tués ; Abercromby lui-même perdit la vie. (*V.* Abercromby.) Les débris de l'armée française se retirèrent dans Alexandrie, où ils firent la plus courageuse résistance. Dans cette position difficile, les altercations de Menou avec quelques officiers, et notamment avec le général Reynier, devinrent très-vives : il fit partir ce dernier pour la France ; Reynier y publia contre lui des Mémoires violents, que la police de Buonaparte fit enlever. Obligé de capituler, Menou rentra en France, et se présenta, le 8 mai 1802, à Buonaparte, qui le reçut très-bien, et lui donna gain de cause sur ses ennemis : huit jours après, il le nomma tribun, puis gouverneur du Piémont. Après un long séjour dans ce pays, où il mérita assez généralement l'estime publique, Menou fut envoyé à Venise pour y remplir les mêmes fonctions ; et il y mourut le 13 août 1810. B—u.

MENOUX (Joseph de), jésuite, né à Besançon, en 1695 (1), d'une famille de robe, fut admis jeune dans la Société, et chargé de régenter dans différents colléges. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et parut avec éclat dans les principales chaires de la Champagne et de la Lorraine. Ayant été présenté au roi Stanislas, il s'insinua dans les bonnes grâces de ce monarque, qui le nomma son prédicateur ordinaire, et finit par l'admettre dans sa plus grande intimité.

(1) La *France littéraire* de 1769, et tous les biographes qui l'ont suivie, disent que le P. de Menoux naquit à Besançon, le 14 octobre 1695, mais on a vainement compulsé tous les registres pour y trouver son acte de naissance.

C'était un homme de beaucoup d'esprit, et rempli de zèle. Il persuada au roi d'établir un séminaire de missions pour la Lorraine, et en fut nommé le premier supérieur. Il revoyait les ouvrages de cet excellent prince, qui lui permettait d'y faire des additions, souvent peu conformes aux principes de la philosophie du jour. J.-J. Rousseau, répondant à la critique dont Stanislas avait honoré son fameux *Discours* sur les sciences et les arts, reconnut qu'elle était de deux mains : « Je me tai, dit-il, à » mon tact pour démêler ce qui était » du prince, et ce qui était du moine ; » et tombant sans ménagement sur » toutes les phrases jésuitiques, je » relevai, chemin faisant, un ana- » chronisme, que je crus ne pouvoir » venir que du Révérend. » (*Confessions*, liv. VIII.) Voltaire, qui habitait alors Cirey, voulut se ménager la protection du P. de Menoux ; et il s'établit entre eux une liaison qui n'était pas plus sincère d'un côté que de l'autre : car si Voltaire traitait le P. de Menoux de *faux-frère*, dans sa correspondance secrète, celui-ci ne l'épargnait guère dans les épanchements de l'intimité. Le P. de Menoux avait été nommé l'un des premiers membres de l'académie de Nanci. Dans la séance publique du 20 octobre 1760, le comte de Tressan ayant fait l'éloge de la philosophie, le P. de Menoux le réfuta sans aucun ménagement : le roi chercha à apaiser cette affaire, et obligea le comte de Tressan et le Père à s'embrasser (Voy. *Descript. de la Lorraine*, par Durival, tom. 1er. p. 236). Le P. de Menoux prit avec chaleur la défense de la Société contre ses nombreux ennemis : on le regarde comme l'auteur du *Coup-d'œil sur l'arrêt du 6 août* 1761 (Avignon, 1762, 2 vol. in-12) ; et ce fut lui qui, avec le P. Griffet, fournit à Cerutti les matériaux pour l'*Apologie générale de l'institut des Jésuites* (*V.* Cerutti). Il se démit, en 1765, de la place de supérieur des missions, et mourut à Nanci le 6 février 1766, peu de jours avant son auguste protecteur (*V.* Stanislas). Il était membre de l'académie de la Rochelle et des Arcadiens de Rome. On a de lui : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la Religion, ouvrage didactique d'un ordre nouveau*, septième édition, revue et corrigée, Nanci, 1758, in-8°. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de *Défi général à l'incrédulité* : il en est peu, dit Fréron, d'aussi méthodiques, d'aussi clairs, d'aussi précis, d'aussi conséquents (*Ann. littéraire*, 1758, tom. VI.) — Des *Discours* dans le recueil de l'académie de Nanci : celui qu'il prononça pour sa réception fut traduit en italien, par ordre du pape Benoît XIV (1). On distingue encore ceux qu'il fit sur la fondation de la bibliothèque publique de Nanci (1751), et sur l'histoire (1753). Ce dernier discours est plein d'esprit, de chaleur, de noblesse, d'images et d'idées (*Ann. litter.*, 1753, tom. VI). On croit pouvoir lui attribuer un poème latin dont le sujet est la Pipée (2), *Aucupium, carmen, auctore* P. J. M. *S. J. sacerdote*, inséré dans le quatrième volume des *Poëmata didascalica* (*V.* sur ce recueil l'art.

(1) Le P. de Menoux écrivit au pape qu'il s'occupait de traduire en français son *Traité sur la canonisation des saints*, et il en obtint un bon bénéfice pour son séminaire ; mais la traduction n'a jamais été achevée.

(2) Un autre jésuite franc-comtois avait déjà traité le même sujet ; c'est le P. Jean-Pierre Gannier, sur lequel on n'a pu recueillir aucun renseignement. Son poème est intitulé : *Pipatio sive mentita aucupium noctua*, Lyon 1720, in-8° de 22 p.

d'Olivet). C'est sans doute un ouvrage de sa jeunesse; mais on ignore s'il avait déjà été imprimé. — Menoux (Bruno-Melchior de), jésuite, né à Mouthier-Haute-Pierre, bailliage d'Ornans, est auteur d'un poème, intitulé: *Speculum* (le Miroir), Lyon, 1719, in-8°. W—s.

MENTEL (Jean) ou MENTELIN, le plus ancien imprimeur de Strasbourg, était né dans cette ville, ou aux environs, vers l'an 1410, d'une famille obscure (1). On a cherché à lui faire honneur de l'invention de l'imprimerie; mais cette opinion a été réfutée solidement par le savant Schoepflin, dans une *Dissertation* spéciale (*Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. XVII), et dans ses *Vindiciæ typographicæ*. Sur un registre de la ville de Strasbourg, de l'an 1447, Mentel est qualifié *Chrysographe*, c'est-à-dire, enlumineur; il obtint, la même année, des lettres de bourgeoisie, et fut admis dans la corporation des peintres. On croit qu'il fut initié dans la typographie par Guttemberg lui-même; mais on n'a pas encore déterminé l'époque où il commença d'exercer cet art. La *Chronique* publiée à Rome, en 1474, par Philippe *de Lignamine*, rapporte, sous l'année 1458, que J. Mentelin, habile typographe, imprimait par jour plus de trois cents feuilles (*V.* l'*Index* du P. Laire, tom. 1er., p. 31 et 390). Mentel, comme les autres imprimeurs de Strasbourg, ne mettait ni nom ni date à ses impressions, afin de les faire passer pour des manuscrits qui se vendaient alors à des prix excessifs. Schoepflin regarde comme sortie de ses presses, une *Bible* en allemand, qu'on croit de 1466; mais le premier ouvrage publié avec date par cet artiste est le *Speculum* de Vincent de Beauvais, de 1473 (*V.* Vincent). Cependant on ne peut guère douter qu'il n'eût une imprimerie en pleine activité plusieurs années auparavant. Il jouissait déjà, en 1466, d'une fortune considérable, qu'il avait acquise par son commerce; et la même année, l'empereur Frédéric IV lui fit expédier des lettres de noblesse. Jacq. Mentel, qui est le sujet de l'article suivant, prétend qu'elles lui furent accordées comme à l'inventeur de l'imprimerie, et que, d'ailleurs, le prince ne fit que renouveler l'ancien écusson de la famille. Cette double allégation est également mal fondée, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la lecture de cette pièce, qui a été publiée par Schoepflin. Mentel mourut en 1478, et fut inhumé dans la cathédrale de Strasbourg. W—s.

MENTEL (Jacques), savant médecin, né à Chateau-Thierri, en 1597, prétendait descendre de l'imprimeur de ce nom (*V.* l'article précédent), et chercha en conséquence à relever l'éclat de son origine. Il fut reçu, en 1632, docteur de la faculté de Paris, et donna des leçons publiques d'anatomie, science à laquelle il s'était toujours fortement appliqué (1). Il cultivait en même temps la littérature, et comptait au nombre de ses amis des hommes très-instruits. L'abbé de Marolles dit que Mentel était admirablement versé dans la connais-

(1) Lambinet dit qu'il était originaire de Schelestadt, et qu'il vint s'établir à Strasbourg en 1440, *Origine de l'imprimerie*, t. 1, p. 253 et suiv.

(1 Si l'on en croit Hénault, médecin de Rouen, Mentel avait observé le réservoir du chyle sur un chien, dès l'an 1619 (Voy. le *Dict. de méd.* d'Eloy, art. Mentel).

sance de tous les beaux livres dont se composait sa nombreuse bibliothèque, aussi bien que dans les secrets les plus importants du grand art, dont il faisait profession (*Mem.* tom. II, p. 217, éd. de Goujet). Mentel mourut à Paris, en 1671. Il était malade depuis long-temps : Gui Patin parle de son état de souffrance, dans une lettre à Falconet, datée du 28 août 1669 (*Lett.* de Patin, tom. III, p. 321, éd. de 1707); et il ajoute : « Il est meilleur médecin qu'il n'est éloquent. » Mentel n'est guère connu aujourd'hui que par les deux écrits qu'il a publiés sur l'origine de l'imprimerie : I. *Brevis excursus de loco, tempore et authore inventionis typographiæ*, Paris, 1644, in-4°. Il ne mit point son nom à cet ouvrage, que quelques personnes attribuèrent alors à l'imprimeur Vitré; mais on en conserve à la bibliothèque du Roi, un exemplaire, couvert de notes et d'additions de la main de Mentel; et on ne doute plus qu'il n'en soit le véritable auteur. Wolf a inséré cette petite pièce dans les *Monumenta typographica*, tom. 2, p. 197, avec les additions, dont il avait obtenu une copie. II. *De verâ typographiæ origine, Parænesis*, ibid., 1650, in-4°. Cette dissertation est adressée à Malinkrot, qui avait démontré que de toutes les villes qui se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de l'imprimerie, Maïence réunit le plus de titres en sa faveur (*V.* Malinkrot). Mentel s'attacha au contraire à faire prévaloir les droits de Strasbourg, et il s'appuie d'un passage d'une vieille chronique allemande, dont il résulterait que J. Mentel ou Mentelin inventa l'imprimerie à Strasbourg, en 1440. Il ajoute que l'inventeur fit part de son secret à Jean Gensfleisch, son domestique, qui le révéla à Guttemberg, et que les deux associés se réfugièrent à Maïence. Mais Schoepflin a démontré que Gensfleisch et Guttemberg ne sont qu'une même personne; que Guttemberg était d'une famille noble, et que, par conséquent, il n'a pu être domestique de Mentel; et enfin, que Mentel avait été instruit des procédés de l'art typographique par Guttemberg en ses premières années. Toutefois en dépouillant Mentel de l'honneur de cette admirable invention, il a fortifié les droits de la ville de Strasbourg à se regarder comme le berceau de l'imprimerie, en prouvant qu'il n'est pas sans vraisemblance que Guttemberg y ait fait les premiers essais de son art (*V.* Guttemberg et Schoepflin). Wolf a également inséré la pièce dont nous parlons, dans les *Monumenta typographica*, tom. II, p. 241; et il y a joint des notes de Mentel, sur l'origine de l'imprimerie et les principaux imprimeurs, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque du Roi. Comme médecin, on a de Jacq. Mentel : I. *Gratiarum actio habita die auspicali doctoratûs*, Paris, 1632, in-8°. II. *De epicrasi dissertatio*, ibid., 1642, in-8°. III. *Epistola ad Pecquetum, de novâ illius chyli secedentis à lactibus receptaculo; alia de hepatis notatione*, ib., 1651, in-4°.; et il a laissé en manuscrit : *Adversaria de medicis Parisiensibus*, ouvrage qu'on dit fort curieux (*V.* le *Dict. de médecine* d'Eloy). On a encore de Mentel : Une traduction latine du *Traité* d'Hypsicles d'Alexandrie : *Anaphoricus sive de ascensionibus*, qu'il publia avec le texte grec, Paris, 1657, in-4°. : ce petit ouvrage, très-rare, se trouve ordinairement réuni au traité d'Héliodore, *De opticis*,

publié par Bartholin, ami de Jacq. Mentel. — Une *Lettre* au P. Labbe, imprimée au devant de son éloge chronologique de Galien (*V.* Labbe, XXIV, 14); — et enfin „Anecdoton *ex Petronii Arbitri satyricone fragmentum; præfixo judicio de styli ratione ipsius cum conjecturis*, Paris, 1664, in-8°. Mentel s'est caché ici sous le nom de *Jo. Caius Tilebomenus* (*V.* le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, n°. 11146).

W—s.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris, le 11 octob. 1730, fit ses études au collége de Beauvais, où il avait une bourse, et où Crévier fut son professeur. Il obtint dans la suite un petit emploi dans les fermes, et fit, comme tant d'autres jeunes gens, des vers et des pièces de théâtre. L'Almanach des Muses, le Mercure de France, et d'autres recueils de ce genre, contiennent ses essais poétiques dont nous ne citerons que *Raton aux Enfers*, poème en six chants, imité de Zachariæ, poète allemand. De petits théâtres jouèrent, dit-on, ses pièces dramatiques, dont on ne connaît même pas les noms, à l'exception de l'*Intendant supposé*, comédie en prose, qui fut représentée huit fois au théâtre Beaujolais. On trouve encore annoté dans les dictionnaires bibliographiques, qu'il a composé, avec Des Essarts, une comédie intitulée : L'*Amour libérateur*. S'étant aperçu probablement que ces faibles essais lui faisaient perdre un temps qui devait être consacré à des occupations plus solides, il se livra tout entier à l'étude réunie de la géographie et de l'histoire, pour lesquelles il avait un goût particulier, et dont il s'occupa dès-lors, jusque dans sa vieillesse. Après avoir publié, en 1758, ses *Éléments de géographie*, il fut nommé, en 1760, professeur de cette science et de l'histoire, à l'Ecole militaire. Les travaux de Buache sur la géographie physique donnèrent à Mentelle l'idée de la construction d'un globe qui représenterait à-la-fois les divisions naturelles et politiques de la Terre. Pour remplir ce double but, l'inventeur proposait de tracer, sur un globe ordinaire, de trois pieds de diamètre, tous les détails de la géographie politique, et d'adapter, à la surface de ce globe, deux calottes divisées en compartiments, représentant en relief toutes les inégalités de la surface des continents, les chaînes de montagnes, les bassins, etc. Lorsqu'on ôtait ces compartiments, on retrouvait la géographie politique. Ce projet fut soumis au roi, qui en ordonna l'exécution : cependant, quoique ce nouveau globe eût été construit pour le roi, Louis XVI le fit mettre à la disposition de l'auteur pour ses cours; et Mentelle y ajouta depuis d'autres compartiments, offrant les détails de la géographie ancienne. On croit que cet ouvrage curieux est actuellement dans le garde-meuble de la couronne. La révolution ayant fait supprimer l'École militaire, Mentelle donna d'abord des cours chez lui : il fut appelé ensuite, avec Buache, aux écoles centrales, puis à l'école normale, où ses leçons, embrassant un plan trop large, empiétèrent sur les cours des Lagrange, des Laplace et des Haüy. Ces excursions exposèrent Mentelle à des critiques dont il fut affligé, et qui le déterminèrent à se renfermer dans la science qu'il devait enseigner. Il fut compris dans le nombre des savants à qui un décret de la Convention nationale accorda, en 1795, des encouragements pécu-

niaires. Ses cours lui avaient fait une certaine réputation ; aussi fut-il reçu dans l'Institut national, dès la première organisation de ce corps savant. Après avoir professé la géographie pendant près de cinquante ans, il fut admis à la retraite ; cependant il n'en continua pas moins de cultiver cette science, dont il avait fait son occupation habituelle, et sur laquelle il écrivait facilement des volumes. Les bouleversements des états avaient rendu ses anciens ouvrages presque inutiles ; il s'empressa d'accommoder la géographie, et même l'histoire, aux révolutions qui avaient eu lieu. Après le traité d'Amiens, il se flatta de l'espoir que *la géographie politique n'éprouverait plus qu'une bien légère modification, et que l'ordre géographique serait inébranlable, ainsi que l'ordre chronologique* (1) ; cependant il ne tarda pas à voir changer cet ordre : il essaya de nouveau de composer un cours de géographie selon l'état actuel ; mais son ouvrage n'était pas achevé, lorsque de nouveaux bouleversements ôtèrent encore à ces commencements leur principale utilité. Ce fut en octobre 1813, qu'il publia son dernier ouvrage, dédié à la jeunesse, à l'instruction de laquelle, dit-il, l'auteur, pendant sa longue carrière, avait fait son bonheur de contribuer. C'est en effet pour l'enseignement que Mentelle a publié la plupart de ses compilations, plus ou moins étendues, dont on s'est servi avec assez de succès dans l'instruction publique et particulière. Il est à regretter qu'un homme qui pouvait s'élever au rang des premiers géographes de l'Europe, ait perdu tant de temps à composer des livres élémentaires de toutes les façons, entreprises dont l'idée convenait mieux à un libraire spéculateur qu'à un vrai savant. Malheureusement il manquait à Mentelle la connaissance des langues étrangères, sans laquelle il est presque impossible d'être bon géographe ; peut-être aussi ne fut-il jamais dans une position assez heureuse pour être dispensé de ressasser toujours les éléments de sa science favorite. Il reconnaissait lui-même que sa renommée devait souffrir de tant de travaux insignifiants et faits à la hâte ; et il exhortait ses élèves, dont les succès le rendaient fier, à ne pas suivre la route qu'il avait prise, lorsqu'ils pouvaient marcher sur les traces des d'Anville, des Gossellin, etc. Il s'associait volontiers à tous ceux qui pouvaient le seconder dans ses entreprises littéraires ; et quoique quelques-uns, lui étant supérieurs, fissent oublier sa coopération, il n'en témoignait du reste aucune jalousie. Mentelle a du moins le mérite d'avoir contribué à répandre en partie le goût des études géographiques, et d'avoir cherché à combiner cette science avec l'histoire ; mais on doit lui reprocher de s'être abandonné trop facilement à des opinions de circonstances, et d'avoir consigné, dans des livres destinés à la jeunesse, les assertions les plus condamnables : par exemple, lorsque dans son Précis d'histoire universelle, il traite Jésus-Christ d'imposteur ; et lorsque dans ses ouvrages suivants il parle des gouvernements et des peuples, comme les gazettes du temps en parlaient, c'est-à-dire, dans les termes les plus ridicules. Après la restauration, en 1814, Mentelle fut nommé, par le Roi, membre de la Légion-d'honneur ; distinction qui

(1) Préface de son cours de Cosmographie.

lui avait été constamment refusée par Buonaparte, quoiqu'il n'eût pas cessé de le louer dans ses écrits. Il avait subi, à l'âge de soixante quinze ans, l'opération de la pierre, sans rien perdre, pendant sa maladie cruelle, de la sérénité habituelle de son ame. Immédiatement après l'opération, il avait même exprimé, par un quatrain impromptu, sa reconnaissance à son médecin. Quand il fut rétabli, il épousa la fille du comte de Lanoue, reprit ses travaux géographiques, et les continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 28 décembre 1815. Il disait encore, à la fin de sa vie, que pour lui la journée commençait à trois heures du matin. C'est Mentelle qui a fait adopter par l'Institut l'usage de faire les funérailles des membres aux frais de ce corps savant; M. Barbié du Bocage prononça un discours sur sa tombe. Son éloge fut composé par le secrétaire-perpétuel de l'académie des inscriptions, pour être lu dans la séance publique de 1819, mais ne fut pas prononcé faute de temps. Le docteur Larche, qui l'avait assisté dans ses derniers moments, a fait insérer une notice sur sa vie, dans le *Magasin encyclop.* de 1816 (1, 359). Il nous reste à donner la liste des ouvrages de Mentelle : I. *Lettre à un seigneur étranger sur les ouvrages périodiques*, 1757, in-12. II. *Manuel géographique*, 1761, in-12. III. *Eléments de l'histoire romaine*, avec des cartes, 1766, in-12, réimprimés en 1774. C'est dans ces éléments qu'il donne le premier exemple de la méthode de réunir et de faire marcher ensemble l'histoire et la géographie. IV. *La Géographie abrégée de la Grèce ancienne*, 1772, in-8°. V. *Anecdotes orientales*, 1773, 2 vol. in-8°., faisant partie de la collection des *Anecdotes* de différents peuples. VI. *Traité de la Sphère*, 1778, in-12, où il présente les éléments de la méthode qu'il a étendue dans sa *Cosmographie*. VII. *Géographie comparée*, ou *Analyse de la Géographie ancienne et moderne*, 1778 et ann. suiv., 7 vol. in-8°. ouvrage considérable mais qui est demeuré incomplet : il n'en a paru que les préliminaires, le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe; chaque partie est accompagnée d'un recueil de cartes. VIII. *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8°.; 3e. édit., 1799. Les figures en sont bien gravées, et font voir, entre autres, la grandeur respective des planètes de notre système, d'une manière supérieure à tout ce que donnaient à cet égard nos livres élémentaires. Le texte du livre offre d'ailleurs, sur quelques contrées de l'Afrique, des détails absolument neufs. IX. *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8°. C'est de tous les ouvrages de Mentelle, celui qui a conservé le plus d'utilité : on y trouve de bons extraits des voyageurs les plus récents, rangés par ordre géographique, avec d'assez bonnes cartes, et un nombre assez considérable de détails tout à-fait neufs, tirés de voyages inédits. X. *Eléments de géographie à l'usage des commençants*, 1783, in-8°. XI. *Méthode courte et facile pour apprendre aisément et retenir sans peine la nouvelle géographie de la France*, 1791, in-8°. XII. *La Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, ou *Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1795, in-8°.; 3e. éd., 1799. Cet ouvrage fut admis parmi les livres classiques; et la troisième édition parut avec l'approbation du

conseil d'instruction. Le procédé de l'auteur est assez ingénieux : après avoir exposé la manière d'indiquer les quatre points cardinaux, et la position d'un lieu sur une carte géographique, il montre successivement à son écolier la ville de Bourges, le département du Cher, les quatre ou cinq départements qui y confinent, puis ceux qui sont un peu plus éloignés ; enfin, la France entière, l'Europe, etc., passant toujours du connu à l'inconnu, mais toujours sur la même échelle. Les auteurs du *Porte-Feuille des enfants* (*V.* A. S. Leblond, xxiii, 487), ont encore perfectionné ce plan ; et leur travail, trop peu connu, est peut-être ce qui existe de mieux en ce genre. XIII. *Analyse du cours de géographie*, 1797. XIV. *Considérations nouvelles sur l'Instruction publique*, 1797, in-8°. XV. *Précis de l'histoire des Hébreux.... jusqu'à la prise de Jérusalem*, 1798, in-12. Ce livre, justement oublié, se ressent de l'époque où il a paru. XVI. *Cours complet de cosmographie, de chronologie, de géographie et d'histoire anc. et moderne*, 1801, 3 vol. in-8° ; 2e. édit. en 4 vol. in-8°., dont le dernier a été publié aussi séparément sous le titre de *Géographie historique, physique, statistique et topographique de la France*. L'auteur du présent article vient de refondre ce volume pour une nouvelle édition. XVII. *Précis de l'Histoire universelle pendant les dix premiers siècles de l'ère vulgaire*, 1801, in-12. XVIII. *Précis de l'Histoire de France.... jusqu'à l'an IX de la République*, 1801, in-12. XIX. *Cours d'histoire, deuxième année, faisant suite au cours de Cosmographie*, etc., 1802, in-8°. XX. *Abrégé élémentaire de la Géographie anc. et moderne*, 1804, 2 vol. in-8°. XXI. *Tableau synchronique des principaux événements de l'histoire anc. et moderne*, 1804. in-fol., avec une explic., in-8°. XXII. *Exercices chronologiques et historiques*, 1 vol. in-12. XXIII. *Géographie classique et élémentaire*, partie élémentaire et partie ancienne (la partie moderne n'a point paru), 2 vol. in-8°., 1813. Dans la première partie l'auteur a inséré un Mémoire, lu à l'Institut, sur l'exactitude qu'il convient de mettre dans l'orthographe des noms géographiques. Quoique court et un peu superficiel, ce Mémoire offre, pour l'orthographe des noms de lieu, les principes les plus sûrs, et que d'Anville suivait sur toutes ses cartes, quoiqu'on ne les trouve réunis dans aucun des ouvrages de ce grand géographe. Mentelle a composé, pour l'Encyclopédie méthodique, le *Dictionnaire de la géographie ancienne*, 3 vol. in-4°. Il a publié, en société avec Chanlaire, un *Atlas universel* en 170 cartes ; un *Atlas élémentaire*, en 36 cartes ; et l'*Atlas des commençants*, in-4°., avec une description, in-4°. et in-12. L'*Atlas universel* n'étant composé que de petites feuilles, offre moins de détail que celui de Robert de Vaugondy ; mais il est remarquable par les cartes particulières de la géographie physique de chaque pays ; et la carte d'Espagne (et Portugal), en 9 feuilles, qu'il renferme, est encore la meilleure qui ait paru en France. L'auteur avait joint aux premières livraisons, les plans des huit principales villes de l'Europe sur la même échelle. Cette intéressante collection n'a pas été continuée. Mentelle a dressé les cartes de la *Monarchie prussienne* par Mirabeau ;

celles des *Leçons de l'histoire*, de l'abbé Gérard, etc. Il a rédigé, en société avec M. Malte-Brun, la *Géographie universelle*, Paris, 1803-1804, en 16 vol. in-8°., et un atlas. Il a fourni les notes historiques et géographiques qui accompagnent la traduction d'Homère, par Gin; et des articles à la Bibliothèque Française de M. Pougens, aux Annales des voyages de M. Malte-Brun, à la *Biographie universelle*, etc. Le *Magasin encyclopédique* contient plusieurs morceaux qu'il avait lus à l'Institut et au Lycée. On trouve de lui, dans la collection de l'Institut, un *Mémoire sur la position de quelques lieux et de quelques fleuves dans l'étendue de l'Argolide* (Sc. M. et Pol., t. III, Mém., p. 467), etc. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en allemand. Le docteur Larche annonçait, en 1816, dans sa *Notice*, que M. Jacquelin allait recueillir et publier les poésies fugitives de Mentelle. Ce recueil n'a pas encore paru. Ses Leçons sur la géographie physique font partie des cours sténographiés de l'école normale. D—G.

MENTOR, ciseleur grec, dont la réputation surpassa celle de Mys et d'Acragas, dut être leur contemporain, puisque les poètes et les historiens citent ensemble leurs ouvrages, et célèbrent leurs talents réunis. Ces artistes appartenaient au beau siècle de Périclès; et ce fut Mys qui cisela, d'après les dessins de Parrhasius fils d'Evenor, le combat des Centaures contre les Lapithes, et les autres ornements du bouclier de la Minerve Poliade, que Phidias avait faite en bronze pour les Athéniens. Les plus beaux ouvrages de Mentor étaient consacrés aux dieux; et Pline assure que les vases de cet artiste, placés dans les temples de Diane d'Ephèse et de Jupiter Capitolin, ne l'honoraient pas moins, que le Jupiter Olympien n'avait honoré Phidias. Lorsque les Romains eurent conquis, et su apprécier les chefs-d'œuvre de l'art des Grecs, les vases ciselés ou seulement ornés par Mentor devinrent d'un prix inestimable, et d'une extrême rareté. Lucius Crassus avait acheté, moyennant cent sesterces, deux coupes ciselées par Mentor; mais il avouait qu'il aurait rougi de se servir de meubles aussi précieux. Cicéron reproche à Verrès d'avoir en sa possession, deux vases célèbres de cet artiste, connus sous le nom de vases héracléens. Varron se vantait d'avoir une figure de bronze attribuée à Mentor. Properce, Juvénal, Martial, se plaisent à décrire ses ouvrages d'orfévrerie, et ceux de Mys. Il paraît que la plupart étaient en argent; Mentor avait fait surtout quatre chefs-d'œuvre qui n'existaient plus au temps de Pline, par suite des incendies du temple de Diane et du Capitole: il paraît au contraire, qu'à la même époque on admirait encore dans l'île de Rhodes, les sculptures ciselées de Mys, de Boëthus et d'Acragas; à Lindes, on voyait une Minerve de Boëthus; à Rhodes, dans le temple de Bacchus, des Bacchantes et des Centaures ciselés sur des coupes par Acragas; et enfin un Silène et des Amours par Mys. L—S—E.

MENTZEL (Christian), médecin né, en 1622, à Fursteuwald, dans la marche de Brandebourg, acheva ses études littéraires au collége de Joachims, et fréquenta les universités de Francfort et de Koenigsberg, où il s'appliqua spécialement à la médecine et à la botanique. Il accompagna ensuite Creitzius,

nommé ambassadeur près du roi de Pologne, et profita de son séjour dans cette contrée pour en étudier les productions naturelles. De retour en Prusse, il alla joindre à Dantzig, Rau, habile grammairien, et demeura près de lui une année. Il visita ensuite la Hollande, l'Espagne, Malte, Candie, et toute l'Italie, et reçut, en 1654, le laurier doctoral à Padoue. Nommé premier médecin de l'électeur de Brandebourg, il remplit cette place jusqu'en 1688, qu'il sollicita sa retraite pour se livrer à l'étude de la langue chinoise, dans laquelle il fit des progrès remarquables pour le temps, principalement au moyen des leçons qu'il reçut du P. Couplet. Il avait obtenu de l'électeur, que ce missionnaire serait appelé à Berlin à cet effet. Mentzel mourut dans cette ville, le 17 janvier 1701. C'était un homme très-laborieux; il avait été reçu membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Apollon*, ce qui prouve l'idée qu'on s'était faite de ses talents. On cite de lui : I. *Catalogus plantarum circà Gedanum* (Dantzig) *spontè nascentium*, 1649, in-4°. II. *Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum phosphoro hermetico Chr. Adolph. Balduini*, Bilefeld, 1675, in-12. III. *Index nominum plantarum multilinguis*, etc. Berlin, 1682, in-fol., avec 13 pl., réimprimé en 1696; et avec des additions, sous ce titre : *Lexicon plantarum polyglotton universale*, ibid., 1715, in-fol. Cette dernière édition est encore recherchée. IV. *Brevis Sinensium chronologia, etc.* (en allemand), ibid., 1696, in-4°., tiré du livre classique *Siao eul lun*. Les noms des empereurs de la Chine y sont en chinois; et c'est la première table de ce genre qui ait été publiée en Europe : elle est suivie d'un extrait de l'ambassade d'Isbrand à la Chine (en 1693-95). V. Quatre *Observations* dans les *Miscell. acad. curios.*, dont une sur la racine *Jin-Seng* (Dec. 2, ann. 5, observ. 39). VI. *Sylloge minutiarum lexici sinici latino-sinico-characteristici*, Nuremberg, 1685, in-4°., de 4036 pages non numérotées Th. Sig. Bayer, qui avait vu une édition de ce petit vocabulaire latin-chinois, faite par les jésuites de Péking, sur du papier rouge, soupçonnait Mentzel d'avoir copié cet original, et d'avoir dissimulé l'obligation qu'il avait aux missionnaires. Il est possible aussi que les missionnaires aient réimprimé le vocabulaire de Mentzel, qui, à dire vrai, n'en valait guère la peine, puisque ce n'est qu'une liste de mots, la plupart pris dans le monument de Si-'an-Fou (Voy. *Plan d'un Dictionn. chinois* par M. Abel-Rémusat, pag. 6). VII. *Icones arborum, fructuum et herbarum exoticarum*, Leyde, s. d., in-4°. contenant 80 planches. Mentzel préparait une édition de l'*Histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-fol., avec un grand nombre de dessins exécutés aux frais du prince Maurice de Nassau. Il a laissé divers manuscrits conservés à la biblioth. royale de Berlin, et dont les titres sembleraient annoncer des ouvrages importants : *Clavis sinica ad Sinensium scripturam et pronunciationem mandarinicam 124 tabulis accuratè scriptis præsentata*, etc. (1); — *Specimen lexici sinici et grammaticæ institutio* : c'est, selon de Murr, le Danet mis en chinois;

(1) On connaît, de ce manuscrit, une copie qui a appartenu à Mentzel lui-même, et qui est maintenant à la bibliothèque publique de Genève. Senebier qui la décrit (*Catalogue raisonné*, pag. 216), ajoute que cette grammaire a été imprimée à Berlin, chez Salfeld

HIST. DE RUSSIE.

MENTSCHIKOFF.

N. pinx.t London direx.t

— *Historia regum Sinensium*, etc., 10 vol. in-fol.; — *Botanica Japonica*, 2 vol. in-fol. Il avait préparé les matériaux d'un dictionnaire chinois, en découpant un exemplaire du dictionnaire Tseu-wei, qu'il avait collé sur du papier blanc, pour ajouter les explications en latin, à mesure qu'il pouvait se les procurer. Cet ouvrage forme neuf vol. in-folio; mais pour les caractères traduits qu'on y rencontre, dit M. Montucci,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

— Jean Christian MENTZEL, son fils, mort en 1718, avec le titre de médecin, du roi de Prusse, a laissé quelques *Observations*, imprimées dans les *Mémoires de l'acad. des curieux de la nature*. W—s.

MENTZER. *V.* FISCHARD.

MENTSCHIKOFF (Le prince ALEXANDRE DANILOVITCH), Russe fameux par la singularité de sa fortune, était sorti des derniers rangs de la société. Sa naissance est couverte d'un voile que les historiens ne sont point parvenus à lever entièrement: seulement il est sûr qu'il naquit à Moscou, en 1674. Les uns disent qu'il était fils d'un valet-de-chambre et les autres d'un pâtissier. Il plut au tzar Pierre Ier. par sa physionomie ouverte, par la vivacité de ses reparties, et par quelques bouffonneries. Ce prince lui fit donner des maîtres; il apprit les langues, se forma aux affaires et aux armes, et se rendit bientôt nécessaire à l'empereur. A son exemple, il fut cruel; et lors de l'horrible massacre des Strelitz révoltés (1698), il se vanta d'avoir abattu, plus adroitement que les autres seigneurs, un plus grand nombre de têtes. (*V.* PIERRE Ier.) Il n'était encore alors que simple lieutenant dans la compagnie des bombardiers, dont Pierre était capitaine. Il se signala, en 1702, au siége de Schlusselbourg; et après la prise de cette ville, il en fut établi gouverneur. L'année suivante, il assista au siége de Nieuschantz, petite ville, sur les ruines de laquelle est élevé Saint-Pétersbourg; et à la fin de la campagne il reçut, le même jour que son maître, le cordon de l'ordre de Saint-André. De nouveaux services, et une fidelité éprouvée, lui méritèrent de nouvelles récompenses. En 1704, il fut élevé au rang de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. Il commandait, en 1706, à Posen; et il défit les Suédois en bataille rangée, le 19 octobre, près de Kalisch. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage, devinrent la proie des Russes victorieux. Mentschikoff contribua aux succès que le tzar obtint l'année suivante sur le Borysthène, et fut détaché ensuite avec un corps de cavalerie dans l'Ukraine, où il eut encore différents avantages. Il commandait l'aile gauche à la bataille de Pultawa; et il eut trois chevaux tués sous lui dans la mêlée. Après la victoire, s'étant mis à la poursuite des fuyards, il força le général suédois, Lewenhaupt, à capituler avec son corps d'armée. En 1709, le roi de Prusse, Frédéric Ier., le décora de l'aigle noir; et il fut le premier Russe qui eut cet honneur. Pierre le rappela, en 1711, à Pétersbourg, dont il lui confia le gouvernement, tandis qu'il marchait lui-même contre les Turcs. Mentschikoff, qui avait vécu jusqu'alors avec beaucoup de simplicité, commença à étaler un faste inconnu en Russie; il se fit construire un palais superbe, augmenta le nombre de ses domestiques, et donna des fêtes somptueuses. Rulhières

prétend qu'il était devenu si riche qu'il pouvait aller de Courlande en Perse sans cesser de coucher sur ses terres. On conçoit que, pour acquérir une si grande fortune, il avait dû se livrer à beaucoup d'exactions; mais le tzar les lui pardonnait à cause de ses services, ou bien il se contentait de le punir de coups de canne et d'amendes, dont il lui faisait ensuite la remise. Après la mort de Pierre, Mentschikoff fit reconnaître impératrice Catherine, qu'il avait autrefois cédée à son maître (*V.* CATHERINE Ire., VII, 381); et sous le nom de cette princesse, il eut toute l'autorité. L'heureux favori était trop enivré de son pouvoir pour n'en pas abuser; mais les ennemis que lui suscitaient ses vexations, étaient réduits à attendre du temps leur vengeance. Catherine, en mourant, désigna, pour lui succéder, le fils d'Alexis, qui prit le nom de Pierre II; et par un article de son testament, elle lui ordonna d'épouser une des filles de Mentschikoff. Ce prince, trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement, était confié à un conseil de régence, qui ne s'assembla que pour ratifier le testament de Catherine: le tzar fut laissé aux soins de Mentschikoff, qui le fit loger dans son propre palais, et lui fiança sa fille, pour laquelle le prince ne sentit que de la répugnance. C'était-là le terme de la haute fortune du favori. Pierre s'impatientait de cette insolente tutelle: Ivan Dolgorouki, sous-gouverneur du prince, sut prendre sur un souverain de son âge, un ascendant auquel Mentschikoff ne put résister. Au retour de sa maison de plaisance, où il était allé faire bénir une chapelle, il est mis aux arrêts, et exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voroneje. Persuadé que s'il est privé de ses emplois, il conservera du moins ses richesses, ses titres, ses honneurs, il part avec sa famille, insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un souverain; mais à peine est-il arrivé à quelques lieues de Pétersbourg, que des émissaires de l'empereur lui redemandent les cordons de ses ordres: on le fait descendre de sa voiture et monter dans un kibitk, en lui annonçant que tous ses biens sont confisqués. Des juges envoyés après lui à Raninbourg, pour instruire son procès, le déclarent coupable d'abus de pouvoir; et il est condamné à passer le reste de ses jours à Berezof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Toute sa famille le suivit dans cette terre de douleur. Sa femme devint aveugle à force de verser des larmes, et mourut avant d'arriver. Sa fille aînée, attaquée de la petite vérole, expira dans ses bras au bout de six mois: il avait été obligé de remplir auprès d'elle l'office de garde, de médecin, et de réciter à son chevet les prières des morts. Elle fut inhumée dans un oratoire qu'il avait fait construire; il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, et il ne tarda pas à l'occuper. « La grande ame de Mentschikoff, dit Lévesque (*Hist. de Russie*, v, 215), se montra dans sa disgrace: étranger au monde entier, après en avoir gouverné une si grande partie, il se suffit à lui-même parce qu'il devint sage.» On lui avait laissé dix roubles (50 fr.) par jour, pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisait sur cette somme, il bâtit une église, à laquelle il travailla lui-même comme charpentier. Il fut frappé d'apoplexie, le 2 nov. 1729, après avoir donné au monde un nouvel exemple,

qu'il est plus aisé de supporter les disgraces de la fortune que ses faveurs. « Il mourut, dit Duclos, de la » maladie des ministres disgraciés, » laissant à ses pareils une leçon inu» tile, parce qu'ils ne se la font que » quand ils n'en peuvent plus faire » usage. » Les cruelles épreuves auxquelles il était soumis, lui avaient inspiré de la piété; et cet heureux changement lui fut d'un grand secours pour les supporter. Les deux enfants qui lui restaient, eurent un peu plus de liberté après sa mort; et on leur permit d'aller à la ville le dimanche pour assister à l'office. Un jour que sa fille en revenait, elle s'entendit appeler par Dolgorouki, qui avait causé les malheurs de sa famille, et qui était alors lui-même exilé par une intrigue de cour (*V.* Dolgorouki). Cette révolution fit bientôt revenir à Moscou les enfants de Mentschikoff. Son fils y fut capitaine des gardes; et sa fille, dame d'honneur de l'impératrice Anne. L'abbé d'Allainval a publié, dans un recueil intitulé : *Anecdotes du règne de Pierre Ier.*, un morceau sur la disgrace de Mentschikoff; mais, d'après le témoignage de Lévesque, on ne doit y avoir aucune confiance. Les malheurs de ce prince ont été le sujet de plusieurs tragédies françaises, dont la plus connue est celle de Laharpe, qui n'est cependant pas restée au théâtre. L'auteur l'a fait précéder d'un précis historique, pour lequel il avait eu de bons renseignements. Marchand a traité le même sujet. (*V.* ce nom, XXVI, 603.)

M—d.j et W—s.

MENU DE CHOMORCEAU (Jean-Etienne) fut lieutenant-général au bailliage de Ville-Neuve-le-Roi, où il était né le 24 mai 1724. *C'était*, dit un critique judicieux dont il avait été l'ami, *un homme de l'ancienne magistrature et de l'ancienne littérature, qui faisait son occupation de ses devoirs, et ses délassements du culte des muses badines.* On a de lui : *Renaud, poème heroïque imité du Tasse*, Paris, 1784, 1786 et 1788, 2 vol. in 8°. A l'exception des principales aventures du héros de ce poème et du fil des événements, tout appartient à l'auteur français dans cette imitation, dont les journaux les plus estimés dirent dans le temps beaucoup de bien. Menu de Chomorceau préparait un ouvrage plus important, et qui manque à notre littérature : c'était un *Dictionnaire de l'ancienne chevalerie.* Son travail déjà avancé fut interrompu et anéanti par la révolution. Député aux états-généraux en 1789, l'auteur manifesta constamment dans cette assemblée son attachement à la monarchie et une sagesse d'opinions dont il fut puni par une longue détention sous le règne de la terreur; et comme, à cette époque, tout ce qui était loual le pouvait devenir funeste, ses amis effrayés, n'écoutant que leur prudence, brûlèrent tous ses manuscrits. On trouve de cet écrivain des poésies agréables dans presque tous les volumes du Mercure qui ont été rédigés par Marmontel. Il mourut à Ville-Neuve-sur-Yonne, le 30 septembre 1802.

Z.

MENURET DE CHAMBAUD (Jean-Jacques) naquit à Montelimart en 1733. Après avoir terminé avec distinction ses humanités, il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine, et s'y fit recevoir docteur. Il fut choisi par Diderot et d'Alembert pour coopérer à l'Encyclopédie; et l'on remarque parmi les articles qu'il rédigea pour cet ouvrage ceux de *Mort* et de *Som-*

nambulisme. Les articles *Inflammations* et *Pouls* sont entachés de quelques idées paradoxales. Médecin de Dumouriez, Menuret l'accompagna à l'armée, en 1792; et lorsque ce général reçut des commissaires de la Convention l'ordre de se rendre à Paris, ne pouvant pas douter que l'échafaud ne l'attendît dans cette capitale, il était dans le plus extrême embarras, lorsqu'il vit entrer son médecin dans sa chambre. « Eh bien! docteur, lui dit-il, quel topique appliqueriez-vous à ce mal-là? — Général, répondit Menuret deux grains de désobéissance et autant de fermeté. » Dumouriez ayant publié cette anecdote, Menuret fut obligé de chercher un asile en pays étranger. Dès que l'orage fut apaisé, il revint dans sa patrie. Nommé membre du comité de bienfaisance de son arrondissement, il devint le médecin des indigents, et ne cessa de leur prodiguer tous les secours de son art, que lorsque appesanti par l'âge, il ne lui fut plus possible de monter a un cinquième étage. Il mourut à Paris, le 15 décembre 1815. On a de lui : I. *Nouveau traité du pouls*, Paris, 1768, in-12. Il a reproduit dans cette monographie les idées de Fizes, qui supposait des cordes tendues des divers organes aux artères de la surface du corps, et communiquant à ces dernières les affections que ceux-ci éprouvaient. II. *Avis aux mères sur la petite-vérole et la rougeole*, Lyon, 1770, in-8°.; trad. en allemand, Leipzig, 1772, in-8°. III. *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, Paris, 1781, in-12; trad. en allemand, Leipzig, 1784, in-8°. Cet ouvrage, couronné par la société de médecine de Paris, contient des idées très-ingénieuses; mais on y trouve aussi des explications hypothétiques sur les corpuscules qui charient la contagion, et que l'auteur nomme miasmes. IV. *Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris*, in-12, Paris, 1786; nouvelle édition augmentée, Paris, 1805, in-12. V. *Essai sur la ville de Hambourg*, etc., ou *Lettres sur l'histoire médico-topographique de cette ville*, Hambourg, 1797, in-8°.; traduit en allemand par Godefroi Hermann, Hambourg, 1797, in-8°. VI. *Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société*, Paris, 1791, in-8°. VII. *Mémoire sur la topographie de Montélimart*, inséré dans le recueil des observations sur les hôpitaux, par Richard. VIII. *Mémoire sur la culture des jachères*, couronné par la société d'agriculture de Paris en 1790. IX. *Observations sur le débit du sel après la suppression de la gabelle*, Paris, 1790. X. *Notice nécrologique sur P. Chappon, docteur en médecine*, Paris, 1810. XI. *Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine*, lu à la société philotechnique. M. Barbier lui attribue l'*Eloge historique de M. Venel*, Grenoble, 1777, in-8°. P. et L.

MENZ (Frédéric), savant antiquaire allemand, était né vers 1680. Ses talents lui méritèrent de bonne heure une chaire à l'université de Leipzig; il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut d'apoplexie, le 19 septembre 1749, dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre de Dissertations sur des objets intéressants, des Programmes et d'autres opuscules, parmi lesquels on se contentera de citer : I. *Dissertatio de Solonis legibus*, Leipzig, 1701, in-4°. II. *De fastu philosophico virtutis colore*

infucato in imagine Diogenis Cynici, ibid., 1712. III. *Socrates nec officiosus maritus nec laudandus paterfamilias*, ibid., 1716. IV. *Aristippus philosophus Socraticus*, Halle, 1719, in-4°. C'est une biographie complète de ce philosophe; et l'auteur y discute, avec une rare érudition, plusieurs points importants de l'ancienne philosophie. V. *De miseriâ eruditorum*, Leipzig, 1725. VI. *De usu poëseos in philosophiâ*, ib., 1730. VII. *De Heraclito Ephesio*, ib., 1736. VIII. *De Hermodoro Ephesio*, ibid., 1736. IX. *De nimio historiæ litterariæ studio*, ib., 1737. X. *De Socratis methodo docendi è scholis non omninò proscribendâ*, ibid., 1740. XI. *De ephetis Atheniensium judicibus*, ib., 1740. L'origine et les attributions des éphètes y sont savamment discutées. XII. *Programmata duo de cynismo*, ibid., 1744, in-4°. XIII. *Programma quo rempublicam litterariam percurrit*, ibid., 1748. XIV. *De Cornelio Nepote et ejus loci interpretatione*, ibid., 1748. J. Ehr. Kapp a publié l'*Eloge* de Menz, et la liste complète de ses opuscules, Leipzig, 1750, in fol. W—s.

MENZIKOFF. *V.* MENTSCHIKOFF.

MENZINI (BENOIT), l'un des meilleurs poètes italiens, naquit en 1646, à Florence, de parents pauvres et obscurs; il avait reçu de la nature le goût des lettres, et il s'appliqua à l'étude avec une ardeur qui fit bientôt concevoir les plus heureuses espérances. Le marquis Salviati se déclara son protecteur, et lui fournit par ses libéralités les moyens de cultiver ses talents naissants. Menzini embrassa l'état ecclésiastique; et, quoique fort jeune encore, il se mit à donner des leçons d'éloquence, dans l'espoir qu'il ne tarderait pas d'obtenir une des chaires de l'université de Pise: mais ni ses succès mérités dans la carrière de l'enseignement, ni les témoignages les plus flatteurs de l'intérêt public, ne purent déterminer en sa faveur le choix de l'université; et quittant avec indignation une patrie qui semblait le méconnaître, il se rendit à Rome. Il y fut accueilli avec la plus grande bonté par la fameuse Christine de Suède; et cette princesse l'admit, en 1685, dans son académie. Menzini, tranquille sur son sort, se livra avec plus d'ardeur à l'étude; et ce fut dans le petit nombre d'années qu'il passa près de son illustre bienfaitrice, que sa muse produisit des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres de poésie. Christine mourut en 1689; et Menzini, retombé dans le dénuement le plus absolu, se vit obligé, pour subsister, de composer des sermons pour les ecclésiastiques qui voulaient les lui acheter. Enfin le cardinal Albani, qui parvint depuis au trône pontifical sous le nom de Clément XI, lui donna un canonicat de l'église Sant-Angelo in Pescheria, et le fit nommer peu après professeur suppléant de philosophie et d'éloquence au collége de la Sapience: il y prononça quelques harangues qui prouvèrent qu'il n'écrivait pas moins bien en latin qu'en italien. Menzini ne survécut pas longtemps à ce retour de fortune; il mourut d'hydropisie, le 7 septembre 1704. Il avait été admis à l'académie des Arcadiens, sous le nom d'*Euganeo Libade;* il était membre aussi de l'académie de la Crusca. Il y a peu de genres de poésie dans lesquels, comme on l'a dit, Menzini ne se soit exercé avec succès. Si ses odes (*Canzoni pindariche*) n'ont pas toute l'élévation et la rapidité qu'on desi-

rerait, elles sont du moins conduites avec beaucoup d'art; et le style en est d'une rare élégance. Il rivalise avec Chiabrera dans le genre anacréontique; et, dans le sonnet, l'élégie, l'hymne sacrée, aucun poète italien ne lui a été supérieur. Les autres productions de Menzini sont: I. *L'Arte poetica*, deuxième édition augmentée, Rome, 1690, in-12; Florence, 1728, in-8°.: ce poème *in terza rima*, est, pour l'élégance du style et la sagesse des préceptes, un des meilleurs ouvrages de la langue italienne. II. *Satire* VII, Amsterdam, 1718, in-8°; avec les notes de Salvini, Biscioni et Vander Broot, Leyde (Lucques), 1759, gr. in-8°, excellente édition très-recherchée; avec les commentaires posthumes de l'abbé Rinaldo-Maria Bracci, Naples, 1763, in-4°, édition estimée; Livourne, 1788, in-12. Les satires de Menzini furent ses premiers titres de gloire; elles ont été analysées dans le *Journal étranger*, février, mars, 1758. III. *Lamentazioni di Geremia espresse ne' loro dolenti affetti*, etc., Rome, 1704, in-8°; nouvelle édition, corrigée par Salvini, Florence, 1728, in-4°.; traduction excellente, dans laquelle l'auteur a su faire passer la plus grande partie des beautés d'un original sublime. IV. *Il Paradiso terrestre*. Il n'a laissé que les trois premiers chants de ce poème; et quoiqu'on y trouve des morceaux dignes de son talent, on s'aperçoit cependant que Menzini aurait dû se borner à traiter des sujets d'une moindre étendue. V. *L'Academia Tusculana*, Rome, 1705, in-12. C'est une imitation de l'*Arcadie* de Sannazar, et elle n'est point indigne du modèle. Toutes les œuvres de Menzini (à part les satires) ont été recueillies sous le titre de *Rime di varj generi*, Florence, 1730-34, 4 vol. in-8°.; ibid. 1731-32, 4 vol. in-4°: cette édition est citée par la *Crusca*. Ses Œuvres complètes ont paru à Nice, en 1783. On peut consulter pour plus de détails la *Vie* de Menzini, par l'abbé Joseph Paolucci, dans les *Vite degli Arcadi illustri*; par Fabroni, dans les *Vitæ Italorum decas* III, et Tiraboschi, *Stor. letterat.*, VIII, 460. W—s.

MÉRARD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), né à Paris en 1749, fut pendant quelque temps maître-d'hôtel de Monsieur, frère du Roi. Il avait renoncé à cette place avant 1783. Pendant la révolution il resta obscur; il eut le même sort au Parnasse, malgré tous ses efforts pour attirer l'attention. Sa fortune lui offrait le moyen de faire imprimer ses ouvrages à petit nombre; ce qui en rend la collection rare, et conséquemment précieuse à une certaine classe d'amateurs. Mérard de Saint-Just est mort à Paris, le 17 août 1812. On a de lui: I. *Contes très-mogols, enrichis de notes, avis*, etc., *par un vieillard quelquefois jeune*, 1770, in-12. II. *L'Occasion et le Moment, ou les Petits Riens, par un amateur sans prétention*, 1782, quatre parties, in-16. III. *Les Étrennes du cœur ou l'Hommage des amis au château de Livry*, in-32, tiré à douze exemplaires. IV. *Catalogue des livres, en très-petit nombre, qui composent la bibliothèque de M. Mérard de Saint-Just*, 1783, in-18, tiré à vingt-cinq exemplaires. Les nos. 24, 102, 126, 240, 327 et 370, sont des ouvrages manuscrits de l'auteur: ils n'ont point été imprimés: mais il désigne, comme l'ayant été, les *Poésies de M. Mérard de Saint-Just*, 1770, trois parties en un grand volume in-8°.—

Lettre d'Artiomphile à madame Mérard de Saint-Just, 1781, in-12. — *Lettres du chevalier de Saint-Ange, relatives aux OEuvres poétiques de M. Mérard de Saint-Just*, in-12, tiré à douze exemplaires. — *Eloge de Suger*, in-8°. — Les *Mémoires de M. d'Ablincourt et de mademoiselle Simon*, 1 vol. in-12. — L'*Ecole des amants*, 1 vol. in-12. — Le *Triomphe de la perfidie*, in 12. — *La Jolie Femme* ou *la femme du jour*, 1767, deux parties en un vol. in-12. — *Maintenant on peut nous juger*, 1779, in-18, tiré à douze exemplaires. — *Laurette, comte de Marmontel, mis en scènes et en ariettes*, 1765, in-8°. — *Lettres relatives à la littérature*, 1781, in-18. — *Lettre de la présidente de Phelizole au vicomte de Saint-Algar*, 1764, in-18. — *Lettres de la baronne de Nollerise, jeune veuve, au chevalier de Luzeincour*, 1768, in-8°. Il ne faut pas trop s'en rapporter à ces indications : car, dans ce même *Catalogue*, on trouve, sous le n°. 354, des *OEuvres complètes de Voltaire, édition de Caron de Beaumarchais, en 40 volumes* in-4°., portant la date de 1784. Il est bon de remarquer que le catalogue lui-même n'est que de 1783 : à cette époque Beaumarchais s'occupait de ses éditions en 70 volumes in-8°., et en 92 volumes in-12 ; mais il n'en avait encore rien paru (les premiers volumes sont de 1785). Beaumarchais, il est vrai, avait annoncé une édition de Voltaire en 40 volumes in-4°. ; mais il ne l'a point exécutée, et il n'a fait imprimer dans ce format que deux volumes (la *Henriade* et la *Pucelle*). Mérard de Saint-Just s'est permis quelques plaisanteries dans son catalogue : par exemple, il met en note que tel livre (le n°. 276) lui *a été donné pour prix de version française, en* 1757, *au collége royal de Nanterre*. V. *Eloge de J. B. Louis Gresset*, 1788, in-12, de 70 pages, tiré à deux cents exemplaires. VI. *Poésies diverses* (à la suite de *Mon Journal d'un an*, 1788, in-12, ouvrage de sa femme). VII. *Espiègleries, joyeusetés, bons mots, folies, des vérités*, 1789, 3 vol. in-18, dont quelques exemplaires portent le nom de la marquise de Palmarèze. La plupart de ces pièces, dit M. Brunet, sont plus dignes de l'Aretin et de Meursius que d'un poète de bonne compagnie. VIII. *Mon Bouquet et vos Etrennes, hommage offert à madame Bailly*, 1789, in-18. IX. *Manuel du citoyen : S. P. D. M. S. J. C. S. F. H. P. L., éditeur*, 1791, petit in-12. X. *Fables et Contes en vers*, 1791, deux tomes en un volume in-12. Il y a, dit M. Brunet, des exemplaires avec les dates de 1787, de 1792 et de l'*an* IIe. *de la République*. XI. *Eloge historique de J. S. Bailly, suivi de notes et de quelques pièces en prose et en vers*, 1794, in-18, tiré à vingt-cinq exemplaires. XII. *Les Hautes-Pyrenées en miniature*, ou *Epitres réunies en forme d'extrait du beau voyage à Barège et dans les Pyrénées, de J. Dusaulx, membre du Conseil des anciens, et traducteur de Juvenal*, octob. 1790, in-18, d'une feuille, tiré à vingt-cinq exemplaires. La date de 1790 est celle de la composition, mais non celle de l'impression, qui doit être de 1795, ou environ, ce que prouve le titre donné à Dusaulx. XIII. *Imitation, en vers français, des Odes d'Anacréon*, in-8°., sans date, de 72 pages, tiré

à trente-six exemplaires. On trouve à la suite un *Dialogue en vers pour célébrer nos victoires et la paix, suivi d'un divertissement en musique et danse*, ce qui donne à ce volume la date de l'an VI ou environ. M. Brunet cite une édition in-18, avec la date de 1798. XIV. *La Corbeille de fleurs*, 1797, in-18. XV. *Le Petit Jehan de Saintré et la Dame des Belles Cousines, romance suivie de celle de Gérard de Nevers*, an VI, in-12. A. B—T.

MERATI (Gaetan-Marie), savant liturgiste, né à Venise, le 23 décembre 1668, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Théatins. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans les colléges de son ordre à Florence et à Rome, il accompagna, en 1705, l'ambassadeur de Venise à Londres, en qualité de théologien; et, après son retour, il s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques. En 1716, il fut appelé à Rome comme procureur-général de son ordre, et y fut nommé consulteur de la congrégation des rites; fonction dont il s'acquitta d'une manière si distinguée, que le pape Benoît XIV, qui l'honorait de son amitié, ordonna, par un bref du 21 mars 1745, qu'à l'avenir la place de *consulteur des rites* fût toujours remplie par un théatin. Ce savant religieux mourut le 8 septembre 1744. Il était en correspondance avec plusieurs savants, et entre autres le fameux Magliabecchi; on trouve six *Lettres* de Merati dans les *Epistolæ claror. Venetor.* tom. 2, p. 200. (*V.* Magliabecchi.) Outre une excellente édition du *Thesaur. sacror. rituum* par Gavanti (*V.* Gavanti, XVI, 608), on lui doit: I. *La vita soavemente regolata delle donne*, Venise, 1708, in-12. C'est une traduction du français. II. *La verità della religione cristiana e catholica dimostrata ne' suoi fondamenti*, ibid., 1721, 2 vol. in-4°. III. *Novæ observationes et additiones ad Gavanti commentaria in rubricas Missalis et Breviarii romani*. Augsbourg, 1740. 2 vol. in-4°. Ce recueil peut servir de supplément aux éditions du *Thesaurus* de Gavanti, qui ont précédé celle du P. Merati. — Merati (Joseph) son neveu, né en 1704, entra à son exemple dans l'ordre des Théatins, partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut à Venise au mois de janvier 1786. Il était membre de l'académie des Arcadiens. On a de lui: La *Vie*, en italien, de l'évêque de Mazzara, Barth. Castelli, Venise, 1738, in-4°. II. *Memorie intorno alla vita e agli scritti del P. Gaet. M. Merati*, ibid. 1755, in-4°. de 70 pages. Il a laissé en manuscrit un ouvrage de bibliographie très-important: *Gli scrittori d'Italia mascherati*, etc., 2 vol. in-fol. C'est le catalogue chronologique des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des Italiens depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'année 1770. L'abbé Lami en inséra la préface dans les *Novelle letterarie* de Florence; et on la vit également paraître dans le *Courier littéraire*. L'auteur continua son travail, le mit par ordre alphabétique, et, suivant le P. Vezzosi, l'avait presque terminé en 1780. Il l'intitulait alors: *Dizionario ragionato, o sia storia critico-letteraria intorno a' libri anonimi, pseudonimi, d'impostura o di plagio vero, o supposto, degli scrittori d'Italia e delle isole e paesi adjacenti*. Son âge avancé, et une ophthalmie dont il fut affligé, l'empêchèrent de le publier. W—s.

MERAY Ben Yousouf, écrivain arabe, originaire de Jerusalem, d'où il porta le surnom de *Almokdadassy* ou *Albayt-almokaddas*, originaire de *la maison sanctifiée* (c'est-à-dire, Jérusalem), était de la secte orthodoxe de Hambal. Enveloppé dans la proscription du parti du sulthan Mustafa I, il paraît avoir été une des victimes de l'élévation d'Osman II à l'empire, en 1619. Il nous reste de lui une Histoire fort abrégée de la domination musulmane en Égypte, sous le titre de *Nozhet'elnâthiryn fy man valá Misr min'al Kholafá wa alsaláthyn*, c'est-à-dire, ouvrage à l'usage de ceux qui veulent connaître les souverains de l'Égypte, soit khalyfes, soit sulthans. Cette histoire, dédiée au grand cadi du Caire, se trouve à la bibliothèque du Roi. Elle commence par un chapitre sur les différentes ères ou époques principales. Une courte notice des quatre premiers khalyfes, et des khalyfes ommiades et abbassides, est accompagnée d'un tableau des différentes dynasties qui se sont remplacées en Égypte depuis le dixième siècle jusqu'à la conquête de cette belle contrée par Selym I, en 1515 : ce n'est qu'à ce prince que l'auteur commence d'entrer dans quelques détails, jusqu'à l'année 1029 (1619 de J.-C.) que l'histoire a été continuée par le frère de l'auteur jusqu'en 1625; car dans ce qui précède on ne voit à-peu-près que les noms du prince, et l'année de son avénement et de sa mort : ce qui ôte beaucoup de l'intérêt qu'aurait pu avoir cette première partie. Reiske a publié une traduction allemande de cette histoire dans le 5me. tome du Magasin de Büsching. La continuation manque dans l'exemplaire de la bibliothèque du Roi. R—D.

MERBES (Bon de), natif de Montdidier en Picardie, entra dans l'Oratoire en 1630, y professa les humanités et la rhétorique d'une manière distinguée, et en sortit, au bout de douze ans, pour aller occuper la chaire d'éloquence du collége de Navarre, où il débuta par l'oraison funèbre de Louis XIII, en latin. L'envie de se livrer à la prédication l'obligea de quitter cette chaire, pour faire une étude aprofondie de l'Écriture sainte et des Pères. Après avoir prêché avec succès dans plusieurs églises de la capitale, il se retira dans sa patrie, et y fut fait principal du collége. C'est là qu'il composa, à la sollicitation de M. Le Tellier, archevêque de Reims, une théologie morale à laquelle il doit sa réputation. Étant allé à Paris pour la faire imprimer, il y mourut, le 2 août 1684, à l'âge de 86 ans. Il était savant, rempli de piété, désintéressé et sans ambition. Son ouvrage est intitulé : *Summa christiana, seu orthodoxa morum disciplina ex sacris litteris, SS. PP. monumentis, conciliorum oraculis, summor. deniq. pontificum decretis fideliter excerpta*, Paris, 1683, 2 vol. in-fol.; Turin, 1770-71, 4 vol. in-fol. Il se proposait d'y ajouter un autre volume, lorsqu'il mourut. Ce traité est encore estimé des théologiens. Les principes en sont solides, la morale pure, et éloignée des maximes des nouveaux casuistes. Cependant on y trouve quelques décisions exagérées, et des citations qui ont besoin d'être vérifiées. Le latin en est bon, mais quelquefois ampoulé, se ressentant de la profession de rhéteur que Merbes avait long-temps exercée. T—D.

MERCATI (Michel) ou *Mercato*, naturaliste, né en 1541, à San Miniato, petite ville de Toscane, était

fils de Pierre Mercati, médecin habile, et qui avait été honoré de la protection des souverains pontifes. Michel s'appliqua aussi à l'étude de la médecine, et y fit de grands progrès. Il fréquenta ensuite les cours de l'université de Pise, et s'attacha au célèbre Césalpin, qui lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Après avoir reçu ses degrés en philosophie et en médecine, il se rendit à Rome, et fut nommé, à l'âge de vingt ans, intendant du jardin des plantes du Vatican. Il s'occupa de rassembler les productions de la nature, et en particulier celles du règne minéral, et parvint, en peu de temps, à en former une collection très-curieuse. Son zèle pour le progrès des sciences lui acquit l'estime générale; il fut inscrit, en 1568, sur le registre des nobles de Florence, et, l'année suivante, sur celui de la noblesse de Rome. Le pape Sixte V le désigna pour accompagner en Pologne le cardinal Aldobrandini, chargé de travailler à rétablir la paix entre Sigismond III, et Maximilien, archiduc d'Autriche: Mercati eut beaucoup de part à cette négociation; mais il ne négligea pas non plus de recueillir les plantes et les minéraux des pays qu'il parcourait. Le cardinal Aldobrandini, étant parvenu au trône pontifical, en 1591, sous le nom de Clément VIII, choisit Mercati pour premier médecin, et lui donna des preuves multipliées de sa confiance. Ce savant respectable mourut de la pierre, le 25 juin 1593, à l'âge de cinquante-deux ans, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie *in Vallicella*. Il fut assisté dans ses derniers moments par le B. Philippe Neri, son ami particulier. On a de Mercati: I. *Istruzione sopra la Peste*, etc., Rome, 1576, in-4°. II. *De gli obelischi di Roma*, ibid., 1589, in 4°. Il composa cet ouvrage, pendant qu'il était en Pologne, sans le secours d'aucun livre; il lui était échappé quelques omissions, que lui indiqua le savant Latino Latini; Mercati les répara dans un supplément intitulé: *Considerationi sopra gli avvertimenti del S. Latino Latini*, etc., ibid., 1590, in-4°. III. *Metallotheca*, ibid., 1717, in-fol., fig. Cet ouvrage contient la description du muséum formé au Vatican par Mercati, en vertu des ordres de Grégoire XIII et de Sixte V. Il était resté inédit; mais le manuscrit en ayant été découvert à Florence, le pape Clément XI le fit acheter, et chargea Lancisi de le publier, après y avoir fait les changements et additions que les progrès de la science avaient rendus nécessaires. Lancisi, occupé de la rédaction de ses propres ouvrages, confia ce travail à P. Assalti, professeur de botanique; et cependant le nom de Lancisi, figure seul sur le frontispice de l'ouvrage, auquel il faut joindre: *Appendix ad Metallothecam Vaticanam*, ib., 1719, 19 planch., et 53 feuillets pour les explications. Le muséum créé par Mercati a été détruit et tellement dispersé, que l'on sait à peine l'endroit où il était placé; l'ouvrage dont on vient de parler a donc le mérite de faire revivre en quelque sorte un des premiers monuments élevés en Italie aux sciences naturelles (*V.* Tiraboschi *Stor. della letteratur.*, VII, 620). On peut consulter la *Vie* de Mercati, par Ch. Magilli, camérier d'honneur du pape, à la tête de la *Metallotheca*, et les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXVIII.

W—s.

MERCATOR (Marius), auteur ecclésiastique, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, ma-

quit vers la fin du quatrième siècle. Les meilleurs critiques pensent que Mercator, né en Afrique, passa en Italie, et qu'après avoir achevé ses études, il fréquenta quelque temps le barreau. Il était l'ami de saint Augustin, comme on en a la preuve par une lettre que lui écrivit cet illustre prélat, l'an 418, et que l'on retrouve dans la collection de ses *OEuvres;* mais il lui survécut longtemps, puisqu'on sait qu'il vivait encore en l'an 450. Mercator, quoique laïc, se montra plein de zèle pour le maintien de la pureté de la foi; il fut l'un des plus ardents adversaires des Pélagiens et des Nestoriens, qu'il combattit dans tous les écrits qui nous restent de lui. Le P. Gerberon en a publié une partie sous le titre *Acta Marii Mercatoris*, Bruxelles, 1673, in-12. L'éditeur, qui s'est caché, on ne sait pourquoi, sous le nom de *Rigbertus theologus francogermanus*, y a joint de savantes notes, qui ont été insérées avec les ouvrages de Mercator dans la *Biblioth. Patrum*, tom. XXVII. Dans le même temps, le P. Garnier préparait une édition complète des *OEuvres* de Mercator, qu'il publia à Paris, en 1673, 2 vol. in-fol. Les manuscrits du Vatican et de Beauvais avaient servi de base à son travail; et il y ajouta, sur les hérésies de Pélage et de Nestorius, des notes et des dissertations si remplies d'érudition, qu'après les avoir lues, le cardinal Noris témoigna le regret d'avoir fait imprimer son *Histoire Pélagienne* (*V.* Garnier, XVI, 486). Baluze publia à Paris, en 1684, in-8°., une nouvelle édition augmentée des *OEuvres* de Mercator, que Cotelier et d'autres savants préférent à celle de Garnier, à qui l'on reproche d'avoir substitué aux leçons des manuscrits ses propres conjectures. Les principaux ouvrages de Mercator ont pour titres : *Commonitorium lectori adversùm hæresin Pelagii et Cœlestii, vel etiam scripta Juliani.* — *Liber subnotationum ad Juliani Pelagiani capitula.* — *Theod. Mopsuesteni sermo expositus et confutatus*, etc. Quelques personnes lui attribuent l'*Hypognosticon*, qui est réuni aux ouvrages de saint Augustin. W—s.

MERCATOR. *V.* Isidore.

MERCATOR (Gérard), l'un des plus célèbres géographes de son temps, était né à Rupelmonde (1), le 5 mars 1512, de parents originaires du duché de Juliers. Après avoir terminé ses premières études à Bois-le-Duc, il alla suivre un cours de philosophie à Louvain, et y prit ses degrés. Il travaillait avec une telle application, qu'on était obligé de l'avertir de prendre la nourriture et le repos nécessaires. Il apprit ensuite les mathématiques par le conseil de Gemma le Frison, qui lui enseigna en même temps les procédés de la gravure. Ses progrès furent très-rapides; et il se trouva bientôt en état de donner des leçons de géographie et d'astronomie. Il fabriquait lui-même les instruments dont ses élèves avaient besoin, avec une précision remarquable pour le temps. Il présenta, en 1541, au cardinal de Granvelle un globe terrestre, dont ce ministre fut si satisfait, qu'il recommanda l'auteur à l'empereur Charles-Quint. Mercator entra au service de ce prince; mais on ne sait pas précisément sous quel titre (2):

(1) Et non pas à Ruremonde, en 1511, comme le disent Moréri et les biographes qui l'ont suivi sans examen.

(2) Son épitaphe le qualifie *imperatoris domesticus*; ce qui signifie seulement qu'il faisait partie de la maison de Charles-Quint.

il exécuta pour lui deux globes, l'un céleste en cristal, et l'autre terrestre en bois, dont les contemporains parlent avec une sorte d'admiration, mais qui malheureusement ont été détruits dans les guerres des Pays-Bas. Il se retira, vers 1559, à Duisbourg, et reçut le titre de cosmographe du duc de Juliers. Il y publia un grand nombre de cartes géographiques; mais il différa d'en former un *atlas*, afin de donner à Ortélius le loisir de débiter le sien (*V.* Ortélius). Sur la fin de sa vie, Mercator s'avisa d'étudier la théologie, et mit au jour quelques écrits renfermant des propositions hétérodoxes; mais rien ne prouve qu'il ait fait une profession publique du luthéranisme. Il mourut à Duisbourg, le 2 décembre 1594, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Foppens rapporte son épitaphe dans la *Bibl. Belgica*. Mercator est principalement connu pour avoir donné son nom à la projection employée sur les cartes marines, où les parallèles coupent toujours les méridiens à angle droit, et où les uns comme les autres sont des lignes droites; ce qui ne peut s'obtenir qu'en agrandissant l'échelle et alongeant les degrés de latitude à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur. Mais il ne paraît pas avoir connu la loi de cette augmentation. Ce fut en 1569 qu'il publia la première carte hydrographique dressée suivant la projection qui porte son nom; comme il n'en avait pas fait connaître les principes, et qu'ils ne furent publiés qu'en 1599, par Edward Wright, dans sa *Correction of errors in navigation*, les Anglais ont long temps donné à cette projection le nom de projection de Wright (Fleurieu, Voyag. de Marchand, IV, 17). On a de Mercator : I. *Ratio scribendarum litterarum latinarum quas italicas cursoriasque vocant*, Anvers. Cet ouvrage ne peut qu'être rare, puisqu'on ne le trouve cité dans aucun catalogue; mais Gesner, Teissier et Foppens en rapportent le titre sans indication. II. *De usu annuli astronomici*, Louvain, 1552. Gemma avait publié un ouvrage sous le même titre, Anvers, 1548, in-8°. (*V.* Gemma, XVII, 59). III. *Chronologia à mundi exordio ex eclypsibus et observationibus, ac Bibliis sacris*, Cologne, 1568, in-fol.; réimprimé avec quelques autres traités du même genre, Bâle, 1577, in-8°. Scaliger faisait beaucoup de cas de cette chronologie : elle est assez claire, dit Lenglet Dufresnoy, mais sèche. IV. *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*. Cologne, 1578, in-fol. C'est encore la meilleure édition des 27 cartes qui accompagnent les éditions latines de la géographie de Ptolémée : toutes celles qu'on a données depuis, n'en sont que des copies. V. *Harmonia evangelistarum*, Duisbourg, 1592, in-4°.; contre le ministre Charles Dumoulin. VI. Un *Atlas*, ibid., 1595, in-4°. oblong. L'auteur le fit précéder d'une dissertation *De Creatione ac fabricâ mundi*, qui fut condamnée comme renfermant, sur le péché originel, des propositions contraires aux sentiments de l'Eglise. Plusieurs des cartes de Mercator avaient déjà paru séparément : celle de France fut publiée en 1585; celle de l'Europe en 1572. Josse Hondius compléta l'*Atlas* de Mercator, et en donna plusieurs éditions in-4°. et in-fol.; preuve certaine qu'il eut beaucoup de débit dans le dix-septième siècle. L'édition de 1623 a 156 cartes. Mercator gra-

vait et enluminait lui-même ses cart e avec beaucoup d'habileté. La *Vie* de ce géographe, par Gautier Ghymm, se trouve à la tête de quelques éditions de son *Atlas;* Boissard en a publié un *Extrait* dans la IV°. partie de sa *Biblioth. calcographica*, avec un beau portrait, grav. par Theod. de Bry. Ce portrait est bien supérieur pour l'exécution, et sans doute aussi pour la ressemblance, à celui qu'a gravé Larmessin pour les *Eloges des Hommes illust.* de Bullard (t. II, p. 285), et que Foppens a reproduit dans son édition de la *Bibl. Belgica*. On peut consulter, pour les détails, les ouvrages qu'on vient de citer. W—s.

MERCATOR (Nicolas Kauffman, nom qu'il traduisit par celui de), célèbre géomètre, était né dans le Holstein : il s'était déjà fait connaître par quelques ouvrages, lorsqu'il passa en Angleterre vers 1660. Il fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres, et vint ensuite en France, où ses connaissances en hydraulique le firent appeler pour le travail des fontaines de Versailles. Il mourut à Paris, en février 1687. On cite de lui : I. *Cosmographia sive descriptio cœli et terræ*, etc., Dantzig, 1651, in-8°. La trigonométrie, dit Montucla, la gnomonique, etc., y sont traitées avec une concision singulière. II. *Rationes mathematicæ*, Copenhague, 1653, in-4°. III. *De emendatione annuâ diatribes duæ, quibus exponuntur et demonstrantur cycli solis et lunæ*, etc., in-4°. IV. *Hypothesis astronomica nova, et consensus ejus cum observationibus*, Londres, 1664, in-fol. V. *Logarithmotechnia, sive Methodus construendi logarithmos nova; cui accedit vera quadratura hyperbolæ, et inventio summæ logarithmorum*, ibid., 1668-1674, in-4°. C'est l'ouvrage le plus important de Mercator, et celui qui lui assure une place parmi ceux qui ont reculé les bornes de la géométrie : en cherchant à appliquer à l'hyperbole les règles de l'*Arithmétique des infinis*, de Wallis, Mercator découvrit une suite qu'il appliqua à la construction des logarithmes. Montucla a donné l'analyse de cette découverte ingénieuse dans l'*Histoire des mathématiques*, tom. II, pag. 356 et suiv. VI. *Institutiones astronomicæ*, ib., 1676, in-8°.; nouvelle édition, Padoue, 1685, in-4°. VII. *Euclidis elementa geometrica novo ordine ac methodo fere demonstrata, cum introductione brevi in geometriam*, etc., ibid., 1678, in-24. VIII. Des *Mémoires* intéressants dans les *Transactions philosophiques*. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres, l'*Astrologia rationalis*, ouvrage dans lequel il se proposait, dit-on, de ramener l'astrologie à des principes raisonnables. Chaufepié a inséré la dédicace, la préface et la table des chapitres de cet ouvrage, dans les notes de l'article qu'il a consacré à notre géomètre. W—s.

MERCERUS. *V.* Mercier.

MERCIER (Jean), né à Uzès, en Languedoc, de parents nobles, fut d'abord destiné à la magistrature, et étudia le droit à Avignon et à Toulouse ; il traduisit le *Manuel d'*Harmenopule : mais un attrait irrésistible l'entraînait vers l'étude des langues ; et dès sa plus tendre jeunesse, il avait donné une version des *Hiéroglyphes* d'Horus Apollo, avec des observations, estimées dans le temps. Bientôt il quitta la jurisprudence et même le grec, pour les langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, en y joignant celle des rab-

bins. Il fut le plus célèbre disciple de Vatable, et son successeur dans la chaire d'hébreu au Collége royal. Engagé dans les nouvelles opinions, il se vit obligé de quitter la France pendant les guerres civiles qui désolèrent le royaume, sous Charles IX, pour se retirer à Venise auprès d'Arnoul du Ferrier, ambassadeur vers la République. Mercier, ayant voulu revenir en France pour faire imprimer quelques ouvrages, passa par Uzès, où il fut attaqué de la peste qui ravageait le Languedoc; et il y mourut en 1570. Il joignait, à une connaissance fort étendue des langues savantes, et à une érudition très-vaste, beaucoup de jugement, de candeur et de simplicité. On le regarde comme un des plus judicieux interprètes de l'Ecriture-Sainte; sa manière de l'expliquer est beaucoup plus critique et plus exacte que celle de la plupart des auteurs qui l'ont précédé. Nous avons de lui : I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture : ceux sur la *Genèse*, Genève, 1598, in-fol., avec une préface de Théodore de Beze, sont trop chargés d'érudition rabbinique; il y en a moins dans les autres (ibid., 1573), qui offrent d'ailleurs plus de clarté et plus de suite. II. Divers *Traités*, ou livres traduits du chaldéen, du syriaque, etc. III. Des ouvrages de grammaire, et des *Notes* sur le Trésor de Pagnin. On lui attribue d'avoir le premier découvert l'art et le mécanisme de la poésie hébraïque; mais il en renvoyait tout l'honneur à Vatable, qui avait eu le projet de publier une méthode sur la poésie hébraïque. T—D.

MERCIER DES BORDES (Josias), fils du précédent, comme lui, né à Uzès, hérita du vaste savoir de son père, et fut digne, sous ce rapport, d'avoir l'illustre Saumaise pour gendre. Il a conservé la réputation d'un habile critique, qu'il doit principalement aux notes pleines d'érudition, dont il enrichit l'édition du livre *De proprietate sermonum*, du grammairien Nonius Marcellus, publiée en 1614, in-4°. Ses notes sur Tacite, (Paris, 1559, in-4°.), sur Dictys de Crète (Paris, 1518, in-12), et sur le livre d'Apulée, *de Deo Socratis*, (Paris, Rob. Estiene, 1624, in-12), ne sont pas moins estimées: on préfère celles dont il accompagna sa traduction latine des lettres grecques d'Aristénète (Anvers, 1566, in-4°.), au travail de Sambucius sur le même auteur. Pauw a procuré une bonne édition de celui de Mercier, avec le texte, 1737, in-8°. Mercier avait aussi fait des annotations sur Tertullien; mais elles n'ont pas vu le jour, à moins qu'elles n'aient été fondues, comme on a lieu de le croire, dans celles de Saumaise sur ce père de l'Église. A de profondes connaissances, à une grande sagacité, il joignait une modestie trop rare parmi les gens-de-lettres. Obligé de combattre quelques opinions de Juste Lipse sur divers passages de Tacite, il le critiqua avec tant de ménagement et de raison, que son adversaire s'avoua vaincu, et se fit un devoir de lui témoigner publiquement sa reconnaissance. Le recueil de Goldast renferme des lettres de Mercier; et l'on a de lui un éloge de Pierre Pithou. Attiré dans le sein de l'Église catholique, à la Saint-Barthélemy, il ne se montra pas moins dévoué ensuite aux intérêts de Henri IV. Employé par ce prince dans diverses missions, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller-d'état. Il mourut à Paris, en 1626. V. S. L.

MERCIER (Nicolas), laborieux grammairien, né à Poissi, vers la fin du seizième siècle, s'attacha particulièrement à l'étude des langues anciennes, et, par le crédit d'Alph. de Richelieu, cardinal et archevêque de Lyon, fut nommé régent de troisième et sous-principal du collége de Navarre. Il remplit ce double emploi d'une manière très-distinguée, et mourut en 1657. On a de lui : I. Le *Manuel des grammairiens ;* cet ouvrage devenu classique, malgré le défaut de méthode, la prolixité, et l'incorrection de style qu'on lui reproche, a eu un grand nombre d'éditions : il est divisé en trois parties ; la première traite des élégances de la langue latine ; la seconde, de la formation des verbes grecs, des accents et de la syntaxe ; et la troisième, de la prosodie latine. Philippe Dumas, professeur de rhétorique à Toulouse, a retouché le style du *Manuel*, y a fait quelques addition et corrections, et en a publié une édition, Paris, 1763, in-12, qui a servi de base à toutes les suivantes : M. Boinvillers a reproduit cet ouvrage sous le titre de *Manuel des étudiants*, 1810, in-12. II. *De conscribendo epigrammate*, Paris, 1654, in-8° ; ce petit traité, devenu assez rare, est estimé. III. *De officiis scholasticorum, sive de rectâ ratione proficiendi in litteris, virtute et moribus*, ibid., 1657. Cet ouvrage est écrit en vers élégiaques ; mais les notes ajoutées par l'auteur en facilitent la lecture aux jeunes gens auxquels il est particulièrement destiné. On trouve, à la suite de ce poème, le traité d'Érasme *De civilitate morum puerilium*, avec la traduction en vers latins, par Franç. Hoem, de Lille, et quelques extraits des Colloques. On doit encore à Mercier une édition des *Colloques* d'Érasme, purgée des passages obscènes, et précédée de la vie de l'auteur avec la liste de ses ouvrages. On ne doit pas confondre Nicolas Mercier, avec un autre écrivain du même temps, et probablement de la même famille, puisqu'il se dit né à Poissi, à qui l'on doit quelques brochures aujourd'hui sans intérêt. On peut consulter, pour plus de détails, les *Remarques sur les ouvrages de Mercier*, dans le tome VII des *Mémoires* de d'Artigny, p. 352-58. W—s.

MERCIER (Christophe), écrivain ascétique, naquit à Dole, au commencement du dix-septième siècle, d'une famille de robe. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des carmes déchaussés, et changea le nom qu'il portait dans le monde contre celui d'*Albert de Saint-Jacques*. Il s'appliqua avec beaucoup de succès à la prédication et à la conduite des ames, et fut élu plusieurs fois provincial du comté de Bourgogne. Il mourut vers 1680, dans un âge avancé. On a de lui : I. La *Sainte solitude*, ou le bonheur de la vie solitaire, avec une description poétique du Saint-Désert de Marlagne proche Namur, etc., Bruxelles, 1644, petit in-8°. II. La *Vie de la vén. mere Thérèse de Jésus*, fondatrice des Carmelites de la Franche-Comté de Bourgogne, Lyon, 1673, in-4°. Cette religieuse se nommait Jeanne Bereur : elle mourut en 1657, à Dole, sa patrie, en odeur de sainteté. III. La *Lumière aux vivants, par l'expérience des morts*, ibid., 1675, in-8°. ; cet ouvrage est traduit de l'espagnol de D. Jean de Palafox, évêque d'Osma : c'est un Traité sur la nécessité de prier pour les morts. On lui attribue encore :

IV. *Commentaria litteraria et moralia in regulam Carmelitarum*, ibid., 1678, in-4°. W—s.

MERCIER (Jean), imprimeur, né à Lyon, dans le dix-septième siècle, jouait de plusieurs instruments, assez bien pour être recherché dans les concerts, et composait de petits vers pour les fêtes de société. Il travaillait de son état chez l'imprimeur Carteron, lorsqu'il publia un livre intitulé : *Jeu ou méthode curieuse pour apprendre l'orthographe de la langue françoise, en jouant avec un dé ou un toton, très-utile pour les jeunes demoiselles*, etc., avec la manière d'écrire les nombres par des lettres romaines jusqu'à un million, et une table de stéganographie pour écrire en secret, Lyon, 1685, in-12. Ce livret est rare, et n'a pas été connu de l'abbé Goujet, qui en aurait fait mention dans les premiers volumes de sa *Biblioth. française*. Mercier prend à la tête le double titre d'imprimeur et symphoniste. Si l'on en croit une note manuscrite trouvée dans les papiers du P. Adry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire, ce Jean Mercier serait l'aïeul ou le bisaïeul du célèbre abbé de Saint-Leger (*V.* l'article suivant) : mais le fait nous paraît douteux; car dans un exemplaire des *Lyonnais dignes de mémoire*, que nous avons sous les yeux, apostillé de nombreuses additions de la main de cet abbé, ce savant bibliographe ne fait aucune observation sur ce Jean Mercier (tom. II, p. 14). Cependant on y voit qu'il ne manquait pas de parler de lui-même quand l'occasion s'en présentait (par exemple, tom. II, p. 379). W—s.

MERCIER (Barthélemi), connu aussi sous le nom d'*abbé de Saint-Léger*, l'un des plus savants bibliographes français, était né à Lyon, le 4 avril 1734. Son goût pour l'étude, qui se développa de bonne heure, détermina sa vocation pour le cloître. Il entra en 1749 dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, et, après une année d'épreuves, prononça ses vœux. Il fut aussitôt envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Chatrices, en Champagne, pour y faire un cours de rhétorique et de philosophie. Le titulaire de l'abbaye, Jean de Caulet, mort évêque de Grenoble, devina les heureuses dispositions du jeune Mercier, et se plut à les cultiver. De retour à Paris en 1754, il s'attacha à Pingré, bibliothécaire de Sainte-Geneviève (*V.* Pingré), profita de ses conseils, et devint son collaborateur. Il lui succéda, en 1760, dans la place de bibliothécaire, qu'il remplit pendant douze ans avec un zèle infatigable. Ayant eu le bonheur d'attirer l'attention de Louis XV, dans une visite que ce prince fit à la bibliothèque, il fut pourvu, quelque temps après, de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons; et le brevet qui lui en fut expédié porte que c'est en récompense des services qu'il avait rendus aux lettres. Quelques tracasseries qu'il eut à essuyer de la part de ses confrères le décidèrent à donner, en 1772, sa démission de la place de bibliothécaire, et à prendre un logement séparé. Il n'était encore connu que par quelques articles assez curieux insérés dans les journaux, et surtout par ses démêlés avec l'auteur de la *Bibliographie instructive* (*V.* Debure, X, 627). Il publia, en 1773, le *Supplément* à l'Histoire de l'imprimerie, par Prosper Marchand; ouvrage qui n'est sans doute point exempt d'erreurs, mais qui n'en annonce pas moins

une érudition et des recherches prodigieuses. Il profita de ses loisirs pour parcourir les Pays-Bas et la Hollande, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement par Méerman, Crevenna, etc. Il rapporta de son voyage de nouvelles notes, et un grand nombre d'extraits de livres rares. La révolution priva Mercier de son bénéfice ; et comme il n'avait jamais songé à faire des économies, il tomba dans un état bien voisin de l'indigence. Il prit alors un modeste logement dans le faubourg Saint-Jacques, et se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'étude, pour se distraire des événements qui se passaient autour de lui. Nommé, en 1792, membre de la commission des monuments, créée pour mettre un terme aux ravages des modernes Vandales, il s'appliqua surtout à sauver les bibliothèques, et adressa des instructions aux bibliothécaires des départements, sur le mode de classement des dépôts précieux remis à leur surveillance. La commission fut supprimée au bout de quelques mois; et Mercier remporta dans sa retraite une impression funeste des scènes affreuses dont il avait été le témoin involontaire; elles se retraçaient sans cesse à son imagination, et le glaçaient d'horreur : la rencontre qu'il fit, à quelque temps de là, d'un de ses amis confondu avec une foule d'autres malheureux, sur un de ces chars qui conduisaient chaque jour de nouvelles victimes à l'échafaud, le frappa d'un coup mortel. Dès cet instant, il ne fit que languir, et ne sortit plus. Le besoin aurait assiégé les derniers jours de ce savant respectable, sans le zèle de quelques amis des lettres. La Serna Santander, bibliothécaire à Bruxelles, offrit de lui céder sa place (*V.* SANTANDER) ; mais M. François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur, refusa l'offre généreuse de Santander, et fit accorder à Mercier une pension de 2400 fr., dont on lui paya d'avance le premier terme. Mercier mourut à Paris, le 13 mai 1799, à l'âge de 65 ans. Indépendamment d'un grand nombre d'articles insérés dans les *Mémoires de Trévoux*, l'*Année littéraire*, le *Journal de Bouillon*, le *Journal des savants* (1), le *Magasin encyclopédique*, etc., et dont le recueil serait très-intéressant, on a de lui : I. *Supplément à l'Histoire de l'imprimerie*, par Prosper Marchand, Paris, 1772, in-4°.; nouvelle édit., corrigée et augmentée, 1775, in-4°. Il s'occupait sans cesse de perfectionner cet ouvrage : il a publié, dans le *Journal des savants*, de 1776, une lettre qui contient de nouvelles corrections et additions; et il a laissé pour une troisième édition, un exemplaire chargé de notes, qui a été acquis par M. Barbier, bibliothécaire du roi et du conseil-d'état. II. *Lettres à M. le baron de H.* (Heiss) *sur différentes éditions rares du quinzième siècle*, Paris, 1783, in-8°. de 40 pag. La première contient des recherches sur le plus ancien ouvrage, orné de gravures en taille douce, qu'il croit être : *Il monte santo di Dio* du P. Ant. Bettini, Jesuite, imprimé à Florence, en 1477, in-4°. La seconde roule sur l'édition du *Dante*, de 1481, la *Géographie* de Franç. Berlinghieri,

(1) Parmi les pièces insérées dans ce recueil, nous indiquerons : 1° *Notice sur les tombeaux et monuments qui étaient dans l'église de Sainte-Catherine-la-Couture* (avril 1784, p. 228). — *Lettre sur l'auteur de la Coutume de Normandie en vers* (août et déc. 1785). — *Sur le catalogue des Mss. de Malatesta* (janv. 1786, p. 32). — *Sur celui de Pinelli* (août 1787, p. 543).

et quelques autres livres sortis des presses de Nicolas, imprimeur à Florence; et la troisième sur le *Dita mundi de Fazio degli Uberti*. III. *Extrait d'un manuscrit intitulé: Le Livre du très-chevaleureux comte d'Artois et de sa femme, fille du comte de Boulogne*, inséré dans la *Bibl. des romans*, ann. 1783; il en a été tiré séparément 25 exemplaires, form. in-8°. IV. *Notice raisonnée des ouvrages de Gaspard Schott, contenant des Observations*, etc., Paris, 1785, in-8°.; elle est pleine de remarques savantes; l'auteur en préparait une seconde édition. V. *Lettre à l'éditeur du Traité des monnaies des prélats et barons de France* (Tobiesen Duby), dans le *Journal des savants*, 1789; il en a été tiré à part dix à douze exemplaires (*V.* le *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur*, par M. Renouard, IV, 211). VI. *Notice de deux anciens catalogues d'Alde Manuce*, Paris, 1790, in-12. VII. *Mémoire pour la conservation des Bibliothèques des communautés séculières et régulières de Paris*, 1790, in-8°. VIII. *Opinion sur de prétendues prophéties qu'on applique aux événements présents*, ibid., 1791. IX. Différents *Opuscules*, dont on trouvera les titres dans la *France littéraire* de M. Ersch, et dans le *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier; mais il paraît que c'est un peu légèrement qu'on a accusé Mercier d'avoir fabriqué, de concert avec le duc de la Vallière, le traité, *De tribus impostoribus*, dont on trouva un exemplaire dans la Bibliothèque de ce seigneur, où il a été vendu 474 fr. (V. le *Manuel* de M. Brunet, tome III, 355, et l'article La Monnoye). Mercier a laissé des *Notes* sur les *Ouvrages* de la Monnoye, les *Mémoires* de Niceron, la *Bibliothèque* de David Clément, la *Bibliographie* de Debure, les *Soirées littéraires* de Coupé, la *Biblioth. mediæ et infim. latinitatis* de Fabricius, les *Bibliothèques* de Lacroix du Maine et du Verdier etc. (1), et deux volumes de *Notices sur les poètes latins du moyen âge*, jusqu'à l'an 1520 (2). M. Parison promettait de publier, sous le titre de *Merceriana*, les notes détachées trouvées dans les papiers de Mercier; et Chardon de la Rochette assure que c'eût été, après le *Ménagiana*, le recueil le plus curieux de ce genre. On peut consulter, pour plus de détails, la *Notice sur Mercier*, par Chardon son ami, dans le *Magas. encyclopédique*, v°. année (1799), tom. II, et dans le tom. II des *Mélanges de critique et de philologie* (*V.* Chardon de la Rochette, au Supplément). On regrette que le *Catalogue* de la bibl. de Mercier ait été rédigé avec trop de précipitation. La plupart de ses livres étaient chargés de notes. La vente qui en fut faite en décembre 1799, ne produisit que 7900 fr. W—s.

MERCIER (Claude-François-Xavier), littérateur, éditeur et compilateur aussi médiocre qu'infatigable, était né à Compiègne en 1763. Il devint à quinze ans secrétaire du chevalier de Jaucourt; et, après la mort de son protecteur, il obtint dans les bureaux de la marine un emploi subalterne, qu'il perdit à la révolution. Forcé de prendre un état, il choisit celui de libraire, et débita lui-même ses ouvrages; mais

(1) Les *Notes* sur Fabricius, Lacroix du Maine et Duverdier, ont été acquises par le Gouvernement.

(2) Ce manuscrit a été acquis par M. Marron, au prix de 258 fr.

la rapidité avec laquelle il était obligé de travailler, pour subvenir aux besoins de sa famille, ne lui permettait ni de choisir ses sujets, ni de les traiter avec soin. Il fut du nombre des gens de lettres à qui la Convention accorda des secours. Mercier était membre de plusieurs sociétés littéraires; il est mort à Paris, vers la fin de l'année 1800, à l'âge de trente-sept ans. On a de lui des romans, des poèmes, des contes, des nouvelles, etc.: mais aucune de ses productions ne lui a survécu. M. Ersch s'est attaché à en donner une liste exacte (Voy. la *France littéraire*, tom. II, et le *Supplément*). Mercier a traduit, du latin de Méibom, le *Traité de l'utilité de la flagellation*, etc., Paris, 1792 ou 1795, in-18, fig.; il y a des exemplaires sur papier vélin: cette traduction a été réimprimée à Besançon, sous la rubrique de Londres, 1801, in-8°. (1); — de Dan. Heinsius, l'*Éloge du pou*; de Majoragius, l'*Éloge de la boue*; de Frédér. Widebram, l'*Éloge de la paille*; de Bilib. Pirckheimer, l'*Éloge de la goutte*, Paris, 1800, in-18; — de l'italien de Tansillo, le poème du *Vendangeur* (*V.* L. Tansillo). On lui doit de nouvelles éditions des *Nugæ* de Nicol. Bourbon; de *Lucina sine concubitu* (*V.* Moet); du *Voyage au royaume de coquetterie*, par l'abbé d'Aubignac; des *Soupirs du cloître* par Guimond de la Touche, précédés d'une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, etc. Parmi les productions de Mercier, on ne peut citer que: les *Soirées de l'automne*, 4 vol. in-18; — les *Trois nouvelles* ou *Loisirs d'un rentier*, in-18; — *Rosalie et Gerblois*, in-18; — les *Veillées du couvent*; poème en prose poétique; — *Gérard de Velsen* ou l'origine d'Amsterdam, poème en prose; — l'*Histoire de Marie Stuart*: il l'a tirée de la *Cour sainte* du P. Caussin, dont il a rajeuni le style (Voy. le *Dict. des anonymes* par M. Barbier); les *Nuits d'hiver*; — les *Nuits de la Conciergerie*; — les *Matinées du printemps*; — la *Sorcière de Verberie*; — l'*Éloge du pet*, dissertation historique, anatomique et philosophique, etc., Paris, 1799, in-18; — *Manuel du voyageur à Paris*, 1800, in-18. Parmi ses ouvrages en vers, les amateurs avaient remarqué: *Les Palmiers* ou *le triomphe de l'amour conjugal* (1796, in-18, de 16 pag.); composition qui fait regretter que l'auteur n'ait pas pu cultiver le talent qu'il annonçait pour la poésie. W—s.

MERCIER (Louis-Sébastien), écrivain du dix-huitième siècle, qui, par la fécondité de sa plume et sa manie paradoxale, surpassa Linguet lui-même, était né à Paris, le 6 juin 1740. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il débuta dans la carrière des lettres par quelques héroïdes, genre que le succès de la belle épître d'Héloïse avait mis à la mode (*V.* Pope et Colardeau); mais, dès qu'il eut découvert que Racine et Despréaux avaient *perdu* la poésie française, il jura de ne plus faire de vers, convaincu que les prosateurs sont nos vrais poètes (1). Mercier fut, pendant quelque temps, professeur de

(1) Cette édition est très-soignée. L'imprimeur l'ayant annoncée par une affiche, le scandale fut si grand que la police fit saisir l'ouvrage; il n'est cependant pas très-rare, depuis qu'on en a retrouvé un certain nombre d'exemplaires dans un grenier où ils avaient été oubliés pendant plusieurs années.

(1) « La prose est à nous; sa marche est libre: il n'appartient qu'à nous de lui imprimer un caractère plus vivant. *Les prosateurs sont nos vrais poètes*, qu'ils osent, et la langue prendra des accents tout nouveaux. » (*Néologie*, p. *xlv*.)

rhétorique au collége de Bordeaux, lors de la suppression des Jésuites. Il travailla pour les prix d'éloquence de l'académie française, ainsi que pour le théâtre. Ses premières pièces, imitées de l'anglais et de l'allemand, n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il publia un *Essai sur l'art dramatique;* ouvrage qui, si on l'en croit, a *guéri* de la tragédie française deux ou trois jeunes gens (1). Il y établit que les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, convenables tout au plus à un peuple d'enfants, ne peuvent plus reparaître sur la scène, et il propose sérieusement de leur substituer ses propres pièces. Les comédiens qui ne partageaient pas son engouement pour ses ouvrages, retardaient la représentation d'un de ses drames (*Natalie*), et refusaient de recevoir les autres. Il publia contre eux un mémoire injurieux : les comédiens lui retirèrent les entrées, dont il jouissait comme auteur dramatique ; et il courut à Reims, se faire recevoir avocat, dans l'intention de revenir le plutôt possible leur intenter un procès. Quelques années auparavant (1771). Mercier avait déjà donné un scandale par la publication de l'*An 2440*, ouvrage qu'il intitula lui-même, *Rêve s'il en fut jamais*, sans imaginer pourtant qu'il caractérisait si bien cette production d'un cerveau délirant. L'autorité se borna à défendre le livre, et l'auteur ne fut point inquiété. Enhardi par ce qu'il nommait un premier succès, il fit paraître, en 1781, les deux premiers volumes du *Tableau de Paris*. Informé que quelques personnes étaient soupçonnées pour cet ouvrage, il alla trouver l'*inquisiteur* Lenoir, et lui dit *fièrement* : « Ne » cherchez plus l'auteur, c'est moi. » Il partit alors pour la Suisse, regrettant qu'un arrêt du parlement ne lui procurât pas cette célébrité dont il était si avide. Pendant son séjour en Suisse, il vit le fameux Lavater, et soumit son visage aux observations de ce physionomiste, dont il se croyait sûr de n'être point connu. Lavater, dont la sagacité avait sans doute été éclairée par des rapports préalables, adressa au voyageur des paroles dont son amour-propre dut être satisfait, et finit par lui dire qu'à son air spirituel on ne pouvait méconnaître l'auteur du *Tableau de Paris*. Ce fut à Neufchâtel que Mercier acheva cet ouvrage. Une description bien faite des mœurs et des usages de la capitale aurait été un livre aussi agréable qu'utile ; mais Mercier n'avait vu dans ce sujet qu'un cadre, dans lequel il voulait faire entrer les déclamations les plus usées, qu'il se flattait de rajeunir par son style. Le nombre des volumes s'accrut bientôt jusqu'à douze ; et l'ouvrage eut un succès prodigieux dans la province, et dans les pays étrangers (1). Après avoir recueilli en Allemagne les éloges de ses nombreux admirateurs, il revint en France, au moment où allait éclater cette révolution, qu'il se vantait d'avoir prédite et préparée seul (2)

(1) On doit regretter qu'il ne les ait pas nommés.

(1) Le *Tableau de Paris* a été traduit deux fois en allemand, et abrégé dans la même langue. Ce n'était pas le compte de Mercier, qui a travaillé toute sa vie à augmenter son livre. Il y a un *chapitre* qu'il avouait n'avoir pas encore pu faire en 1801 ; c'est le *procès-verbal de l'huissier-priseur*.

(2) « Sans doute, dit-il, plusieurs écrivains l'a» vaient pressentie ; mais il ne faut pas accorder à » J.-J. Rousseau, à Voltaire, et à d'autres, beaucoup » plus qu'ils ne méritent pour quelques lignes vagues » ou insignifiantes. » *Disc. préliм. de l'An 2440*, éd. de 1795 ; mais il n'avait pas toujours regardé J.-J. Rousseau, comme si étranger à la révolution, puisqu'il publia, en 1791, un ouvrage en 2 vol., intitulé : *De J.-J. Rousseau, considéré comme auteur de la révolution française*.

par ses ouvrages. Il s'associa à Carra, pour la rédaction des *Annales patriotiques*, journal destiné à propager les principes démagogiques, qui fermentaient déjà dans beaucoup de têtes (*V.* Carra). Mais révolté bientôt des excès dont il était le témoin, il rompit avec les Jacobins; et, avec un courage qui n'était pas sans danger, il ne cessa de les signaler comme les ennemis les plus redoutables du régime constitutionnel. Il fournit des articles dans ce sens à la *Chronique du mois*, feuille périodique, dont les collaborateurs étaient dévoués au parti de la Gironde. Député par le département de Seine-et-Oise à la Convention, il y siégea sur les mêmes bancs que les hommes les plus modérés. Dans le jugement de Louis XVI, il se prononça contre la peine de mort, et vota pour la détention perpétuelle. Il combattit ceux de ses collègues qui proposaient de ne point traiter avec les ennemis, tant qu'ils auraient le pied sur le sol français. « Avez-vous fait, leur dit-» il, un pacte avec la victoire? » ce qui provoqua le fameux mot de Bazire : « Nous en avons fait un » avec la mort. » Après la journée du 31 mai, qui assura le triomphe momentané de la *Montagne*, il signa une protestation contre les décrets arrachés par la violence à la Convention, et fut enfermé avec 72 de ses collègues. Il ne reparut à l'assemblée que plusieurs mois après la chute de Robespierre, et fut du nombre des membres de la Convention qui passèrent, en 1795, au conseil des cinq-cents, créé par la constitution directoriale. Il s'y opposa au décret qui décernait à Descartes les honneurs du Panthéon; et, à cette occasion, il fit une sortie très-violente contre Voltaire, qu'il accusa de n'avoir pas su détruire la superstition sans attaquer la morale. Dans un autre discours, il se répandit en invectives contre la philosophie en général, et contre la propagation de l'instruction, et s'attira le surnom de *Singe de Jean-Jacques*. Il appuya le rétablissement des loteries, dont il avait provoqué la destruction dans ses écrits, et acheva de se couvrir de ridicule en acceptant une place de contrôleur de la caisse de la loterie en 1797 (1). Il se tira toutefois avec gaîté du reproche de contradiction qu'on lui faisait. « Depuis quand, répondait-il, n'est-il » plus permis de vivre aux dépens » de l'ennemi? » Il parla aussi contre les artistes (mot qui lui déplaisait beaucoup), et il soutint que les peintres et les graveurs devaient être assujétis au droit de patente. Après sa sortie du conseil, Mercier fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale. Au milieu de ses leçons, il faisait souvent des excursions dans la littérature; et, pendant trois années, il y reproduisit tous les paradoxes, toutes les hérésies littéraires dont fourmillent ses ouvrages, et que tous les bons esprits avaient déjà réfutés victorieusement. Non content d'avoir tenté de rabaisser les grands écrivains de tous les siècles, il attaqua, de la manière la plus indécente, Locke, Condillac, et leurs disciples les plus distingués, qu'il surnomma les *idiologues* (2). Il affecta de ne parler qu'avec mépris des découvertes les plus importantes dans les sciences;

(1) Mercier ne fut pas *contrôleur-général*, mais seulement *contrôleur de la caisse de la loterie*. On a deux fois énoncé ce fait avec la fausse qualification.

(2) Dans la crainte qu'on n'entendît pas cette plaisanterie d'un si excellent ton, il mit en note : Je dis *idiologues*, au lieu d'idéologues, pour me moquer de leur déplorable doctrine (*Néolog.*, III).

il trouvait le système de Newton ridicule, et se vantait de l'avoir anéanti. Plein de dédain pour les progrès que les modernes se vantent d'avoir fait faire aux sciences naturelles, il les niait ou en trouvait le germe dans de vieux livres français, dont il s'occupa beaucoup dans sa vieillesse. Il crut apercevoir, par exemple, la découverte du galvanisme, dans le *Corps complet de philosophie*, par Scipion Dupleix. Deux écrivains, riches de ridicule, qu'il avait connus, l'un dans les cafés ou tabagies, l'autre dans la société de Mme. de Beauharnais (1), formèrent avec lui un triumvirat de cynisme et de mauvais goût : prenant la bizarrerie pour de l'originalité, aucun d'eux ne se départit jamais de ses travers, malgré les huées du public; et ils demeurèrent comme des factieux déshonorés de la littérature. Cependant Mercier était membre de l'Institut depuis sa formation : à la séance du 3 juillet 1799 (15 messidor an VII), il lisait un fragment sur Caton d'Utique, dont la longueur fatiguait l'assemblée, impatiente d'entendre une nouvelle ode de Lebrun. Le président l'invita à céder la parole à ce poète; il refusa, et la séance fut levée au milieu des éclats de rire et des murmures. Depuis cette époque Mercier fut moins assidu aux séances; mais il ne cessa pas de chercher à fixer sur lui l'attention par des articles dans les journaux, par l'annonce des ouvrages auxquels il travaillait sans relâche, et par l'habitude de pérorer dans les cafés avec une bonhomie plaisante. Il n'aimait point le gouvernement de Buonaparte; et lorsqu'il vit sa chute prochaine, on l'entendit dire plusieurs fois qu'il voulait voir comment cela finirait, et qu'il ne vivait plus que par curiosité. Son vœu fut rempli; car il vécut jusqu'au 25 avril 1814. Il mourut à Paris à l'âge de 74 ans : une députation de l'Institut assista à ses obsèques; et M. Mongez, chargé de la tâche difficile de faire l'éloge du défunt, se borna à louer la bonté de son cœur, la douceur de ses mœurs, de son commerce, et sa haine pour toutes les tyrannies. On ne peut nier que Mercier n'eût du talent, de la chaleur, et une étonnante facilité; mais son goût pour le paradoxe, sa manie de se singulariser, sa tendance continuelle à l'originalité, ont rendu inutiles les qualités précieuses dont il était doué; et aucun de ses nombreux ouvrages ne paraît destiné à lui survivre : on en trouvera la liste, à peu près complète, dans les *Siècles* de Desessarts, dans la *France littéraire* de M. Ersch, et à la fin du troisième volume de l'*An 2440*, édition de 1795; celle-ci a été dressée par Mercier lui-même, qui a classé toutes ses productions dans l'ordre suivant : *Romans, Politique, Histoire, Morale ou œuvres philosophiques, Littérature, Barreau, Pièces historiques, Drames, Comédies, Féeries, Polémique, Journaux, Discours académiques, Dialogues, Poésies* et *Traductions*. La minutieuse exactitude avec laquelle il a donné la notice de ses ouvrages, serait déjà une assez bonne preuve de sa vanité; mais il ne prenait pas le soin de la cacher, et il se donnait lui-même les éloges qu'il n'attendait pas de ses contemporains. « Dans » tous les écrits que j'ai publiés, » dit-il, j'ai eu soin de me payer d'a- » vance et de mes propres mains, » afin de n'avoir pas ensuite à crier » à l'ingratitude. » (*Néologie*, pag. xxix.) Il se regardait de bonne

(1) Retif de La Bretonne et Cubières-Palmezeaux.

foi comme le premier écrivain et le penseur le plus profond qui eût jamais existé. « Nous avons beaucoup » de livres, dit-il dans le même ou» vrage, et le *livre* nous manque; ce » livre que je conçois et qui pourrait » nous tenir lieu de tous les autres. » (p. *lxv*.) Après une pareille citation, il est inutile de rien ajouter. Nous nous bornerons à indiquer ses principaux ouvrages: I. L'*Homme sauvage*, Amsterdam, 1767, in-8°.; Neufchatel, 1784, même format; traduit en allemand et en hollandais. On ne cite ce roman justement oublié, que parce que Mercier prétend qu'*Atala* en est *un peu imité*. II. *Songes et visions philosophiques*, Paris, 1768, in-12; nouvelle édition augmentée, ib., 1789, 2 vol. in-18. III. L'*An* 2440, Amsterdam, 1770, in-8°.; nouvelle édition augmentée, 1786, 3 vol. in-8°.; an VII (1799), 3 vol. in-8°. C'est un tissu de rêveries que Grimm ne trouve ni intéressantes, ni attrayantes: quelques pages, cependant, ajoute-t-il, annoncent de la verve; mais elle ne se soutient pas. « C'est dans ce livre, » dit Mercier, que j'ai mis au jour » et sans équivoque une prédiction » qui embrassait tous les change» ments possibles, depuis la destruc» tion des parlements.... jusqu'à l'a» doption des *chapeaux ronds*. Je » suis donc le véritable *prophète* de » la révolution, et je le dis sans or» gueil. » (Préface de la dernière édition, page ij.) Le trentième chapitre intitulé, la *Bibliothèque du Roi*, est un des plus curieux de l'ouvrage. Dans l'armoire destinée aux livres français, sont placés Descartes, Montaigne (qui a souffert quelques retranchemens) et Charron... l'*Ami des hommes*, le *Bélisaire*, les *OEuvres* de Linguet, les *Discours éloquens* de Letourneur; mais il rejette Mallebranche le *visionnaire*, et le *triste* Nicole, et *l'impitoyable* Arnauld et le *cruel* Bourdaloue, et les *Lettres provinciales*, et Bossuet tout entier, dont l'*Histoire universelle* n'est qu'un *pauvre squelette chronologique*, *sans vie et sans couleur*, etc. IV. *Éloges et Discours philosophiques*, Amsterdam, 1776, in-8°. Dans deux éloges, celui d'Henri IV et celui de Charles V, Mercier s'était fait le concurrent de Laharpe; il avait été celui de Thomas dans l'éloge de Descartes. Son style est partout à peine au niveau du médiocre. V. *Théâtre*, Amsterdam, 1778-84, 4 vol. in-8°., fig. Cette édition est la plus belle et la plus complète; mais elle ne contient pas toutes les productions dramatiques de Mercier. Les plus connues sont: *Jenneval ou le Barneveld français*, le *Déserteur*, *Natalie*, *Olinde et Sophronie*, l'*Indigent*, la *Maison de Molière*, l'*Habitant de la Guadeloupe*, la *Brouette du vinaigrier*, *Jean Hennuyer évêque de Lisieux*, etc. (1) On en joue encore quelques-unes sur les théâtres de province, où elles sont supportées, grâce à des situations intéressantes, et à quelques scènes écrites avec un naturel qui contraste avec l'enflure et le ton boursouflé de l'auteur. Mercier a mis sur la scène quelques sujets historiques, tels que *Childéric* Ier.,

(1) Parmi ses pièces de théâtre, on peut aussi mentionner *Charles II, roi d'Angleterre en certain lieu, comédie très-morale, en cinq actes très-courts, dédiée aux jeunes princes, et qui sera représentée, dit-on, pour la récréation des états-généraux*, Venise, (Paris), 1789, in-8°. Mercier ne mit pas son nom à cette comédie; il la donna comme l'ouvrage d'un *disciple de Pythagore*. Cette pièce a fourni à M. Alexandre Duval l'idée de la *Jeunesse de Henri V*. Le drame de *Molière*, par Mercier, 1776, est différent de la *Maison de Molière*, publiée sous son nom, en 1787 (*V.* GUYS XIX. 261).

Louis XI et *Philippe II* : il ne dit pas si ces compositions ont aussi enlevé des partisans à la tragédie au profit de son genre bâtard (1). VI. Le *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782-88, 12 vol. in-8°., outre 1 vol. de figures, Yverdun, 1785. Tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable dans ce livre, dit Laharpe, a déjà été dit cent fois avant Mercier, et souvent beaucoup mieux : c'est un mélange d'absurdités, de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût. Malgré ses défauts l'ouvrage eut beaucoup de succès. « Je l'ai fait lire à toute l'Eu» rope, s'écrie Mercier dans son » naïf orgueil, parce que je sais » mieux que tel qui se dit mon ad» versaire, ce qui doit plaire aux » hommes de tous les temps et de » tous les lieux. » VII. *Mon Bonnet de nuit*, Neufchâtel, 1783, 4 vol. in-8°. On a trouvé qu'il était digne d'un pareil interlocuteur. C'est là que l'*Iliade* est mise au-dessous des contes de fées, qu'on lève les épaules à ce Boileau *sans couleur*, à ce Racine *doucereux*, qui pourtant *avait de l'esprit*. Ailleurs Mercier ne voit que de la toile peinte dans les tableaux des plus grands artistes, et il témoigne son dégoût pour le chant du rossignol. C'est encore un mélange de rêves; mais à travers les idées extravagantes et communes dont l'ouvrage est rempli, on trouve quelques chapitres agréables et des vues utiles. VIII. *Portraits des rois de France*, ibid., 1785, 4 vol. in-8°. C'est, à quelques réductions près, l'histoire de France, en 6 vol. in-8°., qu'il composa pour la partie moderne de l'*Histoire des hommes* (*V.* de Lisle de Sales). On peut juger de la bonne-foi de l'historien par cet aveu de Mercier lui-même : « Voyez comme j'ai di» minué leur taille, et combien j'ai » écarté d'illusions. » Les *Portraits des rois de France* ont été reproduits par l'auteur, sous le titre de, *Histoire de France depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*, 1802, 6 vol. in-8°. IX. *Fragments de politique, d'histoire et de morale*, ibid., 1787, 3 vol. in-8°. X. Le *Nouveau Paris*, Brunswick (Paris), 1800, 6 vol. in-12; production d'un cynisme révoltant, écrite d'un style trivial (1). XI. *Néologie*, ou *Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris. 1801, 2 vol. in-8°., avec le portrait de l'auteur. C'est dans la préface de cet ouvrage, que Mercier s'est étendu avec le plus de complaisance sur les services qu'il a rendus à la philosophie et aux lettres. Après s'être excusé de n'avoir pas communiqué son travail à l'Institut, occupé alors de la révision du dictionnaire, j'aime à finir, dit-il, ce que j'ai commencé, à faire vite et surtout à *faire seul*. Il prévient le lecteur de ne pas confondre la *néologie* avec le *néologisme*; puis il

(1) Avant la révolution, Mercier n'avait pu faire jouer que deux pièces sur les grands théâtres de la capitale : *L'Habitant de la Guadeloupe* et *La Maison de Molière*. Mécontent des comédiens, et ne mesurant pas le mérite d'un théâtre à la grandeur de la salle, il donna, en 1789 et 90, aux spectacles des *Variétés*, de l'*Ambigu* et des *Associés* : le *Nouveau Doyen de Killerine*, la *Demande* ou *Les Obstacles imprévus*, le *Campagnard*, *Zoé*, etc. A—t.

(1) Il y a néanmoins des chapitres curieux. Quelques journées de la révolution y sont dépeintes à la manière de l'auteur. Les contradictions ne manquent pas. Ainsi le même homme, dit dans le chapitre LXXXI : *L'examen de cette question* (l'appel au peuple) *me donna une fièvre de 48 heures..... J'en tombai malade... Je votai contre l'appel au peuple, en prononçant avec la même franchise contre la peine de mort.....* et dans le chap. CCXV : *J'ai fait ce qui était en moi pour sauver le dernier roi du supplice : il n'est plus ; ses cendres sont insensibles ; s'il le faut, je danserai politiquement sur ses cendres.*

ajoute : « Je me fais gloire d'être néologue; je l'ai été dans tous mes écrits et surtout dans mon *Tableau de Paris*.... Je veux étouffer la race des étouffeurs (les grammairiens de l'Institut) ; je me sers pour cela des bras d'Hercule ; il ne faut plus qu'enlever le pédant en l'air (l'abbé Morellet) et le séparer de ce qui fait sa force. » Malgré tout ce bavardage, ce dictionnaire est curieux et mérite d'être lu. L'abbé de Vauxcelles, dont le *purisme* n'eût pas moins impatienté Mercier que celui de Morellet, s'est moqué très-agréablement, dans le *Mercure*, des *heureusetés* que l'écrivain novateur voulait introduire dans la langue, et des pensées *fécondatrices* de sa longue préface. En émondant, néanmoins, considérablement la liste, dressée par Mercier, des mots nouveaux ou acceptions nouvelles qu'il propose, et dont le plus grand nombre lui appartiennent ou sont dus à des auteurs qu'il fait connaître, son vocabulaire présente quelque utilité et un intérêt de curiosité. XII. Mercier donna une édition de la traduction de *Jeanne d'Arc* par Schiller, 1802, in-8°., plusieurs traductions de l'allemand, qui n'enrichirent pas le libraire Cramer, le traducteur étant loin de jouir dans sa patrie de la renommée colossale qu'il avait parmi les Allemands. On jugera de l'engouement de ces derniers pour notre dramaturge par l'anecdote suivante : Un Français voyageant vers le 60e. degré, rencontra un professeur, qui, suant dans ses fourrures, s'évertuait à traduire un chef-d'œuvre, selon lui, de notre langue. L'habitant de Paris demanda le nom de l'écrivain pour lequel il voyait faire tant d'efforts. — « Je ne les plains point ; c'est pour le plus grand de vos écrivains. Vous devinez pour qui ! — Montesquieu, peut-être? — Vous n'y êtes pas. — Voltaire? — Oh ! non. — Racine? — Ah ! fi ! vous vous éloignez toujours davantage. Eh ! bien, je vois qu'il faut vous le dire; c'est M. Mercier. C'est, sans difficulté, le premier génie qu'ait votre littérature ; il n'a qu'un seul défaut, c'est celui des Français, il *sacrifie trop souvent aux grâces*. » Qui s'en serait douté, dit Vauxcelles qui rapporte ce trait? XIII. *De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton*, in-8°., Paris, 1806 (1). XIV. *Satire contre Racine* et *Boileau*, Paris, 1808. L'ouvrage est composé de douze satires en prose rimée. Mercier avait promis la *Platopodologie*, ou Traité de la connaissance de l'homme par l'inspection des pieds (2). Il a présidé, avec Brizard, à l'édition de J.-J. Rousseau, donnée par le libraire Poinçot; et il a eu la hardiesse de compléter l'*Héloïse*, par une lettre de sa façon qu'il fait écrire à M. de Volmar après la mort de Julie. Parmi les ouvrages que Mercier a laissés manuscrits, on cite son *Cours de littérature*, 6 vol. in-8°. (3). Delisle de Sales a fait imprimer le discours qu'il lut aux *Fu-*

(1) Comme un très-petit nombre de personnes ont lu cet ouvrage, et qu'un nombre infiniment plus grand ne le lira ont jamais, il est bon de faire connaître en peu de mots le système astronomique de Mercier, tel qu'il l'expliquait lui-même à ses convives, avec moins de pédantisme que de gaîté : La terre, selon lui, est ronde et plate ; et, autour de ce plateau, le soleil tourne comme un cheval au manège. A—T.

(2) Mercier a fait l'éloge du pied dans le chapitre CCXXVIII de son *Nouveau Paris*. Ce chapitre est intitulé : *Dessins de Lebrun*. Ce mot *Platopodologie*, est le titre de l'ouvrage d'un médecin du seizième siècle (*V.* FIANCÉ). Mercier avait fait imprimer aussi : *L'Apollon Pythique*, ou *Des Arts matériellement imitatifs*, 1 vol. in-8°., 1806 ; mais cet ouvrage n'a pas été mis en vente.

(3) Mercier se nommait lui-même le précurseur *littérateur* de France ; mais il le disait sans vanité, et faisait fort peu de cas de la profession d'homme de

nérailles de L. Séb. Mercier, et y a joint une *Notice raisonnée* de ses ouvrages, précédée d'un morceau intitulé : *De Mercier considéré comme homme d'état ;* le tout forme 12 pag. in-4°. (*V.* Leuliette, XXIV, 354, not.) W—s.

MERCIER, dit *la Vendée*, l'un des hommes les plus courageux, et les plus habiles qui commandèrent les royalistes dans l'Ouest, lors des derniers troubles, était né à Château-Gontier, en 1778, d'une famille bourgeoise distinguée par ses mœurs et par sa probité; et il avait reçu une très-bonne éducation. Lorsqu'il apprit, vers la fin de 1793, que les habitants de la Vendée s'étaient armés pour la défense du trône, il partit avec quelques jeunes gens pour se ranger sous leurs drapeaux. Quoiqu'il fût à peine âgé de quinze ans, on lui confia le commandement d'une compagnie; et il fit, comme capitaine, toutes les campagnes de cette époque jusqu'à la défaite du Mans, où il faisait partie du corps qui soutint avec tant de courage les attaques des républicains près de Pont-Lieu. Après la déroute de l'armée royale, n'ayant pu repasser la Loire, il se rendit en Bretagne avec George Cadoudal; et il se lia bientôt de la plus étroite amitié avec ce général, dont les goûts et le caractère étaient si conformes aux siens (*V.* George, XVII, 136). Il fut chargé, en 1794, du commandement d'une des divisions insurrectionnelles du Morbihan; et il acquit dans cette contrée une grande influence. Les royalistes ayant éprouvé dans ce temps-là quelques échecs, Mercier et George furent surpris par une colonne républicaine, et traînés dans les prisons de Brest, d'où ils réussirent à s'échapper au bout de quelques mois. Revenus au milieu des royalistes du Morbihan, ils y reprirent leurs fonctions; et, dans le mois de juin 1795, ils se dirigèrent vers Quiberon, pour protéger le débarquement de l'armée royale. Après la catastrophe qui termina cette entreprise, et lorsque le chevalier de Tintiniac eut péri, George et Mercier ramenèrent les royalistes bretons dans le Morbihan, et ils en furent dès-lors les véritables chefs. Mercier fit ensuite un voyage à l'Ile-Dieu; et il y fut présenté à Monsieur, comte d'Artois, qui goûta beaucoup son esprit et ses manières franches et loyales. Le 15 juin 1797, il reçut de ce prince le brevet de

---

lettres, qu'il regardait comme un métier. Membre de l'Institut, il plaisantait sur l'amalgame bizarre de ce corps savant, et sur l'incohérence des lectures qu'il y entendait, antérieurement à la division des quatre classes. Il prétendait avoir écrit sur toutes sortes de sujets, et il assurait qu'aucun de ses ouvrages ne lui avait été plus lucratif que des *Sermons* de commande, qu'il composa dans sa jeunesse pendant un carême entier, et qu'un ecclésiastique inconnu venait lui payer régulièrement sur le pied de quinze louis chacun. Les diatribes que Mercier publia contre les sciences, les lettres et les arts, déchaînèrent, avec raison, contre lui, la foule des savants, des littérateurs et des artistes; mais cette tempête troubla moins son repos que celui de ses détracteurs. Les *hérésies* dont on l'accusait avec tant d'aigreur, loin d'être le fruit de l'erreur ou de la conviction, étaient plutôt pour lui une affaire de spéculation, de badinage ou de défi. Il ne cherchait ni à faire des prosélytes, ni à terrasser ses antagonistes : il ne travaillait point pour la postérité, mais pour vivre et pour s'amuser. Il faut donc rire, comme lui, de ses paradoxes, de ses sophismes, ou plutôt de ses rodotages, et, en rendant justice à ce qu'il a fait de bon, condamner à un oubli éternel ses mauvais ouvrages, tels que : *De la littérature et des littérateurs ;* l'*Essai sur l'art dramatique ;* la *Satire contre Racine et Boileau ;* le *Livre contre Copernic et Newton ;* l'*Apollon Pythique ;* le *Cours de littérature ;* une partie du *Nouveau Paris*, etc. etc., dont le fond, la forme et le but blessent également l'esprit, le goût et la raison. Mercier, d'ailleurs, avait de la probité, de la bonhomie; il était humain, bienfaisant : mais il manquait de ténacité dans les opinions : de-là, les inconséquences qu'on remarque dans ses écrits; de-là, les reproches qu'on lui a faits d'avoir chanté la palinodie. Républicain pur et de bonne foi, il apprit enfin, par l'expérience, que ses idées de gouvernement ne convenaient pas aux Français; que son fantôme de liberté indéfinie n'avait qu'à les égarer, qu'à les plonger d'abîmes en abîmes; et il disait à Delisle de Sales, un mois avant de mourir : « Mon ami, je » ressemble au Sicambre Clovis : aujourd'hui que » mes rêves politiques se sont évanouis, je suis tenté » de brûler ce que j'ai adoré, et d'adorer ce que j'ai » brûlé. » A—r.

maréchal-de-camp. Ce fut vers cette époque, qu'à l'exemple de George, il accepta l'amnistie des républicains, et qu'il parut déposer les armes. Mais ne perdant pas de vue le but de toutes ses actions, le rétablissement de la monarchie, il continua secrètement à diriger l'organisation de ses troupes, à entretenir leur zèle; et ce fut ainsi que, dès le commencement de 1799, il fut en mesure de le faire éclater. Envoyé à cette époque à Londres, auprès de Monsieur, comte d'Artois, il pressa vivement des envois d'armes et d'argent; et dès qu'il les eut obtenus, il revint en Bretagne, où il s'empara de Saint-Brieuc dans les premiers jours de janvier, et y délivra les prisonniers royalistes. Cet exploit attira sur lui l'attention des républicains; ils l'environnèrent de forces nombreuses, et lui tendirent des embûches, dans l'une desquelles il fut tué, le 21 janvier 1800, près de Loudéac. M—dj.

MERCKEN (Lucrèce-Wilhelmine Van). *V.* Winter.

MERCKLIN (George-Abraham), médecin distingué, né à Weissembourg en Franconie, en 1644, mort à Nuremberg, le 19 avril 1702, a publié: I. *Tractatio medica de ortu et occasu transfusionis sanguinis*, 1679, in-8°. II. *Syllogé casuum medicinalium incantationi vulgò adscribi solitorum*, 1698, in-4°. III. *Josephi Pandolphini tractatus de ventositatis spinæ sævissimo morbo*, augmenté de notes et d'observations, 1674, in-12. IV. *Lindenius renovatus*, 1686, in 4°. (*V.* Linden). V. Plusieurs Traités de médecine, en allemand, et un grand nombre d'*Observations* physiques, dans les Mémoires de l'académie des Curieux de la nature, dont il était membre. — Son père, nommé aussi George-Abraham Mercklin ou Merckelin, né, en 1613, à Wintheim en Franconie, mort en 1684 (date indiquée sur son portrait), s'était fait connaître par quelques ouvrages de médecine, et par un jeu d'esprit qui a dû exiger plus de patience que de talent: *Memoria pacis, centum hexametris, quorum singuli annum illius restauratæ, 1679, per literas numerales computant*, in-4°. T—d.

MERCŒUR (Philippe-Emanuel de Lorraine, duc de), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, était fils de Nicolas, comte de Vaudemont, et de Jeanne de Savoie, sa seconde femme: il naquit à Nomeni, le 9 sept. 1558, se distingua dans sa jeunesse, par son habileté à monter à cheval et à manier la lance et l'épée, et trouva bientôt dans nos guerres civiles l'occasion de signaler son ardeur guerrière. Il épousa Marie, unique héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé peu de temps après gouverneur de la Bretagne. Trop adroit pour se déclarer ouvertement en faveur de la ligue, il se contenta de faire quelques incursions dans le Poitou, sous le prétexte d'y contenir les protestants. Après l'assassinat des Guises (1588), Henri III, craignant que le duc de Mercœur ne voulût venger leur mort, donna l'ordre de l'arrêter; mais averti par la reine Louise, sa sœur (*V.* Louise de Lorraine), il s'enfuit en Bretagne, et leva des troupes pour se défendre, dans le cas où il serait attaqué. Henri chercha à l'apaiser par de magnifiques promesses: mais le duc n'y eut point de confiance; et jugeant l'occasion favorable pour se rendre maître de la Bretagne, sur laquelle

il avait des droits par sa femme, il se déclara le chef de la ligue dans cette province, traita directement avec le roi d'Espagne, Philippe II, reprit Hennebon sur les royalistes, en 1590, et, l'année suivante, battit le duc de Montpensier, devant Craon. Ayant reçu les troupes qu'il attendait d'Espagne, il leur livra le port de Blavet, et continua la guerre avec différentes chances de fortune. Il consentit à signer une trêve avec Henri IV, en 1595; mais il ne se soumit qu'en 1598, lorsque tous les chefs de la ligue avaient déjà fait leur paix particulière avec le roi. Le mariage de sa fille unique avec le duc de Vendôme fut le prix d'une réconciliation que Henri IV ne crut pas pouvoir acheter trop chèrement. (*V.* César de Vendome). L'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs, lui offrit, en 1601, le commandement de son armée; il passa aussitôt en Hongrie, accompagné du comte de Chaligny son frère, et de quelques gentilshommes. Avec quinze cents hommes, il n'hésita pas d'attaquer Ibrahim, occupé au siége de Canischa, et l'obligea de livrer bataille : après avoir épuisé ses vivres et ses munitions, il opéra sa retraite, sous les yeux de soixante mille Turcs, qui ne purent ni l'arrêter, ni l'entamer. Il reprit, depuis, Albe Royale, et battit l'armée othomane, qui s'avançait au secours de cette place. Épuisé de fatigues, il revenait en France se reposer, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre maligne, dont il mourut à Nuremberg, le 19 février 1602. Ses restes furent transportés à Nanci, et placés dans l'église des Cordeliers. Ce fut saint François de Sales qui prononça l'*Oraison funèbre* du duc de Mercœur, à Notre-Dame de Paris. Bruslé de Montpleinchamp a publié une *Histoire* de ce prince, Cologne, 1689, 1697, in-12; elle est écrite avec beaucoup de diffusion; mais on y trouve quelques détails curieux. L'auteur a inséré, dans le quatrième livre, l'oraison funèbre qu'on vient de citer (*V.* Montpleinchamp). Le portrait du duc de Mercœur a été gravé par différents artistes; il fait partie des *Recueils* de Moncornet et d'Odieuvre. W—s.

MERCURIALE (Jérôme), en latin *Mercurialis*, célèbre médecin italien, naquit à Forli, le 30 septembre 1530, d'une famille distinguée. Après de solides études préliminaires, il alla suivre des cours de médecine à Bologne; et son application le rendit en peu de temps fort habile. Il reçut le bonnet de docteur dans l'université de Padoue. De retour à Forli, ses talents et les qualités éminentes de son esprit lui méritèrent l'estime générale de ses concitoyens, qui lui en donnèrent une preuve signalée, en l'envoyant à Rome, en 1562, pour traiter d'affaires importantes à la cour de Pie IV. Le cardinal Farnèse, frappé du mérite de Mercuriale, le sollicita instamment de se fixer dans la capitale du monde chrétien. Durant les sept années qu'il y passa, sauf quelques courtes absences (1), Mercuriale s'occupa de l'enseignement de la médecine, de la culture des lettres, et surtout de son traité de la gymnastique des anciens. Cet important ouvrage acquit une telle réputation à son auteur, que la république de Venise le nomma, en 1569, professeur dans l'université de Padoue. L'empereur

(1) En 1568, il accompagna ce cardinal en Sicile, et ils y recurent les derniers soupirs du savant Onuphre Panvinio, comme on l'apprend d'une lettre de Mercuriale, publiée par le P. Lagomarsini dans ses notes sur les Lettres de Poggiani, tom. IV, p. 93.

Maximilien II appela ce médecin à Vienne, en 1573, pour le consulter sur sa santé; il lui témoigna sa reconnaissance non-seulement par des présents considérables, mais encore en l'honorant du titre de chevalier, et de comte palatin. Après avoir professé pendant dix-huit ans à Padoue, Mercuriale fut appelé, en 1587, à Bologne, puis en 1599 à Pise, où il fut attiré par les généreuses propositions du grand-duc de Toscane; et il y parut, soit comme professeur, soit comme praticien, avec le même éclat que dans les autres universités. Quelques années après, il était retourné dans sa patrie, pour prendre quelque repos, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qu'il regarda lui-même comme incurable, et dont il mourut le 13 novembre 1606. Il avait dit à ses confrères qu'il portait deux pierres dans les reins; et cette prédiction fut vérifiée à l'ouverture de son corps, faite conformément au desir qu'il avait témoigné. Il fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir dans l'église de Saint-Mercurial, patron de sa ville natale. Les habitants de Forli, pour honorer la mémoire de leur illustre compatriote, lui élevèrent une statue, sur la place publique. Mercuriale a beaucoup écrit; mais tous ses ouvrages n'ont pas un égal mérite. Ceux qu'il chargea ses disciples de recueillir sous sa dictée, sont beaucoup moins soignés que ceux qu'il avait publiés lui-même : I. *Nomothesaurus, seu ratio lactandi infantes*, Padoue, 1552; livre très-rare, cité par Morgagni. II. *De arte gymnasticâ libri sex*, Venise, 1569, 1573, 1587, 1601, in-4°, fig.; Paris, 1577, in-4°; Amsterd., 1672, in-4°., avec figures de Coriolan; ouvrage savant, composé à l'aide des monuments de l'antiquité et des livres tant imprimés que manuscrits, renfermés dans les riches bibliothèques de Rome : on y trouve des recherches curieuses sur les gymnases des anciens; sur toutes les espèces d'exercices et de jeux auxquels ils se livraient; sur leurs effets tant en maladie qu'en santé, etc. On a reproché à Mercuriale de n'avoir point parlé de la gymnastique des modernes; mais son livre étant spécialement consacré à celle des anciens, le reproche tombe de lui-même. On peut avec plus de justice le blâmer d'avoir poussé sa passion pour l'antiquité jusqu'à condamner l'exercice du cheval. En cela, il a suivi l'autorité d'Hippocrate, qui, en parlant des Scythes, avait observé que ce peuple, fort adonné à l'équitation, était sujet à certaines maladies provenant surtout de cet exercice. Mais il en serait de même aujourd'hui, si, comme les anciens, nous étions privés du secours des étriers, qui ne sont guère connus que depuis sept à huit siècles. III. *Variarum lectionum libri quatuor : Alexandri Trallian de lumbricis epistola, ejusdem Mercurialis operâ, græcè et latinè nunc primùm edita*, Venise, 1571, 1588, 1599, 1601, in-4°; Bâle, 1576, in-8°; Paris, 1585, in-8°.; l'édition de Bâle est augmentée d'un cinquième livre; celle de Paris, et celle de Venise, de 1588, et suivantes, d'un sixième livre. Ces mélanges, que Mercuriale prit soin de publier lui-même, prouvent une solide érudition, et une connaissance aprofondie de tous les écrivains grecs et latins. On y trouve une foule de corrections, d'explications, d'interprétations de passages obscurs ou altérés dans les ouvrages de cent vingt-deux auteurs, médecins, phi-

losophes, poètes, historiens de l'antiquité. IV. *Repugnantia, quâ pro Galeno strenuè pugnatur*, Venise, 1572, in-4°., avec la *Réfutation* par Guilandini. V. *De morbis cutaneis libri duo, et de omnibus corporis humani excrementis libri tres*, Venise, 1572, 1585, 1601, 1625, in-4°.; Bâle, 1577, in-8°. Cet ouvrage, publié par Paul Ricardi, d'après les leçons orales de Mercuriale, ne contient guère que la doctrine des anciens. VI. *De pestilentiâ in universum, præsertim verò de Venetâ et Patavinâ*, Venise, 1577, in-4°.; Padoue, 1580, in-4°.; Leyde, 1601, in-4°. Ce sont des leçons recueillies à Padoue, en 1573, par Jérôme Zacchi. La peste s'étant déclarée à Venise en 1576, Mercuriale fut appelé avec Capivacci, pour s'opposer à ce fléau; mais la présence de ces deux médecins n'ayant pas empêché la maladie d'exercer de grands ravages, on fit courir le bruit qu'ils en avaient méconnu le caractère, et s'étaient soustraits par la fuite à la fureur des citoyens: mais si l'on fait attention que Mercuriale ne quitta les états vénitiens que onze ans après la peste, on regardera cette assertion comme dénuée de probabilité (Tiraboschi, vol. VII). VII. *Tractatus de maculis pestiferis et de hydrophobiâ*, Padoue, 1580, in-4°.; Venise, 1601, in-4°. VIII. *De morbis muliebribus prælectiones*, Bâle, 1582, in-8°., par les soins de Gaspar Bauhin; Venise, 1601, 1608, in-4°.; ces deux dernières éditions augmentées par Mich. Columbo. IX. *De morbis puerorum*, Venise, 1583, in-4°., par les soins de Jean Chroszczsieyoroski; ibid., 1615, in-4°.; Francfort, 1584, in-8°.; ouvrage peu solide, trop servile pour les anciens, et sans critique, qui a été traduit en allemand, par P. Uffenbach, Francfort, 1605, in-fol. X. *Censura et dispositio operum Hippocratis*, Venise, 1583, in-4°.; Francfort, 1585, in-8°.: c'est une sorte de préparation à une nouvelle édition des Œuvres d'Hippocrate, dans la division desquelles l'auteur s'est montré assez judicieux, quoiqu'on puisse lui reprocher parfois trop de hardiesse dans ses conjectures. XI. *De venenis et morbis venenosis*, par les soins d'Alb. Schlegel, Francfort, 1584, in-8°.; Bâle, 1588, in-8°.; Venise, 1601, in-4°.: ouvrage peu digne de la réputation de Mercuriale. XII. *De decoratione liber, acced. de varicibus et de reficiendo naso*, Venise, 1585, avec le traité des maladies cutanées; ibid., 1601, 1625, in-4°.; par les soins de Jules Mancini, Francfort, 1587, in-8°. XIII. *Consultationes, et responsa medicinalia*, tome I, Venise, 1587, in-fol., tom. II, 1590, t. III, 1597, publiés par Mich. Columbo; tom. IV, 1604, par Guil. Athenio: les quatre tomes réunis par Mondino, Venise, 1620-1624, in-fol. XIV. *Hippocratis opera, græcè et latinè*, Venise, 1588, in-fol. Mercuriale divise les ouvrages d'Hippocrate en quatre classes, dont la première renferme les écrits authentiques de ce grand homme; la seconde ceux qui sont également de lui, mais qui ont été publiés par ses fils; la troisième comprend les livres appartenant à ces derniers, et où l'on retrouve la doctrine paternelle; enfin dans la quatrième classe sont rangés les écrits supposés. Mercuriale s'est montré, sinon exempt d'arbitraire, au moins profond philologue dans ce travail important, pour lequel il mit à contribution les manuscrits du Vatican. XV. *Trac-*

tatus de compositione medicamentorum ; de morbis oculorum et aurium, Venise, 1590, 1601, in-4°.; Francfort, 1591, 1601, in-8°.; ouvrage publié par Columbus. XVI. *Commentarii eruditissimi in Hippocratis prognostica, prorrhetica et historias epidemicas ; accedunt tractatus de hominis generatione, aquâ et vino, et balneis Pisanis.* Cette collection, qui porte aussi le titre de *Prælectiones Pisanæ*, a été mise au jour par Marc Cornacchini, Venise, 1597, in-fol.; Francfort, 1602, in-fol. XVII. *Medicina practica*, par les soins de Pierre de Spina, Francfort, 1601 (1), 1602, in-fol.; Lyon, 1618, 1623, in-4°.; Venise, 1627, in-fol.: cette dernière édition, la plus complète, est de Guil. Athenio. Ce traité, que Mercuriale dicta, en 1586, à ses élèves, se ressent beaucoup de la doctrine des intempéries de Galien : les préceptes relatifs au traitement de la syphilis, sont assez rationnels ; l'auteur avait l'espoir que ce fléau serait un jour détruit. XVIII. *In omnes Hippocratis aphorismos prælectiones Patavinæ, in quibus obscuriores loci elucidantur et problemata enodantur*, édition de Maximilien Mercuriale, fils de Jérôme. Bologne, 1619, in-fol.; Forli, 1625, in-fol.; Lyon, 1631, in-4°. XIX. *In secundum librum epidemicorum Hippocratis prælectiones Bononienses*, Forli, 1626, in-fol. XX. *Opuscula aurea et selectiora*, Venise, 1644, in-fol. Nous passons sous silence quelques ouvrages posthumes de peu d'intérêt; on peut, pour plus de détails, consulter Tiraboschi (*Storia della letter. ital.*, VII, 2, 66), et Bœrner (*De vitâ, moribus, meritis et scriptis Mercurialis*, Brunswick, 1751, in-4°.). R—D—N.

MERCURIO (Jérôme), né à Rome dans le seizième siècle, étudia la médecine à Bologne, en 1568, et fréquenta ensuite les cours de l'université de Padoue. Il résolut tout-à-coup de s'éloigner du monde, et prit l'habit de Saint-Dominique à Milan. Il s'appliqua pendant quelques mois à la théologie, et fut renvoyé par ses supérieurs à Padoue, pour y suivre les leçons de cette science et y recevoir ses degrés ; mais son ancien goût pour la médecine ne tarda pas à se réveiller ; et les succès qu'il obtint dans le traitement de différentes maladies le déterminèrent à renoncer à la théologie pour s'appliquer entièrement à l'art de guérir. Bientôt il se vit prôné par les plus grands seigneurs, dénigré par les médecins, et tourmenté par ses supérieurs qui lui reprochaient ses infractions continuelles à la règle. Il se repentit alors d'avoir pris des engagements qui étaient au-dessus de ses forces ; et s'étant échappé de son couvent, il suivit en France, comme médecin, Jérôme Lodrone, commandant des troupes allemandes, sous les ordres d'Anne de Joyeuse : il avait quitté son nom de Jérôme pour prendre celui de Scipion, sous lequel il parcourut la plus grande partie de l'Europe. De retour en Italie, après en avoir visité les principales villes, il s'établit à Peschiera, où il acquit en peu de temps, par l'exercice de son art, une somme assez considérable, avec laquelle il se proposait d'acheter un domaine sur les bords du lac de Garda, où il achèverait tranquillement une vie très-agitée : mais tourmenté par l'idée d'avoir rompu ses

(1) Le titre de l'édition de 1601, que nous avons sous les yeux, porte : *Libri*, etc., *post obitum auctoris in lucem editi*. C'est une grave erreur, puisque Mercuriale ne mourut qu'en 1606.

vœux et trahi ses serments, il reprit l'habit de Saint-Dominique, en 1601, et se soumit à la pénitence qu'on voulut lui imposer pour le scandale qu'il avait donné. Il continua cependant de pratiquer son art avec la permission de ses supérieurs, et termina ses jours en 1615, à Rome, suivant Mandosio, ou, selon d'autres, à Venise, ou à Milan. M. Portal traite Mercurio comme un charlatan; et on ne peut pas dire qu'il ait tout-à-fait tort. (1) Parmi les ouvrages que ce moine-médecin a composés, et dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque* des PP. Échard et Quetif, tom. II, p. 399, et suiv., on ne citera que les suivants : I. La *Comare o Raccoglitrice*, Venise, 1601, in-4°. Éloy en cite huit éditions italiennes, dont la dernière est de 1676 (Voy. le *Dict. de médecine*). Cet ouvrage, qui traite des accouchements, a été traduit en allemand par Godefroi Velschius; il est écrit avec une diffusion insupportable : on y retrouve toutes les erreurs des anciens, dont l'auteur se montre le partisan le plus aveugle. Il recommande, dans les accouchements difficiles, l'usage des crochets, et des instruments que les sages praticiens n'emploient jamais qu'à la dernière extrémité. Ce qu'il y a de mieux dans ce livre, c'est ce que l'auteur dit de l'opération césarienne, dont il rapporte plusieurs exemples heureux. II. *De gli errori popolari d'Italia, libri VII*, Vérone, 1645, in-4°. Il y traite particulièrement des erreurs en médecine; et cet ouvrage peut, dit-on, être également utile aux médecins et aux ecclésiastiques. W—s.

MERCY (François de), l'un des plus grands généraux de son temps, était né à Longwy, en Lorraine, d'une famille sans illustration; il embrassa jeune encore le métier des armes, entra au service de l'électeur de Bavière, et dut à ses talents son élévation au grade de général. Il se signala dans les guerres d'Allemagne, prit, en 1643, Rotweil et Uberlingen; et, l'année suivante, s'empara de Fribourg, regardée alors comme place très-importante. Il couvrit cette ville par un camp retranché, que protégeaient deux éminences; et cette position semblait inexpugnable. Le grand Condé osa cependant l'attaquer avec des forces inférieures; le combat dura trois jours, et fut indécis (*V.* Condé, IX, 393). Cependant Mercy crut devoir abandonner son camp; et poursuivi par Turenne, il opera sa retraite avec tant d'habileté que sa réputation ne souffrit point de cet échec. En 1645, il profite d'une faute de Turenne, la seule que ce grand capitaine ait jamais pu se reprocher (*V.* Turenne), et le battit, le 5 mai, à Marienthal; mais Condé ayant rejoint l'armée, contre l'avis du conseil, attaque Mercy, le 3 août, dans les plaines de Nortlingue. L'affaire fut très-meurtrière. Mercy, couvert de blessures, mourut le lendemain, et fut enterré près du champ de bataille. On grava sur sa tombe, cette épitaphe : *Sta viator, heroëm calcas* (Arrête, passant, tu foules un héros). J.-J. Rousseau critique avec raison cette épitaphe dans le IVe. livre de l'*Emile*; car ces mots pompeux disent moins que n'aurait fait le simple nom d'une de ses victoires (*Voy.* Guébriant, XIX, 8). W—s.

MERCY (Florimond-Claude de), petit-fils du précédent, et non moins célèbre par sa valeur et ses talents militaires, était né dans la Lorraine

(1) Voy. l'*Histoire de l'anatomie*, par M. Portal, tom. II, p. 256 et suiv.

en 1666. Après avoir terminé ses études, il alla, en 1682, offrir ses services à l'empereur Léopold, et se signala comme volontaire à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs. Il obtint ensuite une lieutenance dans un régiment de cuirassiers, et fit toutes les campagnes de la guerre de Hongrie. Les preuves de courage qu'il avait données en différentes rencontres, et notamment à la bataille de Zenta (1697), lui méritèrent le grade de major. Envoyé en Italie, en 1701, il mit en fuite, avec trois cents hommes seulement, six escadrons de cavalerie près de Borgoforte; mais le lendemain il tomba dans une embuscade, et fut fait prisonnier: il éprouva le même malheur à la surprise de Crémone, en 1702 (*V.* Eugène et Villeroi). Dès qu'il fut échangé, il eut un régiment de cavalerie qu'il conduisit sur le Rhin; et il se signala à la bataille de Friedlingen, où il eut un cheval tué sous lui. Élevé au grade de feld-major-général, il emporta, en 1705, les lignes de Pfaffenhoven, et obligea les Français à se retirer sous le canon de Strasbourg. L'année suivante il jeta des troupes et fit entrer des provisions dans Landau, déjà cerné, et couvrit si bien cette place qu'on n'osa pas en commencer le siége. En 1709, il pénétra en Alsace, au moyen d'un pont qu'il établit à Neubourg, et attaqua le comte, depuis maréchal du Bourg, retranché à Rumenheim; mais il fut battu complètement, et obligé de faire sa retraite avec une telle précipitation, qu'un grand nombre de ses soldats se noyèrent dans le Rhin. C'est à cette occasion que Voltaire a dit: « Je ne sais par quelle fatalité ceux » qui ont porté le nom de Mercy » ont toujours été aussi malheu- » reux qu'estimés (*Siècle de Louis XIV*, ch. 22). Mercy, en effet, malgré ce revers, fut nommé feld-maréchal, et employé dans la guerre qui recommença en 1716 contre les Turcs. Il contribua beaucoup au succès de la bataille de Peterwaradin, força les Turcs à s'éloigner de Temeswar, et leur enleva plusieurs villes. Il se distingua, l'année suivante, à la bataille de Belgrade, et fut chargé de mettre le pays à l'abri de nouvelles invasions. Il fut nommé, en 1719, commandant-général de la Sicile, et se rendit maître, en arrivant, de l'île de Lipari, marcha tout de suite au-devant du marquis de Lede, de peur que ce général ne reçût des renforts, et le 29 juin fut blessé à la bataille de Villafranca, qu'il gagna réellement, puisque le général Zumjungen, qui le remplaça momentanément, put resserrer aussitôt les Espagnols dans Messine, au point de les obliger d'accepter une capitulation, que Mercy, déjà rétabli, eut l'honneur de signer. Il s'empara ensuite de Palerme, et soumit ainsi la Sicile à l'empereur. Cette expédition lui fit beaucoup d'honneur; et lors de la reprise des hostilités, en 1734, il fut nommé général en chef des troupes impériales en Italie. Il passa le Pô, le 1er. mai 1734, et s'avança dans le duché de Parme: ce devait être là le terme de ses exploits et de son honorable carrière. Il commandait l'attaque du village de Croisetta, le 29 juin: s'étant porté en avant pour donner quelques ordres, il fut renversé d'un coup de mousquet, au moment où l'action allait s'engager; son corps fut rapporté à Reggio, où il est enterré. La terre de Mercy, en Lorraine, avait été érigée pour lui en comté, le 29 avril 1720. Comme il n'avait pas d'enfants, il avait adop-

té Antoine, comte d'Argenteau, son parent, qui prit son nom et ses armes, et fut son héritier. — Ce dernier, après s'être signalé au service d'Autriche, en Hongrie, en Bavière, en Alsace, et, de 1746 à 1748, dans les Pays-Bas, reçut, en 1753, le titre de général feld-zeugmeistre, et mourut commandant-général de l'Esclavonie, à Essek, en janvier 1767. W—s.

MÉRÉ (GEORGE BROSSIN, chevalier DE), d'une ancienne famille du Poitou, naquit au commencement du dix-septième siècle. Les circonstances de sa vie sont peu connues; on sait seulement qu'après avoir fait quelques campagnes sur mer et sur terre en qualité de volontaire, il se consacra tout entier à la société et au commerce des lettres. Il était lié avec la plupart des beaux-esprits de son temps : Ménage lui a dédié ses *Observations sur la langue française;* Pascal le consultait sur des questions relatives aux sciences exactes, et Balzac goûtait son entretien. Ces avantages, que sa vanité ne manquait pas d'exagérer, lui persuadèrent qu'il était le meilleur juge du goût et des belles manières du monde: il s'érigea en arbitre des bienséances et du *bon air.* Il prétendait que l'amour des lois et de la patrie prouvaient un esprit mal fait dans Caton, et un esprit étroit dans Scipion; que César était le plus honnête homme de Rome; il comparait Auguste à Néron, etc. Admis dans quelques cercles, et particulièrement chez la duchesse de Lesdiguières et chez la maréchale de Clérambault, ses décisions y étaient reçues comme des arrêts souverains. Mlle. d'Aubigné, à son entrée dans le monde, choisit pour son guide le chevalier de Méré, qui la nommait *la jeune Indienne.* « Vous voulez, écrivait-il à Mme. » de Lesdiguières, que je vous parle » de cette jeune Indienne, que vous » appelez mon écolière; et je vous » dirai, Madame, que c'est une des » personnes que je connais qui mé- » rite autant qu'on lui donne de bon- » nes leçons. » (*V.* MAINTENON). Le maître ne fut pas insensible aux grâces de son élève; et l'on voit dans plusieurs lettres écrites par le chevalier à Mlle. d'Aubigné (1), qu'il tâcha d'obtenir l'aveu de sentiments qu'il éprouvait sans avoir réussi à les inspirer. Dans une autre lettre adressée à madame de Maintenon, à une époque très rapprochée de son mariage avec Louis XIV, le chevalier rappelle à sa mémoire les circonstances de sa première éducation: « Je pense avoir été le premier qui » vous ai donné de bonnes leçons; et » je puis dire, sans vous flatter, que » jamais enfance ne m'a paru plus » aimable que la vôtre, tant pour les » charmes de votre personne, que » pour avoir le meilleur cœur du » monde, et l'esprit le plus éclairé. » Je me souviens que je vous instrui- » sais à vous rendre aimable, et que » dès-lors vous ne l'étiez que trop pour » moi; de sorte que si l'on ne vous » regardait aujourd'hui comme une » dame parfaitement accomplie, il » ne s'en faudrait prendre qu'à moi, » si ce n'était peut-être que la cour » ne vous eût gâtée..... Ne dirait- » on pas, continue-t-il, que je vous » veux disposer à recevoir les services » d'un galant homme; mais je n'en » sache point de si digne de vous » que moi, et je sais bien que si la » fantaisie de me prendre vous était » venue, je me laisserais vaincre, et » je vous aimerais toujours. » Mme.

(1) Elles ont été publiées par La Beaumelle, parmi celles de Mme. de Maintenon.

de Maintenon, dont le naturel et le bon esprit n'avaient pu être altérés par l'affectation du chevalier, ne dut pas avoir beaucoup de peine à se défendre de ses offres ridicules. Devenu vieux, et forcé de fuir devant les nombreux créanciers dont il se plaint lui-même d'être quelquefois assiégé, Méré quitta la cour; et il alla terminer sa carrière dans une belle terre qu'il possédait en Poitou. Il y mourut au mois de janvier 1685. « J'appris, écrit Dangeau, la mort » du chevalier de Méré : c'était un » homme de beaucoup d'esprit, qui » avait fait des livres qui ne lui » faisaient pas beaucoup d'hon» neur (1). » Ce jugement d'un contemporain a été confirmé par l'oubli dans lequel sont tombés les écrits de Méré. Portant dans les lettres la roideur et la vanité qui souvent alors déparaient le caractère de l'homme de cour, ses écrits respirent l'affectation d'une dignité prétentieuse. Toujours en garde contre une expression vulgaire, il se recherche, il exténue sa pensée, et, comme on l'a dit judicieusement dans les *Fragments d'histoire et de littérature*, publiés à la Haye en 1706 : « Cet auteur, qu'on trouvait » si beau le moment précédent, dis» paraît, se cache, s'obscurcit, » s'enveloppe dans ses propres té» nèbres, en un mot devient inin» telligible le moment suivant. » Les ouvrages de Méré ne sont pourtant pas dépourvus de tout mérite; il écrit avec pureté: ses pensées sont généralement justes; mais il semble ne rien redouter autant que d'être entendu de tous ses lecteurs. On voit, dans une lettre qu'il écrit à Ménage, que ses amis avaient la franchise de lui reprocher ce défaut. « Vous me » mandez, lui dit-il, qu'on lut der» nièrement quelques-unes de mes » lettres dans une compagnie où vous » étiez; que la plupart en furent très» satisfaits, et qu'il y eut néanmoins » quelques gens qui dirent qu'elles » sont trop ajustées; qu'on n'y re» marque pas les moindres négli» gences, même dans celles que » j'écris à des procureurs; qu'il pa» raît assez, par ce soin, que je me » voudrais toujours faire admirer. » (1) On a du chevalier de Méré : *Les Conversations du M. D. C. et du C. D. M.* (*du maréchal de Clérambault et du chevalier de Méré*), Paris, 1669, in-12. Cette production est ce qu'il a fait de mieux; il en parut, en 1671, une seconde édition, augmentée d'un *Discours sur la justesse*. C'est une critique de quelques passages des Lettres de Voiture; on y voit des remarques faites avec trop de recherche, mais souvent judicieuses. Madame de Sévigné aimait trop le naturel pour goûter cet écrivain; aussi mandait-elle à sa fille, le 24 nov. 1679, à l'occasion de ce dernier ouvrage : « Corbinelli abandonne le chevalier » de Méré et son *chien* de style, et » la ridicule critique qu'il fait, en

(1) Page 12 (23 janvier 1685) des *Articles inédits, extraits des Mémoires de Dangeau*, publiés à la suite de l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, *par M. Lemontey*, 1818, in-8°.

(1) Méré était instruit dans les mathématiques : il se vante d'y avoir découvert des choses qui avaient échappé aux anciens, et qui étonnèrent les savants. (*V.* Bayle, art. *Zenon*, note D.) Il était versé dans la langue et la littérature grecque, latine et italienne; il traduisit plusieurs morceaux de l'espagnol, et des fragments de Démosthène pour la duchesse de Lesdiguières. Il trouvait dans Démosthène et Cicéron moins de beautés que de choses de *pauvais air*. L'Enéide lui paraissait mortellement ennuyeuse et mal conçue; et il s'appuyait, à cet égard, de la conformité d'opinion de Balzac. N'entaginus lui paraissait plus savant que Scaliger. Sa philosophie était aussi étrange que sa critique. Il soutenait qu'un homme de cœur devait s'attacher moins à la cause la plus juste qu'au parti le plus abandonné. F—T.

» collet-monté, d'un esprit libre, ba-» din et charmant comme Voiture. » Tant pis pour ceux qui ne l'enten-» dent pas. » Méré a encore publié plusieurs *Discours*, l'un *de l'esprit*, l'autre *de la conversation*, et un troisième, les *Agréments*; enfin des *Lettres* à diverses personnes, dont les dates sont omises. On trouve, dans ces Lettres, le conte de la Matrone d'Éphèse, qu'il est curieux de rapprocher de la narration de Saint-Évremont, sur le même sujet, pour apprécier la manière différente de ces deux beaux-esprits de cour. Tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre des *Œuvres du chevalier de Méré*, Amsterdam, 1692, 2 vol. petit in-8°. Dreux du Radier dit qu'on lui attribue des *Réflexions*, *Sentences, et Réflexions morales et politiques*, Paris, 1687, in-12. L'abbé Nadal a donné, en 1700, un volume réimprimé à la Haye en 1701, qui contient deux discours *Sur la vraie honnêteté*, un discours *De l'éloquence et de l'entretien*, un autre *De la délicatesse dans les choses et dans l'expression*; enfin deux discours *Sur le commerce du monde*. Le *Menagiana* attribue ces œuvres posthumes à M. de Plassac-Méré, frère aîné du chevalier. C'est une inexactitude : on reconnaît le style du chevalier dans ces divers ouvrages, inférieurs aux premiers, et que sans doute il ne destinait pas à l'impression (1). D'ailleurs le chevalier de Méré fut d'abord connu dans le monde sous le nom de Plassac, ainsi que nous l'apprend Dreux du Radier, dans sa Bibliothèque des auteurs du Poitou. M—É.

MERI. *Voyez* MÉRY.

MERGEY (JEAN DE), fils de Nicolas de Mergey, sieur de Haraumaisnil, et de Catherine fille naturelle de la maison de Dinteville, naquit en 1536, à Sauvage-Mesnil, village de Champagne, dont son père était seigneur, et fut envoyé au collége à l'âge de huit ans. On l'en retira, deux ans après, pour le faire entrer à l'abbaye de Monstier-en-Der, où il ne resta que peu de temps, ne voulant pas être moine, quoique sa mère l'eût fort desiré. Il fut placé ensuite près de Jean de Dinteville, bailli de Troyes, son parent, qui soigna son éducation, jusqu'alors assez négligée. Le bailli s'attacha à cet enfant et, le voyant en âge d'entrer au service, le confia à son frère, nommé Deschenetz, capitaine de cinquante hommes d'armes. Mergey suivit son maître dans plusieurs expéditions. La première fois qu'il se trouva dans un combat, il tua de sa main un cavalier bourguignon; mais n'ayant pu retirer son javelot de la blessure, il eut peur d'être foueté pour l'avoir perdu, et pria un officier, témoin de sa conduite, de l'aider à obtenir son pardon. Loin d'être châtié comme il le craignait, il reçut beaucoup d'éloges et d'encouragements. Deschenetz lui fit présent d'un bon cheval, lui compta trente écus, et l'adressa au comte de la Rochefoucauld, lieutenant de la compagnie du duc de Lorraine, qui l'accueillit avec bonté, et se chargea de son avancement. Mergey accompagna son nouveau maître en Picardie, et assista à la bataille de Saint-Quentin (1557), où ils furent faits prisonniers tous les deux. Il resta enfermé dix-huit mois, dans différents châteaux-forts, et ne

(1) L'abbé Nadal, qui tenait le manuscrit qu'il a publié, des mains de la marquise de Sevret, belle-sœur de Méré, n'eût pas fait honneur à ce dernier des ouvrages de son aîné, si l'assertion du *Menagiana* avait quelque fondement. D'ailleurs, Méré dans ses lettres parle de sa sœur, avec laquelle il vécut dans la plus grande union, et il ne rappelle son frère nulle part. F—T.

rentra en France qu'avec le comte de la Rochefoucauld, qui paya sa rançon. Il ne tarda pas d'aller le rejoindre dans l'Angoumois; et y ayant fait connaissance avec une demoiselle vertueuse autant que belle, il l'épousa avec la permission de son protecteur. Les troubles qui éclatèrent bientôt après, ayant obligé la Rochefoucauld à se rendre à l'armée des protestants devant Orléans, Mergey n'hésita pas à le suivre; il prit part à la bataille de Dreux (1562), où il se conduisit avec beaucoup de sang-froid. Un procès qu'il eut à soutenir contre la comtesse de la Rochefoucauld, qui s'était emparée de deux de ses terres, le décida à se séparer du comte; mais ce seigneur ne laissait pas de le bien traiter, et quand il le rencontrait: « Mergey, lui disait-il, encore que vous ne soyez pas à moi, vous êtes toutefois toujours à moi. » Il courut de grands dangers à la bataille de Moncontour; et il n'échappa que par miracle au massacre de la Saint-Barthélemi. Il avait suivi le comte de la Rochefoucauld à Paris, mais se trouvait logé par hasard dans la maison où étaient les équipages de la princesse de Condé; les assassins ne comptant y trouver personne, ne jugèrent pas à-propos d'y entrer. La Rochefoucauld ayant péri dans cette fatale journée, Mergey s'attacha au comte de Marsillac, son fils, tué au combat de Saint-Yriex en 1597. Mergey, dégoûté de la vie aventureuse qu'il avait menée jusqu'alors, se retira dans la terre de Saint-Amand en Angoumois, où il se livra tout entier à l'éducation de ses enfants. Ce fut pour leur instruction qu'il rédigea les *Mémoires* qu'il a datés du trois septembre 1613; il était alors âgé de soixante et dix-sept ans. En les terminant, il demande grâce pour le style: « Car je ne suis, ni historien, » ni rhétoricien; je suis un pauvre » gentilhomme champenois qui n'ai » jamais fait grande dépense au col- » lége, encore que j'aie toujours aimé » la lecture des livres. » Les *Mémoires* de Mergey sont intéressants: il ne rapporte que les faits dont il a été le témoin, ou qu'il tient de bonne source; et il y règne une franchise, un air de bonne foi qui gagne la confiance. Nicol. Camusat les a publiés le premier, à la suite de ses *Mélanges historiques* (Troyes, 1619, in-8°.); et on les a insérés dans le tom. XLI de la collection des *Mémoires particuliers relatifs à l'Hist. de France*. W—s.

MERI. *V.* MERY.

MÉRIAN (MATHIEU), célèbre graveur, fils de Walther Mérian, magistrat à Bâle, naquit dans cette ville, en 1593. Dietrich Meyer, graveur à Zurich, fut son maître. Après quatre ans de séjour chez lui, il fut appelé à Nanci, pour y graver à l'eau-forte les *Obsèques* du duc Henri II, d'après Cl. de la Ruelle. Il alla ensuite à Paris, et s'y lia d'amitié avec Jacques Callot. Les deux artistes se communiquèrent leurs projets, leurs ouvrages, et, pour ainsi dire, leurs talents. Quelques années après, Mérian revint dans sa patrie; il voyagea en Allemagne, travailla à Stuttgard, et ensuite à Francfort, où il s'associa aux travaux de Jean-Théodore de Bry, dont il épousa la fille. De retour à Bâle, il donna une grande quantité de paysages des plus riantes contrées de l'Allemagne, gravés à l'eau-forte, ainsi que des parties de chasse d'après Tempesta, qu'il a surpassé dans la gravure. Enfin, cédant aux sollicitations de son beau-père, il s'établit définitivement à Francfort. C'est là qu'il publia di-

vers recueils et collections ornées d'estampes : la *Topographie de Zeiler*, en 27 vol. in-folio ; les premiers volumes du *Theatrum Europæum ; l'Archontologia cosmica de* Gottfried, 1636 ; l'*Itinerarium Italiæ*, 1643 ; le *Florilegium plantarum*, 1641 ; les *Quatre monarchies de* Gottfried ; la *Sainte-Ecriture ;* la *Danse des morts*, copiée sur celle de Bâle, et augmentée par lui, ainsi que nombre d'autres ouvrages moins étendus. Il mourut aux eaux de Schwalbach, en 1651. Mérian a surpassé tous les graveurs à l'eau-forte, par la quantité, la variété et la beauté de ses ouvrages, parmi lesquels sans doute il faut distinguer ce qui appartient à lui-même, de ce qui a été composé par d'autres sous son nom. — Mérian (Mathieu), fils du précédent, naquit à Bâle, en 1621. Son génie, les leçons de son père, celles de Joachim de Sandrart, de Van-Dyck, de Rubens, de Jordans, de Vouet, de Lesueur, de Sacchi, de Charles Maratti, etc., le perfectionnèrent dans l'art de la peinture. Sandrart fut son maître ; les autres furent ses amis dans les voyages qu'il fit en Angleterre, en France, en Italie, et dans les Pays-Bas. Van-Dyck devint cependant son modèle favori, surtout dans les portraits, genre auquel il s'appliqua particulièrement. Il s'établit d'abord à Nuremberg, et ensuite à Francfort, où il travailla pour l'empereur, ainsi que pour les électeurs et princes de l'Allemagne, qui tous le payèrent richement, et le comblèrent de présents. Il soignait en même temps le commerce de librairie de son père, et il continua la collection du *Theatrum Europæum*. Le grand-électeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller, et de son chargé d'affaires à Francfort ; le margrave de Baden-Dourlach le fit son conseiller aulique. Il mourut en 1687. Parmi l'immense quantité de ses ouvrages, on admire son *Artemisia*, et le portrait du comte Pierre Serini, décapité en 1671 ; l'on prétend même que ce dernier ouvrage égale ce que Rubens et Rembrandt ont fait de mieux. (*V.* de Bry, VI, 184.) U—I.

Mérian (Marie-Sibylle), sœur du précédent, naquit à Francfort, en 1647. Sa mère, après la mort de Mathieu Mérian, s'était remariée à un peintre nommé Jacques Morell, qui donna beaucoup de soins à l'éducation et à l'instruction de la jeune Marie-Sibylle. Celle-ci, mise sous la direction d'Abraham Mignon, se perfectionna bientôt dans la miniature, ainsi que dans le dessin des fleurs et des insectes. Elle observa avec justesse et exactitude, les métamorphoses ou les changements successifs qu'éprouvent les papillons ; et dès-lors elle forma le plan de l'ouvrage qu'elle publia à Nuremberg, en 1679, et en 1683, sous ce titre : *Erucarum ortus, alimentum et paradoxa metamorphosis*, traduit en allemand, en français, etc. En 1665, elle épousa Jean-André Graf, peintre habile de Nuremberg, qui, au bout de quelques années de mariage, fut obligé de prendre la fuite, s'étant attiré de mauvaises affaires. C'est pour cette raison que Marie-Sibylle garda son nom de Mérian. Elle mania l'aiguille avec non moins de perfection que le pinceau ; ses broderies approchaient beaucoup de la peinture. Pour encourager son sexe dans ce genre de travail, elle publia son *Nouveau livre de fleurs*. Après un séjour de quatorze ans à Nuremberg, elle repassa, en 1684, avec son mari, à Francfort, où elle le quitta peu

de temps après avec ses deux filles, pour s'associer à la secte des Labbadistes, établie à Bosch, entre Franeker et Leuwarden. Elle étudia le beau cabinet d'insectes, que M. de Sommerdyck y avait ramassé : elle visita les cabinets d'histoire naturelle formés à Amsterdam; et son goût décidé pour ce genre d'études, lui inspira la résolution de passer à Surinam. Elle y fut accompagnée par l'une de ses filles, en 1699; et elle revint en 1701, chargée des plus beaux dessins d'insectes, de coquilles et de plantes de l'Amérique. Elle publia, en 1705, une partie de ses trésors, sous le titre de *Metamorphosis insectorum Surinamensium* (à Amsterdam, 60 planches in-fol.) Gaspar Commelin composa le texte d'après les papiers de l'auteur. Il y a des exemplaires coloriés par elle-même, et qui sont de la plus grande beauté. Pour continuer et compléter cet ouvrage, Jeanne-Hélène, sa fille aînée, passa, en 1702, une seconde fois à Surinam. Elle envoya ses mémoires et ses dessins à sa mère, qui voulait les publier, mais qui mourut le 13 janvier 1717. Dorothée-Marie-Henriette, sa fille cadette (1), fit paraître cet ouvrage en 2 vol., à Amsterdam, sous le titre d'*Histoire des insectes d'Europe et de Surinam*. Pour le détail des différentes éditions, il faut consulter le Manuel du libraire, par M. Brunet. Un nombre considérable de beaux dessins sur vélin, de Marie-Sibylle, se trouvent dans le Musée britannique, à Londres, dans les collections académiques à Pétersbourg, et dans différents cabinets, en Hollande et à Francfort. U—r.

(1) Cette dame, outre un talent remarquable pour la peinture, avait acquis une connaissance fort étendue de la langue hébraïque. La France lui offrait alors une rivale en ce genre de singularité (*V.* Elis.-Sophie Cheron, VIII, 339.)

MÉRIAN (Jean-Mathieu de), fils et petit-fils des deux Mathieu Mérian, fut peintre renommé et fort habile au pastel. Il soignait la librairie de son père avec un très-grand succès : l'électeur de Maïence le nomma son conseiller, et lui conféra des titres de noblesse. Il mourut à Francfort, en 1716, ne laissant qu'une fille, qui fut mariée au général suédois Rosander, lequel sut dissiper, en peu d'années, la très-grande fortune acquise par les travaux et les vertus des Mérian, pendant tout un siècle. U—r.

MÉRIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, naquit à Liechstall, au canton de Bâle, le 28 sept. 1723. Son père était Jean-Rodolphe Mérian, alors pasteur de Liechstall, plus tard pasteur de la cathédrale, et chef du clergé de la république. Après avoir appris les éléments de la grammaire dans la maison paternelle, il passa au collége de Bâle. Dès l'âge de quatorze ans (1737), il commença de fréquenter l'université; le premier essor du talent donna en lui des espérances bien justifiées depuis. Ses parents ne l'avaient pas encore forcé de choisir un état, et n'avaient pas, par conséquent, circonscrit et resserré ses études dans un champ trop étroit. Lui-même aimait déjà la science pour la science elle même; et il aurait cru la dégrader, ou se dégrader avec elle, s'il l'avait regardée comme un moyen d'existence ou d'élévation personnelle. Cependant l'instinct du talent, et un sentiment confus de ses forces, l'entraînaient de préférence à la philologie et à la métaphysique. L'heureux mélange de mémoire et d'imagination, de sagacité et de raison, qui formait son caractère intellectuel, devait le porter alternativement

vers l'antiquité, et vers le monde des abstractions. La philologie qu'on lui enseignait, analytique, solide et variée, valait beaucoup mieux que la philosophie de ses professeurs. Leibnitz et Locke avaient déjà écrit leurs ouvrages immortels ; mais à cette époque les révolutions de la philosophie, moins rapides dans leur marche, se propageaient plus lentement. La métaphysique de l'université de Bâle n'était encore qu'un cartésianisme mitigé. Cette doctrine ne pouvait pas convenir à un esprit de la trempe de Mérian ; et elle a probament contribué à lui inspirer de bonne heure de l'aversion pour toute espèce de dogmatisme. Malgré sa jeunesse, la voix publique, autant que son propre goût, le portait à l'enseignement. L'université lui offrait en perspective des chaires plus honorables que lucratives. Plusieurs d'entre elles étant devenues vacantes, il se mit sur les rangs quatre fois ; et quatre fois il fut repoussé (1). Sa famille, dégoûtée de ces essais malheureux, et désirant de le conserver au milieu d'elle, le pressa d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Il obéit à ses désirs, sans une vocation bien décidée ; et cédant aux vœux de son père, il subit les examens de candidat de la manière la plus distinguée. Bientôt après, il prêcha avec le plus grand succès, mais sans un plaisir bien vif : tout le monde était content de lui, mais il n'était pas content de lui-même ; et dans le secret de ses pensées, il rêvait un autre genre d'existence et de gloire. Ce fut vers ce temps qu'il fit un long séjour à Lausanne, dans la maison de Mme. de Savigny, où il prit l'habitude et le goût de parler le français ; ce qui devait avoir, sur sa vie entière, une influence décisive. De Lausanne, il revint à Bâle, puis à Amsterdam, où il fut instituteur dans la maison de M. Witte, échevin. En 1750, Maupertuis, président de l'académie de Berlin, auquel Bernoulli avait probablement fait connaître le mérite de Mérian, lui fit accepter une modique pension, et une place à cette académie. Arrivé à Berlin, il s'identifia pour la vie avec sa nouvelle patrie, et ne tarda pas à trouver l'occasion de prouver à Maupertuis combien il lui était attaché, en devenant son défenseur dans la fameuse querelle avec König, sur la découverte du principe de la moindre action : les déductions que Mérian, comme rapporteur de l'académie, écrivit dans cette cause, sont (abstraction faite du fond de la question) des chefs-d'œuvre de clarté et de dialectique ; et quelques factums contre König, où il repoussait ses personnalités, sont des modèles de plaisanterie. Membre de la classe de philosophie spéculative, il fut éminemment propre au genre de recherches et de travaux que lui imposa son devoir. Les nombreux mémoires qu'il a insérés dans le recueil de l'académie, furent dirigés d'abord contre la philosophie de Wolff, régnant alors en Allemagne ; il employa toute la force de la dialectique à ces attaques : tantôt il combattait les raisonnements de Wolff, d'une manière directe ; tantôt il se contentait d'établir une doctrine opposée à la sienne. Ici, il attaquait les conséquences par le principe, là, le principe par les conséquences : il montrait que les prétendus axiomes de cette philosophie avaient eux-mêmes besoin de preuves, ou, que les

(1) La loi de ces concours admettait le sort entre les candidats qui s'étaient tirés avec avantage des premières épreuves.

définitions qu'elle met en avant ne sont que des tautologies insignifiantes. Joignant toujours les armes d'une douce plaisanterie à celles d'une logique pressante, maniant les premières avec délicatesse et avec mesure, les autres avec modération et avec politesse, il contribua beaucoup à calmer les têtes échauffées, à faire baisser le ton aux sectaires, à rendre aux bons esprits le courage de l'opposition et de l'examen. Ses Mémoires, jusqu'à l'époque où, devenant directeur de la classe des belles-lettres, il passa dans cette classe, portent tous l'empreinte d'un esprit vraiment philosophique : les sujets en sont heureusement choisis ; ils tiennent aux questions les plus difficiles et les plus importantes de la métaphysique, ou à des matières intéressantes par leurs rapports avec nos devoirs ou nos plaisirs, avec la morale ou le goût. *L'apperception de notre propre existence ; l'existence des idées dans l'ame ; l'action, la puissance et la liberté ; le principe des indiscernables ; le premier principe de Leibnitz et celui de Locke, relativement à l'origine de nos idées ; le sens moral, le desir, le suicide, la durée et l'intensité du plaisir et de la peine, la métaphysique en général :* telles sont les matières abstraites et hautes, sur lesquelles la plume de Mérian s'est exercée. Il y suit toujours la méthode analytique, moins imposante que la méthode synthétique, et plus difficile pour l'auteur, plus facile pour ceux qui le lisent. Il n'ignorait pas que toute analyse suppose une synthèse, et que l'analyse doit finalement aboutir à une synthèse primitive ou à une thèse première, qui se refuse à toute décomposition ultérieure ; mais il croyait que la méthode analytique était le seul chemin qui pût y conduire, et qu'il serait absurde de prétendre partir du but même où l'on doit arriver. C'est dans le *moi* humain qu'il porte la sonde et le scalpel ; c'est l'ame qu'il interroge, et qui doit lui révéler l'ame et l'univers, et la vérité. Ses Mémoires de métaphysique n'offrent pas une marche bien rigoureuse, ni un ordre assez sévère : il se permet des rapprochements qui paraissent quelquefois éloignés de l'objet principal, des citations heureuses, des épisodes intéressants ; mais, pour être caché avec art, l'ordre n'en existe pas moins, et les détours de sa marche délassent l'esprit, sans lui laisser perdre de vue la véritable route. Le talent philosophique de Mérian ne s'est peut-être montré dans aucun de ses ouvrages avec plus d'éclat que dans ses dix mémoires sur le problème de Molyneux, qu'il fit en quelque sorte pour prendre congé de la philosophie spéculative, lorsqu'il était déjà placé dans la classe des belles-lettres ; ce sont des chefs-d'œuvre d'ordre, de clarté, de distribution, d'impartialité. La question de savoir si l'aveugle-né à qui l'on rendrait la vue, discernerait par la simple vue, le cube du carré qu'il aurait distingué auparavant par le toucher, est une des plus curieuses, et des plus piquantes dans l'histoire de la filiation de nos sensations et de nos idées. Il expose les idées de Molyneux lui-même, de Locke, de Condillac, de Bonnet, de Berkeley, sur cet objet important, avec une netteté de conception et de style, une impartialité et un esprit analytique, qui ne laissent rien à désirer. Quoique les observations psychologiques eussent pour lui un attrait particulier, et qu'il fût persuadé de l'impossibilité qu'il y a

pour la raison humaine de respirer hors de son atmosphère propre, il avait abordé, et même approfondi le grand problème auquel tous les autres vont se rattacher, celui de l'origine des idées, ou plutôt des premiers principes des connaissances humaines. Les deux principales solutions en ont été données, dans les temps anciens, par Platon et Aristote; dans les temps modernes, par Leibnitz et Locke. Mérian les avait sérieusement étudiées, et il les avait trouvées toutes deux sujètes à de grandes difficultés, et à des objections insolubles. Les *Essais sur l'entendement humain* de David Hume, le frappèrent au point, qu'il en fit une traduction, Amsterdam, 2 vol. in-12, 1758, avec des notes et une préface de Formey. Celui qui avait toujours incliné à une sorte de scepticisme métaphysique, se retrouvait dans Hume; mais il sentait bien que ce philosophe allait, dans ses conclusions, au-delà de ses prémisses, et qu'il n'était pas permis de nier toute espèce de réalités, par cela seul que nous ne pourrions les connaître. Dans la suite, son chant du cygne en fait de philosophie, fut un morceau sur les phénomènes, où, avec toute la fraîcheur de style, la vivacité dramatique d'un jeune homme, et la force d'un dialecticien rompu à des combats de ce genre, il prouva qu'on ne peut parler de phénomènes, qu'autant qu'on suppose une réalité, et que le *phénoménisme*, étendu à tout, et poussé aussi loin qu'il peut aller, porte son antidote et sa réfutation. Lorsque le système de Kant, qui menaçait de tout entraîner, parut, Mérian le jugea sainement; il prévit qu'il irait se joindre à tant d'autres systèmes qui, dans le monde des idées, brillent pour s'éteindre, et s'éteignent pour reparaître encore. Il connaissait trop bien ce monde pour ne pas prédire de nouvelles révolutions. Le dogmatisme, qui prétend tout démontrer, avait produit le scepticisme qui doute de tout; le scepticisme avait amené la philosophie *critique*, qui prétend circonscrire et limiter tout irrévocablement. Mérian prévit que la philosophie *critique* enfanterait de nouveau le dogmatisme le plus absolu. On ne voulait pas le croire; l'événement l'a justifié. Le vieux penseur, témoin de l'engouement et de l'espèce de fureur qui semblait avoir saisi tous les esprits, se rappelait qu'il avait déjà vu une fois en Allemagne, les symptômes de la même maladie, les mêmes effets de la fureur des systèmes, qu'il avait entendu le même langage, assisté aux mêmes scènes tragi-comiques: il en retraça toutes les circonstances, et fit un parallèle aussi ingénieux que frappant des destinées de la philosophie de Kant, et de celle de Wolff. Ce morceau est digne de Swift. Il cache une philosophie profonde sous le masque de la plaisanterie; on y trouve un mélange de sérieux et de comique, de réflexion et de gaîté, que les Anglais appellent *humour*. Mérian possédait à un degré éminent le don de s'égayer sur des objets sérieux. Depuis l'année 1770, où le roi l'enleva à la philosophie pour le faire directeur de la classe de belles-lettres, il fit encore quelques excursions dans la métaphysique; mais il ne s'attacha plus à cette science par devoir, et il entreprit des travaux d'un genre différent avec tant de bonheur et de succès qu'ils eussent pu faire oublier les services qu'il avait rendus à la philosophie si la trace en avait été moins profonde et moins fraîche. La méta-

physique ne lui avait pas fait négliger l'étude de la poésie : nourri de la lecture de tous les grands écrivains de la Grèce et de Rome, il préférait ces poètes à tous les autres. Sachant à fond l'italien et l'anglais, il associa toujours dans ses études, comme dans ses délassements, le Dante et Milton à Homère et à Virgile. *Comment les sciences influent-elles sur la poésie?* Cette question s'est probablement présentée à l'esprit de Mérian, à l'occasion de ces écrits faux et froids, dans lesquels quelques littérateurs, dépourvus d'imagination et de sensibilité, avaient prétendu prouver que la raison et la vérité philosophique étaient essentielles à la perfection de la poésie, et que les idées avaient plus de prix que les images et les formes. C'était méconnaître la poésie et la philosophie, dégrader l'une et paralyser l'autre. Ce paradoxe de l'impuissance et de l'amour-propre ne méritait pas une réfutation sérieuse. Cependant Mérian se proposa de démontrer, par toute l'histoire de la poésie, que les sujets tirés des sciences proprement dites, étaient des sujets ingrats ; et que les idées scientifiques, introduites dans la poésie, même par de grands maîtres, avaient nui à leur talent. Il ne fut peut-être jamais plus heureux qu'en composant cette partie de ses mémoires : puisant toujours dans les sources, et voulant se pénétrer de l'esprit et des beautés de chaque auteur, avant de hasarder ses jugements, il les lisait avec la plus scrupuleuse attention, réunissait les traits les plus caractéristiques, les images les plus saillantes, dans une sorte de mosaïque, soit pour accuser les sciences qui avaient décoloré certains tableaux, soit pour exalter le génie des poètes qui avaient triomphé de l'influence des sciences. Il travaillait de suite à ses mémoires sur les poètes : une fois seulement il interrompit ce travail pour traiter, en critique exercé, la question de savoir *si Homère a écrit ses poèmes?* De la solution de cette question dépendent d'autres questions intéressantes sur l'origine des poèmes d'Homère, leurs premières formes, et les métamorphoses qu'ils ont subies. Il se décida pour la négative, et l'appuya de tout ce que l'histoire, l'analogie et l'art conjectural peuvent fournir de preuves. Wolff, dans ses prolégomènes, lui rend une pleine justice, et convient qu'il s'est rencontré avec lui sur un grand nombre de points. Tous les écrits de Mérian, dont nous avons parlé, se trouvent épars dans les Mémoires de l'académie de Berlin, dont ils font un des plus beaux ornements ; mais on peut déplorer qu'il n'ait pas voulu en faire lui-même la collection. Il attachait beaucoup de prix à la perfection de son travail, et très-peu à la renommée. Traitant les ouvrages des autres avec trop de respect, et les siens avec beaucoup d'irrévérence, il pensait si modestement de lui-même, que deux fois seulement il se produisit aux yeux du public, sans que ses devoirs d'académicien l'y obligeassent : il n'a publié en effet, séparément, que deux écrits qui ont été distingués dans la foule des brochures. Lambert, un des génies les plus étonnants du dix-huitième siècle, avait déposé, dans ses Lettres cosmologiques, des idées grandes, magnifiques, neuves, sur l'étendue de l'univers sensible, l'enchaînement et l'harmonie des mondes, le nombre et la destination des étoiles fixes et des comètes. On peut dire qu'il avait agrandi toutes les proportions, et

déployé à nos regards étonnés l'incommensurabilité de l'espace. Mais Lambert ne savait pas écrire ; et son ouvrage était une espèce de chaos qu'il fallait débrouiller. Mérian, le dégageant de tous les détails scientifiques, de tous les objets étrangers qui l'obscurcissaient, en fit sortir cette *Vue de l'univers* qu'il offrit à l'Europe savante, ébloui et et ravie de tant de simplicité, d'ordre et de magnificence. Cet écrit, qui parut sous le titre de *Système du monde* (Bouillon, 1770, Paris, 1784, in-8°.), fut cause que des personnes qui ne connaissaient pas Mérian, et qui n'avaient pas lu les deux livres dont il était question, lui attribuèrent la misérable production connue parmi nous sous le titre de *Système de la nature*. Il est assez remarquable que le plus bel hymne en l'honneur de l'Être infini, ait pu être confondu avec une véritable diatribe contre la Divinité. Le second ouvrage que Mérian publia est d'un genre bien différent : c'est la traduction du poème de Claudien, sur l'enlèvement de Proserpine, 2 vol. in-8°. Elle est précédée d'une excellente dissertation sur ce poète, qui avait plus d'esprit que de goût, et qui, également éloigné du génie d'Homère et de la perfection de Virgile, ne méritait peut-être pas l'honneur que Mérian lui a fait, de le traduire aussi bien qu'il est possible de traduire un poète en prose, et surtout en prose française. Depuis l'époque de son mariage jusqu'à celle qui lui enleva une épouse chérie de tous ceux qui la connurent, la vie de Mérian ne présente plus d'événements, et s'est écoulée dans une paisible uniformité, ou plutôt dans une douce variété d'occupations utiles, et dans un mouvement de sentiments et d'idées, qui diversifiaient ce tableau sans en changer le cadre. Les moments les plus brillants de sa vie furent ceux où il eut le bonheur d'approcher de Frédéric. Ce prince aimait sa simplicité helvétique, son éloignement pour toute espèce d'intrigue, l'étendue de ses connaissances, l'art avec lequel il savait écouter, approuver et contredire. Mérian, à son tour, ne parlait qu'avec admiration et attendrissement de ces entretiens, où ce grand roi n'était qu'un homme aimable, spirituel, instruit, et jaloux de s'instruire encore. Ce monarque, ainsi que son successeur, le traitèrent selon son goût, en lui laissant tout son loisir, sans le forcer à la vie publique et active. Au fond, il craignait et haïssait les affaires, par une espèce de paresse dont il s'accusait lui-même ; paresse qui fait répugner au mouvement de la vie extérieure, et qui tient souvent à une grande activité de l'âme. Outre ses dignités académiques, il n'a jamais occupé que deux places, en 1767, celle d'inspecteur du collége français, et, en 1772, celle de directeur des études, qu'il a remplies avec une véritable complaisance jusqu'à sa mort. Rien n'était plus intéressant que de voir sa joie et son bonheur dans ces examens publics, où ce Nestor des gens de lettres de Berlin était entouré d'essaims nombreux d'enfants, qu'il rassurait et attirait à lui par sa bonté, après les avoir effrayés par sa voix brusque et tonnante. A la mort de Formey, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie ; mais son âge et ses infirmités ne lui permirent pas de se montrer, dans ce poste éminent, aussi serein, aussi actif qu'il l'aurait désiré. Les progrès de l'âge lui don-

naient quelquefois de l'humeur contre lui-même ; et il est rare qu'on puisse avoir de l'humeur en secret. Cependant son talent semblait rajeunir dans ses discours ou compliments d'usage, qui ne doivent jamais se ressembler, et dont le sujet, toujours le même, a besoin d'être rafraîchi par les grâces du style. Ses éloges, et surtout celui de Formey, prouvent qu'il avait le don de saisir les ressemblances, et, en même temps, de montrer chaque physionomie sous le côté le plus avantageux. Mérian avait beaucoup d'originalité dans l'esprit et dans le caractère. Ce mérite n'en est jamais un quand il est seul, et qu'il peut s'appeler singularité ; mais quand il est accompagné d'un mérite réel, il le relève, le met en saillie, et lui donne des formes neuves et piquantes. Cette vue du monde et de la vie humaine, l'unité qui forma son caractère distinctif, et l'explique tout entier, était moins chez lui une vue de l'intelligence, que l'effet d'un heureux tempérament, d'un parfait équilibre des facultés, d'une santé et d'une constitution qui paraissaient indestructibles. Plus tard, il réduisit en principes, ce qu'il tenait de la nature ; et elle devint pour lui une sorte de philosophie que l'habitude et la réflexion fortifiaient. Il fut bon fils, bon frère, bon époux (1) ; et il ne connut jamais les torts, les écarts, les faiblesses des ames passionnées, ni leurs élans sublimes. L'ambition n'eut jamais de charmes pour lui ; il abhorrait les grandes places, se moquait des titres, et n'enviait pas le pouvoir. Sa seule ambition fut de rester ce qu'il était : peu touché des succès de société, les tourments et les triomphes de la vanité lui étaient à-peu-près inconnus. Comme il n'était pas riche, il attachait quelque prix à la fortune : mais il ne fut jamais avide ; et son économie, quelquefois sévère, était cependant sage et modérée. Fortement attaché à des principes religieux et moraux auxquels il tenait par sentiment et par habitude, il était à-peu-près indifférent à tout le reste, et s'intéressait faiblement aux résultats de ses recherches. Dans la force de l'âge, cette espèce d'indifférence lui donna cet *œil sec et froid* de l'intelligence, que Bacon demande des philosophes ; et sur le déclin de la vie, où il étudiait encore les systèmes nouveaux, cette indifférence lui permit de s'amuser des luttes des philosophes, comme les Romains s'amusaient des luttes des gladiateurs. Il fut heureux jusqu'à la mort ; et sa mort même fut le dernier trait de son bonheur : il y arriva, sans douleur et sans inquiétude, le 12 février 1807. Pour offrir un tableau fidèle sur la personne, la vie, le caractère et les écrits de Mérian, nous ne pouvions mieux faire que de suivre l'*Éloge historique* de ce philosophe, lu à l'académie de Berlin, en janvier 1810, par M. Fr. Ancillon. Parmi ses pièces académiques, dont il a été fait mention, les trois premières ont pour titre : I. De l'*Apperception* de sa propre *existence*. II. De l'*Apperception* des idées ou de leur *existence dans l'ame*. III. De l'*Action*, de la *Puissance* et de la *Liberté*. Ces mémoires sont particulièrement dirigés contre les principes de la philosophie de Leibnitz ; ils en contiennent une critique juste sous quelques rapports, mal fondée, selon nous, dans des points essentiels. U—t.

(1) Il avait épousé la fille aînée du conseiller Jordan, aussi distinguée par son esprit que par ses connaissances.

MÉRIC (Jean de), l'un des plus braves officiers qu'aient eus les armées françaises, sous le règne de Louis XV, était fils de Claude de Méric, seigneur de Labathe, dans le comté de Foix. Il naquit en 1717, à Metz, où le régiment de Piemont, dont son père était major, se trouvait en garnison. Entré dans ce régiment, en qualité de cadet, dès 1728, il devint lieutenant, en 1732, à l'âge de quinze ans, et justifia cet avancement précoce, par sa conduite dans la guerre de 1733, où il monta le premier à la tranchée du fort de Kehl. Capitaine dans le même régiment, quand la guerre de 1741 commença, il attira les regards du comte de Saxe; et ce fut devant Prague que ce général conçut pour un jeune officier de vingt-deux ans, des sentiments d'estime et de confiance, qui lui valurent par la suite le beau titre de *bras droit du maréchal*. A la fameuse escalade de cette capitale de la Bohême, dans la nuit du 25 novembre, tandis que plusieurs détachements, conduits par le duc de Broglie et par Chevert, attaquaient la Porte-Neuve, Méric, avec quelques grenadiers choisis, reçut ordre d'attirer l'attention de l'ennemi, du côté de Laurensberg; et les deux chefs de la véritable attaque avouèrent généreusement qu'on devait la prise de la ville à la manière dont cette diversion avait été dirigée. Après la prise de Prague, Méric fut chargé de couvrir les quartiers d'hiver; et sa vigilance assura le repos de l'armée. Le comte de Saxe, voulant l'avoir avec lui, dans les expéditions qu'il méditait pour le printemps, exigea qu'il commandât les piquets du régiment, destinés au siége d'Égra. Lorsqu'après la défection du roi de Prusse, l'armée se dirigea sur Prague, où elle fut investie, Méric, avec ses grenadiers, obtint pendant tous les mois d'août et de septembre, la faveur de camper dans les fossés, pour favoriser les sorties et les fourrages. Lorsque le siége eut été converti en blocus, et que ce blocus, resserré plus étroitement, eut rendu les sorties impossibles, la brigade de Piémont brava chaque nuit le froid et la faim pour ressaisir son privilége de camper dans les fossés. Méric, qui dès l'enfance avait gravi seul et presque nu les montagnes des Pyrénées, communiquait à sa troupe une fermeté si stoïque, qu'à l'époque de l'évacuation, dans la nuit du 16 au 17 décembre, elle demanda, comme une récompense de sa conduite dans le cours d'un siége de cinq mois, l'honneur de former l'arrière-garde dans la retraite; et quoique blessé trois fois, il se chargea de la conduire, dans cette fameuse retraite, où le régiment de Piémont perdit plus de quinze cents hommes. Méric fut récompensé par le brevet de major. A la bataille d'Ettingen, son régiment, remis au complet, garda long-temps sa position, que les ennemis respectèrent, après de fortes canonnades qui lui tuèrent deux cents hommes; et l'honneur de faire encore l'arrière-garde dans la retraite lui fut conservé par le maréchal de Noailles, qui avait pris pour Méric les sentiments du maréchal de Saxe. Dans la campagne de 1744, il servit aux siéges de Menin, d'Ypres, de La Knoque, dans le mois de juin; et, dès le 1er. juillet, il joignit au camp de Courtrai, le maréchal de Saxe. Devenu lieutenant-colonel, il commandait trois cents hommes d'élite, dont il avait formé un corps-franc, qui ne reconnaissait plus d'au-

très ordres que les siens. Il s'avança à leur tête jusqu'aux portes d'Oudenarde, à travers l'armée ennemie, attaqua un grand fourrage de vingt escadrons autrichiens sous le duc d'Aremberg, et lui enleva deux cents chevaux. C'est alors qu'il fut décidé que le corps-franc de Méric serait de cinq cents cavaliers, et qu'ils auraient cinq cents fantassins en croupe dans leurs expéditions. Le maréchal de Saxe avait reconnu, depuis le commencement de la guerre, que le manque de troupes légères dans l'armée française donnait à l'ennemi de grands avantages: il voulait favoriser la formation des corps-francs; et c'était sur Méric, avec qui il s'enfermait souvent pour parler de la petite guerre, qu'il se reposait d'un tel soin. Placé d'abord à la tête d'une troupe de mille hommes, cet officier la partagea en deux divisions, et il ne craignit pas d'attaquer le poste important de Lannoi, entre Lille et Tournai, gardé par six mille hommes. Cette entreprise audacieuse réussit parfaitement: les six mille hommes furent culbutés sur deux points à-la-fois: on en tua huit cents, et l'on fit sept cents prisonniers. Cet exploit valut à Méric la croix de Saint-Louis, le brevet de colonel, et l'honneur d'être présenté au roi, à son souper, par le maréchal, qui déclara que sans cette expédition il n'aurait pas pris Courtrai. En 1745, Méric eut la permission de porter son corps à quinze cents hommes; et il fut chargé d'éclairer la marche savante du maréchal, qui, donnant de l'inquiétude à plusieurs places à-la-fois, et laissant ignorer aux ennemis que c'était à Tournai qu'il en voulait, préparait la journée de Fontenoi. On investit cette place, le 24 avril; le 9 et le 10 mai, Méric, posté dans les jardins d'Antoin, incommoda tellement les Hollandais par une batterie servie avec la plus grande vivacité, qu'ils ne purent seconder leurs alliés. Après la victoire, on revint à Tournai; et les volontaires de Méric y furent horriblement maltraités à la prise d'un ouvrage à corne, qui détermina la reddition de la place. Mais le plus glorieux exploit de cet officier est incontestablement la prise de Gand. Il passa à la nage, avec ses volontaires, les fossés de cette ville, le 11 juillet, en plein jour, arracha les palissades, tailla en pièces les corps-de-garde, enfonça les portes, et se trouva maître de la place; ce qui entraîna la conquête de toute la Flandre. Au mois d'août suivant, le maréchal de Saxe le détacha du camp d'Alost, pour reconnaître l'ennemi du côté de Bruxelles; et ce fut dans cette expédition qu'il sauva la division du comte de Dunois, qui s'était imprudemment exposée. Un peu plus tard, il rendit le même service au comte d'Estrées, qui en parla au roi dans les termes les plus flatteurs. Cette dernière action le fit nommer brigadier; et il reçut le commandement d'un corps franc de cinq bataillons, dont tous les officiers furent à sa nomination. Ce fut à la tête de ce corps, qu'il s'embarqua l'année suivante pour l'expédition commandée par le duc d'Enville, et destinée pour l'Amérique septentrionale. Le choix qu'on fit de lui, n'annonçait que trop combien le ministère mettait d'importance au succès de l'entreprise, puisque les maréchaux de Saxe et de Lowendal le réclamèrent en vain. Il partit, mérita d'être honorablement nommé dans les relations d'une expédition qui ne fut pas heureuse, et revint en France, au bout

de six mois, pour reprendre son poste dans l'armée de Flandre : il avait déjà formé, depuis deux ans, une école de partisans dignes de le remplacer, si ses talents, que les maréchaux de Saxe, de Lowendal, de Broglie et de Belle-Ile, jugeaient propres à des commandements plus importants, lui obtenaient un nouvel avancement. Enfin, la plus brillante carrière lui était ouverte, lorsqu'il fut tué de quatorze coups de fusil au port de Walen, entre Malines et Anvers, le 10 juillet 1747. M—D j.

MERILLE (Edmond), jurisconsulte, né à Troyes, en 1579, termina très-jeune le cours ordinaire des études, et commença celle du droit à seize ans, dirigé uniquement par son père, qui n'avait pu l'envoyer dans les universités, devenues désertes au milieu du tumulte de la guerre. Le calme ayant été rendu à la France, par le traité de Vervins, Mérille vint prendre ses degrés à Toulouse : docteur à peine âgé de vingt-un ans, il fut appelé à Cahors, pour professer le droit civil. Il y enseigna pendant douze ans, et passa ensuite à l'université de Bourges, où il remplit le reste de sa carrière. Reconduisant un de ses amis, il fit une chute ; sa tête heurta une pierre, et il mourut le même jour (14 juillet 1647). Ses écrits sont : I. *Notæ philologicæ in Passionem Christi, cum ipsius Passionis textu græco et latino*, Paris, 1631, in-8°.; Helmstad, 1657, in-4°. C'est un ouvrage estimable ; mais on reproche aux deux éditions, des fautes multipliées, quoique la seconde eût été annoncée comme plus correcte. II. *Expositiones in 50 decisiones Justiniani*, Paris, 1618, in-4°. III. *Ex Cujacio libri tres, qui continent variantes interpretationes ex libris Digestorum et ex libris Codicis, et defensas lectiones florentinas*, ibid., 1638, in-4°. Dans les deux premières parties de cet écrit, Mérille cherche à mettre Cujas en contradiction avec lui-même dans les explications qu'il a données sur le Digeste et sur le Code : dans la troisième, il s'élève contre les corrections tendant à éclaircir le texte des *Pandectes florentines*. Cet exemplaire étant le plus parfait qui nous soit parvenu (*V.* Torelli), il veut qu'on en respecte les obscurités, lors même qu'elles rendent tout-à-fait impénétrable la pensée du législateur. Cujas avait eu trop d'admirateurs pour n'être pas vengé des attaques que Mérille lui livrait après sa mort. Parmi les écrits que cette querelle fit éclore, le plus remarquable parut sous le titre de *Dispunctor ad Merillium seu de interpretationibus variantibus in libros Digestorum dispunctiones ab Osio Aurelio* (Fr. Osy), Orléans, 1642, in-8°.; et dans le *Thesaurus* d'Othon, tom. III. Mérille réunit dans le même volume que les variantes de Cujas, *Liber singularis differentiarum juris restitutus ex libris manualium Julii Pauli, et observationum libri II*. Ces observations sur différents passages des jurisconsultes romains furent dans la suite portées à huit livres. IV. *Commentarii in Institutionum quatuor libros*, Paris, 1654, in-4°.; réimprimé à Utrecht, 1739, in-4°. par les soins de Trotz. Ce livre fut composé pour l'usage du duc d'Enghien (le grand Condé), auquel l'auteur avait été chargé d'enseigner le droit. Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, ont été rassemblés dans une édition donnée à Naples, par Gennaro, 1720, 2 vol. in-4°. On ne pouvait contester le savoir de Mérille ; mais la critique ne l'éclairait point

dans ses travaux. En voulant porter atteinte à la réputation de Cujas, il compromit la sienne, et ne parvint qu'à faire ressortir son infériorité. Il procura l'édition complète des œuvres d'Ant. Leconte, l'un de ses devanciers à l'université de Bourges (*V.* Leconte, XXIII, 527). Sa Vie écrite par J. Hémeré, conseiller à Bourges, a été insérée dans l'*Histoire du Berri*, par Thaumas de la Thaumassière, Bourges, 1619, in-fol. p. 69 et suiv. On trouve aussi une dissertation fort étendue sur sa vie et ses écrits, dans le *Gundlingiana* (Halle, 1716, in-8°.), 8e. partie, pag. 216-247. F—r.

MÉRINDOL (Mitre), natif d'Aix en Provence, entra dans l'Oratoire en 1622, après avoir professé les humanités à Pézenas. Il devint supérieur du collége de Toulon, où il mourut le premier septembre 1666. Le P. Merindol s'était principalement appliqué à l'étude de la langue grecque, sur laquelle il composa plusieurs traités pour en faciliter l'intelligence. Les plus connus sont : I. *Dilucida et compendiosa græcorum accentuum praxis*, Aix, 1651, in-24; la dernière partie contient un recueil alphabétique des mots provençaux, dérivés du grec, avec leur généalogie. II. *Grammaticæ græcæ præceptiones*, ibid., 1663, 5 vol. in-8°.—Un de ses parents, du même nom, professeur de médecine, et médecin du roi, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art, imprimés en un volume in-folio. T—d.

MÉRINVILLE (Charles-François de Monstiers de), évêque de Chartres, né à Paris le 2 février 1682, était fils du comte de Rieux, gouverneur de Narbonne, et neveu à la mode de Bretagne de Godet Desmarais, son prédécesseur sur le siége de Chartres (*V.* Godet, XVII, 561). Il eut de la peine à obtenir de sa famille d'entrer dans l'état ecclésiastique, où l'appelait une vocation décidée. Il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et fut pourvu de l'abbaye de Saint-Calais, qu'il remit ensuite au roi lorsqu'il devint évêque de Chartres. Il avait été nommé coadjuteur de ce siége, le 26 avril 1709; et il fut évêque en titre la même année par la mort de Godet Desmarais. Pieux, modeste, frugal, sa vie fut constamment celle d'un évêque attaché aux devoirs et aux vertus de son état. Sa maison était réglée comme une communauté : son diocèse, ses séminaires et les pauvres étaient tour-à-tour l'objet de sa sollicitude. Il visitait assidument les paroisses, donnait des missions et prêchait fréquemment; il allait souvent dans son séminaire, et encourageait les jeunes gens à l'étude comme à la piété. Il soutenait une foule de bonnes œuvres par ses libéralités : et ce n'était jamais en vain que les pauvres recouraient à lui. La ville de Châteaudun ayant été consumée presque entièrement par un violent incendie en 1723, l'évêque y court, console les habitants, et leur donne des secours proportionnés à leurs besoins : il se chargea entre autres, en grande partie, de la reconstruction de trois églises, qui avaient été enveloppées dans ce désastre. Une disette qui affligea le Perche en 1739, ne fit pas moins éclater sa charité. Il se rendit à la cour, et y soutint avec chaleur la cause d'un peuple réduit à la misère : ayant obtenu quelques secours du roi, il y joint ses propres dons, et va les porter lui-même, voyageant à cheval avec un seul domestique, et visitant les paroisses les plus malheureuses, où sa présence et

ses bienfaits ramènent l'espérance. Ce pieux évêque mourut à Chartres, le 10 mai 1748. Nous ne citerons de lui que son mandement pour rétablir les conférences ecclésiastiques dans son diocèse, en 1727, et une ordonnance, en 1736, pour condamner les *Nouvelles ecclesiastiques*. Il eut part aux mesures prises de son temps par la majorité des évêques, sur les contestations qui divisaient l'Église; et en 1744, il adressa à son clergé des *Sujets de conférences ecclésiastiques sur la morale*, 2 vol. in-8°. On peut consulter la brochure intitulée: *L'Esprit et les Vertus de M. de Mérinville*, Chartres, 1765, in-12, avec son portrait. P—c—t.

MERLE (Matthieu de), baron de Salavas, né à Uzès vers le milieu du seizième siecle, était, suivant de Thou, fils d'un cardeur de laine de cette ville. Il fut d'abord garde du baron d'Acier, depuis duc d'Uzès, ensuite écuyer du vicomte de Peyre, et bientôt un de ces capitaines qui, pendant les guerres civiles de son temps, levaient des troupes de leur propre autorité, ou en vertu de commissions des chefs de leur parti, et le servaient ordinairement avec plus de bravoure et de zèle que de prudence et de discipline. Dévoué à la cause des protestants, Merle signala son courage et ses fureurs dans une multitude de combats, de sièges, de surprises de places et autres actions de guerre; et il acquit une grande célébrité. « Nous aurons Merle, écrivait le duc » de Montpensier à un autre aventurier qu'il invitait à venir le joindre pour une expédition. Comme » vous et les autres, ajoutait le prince, il est un peu délabré d'hommes; » mais avec lui et avec vous tous, » j'attaquerais l'Enfer, fût-il plein » de cinquante mille diables. » Merle fut aussi honoré de la confiance de Henri IV, lorsqu'il n'était encore que roi de Navarre. Toutefois le capitaine ne se montra pas toujours docile aux volontés du monarque: il eut entre autres beaucoup de peine à obéir à l'ordre qu'il reçut, après les conférences de Flex, de rendre Mende, où il commandait, et qui, par une des clauses du traité de paix, devait être remise au comte d'Apchier, son nouveau gouverneur. Cette circonstance, et *la rude guerre qu'il faisoit aux ennemis*, ainsi que s'exprime une relation contemporaine, ont sans doute motivé le jugement sévère que quelques historiens ont porté de lui. Cependant le même écrit atteste qu'*il tint la main si roide aux soldats, qu'ils n'eussent osé toucher un œuf, sur leur vie, aux lieux qui payoient volontairement la contribution.* L'ouvrage d'où ces détails sont tirés, intitulé, *Les Exploits faits par Matthieu Merle, baron de Salavas en Vivarais, depuis l'an* 1576 *jusqu'en* 1580, a été publié par le marquis d'Aubais, dans ses Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, sur un manuscrit de la bibliothèque du président de Thou. Dans un avertissement placé, par l'éditeur, à la tête de ce récit, il est dit que Merle mourut au mois de janvier 1584. Il y a évidemment erreur dans cette date: la lettre du duc de Montpensier, où il est fait une mention de l'assistance du capitaine, est du 8 janvier 1587; et il n'est pas moins certain que dix mois plus tard, après la bataille de Coutras, Merle fut envoyé à Nîmes par le roi de Navarre, pour demander des secours pécuniaires: à cette époque il avait à peine atteint sa quarantième année, puisqu'il était entré dans la carrière

militaire, en 1568, à l'âge de vingt ans. Les écrivains catholiques ont représenté le capitaine Merle sous des couleurs très-odieuses ; et ils ont dit que, dans les expéditions où il s'empara de Malzieu, d'Issoire, de Pont-Gibaut et de Mende (1573 à 1579), il porta la terreur dans tout le pays, et se livra surtout à d'atroces cruautés contre les ecclésiastiques. On trouve son portrait ainsi tracé dans les mémoires du temps. « Sa taille était moyenne, et son corps » épais; il étoit boiteux ; la couleur de » ses cheveux et sa barbe étoit blonde ; » il portoit deux grandes moustaches » relevées et semblables à deux » dents de sanglier ; ses yeux gris et » furieux s'enfonçoient dans sa tête ; » son nez étoit large et camus : il » ne savoit ni lire ni écrire, ce qui » le rendoit cruel et barbare. »

V. S. L.

MERLIN est un personnage fameux par les prophéties qu'on lui attribue, mais dont il est fort douteux qu'il soit le véritable auteur. Il était né au cinquième siècle, dans les montagnes de la Calédonie ou de l'Ecosse ; et sans doute il avait des connaissances bien supérieures à celles de son temps, puisque sa mémoire est restée en vénération parmi le peuple, qui s'est plu à entourer son berceau de merveilles, et s'est habitué à regarder comme un des jeux de sa puissance, ces restes imposants d'antiquités, prétendus monuments celto-druidiques, et connus sous le nom de *Stone henge*, près de Salisbury. Les anciennes chroniques disent que Merlin était le fruit du commerce mystérieux d'un incube et d'une religieuse, fille d'un roi d'Ecosse. Notre savant Naudé a employé une partie du seizième chapitre de l'Apologie pour les grands hommes accusés de magie, à démontrer que ce récit était fabuleux; mais ce qui était peut-être utile au temps de Naudé, paraît aujourd'hui superflu et ridicule. Si l'on en croit Leland (*Comment. de Scriptor. ib. Britann.*, ch. XXVI et XXVII), Merlin était très-versé dans les secrets de la nature; il possédait à fond les mathématiques, et il l'emportait de beaucoup sur tous ses contemporains par la pénétration de son esprit. Il fut honoré de la confiance de plusieurs princes, auxquels il se rendit cher par la sagesse de ses conseils et par sa prudente expérience qui lui faisait prévoir et annoncer le résultat de leurs entreprises. Une explication si naturelle de la haute fortune de Merlin, ne pouvait plaire dans des siècles d'ignorance et de ténèbres ; et l'on aima mieux en trouver la cause dans un pacte qu'il avait juré avec le diable. Ainsi la plupart des écrivains qui nous ont transmis l'histoire fabuleuse de Merlin, parlent de lui comme d'un grand magicien et d'un habile enchanteur. Quelques autres, au contraire, ont vu en lui un saint et un prophète visiblement inspiré du ciel. Bat. Mantuan lui donne le titre de prophète, dans les vers qui terminent son poème intitulé : *Nicolaus Tolentinus;* et il fallait que Galfrid de Monmouth et Alain de Lille, deux des hommes les plus éclairés de leur temps, eussent une opinion non moins favorable de ses *prophéties*, puisque le premier les a traduites en latin, et que l'autre a cru devoir chercher à les mettre à la portée du plus grand nombre des lecteurs, en les expliquant par un commentaire. (*V.* GALFRID, XVI, 295). Merlin joue un grand rôle par ses enchantements, dans toute cette classe de romans qui ont pour hé-

ros le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde. Les *Prophéties* attribuées à Merlin ont été traduites dans les langues de l'Europe les plus répandues; les curieux en recherchent principalement les éditions suivantes : Traduction française attribuée, par M. Barbier, à Robert de Borron (*V.* le *Dict. des anonym.*, 9794-11026), Paris, Ant. Verard, 1498, 3 vol. pet. in-fol. goth. — Rouen, in-4°., sans date, car. goth. à deux colonnes. — Paris (Phil. Lenoir), 1528, 3 vol. in-4°. — ibid., veuve Jehan Trepperel, s. d., 3 part., in-4°. — Traduct. italienne, Venise, 1480, in-fol., Florence, 1495, in-4°.; réimprimée plusieurs fois à Venise dans le seizième siècle, format in-4°. — Trad. espagnole, Burgos, 1498, in-fol., goth., très-rare. T. Heywood a donné en anglais la *Vie de Merlin, surnommé Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties; Londres, 1641, in-4°. On trouve aussi la description de la caverne de Merlin, avec sa vie et ses prédictions, à la suite des *Raretés de Richmond*, tom. IV, Londres, 1736 (en anglais). M. Boulard a publié une édition du *Roman de Merlin l'enchanteur*, remis en bon français, Paris, 1797, 3 vol. in-12; il en a été tiré un exemplaire sur vélin. On peut consulter encore Freytag, *Programma de Merlino Britannico*, Nuremberg, 1737, in-fol.

W—s.

MERLIN (Jacques), né vers la fin du quinzième siècle, au bourg de Saint-Victurnien, diocèse de Limoges, d'une famille honorable qui y existe encore, après avoir pris le bonnet de docteur de Navarre, eut la théologale de la cathédrale de Limoges, qu'il permuta pour un bénéfice simple dans le diocèse de Poitiers, et se retira à Paris. Il devint successivement curé de Montmartre, chanoine et grand pénitencier de Notre-Dame, en 1525, et fut la même année un des trois députés nommés à l'hôtel-de-ville, pour délibérer avec la reine-régente, sur les moyens de délivrer le roi, prisonnier à Madrid. En 1527, il s'était permis de déclamer en chaire contre quelques courtisans soupçonnés d'être partisans des nouvelles opinions; ils animèrent contre lui François Ier., qui le fit enfermer au Louvre, d'où il sortit au bout de deux ans, à la sollicitation de son chapitre, pour être exilé à Nantes. A son retour, en 1530, l'évêque de Paris le fit son grand-vicaire, et archidiacre de la Madelène; et le parlement le chargea, conjointement avec un de ses confrères, de rétablir l'ordre dans l'administration de l'hôtel-dieu. Merlin mourut le 25 septembre 1541, dans le collége de Navarre. On lui doit la première collection des Conciles, Paris, 1523-24, in-fol.; Cologne, 1535, 2 vol. in-8°. L'ouvrage est très-imparfait; l'auteur manquait de critique : il copie sans discernement les fautes des manuscrits; mais il a le mérite d'avoir tracé la route à ceux qui ont donné après lui de meilleures collections. Il avait publié, en 1511, une édition d'Origène, précédée d'une apologie de cet ancien père, pour laquelle il fut dénoncé à la faculté de théologie par le fameux syndic Beda. Il parvint néanmoins à se tirer de cette fâcheuse affaire. On a encore de lui des éditions de Richard de Saint-Victor, et de Pierre de Blois.

T—D.

MERLON (Jacques). *V.* Horstius.

MERMET (Claude), poète, né vers 1550, à Saint-Rambert, dans

le Bugei, fut pourvu d'une charge de notaire, qu'il remplissait en 1583. Duverdier nous apprend, dans sa *Biblioth. françoise*, que Mermet habitait alors Lyon, où il s'était sans doute fixé, pour pouvoir surveiller l'impression de ses ouvrages. Il ne tarda pas de retourner dans sa patrie; et ses talents le firent connaître du duc de Savoie, son souverain. Il fut nommé châtelain de Saint-Rambert, et mourut après l'année 1601. Il est surprenant que Guichenon ne l'ait pas cité parmi les littérateurs du Bugei. On connaît de lui : I. *La Pratique de l'orthographe françoise*, avec la manière de tenir livre de raison, coucher cédules et lettres missives, Lyon, 1583, in-16 : ce petit ouvrage est écrit en vers. C'est à tort qu'on dit dans le *Dictionnaire universel* que c'est le premier livre sur notre langue, qui soit connu. On avait déjà les *Grammaires* de Palsgrave, de Sylvius, de Meigret, de Robert Estienne, de Ramus, etc. II. *La tragédie de Sophonisbe, où se verra le désastre qui lui est advenu pour avoir été promise à un mari, et épousée par un autre*, etc., ibid., 1584, in-8°., très-rare; c'est une traduction de la fameuse tragédie du Trissino (*V.* ce nom). III. *Le temps passé, œuvre poétique, sententieuse et morale, pour donner profitable récréation à toutes gens qui aiment la vertu*, ibid., 1585, in-8°.; nouv. édit., revue et corrigée par l'auteur, ibid., 1601. IV. *La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des bleds et vins*, en vers, Paris, 1575, in-8°. On a inséré quelques pièces de Mermet dans les *Annales poétiques*, tom. x; elles sont remarquables par le naturel, la simplicité et une certaine tournure épigrammatique. Son quatrain sur les Amis est cité dans plusieurs recueils :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il en faut essayer cinquante
Avant qu'en rencontrer un bon.

On lui attribue, dans le *Dictionn. universel*, une *Critique* de l'ouvrage de Cl. Guichard, sur les funérailles, et diverses manières d'ensevelir les morts (*V.* Guichard) : si elle existe, elle doit être infiniment rare, puisqu'on ne la trouve citée dans aucun des nombreux catalogues que nous avons consultés. W—s.

MERMET. *V.* Bollioud.

MÉROBAUDÈS, consul romain, dont le nom, qui ressemble à celui de Mellobaudès, l'a fait prendre pour un roi des Francs, était commandant de la garde de l'empereur Valentinien, qui, lors de la révolte des Quades (374), l'envoya contre eux en attendant qu'il y marchât lui-même (*V.* Valentinien). Ce prince étant mort d'un accès de colère le 17 novembre, Mérobaudès eut le crédit, en l'absence de Gratien, fils aîné de l'empereur, et qui en avait déjà le titre, de lui faire associer le jeune Valentinien, enfant de quatre ans. Tillemont, s'appuyant sur un mauvais texte d'Aurélius Victor, en conclut que Mérobaudès était parent de l'impératrice Justine, mère de Valentinien II; mais cette interprétation pèche par sa base. Il paraît cependant que Mérobaudès eut assez de crédit pour perdre le général Théodose, père de l'empereur de ce nom; et il fut élevé au consulat l'année suivante (377). Veillant spécialement à la sûreté de son pays natal, il fit déserter la plus grande partie des cohortes envoyées par Gratien contre les Thraces, afin de les réunir dans

les Gaules, pour lesquelles il craignait les ravages des peuples situés au-delà du Rhin. Le jeune Théodose ayant été associé au trône par Gratien, le crédit de Mérobaudès n'en fut point altéré ; et il fut nommé consul pour la seconde fois en 383. Maxime, qui avait pris la pourpre deux ans auparavant dans la Grande-Bretagne, y disciplina une armée nombreuse, avec laquelle il passa cette même année dans la Gaule, où il avait pratiqué des intelligences (*Voyez* MAXIME, XXVII, 586). Mérobaudès resta fidèle à Gratien, quoique la chronique de Saint-Prosper, fautive dans presque toutes les éditions, semble l'accuser de trahison. Ce fut la cavalerie des Maures qui donna l'exemple de passer à l'ennemi ; et Gratien s'enfuit avec trois cents cavaliers à Lyon, où il périt victime de la perfidie d'Andragathe. Mérobaudès fut puni de sa fidélité par Maxime. « Après de très-honorables magis» tratures (dit Pacatus Drepanius, » orateur contemporain), après » avoir brillé plusieurs fois de la » pourpre consulaire, revêtu de l'ha» billement militaire des chevaliers » romains, il fut contraint de perdre » la vie avec les honneurs du sénat. » On voit que Mérobaudès, quoiqu'ayant vécu avec Mellobaudès roi des Francs, ne peut être confondu avec lui, ainsi que l'a prétendu l'abbé Dubos. — Il paraît que le MÉROBAUDÈS, duc d'Égypte, à qui une loi fut adressée l'an 384, par les empereurs Théodose, et Valentinien II, était fils du précédent ; et l'on croit aussi que son petit-fils MÉROBAUDÈS est celui à qui une statue fut érigée à Rome, le 3 août 435. Elle a été découverte au mois de mars 1813, avec une longue inscription, de laquelle il résulte qu'il était à-la-fois guerrier, savant, poète, et d'une naissance distinguée. On a reconnu facilement que c'est celui dont parle Idace, historien contemporain, sous ce même nom de Mérobaudès. Cet évêque espagnol, dans sa chronique, fait mention des statues qu'on lui éleva, et ajoute qu'il était distingué par sa naissance, et digne d'être comparé aux anciens par le mérite de son éloquence, et surtout par son talent pour la poésie. Il épousa la fille du patrice Asturius, auquel il succéda l'an 443, dans le commandement de l'Espagne, où il vainquit un peuple rebelle et fut rappelé à Rome bientôt après. Idace attribue ce rappel aux envieux de Mérobaudès : c'est tout ce qu'il nous dit de lui. L'espagnol Masdeu, qui avait beaucoup écrit sur les antiquités de son pays, l'a revendiqué pour un de ses compatriotes ; mais le savant antiquaire Carlo Fea, a démontré combien cette prétention était mal fondée. Rien n'empêche de croire qu'il est le même que notre ancien roi Mérovée, à l'article duquel nous examinerons cette question. F—A.

MEROLLA (JÉRÔME), missionnaire capucin, né à Sorrento dans le royaume de Naples, partit de Cagliari en 1682, avec le P. François de Monteleone et d'autres religieux, et vint à Lisbonne, où il s'embarqua pour le Congo. On relâcha au Brésil ; et ce ne fut qu'au mois de mai 1683 que l'on atterrit à la côte d'Afrique. Merolla parcourut, pendant près de six ans, le Congo et le Cacongo, prêchant l'Évangile aux Nègres et visitant les églises déjà établies. Sa piété fut souvent mise à de rudes épreuves ; et quelquefois son zèle l'emporta hors des bornes de la prudence. Enfin des maladies graves, qui avaient enlevé plusieurs de ses

compagnons, le mirent dans la nécessité de quitter l'Afrique, résolu, s'il se rétablissait au Brésil, de retourner sur-le-champ au Congo. Les soins que l'on prit à Bahia pour sa guérison, eurent peu de succès; il revint en Europe. Il avait rédigé la relation de ses voyages; mais il est probable qu'elle n'a jamais été imprimée en italien. Elle parut pour la première fois, traduite en anglais, dans le tome 1er. de la Collection de Churchill. Merolla dit que sa relation est un recueil succinct et imparfait de ses observations; il assure le lecteur qu'elles ont toujours eu la bonne-foi pour guide et la vérité pour règle, surtout celles qu'il ne doit qu'au témoignage de ses propres yeux. En ce cas, il faut attribuer à l'ignorance ou à la simplicité du narrateur beaucoup de faits évidemment faux et absurdes, qu'il raconte avec une assurance singulière. On trouve d'ailleurs dans son ouvrage plusieurs choses intéressantes: il nous apprend que la seconde année de sa mission, l'on reçut au Congo une lettre du collége de la Propagande, qui contenait des plaintes amères sur la continuation de la vente des esclaves, et des instances pour faire cesser ce trafic. Les missionnaires virent peu d'apparence de pouvoir exécuter les ordres du Saint-Siége, parce que le négoce du pays consistait uniquement en ivoire et en esclaves. Cependant ils obtinrent du roi que du moins les hérétiques, et surtout les Anglais, seraient exclus de ce dernier commerce. Merolla choisit ensuite un jour de fête pour expliquer au peuple les intentions du Sacré-Collége; mais ses représentations eurent peu d'effet. La relation de Merolla est insérée, par extrait, dans l'*Histoire générale des Voyages*, en français, et se retrouve dans l'édition allemande. E—s.

MEROUAN, *V.* Merwan.

MÉROUJAN, prince arménien, vivait au milieu du quatrième siècle, sous le règne d'Arsace II. Il était dynaste de la race des Ardzrouniens, et, suivant la tradition du pays, il descendait du fameux Sennacherib, roi d'Assyrie. Les princes arméniens, las de la tyrannie de leur souverain Arsace, se liguèrent contre lui, et le forcèrent de chercher un asile en Ibérie, avec son connétable Vasag Mamigonian. Arsace revint bientôt avec une armée; les révoltés, commandés par Nerseh, furent défaits à la première rencontre: cependant, comme ils étoient encore en état de balancer la fortune, le roi eut recours au patriarche Nersès pour mettre fin à la guerre; l'intervention de ce saint personnage eut un plein succès. Les rebelles consentirent à traiter: Méroujan, prince des Ardzrouniens, et Vahan, prince des Mamigonians, furent les seuls qui ne voulurent point souscrire à cet arrangement, et qui se cantonnèrent dans leur souveraineté. Les événements firent voir bientôt qu'ils n'avaient pas tort de se défier du roi; car à peine le traité eut été conclu, qu'Arsace le viola de la manière la plus infâme, en faisant massacrer tous les princes de la race de Kamsar, et beaucoup d'autres. La guerre s'étant allumée entre l'Arménie et la Perse, Méroujan en profita pour aller offrir ses services à Schahpour II, qui se préparait à entrer en Arménie; il lui jura fidélité, abandonna le christianisme, fit, en sa présence, profession de la doctrine de Zoroastre, et promit d'employer tous les moyens en son pouvoir pour soumettre l'Arménie à ses lois et à sa religion.

Méroujan fut bientôt en état de prouver son dévouement à son nouveau souverain : à la tête d'une armée persane, il s'empare d'Amid, arrive aux bords de l'Euphrate, et pénètre, en remontant ce fleuve, jusque dans l'intérieur de l'Arménie, pendant qu'Arsace attendait les Persans sur les frontières de l'Atropatène. Partout Méroujan signale son passage par la plus affreuse dévastation. Le connétable Vasag vint à sa rencontre, à la tête de soixante mille hommes : Méroujan était alors dans le pays d'Ararad ; il y fut vaincu, et fut contraint de chercher un asile en Perse. Quelques années après il revint en Arménie avec le général Goumand-Schahpour, qui commandait avec lui une nombreuse armée persane. Le sort des armes leur fut encore contraire : le général persan fut tué ; et Méroujan, vaincu de nouveau par Vasag, se vit obligé de se retirer en Perse. Le prince ardzrounien prit part à plusieurs autres expéditions, dans lesquelles il éprouva le même sort. Après une longue succession de guerres, les princes arméniens cessèrent de soutenir un roi qu'ils détestaient : Arsace fut abandonné de tous les siens, qui passèrent du côté du roi de Perse. Le roi d'Arménie, sans moyens de résister, fut obligé de se remettre à la discrétion de son ennemi (370 de J.-C.) Schahpour abusa indignement de la supériorité que la trahison lui donnait sur son rival ; il le fit charger de fers, et l'envoya dans la forteresse de l'Oubli, en Susiane, où Arsace resta jusqu'à sa mort. Méroujan ne tarda pas à rentrer en Arménie avec une puissante armée persane : Schahpour avait promis de l'en faire roi ; et il lui avait donné sa sœur Ormiztoukh en mariage. Méroujan occupa bientôt l'Arménie ; la veuve d'Arsace, et son fils encore fort jeune, étaient retirés, avec quelques soldats fidèles, dans la forteresse d'Ardagers : tout le reste du royaume était au pouvoir de Méroujan, qui commit les plus horribles ravages ; il fit partout élever des temples au feu, détruisit les églises, fit massacrer les prêtres et les évêques, et brûler tous les livres grecs qu'on put rencontrer. Non content de tout cela, pour éloigner tout-à-fait les Arméniens de la religion chrétienne et de l'alliance des Romains, il proscrivit l'usage des caractères grecs, et ordonna que désormais on ne se servit plus en Arménie que des caractères alphabétiques des Persans. Cependant le patriarche Nersès avait obtenu que l'empereur Valens prendrait sous sa protection le jeune roi Bab ; un corps d'armée romain, commandé par Terentianus, avait pénétré en Arménie, où il avait été joint par Mouschegh-Mamigonian, fils de Vasag. Méroujan fut obligé d'entrer en campagne pour leur résister ; on se rencontra dans les plaines de Dsirav ; on s'y battit avec tout l'acharnement que peuvent donner les idées politiques et religieuses : on déploya de part et d'autre un grand courage : mais, à la fin, les Persans furent complètement défaits, chassés de l'Arménie ; et Méroujan revint à la cour du roi de Perse, où il resta plusieurs années, cherchant toujours à susciter la guerre contre sa patrie. Sous le règne d'Arsace III, il fit une nouvelle expédition avec une armée persane, jointe aux troupes qu'il avait levées dans sa souveraineté. Manuel, prince des Mamigonians, gouvernait alors l'Arménie en qualité de tuteur du jeune roi Arsace : il courut au-devant de Méroujan,

qui fut vaincu après une vigoureuse résistance, et tué, dans sa fuite, par Sahag, prince des Pagratides.

S. M—N.

MÉROVÉE, que l'histoire considère comme le troisième de nos rois, et qui a donné son nom à ceux de la première race (les *Mérovingiens*), est cependant encore bien peu connu, puisqu'on trouve dans le Recueil de l'académie des inscriptions trois mémoires où les savants Gibert et Fréret ont vainement essayé contradictoirement d'éclaircir l'origine du nom de *Mérovingiens*. Ni l'un ni l'autre n'ont fait usage d'un manuscrit que nous avons entre les mains, et où Jacques de Guyse (*V.* son article, XIX, 261) donne à ce sujet tous les détails que l'on peut desirer. Cet écrivain n'est connu que par une traduction incomplète, écrite en style gothique, et défigurée par des fautes grossières (1) qui l'ont entièrement discrédité. Mais nous savons encore, par le témoignage oculaire d'un écrivain grec, appelé Priscus, que le second fils du roi des Francs, qui était alors Clodion, vint à Rome avec Aëtius, pour assurer la paix que ce général avait conclue avec les Francs, en la faisant agréer par l'empereur Valentinien III, qui reçut très-bien le jeune étranger, et le combla de présents ainsi qu'Aëtius. Quoique Priscus dise que ce prince était alors très-jeune, on ne peut guère lui donner moins de vingt-un ans; et comme l'époque de cette paix est fixée par Idace, autre auteur contemporain, à l'an 432, la naissance de Mérovée doit être placée vers l'an 411. Il est naturel de croire qu'après avoir reçu un si bon accueil à Rome, il y retourna; et l'analogie des noms, ainsi que la chronologie, ne s'opposent nullement à ce qu'il soit considéré comme le Mérobaudès dont nous avons parlé à son article, et auquel on érigea une statue à Rome, l'an 435. (*V.* Mérobaudès.) Nous savons que peu d'années après, Théodoric, roi des Visigoths, eut le même honneur dans sa jeunesse. Mais sans nous arrêter à ces conjectures, il résulte du témoignage incontestable de Priscus, qu'Attila s'unit aux Francs pour combattre les Romains. Ce terrible roi des Huns se joignit aux peuples de la Germanie pour faire des irruptions dans la Gaule; et il eut probablement pour alliés Clodion et son fils aîné. Mérovée avait été trop bien reçu à Rome pour entrer dans cette ligue. Il paraît, par l'ancienne Chronique de Saint-Denis, qu'il prit le titre de roi du vivant de son père, puisqu'elle lui donne dix-huit ans de règne; ce qui le fait monter sur le trône l'an 440. Aëtius, qui l'adopta, selon le témoignage de Priscus, lui concéda sans doute un territoire dans les Gaules, où son frère aîné avait déjà fait un établissement. Jacques de Guyse nous apprend que ce frère aîné avait pénétré jusqu'à Soissons, où il mourut. Clodion, sans doute, crut devoir négocier alors avec les Romains, de concert avec son second fils, qui conclut de nouveau la paix. Il en résulta que les Francs acquirent dans les Gaules une assez vaste possession, dont le siége était Cambrai: Clodion y mourut l'an 448. Son fils aîné lui avait laissé trois enfants, dont il crut pouvoir confier la tutelle à Mérovée, qui l'accepta, mais qui

(1) Nous n'en citerons qu'un exemple: l'auteur dit que Clovis prit Melan (*Melodunum*), ce qu'il devait faire pour s'assurer de Paris; le traducteur lui fait prendre Milan, dont on sait que le nom latin est *Mediolanum*, tandis que Clovis n'a jamais passé les Alpes.

soudoya un grand nombre de soldats. Cette garde alarma la mère de ses trois neveux, qui les conduisit au camp d'Attila. Ce barbare, après avoir saccagé les provinces de l'Orient, revenait en Occident, à la tête d'une armée nombreuse, où se trouvaient plusieurs rois qui lui obéissaient. Aëtius et Mérovée marchèrent au-devant de lui. Une bataille sanglante fut livrée le 20 septembre de l'an 451, dans la plaine de Mo[illegible]-sur-Seine, à six lieues au-dessous de Troyes. Il y eut, dit-on, de part et d'autre, trois cent mille hommes de tués. Quoique Aëtius eût eu l'avantage, Grégoire de Tours convient que ce général, après le combat, engagea Mérovée à s'occuper de ses propres affaires. Sidoine Apollinaire reconnaît qu'il y avait des Francs dans les deux armées. Jacques de Guyse nous apprend que ceux qui suivaient Mérovée portaient le nom de *Mérovingiens*, et le transmirent à leurs descendants. Les autres étaient distingués par celui d'*Austrasiens*; et c'est d'eux que sortirent ces petits rois que Clovis détruisit dans la suite, lorsqu'il réunit tous les Francs sous son empire. Mais Jacques de Guyse nous assure que la postérité du fils aîné de Clodion ne s'éteignit point; et il la suit, de mâle en mâle, jusqu'à Arnould, dont l'*Art de vérifier les dates* fait descendre les deux dernières races de nos rois; en sorte que, selon lui, toutes trois remonteraient à Pharamond. Quant à Mérovée, il mourut, encore jeune, l'an 458, ayant régné dix ans après son père, et laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Childéric.

F—A.

MÉROVÉE, deuxième fils du roi Chilpéric Ier., et de la princesse Audouaire, fut chargé, l'an 576, par son père, de s'emparer du Poitou; mais négligeant les ordres qu'il avait reçus, il s'arrêta dans la ville de Tours, sous le prétexte d'y célébrer les fêtes de Pâques; et feignant ensuite d'aller voir sa mère, il se rendit à Rouen, que Brunehaut habitait, depuis la mort de Sigebert. Épris des charmes de sa tante, il avait résolu de l'épouser; et il sut obliger Prétextat, évêque de Rouen, à bénir leur mariage. Chilpéric, dont cette union contrariait tous les projets, accourt pour punir Mérovée: celui-ci se réfugie avec son épouse dans l'église de Saint-Martin, bâtie sur les murailles de la ville. Chilpéric jura que si c'était la volonté de Dieu qu'ils restassent unis, il ne tenterait point de les séparer. Ce serment ne l'engageait à rien; cependant Mérovée s'en contenta, et alla rejoindre son père à Soissons. Quelques mois après, les seigneurs austrasiens ayant pris les armes pour forcer Chilpéric à restituer au fils de Brunehaut (*V.* Childebert II) la portion de son héritage dont il s'était emparé, Chilpéric persuadé que Mérovée n'était point étranger à cette guerre, le fit arrêter, et, l'ayant obligé de recevoir les ordres sacrés, l'enferma dans le monastère d'Anisole (aujourd'hui Saint-Calais, diocèse du Mans). Le jeune prince parvint à s'échapper, et se réfugia dans l'église de Saint-Martin de Tours, l'asile le plus saint qu'il y eût alors. Les prêtres, craignant de s'attirer la colère de Chilpéric, n'admirent qu'avec répugnance le prince fugitif à partager les aumônes qu'ils distribuaient aux malheureux. En effet, dès que le roi connut l'asile de Mérovée, il enjoignit à l'évêque de l'en chasser; mais Grégoire, qui occupait alors le siége de Tours, osa lui répondre, que lui chrétien

ne commettrait pas une action qu'on n'avait pas à reprocher aux Visigoths. Chilpéric leva aussitôt une armée pour pénétrer dans la Touraine ; et Mérovée, ne voulant pas qu'on pût lui attribuer la ruine de cette belle province, s'éloigna secrètement. Il tenta de se réunir à sa chère Brunehaut, rentrée dans ses états ; mais les seigneurs d'Austrasie lui ayant représenté qu'il attirerait sur ce royaume le fléau de la guerre, il n'y entra point, et il erra quelque temps dans différentes provinces. Il périt enfin, l'an 577, assassiné par un émissaire de Frédégonde, sa marâtre. Le bruit se répandit que Mérovée, pour échapper à la vengeance de son père, avait prié Gailen, son ami, de lui ôter la vie ; et Frédégonde, afin d'accréditer ce bruit, ordonna la mort de Gailen, qui périt dans d'horribles supplices. Les restes du malheureux Mérovée furent rapportés, l'an 585, à Paris, par les soins de Gontran, et inhumés dans l'église Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-des-Près. W—s.

MERRE. *V.* LEMERRE.

MERRET (CHRISTOPHE), médecin et naturaliste, né, en 1614, à Winchcombe, dans le comté de Glocester, fit ses études à l'université d'Oxford : après y avoir pris ses degrés, il se fixa à Londres, où il acquit une réputation fort étendue. Il mourut en cette ville le 19 août 1695. Le docteur Merret était membre du collége des médecins, et de la société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces* relatives au collége de médecine, 1660, in-4°. — Le *Caractère du parfait médecin, coup-d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires*, 1669, in-4°. Cet ouvrage intéressant et curieux le brouilla avec les pharmaciens, qui se déchaînèrent contre lui dans plusieurs écrits, tout en profitant de ses conseils. Il a publié en outre : *Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta*, Londres, 1667, in-8°. de 223 pag. Cette édition est indiquée, comme la seconde, dans le *Catal.* de l'Héritier. On y trouve par ordre alphabétique, l'indication de plus de 1400 espèces de plantes, dont un grand nombre avait échappé jusqu'alors aux recherches des naturalistes : mais Merret en cite plusieurs qu'on regarde comme imaginaires ; car Ray, connu par son exactitude, et qui écrivait trois ans après, n'a compté que 1050 plantes croissant en Angleterre. Merret a traduit de l'italien en anglais, l'*Art de la verrerie*, par Neri (Londres, 1662, in-8°.) ; et il y a joint une bonne préface, contenant des recherches historiques sur le verre, et des notes qui ont passé dans les traductions latine et française de cet ouvrage (*V.* HOLBACH et KUNCKEL). On trouve dans les *Transactions philosophiques* plusieurs articles de Merret : *Observations sur la réunion de l'écorce* au tronc de l'arbre dont elle a été séparée. — *Expérience* pour empêcher les fruits de tomber avant leur maturité. — *Observation* du poids de l'*Aloë americana*, etc., etc., ann. 1667. — *Description des mines d'étain de Cornwall*, et de la manière dont on y travaille l'étain. — L'*Art de raffiner l'or et l'argent*, ann. 1678. W—s.

MERRICK (JACQUES), auteur anglais, né le 8 janvier 1720, mort à Reading, le 5 janvier 1769, doit être compté au nombre des enfants précoces. Il a laissé les ouvrages suivants : I. Le *Messie*, essai de

poésie sacrée (*Messiah a divine Essay*), Reading, 1734. II. Une *Traduction de Tryphiodore*, Oxford, 1739. Ses notes sont souvent citées par Ruhnkenius, dans le dernier volume de l'*Hesychius* d'Alberti. III. *Prières pour les temps de tremblements de terre et d'inondations*, Londres, 1756. IV. *Poèmes sur des sujets sacrés*, 1763, in-4°. V. *Annotations critiques et grammaticales sur saint Jean*, Ep. 1, 14, etc., Reading, 1764, in-8°. VI. Les *Psaumes traduits ou paraphrasés*, ibid., 1765, in-4°. C'est la meilleure traduction anglaise des Psaumes, en vers; mais comme Merrick ne l'avait point divisée en strophes, de manière à pouvoir être mise en musique pour l'usage des églises, après sa mort, M. Tattersall s'est chargé de ce soin, aidé par les meilleurs compositeurs. VII. *Annotations sur les Psaumes*, in-4°, 1768. VIII. Diverses *Poésies* de circonstance, insérées dans la collection de Dodsley et d'autres. L.

MERSENNE (Marin), de l'ordre des Minimes, né au bourg d'Oizé, dans le Maine, en 1588, mourut à Paris, le 1er. septembre 1648. Doué d'une piété sincère qui l'éloignait du monde, il renonça aux espérances que lui offrait la fortune, pour entrer dans un ordre dont le nom seul atteste l'humilité. Il commença ses études au collége du Mans, et vint les continuer à celui de la Flèche, récemment établi. C'est là qu'il connut Descartes, qui ouvrait, sous les plus heureux auspices, sa carrière scolastique, à l'époque où Mersenne terminait la sienne. Ces deux élèves, qu'une estime mutuelle réunit bientôt, cimentèrent alors les liens d'une inviolable amitié. Entré dans l'ordre des Minimes en 1611, Mersenne fit son noviciat à Meaux, et revint à Paris suivre ses cours de théologie et de langue hébraïque. Ses chefs l'envoyèrent ensuite à Nevers, pour enseigner la philosophie aux jeunes religieux du couvent, dont il fut bientôt nommé supérieur. Dans cet intervalle, Descartes avait été calomnié : on l'accusait d'avoir adopté les rêveries des frères de la Rose-Croix. En vain, Mersenne, revenu dans la capitale, prit la défense de son ami, qui s'était réfugié en Hollande : il alla bientôt se réunir à lui dans cette contrée, où il se lia avec les principaux savants. De retour à Paris, son zèle pour la personne et la doctrine de Descartes ne se ralentit point. Il défendit l'une et l'autre avec chaleur, contre d'obscurs sectaires, qui, incapables de comprendre le philosophe français, l'accusaient d'athéisme, lors même qu'il portait les preuves de l'existence d'un être suprême au plus haut degré d'évidence. Descartes mettait alors au jour ses traités de mécanique, d'algèbre et de dioptrique : Fermat, qui le regardait comme un des plus grands géomètres du siècle, lui proposait aussi plusieurs problèmes difficiles à résoudre. Mersenne sut maintenir la paix entre ces deux rivaux, sans trahir les intérêts de l'amitié; et cette discussion, où l'on vit figurer Pascal père, et Roberval, tourna tout entière au profit de la science (1). Vers la même époque,

(1) Si le P. Mersenne tient un rang parmi les géomètres du dix-septième siècle, à l'une des plus belles époques de l'esprit humain dans les annales des sciences comme dans celle des lettres, c'est moins par la nature de ses propres travaux, que par son rôle de correspondant et d'intermédiaire entre les principaux savants de l'Europe. Il provoquait lui-même des recherches, en proposant des questions. En 1636, Fermat lui annonça qu'il s'était occupé d'une spirale différente de celle d'Archimède; et il lui en exposa quelques propriétés. En 1638, au sujet de la spirale logarithmique indiquée dans la *Méca-*

il étudiait la théorie des télescopes à réflexion, et l'on voit que, long-temps avant Gregory et Newton, qui ont donné leurs noms aux instruments de ce genre, le P. Mersenne en avait développé les principes; il s'empressa de la communiquer à Descartes, dès l'année 1639. Avide de découvertes, il entreprit un voyage scientifique, dans le midi de la France et en Italie, pendant l'hiver de 1640. Ses connaissances, et la douceur de son caractère, le lièrent intimement avec les savants de ces contrées. Cependant Voët, le plus intolérant des sectaires, continuait à s'acharner contre Descartes, qui venait de publier ses *Méditations*. Il espéra d'abord ranger sous sa bannière notre religieux, dont il connaissait le mérite, et l'ascendant sur ses contemporains; mais celui-ci défendit son ami avec le zèle de la conviction. « Après avoir vu, dit-il, cet excellent géomètre soutenir que sa doctrine ne peut être contestée par ceux qui l'ont bien comprise, je me suis confirmé dans la pensée que cette philosophie était la vérité, et qu'elle se fera jour, avec le temps, à travers les nuages que l'ignorance et l'envie pourraient lui opposer. » Mersenne visita une seconde fois l'Italie, pendant l'automne de 1641. Il apprit, à son retour, que Voët l'avait attaqué pendant son absence; mais il dédaigna de lui répondre. Il eut la satisfaction d'embrasser son ami, qui, revenu à Paris en juin 1644, le vit fréquemment chez les Minimes de la Place-Royale. Notre religieux venait de publier ses *Cogitata-physico-mathematica*. Il fit un troisième voyage en Italie, et, à son retour en 1645, il eut l'avantage de faire connaître en France les belles découvertes de Torricelli sur le vide; expériences qui, répétées ensuite au Puy-de-Dôme, par Perier et Pascal, sont devenues la base de la physique moderne. Un jésuite, Grégoire de Saint-Vincent, venait de publier, sur la quadrature du cercle, un ouvrage

---

nique de Descartes, Mersenne demanda à celui-ci une explication plus détaillée de cette courbe, qu'il communiqua à d'autres géomètres, dont les recherches portèrent la théorie de cette spirale plus loin que ne l'avait fait Descartes. Quant à la fameuse Cycloide ou Roulette, le P. Mersenne paraît n'avoir d'autre part dans l'histoire de cette courbe, que de l'avoir le premier remarquée et signalée en France, et d'avoir ensuite, comme à l'ordinaire, servi d'intermédiaire entre quelques-uns des géomètres qui s'en occupèrent. On sait que la Cycloide est la courbe que décrit dans l'espace le clou d'une roue qui roule sur une surface. Mersenne n'est pas l'inventeur de cette courbe, que Galilée avait remarquée longtemps avant lui. Charles de Bovelles et le cardinal Cusa s'occupant de la mesure du cercle, savaient, il est vrai, entrevu la Cycloide, en faisant rouler la circonférence d'un cercle sur une ligne droite; mais ils n'avaient point aperçu la véritable nature de cette courbe, qu'ils avaient prise pour un arc de cercle. Galilée ne découvrit pas les propriétés de la Roulette. Le P. Mersenne ne fut pas plus heureux; car il ne paraît pas qu'il ait résolu aucun des problèmes relatifs à cette courbe. Il ne fit qu'insérer dans son *Harmonie Universelle* les découvertes de Roberval sur les diverses espèces de Cycloides, comme il y avait inséré un écrit du même savant sur la statique. Le P. Mersenne avait proposé à Roberval le problème de l'aire de la Cycloide; il envoya cette solution à Descartes, qui en fit peu de cas, et donna lui-même la solution de quelques autres problèmes beaucoup plus difficiles, et particulièrement de celui des tangentes de la Cycloide, dans lequel Roberval échoua, comme Descartes l'avait prévu. L'année suivante, le P. Mersenne informa Galilée de la recherche du problème de l'aire de la Cycloide, dont on s'occupait en France. Galilée, qui ne résolut pas ce problème, invita Cavalieri à s'en occuper, et celui-ci n'y réussit pas. Ce ne fut qu'après la mort de Galilée, que Torricelli trouva l'aire et Viviani les tangentes de cette courbe. Le P. Mersenne fut encore le canal de la correspondance qui eut lieu dans la fameuse querelle entre Descartes et Fermat, au sujet des *maxima* et des *minima*, dont les détails ne peuvent trouver place ici, et dans laquelle la raison et une louable modération se trouvèrent du côté du savant conseiller de Toulouse. Le P. Mersenne fut aussi l'intermédiaire de la dispute des deux mêmes géomètres touchant l'ingénieuse méthode de Fermat pour éliminer les inconnues et faire disparaître des équations les quantités radicales, méthode que Descartes eut encore le tort de juger trop légèrement. Enfin Mersenne eut le mérite de rapprocher ces deux hommes célèbres, et d'amener une réconciliation, qui, s'il faut en convenir, ne fut jamais sincère et complète de la part de Descartes, mais qui du moins eut l'avantage de faire cesser l'affligeant spectacle d'une mésintelligence ouverte entre deux grands hommes faits pour se rendre une justice réciproque, et dignes de s'estimer l'un l'autre. R—M—D.

où il avait mêlé quelques erreurs à beaucoup de vérités. Mersenne crut devoir entrer dans la lice, et combattit le jésuite; mais il tomba lui-même dans d'autres erreurs que relevèrent, avec trop d'aigreur, les disciples de Grégoire de Saint-Vincent. Mersenne, estimé de tous les savants, jouissait en paix de sa réputation, lorsqu'un événement affreux vint terminer sa carrière. Il était attaqué au côté droit, d'un abcès que des ignorants prirent pour une fausse pleurésie : les chirurgiens le saignèrent d'abord, et se déterminèrent enfin à lui ouvrir le côté; mais l'opération fut mal faite, et il expira au milieu des douleurs d'une cruelle incision. Ses principaux ouvrages sont : I. *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accuratâ textûs explicatione. In hoc volumine, athei et deistæ impugnantur; vulgata editio vindicatur; Græcorum et Hebræorum musica instauratur*, etc., Paris, 1623, in-fol. Le titre de cet ouvrage annonce un commentaire sur toute la Genèse; cependant l'auteur n'en explique que les six premiers chapitres. On a supprimé, dans la plupart des exemplaires, les feuillets où Mersenne donnait la liste, trop grossie, des athées de son temps. Nous rétablissons une partie de ce texte, devenu rare, mais qu'on retrouve en entier dans le dictionnaire de Chaufepié. « *Ne verò quis suspicetur me* » *injuriâ conqueri, vel paucos vel* » *nullos esse qui Deum negent*, » *sciat velim non solùm in Galliâ* » *sed etiam in aliis regnis, tantam* » *esse nefandorum atheorum mul-* » *titudinem, ut jure mirari possimus* » *quomodo Deus eos vivere sinat....* » *Boverius..... hanc diabolistarum* » *societatem in Galliâ ad* 60,000 » *excrevisse ait..... At non est quod* » *totam Galliam percurramus; .....* » *non semel dictum fuit unicam Lu-* » *tetiam* 50 *saltem atheorum milli-* » *bus onustam esse..... adeo ut*, » *in unicâ domo, possis aliquando* » *reperire* 12 *qui hanc impietatem* » *vomant.... Libri Charontis de Sa-* » *pientiâ, Machiavelli de Principe*, » *Cardani de Subtilitate..... Cam-* » *panellæ, Vanini dialogi, Fludd* » *et alii plurimi..... atheismo* » *scatent*, etc. » Il est évident que, dans ses listes d'athées, Mersenne a compris un grand nombre de déistes, et que même il y a placé des hommes qui ne méritaient ni l'une ni l'autre de ces qualifications. Robert Fludd, qu'il avait vivement attaqué, publia contre lui deux diatribes, auxquelles Mersenne ne répondit pas, mais que Gassendi réfuta pour lui. II. *L'Impiété des déistes et des plus subtils libertins, découverte et réfutée par raisons de théologie et de philosophie*, Paris, 1624, in-8°., 2 vol. III. *Questions théologiques, physiques, morales et mathématiques. — Préludes de l'harmonie universelle, ou Questions utiles aux prédicateurs et aux théologiens*, etc. — *Questions inouies ou Récréations des savants, qui contiennent beaucoup de choses concernant la philosophie et les mathématiques. — Questions harmoniques, dans lesquelles sont contenues plusieurs choses remarquables pour les sciences*, etc., Paris, 2 vol. in-8°., 1634. L'auteur examine successivement si l'art de voler est possible. — Quelle est la distance de la terre au soleil? — Vitesse de la lumière. — N'y a-t-il que quatre éléments? — Les astres ont-ils une lumière propre ou empruntée? — D'où viennent les jouissances que nous procure la musique? — Force de la voix. — Peut-

on se chauffer sans user du bois? — Pourquoi l'étain calciné est-il plus pesant, etc. Mersenne, dans l'examen de ces questions, mêle à quelques idées bizarres, qui se ressentent de l'époque où il écrivait, plusieurs traits qui caractérisent un esprit supérieur. IV. *Les Méchaniques de Galilée*, traduites de l'italien, Paris, 1634, in-8°., Mersenne eut le mérite de faire connaître le premier cet ouvrage en France; et il y ajouta plusieurs observations importantes. V. *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique, où il est traité de la nature des sons, et des mouvements, des consonances, des dissonances, des genres, des modes, de la composition, de la voix, des chants, et de toutes sortes d'instruments harmoniques*, Paris, 1636, in-fol. Cet ouvrage important est enrichi des principes généraux de la mécanique, applicables à la musique. « C'est le plus rare, dit » Debure, de tous ceux qui ont paru » sur cette matière; les exemplaires » s'en trouvent communément im- » parfaits:.... pour avoir ce livre » bien complet, il est nécessaire » d'y joindre la traduction latine » abrégée qu'en a faite l'auteur sous » ce titre: *M. Mersenni, harmo- » nicorum libri XII*, etc., Paris, » 1636, in-fol. » Cette traduction contient quelques figures d'instruments, omises dans le texte français. On y trouve, dit J.-J. Rousseau, une description curieuse d'une viole assez grande pour contenir de jeunes pages qui chantaient le dessus d'un air, tandis que celui qui jouait la partie de basse sur la viole, chantait celle de la taille; ce qui formait un concert complet à trois parties, tel que Granier et d'autres en exécutaient souvent en présence de la reine Marguerite. Plusieurs musiciens modernes ne se sont pas fait scrupule de copier les meilleurs morceaux de cet ouvrage, sans le citer. Des géomètres d'une logique sévère, entre autres Montucla, ont reproché à l'auteur, d'avoir exagéré l'utilité des mathématiques, en invitant les orateurs sacrés à orner leurs discours de traits et de textes tirés des sections coniques (1). VI. *La vérité des sciences, contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, Paris, 1638, in-12. Cet ouvrage n'est point à la bibliothèque du Roi. Suivant quelques écrivains, le véri-

(1) Ces vues bizarres ne sont point un travers exclusivement propre au P. Mersenne; on trouve des exemples d'abus analogues et de plus grands encore dans Vossius, Caramuel, et même chez le célèbre Wolff. Le P. Mersenne s'était beaucoup adonné à la Musique; il est cité comme l'un des principaux théoriciens français. Il a connu ce qu'on a improprement appelé le phénomène de la *résonance du corps sonore*, long-temps avant que Rameau, s'attribuant l'observation de ce phénomène, en eût fait la base de son fameux système de la *basse fondamentale*. Il s'agit, dans ce phénomène, de trois sons simultanés que fait entendre un son fondamental, savoir, son octave aigue, sa douzième et sa dix-septième majeure. Mais il y a ici une double erreur: 1°. une corde vibrante ne fait pas seulement entendre les trois sons indiqués, mais une multitude de sons aigus correspondants aux parties aliquotes de la corde, présentes, quant au nombre des vibrations dans une unité de temps, par la suite naturelle et indéfinie des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc; 2°. le mot de *corps sonore* est employé ici abusivement dans un sens trop étendu; car les corps sonores naturellement élastiques, tels que les verges de verre ou de métal, les plaques, les timbres, etc., accompagnent le son principal d'autres sons aigus qui suivent, selon les cas, une grande diversité de lois, autres que celle ci-dessus. (Voy. le *Traité d'Acoustique* de Chladni, et notre *Essai sur la détermination des bases physico-mathématiques de l'Art musical*, Paris, veuve Courcier, 1813, in-8°.). Les théories musicales du P. Mersenne, calquées sur les idées qui régnaient alors en France sur la Musique, ne sont point conformes aux vrais principes de l'art et aux saines doctrines de l'harmonie suivies en Italie et en Allemagne. Il serait superflu d'en donner ici une analyse, qui serait sans utilité. Dans l'ouvrage intitulé: *Quæstiones in Genesim*, le P. Mersenne fait sur la Musique une longue digression, où il traite des instruments des Hébreux, dans une étendue de 200 pages. A part les singularités et la confusion qui règnent dans les idées du P. Mersenne, dont une bonne partie doit être attribuée à l'influence de son siècle, on ne peut disconvenir que ce religieux, qui n'était pas, il est vrai, un grand géomètre, n'eût toutefois des connaissances étendues et très variées. Ses écrits peuvent intéresser à la fois le théologien, le philosophe, le géomètre et le musicien. R—S—D.

table auteur est lord Herbert de Cherbury, dont Mersenne n'a été que le traducteur. VII. *Cogitata physico-mathematica, in quibus tam naturæ quàm artis effectus admirandi, certissimis demonstrationibus explicantur*, Paris, 1644, in-4°. Ce volume contient les traités suivants : 1°. *De mensuris, ponderibus atque nummis hebraïcis, græcis et romanis, ad gallica expensis.* 2°. *Hydraulica, pneumatica, atque navigandi.* — *Harmonica theorica, practica, et mechanica phænomena.* VIII. *Universæ geometriæ, mixtæque mathematicæ synopsis*, ib., in-4°., 1644. On y trouve : *Euclidis elementa.* — *Rami geometria.* — *Archimedis opera.* — *Theodosii, Menelai, Maurolyci, Autolycisphærica.* — *Apollonii, Mydorgii conica.* — *Mechanicorum libri duo, et opticorum libri septem.* Ces deux derniers ouvrages sont entièrement de l'auteur : ils contiennent les principes fondamentaux de l'optique, de la catoptrique, de la dioptrique, de la parallaxe, et des réfractions. L'*Optique* et la *Catoptrique* du P. Mersenne, ont été publiées en français, avec la *Perspective* de J. F. Niceron, Paris, 1652, in fol. fig. IX. *Novæ observationes physico-mathematicæ quibus accessit Aristarchus Samius, de mundi systemate*, Paris, 1647, in-4°. Ce troisième volume sert de supplément aux deux premiers. Le P. Mersenne avait publié, trois ans auparavant, le traité d'Aristarque de Samos : *De mundi systemate, partibus et motibus ejusdem, ex arab. latinè, cum Ægid. Roberval notis*, Paris, 1644, in-12. « Mersenne » était, dit Baillet, le savant du » siècle, qui avait le meilleur » cœur. On ne pouvait l'aborder » sans se laisser prendre à ses char- » mes : jamais mortel ne fut plus » curieux pour pénétrer les secrets » de la nature, et porter les sciences » à leur perfection. Les relations » qu'il entretenait avec tous les sa- » vants, l'avaient rendu le centre de » tous les gens de lettres : c'était à » lui qu'ils envoyaient leurs doutes, » pour être proposés, par son moyen, » à ceux dont on en attendait les so- » lutions ; faisant à-peu-près, dans » la république des lettres, la fonc- » tion que fait le cœur dans le corps » humain. Sa passion d'être utile ne » se borna point à sa vie ; et il avait » ordonné aux médecins, en mou- » rant, de faire l'ouverture de son » corps, afin qu'ils pussent appren- » dre la cause de sa maladie. Il fut » obéi ; et l'on trouva l'abcès deux » doigts au-dessus de l'endroit où on » lui avait percé le côté. » Mersenne a été, jusqu'à sa mort, le partisan le plus déclaré de Descartes, dont il ne cessa de propager la doctrine : sa perte fut vivement sentie par cet illustre philosophe, qui pleura longtemps son ami, et jeta des fleurs sur sa tombe. Le P. Hilarion de Coste, Minime, a publié une *Vie de Mersenne*, Paris, 1649, in-8°., bien moins curieuse que les détails insérés par Baillet, dans sa *Vie de Descartes*. Paris, 1691, in-4°. M. Poté, professeur de mathématiques au Mans, a donné un Éloge de Mersenne, Le Mans, 1816, in-8°. L—u.

MERULA (George) (1), l'un des restaurateurs des bonnes études,

(1) Il était de l'ancienne famille de' *Merlani*; mais il changea ce nom contre celui de *Merula*, pour se donner une origine romaine. Ce trait de vanité lui attira de piquantes railleries. Pavero Fontana, disciple de Philelphe, publia sur ce sujet une Lettre à Bernard Giustiniani : *In Georgium Merlanum Merulam, Merlanice prima*, Milan, 1481, in-4°. Ce titre annonçait une suite qui n'a point paru, probablement, comme le remarque Ginguené, parce que la mort de Philelphe mit fin à une guerre entreprise pour lui. (*Hist. litt. d'Italie*, III, 343.)

en Italie, était né vers l'an 1424, à Alexandrie-de-la-Paille (1), petite ville du Milanez. Il eut pour instituteur le célèbre Fr. Philelphe, qui lui fit faire de rapides progrès dans les langues anciennes : mais l'élève se montra peu reconnaissant des soins de son maître ; et il devint même dans la suite l'un de ses plus violents adversaires. Après avoir enseigné à Milan, il ouvrit à Venise, en 1464, une école qui fut très-fréquentée. Louis Sforze, duc de Milan, l'y rappela, en 1482, et le chargea d'écrire l'histoire de cette ville. Merula continua cependant de donner des leçons de littérature grecque et latine, jusqu'à sa mort, arrivée au mois de mars 1494 : il fut enterré dans l'église Saint-Eustorge, près du maître-autel, dans une tombe ornée d'un distique rapporté par Ghilini (*Teatro d'uomini letterati*). Quelques mois auparavant, Merula avait découvert, dans la bibliothèque de l'abbaye de Bobbio, plusieurs manuscrits d'anciens ouvrages (2), dont il se proposait de faire jouir le public ; mais il n'en eut pas le loisir. C'était un homme fort instruit pour le temps, mais d'une vanité excessive, qui lui attira de vives disputes avec Calderino, Galeotti Marzio, Politien, etc. Il s'est beaucoup appliqué à la correction et à la publication des anciens auteurs ; et l'on ne peut nier qu'il n'ait rendu, sous ce rapport, de très-grands services. C'est à lui qu'on doit la première édition des *Epigrammes* de Martial, Venise (1470-72), gr. in-4°. ; des *Rei rusticæ scriptores*, ibidem, 1472, Reggio, 1482, in-fol. (1) ; et des *Comédies* de Plaute, ibid., même année et même format (*V.* SULPICIA). Il a encore publié le traité de Cicéron, *De finibus*, etc., Venise, 1471, gr. in-4°. : dans l'épître préliminaire, il se flatte d'y avoir corrigé beaucoup de passages ; et les *Déclamations* de Quintilien, ibid., 1482, pet. in-fol. Merula a fait des *Commentaires* et des *Remarques* sur l'*Oraison* de Cicéron *pour Ligarius*, et sur la *Lettre à Lucullus* (*Ad Familiar., liber I, IX*), sur les *Satires* de Juvenal et les *Epigrammes* de Martial, sur les *Poésies* de Stace et d'Ausone, sur l'*Epître d'Ovide à Sappho*, et enfin, sur quelques *Passages* de Pline et de Virgile (2). Il a traduit du grec de Dion, ou plutôt de Xiphilin son abréviateur, les *Vies* de Nerva, de Trajan et d'Adrien ; et cette traduction a été publiée par Batist. Egnazio, dans le recueil des *Historiæ Augustæ scriptores*. Enfin, on a de Merula : I. *Bellum Scodrense*, Venise, 1474, in-4°. ; c'est la relation du siége de Scutari par les Turcs, qui furent obligés de le lever. Philelphe lui fit observer qu'il avait eu tort d'écrire *Turcas* pour *Turcos* ; et ce fut-là le grave motif qui déter-

(1) Cette ville est nommée en latin *Alexandria ab Aquis Statiellis*, parce qu'elle est située dans le voisinage d'Acqui. C'est de là que Merula prend le nom de *Georgius Alexandrinus*, ou de *Georgius Statiel-lensis*.

(2) Apost. Zeno donne la liste des manuscrits découverts à Bobbio, par Merula (*Diss. Voss.*, t. II, p. 72). On distingue dans le nombre : TERENTIANUS MAURUS *de litteris*, VELIUS LONGUS *de orthographia*, etc. ; mais, quoi qu'on en ait dit, Merula n'a pu avoir aucune part à la publication de ces ouvrages.

(1) Pour les meilleures éditions de ce recueil, voyez les art. CATON, COLUMELLE, VARRON, etc. C'est dans l'épître dédicatoire de l'édition de 1482, que Merula traite l'imprimerie de *barbarum inventum*, comme Prosper Marchand le lui a reproché ; mais Mercier de Saint-Léger fait voir que la mauvaise humeur de cet éditeur ne se rapportait qu'à l'abus que déjà de son temps d'ignorants éditeurs faisaient de cet art. (*Journ. des Savants*, avril 1770, p. 225.)

(2) Apost. Zeno ne cite les *Notes* de Merula sur Virgile, que d'après un passage d'une *Lettre* de Philelphe. Il paraît cependant qu'elles ont été publiées. Du moins Maittaire indique un *volume* contenant les notes de Merula, sur l'épître d'Ovide à Sappho, sur Pline et Virgile, Venise, 1471 ou 1481, in-4°.

mina Merula à prendre la plume contre son maître, âgé et souffrant. II. *In Philelphum epistolæ duæ*, ibid., 1480, in-4°.; ces deux lettres sont pleines d'invectives, auxquelles Philelphe ne répondit point; mais Pavero Fontana, son disciple, se chargea de sa vengeance (*Voy.* la *Note* 1re.) III. *Antiquitatis vicecomitum libri* x, in-fol. Cette première édition, sans date, est sortie des presses d'Alex. Minuziano, qui l'a dédiée à Louis XII, alors maître du Milanez; elle a donc paru de 1499 à 1512 : la seconde est de Milan, 1529 (1), in-fol.; on y a joint l'ouvrage de Paul Giovio : *XII. vicecomitum Mediolani principum vitæ*, etc. Rob. Estienne en publia une troisième, Paris, 1549, in-4°., sous ce titre : *De gestis ducum Mediolanensium*. Enfin Grævius a inséré cet ouvrage dans le tome III du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. C'est une histoire de Milan depuis l'origine de cette ville jusqu'à la mort de Math. Visconti, en 1322 : le style en est pur et correct; mais l'auteur a trop légèrement adopté les fables populaires sur l'origine des Visconti, et il est tombé dans un assez grand nombre d'inexactitudes; ce qu'il est juste d'attribuer en partie au défaut de titres et de monuments. On ignorait que Merula eût poussé plus loin cet ouvrage; mais, vers le milieu du dernier siècle, on découvrit les *Quatre premiers livres de la seconde décade* (1), et Muratori les inséra dans le 25e. vol. des *Scriptores rerum Italicar.* L'histoire du Milanez a été refaite en entier par Calchi, disciple de Merula, et qui le traita comme il avait traité Philelphe (*Voy.* Ant. Calchi, au *Supplément*). IV. Des *Observations critiques* sur le traité de Galeotti : *De homine et ejus partibus* (*V.* Galeotti, XVI, 291). On attribue généralement à Merula : *Montisferrati descriptio*, et *Conflagratio Vesuvii montis*. La *Description du Montferrat* a été extraite du VIe. livre de son *Histoire du Milanez*, et insérée probablement dans quelques recueils; et la relation de l'incendie du Vésuve, est la traduction d'un passage de la vie de Titus par Dion. Elle se trouve dans l'édit. de *Justin* (Lyon), 1510, in-8°., et dans les *Historiæ scriptor. August.*, Venise, Alde, 1519. On peut consulter, sur Merula, le *Giornal. d'Italia*, tom. XVII et XVIII; les *Mém.* de Niceron, tom. VII et X; les *Scriptor. Mediol.* d'Argelati, et surtout les *Dissert. Vossiane* d'Apost. Zeno, tom. II. W—s.

MERULA (Paul), historien, naquit, le 19 août 1558, à Dordrecht, d'une famille distinguée (2), et qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il visita les principales académies d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, pour se perfectionner par les leçons des plus célèbres professeurs. Il revint en Hollande, après neuf ans d'absence, et se fixa à la Haye,

(1) Tous les bibliographes qu'on a consultés donnent à cette édition la date de 1629. C'est évidemment une faute d'impression, puisque Niceron et Zeno indiquent l'édition d'Estienne, 1549, comme la troisième; mais cette faute s'est glissée dans le *Dictionnaire universel*, et, ce qui est beaucoup plus étonnant, dans l'excellent *Manuel du libraire*, par M. Brunet. Le *Dictionn.* de Feller ne cite qu'une seule édition de 1535, qu'on peut regarder comme imaginaire, puisqu'elle est restée inconnue aux bibliographes. La source de cette erreur qui s'est perpétuée jusqu'ici, vient probablement de ce qu'on a confondu l'*Histoire du Milanez*, par Merula, avec celle de Calchi, imprimée, pour la première fois, non en 1629, mais en 1628.

(1) Le judicieux Tiraboschi doute que cette suite appartienne bien réellement à Merula (*Stor. letter.* tom. VI).

(2) La famille Van Merle.

où il commença à exercer la profession d'avocat. Il fut nommé, en 1592, à la chaire d'histoire de l'université de Leyde, vacante par la démission de Juste Lipse; et il succéda, en 1598, à J. Douza, dans la place de bibliothécaire. L'excès du travail et de l'application ayant affaibli sa santé, on lui conseilla de voyager pour se rétablir; et il se rendit avec sa famille à Rostock, où il demeura deux mois; mais comme il se disposait à venir reprendre ses fonctions, il fut saisi d'une fièvre maligne, accompagnée d'un vomissement de sang, dont il mourut le 20 juillet 1607, âgé de quarante-neuf ans. Merula a publié une bonne édit. des *Fragments* d'Ennius, avec des notes, Leyde, 1595, in-4°.; une autre d'Eutrope, avec la *Continuation*, de Paul Diacre; la *Vie* d'Erasme (1), et celle de Fr. Junius, de Bourges, fameux théologien protestant; la *Paraphrase* de Willeram, sur le Cantique des cantiques, etc. (*V.* Junius, XXII, 156). On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XXVI (2). Les principaux sont : I. *Fidelis narratio rerum adversùs Angelum Merulam*, Leyde, 1604, in-4°. Ange Merula, grand-oncle de Paul, avait péri en 1557, à Mons, sur les bûchers de l'inquisition. II. *Cosmographiæ generalis libri tres; item geographiæ particularis libri quatuor*, Amsterd., 1605, in-4°.; ibid., 1621, in-fol.; ibid., 1636, in-12, 6 vol. C'est un ouvrage savant et exact, qu'on regrettait que Merula n'eût pas terminé; mais nous avons maintenant des géographies supérieures à celle-ci, qui ne contient que l'Espagne, la France et l'Italie. III. *Tyditresor*, etc.; c'est-à-dire, Histoire ecclésiastique et politique, depuis la naissance de J. C., etc., Leyde, 1627, in-fol. Elle a été continuée par Guillaume Merula, son fils, depuis le XIIe siècle, jusqu'à l'an 1614; cette continuation renferme plusieurs traits injurieux contre l'Église romaine. IV. *De maribus dissertatio*, ibid., 1633, in-8°.; réimprimée avec le *Mare liberum* de Grotius. V. *Opera varia posthuma*, ibid., 1684, in-4°. Ce volume contient les cinq dissertations suivantes : *De sacrificiorum ritibus, apud veteres Romanos.* — *De sacerdotibus Romanorum.* — *De legibus Romanorum.* — *De comitiis Romanorum.* — *De præmiis militaribus apud Romanos.* La troisième et la quatrième ont été insérées par J. Poleni, dans le Supplément au *Thesaur. antiquit.*, tom. 1er. Théod. Almeloveen a donné la liste des ouvrages qu'annonçait Merula, dans la *Bibl. promissa ac latens*; et elle a été copiée par Foppens, dans la *Bibl. Belgica*. W-s.

MERVEILLE, voyageur français, est le premier qui ait écrit en notre langue, une relation de l'Arabie heureuse. Il était capitaine de vaisseau marchand. Une compagnie de négociants de Saint-Malo le chargea, en 1708, d'aller avec deux navires, à Moka, pour y faire le commerce des marchandises du pays, et notamment du café, que les Français avaient toujours acheté dans le Levant. Les navires sortirent de Brest, le 6 janvier, relâchèrent à divers endroits, enfin à Aden, et atterirent

(1) On prétend que cette vie, rédigée avec la dernière négligence et une ridicule simplicité, avait été composée par Érasme lui-même.

(2) Vogt (*Catal. historico-criticus*) cite d'après Ant. Teissier, la *Vie* de Jean Capnion (Reuchlin), publiée avec le *Recueil de ses lettres*, par Paul Merula, Strasbourg, in-8°., et Leyde, 1617, in-16; mais il avoue que les savants eux-mêmes doutent de l'existence de cet ouvrage.

à Moka, le 3 janvier 1709. Merveille conclut avec le gouverneur un traité pour le commerce, et sut, par sa conduite ferme et sage, faire respecter le nom français. Il alla visiter Betelfagui, principal marché du café de la meilleure qualité; et après avoir complété sa cargaison, il quitta Moka, le 20 août. A son retour, il surgit à l'île Maurice et à Bourbon, et entra, au mois de mai 1710, à Saint-Malo. La compagnie se trouva si bien de cette première expédition, qu'elle en entreprit bientôt une seconde, qui partit au mois de janvier 1711, et revint en juin 1713. Merveille n'en faisait point partie. Les officiers français allèrent dans celle-ci, jusqu'à Monab, où résidait le sultan du Yémen, et furent très-bien accueillis par ce prince. Merveille n'avait pas songé à publier le récit de sa relation. Il en avait été inséré un extrait dans le Mercure de Trévoux. Ce morceau piqua la curiosité de La Roque : il correspondit avec Merveille, et reçut des lettres et des mémoires. Ce dernier étant venu à Paris, La Roque profita de son séjour pour tirer de lui tous les éclaircissements qui pouvaient manquer aux lettres, et avec ces matériaux composa le *Voyage de l'Arabie-Heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français pour la première fois en 1708, 1709 et 1710, avec la relation particulière d'un voyage du port de Moka à la cour du roi d'Yémen dans la seconde expédition des années 1711, 1712 et 1713. — Un Mémoire concernant l'arbre et le fruit de café, dressé sur les observations de ceux qui ont fait suite au dernier Voyage, et au Traité historique de l'origine et des progrès du café*, etc., Paris, 1716, in-12, Amsterdam, 1716, in-12, avec figures. Ce livre contient beaucoup de particularités curieuses sur l'Arabie, ses habitants, ses productions et son commerce; sur Madagascar, Anjouan, Socotora, et les autres îles que les vaisseaux français visitèrent durant leurs deux campagnes. Merveille était bon observateur; il a bien mis à profit le peu de temps que lui laissait le soin des affaires. L'opuscule sur le café, ajouté à cette relation par La Roque, est encore bon à consulter. Les négociants de Saint-Malo continuèrent à faire le commerce avec Moka. Le gouverneur de cette ville ayant par la suite enfreint le traité conclu par Merveille en 1709, la compagnie des Indes envoya, en 1736, une expédition pour demander aux Arabes raison de cette déloyauté. La Garde-Jazier partit de Pondichéri avec quatre vaisseaux et des troupes. Arrivé, en janvier 1737, devant Moka, il essaya d'abord les voies de la conciliation; ensuite il attaqua la ville, et finit par obtenir la satisfaction qu'il désirait et le remboursement des frais de l'armement. Il repartit le 9 juin, et le 22 juillet mouilla devant Pondichéri. Le récit de cette expédition glorieuse a été publiée sous ce titre : *Relation de l'expédition de Moka en l'année 1737, sous les ordres de M. de la Garde-Jazier, de Saint-Malo*, Paris, 1739, 1 vol. in-12, avec le plan du port de Moka. E—s.

MERVESIN (Joseph), littérateur peu connu, natif d'Apt, en Provence, fit profession dans l'ordre non réformé de Cluni, et fut pourvu d'un prieuré. Une *Histoire de la poésie française*, fruit de ses loisirs, parut, à Paris, en 1706, in-12 : elle était dédiée à la duchesse du Maine, et fut accueillie par les journalistes avec

une bienveillance extraordinaire, qu'expliquait, mais ne justifiait point le mérite unique de l'auteur, celui d'avoir entamé le premier cette matière. Des recherches superficielles, des résultats mesquins, appuyés sur une critique peu sûre et sur des matériaux insuffisants, n'étaient pas ce qu'on devait attendre d'un bénédictin. Le succès de ce livre trouva dès l'origine un contradicteur, peu redoutable il est vrai, dans un gentilhomme provençal, Remerville de Saint-Quentin. Mervesin défendit son essai contre le critique : celui-ci répliqua ; et ces débats profitèrent quelque peu au public par les changements que Mervesin fit à son ouvrage, dans une édition donnée à Amsterdam, en 1717, et augmentée d'un traité de la versification française. Un sujet bien futile renouvela les hostilités entre Remerville et Mervesin. Celui-ci avait avancé qu'on pouvait composer un discours entier où ne se rencontrerait pas la lettre R : son adversaire traita cette idée d'extravagance ; et il y eut bien du papier barbouillé dans cette ridicule dispute, dont on peut chercher les traces dans le Mercure de juin 1741. Mervesin mourut, en 1721, dans sa ville natale, victime de son dévoûment envers des pestiférés. Il laissa beaucoup de poésies manuscrites, et le canevas d'une histoire de la rhétorique française. Il est aussi l'auteur de l'*Histoire du marquis de Saint-André-Montbrun*, Paris, 1698, in-12. F—T.

MERVILLE (Michel Guyot de), auteur dramatique, né à Versailles le 1er. février 1696, était fils du maître de postes de cette ville. Il eut de bonne heure le goût des voyages, et profita d'une circonstance favorable pour visiter l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Il travailla ensuite pour le théâtre ; mais trompé sur le véritable genre de son talent, il composa d'abord trois tragédies, qui furent refusées par les comédiens. Rebuté par cette disgrace, il partit pour la Hollande, et ouvrit, en 1726, à la Haye, un magasin de librairie : il entreprit, dans le même temps, un journal littéraire, qui n'eut point de succès. De retour à Paris, après une absence de quelques années, il conçut une passion violente pour une femme jeune et belle, mais privée, comme lui, des biens de la fortune, et parvint à lever tous les obstacles qui s'opposaient à leur union. La nécessité de se procurer des ressources pour soutenir sa famille, le mit en rapport avec l'abbé Desfontaines ; et il coopéra pendant quelque temps à la rédaction de ses feuilles. Il travaillait cependant pour le théâtre, et donna plusieurs pièces qui furent bien accueillies, entre autres, le *Consentement forcé*, comédie dont il avait pris le sujet dans l'histoire un peu romanesque de son mariage. Les mauvais procédés des comédiens le déterminèrent à renoncer une seconde fois au théâtre, à l'époque où la maturité de son talent promettait de l'enrichir de plusieurs ouvrages agréables. Il visita de nouveau l'Italie ; et, dans ses voyages, il fit connaissance avec un gentilhomme du pays de Vaud, qui, touché de ses malheurs, lui offrit un asile sur les bords du lac de Genève. Les soins constants dont il était l'objet, ne purent calmer les inquiétudes que lui causait la position d'une fille unique et d'une femme adorée, qu'il se reprochait amèrement d'avoir liée à son sort. Informé que Voltaire venait habiter les environs de Genève, il lui écrivit une lettre, dans laquelle il lui

demandait pardon de l'avoir offensé par des vers satiriques, et lui offrait la dédicace de ses ouvrages. Voltaire répondit sèchement et poliment, mais refusa de le voir. Merville, désespéré, régla toutes ses affaires, et, après avoir établi le bilan de ses dettes, qu'il chargea son bienfaiteur d'acquitter, sortit de chez cet ami. Son corps fut trouvé le 4 mai 1755, près de la ville d'Evian (1). Les *Œuvres de théâtre* de Merville ont été publiées à Paris, en 1766, 4 vol. in-12. Ce recueil contient : les *Mascarades amoureuses*, les *Impromptus de l'Amour; Achille à Scyros*, tragi-comédie, imitée de Métastase; le *Consentement forcé*, les *Epoux réunis*, le *Dédit inutile* ou les *Vieillards intéressés*, les *Dieux travestis* ou l'*Exil d'Apollon*, le *Roman*, l'*Apparence trompeuse*, les *Talents déplacés*, les *Tracasseries* ou le *Mariage supposé*, le *Triomphe de l'Amour et du Hasard*, la *Coquette punie*, et le *Jugement téméraire*. Toutes ces pièces ont été représentées, excepté les quatre dernières, qui furent trouvées dans son porte-feuille: la meilleure est le *Consentement forcé;* c'est la seule qui soit restée à la scène, où on la revoit toujours avec plaisir : la conception en est très-heureuse, et le dialogue naturel, vif et comique. « Le caractère » du talent de Merville, dit M. Petitot, était la délicatesse et la grâce. » Incapable de concevoir de grands » sujets et de peindre des caractères, » il nouait très-bien des intrigues légères; il esquissait agréablement » de petits tableaux : ces qualités » suffisent pour des pièces de peu » d'étendue. » On a encore de Merville : I. *Histoire littéraire de l'Europe* pendant l'année 1726, la Haye, 6 vol. in-12. C'est le journal dont on a parlé. II. *Voyage historique d'Italie*, ibid., 1720, 2 vol. in-12. Il a laissé, en manuscrit, une *Critique des Œuvres de Voltaire*, en 4 vol.; l'*Esprit* d'Horace, et les *Veillées de Vénus*. L'éditeur de ses œuvres dramatiques les a fait précéder d'une notice sur l'auteur. On trouvera son Éloge dans le tome 1er. du *Nécrologe* des hommes célèbres de France, et dans le *Supplément au Parnasse français*, par Titon du Tillet; enfin, M. Petitot a publié une *Notice* sur Guyot de Merville, au-devant du *Consentement forcé*, dans le tome XXI du *Répertoire du Théâtre-Français*. W—s.

MERWAN Ier., neuvième successeur de Mahomet, et quatrième khalyfe de la race des Ommayades, était cousin de Moawyah Ier., fondateur de cette dynastie. Il fut surnommé *Ibn Tarid* (fils du banni), parce que son père Hakem avait été exilé par le prophète, pour avoir divulgué un secret. Hakem ne fut rappelé que sous le khalyfat d'Othman, son neveu; et Merwan devint alors secrétaire de ce prince, dont sa perfidie causa la mort. Il se trouva, l'an 36 de l'hégire (656 de J.-C.), à la fameuse bataille du *Chameau;* et on l'accuse d'avoir, pendant la mêlée, satisfait sa vengeance personnelle, en blessant mortellement Thahlah, l'un des deux généraux qui commandaient l'armée dans laquelle il servait (*V.* Aïcha et Aly, I, 340 et 569). Sa conduite

(1) On a beaucoup varié sur le genre de mort de Guyot de Merville. Titon du Tillet dit qu'il mourut d'une colique, près de Copponex, et qu'il fut enterré dans le cimetière de ce village; d'autres assurent qu'il se retira dans un couvent du pays de Gex, où le chagrin termina promptement ses jours. Mais on ne peut malheureusement douter qu'il n'ait lui-même terminé son existence en se jetant dans le lac de Genève. C'est par inadvertance que, dans le *Nécrologe*, on a retardé l'époque de sa mort jusqu'en 1765. La date que nous avons adoptée est la plus certaine.

fut équivoque sous les règnes d'Aly, de Moawyah et de Yezid ; et il était, pour la troisième fois, gouverneur de Médine, lorsqu'Abdallah se fit proclamer khalyfe à la Mekke, l'an 62 de l'hég. (*V.* Abdallah ibn Zobair, I, 51.) Incertain sur le parti qu'il devait prendre, il était à la veille de se soumettre au spoliateur de sa famille, lorsque l'ordre donné par celui-ci d'exterminer les Ommayades décida Merwan à se retirer en Syrie, où, après la mort d'Yezid, l'abdication de Moawyah II, et un interrègne de quatre mois, il fut élu khalyfe par ses partisans, au mois de ramadhan, 64 de l'hégire (mai 684). Abdallah, déjà maître de l'Arabie et de tout l'empire, aurait écrasé facilement ce faible rival, s'il eût marché, sans différer, en Syrie, où il avait lui-même un parti puissant : mais Dohak ibn-Caïs, qui en était le chef, ayant perdu, vers la fin de la même année, une bataille décisive dans la plaine de Damas, Merwan fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie. Il défendit, moins par clémence que par politique, qu'on poursuivît les vaincus, et s'écria néanmoins, lors qu'on lui apporta la tête de Dohak : *Hélas ! faut-il, à mon âge, coûter la vie à tant de braves Musulmans ?* Il fit son entrée à Damas, alla occuper le palais de Moawyah, et épousa une des femmes d'Yezid. Il se rendit ensuite en Egypte, où il n'éprouva aucune résistance, et il y laissa son fils, Abdel-Aziz, pour gouverneur. Cependant les habitants de Koufah, se reprochant la mort de Hocein, fils d'Aly (*V.* Hocein, XX, 434), s'étaient armés pour déposer les deux khalyfes, et rendre l'empire à la famille du prophète. Ils s'avancèrent dans la Mésopotamie, sous les ordres de Soleïman ibn-Horad, qu'ils avaient choisi pour chef. Merwan leur opposa leur ancien gouverneur, le fléau des Alydes, le fameux Obeid-Allah, qui les tailla en pièces, près d'Aïnwerd, avec leur général. En acceptant le khalyfat, Merwan avait juré de le garder comme un dépôt, jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux derniers khalyfes. Mais, au mépris de son serment, il désigna son fils Abdel Melek pour son successeur, (*V.* Abdel Melek, I, 54), et n'eut aucun égard pour les plaintes de Khaled, qui fut vengé par sa mère. Cette femme, tandis que son époux dormait, lui mit un oreiller sur le visage, et s'y tint assise jusqu'à ce qu'il fût étouffé ; ensuite, affectant un grand désespoir, elle annonça qu'il était mort d'apoplexie. Telle fut la fin de Merwan, le 3e. ramadhan, 65 (13 avril 685), à l'âge de 63 ans, suivant Aboul-Feda, après un règne d'environ dix mois. A—t.

MERWAN II (Abou Abdel-Melek), 14e et dernier khalyfe ommayade, et petit-fils du précédent, gouvernait depuis plusieurs années l'Arménie, et s'était rendu célèbre par ses victoires sur les Chrétiens, lorsqu'il s'arma, l'an 126 de l'hég. (744 de J.-C.), contre le khalyfe Yezid III, pour venger la mort de Walid II, que ce prince avait fait assassiner. Cependant Yezid parvint à apaiser Merwan, en ajoutant à son gouvernement ceux de la Mésopotamie et de l'Adzerbaïdjan : mais Yezid étant mort peu de temps après, et son frère Ibrahim lui ayant succédé, Merwan refusa de reconnaître ce dernier, et reprit les armes, au commencement de l'année suivante, sous prétexte de défendre les droits au khalyfat des fils de Walid, qui étaient prisonniers à Damas. Il traversa

l'Euphrate, marcha vers Kennesrin et Hemesse, dont les habitants embrassèrent sa cause avec enthousiasme, et s'avança contre Damas, à la tête de 80 mille hommes. Ibrahim lui en opposa 120 mille, commandés par son cousin Soleïman, fils du khalyfe Hescham. Après une bataille sanglante, Soleïman vaincu rentra dans la capitale, pilla le trésor pour faire des largesses à ses soldats, et s'enfuit avec le khalyfe Ibrahym, après avoir ôté la vie aux deux fils de Walid. Merwan entra sans résistance dans Damas, et se prévalant des dernières paroles prononcées par Hakem, l'un des princes assassinés, qui l'avait déclaré son vengeur et son héritier, il se fit proclamer khalyfe, et ne tarda pas de retourner à Harran en Mésopotamie, où il établit le siége de son empire. Il y reçut les soumissions d'Ibrahym dont l'abdication détermina Soleïman et tous les autres Ommayades à prêter serment de fidelité à Merwan. Mais bientôt le nouveau khalyfe fut obligé d'aller réduire les Hemesseniens qui s'étaient révoltés: à son approche, ils feignirent de se soumettre, et ayant ouvert leurs portes, ils les refermèrent aussitôt qu'il fut entré dans leur ville, avec une faible partie de ses troupes, qu'ils assaillirent de toute part, et dont ils firent un grand carnage. Merwan ne leur échappa qu'avec peine: indigné de cette perfidie, il s'empara d'Hemesse, en rasa les murailles, et fit mettre en croix les principaux moteurs de la révolte, au nombre de six cents. Loin d'être effrayés par le châtiment de cette ville, Damas et plusieurs places de la Palestine, imitèrent son exemple. Merwan les rangea sous son obéissance, et retourna dans la Mésopotamie; mais il en revint aussitôt pour arrêter les progrès de Soleïman qui, au mépris de ses serments, s'était révolté à Kennesrin, et avait proscrit Merwan, comme usurpateur. Ce dernier remporta sur lui deux victoires, le força de s'enfuir à Palmyre, et prit Hemesse, qui obtint son pardon en lui livrant le frère du prince rebelle. L'année suivante Abdallah, fils d'Omar II, osa aussi disputer le khalyfat à Merwan, dans l'Irak; mais le gouverneur de Bassorah marcha contre lui, l'assiégea dans Waseth, et s'étant rendu maître de sa personne, il le fit périr en prison. Ces triomphes de Merwan II sur les princes de sa famille, en épuisant ses forces, préparaient la chute des Ommayades, et l'élévation des Abbassides, issus d'Abbas, oncle de Mahomet, et par conséquent mieux fondés dans leurs droits au khalyfat que les Ommayades, dont les ancêtres avaient persécuté le prophète et usurpé sa succession (*V.* Mahomet, XXIV, et Aly, I, 569). Les Abbassides, puissants par leur nombre, par leurs richesses, par la considération que leur attiraient leur piété, leur prudence et leur modération, balançaient, depuis quelques années, leurs rivaux dont les vices et les cruautés avaient aliéné une foule de Musulmans. Beaucoup d'autres, favorables jusqu'alors aux descendants d'Aly, mais rebutés par les disgraces continuelles de cette famille, s'étaient attachés à celle d'Abbas, dont l'élévation leur paraissait un moyen propre à rallier tous les partis, et à rétablir la paix au sein de l'islamisme. Les Abbassides, après avoir jeté sourdement, aux extrémités de la Perse, les semences d'une révolution générale (*V.* Ibrahym l'Imam, XXI, 162, et Abou-

Moslem, I, 98), levèrent le masque, l'an 128 de l'hég. (746 de J.-C.): leurs partisans remportèrent divers avantages sur les troupes du khalyfe, et vouèrent à l'anathème, le nom de Merwan. Nasr ibn Sayar, gouverneur du Khoraçan, s'efforça vainement de résister à Abou-Moslem, qui, s'étant emparé de Merou, fit prononcer la khothbah, au nom des Abbassides, et obligea les commandants des autres places à se soumettre ou à les évacuer. Une nouvelle révolte en Mésopotamie, des hostilités commises par les Grecs sur divers points, n'empêchèrent pas Merwan d'envoyer des renforts à ses lieutenants, dans les contrées orientales, pour résister aux Abbassides. Il réussit même à se défaire secrètement d'Ibrahim l'imam, leur chef, et fit expirer dans les supplices plusieurs de leurs adhérents. Mais Nasr ayant peu survécu à une dernière défaite qu'il essuya près de Nichabour; et les généraux qui le remplacèrent, n'ayant pu arrêter en Perse les progrès de l'insurrection; Abou-Moslem fit avancer une armée jusque dans l'Irak, pour soutenir Abou'l-Abbas, qui, depuis la mort de son frère Ibrahim, se tenait caché à Koufah. Tandis que ces troupes battent Yezid, gouverneur de l'Irak, et l'assiégent dans Waseth, où il fut pris et tué quelque temps après; Abou'l-Abbas sort de sa retraite, s'empare du palais des gouverneurs à Koufah, et suivi de toute sa maison, vêtue de noir, en opposition avec les Ommayades, dont le blanc était la couleur, il se rend à la grande mosquée, où on le proclame khalyfe, le 12 raby 1er. 132 (25 octobre 749). Merwan ne néglige rien pour détourner l'orage qui le menace: à la tête de 120 mille hommes, il vient camper sur les bords du grand Zab, qu'il traverse en présence de l'armée des Abbassides, forte à peine de vingt mille, commandée par Abdallah, oncle d'Abou'l Abbas. Ce fut là, et presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles, que se livra, le 11 djoumady 2e. (21 janvier 750), la fameuse bataille qui décida de l'empire musulman, entre les deux maisons rivales. Pendant la chaleur de l'action, un besoin naturel ayant obligé Merwan de mettre pied à terre, son cheval s'effraie et l'abandonne; les troupes voyant revenir l'animal sans son cavalier, s'imaginent que celui-ci a péri dans la mêlée, et saisies d'une terreur panique, elles fuient en désordre: Merwan se consume en efforts impuissants pour les ramener à la charge. Un grand nombre perd la vie en repassant le Zab. Dans cette déroute périt Ibrahim qui, après avoir abdiqué le khalyfat, combattait sous les étendards de celui qui l'en avait dépouillé. Merwan, insulté dans son malheur par les habitants de Moussoul, se replie sur Harran, d'où il n'a que le temps d'emmener sa famille et ses trésors, et se retire, avec un corps de cavalerie, à Hemesse, puis en Palestine, poursuivi sans relâche par Abdallah, que la résistance des habitants de Damas arrête dans sa course; mais Saleh, frère de ce prince, s'étant mis aux trousses du malheureux Merwan, l'atteignit à Bousir-Kourides, dans la moyenne Égypte, et le força de se réfugier dans une église chrétienne, où un soldat le tua d'un coup de lance. Ainsi périt Merwan II, le 27 dzoulhadjah 132 (6 août 750), à l'âge de 62 ans, dont il en avait régné près de six. Sa tête ayant été

vidée pour être envoyée au nouveau khalyfe; un chat mangea sa langue : les pieux musulmans regardèrent cela comme une punition divine, parce que Merwan, instruit dans sa jeunesse par le docteur Djad, qui avait osé le premier attaquer la divinité du Coran, était regardé comme impie, pour avoir professé l'hérésie de son maître; ce qui lui valut le surnom d'*el Djady*. Il est connu aussi sous celui d'*el Hamar el Djezireh* (*l'âne de Mésopotamie*), qu'on lui donna soit par honneur, soit par ironie. Vigoureusement constitué, Merwan joignait à beaucoup de courage, de prudence et d'habileté, une grande connaissance de l'histoire; et il aurait été l'un des meilleurs princes de sa maison, s'il n'eût pas eu à lutter sans cesse contre la fortune. Il laissa deux fils qui, témoins de la fin de leur père, se sauvèrent en Ethiopie, où le second fut tué : l'aîné revenu secrètement en Palestine, emprisonné sous le khalyfat de Mahdy, recouvra sa liberté sous celui d'Haroun-al-Raschid, et mourut à Baghdad sans postérité. Les femmes et les filles de Merwan furent reléguées à Harran. Les Ommayades, après la mort de ce prince, furent proscrits dans tout l'empire (*V.* Abdallah et Aboul-Abbas al Saffah, I, 50 et 88). Abdallah exerça contre eux les cruautés les plus inouies en Syrie, et viola même la sépulture de plusieurs khalyfes, dont il fit déterrer et brûler les os. A Bassorah, son frère Soleïman en condamna plusieurs aux supplices, et porta la fureur jusqu'à livrer leurs cadavres aux chiens. Abou'l-Abbas, qui d'abord avait accueilli favorablement cet autre Soleïman, le mortel ennemi de Merwan, le fit aussi périr, après lui avoir promis la vie. De toute cette race infortunée, il ne se sauva qu'Abderrahman, petit-fils du khalyfe Hescham; il passa de la Syrie en Afrique, et de là en Espagne, où il fit revivre la gloire et le nom des Ommayades, en y fondant une nouvelle monarchie (*V.* Abdérame 1er., I, 60). La catastrophe de cette illustre maison est attribuée, par les Chyites, à la colère divine, qui voulut venger le meurtre de Hoçein, et de tant de princes issus du prophète (*V.* Aly, I, 571, et Hocein, XX, 434). La domination des Ommayades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah (*V.* ce nom). A-T.

MÉRY (Jean), anatomiste français, né à Vatan, le 6 janvier 1645, reçut, à l'hôtel-dieu de Paris, les premiers éléments de l'art auquel il s'était voué par goût. Non content de l'instruction qu'il puisait dans cette maison, il employait une partie des nuits à disséquer les cadavres qu'il pouvait faire porter secrètement chez lui. Nommé chirurgien de la reine en 1681, et chirurgien-major des Invalides en 1683, il fut envoyé à Lisbonne, en 1684, pour porter les secours de son art à la reine de Portugal; mais il ne put arriver avant la mort de cette princesse, et revint peu de temps après à Paris, où il fut nommé membre de l'académie des sciences. Il fit, en 1692, le voyage d'Angleterre, par ordre de la cour de France; et l'on n'a jamais connu les motifs pour lesquels il y avait été envoyé. Louis XIV, en partant pour Chambord, désigna Méry pour donner ses soins au duc de Bourgogne, encore enfant; mais ce chirurgien, plus étranger à la cour de France, qu'il ne l'avait été à celle de Portugal et d'Espagne, reprit, dit Fontenelle, son poste aux Invalides, aussitôt qu'il le put. Il fut nommé premier chi-

rurgien de l'hôtel-dieu, en 1700; et dès-lors tout entier au service des malades qui lui étaient confiés, et aux travaux du cabinet, il refusa constamment de visiter les personnes qui le faisaient appeler, et sacrifia le soin de sa fortune au plaisir qu'il trouvait dans ses recherches scientifiques. S'attachant à connaître la structure de nos organes, et s'inquiétant peu des causes qui les mettent en action, il répétait souvent : « *Nous autres anatomistes*, nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connaissent toutes les rues, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons. » Dans les discussions académiques, sa franchise allait cependant jusqu'à la rudesse; et quoiqu'il fût assez entier dans ses opinions, on peut lui reprocher d'avoir abandonné la méthode de tailler du frère Jacques, dont il s'était montré d'abord le plus chaud partisan. L'âge ne ralentit point son zèle pour le service de l'hôpital qui lui était confié; et il remplit ce soin avec la plus grande exactitude jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 3 novemb. 1722. Nous avons de lui : I. *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12. II. *Observations sur la manière de tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, Paris, 1700, in-12. III. *Nouveau système de la circulation du sang, par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de Duverney, Tauvry, Verheyen*, etc., Paris, 1700, in-12. La dissection d'une tortue de terre, dans le ventricule gauche du cœur de laquelle il n'avait point trouvé d'artère, mais où les veines pulmonaires seules venaient aboutir, fit naître dans l'esprit de Méry des idées sur la circulation tout-à-fait différentes de celles qui, à cette époque, étaient généralement adoptées. La plupart des académiciens admirent son opinion, malgré les efforts que firent, pour la renverser, Duverney et d'autres anatomistes. Littre l'embrassa plus tard, et la défendit avec succès. En 1707, Méry prouva, à l'aide de l'expérience de Hook, que l'air se mêle réellement au sang dans le poumon. IV. *Problèmes de Physique*, Paris, 1711, in-4°. Les Mémoires de l'académie contiennent de lui un grand nombre de dissertations intéressantes, parmi lesquelles nous citerons celle qu'il publia en 1701 sur la hernie inguinale, et dans laquelle il établit, contre l'opinion alors généralement admise, que le péritoine n'est point rompu dans les hernies, et qu'un prolongement de cette membrane accompagne au contraire l'intestin sorti. P. et L.

MÉRY (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Vierzon en Berri, fut enlevé aux lettres à la fleur de son âge, le 18 octobre 1723. Il avait succédé à dom Billouet, dans la place de bibliothécaire du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans; et en cette qualité il acheva le catalogue que son prédécesseur avait commencé, y joignit un bel éloge de Guill. Prousteau, donataire et fondateur de cette bibliothèque, et publia le tout sous le titre de *Bibliotheca Proustelliana*, Orléans, 1721, in-4°.; dom Louis Fabre en a donné une nouvelle édition, augmentée et enrichie de notes critiques et bibliographiques, Paris, 1777, in-8°. On a encore de dom Méry une discussion critique et théologique des Remarques de l'abbé Laurent-Josse Leclerc, sur le Moréri de

1718; 1720, in-12, de 96 pages. Il avait entrepris et presque achevé la bibliothèque des auteurs du Berri, dont les mémoires furent envoyés après sa mort à dom Rivet. Il avait traduit en français plusieurs traités des Saints-Peres grecs, qui sont restés en manuscrit. Dom Toussaint Duplessis lui succéda dans ses fonctions de bibliothècaire. C. T—Y.

MERZ (Louis), l'un des controversistes les plus féconds et les plus intolérants du dix-huitième siècle, était né en 1727, à Donsdorf, petite ville de la Souabe. Après avoir terminé ses études, il fut admis chez les Jésuites, et ne tarda pas à se signaler par son zèle contre toutes les doctrines opposées à l'Église romaine. Son talent pour la chaire lui mérita la bienveillance de l'évêque d'Augsbourg, qui le nomma prédicateur de son église cathédrale. La liberté avec laquelle il attaquait les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et les sarcasmes qu'il lançait contre eux, même en public, et du haut de la chaire, lui attirèrent une foule d'ennemis; et l'évêque fut obligé de l'interdire pour rétablir la paix qu'avaient troublée ses déclamations intempestives. Il mourut à Augsbourg, le 8 octobre 1792, à l'âge de soixante-six ans Ses ouvrages, tous écrits en allemand, sont très-nombreux. On en compte jusqu'à soixante-quinze; mais il n'en est aucun qui ait mérité de lui survivre: ce sont des *Sermons*, des *Discours* de controverse, des *Livres ascétiques*, et des Pamphlets auxquels il donnait pour titres les noms de ses adversaires, *Less*, *Büsching*, *J. J. Moser*, etc. — Philippe-Paul Merz, théologien d'Augsbourg, fut converti en 1724, à la religion catholique, reçut les ordres, fut attaché à diverses paroisses d'Augsbourg ou des environs, et mourut le 25 octobre 1754. Il a publié en allemand quelques opuscules ascétiques ou polémiques, et un *Quodlibet Catecheticum* contenant la substance des meilleurs catéchismes, au nombre de plus de vingt, Augsbourg, 1752, 5 vol. in-4°. Mais le plus estimé de ses ouvrages est son *Thesaurus biblicus*, ibid. 1733-38, 2 vol. in-4°.; ibid. 1751, 1791; Venise, 1758, in-4°. On avait, dans les seizième et dix-septième siècles, publié un grand nombre de tables ou de dictionnaires de ce genre; mais celui de Merz leur est très-supérieur, et il est d'un usage fort commode pour les prédicateurs et les théologiens qui ont à traiter un sujet quelconque de dogme ou de morale: sous chaque mot, le *Thesaurus* donne tous les passages de la Bible qui y ont quelque rapport. — Ange Merz ou Mærz, benédictin de l'abbaye de Scheyren ou Scheurn, né en 1731, à Schlechdorf, dans la Haute-Bavière, a publié, en 1760 et 61, trois dissertations latines pour reproduire dans sa *Dissertatio critica* (Frisingen, in-8°.) le système qui attribue l'*Imitation* au prétendu J. Gersen et le défendre dans son *Angelus contra Michaëlem* (ibid.) et dans sa *Crisis in Anticrisin* (Munich, in-8°.) (*Voy.* Kuen, et Gersen). On connaît encore de lui une lettre latine *De oraculis paganorum*, trois opuscules en allemand sur la magie, 1766-67, à l'occasion des guérisons opérées par Gassner à la même époque (*Voy.* Gassner), et une *Dissertation sur l'ancienne abbaye d'Ilmmunster*, insérée en 1776 dans le tome x des *Mém. de l'acad. de Bavière* (en allemand). W—s.

MERZ (Jacques), fils d'un paysan du village de Besch, canton de

Zurich, naquit en 1783, et mourut à Vienne en 1807. Sa passion pour le dessin le fit connaître très-jeune; et le pasteur Veith, amateur des arts, mit beaucoup de zèle à cultiver son talent naissant. Le graveur Lips, de Zurich, lui apprit les secrets de son art, et ses progrès furent étonnants. Il se rendit ensuite à Vienne, où Fugger et Rod. Fuessli s'empressèrent de lui être utiles, et de le diriger dans ses études. Il se distingua comme peintre de portraits et comme graveur; et sa mort prématurée fut réellement une perte pour les arts, comme elle fut un sujet de douleur pour tous ceux qui connaissaient son aimable caractère. Il a laissé un grand nombre de tableaux et de portraits, recommandables par la justesse du dessin, et par la délicatesse de l'expression. Il a gravé le portrait de Canova, celui de Lavater, et quelques autres. Son dernier ouvrage est la belle gravure qui représente le monument élevé à Vienne, en 1806, à la mémoire de l'empereur Joseph II, et qui se trouve à la tête de la description qu'en a donnée M. de Zanner. La plus grande partie des productions de Merz a été conservée par son bienfaiteur, le pasteur Veith, qui a publié une *Notice sur sa Vie*, en allemand, Tubingue, 1810, in-8°., avec son portrait, gravé par Lips.

U—i.

MESA (Christophe de), poète espagnol, né en 1540, à Zafra, en Estramadure, fit ses études à Alcalà, et y entra dans les ordres ecclésiastiques. Il se rendit ensuite à Rome, où il vécut pendant cinq ans dans la plus grande intimité avec le Tasse. Cette liaison ne lui communiqua pas ce qui fait le grand art de l'épopée; car des trois ouvrages auxquels il a donné le nom de poème épique, aucun n'est digne d'être comparé à la *Jérusalem délivrée*; ce sont: I. *La Navas de Tolosa*, Madrid, 1580. II. *La Restauration de l'Espagne*. III. *Le Patron de l'Espagne*. Plus heureux, lorsqu'il n'a pas aspiré à la gloire de l'invention, Mesa a publié des traductions de l'*Énéide*, des *Géorgiques* et des *Bucoliques*, qui sont encore estimées dans sa patrie. Il a aussi traduit des fragments de l'Iliade, d'Ovide et d'Horace, qui n'ont pas été imprimés. Sa tragédie de *Pompée* n'eut aucun succès. On a aussi de lui des poésies lyriques qui ont quelque réputation.

Z.

MESENGUY (François-Philippe), né à Beauvais, le 22 août 1677, de parents obscurs, fut d'abord enfant de chœur, puis obtint une bourse pour faire ses études. En 1694, il fut reçu au séminaire des Trente-Trois, à Paris; il alla, en 1700, à Beauvais, où il fut régent dans le collége: revenu à Paris en 1707, il entra au collége dit de Beauvais, dont Rollin était principal, et y occupa divers emplois sous ce célèbre professeur, et sous Coffin, qui lui succéda. Mésenguy fut un des plus ardents à s'opposer, en 1739, à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Il quitta, peu après, le collége, et s'attacha à la paroisse Saint-Étienne-du-Mont, où il faisait le catéchisme. Il avait reçu les ordres mineurs, et ne voulut point prendre le sous-diaconat. Son ardent jansénisme ayant déplu à une partie du clergé et surtout au curé de Saint-Étienne, et sa surdité le rendant d'ailleurs peu propre aux emplois, il perdit celui qu'il occupait, et se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 19 février 1763. Ses écrits contre la constitution *Unige-*

nitus et en faveur de l'appel, firent beaucoup de bruit à cette époque. Il eut part, avec Vigier et Coffin, aux ouvrages liturgiques que M. de Vintimille, archevêque de Paris, donna à son diocèse; c'est de lui que sont le *Processionnal* et le *Missel* presque entier, et il revit l'édition du *Bréviaire* de 1745. Ses autres ouvrages sont: I. *Exercices de piété, tirés de l'Écriture-Sainte et des Pères de l'Église*, pour le collége de Beauvais. II. *Idée de la Vie et de l'esprit de M. N. Choart de Buzanval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la Vie de M. Hermant*, Paris, 1717, in-12. III. *Nouveau-Testament avec des notes*, 1729, in-12; 1752, 3 vol. in-12. IV. *Vies des Saints, pour tous les jours de l'année*, 2 vol. in-4°. ou 7 vol. in-12 (Mesenguy s'est arrêté au 12 mars; le reste est de Goujet). V. *Abrégé de l'Histoire et de la Morale de l'Ancien-Testament*, 1728, in-12. VI. *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien-Testament, avec des éclaircissements et des réflexions*, Paris, 1735-1753, 10 vol. in-12. VII. *Exposition de la Doctrine chrétienne*, 1744, 6 vol. in-12: il y en a eu plusieurs éditions, avec des additions et des changements; celle de 1754, en 4 vol. in-12, petit caractère, fut suivie bientôt de deux autres, dont l'une in-4°. On a reproché à l'auteur d'avoir cherché, dans ce livre, à propager les maximes de son école, et d'y reproduire plusieurs propositions du livre de Quesnel. On dit que le duc d'Orléans, qui résidait à Sainte-Geneviève, engagea lui-même Mesenguy à supprimer les endroits qui avaient rapport aux contestations du temps, entre autres, celui où il est parlé des jugements de l'Église; mais Mésenguy croyait, au contraire, devoir manifester hautement son opposition. Une édition italienne de l'*Exposition* ayant été publiée à Naples, fut condamnée par un bref de Clément XIII, du 14 juin 1761. Mésenguy s'efforça de parer le coup; il écrivit au cardinal Passionéi, et composa un mémoire justificatif de 240 pages, qui fut depuis publié avec un long avertissement de l'éditeur, l'abbé Lequeux: cet avertissement est une histoire et en même temps une apologie du livre. Les amis de Mesenguy, s'attachant d'autant plus à son ouvrage, qu'il essuyait de plus imposantes contradictions, firent tous leurs efforts pour empêcher que le bref ne fût reçu en divers états. Lequeux publia, en 1763, un *Mémoire abrégé sur la Vie et les Ouvrages de Mésenguy*, et il avait annoncé une vie plus détaillée, qui n'a point paru. Il a inséré, dans le *Mémoire justificatif* cité plus haut, des *Réflexions* de Mesenguy *sur l'état présent de la Doctrine orthodoxe dans l'Église, et sur les vrais moyens de s'en instruire et d'éviter l'erreur*, et de plus, quatre actes ou déclarations sur son appel. Enfin, M. Barbier attribue à Mesenguy trois *Lettres écrites de Paris à un Chanoine, contenant quelques réflexions sur les nouveaux Bréviaires*, 1735, in-12. P—c—t.

MESIH-Pacha. *Voyez* Misha-Paléologue.

MESIHI, poète turc, était contemporain de Soliman Ier.; on le comptait parmi les sept dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus au temple de la Mekke: la beauté et l'éclat de leurs idylles les avaient fait appeler les *Pleïades*. La bibliothèque du Vatican conserve les œuvres de ces sept hommes de génie, parmi les manuscrits

de Pietro della Valle. Abdul-Cufti, dans son livre intitulé *Teskiret-Oschoara*, parle de trois cents poètes turcs qui ont brillé depuis l'an de l'hégire 761, (1359 de J.-C.), jusqu'au seizième siècle, et cite Mesihi parmi les plus ingénieux et les plus élégants. Pour l'honneur de la littérature turque, le savant anglais Jones a transcrit une idylle de Mesihi dans ses Commentaires sur la poésie asiatique : en voici une imitation française qui donnera une idée des beautés de l'ouvrage original, également remarquable par la délicatesse des pensées, et la richesse du coloris.

IDYLLE.

Le doux printemps renaît ; sous le nouveau feuillage
Le rossignol déjà fait entendre ses chants ;
J'écoute ses leçons, je comprends son langage ;
Voici ce qu'il répète aux heureux Musulmans :
Jouissez ; la mélancolie
N'est qu'un fléau qu'il faut bannir ;
Le doux printemps renaît ; mais celui de la vie
Fuit pour ne jamais revenir.

Le plus brillant émail a paré nos prairies ;
Sur leur sein l'arc-en-ciel a jeté ses couleurs,
Et déjà le rosier sur ses tiges fleuries
Enivre tous nos sens de ses douces odeurs :
Jouissez ; la mélancolie
N'est qu'un fléau, etc.

Savourez ces bienfaits sans croire à leur durée,
Le vrai sage est celui qui sait le prix du temps ;
Par la loi du destin la vie est mesurée,
Et peut ne pas remplir l'espace d'un printemps.
Jouissez ; la mélancolie
N'est qu'un fléau, etc.

De roses et de lis un Dieu forma les belles ;
Elles en ont, hélas ! l'éclat et le destin.
Ces merveilles d'un jour se ressemblent entre elles ;
Les belles et les fleurs ne brillent qu'un matin :
Jouissez, etc.

De la reine des fleurs la beauté s'est flétrie ;
Elle était à mourir condamnée en naissant ;
Un rayon du soleil, quelques gouttes de pluie,
L'ont soudain fait rentrer dans le sein du néant :
Jouissez, etc.

La carrière est ouverte, et veut être remplie ;
Buvez, aimez, goûtez surtout un doux repos ;
Tout en la méprisant embellissez la vie ;
Ignorez les chagrins, et mourez à propos
Jouissez, etc.

S—Y.

MESLAY. *V.* ROUILLÉ.

MESLÉ (JEAN), avocat au parlement de Paris, fournit une carrière laborieuse, et mourut, dans cette ville, le 1er. octobre 1756, à l'âge de soixante-quinze ans. Il est auteur d'un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4°. Ce livre est encore le meilleur à consulter, sous la législation actuelle, pour la matière qu'il embrasse; le titre x du Code civil, qui traite de cette partie du droit, n'ayant pas encore trouvé de commentateur digne de quelque attention. Ferrière avait composé, sur le même sujet, un traité conçu moins largement, et rédigé d'ailleurs dans les principes du droit écrit. On a, sans fondement, dit que Meslé ne fut que le prête-nom de Claude-Jos. Prévost, son confrère, avec lequel il fit en commun un *Traité de la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaume*. Paris, 1739, 2 vol. in-4°. F—T.

MESLIER (JEAN), curé d'Estrepigny, en Champagne, s'est acquis une triste célébrité dans le dix-huitième siècle, par sa haine aveugle contre la religion qu'il était chargé de faire chérir et d'enseigner. Il était né, en 1678, au village de Mazerni, dans le Rhételois : son père, ouvrier en serge, lui fit faire quelques études ; et un honnête ecclésiastique du voisinage se chargea de lui apprendre le latin, et de payer sa pension au séminaire de Châlons. La régularité de sa conduite lui mérita l'estime de ses supérieurs ; et après avoir reçu les ordres sacrés, et rempli quelque temps les fonctions de vicaire, il fut pourvu de la cure d'Estrepigny. La retraite absolue dans laquelle il vivait, augmenta ses dispositions naturelles à la mélancolie. Il passait son temps à relire le petit nombre d'ouvrages qui composaient sa bibliothèque. Devenu sceptique à l'école de Montaigne et de Bayle, il étendit bien-

tôt ses doutes jusqu'aux dogmes de la religion; mais on lui doit la justice d'avouer qu'il ne les communiqua jamais à aucun de ses paroissiens. Il mourut, en 1733, à l'âge de 55 ans; et l'on soupçonne qu'il hâta sa fin, en refusant de prendre aucune nourriture. Il légua le peu qu'il possédait aux pauvres de sa paroisse, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. On trouva chez lui, dit Voltaire, trois copies d'un gros manuscrit, entièrement de sa main, et qu'il avait intitulé *Mon Testament;* c'est de ce manuscrit qu'on a extrait l'ouvrage publié sous le titre de *Testament de J. Meslier* (1). Ce n'est qu'une longue et insipide déclamation contre les vérités du christianisme; mais le scandale d'un curé, abjurant au lit de la mort les principes qu'il avait enseignés toute sa vie, était un événement trop extraordinaire, et trop favorable aux projets des ennemis de la religion, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'augmenter. Voltaire en a cité souvent des passages; et il a publié quelques détails sur Meslier dans ses *Lettres à S. A. Mgr. le prince de ***, sur Rabelais*, etc. (tom. XLVII, éd. de Kehl, in-8°, pag. 389); mais il convient que l'ouvrage était écrit du style d'un cheval de carrosse (Lettre à Helvétius, 1er. mai 1763) Parmi les livres de la bibliothèque de Meslier, on en trouva deux annotés de sa main et avec sa signature; le *Traité de l'existence de Dieu*, par Fénelon, édition de 1718, et les *Réflexions sur l'athéisme*, par le P. Tournemine. (*V.* le *Catal. de la Biblioth. d'un amateur*, tom. 1er., p. 106 et 130.) Sous le règne de la Convention, le trop fameux Anacharsis Clootz proposa d'ériger une statue à Meslier, qu'il nomma l'*Intrépide*, le *Généreux*, l'*Exemplaire*, comme au premier prêtre qui avait abjuré les idées religieuses : la proposition fut renvoyée au Comité d'instruction publique; mais on ne lui donna pas de suite. — Un autre curé MESLIER a été remarquable par sa longévité; pourvu, en 1648, de la cure de Saint-Forget, près de Chevreuse, il l'occupa pendant soixante ans, et mourut, en 1708, âgé de cent sept ans (*Journ. de Verdun*, août 1708, pag. 159). W—s.

MESME (LAURENT), connu sous le faux nom de Mathurin Neuré, était fils d'un gargotier de Loudun, suivant Chevreau, qui avait fait ses premières études avec lui. La misère, plutôt qu'une véritable vocation, le conduisit chez les chartreux de Bordeaux, d'où il sortit au bout de plusieurs années de profession, ayant toujours eu depuis une attention particulière à déguiser son nom, sa naissance, son état, sa patrie, de peur que son apostasie ne parvînt à la connaissance du public. Gassendi le plaça, vers 1642, chez M. de Champigni, intendant de Provence, en qualité de précepteur de ses enfants. C'est pendant le séjour qu'il fit dans la ca-

(1) Ce fut Voltaire qui fit l'extrait de la première partie seulement du *Testament de J. Meslier*. L'auteur des *Recherches sur les ouvrages de Voltaire*, Dijon, 1818, in-8°., cite une édition de 1742, in-8°. de 51 pages. Si le livre existe avec cette date, c'est une faute; car ce n'est qu'en 1762, que parut cet extrait; mais ce n'est pas la seule fois qu'il est arrivé à Voltaire d'antidater de beaucoup quelques-uns de ses opuscules : (par exemple l'ABC, dont il existe une édition datée de 1762, n'a été imprimé qu'à la fin de 1768; le *Dîner du comte de Boulainvilliers*, qui est de 1767, fut imprimé avec la date de 1728). C'est sous le titre d'*Extrait des sentiments de J. Meslier*, que le travail de Voltaire a été imprimé dans l'*Evangile de la raison*, 1768, in-12, dont il paraît que Voltaire fut éditeur. Il ne se trouve point dans le *Recueil nécessaire*, 1765, in-8°; collection que l'on croit aussi avoir été faite par Voltaire. Naigeon l'a réimprimé dans l'*Encyclopédie méthodique* (t. III de la *Philosophie*). Il fait partie de l'édition des *Œuvres de Voltaire*, donnée par M. Beuchot, et c'est la première où on l'ait admis. Voltaire laisse ou fait parler Meslier à la première personne; mais ce n'est plus d'un *style de cheval de carrosse*.

pitale de cette province, qu'il publia une invective contre la procession de la fête du Saint-Sacrement : *Querela ad Gassendum de parum christianis Provincialium suorum ritibus; minimùmque sacris eorum moribus, ex occasione ludicrorum quæ Aquæ Sextiis in solemnitate corp. Christi ridiculè celebrantur*, 1645, in-4°. et in-12. Mesme fut ensuite chargé de l'éducation des deux fils de madame de Longueville. Cette princesse, forcée par le dérangement de ses affaires, de retrancher une partie de la pension qu'elle lui avait faite, se vit exposée à une satire de la part de Neuré ; mais tous les exemplaires furent saisis chez l'imprimeur, avant qu'elle eût été divulguée. Il était lié avec Morin et Gassendi ; il prit part à leur dispute, et abusa de la confiance du premier pour le diffamer. Il publia à ce sujet deux *Lettres* françaises, et fournit à Bernier la plupart des anecdotes scandaleuses, dont celui-ci a rempli l'*Anatomia* et le *Favilla ridiculi Moris*, où Morin est cruellement déchiré. Neuré mourut en 1677 ; il avait des connaissances en mathématiques, en astronomie, et dans l'histoire naturelle : mais, il ne nous reste de lui, outre les ouvrages ci-dessus, qu'une longue *Lettre* latine, parmi celles de Gassendi, et quelques *Poésies latines*, le tout écrit sans goût et d'un style guindé.

T—D.

MESMER (Antoine), médecin allemand, auteur de la fameuse doctrine du magnétisme animal, naquit en 1734, à Mersbourg, en Souabe. Comme la vie des hommes extraordinaires est presque toujours le développement d'une grande idée constamment suivie, nous dirons de celui-ci, que son idée dominante fut le dessein invariable, et souvent heureux, de parvenir à la renommée et à la fortune, en profitant de l'amour des hommes pour le merveilleux. Son apparition dans le monde savant s'opéra, en 1766, par une thèse intitulée *De planetarum influxu*, dont le but était d'établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et particulièrement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps, et remplit tout l'univers. Mais cette association bizarre des découvertes de Newton avec les rêveries astrologiques, étant trop abstraite pour avoir beaucoup de vogue, il voulut y joindre encore l'action des aimants, à laquelle on attribuait alors des vertus surprenantes pour la guérison des maladies; et il alla pratiquer ce système à Vienne. Malheureusement, il y avait déjà dans cette ville un religieux appelé le Père Hell, qui faisait aussi profession de guérir avec les aimants. Il prétendit que Mesmer lui avait dérobé ses procédés : Mesmer, de son côté, se plaignit que Hell lui voulait enlever sa découverte : néanmoins, pour se rendre tout-à-fait inattaquable, il déclara qu'il laissait là les aimants, comme inutiles, et qu'il ne guérissait plus par le magnétisme minéral, mais par un magnétisme *animal*, c'est-à-dire, propre aux corps animés. Il continua d'opérer pendant quelque temps à l'aide de cet agent nouveau ; mais en vain chercha-t-il à l'accréditer parmi les médecins et dans les sociétés savantes. Ni le baron de Stoerk, premier médecin de l'impératrice-reine, ni la faculté de médecine de Vienne, ne voulurent lui être favo-

rables. Il communiqua son système à l'académie des sciences de Paris, à la société royale de Londres, et à l'académie de Berlin. Les deux premières ne lui firent point de réponse ; la dernière lui répondit qu'il était visionnaire. Le savant et ingénieux physicien Ingenhouz se déclara aussi contre lui. Sans s'effrayer de tous ces adversaires, Mesmer entreprit de les réduire au silence par ses succès mêmes. On peut dire qu'il fit pour cela un miracle ; car il assure qu'il rendit parfaitement la vue à une jeune fille de 18 ans appelée Mlle. Paradis, dont la maladie n'était rien moins qu'une goutte sereine complète, avec des mouvements convulsifs dans les yeux qui sortaient de leurs orbites ; sans compter des obstructions au foie et à la rate, qui la jetaient quelquefois dans des accès de folie. Ces infirmités qui avaient été traitées vainement pendant dix années par M. de Stoerk, et que le célèbre oculiste Wenzel avait déclaré incurables, ne résistèrent point au magnétisme animal, administré pendant quelques mois. Les yeux rentrèrent dans leurs orbites ; les obstructions disparurent : la jeune fille recouvra la santé et la vue. Toute la faculté, dit Mesmer, vint jouir de ce spectacle ; et le père de Mlle. Paradis se fit un devoir de transmettre l'expression de sa reconnaissance à toutes les feuilles publiques de l'Europe. Néanmoins un professeur d'anatomie, plus incrédule que les autres, osa assurer que la jeune fille ne voyait point ; et, ajoute Mesmer, il eut bien la hardiesse d'en donner pour preuve qu'elle ignorait ou confondait les noms des objets qui lui étaient présentés. Quoi qu'il en soit, cette accusation prévalut. L'affaire fit du bruit ; l'autorité s'en mêla, et l'on ôta Mlle. Paradis des mains de Mesmer, qui, heureusement, eut encore, selon ce qu'il raconte lui-même « le bonheur de rétablir complètement » l'organe dont cette scène violente » avait troublé l'état encore critique, » et de donner à Mlle. Paradis les » instructions nécessaires pour perfectionner l'usage de ses yeux. » Ceci se passait en 1777. On peut voir dans la correspondance de Grimm, que cette même demoiselle Paradis vint à Paris, en 1784, et parut en public au Concert spirituel, où elle étonna tout le monde, par la réunion singulière d'un grand talent d'exécution sur le clavecin, joint à la cécité la plus absolue. La scène dont nous venons de rendre compte, détermina Mesmer à quitter Vienne, et il se rendit, en 1778, à Paris. Là, il essaya d'abord, comme à Vienne, de s'adresser aux savants. Il fit quelques démarches près de l'académie des sciences et de la société de médecine. Mais la première voulait qu'on lui fît voir des expériences : la seconde demandait que l'on constatât l'état des malades avant de les soumettre au traitement magnétique, et non pas qu'on se bornât à les lui amener lorsqu'on les disait presque guéris. Mesmer se plaignit amèrement de ces rigueurs. Il faut l'entendre lui-même raconter ses méditations sur l'injustice des hommes. Il assure que trouvant les langues parlées trop lentes et trop imparfaites pour rendre les sentiments tumultueux qui se pressaient en foule dans son ame, il s'arracha de cet asservissement, *et pensa trois mois sans langue* (1).

(1) Comme ces détails sont assez singuliers pour que l'on desire savoir s'ils sont bien authentiques, je dirai qu'ils sont textuellement tirés de l'ouvrage de Mesmer, intitulé *Précis historique et faits relatifs au magnétisme animal*. En général, presque toutes les circonstances personnelles relatives à Mesmer, que

Enfin, à la suite de ces délibérations orageuses, il reconnut qu'il fallait abandonner les savants pour s'adresser au public ; et il eut raison d'en agir ainsi. Les Français présentaient alors le singulier spectacle d'un peuple dont l'état politique était calme, quoique tous les esprits y fussent agités. La douceur du gouvernement intérieur, le peu d'importance qu'on attachait aux événements politiques qui s'opéraient au-dehors, semblaient autoriser la légèreté de la nation, et son insouciance naturelle. L'habitude du bonheur ne laissait d'inquiétude que dans le choix des distractions et des plaisirs. Comme on cherchait partout des émotions, les nouveautés de tout genre étaient bien accueillies. L'oisiveté des gens du monde n'était plus occupée par les austères discussions du jansénisme et du molinisme, qui avaient tant agité leurs pères. La plupart d'entre eux les auraient probablement méprisées. Mais ils se déchiraient pour des querelles de musique ; ils se passionnaient pour un opera nouveau, ou s'enflammaient pour une séance de l'académie française. L'Encyclopédie et les Mémoires de Beaumarchais étaient des événements du même ordre que la guerre d'Amérique. Les grandes découvertes qui se firent alors dans les sciences physiques, alimentaient cet enthousiasme. Reçues avec transport par un monde superficiel et oisif, elles y devinrent le ferment d'une infinité de systèmes faux et de conjectures extravagantes. Au milieu de ce tourbillon parut un homme spirituel, bien fait, d'une figure imposante, se disant possesseur d'un secret qui découvrait tout le mécanisme de la nature ; maîtrisant, comme par un pouvoir magique, les corps animés et inanimés ; se vantant d'opérer ainsi, sans aucune peine, des cures merveilleuses ; et tout cela par un principe unique, universel, à-la-fois si sublime et si simple, qu'il pouvait le faire partager aux personnes les plus superficielles dans quelques conversations. De si brillantes merveilles, annoncées avec toute la hauteur d'un inspiré, ne pouvaient manquer d'attirer la foule : aussi firent-elles la sensation la plus vive ; et bientôt l'enthousiasme n'eut plus de bornes pour le docteur Mesmer. Sur cette mer mobile des opinions et de la mode, celui-ci conduisit sa barque avec une adresse merveilleuse. Il commença d'abord par traiter des malades isolés, pour le modique honoraire de dix louis par mois : encore ne leur promettait-il pas, à ce prix, une guérison rapide ; car une des particularités du magnétisme animal est d'exiger généralement beaucoup de constance et de foi dans son application. Quelques cures désespérées qu'il entreprit ainsi *par complaisance*, comme il le dit lui-même, lui firent des adeptes. Enfin, il réussit à convaincre un médecin même ; et non pas un homme inconnu, mais un docteur-régent de la faculté, nommé Deslon, dont il vante beaucoup la sincérité et la candeur dans ses premiers écrits, quoiqu'il l'ait plus tard représenté comme un imposteur, quand il le craignit comme rival. Deslon, initié par Mesmer aux mystères du magnétisme animal, en devint l'apôtre devant la société de médecine ; et, lorsque les esprits parurent ainsi suffisamment préparés, Mesmer lui-même jeta dans le public

j'ai cru devoir citer, sont prises dans cet ouvrage, ou dans les écrits de M. Bergasse, qui fut long-temps son adepte le plus dévoué, et qui ne l'abandonna que lorsqu'il lui fut absolument impossible de méconnaître son avidité et sa mauvaise foi.

un petit écrit in-8°. de 88 pages, contenant le précis de sa grande découverte. C'est le développement de sa thèse sur l'influence des planètes dont nous avons parlé plus haut. Toutefois le fluide subtil qui transmet les influences célestes, y est présenté avec de nouveaux caractères. Il peut être augmenté (Mesmer veut dire concentré) et réfléchi par les glaces comme la lumière; il peut aussi être communiqué, propagé et augmenté par le son. Il peut être accumulé et transporté. Toutes les propriétés de la matière et des corps organisés dépendent de son *intension* et de sa *rémission*. Néanmoins, tous les corps animés n'y sont pas sensibles. Il en est, quoique en très-petit nombre, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tout l'effet du magnétisme sur les autres corps. Les disciples de Mesmer nous ont depuis expliqué cette énigme, en disant que le fluide subtil est mis en mouvement par la volonté; et que les individus dont la présence gêne son action, sont ceux dont la volonté est contraire aux effets magnétiques, c'est-à-dire, qui ne croient point à leur réalité. Mesmer dit encore que les corps animés étant analogues à des aimants, ont des pôles comme eux, et des pôles que le magnétiseur peut à son gré fixer sur tel ou tel point de leur surface. La similitude avec les aimants, ajoute-t-il, est si parfaite, que le *phénomène de l'inclinaison même y est observé*. Pour qui connaît les phénomènes de l'aimant et le calcul des forces qui les produisent, l'absurdité de cette dernière assertion est par trop manifeste; et je ne puis mieux la faire concevoir qu'en disant que Mesmer prend ici, comme le singe de la fable, le nom d'un port pour un nom d'homme. Néanmoins, tel est l'aveuglement de la crédulité, lorsqu'elle est une fois persuadée, que Deslon adopta fermement toutes ces folies, et entreprit de les soutenir devant la faculté entière. Mais ce corps les repoussa par une décision publique et par des dissertations particulières. Mesmer ne dédaigna point de réfuter un de ces Mémoires qui avait produit beaucoup de sensation parmi les médecins; et il le fit, en y joignant des notes qui sont inconcevables par l'intrépidité de bonne opinion qui y règne. Il s'appelle sans façon, lui-même, un homme de génie et un bienfaiteur de l'humanité. Ces titres, ajoute-t-il, me sont *immanquables*. Or, telle était déjà la vogue qu'il avait acquise, et le crédit des partisans qu'il s'était faits, que, pendant ces débats mêmes, il y eut des négociations ouvertes entre lui et le ministère du roi, pour l'engager à enrichir l'humanité par la publication de sa doctrine. Mesmer eut la hardiesse de présenter au comte de Maurepas, alors ministre, une sorte d'*ultimatum* écrit de sa main, dans lequel il demandait, non pas que l'on constatât la réalité du magnétisme animal, ou son efficacité, par de nouvelles cures, ce qui, disait-il, était désormais puéril, tant la chose était certaine, mais que l'on se bornât seulement à recueillir les témoignages de ceux qu'il avait déjà guéris. Il demandait aussi, comme récompense, le don d'une terre et d'un château qu'il désignait, protestant que si l'on voulait marchander avec lui, il était déterminé à laisser là ses malades et à quitter la France, quelque tort qui en pût résulter pour l'humanité. Chose incroyable! cette impudence ne dessilla point les yeux du gouvernement;

et le baron de Breteuil eut encore avec lui une conférence officielle, dans laquelle il lui offrit, au nom du roi, vingt mille livres de rente viagère, et un traitement annuel de dix mille francs, pour établir une clinique magnétique, sous la seule condition de former à la pratique de ses procédés trois personnes choisies par le gouvernement, avec l'attente de grâces plus considérables encore, si ces personnes jugeaient sa découverte utile. Là-dessus, Mesmer, trouvant apparemment ces offres mesquines, refusa tout net, et partit avec quelques-uns de ses malades pour les eaux de Spa. Mais, pendant son absence, Deslon, qui s'était tout-à-fait brouillé avec la faculté, adressa au parlement un mémoire justificatif, dans lequel il se donnait comme possesseur du secret du magnétisme animal, comme ayant opéré déjà une foule de cures par ce procédé; et, en attendant la décision des magistrats, il ouvrit chez lui un traitement public, auquel se rendirent un grand nombre de malades. Lorsque Mesmer apprit cette nouvelle à Spa, il s'écria qu'il était perdu, ruiné; que Deslon était un imposteur, qui ne connaissait rien de sa méthode, mais qu'il allait faire une grande fortune, tandis que lui, docteur Mesmer, auteur d'une science nouvelle et d'une découverte admirable, finirait ses jours dans la pauvreté. Ce fut alors que M. Bergasse, un des malades qui l'avaient accompagné, imagina, pour le consoler, d'ouvrir une souscription de cent actions, à cent louis chacune, dont le produit lui serait offert, à condition que, lorsqu'elle serait remplie, il révélerait la doctrine du magnétisme animal aux souscripteurs, lesquels ensuite pourraient en faire l'usage qu'ils voudraient. Mesmer, comme on le suppose bien, accepta cette offre, revint aussitôt à Paris, et ouvrit une salle de traitement où la ville et la cour affluèrent. La souscription fut promptement remplie; et la générosité des disciples surpassant leurs promesses, Mesmer reçut d'eux plus de 340,000 livres. Parmi les personnes distinguées qui furent le plus complètement séduites par son charlatanisme, on en remarque plusieurs qui, bientôt après, portèrent le même esprit d'enthousiasme dans les événements politiques; tels furent entre autres M. le marquis de La Fayette, et le fougueux parlementaire D'Éprémenil. Cependant, Mesmer connaissant à merveille l'art d'exalter le fanatisme qu'il inspirait, se tenait avec ses illustres élèves dans une mystérieuse réserve. Se souciant peu de compromettre ouvertement les profondeurs de sa doctrine, il laissait aux plus dévoués d'entre eux le soin de l'exposer et de la répandre. Ainsi, ce fut d'abord D'Éprémenil et ensuite M. Bergasse, qui firent un cours de leçons théoriques aux souscripteurs, tout en confessant avec respect qu'ils n'avaient point le secret du maître. Ces leçons servaient d'accompagnement et d'explication au traitement médical, où se rendaient également les malades et les curieux. Que l'on se figure un appartement élégamment orné, et au milieu une cuve couverte, d'où partent un grand nombre de cordes et de tiges de fer, disposées de manière à pouvoir être tournées et dirigées en tous sens; autour de ce *baquet*, car c'est ainsi qu'on l'appelait, étaient rangés les malades parmi lesquels on n'en admettait aucun dont les infirmités fussent d'une nature repoussante, ou même désagréable pour les spectateurs. On passait

une des cordes du baquet autour du corps de chacun d'eux, et on leur faisait prendre aussi à la main une des tiges métalliques, pour la tenir appliquée sur la partie souffrante. De temps en temps ils quittaient ces tiges; et ceux qui s'avoisinaient se touchaient mutuellement par les doigts : cela s'appelait former *la chaine*. Au mystère de cet appareil, se joignaient toutes les séductions qui peuvent agir sur l'imagination et les sens, la musique, les parfums, et jusqu'à l'espèce de sécurité que donne la clarté douteuse d'un demi-jour heureusement ménagé. Après être resté plus ou moins longtemps au baquet, il arrivait presque toujours que quelqu'un des malades finissait par éprouver des agitations nerveuses, qui étaient bientôt partagées par plusieurs autres, avec les modifications les plus bizarres. Ces agitations se nomment *une crise;* mais en général, pour provoquer la crise, il faut magnétiser la personne même: pour cela, le magnétiseur s'assied devant elle, ses pieds touchant ses pieds, ses yeux attachés sur ses yeux, et tenant ses genoux embrassés dans les siens. C'est ce que l'on appelle se mettre *en rapport*. Ainsi placé, il promène doucement ses mains sur les vêtements, en caressant, si je l'ose dire, par un tact léger, toutes les parties du corps les plus sensibles. Presque toujours, surtout si le malade est une femme, cette opération se termine par un état demi-convulsif qui n'est pas sans charme, mais qui, pour des yeux observateurs, n'est que le triomphe des émotions physiques sur la volonté. Chez d'autres individus l'état de crise se manifeste par des cris perçants, ou par des pleurs, ou par des rires immodérés; tandis que d'autres éprouvent seulement un désordre momentané de la pensée, comme dans un léger sommeil. Lorsque des malades d'une imagination ardente ont une fois éprouvé cet état, ils s'y complaisent; et alors le seul aspect de l'homme qui les magnétise, agit si puissamment sur eux, que d'un regard, d'un geste, il peut les faire retomber en convulsion. C'était ainsi qu'au milieu du cercle nombreux et brillant qui faisait à-la-fois sa fortune et sa gloire, lorsque Mesmer venait à paraître, tenant en main la baguette magique dont tous avaient plus ou moins ressenti le pouvoir, un mot, un simple signe excitait ou calmait, à son gré, les êtres mobiles qui l'environnaient. Il est vrai que, pour mieux assurer sa puissance, il paraît qu'il avait, comme les rois, des confidents secrets de ses volontés, qui donnaient les premiers l'exemple d'une soumission absolue; et même, d'après des indications très-positives, il paraîtrait encore qu'il dépensa près de cent mille francs pour acheter, ou, si l'on veut, pour récompenser leur docilité. L'enthousiasme public pour ces réunions, et, à ce que l'on assure, les désordres nombreux qui les accompagnaient, déterminèrent enfin le gouvernement à faire examiner la doctrine et l'emploi du magnétisme animal par une commission composée de quatre médecins, Majault, Sallin, Darcet, Guillotin, et de cinq membres de l'académie des sciences, qui étaient Franklin, Leroi, Bailly, de Bory et Lavoisier. Les expériences furent faites chez Deslon même, et aussi à Passy, chez Franklin. Les commissaires suivirent d'abord le traitement public de Deslon, et virent les effets que nous avons décrits. Ils se soumirent eux-mêmes à ce traite-

ment pendant plusieurs jours, et, chaque jour, pendant plusieurs heures, avec la seule précaution de tenir leur imagination tranquille en ne se rendant pas trop attentifs à ce qui se passait en eux : ils n'éprouvèrent absolument rien. Ils entreprirent alors de constater si les effets qu'ils avaient vu produire sur d'autres personnes, étaient dus au pouvoir d'un agent physique, ou s'ils étaient occasionnés par cette influence, en quelque sorte morale, que des individus, sentant et pensant, exercent les uns sur les autres, quand ils ont la conscience de leur présence mutuelle ; ce qui fait, par exemple, que nous baillons quand nous voyons bailler, que nous rions quand nous voyons rire, et que même nous pouvons exciter en nous des émotions physiques très-violentes par la seule action de notre propre pensée. Or, ils s'assurèrent, de la manière la plus indubitable, que tous les effets attribués au magnétisme animal résultaient uniquement de cette influence : car ils constatèrent que des malades très-mobiles qui entraient en crise aussitôt qu'ils se voyaient magnétiser, ne ressentaient rien quand on les magnétisait à leur insu ; et réciproquement, qu'ils entraient en crise sans qu'on les magnétisât, lorsqu'on leur persuadait qu'on exerçait sur eux les procédés magnétiques propres à l'excitation. Les commissaires s'assurèrent également que les objets inanimés, les arbres, par exemple, quoique magnétisés suivant les règles de Mesmer, étaient inactifs sur les individus qui n'étaient pas prévenus du pouvoir qu'on leur avait donné ; et qu'au contraire, des arbres que l'on n'avait point magnétisés produisaient des crises sur les individus persuadés qu'on leur avait imprimé ce pouvoir. Après avoir ainsi étudié les effets de l'imagination chez des individus isolés, ils examinèrent la communication de ces effets par l'imitation, surtout dans des réunions nombreuses. Ils rappelèrent la singulière facilité avec laquelle toutes les affections nerveuses se propagent de cette manière : ils citèrent les possédés et les trembleurs des Cévennes observés par le maréchal de Villars, les convulsionnaires de St.-Médard plus extraordinaires encore, et l'aventure récente arrivée en 1780 à la première communion de St-Roch, où l'une des jeunes filles admises, ayant été saisie de convulsions nerveuses, le même état se propagea aussitôt à 50 ou 60 de ses compagnes, de sorte qu'on ne put le faire cesser, et en préserver le reste, qu'en les séparant. Jamais question scientifique ne fut examinée avec plus de sagesse, de justesse d'esprit et de bonne-foi. Le rapport qui fut fait par Bailly, est un chef-d'œuvre de raison et de saine philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. C'est à notre avis de beaucoup le meilleur de ses ouvrages (1). Mais, dans un écrit des-

(1) On a fait, contre les rapports de l'académie, quelques objections que nous croyons convenable de réfuter. On a dit d'abord que Franklin, étant alors malade, n'avait pas pu assister aux expériences ; mais il est prouvé, par le rapport même, qu'il était seulement retenu à Passy, par des accès de goutte, et que l'on s'est transporté plusieurs fois chez lui. Il est également prouvé qu'on l'a magnétisé en vain. On a objecté ensuite que les commissaires n'ont pas jugé la méthode de traitement de Mesmer, mais seulement celle de Deslon, qui n'avait pas ses procédés. Mais, outre que Deslon produisait des effets, quelle que fût d'ailleurs sa méthode, je suis autorisé à dire que M. Berthollet, alors chimiste du duc d'Orléans, chargé par ce prince d'assister au cours de Mesmer, pour lui en rendre compte, ayant reçu les instructions détaillées de Mesmer même, a opéré selon ses principes sur un grand nombre des individus qui suivaient le traitement, particulièrement sur les pauvres ; qu'il les a trouvés, comme le disent les commissaires, également susceptibles d'être excités ou calmés par les signes magnétiques même les plus contraires les uns aux autres ; et que ce fut cette épreuve qui le détermina à se retirer en publiant une déclaration par laquelle il manifestait dès-lors l'opinion qu'il avait conçue du

tiné à être imprimé, plusieurs points délicats de morale publique n'avaient pu être qu'indiqués légèrement, ou même avaient dû être entièrement passés sous silence. Ces considérations furent l'objet d'une note que les mêmes commissaires rédigèrent pour être mise sous les yeux du roi, et qui a été depuis rendue publique par M. François de Neufchâteau, dans le recueil qu'il a imprimé sous le nom de *Conservateur*. Peu de temps après la société royale de médecine fit aussi un rapport, dont les conclusions étaient pareilles à celles des commissaires de l'académie. Le gouvernement, ainsi éclairé sur la nature et les dangers du magnétisme animal, donna à ces rapports une publicité extrême. Plus de vingt mille exemplaires furent imprimés par ses ordres, et répandus en France ainsi que dans les pays étrangers. On peut dire que ce coup tua Mesmer et sa doctrine: en vain ses adeptes essayèrent-ils de le défendre, et même d'intéresser le parlement à sa cause; vainement M. Bergasse écrivit-il en sa faveur un mémoire où le ton élevé et passionné du style, forme le plus singulier contraste avec l'ignorance absolue des lois physiques et des méthodes de philosophie qu'il entreprend de discuter ou de combattre: Mesmer, jugeant mieux sa situation, se tut, et quitta bientôt après la France, emportant l'argent des souscripteurs, auxquels il n'avait point donné son secret, et, par-dessus le marché, les accusant dans un libelle de le lui avoir dérobé. Il alla d'abord vivre pendant quelque temps en Angleterre sous un nom supposé; puis il se retira en Allemagne, où il publia en 1799, une nouvelle exposition de sa doctrine, qui ne fit aucune sensation: enfin cet homme qui avait un moment occupé l'Europe, mourut ignoré dans sa ville natale, en 1815. Quelques personnes estimables dans leur crédulité, ont essayé, dans ces derniers temps, de relever en France l'idole du magnétisme animal; elles se flattent d'avoir agrandi considérablement le pouvoir de cet agent merveilleux, et se regardent comme en sachant beaucoup plus à cet égard que Mesmer même. Mais l'idée de charlatanisme et de duperie que le rapport de Bailly a comme attachée à leur science, leur en rend la propagation très-difficile. Aussi ont-elles pris pour maxime invariable de ne plus opérer qu'en secret, ou seulement devant des gens qui croient déjà; et malgré ces précautions, on a su, par les preuves les plus positives, que dans les opérations qu'elles donnent comme les plus extraordinaires, elles ont été elles-mêmes les premières trompées par les individus sur lesquels elles ont cru agir. Il paraît que le magnétisme animal est un peu plus en vogue en Allemagne; mais il s'y éteindra de même: il en est, de cette doctrine, comme de plusieurs autres, qui ne peuvent faire fortune que dans les lieux où elles n'ont pas encore été suffisamment pratiquées. Il nous reste à donner la liste des ouvrages de Mesmer: I. *De planetarum influxu*, Vienne, 1766, in-12. II. *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12. III. *Pré-*

charlatanisme de ces procédés. Enfin, on s'est fortement appuyé sur ce que l'un des commissaires de la société royale de médecine, M. A. L. de Jussieu, ne s'accorda point avec ses confrères, et fit un rapport séparé qui n'est point opposé au magnétisme. Mais le suffrage de ce célèbre botaniste, tout respectable qu'il est, n'est cependant qu'un suffrage parmi tant d'autres contraires; et sur les questions qui ne sont pas purement de fait, on ne doit pas chercher la vérité dans une seule opinion, mais dans le rapprochement d'un grand nombre d'opinions motivées et débattues.

cis historique des faits relatifs au magnétisme animal, jusqu'en avril 1781, Londres, 1781, in-8°. IV. *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8°. (1). V. *Requête au parlement, pour obtenir un examen plus impartial que celui des commissaires*, 25 oct. 1784. VI. Des *Lettres* a Vicqd'Azyr et autres, insérées dans divers journaux, et réimprimées dans le *Recueil des Pieces les plus intéressantes sur le magnétisme animal*, 1784, in-8°. VII. *Mémoire de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8°. ; c'est le plus remarquable des écrits que Mesmer a publiés en français. VIII. *Lettre de F. A. Mesmer au citoyen Baudin, capitaine de vaisseau*, sur des recherches à faire au sujet d'un moyen préservatif de la petite-vérole, et *Lettre* justificative du même, *aux auteurs du Journal de Paris*, ibid., an VIII (1800), in-8°. IX. *Mesmerismus*, etc., ou Système du magnétisme animal (en allemand), Berlin, Nicolai, 1815, 2 vol. in-8°., fig. publié par Wolfarth, avec des éclaircissements de l'éditeur. Mesmer avait aussi écrit une *Cosmogonie* et le *Plan d'un gouvernement républicain*, ouvrages considérables, qu'il comptait dédier au duc de Bade, mais qui n'ont pas été publiés. La brochure intitulée *Mesmer justifié*, 1784, in-8°., est une satire qui eut beaucoup de succès dans le temps. B—T.

MESMES (Jean-Jacques de), seigneur de Roissi, etc., naquit, le 11 mai 1490, de l'une des plus anciennes familles du Béarn. Empêché, par la faiblesse de sa santé, de suivre, comme ses ancêtres, la carrière militaire, il se livra à l'étude, et fit les progrès les plus rapides dans les belles-lettres. S'étant ensuite appliqué à la jurisprudence, il s'y rendit assez habile pour qu'à l'âge de vingt ans on le crût capable d'en donner des leçons dans l'université de Toulouse, où Alciat, Dèce, et les autres jurisconsultes les plus savants ne dédaignaient pas d'aller l'écouter. Il ne tarda pas à s'attacher, comme beaucoup d'autres membres de sa famille, à la maison royale de Navarre. Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret, à qui elle avait apporté en dot le royaume de Navarre, appela Mesmes dans son conseil, et lui confia, malgré sa jeunesse, l'intendance générale de ses affaires. Elle eut bientôt lieu de s'applaudir de son choix. Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon et de Castille, avait enlevé une partie du royaume de Navarre (1512) à Catherine de Foix et à Jean d'Albret, par la faiblesse de ce dernier. Louis XII, forcé, par le mauvais état de ses affaires, de traiter avec Ferdinand, n'avait pu faire rendre au roi de Navarre ses états usurpés, après avoir d'abord vainement tenté d'en empêcher l'envahissement. A la mort du roi d'Espagne, en 1516, Charles-Quint, son héritier, voulut renouveler la paix avec François Ier., qui avait succédé à Louis XII. Les ambassadeurs se rassemblèrent à Noyon. Catherine de Foix, qui venait de perdre son époux, y envoya Mesmes pour revendiquer ses états : celui-ci fit valoir avec succès les droits de sa souveraine (1). Une des principales conditions du traité fut l'obli-

(1) Ce livre, indiqué par Murhard, nos 440 et 441, n'est point cité par M. Deleuze : ce qui donne lieu de croire qu'il pourrait bien être d'un pseudonyme.

(1) Il existe à la bibliothèque du Roi un manuscrit latin de J. J. de Mesmes : c'est une réfutation de l'ouvrage d'un auteur espagnol qui avait soutenu les prétendus droits du roi d'Espagne sur le royaume de Navarre

gation imposée à Charles-Quint de rendre à Catherine la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand. Une mission si importante, et remplie avec tant de succès, fit connaître Mesmes à François Ier., qui desira de l'attacher à son service. Ce fut dans cette intention que ce prince, voulant ôter à Jean Ruzé la charge d'avocat du roi au parlement de Paris, l'offrit à Mesmes : ce dernier la refusa généreusement, disant qu'il n'accepterait jamais la place d'un homme de bien, qui servait utilement son roi et sa patrie. François Ier. sut apprécier cette délicatesse, et lui donna, peu après, la charge de lieutenant-civil au Châtelet de Paris. Mesmes ne l'accepta qu'à la condition de continuer à servir le roi de Navarre, dont il était né sujet. Il surveilla les intérêts de ce prince à la cour de France, ainsi que les affaires du roi de France, et entreprit, dans le même but, plusieurs voyages en divers pays de l'Europe, avec le titre d'ambassadeur. François Ier., pour approcher davantage Mesmes de sa personne, le fit maître-des-requêtes, en 1544. Sur la fin de son règne, il le nomma premier président du parlement de Normandie; mais Henri II, étant monté sur le trône, jugea que Mesmes lui serait plus utile dans son conseil, et le retint auprès de lui. En 1557, le roi voulut accorder séance et voix délibérative, dans le parlement de Paris, à tous les membres du conseil-d'état. Sur les remontrances de la compagnie, cette faveur ne tomba que sur les membres du conseil versés dans la connaissance des lois. Mesmes en jouit un des premiers; et il rendit d'éminents services à la France dans l'exercice de ses différentes fonctions. On voit, dans son testament, fait en 1549, que ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret, fille unique de Henri II, roi de Navarre, avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna à la maison de Bourbon une couronne, et à la France le meilleur de ses rois. De Mesmes mourut à Paris, le 23 octobre 1569. On trouve dans l'ouvrage de Scévole de Sainte-Marthe, intitulé : *Elogia doctorum in Gallia virorum*, un Éloge historique de Jean-Jacques de Mesmes, et de Henri de Mesmes, son fils aîné, dont l'article suit. D—is.

MESMES (Henri de), seigneur de Roissi, de Malassise, etc., né à Paris en 1532, fit de la connaissance des lois l'objet principal de ses études; et, dès l'âge de seize ans, remplit, à Toulouse, avec l'applaudissement de tous les savants, la chaire de droit que son père avait occupée. Son père l'appela auprès de lui à Paris, en 1552. On lui accorda une place de conseiller à la cour-des-aides, qu'il ne garda pas longtemps. Dès la même année, il fut nommé conseiller au grand-conseil. La république de Sienne, opprimée par Charles-Quint, s'était mise sous la protection du roi de France, Henri II nomma, en 1557, Henri de Mesmes, pour rendre la justice dans ce pays. Les Siennois le reçurent avec joie; mais, jaloux de conserver les formes de leur ancienne république, ils lui donnèrent le titre de *Podestat*. Henri de Mesmes justifia leur confiance; et il resta en Italie jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis (1559), par laquelle le Siennois fut abandonné au duc de Toscane. Pendant ces deux années, Mesmes se fit remarquer par sa sagesse, et même par des talents militaires. Le gouverneur du Siennois, B. de Montluc, était pres-

que toujours absent; les Espagnols, qui possédaient Sienne, en profitèrent pour s'emparer de quelques villes et de quelques châteaux. Mesmes, ayant rassemblé ce qu'il y avait de troupes françaises dans plusieurs garnisons, en forma une petite armée, avec laquelle il battit les Espagnols. Pendant son séjour en Toscane, il fut chargé de différentes missions auprès du pape et d'autres princes d'Italie. A son retour en France, Henri II le nomma conseiller-d'état. Quoiqu'il fût au service du roi de France, il n'en conservait pas moins, à l'exemple de son père, un grand attachement pour la maison de Navarre; et il accepta la place de chancelier, qui lui fut conférée par Jeanne d'Albret, sur la recommandation de Charles IX. Sous le règne de ce prince, Mesmes eut beaucoup d'influence dans les affaires, parce qu'il s'était concilié l'estime du chancelier de l'Hôpital, qui se reposait souvent sur lui d'une grande partie de ses travaux. Il fut nommé ambassadeur auprès de l'empereur; mais le mauvais état de sa santé l'empêcha d'accepter cette mission: il dressa seulement toutes les instructions pour celui qui le remplaça. Depuis huit ans, le royaume était en proie à la guerre civile; Catherine de Médicis, qui gouvernait sous le nom de son fils Charles IX, avait signé deux fois la paix avec les protestants, et deux fois l'avait violée. Une troisième guerre s'était allumée en 1568. Catherine, qui méditait depuis long-temps d'abattre par la trahison un parti que la force n'avait pu détruire, offrit de nouveau une paix trompeuse aux protestants. Armand de Biron, depuis maréchal de France, et Henri de Mesmes, furent envoyés à Saint-Germain, en août 1570, pour traiter avec les chefs des huguenots. Ils leur firent, de bonne foi, de la part de la reine-mère, les propositions les plus avantageuses, et qui furent acceptées. Cette paix, depuis, fut appelée *boiteuse et malassise*, parce que Biron était boiteux, et que Mesmes prenait le nom de sa seigneurie de Malassise. Les protestants achetèrent chèrement, par la Saint-Barthélemi, le droit de faire un pareil jeu de mots. Mesmes devait sa première réputation à sa science, et surtout à sa connaissance approfondie des lois. Ses occupations politiques ne l'avaient point empêché de consacrer une partie de son temps à l'étude; aussi le crut-on plus capable que personne de veiller à la conservation d'un dépôt précieux: on le nomma garde du trésor des chartes. Plusieurs années après, il fut choisi par la reine Louise de Lorraine, épouse de Henri III, pour surintendant de sa maison et conseil. Mesmes ne resta pas en faveur auprès de Henri III: on le noircit dans l'esprit de ce prince; et il prit le parti de se retirer de la cour. Après avoir vu sa patrie déchirée par la guerre civile, il eut le bonheur d'être témoin du triomphe d'un prince qu'il regardait doublement comme son maître. Henri IV était affermi sur son trône, lorsque Henri de Mesmes mourut le 1er. août 1596. Il avait été l'ami ou le protecteur de tous les savants; Pibrac, Turnèbe, Lambin, avaient été ses compagnons d'étude: ce dernier, qui, depuis, lui dédia ses *Commentaires sur Cicéron*, atteste, dans son épître dédicatoire, qu'il lui doit ce qu'il y a de meilleur dans ses observations. Mesmes avait donné pour précepteur à son fils, Jean Passerat, qu'il garda chez lui pendant trente ans. Henri de Mesmes avait écrit les

Mémoires de sa vie, adressés à son fils. Il en existait trois manuscrits, dont l'un avait passé dans la bibliothèque du chancelier Séguier : un second était à celle des Missions étrangères, à Paris; et le troisième, dans la famille de Mesmes. Rollin en avait eu connaissance; il en cite un passage (*Traité des Études*, t. 1, l. 1, c. 2), qui a rapport aux études de Mesmes. Ces Mémoires furent imprimés dans le *Conservateur*, en octobre 1760. Ils sont écrits avec une grande franchise et une noble simplicité. D—is.

MESMES. *V.* Avaux.

MESMES (Jean-Antoine de), comte d'Avaux, etc., né à Paris le 18 novembre 1661, fut destiné de bonne heure à entrer dans la robe, et nommé, dès 1679, substitut du procureur-général au parlement de Paris. Il obtint une charge de conseiller dans ce même parlement, en 1687, et, l'année suivante, celle de président à mortier. Le comte d'Avaux ayant donné, en 1703, sa démission de la place de prevôt et grand-maître des cérémonies des ordres du roi, le président de Mesmes, son neveu, le remplaça. Le nom que portait Mesmes, son mérite, et la protection qu'il accordait aux lettres, lui ouvrirent, en 1710, les portes de l'académie française, où il remplaça Louis de Verjus. Le sévère Boileau, qui ne goûtait pas toujours les choix de sa compagnie, l'approuva dans cette occasion; et il adressa au président de Mesmes, le jour de sa réception, ce compliment flatteur : *Je viens à vous, Monsieur, afin que vous me félicitiez d'avoir pour confrère un homme comme vous.* Louis Lepelletier, premier président au parlement de Paris, s'étant démis volontairement de sa charge en 1712, le roi nomma, le 5 janvier de la même année, le président de Mesmes pour remplir cette place. Il connaissait le rang et les priviléges de sa compagnie : lorsqu'il la conduisit complimenter le chancelier Voisin, sur sa nomination (1714), ce dernier, qui avait de la morgue, assura le parlement de sa protection; le premier président, choqué, se retourne vers les membres de la cour, en leur disant : *Messieurs, remercions Monsieur le chancelier; il nous accorde plus que nous ne lui demandons.* Le duc d'Orléans savait que Louis XIV, par son testament (1), l'avait privé d'une grande partie des droits que sa naissance lui donnait à la régence du royaume. Il avait formé le dessein de faire casser ce testament aussitôt après la mort du roi; et, pour y réussir, il se ménagea d'avance des amis dans le parlement. Le duc du Maine, favorisé par Louis XIV aux dépens du duc d'Orléans, et qui croyait que les volontés du monarque absolu seraient exécutées après sa mort comme elles l'avaient été pendant sa vie, s'occupa peu de prévenir les démarches de son compétiteur. D'ailleurs, le premier président de Mesmes lui avait répondu de la plupart des membres du parlement. Le résultat de la séance, tenue le lendemain de la mort de Louis XIV, qui fut l'annulation du testament du feu roi, et la nomination presqu'unanime du duc d'Orléans à la régence, attesterait la légèreté et la présomption du prési-

(1) On a cherché comment les dispositions de cet acte, déposé cacheté au greffe du parlement, pour n'être ouvert qu'après la mort de Louis XIV, avaient été connues du duc d'Orléans : on a soupçonné avec vraisemblance le chancelier Voisin, qui l'avait écrit sous la dictée du roi, d'avoir, en cette occasion, trahi la confiance de son maître.

dent de Mesmes, si l'on n'avait pas des raisons de suspecter sa bonne-foi, et de croire que, gagné par le duc d'Orléans, il trompait le duc du Maine. Mesmes était revenu au parti des princes légitimés, lorsque le régent voulut, en 1718, anéantir la déclaration de Louis XIV, qui leur donnait la qualité de princes du sang, et le droit de succéder à la couronne. Mesmes fit à cette occasion des remontrances (1); mais il y mit une timidité qui les rendit inutiles, tandis que l'arrêt qui dépouilla les princes légitimés aurait peut-être été refusé, si le chef du parlement avait montré plus de fermeté : sa faiblesse dans cette circonstance, lui attira les reproches du duc du Maine, et surtout ceux de sa violente épouse. Ce fut dans la même année 1718, que l'aventurier Law fit adopter au régent son système de finances. Le chancelier d'Agesseau découvrit de bonne heure le peu de solidité de ces projets si beaux en apparence; il en signala le danger, et son dévouement lui valut une disgrace. Le parlement suivit l'exemple du chef illustre de la magistrature; il fit, par l'organe de son premier président, de vives représentations, qu'on n'écouta point, et pour lesquelles il fut exilé à Pontoise. Cette mesure de rigueur devint bientôt une véritable plaisanterie : tout le monde allait à Pontoise, pour voir la compagnie ; on s'y réjouissait beaucoup, et le premier président tenait table ouverte avec la plus grande magnificence. On prétendit alors que cette table était défrayée par le régent lui-même, et rien ne paraît plus vraisemblable. On sait que ce prince n'était pas sévère : l'éloignement le débarrassait des représentations du parlement, que de plus il cherchait à détourner de s'occuper des affaires. Néanmoins l'opposition de ce corps fut ce qui ouvrit les yeux du public sur le système de Law, et ce qui en entraîna l'examen, et par conséquent la chute. Mesmes fit, peu après, de nouvelles remontrances, à l'occasion de la bulle de nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai : elles n'eurent pas plus d'effet que les autres ; et le parlement céda, en voyant une lettre de cachet qui l'exilait à Blois. Ce fut à l'une de ces remontrances, que le régent, dans un premier mouvement d'impatience, répondit un jour d'une manière aussi brusque qu'inconvenante. *Monseigneur*, répliqua froidement le premier président, *ordonne-t-il que sa réponse soit enregistrée?* Jean-Antoine de Mesmes mourut subitement, le 23 août 1723, à l'âge de 61 ans. D'Alembert a publié son éloge dans l'*Hist. des membres de l'acad. française*, tom. IV, 339-46. Le portrait du premier président de Mesmes, et celui de son père, ont été gravés par les meilleurs artistes, form. in-fol. — Son frère puîné, Jean-Jacques, dit le bailli de Mesmes, grand-croix de l'ordre de Malte, devint grand-prieur d'Auvergne, en mai 1718; il était ambassadeur de son ordre en France, et mourut le 2 février 1741, âgé de 61 ans. D—is.

MESMES (Jean-Jacques de), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociateur, à qui l'Europe dut le traité de Westphalie (*V.* Avaux), naquit à Paris, vers 1640, et fut destiné à suivre la carrière de la magistrature. Il fut fait maître des requêtes, et, en 1672, président à mortier au parlement. Reçu à l'aca-

(1) Son discours au roi a été imprimé dans la Relation du lit de justice du 26 août 1718.

démie française, en 1676, à la place de Jean des Marets, contrôleur général des guerres, il y prononça un discours, inséré dans le *Recueil* de cette compagnie. C'est le seul morceau qu'on ait du président de Mesmes, magistrat intègre et éclairé. Il mourut à Paris, le 9 janvier 1688. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court éloge dans l'*Histoire de l'académie*, tom. II, p. 250, éd. in-12.

W—s.

MESNAGER (Nicolas) (1), habile diplomate français, fils d'un négociant de Rouen, né dans cette ville, en 1663, y exerçait la profession d'avocat, lorsqu'en 1700, il fut nommé, par les négociants, député près le conseil de commerce établi à Paris. D'Aguesseau, qui présidait ce conseil, l'ayant apprécié, en parla si avantageusement à Louis XIV, que ce monarque l'envoya deux fois en Espagne, pour calmer l'inquiétude de la cour de Madrid, sur le commerce que les Français faisaient dans la mer du Sud. Il fut chargé, la seconde fois (1705), d'arrêter avec cette cour un plan général pour le commerce des Indes. La manière dont il remplit ces missions, lui valut la décoration de Saint-Michel. La connaissance qu'il avait acquise de tout ce qui concerne le commerce des Indes, lui fit concevoir le projet d'assurer, de concert avec l'Espagne, le commerce de toutes les nations de l'Europe au Nouveau-Monde. Le roi goûta ce projet; et Mesnager fut envoyé à la Haye, en décembre 1707, pour le communiquer aux chefs de la république. Les instructions dont il était porteur, lui donnaient le titre de conseiller-secrétaire du roi; et elles l'autorisaient à accorder le renouvellement du traité de commerce conclu à Ryswick, le tarif de 1664, l'annulation des arrêts postérieurs, et la suppression du tarif de 1669, contre lequel les états-généraux avaient souvent élevé des réclamations. Le roi de France s'engageait en outre à leur faire obtenir, de son petit-fils, le rétablissement des droits et franchises dont ils jouissaient à la mort de Charles II, dans tous les états de la couronne d'Espagne. Mesnager avait reçu l'ordre exprès d'écouter, sans aigreur, toutes les propositions, quelque extravagantes qu'elles pussent être, et de les réfuter par de bonnes raisons. Comme cette mission devait être tenue secrète, dans la crainte que les Anglais et les autres membres de la grande alliance n'en prissent ombrage, il correspondit avec les ministres, sous le nom supposé de *Leferon*; il leur adressait toutes ses dépêches, dont la plupart même étaient chiffrées, par l'intermédiaire de banquiers et de marchands de Paris; et pour mieux déguiser encore l'objet de sa mission, il n'entretenait ses prétendus correspondants que d'opérations de commerce. Il mena en Hollande une vie extrêmement errante, ayant des conférences avec Vanderdussen, Duvenwoirde et Heinsius, tantôt à Delft, tantôt à Leyde ou à la Haye. S'il ne réussit pas comple-

(1) M. Guilbert, dont nous citons l'ouvrage à la fin de cet article, prétend que Mesnager s'appelait *Lebailli*, et qu'il ne changea de nom qu'après le traité d'Utrecht. Comme il se préparait à rendre compte de sa mission à Louis XIV, dit cet écrivain, le roi l'arrêta par ces paroles : « Je sais tout; vous avez » bien ménagé mes intérêts. » De là son surnom de Mesnager. Cette historiette est inventée à plaisir; nous nous sommes assurés, aux archives du royaume, que, lors de l'ouverture du conseil de commerce qui eut lieu le 24 novembre 1700, ce diplomate fut désigné dans le procès-verbal qui en fut dressé, sous le nom de Mesnager; qu'il signait ainsi dans toutes ses dépêches antérieures aux conférences d'Utrecht, dont nous avons eu communication. C'est à tort que Van Peolsum, dans son Histoire du congrès d'Utrecht, Torcy, dans ses Mémoires, et Anquetil, dans son Histoire de France, le nomment Menager.

tement, par suite des prétentions exagérées des Hollandais, qui demandaient, pour préalable, la renonciation de Philippe V au trône d'Espagne, la cession des villes de Furnes, Menin, Condé, Maubeuge, etc., il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper les défiances relativement au commerce des Indes. Il revint en France, dans le mois de mars 1708, et y reçut beaucoup d'éloges sur sa conduite. Quelque temps après, le président Rouillé ayant été envoyé auprès des états-généraux pour traiter de la paix, proposa d'admettre Mesnager aux conférences, afin d'examiner avec lui les bases d'un commerce réciproquement avantageux; mais les députés hollandais ne voulurent pas y consentir, persuadés, disaient-ils, que Mesnager y viendrait entêté de ses idées, sans vouloir entrer dans les vues générales. Ils ajoutèrent qu'il pouvait tout aussi bien mettre son plan sur le papier, et envoyer son mémoire. On sait que la mission de Rouillé n'eut point de résultat. La reine Anne, qui souhaitait vivement la paix avec la France, ayant changé son ministère qui s'y était toujours opposé (1710); des négociations s'ouvrirent directement entre ce royaume et l'Angleterre, par l'intermédiaire de l'abbé Gauthier. (*V.* Gauthier, XVI, 594.) Prior fut chargé, par la reine, de porter à Fontainebleau un mémoire qui contenait les demandes préliminaires des ministres anglais. Les avantages qu'ils désiraient pour le commerce de leur nation, en Amérique, étaient excessifs: mais un refus positif eût rompu toute négociation; et Prior n'étant pas autorisé à discuter la proposition, dont il n'était que le porteur, Louis XIV jugea convenable de traiter, à Londres, cette importante négociation, et d'y envoyer un sujet capable de la conduire avec autant de lumière que de prudence. Mesnager, qui venait de faire voir aux ministres ses matériaux sur le même sujet, fut aussitôt choisi; et il s'embarqua secrètement pour Londres, où il arriva, avec Prior et l'abbé Gauthier, le 18 août 1711 (1). Avant de conférer, la reine exigeait une réponse par écrit au mémoire que Prior avait remis au ministre du roi à Fontainebleau. La demande était embarrassante; et le danger paraissait égal d'y satisfaire ou de refuser. Mesnager prit le sage parti de rédiger le mémoire qui lui était demandé, et joignit à ses réponses par écrit un second mémoire contenant un plan de commerce, dans l'intérêt de toutes les nations. Ces deux mémoires plurent infiniment à la reine et à ses ministres. Cette souveraine fit connaître à son conseil, le 25 août, la mission de Mesnager, et donna des ordres pour adoucir l'ennui qu'il devait éprouver de se tenir enfermé, et caché aux yeux du public (2), et pour qu'il fût défrayé pendant son séjour à Londres. Des difficultés s'étant élevées dans la première conférence, Mesnager renvoya en France l'abbé Gaultier, qui revint avec des instructions dont le ministère anglais fut très-satisfait. Quelque temps auparavant, ce cabinet avait critiqué les pouvoirs qui autorisaient Mesnager *à traiter et à négocier avec les mi-*

(1) Ce fut à cette époque que Mesnager donna sa démission de député au conseil de commerce pour la ville de Rouen, et fut remplacé par *David Lebadilly*, avec lequel on l'a confondu.

(2) Les divisions qui régnaient alors en Angleterre, avaient empêché la reine Anne de recevoir Mesnager avec un caractère ostensible, pour ne pas effaroucher le parti de l'opposition, qui avait à sa tête le célèbre Marlborough.

nistres de tous les princes et états en guerre avec la France : etc.; il demanda que ces pouvoirs fussent restreints, puisqu'il ne s'agissait à Londres que de traiter avec l'Angleterre seule; et Louis XIV en fit expédier de nouveaux, qui ne laissèrent plus rien à desirer. Pour témoigner au diplomate français la satisfaction qu'il éprouvait, le grand trésorier (Harley, comte d'Oxford) le retint familièrement à souper, et lui dit qu'il en usait avec lui comme avec un ami. Malgré ces apparences de bonne intelligence, les négociations furent plusieurs fois sur le point d'être rompues; et ce ne fut que le 8 octobre que les préliminaires formant trois actes séparés (1), furent signés par les secrétaires-d'état anglais, et par Mesnager. Le lendemain, sur l'invitation de Bolingbroke, le négociateur français fut conduit en secret à Windsor, et introduit par un escalier dérobé dans l'appartement de la reine, qui l'accueillit de la manière la plus gracieuse, et lui dit en le congédiant : « Je n'aime » point la guerre, et je contribuerai » de tout mon pouvoir à la terminer » au plutôt. » Ce fut après cette entrevue, que le comte d'Oxford, tendant la main à Mesnager, lui adressa ces paroles : *Dugbus igitur gentibus faciamus unam gentem amicissimam.* Mesnager s'embarqua deux jours après pour la France. Les articles qu'il avait signés, furent tous approuvés, et servirent de base aux instructions que le roi donna peu de temps après, pour les conférences d'Utrecht (2). Ce fut en janvier 1712, que les États-généraux délivrèrent les passeports destinés au maréchal d'Uxelles, à l'abbé de Polignac et à Mesnager, que Louis XIV avait nommés ses plénipotentiaires au nouveau congrès. Les conférences commencèrent le 29 du même mois. On procédait avec une excessive lenteur, qui s'augmentait par les difficultés sans cesse renaissantes des puissances opposées à la paix, lorsqu'un événement peu important en apparence vint y apporter de nouveaux obstacles. Les domestiques du comte de Rechteren, député de la province d'Over-Yssel, ayant prétendu avoir été insultés par les laquais de Mesnager, Rechteren les excita à se venger, et eut l'imprudence de dire tout haut, lorsqu'ils eurent maltraité les gens du plénipotentiaire français, qu'il les récompenserait toutes les fois qu'ils en agiraient ainsi, et qu'il les chasserait, s'ils ne le faisaient pas. Cette affaire produisit beaucoup de bruit : des *factum* parurent de part et d'autre; et Louis XIV, en apprenant ce qui s'était passé, donna ordre à ses plénipotentiaires *de suspendre toute négociation jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu satisfaction de l'insulte faite à l'un d'eux.* Les États-généraux furent obligés de s'humilier; ils désaprouvèrent solennellement la conduite de Rechteren, et le remplacèrent. Les autres difficultés ayant été aplanies, des traités entre la France, l'Angleterre, les États-généraux, le Portugal le duc de Savoie et l'électeur de Brandebourg, furent signés le 11 avril 1713, par le maréchal d'Uxelles, et Mesnager pour la France (1), et par

(1) Le premier contenait les demandes de l'Angleterre, et les réponses de Louis XIV; le second concernait le duc de Savoie, et le troisième comprenait les articles proposés par la France, pour arriver à la paix générale.

(2) Les ministres anglais avaient d'abord desiré qu'elles eussent lieu à la Haye; mais Mesnager fit sentir l'inconvénient de traiter dans une ville où Heinsius avait tant de prépondérance. Il offrit Utrecht Liége ou Aix-la-Chapelle.

(1) L'abbé de Polignac, créé cardinal, était re-

les plénipotentiaires des états qui y avaient figuré. A son retour d'Utrecht, le négociateur français fut parfaitement reçu du roi, qui lui accorda une pension de dix mille livres. Mais il ne jouit pas long-temps de cette faveur, et de la gloire qu'il avait acquise; car il mourut d'une apoplexie sanguine, le 15 juin 1714. A un grand sens, à une instruction peu commune, surtout en ce qui était relatif aux affaires commerciales, Mesnager joignait une rare modestie, qui, même dans les discussions, dégénérait quelquefois en timidité; mais il n'en était pas moins ferme dans ses principes, qui le servirent beaucoup dans la défense des intérêts commerciaux de sa patrie: c'est à lui qu'on doit principalement le traité d'Utrecht, dont il avait posé les bases en Angleterre. Ses restes furent déposés dans l'église de Saint-Roch. M. Guilbert assure que ses descendants obtinrent, par lettres-patentes du roi, d'ajouter le nom de Mesnager à celui de Lebailif qu'ils portaient. On peut consulter, sur ce diplomate, les *Mémoires de Torcy*, 3 vol. in-12, la Haye, 1756; l'*Histoire du congrès d'Utrecht*, etc., un vol. in-12, Utrecht, 1716 (par Casimir Freschot), et les *Mémoires biograph. et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure*, par Guilbert, 2 vol. in-8°., Rouen, 1812; mais ce dernier ouvrage offre peu d'exactitude. D—z—s.

MESNARDIÈRE ou MENARDIÈRE (Hyppolyte-Jules Pilet de la), poète français, né à Loudun, vers 1610, étudia la médecine à Nantes, et mérita la faveur de Richelieu, par un *Traité de la mélancolie*, qu'il publia contre le docteur Duncan, qui avait établi que la possession des religieuses de Loudun n'était que l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancolie, et qu'ainsi le malheureux Grandier avait été victime des vengeances du cardinal. Ce traité fut lu par Richelieu, avec beaucoup de satisfaction: il appela l'auteur à Paris, le nomma son médecin, et lui fit bientôt obtenir le même emploi auprès du duc d'Orléans, frère du roi. La médecine fut cependant ce qui occupa le moins La Mesnardière, qui se livra entièrement aux belles-lettres. Entré par la suite dans la maison du roi, il y exerça successivement les charges de maître-d'hôtel, et de lecteur ordinaire; et il fut reçu à l'académie française, en 1655. La Mesnardière devait cette dernière faveur à une conversation brillante, par laquelle il s'était fait une grande réputation. Bussy dit dans ses Mémoires: « C'était un *virtuose* » qui a fort bien écrit de toutes » manières, et qui a laissé des ou» vrages de lui, sérieux et galants, » dignes de beaucoup d'estime. » Mais tous les contemporains ne partageaient pas cette opinion (1); et la postérité a rendu justice à La Mesnardière, en le mettant au rang des auteurs médiocres. Voici l'équitable jugement que porte de cet écrivain l'abbé d'Olivet, dans son Histoire de l'Académie: « On voit » dans les ouvrages de La Mes» nardière, plus d'imagination que » de jugement, une attention bien » plus grande à étaler de belles pa-

tourné en France, au mois de février 1713. Sa nouvelle dignité, dont la déclaration avait été suspendue quelque temps, ne lui permettait plus de garder sa place de second plénipotentiaire; ou plutôt, ce qui lui fait plus d'honneur, il profita de ce prétexte pour ne pas rigner l'exclusion du trône du prétendant, dont il avait reçu sa nomination pour le chapeau.

(1) Chapelain, *Liste de quelques gens de lettres vivants*, en 1662.

» roles qu'à employer des pensées » solides, et une continuelle envie » de se faire admirer plutôt que d'ins» truire. » La Mesnardière mourut le 4 juin 1663. Ses ouvrages sont en grand nombre. I. *Traité de la mélancolie; savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, la Flèche, 1635, in-8°. II. *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment*, Paris, 1638, in-12: cet ouvrage est le moins mauvais de tous ceux de l'auteur. III. *Panégyrique de Trajan, par Pline second*, Paris, 1638, in-4°. C'est une paraphrase très-libre, plutôt qu'une traduction. IV. *La Poétique*, Paris, 1640, in-4°. Ce traité, déjà fort étendu, n'est que le commencement d'un beaucoup plus grand. Richelieu avait engagé La Mesnardière à se charger de ce travail, en attendant que l'académie rédigeât elle-même la poétique, dont l'obligation lui avait été imposée par ses premiers statuts: on croit que la mort du cardinal, arrivée en 1642, empêcha l'auteur de continuer. Ce premier volume ne traite que de l'élégie et de la tragédie. Dans cet ouvrage, écrit d'un style bien peu conforme à la simplicité du genre didactique, l'auteur donne des préceptes qu'il tire des écrits des anciens, et des exemples dont quelques-uns sont de lui. C'est moins une théorie générale qu'il établit, qu'un effort qu'il fait pour plier les règles au niveau de ses propres compositions: ses traités didactiques ne sont qu'une fastidieuse préface de ses ouvrages d'imagination. V. Le *Caractère élégiaque*, Paris, 1640, in-4°. C'est une suite de la Poétique. VI. Deux tragédies: la *Pucelle d'Orléans* et *Alinde*, 1642 et 1643, in-4°. La première de ces deux mauvaises pièces, qui parut sans nom d'auteur, a été attribuée à Benserade. On a dit de la seconde, qu'elle fut trouvée ennuyeuse dans toutes les règles; car elles y étaient exactement observées. VII. *Lettres de Pline le consul*. Cette traduction ne comprend que les trois premiers livres. La Mesnardière est tombé dans le défaut opposé à celui qu'on reproche à sa traduction du Panégyrique de Trajan. Il a détruit toute l'élégance de son auteur, en se torturant pour le traduire mot à mot. VIII. Un volume de *Poésies*, françaises et latines, Paris, 1656, in-fol. On y voit quelques épigrammes imitées de l'Anthologie, et qui sont ce que La Mesnardière a fait de meilleur en poésie. Parmi les vers de La Mesnardière, on cite les suivants, que Jean-Jacques a visiblement imités dans le *Devin du village*:

L'aiguillon de l'Amour c'est la difficulté;
Ses charmes sont détruits par la facilité.
Dès qu'il est paisible, il sommeille;
S'il n'a point de traverse, il n'a point de désirs;
L'assurance l'endort, la crainte le réveille,
Et s'il acquiert sans peine, il jouit sans plaisir.

IX. *Lettres du sieur du Rivage, contenant quelques observations sur le poème épique, et sur le poème de la Pucelle* (de Chapelain), Paris, 1656, in-4°, de 65 pages. X. *Chant nuptial pour le mariage du roi*, Paris, 1660, in-fol. C'est un poème d'environ 700 vers. XI. *Relations de guerre* contenant la levée du siége d'Arras (1654); le siége de Valence (1656), et celui de Dunkerque (1658), 1662, in-8°. D—is.

MESNIL (Jean Baptiste du), avocat célèbre, né en 1517, d'un procureur au parlement de Paris, négligea ses premières études, à cause des ménagements que commandait la délicatesse de sa constitution. Mais il répara dans la suite l'insuffisance de son éducation, ob-

tint de bonne heure des succès au barreau, et épousa la fille de Moreli, médecin du roi. Un peu de penchant au plaisir lui eût fait oublier le soin de sa fortune, si sa femme ne l'eût aiguillonné, comme on le raconte de celle de Dumoulin. Il mit le sceau à sa réputation aux grands-jours de Poitiers, en 1554, et fut nommé deux ans après avocat du roi, par le crédit du connétable de Montmorenci. Il apportait au ministère public, avec une probité ferme, un esprit conciliant, et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Ses discours réduisaient presque toujours les délibérations du parlement à un acquiescement facile à ses conclusions. On le cite comme ayant donné le premier de la solennité aux harangues prononcées à l'ouverture de chaque session judiciaire. Il fut délégué, en 1557, pour procéder avec les commissaires de l'Espagne, à la démarcation des frontières de Luxembourg et du pays Messin; il eut part à la rédaction des édits de Roussillon et de Moulins, et dressa, par l'ordre de Charles IX, un Mémoire contre l'excommunication de la reine de Navarre. Ces remontrances, envoyées au pape Pie IV, furent plusieurs fois réimprimées, et se trouvent notamment dans le *Recueil des libertés de l'Eglise gallicane*, édition de 1731. Du Mesnil refusa la place de premier président du parlement de Rouen: il aspirait à celle de président à Paris; mais la disgrace de L'hôpital, son ami, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances. Des chagrins, produits par des paroles de cour, et surtout par la situation de son pays, le conduisirent à un état de langueur, qui se termina par sa mort, le 2 juillet 1569. Les Jésuites, contre lesquels il avait porté la parole dans un de leurs procès avec l'université, cherchèrent sans fondement à rendre sa religion suspecte. Son plaidoyer contre eux a été imprimé en 1594, in-8°. On en trouve deux autres de lui, parmi les opuscules de Loysel, allié à sa famille, et qui lui a consacré une longue Notice. F—T.

MESNIL (Du). *V.* Dumesnil et Gardin.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre dans l'église d'Arménie, qui vivait dans le quatrième et le cinquième siècle, naquit à Hatsegats-Avan, bourg de la province de Daron. L'étendue de ses connaissances dans les langues grecque, persane et syrienne, ainsi que la perspicacité de son esprit, fixèrent sur lui l'attention du patriarche Nersès Ier., qui le fit son secrétaire. Après la mort de Nersès, en 374, Mesrob remplit les mêmes fonctions auprès du roi Varaztad; ce qui lui donna le plus grand pouvoir dans le royaume. En 382, Varaztad fut détrôné par les Romains; et, pendant plusieurs années, l'Arménie fut déchirée par des guerres cruelles. Mesrob alors embrassa l'état ecclésiastique, et se retira dans le Vasbouragan, pour se livrer avec plus de tranquillité à l'étude des lettres. Quand Sahag, fils de Nersès Ier., fut monté sur le trône patriarcal en 390, Mesrob cédant à ses sollicitations, quitta sa retraite, et vint se fixer à Vagharschabad, où il fut le coadjuteur de Sahag. Le premier et le plus ardent de ses soins fut de poursuivre les idolâtres qui restaient encore en Arménie; mesure qu'il regardait comme non moins utile à la religion qu'à l'état, parce que ces dissidens, ennemis nés des rois chrétiens,

étaient toujours prêts à soutenir les Persans, ou les princes qui suscitaient des guerres sans cesse renaissantes, et qui, le plus souvent, avaient pour motif de rétablir l'ancienne religion du pays. Mesrob, considérant, de plus, que la communauté de l'alphabet en usage en Arménie et en Perse, était un grand obstacle à l'adoption universelle de la religion chrétienne, par la facilité qu'on avait de se procurer les livres proscrits, tandis que nos Livres saints, écrits dans des langues et avec des lettres étrangères, n'étaient à la portée de personne, il résolut, de concert avec le patriarche Sahag, de composer un alphabet qui fût particulier aux Arméniens, et de faire faire une traduction complète de l'Écriture en arménien. Cet alphabet, composé de trente-six lettres (auxquelles depuis on en ajouta deux), fut tiré de plusieurs signes de l'ancienne écriture du pays, joints à d'autres inventés exprès. Il fut mis en usage en l'an 406, et adopté dans toute l'Arménie, par l'ordre du roi Bahram-Schahpour. On envoya ensuite un grand nombre de jeunes gens étudier la langue grecque dans les écoles d'Antioche, d'Edesse, d'Alexandrie, de Constantinople et d'Athènes : ils en rapportèrent, au bout de plusieurs années, une collection de livres grecs, traduits, ou en original; et l'église d'Arménie posséda une version complète de la Bible. En 410, Mesrob alla en Ibérie ou Géorgie; et, de concert avec le roi Arzil, il y établit l'usage d'un alphabet de trente-huit lettres, semblable à celui d'Arménie: il en fit autant en Albanie, quelques années après. Cet alphabet est perdu maintenant; mais celui d'Ibérie est encore en usage, chez les Géorgiens, pour les livres d'église. Après la mort du patriarche Sahag, arrivée en l'an 440, Mesrob fut, pendant six mois, administrateur du patriarcat; et il mourut en l'an 441. On lui attribue quelques hymnes, qui se chantent encore dans les églises arméniennes. Comme il est le premier qui ait réglé la liturgie de l'église arménienne, tous les rituels portent de lui le nom de Maschdots. — Mesrob, historien arménien, vivait en l'an 967; il était prêtre à Moghots-Kéogh, dans le canton de Vaïotsdsor en Siounie; c'est-là tout ce que nous savons de lui. A la prière d'un prince Mamigonéan, appelé Vahan, il composa une histoire du patriarche Nersès Ier. et le récit des exploits de Mouschegh, Mamigonéan. Cet ouvrage, divisé en onze chapitres, a été imprimé en arménien, à Madras, en l'an 1775, un petit vol. in-4°. S. M—s.

MESSA-HALA. *Voy.* Machaallah.

MESSALA CORVINUS (Marcus Valerius) était né, selon Tite-Live, l'an de Rome 695. Héritier d'un nom illustre, il se distingua de bonne heure au milieu des dissensions qui déchiraient sa patrie. Il fut dans sa jeunesse recommandé par Cicéron à Brutus, combattit avec ce dernier aux deux journées de Philippes, où il commanda une des divisions de l'armée : proclamé général en chef après la mort de Brutus et de Cassius, il effectua sa retraite en bon ordre, et parvint à traiter avantageusement avec Antoine, par l'entremise de Pollion. Messala, attaché dès-lors à Antoine, l'abandonna lorsqu'il le vit se perdre par son amour pour Cléopâtre; alors il se rangea du parti d'Octave, qui l'accueillit avec empressement, et, à diverses époques, le chargea de plusieurs expéditions, dont l'une dans les Gaules, où il

soumit l'Aquitaine, lui mérita les honneurs du triomphe. Il fut aussi consul avec Cn. Domitius, père de Tibère. Auguste, devenu maître absolu de l'empire, donna une grande marque de confiance à Messala, en le nommant le premier à une charge importante qu'il venait de créer, celle de préfet de Rome. Messala la garda peu de temps : elle ne convenait pas à son caractère, et il la rendit à l'empereur, en alléguant son insuffisance. Voyant Auguste faire le bonheur du peuple romain, il se départit de ses anciennes maximes républicaines, et le salua le premier du titre de *Père de la patrie*. L'empereur le prit pour collègue dans le consulat, l'an 758. Messala mourut, à l'âge de 70 ans, l'an de Rome 765 (de J.-C. 11). Deux ans avant sa mort, au rapport de Pline, il avait perdu toute sa mémoire, et jusqu'au souvenir de son nom. Quelque important qu'ait été le rôle joué par Messala dans les affaires publiques, ses ouvrages lui avaient encore attiré plus de célébrité : aucun n'est parvenu jusqu'à nous, et il ne nous reste plus que des témoignages qui ne peuvent qu'accroître le regret d'une telle perte. Sénèque, Quintilien, les deux Pline, font le plus grand éloge des compositions de Messala ; et dans le Dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ*, attribué à Tacite ou à Quintilien, il est mis au-dessus de Cicéron, pour l'élégance et la correction. On voit dans Aulu-Gelle quelques fragments de Messala. Ses ouvrages étaient : un *Livre des familles romaines* ; un autre *Sur les auspices* (l'auteur avait fait pendant cinquante-cinq ans partie du collége des Augures) ; un autre *Sur la lettre S* : mais il devait surtout sa réputation à ses *Oraisons* et à ses *Déclamations*. On trouve, au quatrième livre des Élégies de Tibulle, un panégyrique de Messala, par ce poète, qui lui avait été attaché. Il comptait aussi Pollion et Horace parmi ses amis ; et il encouragea les essais d'Ovide. On a publié, sous le nom de Messala, un ouvrage qui parut pour la première fois en 1540, avec ce titre : *De progenie Augusti*. Cet écrit, qui traite des ancêtres d'Auguste, de l'origine de Rome et de ses premiers progrès, est évidemment supposé, comme l'a prouvé G. Barth dans ses *Adversaria*, et au jugement de tous les savants, qui le regardent comme une production du moyen âge. On le retrouve dans l'*Édition d'Eutrope*, de Havercamp, et dans les *Auctores latini minores* de C. H. Tzschucke, Leipzig, 1793, avec de savantes notes de l'éditeur.

D—is.

MESSALINE (Valérie), impératrice romaine, qui égala par ses dissolutions la célébrité monstrueuse de Néron, était arrière-petite-fille d'Octavie, sœur d'Auguste, et fille de Valerius Messalinus Barbatus et d'Æmilia Lepida. Les galanteries de cette dernière avaient eu de la publicité ; on l'avait même accusée d'un commerce incestueux avec son frère Domitius : mais il était réservé à Messaline de laisser bien loin d'elle les exemples de sa mère. Ses premiers déréglements effrayèrent tous ceux qui auraient pu prétendre à sa main : la même crainte n'agissait point sur Claude, héritier présomptif de l'empire, et proche parent de Messaline ; ce prince hébété l'admit dans son lit. Octavie et Britannicus furent les fruits de cette union. Elle ne put contenir long-temps les fougueux penchants de l'impératrice. Éprise d'Appius Silanus son beau-père, elle le sol-

licita, mais en vain, de répondre à sa passion, et résolut sa perte, de concert avec l'affranchi Narcisse. Appius fut condamné à mort sous prétexte d'un songe qui l'avait représenté comme conspirateur à ce couple perfide. Messaline, dès-lors, se ligue avec les affranchis qui gouvernent l'empereur, et trouve en eux des auxiliaires qui favorisent son avarice, aussi impérieuse que son penchant à la débauche. Une conspiration réelle, mais avortée dès sa naissance, lui sert à colorer ses vengeances et ses rapines. Julie, fille de Germanicus, rappelée de l'exil par Claude, son oncle, paraît inspirer à ce prince un tendre intérêt, et rappelle par sa fierté qu'elle est du sang des Césars : Messaline ose l'accuser d'adultère, obtient qu'elle soit renvoyée en exil avec Sénèque, qui passe pour la diriger, et la fait quelque temps après assassiner. Julie, fille de Drusus, autre nièce de Claude, succombe également sous sa haine. Les Romains dont elle a convoité les richesses, et ceux qui se sont refusés à l'impudence de ses desirs, éprouvent le même sort. Du nombre de ces derniers fut Vinicius, sénateur honorable, que Tibère avait traité avec estime, et qu'avait épargné Caligula ; elle s'en défit par le poison. La stupide indolence de son époux laissait une entière latitude à ses désordres : elle choisit les complices de sa lubricité, non plus parmi les personnages éminents, mais dans les rangs des prétoriens, des histrions, et bientôt dans les dernières classes du peuple. Le pantomime Mnester fut surtout l'objet de son affection, à un tel point que lorsqu'on eut brisé les statues et fondu les monnaies de Caligula, après la mort de ce monstre, elle ordonna que le cuivre en fût employé à faire des statues de Mnester? pour en placer à tous les carrefours. Cet histrion témoignait un scrupule de souiller la couche impériale : elle obtint elle-même de Claude, que son amant eût à se conformer entièrement à ses volontés. Pour s'assurer la possession exclusive de cet homme que lui disputaient les charmes de Poppée, elle osa imputer à sa rivale une liaison d'adultère avec Valérius Asiaticus, chargeant en outre celui-ci de projets coupables contre l'empereur. Cette trame eut le même succès que les autres crimes de Messaline, et fit passer entre ses mains les riches jardins de Lucullus qu'Asiaticus avait embellis à grands frais. Que faisait Messaline alors qu'elle ne méditait pas la perte de quelques citoyens ? Elle associait à ses voluptés grossières des Romaines de son choix, et prenait plaisir à rendre leurs époux témoins de ces prostitutions. Par ses soins, fut disposé dans l'intérieur du palais, un réduit secret qui devait couvrir ces infamies. Souvent, lorsque Claude commençait à se livrer au sommeil, elle sortait, enveloppée dans un voile, et, suivie d'une seule confidente, se mêlait aux victimes de la débauche publique ; là, sous le nom de Lycisca, la plus fameuse courtisane de Rome, nue, et la gorge contenue dans des réseaux d'or, elle recevait le salaire de sa honte, abandonnait à d'ignobles transports les flancs qui avaient porté Britannicus, et rentrait dans la couche nuptiale, épuisée, mais non assouvie, par les souillures de la nuit, pour nous servir de l'expression de Juvénal, qui a tracé de ces débordements une peinture hideuse de vérité : *Lassata viris necdùm satiata recessit*. Messaline, blasée sur ces excès par la

facilité de les commettre, trouva, dans l'énormité d'un scandale nouveau, le moyen de rallumer son imagination amortie. Silius, consul désigné, avait provoqué par sa beauté la cynique ardeur de l'impératrice; elle le force de bannir de son lit son épouse, s'attache à tous ses pas, et l'environne d'un faste qui semblait n'appartenir qu'à l'éclat du trône. C'est peu pour elle de proclamer ses récentes amours: elle veut en épouser solennellement l'objet; et Silius, frappé de vertige, ou ne voyant de sûreté pour lui que dans l'entière consommation de son crime, la pousse lui-même à cette extrémité. Tandis que Claude est retenu à Ostie par les soins d'un sacrifice, le contrat authentique de l'union des deux amants est dressé, les cérémonies accoutumées la consacrent: de nombreux témoins les ont vus préluder en public aux libertés conjugales. Le lendemain, au milieu d'un cortége d'hommes et de femmes corrompus, Silius, le thyrse à la main, et l'auguste courtisane, échevelée à la manière des bacchantes, célèbrent une bruyante orgie. Un de leurs complices, conservant encore un peu de sang-froid, monte sur un arbre, et s'écrie: *Je vois du côté d'Ostie un orage menaçant.* Le bruit se répand presque aussitôt, que Narcisse, indigné du rôle passif des autres affranchis, a couru réveiller l'apathie de son maître, et ramène avec lui la vengeance (*V.* Claude, VIII, 620). Messaline vole au-devant de son époux, dans l'espoir de le fléchir: Narcisse repousse toutes ses tentatives. Cependant l'empereur, rentré dans son palais, reprend, au milieu des plaisirs de la table, des sentiments plus doux: « Qu'on fasse venir cette mal-» heureuse, dit-il, et qu'elle essaie de se justifier. » Narcisse n'hésite point: il intime à un tribun, au nom de César, l'ordre de tuer sur-le-champ Messaline: elle s'était retirée dans les jardins de Lucullus, où sa mère l'exhortait à se donner la mort pour s'épargner au moins les outrages des soldats. A la vue du tribun, cette femme dégradée voulut suivre ce conseil; mais ses mains n'osèrent enfoncer le fer dans son sein, et elle reçut le coup mortel, l'an 48 de J.-C. Ce qui nous reste du XIe. livre de Tacite, est presque entièrement consacré au récit des crimes de cette impératrice. On ne connaît point de médailles de Messaline de coin romain: on en a quelques-unes égyptiennes d'Alexandrie, et d'autres, beaucoup plus rares, frappées dans d'autres villes grecques ou des colonies. C'est la première impératrice qui ait, sur ses médailles, pris le titre d'Auguste (*Sébaste*) du vivant de son mari. F—T.

MESSALINE (Statilie), petite-fille de Statilius-Taurus, triomphateur et consul, sous le règne d'Auguste, trouva, malgré le bruit de ses galanteries, quatre hommes assez épris de sa beauté pour l'épouser. Le dernier de ses maris, Atticus Vestinus, avait osé prétendre à sa main, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il eût Néron pour rival. Le tyran, qui long-temps avait chéri Vestinus comme le compagnon de ses débauches, jura dès-lors sa perte, le força de s'ouvrir les veines, et mit sa veuve dans son lit, l'an 65 de J.-C. Il crut avoir recouvré Poppée dans Messaline; et cette femme ambitieuse oublia dans les séductions du pouvoir la honte d'une telle union. Déchue, par la mort de Néron, du rang d'impératrice, elle espéra y remonter en épousant Othon, qu'avaient subjugué ses es-

prit et ses grâces ; mais cet empereur éphémère ayant été trahi par la fortune et s'étant donné la mort, elle se livra toute entière au commerce des lettres, se fit applaudir par des discours publics, et ne capta plus d'autres suffrages que ceux d'une petite cour qu'elle avait formée pour s'occuper avec elle exclusivement de l'éloquence. Il n'existe aucune médaille latine de cette impératrice ; Haym (*Thes. brit.*) en cite une grecque, frappée à Éphèse (*Voy.* Eckhel, *Doctr. num. veter.* VI, 288). F-T.

MESSENIUS (Jean), historien suédois, né en 1584 à Vadstena, en Ostrogothie, était encore enfant lorsque des personnes attachées à la religion catholique le conduisirent en Italie, où il resta seize années. Il fit ensuite de longs voyages, et parcourut une grande partie de l'Europe. L'amour de la patrie le ramena en Suède ; et le roi Charles IX le nomma professeur en droit à l'université d'Upsal. Une vive dispute s'éleva entre lui et d'autres professeurs, ayant à leur tête Jean Rudbeck. Les étudiants prirent part au schisme des maîtres ; et il se forma deux factions qui se livrèrent des combats dans les rues et dans les salles des leçons. Gustave-Adolphe mit fin à cette guerre ridicule, en éloignant d'Upsal les chefs des deux partis. Il nomma Rudbeck aumônier de sa cour, et Messenius membre du tribunal supérieur nouvellement établi à Stockholm. Quelque temps après, Messenius fut accusé de correspondre secrètement avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les Jésuites. Le gouvernement de Suède l'envoya ainsi que sa femme et ses enfants, comme prisonnier d'état, à Cajanaborg, en Finlande ; et sa détention dura de 1616 à 1635. Il se livra pendant ce temps à de savantes recherches, et composa plusieurs ouvrages historiques. Ayant recouvré sa liberté, il se retira dans la ville d'Uleo, où il mourut le 7 février 1637. Messenius avait de grands talents et de vastes connaissances : mais il était d'un caractère inquiet ; et sa femme, qui avait le même défaut, contribua souvent à des démarches inconsidérées de sa part. Il l'aimait beaucoup, et l'appelait *conjux intege rima*. Ses ouvrages sont en grand nombre, et roulent presque tous sur l'histoire de Suède. Nous allons indiquer les principaux : I. *Scondia* (et non Scandia) *illustrata*. Cet ouvrage resta long-temps manuscrit ; ce fut Peringskioeld qui le fit paraître à Stockholm, de 1710 à 1714, en quatorze vol in-fol. Cette énorme compilation n'a pas été rédigée avec assez de critique. Pour les anciens temps, l'auteur suit servilement Jean et Olaüs Magnus ; pour les temps modernes, il s'attache principalement à l'historien danois Whitfield. Cependant il donne aussi plus d'une fois les résultats de ses propres recherches, et développe ingénieusement des conjectures et des hypothèses que son érudition grecque et latine lui avait fournies. II. *Disputatio theoremata encyclopædica comprehendens*, Upsal, 1609, in-4°. III. *Genealogia Sigismundi et Caroli regum*, 1610. IV. *Detectio fraudis Jesuiticæ contra Carolum IX*, 1610, in-4°. V. *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, Stockholm, 1611 ; Leipzig, 1685, in-8°. Cette chronique s'étend depuis l'année 835 jusqu'à 1611. VI. *Tumbæ sive inscriptiones sepulcrales extantes in Suecia*, 1611, in-4°. Quelques bibliographes attribuent ce recueil à son fils Arnold Messenius. VII. *Sueo-penta-protopolis*, 1611,

in-8°., traduit en suédois par Henri Hammer, Stockholm, 1612, in-8°. C'est l'histoire des cinq plus anciennes villes de Suède (Upsal, Sigtuna, Skara, Birka et Stockholm). VIII. *Chorographia Scandinaviæ*, Stockholm, 1615, in-8°. C'est l'ouvrage d'Adam de Brême, revu par l'éditeur. La chronique ecclésiastique de cet ancien historien n'y est pas jointe. IX. *Theatrum nobilitatis Suecanæ*, 1616, in-fol. X. Des *Monuments scandinaves*, et plusieurs *Mémoires historiques*. XI. Des *Comédies* en suédois. Messenius fut un des premiers qui s'exerça dans ce genre en Suède. Il tirait ses sujets de l'histoire du pays; et il avait conçu le projet de mettre toute cette histoire en comédies. C—au.

MESSENIUS (Arnold), fils du précédent, était savant comme son père, et comme lui d'un caractère inquiet. Détenu depuis 1616 avec toute sa famille, il s'appliqua dans cette retraite involontaire aux études et à la composition de quelques ouvrages. Remis en liberté, il fut persécuté par les ennemis de son père, et se rendit en Pologne. Quelque temps après, il retourna en Suède, et fut de nouveau mis en prison, comme convaincu de catholicisme, et de correspondance secrète avec Sigismond, roi de Pologne. Mais tout d'un coup sa destinée prit un aspect entièrement différent. Christine lui rendit la liberté, l'employa dans les affaires les plus secrètes, l'envoya avec une commission importante à Varsovie, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cependant cette fortune ne fut pas de longue durée. Il avait un fils nommé Jean, qui, né en 1629, avait fait de bonnes études, et qui commençait à se pousser dans la carrière des places. En 1651, ce jeune homme composa un libelle dirigé contre le sénat et contre la reine. Il adressa ce libelle à Charles-Gustave, héritier de la couronne, qui le communiqua aussitôt à Christine, Arnold fut convaincu d'avoir eu part à la conduite coupable de son fils; et l'un et l'autre furent traduits devant un tribunal, qui les condamna à la mort. On demanda leur grâce à la reine; mais cette princesse confirma la sentence, et se montra même très-irritée. Arnold fut décapité à Stockholm; et Jean, après avoir eu la main et la tête coupées sur une place hors de la ville, fut écartelé. C—au.

MESSERSCHMIDT (Daniel-Théophile), médecin et naturaliste, naquit à Dantzig, en 1685. Plein d'ardeur pour les sciences, il s'y livra de bonne heure, et s'appliqua en particulier à l'histoire naturelle. Pierre Ier. avait donné à la Russie une impulsion dont cette science profitait. Messerschmidt avait la passion des découvertes; il se rendit à Pétersbourg, en 1716. Quelque peu communicatif qu'il fût, il se fit connaître pour un homme instruit et entreprenant; et, en 1719, il s'engagea à voyager pendant sept ans dans l'empire russe, et surtout en Sibérie. Il devait diriger ses observations sur la géographie, rechercher tout ce qui a rapport à l'histoire des différents peuples, leur origine, leurs antiquités, leurs langues, leurs usages, toutes les parties de la médecine, toutes les branches de l'histoire naturelle. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet; et il fut entrepris par un homme seul, moyennant cinq cents roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Messerschmidt quitta Pétersbourg dans l'été de 1720, et se rendit par Moscou à Tobolsk, où il passa l'hiver.

Il s'y lia intimement avec le prisonnier suédois Tabbert, qui fut ensuite anobli par le roi de Suède, sous le nom de Stralenberg. L'amour des sciences détermina celui-ci à l'accompagner. Ils partirent ensemble de Tobolsk, le premier mars 1721, et visitèrent les bords de l'Oby, du Jénisséi et du lac Barabinsi. Mais, l'année suivante, Tabbert fut obligé de se rendre à Tobolsk, pour retourner en Suède avec les autres prisonniers suédois. C'est à cette époque que Messerschmidt fut pour la première fois atteint de cette mélancolie qui fit le malheur de sa vie. Il est facile de concevoir la douleur que dut lui causer le départ de son compagnon. « Je me séparai, » dit-il, « en versant beaucoup de larmes, de » mon fidèle ami Tabbert, dont la » candeur, l'honnêteté et le zèle » faisaient mon unique ressource. Ja» mais je n'oublierai mon cher Tab» bert. » Messerschmidt continua ses voyages dans les environs du Jénisséi, et descendit ce fleuve, sur lequel il essuya une tempête. Il avait le desir de suivre son cours jusqu'à la mer Glaciale, et de visiter le mont Chatanga et son volcan; mais arrivé à Mengasey, la ville la plus septentrionale de Sibérie, au 65e. degré 50′ de latitude, il fut effrayé des dangers et des difficultés de ce voyage. Il remonta le Jénisséi et la Tongouska, et visita le pays des Tongous. Croirait-on qu'il trouva dans ces parages (64 deg. 27′ de lat.) une des plus jolies espèces de liliacées, le *lilium pomponium*? Les Extraits de son voyage contenus dans les *Nouveaux fragments* sur le Nord, par Pallas, tom. III, pag. 97-178, donnent, sur les peuplades de ces pays, quelques détails intéressants, et qui étaient assez nouveaux à cette époque. Toutefois ils n'avaient guère d'importance que sous le rapport de la géographie; et ils n'offrent souvent qu'une nomenclature aride de rivières, de cascades, de rochers, de ruisseaux, etc. Il en est de même de ses voyages par eau de Tschitinsk à Nertschinsk, de Nertschinsk par les steppes, aux mines d'Argunskoi, de là à Dalaï Nor; enfin de Dalaï Nor à Tschitinsk, en 1724. Arrivé jusqu'en Daourie, il revint sur ses pas, descendit, en 1725, le Ket jusqu'à Narym, sur l'Oby, et l'Oby lui-même, de Narym à l'Irtysch, à travers les glaces qu'il chariait, et remonta le Nevola, au milieu des mêmes obstacles : il passa l'hiver dans un village sur les bords de l'Irtysch, et mit alors en ordre les collections qu'il avait faites dans la belle saison. A son retour à Pétersbourg en 1726, des chagrins domestiques, et le peu d'empressement qu'on lui témoigna, augmentèrent son hypocondrie. Il revint à Dantzig, et voulait offrir à sa ville natale ce qu'il avait conservé de ses collections; mais il eut le malheur de faire naufrage auprès de Pillau, et de perdre toutes ses richesses. Retourné à Pétersbourg, il vécut ignoré comme auparavant; et il y mourut dans la misère, en 1735. Messerschmidt était naturellement assez gai; sa vie sédentaire, et l'isolement habituel dans lequel il vivait, le rendirent hypocondriaque. Il avait fini par devenir défiant, sauvage; et la manière dont il fut traité à Pétersbourg, ne fit qu'augmenter ces malheureuses dispositions. Ses journaux manuscrits, conservés dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg, renferment beaucoup de détails instructifs dans les principales branches dont il s'était char-

gé; et l'on ne peut trop admirer la prodigieuse activité de cet homme qui, abandonné à lui-même, pendant plusieurs années, trouva les moyens et le temps de rassembler une très-grande quantité d'objets d'histoire naturelle dans tous les genres, de dessécher et de dessiner des plantes, de dessiner les animaux et de les empailler (ce qu'il faisait presque toujours lui-même), d'en disséquer souvent (1), de faire des relevés de latitude, des observations astronomiques et géographiques; enfin de tenir un journal exact et circonstancié de sa marche et de ses découvertes. On lit dans ses Journaux beaucoup de morceaux étrangers aux objets de son voyage; des Dissertations sur des sujets variés, même théologiques; des vers latins et allemands, etc. Sa *Mantissa ornithologica* seule forme huit volumes in-8°. En un mot, Messerschmidt eut le mérite de faire connaître la Sibérie, ou du moins d'en ouvrir, pour ainsi dire, la route, et de faciliter les recherches beaucoup plus productives de Pallas, Gmelin, Georgi, etc. Il fut, de son vivant, peu connu, peu honoré par ceux qui profitèrent de ses travaux, et complètement oublié par ceux qui auraient dû les récompenser. Mais ses titres à la reconnaissance du monde savant, doivent être recueillis avec soin. Aucun ouvrage de lui n'a été imprimé; il a seulement paru des Extraits de ses Journaux dans le 3e. volume des *Nouveaux fragments sur le Nord*, etc., cités plus haut. On trouve aussi quelques détails sur lui dans la *Description géographique-physique, de l'Empire de Russie*, par J. Théoph. Georgi, tom. 1er. Linné a donné le nom de *Messerschmidia* à un genre de la famille des Sébesteniers. D-u.

MESSIE (Pierre). *V.* Mexia.

MESSIER (Charles), astronome, né à Badonviller, en Lorraine, le 26 juin 1730, était le dixième de douze enfants; il n'avait pas onze ans quand il perdit son père. A l'âge de vingt-un ans, il vint à Paris, presque sans autre recommandation qu'une écriture nette et bien lisible, et quelque habitude du dessin. L'astronome Delisle le prit chez lui, pour tenir ses registres d'observations, et le chargea d'abord de copier une carte de la grande muraille de la Chine, et un plan de Pékin. Placé dans un observatoire, Messier se rappela le plaisir qu'il avait eu, en 1744, à contempler la comète qui était l'une des plus curieuses qu'on eût encore observées. En 1748 il avait remarqué, avec le même intérêt, la grande éclipse qui décidait au même instant la vocation de Lalande (1), et celle de l'astronome royal d'Angleterre, Maskelyne. Libour, secrétaire de Delisle, le forma aux observations journalières de l'astronomie, à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Messier dit, dans ses Mémoires, que, dès la fin de 1753, *il commençait à être bien exercé dans le genre de travail qui lui convenait le mieux*, et auquel, en effet, il se borna toute sa vie; car sa curiosité pour les phénomènes astronomiques s'arrêtait au plaisir de les observer, d'en marquer exactement le

(1) Il raconte comme une bonne fortune, qu'il trouva dans la partie méridionale qu'il parcourut, un dromadaire mort, laissé par une caravane de Selinginskoi. Il employa quatre jours et quatre nuits à le disséquer, le mesurer, le décrire. (Voy. *Comment. acad. scient. Petropol.*, publiés par Amman.)

(1) C'est par erreur typographique, que dans l'article *Lalande*, t. XXII, p. 216, col. 1, lig. 33, on lit que Messier faisait un cours d'astronomie au collége de France. Au lieu de *Messier*, lisez *Delisle*. Messier n'a jamais fait de cours d'astronomie, et il n'était pas encore à Paris à cette époque.

temps et les autres circonstances, sans jamais sentir l'ambition de pouvoir les calculer et les prédire. Il travailla quelque temps avec Lagrive au plan de Paris, et à la carte de France, pour laquelle il leva le plan du bois de Verrières. Delisle était revenu de son voyage de Russie, avec une ample collection de livres, de manuscrits, d'observations astronomiques et géographiques, qu'il avait cédée au dépôt des cartes de la marine, d'où la partie astronomique a passé depuis à l'observatoire de Paris. En échange, Delisle avait reçu le titre d'astronome de la marine, avec un traitement annuel; et il avait obtenu pour Messier le titre de *commis* du dépôt, avec des appointements de cinq cents fr. par année. Delisle y joignait le logement et sa table. Sur un avis venu de Dresde, Messier suivit la comète de 1758, depuis le 15 août jusqu'au 2 novembre; et Delisle garda pour lui soigneusement des observations qu'il croyait avoir suffisamment payées. Il en fit de même pour la célèbre comète de 1759, qu'on attendait suivant la prédiction de Halley. Tous les astronomes étaient curieux de voir cette comète dès les premiers jours de son apparition, pour constater d'autant mieux les dimensions de l'ellipse qui l'avait déjà ramenée à des intervalles de soixante-quinze et de soixante-seize ans. Clairaut l'avait prise pour le sujet d'un immense travail, par lequel il calculait tous les retards qu'elle devait avoir éprouvés sur sa route, dans le voisinage de Jupiter; et il était parvenu à marquer, à dix-neuf jours près, l'instant où elle se retrouverait à son périhélie. Mais ces calculs tout nouveaux avaient besoin d'être sanctionnés par l'expérience. Delisle avait pris la peine de faire tracer une carte où l'on voyait les routes diverses que devrait suivre la comète, selon le jour de l'année où elle serait revenue à ce périhélie, c'est-à-dire à sa plus grande proximité du soleil: car, si la route réelle, vue du soleil, est la même à très-peu près à chaque révolution, elle peut paraître très-différente pour l'observateur placé sur la terre, et ces différences dépendent du jour où la comète arrive à son périhélie. Par ce travail, Delisle semblait s'être acquis des facilités, et même une espèce de droit à voir et annoncer le premier le retour de la comète. D'ailleurs les autres astronomes, qui n'avaient aucun aide, avaient en outre assez d'autres occupations pour être peu jaloux de perdre leurs nuits, pendant toute une année peut-être, à la recherche d'une comète qui aurait pu ne pas se remontrer. Messier, trop fidèle aux instructions systématiques qu'il avait reçues, se fatigua, pendant près de dix-huit mois à chercher la comète où elle n'était pas: il eût été plus heureux, sans doute, si son patron s'en fût remis entièrement à lui; car la comète fut aperçue vers la fin de décembre 1758, en Saxe, à la vue simple, par un paysan qui ne s'en occupait guère. Quelques jours après, elle fut remarquée de même par le docteur Hoffmann, et, le 18 janvier, découverte aussi par un professeur de Leipzig, qui la reconnut pour la comète qu'on attendait, et en calcula les mouvements. Messier, à son tour, la vit enfin vers les derniers jours de janvier; et sans en rien dire à personne qu'à Delisle, il la suivit jusqu'au 14 février, temps où elle se perdit dans les rayons du soleil. Enfin le célèbre Mayer de Göttingue avertit Lacaille et De-

lisle de ce retour, qui les intéressait tous également; et ce dernier voyant que le secret ne pouvait se garder plus long-temps, permit à Messier de parler de ses observations. Les astronomes rejetèrent un secours tardif, offert de si mauvaise grâce, et qui, d'ailleurs, était loin d'avoir l'authenticité qu'on devait desirer dans une recherche si importante. Ils regardèrent comme non avenues les observations de Messier, et se mirent tous à observer la comète à l'envi, dans la seconde branche de sa courbe, quand, après son périhélie, elle fut dégagée des rayons du soleil. Delisle incorrigible, et dont le goût dominant paraît avoir été celui des collections, qu'il gardait pour lui seul, comme un avare enfouit son trésor, exigea encore le même secret pour la comète que Messier découvrit en 1760; et cette conduite paraissait d'autant plus inexplicable, que Delisle ne calculait aucune orbite, et ne tirait aucune conséquence des observations dont il s'emparait exclusivement, bien différent en cela de tous les astronomes, qui, craignant toujours que les mauvais temps ne les empêchent de réunir des observations en assez grand nombre et convenablement espacées pour en déduire avec certitude la route de la comète, se hâtent d'annoncer à toute l'Europe les découvertes de ce genre. Vers ce temps le vieil astronome ayant renoncé aux sciences et à la chaire d'astronomie du Collége royal, pour se livrer entièrement à des pratiques de dévotion, Messier abandonné à lui-même s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès. Pendant quinze ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes, le furent par lui seul. Laharpe nous apprend que Louis XV appelait Messier *le furet des comètes* (Correspondance littéraire, tom. 1, pag. 97). « En effet, il a passé sa vie à » éventer la marche des comètes; et » *les cartes qu'il en a tracées pas-* » *sent pour être très-exactes.* Le *nec* » *plus ultrà* de son ambition, est » d'être de l'académie de Péters- » bourg. C'est, d'ailleurs, un très- » honnête homme, et qui a *la sim-* » *plicité d'un enfant.* Il y a quelques » années qu'il perdit sa femme; les » soins qu'il lui rendait empêchèrent » qu'il ne découvrît une comète que » Montagne de Limoges lui esca- » mota. Il fut au désespoir.... Dès » qu'on lui parlait de la perte qu'il » avait faite, il répondait, pensant » toujours à sa comète: *Hélas! j'en* » *avais découvert douze; il faut* » *que ce Montagne m'ôte la trei-* » *zième!* Puis se souvenant que c'é- » tait sa femme qu'il fallait pleurer, » il se mettait à crier: *Ah! cette* » *pauvre femme*, et il pleurait tou- » jours sa comète. » Nous ne garantissons pas tous les détails de cette anecdote, mais seulement les faits astronomiques, et ces lignes qui terminent la lettre de Laharpe: « Il » envoya, il y a quelques années, la » carte d'une de ses comètes au roi » de Prusse, qui écrivit sur-le-champ » à l'académie de Berlin pour faire » élire M. Messier. » La recommandation de Laharpe eut le même succès, et Messier fut nommé par l'académie de Pétersbourg. A mesure que sa réputation se répandait au-dehors, il voyait croître petit-à-petit son très-modique revenu; son titre de *commis* fut changé en celui d'*astronome* de la marine: chacune de ses comètes lui procurait l'admission dans une académie étrangère. Plusieurs fois il s'était présenté à l'académie des scien-

ces; mais il n'en obtenait que les *secondes voix*. On lui reprochait de s'être adonné trop exclusivement aux observations, et d'être resté constamment étranger à tout calcul et à toute théorie : on le jugeait moins sévèrement dans le reste de l'Europe; et depuis la mort de La Caille, partout il était regardé comme le premier astronome de France. Peu-à-peu les académiciens de Paris se familiarisaient avec l'idée de donner le titre de confrère à un simple observateur ; en concurrence avec Bailly, il ne lui manqua qu'une voix pour être admis : il le fut enfin en 1770. Il faut lui rendre cette justice : il faisait tout ce qui était humainement possible avec les moyens dont il pouvait disposer. Une très-bonne vue, une excellente lunette, une pendule, et pour la régler un quart-de-cercle, qui lui servait à prendre des hauteurs correspondantes : avec un observatoire si peu riche, que pouvait-on attendre de lui, que des comètes, et des éclipses de tout genre? Il les observait toutes, et il les observait bien; il dessinait les cartes de ses comètes, et des observations qui en étaient susceptibles, comme les passages de Mercure et de Vénus, ou les taches du Soleil. Il calculait aussi, mais pour les yeux seulement et pour les amateurs. On a vu que Laharpe n'en demandait pas davantage, ignorant que ces cartes n'abrègent en rien les calculs de ceux qui travaillent à la théorie. Depuis un an il était occupé à suivre la planète Uranus, découverte par M. Herschel, en 1781, et déjà vue douze fois par un astronome français qui avait eu la maladresse de ne point apercevoir des mouvements qui lui auraient prouvé que ce n'était pas une étoile ordinaire, mais une véritable planète. Cette découverte, unique alors dans les fastes de l'astronomie, avait été annoncée à Messier, par l'astronome royal d'Angleterre : il suivait assidument le cours du nouvel astre, lorsqu'un accident terrible vint interrompre ses travaux pour long-temps, et faillit y mettre un terme pour toujours. Il se promenait avec le président de Saron, et ses enfants (*V.* Bochart, IV, 628), au jardin de Monceaux; il sortait d'une grotte qui avait attiré son attention : une porte ouverte lui parut devoir être l'entrée d'une autre grotte qu'il voulut examiner ; c'était une glacière : il y entre sans précaution, et tombe de vingt-cinq pieds de haut, sur un tas de glaçons. Il se casse le bras et la cuisse; il a deux côtes enfoncées, et à la tête une blessure par laquelle il perd beaucoup de sang. On parvient avec peine à le retirer de la glacière. Malgré l'habileté reconnue d'un chirurgien, son confrère à l'académie, la cure est longue et imparfaite. Il se souvient que dans son enfance, s'étant laissé tomber d'une fenêtre, il avait eu une cuisse cassée; mais il ne sait plus laquelle, tant la guérison avait été heureuse. Elle était l'ouvre d'un paysan de son village. Il prend en dégoût l'art et la science; il se met entre les mains de Dumont, plus connu sous le nom de Valdajou, qui lui casse la cuisse de nouveau pour la mieux remettre, et le replace encore pour plusieurs mois sur le lit qu'il ne quittait que depuis quelques jours. Tous les ordres de la société prirent part à son malheur : le président Saron, Boscovich et M. Sage, ses confrères, se distinguèrent parmi ceux qui lui prodiguaient les marques du plus tendre intérêt. Ce dernier lui fait obtenir une pension

de 1000 fr., et une gratification de 2400. Un an et trois jours après sa chute, il remonte pour la première fois à son observatoire, pour un passage de Mercure. Il reprend le cours de ses travaux. Devenu académicien pensionnaire à son tour, il voit quelques jours après supprimer l'académie et sa pension, et le traitement qu'il recevait de la marine, qui cesse en même temps de payer le loyer de son observatoire à l'hôtel de Cluny : il continue d'y demeurer cependant, et ne change rien à ses habitudes, malgré les embarras de sa position; plusieurs fois nous l'avons vu le matin venir chez Lalande, pour y renouveler la provision d'huile qu'il avait consommée pour ses observations nocturnes. Il découvre une comète : les astronomes de Paris étaient dispersés; Saron seul y restait, mais en prison; Messier lui fait passer ses observations : Saron les calcule, et détermine l'orbite, peu de jours avant l'arrêt odieux et inique qui termina la vie de ce savant et respectable magistrat. Quelque temps après, Messier vit des jours plus heureux : l'Institut, le bureau des longitudes, la Légion-d'honneur réparèrent avec usure les pertes qu'il avait éprouvées dans sa fortune. Il ne lui restait point d'enfants de son mariage : successivement il avait appelé auprès de lui une sœur et un frère, qu'il eut le chagrin de perdre. Il les remplaça par une nièce (aujourd'hui Mme. Bertrand), qui, pendant les 19 dernières années de sa vie, lui a rendu les soins les plus touchants et les plus assidus. Sa carrière se prolongea sans aucune infirmité jusqu'à l'âge de 82 ans; alors sa vue baissa considérablement : il ne pouvait lire ou écrire qu'avec une forte loupe, qui le fatiguait; c'est ce qui l'a empêché de mettre en ordre ses mémoires : car, en sa qualité d'observateur, il ne voyait, n'entendait rien dont il ne prît note. Ses remarques auraient pu faire un supplément, au moins curieux, aux registres de l'académie : ses jugements assez sévères étaient parfois injustes par un effet de ses préventions contre la science et les savants; mais il ne les écrivait que pour lui-même, et le public les aurait sans doute ignorés toujours, sans quelques feuilles détachées qui se trouvaient dans les volumes de sa bibliothèque, vendus après sa mort par ses héritiers. Après une attaque de paralysie, il avait reparu aux réunions académiques; mais ses forces diminuant de jour en jour, il demeura chez lui pendant deux ans, fut attaqué d'une hydropisie, qui le tint alité deux jours, et il expira dans la nuit du 11 au 12 avril 1817, à l'âge de quatre-vingt-six ans neuf mois et dix-huit jours. Messier n'a composé aucun ouvrage (1); on n'a de lui que quelques Mémoires, où il rend compte de ses observations astronomiques et météorologiques. Elles sont disséminées dans les volumes de l'académie ou dans ceux de la *Connaissance des temps*, où l'on a réuni ses éclipses des satellites de Jupiter. Généralement il voyait les immersions un peu plus tard, et les émersions plus tôt que les autres astronomes; ce qui tenait à l'excellence de sa vue, et à celle de sa lunette. Maraldi cependant n'employait qu'avec réserve ces observations, qu'il jugeait peu comparables à celles que les voya-

(1) A moins qu'on ne veuille considérer comme un ouvrage la brochure in-4°., qu'il fit imprimer chez Delance, en 1808, sans en mettre son nom, sous ce titre : *Grande comète qui a paru à la naissance de Napoléon-le-Grand, découverte et observée pendant quatre mois* (Journal de la librairie, de 1817, pag. 287).

geurs peuvent faire pour déterminer les longitudes. Nous avons de lui une ample collection de taches du soleil, dont nous espérons pouvoir faire jouir les astronomes. Ces taches sont au moins au nombre de cent, toutes observées au moins trois jours différents; ce qui suffit pour déterminer, par chacune en particulier, les éléments et la durée de la rotation du soleil. Nous en avons déjà calculé trente: mais les résultats sont si peu d'accord, ils donnent pour l'inclinaison de l'axe, la position des nœuds et la durée, des quantités si différentes; que nous ignorons si nous aurons le courage d'achever ces calculs, fastidieux pour tout autre que pour l'auteur des observations, et desquels il paraît résulter que chaque tache, outre le mouvement général du globe solaire, pourrait bien avoir un petit mouvement propre, soit de déplacement, soit de changement dans la forme, qui empêchera probablement que jamais on puisse conduire cette partie plus curieuse que vraiment utile de l'astronomie, à une précision supérieure à celle qu'on a obtenue jusqu'à ce jour. Nous n'avons rien dit d'un *Voyage du marquis de Courtanvaux sur la frégate l'Aurore, pour essayer plusieurs instruments relatifs à la longitude*. Messier fit les observations; elles étaient du même genre que celles qu'il eût faites dans son observatoire. Pingré rédigea la relation, Paris, 1768, in-4°. Lalande, lorsqu'il publia, en 1775, un nouveau globe céleste, avait consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation sous le nom du *Messier* ou garde-moisson, qu'il forma de quelques étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe. D—L—E.

MESSIS (Quintin), peintre, né à Anvers, en 1450, est aussi connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers*, parce que dans sa jeunesse il exerça cette profession ou plutôt celle de serrurier. Il avait perdu son père en bas âge, et il n'avait, pour vivre et soutenir sa mère, que le produit de son travail: une maladie grave à laquelle il fut près de succomber, vint à l'âge de vingt ans lui enlever toutes ses ressources. Sa faiblesse l'empêchant de se livrer à de grands travaux, il entreprit de couvrir et d'entourer d'une cage de fer un puits voisin de la grande église d'Anvers. Il y montra toute son habileté, tant par la délicatesse du travail, que par le bon goût des ornements dont il le décora. Il fit, quelque temps après, pour le collége de Louvain, une balustrade en fer, remarquable également par l'exécution. Mais ce travail était encore au-dessus de ses forces, et il fut sur le point de retomber dangereusement malade. C'était alors la coutume que, chaque année, la confrérie des Lépreux fît une procession solennelle, dans laquelle chaque pénitent distribuait au peuple de petites images de saints dessinées pour cette circonstance. Un ami de Quintin Messis, qui connaissait ses dispositions pour le dessin, lui conseilla de se livrer à ce genre de travail, dans lequel il ne tarda pas à se rendre habile. Une autre circonstance vint donner une nouvelle énergie à ses études. Il devint amoureux de la fille d'un peintre d'Anvers, qui la destinait à un de ses élèves. En vain Quintin Messis était aimé: son état était un obstacle à son bonheur. Dans un entretien qu'elle eut avec lui, sa maîtresse lui déclara qu'elle ne l'épouserait que lorsqu'il serait devenu célèbre dans la pein-

ture. Animé par l'espoir de se faire un nom, il se renferme chez lui, étudie avec la plus grande ardeur; et quand il croit pouvoir disputer à ses rivaux la main de sa maîtresse, il porte son ouvrage chez le père, qui, charmé de ce prodige, ne peut lui refuser sa fille. Cette anecdote a fourni à M. Maurice Séguier, le sujet d'une comédie jouée avec succès, en 1799, au théâtre du Vaudeville, sous le titre du *Maréchal ferrant de la ville d'Anvers*. Cette aventure ne semblerait fondée que sur quelques vers mis au bas de son portrait par Lampsonius. Van Mander, dans son histoire, ne parle point de ce fait; quoique, sur le tombeau qui fut erigé à Messis cent ans après sa mort dans la cathédrale d'Anvers, on ait gravé le vers suivant en lettres d'or:

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

Le nouvel artiste fut bientôt en réputation, et chargé de peindre un nombre assez considérable d'ouvrages. Un des meilleurs est celui qu'il fit pour le corps des menuisiers d'Anvers, et qui fut placé dans l'église de Notre-Dame. Il représentait un *Christ entouré des saintes Femmes*. Sur un des volets qui couvraient ce tableau, on voyait le *Martyre de saint Jean l'Evangéliste*, et sur l'autre *Hérodias recevant la tête de saint Jean-Baptiste*. Ce tableau était tellement estimé que, dans un besoin pressant, le corps des métiers l'ayant mis en vente en 1577, les magistrats de la ville, d'après le conseil de Martin de Vos, s'empressèrent d'en faire l'acquisition pour la somme alors très-considérable de 1500 florins d'or. Le Musée du Louvre possède de ce maître un tableau représentant un *Joaillier qui pèse des pièces d'or, ayant auprès de lui sa femme, qui feuillette un livre orné de miniatures*. Les ouvrages de Messis, se ressentent de l'époque où ils ont été peints. Le dessin en est sec et découpé, la couleur dure et tranchante; ils présentent une imitation exacte mais servile, de la nature; c'est la manière de Van Eyck, avec un peu plus de sécheresse. On faisait autrefois le plus grand cas de ses tableaux; les Anglais surtout les achetaient à tout prix. Le cabinet de Charles Ier. renfermait les portraits d'*Erasme*, et de *Pierre Egidius*; peints dans un même oval; le dernier tenait en main une lettre de Thomas More, avec lequel ces deux savants étaient liés. Le duc de Buckingham et le comte d'Arundel possédaient plusieurs portraits précieux de ce maître. Un de ses ouvrages les plus estimés était la *Sainte Anne*, que l'on conservait dans l'église de Saint-Pierre de Louvain. Les habitants de cette ville ont disputé à ceux d'Anvers l'honneur de lui avoir donné le jour; mais cette prétention n'est pas fondée. Les tableaux de ce maître ne déparent aucune galerie; cependant ils sont moins un objet d'étude que de curiosité. Quintin Messis mourut à Anvers, en 1529, laissant un fils, nommé Jean, qui cultiva la peinture, mais qui ne s'éleva point au même rang que son père. Il a produit un grand nombre de tableaux, qui existent presque tous à Amsterdam, et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

P—s.

MESTON (Guillaume), poète écossais, né vers 1688, à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, passa la plus grande partie de sa vie dans la famille Marshall (Keith), où il fut d'abord précepteur du jeune comte de

ce nom, et de son frère, depuis, maréchal Keith. En 1714, la comtesse lui fit obtenir la chaire de philosophie du collége Maréchal, dont il ne jouit pas long-temps, la rebellion étant venue à éclater l'année suivante. Ses protecteurs lui confièrent la défense du château Dunotter. Après la défection de son parti, il se réfugia dans les montagnes, avec quelques compagnons d'infortune, qu'il s'efforça de distraire du sentiment de leur malheur, en composant des poésies burlesques, genre pour lequel il avait du talent. Il rentra dans ses foyers, rappelé par l'acte d'amnistie; mais, demeuré fidèle à ses principes, il ne put reprendre ses fonctions de professeur. La comtesse Marshall lui donna un asile; et après sa mort il ouvrit, pour subsister, une école qui eut peu de succès, ce qu'on peut attribuer à son penchant à la dissipation. Il mourut, à Aberdeen, en 1745. Il joignait à son talent pour la poésie, des connaissances variées, un esprit piquant et facétieux, qui le faisait rechercher: ses poèmes sont écrits dans le style de Butler, qu'il imitait avec assez de succès. Ces poèmes sont: I. *Le Chevalier*, 1723; réimprimé depuis à Londres, avec des corrections. II. *Les Contes de la mère Grim*, en deux parties, publiées séparément. III. *Canaille contre Canaille*: ces trois ouvrages furent imprimés ensemble en un petit vol. in-12, à Edimbourg, en 1767, avec une notice sur l'auteur. On trouve, à la suite des *Contes de la mère Grim*, des poésies latines, qui sont fort médiocres. L.

MESTREZAT (Jean), théologien protestant, naquit à Genève en 1592. Son père était premier syndic de la république; et la famille Mestrezat, originaire de Vérone, s'est distinguée dans les annales de Genève par les services qu'elle a rendus à l'état et à l'église réformée. Jean, après avoir achevé ses études à Saumur, y refusa une chaire de philosophie, à l'âge de dix-huit ans. Il ne négligea rien pour se rendre digne du ministère sacré; et le résultat d'un examen qu'il subit devant le consistoire de Charenton, fut sa vocation immédiate à cette église, où il présida le synode en 1631, et qu'il desservit avec une grande distinction pendant douze ans. L'abbé de Retz, s'étant décidé sur sa vocation, eut avec Mestrezat une dispute, dont il nous rend compte dans ses *Mémoires*, t. 1, p. 59 et suiv. (édit. de Genève, 1777.) Elle s'étendit jusqu'à neuf conférences; et il en rapporte, entr'autres particularités, la suivante: « Mestrezat m'embarrassa dans la » sixième conférence, où l'on trai» tait de l'autorité du pape, parce » que, ne me voulant pas brouiller » avec Rome, je lui répondis sur » des principes qui ne sont pas si » aisés à défendre que ceux de Sor» bonne. Le ministre s'aperçut de » ma peine; il m'épargna les endroits » qui eussent pu m'obliger à m'ex» pliquer d'une manière qui eût cho» qué le nonce. Je remarquai son » procédé; je l'en remerciai au » sortir de la conférence, en pré» sence de M. de Turenne; et il me » répondit: Il n'est pas juste d'em» pêcher M. l'abbé de Retz d'être » cardinal. Cette délicatesse, (com» me vous voyez), n'est pas d'un » pédant de Genève. » C'était le temps de cette sorte de luttes théologiques. On a conservé la mémoire de deux autres que Mestrezat soutint, l'une contre le jésuite Véron, et

l'autre contre le jésuite Regourd; cette dernière en présence de la reine Anne d'Autriche : mais on sait trop bien aujourd'hui ce qu'il faut penser de l'utilité de ces conférences pour que ce soit la peine de s'y arrêter. Mestrezat (s'il en faut croire Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. II, p. 141), n'aurait pas été aussi courtois avec le P. Regourd qu'il l'avait été avec l'abbé de Retz; et ce jésuite ayant été forcé de monter par la fenêtre dans la salle d'audience, il se serait mis à réciter malicieusement devant l'assemblée, les deux premiers versets du 10.me chap. de l'Évangile selon S. Jean; ce qui ne mit pas les rieurs du côté de son antagoniste, étrangement déconcerté par cette application. Mestrezat n'apportait pas moins de présence d'esprit, et de fermeté de caractère, à ses audiences, qu'à ses controverses; et la manière dont il répondit un jour à des questions que le cardinal de Richelieu avait suggéré au roi de lui faire, arracha au prélat, en lui touchant l'épaule, ces paroles d'étonnement : « Voilà bien » le plus hardi ministre de France ! » Mestrezat passe toutefois pour avoir réuni un grande modestie à un mérite et à un crédit peu communs. Il possédait bien les Pères : « Il prê- » chait, dit Bayle, avec plus de » profondeur, de raisonnement et » d'érudition que Daillé; mais son » langage n'approchait pas de la » politesse et de la netteté du style » de celui-ci » Il mourut, âgé de soixante-six ans, au mois de mai 1657. Ses ouvrages, à juste titre fort estimés dans sa communion, sont : I. *Traité de la Communion de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, Sedan, 1625, in-4°. Le duc de Rohan en traduisit en italien les deux premiers livres. II. *Sermons sur divers textes*, ibid., 1625, in-12. III. *Traité de l'Écriture-Sainte*, Genève, 1632, in-8°. IV. *Commentatio in epistolâ ad Hebræos*, Charenton, 1639, 6 vol. in-8°. V. *Traité de l'Église*, Genève, 1649, in-4°. VI. *Sermons sur la première épître de S. Jean*, ibid., 1651, in-8°. VII. *Sermons sur l'épître aux Hébreux*, ibid., 1655, 5 vol. in-8°. VIII. *Sermons sur la naissance de Jésus-Christ*, ibid., 1649 in-8°. IX. *Sermons sur les huit premiers chapitres de l'épître aux Romains*, ibid., 1702, in-8°. — Philippe Mestrezat, professeur de philosophie à Genève en 1641, pasteur en 1644, professeur de théologie en 1649, mort en 1690, avait de l'originalité dans ses idées; et il a eu de la réputation comme prédicateur. On a de lui : I. *Theses physicæ de formâ*, Genève, 1643, in-4°. II. *Theses physicæ de naturâ loci*, ibid., 1647, in 8°. III. *Theses physicæ de cometâ*, ibid., 1647, in-4°. IV. *Questionum philosophico-theologicarum de libero arbitrio decas*, ibid., 1655, in-4°.; outre un grand nombre de *Dissertations* latines détachées sur divers sujets de théologie. Nous y distinguons celle *De Tolerantiâ fratrum dissidentium in præter-fundamentalibus*, 1663. M—on.

MESUÉ (Jean ou Iahia, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, vivait dans le neuvième siècle. Chrétien de la secte des Nestoriens, il était né à Khouz, bourg dans le voisinage de l'antique Ninive : son père se nommait George Masouiah, et sa mère Basala était une esclave slave. Mesué vint fort jeune à Baghdad, pour y étudier sous le patriarche nestorien Timothée, dont il espérait obtenir les ordres sacrés. La

multitude de savants qu'il trouva dans cette ville, et les facilités qu'elle lui présentait pour se livrer à l'étude, lui ôtèrent l'envie de retourner dans son pays, et l'éloignèrent de l'état ecclésiastique. La médecine devint alors son étude de prédilection; il y mit une ardeur extrême, sous Josué, fils de Nun, médecin juif, qui jouissait d'une très-grande célébrité. La réputation du disciple surpassa bientôt celle du maître; et il eut une école de laquelle sont sortis un grand nombre de médecins très-renommés chez les Arabes. Les talents de Mesué lui valurent la faveur du khalife Haroun Al-Raschid, qui l'attacha à sa personne. Il fut placé de même auprès d'Al-Mamoun, son héritier, qu'il accompagna dans le Khoraçan. Ses successeurs eurent pour lui la même confiance: il resta à leur cour jusqu'au règne de Motawakkel, sous lequel il mourut vers l'an 241 de l'hég. (855 de J.-C.), à l'âge d'environ quatre-vingts ans (1). Il avait ordonné, par son testament, de faire porter son corps dans le village où il était né. La médecine n'avait pas été l'unique occupation de Mesué; il s'était livré avec la même ardeur à des études purement littéraires: il passait pour écrire très-purement en langue arabe, et il était fort savant en grec, en syriaque et en persan. Haroun Al-Raschid et Mamoun le chargèrent de traduire du grec plusieurs ouvrages de médecine; et ils lui confièrent le soin de surveiller et de diriger les nombreux traducteurs qui étaient continuellement occupés à faire passer en arabe, un grand nombre d'ouvrages grecs, syriens et persans. Parmi eux on distingue le fameux Honaïn, et Hobaïsch, disciples de Mesué. Ce médecin a composé sur son art beaucoup de Traités fort estimés chez les Orientaux, même pendant long-temps chez nous, et parmi lesquels on distingue ses *Démonstrations* en trente livres, et un grand nombre d'ouvrages spéciaux, comme une *Pharmacopée*, des *Traités* sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, la diarrhée, les céphalalgies, l'eau d'orge, etc.; un livre d'*Anatomie*. Plusieurs de ces traités ont été traduits en hébreu; on en trouve quelques-uns, soit en cette langue, soit en original, dans les principales bibliothèques de l'Europe. La première édition latine est de Venise, 1471, 3 part. in-fol.; celle de Lyon, Husz et Siber, 1478, in-fol., est recherchée des bibliographes: celle de Venise, Valgrisi, 1562, in-fol., contient une deuxième traduction latine faite sur l'hébreu, par Jacques Dubois ou Sylvius. On connaît aussi une version italienne, Modène, 1475, in-fol. On a publié en latin *Joannis Mesue Damasceni, de re medicâ, libri tres*, Lyon, 1548, in-8°., et *Receptarium antidotarii*, dans la même ville, 1550, in-8°.: ces deux ouvrages ont été mal-à-propos attribués à un certain Jean Mesué de Damas, dont on ne trouve rien dans les auteurs orientaux, qui n'ont jamais connu que celui qui est l'objet de cet article, et un autre dont nous allons dire quelques mots.— Jean Mesué, fils d'Hamech, né à Mardin, dans la Mésopotamie, professait la doctrine des Jacobites, et mourut en Égypte, à quatre-vingt dix ans, vers l'an 406 de l'hég. (1018 de J.-C.); il était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Traité des emplâtres*, des

(1) Reiske, dans ses *Suppléments*, dit qu'il mourut à Samara (ou Sommenra), l'an 243 (857). *V.* de Rossi, *Dizionar. stor. degl'autori arabi.*

onctions, *des syrops*, etc. Nous en avons une traduction hébraïque à la bib. du Roi, n°. 581. S. M—N.

METAGENES, architecte grec. *V.* CHERSIPHRON.

MÉTAPHRASTE (SIMÉON LE), ancien hagiographe, est ainsi nommé parce qu'il a paraphrasé les vies des saints, qu'il aurait dû se contenter de recueillir. Il était né, suivant L. Allatius, dans le dixième siècle (1), à Constantinople, d'une famille honorable : il se distingua de bonne heure par son éloquence, et s'éleva aux premières charges de l'empire. Devenu proto-secrétaire de l'empereur Léon, il fut nommé ensuite grand logothète, puis maître du palais. Ce fut, dit-on, par l'ordre de Constantin Porphyrogenète, qu'il entreprit de rassembler les vies des saints, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères : mais il retoucha le style des premiers auteurs pour le rendre plus uniforme; et il eut le tort beaucoup plus grand de supprimer des faits rapportés par les contemporains, et d'en ajouter de moins authentiques, ou qu'ils avaient cru devoir omettre. La compilation de Métaphraste ne dispense donc pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des vies qu'elle renferme, dans la *Biblioth. gr.*, t. IX, p. 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait qui a été publié sous ce titre : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium Sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste, gr.*, Venise, 1541, in-4°., rare; et les principales vies ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta* des Bollandistes : on en avait déjà des traductions latines dans les recueils de Lippoman et de Surius. Indépendamment de cette compilation, on attribue à Métaphraste : I. *De planctu B. Mariæ cùm exanime Christi corpus amplectaretur*; ce discours, publié en grec et en latin par Léon Allatius, à la suite de la *Diatriba* dont on parlera tout-à-l'heure, n'est pas fait pour donner une haute idée du jugement ni des talents oratoires de Métaphraste. II. Neuf *Lettres*, publiées également par Allatius, avec une version latine. III. *Annales à Leone magno ad Nicephorum*, publ. par le P. Combefis, dans les *Histor. Byzantin. scriptor. post Theophanem* (1). IV. Des *Vers iambiques*, dans le recueil des *Poëtæ græci veteres*, par Lectius, Genève, 1614, in-folio. Michel Psellus a composé l'*Éloge* de Métaphraste, et l'*Office* pour le jour de sa fête, qu'il fixe au 28 novembre, quoique l'Église ne l'ait jamais inscrit au rang des saints. Ces deux pièces ont été recueillies et traduites en latin par Léon Allatius; et le P. Combefis les a publiées à la suite de la Dissertation du même Allatius : *De Simeonum scriptis diatriba*, dans le Recueil intitulé : *Originum rerumque Constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, etc., Paris, 1664, in-4°. Fabricius a inséré ces différentes pièces dans sa *Bibl. gr.*, tom. VI,

(1) Casim. Oudin a inséré dans son *Commentar. de scriptoribus ecclesiasticis*, une Dissertation *De ætate et scriptis Simeonis Metaphrastæ*, dans laquelle il cherche à prouver que cet écrivain vivait au XIIe. siècle, et que toutes les particularités rapportées sur Métaphraste sont autant de fausses imaginées par Allatius, et adoptées sans réflexion par ceux qui l'ont suivi.

(1) Le P. Combefis conjecture que les *Annales* sont d'un autre Siméon, qui remplissait la charge de logothète, sous l'empereur Manuel Comnène, vers 1166, qu'il regarde aussi comme l'auteur des *Vingt-quatre Homélies*, tirées des œuvres de saint Basile, imprimées plusieurs fois en grec, et traduites en latin, par Maillé de Prézé, archevêque de Tours (*V.* MAILLÉ, XXVI, 429).

p. 511, et a donné, à la suite, la liste de tous les ouvrages attribués à Métaphraste. W—s.

MÉTASTASE (Pierre-Bonaventure), l'un des princes de la poésie italienne, naquit à Rome, le 3 janvier 1698. Fils d'un pauvre artisan nommé Trapassi, il eut néanmoins pour parrain le cardinal Pierre Ottoboni, qui lui donna son nom. Le jeune Trapassi avait à peine dix ans, que déjà son talent poétique se manifestait par des improvisations surprenantes. Un jour qu'une foule de curieux était ramassée autour de lui, au Champ-de-Mars, le célèbre jurisconsulte Gravina (*Voy.* Gravina, XVIII, 355), s'approcha, et, ravi de ce qu'il entendit, après avoir donné de justes louanges au petit poète, il lui offrit une pièce d'or. L'enfant la refusa noblement. Gravina, encore plus enchanté, alla aussitôt trouver le père, et obtint sans peine qu'il lui abandonnât tous les soins de l'éducation de son fils : il l'initia lui-même dans les lettres grecques, latines et italiennes. Par un caprice assez bizarre, le jeune homme changea son nom de Trapassi en celui de *Metastasio*, qui a la même signification en grec (*passer*); et, selon l'usage romain, il y ajouta le titre d'abbé. Gravina cherchait souvent dans la culture de la poésie un délassement à ses austères études sur la législation. Passionné particulièrement pour le théâtre des Grecs, il aspirait à la gloire de le faire revivre en Italie; et déjà il avait publié cinq tragédies dans le goût antique, lorsqu'il s'avoua que son élève était beaucoup plus propre que lui à l'exécution de ce grand projet. A son instigation, Métastase, n'ayant encore que quatorze ans, composa son *Giustino*, auquel la critique ne reprocha qu'une trop servile imitation des anciens. A la même époque, pour sa propre satisfaction, il s'amusait à traduire l'*Iliade* en vers italiens. Occupé, cependant, du soin de la fortune de son élève, Gravina voulait qu'à la culture des lettres Métastase joignît l'étude de la jurisprudence. Le jeune poète ne sacrifiait qu'à regret, à cette austère occupation, le temps qu'il était forcé de dérober aux muses; mais Gravina mourut tout-à-coup : il laissa la plus forte partie de ses biens à son fils adoptif; et Métastase, n'ayant encore que vingt ans, se vit maître d'une fortune considérable. Les regrets qu'il donna à la mémoire de son bienfaiteur, furent néanmoins aussi vifs que sincères; mais il ne trouva bientôt que trop de distractions dans l'empressement des nombreuses connaissances que lui attiraient ses talents et ses richesses. Il se livra si inconsidérément à cette vie agitée, qu'au bout de deux ans il comptait plus de créanciers que d'amis : il prit la résolution de quitter Rome, et il alla s'établir à Naples (1721). C'est dans cette ville, qu'il commença de s'adonner entièrement au théâtre. Une actrice très-distinguée, la *Romanina*, contribua tellement au succès de ses premiers ouvrages, que sa reconnaissance pour elle prit tout le caractère de la passion. Apostolo Zeno, Corneille et Racine, devinrent l'objet de ses lectures continuelles; c'est ce qui est attesté par plusieurs biographes italiens, et particulièrement par Mauro Boni, celui de tous qui a écrit, avec le plus de soin, la vie littéraire de notre poète. On ne peut donc savoir d'après quelle autorité M. W. Schlégel avance que Métastase, pour ne pas nuire à son originalité, se vantait d'avoir soigneusement évité de

connaître les chefs-d'œuvre de la scène française. Ce fut à Naples, et toujours pour la *Romanina*, que le jeune poète composa sa fameuse *Didone abbandonata*, qui fut représentée pour la première fois en 1724. Le succès qu'obtint cet ouvrage, ne peut se décrire : toutes les grandes villes d'Italie mirent leur orgueil à se surpasser l'une l'autre par la pompe et l'éclat des représentations; et l'on vit la population des campagnes même se déplacer pour entendre la *Didone*. Métastase, alors en état de satisfaire ses créanciers, s'empressa de retourner à Rome. Il n'avait plus d'autre maison que celle de la *Romanina*, qui répétait et chantait ses vers à mesure qu'il les composait. Sa réputation s'était répandue en Europe; l'empereur Charles VI lui fit offrir, en 1729, le titre de *Poeta cesareo*, avec un traitement de trois mille florins. Il eut l'honneur de succéder, en cette qualité, au célèbre Apostolo Zeno, qui déclara lui-même qu'il était impossible de faire un meilleur choix. Avant d'adopter une nouvelle patrie, Métastase s'occupa du sort de sa famille : il assura un asile à la vieillesse de son père, et une dot à chacune de ses sœurs. Il abandonna à sa famille les rentes qu'il possédait en Italie, et aida constamment, de ses conseils et de ses libéralités, son frère, moins âgé que lui, et qui exerçait la profession d'avocat à Rome. (*V.* ses Lettres.) Enfin, il fallut quitter la *Romanina*; et cette séparation lui coûta beaucoup. Arrivé à Vienne au printemps de l'année 1730, il eut aussitôt l'honneur d'être présenté à l'empereur, au château de Laxembourg. Le maître des cérémonies du nonce apostolique, Niccolo de Martinez, ne voulut pas qu'il eût d'autre maison que la sienne. Ce fut dans cette même maison, que, quelques années plus tard, le sort réunit, dans deux chambres situées l'une au-dessus de l'autre, deux hommes qui ont rempli l'Europe de leur célébrité, Métastase et Haydn. Mais, comme nous l'avons dit à l'article de ce grand musicien (XIX, 517), on est fâché de voir que cette réunion fortuite n'eut alors d'autre résultat pour Haydn, jeune et pauvre, que la connaissance de la langue italienne, et quelques conseils sur la recherche du vrai beau dans les arts. Les amis du nouveau *Poeta cesareo* lui avaient annoncé, quand il s'éloigna de Rome, que le ciel nébuleux de la Germanie glacerait son imagination : jamais, au contraire, elle ne fut plus ardente et plus féconde. L'on éprouve encore une extrême surprise, en parcourant la liste de tous les ouvrages qu'il composa dans les premières années de son séjour à Vienne; et parmi ce nombre il s'en trouve plusieurs de ceux qui ont le plus contribué à sa réputation, tels que le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma la *Divine*. Un violent chagrin vint tempérer la joie de tant de triomphes. Il apprit la mort de sa fidèle amie, la *Romanina*; mais il trouva dans ce douloureux événement une nouvelle occasion de s'illustrer. Cette cantatrice lui faisait, par son testament, un legs de 25,000 écus romains : il y renonça généreusement en faveur du pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la *Romanina*. Métastase travaillait à un nouveau chef-d'œuvre (l'*Attilio Regolo*), quand la mort inopinée de son auguste protecteur faillit renverser toutes ses espérances. L'empereur Charles VI était à peine dans

la tombe, que son héritage fut disputé par plusieurs puissances. Sa fille, Marie-Thérèse, fugitive, n'avait plus de cour, et encore moins de spectacles. Métastase ne fit cependant aucune démarche pour employer ses talents ailleurs : et il célébra même, par une production ingénieuse (l'*Amor prigioniero*), la naissance du prince, qui fut depuis Joseph II. Mais c'est à cette époque même que Métastase, quoiqu'il n'eût encore que quarante-trois ans, ressentit les premières atteintes d'une maladie nerveuse, dont il se plaignit jusqu'à la fin de sa carrière. Il éprouva bientôt des peines plus sensibles : la malveillance et la calomnie s'attachèrent à sa poursuite. Il voulait retourner en Italie, et ne put accomplir son projet. Ne travaillant plus alors pour le théâtre qui se trouvait fermé par suite de la terrible guerre de Sept-Ans, il chercha d'agréables distractions dans une foule de cantates dont il faisait hommage aux jeunes archiduchesses. C'est ici le lieu de rappeler la cantate intitulée : *La contesa de' Numi*, qu'il avait composée pour la naissance du fils du Dauphin. La nation française a rarement été louée d'une manière plus digne d'elle, que dans ce poème. Métastase traduisit, dans le même temps, plusieurs satires de Juvénal et d'Horace. Sa muse se réveilla pour célébrer le mariage de Joseph II, en 1760 : son opéra d'*Alcide in bivio* frappa toute la cour, qui crut y voir de fréquentes allusions au caractère du jeune prince. Déjà riche, et comblé depuis long-temps des présents les plus honorables, Métastase n'était plus sensible qu'à un seul genre de faveur : c'étaient les billets pleins de grâces et de bienveillance dont l'honorait Marie-Thérèse, de sa propre main. Plusieurs de ces billets ont été conservés ; ils sont écrits en français. Dans l'un d'eux, cette grande princesse dit à son poète : « Mon » ancien maître fait la gloire de notre » siècle, et plus encore de ceux à qui » il s'est voué. » Peu-à-peu, cet homme illustre s'était entièrement retiré du monde : il ne publiait plus rien ; mais il était loin d'avoir renoncé aux lettres. Il s'occupait de ses savantes analyses des Poétiques d'Aristote et d'Horace ; il consignait ses observations lumineuses dans des notes (encore inédites, sur les pièces d'Eschyle), d'Euripide, de Sophocle et d'Aristophane (1). Une des jouissances de sa vieillesse fut la magnifique édition de ses œuvres, qui fut imprimée à Paris, en 1780, sous la direction du savant Pezzana. Plusieurs ouvrages célèbres de cette belle collection, la *Didone*, l'*Adriano*, la *Semiramide*, l'*Alessandro*, furent retouchés avec un soin extrême par leur illustre auteur. Il avait, dans sa bibliothèque, plus de quarante éditions de ses œuvres, publiées à diverses époques dans les premières villes de l'Italie : mais il appelait celle de Paris la gloire et la couronne de ses vieux ans. Ces distinctions littéraires étaient pour lui le digne prix de ses longs travaux : jamais il n'ambitionna les dignités éclatantes. Plusieurs fois l'empereur Charles VI voulut lui conférer les titres de baron et de conseiller aulique : il répondait toujours que son plus beau titre était celui de poète de S. M. L'impératrice lui offrit la croix de Saint-Étienne : il s'excusa en disant qu'il n'aurait pas le temps de rem-

(1) Des extraits de ces petites dissertations sur le théâtre grec ont été insérés dans le *Mercure* de 1805, et font partie du 1er. vol. des Œuvres posthumes de Métastase, publiés par le comte d'Ajala.

plir ses obligations de chevalier. Lorsque Corilla fut couronnée au Capitole, Marie-Thérèse exprima le désir de voir admis au même honneur l'homme qui, depuis soixante ans, faisait retentir l'Europe de ses vers harmonieux; le pape Clément XIV accueillit, avec empressement, le vœu de l'impératrice : mais le poète fut inflexible; il répondit qu'il était trop vieux pour monter au Capitole. Cependant les écrivains les plus célèbres du siècle lui rendaient hommage. Voltaire comparait certaines scènes de Métastase, à tout ce que la Grèce avait produit de plus sublime; il les jugeait « dignes » de Corneille quand il n'est pas déclamateur, et de Racine quand il » n'est pas faible. » Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, s'écriait que Métastase était « le seul poète du » cœur, le seul génie fait pour émouvoir par le charme de l'harmonie » poétique et musicale. » Ce grand écrivain méritait une louange plus rare encore : jamais il ne répondit avec la moindre amertume aux critiques les plus injustes; et toujours il fut le premier à encourager le talent partout où il le découvrait. Pénétré des grandes vérités de la religion, Métastase en avait constamment accompli les préceptes, sans aucune ostentation. Dans sa vieillesse, cette piété sincère l'aida à supporter plus patiemment ses souffrances. Au mois de février 1780, il crut sentir sa fin s'approcher; et voulant consacrer à Dieu les derniers élans de son génie poétique, il traça d'une main défaillante ces vers pleins d'une onction touchante : *Eterno genitor*, etc. Ses forces se ranimèrent cependant; et il eut la douleur de survivre à son auguste bienfaitrice, qui mourut au mois de novembre de la même année. Il lui portait un attachement si sincère, qu'il lui arriva plusieurs fois de s'écrier : « Que ne suis-je des» cendu au tombeau avec mon ex» cellente maîtresse! » Une grande consolation était réservée à ses derniers jours : il vit arriver à Vienne le pape Pie VI. Le souverain pontife l'honora des témoignages de son estime; et il lui en donna un dernier gage le jour même de sa mort (2 avril 1782). Il lui fit porter sa bénédiction apostolique par le nonce Garampi. Métastase était alors âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois. Il fut enterré dans l'église de Saint-Michel : ses obsèques furent magnifiques, malgré l'intention formelle exprimée dans son testament. M. de Martinez, son héritier, fit aussitôt frapper une médaille en mémoire de son illustre ami, avec cette légende : *Sophocli Italo*. De tous les portraits qui existent de ce grand poète, il n'en est point de plus ressemblant que celui de Heinner, gravé par Mansfield, si ce n'est le buste sculpté, à Vienne, par Vinnazar. Métastase était doué d'une figure imposante : ses yeux noirs avaient une expression singulière; sa taille était haute et bien proportionnée. La fortune semblait s'être plu à le combler de tous ses dons. Indépendamment d'un mobilier somptueux, et d'une superbe bibliothèque (1), sa succession offrit un capital de plus de trois cent mille francs. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en 63 tragédies lyriques et opéras de divers genres, 12 oratorios, 48 cantates ou scènes lyriques, une foule innombrable d'élégies, idylles, *canzonette*, sonnets, etc.; et enfin

(1) Elle fut acquise par le docteur Alovsio Cerreno, pour la bibliothèque royale de Portugal. (*Mag. encyclop.*, 3e. ann., VI, 274.)

des traductions en vers d'auteurs latins, parmi lesquelles on distingue l'*Art poétique* d'Horace. Parmi ses ouvrages en prose, outre ceux dont nous avons fait mention (*Analyse de la Poétique d'Aristote*, et *Observations sur le théâtre grec*), on doit compter une *Correspondance* assez étendue, et souvent intéressante et instructive. Parmi nos poètes qui ont profité des conceptions dramatiques de Métastase, il faut citer surtout de Belloy et M. Delrieu. M. de Labouisse a imité en vers français ses cantates, qui, sous le rapport de leur sujet ordinaire, peuvent aussi bien être classées parmi les pastorales, que rapportées au genre lyrique. Il a paru, depuis 1733 jusqu'à nos jours, une multitude innombrable d'éditions, prétendues complètes, de Métastase. Nous nous bornerons à citer les plus estimées: I. Paris, 1755, 12 vol. in-8°. (veuve Quillau), sous la direction de Calzabigi, dédiée à madame de Pompadour. II. Turin, 1757, 14 vol. in-4°. (imprimerie royale), d'après l'édition précédente. III. Paris, 1780, 12 vol. grand in-8°. (veuve Hérissant), sous la direction de Pezzana, qui accentua la prosodie en faveur des Français. IV. Gênes, 1802, 6 forts vol. in-8°., petit caractère. Le poète Massuccio, qui présida à cette édition, l'a enrichie des œuvres posthumes et pièces inédites, publiées à Vienne, en 1795, par le comte Ajala; mais la correspondance y manque en entier. V. Padoue, (Fogherini), 1810, vol. Il avait paru de 1751 à 1761, une traduction française des *tragédies-opéras* de Métastase (par Richelet), Vienne (Paris), 12 vol. in-12. Les Italiens ont presque divinisé Métastase: leurs éloges pourraient paraître suspects, si ce n'est sous le rapport de son style dont ils sont les juges naturels; et ce style, ils le regardent comme un modèle de pureté, d'élégance et d'harmonie. C'est dans ses pièces empruntées à l'Ecriture-Sainte et composées pour la chapelle de l'empereur, qu'il a le plus multiplié les grandes beautés du style. Pour les autres parties du talent de Métastase, il sera plus curieux et plus intéressant d'entendre deux célèbres critiques, étrangers à sa nation. Voici d'abord ce qu'en dit Laharpe, dans son *Cours de littérature*: «Je ne connais point, » parmi les modernes, d'écrivain plus » précis que Métastase. Un peuple » qui peut se glorifier d'un tel poète, » ne saurait dire que, s'il s'attache » exclusivement à la musique, c'est » que les paroles sont mauvaises. » Un peuple spirituel et instruit ne » pouvait pas méconnaître le génie » de Métastase, dans l'intérêt des » situations, et dans la beauté du » dialogue et du style. Cependant, » c'est à la cour de Vienne, et non » dans sa patrie, que ce célèbre écri» vain a trouvé des récompenses et » des honneurs.» Un fameux critique allemand, M. W. Schlégel, dans son *Cours de littérature dramatique*, fait un examen beaucoup plus approfondi du système dramatique, et du mérite ou des défauts des ouvrages du poète italien: « La » réputation de Métastase, dit-il, a » obscurci celle d'Apostolo Zeno, » parce qu'en se proposant le même » but, il eut un talent bien plus » flexible, et sut mieux se ployer aux » convenances du musicien. Une » pureté parfaite dans la diction, » une grâce et une élégance soute» nues, ont fait regarder Métastase » par ses compatriotes comme un » auteur classique, et, pour ainsi

» dire, comme le *Racine* de l'Italie. » Il a surtout une douceur ravissante » dans les vers destinés au chant. » Peut-être jamais aucun poète n'a-» t-il possédé au même degré le don » de rassembler, dans un étroit es-» pace, les traits les plus touchants » d'une situation pathétique. Les » monologues lyriques, à la fin des » scènes, sont l'expression harmo-» nieuse, à-la-fois la plus concise et » la plus juste, d'une disposition de » l'ame. Il faut cependant convenir » que Métastase ne peint les passions » que sous des couleurs très-géné-» rales : il ne donne aux sentiments » du cœur rien qui appartienne au » caractère individuel, ni à la con-» templation universelle. Aussi ses » pièces ne sont-elles pas bien forte-» ment conçues.... Quand on en a » lu quelques-unes, on les connaît » toutes. Il ne faut cependant pas » être trop sévère : les héros de Mé-» tastase sont galants, il est vrai ; » ses héroïnes poussent la délicatesse » jusqu'à la mignardise ; mais peut-» être n'a-t-on blâmé cette poésie ef-» féminée que parce que l'on ne son-» geait pas à la nature de l'opéra. » La justice n'eût-elle pas exigé que M. Schlégel, qui se montre ici critique si judicieux, reconnût dans cette *nature même de l'opéra* la cause inévitable de la langueur ou des invraisemblances qui déparent trop souvent les plus belles compositions de Métastase? C'est encore pour se plier au genre de l'opéra, que Métastase a si souvent violé la règle des unités, altéré les caractères de ses héros, et coupé son style à l'excès. Il est moins excusable pour avoir trop prodigué l'antithèse ; mais cette affectation est un vice général des poètes de son pays. Le drame lyrique veut, en général, un dénoûment heureux ; et combien de fois, pour obéir à cet usage, pour avoir un chœur brillant ou un divertissement final, le poète ne s'est-il pas vu dans la nécessité d'intervertir l'action tragique, et de dénaturer ses personnages ! Il est douloureux de penser que tant de sacrifices à une loi frivole, sont aujourd'hui en pure perte. L'immense développement qu'a pris tout-à-coup le système musical, la nécessité des morceaux d'ensemble, depuis le *duo* jusqu'au grand *final*, assimilent maintenant Métastase à notre Quinault, et font que ses opéras ne pourraient plus être mis en musique sans être retouchés, ou, selon le mot reçu, *arrangés*. C'est ce que n'aurait pu prévoir l'illustre auteur, quoiqu'il fût non-seulement grand amateur de musique, mais même bon compositeur. On a gravé deux œuvres de ses productions musicales ; l'un est un recueil de *Canzoni*, et l'autre a pour titre : *Arie sciolte*, et *Coro con sinfonia*. On a encore de lui, en manuscrit, le fameux duo : *Grazie agl'inganni tuoi*. On a recueilli les *Pensieri di Metastasio, overo Sentenze e Massime estratte dalle sue opere*, Paris, 1804, in-12. S—v—s.

METEL. *V.* Boisrobert.

METEL ou METELLUS (Hugues), poète et littérateur du douzième siècle, était né, vers l'an 1080, à Toul, d'une des premières familles de cette ville. Sa mère, restée veuve de bonne heure, prit le plus grand soin de son éducation ; elle l'envoya à l'école du docteur Ticelin, habile instituteur, qui lui fit faire de rapides progrès dans les sciences et les arts cultivés alors. Métel visita ensuite les principales villes de France et d'Italie, et suivit à Rome, les leçons des plus célèbres professeurs ; mais

entraîné par l'exemple de ses camarades, il ne tarda pas à se livrer à tous les désordres d'une vie licencieuse. Il ouvrit enfin les yeux sur ses nombreux égarements ; et, ayant quitté l'Italie, il vint se placer sous la discipline d'Anselme de Laon, savant théologien. Par le conseil de son maître, il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Léon de Toul ; mais il lui fut plus facile de prendre l'habit que les vertus de son nouvel état. Tourmenté sans cesse par le souvenir du monde auquel il avait renoncé, du fond de son cloître, il adressait des lettres aux plus grands personnages, non pour leur demander des conseils, mais pour leur donner des avis ; et, plus encore, comme il en convient, dans l'espoir que sa correspondance avec les hommes célèbres sauverait son nom de l'oubli. Dans toutes les lettres que nous avons de lui, on voit percer la vanité la plus extraordinaire ; mais c'est dans la cinquante-unième qu'il a surtout cherché à donner une haute idée de ses talents, et de leur universalité. A l'en croire, il était presque constamment sorti victorieux des disputes de l'école, et il ne le cédait à personne pour les connaissances en grammaire, philosophie, rhétorique, musique, mathématiques et astronomie ; enfin, ajoute-t-il, « je » pouvais, en me tenant sur un pied, » composer jusqu'à mille vers ; je » pouvais faire des chants rimés de » toute espèce ; j'étais en état de dic- » ter à trois copistes à-la-fois, sans » me troubler. » Métel mourut vers l'an 1157, dans un âge avancé. Des nombreuses productions de cet écrivain, il ne reste plus que des *Lettres* et des *Poésies*, dont on connaissait deux copies, l'une dans la bibliothèque du collége de Clermont (Louis-le-Grand), et l'autre dans celle de Sainte-Geneviève. Hugo, abbé d'Estival en a extrait *cinquante-cinq Lettres* et quelques *Fragments* de différentes pièces de vers, qu'il a publiés dans le tome II des *Sacræ antiquitatis Monumenta* (*V.* Hugo, XXI, 28). On trouvera une analyse intéressante des Lettres de Métel dans l'*Histoire littéraire de la France*, tom. XII, 495-510. Mabillon avait déjà publié celles qui sont adressées à saint Bernard, dans l'édition des œuvres de ce Père : parmi les autres, on en distingue une à Abélard, dont Métel condamne les erreurs avec beaucoup de sévérité, deux à Héloïse, une à Gerland, écolâtre de Besançon, à Alberon, évêque de Maïence, etc. Les vers latins de Métel, recueillis par son éditeur, ne donnent pas une bien grande idée de son talent pour la poésie ; la meilleure pièce est la première : *D'un Loup qui se fit ermite ;* mais, par malheur, elle n'est point de Métel, et c'est par erreur que son éditeur la lui attribue. Cette fable est de Marbode, évêque de Rennes, et on la trouve dans les *Œuvres* de ce prélat. D. Calmet attribue, avec assez de vraisemblance, à Métel, la chronique en vers, intitulée : *Garin le Loherans ;* mais les auteurs de l'*Histoire littér. de la France* ne partagent point cette opinion, par la raison qu'il est parlé, dans l'ouvrage, de la *commune* de Metz, dont l'établissement n'eut lieu qu'en 1179, c'est-à-dire, plus de vingt ans après l'époque fixée pour la mort de Métel. Il nous est pas possible de résoudre cette difficulté. Quoi qu'il en soit, D. Calmet a publié un long et curieux extrait du roman de *Garin*, à la suite du tome Ier. de l'*Histoire de Lorraine*, dans les Preuves, Col.

CCXLI-CCLXXXV; cet ouvrage, plein de récits fabuleux, n'en est pas moins très-utile pour la connaissance du langage, des coutumes et des mœurs des Lorrains au moyen âge.

W—s.

METELLUS (Quintus-Cæcilius), surnommé le *Macédonique* à cause de ses victoires sur les Macédoniens, était de l'une des plus illustres familles de Rome (1). Son grand-père avait été souverain pontife, et l'un de ses aïeux dictateur; il fut lui-même préteur, et ensuite consul, en l'an 611 de Rome (141 avant Jésus-Christ). Il vainquit deux fois Andriscus, qui se disait fils de Persée, dernier roi de Macédoine, le fit prisonnier, l'envoya à Rome (*V.* Andriscus), et remit cette contrée sous la puissance des Romains. Il remporta une victoire signalée sur les Achéens: mais ce fut Mummius qui ayant pris et dépouillé Corinthe, reçut le surnom d'Achaïque. Métellus fut ensuite proconsul en Espagne, et ne fit plus rien de remarquable. Il nous est resté des fragments d'un très-beau discours qu'il adressa au peuple sur l'utilité du mariage. C'est à tort que Castrucius et Aulugelle l'ont attribué à Métellus le *Numidique*. Métellus le *Macédonique* eut quatre fils qui se distinguèrent également à la guerre et dans les fonctions publiques; entre autres Métellus, surnommé le *Baléarique*, à cause de ses victoires dans les îles Baléares. Ce fut un spectacle bien étonnant que de voir aux obsèques de Métellus le *Macédonique*, les coins du lit de parade portés par ses quatre fils, dont deux avaient été consuls, et le troisième l'était encore.

M—dj.

(1) Quelques auteurs ont prétendu qu'elle descendait du fameux Cacus, qui fut vaincu par Hercule.

METELLUS (Quintus-Cæcilius), surnommé le *Numidique*, était petit-neveu du précédent; il naquit vers la fin du sixième siècle de Rome. Son père, Metellus-Calvus, le fit élever à Athènes, par l'orateur Carnéades. Q. Métellus profita si bien des leçons de ce philosophe, que Velléius le met au nombre des meilleurs orateurs de son temps, et que Ciceron a loué la pureté de son langage. Il refusa de faire usage de ces avantages en faveur de Lucullus, son beau-frère, accusé d'une action malhonnête, et déclara qu'il ne savait pas s'intéresser pour un homme qui désobéissait aux lois. Il fut questeur en 628, tribun en 633, édile en 636, préteur en 639, et l'année suivante gouverneur de la Sicile; enfin il parvint au consulat, en 645, et fut envoyé en Numidie pour combattre Jugurtha. Quoiqu'il eût trouvé l'armée romaine dans l'état le plus fâcheux, il parvint à rétablir la discipline, et obtint une victoire importante sur les bords du Muthul. Ayant voulu assiéger Zama, il éprouva un échec, et ne pouvant soumettre le roi de Numidie par les armes, il eut recours à la ruse, gagna Bomilcar, son confident, et lui fit accepter un traité de paix. Ce fut alors qu'il refusa, avec le ton de hauteur qui lui était naturel, un congé que demandait Marius, son lieutenant, pour aller à Rome y briguer le consulat, et qu'il excita ainsi toute la haine de cet ambitieux plébéien. Marius souleva contre lui une partie de l'armée, et prépara par ses intrigues l'insurrection des habitants de Vacca, qui égorgèrent la garnison romaine. Enfin Métellus ne put lui résister plus longtemps: le congé fut accordé; et Marius se rendit à Rome, où il fut élu consul par le peuple, et vint rempla-

cer Métellus en Numidie. Celui-ci avait déjà quitté l'armée, de peur de se rencontrer avec son rival, et il s'était hâté de retourner à Rome (*V.* Marius), où il fut reçu, à son grand étonnement, avec des démonstrations de joie extraordinaires. On lui décerna les honneurs du triomphe; il fut surnommé le *Numidique*, et l'on frappa des médailles empreintes de ses victoires: mais à peine fut-il descendu de son char, qu'il se vit exposé à toute la fureur des tribuns. Manlius prononça contre lui un discours très-violent devant l'assemblée du peuple; et l'accusa d'exactions dans son gouvernement. Métellus répondit à ces outrages avec sa hauteur ordinaire, et il adressa au peuple de vifs reproches sur sa légèreté. Il alla ensuite présenter à ses juges le registre de sa gestion; mais ceux-ci le renvoyèrent absous, sans y avoir jeté les yeux: « de peur, dit Cicéron, de se déshonorer, s'ils hésitaient à croire la » parole d'un homme aussi connu » pour son intégrité. » Alors, paisible et sans emploi, Métellus s'occupa, pendant quatre ans, à faire bâtir une très-belle maison sur le chemin de Tibur. Il fut ensuite nommé censeur (651), avec un autre Métellus, fils du *Macédonique*, son parent; et il déploya, dans cette charge, toute la sévérité de son caractère; ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Un jour il fut poursuivi à coups de pierres, et n'échappa à la mort qu'avec le secours des chevaliers. Marius, étant revenu à Rome en 652, irrita encore davantage le peuple contre lui; et ces deux rivaux s'étant bientôt trouvés en concurrence pour le consulat, Métellus se vit en butte à des vexations de tous les genres. De concert avec les tribuns, Marius fit exiger du sénat un serment d'obéissance à une loi qui n'était pas encore rendue. Métellus, comme l'on s'y était attendu, refusa de prêter ce serment; et il répondit à ses amis et à ses parents, qui l'en conjuraient, en lui montrant les dangers auxquels il s'exposait: « C'est le fait d'un » lâche de commettre une mau» vaise action à cause du péril; et » c'est celui d'un homme vertueux » de faire le bien lorsqu'il y a du » danger. » Le peuple ordonna aux consuls de prononcer son exil à son de trompe. Une partie des tribus, indignée de l'injustice d'une pareille condamnation, étant venue lui offrir de prendre sa défense, il ne voulut pas être la cause d'une guerre civile, et sortit de Rome en disant: « Si le » peuple est tiré de son aveuglement, » il me rappellera; s'il y persiste, le » meilleur parti sera de se tenir bien » loin. » Métellus se rendit à Rhodes, ville alors célèbre par son école de philosophie: il y coula des jours tranquilles dans la société des gens de lettres; et il y fut chéri et honoré, dit Cicéron, comme un homme qui avait mieux aimé sacrifier sa fortune que sa conscience. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années que son fils parvint, à force de prières et de larmes, à attendrir le peuple, et que le décret de bannissement fut révoqué. (*V.* l'article suivant.) Métellus était à Smyrne, au théâtre, lorsqu'on lui en apporta la nouvelle; il la reçut avec tant d'indifférence, qu'il ne daigna pas ouvrir ses lettres avant la fin du spectacle. Lorsqu'il fut rappelé en Italie, une si grande foule vint à sa rencontre, qu'une journée entière ne lui suffit pas, dit-on, pour les embrasser tous. « Il rapporta dans Rome, » dit Cicéron, le même esprit de fer» meté avec lequel il en était sorti. » Métellus avait publié plusieurs ou-

vrages très-estimés pour la correction du style, entre autres, un Recueil de lettres adressées aux frères Domitius, durant son exil, et un Discours contre Messala, accusé de concussion. Il ne nous est parvenu de tout cela que des fragments. La Vie de Métellus écrite par Plutarque est également perdue. M—dj.

MÉTELLUS (Quintus-Cæcilius), surnommé *Pius*, à cause de sa piété filiale, naquit vers l'an 625 de Rome, et fit ses premières armes contre Jugurtha, sous son père, le *Numidique*, qui exigea qu'il fût d'abord simple soldat, vivant comme ses camarades, et supportant les mêmes fatigues. Il revint avec lui à Rome, fut témoin de son triomphe; et n'ayant pu empêcher son exil, il mit tout en œuvre pour obtenir son rappel. On le voyait tous les jours, suivi de sa nombreuse et illustre famille, les cheveux épars et la robe déchirée, parcourir les tribus les larmes aux yeux, et aborder en suppliant chaque citoyen. Le peuple fut si touché de ce spectacle qu'il le nomma le *bon Fils*, et prononça le rappel de Métellus, après avoir mis en pièces le tribun Furius, qui voulut s'y opposer. Quintus-Cæcilius obtint la charge de questeur à l'âge de trente-un ans, celle de tribun en 661, et le consulat en 673. L'administration du droit public lui échut ensuite par le sort; et il se donna de tels soins dans cette place que ses registres furent déclarés les seuls qui méritassent la foi publique. Ce fut vers le même temps (pendant la guerre sociale), qu'il se lia d'une étroite amitié avec Cicéron, et avec le poète Archias. Vers la fin de la même année, il alla commander l'armée dans la Pouille, avec le titre de proconsul, et défit le général des Marses Pompédius-Silo. Le consul lui ayant ordonné de traiter avec les Samnites, il fut obligé de rejeter leurs propositions, parce qu'elles étaient exorbitantes; mais Marius, qui haïssait sa famille, profita de ce refus, pour leur faire des offres secrètes, et les entraîner dans le parti qu'il venait de former avec Sertorius et Cinna. Déjà ce parti avait réuni un grand nombre de troupes, et il marchait contre Rome, sous les ordres de ses trois chefs. Le sénat se hâta de rappeler Métellus pour l'opposer à l'ennemi de sa famille: et dès qu'il fut arrivé, les troupes voulurent toutes se réunir sous ses ordres, quoiqu'il ne fût pas consul. Plein de modestie et de respect pour les lois, il tança rudement ces troupes, les renvoyant à leur chef légitime; mais au lieu d'y retourner, elles passèrent à l'ennemi; ce qui mit la république dans un extrême danger. Crassus et Métellus sortirent de Rome; et, n'osant pas livrer une bataille, ils essuyèrent une seconde défection, ce qui les obligea de se retirer dans la Ligurie, puis en Afrique, où ils attendirent le retour de Sylla, qui soutenait la guerre contre Mithridate. La mort de Cinna et de Marius n'apporta que peu de changements dans les affaires: le fils de Marius, digne en tous points de son père, lui succéda; et il fit déclarer Métellus ennemi de la république. Mais Sylla étant enfin de retour, Métellus alla au-devant de lui avec son armée; et il lui valut par sa seule présence un grand nombre de partisans: car, selon Dion Cassius, on avait si bonne opinion de sa vertu et de sa probité, que beaucoup de gens, songeant qu'il était impossible que le parti qu'adoptait un aussi bon citoyen, ne fût pas le meilleur, se décidèrent à le suivre.

Les deux preconsuls entrèrent avec de grandes forces en Italie; et Métellus obtint des succès importants, d'abord vers la rivière d'Œsis où il battit Carinas, lieutenant de Carbon: et ensuite Carbon lui-même, qui s'était retiré vers Rimini, sur la nouvelle de la défaite de Marius à Préneste; et qui, après sa propre défaite, alla se réunir à Norbanus, près de Faventia, où il fut encore une fois mis dans une déroute absolue. Cependant Sylla, trouvant que les affaires n'allaient pas assez vite de ce côté, y envoya le jeune Pompée, que Métellus accepta pour adjoint. En 673, le dictateur, qui voulait encore conserver le titre de consul et la forme extérieure de la république, prit Métellus pour son collègue, et l'envoya en Espagne, pour combattre Sertorius. Il ne fallait pas moins que son expérience et toute son habileté pour lutter avec un tel capitaine; mais l'âge, joint à l'habitude d'une vie voluptueuse, commençait à ralentir sa vigueur et son courage: accoutumé d'ailleurs à une guerre méthodique, il ne put d'abord se défendre des ruses et de l'activité de son ennemi, qui ne cessait de le harceler, de lui enlever ses détachements, ses convois, et se refusait à une bataille décisive. Sertorius l'obligea de lever le siége de Lacobrige; et, voulant le déconsidérer aux yeux de ses soldats, il lui proposa de terminer la guerre par un combat singulier, ce que Métellus refusa en disant qu'il devait faire le métier de général, et non celui de gladiateur. Tout annonçait que cette guerre allait traîner en longueur, lorsque Pompée fut envoyé en Espagne à la tête d'une armée de trente mille hommes. Un tel secours pouvait suffire à la réduction de Sertorius, si ces deux chefs eussent agi de concert; mais Pompée devait faire la guerre de son côté, et il n'avait aucun ordre à donner ni à recevoir de Métellus; celui-ci fit néanmoins tous ses efforts pour se mettre en bonne intelligence avec son collègue, et il marchait dans le dessein de se réunir à lui, lorsqu'il obtint deux victoires importantes sur un lieutenant de Sertorius, qui, voulant s'opposer à son passage, périt des suites d'une blessure qu'il reçut de la main de Métellus lui-même. Après de nouveaux avantages et des marches pénibles, les armées romaines parvinrent enfin à se réunir; et les deux généraux s'embrassèrent en leur présence avec de grandes démonstrations de joie. Ils continuèrent néanmoins leurs opérations séparément; et tandis que Pompée éprouvait un échec, Métellus défit successivement Sertorius et son lieutenant Perpenna à Sagonte. Quoiqu'il eût été blessé grièvement dans la mêlée, il le poursuivit avec tant de chaleur, qu'il fut près de s'emparer de sa personne, et l'obligea de s'enfermer dans Calaguris. Revenu dans l'Espagne ultérieure, Métellus y prit ses quartiers d'hiver, et il fut reçu par tout le peuple avec des transports extraordinaires de joie et d'admiration. Il souffrit même qu'on lui dressât des autels, et qu'on lui fît des sacrifices sur son passage. Témoins de cette faiblesse, le questeur Urbinius, et d'autres flatteurs, firent construire un temple immense, orné de trophées, de décorations de toute espèce, avec des théâtres sur lesquels on représenta des pièces à la louange du vainqueur. Dès que Métellus y parut, l'encens fuma de toutes parts, et une statue de la Victoire vint poser une couronne sur sa tête au milieu des éclairs et

du tonnerre qui se faisait entendre. Un tel faste nuisit à Métellus dans l'esprit des vieux Romains attachés aux mœurs antiques de la république, et qui se rappelaient la modestie et la simplicité de ses premières années. Ce qui lui attira encore davantage l'animadversion de beaucoup de gens, ce furent ses emportements contre Sertorius, que, du sein des plaisirs et de l'ivresse, il traita de fugitif, de misérable, promettant à celui qui le tuerait une somme de cent talents, et vingt mille arpents de terre. Cependant la jonction des armées romaines n'avait encore produit d'autre résultat que la prise de quelques villes, et l'invasion de quelques contrées, que Sertorius reprenait bientôt, en recouvrant de nouvelles forces et une nouvelle énergie. Ce ne fut qu'après sa mort, que Métellus fit de nouveaux progrès, et qu'enfin il acheva de soumettre l'Espagne. Alors il repassa les Alpes, et licencia son armée, ne gardant que ce qui lui était nécessaire pour accompagner son triomphe. Ce triomphe eut lieu le même jour que celui de Pompée, le 4 des kalendes de janvier, l'an 683 de la république. Des médailles furent frappées en l'honneur des deux triomphateurs. Depuis ce temps, Métellus vécut en paix, n'ayant plus d'autre charge que celle de souverain pontife, qu'il possédait depuis long-temps, et dans laquelle il eut Jules-César pour successeur. On a des médailles que celui-ci fit frapper en son honneur, et sur lesquelles on voit un type relatif à sa piété filiale; savoir, Enée portant son père sur ses épaules, et une cigogne, qui était chez les Latins le symbole de la fidélité. Métellus mourut en 690, âgé de soixante-six ans, laissant un fils adoptif, Métellus-Scipion, qui, comme lui, suivit le parti du sénat dans les guerres civiles de Jules-César. Aimant avec passion la poésie et la gloire, il désirait vivement qu'un poète prît ses exploits pour le sujet de ses chants; mais il ne put obtenir cet honneur, quoiqu'il en eût comblé plusieurs de présents. Frontin a loué ses talents militaires et surtout sa discrétion. Un de ses officiers lui ayant fait, dans sa guerre d'Espagne, une question indiscrète, il lui répondit: *Si je croyais que cette tunique connût mon secret, je la jèterais au feu.* M—D j.

METELLUS-CRÉTICUS (Quintus-Cæcilius), de la même famille que les précédents, naquit vers le commencement du huitième siècle de la république, et fut nommé consul en 759. On le chargea, en 784, de l'expédition contre la Crète; et il s'embarqua avec trois légions sur trente navires. Il toucha aux côtes de Sicile, et opéra un débarquement, pour aider son frère Lucius Métellus, qui en était le préteur, à expulser les pirates. Il reprit ensuite sa route vers la Crète; et il débarqua à la côte septentrionale de l'île, près de la ville de Cydonie, où il défit la première armée crétoise qui voulut s'opposer à son passage, conduite par le général Lasthène. Cette victoire le rendit maître de la campagne; et ses légions le proclamèrent *imperator*, sur le champ de bataille. Les habitants épouvantés, s'étant réfugiés à la hâte dans les villes qui étaient très-nombreuses, il en obligea plusieurs à capituler. Ce fut alors que le général crétois, fuyant devant lui, prit le parti désespéré d'incendier les magasins et les cités qu'il était forcé d'abandonner. Cette conduite irrita au dernier point l'impitoyable Métellus, qui, ne voulant pas plus mé-

nager les Crétois qu'ils ne se ménageaient eux-mêmes, porta partout le fer et la flamme, et traita les prisonniers avec une excessive rigueur, n'épargnant pas plus les nationaux que les pirates; au point que plusieurs s'empoisonnèrent, plutôt que de souffrir ses cruautés. Il lui fallut un an de combats pour s'emparer de la partie septentrionale de l'île; et les habitants s'étant retirés dans la partie méridionale, qui est la plus élevée, il eut beaucoup de peine à les y forcer. Cette difficulté s'accrut encore par les prétentions de Pompée, qui, devenu commandant de toutes les mers et des pays limitrophes, exigea que Métellus reçût ses ordres, et traitât les habitants avec plus de ménagement. Celui-ci, irrité d'une telle prétention, poussa la guerre avec une nouvelle vigueur, et n'en devint que plus cruel envers les Crétois, qu'il parvint enfin à soumettre, après une lutte de quatre ans. Il fit Lasthène prisonnier, leva d'énormes contributions, établit dans toute l'île le gouvernement des Romains, et supprima les antiques lois de Minos. Il retourna aussitôt à Rome, où les intrigues de Pompée suspendirent son triomphe : il ne l'obtint qu'après être resté trois ans hors de la ville. Métellus-Créticus vécut depuis au sein de la paix, et mourut dans un âge avancé, laissant deux enfants, Quintus Métellus, qui fut aussi consul, et Cæcilia, femme de Crassus, qui lui fit élever le mausolée appelé *Capo di bove*, que l'on voit encore sur la voie Appia. M—D j.

MÉTELLUS (Quintus-Cæcilius), surnommé *Nepos* (le Dissipateur), était fils de Métellus le *Baléarique*, et petit-fils du *Macédonique*. Connu dès sa jeunesse pour un homme brouillon et turbulent, il fut désigné publiquement comme tel par Caton-d'Utique, qui, après avoir renoncé au tribunat, se décida néanmoins à le briguer, dès qu'il vit Métellus sur les rangs, et dans la seule intention, dit-il, de s'opposer à sa folie. Ainsi, l'un et l'autre étaient tribuns du peuple à l'époque de la conjuration de Catilina; et Nepos sembla appuyer les mouvements des conjurés en excitant le peuple contre Cicéron, et en s'opposant à ce que cet orateur pût faire sa harangue selon l'usage. Cicéron courut même de grands dangers dans cette occasion; mais Catilina ayant succombé, et le sénat ayant pris le parti de Cicéron, Nepos fut obligé de se réfugier vers Pompée, qui était en Asie, et dont il n'était que l'agent. Caton avait inutilement cherché à le ramener à de meilleurs sentiments, en lui faisant considérer que son illustre maison s'était toujours montrée la gloire et l'appui des patriciens. Ce fut encore en sa qualité de tribun que Nepos voulut s'opposer à ce que César puisât dans le trésor public; mais le dictateur, élevant la voix, le menaça positivement de le tuer, en disant : « Jeune homme, tu sais bien qu'il » m'est plus facile de le faire que de » le dire; retire toi : » et Métellus se retira. Il ne cessa pas de tourmenter Cicéron pendant toute la durée de ses fonctions de tribun: et comme il était très-vain de sa naissance, il demandait sans cesse à l'orateur le nom de son père. « Ta mère s'est » conduite de telle manière, lui dit » un jour celui-ci, que tu serais bien » embarrassé de répondre à une pa» reille question. » La mère de Métellus était en effet connue par ses mauvaises mœurs. Cet homme bizarre ayant fait enterrer un corbeau

dans la même tombe que son précepteur, Cicéron lui dit : « Tu fais sa- » gement ; car il t'a plutôt appris à » voler qu'à parler. » Métellus Nepos parvint au consulat, en l'année 655 de Rome ; et il se réconcilia alors avec Cicéron, dont il favorisa le rappel. On ne sait pas autre chose de sa vie. M—D j.

MÉTELLUS (QUINTUS), frère du précédent, fut surnommé *Celer* (le Prompt), à cause de la promptitude avec laquelle, peu de jours après la mort de son père, il fit préparer les spectacles qu'il donna au peuple à cette occasion. Ami de Cicéron, et préteur à l'époque de la conspiration de Catilina, il concourut beaucoup à la faire échouer. Son zèle pour l'état le transportait au point qu'il n'hésita pas de dire un jour, en plein sénat, qu'il tuerait de sa propre main un consul qui voudrait asservir la république. Il fut nommé consul en l'an 690 ; et il était dès-lors membre du collége des augures : il se servit du crédit et de l'influence que lui donnait cet emploi, pour soustraire à la fureur du peuple, près de le mettre à mort, le sénateur Rabirius, que défendaient en vain l'éloquence d'Hortensius et celle de Cicéron. Après cet événement, il fut envoyé, avec le titre de proconsul, dans le gouvernement de la Gaule cisalpine, que lui céda Cicéron ; et lors de son retour d'Asie, Pompée, son beau-frère, le fit nommer consul, espérant trouver en lui un appui : mais il le connaissait mal ; car Celer était incapable de vouloir autre chose que le bien de la république. Cependant il avait de l'ambition ; car Cicéron écrivait à Atticus : « Votre Celer est un excellent » consul. Je n'y trouve rien à re- » dire, sinon qu'il n'aime pas à re- » cevoir de la Gaule des nouvelles » pacifiques. On voit qu'il aime le » triomphe ; je voudrais seulement » qu'il ne le fît pas tant paraître. » Ce fut sous le consulat de Celer, que se forma le fameux triumvirat de César, de Pompée et de Crassus, qui détruisit la république : il en prévit toutes les suites, et mourut accablé de douleur, à la fleur de l'âge, en l'an 694 (avant J.-C. 60). « J'ai » vu, s'écrie Cicéron, cet excellent » citoyen, dans les derniers instants » de sa vie, dans ces moments où » les maux du corps étouffent toutes » les pensées de l'esprit, n'être oc- » cupé que de la république, frapper » de la main le mur mitoyen entre Ca- » tulus et lui, appeler ce grand hom- » me, puis rejeter les bras vers moi, » me recommander le salut de Rome, » et m'annoncer les affreuses tempê- » tes qui allaient s'élever. » Sa maladie ne dura que trois jours ; et l'on ne douta point que sa femme, Clodia, ne l'eût empoisonné. C'était une femme fort décriée, sœur de Clodius, qui avait commencé ses galanteries avec son propre frère, et s'était ensuite livrée à une longue intrigue avec le poète Catulle, qui l'a célébrée sous le nom de Lesbie. Celer voyait ce commerce avec peine ; mais il n'osait s'en plaindre, car il était faible dans son domestique, quelque grand que fût son courage dans les affaires publiques. « C'était, » dit Cicéron, l'homme le plus ferme » hors de chez lui. » Après sa mort, Clodia se passionna pour un jeune homme fort beau, nommé Cœlius, à qui elle prêta beaucoup d'argent, et qui l'abandonna ensuite. Elle voulut alors ravoir son argent, et le lui demanda en justice, l'accusant d'avoir tenté de l'empoisonner. Cicéron fit pour le jeune homme un plaidoyer

où il déploya tout ce que la raillerie peut offrir de plus vif et de plus fin, et qu'il termina par une apostrophe véhémente contre l'audace d'une femme qui osait accuser son client d'empoisonnement, tandis que les murs de sa maison demandaient encore vengeance de son propre crime. Metellus Celer n'eut qu'un fils, qui mourut sans enfants. Un grand nombre d'autres individus de la même famille se sont aussi illustrés. Après avoir brillé pendant près de quatre siècles, elle s'éteignit précisément au moment où la république cessa d'exister. M—D j.

METEREN (Emanuel Van), historien, né à Anvers, le 9 juillet 1535, était parent du célèbre géographe Ortélius. Il s'appliqua dans sa jeunesse au commerce, et réussit dans ses spéculations. Son père, ayant embrassé le parti de la réforme, avait été obligé de se réfugier en Angleterre, où il séjourna long-temps lui-même : il y mourut consul de la nation hollandaise, le 8 avril 1612, à l'âge de 77 ans. Sa veuve lui avait fait élever un tombeau avec une inscription rapportée dans la *Biblioth. Belgica* ; mais ce monument fut détruit par l'incendie de 1666. Meteren a publié une *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'avénement de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux ; elle parut d'abord en latin, Amsterdam, 1597, in-fol. Meteren la traduisit en flamand (Delft, 1599, in-4°.), et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. : elle a été traduite du flamand en français, par Jean de la Haye, la Haye, 1618, in-fol. ; Amsterdam, 1670, in-fol., fig. ; et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., fig. L'auteur, dit Lenglet-Dufresnoy, n'épargna ni soin, ni travail pour rendre son ouvrage bon : mais son excessive crédulité l'a fait tomber dans bien des fautes ; et il n'a pas rougi de chercher à noircir les catholiques les plus estimables, par des calomnies si odieuses, qu'elles lui ont été reprochées même par ses co-religionnaires. Le portrait de Meteren a été gravé par Boulonois, in-4°. W—s.

METEZEAU (Clément), architecte, né à Dreux dans le seizième siècle, s'est rendu célèbre par la fameuse digue de la Rochelle, dont il donna les plans et surveilla la construction. Cet ouvrage dont n'avaient pu venir à bout les plus habiles ingénieurs, fut commencé le 2 décembre 1627, et terminé dans le cours de l'année suivante. La digue avait sept cent quarante-sept toises de longueur, et ôtait toute communication avec l'ennemi à la ville de la Rochelle, qui fut obligée de capituler (*V.* Louis XIII et le cardinal de Richelieu). Callot fut appelé en France, en 1628, pour graver cette digue sous ses différents aspects (*V.* Callot, VI, 557). Métezeau était architecte des bâtiments du roi ; c'est lui qui a continué la galerie depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. Il a donné le premier plan de l'église des PP. de l'Oratoire, et celui de l'hôtel du duc de Longueville, qu'on trouve dans le *Recueil* de Jean Marot (*V.* ce nom, XXVII, 245). Le portrait de Métezeau a été gravé par Michel Lasne, in-folio. Une vignette représente au bas la digue de la Rochelle, avec les deux vers suivans :

Dicitur Archimedes terram potuisse movere :
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

W—s.

METEZEAU (Paul), frère du précédent, né à Paris, était licencié de la maison de Navarre, et âgé de vingt-huit ans, lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour la fondation de la congrégation de l'Oratoire. C'était un homme d'esprit et d'intelligence, dont le zèle et la piété relevaient singulièrement les talents. Ses succès dans la chaire évangélique contribuèrent beaucoup à procurer divers établissements de l'Oratoire dans les différentes villes du royaume, où les magistrats s'empressèrent d'appeler les confrères d'un homme dont les prédications opéraient de nombreuses conversions. Pendant une station de carême, qu'il remplissait à Bordeaux, le parlement changea souvent l'heure de ses audiences, afin de pouvoir assister à ses sermons. Ses travaux et ses austérités abrégèrent sa vie; et il termina sa carrière à Calais, le 17 mars 1632, durant une station de carême qu'il prêchait. Sa mort ne fut pas moins édifiante que ne l'avait été sa vie. Il était dans l'usage d'écrire en latin le canevas de ses sermons; cette méthode lui paraissait plus propre pour s'énoncer ensuite avec facilité dans sa langue naturelle. Il avait formé son goût sur celui du P. de Bérulle; c'est-à-dire qu'il s'attachait principalement à faire connaître Jésus-Christ, ses mystères, et ses rapports avec les hommes: mais son style n'avait ni la clarté, ni la noblesse de celui de son modèle; et ses sermons n'offraient ni ces détails sur les mœurs, ni cette précision et cette justesse, qu'on remarque dans les prédicateurs venus après lui. S'il donne trop dans la mysticité, on n'a point à lui reprocher cet étalage d'érudition profane, ces fades allusions, et plusieurs autres défauts, auxquels s'abandonnaient ses contemporains; de sorte qu'à tout prendre, on peut dire qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à purger la chaire évangélique du mauvais goût qui la dégradait. Nous avons de lui: I. *Theologia sacra juxtà formam evangelicæ prædicationis distributa*, Lyon, 1625, in fol. C'est un cours de théologie, contenant des plans de sermons sur toute sorte de sujets, écrit d'un style sec et scolastique, mais dont les textes de l'Écriture et des Pères sont bien choisis et bien adaptés aux différents sujets. II. *L'Exercice intérieur de l'homme chrétien*, in 8°., Paris, 1627; composé à la prière et pour l'instruction de Clément Métezeau, son frère. III. *Traité de la Vie parfaite par imitation et ressemblance de Jésus-Christ*, ibid., in-8°. C'est comme une suite du précédent. Les sentiments de ces deux ouvrages sont fort édifiants; mais le style en est très-défectueux. IV. *De sancto sacerdotio, ejus dignitate et functionibus sacris ad sacerdotum atque omnium qui orationi, ministerio verbi et curæ animarum incumbunt, piam institutionem*, Paris, 1631, in-8°. Le P. Métezeau a laissé quelques autres ouvrages qui sont restés manuscrits. — Jean Métezeau, secrétaire et agent des affaires de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, dédia en 1610 à ce prince, *Les* CL *Pseaumes de David, mis en vers françois*, Paris, in-8°., fig. T—D.

MÉTHERIE (Jean-Claude de la), auteur de nombreux ouvrages de physique et d'histoire naturelle, naquit à la Clayette, petite ville du Mâconnais, le 4 septembre 1743. Son père, qui exerçait la médecine,

le fit élever sous ses yeux dans une campagne, jusqu'à l'âge de quinze ans, et lui fit faire sa rhétorique et sa philosophie dans une espèce de séminaire, à Thiers en Auvergne. Il le destinait à l'état ecclésiastique, et l'envoya étudier en théologie à Paris: mais un frère aîné que ce père avait choisi pour être son successeur étant mort, le jeune La Métherie obtint la permission de suivre son penchant pour la médecine, ou plutôt pour les sciences qui s'y rapportent; car il ne pratiqua jamais l'art de guérir, et même, dans les sciences, il se livra plutôt à des idées spéculatives, qu'à l'expérience et à l'observation. Son premier ouvrage intitulé, *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, parut à Genève en 1778, 1 vol. in-12. C'est une sorte de logique et de métaphysique, où il croyait avoir indiqué les moyens de réduire la probabilité au calcul, parce qu'il avait imaginé quelques signes pour en marquer les différents degrés. Il y met déjà en avant ses idées sur la nature du mouvement, qu'il regarde comme essentiel à la matière, et sur l'origine de tous les corps par la cristallisation; idées qui ont dominé ensuite dans tous ses autres ouvrages. Il continua d'exposer cette dernière opinion dans ses *Vues physiologiques*, imprimées en 1780, 1 vol. in-12; mais il interrompit un moment ce genre de recherches pour écrire sur une branche de la chimie, que Priestley venait de signaler à l'attention du public : les différentes espèces d'air. La Métherie donna, en 1785, un *Essai sur l'air pur*, en un volume in-8°., où il ajouta quelques expériences peu importantes, à celles que l'on connaissait. Il y rapporte, entre autres, qu'ayant brûlé de l'air inflammable, il obtint une vapeur aqueuse, phénomène qui aurait pu le conduire à de grandes découvertes, mais dont il n'aperçut pas les conséquences. Il donna, en 1788, une nouvelle édition de cet *Essai*, en 2 volumes in-8°. L'abbé Mongez le jeune, l'associa, en 1785, à la rédaction du *Journal de physique*, qui avait été commencé, en 1771, par l'abbé Rozier; et après le départ de Mongez avec l'expédition de La Pérouse, en 1785, il fut seul chargé de ce travail. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il a publié chaque année 2 vol. in-4°. de cette collection, où il a recueilli presque tout ce qui a paru d'important sur la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, ainsi que de nombreux articles sur les autres parties de l'histoire naturelle. Il y a inséré aussi une infinité d'articles, de mémoires et de notes de sa composition sur presque toutes les branches de ces diverses sciences; et chaque année il commençait le premier volume par un résumé historique de ce qui avait été découvert ou observé dans l'année précédente. Ce recueil sera toujours très-utile à cause du grand nombre de petits écrits qui s'y trouvent rassemblés; il l'aurait été davantage, si le rédacteur avait eu plus de connaissances et d'impartialité: mais La Métherie était assez ignorant en mathématiques, et très-peu instruit dans tout ce qui a rapport à l'histoire des animaux et des plantes; et, sur les parties mêmes qu'il connaissait le mieux, telles que la chimie et la minéralogie, il avait des préventions qui nuisirent à ses jugements. On dirait même qu'il s'attachait de préférence à décrier les auteurs des plus belles découvertes: il a traité constamment Lavoisier, et MM. Hauy et Laplace, avec une du-

reté que rien ne justifiait, leur reprochant jusqu'à leur fortune et les récompenses qui leur étaient décernées. Il paraît que cette aigreur de langage et de caractère lui venait de ce qu'il ne se croyait pas lui-même récompensé selon son mérite : en effet, pendant long-temps il n'avait obtenu aucune fonction dans l'enseignement, ni aucune place dans les sociétés savantes de Paris. Ce ne fut qu'après la mort de Daubenton, (1801) qu'il fut nommé adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collége de France, seule place qu'il ait eue : il l'a exercée jusqu'à sa mort. Pendant qu'il rédigeait son *Journal de physique*, il publiait de temps en temps des ouvrages, où il reproduisait, dans un ordre plus méthodique, les idées qu'il avait mises au jour d'abord sous la forme de notes ou de mémoires particuliers; idées qui reposent presque toutes sur les deux bases fondamentales dont nous avons parlé plus haut. Il s'est particulièrement efforcé d'appliquer la cristallisation non-seulement à la formation du globe, mais à celle de tous les corps organisés, et le galvanisme aux métamorphoses des minéraux et à toutes les fonctions de la vie : mais ces applications sont vagues et sans résultats positifs. D'ailleurs il cherche, comme l'ont fait beaucoup d'autres prétendus physiciens, en commençant par Maillet et Robinet, à dériver les diverses formes des animaux, des habitudes auxquelles ils se livrent, et à les faire sortir tous originairement, ainsi que les végétaux et le globe lui-même, d'un liquide primitif. Voici la liste des principaux de ces ouvrages: I. *Théorie de la Terre*, 3 vol. in-8°., 1791; réimprimée en 5 vol. in-8°., en 1797, avec une *Minéralogie*. II. Une édition augmentée de la *Sciagraphie minérale* de Bergmann, traduite par Mongez, 1792, 2 vol. in-8°. III. *Leçons de minéralogie données au Collége de France*, 2 vol. in-8°., 1812. IV. *Leçons de géologie*, ibid., 3 vol. in-8°., 1816. V. *Considérations sur les êtres organisés*, 3 vol. in-8°., 1804. VI. *Sur la nature des êtres existants*, 1 vol. in-8°., 1805. VII. *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux*, 2 vol. in-8°. 1802. Le style de tous ces écrits est sec : il y a peu d'idées originales; à peine peut-on dire même que celles de l'auteur soient liées de manière à former des systèmes. A la vérité, il a toujours soin de présenter un extrait de celles de ses prédécesseurs; mais cet extrait est trop incomplet pour servir à l'histoire de la science. La Métherie vivait très-retiré, ne prenant aucune part aux affaires ni aux intrigues du temps : sa petite fortune ayant été détruite par les malheurs d'un de ses frères, et l'espèce de partialité avec laquelle il rédigeait son journal lui ayant fait perdre beaucoup de souscripteurs, il passa ses dernières années dans une assez grande gêne. Il avait été frappé d'apoplexie en 1812 : une rechute le fit périr le 1er. juillet 1817, âgé de soixante-quatorze ans. Il n'avait jamais été marié. Le *Journal de physique* a été continué depuis sa mort par M. de Blainville, sur un nouveau plan et d'après de meilleurs principes, qui lui ont rendu une partie de son utilité primitive. Le rédacteur y a inséré, dans le numéro de juillet 1817, un Éloge de La Métherie, à la suite duquel on trouve une énumération complète de ses ouvrages. C—v—r.

METHODIUS (Saint), surnommé *Eubulius*, florissait au commen-

cement du quatrième siècle ; il fut transféré de l'évêché d'Olympe, ou de Patare, sur le siége de Tyr, qu'il n'occupa qu'un petit nombre d'années. Son zèle pour la pureté de la foi chrétienne l'exposa au ressentiment des ariens ; il fut exilé à Chalcide, et y reçut la couronne du martyre, l'an 311 ou 312. L'Eglise célèbre sa fête le 18 septembre ; il avait composé un *Poème* de dix mille vers contre Porphyre; deux *Traités de la Résurrection* et *de la Pythonisse*, contre Origène, dont il avait d'abord partagé les erreurs ; un autre *du Libre-Arbitre* contre les Valentiniens ; un dialogue intitulé le *Festin des Vierges ;* des *Commentaires* sur la Genèse et sur le Cantique des cantiques, etc. De tous ces ouvrages, il ne nous reste que le *Festin des Vierges*, publié pour la première fois à Rome, 1656, in-8°., avec une version latine et une *Dissertation*, par Léon Allatius, sur les différents personnages qui ont illustré le nom de Methodius : c'est un dialogue sur l'excellence de la chasteté, composé sur le plan et à l'imitation du Banquet de Platon. Le P. Poussines, jésuite, en a donné une édition, Paris, 1657, in-fol., avec une nouvelle version et des variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque Mazarine(1). Le P. Combefis l'a inséré avec une version latine dans le tome 1er. du *Supplément* de la Bibliothèque des Pères, Paris, 1672; et enfin, Fabricius l'a publié, avec des notes, à la fin du second tome des *Œuvres* de saint Hippolyte, Hambourg, 1718. On a des *Fragments* assez étendus des autres ouvrages de Methodius, conservés par saint Epiphane, saint Jean Damascène, Photius, etc. Le P. Combefis les a recueillis et publiés avec les *Œuvres* d'Amphilochius, etc., Paris, 1644, in-fol. Les *Prophéties de l'Ante-Christ*, et les *Homélies*, qu'on a sous le nom de Methodius, dans la Bibliothèque des Pères, paraissent appartenir à un écrivain plus moderne. Saint Jérome cite Methodius avec de grands éloges. Son style est cependant diffus, enflé et surchargé d'épithètes (*V.* la *Sylloge historica* du P. Henschenius, sur saint Methodius, dans le recueil des Bollandistes, tom. VI de juin, pag. 5).—Methodius, patriarche de Constantinople, était né à Syracuse, au commencement du neuvième siècle : après avoir achevé ses études avec succès, il fut ordonné prêtre. Il fut député quelque temps après à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, que l'empereur Léon avait chassé de son siége ; et il ne revint à Constantinople qu'après la mort de Léon. A peine était-il arrivé, qu'il fut enfermé dans la tour d'Acrise, par l'ordre de l'empereur Michel, partisan déclaré des Iconoclastes. La mort de Michel ouvrit les portes de sa prison ; mais son zèle pour le culte des images lui attira bientôt de nouvelles persécutions : il fut jeté vivant dans un tombeau, où il subsista par l'humanité d'un pauvre pêcheur, qui lui portait en secret du pain et de l'eau. Ayant recouvré la liberté, il fut élevé sur le siége de Constantinople, en l'an

(1) Le *Convivium virginum* de cette édition de l'imprimerie du Louvre, quoiqu'il n'ait paru qu'en 1657, est intitulé avec raison *Nunc primùm editum*, parce qu'en effet l'ouvrage était inédit à l'époque de l'achèvement et de l'impression de la version du texte. Dans une lettre à Henri de Valois, datée de Rome aux calendes de février 1656, le P. Poussines annonce qu'il lui envoie le *Convivium*, avec la version qu'il en a faite en moins d'un mois, d'après un manuscrit du Vatican, que Luc Holstenius lui avait communiqué avant son départ pour aller à Inspruck, de la part du Pontife, au-devant de la reine Christine (en 1655). Henri de Valois y ajouta seulement des notes, où il donne les variantes du manuscrit de Paris. G—ÉE.

842. Aussitôt il assembla un concile qui rétablit le culte des images ; et il publia une formule de rétractation à l'usage de ceux qu'il ramenait par sa douceur à la croyance de l'Eglise. Des envieux l'accusèrent d'entretenir un commerce criminel avec une femme ; mais il les couvrit de confusion en faisant voir qu'il était eunuque. Methodius mourut le 14 juin 846. On lui attribue une *Vie de saint Denis l'aréopagite*, imprimée à la tête des Œuvres (supposées) de ce Père ; un *Sermon sur la Croix*, dont Gretser a publié des fragments ; un *Panégyrique de sainte Agathe*, et quelques *Homélies* insérées par Combefis dans la *Biblioth. des Pères* (*V.* les Bollandistes, tom. II de juin, pag. 969). — Methodius II succéda, l'an 1240, au patriarche Germain sur le siége de Constantinople, qu'il n'occupa que trois mois.

W—s.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du neuvième siècle. Comme il se trouvait à Constantinople, en l'an 853, soit pour apprendre son art, soit pour l'exercer, Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Ce prince avait déjà été disposé à adopter la religion chrétienne par les exhortations de sa sœur, instruite dans la foi à la cour de Constantinople, où elle était demeurée long-temps prisonnière : une peinture acheva sa conversion. Par un effet de la férocité de ses mœurs, Bogoris prescrivit à Methodius de représenter un sujet tragique et terrible ; et il lui laissa d'ailleurs la liberté de choisir le trait historique selon son propre goût. D'accord apparemment avec la sœur de ce prince, Methodius peignit la grande scène du Jugement dernier, quoique ce sujet convînt très-peu dans une salle de festins. Dans le haut de la composition se trouvaient le Sauveur et les chérubins ; à droite étaient les élus ; à gauche, les réprouvés que les démons entraînaient dans les flammes. Ce sujet était reproduit fort souvent à cette époque par les peintres et par les sculpteurs ; on le voyait représenté dans les églises, dans les cloîtres et dans les salles des monastères : mais il produisit cette fois un tel effet, que Bogoris épouvanté se fit chrétien. Après quelque résistance, l'armée entière des Bulgares embrassa pareillement la religion chrétienne, et un tableau eut l'honneur de cette conversion. Ce fait (rapporté par Cedrenus) mérite d'être cité comme un exemple de la puissance de la peinture sur l'imagination. Il serait difficile de dire si Methodius était le plus habile peintre de son temps : Le Beau l'a avancé un peu au hasard. Divers artistes, ses contemporains, avaient obtenu une grande réputation, tels que Lazare à Constantinople, Tutilon en Allemagne, Modalulphe, et plusieurs autres, en France. Il y a toutefois lieu de croire que ce maître avait un talent peu commun. Il était moine, on ne dit pas de quel ordre ; à l'époque où il vivait, les arts s'étaient réfugiés dans les couvents. Les travaux apostoliques de Methodius ne se bornèrent pas à la conversion des Bulgares : de concert avec saint Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'évangile aux Moraves et à d'autres peuples Slaves, leur donna un alphabet dont ils se servent encore pour la liturgie que leur donnèrent aussi ces deux apôtres, après avoir traduit la Bible en leur langue. Methodius fut archevêque des Moraves et de Pan-

nonie : il parvint à un âge avancé; mais on ignore l'année de sa mort. L'église l'a honoré d'un culte public : les Grecs et les Russes célèbrent sa fête le 11 mai; elle est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain. (*V.* Cyrille, X, 410)

E—c. D—d.

METIUS-SUFFETIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains, sous le règne de Tullus Hostilius. Albe, surnommée la *Longue*, jalouse de l'agrandissement et des conquêtes de la ville fondée par Romulus et sagement administrée par son successeur, ne songeait, depuis long-temps, qu'aux moyens de l'humilier et de l'asservir. Métius se mit en campagne à la tête des Albains, et vint camper à cinq milles de Rome. Tullus s'avança contre lui; et le combat allait se livrer, quand Métius, qui craignait sans doute d'exposer son armée, sortit de son camp, et, dans une conférence avec le roi de Rome, lui fit envisager que, puisque les deux peuples voulaient courir les risques de la domination ou de la servitude, il fallait avoir recours à un moyen qui, en épargnant l'effusion du sang, décidât de leur sort. Tullus s'étant rendu à cet avis, le dictateur d'Albe proposa un combat singulier de trois champions des deux armées rivales, avec promesse que le pays du peuple vaincu se soumettrait à la domination du peuple vainqueur. Les Horaces, parmi les Romains, et les Curiaces, chez les Albains, furent choisis pour ce combat singulier. Les trois guerriers albains ayant été vaincus, leur patrie se soumit aux Romains. Métius conserva néanmoins l'autorité; mais ses concitoyens lui reprochèrent bientôt d'avoir provoqué le combat des Horaces, et de sacrifier la liberté de la patrie à l'amour du pouvoir que lui laissait le roi des Romains. Voulant regagner la confiance qu'il avait perdue, Métius traita secrètement avec les ennemis de Rome; et ce fut à son instigation que les Véiens et les Fidénates se mirent en campagne. Il les avait avertis qu'au fort de la mêlée il tournerait ses armes contre Rome; et en effet, dès le commencement de la première action qu'ils eurent à soutenir contre Tullus, le dictateur d'Albe, qui avait été appelé au secours des Romains en exécution des traités, quitta le poste qu'il occupait, pour donner aux ennemis la facilité d'envelopper les Romains. Puis il demeura neutre, ne voulant se déclarer que pour le parti victorieux. Les Fidénates se croyant trahis, lâchèrent le pied et abandonnèrent la victoire aux Romains. Ce fut alors que Métius se transporta avec ses troupes, aux lieux mêmes où étaient les Véiens, et qu'il en tailla en pièces un grand nombre. Ce mouvement inattendu du général des Albains ne fit pas prendre le change à Tullus. Persuadé que Métius était un traître, il crut devoir s'assurer de sa personne. Mais pour exécuter plus sûrement son projet, il ne témoigna d'abord aucun mécontentement : ce ne fut que le lendemain, qu'il réunit les deux armées des Romains et des Albains. Il accusa hautement devant elles la perfidie du chef des Albains, ordonna aux licteurs de se saisir de sa personne, et le fit à l'instant même écarteler, en l'attachant à deux chars qui furent tirés en sens contraire. Après cette exécution qui eut lieu vers l'an de Rome 91 (663 avant J.-C.), Tullus ordonna que la ville d'Albe fût ruinée de fond-en-comble, et que ses habitants fussent transférés à Rome (*V.* Tullus). Tite-Live, qui

rapporte ces détails, n'y ajoute pas lui-même une entière confiance; et il est évident qu'ils portent le caractère d'incertitude qui est attaché à toutes les traditions de ces temps ignorés. Virgile fait mention du supplice de Métius, dans le huitième chant de l'Énéide :

Haud procul indè citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant. . . . . Z.

METIUS-TARPA (Spurius) fut l'un des cinq juges établis par Auguste pour prononcer sur le mérite des ouvrages des poètes, avant leur publication. Les juges s'assemblaient dans le temple qu'Auguste avait dédié à Apollon, et qui faisait partie de son palais. Le choix que l'empereur avait fait de Métius pour siéger dans ce tribunal, est déjà un préjugé en faveur de son goût et de son discernement; mais Horace confirme cette opinion de tout le poids de son autorité : il a cité deux fois Métius, et c'est pour rendre hommage à la sévère intégrité de ses jugements. Dans la *Satire* x^e. (liv. 1er., v. 38), il dit que les bagatelles, dont il fait son amusement, ne lui paraissent pas dignes d'être lues devant un juge tel que Métius; et dans l'*Art poétique* (vers 385) il recommande a l'aîné des Pisons, dans le cas où il écrirait, de ne point livrer ses ouvrages au public avant de les avoir soumis à Métius. Cicéron parle aussi de Métius dans ses Lettres familières; mais des critiques ont cru que c'est un autre personnage du même nom qu'il a en vue. W—s.

METIUS (Adrien), habile géomètre hollandais, était né à Alcmaer, le 9 décembre 1571. Son père lui inspira le goût des sciences exactes, qu'il avait cultivées lui-même avec quelque succès. Le fils étudia aussi le droit et la médecine, alla se perfectionner dans l'astronomie, sous Tycho-Brahé, et visita l'Allemagne, où ses leçons d'astronomie attirèrent un grand nombre d'élèves, et commencèrent sa réputation. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Hollande, il seconda son père, qui se nommait également Adrien (1), dans l'inspection des places-fortes, et obtint, en 1598, à l'université de Franeker, la chaire de mathématiques, qu'il remplit pendant trente-huit ans. Il fut reçu, en 1625, docteur en médecine; mais il pratiqua peu cet art. Il mourut à Franeker, le 26 septembre 1635, et fut inhumé dans la principale église, sous une tombe décorée d'une épitaphe très-honorable, rapportée par Foppens (*Bibl. Belgic.*) et par Éloy (*Dict. de méd.*) Il sut se garantir des chimères de l'astrologie judiciaire; mais il donna dans celles de l'alchimie, et, courant après le *grand-œuvre*, il vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. Métius a laissé les ouvrages suivants, tous sur les mathématiques et l'astronomie : I. *Doctrinæ sphericæ libri v*, Franeker, 1598, in-8°. et in-12. L'édition de Francfort, 1591, indiquée par Foppens, est imaginaire. II. *Universæ astronomiæ institutio; accessit tractatus de novis auctoris instrumentis*, etc, Franeker, 1606 ou 1608, in-8°. Les exemplaires avec le frontispice de 1608, sont les seuls qui contiennent le traité de Métius, des nouveaux instruments de son invention, et la manière de s'en

(1) Montucla le nomme *Pierre*; mais Lalande a relevé cette erreur (*Bibl. astronom.*, p. 201.) Vriemoet donne quelques détails sur cet Adrien, fils d'Antoine, habile ingénieur militaire, qui contribua beaucoup à la défense d'Alcmaer, en 1573, et auquel la Hollande dut la construction ou la réparation de plusieurs forteresses.

servir pour observer le soleil et les étoiles fixes (*V.* la *Bibliogr. astronomique*, de Lalande, pag. 148). Les *Institutions astronomiques* de Métius ont été réimprimées avec des additions, Franeker, 1630, in-4°. III. *Arithmeticæ libri duo et geometriæ libri sex practica*, ibid., 1611, in-4°.; nouv. éd. augmentée, Leyde, 1626, 1640, in-4°. IV. *Praxis nova geometrica, per usum circini et regulæ proportionalis*, ibid., 1623, in-4°., dédié à Galilée : l'auteur y propose quelque perfectionnement à son compas de proportion. V. *De genuino usu utriusque globi tractatus*, etc., ibid., 1611, 1624, in-4°.; Amsterdam, 1626, in-8°. VI. *Problemata astronomica geometricè delineata*, Leyde, 1625, in-4°. VII. *Astrolabium*, Franeker, 1626, in 8°.; 1627, in-4°. VIII. *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, Roterdam, 1627, in-8°. (en hollandais.) IX. *Primum mobile astronomicè, sciagraphicè, geometricè et hydrographicè novâ methodo explicatum*, Amsterd., 1631; nouv. éd. revue et augmentée par Guill. Blaeu, ibid., 1633, in-4°. Ce n'est point Métius, comme on le dit dans le *Dict. universel*, mais son père, qui a trouvé que le rapport approché du diamètre à la circonférence, était comme 113 est à 355; ce fut la prétendue quadrature du cercle de Simon Duchesne, franc-comtois, qui donna lieu à cette détermination (*V.* Montucla, *Hist. des mathématiq.*, tom. 1er., pag. 579). Keulen alla beaucoup plus loin que Métius à cet égard (*V.* L. Keulen, XXII, 334). Voy. l'oraison funèbre d'Adrien Métius, par Menelaüs Winsem, son ami, professeur de médecine et de botaque, Franeker, 1636, in-4°. W-s.

MÉTIUS (Jacques), frère puîné du précédent, passe assez généralement pour l'inventeur du télescope par réfraction. On fixe l'époque de cette admirable découverte à l'an 1609. Métius, dit Descartes, qui n'avait jamais étudié, mais qui prenait plaisir à faire des miroirs et des verres brûlants, ayant, à cette occasion, des verres de différentes formes, s'avisa de regarder au travers de deux, dont l'un était convexe et l'autre concave, et il les appliqua si heureusement aux bouts d'un tuyau, que la première des lunettes en fut composée. (*V.* la *Dioptrique.*) Vriemoet (*Athenæ Frisicæ*, p. 99) rapporte que ce Jacques Métius, homme original et très-peu communicatif, craignait tellement qu'on ne lui ravît son secret, qu'il ne montrait son invention qu'avec la plus grande réserve; il la cacha même à son frère Adrien, dont il redoutait la sagacité; mais il la laissa voir à son autre frère (Antoine), et n'en fit part qu'avec répugnance au prince Maurice, qui l'honora une fois d'une visite pour cet objet. Il tourna quelquefois son télescope vers le ciel pour observer les éclipses et même les satellites, à ce qu'il assurait. Les exhortations du ministre de la religion, qui le visita peu de temps avant sa mort, ne purent le déterminer à mettre par écrit le procédé de sa construction. Dutens, suivant son système, n'a pas manqué de revendiquer la découverte du télescope en faveur des anciens; et il s'appuie d'un passage de la *Géographie* de Strabon (liv. III), qui n'a certainement pas la signification qu'il lui prête. D'autres ont cru pouvoir reculer cette découverte au moins de quelques siècles, et s'autorisaient d'un manuscrit cité par Mabillon

(*Iter German.*, p. 46), où l'on voit Ptolémée observant un astre au travers d'un tube composé de plusieurs tuyaux mobiles et rentrant les uns dans les autres. Enfin, on en a fait honneur à J.-B. Porta et à Antoine de Dominis. Pierre Borel, dans son traité *De vero Telescopii inventore* (*V.* Borel, V, 171), cite plusieurs témoignages favorables à un certain Zacharie Jans, lunetier à Middelbourg, et d'autres à Jean Lapprey, de la même ville. Montucla convient qu'il paraît résulter de l'examen de ces pièces, que la ville de Middelbourg, en Hollande, est le berceau de cet admirable instrument. Sur le bruit seul de cette découverte, Galilée construisit, en 1610, une lunette, fondée sur le même principe, et l'appliqua, le premier, à l'observation du ciel. (*V.* Galilée, XVI, 332.) Cette lunette a été perfectionnée successivement par Keppler et Huygens (*V.* Keppler, XXII, 311, et Huygens, XXI). On trouvera des détails curieux sur cette découverte dans l'*Histoire des Mathématiques*, par Montucla, liv. IV, *Progrès de l'Optique*, ch. II. W—s.

METKERKE ou MEETKERCKE (Adolphe), antiquaire et philologue, né à Bruges, en 1528, d'une famille patricienne, remplit successivement différents emplois importants, et fut enfin nommé président du conseil de Flandre. Le rôle qu'il joua dans les troubles de son pays, le détourna de ses études favorites; mais il n'en mérita pas moins la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps. Député, en 1579, au congrès de Cologne, pour traiter de la paix, il recueillit les *Actes* de cette assemblée, et les publia, avec des notes, à Anvers, 1580, in-4° (1). Il fut envoyé ambassadeur près de la reine Élisabeth, et mourut à Londres, le 4 novembre 1591 (2), du chagrin que lui causa la mort d'un de ses fils, tué à Deventer. Il fut inhumé dans une des chapelles de l'église Saint-Paul, où l'on voyait son épitaphe, rapportée par Foppens. Aub. Lemire assure que Metkerke, mourant, déclara que l'Église romaine est la seule véritable; mais Teissier dément le fait, d'après des témoignages qui paraissent irrécusables (*V.* les *Éloges des Hommes illustres*, IV, 149). Cependant Feller l'a répété d'après Lemire, dans son *Dictionnaire historique*. Metkerke a eu part aux principaux ouvrages d'antiquités publiés par Hubert Goltzius, et a contribué aux frais de leur impression. Il a publié un bon abrégé de la grammaire de Despautère, Anvers, 1571 (*V.* Despautère, XI, 223). On lui doit, en outre, la première édition complète des *Idylles* de Moschus et de Bion, gr. latin, avec des notes, Bruges, Hub. Goltzius, 1565, pet. in-4°.: elle est aussi rare que recherchée des curieux. Les autres ouvrages de Metkerke sont : I. *De veteri et rectâ pronunciatione linguæ græcæ*, Bruges, 1576, in-8°. Il y relève les défauts de la prononciation adoptée dans les écoles de son temps. Ce petit traité était devenu rare; mais Sig. Havercamp l'a réimprimé dans le *Sylloge scriptorum qui de linguæ græcæ veræ et rectâ pronunciatione commen-*

(1) Feller dit que de Thou et Valère André se sont trompés, en attribuant à Metkerke le *Recueil des actes de la pacification de Cologne*; et il le donne à un certain *Aggée Albada*, qui n'est peut-être que le masque de Metkerke.

(2) C'est l'âge que lui donnent, et l'inscription au bas de son portrait, et son épitaphe rapportée par Foppens, qui dit cependant, par distraction, que Metkerke mourut à 66 ans.

taria reliquerunt (1). II. *Kalendarium perpetuum sive ephemeris syllabica dierum festorum Ecclesiæ romanæ*, ibid., 1576. Cet opuscule se trouve à la suite du précédent. III. *Theocriti epigrammata carmine latino reddita ;* imprimé à la fin de l'ouvrage de Jean Posthius : *Parerga poëtica*, Wurtzbourg, 1580. Des biographes en citent une édition de Heidelberg, 1595, in-8°. IV. Quelques *Pièces* de vers dans les *Deliciæ poëtar. Belgarum*. Le portrait de Metkerke a été gravé, format in-4°., dans la *Biblioth.* de Foppens, où il a un article assez étendu, mais qui n'est pas exempt d'erreurs. W-s.

METOCHITE (Théodore), l'un des hommes les plus savants de son temps, a été confondu quelquefois avec Grégoire Metochite, son père (Voy. la *Bibl. gr.* de Fabricius, tom. IX). Il fut revêtu, l'an 1314, de la dignité de grand logothète (chancelier), par Andronic l'ancien; et il maria Irène, sa fille, à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Andronic, le jeune, ayant détrôné son aïeul, en 1328, dépouilla Metochite de sa charge, confisqua ses biens, et l'exila. Celui-ci obtint bientôt après la permission de revenir à Constantinople, se retira dans un monastère qu'il avait fondé, ou rétabli, et y mourut le 13 mars 1332, un mois après Andronic l'ancien, dont il avait été le serviteur et l'ami le plus fidèle. Nicéph. Grégoras, l'élève de Metochite, prononça son oraison funèbre, et consacra à sa mémoire une épitaphe, rapportée par Fabricius (*loc. cit.*, p. 215). Metochite avait beaucoup d'érudition; et il parlait sur toutes sortes de matières avec une telle facilité, qu'on le regardait comme une bibliothèque vivante. Il était surtout fort instruit dans les mathématiques et l'astronomie; et il en donna des leçons à Grégoras (*V.* Grégoras, XVIII, 430). Vivant au milieu d'une cour fort agitée, et obligé de consacrer une partie de son temps aux soins du gouvernement, il trouva cependant le loisir de composer un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart inédits restent encore ensevelis dans les bibliothèques. On citera ici les principaux : I. *Paraphrasis in Aristotelis libros VIII physicorum*, etc. Cet ouvrage a été traduit en latin par Gentien Hervet, et imprimé, Bâle, 1559, in-4°., et Ravenne, 1604, même format; mais l'original n'a point été publié. II. *Historiæ Romanæ liber singularis, gr. et lat. ex recens. et cum notis J. Meursii*, Leyde, 1628, in-4°. Cette histoire s'étend de Jules César à Constantin. Le P. Labbe a prétendu que ce n'était qu'un fragment du troisième livre des annales de Glycas (*V.* Glycas, XVII, 523); mais cette opinion, qui a trouvé des partisans, a été combattue par Chr. Fréd. de Bodenbourg, recteur du collége de Berlin, dans une dissertation intitulée : *De Theod. Metochitæ scriptis notheis vulgò insimulatis*, insérée au tome XII des *Miscellan. Lipsiensia*. III. *De malâ recentiorum consuetudine*. IV. *Historiæ sacræ libri duo* (1) *et Constantinopolitanæ liber unus*. V. *Capita philosophica et historica miscellanea centum et viginti*. Lambécius a publié les titres de chaque chapitre,

(1) Voy. Gert. Sig. Havercamp, XIX, 563, 1re. colonne, où notre auteur est nommé, par une erreur typographique, Adolphe Anekeck.

(1) C'est par erreur que les *Dictionnaires historiques* indiquent une traduction latine de cet ouvrage par Genl. Hervet. L'*Histoire sacrée*, traduite par Hervet, et imprimée, Paris, 1553, in-8°., est celle de Théodoret, évêque de Cyr.

en grec et en latin dans le *Catal. des Mss.* de la Biblioth. de Vienne, tom. VII, p. 149; et Fabricius l'a inséré dans sa *Bibl. gr.*, tom. IX, p. 218 et suiv. VI. Des *Traités de mathématiques*. VII. Des *Commentaires* sur Ptolémée, etc. On peut consulter pour plus de détails : *Specimina operum Theod. Metochitæ, cum præfatione et notis, primùm vulgata à Jan. Bloch*, Hanau, 1790, in-8°. W—s.

MÉTON, astronome d'Athènes, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il avait élevé dans la place publique un instrument qu'on a désigné sous le nom d'*Héliotrope*, et dont on n'a fait aucune description, mais qui, suivant toute apparence, devait être un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou l'autre tropique. Au moyen de cet instrument, en l'an 430 avant J.-C., il observa un solstice conservé par Ptolémée, qui, en le comparant à une de ses observations, a tenté d'en déduire la longueur de l'année solaire, en nous avertissant toutefois qu'il ne faut guère compter sur l'exactitude de cette ancienne observation. Méton est connu principalement par le cycle de 19 ans, qui porte son nom, et qu'on désigne aussi par les mots de *nombre d'or*. Ces dix-neuf nombres, placés dans les annuaires à côté des jours du mois, servaient à indiquer les jours où tombait la nouvelle lune. Ils changeaient donc tous les ans, et revenaient en cercle au bout de 19 ans. Les auteurs de l'Art de vérifier les dates disent qu'on les marquait en chiffres d'or : de là le nom qui leur est demeuré. D'autres pensent que le nombre destiné à marquer la nouvelle lune était exposé en public, sur un tableau qu'on renouvelait chaque année, et où l'on marquait en outre les levers et les couchers des principales étoiles, et autres articles les plus intéressants de l'annuaire; et comme le nombre lunaire était le plus universellement utile, on le distinguait des autres en l'écrivant en lettres d'or. Le cycle de 19 ans, qui ramenait la nouvelle lune au même jour de l'année solaire, était une découverte assez importante en ces temps reculés, et qui aurait justement immortalisé le nom de Méton s'il en eût été véritablement l'auteur. Mais il était lié intimement avec les astronomes Phainus et Euctémon; et nous lisons que Phainus lui donna l'idée fondamentale de son cycle. Géminus en fait honneur à Euctémon, Philippe et Calippe. Si l'idée n'est pas de Méton, il paraît du moins qu'il eut le mérite de la faire adopter en Grèce. Cette période était composée de 19 années, formant 6940 jours ou 235 mois, dont sept étaient embolismiques ou intercalaires. Tous ces mois étaient ou *pleins*, c'est-à-dire, composés de 30 jours, ou *caves*, c'est à-dire, de 29 jours seulement. Ces derniers étaient au nombre de 110 dans chaque période, et les autres au nombre de 125 : total, 235. Géminus nous apprend comment les Grecs étaient parvenus à cette période. Le mois lunaire est réellement de 29j 12h 44′ 3″ environ. On s'aperçut bientôt qu'on avait eu tort de faire tous les mois *pleins* ou de 30 jours. On introduisit des mois *caves*; et l'on établit d'abord l'*octaétéride*, formée de 8 ans, et qui contenait 99 mois dont trois intercalaires, qui font en tout 2922 jours ou 8 fois 365j ¼. Mais cette approximation ne tarda pas à se trouver insuffisante : on la remplaça par la période de 16 ans (*hectodé-*

caëteride), qui n'était pas assez exacte, et qui fit place à la période de 19 ans (*annéadécaëteride*), dont l'erreur n'était guère que de six heures ou d'un quart de jour. Enfin, Calippe proposa de réunir quatre périodes de 19 ans en une période de 76 ans, en retranchant un jour entier pour corriger les quatre erreurs des périodes partielles. Ce dernier cycle est plus connu sous le nom de *Période calippique ;* il fut adopté principalement par les astronomes, qui s'en servaient pour donner les dates de leurs observations. Le scholiaste d'Aristophane dit que Méton était un astronome et un géomètre excellent, auteur de l'année (c'est-à-dire, de la période) qui porte son nom. Ces considérations n'empêchèrent pas le poète de lui faire jouer un rôle assez ridicule dans sa comédie des *Oiseaux*, où il l'introduit tenant à la main une règle, avec laquelle il prétend mesurer et diviser en rues l'espace où l'on se proposait de bâtir une ville aérienne entre le ciel et la terre. Aristophane prête à son géomètre, après lui avoir fait décliner son nom et son pays, des propos tout-à-fait vides de sens, que le scholiaste déclare inintelligibles, sans nous apprendre ce qu'ils pouvaient avoir de comique. La seule chose qui se comprenne, c'est qu'il veut changer un cercle en un carré; sur quoi le scholiaste observe simplement que la chose est impossible. Ce passage ne signifierait donc pas, comme on serait tenté de le croire, qu'il y eût dès-lors des géomètres qui se seraient rendus ridicules par de prétendues quadratures du cercle. La scène finit par quelques coups de bâton que l'un des fondateurs de la ville donne au géomètre pour se débarrasser de lui. Dans nos calendriers modernes, le nombre d'or n'a plus d'autre utilité que pour trouver l'*épacte*; et l'épacte, introduite dans le calendrier grégorien pour trouver le jour de Pâques (*V.* Lilio, XXIV, 495), ne donne l'âge de la lune que par approximation. Les lettres dominicales, le nombre d'or, l'épacte et l'indiction, ne sont plus conservés que par respect pour d'anciens usages, dans les annuaires astronomiques, qui servent de base à tous les autres, d'où l'on a banni cette complication inutile. D—L—E.

MÉTRODORE, de Chio, fut le plus illustre des disciples de Démocrite, et adopta, comme lui, la pluralité des mondes, opinion assez générale parmi les philosophes grecs; mais il abandonna son maître dans l'explication de la voie lactée, et pensa, comme Œnopides, qu'elle avait été autrefois la route du soleil (Bailly, *Hist. de l'astronom.* 1, 231). Il ouvrit une école de philosophie, et eut l'avantage de compter parmi ses auditeurs, Anaxarque et Hippocrate, circonstance qui doit augmenter le regret de la perte des ouvrages qu'il avait, dit-on, composés sur la médecine. Métrodore enseignait que l'univers est éternel et infini; car s'il avait commencé, disait-il, il aurait été produit de rien. Il avait composé un livre *de la Nature*, qui commençait ainsi : « Nous ne savons rien, et nous ne savons pas même que nous ne savons rien. » Bayle prétend qu'il exceptait au moins sa propre existence (*V.* son *Dictionn.* art. Métrodore). On a confondu le philosophe de Chio avec Métrodore d'Athènes, disciple favori d'Épicure, dont parle souvent Plutarque (*Morales*), et avec Métrodore Sabin, qui avait fait un ouvrage sur les plantes, cité par Pline. W—S.

MÉTRODORE, peintre et philosophe, florissait à Athènes, l'an 168 av. J.-C., et passait pour exceller dans la pratique de son art. Le consul Paul-Émile, ayant vaincu Persée, roi de Macédoine, demanda aux Athéniens deux hommes, l'un pour lui confier l'éducation de ses enfants, l'autre pour peindre son triomphe. Ils lui adressèrent Métrodore, qui joignait aux talents d'un grand peintre les qualités d'un philosophe; et Paul-Emile leur témoigna qu'il était fort content du choix qu'ils avaient fait. C'est Pline qui rapporte cette anecdote (*liv.* XXXV, *chap.* XI); mais le P. Hardouin, dans ses notes, a confondu Métrodore le peintre avec un philosophe du même nom, né à Stratonice, qui abandonna l'école d'Épicure pour s'attacher à Carnéade (*V.* le *Dict.* de Bayle, art. MÉTRODORE, remarq. D). W-s.

METROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, néà Berrhœa, vers l'an 1590, embrassa, jeune encore, la vie monastique, et fut élevé à la dignité de protosyncelle de l'église de Constantinople. Envoyé en Angleterre vers 1622, par le fameux patriarche Cyrille-Lucar, pour y prendre des renseignements sur l'état des églises protestantes; il se rendit à Helmstadt, d'où il adressa aux théologiens de l'académie une profession de foi, qui fut trouvée favorable, en quelques endroits, à la doctrine des protestants, et conforme sur d'autres points aux dogmes de l'église catholique. Cette *Confession* fut publiée a Helmstadt, en 1661, avec une traduction latine de Jean Hornius, et précédée d'une lettre de Couring au traducteur. On ignore si Métrophane poursuivit son voyage jusqu'en Angleterre : à son retour, en Orient, il fut élevé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. On connaît de lui : I. *Epistola de vocibus in musicâ liturgicâ Græcorum usitatis*; cette lettre adressée au médecin J. Henri Kirchberg, est datée de Nuremberg, le 14 mai 1626; elle a été imprimée à Wittemberg, en 1740, par les soins de J. Jérémie Crudeli, qui l'a fait précéder d'une notice explicative des termes de musique employés par l'auteur. Le savant abbé de S. Blaise, Martin Gerbert, l'a insérée dans les *Scriptores ecclesiastici de musicâ*, en grec et en latin, tom. III, p. 398-402. II. *Oratio panegyrica et dogmatica in nativitatem J.-C.*, etc. en grec, avec une version latine par le professeur Queccius, et une traduction allemande par Melchior Rinder, Altdorf, s. d. in-4°. III. Des *Notes* et *corrections* sur le *Glossarium græco-barbarum* de J. Meursius l'ancien, Leipzig, 1787, in-8°. de 99 pag. Voyez, pour plus de détails, la dissertation intitulée : *Novæ provinciæ professoris græcæ linguæ adeundæ caussâ de Metrophane Critobulo, hujus academiæ quondàm cive, tandem patriarchâ Alexandrino, quædam præfatur D. Joh. Augustin. Dietelmair*, Altdorf, 1770, in-4°. de 12 pag. On trouvera le portrait de Métrophane, dans la *Bibliotheca* de Boissard, 8e. partie. W—s.

METTERNICH-WINNEBOURG (Le prince FRANÇOIS-GEORGE-JOSEPH-CHARLES DE), ministre-d'état en Autriche, naquit le 9 mars 1746, d'une famille ancienne, et fut destiné à suivre la carrière de la diplomatie, où quelques-uns de ses ancêtres s'étaient distingués. Il ne tarda pas à obtenir une grande réputation, et fut employé d'abord comme ministre près du cercle de Westphalie,

puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liége, dans lequel il s'était élevé des troubles. En janvier 1791, il remplaça M. de Mercy dans le poste de ministre plénipotentiaire près du gouvernement des Pays-Bas, et le conserva jusqu'en 1795. A cette époque, l'empereur, pour récompenser ses services, le nomma chevalier de la Toison-d'or. En 1797, Metternich se rendit au congrès de Rastadt, comme l'un des plénipotentiaires autrichiens avec le comte de Lehrbach. Il fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'Empire (1), et obtint l'abbaye d'Ochsenhausen (2) en Souabe, en indemnité de la seigneurie de Beilstein, et des autres terres qu'il avait perdues sur la rive gauche du Rhin. Il présida, en 1804 et 1805, le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite, conservant le titre de ministre-d'état et des conférences. Il mourut à Vienne, le 11 août 1818, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait épousé, en 1771, la comtesse Marie-Béatrix de Kageneck, dont il a eu le prince actuel de Metternich. D-z-s.

METTRIE (Julien Offray de la), médecin instruit, mais systématique, et à qui des ouvrages plus téméraires que dangereux ont fait une réputation qui décroît chaque jour, naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709. Son père, riche négociant, ne négligea rien pour son éducation. Après avoir achevé ses humanités à Paris au collége du Plessis, La Mettrie fut envoyé à Caen, où il fit sa rhétorique sous les Jésuites, et remporta tous les prix. Il revint, l'année d'après, suivre dans la capitale un cours de logique sous l'abbé Cordier, fameux janséniste, dont il embrassa et défendit les opinions avec une vivacité remarquable, même dans un jeune homme. Ses études terminées, il retourna dans sa famille, et sut persuader à son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, de le laisser suivre son goût pour la médecine. Il avait déjà quelques connaissances en physique; il s'appliqua pendant deux ans à l'anatomie, et reçut ses premiers grades à la faculté de Reims, en 1728. Il alla, en 1733, à Leyde, étudier sous le célèbre Boerhaave, et mérita l'estime de cet illustre professeur, dont il traduisit plusieurs ouvrages. Après la mort de son maître, il revint pour la seconde fois à Saint-Malo, et y passa quelques années, occupé de nouvelles traductions. Le chirurgien Morand, son ami, l'appela, en 1742, à Paris, et lui procura la protection du duc de Gramont, colonel des Gardes-Françaises, qui le choisit pour médecin de ce régiment. La Mettrie le suivit à l'armée, fut présent à la bataille de Dettingen, et ensuite au siége de Fribourg, où il tomba malade. Ayant observé que, pendant la durée de sa maladie, l'affaiblissement des facultés morales avait suivi chez lui celui des organes, il en tira la conséquence que la pensée n'était qu'un produit de l'organisation, et eut l'audace de publier ses conjectures à cet égard. L'ouvrage méprisable auquel il attacha son nom, souleva contre lui tous les gens sensés. Il perdit en même temps sa place de médecin des Gardes, et son protecteur, qui fut tué d'un coup de canon à la bataille de Fontenoi. La Mettrie, loin de chercher à réparer des

(1) L'empereur François II demanda alors pour lui l'entrée dans le collége des princes allemands à la diète de Ratisbonne.

(2) Cette abbaye, qui avait le titre de principauté, passa en 1806 sous la souveraineté du roi de Wurtemberg, par suite de la formation de la confédération du Rhin.

torts qui pouvaient n'être que ceux d'une imagination déréglée, ne fit que les aggraver. Il avait attaqué les fondements de toute croyance, dans son *Histoire naturelle de l'ame* : il tourna en ridicule ses confrères les plus estimables, dans sa *Politique des médecins*. Jusque-là on l'avait regardé comme un fou : il parut alors, ce qu'il était en effet, un méchant et un homme dangereux. On lui donna le conseil de quitter les hôpitaux de l'armée, où il avait obtenu un emploi; et il se réfugia à Leyde, en 1746. Il y mit au jour une nouvelle satire contre les médecins dont le crédit venait de le faire bannir; et ce libelle fut bientôt suivi de l'*Homme-machine*, production infame, où la doctrine désolante du matérialisme est exposée sans aucun ménagement. Les magistrats du pays ordonnèrent d'en poursuivre l'auteur; et, chassé de la Hollande après l'avoir été de la France, il ne savait où fuir, quand le roi de Prusse chargea Maupertuis de lui écrire qu'il trouverait un asile dans Berlin. Il y arriva au mois de février 1748, et fut accueilli, par Frédéric II, comme un philosophe victime de l'intolérance. Ce prince lui accorda une pension, avec le titre de son lecteur, et une place à l'académie. La Mettrie se mit sur le champ, avec le monarque prussien, sur le pied de la plus grande familiarité : « Il entrait dans » son cabinet comme chez un ami; » en tout temps, il se jetait et se » couchait sur les canapés : quand il » faisait chaud, il ôtait son col, dé- » boutonnait sa veste, et jetait sa » perruque par terre. » (*Souvenirs de Berlin*, tom. v, p. 405.) Malgré cette apparente liberté, il ne tarda pas de s'ennuyer à la cour. La vie de Berlin lui devint insupportable; et il chargea Voltaire de négocier son retour à Paris : « La Mettrie, écri- » vait Voltaire, brûle de retourner » en France. Cet homme si gai, et » qui passe pour rire de tout, pleure » quelquefois comme un enfant d'être » ici; il me conjure d'engager M. de » Richelieu à lui obtenir sa grâce : en » vérité, il ne faut juger de rien sur » l'apparence. La Mettrie, dans ses » préfaces, vante son extrême félicité » d'être auprès d'un grand roi, qui lui » lit quelquefois ses vers; et, en se- » cret, il pleure avec moi. Il voudrait » s'en retourner à pied. » (*Lettre à Mad. Denis*, 2 septembre 1751.) Tandis que Voltaire suivait cette négociation avec l'activité qu'il mettait aux plus petites affaires, La Mettrie mourut d'une indigestion, dont il prétendit se guérir par huit saignées et des bains, dans la maison (1) du comte Tyrconnel, ministre de France, le 11 novembre 1751. Voltaire se hâta d'en informer le duc de Richelieu : « Ce La Mettrie, cet homme- » machine, ce jeune médecin, cette » vigoureuse santé, cette folle ima- » gination, tout cela vient de mou- » rir, pour avoir mangé, par va- » nité, tout un pâté de faisan aux » truffes... Il a prié milord Tyrconnel, » par son testament, de le faire ente- » rer dans son jardin. » (*Lettre* du 13 novembre.) Puis il ajoute : « Les bien- » séances n'ont pas permis qu'on eût » égard à son testament. Son corps a » été porté dans l'église catholique » où il est tout étonné d'être. » (*Lettre à Mad. Denis*, 14 novembre.) Cette saillie irréligieuse de Voltaire

(1) On lit dans le *Dictionnaire universel*, que lord Tyrconnel fut la victime des fréquentes saignées que La Mettrie lui ordonna : mais rien n'est plus faux. « M. de La Mettrie mourut dans la maison de M. » Tyrconnel, ministre plénipotentiaire de France, » auquel il avait promis la vie. » (*Eloge de La Mettrie par le roi de Prusse.*)

semble prouver que c'est à tort qu'on répandit le bruit que La Mettrie avait, à ses derniers moments, reconnu et détesté ses erreurs (1). Peu de temps avant sa mort, il s'était amusé à débiter sur Haller une histoire aussi scandaleuse qu'invraisemblable. Le savant naturaliste, justement offensé, écrivit à Maupertuis, pour obtenir une réparation : La Mettrie mourut dans l'intervalle; et Maupertuis répondit à Haller par une lettre, dans laquelle il essaie d'atténuer les torts de son compatriote, en les rejetant sur son inconséquence (2). Le roi de Prusse a honoré son favori d'un *Eloge*, qu'il fit lire à l'académie par Darget, secrétaire de ses commandements. La Mettrie a été jugé sévèrement, même par ceux qu'on soupçonnait de partager ses opinions. Voltaire, à qui l'on a fait un reproche de lui avoir donné des éloges dans une épître familière, n'a jamais parlé qu'avec mépris des productions philosophiques de ce médecin. Ce sont toujours les *rogatons*, ou bien les *folies incohérentes* de La Mettrie. D'Argens dit que ses raisonnements sont faux, inconséquents, et d'un frénétique. (Trad. d'*Ocellus Lucanus*, p. 239.) Diderot le peint comme un auteur sans jugement, ... « dont on reconnaît la » frivolité de l'esprit dans ce qu'il » dit, et la corruption du cœur dans » ce qu'il n'ose dire; .... dont les so» phismes grossiers, mais dangereux » par la gaîté dont il les assaisonne, » décèlent un écrivain qui n'a pas les » premières idées des vrais fonde» ments de la morale, ...dont le chaos » de raison et d'extravagance ne peut » être regardé sans dégoût, ...et dont » la tête est si troublée, et les idées » sont à tel point décousues, que, » dans la même page, une assertion » sensée est heurtée par une asser» tion folle, et une assertion folle » par une assertion sensée. » Il termine cette longue énumération par ce résumé remarquable : « La Mettrie, » dissolu, impudent, bouffon, flat» teur, était fait pour la vie des cours » et la faveur des grands (1); il est » mort comme il devait mourir, vic» time de son intempérance et de sa » folie : il s'est tué par ignorance de » l'état qu'il professait (2). » (*Essai sur les règnes de Claude et de Néron.*) Le lecteur doit savoir maintenant à quoi s'en tenir sur la philosophie de La Mettrie. Il ne nous reste

(1) Si La Mettrie, dit l'abbé Sabatier, « donne, dans quelques-uns de ses ouvrages, l'exemple monstrueux des derniers excès d'une absurde philosophie, la raison est venue du moins éclairer ses derniers moments. Le premier hommage de cette raison désabusée a été un retour sincère vers la religion, et le désaveu sincère de toutes ses erreurs (*Trois Siècles de la littérature*). » Malheureusement rien ne paraît moins fondé que le récit de cette tardive conversion de La Mettrie : le comédien Desormes, témoin de sa fin, dit qu'il quitta la vie à-peu-près comme un bon acteur quitte le théâtre, sans autre regret que celui de perdre le plaisir d'y briller et d'être applaudi (*Lettre* de Desormes, *Année littér.*, 1753, t. III.)

(2) La Mettrie avait bâti une fable sans vraisemblance pour prouver qu'Haller était un athée. Maupertuis répondit : « L'illustre professeur, pour défendre La Mettrie du reproche de méchanceté : « Il fai» sait, dit-il, ses livres sans dessein, sans s'embar» rasser de leur sort, et quelquefois sans savoir ce » qu'ils contenaient. Il en a fait sur les matières les » plus difficiles, sans avoir ni réfléchi ni raisonné. Il » a écrit contre tout le monde, et aurait servi ses » plus cruels ennemis. Il a excusé les mœurs les plus » corrompues, ayant presque toutes les vertus sociales. » Enfin, il trompait le public d'une manière tout » opposée à celle dont on le trompe d'ordinaire, ..., » et l'on communiquait à ravir si persuadé ici (à » Berlin), qu'il y était aimé de tous ceux qui le » connaissaient. » (*Œuvres de Maupertuis*, III, 340.)

(1) Rien n'est plus faux que cette assertion; personne n'était moins fait que La Mettrie pour la vie des cours : mais Diderot ne voulait pas manquer une occasion de déclamer contre les rois et les grands, dont au fond il était loin de dédaigner la faveur.

(2) Dans les nouvelles éditions de cet ouvrage, Diderot a ajouté en note : « Ce jugement est sévère, » mais juste; il était difficile de garder quelques me» sures avec l'apologiste du vice et le détracteur de » la vertu. » (*Œuvres de Diderot*, édit. de Naigeon, tom. VI, pag. 164.)

plus qu'à indiquer ses ouvrages, qu'on doit diviser en deux classes; ceux qui concernent la médecine sont: I. Des *Traductions*, du *Système* de Boerhaave *sur les maladies vénériennes*, avec des notes, et une *Dissertation* du traducteur (vivement critiquée par Astruc) *sur l'origine, la nature et la cure de ces maladies*, Paris, 1735, in-12; — du *Traité de matière médicale*, de Boerhaave, ibid., 1739, 1756, in-12; — de ses *Institutions de médecine*, ib., 1740, 2 vol. in-8°.; — de ses *Aphorismes* avec des *Commentaires sur les Institutions de médecine* (trad. en partie du latin de Haller), ib., 1743, 8 vol. in-12. II. *Traité du vertige*, avec la Description d'une catalepsie hystérique, Paris, 1737, in-12; nouvelle édit. augmentée, ib., 1738, in-12; avec de nouvelles addit., ib., 1741, in-12. III. *Lettres sur l'art de conserver la santé, et de prolonger la vie*, ibid., 1738, in-12. IV. *Traité de la petite-vérole, avec le traitement des plus habiles médecins*, ibid., 1740, in-12. V. *Observations de médecine pratique*, ibid., 1743, in-12. Il y décrit plusieurs maladies, entre autres le *cholera*, dont il avait été lui-même attaqué; il y montre son penchant pour les remèdes violents, les fortes saignées, etc. VI. *Traité de la dysenterie*, et un autre *de l'asthme*, les meilleurs, dit son auguste panégyriste, qui aient été faits sur ces cruelles maladies. Les *Œuvres de médecine* de La Mettrie ont été réunies en un vol. in-4°., Berlin, 1755. On y trouve du feu, et de l'imagination, mais, en même temps, peu de précision et de justesse (Voy. *Dict. de médecine*). VII. *La politique du médecin de Machiavel*, ou *le chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amst. (Lyon), 1746, in-12. Cet ouvrage fut condamné au feu, par arrêt du parlement du 9 juillet. On rapporte, dans l'*Éloge* de La Mettrie, que les matériaux lui en avaient été fournis par un homme qui aspirait à la place de premier médecin du roi, et que La Mettrie ne fit que lui prêter la *volubilité* de sa plume, et la fécondité de son imagination. VIII. *La Faculté vengée*, comédie en trois actes et en prose, Paris (Hollande), 1747, in-8°. Cette pièce satirique a été réimprimée sous ce titre: *Les charlatans démasqués*, ou *Pluton vengeur de la société de médecine*, comédie ironique (Hollande), 1772, in-8°. L'éditeur anonyme y a ajouté une préface qui sert d'éclaircissement à la pièce, et la clef des noms anagrammatisés. IX. *Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en médecine*, Berlin ou Genève (Hollande), 1748, 2 vol.; avec le *Supplément* et la clef, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. C'est une satire extrêmement violente contre les plus illustres médecins de l'Europe. Boerhaave, Linné, Winslow, Astruc, Ferrein, etc., y sont attaqués avec un cynisme grossier. La Mettrie publia cet ouvrage sous le nom d'*Aletheius Demetrius*. Un anonyme en a fait imprimer un abrégé intitulé: *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément, et celle de ce qu'ils devraient être, d'après Pénélope*, Paris (Hollande), 1760, in-12. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés des curieux. — Ouvrages philosophiques: 1°. *L'Histoire naturelle de l'ame*, la Haye, 1745, in-8°.: elle est supposée traduite de l'anglais de Sharp. — 2°. *L'Homme-machine*, Leyde, 1748, in-12. Ce livre fut brûlé par arrêt des magistrats de cette ville. La Met-

tric avait eu l'impudence de le faire précéder d'une dédicace à l'illustre et vertueux Haller. — 3°. *Traité de la vie heureuse, de Sénèque, avec l'Anti-Sénèque*, ou *Discours sur le même sujet*, Potsdam, 1748, in-12. — 4°. *L'Homme plante*, ibid., 1748, in-12. — 5°. *Réflexions sur l'origine des animaux*, Berlin, 1750, in-4°. — 6°. *L'Art de jouir*, ib., 1751, in-12. — 7°. *Vénus métaphysique*, ou *Essai sur l'origine de l'ame humaine*, ibid., 1751, in-12. Les *Œuvres philosophiques* de La Mettrie ont été recueillies en un vol. in-4°., Londres (Berlin), 1751; rare. Les éditions de Berlin, 1774, 2 vol. in-8°., et d'Amsterdam, 1774, 3 vol. in-12, sont plus complètes, sans être plus recherchées. « Tous » ces ouvrages, dit d'Argens, sont » d'un homme dont la folie paraît » à chaque pensée, et dont le style » démontre l'ivresse de l'ame; c'est » le vice qui s'explique par la voix » de la démence : La Mettrie était » fou, au pied de la lettre. » (*Trad. d'Ocellus Lucanus*, pag. 239, 242 et 243.) L'abbé Denina a parlé de cet écrivain, dans le tome III de la *Prusse littéraire*, d'une manière également superficielle et inexacte.

W—s.

METZ (Claude Berbier du), né le 1er. avril 1638, à Rosnay, en Champagne, d'une famille noble, entra à l'âge de seize ans dans le régiment de la Meilleraye; mais ne trouvant pas dans l'infanterie assez d'occasions de se signaler, il pria son colonel de le placer dans l'artillerie, faveur qui lui fut accordée. Dans la campagne de 1657, il reçut au visage des éclats de mitraille qui lui crevèrent l'œil gauche, et lui enlevèrent une partie du nez; de sorte qu'un des plus beaux hommes de l'armée, devint l'un des plus laids. Dès qu'il fut guéri, il se hâta de rejoindre son corps, et fut commandé pour différentes expéditions qui n'eurent pas lieu; mais il assista, en 1667, aux siéges de Tournai, Douai et Lille, et y fit preuve d'une telle valeur, que l'année suivante il fut nommé commandant de l'artillerie dans la Flandre et les pays conquis. En 1671, il fut chargé de mettre en état de défense les places de la Picardie; et la guerre qui recommença, en 1672, avec les Hollandais, lui fournit de nombreuses occasions d'acquérir de la gloire. Il se trouva à tous les siéges, entra le premier dans Valenciennes, dont il força la garnison à mettre bas les armes, et, poursuivant l'ennemi à la bataille de Saint-Denis (1679), fut blessé de deux coups de mousquet dans la cuisse. Nommé, en 1676, gouverneur de la citadelle de Lille, il passa avec le même titre, en 1684, à Gravelines, et fut élevé, en 1688, au grade de lieutenant-général des armées. Il servait sous les ordres du maréchal de Luxembourg, quand il fut tué, en 1690, à la bataille de Fleurus, d'un coup de mousquet à la tête. Louis XIV faisait un cas particulier de ce général; en apprenant sa mort, il dit à son frère, garde du trésor : « Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai de remplacer un si habile homme. » On rapporte qu'un jour la Dauphine ayant aperçu Du Metz au dîner du Roi, dit tout bas au monarque : « Voilà un homme qui est bien laid. » — « Et moi, répondit le roi, je le trouve bien beau; car c'est un des hommes les plus braves du royaume. » Du Metz fut inhumé dans l'église de Gravelines, où on lui éleva un tombeau,

exécuté par Girardon ; ce monument a été gravé par Séb. Leclerc. Ch. Perrault a publié son *Eloge* dans le *Recueil des Hommes illustres qui ont paru en France dans le dix-septième siècle*, t. II, p. 41. W-s.

METZGER (Jean-Daniel), médecin, né à Strasbourg, en 1739, mourut à Kœnigsberg, en Prusse, au mois de septembre 1805. Il commença ses études au collége de sa ville natale, où il obtint le grade de docteur, en 1767. Il donna ensuite des leçons particulières sur les différentes branches de la médecine, jusqu'au moment où le comte de Bentheim-Steinfurt l'appela auprès de lui comme son médecin, en lui accordant le titre de conseiller ; il le nomma en même temps *physicien* de sa résidence (c'est le nom sous lequel on désigne en Allemagne les inspecteurs de ce qui a rapport à la police médicale et à la médecine légale). Metzger se fit remarquer par divers Mémoires qu'il réunit en deux volumes, sous le titre d'*Adversaria medica*, et contracta probablement dès-lors un goût particulier pour les sujets de police médicale : il alla, en 1777, occuper la chaire d'anatomie à Kœnisberg, et fut en outre assesseur du collége qui s'occupe de l'administration médicale du pays. Il devint en particulier physicien de la ville, et professeur d'accouchement pour tous ceux qui devaient exercer cette profession dans la Prusse orientale. Metzger était aussi médecin de plusieurs hôpitaux ; mais il se livrait plus à l'enseignement, et à la publication des ses écrits, qu'à la pratique de son art. Il a publié plus de 80 Thèses sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la chirurgie, et surtout la police médicale. Il ne resta étranger à aucune des questions qui s'agitaient alors sur ces diverses parties de la science : il prit part aux discussions sur l'irritabilité et la sensibilité des muscles de l'utérus, sur l'origine et le croisement des nerfs optiques, le magnétisme et le somnambulisme, le système de M. Gall, et la classification des races de l'homme, ainsi qu'aux recherches sur la docimasie des poumons, le danger des plaies, l'enterrement précipité, etc., etc. Il a décrit plusieurs épidémies, donné plusieurs biographies, des notices sur les manuscrits de la bibliothèque de Kœnigsberg, relatifs à la médecine. Il publia des Manuels de physiologie, de pathologie, de séméiotique, de thérapeutique, et d'histoire de la médecine ; mais ce qui le distingue surtout, c'est le Journal d'observations sur la médecine légale et la police médicale, qu'il fit paraître presque sans interruption, quoique sous divers titres, de 1778 à 1790, et un Manuel sur ces matières dont on n'a pas cessé jusqu'à ce jour de donner de nouvelles éditions. Cet homme actif et laborieux a professé avec honneur pendant vingt-huit ans. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes, comme de celle des Scrutateurs de la nature, de Berlin, et de celle d'histoire naturelle de Hesse. Ses ouvrages les plus dignes d'attention sont : I. *Disputatio inauguralis de primo pare nervorum*, Strasbourg, 1766, in-4°. II. *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-1778, 2 vol. in-8°. III. *Éléments de physiologie*, 1777 et 1783-1789, in-8°. IV. *Observations de médecine légale*, 1778 et 1781, 2 vol. in-8°. V. *Mélanges de médecine*, 1781-1784, 3 vol. : il en existe deux éditions in-8°. VI. *Esquisse d'une médecine rurale*,

1784, in-8°. VII. *Bibliothèque de médecine légale*, 1784-1786, 2 vol. in-8°. VIII. *Esquisse de séméiotique et de thérapeutique*, 1785, in-8°. IX. *Manuel de police médicale et de médecine légale*, 1787, in-8°. X. *Bibliothèque du physicien*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8°. XI. *Opuscula anatomico-physiologica*, 1790, in-8°. XII. *Anthropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8°. XIII. *Manuel de chirurgie*, 1791, in-8°. XIV. *Matériaux pour la police médicale*, 1792, in-8°. XV. *Esquisse d'une histoire littéraire pragmatique de la médecine*, 1792, in-8°.; avec un volume d'additions, in-8°. XVI. *Exercitationes academicæ argumenti aut anatomici aut physiologici*, 1792, in-8°. XVII. *Système de médecine légale*, de 1793 à 1798, 3 édit. in-4°.; avec suppl., 1803, 2 vol., 1804, etc., 1814, par Gruner. XVIII. *Matériaux pour la médecine légale*, 1795, in-8°. XIX. *De la doctrine des maladies syphilitiques*, 1800. XX. *Nouveaux mélanges de matière médicale*, un vol., 1801. XXI. *Sur les maladies des animaux domestiques*, 1802. XXII. *Aphorismes servant à une psychologie empirique*, 1805. M. Metzger a donné en outre plusieurs Mémoires dans différents ouvrages périodiques. Il a fait sa propre biographie dans le deuxième cahier de sa *Correspondance médicale*. — Son fils aîné, Charles Metzger, professeur à Konigsberg, et qui a publié plusieurs Thèses, mourut avant lui, en 1797. — Jöcher cite encore George-Balthasar Metzger, médecin, et membre de l'académie des *Curieux de la nature*, sous le nom d'*Americus*, dont un grand nombre de Thèses attestent le savoir. Il mourut en 1687. F—D—R.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, naquit à Leyde, en 1615. On ignore le nom de son maître; mais il paraît avoir pris pour modèle les ouvrages de Terburg et de Gérard Dow. Une vie sédentaire et une étude constante secondèrent les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, mais contribuèrent à affaiblir sa santé. Réduit à subir l'opération de la pierre, à l'âge de quarante-trois ans, il mourut quelque temps après, vers 1659, vivement regretté de toute la ville d'Amsterdam. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, Metzu est recommandable par un meilleur goût de dessin. Ses sujets sont choisis avec esprit; et rien dans ses figures ne dénote la gêne, ni la froideur. Malgré le soin avec lequel il rend tous les détails, sa touche conserve toute sa liberté; elle est pleine de finesse, quoique large, et sa couleur ajoute encore au mérite de ses tableaux. Ses têtes et ses mains sont dessinées avec soin; et la physionomie de ses figures ne manque point de caractère. Mais c'est surtout par l'harmonie que ses tableaux sont admirables. Il a l'art de détacher une figure sur un fond de la même couleur, sans nuire à l'effet, tant il sait dégrader ses tons, avec vérité, selon leur distance respective. Ce maître est, en ce genre, un des meilleurs modèles que puissent imiter les artistes. Quoique mort à la fleur de l'âge, son travail opiniâtre lui a permis de peindre un grand nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelques-uns sont d'un prix excessif. Le Musée du Louvre possède les suivants: I. Le *Portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps*. Cet amiral a le chapeau sur la tête, et une canne à la main. II.

HIST. DE FRANCE.

VANDER-MEULEN.

Largillierre pinx.t Landon direx.t

Un *Militaire faisant présenter des rafraîchissements à une dame.* Ce tableau est un des plus précieux de Metzu; il a été gravé plusieurs fois. III. Un *Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne.* IV. Une *Femme assise, tenant un pot de bierre et un verre.* V. Une *Cuisinière pelant des pommes.* VI. Le *Marché aux herbes d'Amsterdam.* Ce dernier est, sans contredit, un des plus beaux qu'il ait produits; toutes les qualités que l'on admire dans ses autres productions, s'y font remarquer au plus haut degré. Sa *Femme au corset rouge* fut vendue, il y a quelques années, près de huit mille francs: son *Marché aux herbes d'Amsterdam* est évalué trente-six mille francs. P—s.

MEULEN (Antoine-François Vander), peintre de batailles, né à Bruxelles, en 1634, d'une famille riche et qui aimait les arts, fut élève de Pierre Snayers: ses progrès furent rapides; et, jeune encore, il égala la réputation de son maître. Il peignait, comme lui, avec un égal succès, le paysage et les batailles: assidu à l'étude, il acquit de bonne heure cette légèreté de main et cette facilité d'exécution qui sont un des caractères les plus remarquables de son talent. Quelques-unes de ses productions ayant été portées en France, ce fut l'origine de sa fortune. Lebrun les vit, et engagea Colbert à lui commander quelques ouvrages pour sa galerie, et à faire en sorte d'attirer leur auteur en France et de l'y fixer. Vander-Meulen reçut de Colbert les offres les plus avantageuses; et ce peintre consentit à venir à Paris. A son arrivée, il eut le brevet d'une pension de 2000 livres, et fut logé aux Gobelins. Le talent qu'il avait déployé comme peintre de batailles, lui mérita la faveur de Louis XIV, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Chaque jour il recevait les ordres du roi; et il était défrayé de toutes ses dépenses. A la suite d'un monarque victorieux, l'artiste avait à peine un instant de repos; il était sans cesse occupé à dessiner, sur les lieux, les marches, les campements, les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées. C'est cette exactitude dans la représentation des objets dont chaque jour étaient frappés ses yeux, qui a donné à Vander-Meulen un rang éminent parmi les peintres de batailles. De retour à Paris, après les brillantes campagnes de Louis XIV, il resserra encore les nœuds de l'amitié qui l'unissaient à Lebrun, dont il épousa la nièce, et avec lequel il concourut à l'embellissement du château de Versailles. Mais sa nouvelle union, en contribuant à sa fortune, fut une source de chagrins domestiques qui, dit-on, abrégèrent ses jours. On peut regarder Vander-Meulen comme un des artistes qui ont mis le plus de vérité dans l'imitation de la nature; et il tient le premier rang parmi les peintres de batailles modernes. Sa couleur, sans être vigoureuse, est brillante et vraie; et il a su rendre les formes françaises avec le coloris flamand. Ses paysages sont d'un bon style; ses lointains et ses ciels sont peints avec transparence et légèreté. Il a surtout un art singulier de grouper ses figures, et il sait tirer le parti le plus heureux des costumes de son temps. Il dessine avec correction: sa touche est franche et hardie; et, par le jeu de la lumière et des ombres, il sauve tellement l'uniformité des plans de la plupart de ses tableaux, que même les moins variés

sont remarquables par la manière dont il sait en profiter. C'est surtout à l'égard des lignes droites, très-peu pittoresques, de nos batailles modernes, que l'habileté comme l'exactitude qu'il a mise dans cette partie de ses ouvrages, laisse à peine entrevoir les entraves qu'elle donnait à son génie. Outre ses tableaux de batailles, il a peint la plupart des vues des maisons royales. Ces vues, ainsi que celles des villes, offrent un paysage immense; on dirait que ce sont des provinces entières qu'il offre aux regards. La plupart de ses compositions sont enrichies d'épisodes intéressants. Ses portraits n'ont rien de servile; et tout, dans leur mouvement et leur expression, annonce leur caractère et leur emploi. Dans ses simples paysages, le site est toujours tellement vaste et profond, que, lorsqu'il ne peint pas des armées, on dirait qu'il ne peut s'empêcher de leur réserver une place. Personne n'a dessiné les chevaux mieux que lui. Lebrun, qui le savait bien, lui confia l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Meulen avait composé pour les Gobelins un grand nombre de tableaux qui ont été exécutés plusieurs fois en tapisseries: ces tentures soutiennent la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphaël, de Jules Romain et de Lebrun. Les trois réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. On voyait au château de Marli vingt-neuf tableaux de Vander-Meulen, peints sur toile: la plupart, depuis la destruction de cette résidence royale, ont été transportés au Musée du Louvre, qui en possède quinze, parmi lesquels on distingue: I. *L'Entrée de Louis XIV dans une ville conquise;* la reine, dans son carrosse, reçoit l'hommage des magistrats. II. *L'Entrée de Louis XIV à Arras;* le roi est à cheval, et la reine, dans une calèche attelée de six chevaux blancs. III. Le *Siége de Maestricht;* sur le devant, le roi, monté sur un cheval blanc, donne des ordres à ses généraux. Les autres tableaux du Musée, quoique moins considérables que les précédents, n'en sont pas moins précieux et pour l'histoire du temps et par le talent du peintre. Le même établissement possédait encore de ce maître quatre autres tableaux précieux, représentant: 1°. *Un Cavalier, le verre à la main, conversant avec une jeune dame occupée à accorder une guitarre.* 2°. *Un Chasseur le verre à la main.* 3°. *Une Marchande de volaille et de gibier.* 4°. Enfin, *un Cavalier écoutant une jeune personne qui joue d'un instrument à cordes, mais plus occupé cependant de la lettre qu'une autre dame écrit.* Ces tableaux qui provenaient du cabinet du Stathouder, ont été repris en 1815. Il existe encore dix autres de ses tableaux des Conquêtes de Louis XIV dans le château de Rambouillet; mais quelques-uns ont beaucoup souffert de l'abandon qu'ils ont éprouvé pendant un grand nombre d'années. L'œuvre de cet artiste a été gravé, et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, tels que Lepautre, Sylvestre, Huchtenburg, Bonnart, de Hooghe, Van Schuppen, etc. Les mieux rendues sont celles de Baudoins, son élève, qui l'a aidé dans ses ouvrages. Cette suite forme les tomes XVI, XVII et XVIII de la collection d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du Roi.* Son portrait, gravé par Van

Schuppen, d'après Largillière, se trouve en tête du XVIe. volume. Vander-Meulen fut reçu à l'académie en 1673, et mourut en 1690, à l'âge de 56 ans, laissant deux filles, et un fils, qui embrassa l'état ecclésiastique. P—s.

MEUNG ou MEHUN, (JEAN DE), poète français, surnommé *Clopinel*, parce qu'il était boiteux, naquit dans la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du treizième siècle, et non pas en 1279 ou 1280: sa famille, noble et ancienne, est encore existante. Une lettre d'Etienne Pasquier à Cujas prouve que Guillaume de Lorris vivait sous le règne de Philippe-Auguste, et Jean de Meung sous celui de saint Louis; d'où il suit que la publication ainsi que la continuation du *Roman de la Rose* eurent lieu trente à quarante ans plutôt qu'on ne le croit communément On ne sait presque rien sur la personne et sur la vie privée de Clopinel. On voit néanmoins, dans son *Testament*, qu'il avait de la fortune, qu'il courut de grands périls, et qu'il fut attaché à des personnages puissants a la cour. D'autres auteurs nous apprennent aussi qu'il portait le costume des personnes de qualité de ce temps-là (la fourrure de menu-vair), et qu'il possédait à Paris le jardin de la Tournelle, et une maison sur la paroisse Saint-Benoît. On peut donc douter qu'il ait été docteur en droit ou en théologie à Paris; et il y a lieu de croire qu'il ne fut jamais de l'ordre des Fr. res-prêcheurs ou Dominicains, comme l'ont avancé Fauchet et Lacroix-du-Maine. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jean de Meung étudia l'astrologie, la géométrie, l'alchimie, et les autres sciences alors cultivées, et qu'il s'éleva au-dessus de ses contemporains comme savant et comme poète. Il se fit d'abord remarquer par plusieurs ouvrages: un des premiers fut la traduction de l'*Art militaire de Végece*, que, suivant un manuscrit de la bibliothèque du Roi (n°. 27, fonds de Lancelot), il composa, l'an 1284, pour Jean Ier. de Brienne, comte d'Eu, mort en 1294. La première de ces dates prouve incontestablement que Jean de Meung est né plus anciennement que ne l'ont prétendu tous les biographes. Ce fut vers ce temps-là, qu'ayant eu connaissance du *Roman de la Rose*, composé par Guillaume de Lorris, il résolut de donner une suite à cette espèce de poème, sur la demande de Philippe-le-Bel. A cet effet, il supprima les quatre-vingt-deux derniers vers qui en formaient le dénoûment, et il le continua sur un plan beaucoup plus vaste, puisqu'il l'augmenta d'environ dix-huit mille vers. L'histoire sacrée et profane, la fable, la théologie, la politique, la morale, la physique, etc. entrent dans cette composition: on y trouve les noms de la plupart des écrivains de l'antiquité; et la matière est quelquefois égayée par des contes et des traits satiriques. C'est une espèce de cours sur l'art d'aimer, dans lequel les auteurs promènent le lecteur par les détours d'une fiction continuelle. Jean de Meung a moins de grâce que son devancier, et, plus hardi que lui, il franchit les bornes de la décence; il s'applaudit de son audace et l'érige même en principe. (*V.* Guillaume de LORRIS, XXV, 69). Quoique cet ouvrage soit écrit d'un style facile, et parfois élégant, il manque de l'intérêt qu'on remarque dans les longs romans de chevalerie. Les nombreux épisodes, les fréquentes di-

gressions, en ralentissent la marche; l'allégorie y est prodiguée jusqu'à la fatigue. Clopinel y abuse trop souvent de son imagination, et surtout de son érudition. Mais, au milieu des saillies, des détails obscènes et scientifiques, il règne une ingénuité, une naïveté, qui plaisent d'autant plus que le secret paraît en être perdu. Voilà le principal mérite de cette production si vantée, si décriée, et si souvent réimprimée. Jean de Meung mourut à Paris, non pas en 1364 comme l'ont dit presque tous les biographes, mais dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322. Il fut inhumé dans le cloître des Dominicains de la rue Saint-Jacques. On a raconté d'après Fauchet, qu'il légua à ces religieux un coffre, dont il défendit l'ouverture avant ses funérailles, ce qui leur fit croire qu'il était rempli de choses précieuses; mais ils n'y trouvèrent que des ardoises, sur lesquelles J. de Meung avait tracé des chiffres et des figures de géométrie. A cette vue, les religieux indignés déterrèrent le corps du défunt; mais le parlement les contraignit de lui donner une sépulture honorable. Cette historiette est traitée aujourd'hui avec raison de conte inventé à plaisir; et les registres du parlement, compulsés jusqu'en 1327, n'en font aucune mention. Le *Roman de la Rose* est le premier livre français qui ait eu de la vogue chez nos aïeux; et il conserve encore une grande réputation, comme l'un des monuments les plus importants et les plus anciens de notre langue et de notre poésie. Il acquit à Jean de Meung le nom de *Pere et d'inventeur de l'éloquence.* Jean Lemaire, dans ses *Illustrations des Gaules*, Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, et André Thevet, dans ses *Hommes illustres*, ont tous rendu justice au mérite de ce poète. Clément Marot l'appelait l'*Ennius français;* Pasquier, qui l'égalait au Dante, dont J. de Meung fut, dit-on, l'ami, le plaçait au-dessus des autres poètes italiens; et Lenglet-Dufresnoy le regardait comme notre Homère. Jean de Montreuil, secrétaire de Charles VI, se fâchait tout de bon contre les détracteurs du *Roman de la Rose.* Ce fut vraisemblablement lorsque Clopinel publia cet ouvrage, tel qu'il l'avait continué et arrangé, que commencèrent les critiques et les censures dont il fut l'objet. Peu de livres firent naître autant de disputes que celui-ci. Les moines et les prêtres qui s'y voyaient maltraités en plusieurs passages, n'épargnaient rien pour le décrier. Ils l'anathématisaient en chaire; et peut-être par-là inspiraient-ils à leurs auditeurs l'envie de le lire. Chacun sait que plus d'un siècle après la mort de l'auteur, le célèbre Gerson, chancelier de l'université, composa un Traité contre le *Roman de la Rose;* mais entraîné par l'influence de l'ouvrage qu'il voulait combattre, il employa les mêmes fictions, les mêmes formes poétiques. Il l'attaqua aussi dans l'un de ses sermons (*In dom. quartâ adventûs*, tom. IV, col. 931, édit. 1706), où il dit que s'il savait que l'auteur n'eût point fait pénitence, il ne prierait pas plus pour lui que pour Judas (1). Le beau sexe n'était pas moins outragé que les moines dans le *Roman de la Rose.* Tout le monde connaît les quatre vers fameux où se trouve répétée deux fois une épithète grossière, la plus injurieuse pour les

(1) *Si scirem ipsum non egisse pœnitentiam, non plus rogarem pro eo quàm pro Judâ.*

femmes ; mais l'anecdote rapportée par la plupart des biographes, d'après André Thevet, et suivant laquelle le poète discourtois aurait échappé, par sa présence d'esprit, à la fustigation que plusieurs dames voulaient lui infliger pour se venger de lui, n'est point arrivée à Jean de Meung. La Monnoye l'attribue à Guilhem de Bergedam, gentilhomme et poète provençal, antérieur à l'auteur du *Roman de la Rose*. Quoique celui-ci, en deux endroits de son roman, ait fait aux femmes réparation de tout ce qu'il a dit contre elles ; et que, dans un autre passage, il ait déclaré que ses satires ne sont qu'une imitation des anciens ; cela n'empêcha pas que, cent ans après, Christine de Pisan ne prît la défense de son sexe, dans ses *Épîtres sur le Roman de la Rose ;* et que, plus tard, Martin Lefranc, dans son *Champion des Dames*, dédié à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, ne rompît une lance pour elles contre Jean de Meung, qu'il appelle *vilain* (*V.* Martin Le Franc, XV, 426). Au surplus, les partisans du *Roman de la Rose*, lui ont fait plus de tort que ses détracteurs. Il a été successivement dépouillé de son premier langage, et altéré dans les faits, en passant sous la plume des copistes qui ont eu la manie d'en rajeunir les expressions pour le rendre intelligible. La bibliothèque du Roi possède un grand nombre de manuscrits de ce poème. Les plus curieux sont les nos. 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le no. 196, fonds de Notre-Dame, écrit en l'an 1330, le seul qui porte une date. Parmi les imprimés, on recherche les éditions in-4o., sans date. Celle que Clément Marot publia en 1527, in-fol., par l'ordre, dit-on, de François Ier., réimprimée par Galiot-Dupré, Paris, 1529, in-8o., et depuis en 1537, ne ressemble à l'ancienne que par le fonds et la conduite du sujet, et nullement par le style. C'est cependant sur cette édition de Marot, qu'ont été calquées à-peu-près toutes celles qu'on a données depuis. On a long-temps estimé celle de Lenglet-Dufresnoy, Paris, 1735, in-12, 3 vol., auxquels il faut joindre un supplément, par Lantin de Damerey, Dijon, 1737, in-12 ; elle est néanmoins très-fautive, et faite sans soin comme sans goût : l'éditeur ne comprenant pas toujours le texte, est quelquefois tombé dans les plus étranges contre-sens, lorsqu'il a voulu donner des explications. Le *Roman de la Rose* a été réimprimé chez Didot jeune, Paris, an VII (1798), 5 vol. in-8o., avec luxe, mais avec les mêmes fautes, et sans aucune correction. La meilleure édition, sans contredit, de ce poème, est celle qui a été imprimée en 1814, chez Didot l'aîné, et que M. Méon a collationnée sur quarante-six manuscrits, les plus anciens des bibliothèques de la capitale ; elle forme 4 vol. in-8o. M. Méon y a inséré un avertissement qui renferme une Notice sur Jean de Meung, la préface de l'édition donnée par Clément Marot, celle de l'édition de Lenglet Dufresnoy, la vie de Jean de Meung, par André Thevet, la dissertation sur le *Roman de la Rose*, avec l'analyse de cet ouvrage et les remarques de Lantin de Damerey ; et il y a joint un glossaire et diverses pièces de vers, dont quelques-unes sont de Jean de Meung, et les autres de quelques poètes contemporains. M. Raynouard en a rendu un compte avantageux dans le Journal des savants,

d'octobre 1816. M. Méon, en faisant réimprimer ce mémoire, y a joint les vers qui terminent le premier *Roman de la Rose*, par Guillaume de Lorris, et que Jean de Meung avait supprimés. A la prière de Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, ce roman fut mis en prose par Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480. Cette espèce de version, ou plutôt de paraphrase inexacte, contient cent sept chapitres, avec le sens moral, et plusieurs allégories de l'invention du traducteur, dont le défaut, suivant Lantin de Damerey, est de les avoir appliquées à des événements postérieurs à Guillaume de Lorris et à Clopinel, et que ces poètes n'avaient certainement pas prévus. Elle fut publiée d'abord à Paris, chez Verard, in-fol., sans date; Lyon, 1503, in-fol.; enfin à Paris, 1521, in-4°., sous ce titre rimé: *C'est le romant de la Rose, moralisé cler et net, translaté de rime en prose, par vostre humble Molinet.* Nous avons encore de Jehan de Meung: I. *Son trésor*, ou les *Sept articles de foi*, dont il y a plusieurs manuscrits (fonds de Notre-Dame): ils ont été imprimés avec les *Proverbes dorez*, et les *Remonstrances au roi*, par le même auteur, Paris, 1503, in-8°. Le premier opuscule est inséré dans le tome IV de l'édition de 1814. II. *L'Art de chevalerie*, selon Végèce, Paris, Verard, 1488, in-fol. III. Les *Loys des trespassez avecques le pelerinaige de maistre Jehan de Meung*, Paris, 1481-1484, in-8°. IV. Les *Remonstrances de Nature à l'alchymiste*. V. Le *Testament* de Jehan de Meung, dont il y a aussi plusieurs manuscrits; c'est une satire contre tous les ordres du royaume. VI. Son *Codicile*, qui roule presque tout entier sur les mystères de la religion. Ces trois pièces sont imprimées dans le 3e. vol. de l'édition de 1735, et dans le tome IV de celle de 1814. VII. Le *Miroir d'alchymie* de Jehan de Meung, Paris, 1612, in-8°. VIII. La *Vie* et les *Epîtres de Pierre Abaylard et d'Héloïse sa femme*, dont la biblioth. du Roi possède un manuscrit, sous le n°. 7273-2. IX. Enfin la *Consolation de Boëce*, traduite en vers et en prose à la demande de Philippe-le-*Quart*, dit le Bel; dans l'épître dédicatoire le poète nous fait connaître plusieurs traductions qui ne nous sont pas parvenues, ou qui ont échappé aux recherches des bibliographes, telles que les *Merveilles de Hyrlande*, et le livre *Aëred de spirituelle amitié*. On lui a aussi attribué, *Le Plaisant Jeu du Dodechedron de fortune*, Paris, 1560, in-4°.; revu par Fr. Gruget, ibid., 1577, in-8°.: mais, outre que ce livre qui traite de la bonne aventure paraît peu digne de l'auteur du *Roman de la Rose*, on peut douter qu'il l'ait composé, et surtout qu'il l'ait dédié à Charles V, dit le Sage; car il aurait eu alors près de cent vingt ans. Cependant si l'on veut que ce soit le dernier fruit de la vieillesse de Jean de Meung, il faut supposer avec M. Méon, qu'il le dédia à Charles-*le-Quart*, qui monta sur le trône en 1322, et que l'éditeur par méprise aura lu, Charles-*le-Quint*.

A—r.

MEURIER (Hubert), en latin *Morus*, doyen et théologal de l'église de Reims, né dans le diocèse d'Amiens, fut un fameux ligueur, qu'on soupçonna d'avoir eu l'ambition de vouloir s'élever jusqu'au siége archiépiscopal de Reims. Lorsque les troubles de la ligue furent calmés,

il ne se crut pas en sûreté dans cette ville; et il se retira, en juin 1595, à Saint-Diez en Lorraine, où il mourut, le 10 mai 1602 : on y voyait encore son épitaphe avant la révolution. C'était un homme fort instruit dans les matières ecclésiastiques, et dont nous avons : I. *Chrétienne et catholique exposition des saints et sacrés mystères de la messe*, Reims, 1584, 1586 et 1598, 3 vol. in-8°. II. *Traité de l'institution et vrai usage des processions*, Reims, 1584, in-8°. On y trouve la relation de ce qui s'est passé à Reims, à l'occasion des processions blanches, depuis le 22 juillet jusqu'au 25 octobre 1583. III. Une traduction française du *Concile* provincial *tenu à Reims* par Louis de Guise, Reims, 1586, in-8°. IV. Petit *Traité* de l'antiquité, vrai usage et vertu, tant *des Indulgences* ecclésiastiques que des *Agnus Dei*, Reims, 1587, in-8°. V. *Lamentation*, ou Petit sermon prêché aux funérailles de Louis de Guise, arch. de Reims, massacré aux états de Blois, 1589, in-8°.; pièce pleine de véhémence, et très-rare. VI. *De sacris unctionibus libri III*, Paris, 1593, in-8°.; ouvrage rare : il renferme des choses curieuses sur les sacres. Meurier le composa dans les principes de la ligue, avant l'abjuration de Henri IV, et à la sollicitation du cardinal de Pellevé, alors archev. de Reims. Meurier a fait encore des vers en l'honneur de la Vierge dont l'image est à Chartres; d'autres, sur le duc de Guise, qu'il appelle le défenseur de la foi et de la patrie, et deux Discours l'un sur la question s'il faut recevoir les Jésuites en France, et l'autre, si l'on ne doit pas souffrir qu'ils s'y établissent. On trouve sur cet auteur une notice très-détaillée à la Bibliothèque royale, carton XI, sur la Champagne, parmi les manuscrits de Saint-Germain-des-Près. C. T—Y.

MEURISSE (Martin), né à Roye en Picardie, entra dans l'ordre des Cordeliers, fut ensuite évêque (*in partibus*) de Madaure, suffragant et administrateur-général du diocèse de Metz. Il fonda les bénédictins de Montigny, près de Metz, et mourut en 1644. On a de lui : I. *Apologie de l'adoration et élévation de l'hostie*, Paris, 1620, in-8°. II. *Rerum metaphysicarum libri tres*, Paris, 1623, in-4°. III. *Tractatus de sanctâ Trinitate*, ibid., 1631, in-8°. IV. *Statuta synodi diœcesanæ Metensis*, Metz, 1638, in-8°. V. *Histoire des évêques de Metz*, ibid., 1634, in-fol. VI. *Cardinalium virtutum chorus*, Paris, 1635, in-4°. VII. *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz*, 1642, in-4°., ibid., 1670, in-4°.; ouvrage estimé, contenant plusieurs pièces originales (*V.* P. Ferri.)—Meurisse (Henri-Emanuel), chirurgien, de Paris, probablement de la même famille que le précédent, né à Saint-Quentin, et mort le 27 mai 1694, eut beaucoup de part à la construction du nouvel amphithéâtre de Saint-Côme. Il dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, de Devaux, et composa un *Traité de la saignée*, in-12 : cet ouvrage estimé fut publié, en 1689, par le même Devaux. C. T—Y.

MEURSIUS (Jean Ier.), l'un des plus laborieux antiquaires, né, en 1579, à Losdun près de la Haye, tient une place distinguée parmi les érudits précoces. Il paraît que le nom de sa famille était *De Meurs*, qu'il latinisa suivant l'usage des éru-

dits de son temps : son père, chanoine régulier de la maison des Douze-Apôtres d'Utrecht, ayant embrassé la réforme de Calvin, se réfugia, en 1596, à la Haye, et obtint quelque temps après le pastorat de Losdun ; il enseigna les principes de la langue latine à son fils, et l'envoya ensuite étudier à Leyde, où le jeune élève fit de si grands progrès, qu'à douze ans il composait des harangues en latin, et à treize des vers grecs. Son goût le portait à la philologie : il s'appliqua d'abord à éclaircir Lycophron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus ; et son travail étonna les savants les plus consommés. (*V.* Lycophron). Dès qu'il eut achevé ses cours, le grand pensionnaire, Barneveld, lui confia l'éducation de ses fils, et Meursius fut chargé de les accompagner dans les différentes cours de l'Europe. Il mit à profit ses voyages pour acquérir de nouvelles connaissances, et, en passant à Orléans, il se fit recevoir docteur en droit. Il fut nommé, en 1610, professeur d'histoire à l'académie de Leyde ; et l'année suivante il fut pourvu de la chaire de langue grecque, qu'il remplit avec une rare distinction. Les états-généraux de Hollande lui décernèrent le titre de leur historiographe, et le comblèrent de marques d'estime ; mais après le supplice de l'infortuné Barneveld, la persécution ne tarda pas à s'étendre à tous ceux qui lui avaient été attachés ; et Meursius, le plus doux des hommes, et le plus étranger par ses habitudes à toutes les querelles qui agitaient son malheureux pays, ne fut point à l'abri des vexations. Comme sa vie simple et retirée ne laissait à ses ennemis aucun moyen de l'accuser, ils cherchèrent à le forcer de se démettre de ses emplois, en l'accablant d'insultes qui se renouvelaient chaque jour, et jusque dans l'enceinte de la salle où il donnait ses leçons. Le besoin qu'il avait de sa place pour faire vivre sa famille, l'obligea de dévorer tous ces affronts en silence ; mais le roi de Danemark lui ayant offert, en 1625, la chaire d'histoire de l'académie de Sora, il se hâta de l'accepter, et justifia pleinement la haute idée que les étrangers avaient conçue de ses talents. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses travaux littéraires, et mourut de la pierre, le 20 septembre 1639, à l'âge de soixante ans : il fut inhumé dans la principale église de Sora, sous une tombe décorée d'une épitaphe rapportée par Foppens dans la *Bibl. Belgica*, et par Niceron. Meursius a rendu un service inappréciable aux lettres par les nombreuses éditions qu'il a publiées d'auteurs grecs, avec des corrections, des remarques critiques, et des versions latines. Les principales sont celles qu'il a données des *Poèmes* de Lycophron ; de la *Tactique* de l'empereur Léon ; des *Opuscules* d'Hésychius ; des *Éléments de musique* d'Aristoxènes ; des *Lettres* de Philostrate ; de l'*Histoire Lausiaque* de Pallade ; des *Annales* de Manassès ; de l'*Histoire* de Théod. Métochite ; de la *Tactique* de Constantin Porphyrogenète ; des *Histoires merveilleuses* de Phlegon Trallien, Antigone Carystius et Apollonius Dyscole ; de *Porphyre*, de *Procope Gaza*, etc. Les *Œuvres* de Meursius ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. Cette collection est rare et recherchée : on trouvera dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XII et XX, la liste de

toutes les productions de cet infatigable écrivain, au nombre de soixante-sept; mais on doit se borner à indiquer ici les plus dignes de l'attention des curieux. I. *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4°. Ce n'est point, comme on pourrait le croire, un dictionnaire de la langue romaïque ou grec moderne, mais un glossaire des termes barbares, ou corrompus, que l'on trouve dans les écrivains grecs du Bas-Empire jusqu'à la prise de Constantinople; il est dans son genre, quoique d'une manière bien moins complète, ce que le glossaire de Du Cange est pour les écrivains de la basse latinité: il faut y joindre maintenant les corrections (*Emendationes et animadversiones*) de Metrophane Critopule, patriarche d'Alexandrie, publiées par J. Georg. Franz Stendal, 1787, in-8°.; et ce travail ne dispense pas de recourir au *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, du même Du Cange, publié en 1688, 2 vol. in-fol. II. *De Funere liber singularis, in quo græci et romani ritus explicantur.* — *De puerperio syntagma*, la Haye, 1604, in-8°. — *Roma luxurians sive de luxu Romanorum*, Leyde, 1631, in-4°., bonne édit. — *De populis Atticæ liber*, ib., 1616, in-4°. — *Atticarum lectionum libri v i*, ibid., 1617, in-4°. — *Orchestra sive de saltationibus veterum*, ibid., 1618. — *Græcia feriata sive de festis Græcorum*, ibid., 1619. — *Panathenea sive de Minervæ festo genuino*, ibid., 1619. — *Eleusinia sive de Cereris Eleusinæ sacro et festo*, ibid., 1619. — *De tragœdiis græcis*, ibid., 1619, in-4°. — *Archontes Athenienses*, ibid., 1622. — *Fortuna Attica seu de Athenarum origine*, ibid., 1622. — *Cecropia seu de Athenarum arce*, etc., 1622. — *Græcia ludibunda sive de Ludis Græcorum*, ibid., 1622 ou 1625, in-8°., l'une des dissertations de Meursius les plus rares et les plus recherchées. — *Pisistratus sive de ejus, liberorumque vita et tyrannide*, ibid., 1623. — *Areopagus sive de senatu areopagitico*, ib., 1624. — *Athenæ atticæ sive de præcipuis Atheniensium antiquitatibus*, ibid., 1624. — *Denarius Pythagoricus*, etc., ib., 1631, in-4°. — *Solon sive de ejus vitâ*, etc., Copenhague, 1632, in-4°. — *Regnum Atticum*, Amsterdam, 1633. — *Theophrastus sive de illius libris qui injuriâ temporis interciderunt*, Leyde, 1640, in-12. — *Miscellanea Laconica*, Amsterdam, 1661, in-4°.; c'est le célèbre Puffendorf qui en fut l'éditeur. — *Ceramicus geminus sive de Ceramici Atheniensis utriusque antiquitatibus*, Utrecht, 1662, in-4°. Cette dissertation fut publiée par Grævius, ainsi que les suivantes: *Creta, Cyprus, Rhodus, sive de insularum rebus et antiquitatibus*, Amsterdam, 1675, in 4°. — *Theseus, sive de ejus vitâ*, Utrecht, 1684. — *Themis attica, sive de legibus atticis*, ibid., 1685. — *De regno Laconico*, ibid., 1687. Toutes ces dissertations ont été insérées dans les *Thesaur. antiquitat. græcar. et romanar.*, dont elles font l'ornement. III. *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academiâ*, etc., Leyde, 1625, in-4°. Cette édition est la plus complète. IV. *Rerum Belgicarum liber primus, de induciis belli Belgici*, ibid., 1612, in 4°.; très-rare. Cet ouvrage, dans lequel Meursius rapporte avec fidélité l'histoire des troubles des Pays-Bas, déplut à ceux de ses compatriotes qui y avaient joué un rôle:

il offrit de supprimer, dans une nouvelle édition, tous les passages qui avaient choqué les magistrats; mais on ne lui pardonna point d'avoir osé soulever le voile qui couvrait tant de fautes et de désordres. A cet ouvrage on doit réunir les suivants : *Ferdinandus, sive libri IV de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce Albano, in Belgio gestis; additur quintus seorsim anteà excusus, in quo inducierum historia et ejusdem belli finis explicatur*, ibid., 1614, in-4°. Le cinquième livre est la réimpression qu'il avait promise de l'ouvrage précédent, et dont il avait retranché un grand nombre de passages, les plus curieux et les plus intéressants. — *Guillelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tàm ab eo quàm ejus tempore gestis libri* X, ibid., 1620, in-4°. V. *Historia Danica, usque ad ann.* 1523, Copenhague, 1630, in-4°. L'auteur, pour le règne de Christian II, a beaucoup profité du travail de Craig (*Cragius*), dont on lui avait confié le manuscrit, afin qu'il le publiât, et qui ne parut qu'en 1737. Gram, qui en fut l'éditeur, l'en accuse hautement. Lyschander, ajoute-t-il, coupable d'un plagiat pareil, se rendit moins excusable, n'ayant pas pris la peine de changer les termes et les tournures de Craig; au lieu que Meursius, en lui empruntant le matériel des faits, sans le citer, les a du moins revêtus de son style particulier (*V.* le *Journal des savants*, de 1748, pag. 263). Les ouvrages historiques de Meursius ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. On a de cet illustre antiquaire un *Recueil de vers latins*, qu'il a publié (Leyde, 1602, in-12), sans doute, dit le P. Oudin, dans le dessein d'apprendre à la postérité qu'il était mauvais poète : ce recueil le témoigne assez (*V.* les *Mélang. historiq.* de Michault). D. Guill. Moller a publié la *Vie de Meursius*, Altdorf, 1693, in-4°.; Nuremberg, 1732, in-4°.; et Adolph. Vorstius, une *Lettre* sur sa mort, insérée dans le t. X du *Thesaur. antiq. græcar.*, et à la tête du Théophraste de Meursius, Leyde, 1640, in-12. *V.* aussi J. Valérian Schramm, *Dissert. de vitâ et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipzig, 1715, in-4°. W—s.

MEURSIUS (Jean II), savant littérateur, fils du précédent, a mérité une place dans la liste des érudits précoces (*V. Biblioth. Klefekeri*, p. 230). Il naquit à Leyde, en 1613, et suivit en Danemark son père nommé professeur à l'université de Sora; il fut enlevé aux lettres, vers 1653, à l'âge de quarante ans. On a de lui. I. *Majestas veneta*, Leyde, 1640, in-12. II. *De tibiis veterum*, Sora, 1641, in-8°. Cette dissertation, assez curieuse, mais que Larcher trouve encore incomplète, a été insérée par Gronovius, dans le tome VIII du *Thesaur. antiquitat. græcarum*. III. *Observationes politico-miscellaneæ*, Copenhague, 1641, in-8°. IV. *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzevirs, 1642, in-12; réimprimé à la suite du poème des *Jardins* de Rapin, Leyde, 1668, in-12, et Utrecht, 1672, in-8°. V. *De Coronis liber singularis*, Sora, 1653, in-4°.; réimprimé à Copenhague, avec le traité de Riccius, *De coronatione regiâ*, etc. VI. *Dissertatio apologetica adversùs Sam. Maresium, pro dissertatione Marci Zuerii Boxhornii de trapezitis*. On ne cite cet ouvrage que d'après Foppens (*Bibl. Belgica*), qui n'indique ni le lieu, ni la date de l'impression, ni le format. C'est à tort que l'on a cherché à

faire regarder Meursius comme l'auteur des Dialogues infames, *De Arcanis amoris et Veneris*; on sait depuis long-temps que cet ouvrage licencieux est de Chorier, avocat de Grenoble (*V.* Chorier, VIII, 448).

W—s.

MEUSCHEN (Jean-Gérard), savant théologien et philologue, né à Osnabruck, le 4 mai 1680, acheva ses études à l'université de Iéna, et fut nommé professeur de philosophie à l'académie de Kiel. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut rappelé en 1707, dans sa ville natale, pour y remplir les fonctions du pastorat; et l'année suivante il reçut une vocation pour la Haye. Nommé, en 1716, premier prédicateur du comte de Hanau, il remplit, pendant huit ans, cette place avec beaucoup de distinction. Il fut enfin nommé en 1723, surintendant général des églises de la principauté de Cobourg, et professeur de théologie à l'académie de cette ville, où il mourut, le 15 décembre 1743, regretté de ses confrères et de ses élèves. Meuschen était membre de la société royale de Berlin. Outre plusieurs volumes de *Sermons*, et quelques ouvrages ascétiques, d'autres polémiques, la plupart écrits en allemand, dont on trouvera les titres dans Rotermund, on a de ce savant professeur: I. *Hugonis Grotii vita*, dans le tom. VII des *Observ. select.*, Halle, 1703, in-8°. II. *Dissert. de antiquo et moderno ritu salutandi sternutantes*. Kiel, 1704, in-4°. III. *Curieuse Schaubuhn*, etc, c'est-à-dire, Théâtre curieux des Dames illustres qui se sont livrées à la culture des sciences, Francfort, 1706, in-8°. IV. *Nugæ venales rullenses*, Leipzig, 1707, in-12. Ce pamphlet, publié sous le nom de *Parthasius Alethes*, est une satire indécente contre le mystère de la transsubstantiation: à la sollicitation des Jésuites, ce libelle fut brûlé par la main du bourreau. V. *Bibliotheca medici sacri seu recensio scriptorum qui Scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrarunt*, la Haye, 1712, in-8°. VI. *Bibliotheca selectissima, prævia dissert. de impostoris auctionum librariarum*, ibid., 1715, in-8°. VII. *Ceremoniale electionis et coronationis pontificis romani; et ceremoniale episcoporum, collecta, edita et præfatione illustrata*, ibid., 1732, in-4°. Il y a réuni des pièces importantes et qu'il était fort difficile de se procurer en Allemagne. VIII. *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis litterato orbi restitutæ*, Cobourg, 1735-41, quatre parties en un vol. in-4°.; compilation intéressante et peu commune. IX. *Novum Testamentum ex Talmude et antiquitatibus Hebræorum illustratum*, Leipzig, 1736, in-4°. L'éditeur a fait usage des notes de Balth. Scheid, Jean-André Danz, et Jacq. Rhenferd; et y a joint deux dissertations, l'une sur le président du grand sanhédrin, et la seconde, sur les chefs des écoles chez les Juifs. On doit encore à Meuschen, une bonne édition des Dissertations de Thom. Bartholin, *De libris legendis* (*V.* Thom. Bartholin, III, 453), Francfort, 1711, petit in-8°., avec une préface dans laquelle il s'élève contre le luxe des reliures; et une édition de la *Chronique* d'Hermann Gigas, connue sous le titre de *Flores temporum*, et continuée jusqu'à l'an 1513, par Michel Eysenhart, prêtre de Rothenbourg (1). Il promettait

(1) C'est par erreur typographique, qu'on a dit à l'article Gigas (XVII, 340), que Michel Eysenhart était de Weissenbourg.

une *Bibliothèque* des antiquités judaïques ; mais elle n'a point paru. (Voy. *Programma in exequiis Jo.-Gerh. Meuschenii*, par J.-Ulr. Tresenreuter, Cobourg, 1743, et dans ses *Opuscula*, Nuremberg, 1745, in-4°.) — Son fils, Frédéric-Christian MEUSCHEN, conseiller et secrétaire de légation du prince de Cobourg, à la Haye, né à Hanau, en 1719, avait formé un riche cabinet d'histoire naturelle, qui passait pour un des plus complets de son temps dans la partie des coquillages. Il rédigea le catalogue raisonné des principales collections de ce genre qui furent vendues en Hollande à cette époque (celles de Chais, Mieden, Oudan, Leers, Nyurelt, etc.), et il en publia le recueil en cinq volumes in-8°., Amsterdam, 1773, sous le titre de *Miscellanea conchyliologica* : il donna aussi divers articles de littérature dans des journaux allemands. W—s.

MEUSEL (JEAN GEORGE), l'un des plus laborieux bibliographes allemands, de la fin du dix-huitième siècle, naquit, en 1743, à Eyrichshof, près de Baunach, en Franconie. Après avoir fait ses premières études à Cobourg, il se rendit, en 1764, à l'université de Göttingue, y devint membre du séminaire philologique, dirigé par le célèbre Heyne, sous la présidence duquel il publia, en 1766, sa première dissertation : *De Theocriti et Virgilii poësi bucolicâ*. Il s'était en même-temps appliqué, sous le professeur Achenwall, à l'étude des sciences historiques. Hamberger et Dlez étaient alors sous-bibliothécaires à l'université de Göttingue : Meusel les avait beaucoup aidés dans leurs travaux ; et ce fut là qu'il prit un goût décidé pour une science à laquelle il a rendu de si grands services. Le professeur C. A. Klotz, qui avait été témoin de l'ardeur infatigable du jeune Meusel, ayant été nommé, en 1765, professeur à l'université de Halle, désira l'avoir auprès de lui, en lui faisant espérer une des premières chaires vacantes : Meusel alla le rejoindre en 1766. Deux ans après, l'électeur de Mayence (Émeric-Joseph), voulant rétablir dans son ancienne splendeur son université d'Erfurt, résolut d'y réunir des professeurs d'un mérite distingué, et capables d'en relever l'éclat. Meusel y obtint une chaire d'histoire, et fut décoré, la même année, du titre de conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg : le même titre honorifique lui fut décerné, en 1779, à la cour électorale de Brandebourg, et, en 1792, à celle du roi de Prusse. Après avoir rempli pendant dix ans les fonctions de professeur d'histoire à Erfurt, il fut appelé, en 1779, pour occuper la même chaire à l'université d'Erlang, dont son enseignement contribua beaucoup à augmenter la réputation. Il y est mort le 19 septembre 1820. Avant de donner la liste de ses nombreux ouvrages, nous indiquerons les services qu'il a rendus aux lettres comme éditeur ou traducteur. Il a publié l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* (*V.* TASSIN), traduite en allemand (par Rudolph), Ulm, 1773-74, 2 vol. in-8°. ; — le *Dictionnaire des racines de la langue allemande* (*V.* FULDA, XVI, 162) ; — le *Thesaurus Bio et Bibliographicus* de Waldau, Chemnitz, 1792, in-8°. ; — le *Manuel d'une Statistique générale des Etats prussiens*, par Ortloff, Erlang, 1798 (1797), in-8°., etc. Il a traduit du grec la *Bibliothèque* d'Apollodore, Halle, 1768, in-8°., et divers morceaux insérés

dans la *Bibliothèque historique universelle* de Gatterer, tom. 1.; et il a traduit du français, les *Dissertations* de Caylus, relatives à l'art et à l'antiquité, tirées du recueil de l'académie des inscriptions, Altenbourg, 1768-69, 2 vol. in-4°.: (le premier volume en contient quinze; l'autre, qui n'est pas entièrement de Meusel, en renferme vingt-et-une); — la *Description des tableaux du roi*, par Lépicié, Halle, 1769, in-8°.; — les *Vies des illustres Italiens*, Leipzig, 1769-70, in-8°.; — l'*Eloge du comte de Saxe*, par Thomas, Erfurt, 1771, in-8°., et d'autres éloges ou notices biographiques. Les ouvrages composés par Meusel, outre sa thèse inaugurale citée plus haut, sont les suivants: I. *De interpretatione veterum poëtarum*, Halle, 1766, in-4°. II. *De Lucani Pharsaliâ*, 1767-68, in-4°. III. *De præcipuis commerciorum in Germaniâ epochis*, Erlang, 1780. in-4°. IV. *Bibliotheca historica*, Leipzig, 1782-1804, 11 tom. en 22 vol. in-8°. (*V.* Buder). C'est une notice raisonnée de tous les historiens anciens et modernes, avec un examen critique de leurs ouvrages et de leurs différentes éditions, classés méthodiquement: la table alphabétique, qui forme le 22e. volume, facilite les recherches. Il est fâcheux que la guerre qui désolait l'Allemagne, pendant l'impression de ce livre, ait empêché de le terminer: on n'y trouve rien sur les historiens de l'Italie moderne, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre, et des autres états du nord de l'Europe. Cette lacune fait que l'on recherche encore le *Catalogue des historiens* qui termine la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet, en 15 vol. in-12., quoiqu'il soit, à tous autres égards, bien inférieur au livre de Meusel, que rien ne peut remplacer. Les ouvrages suivants sont en allemand: V. *Reflexions* (Betrachtungen) *sur les nouveaux ouvrages historiques*, 1769-1778, 9 vol. in-8°., divisés chacun en trois cahiers. Les cinq premières années de cette espèce de journal parurent à Altenbourg, et les quatre dernières à Halle. VI. *Histoire de France*, Halle, 1771-76, 4 vol. in-4°., formant les tomes trente-cinq et trente-neuf de la grande histoire universelle; l'auteur en donna depuis un *Abrégé* en 5 vol. in-8°., ibid., 1775-79. VII. L'Allemagne littéraire (*Gelehrte Teutschland*): c'est un dictionnaire bibliographique de tous les auteurs vivants nés en Allemagne, ou qui habitent ce pays, avec la liste exacte de tous leurs ouvrages en quelque langue qu'ils aient écrit. Meusel commença, en 1774, par donner un supplément à l'ouvrage qu'avait publié Hamberger sous le même titre (*Voy.* Hamberger), et à l'imitation de la *France littéraire* (*V.* Hébrail), mais sur une bien plus grande échelle. Les titres des livres s'y trouvent dans leur entier, tant de ceux qui ont paru séparément que de ceux qui sont insérés dans quelques-uns de ces recueils périodiques si multipliés en Allemagne; et chaque article commence par une courte notice sur l'auteur qu'il concerne: la troisième édition, Lemgo, 1776, avec un supplément imprimé en 1778, peut encore passer pour être l'ouvrage de Hamberger; mais la cinquième, Lemgo, 1796 et suiv., 16 vol. in-8°., appartient entièrement à Meusel. L'ordre alphabétique est complet dans les huit premiers volumes: les tomes 9 et 10 (1803) forment un premier supplément; le tome 11 (1805), un autre; le tome 12 (1806) contient

les préfaces des diverses éditions, et plusieurs tables (1) pour faciliter les recherches particulières. Les quatre derniers volumes (1808-12) comprennent les écrivains allemands du dix-neuvième siècle. VIII. *Introduction à la connaissance de l'histoire des Etats de l'Europe*, d'après le plan de Gebauer, Leipzig, 1775, in-8°.; quatrième édit., ibid., 1800, in-8°. IX. *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, avec l'indication des bibliothèques, des galeries, des musées, et des cabinets de médailles, de curiosités, d'histoire naturelle, etc. les plus remarquables de l'Allemagne et de la Suisse, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8°.; deuxième édit., ibid., 1808-09, avec un troisième volume, publié en 1814, servant de supplément aux deux éditions. X. *Mélanges concernant les arts*, Erfurt, 1779-87, trente cahiers formant 5 vol. in-8°., recueil périodique, continué sous le titre de *Museum pour les artistes et les amateurs*, Manheim, 1787-92, 18 cahiers, ou 3 vol. in-8°.; — sous celui de *Nouveau Museum*, etc. (1793-94), 4 cahiers; — sous celui de *Nouveaux mélanges*, etc. Leipzig, 1795-1803, 14 cahiers; — enfin sous celui d'*Archives pour les artistes et les amateurs*, Dresde, 1803-08, 8 cahiers, en 2 vol. in-8°., fig.: ce recueil offre une grande variété; on y trouve des notices biographiques, nécrologiques, archéologiques, des dissertations, des analyses d'ouvrages modernes, fournies par divers auteurs, etc. XI. *Mémoires* (Beyträge zur Erweiterung) *pour la science de l'histoire*, Augsbourg, 1780-82, 2 vol in-8°. XII. *Sur l'empereur Joseph* II., Leipzig, 1790, in-8°. XIII *Littérature de la Statistique*. Leipzig, 1790, in-8°., avec deux suppléments, publiés en 1793 et 1797. Cette bibliographie est rangée par ordre de matières avec beaucoup de méthode, et suivie d'une table alphabétique des noms d'auteurs ou des titres des livres anonymes: on n'y trouve d'ailleurs aucun jugement sur les ouvrages. Une 2e. édition, totalement refondue, parut en 1806-07, 2 vol. in-8°.; et l'on en cite une autre de 1817. XIV. *Traité* (Lehrbuch) *de Statistique*, ibid., 1792, in-8°; 3e. édit., très-augmentée, 1804, in-8°. XV. *Direction* (Leitfaden) *pour l'histoire de la littérature*, ibid. 1799-1800, 3 part. in-8°., formant un volume de XVI et 1356 pag.; la 3e. partie comprend la 6e. période (de 1500 à 1800), et chaque période est divisée par ordre de matières ou de sciences. L'indication des livres ou mémoires particuliers qui ont traité en détail chaque point d'histoire littéraire, forme près de la moitié de ce travail, que l'on peut regarder comme un riche et immense répertoire, dans lequel néanmoins les recherches seraient plus faciles si la grosseur du volume eût permis d'y ajouter une table alphabétique. Nous n'avons rien en français qui puisse remplacer cet important ouvrage. L'introduction qui le précède (pag. 1-196), présente une Bibliothèque bibliographique qui n'a point été effacée par le *Répertoire universel*, publié, en 1812, par M. Peignot: celui de Meusel, bien plus riche en livres latins et allemands, offre l'a-

(1) Le nombre total des auteurs vivants compris dans ce dictionnaire ou morts seulement depuis l'impression du 1er. volume est de 1063. La 4e. édition n'en contenait que 736; dont 1052 ont un nom qui commence par un S. Les autres lettres initiales les plus communes sont, H, B, K, W et M. Le Q ne fournit que 4 noms, et l'Y un seul sur 866; et sur ce même nombre il y a 427 écrivains, dont on a les portraits gravés, les bustes, ou au moins les silhouettes.

vantage incontestable d'une classification rigoureusement méthodique. XVI. *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, Leipzig, 1802, et années suivantes, 15 vol. in-8°.; recueil estimé pour son exactitude, et qui n'a été terminé que peu de temps avant la mort de l'auteur : les notices sur chaque écrivain, quoique très-concises, sont un peu plus développées que celles de l'*Allemagne littéraire;* les titres des ouvrages sont indiqués avec encore plus de soin, et l'on y cite toujours les discours, éloges ou oraisons funèbres, biographies spéciales, et même les articles de journaux relatifs à chaque auteur : aussi ce livre a-t-il été fort utile à la *Biographie universelle*, pour les articles des littérateurs allemands de cette époque. — Indépendamment des nombreux ouvrages que nous venons de détailler, Meusel a en plus ou moins de part à un grand nombre de journaux ou de recueils périodiques; outre la *Gazette littéraire d'Erlang*, (*V.* Gross, XVIII, 537), dont il fut l'éditeur et le directeur (de 1799 à 1801), nous indiquerons les *Vies des personnages les plus remarquables de ce siècle et du précédent*, Breslau, 1775 (1774), in-8°.; — l'*Historien* (Geschichtforscher), Halle, 1775-79, 7 vol. in-8°., renfermant chacun une dixaine de dissertations sur quelque point d'archéologie, ou le plus souvent de l'histoire du moyen âge, des pièces inédites ou peu connues, des notices biographiques, etc. — *Littérature moderne* (Neueste litteratur) *de l'histoire*; Erfurt, 1778-80, 6 part. in-8°.; — *Recherches historiques*, Nuremberg, 1779-80, 3 part. in-8°.; — *Littérature historique*, 1781-85, in-8°.: il en paraissait un cahier chaque mois; et ce recueil où l'on rendait compte des ouvrages nouveaux imprimés en Allemagne, sur les sciences historiques, a été continué sous le titre d'*Annales de l'histoire allemande et étrangère*, Bayreuth, 1786-87, 8 cahiers in-8°.; — *Magasin historique et littéraire*, ibid., 1785-86, 4 part. in-8°.; — *Magasin historique, littéraire et bibliographique*, par une société d'amis des lettres, allemands et étrangers, Zurich, 1788-91; Chemnitz, 1792-94, 8 part. in-8°.; — enfin un grand nombre d'articles dans les principaux journaux littéraires de l'Allemagne, dans les *Feuilles hebdomadaires* de Halle, les *Entretiens* de Hambourg, les *Acta litteraria* de Klotz, la *Bibliothèque* et la *Gazette littéraire* de Halle (1766-71), les *Commentaria de libris minoribus* (Brême, 1766-70), le *Mercure allemand* de Wieland (1773-79), la *Gazette littéraire* d'Erfurt (1769-79), dont il fut l'éditeur depuis 1772; le *Journal* de Franconie (1792); la *Bibliothèque allemande universelle* de Nicolaï, depuis 1775; la *Gazette littéraire universelle*, depuis 1785; l'*Indicateur litt. universel* (1796-1801); les *Ephémérides géographiques* (1808), etc. Le portrait de Meusel a été gravé par Haid, en 1785, d'après Moeglick; et il a été inséré en 1796, à la tête du tome 95 de la *Bibl. allem. univ.*, etc. C. M. P.

MEUSNIER (J.-B.-Marie), général français, né à Paris en 1754, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences mathématiques, et fut employé comme ingénieur aux travaux du fort de Cherbourg. Ses talents l'avaient fait distinguer avant la révolution, et il était déjà parvenu au grade de lieutenant-colonel du génie. En 1790, il fut chargé, par le mi-

nistre de la guerre, d'établir, vers les côtes et les frontières, des lignes de signaux, à-peu-près semblables aux télégraphes, qui ont été exécutés un peu plus tard. Parvenu au grade de général de division, ce fut lui qui défendit le fort de Kœnigstein, lorsque les Prussiens envahirent la Franconie, au commencement de 1793, et il se distingua par la plus courageuse résistance : obligé enfin de capituler, il fut fait prisonnier de guerre et presque aussitôt échangé. Le général Meusnier vint alors concourir à la défense de Maïence ; et on lui confia, dans ce siége mémorable, le poste le plus important, celui du fort de Cassel, sur la rive droite du Rhin. Il y eut la jambe emportée d'un coup de canon, et il mourut des suites de cette blessure, le 13 juin 1793. M—D j.

MEUSNIER DE QUERLON (Antoine-Gabriel). *V.* Querlon.

MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, était né en 1734, de simples cultivateurs, à Vilers-Sexel, petit bourg de Franche-Comté. Après avoir terminé ses études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique, et se voua à l'instruction des habitants de la campagne. Il mourut vicaire de la paroisse de Rupt, en 1772, à l'âge de 38 ans, victime de son zèle pour les malheureux atteints d'une maladie épidémique. Il a publié : I. *Le Code de la Religion et des Mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. C'est un recueil des principales ordonnances de nos rois, relatives à la religion : on peut regarder cet ouvrage, dit Fréron, comme un tableau législatif de la France, sur cette importante matière. II. *Le Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12; ouvrage utile et souvent réimprimé. W—s.

MEXIA ou Messie (Pierre), historien et compilateur, était né vers la fin du quinzième siècle, à Séville, d'une famille noble. Il annonça, dès sa jeunesse, beaucoup de goût pour l'étude, et mérita par ses talents l'estime de l'empereur Charles-Quint, qui l'honora du titre de son historiographe. Il travaillait à une vie de ce prince, lorsqu'il mourut, vers 1552, dans un âge peu avancé. Ghilini lui a consacré un article très-flatteur dans le *Teatro d'Uomini letterati*. On a de cet écrivain : I. *Silva de varia lecion*, Séville, 1542, in-4°. Cette compilation eut un très-grand succès : elle a été traduite en italien par Mambrino, et augmentée par Sansovino ; en français, par Cl. Gruget, sous le titre de *Diverses lecons* (*V.* Gruget, XVIII, 560) et dans la plupart des langues de l'Europe. La traduction de Gruget a été réimprimée un grand nombre de fois, avec des corrections et des additions. Les éditions de Tournon, 1604, 1616, in-8°., sont les plus complètes et les seules recherchées. Duverdier et Louis Guyon (1) ont publié des compilations du même genre que celle de Messie, dont ils ont emprunté le titre. Un médecin de Lons-le-Saunier, nommé Girardet, a pillé l'ouvrage de Messie, sans le nommer (*V.* Girardet, XVII, 452). II. *Historia imperial y Cesarea desde Julio Cesare hasta Maximiliano*, Séville, 1546, in-fol. ; en italien, par Louis Dolce, Venise,

(1) Depuis que l'article Guyon est imprimé, on a acquis un exemplaire de ses *Diverses leçons*, Lyon, 1604, 1613, 1617, 3 vol. in-8°. La dédicace du premier, et celle du second vol., sont datées d'Urcie ; ainsi, Guyon ne se retira point, sur la fin de sa vie, à Dole, comme on l'a dit, d'après l'*Essai sur quelques gens de lettres nés dans le comté de Bourgogne*. On apprend par la préface du troisième volume, que Guyon était mort, quelque temps auparavant (vers 1618), âgé de plus de quatre vingt-dix ans.

1561, 1597 et 1644, in-4°. Cet ouvrage et le précédent ont aussi été traduits en allemand. III. *Sept Dialogues*, Séville, 1547. Ils roulent sur la médecine et les médecins, les disputes des philosophes, les astres et les éléments. Alph. d'Ulloa les a traduits en italien, Venise, 1557, in-4°.; et Cl. Gruget, en français, à la suite des *Diverses leçons*. Marie de Coste-Blanche, Parisienne, très-versée dans la philosophie et les mathématiques, a traduit *Trois Dialogues* de Messie, sur la version italienne, Paris, 1566, in-8°. (*V.* la *Biblioth.* de La Croix du Maine.) IV. *Laus asini*, etc.; on n'a pu découvrir cet ouvrage cité par différents bibliographes. Il avait laissé en manuscrit une Histoire de Charles-Quint, depuis sa naissance jusqu'à son couronnement à Bologne, et une *Genealogia de la casa de Mexia*, qu'Argote de Molina avait eue entre les mains (Franckenau, *Biblioth. hisp.* p. 345). W—s.

MEY (Claude), avocat et canoniste, né à Lyon, le 15 janvier 1712, se livra à l'étude de la théologie et du droit canonique, mais n'entra point dans les ordres sacrés. Il resta simple tonsuré, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris, en 1739. L'ordre des avocats jouait alors un grand rôle, et s'immisçait dans les affaires de l'Église; ces jurisconsultes donnaient fréquemment des consultations contre les brefs des papes et les mandements des évêques, ou bien en faveur des appelants. Mey s'engagea dans cette lutte; et son nom se trouve au bas de plusieurs mémoires de ce genre. Il acquit une grande réputation sur les matières canoniques; et, consulté souvent pour cette partie, il rédigea beaucoup de mémoires, dont nous nous bornerons à citer les plus importants, et quelques écrits sur différentes matières: I. *L'Apologie des jugements rendus en France par les tribunaux séculiers, contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12; la première partie seulement est de Mey; c'est une défense des appelants: la deuxième partie est de Maultrot. Cet ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement de Paris, et condamné par Benoît XIV. II. *Remarques sur une thèse soutenue en Sorbonne, le 3 octobre 1751, par l'abbé de Brienne*, 1751, in-12 de 22 pages. III. *Requête des sous-fermiers du domaine, au roi, pour demander que les billets de confession soient assujétis au contrôle*, in-12 de 40 pages; cette pièce satirique fut condamnée au feu par arrêt du parlement du 22 juillet 1752. IV. *Consultation pour des curés du diocèse d'Auxerre*, 1755, in-4°. de 100 pag. V. *Essai de métaphysique, ou Principes sur la nature et les opérations de l'esprit*, 1756, in-12 de 398 pages. VI. *Mémoires pour les abbé, prieur et religieux de Saint-Vincent du Mans*, 1764, in-4°. VII. *Mémoire* pour prouver que les curés ont le droit d'administrer et d'enterrer les religieuses des monastères, 1767, in-4°. de 97 pag. VIII. *Observations sur l'édit concernant les ordres monastiques*, 1768, in-12 de 6 pag. IX. *Consultation* pour les Bénédictins, contre la commission des Réguliers, 2 vol. in-4°. X. *Mémoires* pour les docteurs Xaupi et Billette, 1772, in-4°.; il y eut trois consultations successives de Mey et de Piales, sur cette affaire, qui était relative à l'institution divine des curés; elles sont datées du 12, du 21 et du 27 juillet 1772. XI. *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des*

ordonnances du royaume et des autres monuments de l'histoire de France, 1772, 2 vol. in-12. Aubry, Maultrot et Blonde, coopérateurs de cet ouvrage, en donnèrent une deuxième édition, en 1775. XII. *Lettre du R. P***. de l'ordre des Minimes, à M***, docteur de Sorbonne, au sujet de l'écrit intitulé De l'immolation de N. S. J. C., dans le sacrifice de la messe*, in-12. On croit pouvoir attribuer cet écrit à Mey. Ce canoniste concourut à beaucoup d'écrits sur les contestations de ce temps; il présidait à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques*. Lié avec M. de Montazet, archevêque de Lyon, il coopéra à sa *Lettre à l'archevêque de Paris*, en 1760, et eut part à plusieurs actes de l'administration de ce prélat. Il se déclara contre la constitution civile du clergé, et signa la consultation dressée par Jabineau, le 15 mars 1790, et qui fut comme le premier coup porté à l'œuvre de l'assemblée constituante. Mey paraît avoir cessé alors de travailler: du moins on ne saurait lui attribuer d'une manière positive aucun des écrits publiés à cette époque. Il se retira, pendant la terreur, à Sens, et y mourut le 12 juin 1796, âgé de quatre-vingt-quatre ans. C'était un homme fort instruit sur les matières canoniques, et qui avait aussi des connaissances en théologie; mais il avait étudié ces deux sciences d'après les principes de son école, et il en fut toujours regardé comme un des plus zélés défenseurs. — Mey (Ottavio), négociant de Lyon, de la même famille, fut, dans le dix-septième siècle, l'inventeur du secret de lustrer les soies. Ayant mis par hasard et roulé un brin de soie dans sa bouche, il s'aperçut en le retirant, que cette substance était devenue plus éclatante qu'auparavant. Cette expérience lui fit faire des essais; et il découvrit une lotion dont le secret rendu public, après avoir contribué à la fortune de l'auteur, fut très-utile au commerce de Lyon, pour la fabrication des étoffes. Mey se forma un riche cabinet d'objets curieux, et même d'antiquités, parmi lesquelles on voyait le fameux bouclier dit de *Scipion*. Il l'avait acquis des pêcheurs qui le trouvèrent dans les sables du Rhône; et, après sa mort arrivée en 1690, son héritier en fit don à Louis XIV, qui le plaça dans le cabinet des médailles. P— c—t.

MEYDANY (Alou'l fadhl Aumed ben Mohammed al), écrivain arabe, fut ainsi nommé pour avoir reçu le jour dans le quartier de Nischahpour, appelé Meydan; et il mourut dans la même ville au mois de ramadhan 518 (1124). Par un sort commun à bien des savants, Meydany ne nous est connu que par ses écrits; et peut-être est-on fondé à croire qu'une vie sédentaire ne contribua pas peu à ôter toute importance aux événements de sa vie. Hadji Khalfa nous apprend que sa réputation fut aussi étendue que rapide, et qu'elle excita l'envie de Zamakhschary. Celui-ci, par un sentiment qu'il n'aurait pas dû s'avouer, ajouta au nom de Meydany, sur un exemplaire des écrits de ce dernier, un *n* qui faisait de son nom un mot persan (Némydany), dont le sens est, *tu ne sais rien*. Meydany se vengea d'une manière analogue sur un exemplaire des écrits de son rival. Quoi qu'il en soit, la gloire de Meydany reposait sur des bases trop solides pour n'être pas à l'épreuve de pareilles attaques. Amateur zélé de l'antiquité, ses études le dirigèrent vers les plus anciens monuments de

la littérature des Arabes. Poésie, mœurs, langage, tout dans ce peuple original excitait son intérêt. Frappé des avantages qu'on avait droit de se promettre de ses profondes connaissances, s'il les faisait tourner à l'éclaircissement de la littérature et de l'histoire de l'Arabie dans les siècles qui précédèrent ou qui suivirent l'hégire, il conçut l'idée de former un recueil des proverbes et des sentences qui avaient eu cours anciennement, et de grouper en quelque sorte, autour de chaque proverbe, tout ce qui y avait trait dans les notions que lui avaient acquises ses immenses lectures. Son travail devait avoir une autre utilité pour ses compatriotes, en rattachant à son sujet toutes les discussions grammaticales dont il était susceptible, et qui acquièrent par elles-mêmes une place si importante aux yeux des nationaux. Telle est l'origine du *Recueil de proverbes* (*Medjme-al-amtsal*), au nombre de six mille, ouvrage capital, et qui doit trouver place dans toutes les bibliothèques. Les proverbes sont distribués par l'initiale du premier mot, et accompagnés chacun des éclaircissements qui s'y rapportent. Ainsi Meydany ne s'est pas contenté de partager avec Haryry la gloire d'avoir conservé à la postérité une foule d'expressions proverbiales qui seraient vraisemblablement restées dans l'oubli : ce sujet est devenu entre ses mains une source féconde à laquelle sont venus puiser les savants qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagation des études orientales en Europe. Pococke a mis ce recueil à contribution dans son *Specimen historiæ Arabum*, ainsi que Reiske dans ses notes sur les *Annales moslemici* d'Abulféda, et M. Silvestre de Sacy, dans plusieurs de ses ouvrages. Pococke avait traduit tout l'ouvrage en latin : il déposa son manuscrit à la bibliothèque Bodléienne; c'est d'après ce manuscrit que Schultens le fils publia cent vingt proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que M. Macbride en a inséré un certain nombre d'autres dans les différentes livraisons des *Mines de l'Orient*. En 1791, Schultens annonça une édition complète avec le texte et la traduction latine, et des notes, 3 vol. in-4°. Mais la mort le surprit en 1793, à la page 308 du premier volume, c'est-à-dire, au CCCXXXIV^e^. proverbe; et son travail n'a été continué que jusqu'à la page 314 par Schroeder. Cette entreprise, qui s'annonçait sous de si heureux auspices, a eu peut être l'inconvénient d'arrêter une autre édition commencée par Scheid et qu'elle fit interrompre. Reiske avait publié, dès 1758, comme essai d'une édition complète, les proverbes dans lesquels entre le mot *baton*, avec la traduction en allemand; mais par une sorte de fatalité attachée à tous les travaux de cet orientaliste, cette entreprise n'a pas eu de suite. Ainsi des tentatives si multipliées ne nous ont encore donné que des fragments. Nous devons de plus à M. Rosenmuller, 17 nouveaux proverbes avec leur traduction, et de savantes notes, Leipzig, 1796. Meydany est encore l'auteur d'un traité des noms-propres et des synonymes, augmenté par son fils Abou Sayd (Golius en a fait usage pour son Dictionnaire); et d'un traité de grammaire en vers. R—D.

MEYER (Jacques), historien, et l'un des restaurateurs des bonnes études dans la Flandre, naquit, en 1491, à Vleter, village près de Bailleul, d'où, suivant l'usage de son temps, il a pris le nom de *Balliola-*

nus. Après s'être rendu habile dans les langues anciennes, il vint à Paris faire ses cours de philosophie et de théologie. De retour en Flandre, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'établit à Ypres, où il ouvrit une école qui acquit bientôt une grande célébrité. On l'engagea à transporter son école à Bruges; et, pour l'y déterminer, on le nomma titulaire d'une chapelle de l'église Saint-Donatien. Malgré les succès qu'il continuait d'obtenir dans l'enseignement, il y renonça pour occuper la cure de Blankenberg, où il mourut au mois de février 1552. Ses restes furent transportés à Bruges, et inhumés à Saint-Donatien, où l'on voit son épitaphe, rapportée par Foppens (*Bibl. Belgica*). Meyer avait pour amis Despautère, Erasme, etc. On a de lui : I. *Flandricarum rerum Decas, de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ comitum Flandriæ*, Bruges, 1531, in-4°. et in-8°. II. *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum* 1278, Nuremberg, 1538, in-4°. Cette chronique a été continuée par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et publiée sous ce titre : *Commentarii sive Annales rerum Flandricarum*, etc., Anvers, 1561, in-fol. Elle a été réimprimée dans le *Recueil* des historiens belges, de Feyrabend, Francfort, 1580, in-fol. Meyer n'est point un écrivain impartial; et sa prévention contre les Français perce à chaque instant, malgré lui : mais son ouvrage n'en est pas moins très-important; et on voit qu'il n'a épargné ni recherches, ni voyages, pour le perfectionner. III. *Hymni aliquot et carmina*, Louvain, 1537, in-8°. IV. *Bellum quod Philippus, Francorum rex, cum Othone, Anglis, Flandrisque gessit*, etc., Anvers, 1534, in-8°. C'est un long fragment de la Philippide de Guillaume le Breton, dont Meyer a retouché le style. (*V.* Guillaume le Breton, XIX, 150). On trouve à la suite quelques pièces de vers sur différents sujets. — Meyer (Antoine), son neveu, cultiva les lettres à son exemple; il mourut, en 1607, à Arras, où il avait rempli trente-sept ans la place de principal du collége. André Hojus a écrit sa *Vie* en vers latins. Meyer a publié quelques ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. Belgica*, et parmi lesquels on se contentera de citer : I. *Comites Flandriæ seu Epitome rerum Flandricarum versu heroïco*, Anvers, 1556, in-8°. C'est un extrait des *Annales* de son oncle. On trouve dans le même volume un poème intitulé : *Cameracum*, qui renferme l'éloge de la ville de Cambrai et de ses habitants. II. *Ursus sive de rebus div. Vedasti* (S. Waast) *episcopi Atrebatensis libri tres*, Paris, 1580, in-8°. C'est un poème. — Meyer (Philippe), fils du précédent, remplit aussi la charge de principal du collége d'Arras, et mourut, en 1637, à l'âge de plus de 70 ans; il cultiva la poésie, et publia différentes pièces dont Foppens a donné la liste. Il a continué les *Annales* de son grand-oncle jusqu'en 1617 : ce manuscrit était conservé à l'abbaye de Saint-Waast d'Arras. W—s.

MEYER (Théodore), né en 1572, à Eglisau, canton de Zurich (où son père fut bailli), mourut à Zurich en 1658. Peintre et graveur, il a excellé dans ces deux arts. Ses portraits furent recherchés; et Mérian, en lui dédiant le cinquième volume de sa *Chronique historique*, s'avoue son disciple dans la gravure. Son œuvre est assez considérable : les

Douze Mois, les *Danses des Paysannes*, l'*Armorial de Zurich*, en font partie. — MEYER (Rodolphe), fils aîné du précédent, mourut dans un âge peu avancé, en 1638. Il avoit montré un beau talent; et après avoir reçu l'instruction de son père, il se rendit à Nuremberg, à Augsbourg et à Francfort, où il travailla pour Mérian. Il revint ensuite dans sa patrie. On distingue ses gravures pour une édition de l'*Helvétie-Sainte* de Murer, etc. U—1.

MEYER (CONRAD), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Zurich, en 1618, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il parcourut une partie de l'Allemagne, et s'arrêta quelque temps à Francfort chez Matthieu Mérian, ami de sa famille. Le travail était son délassement : livré alternativement à la peinture et à la gravure, il connaissait à peine le repos : aussi le nombre de ses ouvrages dans ces deux genres est-il très-considérable. Il peignait avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait; et l'on connaît de lui une grande quantité de dessins exécutés d'une manière piquante et spirituelle. Ses gravures à l'eau-forte sont encore plus nombreuses. Gaspard Füssli, qui avait entrepris de former l'œuvre de Meyer, avait recueilli plus de neuf cents pièces de cet artiste; et cependant il avoue qu'il est encore bien loin d'avoir tout réuni. Il en a donné un catalogue que l'on peut consulter, et dont Huber a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en *Portraits*, *Sujets historiques*, *Paysages* et *Emblèmes*. Callot, Abraham Bosse, et d'autres graveurs habiles, avaient employé jusqu'alors le vernis dur pour graver à l'eau-forte : Meyer fut le premier qui se servit habituellement du vernis mou. Cette méthode qui lui avait été enseignée par son père, et qu'adopta Mérian, a depuis prévalu; et c'est celle qui est aujourd'hui généralement en usage. Conrad mourut à Zurich en 1689, laissant deux fils dont l'aîné, nommé Théodore, devint un habile orfèvre; et le cadet, peintre et graveur à l'eau-forte, a travaillé avec succès au grand ouvrage de Sandrart sur la peinture. — Félix MEYER, peintre, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, fut élève d'Ermels, habile paysagiste. Ses progrès furent rapides; et il se rendit en Italie pour les augmenter encore. Mais le climat nuisit tellement à sa santé qu'il fut obligé de revenir en Suisse, où la vue des sites variés par les montagnes, les lacs, les chutes d'eau, les rochers et les bois, offre au paysagiste les tableaux les plus pittoresques, qu'il sut rendre sur la toile avec un grand succès. Sans cesse au milieu des rochers, il dessinait tout ce qui attirait son attention, et il ne rentrait chez lui que chargé de dessins et d'études. Il acquit par ce travail une telle promptitude d'exécution, que ce qu'on en rapporte est en quelque sorte incroyable. L'abbé de Saint-Florian, en Autriche, voulait faire peindre à fresque, sur les murs de deux grandes salles de son abbaye, une suite de paysages. Il chargea un peintre allemand de ce travail; mais celui-ci mit tant de lenteur à tracer les esquisses, que l'abbé impatienté fit venir Meyer, et lui demanda combien de temps il lui faudrait pour peindre la suite de tableaux qu'il demandait, et les sujets qu'il se proposait d'exécuter. Meyer prit un long bâton auquel il attacha un morceau de charbon, et tout en disant : Ici, je peindrai une chute d'eau; là, une forêt, etc.,

il dessina, au grand étonnement de l'abbé, et avec autant d'intelligence que de goût, les deux suites de tableaux. Il se mit sur-le champ à peindre; et en moins de trois mois, il eut terminé ce long travail. Il trouva même encore le temps d'exécuter, pour diverses personnes, quelques tableaux à l'huile. Il revint en Suisse; et la ville de Genève lui confia l'exécution de plusieurs grands paysages. D'autres cantons lui demandèrent également de ses ouvrages. C'est alors que Werner lui conseilla d'adopter une manière plus expéditive, en travaillant simplement de souvenir. Cette méthode, toute de pratique, lui permit en effet de multiplier ses productions, et lui procura une fortune considérable. Mais ses derniers travaux, quoiqu'on y reconnaisse un artiste habitué à saisir les grands effets de la nature, sont bien inférieurs aux premiers, qui peuvent soutenir la comparaison avec les ouvrages des plus habiles paysagistes. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les figures; car c'était la partie faible de son talent. Il avait conçu le projet de voyager: mais ses compatriotes le nommèrent membre du grand-conseil; et, en 1708, on lui donna la place de gouverneur du château de Wyden, près d'Hussen. Il se remit alors à travailler dans le goût de sa première et bonne manière. Son dernier tableau qu'il ne put achever, représentait *Jésus-Christ apaisant la tempête*. Il mourut en 1713. Meyer a gravé, à l'eau-forte, plusieurs paysages estimés des connaisseurs. Ces pièces, au nombre de 24, représentent des *Sites de la Suisse*. P—s.

MEYER (Lævin de), théologien et poète, né à Gand, en 1655, d'une famille noble, entra dans la société des Jésuites à l'âge de dix-huit ans, et y enseigna successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il fut ensuite nommé préfet des classes, et enfin recteur du collége de Louvain: il mourut en cette ville, le 19 mars 1730, à l'âge de 75 ans. Le P. Meyer était fort laborieux; il eut à soutenir des discussions très-vives avec Opstraët, le P. Serry, Petitpied et d'autres théologiens. Il attaqua l'ouvrage posthume du dominicain Reginald, sur la doctrine du concile de Trente touchant la grâce efficace. Il eut aussi de longs démêlés avec de Witte, Van Espen et d'autres docteurs de Louvain, qui refusaient de se soumettre aux constitutions des papes, et il réfuta leur système et leurs défenses. La liste de ses écrits sur ce sujet est assez considérable: ils sont tous en latin; l'auteur y discute quelques points d'histoire, comme l'affaire de l'arianisme, celle de saint Cyprien, et d'autres exemples allégués par ses adversaires. Parmi ces nombreux ouvrages polémiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionn.* de Moréri, on distingue le suivant: *Historiæ controversiarum de divinæ gratiæ auxiliis, libri sex*, Anvers, 1705, in-fol. Cette histoire est diffuse; mais Feller la juge exacte et impartiale: l'auteur la publia sous le nom de *Theodorus Eleutherius*, *theol.*; c'est une critique des ouvrages que Thom. Lemos et le P. Serry avaient publiés sur la même matière (*Voy.* Lemos et Serry). On a encore de Meyer: I. *De Irâ*, *libri tres*, Anvers, 1694, in-4°. Ce poème, en vers élégiaques, est estimé; il a été réimprimé plusieurs fois séparément, et dans la collection des œuvres de l'auteur, qui l'a aussi traduit en flamand, sous le voile de l'anonyme. II. *De*

institutione principis, *libri tres*, Bruxelles, 1716, in-4°.; c'est un poème en vers hexamètres. III. *Th. Philippo, cardinali de Alsatio, cardinalitiam dignitatem gratulatur provincia Flandro-Belgica*. Malines, 1720, in-4°. IV. *Ad Belgii episcopos elegiarum liber*, ibid., 1723, in-4°. Meyer avait déjà publié deux livres d'*Élégies*, et un livre de *Vers lyriques*, à la suite de son poème *De Ira*, Bruxelles, 1703, in-8°. L'édition la plus complète de ses *Poésies* est celle de Bruxelles, 1727, in-8°.; elle contient, outre les différents morceaux qu'on vient de citer, un quatrième livre d'élégies. C'est sur un mémoire du savant P. Oudin qu'a été rédigé l'article *Meyer*, qu'on lit dans le *Dictionn.* de Moréri, éd. de 1759. W—s.

MEYER (Conrad), né à Zurich, en 1695, et mort dans la même ville en 1766, fut le dernier peintre sur verre à Zurich : la beauté et la netteté de ses travaux l'ont rendu fameux. Il eut d'ailleurs des connaissances peu communes en physique ; il composa lui-même l'appareil nécessaire à la société physique de Zurich, où l'on conserve plusieurs de ses machines et instruments.— Jean-Louis Meyer de Knonau, né à Zurich en 1705, y mourut en 1785. Amateur des sciences et des arts, il avait de l'esprit, des talents, et beaucoup d'originalité. Outre les cinquante *Fables* qu'il fit paraître à Zurich, en 1758, et dont les figures étaient dessinées et gravées par lui-même, il a laissé quelques écrits sur l'agriculture, etc. — Joseph-Léonce Meyer, né à Lucerne en 1720, y mourut en 1789. Distingué par ses talents, son goût pour la musique, et par son patriotisme, il avait d'abord servi dans un régiment suisse, en Sardaigne, d'où il se retira de bonne heure. Il est auteur d'un grand nombre d'opéras et d'autres pièces de théâtre, ainsi que de compositions musicales. En 1775, il fonda une société patriotique, dite *De la Concorde*, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse : cinq de ses discours annuels, adressés à cette réunion, ont été imprimés. Cependant la discorde finit par se mettre dans la société de la Concorde, qui cessa d'exister en 1783. — Meyer (Jean-Jacques) naquit à Winterthour, ville du canton de Zurich, en 1629, et y mourut en 1710. Il était curé, et l'on a imprimé de lui un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiques ; on n'en citera que l'*Hortulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677; le *Janua linguarum Comenii dialogisticè*, 1691. — Meyer (Léonard), curé à Schaffouse, s'est fait connaître par quelques livres d'histoire, parmi lesquels on remarque l'*Histoire de la ville de Schaffouse et de la réformation de son église*, imprimée en 1656, in-8°. (en allemand), et qui est encore estimée des protestants. U—l.

MEYER (Joseph-Rodolphe-Valentin d'Oberstad), naquit à Lucerne en 1725. Issu d'une famille patricienne, il devint membre du sénat de sa ville natale. Frappé des divers abus qui s'étaient introduits dans l'administration publique, il s'annonça d'abord comme réformateur politique : ce zèle patriotique fut mêlé toutefois de beaucoup d'ambition et de rivalité de famille. Il s'agissait, avant tout, de relever la famille des Meyer, et de supplanter celle des Schumacher, qui exerçait alors une grande influence à Lucerne. Le trésorier de l'État, membre de

cette dernière famille, fut accusé de malversations, et condamné à des amendes: une accusation plus grave, pour crime de haute-trahison et de conspiration, dirigée contre le fils de ce même magistrat, eut un effet encore plus funeste. Par sentence du sénat, le jeune patricien fut décapité. Quelques années après, on reconnut l'injustice de l'une et de l'autre sentence. L'assassinat politique commis sur le jeune Schumacher, avait été le résultat de la haine ambitieuse de ses ennemis, autant que celui de l'absence des lois criminelles, qui est devenue pernicieuse à la Suisse, toutes les fois que quelque passion véhémente est venue égarer les esprits. L'erreur étant mise au jour, la haine se dirigea contre ce même Meyer, tant préconisé par l'enthousiasme: le curé Lavater lui avait décerné la couronne civique; il l'avait nommé l'*Immortel*; d'autres l'appelaient *Meyer-le-divin*. En 1709, il dut succomber à son tour, et se croire heureux, quand quelques hommes modérés obtinrent un décret qui prononça contre lui une espèce d'ostracisme. Meyer fut banni pour quinze ans; mais sa place au sénat lui était conservée. Il se rendit en Turgovie, acheta le domaine d'Oberstad, situé sur les bords du lac de Constance, et y demeura jusqu'en 1785. Le terme de son bannissement arrivé, il rentra dans ses foyers, et reprit séance au sénat. Loin de revenir sur les réformes qu'il avait prêchées jadis, il donna lui-même dans tous les abus conseillés par l'intérêt personnel. Il se déclara, avec sa véhémence naturelle, l'ennemi de la révolution française; et il employa vainement ses moyens, heureusement affaiblis, pour entraîner sa patrie dans les diverses coalitions. Le roi de Sardaigne récompensa ses services, en lui conférant l'ordre de Saint-Lazare. La révolution suisse le déplaça de nouveau; et il se retira chez son frère, abbé du couvent de Bleinau, où il mourut en 1808. Il a publié, en 1761 et 1762, différents ouvrages politiques, qui renfermaient souvent d'assez bonnes idées. En 1764, il écrivit l'*Éloge de M. F.-V. Balthasar*. Il est l'auteur d'un livre anonyme, qui conseillait à la Suisse catholique, long-temps avant la révolution, l'abolition ou la réduction des couvents. Dans le temps de la révolution suisse, il fit imprimer, sous le titre de l'*Ancien Aristocrate*, un recueil de mauvais vers sur les hommes et les circonstances d'alors. Son procès, ainsi que celui des Schumacher, donna lieu à beaucoup de pamphlets, qui furent en vain supprimés et défendus. U—i.

MEYSSENS (Jean), peintre, né à Bruxelles, en 1612, eut pour maîtres Van Opstal et Van der Horst. Il se rendit également recommandable comme peintre d'histoire et de portraits. Parmi les tableaux de ce dernier genre, ceux qui lui ont acquis le plus de réputation, sont les portraits du *comte Henri de Nassau*, de la *comtesse de Styrum*, et des *comtes de Bentheim*. Meyssens possédait à un haut degré le talent de la ressemblance. Malgré ses succès dans la peinture, il abandonna la culture de cet art pour se livrer au commerce des estampes, et fut un des directeurs de la société des peintres de la Haye. Il cultiva avec succès la gravure au burin et à l'eau-forte. On a de lui, dans cette dernière manière, une suite de huit portraits de peintres, publiée en 1649, format in-4°., et renfermant ceux de *Henri de Keyser*, *Guido Reni*, *François Padoanino*,

Daniel Seghers, *Corneille de Bie*, *Guillaume de Nieulant*, *Marie Rutin*, femme de Van Dyck, et *son propre portrait*. Il a gravé en outre, d'après le Titien, une *Vierge vue à mi-corps avec l'enfant Jésus debout sur une table*, et *Méléagre présentant à Antiope la hure du sanglier de Calydon*, d'après Rubens. Prosper Marchand, dans son Dictionnaire historique, cite de lui un livre devenu rare, où l'artiste se qualifie de peintre et de vendeur de lard (*Speak Kraemer*) : il est intitulé, *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science debvraient vivre éternellement et desquels la louange et renommée faict estonner le monde*, Anvers, 1649, in-fol.; il y a aussi des exemplaires in-4°. — Corneille Meyssens, fils du précédent, né à Anvers, en 1646, apprit de son père l'art de la gravure, et alla se perfectionner à Vienne. Il se distingua particulièrement dans le genre du portrait. Un de ses ouvrages les plus considérables est l'in-folio qu'il a publié sous le titre suivant : *Effigies imperatorum domûs Austriacæ, delineatæ per Joannem Meyssens et æri insculptæ per filium suum, Cornelium Meyssens*. C'est à tort que Basan a fait de Corneille le neveu de Jean Meyssens; l'*Effigies imperatorum* prouve qu'il était son fils. P—s.

MEYSSONIER (Lazare), médecin, né en 1602, à Mâcon, de parents protestants, fut reçu docteur à Montpellier, et s'établit à Lyon, où il acquit une réputation très-étendue par la pratique de son art. Il négligea cependant la véritable médecine pour s'adonner à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et publia un almanach intitulé, le *bon Hermite*, rempli de prédictions presque toujours démenties par l'événement, et qui n'en eut pas moins de vogue. Ses confrères se réunirent pour demander la suppression de l'almanach, et l'obtinrent, mais non sans peine. Meyssonier était rentré dès 1648, dans le sein de l'église catholique, et avait fait connaître les motifs de sa conversion. Resté veuf et sans enfants, il obtint un canonicat de l'église Saint-Nizier, à Lyon, et mourut vers 1672. Outre quelques ouvrages ascétiques, oubliés depuis long-temps, et une traduction de la *Magie naturelle* de Porta (*V.* Porta), on connaît de ce médecin : I. *Œnologie* ou *Les merveilleux effets du vin, ou la maniere de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8°. II. *De abditis epidemiæ causis parenætica velitatio*, etc., ib., 1641, in-4°. III. *Richelias*, in-4°., pièce de vers en l'honneur du cardinal de Richelieu, qui lui avait fait obtenir un brevet de médecin du roi. IV. *Ars nova reminiscentiæ*, ibid., 1639, in-4°. V. *Histoire du collège de médecine de Lyon*, de son origine et de ses progrès, ibid., 1644, in-4°.; ouvrage très-superficiel, et qui ne mérite pas d'être consulté. VI. *Introduction à la philosophie des anges*, ibid., 1648, in-8°. VII. *Idea medicinæ veræ*, ibid., 1654, in-12. VIII. *Almanach chrétien*, catholique, moral, physique, historique et astronomique, ibid., 1657, in-4°. IX. *Pharmacopée accomplie*, ibid., 1657, in-8°. X. *Cours de médecine*, théorique et pratique, etc., ib., 1664, in-4°.; septième édition, ib., 1678, in-4°., Meyssonier a refondu dans cet ouvrage le *Miroir de la beauté*, etc., par Louis Guyon (*V.* Guyon, xix, 249, où par une erreur typograph. Meyssonier est nommé *Laurent*). XI. *Breviarium*

medicum, etc., ibid., 1664, in-8°. XII. Les *Aphorismes d'Hippocrate, traduits en françois, avec un mélange de paraphrases et d'éclaircissements ès lieux plus obscurs, et la clef de cette doctrine par le moyen de la circulation du sang*, etc., Lyon, 1668 ou 1684, in-12. Il dédia ce livre à Vallot, fameux médecin, son ami depuis quarante ans, et qui l'avait vivement engagé à se fixer à Paris. Meyssonier assure qu'il a fait cette traduction n'ayant trait qu'à l'original grec ; mais il est certain qu'il s'est beaucoup aidé de la version latine de Foes. Les notes renferment bien des choses de l'*invention* de Meyssonier. XIII. La *Belle magie ou science de l'esprit*, contenant les fondements des subtilités et des plus curieuses et secrètes connaissances de ce temps, Lyon, 1669, in-12, fig. ; ce livre, dit-il, a pour but de rendre l'homme heureux en le conduisant par la magie, c'est-à-dire, par une sérieuse méditation, à une claire connaissance de toutes choses au-dessus des cieux, dans les cieux, et dans les éléments, et ce qui en est composé jusqu'au centre de la terre. Puis il ajoute : « Par ces élémens, il est incomparablement plus facile d'acquérir, en *trois années*, la science universelle, que par le grand et petit art de Raimond Lulle. » Enfin, il assure qu'il a rendu, dans six mois, des jeunes gens capables d'obtenir les honneurs supérieurs du doctorat, et de guérir les maladies les plus cachées. Il prenait alors, parmi ses titres, celui de professeur de la science de l'esprit, qui enseigna aux mages, par une étoile, comme il fallait aller adorer Jésus-Christ et lui offrir leurs trésors. Le portrait de Meyssonier a été gravé à l'eau-forte, in-fol., et en bois in-8°. : dans le dernier il est représenté à genoux, devant une image de la Vierge. W—s.

MEYTENS (Martin de), peintre, né à Stockholm, en 1695, étudia son art en Hollande, d'après Van Dyck, et alla se perfectionner en Italie. Il peignit d'abord en email, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait : ses carnations sont excellentes. On connaît aussi de lui quelques grandes compositions (*V.* J.-G. Canton, VII, 39.) Il s'établit à Vienne en Autriche, y fut nommé peintre de la cour impériale, et mourut en 1770. Z.

MÉZERAI (François Eudes de), historien célèbre, naquit, en 1610, près d'Argentan, dans le village de Rye, où sa mémoire s'est si bien conservée, qu'on y montre encore un arbre qui, selon la tradition, fut planté par lui. Son père était chirurgien, et eut trois fils. Le premier fut Jean Eudes, fondateur de la congrégation des Eudistes (*V.* Eudes, XIII, 467) ; le second, François, appelé *Mezerai*, d'un hameau de la paroisse de Rye ; le troisième, chirurgien habile, prit le surnom de *Douay*. François fit ses études avec un succès marqué, dans l'université de Caen. Son inclination parut d'abord se diriger vers la poésie, à laquelle il renonça bientôt par l'avis, alors imposant, du rimeur Des Yvetaux, qui lui fit obtenir un brevet de commissaire des guerres. Dégoûté d'un emploi auquel on peut croire qu'il n'était pas très-propre, il revint à Paris. C'est alors qu'il se fit appeler *De Mezerai*, sans doute pour relever le nom d'Eudes, en lui donnant une apparence de noblesse. Le dessein d'acquérir à-la-fois la célébrité d'un bel-esprit et d'un homme versé dans la politique, lui suggéra quelques

HIST. DE FRANCE.

MEZERAY.

Paillet del.t Landon direx.t

écrits satiriques sur les affaires du temps. La critique du présent, toujours si facile, le porta heureusement à rechercher, dans les siècles passés, des objets de comparaison; et il prit le goût des études historiques. L'ardeur du travail l'emporta trop loin: il tomba dangereusement malade. Le cardinal de Richelieu sut qu'au collége de Sainte-Barbe demeurait un jeune homme de grande espérance, qui était sur le point d'être victime de son zèle pour l'étude: il lui envoya deux cents écus, avec assurance de sa protection. Cette libéralité, si bien placée, pouvait cependant ne faire, un jour, de Mézerai, qu'un historiographe de France, trop attaché à ses maîtres, comme parlait Amyot, pour dire la vérité; mais ce titre, dont il fut revêtu plus tard, n'empêcha pas qu'il ne se crût appelé à être historien, en écrivant avec une indépendance qui était trop dans son caractère pour être dominée. Le premier volume de sa grande Histoire de France ne tarda pas à paraître. L'auteur avait senti que son livre aurait plus de faveur dans le public, s'il était accompagné de gravures; accessoire assez inutile, mais qui alors, comme aujourd'hui, faisait vendre un livre, sans le rendre meilleur. Il tira de la *France métallique*, par Jacques de Bie, fameux graveur, des portraits de rois, de reines, et quantité de médailles vraies ou fausses. Tous ces portraits, dont rien ne prouve la ressemblance, furent reçus pour authentiques. Mézerai grossit encore son histoire, de vers sur les principaux personnages de chaque règne, en forme de quatrains, composés par son ami Jean Baudoin, de l'académie française, mauvais poète, et traducteur infatigable. Le succès surpassa les espérances de Mézerai; et les historiens qui l'avaient précédé, tombèrent presque dans l'oubli. Les savants, jaloux d'une réputation nouvelle, acquise trop aux dépens des anciens, dont Mézerai parlait fort légèrement, s'armèrent en faveur de Gaguin, de Du Haillan, de Nicole Gilles, de Belleforest, et d'autres compilateurs. Leurs efforts furent vains; Mézerai l'emporta. Le second volume, qui parut en 1646, et le troisième, qui ne fut achevé qu'en 1651, ne reçurent pas un accueil moins flatteur. A ce grand travail succédèrent des écrits peu importants, dans un genre qui n'était pas nouveau pour Mézerai. S'étant fait *frondeur* déterminé, il se crut obligé d'écrire, contre Mazarin, une vingtaine de pamphlets, qu'il publia sous le nom de Sandricour. Revenu à ses livres, et cédant aux conseils de ses amis, il commença l'abrégé de sa grande histoire, ouvrage auquel il donna des soins pendant dix années. La première édition parut en 1668, et mit le sceau à la réputation de l'auteur. Ce n'est pas qu'on s'accordât sur l'exactitude de Mézerai: des critiques relevèrent un grand nombre d'erreurs, auxquelles il ne semble pas qu'il attachât une grande importance (1). Appliqué surtout à plaire, par la manière de présenter les faits et de les peindre, il se croyait assez supérieur aux autres historiens pour se dispenser d'entreprendre de laborieuses recherches. Tel est, vraisemblablement, le motif secret de sa réponse au père Petau, fameux chro-

(1) On en peut juger par le ton du doute avec lequel il s'exprime sur le voyage dans la Terre-Sainte, attribué à Clovis, et par son assertion ridicule sur la loi Salique, dont il fait dériver le nom des mots *Si aliquis*, qui, selon lui, s'y trouvent répétés à chaque paragraphe.

nologiste, qui l'assurait, avec toute la rudesse d'un érudit de profession, qu'il avait découvert mille fautes grossières dans son abrégé. Mézerai repartit : « Et moi, j'y en ai trouvé » deux mille. » Il eut bientôt à se défendre contre des reproches d'une autre nature, qui l'occupèrent davantage. La manière dont il envisageait dans son histoire l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui lui fit témoigner son mécontentement par l'académicien Perrault, en lui donnant à entendre que sa pension de 4000 francs pourrait bien être suspendue. L'auteur de la Vie de Mézerai (Daniel Larroque) rapporte les paroles attribuées, dans cette occasion, à Colbert, que Laharpe a pris la peine de réfuter longuement, par des raisonnements très-philosophiques, sur l'indépendance nécessaire aux historiens; mais il y a de la témérité à croire sans preuve, que Colbert ait pu tenir le langage qu'on lui prête. On sait d'ailleurs qu'il était fort laconique, surtout dans ses moments d'humeur. Il est d'autant plus permis de nier ce discours, que, d'après l'opinion de Pellisson, la véracité de l'auteur de la Vie de Mézerai est fort suspecte. Au reste, on pourrait encore examiner si un ministre des finances est bien coupable, d'exiger une certaine retenue de la part d'un écrivain qui reçoit des bienfaits du gouvernement, et qui, s'écartant de son sujet, décrie sans mesure les impôts nécessaires au soutien de l'Etat. L'animosité et la passion de Mézerai sur ce sujet, percent trop visiblement dans plusieurs mots qu'il répétait avec complaisance, et dans le plaisir qu'il se promettait d'acheter fort cher une loge, lorsqu'on pendrait quelque financier en place de Grève. On assurait qu'il avait composé un livre intitulé : *Histoire de la Maltôte*, qui n'a pas vu le jour. Il voulut que le Dictionnaire de l'académie, au mot *Comptable*, servît son ressentiment, en recueillant le proverbe populaire : *Tout comptable est pendable*. Forcé par ses confrères de supprimer cette belle sentence, il écrivit en marge : *rayé quoique véritable*. Le mécontentement de Colbert fut un peu calmé par la promesse que donna Mézerai de retoucher, dans une seconde édition, les passages dont on se plaignait. Les corrections furent faites d'une main si indulgente, ou avec tant de mauvaise volonté, qu'elles n'apportèrent pas de grands changements. Le contrôleur-général, se croyant joué, retrancha la moitié de la pension. Mézerai était encore riche de ce qu'il avait retiré de ses ouvrages, et des pensions de plusieurs princes étrangers ; mais son caractère impétueux ne s'imposa aucune retenue dans ses plaintes. Sa pension fut alors supprimée en entier. Il déclara qu'il n'écrirait plus, et se réduisit ensuite à cette résolution, un peu mercenaire, que ne recevant plus d'argent du roi, il cesserait de parler de lui, soit en bien, soit en mal. L'académie française avait admis Mézerai dans son sein, après qu'il eut publié les deux premiers volumes de sa grande histoire. Il remplaça Voiture, dont il n'avait pas la grâce et l'élégance. La collection de l'académie ne contient pas son discours de réception, quoique l'usage de ces harangues fût déjà établi. On lui conféra l'emploi de secrétaire perpétuel, à la place de Conrart, qui l'avait exercé le premier depuis l'origine de l'académie. Ce n'est pas, sans doute, son style, dès-lors reconnu pour incorrect, qui fixa sur

lui les suffrages de ses confrères. Quand il fut en possession des honneurs académiques, il se montra fort dédaigneux à l'égard des candidats qui se mettaient sur les rangs : son usage constant était de leur donner une boule noire ; non pour satisfaire son humeur, mais, disait-il, c'était afin de laisser à la postérité une preuve de la liberté des suffrages académiques. Souvent il compromit, par ses manières originales et ses habitudes populaires, la dignité d'un secrétaire perpétuel de l'académie française. Sa négligence dans ses habits et sa personne devint si choquante, qu'un jour des archers s'assurèrent de lui, l'ayant pris pour un mendiant vagabond. La méprise lui plut. Une de ses manies était de se soustraire à la clarté du soleil, et d'éclairer sa chambre avec des flambeaux, quand il travaillait, en plein midi, au cœur de l'été. De peur que cette singularité ne ressortît pas assez, il ne manquait pas de reconduire jusqu'à la porte de la rue, une lumière à la main, ceux qui lui rendaient visite. On cite encore d'autres traits du même genre, qui peuvent bien avoir été inventés pour faire rire aux dépens de Mézerai, et qui n'ont rien d'assez piquant pour être rapportés. Dans les dernières années de sa vie, il forma une liaison fort intime avec un cabaretier de La Chapelle, près Saint-Denis, qu'il avait découvert en se promenant autour de Paris. Une humeur enjouée, de la franchise, du bon vin, séduisirent Mézerai, au point qu'il préférait la société du cabaretier Lefaucheur, à celle des beaux-esprits qui recherchaient le secrétaire de l'académie. Ses journées se passaient à La Chapelle ; et son testament mit le comble à une amitié si étrange. Il instituа Lefaucheur son légataire universel, en le qualifiant de *Mon cher compère, fidèle et véritable ami, homme de bien et loyal.* Sa sœur et ses neveux n'eurent de lui que ses biens patrimoniaux, que lui-même annonce être fort peu de chose. L'argent comptant, les pierreries, la vaisselle d'argent, généralement tout ce qu'il avait pu acquérir par son travail et ses soins, furent compris dans le legs, qui était considérable. Il se souvint cependant de son frère, le père Eudes, et légua une somme pour lui construire un monument. Jusque-là, il avait fait peu de cas de la grande piété de son aîné ; et il avait coutume de répondre à ses pressantes exhortations, qu'il comptait tant sur la sainteté d'un si bon frère, qu'il était persuadé que tous deux seraient sauvés, *l'un portant l'autre.* Mézerai mourut, le 10 juillet 1683, dans des sentiments plus chrétiens. Il confirma, par ces paroles remarquables, l'abjuration d'une incrédulité qui avait été plutôt l'effet de son caractère porté à l'indépendance, et de son humeur contrariante, que de sa conviction : *Souvenez-vous*, dit-il à ses amis, *que Mézerai mourant est plus croyable que Mézerai vivant.* Son cœur fut embaumé et déposé dans l'église des Carmes du Marais, par les soins de Lefaucheur. On pensait, d'après l'opinion que lui-même avait voulu accréditer, qu'il laissait des manuscrits très-précieux, entre autres, un recueil d'anecdotes, dont seul il avait pu faire la découverte. Colbert intervint dans l'inventaire des papiers ; et ceux qui parurent avoir rapport aux fonctions d'historiographe, furent portés à la Bibliothèque du Roi, où ils se trouvent encore. On n'y voit rien de remarquable ;

ce sont des morceaux sans suite, sur des points d'histoire, excepté un petit cahier intitulé : *Pensées d'un Solitaire, sur la cause et la fin des choses.* Mézerai, comme historien, a été, dans son temps, l'objet d'une grande admiration. Aujourd'hui les lecteurs lui manquent. Il pèche par défaut d'exactitude, sur-tout en ce qu'il adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. Il avait peu lu les auteurs originaux, sans lesquels il est impossible de ne pas s'égarer. Il avait travaillé principalement d'après Papire Masson, Du Haillan et Nicole Gilles. Son style dur, inégal, a vieilli plus qu'il n'aurait dû arriver s'il l'avait moins négligé. Ses transitions sont rarement heureuses, et refroidissent la narration : « Mais on sent, » dit le chancelier d'Aguesseau, de » la force, du nerf et de la supério- » rité dans sa manière. Si sa diction » n'est pas pure, il sait, du moins, » penser noblement. Ses réflexions » sont courtes et sensées; ses expres- » sions, quelquefois grossières, mais » énergiques; et son histoire est se- » mée de traits qui pourraient faire » honneur aux meilleurs historiens » de l'antiquité. » Il s'est même quelquefois élevé jusqu'à leur manière, ainsi que le prouve le discours qu'il met dans la bouche du maréchal de Biron père, pour dissuader Henri IV de chercher un asile en Angleterre, et celui qu'il fait adresser par Biron fils à ses juges. Mézerai sut se maintenir dans une grande liberté d'opinions. Ce n'est pas seulement en traitant des impôts et de leur origine, qu'ils s'exposait à déplaire au pouvoir : son penchant l'entraîna plus loin, et le rendit non moins blâmable que si, par l'excès contraire, il se fût rabaissé à une servile adulation des rois et du despotisme : il est, selon Bayle, celui de tous les historiens qui flatte le plus le peuple contre la cour. Il se fait un plaisir de relever tout ce qu'il trouve d'injuste et de honteux dans la conduite de la France. On peut croire qu'il était de ces esprits que les troubles de la Fronde avaient amenés à concevoir l'espérance de grands changements dans la constitution de l'État. La preuve en est assez sensible dans un pamphlet qu'il publia en 1652, sous ce titre : *Les très-humbles Remontrances des trois États, présentées à Sa Majesté, pour la convocation des états-généraux* (1). Voici la liste des ouvrages de Mézerai : I. *Histoire de France*, 3 vol. in-fol., 1643, 1646, 1651. Le choix d'un exemplaire complet exige de l'attention, afin de reconnaître si l'on y trouve tous les passages retranchés de la plupart des volumes. Le *Manuel* de M. Brunet indique les diverses particularités dont la réunion compose un exemplaire parfaitement complet, tant pour le texte, que pour les portraits gravés. L'édition de Paris, 1685, est peu recherchée à cause des retranchements. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, 1668, 3 vol. in-4°.; réimprimé en Hollande, 1673, 6 vol. in-12. On préfère cette contrefaçon à l'édition originale. La meilleure édition de l'Abrégé est celle de 1775, 14 vol. in-12. On y a joint les passages supprimés dans l'édition de

(1) Il existe à la Bibliothèque Mazarine, au n°. 3841, un exemplaire in-fol. de l'*Histoire générale des rois de France*, par Bernard de Girard, seigneur du Haillan (Paris, 1627), qui a appartenu à Mézerai. Il y a mis son nom avec les mots suivants, sur le feuillet qui est avant le frontispice; et ces mots écrits de sa main revèlent ses sentiments et son opinion à l'égard du gouvernement papal de Rome. *Duo tantum hæc opus, unum ut eorum populum romanum liberum relinquam; alterum ut ita cuique evenit, sicut de republicâ quisque mereretur.* G—n.

1668, une continuation par Limiers, et une bonne table des matières. III. *Traité de l'Origine des Français*, qui suppose des connaissances étendues sur beaucoup de points de notre histoire, Amsterdam, 1688, in-12. IV. *Une traduction de l'Histoire des Turcs, de Chalcondyle*, Paris, 1662, 2 vol. in-fol. Le style de la traduction de Vigenère ayant vieilli, des libraires proposèrent à Mézerai de le rajeunir, et d'y joindre des notes avec une suite jusqu'en 1650. Cette continuation n'est qu'une espèce de gazette écrite sans aucun agrément. V. *Une traduction françoise du Traité de Jean de Salisbury*, intitulé : La *Vanité de la Cour*, Paris, 1640, in-4°. VI. *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, traduit du latin de Grotius, ibid., 1644, in-8°. VII. *Histoire de la Mère et du Fils*, c'est-à-dire, de Marie de Médicis et de Louis XIII, Amsterdam, 1730, in-4°., ou 2 vol. in-12. Mézerai a pu travailler, dans sa jeunesse, à cet ouvrage; mais ce n'est pas une production digne de lui. Quelques personnes ont cru pouvoir lui attribuer l'histoire de Henri IV, publiée par Péréfixe; rien ne prouve qu'il en soit l'auteur: il n'était guère capable d'un style aussi correct et aussi facile. On a voulu donner à Mézerai des *Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'Histoire de France*; compilation qu'on a cru être de lui, parce qu'elle a paru sous le nom de cet historien hardi, mais moins libre encore que l'auteur ou l'éditeur de ces Mémoires (*V.* Camusat, VI, 665). C—L.

MÉZIÈRES (Eugène-Éléonore de Betuzi marquis de), lieutenant-général, mort au mois de juillet 1782, à Longwi, dont il était gouverneur, s'était signalé à la bataille de Fontenoi, et avait donné des preuves multipliées de sa bravoure et de ses talents dans les guerres de Hanovre, où il fut constamment employé. Il charma ses loisirs par la culture des lettres et des arts. Sa bienfaisance et ses autres qualités personnelles l'avaient rendu l'idole des habitants de son gouvernement : il se plaisait au milieu d'eux; et l'on a remarqué que pendant les vingt dernières années de sa vie, il ne fit pas un seul voyage à la cour. Il a publié, en conservant l'anonyme, quelques brochures peu importantes, et parmi lesquelles on cite : I. *Lettres de M.....* Paris, 1760, in-12. II. *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans le son*, ou *Discours sur la nature du chant*, Amst. et Paris, 1760, in-8°. Ce livre, si l'on en croit le *Dict. des musiciens*, ne remplit nullement son titre, et ne contient que des vues superficielles et fausses. III. *Critique du livre contre les spectacles, intitulé : J.-J. Rousseau, etc., à d'Alembert*, etc., 1765, in-8°. de 92 p. W—S.

MEZIRIAC (Claude-Gaspar Bachet, sieur de), naquit à Bourg en Bresse, le 9 oct. 1581. Après avoir fait ses études avec distinction à Paris, il visita l'Italie en savant et en curieux, et séjourna plusieurs années à Rome. Colomiès assure qu'étant entré dans l'ordre des Jésuites, il professa quelque temps dans leur collége à Milan. Il sortit de cette compagnie avant d'avoir prononcé ses vœux, et revint dans sa patrie, où il se maria. Âgé d'environ trente ans, il avait dès-lors la réputation d'un des plus savants hommes de son temps, et possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol; enfin il écrivait dans presque toutes les langues.

L'édition qu'il a donnée de l'*Arithmétique de Diophante*, accompagnée d'observations, prouve qu'il avait des connaissances positives et étendues dans les sciences mathématiques; mais rien ne lui fit plus d'honneur que le *Commentaire* dont il accompagna sa *Traduction en vers français de quelques Épîtres d'Ovide*. Tous les critiques conviennent qu'il est peu d'ouvrages d'une érudition plus variée et plus agréable. C'est une mine où n'ont pas manqué de puiser tous les auteurs qui ont écrit depuis sur la mythologie. Quoiqu'il vécût dans sa famille d'une manière très-simple et très-retirée, sa réputation l'avait fait connaître à Paris; et l'académie française le reçut en 1635, quoique absent. On le dispensa de prononcer lui-même son discours de remercîment, qui fut lu par Vaugelas. Meziriac mourut le 25 février 1638, âgé de 57 ans. On a de ce savant: I. *Problèmes plaisans et délectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613; 2e. édit. augmentée, Lyon, 1624, in-8°.: ce qu'il y a de meilleur dans ce livre a été refondu dans les diverses éditions des *Récréations mathématiques*, si augmentées par Ozanam, et si savamment retravaillées par Montucla. II. *Diophanti Alexandrini arithmeticorum libri sex et de numeris multangulis liber unus, gr. et lat. commentar. illust.* Paris, 1621, in-fol. La version latine est celle de Xylander; mais Meziriac la corrigea en une infinité d'endroits: 2e. édit., Paris, 1670, in-fol., augmentée des observations de Fermat, conseiller au parlement de Toulouse. III. *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets*. Dijon, 1615, in-8°.; Lyon, 1618, in-12. Les vers français de Meziriac sont très-médiocres. IV. *Les Épîtres d'Ovide, trad. en vers françois, avec des commentaires fort curieux*, Bourg en Bresse, Teinturier, 1626, in-8°., première édit. très-rare. Meziriac promettait la suite de cet ouvrage, qui n'a jamais paru. Sallengre en a donné une nouvelle édition, la Haye, du Sauzet, 1716, 2 vol. in-8°. Cette édition est préférable à la première, sous le rapport de la correction et sous celui de l'impression: elle est d'ailleurs augmentée de différents morceaux du même auteur, qui n'avaient pas encore été imprimés. Ces morceaux sont des *Poésies latines sur des sujets de dévotion*; des *Vers italiens*; la *Vie d'Esope, tirée des anciens auteurs*, petite pièce très-curieuse, dont l'édition originale, Bourg, 1632, in-16, a été reproduite en 1646, ibid., et dans le premier volume des mémoires de Sallengre; un *Discours sur la traduction*, dans lequel l'auteur annonçait son projet d'en entreprendre une nouvelle de Plutarque: on doit regretter qu'il n'ait pu l'exécuter (1); *Remarques sur l'origine du mot* Lugdunum, *et d'autres sur un passage de Pline, livre 33, chap. 3*. Moréri lui attribue en outre une traduction du *Traité de la Tribulation*, composé en italien, par Cacciaguerra, et une *Vie d'Alexandre*. On ne sait ce qu'il entend par ce dernier ouvrage. Guichenon (Hist. de la Bresse et du Bugey) parle bien d'une *Vie d'Alexandre de Lusaque*: c'est probablement le

(1) Ce discours, d'abord inséré dans le *Menagiana* de 1715, est une censure amère, et il faut le dire, outrée, de la version du célèbre biographe grec par Amyot: Meziriac affirme qu'il y a découvert 3000 erreurs; les utiles corrections que la traduction d'Amyot a suggérées à Reiske et au docteur Corray, le vengent assez du reproche d'ignorance et d'infidélité dont Meziriac a cherché à l'accabler.

même que l'*Alexandre* de Moréri ; mais encore n'en est-on guère plus instruit. — Guillaume Bachet de Vauluysant, son frère aîné, mort en 1631, faisait aussi des vers latins et français. Quelques-unes de ses pièces sont imprimées avec celles de son frère dans le recueil des *Chansons dévotes*. C'est lui qui a traduit la cinquième épître d'Ovide, et qui donna ainsi, à son frère, l'idée de traduire les autres. *Voyez* l'Éloge historique de Bachet de Meziriac, dans les *Eloges de quelques auteurs français* (par Joly), p. 1-84. W—s.

MEZZABARBA (Le comte François), savant antiquaire et numismate, né à Pavie, en 1645, d'une famille patricienne, exerçait la profession d'avocat, à Milan. Malgré les soins qu'il donnait aux affaires de ses clients, il trouva le loisir de suivre son goût pour les recherches d'antiquités ; et il parvint à former une collection de livres choisis, et un cabinet de médailles, l'un des plus beaux de l'Italie. Il cultiva l'amitié des savants ; et il était en correspondance avec Magliabecchi, le P. Pedruzi, Gronovius, et le card. Noris, dont les conseils lui furent très-utiles. L'idée avantageuse qu'il donna de ses talents, fixa sur lui l'attention publique. L'empereur Léopold fit revivre en sa faveur le titre de comte, dont ses ancêtres avaient déjà été honorés, et le nomma son fiscal pour la Lombardie autrichienne : Mezzabarba remplissait cette charge avec un zèle qui lui aurait mérité de nouvelles récompenses, lorsqu'il mourut à Milan, le 31 mars 1697. Il fut enterré dans l'église Sainte-Marthe. On a de lui une *Edition* des Médailles des empereurs romains, par Adolphe Occo, avec des additions et des explications qui n'ont pas réuni les suffrages de tous les numismates (*V.* Adolph. Occo), et Argelati en a rectifié et complété plusieurs dans la belle édition qu'il a donnée du même ouvrage, en 1730. Ch. de Valois a publié des *Observations*, sur quelques endroits de ce recueil, dans les *Mémoires* de l'acad. des inscript., tom. XII, XIV et XVI. On a encore de Mezzabarba : *Numisma triumphale ac pacificum, Joanni III, Poloniæ regi, oblatum*, Milan, 1687, in-4°. ; et il a laissé un *Traité* particulier *des Médailles de Commode*, dont le manuscrit autographe était conservé dans la bibliothèque de son fils, le comte François-Marie Mezzabarba. W—s.

MEZZABARBA (Jean-Antoine), l'un des fils du précédent, était né à Milan, le 7 octobre 1670. Après avoir terminé ses études chez les Somasques, il prit l'habit de cette congrégation, et fut envoyé à Rome pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. Il était déjà connu par quelques pièces de vers, qui lui ouvrirent les portes de l'académie des Arcadiens, où il lut plusieurs morceaux de sa composition. Chargé ensuite de professer la rhétorique à Brescia, puis à Pavie, il fut enfin envoyé au collége de Turin. Ses connaissances en numismatique lui méritèrent la bienveillance du duc de Savoie, qui le nomma, en 1698, professeur de géographie et de théologie morale à l'université : trois ans après, il accompagna le nonce du pape à Paris, où il reçut un accueil distingué des PP. Hardouin et Lachaise. Il prononça, en 1703, en latin le *Panégyrique* de Louis XIV, au sujet de l'établissement du cabinet des médailles : il traduisit cette pièce en italien ; et elle fut traduite en français par Baudelot de Dairval. Le

P. Mezzabarba eut l'honneur de la présenter au roi, qui lui fit présent d'une boîte d'or enrichie de son portrait, et lui assigna sur sa cassette une pension de 600 écus. Il retourna la même année en Italie, et se retira au collége Saint-Pierre de Milan, dans le dessein de s'y appliquer avec plus de calme à la culture des lettres: il y forma une académie sur le plan de celle des Arcadiens de Rome, et il en devint le chef. On avait lieu d'attendre de lui des ouvrages dignes de sa réputation, lorsqu'il mourut au mois de décembre 1703, à l'âge de trente cinq ans. Crevenna a publié dans le 6e. tome du *Catalogue* de sa bibliothèque, plusieurs *Lettres* de Muratori, adressées au P. Mezzabarba, et qui prouvent l'estime qu'il faisait de ce jeune savant. Outre *le Panégyrique de Louis XIV*, en trois langues, Paris, 1703, in-4°., on a de lui plusieurs Pièces de vers en latin et en italien, dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. Mediolan.* d'Argelati, tom. II, p. 912; et une *Lettre au sujet d'une médaille de Sévère frappée à Acrase*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, décembre 1703, et en latin dans les *Electa numaria* de Volterek. On trouva dans ses manuscrits des notes sur différentes médailles, qu'Argelati inséra dans la nouvelle édition de l'ouvrage d'Occo; mais on a reconnu que ces notes n'étaient qu'un extrait de l'ouvrage du P. Hardouin (*Numismata sæculi Constantini*), que Mezzabarba avait fait pour son usage (*V.* Occo). W—s.

MEZZABARBA (Charles-Ambroise), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI, en Chine, partit pour cette mission en 1720. Il devait prendre connaissance des différends qui s'étaient élevés entre les missionnaires, relativement à quelques rits et cérémonies usités en Chine, et faire exécuter les décisions du Saint-Siége sur cet objet (*Voy.* Maigrot). Il arriva, le 26 septembre 1720, à Macao, et s'embarqua le 7 octobre pour Canton, d'où il se rendit à la cour. Après avoir obtenu avec peine une audience de l'empereur Khang-hi, il lui présenta un bref du pape, et lui demanda, pour les Chrétiens de ses états, la permission de pratiquer le christianisme dans sa pureté, et de se conformer à ce qui avait été prescrit à Rome sur les matières contestées. L'empereur accueillit mal cette demande; et le légat, fatigué des désagréments et des obstacles qu'il rencontrait, pria ce prince de le laisser retourner en Europe, pour informer le pape de l'état des choses, promettant en même temps de ne rien changer à ce qui était en usage, et de ne point faire d'acte de juridiction. Il eut, le 1er. mars 1721, une dernière audience de Khang-hi, qui lui remit des présents pour lui, pour le roi de Portugal et pour le pape. Le légat, de retour à Macao, y séjourna plusieurs mois, et y donna, le 4 novembre 1721, un mandement pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions. Il partit quelques jours après, et revint directement en Europe, emportant avec lui le corps du cardinal de Tournon, qui avait été légat avant lui, et qui était mort à Macao, en 1710 (*V.* Tournon). Le mandement du patriarche ne calma point les disputes, et ne fut point approuvé à Rome. Les permissions qu'il avait accordées, furent annulées par Benoît XIV, en 1742. Mezzabarba

n'arriva que sur la fin de 1722, à Rome, et trouva Clément XI mort, et Innocent XII élevé sur le Saint-Siége. La relation de sa mission fut publiée d'abord en français, puis en italien, en 1739. Les uns l'attribuent au père Viani, religieux servite, qui accompagna le légat comme son confesseur; d'autres la croient du père Fabri, secrétaire du même prélat. Cette relation n'est point favorable aux Jésuites, et les peint comme les auteurs des troubles de la mission, et des contradictions qu'essuya le patriarche: elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, tom. IV et V, et suivie par le père Norbert, dans ses *Mémoires historiques*, tom. II. D'un autre côté, on trouve dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, tom. XII de la nouvelle édition de Lyon, deux Lettres du père de Goville, jésuite, en réponse aux *Anecdotes*. Dans la deuxième de ces lettres, qui n'est pas datée, mais qui doit avoir été écrite vers 1738, il est dit que M. de Mezzabarba vivait encore alors. P—C—T.

MEZZAROTA (1) (Louis), connu aussi sous le nom de *cardinal de Padoue*, était né dans cette ville, en 1391, de parents pauvres et obscurs. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la médecine; mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Condolmiero, il le suivit à Rome, et renonça à la pratique de son art pour prendre l'état militaire. Les troubles qui désolaient l'Italie lui fournirent l'occasion de signaler son courage; et le pape Martin V le récompensa de ses services en le nommant l'un des chefs de sa garde, et administrateur du diocèse de Traü, exposé sans cesse aux incursions des Turcs. Comme il n'était pas rare alors de voir des prêtres commander les armées, il ne l'était pas non plus de voir des généraux posséder des bénéfices; mais Mezzarota, dont les premiers succès avaient éveillé l'ambition, s'était fait ordonner prêtre afin de pouvoir parvenir à toutes les dignités. Son protecteur, le cardinal Condolmiero, ayant été élu pape sous le nom d'Eugène IV, il parcourut rapidement la carrière des honneurs. Nommé archevêque de Florence, et peu après patriarche d'Aquilée, il fut décoré de la pourpre romaine pour avoir ouvert l'avis de faire mourir le cardinal Vitelleschi, coupable de trahison (*V.* Vitelleschi); et ce fut lui qui recueillit seul ses immenses richesses. Il contint, par sa fermeté, les Colonna et les autres princes révoltés contre Eugène, remporta plusieurs avantages sur les troupes du duc de Milan, et força le roi de Naples à quitter les environs de Rome (*V.* Eugène IV, XIII, 476). Si Mezzarota rendit des services importants au Saint-Siége, à la tête de ses armées, il ne lui fut pas moins utile par son talent pour les négociations; et il termina toutes celles dont il fut chargé à l'avantage de la cour de Rome. La faveur dont il jouissait était sans bornes; et il l'employa principalement pour l'intérêt de ses compatriotes, qui obtinrent par son crédit un grand nombre d'emplois et de bénéfices (1). Il continua de jouer un grand rôle sous les successeurs d'Eugène; il fut envoyé par Calixte

(1) Son véritable nom était *Scarampi*; mais il le quitta pour celui de sa mère.

(1) Les Romains ne pouvaient pas voir sans jalousie la haute faveur de Mezzarota; et l'usage qu'il en faisait le leur avait rendu odieux. Nicol. Papadopolo rapporte que les cochers de Rome disaient à leurs mules, en les accablant de coups: *Eia, eia, villane, si esses Paduanus fieres papa vel castellanus.* (Voy. *Hist. gymnas. Patavini*, II, 170.)

III, au secours de J. Huniade, assiégé par les Turcs dans Belgrade (1456). Après son retour, il se mit à la tête de quelques galères, dispersa la flotte othomane devant Rhodes, s'empara de plusieurs îles de l'Archipel, et revint chargé de butin. Si ses richesses lui valurent les éloges intéressés de quelques écrivains, l'usage qu'il en faisait lui attira aussi de vifs reproches. Le luxe de sa table lui valut le surnom de cardinal *Lucullus*; et Jovien Pontanus, poète contemporain, poussa la hardiesse au point de donner à Mezzarota une place aux enfers, dans une de ses pièces. Naturellement prodigue, il était insatiable, et ne songeait qu'à accumuler sur sa tête de nouveaux bénéfices. Cette avidité le brouilla avec le cardinal Barbo; et ce prélat ayant été élevé sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Paul II, Mezzarota en mourut de chagrin, le 11 mars 1465. On assure qu'il avait de l'érudition, et qu'il écrivait avec beaucoup d'élégance. Laur. Pignoria possédait le recueil de ses *Lettres* à Franc. Barbaro; et il en faisait beaucoup de cas. Tomasini a publié l'*Éloge* de Mezzarota, dans les *Vitæ virorum illustrium*, précédé de son portrait, d'après André Mantegna, et suivi d'une médaille frappée en son honneur. W—s.

MEZZO-MORTO, fameux amiral othoman, était Africain, né de parents maures. Il fit le métier de pirate comme Dragut et Barberousse, et il se rendit fameux par ses courses sur la Méditerranée au service de la régence de Tunis. Pris par les Espagnols, à la suite d'un combat d'où il fut emporté demi-mort et couvert de blessures, sa bravoure et son malheur lui valurent le nom de *Mezzo-Morto*, qu'il conserva toute sa vie. Ayant été racheté après dix-sept ans de captivité, sa haine, accrue par un si long esclavage, l'excita à de plus nobles succès. Le pirate de Tunis, simple commandant de vaisseau dans la flotte othomane, osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée entre les mains des Vénitiens, et en répondre sur sa tête. Il tenta l'entreprise avec quatre sultanes et huit galères. Mezzo-Morto s'empara de la ville et de l'île de Chio, en 1695. La dignité de capitan-pacha, et les trois queues avec le rang de coubé-vizir, ou vizir de la voûte, devinrent sa récompense. Lorsqu'il fut présenté au sultan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec son habit de matelot; singulière conformité entre le pirate de Tunis et le célèbre Jean Barth. « Si les capitans-pachas, mes prédécesseurs, n'avaient, » disait-il, » jamais porté que l'habit des Gagliondgis, la marine de l'empire » serait dans sa splendeur; et au lieu » de recouvrer ce qu'ils ont perdu, » je ferais des conquêtes sur nos ennemis. » L'exemple du brave et simple Mezzo-Morto a servi de règle à ses successeurs; et tous les capitans-pachas de l'empire othoman portent l'habit de matelot dans le divan comme devant le souverain, quand ils sont admis en sa présence. S-y.

MIACKZINSKI (Joseph), général français, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et se montra, dès le commencement de la révolution, l'un de ses plus chauds partisans. Dumouriez lui procura un avancement rapide, et le fit nommer, vers la fin de 1792, commandant d'une division de l'armée des Ardennes, avec le grade de maréchal-de-camp. Quelques mois après, il le mit à la tête d'un corps de trou-

pes légères, qui occupaient Rolduc; et ce fut là que Miackzinski, surpris par les Autrichiens, le 1er. mars 1793, se vit obligé d'effectuer sa retraite au milieu de l'armée du prince de Cobourg. Il perdit beaucoup de monde à Aix-la-Chapelle, et parvint cependant à rejoindre la grande armée, où il eut part à tous les événements de la désastreuse retraite des Pays-Bas. Arrivé sur la frontière de France dans les premiers jours d'avril, il fit tous ses efforts pour seconder Dumouriez dans son projet de soustraire la France au joug de la Convention nationale; et ce général l'ayant chargé de s'emparer de Lille, il entra, avec une faible escorte, dans cette place, où il fut arrêté, et conduit à Paris, par ordre des représentants commissaires de la Convention nationale. Traduit au tribunal révolutionnaire qui venait d'être établi, il y fut condamné à mort, le 17 mai 1793, et fut ainsi une des premières victimes de ce régime de sang et de terreur, qui devait peser également pendant un an sur les armées et sur les Français de toutes les classes. Miackzinski chercha en vain à se soustraire à la mort, en annonçant d'importantes révélations. La Convention nomma des commissaires pour l'entendre; mais ses déclarations se bornèrent à des assertions vagues et sans preuves contre les députés Lacroix et Gensonné. Il recueillit cependant ses forces pour aller à l'échafaud, et montra du courage lorsqu'il y fut conduit, sur la place Louis XV, le 25 mai 1793. Bertrand-Moleville assure que ce général lui avait proposé, dans le mois de juillet 1792, d'épier les démarches de Dumouriez, et même de faire envelopper et tailler en pièces l'avant-garde de l'armée qui était confiée à ce général, si l'on voulait lui donner deux cent mille francs: cette proposition fut rejetée par Louis XVI, avec tout le mépris qu'elle méritait. M—D j.

MICAL (L'abbé), mécanicien français, était né vers 1730. Après avoir terminé ses études et reçu les ordres sacrés, il fut pourvu d'un bénéfice, dont le produit, joint à sa fortune, suffisait à ses besoins très-modérés. D'un caractère doux et modeste, il vivait dans la retraite, et employait ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il construisit d'abord deux automates jouant de la flûte, et successivement plusieurs autres, de manière à former un concert entier. « Cet ouvrage, dit Rivarol, pouvait, par la masse, par la beauté des figures sculptées, et par la perfection du jeu le plus varié, faire l'ornement de la plus vaste salle. » L'inventeur le brisa, par des motifs que Rivarol promettait de révéler un jour au public; mais le rédacteur des *Mémoires secrets* nous apprend que ce fut parce qu'on lui avait reproché d'avoir fabriqué lui-même des figures nues. (*V.* ces *Mémoires*, XXVI, 215.) L'abbé Mical construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement de petites phrases; mais un curieux auquel il avait montré cette machine, en ayant fait un pompeux éloge dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, il la brisa, indigné qu'on eût révélé l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention des personnes éclairées. Cependant, à la prière de ses amis, il reprit son travail, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes, dont la voix était *surhumaine*, et qu'il soumit, en juillet 1783, à l'acadé-

mie des sciences. Vicq d'Azyr fit un rapport, le 7 septembre suivant, sur ces étonnantes machines ; il reconnut que l'abbé Mical avait atteint en partie le but qu'il s'était proposé, et lui donna beaucoup d'encouragements. Mais le gouvernement, sur le rapport du lieutenant de police Lenoir, refusa d'acheter ce chef-d'œuvre de mécanique. Ce n'était pas la première fois qu'on avait essayé de faire des automates parlants ; Albert-le-Grand en avait construit un, que Saint-Thomas-d'Aquin, son disciple, brisa dans un mouvement de frayeur. (*V.* Albert-le-Grand, I, 420.) La tête parlante fabriquée à Dresde par le professeur J. Valentin Merbiz (mort en 1704), à laquelle il avait travaillé pendant cinq ans, et qui répondait en grec, en hébreu, en latin ou en français, à ce qu'on lui disait à l'oreille dans quelqu'une de ces langues, n'a pas été décrite avec assez de précision, pour que l'on puisse assurer que l'expérience fût exempte de toute supercherie. Kircher avait eu le projet d'en construire une pour l'amusement de Christine, reine de Suède (*V.* Kircher, XXII, 441) ; mais on peut croire que la machine de l'abbé Mical était supérieure à celles dont on vient de parler, et qu'elle l'emportait même sur celle que Kempelen montrait dans le même temps à Paris (*V.* Kempelen, XXII, 285) (1), sans partager l'enthousiasme de Rivarol pour cette machine, enthousiasme qui dut beaucoup affliger le bon et modeste abbé Mical : « Il a, » dit-il, appliqué deux claviers à ses » têtes parlantes ; l'un en cylindre, » par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais » sur lequel les intervalles des mots » et leur prosodie sont marqués correctement ; l'autre clavier contient, » dans l'étendue d'un ravalement, » tous les *sons* et tous les *tons* de la » langue française, réduits à un petit » nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. » Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts » comme avec la langue ; et on pourra donner au langage des têtes, la » rapidité, les repos et toute la physionomie enfin que peut avoir une » langue qui n'est point animée par » les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout » à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des » partitions d'opéra sur les clavecins » ordinaires. » (*V. Lettres à M. le Président de . . . . Œuvres de Rivarol*, tom. II, pag. 230 et suiv.) Il est temps de faire connaître en quoi consistait le chef-d'œuvre de l'abbé Mical ; nous emprunterons les termes des commissaires de l'académie des sciences, meilleurs juges que Rivarol. « Les têtes recouvraient une boîte creuse, dont les différentes parties étaient rattachées par des charnières, et dans l'intérieur de laquelle l'auteur avait disposé des glottes artificielles, de différentes formes, sur des membranes tendues. L'air, passant par ces glottes, allait frapper les membranes qui rendaient des sons graves, moyens ou aigus ; et de leur combinaison résultait une espèce d'imitation *très-imparfaite* de la voix humaine. » Le *Dictionnaire universel* dit que l'abbé Mical brisa ces deux têtes dans un moment de désespoir ; mais Montucla, sans doute

(1) On peut citer encore celle de C.-G. Kratzenstein, décrite dans le *Journal de physique* de 1782, et dont Lalande parle avec admiration dans le *Journal des savants* (octobre 1787, pag. 683).

mieux informé, assure qu'elles ont été vendues, sans faire connaître si ce fut le gouvernement ou un curieux qui en fit l'acquisition. Le même Dictionnaire dit que Mical mourut très-pauvre en 1789. Montucla place la mort de cet ingénieux artiste en 1790, et ne fait nulle mention de l'état de détresse où l'on veut qu'il ait passé les dernières années de sa vie. W-s.

MICHAELIS (Sébastien), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né, en 1543, à Saint-Zacharie, dans le diocèse de Marseille, acquit, par ses succès dans la prédication, un grand crédit parmi ses confrères; et il en profita, pour introduire la réforme parmi eux, non sans quelque contradiction. Le général de l'ordre lui permit, à la sollicitation d'Henri IV, d'ériger les couvents qui s'y soumirent, en une congrégation particulière, dont Michaëlis fut le premier vicaire-général: elle formait deux provinces, dont les maisons étaient répandues dans le Languedoc, la Provence, la Normandie, la Lorraine, et quelques autres. Le réformateur mourut, en 1618, à Paris, dans le couvent de la rue Saint-Honoré, qu'il avait fait fonder par le card. de Gondi. Nous avons de lui, outre un opuscule sur les *Sœurs Maries* de l'Écriture (Lyon, 1592, in-4°.), une *Histoire de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, ensemble la *Pneumalogie* ou *Discours des Esprits*, Paris, 1613, in-8°. Cet ouvrage, plein de détails incroyables et quelquefois ridicules, contribua à conduire Gaufridy sur le bûcher (*V.* Gaufridy, XVI, 574). T—d.

MICHAELIS (Jean-Henri), savant orientaliste, naquit à Klettenberg, dans le comté de Hohenstein, en 1668. Il fit assez mal ses premières études, parce qu'il manqua de secours dans sa patrie, et à Elrich, où il fut envoyé à l'âge de onze ans. En 1683, il se rendit à Brunswick, pour apprendre le commerce; mais son amour pour les sciences lui fit négliger sa destination, et le porta à entrer dans l'école de Saint-Martin, dont le recteur le prit en amitié, et lui confia l'instruction de quelques enfants. Après une maladie qui le força de rentrer dans le sein de sa famille, il demeura quelque temps à Nordhausen, pour continuer ses études. Il passa en 1686, à Leipzig, où il étudia la philosophie, la théologie, les langues orientales et les rabbins. Il devint si habile dans l'hébreu, qu'il se trouva bientôt lui-même en état de l'enseigner aux autres. La ville de Halle lui offrait plus d'avantages que Leipzig; il les accepta, et y fixa son séjour. Il fut reçu au séminaire théologique, et y resta jusqu'en 1693, qu'il s'absenta pour donner des leçons à un de ses frères et à un autre parent. De retour à Halle, en 1694, époque de la dédicace de l'université de cette ville, il ne tarda pas à reprendre ses cours de grec, de chaldaïque et d'hébreu. Il obtint alors de la faculté philosophique le degré de maître-ès-arts. En 1697, il joignit à l'enseignement des langues dont nous venons de parler, celui du syriaque, du samaritain, de l'arabe et du rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, avec lequel il s'était lié d'amitié. En 1699, il occupa la chaire de grec, que Franke venait de quitter. En 1707, il fut chargé de l'inspection de la bibliothèque de l'université de Halle, et bientôt après il devint professeur ordinaire de théologie. En 1713, il se retira chez le baron de Canstein, à Berlin, pour

rétablir sa santé délabrée. Au bout de dix-huit mois, il revint occuper sa chaire et prit le bonnet de docteur. En 1735, il fut fait *senior* de la faculté de théologie, et inspecteur du séminaire, où il mourut, le 18 mars 1738. Il a laissé : I. *Conamina brevioris manuductionis ad doctrinam de accentibus Hebræorum prosaïcis*, Halle, 1695, in-8°., avec le secours de Franke. II. *Epicrisis philologica de R. Michaëlis Beckii, Ulmensis, disquisitionibus philologicis, cum responsionibus ad examen XIV dictorum Genes.*, Halle, 1696 et 1697, in-8°. III. *Dissertationes de accentibus seu interstinctionibus Hebræorum metricis*, Halle, 1700. IV. *Dissertationes de angelo Deo*, ib. 1701. V. *Nova versio latina Psalterii Ethiopici, cum notis philologicis*, ib., 1701. VI. *Claudii confessio fidei, cum Jobi Ludolfii versione latinâ, notis et præfatione*, ibid., 1702. VII. *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, ibid., 1702. VIII. *De historiâ linguæ arabicæ*, ibid., 1706. IX. *Dissertationes de textu novi Testamenti græco*, ib., 1707, in-12. X. *De Isaïâ prophetâ, ejusque vaticinio*, ibid., 1712. XI. *Dissertatio de rege Ezechiâ*, ibid., 1717. XII. *Biblia hebraïca*, ibid., 1720, in-8°., in-4°., in-fol., édition excellente et bien exécutée : elle est enrichie d'une ample et docte préface, estimée de tous les savants, et de notes très-précieuses. XIII. *Uberiorum annotationum in hagiographos volumina tria*, ibid., 1720, in-4°. Ce sont les notes dont Michaëlis ne put faire usage dans son édition de la Bible, et qu'il recueillit en 1719. XIV. *Dissertatio de Christo petrâ ac fundamento Ecclesiæ*, XV. *Dissertatio de nexu officiorum hominis christiani in vero Dei cultu*, ibid., 1728. XVI. *Dissertatio de cognoscendo theologiæ principio*, ibid., 1732. XVII. *De codicibus manuscriptis biblico-hebraïcis, maximè Erfurtensibus*, ibid., 1706. On peut voir le catalogue de ses autres ouvrages dans Moréri ; et, dans le second vol. des *Titres primitifs de la révélation*, les peines que se donna Michaëlis, pour perfectionner sa Bible hébraïque. L—B—E.

MICHAELIS (Jean-David), célèbre orientaliste et théologien protestant, a laissé des mémoires sur sa vie, où nous puiserons les principaux faits qui doivent entrer dans sa biographie, avec d'autant plus de confiance qu'au nombre des qualités qui lui assignent un haut rang parmi les savants du XVIIIe. siècle, sa véracité parfaite est celle qui a été le moins contestée. Il naquit à Halle, le 27 février 1717, de Chrétien-Benoit Michaëlis, professeur de théologie à l'université de Halle, et hébraïsant distingué. Malgré l'espèce d'oubli dans lequel l'éclat de la gloire du fils a fait tomber le nom du père, ainsi que celui de son grand-oncle maternel, Jean-Henri, sujet de l'article précédent, il est reconnu aujourd'hui que Michaëlis le père était beaucoup meilleur grammairien que Jean-David ; et la prodigieuse influence que le fils a exercée sur toutes les branches de l'exégèse sacrée et de la théologie, et qu'une connaissance plus profonde des langues du texte de l'Écriture aurait rendue encore plus heureuse, doit faire regretter que les fonctions du père, en l'empêchant de s'occuper lui-même de l'instruction élémentaire de son fils, l'aient forcé de l'abandonner entièrement à des instituteurs domestiques. La pédanterie de l'un d'entre eux contribua principalement à augmen-

ter le dégoût du jeune Michaëlis pour l'exactitude grammaticale, déjà naturellement rebutante pour un enfant plein de vivacité et d'imagination. Quatre ans de séjour à l'école des Orphelins de Halle, où il eut pour condisciples le célèbre orientaliste Reiske et le philosophe Alex.-Théophile Baumgarten (*V.* leurs articles), compensèrent, en partie, les défauts de l'enseignement privé, et en comblèrent les lacunes, mais très-imparfaitement pour le grec, bien qu'il y eût pour maître Goldhagen (le traducteur d'Hérodote), dont il loue d'ailleurs le zèle, et qui lui fut d'autant plus utile, que le nombre des élèves admis dans la première classe se trouva fréquemment réduit à quatre, trois, deux écoliers, et quelquefois au seul Michaëlis. Les autres professeurs dont il fait mention avec reconnaissance, sont, Boltzius, qui lui inspira un goût très-vif pour la poésie latine, surtout pour Virgile; Sigismond-Jacques Baumgarten, subtil philosophe et théologien, auquel il dut une connaissance aprofondie de la métaphysique de Leibnitz, et dont l'éloquence pieuse excita en lui des sentiments ineffaçables de vénération pour la religion révélée; enfin, le pasteur Freylinghausen, ministre connu pour unir la plus grande tolérance à l'orthodoxie luthérienne, et qui, s'apercevant que le jeune Michaëlis s'était déjà formé un système dogmatique rapproché du semi-pélagianisme, n'exigea, pour l'admettre à la sainte cène, aucun acte public de profession de foi. Au surplus, la répugnance que Michaëlis a constamment témoignée pour toute gêne de conscience, tout en l'empêchant de consentir à être agrégé à une faculté de théologie, comme on le lui proposa plus d'une fois pendant sa longue carrière académique, parut accroître plutôt que refroidir son zèle pour la cause du christianisme. Cette conduite a prouvé le discernement de Freylinghausen, et justifié le ménagement dont il usa envers la conscience délicate de son catéchumène. Michaëlis commença, en 1733, à suivre les cours des professeurs de l'université, tous hommes assez médiocres, excepté Baumgarten, dont une méthode, excessivement analytique, rendait les leçons arides et moins profitables : celles du chancelier Ludewig, sur l'histoire germanique, l'initièrent dans la connaissance du droit public et de tous les ressorts qui entrent dans le mécanisme social. Ce jurisconsulte (*Voy.* Ludewig, XXV, 386) ne songeait, en exposant la théorie des institutions politiques d'Allemagne, qu'à faire concevoir les prétentions de telle ou telle maison régnante, et les changements successivement apportés aux relations des états de l'Empire; mais il avait pour auditeur un de ces esprits indépendants et lumineux qui font, dans chaque événement, la part des circonstances, de la nature des choses, des besoins de la société et de la marche de l'esprit humain. Les antiquités et la théorie de la législation des Hebreux en firent leur profit par la suite; et, trente ans plus tard, le savant chancelier de Halle n'aurait certainement pas reconnu, dans le *Droit mosaïque*, les matériaux qu'il avait fournis au théologien publiciste et philosophe. Les études de Michaëlis s'étendirent sur toutes les branches des connaissances préparatoires : langues, histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique. Il s'aperçut dès-lors que Wolf avait fondé sa démonstration du

principe de la raison suffisante sur l'équivoque attachée au mot *rien* en allemand et en latin, et qu'il en résultait un syllogisme à quatre termes; sophisme auquel la langue française ne se serait pas aussi facilement prêtée. Cette observation, reproduite par M. de Prémontval, engagea, vingt ans plus tard, l'académie de Berlin à proposer la question *De l'Influence du langage sur les opinions et des opinions sur le langage.* On trouve la même remarque dans le Mémoire couronné de Michaëlis (p. 90 de la traduction française), mais accompagnée d'une note des traducteurs Merian et Prémontval, qui croient pouvoir affirmer que le gros de la nation allemande n'eût jamais été séduit par la philosophie wolfienne, si les deux langues qui lui sont le plus familières n'eussent pas donné lieu à l'amphibologie cachée dans la démonstration de Wolf; ce qui serait assurément, comme ils le disent (p. 91), un des traits les plus singuliers dans l'histoire de l'esprit humain, si l'on pouvait tirer de l'observation de Michaëlis une conclusion aussi hardie. Une des qualités rares dont il était doué, et qu'il manifesta dès l'âge le plus tendre, fut une indépendance absolue d'esprit, jointe à une soumission sans réserve envers ce qui s'offrait à lui sous la forme de la vérité. Peu d'hommes ont éprouvé aussi fortement le besoin d'examiner tout avec un soin extrême. Peu surtout ont montré autant de respect pour les résultats de leur examen consciencieux. Nous avons déjà dit que l'engagement imposé aux membres du clergé luthérien et des facultés de théologie, de se conformer dans leurs enseignements aux livres symboliques des chrétiens de la confession d'Augsbourg, l'éloigna toute sa vie d'une carrière où il aurait probablement eu de grands succès; les sermons qu'il eut occasion de prononcer, soit à Halle, soit à Londres, dans la chapelle allemande du roi, ayant constamment obtenu les suffrages de ses auditeurs (1). A l'université, il fut tourmenté de doutes, non relativement au dogme, mais sur quelques préceptes de l'Évangile que l'interprétation luthérienne des mots de l'institution de la sainte cène le portait à prendre à la rigueur de la lettre, et qui, dans le sens qu'il croyait devoir leur donner, paraissaient inconciliables avec d'autres obligations non moins sacrées, et avec les relations sociales elles-mêmes. Il dit, dans ses Mémoires, que sa santé en fut altérée; et celui de ses disciples qui en a été l'éditeur de son consentement (Jean-Matthieu Hassencamp), ajoute que c'est probablement aux versets 12 et 24 du XIXe. chap. de l'Évangile selon S. Matthieu, qu'il faut rapporter les anxiétés et les scrupules dépeints par l'auteur de cette auto-biographie, et dissipés ensuite, assure-t-il, par une connaissance plus approfondie du texte original. Après avoir pris le degré de maître-ès-arts et soutenu deux thèses (l'une, sous la présidence de son père, *De antiquitate punctorum hebraicor.*, le 7 oct. 1739; l'autre, *Dissert. de Psalm.* XXII, 17, en 1740), dans lesquelles il défendit des opinions qu'il abandonna depuis; il fit en Angleterre un voyage, qui lui fut très-utile par les connaissances qu'il acquit, et par les liaisons qu'il forma, tant à Londres qu'à Oxford. En s'y rendant, il vit

(1) Voyez ce qu'il dit lui-même dans sa Vie, p. 24 et suiv., et dans le 1er. vol. de sa *Biblioth. or.*, p. 192 et suiv.

à Leyde le savant Albert Schultens dont il loue l'accueil cordial et bienveillant. A son retour, il reprit ses leçons : aussi variées que suivies, elles embrassaient toutes les parties de l'exégèse biblique, plusieurs langues orientales, particulièrement le syriaque et le chaldéen, l'histoire naturelle, et quelques auteurs romains. La mort du chancelier Ludewig lui fournit l'occasion d'un travail bibliographique, dont il tira beaucoup de fruit. Chargé de mettre en ordre une des plus riches bibliothèques de l'Allemagne et d'en rédiger le catalogue, il s'acquitta de cette tâche avec un soin et une méthode qui font du catalogue des livres de ce célèbre jurisconsulte (1745, 2 vol. in-8°.) un modèle pour ce genre d'ouvrage. Il est toutefois probable, que, s'il était resté à Halle, il aurait eu de la peine à sortir du cercle borné d'études tracé par la routine, et encore resserré par la crainte de voir un application plus étendue des sciences profanes à l'interprétation de la Bible, porter atteinte à l'orthodoxie et à la piété dont cette université était un des siéges les plus révérés. Pour féconder les connaissances variées que son éducation dans ce centre des missions protestantes pour l'Asie (*V.* Callenberg), et sa vaste érudition historique, avaient mises à sa disposition, il fut avantageux pour lui d'être dépaysé et transporté sur une scène nouvelle, auprès d'hommes tels que Haller, Mosheim et Gesner, qui lui offrirent, chacun dans sa sphère, l'exemple d'un savoir encyclopédique, appliqué à la culture d'un domaine particulier, et qui encouragèrent les essais de leur jeune émule par leur approbation et leurs conseils. Michaëlis dut ce bonheur à l'illustre Münchhausen, principal fondateur de l'université de Göttingue. Ce judicieux appréciateur de ce qui pouvait assurer la prospérité de cette institution naissante, lui procura, en y attirant Michaëlis, en 1745, un de ses plus beaux ornements et de ses meilleurs soutiens. Michaëlis lui rendit, sous une multitude de rapports, des services immenses, comme professeur de la faculté de philosophie (de 1745 jusqu'en 1791), comme un des principaux correspondants de son curateur Münchhausen; comme secrétaire de la société royale des sciences (de 1751 à 1756), dont il rédigea, de concert avec Haller, les lois fondamentales à l'époque de sa formation, en 1751; comme directeur de cette compagnie (de 1761 jusqu'en 1770, où des différends avec quelques-uns de ses confrères le portèrent à donner sa démission de membre de la société, démarche qui a été également préjudiciable à l'un et à l'autre); comme directeur et l'un des rédacteurs du journal intitulé : *Gelehrte Anzeigen* (1753-1770); comme chargé, dans des temps difficiles (1761-63), des fonctions de bibliothécaire et de directeur du séminaire philologique, établissement d'où l'Allemagne a vu sortir une foule d'excellents humanistes, et qui, après la mort de J. M. Gesner (1761), aurait été supprimé, si Michaëlis n'avait pas consenti à le diriger gratuitement. Cette dernière circonstance est d'autant plus digne d'attention, qu'elle contredit l'opinion répandue généralement sur son avarice. Il est vrai que Michaëlis, rigoureux observateur des lois de la justice, et très-délicat, timoré même à l'égard des devoirs qu'elles imposent, était habituellement fort

économe, et peu disposé à faire aux libraires et aux étudiants l'abandon d'honoraires qui étaient amplement payés par des leçons utiles et des livres recherchés du public; il était surtout ennemi des largesses prodiguées au hasard : mais lorsqu'il les croyait appelées par un besoin réel et que le bon emploi lui en paraissait garanti, sa libéralité s'exerçait avec autant de générosité que de discernement. Nous n'en citerons qu'un exemple. Lorsqu'on établit à Göttingue une administration de secours pour les pauvres, il fut celui des habitants de cette ville qui souscrivit pour la plus forte somme. Un profond sentiment de reconnaissance pour les preuves d'estime que le gouvernement de Hanovre lui avait données, ne lui permit pas d'hésiter sur le parti qu'il avait à prendre, lorsque le roi de Prusse lui fit témoigner le desir de le voir entrer à son service. Malgré son enthousiasme pour le grand Frédéric, et les contrariétés qu'il avait éprouvées à l'université de Göttingue, il répondit négativement. Il se plaint, dans sa *Vie*, de n'avoir, depuis 1763 (époque de cette tentative du roi de Prusse pour lui faire abandonner Göttingue), été l'objet d'aucune faveur du gouvernement auquel il avait sacrifié de grands avantages, et d'avoir vu, au contraire, sa délicatesse récompensée par de l'indifférence et des dégoûts. Il rendit froideur pour froideur, se retira de toute participation active à l'administration de l'université, et se concentra dans ses fonctions de professeur et dans ses travaux littéraires. Pendant la guerre de Sept-Ans il reçut de nombreuses marques de considération de la part des chefs de l'armée française, surtout lorsque le maréchal de Richelieu eut pris la résolution de faire un désert d'une partie du Hanovre s'il était forcé de l'évacuer. Göttingue devait être brûlé; mais le rappel du maréchal prévint ce malheur, et ne laissa à Michaëlis que le souvenir reconnaissant des précautions prises par des officiers français pour sauver sa bibliothèque et ses plus précieux effets. Les éloges qu'il donne, dans ses Mémoires, à l'amabilité française et aux procédés pleins de noblesse des officiers en garnison à Göttingue, ont d'autant plus de valeur, qu'ils partent d'un homme très-véridique et très-prévenu pour les Anglais. Il faut rapporter à l'époque de cette même guerre les travaux par lesquels Michaëlis coopéra au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouvrages de Niebuhr et les observations de Forskal furent le résultat. Après en avoir suggéré l'idée au comte de Bernstorff, ministre de Frédéric V (1), il eut la plus grande part aux préparatifs qui en précédèrent l'exécution, et au choix des personnes à qui elle fut confiée par le gouvernement danois. Il rédigea l'instruction des voyageurs, et une série de questions relatives aux objets les plus dignes de leur attention : malheureusement ces questions ne parvinrent à leur adresse qu'après la mort du philologue, du naturaliste et du médecin de l'expédition; auxquels elles étaient plus particulièrement destinées. Elles furent remises à Niebuhr, dans l'Inde, avant son retour en Arabie; et quoiqu'il fût astronome et, pour ainsi dire, étranger aux recherches d'érudition qu'elles contenaient ou

(1) Michaëlis avait déjà énoncé et développé son vœu dans la préface du t. III, des Mém. de la société des sciences de Gœttingue (*Comment.*, 1754) : *Oratio de defectibus hist. nat. ac philologiæ, itinere in Palæstinam Arabiamque suscepto sarciendis.*

provoquaient, elles dirigèrent quelques-unes de celles qu'il fit dans le Yémen, de manière à éclaircir divers points d'exégèse biblique, premier objet de l'expédition dans la pensée du savant qui en avait conçu le projet. Il est à regretter que les personnes qui, postérieurement aux Danois, ont visité les mêmes climats, ou des contrées voisines (l'Egypte, la Nubie, la Palestine), n'aient pas étudié avec plus de soin ces *Questions;* bien qu'elles ne semblent offrir que les détails d'une érudition aussi aride et minutieuse que profonde et variée (Francfort, 1762, in-8°. de 349 p.). Elles ont été traduites en français, et sont réellement pleines d'intérêt, de sagacité, et tellement précises, qu'elles ne laissent pas le voyageur un moment dans le doute sur le point de la difficulté et sur l'objet essentiel de ses recherches. Quoi qu'il en soit, et malgré les accidents qui privèrent les sciences de tout le fruit que cette expédition savante leur promettait, elle fera à jamais époque, non-seulement dans la philologie orientale et biblique, mais sous un grand nombre d'autres rapports. Elle fut le second exemple d'un voyage entrepris aux frais d'un gouvernement, dans des vues absolument désintéressées, pour un but aussi noble qu'étranger aux affaires ou à la prospérité de l'Etat qui en supportait la dépense. L'Angleterre fut la seule puissance qui en retira un avantage politique. L'exploration de la mer Rouge, due aux observations de l'exact et habile Niebuhr, donna aux Anglais l'idée de faire de nouveau l'essai de cette route directe de l'Inde; et, dans la guerre d'Amérique, elle leur servit à établir une communication aussi prompte qu'importante avec leurs possessions d'Asie. (*V.* les détails dans les Voyages de Niebuhr et d'Irwin, et le 251°. n°. du 16°. vol. de la *Bibl. or.* de Michaëlis.) Sans doute un des principaux avantages attachés aux études historiques est de nourrir dans les cœurs le sentiment d'une juste reconnaissance envers les hommes auxquels nous devons de nouveaux moyens de civilisation, et l'établissement de rapports utiles entre les diverses parties du globe. En rappelant les titres de Michaëlis à une considération immortelle, il n'est pas permis d'oublier l'indissoluble lien qui unit son nom à celui de Niebuhr, et aux résultats de l'expédition danoise; et d'autant moins, que la part qu'il y eut fut incontestablement l'événement le plus marquant de sa vie, le dernier qui rattacha son existence à l'histoire contemporaine par une autre influence que celle de ses leçons et de ses écrits. Son auditoire et son cabinet furent depuis lors les seuls théâtres où elle put s'exercer pour se répandre sur l'Europe lettrée, et où elle s'exerça chaque jour, presque jusqu'à celui de sa mort (22 août 1791). Ce jour ne fut séparé que par un petit nombre d'heures, de l'instant où sa bouche éloquente cessa d'expliquer à des disciples nombreux les Saintes-Écritures, et où sa main, depuis longtemps affaiblie laissa tomber sa plume savante et féconde, source de tant de lumières nouvelles pour l'intelligence de leur véritable sens. Avant d'offrir la revue de ses travaux, nous présenterons quelques observations sur leur caractère général, et sur les qualités de celui qu'ils ont illustré. Son premier penchant l'avait porté vers les études historiques; et son père, qui lui assigna de bonne heure pour car-

rière celle des fonctions académiques, ne contraria point son goût pour la recherche des anciens faits, bien qu'il eût préféré lui voir remplir une chaire de théologie à Halle. Ce fut Munchhausen qui l'éloigna de l'enseignement de l'histoire, en lui montrant la moisson de lauriers qui s'offrait à l'humaniste-philosophe dans l'immense domaine des sciences théologiques, et que le curateur de l'université de Göttingue promettait au jeune professeur, animé par l'exemple des grands hommes qui l'admettaient dans leur familiarité. J. M. Gesner et Alb. de Haller, quoique peu unis de vues et de sentiments, s'accordèrent dans celui d'une véritable amitié pour Michaëlis, et applaudirent à ses premiers succès. La réforme que l'un avait opérée dans l'interprétation des écrivains de l'antiquité profane, en y portant le flambeau de vastes connaissances et d'un jugement exquis : le bonheur avec lequel l'autre appliqua au perfectionnement des sciences médicales les données innombrables qu'il avait puisées dans les historiens et les itinéraires de toutes les époques, l'excitèrent à essayer de rendre de semblables services à l'exégèse biblique, et aux diverses branches de la théologie qui lui empruntent leurs principaux matériaux, telles que l'archéologie, la chronologie, l'histoire, la géographie, la critique, la morale et la dogmatique sacrées. Le succès répondit pleinement à l'entreprise. On peut dire que Michaëlis a changé la face de la plupart de ces sciences, non, certes, en ébranlant leurs bases et en dénaturant leur objet, mais en l'éclairant de tout le jour que pouvaient y répandre, non-seulement une connaissance aprofondie de l'histoire et de la civilisation de l'Orient, des langues sœurs de l'idiome des Hébreux, des productions de la nature et de l'industrie dans les contrées théâtres des événements de l'histoire des Juifs, ou voisines de leur pays; mais encore un esprit judicieux et philosophique, fertile en ces combinaisons ingénieuses qui font jaillir une lumière nouvelle du rapprochement de faits épars et restés stériles dans leur isolement. S'il est permis d'appliquer en un pareil sujet le mot d'un des maîtres de Rome ancienne, ce ne serait pas une exagération d'affirmer que Michaëlis avait trouvé tous ces édifices du savoir humain composés de briques, et qu'il les a laissés changés en or; ou plutôt on dirait qu'il a réuni des débris et des matériaux informes pour en faire des constructions solides, régulières et commodes, susceptibles, d'après leur première ordonnance, de recevoir tous les agrandissements qui seraient commandés par de nouveaux besoins. Sans doute que les grandes facultés, départies au réformateur de l'exégèse biblique, ont été compensées par des défauts presqu'inséparables de ces facultés. C'est la condition humaine. Deux sources d'interprétation, trop négligées par les hébraïsants qui l'avaient précédé, furent mises en œuvre par Michaëlis, avec un succès qui le disposa à en abuser et en prodiguer l'emploi sans nécessité. S'étant demandé sur quelle autorité nous attribuons aux mots de la langue hébraïque tel sens et telle nuance d'acception, il ne tarda pas à sentir combien la confiance, placée par les annotateurs modernes et surtout par l'école de Buxtorf dans la tradition des Juifs, avait passé toutes les bornes indiquées par la nature des choses, et combien la sécurité

qu'elle leur avait inspirée était devenue préjudiciable à l'étude des dialectes de même origine que l'hébreu, et des anciennes versions des Livres saints. Il eut donc, soit dans les passages difficiles, soit même pour s'assurer de la justesse des explications reçues, plus habituellement recours à ces deux sources que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Mais s'abandonnant à une défiance outrée des traditions masoréthiques, et dédaignant trop les secours que la comparaison des passages où les mots du texte sont employés, fournit pour l'exploration de leur véritable sens, il poussa jusqu'à la manie leur confrontation oiseuse et perpétuelle avec les traductions antiques et les idiomes de l'Orient, lors même que l'explication des rabbins avait pour elle la contexture et l'assentiment des plus estimés d'entre les commentateurs. Il en résulta une multitude d'explications nouvelles, d'autant plus problématiques, qu'elles se fondaient sur une connaissance assez superficielle de l'arabe, et sur une importance excessive attribuée aux versions anciennes. Le désordre causé par ce scepticisme qu'augmentait le remède, fut porté au comble par les disciples de Michaëlis. Dénués de cette sagacité et de ce tact exégétique qui l'empêchèrent de trop s'égarer sur cette route hasardée, ils se plurent à révoquer en doute les significations les moins contestées de mots et de phrases du texte sacré, et de refaire le dictionnaire hébraïque avec les lexicographes arabes et les bévues des anciens traducteurs. On érigea en variantes, préférables aux leçons du texte, les contre-sens les plus manifestes des derniers, leurs tâtonnements si évidemment indicatifs de leurs incertitudes et en grande partie occasionnés par leur ignorance relativement à la ponctuation masoréthique, sans contredit le meilleur des commentaires, et le plus utile moyen d'interprétation que la Providence nous ait ménagé pour l'Ancien-Testament (1). Il a fallu toute la saine doctrine grammaticale, toute la sobre et sévère critique des Stange, des Spohn, des Kocher, des Schnurrer, des Storr, des Gesenius, etc., pour nous tirer du déluge de ces nouvelles conjectures, et pour raffermir sur ses véritables bases la lexicographie et l'exégèse sacrées. Une connaissance plus exacte des travaux de l'école hollandaise contribuera beaucoup à bannir les restes de cette légèreté sceptique, source de richesses aussi embarrassantes que stériles (2). Un autre défaut de Michaëlis est le penchant à former toutes sortes de combinaisons pour en faire sortir des explications imprévues, des aperçus nouveaux, et des vues inutilement ingénieuses. Il prend un singulier plaisir à élever des difficultés à-la-fois inopinées et mal-fondées, pour déployer, dans leur dé-

(1) Cette appréciation de la prononciation masoréthique que l'auteur de cet article a envisagée sous son vrai point de vue, n'est peut-être pas exempte de quelque exagération. Parfaitement vraie par rapport à la très-grande partie des livres écrits en hébreu, elle peut être contestée pour les passages obscurs; et, dans ces passages, le commentaire masoréthique me paraît aller, tout au plus, de pair avec les anciennes versions. Au reste, je pense que ceux qui, dans l'étude du texte hébreu, négligent la ponctuation masoréthique, se privent d'un secours très-important; et que le mépris que certains orientalistes ont témoigné pour cette ponctuation, n'est guère plus sensé que la confiance aveugle que lui accordait l'école de Buxtorf. S. d. S—y.

(2) Ce jugement ne paraîtra sévère qu'aux personnes qui ne connaîtraient pas bien l'abus qu'on a fait des moyens employés par Michaëlis pour jeter du jour sur ce qui nous reste de la langue hébraïque, à l'aide des langues syriaque et arabe. Cependant, il faut avouer que l'école hollandaise n'a guère moins abusé d'un instrument dont A. Schultens s'était servi quelquefois avec succès; et que ce célèbre philologue a lui-même trop souvent donné l'exemple d'un abus qui devait être bien plus dangereux entre les mains de ses disciples. S. d. S—y.

nouement superflu, tous les trésors de son érudition, et toutes les ressources d'un esprit inventif et pénétrant. Ce goût pour les rapprochements inattendus, ce luxe d'essais non moins oiseux que spirituels, qui s'explique par la richesse naturelle de son imagination, s'était fortifié par le succès brillant du grand nombre d'applications lumineuses d'une lecture immense et variée à la solution des problèmes les plus intéressants ou les plus difficiles de l'exégèse sacrée. Cette fécondité en comparaisons toujours piquantes et instructives, lui fait souvent perdre de vue la disparité des temps et des lieux; et c'est un des reproches les mieux fondés qui puissent lui être adressés que celui de prêter à l'antiquité les couleurs et les idées modernes, de voir dans les auteurs sacrés de beaucoup trop savants naturalistes, médecins, astronomes, etc., et de chercher dans les tableaux poétiques de Job, dans les écrits de Moïse et des prophètes, les découvertes des temps modernes, et les observations de Linné. En signalant ces écarts d'un homme d'un si rare mérite, ce serait à-la-fois ingratitude et injustice, de ne pas reconnaître qu'ils sont toujours instructifs, et qu'ils sont fréquemment plus utiles à la science, que les travaux de l'immense majorité des exégètes qui ne se permettent ni digressions ni conjectures surabondantes. Il est surtout important de faire observer que, bien loin de porter atteinte à aucune des vérités fondamentales de la doctrine chrétienne, les combinaisons les plus hasardées, et jusqu'aux excursions purement ingénieuses, tendent ordinairement à en confirmer les principaux articles. Ce résultat n'est pas sans intérêt pour les amis de la religion, lorsqu'on se rappelle l'esprit d'indépendance de Michaëlis, son éloignement pour l'état ecclésiastique, et pour tout engagement qui eût imposé de la réserve à son génie investigateur, son dévouement absolu à la cause de la vérité (1), son goût pour les sentiers non frayés, son vif désir de se signaler par de grands changements opérés dans la science, à laquelle il espérait rendre des services aussi importants que ceux que ses collègues Mosheim, Haller, J. M. Gesner, Tobie Mayer, avaient rendus aux branches qu'ils cultivaient; quand on songe enfin, et à la nécessité où se trouvait un jeune professeur mal payé, de se faire un supplément de salaire par la célébrité, et un renom par des recherches brillantes, et à la difficulté d'attirer, sans être novateur, les regards du public sur un débutant, pour ainsi dire, noyé dans la gloire des Haller, des Kaestner, etc. Avoir dans cette position, résisté à la tentation de se procurer une facile célébrité par des idées hardies et une déviation éclatante des opinions régnant parmi les théologiens de sa communion, est sans doute la preuve d'un très-bon esprit. Mais après avoir fait la part de Michaëlis dans cet excellent résultat, il n'est pas permis d'oublier, et il est important de faire observer, qu'être sortie du creuset d'un critique de cette trempe, sans altération grave, est un argument non moins remarquable pour la solidité, et une présomption assurément très-favorable pour la vérité de la doctrine qui a subi une épreuve aussi décisive. Cette concordance presque parfaite

(1) Créé chevalier de l'Étoile-Polaire, il choisit pour devise *Libera veritas*.

du résultat des recherches de Michaëlis avec les points capitaux de l'orthodoxie luthérienne, mérite d'autant plus d'attention, que la route par laquelle il y arrive n'est ordinairement pas celle qu'avaient suivie avant lui les théologiens. Les conclusions sont les mêmes et les prémisses différentes. Lorsqu'il adopte les idées anciennes, il leur imprime un cachet particulier qui en fait sa propriété. Il est impossible de soupçonner qu'il vise à l'originalité : si elle ne lui était pas naturelle, il l'eût bien plus fait consister dans les résultats que dans les éléments et la marche même de ses raisonnements ; et l'on ne peut se refuser d'y voir, à-la-fois, la preuve d'une véritable indépendance d'esprit, aussi rare que précieuse, et un motif de confiance de plus dans la justesse des opinions anciennes, confirmées par des méditations et des travaux dont la direction est opposée aux méthodes reçues, ou ne coïncide pas du moins avec les voies usitées. Cet éloignement pour les sentiers battus a été sans doute une abondante source de nouvelles découvertes et d'aperçus inespérés. Mais, en répugnant à lier ses idées à celles de ses devanciers, à se lier à l'exactitude de leurs recherches, et à y rattacher les siennes, il s'est privé fréquemment de secours utiles, et a très-laborieusement refait ce qu'il avait sous la main. La dépense, en pure perte, d'un temps précieux, n'a pas été le seul inconvénient de cette tendance à tout reconstruire. On ne peut nier qu'il n'ait été peu disposé à rendre justice aux théologiens, et aux orientalistes renommés de son temps, particulièrement à Reiske, à Ernesti et à Semler. Mais sans cet esprit vif, impérieux, et ce caractère indépendant, Michaëlis ne se serait pas frayé avec tant d'ardeur et de succès des chemins nouveaux, et n'aurait surtout pas fondé, à Göttingue, cette école qui a porté le flambeau d'une saine critique et d'une investigation sévère dans toutes les parties de l'histoire et de l'exégèse : car l'influence de cet illustre professeur s'est étendue sur l'histoire en général, autant que sur l'interprétation de la Bible. En formant Schloetzer par son exemple et ses conseils, il a sans contredit rendu des services inappréciables à l'histoire du Nord, et contribué à la création de quelques-unes des branches les plus importantes et les plus fécondes de la critique historique. Lui-même, il a été le réformateur de l'histoire des peuples de l'Asie antérieure, de leur civilisation, de leurs arts, de leurs migrations, et de la théorie de leurs législations anciennes. Le premier, il a porté les lumières de l'économie politique, et de sciences étrangères aux études de l'antiquaire et du théologien, telles que celle du droit, l'histoire naturelle, la médecine, etc., dans tout le domaine de la théologie exégétique et dogmatique. Nous allons tâcher de donner une idée succincte des immenses travaux de ce savant, vraiment encyclopédique par l'étendue de ses connaissances, plutôt que par la variété des genres auxquels appartiennent ses nombreux écrits (1). Au lieu d'en faire une revue chronologique, très-facile, mais peu instructive, nous pensons qu'on aimera mieux les trouver distribués en classes, afin de pouvoir embrasser d'un coup-d'œil ceux qui concernent

(1) Michaëlis fit imprimer lui-même, le 2 oct. 1787, le catalogue raisonné des ouvrages qu'il avait publiés jusqu'alors (au nombre de 62), Gottingue in-8°, de 32 pag.

la même matière. On peut les ramener à six divisions principales : 1°. Grammaires et lexicographie orientales ; 2°. Philosophie ; 3°. Doctrines directement préparatoires à l'explication savante des Saintes-Écritures, telles que géographie, chronologie, histoire, antiquités, critique et poétique sacrées ; 4°. Ouvrages exégétiques proprement dits ; 5°. Application de ces divers secours à la théologie morale et dogmatique ; 6°. Quelques excursions sur le terrain du droit public et de la législation civile. Nous ne faisons pas de division particulière pour ses essais poétiques, peu dignes de ce nom. — Les écrits de Michaëlis qui se rapportent à la première classe appartiennent à deux époques. D'abord plein de déférence pour les traditions des grammairiens juifs, il secoua ensuite ce qu'il appelait leur joug, et s'attacha aux dialectes orientaux, et aux anciens traducteurs, comme aux autorités principales, pour la détermination du sens des mots isolés, et liés en phrases. Les traités de la première époque sont : I. *Dissertatio de punctorum Hebr. antiquitate*, Halle, 1739, in-4°. II. *Grammaire hébraïque*, Halle, 1745, in-8°. ; 3e. éd. 1778. III. *Instruction élémentaire sur les accents hébraïques* (avec une préface savante de son père, contre un nommé Sancke), ib., 1741 ; 2e. éd., 1753, in-8°. (de 116 pag.) — Les écrits ou mémoires de la deuxième époque sont : IV. *Jugement porté sur les moyens dont on se sert pour entendre la langue morte des Hébreux*, Göttingue, 1757, in-8°. (365 pag.) ; ouvrage plein de réflexions fines et judicieuses. On peut l'envisager comme un des mobiles les plus puissants qui imprimèrent une nouvelle direction aux études hébraïques, en achevant ce qu'Alb. Schultens avait commencé. V. *De Syrorum vocalibus ex Ephræmo* (dans le 1er. vol. de ses *Comment. per annos* 1758-1762, *prælect.*) VI. *De l'antiquité des voyelles et des autres points des Hébreux* (dans ses *Mélanges*, 1er. vol.) L'auteur y propose, sur ce sujet obscur, des vues que Trendelenburg, Vater, Gesenius, ont développées et rectifiées ou confirmées depuis. Les observations que cet écrit, d'ailleurs entièrement opposé à l'opinion de l'école de Buxtorf relativement à l'autorité canonique des points-voyelles, contient sur l'orthographe comparative des livres de l'Ancien-Testament, et des plus anciennes monnaies phéniciennes, offrent un des arguments les plus forts et les plus ingénieux allégués pour l'antiquité du Pentateuque. Sans doute Michaëlis est, comme grammairien, très inférieur en exactitude religieuse et en connaissance approfondie des dialectes sémitiques, aux Hollandais Schultens et Schrœder, aux Allemands Storr et Schnurrer ; mais à la patience du philologue, suppléent la justesse de ses vues et une fécondité merveilleuse en aperçus nouveaux. Il devine les lois du langage, que d'autres explorent et prouvent laborieusement. Au surplus, ce n'est pas dans ses traités de grammaire proprement dits, qu'il a exposé et développé ses observations grammaticales les plus fines et les plus utiles. Elles sont éparses dans tous ses ouvrages, particulièrement dans son journal intitulé : *Bibliothèque orientale et exégétique* (Francfort, 1771-1785, in-8°., 23 tomes, et 2 suppléments avec un 24e. t. en 1789, qui contient sept tables de matières générales ; dans sa *Nouv. Bibl.*, 1786-1791, 8 t.) ; et dans les *Supplementa ad Lexica*

hebraïca (6 vol. in-4°., Gött., 1784-1792), savant dépôt du résultat et résumé de toutes ses recherches sur le matériel de la langue, et livre indispensable à tout hébraïsant (1). Mais ce sont principalement ses notes sur le livre *De sacrâ Hebræorum poesi* (*V.* Lowth), qui offrent ses remarques grammaticales les plus intéressantes et les plus ingénieuses, telles que (p. 287) sa conjecture sur l'origine du *vau conversif*, qu'il croit être le débris du verbe substantif (conjecture adoptée par les meilleurs grammairiens, Hezel, Hasse, Wecklerlin, J. M. Hartmann, Gesenius); et (*ibid.*) une application heureuse de la note mémorable de Sam. Clarke, sur *Hom. Il.*, I, 37, à la théorie du verbe hébreu; application qui a jeté un nouveau jour sur les deux aoristes du verbe, et qui, plus développée encore qu'elle ne l'a été par J. Jahn (*Gramm. ling. Hebr.*, Vienne, 1809, p. 197-214), promet à la grammaire hébraïque, et à l'exégèse biblique, une source d'importantes améliorations et de solutions désirées. VII. *Grammatica chaldaïca*, Göttingue, 1771, in-8°., 133 p. VIII. *Grammatica syriaca*, Halle, 1784, in-4°. Cette grammaire, la meilleure de celles qu'il a publiées, doit ses principaux avantages aux notes manuscrites que son père avait ajoutées à son *Syriasmus*, et que le fils trouva après sa mort. IX. *Chrestomathie syriaque*, 1er. tome, accompagné d'un Traité intéressant de la langue syriaque; le choix de morceaux est borné à des extraits de saint Ephrem, et de la Chronique de Bar-hébræus, ibid., 1768, in-8°., 2e. édit., 1783-86. X. *Castelli Lexicon syriacum cum J. D. Michaëlis additamentis*, 2 vol., ibid., 1787-88. Les principales additions sont tirées des papiers de son père. XI. *Grammaire arabe, avec une chrestomathie* (qui n'est autre chose que l'appendice de la grammaire d'Erpenius, dans l'édition de Schultens), et un *Avant-propos sur le style poétique et historique des Arabes*, ib., 1771; 2e. édit. 1781, CXII et 256 p. (1) La préface offre des observations judicieuses; mais la grammaire est aussi maigre et imparfaite que celle de M. de Sacy est riche et excellente. Michaëlis est le premier qui ait mis les réflexions de l'arabe vulgaire en parallèle avec celles de l'arabe littéraire. Nulle part il ne perd de vue le but de faire envisager la langue du livre de Job, comme mieux conservée, et actuellement plus vivante dans la bouche du peuple, que les autres idiomes des nations de l'antiquité ne l'ont été et ne le sont de nos jours. Il avait projeté une traduction de l'Alcoran; mais il n'en a donné qu'un fragment, *Nova versio suræ 2dæ. cum illustrationibus*, 1754, in-4°. — Sous la rubrique de la philosophie, nous pourrions placer quelques traités qui ne sont pas sans mérite: XII. *De principio indiscernibilium* (dans le *Syntagma commentat.*, t. 2, in-4°.) XIII. *De la mémoire*. XIV. *De l'ac-*

(1) Il y a, incontestablement, beaucoup d'érudition dans cet ouvrage de Michaëlis: mais il faut, ce me semble, ajouter que ce sont des études sur les mots obscurs de la langue hébraïque, dont on ne peut tirer qu'un bien petit nombre de résultats satisfaisants, ou même plausibles. On s'en ferait une assez idée si l'on croyait que la connaissance de la langue ait beaucoup gagné à ce travail. Pensait-on faire mieux? c'est ce que je n'ose affirmer; mais ce qu'il y a de vraiment bon dans le livre eût pu être offert aux lecteurs dégagé d'une érudition superflue.
J. S—y.

(1) La 3e. édition de cette chrestomathie, publiée par G. H. Bernstein, Gœttingue, 1827, in-8°., laisse encore beaucoup à désirer: voyez l'analyse qu'en donne M. Silvestre de Sacy dans le *Journal des savants*, de décembre 1827, pag. 752.

tion de l'imagination de la mère sur le fœtus (dans le 1er. volume des *Mélanges*); mais le seul ouvrage qui demande une mention particulière, est le Mémoire couronné par l'académie des sciences de Prusse, en 1759, intitulé : XV. *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions* (trad. de l'allemand en français par Mérian et Prémontval), Brême, 1762, in-4°. de 208 pag.) Cette dissertation, incontestablement une des plus remarquables productions de la plume de Michaëlis, n'offre pas, à la vérité, une théorie bien profonde de l'action et de la réaction mutuelles des signes sur la pensée, en tant qu'elle devrait être fondée sur l'analyse même de nos facultés, et sur l'origine du langage; mais elle est si riche en exemples qui jètent un jour inattendu sur des problèmes d'anthropologie psycologique et historique, qu'elle présente aux amis de la philosophie, comme à ceux de l'histoire de l'esprit humain et de ses erreurs, une des lectures les plus piquantes et les plus instructives que la littérature du dernier siècle puisse leur fournir. L'influence des opinions d'un peuple sur son langage, et l'influence avantageuse du langage sur les opinions, y sont montrées plutôt qu'expliquées par des faits admirablement choisis : mais la partie, à-la-fois la plus brillante et la plus solide du Mémoire, roule sur les influences nuisibles exercées sur les opinions par la pauvreté des langues; par leur abondance vicieuse; par les équivoques; par des idées accessoires et de faux jugements que la nature de l'expression rend inséparables de l'idée principale, ou très-difficiles à en détacher; par des étymologies et des expressions qui couvrent des erreurs ou causent des méprises; enfin par un attachement opiniâtre pour certaines beautés arbitraires. De ces sources d'influences nuisibles du langage, le lecteur voit avec surprise, et avec admiration pour la sagacité et l'immense variété des connaissances de l'auteur, découler les erreurs les plus graves, funestes aux mœurs, à la religion, au bien-être des peuples; il voit ressortir des exemples cités l'explication de beaucoup de préjugés populaires ou philosophiques, et de phénomènes historiques ou littéraires d'un grand intérêt. Le cadre est si bien tracé, la discussion si lumineuse et si féconde en applications utiles, que le lecteur le moins habitué à cette espèce de recherches, place involontairement dans ce cadre, et rattache aux réflexions de détail, une foule d'exemples analogues, même les plus hautes méditations des dernières écoles de métaphysiciens, où les termes de *voir par intuition*, *se présenter*, *agir*, *saisir*, etc., employés dans les matières les plus abstraites, trahissent, par leur nature métaphorique, l'origine équivoque et l'autorité précaire des conceptions en apparence les plus intellectuelles et les plus voisines de l'activité primitive de l'être doué de liberté et de raison. C'est ici incontestablement que nous devons indiquer : XVI. La *Morale* de Michaëlis, qui a été publiée après sa mort par le professeur Stæudlin (2 vol., Göttingue, 1792, in-8°.), et que l'auteur avait lui-même intitulée *Morale philosophique*. Toutefois, quoique louée par le génie le plus puissant du dernier siècle, comme étant l'ouvrage d'un homme également versé dans les questions de philosophie et de théologie (*V.* Kant, préface de la deuxième édition

de sa *Doctrine de la religion rationnelle*, p. 24, et l'avant-propos de sa *Dispute des facultés*, p. 17), elle ne mérite pas plus le nom de morale philosophique, que nos théories générales de droit et de religion, tirées par abstraction du droit positif ou de la Bible, ne méritent le titre de droit naturel ou de religion naturelle. Il est évident que les lois du christianisme et les maximes promulguées par les écrivains sacrés lui sont invariablement présentes. En les appuyant de considérations philosophiques très-intéressantes, et en les prenant, sinon par les motifs, au moins par le fonds, pour identiques avec les principes purement rationnels, il se fait la même illusion que celle où d'autres moralistes, postérieurs à l'époque de la publication de l'Évangile, sont tombés, en s'imaginant tirer leurs systèmes des lumières de la raison, tandis qu'ils les empruntaient, sans s'en douter, au code des révélations. Au surplus, cet ouvrage de Michaëlis, digne en tout de son nom, réunit aux grandes qualités qui distinguent toutes ses productions, les défauts qu'on y remarque généralement. Une indifférence presque dédaigneuse pour les progrès et les travaux de ses contemporains, des digressions sur des points secondaires, disproportionnées avec l'étendue des parties essentielles de l'exposition, et la propension à une causerie trop verbeuse, sont amplement compensées par la lucidité des raisonnements, la franchise des aveux, la nouveauté et la finesse des aperçus, l'originalité des vues, et surtout un parfait amour de la vérité, qui prouve autant d'indépendance d'opinion, que de force de tête, avec un ton de bonhomie et de candeur, qui annonce que l'auteur est de bonne-foi avec lui-même. —XVII. Ce qui vient d'être dit de la Morale de Michaëlis, peut s'appliquer à ses *Considérations sur la doctrine de l'Écriture-Sainte, au sujet du péché et de la satisfaction*, 2e. éd., Göttingue et Brême, 1779, in-8°. (660 pag.) Ce n'est point un traité de théologie, mais une défense philosophique des dogmes bibliques sur ces deux matières. Comme plusieurs théologiens allemands étaient occupés à élaguer le vénérable et ancien arbre de l'orthodoxie chrétienne, et s'imaginaient rendre un éminent service à la religion, en la débarrassant, au moyen d'une exégèse subtile, de toutes les idées contraires à ce qu'ils appelaient la raison, ou du moins impossibles à en être tirées par conclusions rigoureuses, Michaëlis s'attacha, dans ce livre, à prouver qu'elles étaient très-conformes aux principes de cette raison interrogée avec plus de candeur et de sagacité. C'est un appel de la raison jugeant avec précipitation, à la raison mieux informée : et les réflexions de Michaëlis, pleines de sens et de solidité, sont beaucoup plus profondes qu'elles ne le paraissent de prime-abord ; caractère de tous les écrits de Michaëlis, où les pensées les moins communes et les plus fécondes en applications importantes semblent, par la clarté du raisonnement et la justesse des comparaisons explicatives, appartenir au discernement le plus ordinaire, et être parfois presque indignes d'un esprit pénétrant et original. Les théologiens qu'il combat, ne cessant de se servir de l'expression *Figure orientale*, terme magique qui les aidait à changer l'interprétation reçue des textes relatifs aux doctri-

nes qui choquaient leur raison, et à en éliminer ce qui leur déplaisait. Michaëlis croit devoir observer que ceux qui font sonner le plus haut le mot de *Métaphores orientales*, sont souvent fort étrangers aux langues et à la littérature de l'Orient. Cette remarque de Michaëlis en rappelle une toute semblable de son illustre contemporain Ernesti, qui, dans son analyse de l'Apologie de Socrate par Eberhard, livre opposé au système orthodoxe, conseillait au théologien novateur de s'occuper un peu moins du salut des Payens, et un peu plus de leurs ouvrages. XVIII. Nous terminerons la liste des écrits philosophiques de Michaëlis par une dissertation intitulée : *Du devoir de dire la vérité* (Göttingue, 1750, in-8°.) Si les moralistes, selon le sentiment d'un homme d'esprit, insistent le plus sur la nécessité des vertus qui leur manquent, il faut au moins avouer que le dernier siècle a fourni, dans deux moralistes consommés, Michaëlis et Kant, des exemples de législateurs qui s'avaient scrupuleusement leurs propres lois. Rigoureux observateurs de la vérité, ils ont, l'un et l'autre, mis la véracité au rang des premières et des plus saintes obligations de l'homme, et n'ont pas hésité à lui subordonner des devoirs qui à d'autres moralistes avaient paru plus sacrés et de nature à l'emporter sur elle, en cas de collision. — En quittant la philosophie pour les études historiques, nous arrivons sur le véritable terrain de Michaëlis, dont il a défriché plusieurs portions, amélioré beaucoup d'autres, et cultivé presque toutes avec succès, en en rapportant les fruits au perfectionnement de l'exégèse biblique. A commencer par la géographie et la chronologie qu'on a si justement dénommées les yeux de l'historien, nous rencontrons d'abord l'ouvrage qui, sans l'égaler à Bochart, l'a placé le plus près de cet homme étonnant. XIX. Le *Spicilegium geographiæ Hebræorum exteræ post Bochartum* (pars 1ª. 1769, 308 pag.; pars 2ª. 1780, 218 pag. in-4°.), est un savant commentaire du 10e. chapitre de la Genèse, où tous les renseignements postérieurs à Bochart, surtout ceux d'Assemani et des voyageurs, sont mis à contribution avec un tact critique et une sobriété d'étymologies que l'on ne saurait demander à un savant du siècle de Bochart. En se garantissant de l'injuste défiance du docte ministre de Caen contre Josèphe, et en détruisant les restes de l'ancienne opinion qui voyait dans les noms propres de ce chapitre (*Mitzraïm*, par ex.), des noms d'individus et non de peuples, il a beaucoup avancé l'explication de ce vénérable monument de la plus haute antiquité, qui cependant, même après les vastes et ingénieuses vues de sir William Jones, les nouvelles recherches de Volney, et des auteurs de la magnifique description d'Egypte, attend encore le secours de données supplémentaires, et les combinaisons d'interprètes plus heureux. Nous devons ajouter que Michaëlis a tiré pour son *Spicilegium*, ainsi que pour tous ses travaux, soit géographiques, soit philologiques, de grands avantages de ses relations avec Büsching, avec J.-R. Forster le voyageur, et surtout avec Büttner (*V.* leurs articles). Les observations de Forster père sur le *Spicilegium*, ont été publiées à Göttingue, en 1774, in-4°., sous le titre de : *J. R. F. epistolæ ad J. D. Michaëlis hujus spicilegium jam confirmantes*

jam castigantes. Les autres écrits de Michaëlis, relatifs à la géographie biblique, sont : XX. *De Trogloditis, Seiritis et Themudæis* (dans le *Syntagma*, t. 1); *De Nomadibus Palæstinæ* (ib.); *De naturâ et origine maris Mortui* (*Comm., Brem.* 1764, in-4°.); *De Syria Sobæâ, quam Davides sub jugum misit, Nesibi ac circumjecto tractu* (*Comm.*, 1769, in-4°.); *Abulfedæ descriptio Ægypti, arabicè et lat. ex cod. Parisiensi ed.; Notas adjecit*, Göttingue, 1776, in-4°. (les notes remplissent 134 pag.) *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge, avec des remarques par J. D. Michaëlis*, Gött., 1758, in-8°. Le texte est la réimpression de la dissertation d'un anonyme, publiée à Paris, en 1755. Les 31 vol. de la *Biblioth. or.*, les six parties des *Suppl. ad Lex. hebr.*, en 2376 pag., et les commentaires de Michaëlis sur la Bible, offrent de nombreuses recherches géographiques ou historiques, de droit public, etc. Il suffira d'en avoir averti une fois. La chronologie biblique doit peut-être plus encore à Michaëlis que la géographie. Il a incontestablement rendu à la première, et à la cause de la révélation, de grands services, en alongeant de 215 ans l'intervalle de la mort de Jacob à la sortie d'Égypte, et de 112 celui de Josué jusqu'à la construction du Temple de Salomon : et en montrant, par des combinaisons savantes et par l'exemple des Arabes, que les Hébreux ont négligé la chronologie proprement dite, que les généalogies étaient l'objet important de leur étude, et le fil auquel ils rattachaient les événements; mais que la certitude de la descendance d'un individu de tel ou tel personnage historique était tout pour eux, le reste, rien ou peu de chose; et que l'omission de générations intermédiaires dans les tables généalogiques, était non-seulement fréquente dans leurs annales, mais de règle, lorsqu'il en résultait une parité de générations pour différentes périodes, établie par les historiens, desirée par les lecteurs, comme moyen mnémonique et comme distribution symétrique de noms à classer et à retenir. Par cette observation, aussi simple que lumineuse, il a, sans porter la moindre atteinte à l'autorité de nos livres saints, étendu l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'origine de la nation juive jusqu'à sa dispersion, et obtenu, pour les siècles antérieurs à son fondateur Abraham, une extensibilité, sinon indéfinie, du moins indéterminée, et précieuse aux yeux du chrétien qui, pénétré de respect pour les écrits sanctionnés par Jésus-Christ, peut voir, tranquillement et sans danger pour sa croyance, se multiplier les découvertes de faits et de monuments d'une antiquité inconciliable avec la chronologie vulgaire, puisqu'il lui est maintenant permis d'agrandir le cadre où iront se caser, sans gêne, les phénomènes et les travaux dont l'existence de ces faits et de ces monuments nécessite la supposition. Tel est le fruit des recherches contenues dans les Mémoires suivants : XXI. *Sententia de chronologiâ Mosis ante diluvium et à diluvio ad Abrahamum* (deux dissertations dans les *Comm.*, 1769, in-4°.) — *Lettres à Schloetzer sur la Chronologie, depuis le déluge jusqu'à Salomon* (dans le Magasin pour les sciences, publié à Göttingue par Lichtenberg et Forster, 1re. année, 5e. cahier, 1780.) — *De mensibus Hebræo-*

rum (*Comm.* de 1764). Les idées de Michaëlis sur les mœurs, les usages, les opinions, le genre de vie, les arts, les connaissances, l'industrie, les monuments, les lois, les institutions et les phases de la destinée des Juifs, portent le cachet d'originalité et de clarté empreint sur tout ce qui est sorti de sa plume, et sont exposées dans une série de traités qui forment pour ce peuple une véritable encyclopédie archéologique, et dont nous indiquerons les principaux : XXII. *Compendium antiquitatum Hebræarum*, 1753, in-4°. — *Traité des lois matrimoniales, par lesquelles Moïse interdit l'union entre proches parents*, 1755, 2e. édit., 1768, in-8°. Cet ouvrage, le premier où cette partie de la législation mosaïque a été ramenée à des principes, et motivée par des considérations puisées dans la nature humaine, non moins que dans la position des Hébreux, préludait au Droit mosaïque, et annonçait le réformateur de cette partie importante de l'histoire de la civilisation. Il est aussi nécessaire au jurisconsulte qu'au théologien, et a obtenu une grande autorité dans les matières contentieuses qui ont rapport à son objet. XXIII. Nous plaçons ici la mention de ses *Paralipomena contrà polygamiam*, occasionnés par le livre de M. de Prémontval, 1757, et 2e. édit. 1767. XXIV. *Comm. ad leges divinas de pœnâ homicidii* (1747 et 1750, in-4°., réimprimé dans le *Syntagma.*) — *Argumenta immortalitatis animorum ex Mose collecta* (ibid.) — *De combustione et humatione mortuorum apud Hebræos* (ibid.), chef-d'œuvre d'éclaircissement d'un sujet obscur. — *Diss. De mente ac ratione legis Mosaicæ usuram prohibentis*, 1745, avec des augmentations en 1767, in-4°. — *Lex Mosaïca Deuter.* 22, 6, 7, *ex hist. nat. et moribus Ægyptiorum illustrata*, Gott., 1757, édit. augmentée, 1767. XXV. *De indiciis gnosticæ philosophiæ tempore LXX interpretum et Philonis Judæi* (1767). C'est un des plus faibles écrits de Michaëlis, qui n'avait pas donné autant de soins à l'étude des temps voisins de l'ère chrétienne qu'à celle des époques plus anciennes. Ainsi que Walch, il fait dériver le système des gnostiques, de la prétendue philosophie orientale, nom vague d'une chose plus douteuse encore. XXVI. *Comm. De Theraphis.* — *De censibus Hebræorum.* — *De exilio decem tribuum.* — *De nitro Hebræorum seu Borith.* — *De paradoxa lege Mosaïcâ, septimo quovis anno omnium agrorum ferias indicente* (mal traduit en anglais). Toutes ces dissertations sont dans le Recueil de 1764. XXVII. *Jus leviratûs Israëlitarum explicatum.* — *Historia bellorum Davidis cum rege Nesibeno*, dans la Collection de 1769. XXVIII. *Recherches sur les diverses manières de faire du feu, et sur l'époque où elles ont commencé à être usitées.* — *De l'antiquité de la production du feu au moyen de lentilles en verre ou cristal.* — *De l'éducation des moutons chez les Orientaux* (dans le 2 vol. des Mélanges). — *Des chevaux et des soins qu'on leur donnait dans l'antiquité la plus reculée, en Palestine, et dans les contrées voisines, l'Égypte et l'Arabie*, Francfort-sur-le-Mein, 1776, in-8°. — *De cherubis, equis tonantibus Hebræorum.* — *De Jehova ab Ægyptiis pro demiurgo habito.* (*Comm. soc. sc. Gotting.*, t. 1, 1752.) — *De*

siclo ante exsilium Babylonicum (ibid., t. II.) — *De pretiis rerum apud Hebræos ante exsilium Babylonicum* (ibid., t. III, 1754). Ces deux derniers Mémoires font époque dans l'histoire des moyens d'échange de valeurs. — *De legibus à Mose eo fine latis, ut Israelitis Ægypti cupidis Palæstinam charam faceret* (ibid., t. IV); germe du bel ouvrage sur le droit mosaïque. — *Historia vitri apud Hebræos* (ibid.) — *De Judæis Salomonis tempore architecturæ parum peritis* (*Comm. novi*, t. I, 1771). XXIX. *De l'effet des pointes placées sur le Temple de Salomon.* (Magasin scientifique de Gottingue, 3e. année, 5e. cahier, 1783). C'est une des productions de Michaëlis qui caractérisent le mieux sa sagacité et le parti inattendu qu'il savait tirer des plus arides détails d'érudition. Frappé de la circonstance qu'il n'y avait aucun indice que, durant un espace de mille ans, la foudre fût tombée sur les temples de Salomon, de Zorobabel et d'Hérode, et se rappelant ce que Josèphe dit d'une forêt de piques en pointes d'or ou dorées, couvrant la toiture de l'édifice sacré, et la liaison qui existait entre le toit ou la plate forme supérieure et les réservoirs souterrains de la colline du temple, par l'intermédiaire de tuyaux métalliques en connexion avec la forte dorure qui couvrait tout l'extérieur du bâtiment, il en conclut que ces ἀβέλοι ou pointes devaient faire fonctions de conducteurs, et avaient détourné du temple le feu du ciel dans un temps où l'électricité n'était connue que par ses phénomènes brillants ou destructeurs. Son idée eut le plein assentiment de Lichtenberg, excellent juge en physique (*V.* son article); et son développement l'ayant porté à rechercher les indications relatives aux cavernes placées sous la surface des deux principales sommités de Jérusalem, il fut conduit, par la théorie des gaz, à une explication très plausible, à notre avis, de l'éruption du tourbillon de flammes qui, selon les historiens, eut lieu à deux époques différentes où des ouvriers pénétrèrent dans les voûtes du mont Moria et de la tombe de David, sur la montagne de Sion, lorsque Hérode voulut piller ce tombeau, et quand Julien eut entrepris (1) la reconstruction du temple. (Mag. de Gött., 3e. année, 6e. cah., 1783, et dans la 3e. livraison du Recueil d'articles détachés de Michaëlis, Iéna, 1793, 1795, p. 427). XXX. Dans le 2e. cah. de la 4e. année du même Journal (1785), on trouve des *Réflexions de Michaëlis sur le silence gardé par Moïse relativement à l'infanticide*; appendice intéressant du Droit mosaïque dont il nous reste à parler. XXXI. *Droit mosaïque*, Francfort, 6 volumes, 1770-75; deuxième édition, 1775-1780, à l'exception du 6e. vol. qui, imprimé d'abord à un plus grand nombre d'exemplaires, n'a pas subi de changements. Le 1er. renferme une introduction, digne de celui qui a évidemment servi de modèle à Michaëlis, digne de Montesquieu, et le droit public des Israëlites; le 2e. et la plus grande partie du 3e. traitent du droit civil; la fin du 3e. et le 4e. roulent sur le droit administratif appliqué aux intérêts de l'état, de la religion et des particuliers; le 5e. et

(1) Pour ce dernier événement, voyez l'article JULIEN (XXII, 139), et la savante dissertation de Warburton *sur le projet formé par Julien de rebâtir le temple de Jérusalem*, traduite par Mazéas, Paris, 1754, in-12.

le 6e. embrassent toutes les questions du droit criminel. Cet ouvrage est un commentaire philosophique sur les lois du grand législateur des Hébreux, et la meilleure solution du problème le plus extraordinaire que présente l'histoire des hommes. Il n'existe sur aucun code législatif, ancien ou moderne, pas même sur les institutions romaines ou anglaises, un ensemble de raisonnements théoriques et d'éclaircissements de détails aussi satisfaisant et aussi instructif que cet exposé de la législation de Moïse. On y voit démontrée, comme à l'œil, et rendue palpable, pour ainsi dire, la sagesse inexplicable, et, tranchons le mot, surhumaine d'un chef d'émigration qui ne connaissait ni la Palestine, ni les besoins religieux de la race humaine considérée dans son développement progressif et la complication de ses destinées futures, et qui cependant promulgua les lois et fonda les institutions les plus propres à servir des desseins aussi longs d'avenir que sublimes d'intentions; en établissant entre le domicile futur de sa colonie, qu'il ne devait jamais connaître, et ses possesseurs qui ne se prêtaient à ses vues qu'avec une extrême répugnance, une action et une réaction mutuelles, calculées pour remplir à-la-fois les vues d'un fondateur d'état nouveau, et les fins augustes du gouverneur moral de l'univers. Si le livre de Michaëlis avait été traduit en français, comme il l'a été en hollandais, en danois, et dernièrement en anglais, les plaisanteries de Voltaire auraient paru aussi ridicules que les impiétés de Scaramouche, ou les facéties de mauvais physiciens contre les causes finales. Malheureusement, le savant auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais* (l'estimable abbé Guénée), n'a connu de Michaëlis que quelques dissertations latines. M. de Pastoret, de même, pour seconder ses recherches intéressantes, ne paraît pas avoir eu à sa disposition le Droit mosaïque de Michaëlis. On dit que M. le professeur Bridel de Lausanne a, en portefeuille, une traduction complète de cet ouvrage; mais, comme la publication en est incertaine, on nous saura gré d'avoir donné une liste de tous les opuscules latins qui, au défaut du livre capital, peuvent être consultés par les amis de la religion en France. L'école de Heyne a, vers la fin du dernier siècle, révoqué en doute le mérite du Droit mosaïque; et l'illustre M. Eichhorn qui, dans plus d'une branche, a hérité de la gloire et de la suprématie de Michaëlis, en y ajoutant la palme d'écrivain classique, a, tout en rendant une justice aussi éclatante que généreuse à son grand devancier, contribué à accréditer l'opinion que Michaëlis avait, en prêtant à Moïse trop de prévoyance et de savoir, réduit en système des dispositions que les besoins locaux ou momentanés avaient fait naître, et que le génie seul de Michaëlis aurait réunies en faisceau, au moyen d'un lien imaginaire. Sans doute, Heyne et ses disciples, en appliquant à l'histoire de la civilisation des peuplades grecques et asiatiques les connaissances répandues par les voyageurs modernes sur les hordes sauvages et les tribus barbares, ont porté des lumières nouvelles sur le commencement de plusieurs établissements coloniaux, et autour du berceau de quelques-unes des nations les plus célèbres de l'antiquité. Mais en ravalant à-la-fois les peuples, leurs législateurs et leurs castes dominantes ou leurs familles notables, au niveau des Algonquins

et des Caciques, ils ont fait violence à beaucoup de faits difficiles à écarter: et, si l'on considère que dans les derniers temps, et après de nouvelles recherches et des données plus précises, les idées de Bailly, qui croyait voir, chez les peuples les plus anciens de l'Asie, les débris d'une antique et belle civilisation, ont trouvé des défenseurs éclairés et habiles, on jugera Michaëlis d'autant plus équitablement, qu'il a toujours soigneusement distingué les époques de l'histoire des Juifs, ainsi que les éléments de leur ordre social, relativement aux personnes, non moins qu'aux institutions; et l'on peut admirer aujourd'hui la sagacité avec laquelle il a su diriger le fil de ses méditations à égale distance entre la trop dédaigneuse critique de Heyne, et la trop riche imagination de Bailly. Le rapprochement des textes que les recherches et la vérification des conjectures de Michaëlis nécessitaient, lui ayant fait naître des doutes fréquents sur l'intégrité et la vérité des leçons reçues, il se vit naturellement porté à examiner les titres sur lesquels s'appuyaient les éditions vulgaires de la Bible, et à provoquer ou à encourager ces collations de manuscrits et ces études critiques des deux Testaments qui ont fait un nom impérissable aux Westein, aux Kennicott, aux Adler, aux Birch, aux de Rossi, aux Griesbach, etc. Leur valeur et leur âge comparatifs, leur parenté et leur filiation, l'autorité, l'état de conservation et la fidélité des versions de toutes les époques et en toutes les langues, la discussion de l'authenticité de l'ensemble comme des plus petites parties des livres canoniques, l'examen et la confrontation, l'appréciation morale et littéraire de tous les témoins et monuments qui pouvaient jeter du jour sur l'état passé et présent du texte sacré, sur l'origine et la nature des altérations qu'il aurait subies par l'action du temps ou la main des hommes, ne cessèrent un moment d'être, pendant près d'un demi-siècle, l'objet de son attention la plus soutenue, et de travaux empreints d'autant de patience que de sagacité. Il en résulta une branche de la théologie isagogique, qu'il a créée, et un des plus utiles ouvrages dont puisse se glorifier la littérature biblique: XXXI. Son *Introduction à la lecture des livres du Nouveau-Testament*, a eu quatre éditions, chacune remarquable comme étant, à l'époque où elle vit le jour, le miroir fidèle de l'état des connaissances relatives aux questions qui y sont traitées. Maigre d'abord, elle n'était, pour ainsi dire, en 1750, qu'une espèce de table des matières; elle reparut considérablement augmentée, en 1765-68, in-8°., offrant une grande masse de notions instructives et bien ordonnées. Mais, en 1777, elle se présenta de nouveau avec de tels développements, que l'ouvrage pouvait être envisagé comme refait à neuf. Toutefois, les additions de la 4e. édit., en 2 vol. in-4°., 1787-88, imprimées à part, remplissent 435 pag.; et c'est cette édition qu'un des prélats d'Angleterre les plus distingués, le docteur Marsh, a traduite en anglais, et enrichie de nouveaux suppléments, formant, dans la traduction allemande par E. F. C. Rosenmüller (Göttingue, 1795 et 1803), deux volumes in-4°. de 574 et 331 pag. C'est un trésor de matériaux et de discussions, auquel, malgré les introductions publiées à l'exemple de Michaëlis, et en améliorant son travail, par Haenlein, J. E. C. Schmidt,

Eichhorn, Hug et Berthold, on sera toujours obligé d'avoir recours. Indépendamment de l'immense accumulation de renseignements critiques sur tous les secours qui ont servi ou peuvent servir à l'éditeur du Nouveau-Testament, l'ouvrage débute par un admirable développement des preuves de l'authenticité des livres qui le composent. Nulle part elle n'a été placée dans un plus beau jour, comme fait historique et reposant sur des témoignages justiciables au for d'un tribunal sévère. Les travaux de Lardner y sont judicieusement vérifiés et mis à profit. On regrette de voir un ouvrage de cette importance, encore inaccessible aux Français qui ne possèdent pas la langue allemande. En l'abrégeant (car le style en est diffus comme dans toutes les productions de la plume de Michaëlis), et en y fondant ce que les critiques que nous venons de nommer ont ajouté aux travaux de l'auteur, on offrirait, non-seulement aux ecclésiastiques, mais aux amis de la religion qui aiment à asseoir leur conviction sur un examen consciencieux et approfondi, une série des recherches les plus instructives et les plus intéressantes. Vers la fin de sa vie, cet infatigable écrivain entreprit de faire pour l'Ancien-Testament, ce qu'il avait si heureusement exécuté pour le Nouveau, en suivant un ordre inverse, c'est-à-dire, en commençant par l'examen successif de chacun des livres qui le composent, avant de jeter un coup-d'œil sur leur ensemble. XXXII. *Introduction à la lecture de l'Ancien-Testament*, tome 1er., 1re. section, Göttingue, 1787, in-4°.; traduit en hollandais. Mais il n'a pu donner au public que son travail sur Job et sur le Pentateuque, qui fait regretter qu'il n'ait pu réaliser son plan, quoique nous possédions, dans l'Introduction d'Eichhorn, un très-bel ouvrage, qui peut diminuer ce regret. A ces deux introductions se rattachent (outre un grand nombre d'articles de la *Bibliothèque orientale et exégétiq.*, dont un contre Kennicott, mécontent des restrictions mises par Michaëlis à l'éloge du 1er. volume de sa *recension* du texte hébreu de l'Ancien-Testament), quelques écrits publiés séparément; nous en indiquerons les plus importants : XXXIII. *Curæ in Actus Apostolorum syriacos, cum commentariis criticis de indole, cognationibus et usu versionis syriacæ Novi Testamenti*, Göttingue, 1795, in-4°. — *Excerpta grammatica ex chaldaïcis Danielis et Ezræ in codice Cassellano* (à la suite de sa *Gram. chald.*). — *Description de quelques traductions allemandes de la Bible, antérieures à celle de Luther* (dans le *Syntagma.*) — *Daniel secundùm LXX interp.*, Göttingue, 1773. — On peut rappeler ici les *Notes de Michaëlis sur Lowth*, et ses *Epimetra* ou supplements, pleins d'analyses et de discussions critiques, relatives aux livres poétiques de l'Ancien-Testament. XXXIV. D'excellents articles dans les *Relationes de libris novis* (journal qu'il dirigeait, et qui n'a malheureusement duré que de 1753 à 1755); — dans le *Fasciculus* IX, une annonce de la *Dissert. de Kennicott, sur l'état du texte hébreu*, entremêlée de remarques intéressantes; et, dans le *Fasciculus* XI, un *Jugement sur les conjectures d'Astruc, à l'égard des matériaux employés par Moïse pour la composition de la Genèse.* XXXV. Préparé par tous ces travaux, Michaëlis entreprit une traduction nouvelle de la Bible entière, ac-

compagnée de notes destinées, selon le titre, aux personnes non lettrées (*für Ungelehrte*), mais indispensables à tout homme qui veut lire le plus instructif et le plus judicieux des commentateurs des Saintes-Écritures. Celle de l'Ancien-Testament fut publiée en 13 vol. in-4°., de 1769 à 1785. Celle du Nouveau-Testament parut de 1788 à 1792, en 6 vol., même format. Il est inutile de s'étendre sur l'utilité de ce vaste travail qui lie à jamais le nom de Michaëlis aux études d'exégèse sacrée, mais qui n'est pas sans défauts assez notables. La traduction, quoique pure et claire, est dépourvue de toute concision; elle manque d'énergie, et de couleur poétique dans les livres où l'écrivain le plus froid semblerait devoir être échauffé et inspiré par les beautés sublimes de l'original. En n'exerçant sa critique qu'accidentellement, et lorsqu'il désirait motiver une déviation du texte reçu, Michaëlis n'a donné de ce texte qu'une *recension* partielle, aussi hasardée qu'insuffisante. On lui reproche aussi la facilité avec laquelle il abandonne l'excellente ponctuation masoréthique, et change même la leçon des consonnes par des motifs légers, tels que des raisons de convenance, des erreurs palpables d'anciens traducteurs, etc. Il a rendu compte des variantes qu'il a préférées, dans sa *Bibliothèque orientale*, qui est, par conséquent, une espèce de complément de son grand travail sur les livres canoniques de l'Ancien Testament. Quant aux apocryphes, il n'a donné que *le premier Livre des Machabées* (1778, in-4°.), à la traduction duquel il a joint des notes pleines d'érudition et de vues historiques, où il a tiré un parti avantageux des recherches du numismate Frœlich. C'est un de ses meilleurs ouvrages. XXXVI. Parmi ses anciens travaux exégétiques, il faut distinguer son *Explication de l'Épître aux Hébreux* (en 2 vol. in-4°., 1762-64; 2e. édit., 1780-86.) Ce commentaire est encore estimé après ceux d'Ernesti, de Morus et de Storr. — *Paraphrase en vers de l'Ecclésiaste de Salomon* (1750, in-8°., 2e. édit., 1762); traduction de très-mauvais goût, mais enrichie de notes où l'on retrouve Michaëlis et tout son talent. — Sa *Paraphrase des petites épîtres de S. Paul* (1750, in-4°., 2e. édit., 1769), quoiqu'elle ait été traduite en hollandais, est assez médiocre, et le commentaire n'offre pas des recherches bien dignes du nom de l'annotateur. Ce travail est cependant supérieur à deux ouvrages de la jeunesse de Michaëlis: la traduction latine de la *Paraphrase de l'Épître de S. Jacques*, par George Benson (Halle, 1746, in-4°.), et celle de la *Paraphrase de l'Épître aux Hébreux*, par Jacques Peirce (ibid., 1747, in-4°.); les remarques ajoutées par le traducteur à celles des commentateurs anglais, sont insignifiantes. XXXVII. Celui des travaux exégétiques de Michaëlis où se montrent ses défauts et son talent de la manière la plus saillante, est le cours qu'il donna *sur trois Psaumes relatifs au Messie* (le 16e., le 40e. et le 111e.), et qu'il fit imprimer tout entier en 1759, in-8°. (1 vol. de 636 p.) Son but était de montrer, dans une grande étendue, l'application des principes herméneutiques qu'il venait d'exposer dans son Livre *sur les moyens d'obtenir la certitude qu'on entend la langue éteinte des Hébreux*. Ces leçons très-instructives, peuvent, malgré les défauts que nous

avons déjà signalés, servir à initier les hébraïsants dans les procédés de critique, d'analyse et d'interprétation, pratiqués par un grand maître. XXXVIII. Pareil jugement doit être porté à l'égard de son *Essai sur les 70 semaines de Daniel*, Göttingue, 1771, in-8°. de 259 p.; résultat d'une correspondance qui s'était établie entre l'auteur et son ami, le chevalier Pringle, au sujet de cette prophétie. Ce médecin célèbre, sincère ami de la religion, et considérant, avec la plupart de ses compatriotes, l'oracle contenu dans le 9e. chap. de Daniel, comme un des plus solides appuis de la révélation, avait consulté Michaëlis sur les difficultés que lui présentait le texte sacré, et il obtint de ce dernier la permission de réunir ensuite ses lettres dans un recueil imprimé à Londres en 1773, in-8°., sous ce titre : *Epistolæ de 70 hebdom. Danielis ad Joh. Pringle baronetum*. Son style latin, toujours un peu dur et pénible, mais pur et parfois élégant dans les ouvrages de sa jeunesse, s'était gâté et germanisé par désuétude, lorsqu'il ne composa plus que dans sa langue; et il a, surtout dans les lettres adressées à Pringle, quelque chose de tendu et de roide, quoiqu'il y soit encore supérieur à celui d'une foule d'articles de ses Suppléments *ad Lexica hebr.*, aussi mal écrits que pleins d'une érudition variée et souvent oiseuse. Enfin on a imprimé, après sa mort, ses *Observationes philologicæ et criticæ in Jeremiæ vaticinium et threnos, edidit J. F. Schleusner*, Göttingue, 1793, in-4°. — Nous allons passer aux ouvrages didactiques, où Michaëlis a développé les doctrines théologiques qui lui semblaient les plus conformes au texte qu'il avait si long-temps et si profondément étudié. XXXIX. *Esquisse de théologie typique*, 1753, in-8°., avec une préface remarquable sur Jérusalem, de 84 p. (l'ouvrage en occupe 180), 2e. édit., 1763 : ce livre qui a été trad. en suédois, appartient aux premières années de sa carrière littéraire, et n'offre pas ses dernières idées sur cette matière; l'auteur paraît ensuite avoir entièrement changé de vues en ce point. XL. En revanche, ses Éléments de théologie dogmatique (*Compendium theologiæ dogmaticæ*, Göttingue, 1760, in-8°.), exposés d'abord en latin, et développés en allemand (1784, in-8°.), ont subi peu de modifications. Si l'on excepte sa répugnance à reconnaître une opération immédiate du Saint-Esprit sur l'ame, dans l'œuvre de la conversion; ses doutes sur l'autorité de S. Marc et de S. Luc, auxquels il était porté à refuser l'inspiration et l'infaillibilité; sa disposition à contester une force probante en matière dogmatique à un grand nombre de passages, ordinairement cités à l'appui des vérités théorétiques de la religion. A l'exception de ces trois points et de son éloignement pour l'admission de l'Apocalypse dans le Nouveau-Testament, on ne voit rien ni dans les écrits didactiques, ni dans les autres ouvrages de Michaëlis, qui s'écarte de la doctrine orthodoxe de son Église; et l'on ne conçoit pas pourquoi sa dogmatique latine fut prohibée en Suède comme livre dangereux. L'injustice fut reconnue bientôt après; et le roi de Suède lui envoya l'ordre de l'Étoile polaire, en forme de réparation. XLI. Le plus remarquable de ses écrits relatifs aux bases de notre foi, est son *Explication de l'histoire de la sépulture et de la résurrection*

de J. C., en réponse aux objections d'un anonyme (dans les Fragments d'un déiste, publiés par Lessing), en deux parties, Halle, 1783, et 1785, in-8°., (la 2e. contient le Mémoire de Reimarus). Jamais le récit des évangélistes n'a été mieux défendu contre les sceptiques. On peut considérer cet ouvrage exégético-théologique, comme la plus solide apologie de notre croyance en tant qu'elle repose sur le grand fait du retour du Sauveur à la vie, et de ses apparitions au milieu de ses disciples. — Michaëlis aimait à faire parade de ses connaissances en politique et en police administrative : XLII. Ses *Réflexions sur les universités protestantes de l'Allemagne* (4 vol. in-8°., 1769, 1773) renferment quelques observations lumineuses, mais plus délayées encore qu'il ne lui est arrivé autre part de le faire, quoiqu'il noie assez fréquemment ses idées dans un style lâche et des digressions continuelles. XLIII. Il y a, dans le Recueil de ses opuscules, des *Mémoires sur les caisses d'épargnes, instituées en faveur des veuves d'employés*, qui sont moins fatigants et tout aussi instructifs à lire. XLIV. Il est inutile de parler de sa traduction de *Clarisse*, de celle de la tragédie anglaise d'*Agamemnon*, et de son mauvais *Poëme sur Moïse*, exercices de plume auxquels sa liaison avec Haller, et les encouragements de ce grand homme, paraissent avoir donné occasion. Tous ses essais de compositions purement littéraires sont au-dessous du médiocre. L'histoire et l'interprétation de monuments difficiles étaient le domaine que sa merveilleuse perspicacité, aidée de connaissances étendues et d'une mémoire fidèle, lui avait assigné comme le champ où il devait recueillir le plus de lauriers. Son tact admirable et sa judiciaire, son discernement exquis, se manifestaient dans ses opinions sur les événements et les hommes contemporains, comme sur ceux des temps anciens, et doivent sans doute inspirer aux lecteurs de ses ouvrages une prévention favorable pour la justesse de ses aperçus et la probabilité de ses combinaisons, soit historiques, soit philologiques. Nous citerons un seul exemple de sa sagacité dans les jugements qu'il portait sur les hommes et sur les choses de son siècle. Dès 1741, pendant son séjour en Angleterre, il s'était pénétré de la conviction que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord se détacheraient de leur métropole. Il défendit cette opinion, en 1766, contre Franklin, qui était venu visiter Göttingue. Le principal fondateur de la république future des États-unis soutint alors contre le professeur Michaëlis qu'une pareille révolution était impossible, parce que la situation maritime des principales villes de l'Amérique septentrionale les exposerait, au premier signal d'insurrection, à une destruction inévitable, par un bombardement facile aux flottes britanniques. — Le gouvernement d'Hanovre se trouva toujours fort bien des conseils de Michaëlis, et ne cessa de lui donner des marques de confiance, ainsi que de considération. Il avait obtenu le titre de conseiller aulique, dans un temps où on ne le prodiguait pas, et, en 1787, celui de conseiller intime de justice; distinction aussi rare qu'honorable. Les compagnies savantes lui témoignèrent à l'envi leur estime : la société royale de Londres se l'agrégea en 1789; et, dans la même année, l'académie

royale des inscriptions de France, dont il était depuis long-temps le correspondant, l'admit comme associé étranger, à la place de Bartoli de Turin. « De tous les honneurs littéraires que j'ai reçus, c'est, dit-il, dans ses Mémoires (p. 137), celui qui m'a le plus sensiblement flatté. » C'est ici le lieu de remarquer que le nom de Michaëlis était, avant la révolution, bien plus connu à Paris, qu'il ne l'est aujourd'hui. Les d'Alembert, les Barthélemy, les de Guignes, etc., étaient en correspondance avec lui; et son mérite était apprécié par tous leurs savants confrères. — Il fut marié deux fois : du premier lit, il n'eut qu'un fils, Chrét. Frédéric (voyez l'article suivant). Sa deuxième femme lui donna neuf enfants, dont quatre seulement, un fils (1) et trois filles, lui ont survécu. L'histoire de sa vie est l'histoire des sciences qu'il a cultivées, et des progrès qu'elles ont faits par ses travaux ou par son impulsion. Elle n'a point encore été traitée avec l'étendue et les détails qu'elle mériterait. Quelques fleurs ont été jetées sur sa tombe par ses deux illustres collègues, Heyne (*Memoria viri illustris J. D. Michaëlis celebrata in consessu Soc. reg. Sc. d. 24 sept.* 1791, *interprete Ch. G. Heyne*), et Eichhorn (*Réflexions sur le mérite litteraire de J. D. Michaelis*, dans la 5e. part. du 3e. vol. de la *Bibl. univ. de la littérature biblique*, recueil périodique publié par M. Eichhorn, en continuation de la *Bibl. or. et exég.* de Michaëlis) : l'un et l'autre écrit sont dignes à-la-fois de la plume de pareils écrivains et de celui qui en est l'objet. Ils sont empreints de profonds sentiments d'admiration pour les talents de leur grand rival, et de reconnaissance pour les services qu'il a rendus. Il règne, particulièrement dans l'éloge prononcé au nom de l'académie, un ton d'affection touchante et de religieuse douleur, d'autant plus honorable pour le secrétaire et les membres de cette compagnie, que Michaëlis s'en était retiré, en 1770, d'une manière assez brusque, et peu obligeante pour ses collègues. Ami fidèle et dévoué, mais ferme de caractère, et, en tout, le contraire de la légèreté ou de l'insouciance, il n'était pas exempt d'une âpre fierté, et il gardait rancune aux personnes qu'il pensait avoir manqué envers lui des procédés auxquels il se croyait des droits : il s'éloignait d'elles, et évitait de rentrer dans les relations qu'il jugeait dissoutes, et dont aucun devoir indispensable n'exigeait la durée. Son refroidissement pour la Soc. roy. de Göttingue paraît étrange, après tous les services importants qu'il lui avait rendus comme un de ses fondateurs, comme son secrétaire, comme directeur, comme éditeur des premiers volumes de ses Mémoires, et des *Relationes de libris novis*, excellent journal publié sous ses auspices, enfin comme rédacteur en chef de sa Gazette littéraire (*Gotting. Anzeigen.*), de 1753-1769. Mais, d'après les notes qu'il a laissées sur sa vie (réunies dans un volume avec les notices d'Eichhorn et de Heyne, Leipz., 1793, in-8°.), on voit (p. 116-126) comment ce refroidissement fut amené, sans faute grave de personne, par un procès de la Société avec son imprimeur Luzac, qui avait demandé de justes indemnités pour la composition des Tables de la Lune de Tobie Mayer, retirées avant la publication du vo-

(1) Philippe-Godefroi, qui a suivi sans avec distinction la même carrière que son frère aîné.

lume qui les contenait. Cet astronome espérait avoir part au prix promis en Angleterre aux auteurs de découvertes, ou de travaux qui faciliteraient la solution progressivement plus satisfaisante du problème des longitudes en mer. Michaëlis, qui avait fait les premières démarches dans cette affaire avec beaucoup de zèle, fit observer à Mayer que l'impression de ses Tables avant la décision qui allait être rendue sur ses droits au prix, pouvait nuire au succès de la négociation ; et le gouvernement d'Hanovre eut le tort de ne pas lever, en indemnisant le libraire, les difficultés que le procès avec Luzac opposait à l'impression de la continuation des Mémoires, et qui donnèrent d'autant plus de dégoût à Michaëlis, que c'était en voulant servir un collègue, qu'il s'y trouva lui-même très-gratuitement impliqué, comme fondé de pouvoirs de la Société et directeur de l'impression de ses travaux. — La Notice qu'un des disciples de Michaëlis, son commensal et l'instituteur de son fils aîné, de 1765 à 1770, le surintendant Schulz à Giessen, a publiée sur son ancien maître dans un livre intitulé : *Observations sur le Nouveau-Testament de Michaëlis et le Commentaire qui y est joint* (3e. livraison), offre des anecdotes intéressantes, et montre le grand homme un peu en robe de chambre. Mais elles ont le caractère de la vérité ; et l'auteur de cet article peut en attester une comme témoin oculaire. Sérieux, entraînant, plein de dignité quand il traitait dans ses cours un sujet qui commande nos respects, Michaëlis aimait beaucoup à égayer son auditoire en terminant la leçon, et, quelle que fût la matière qu'il eût exposée, souvent avec autant de gravité que d'éloquence, on le voyait très-sensiblement, quand l'heure allait s'écouler, gouverner son discours et arranger sa péroraison, de manière à amener pour clôture une facétie burlesque ou une anecdote plaisante et fréquemment bouffonne qui mît l'auditoire en très-grosse gaîté. Rarement il manquait son but. Lorsque les éclats de rire étaient très-bruyants, son bonheur était complet ; et il avait l'air de sortir en triomphe. Sa faiblesse allait jusqu'à s'arrêter à la porte, en quittant la salle, et à jeter en arrière un regard plein de reconnaissance, dont la vivacité d'expression était proportionnée au bruit et à l'hilarité qu'il avait excités. Au surplus, il n'est que juste de dire, que ces traits ou ces récits plaisants avaient constamment une intention didactique, et offraient, soit des rapprochements piquants, soit des éclaircissements utiles, qui étaient presque toujours aussi instructifs que divertissants. On retrouve cette intention d'enseignement et ce défaut de goût dans quelques-uns des ouvrages qu'il a écrits avec le plus de soin. — Nous ne connaissons aucun portrait ressemblant de Michaëlis, excepté le profil en tête de l'autobiographie que nous avons citée plus d'une fois. Il est frappant et très-caractéristique. S—R.

MICHAËLIS (Chrétien-Frédéric), médecin, fils du précédent, naquit en 1754. Après avoir fait ses études à Cobourg et Göttingue, il se rendit, en 1775, à l'université de Strasbourg, et y obtint, l'année suivante, le degré de docteur en médecine. Il séjourna ensuite quelque temps à Paris, visita aussi l'Angleterre, et fut, en 1779, placé en qualité de médecin, à l'état-major de l'armée hessoise. Quelques années

après, il fut appelé au collége de Cassel, pour la chaire de médecine et d'anatomie, et, en 1786, il obtint la chaire d'anatomie à l'académie de Marburg. Il resta, le reste de sa vie, attaché à cette université, où il fut, en dernier lieu, professeur en chef de médecine, avec le titre de conseiller aulique. En 1813, l'hôpital de l'armée prussienne ayant été transféré dans cette ville, par suite des progrès de l'armée des alliés, Michaëlis eut tant de fatigues à essuyer, qu'il y succomba, le 17 février 1814. La société des sciences de Philadelphie l'avait admis, en 1785, au nombre de ses correspondants. Michaëlis est auteur de trois dissertations intitulées : *De causis commutatæ quarundam regionum fertilitatis*, Cobourg, 1771; — *De anginâ polyposâ seu membranaceâ*, Göttingue, 1778; — *De instrumentis quibusdam chirurgicis seu novis seu mutatis*, Marburg, 1801. Il a publié en allemand une *Lettre sur la régénération des nerfs*, Cassel, 1785, in-8°.; des *Mémoires de médecine*, Göttingue, 1785, tom. 1er.; une *Bibliothèque de médecine pratique*, ibid., 1786, tom. 1. Il a inséré des articles de médecine, de chirurgie et d'histoire naturelle dans des recueils périodiques d'Allemagne et d'Angleterre. — Un autre Chrétien-Frédéric Michaelis, médecin, né à Zittau, en 1727, avait d'abord appris la profession de relieur, qui était celle de son père; mais sentant un penchant irrésistible à l'étude, il revint des tournées qu'il avait entreprises comme ouvrier-relieur, et s'instruisit dans sa ville natale, et puis à Leipzig et à Strasbourg. Il séjourna ensuite quelque temps à Paris, où il fréquenta beaucoup les hôpitaux, et chercha la société d'hommes instruits, entre autres celle de l'abbé Nollet. De retour à Leipzig en 1756, il s'y fit recevoir docteur en médecine. Après la bataille de Rosbach, il fut employé, avec d'autres médecins de Leipzig, aux hôpitaux militaires. En 1766, il fut nommé médecin-praticien de l'école de Saint-Thomas; en 1782, médecin de l'hôpital de Saint-Jean : il mourut le 29 août 1804. Michaëlis a publié une soixantaine d'ouvrages : mais il n'y en a qu'un seul de sa composition; encore n'est-ce que sa thèse de candidat de médecine : *De orificii uteri curâ clinicâ atque forensi*, Leipzig, 1756, in-4°. Tous ses autres ouvrages sont des traductions du français et de l'anglais. Si Michaëlis n'a presque rien produit de lui-même, il a du moins fait passer dans l'allemand une foule de bons traités des médecins étrangers, de Spallanzani, de Fothergill, de Trotter, de Hamilton, de Rollo, de Wither, de Leigh, de Dease, d'Adair, de Starck, de Rowley, d'Anderson, de Falconer, de Turnbull, de Fordyce, de Cullen, de Cruykshank, etc., le *Système physique et moral de la femme*, par Roussel, 1786, in-8°. etc. Il a aussi traduit quelques ouvrages d'économie domestique, tels que le traité de Twamley, *sur la fabrication du fromage anglais*, avec des notes, 1787. Voyez la Notice biographique que son fils lui a consacrée dans les *Feuilles provinciales de Haute-Saxe*, 1804, octobre. D—g.

MICHAËLIS (Jean-Benjamin), poète allemand, naquit en 1746, à Zittau, dans la Haute-Lusace. Dès sa première jeunesse, ses goûts le portèrent à l'étude de la poésie. Il essaya, au gymnase de sa ville natale, d'imiter les bons modèles allemands, et envoya un de ses essais à Göt-

HIST. D'ITALIE.

METASTASE.

Steiner pinxt. Landon dirext.

tsched. Ce professeur, qui jouissait alors d'une grande autorité, lui donna des encouragements. Michaëlis, n'ayant pas de fortune, se rendit à Leipzig, pour y suivre les cours de médecine. Il y vécut avec la plus grande économie; mais il préféra les conversations de Gellert, Weisse et autres littérateurs distingués, à l'étude d'Hippocrate. Il se livra à la composition de poésies; et dans un moment de grande pénurie, il vendit à un libraire le Recueil de ses fables, odes et satires, pour la somme de dix écus. Le libraire eut à se féliciter de son marché sous tous les rapports; les vers de Michaëlis furent goûtés, et l'auteur s'en ressentit. En effet, un des poètes les plus considérés, Gleim, lui voua une amitié constante, et lui procura une petite rente du chapitre de Halberstadt. Michaëlis fut chargé de composer le prologue pour l'ouverture de la nouvelle salle de spectacle à Leipzig; et le succès de ce prologue lui attira la demande d'autres pièces de circonstance, qu'il ne composa pourtant qu'avec répugnance. On lui procura aussi une bourse, pour qu'il pût continuer ses études de médecine. Mais cet état lui déplut; et après une longue maladie de nerfs, dont il ne fut jamais bien rétabli, il y renonça entièrement. Obligé alors de tirer parti de son talent poétique, il composa de nouveau des pièces de commande, et publia le Recueil de ses œuvres. Ses amis, Weisse, Garve et Engel, lui procurèrent, en 1769, à Leipzig, une place de précepteur assez lucrative. L'année suivante, on lui confia la rédaction du *Correspondant de Hambourg*, une des plus anciennes gazettes d'Allemagne. Cependant, ne pouvant s'assujétir à un travail de ce genre, qui demandait trop de patience et d'attention, il préféra s'enrôler, en qualité de poète dramatique, dans la troupe de comédiens dirigée par Seiler. Il la suivit dans ses voyages: mais cette vie errante, accompagnée d'embarras de finance, le dégoûta aussi; et renonçant alors à tout projet d'avancement dans le monde, il prit le parti de se retirer auprès de Gleim, et de vivre pour ses amis et pour les muses. Dans cette retraite, qui lui parut délicieuse, il composa des opéras-comiques, des épîtres, et il corrigea ses essais poétiques. Une maladie de poitrine l'enleva, le 30 septembre 1772, aux lettres allemandes, dans lesquelles il n'avait encore donné que de belles espérances. Il s'était toujours efforcé de suivre les bons modèles: il faisait une étude constante de Virgile, d'Horace et de Juvénal, ainsi que des meilleurs poètes allemands; les œuvres de Boileau étaient toujours sur sa table. Il avait publié: I. Des *Fables, odes et satires*, Leipzig, 1766, in-8°. II. Des *Pièces détachées*, ibid., 1769. III. Des *Opéras-comiques*, ibid., 1772. IV. Des *Épîtres*, ibid., 1772. Il avait encore écrit un éloge en latin, sur la mort de Lindner, à Zittau, et un discours dans la même langue *De abusu linguæ vernaculæ*, Leipzig, 1767, in-4°. Il avait fourni des pièces de vers à plusieurs recueils, entre autres, à l'Almanach des muses allemandes. C. H. Schmid a réuni ces diverses pièces sous le titre d'*OEuvres de Michaël's*, tome 1, Giessen, 1780. Le même éditeur avait publié, cinq ans auparavant, à Leipzig, la vie de cet auteur. Schirach, dans son *Magasin*, a donné un article sur les écrits et le génie poétique de Jean-Benjamin Michaëlis. D—G.

MICHALLON (Claude), né à Lyon, en 1751, dans l'obscurité, montra, dès l'enfance, du goût pour la sculpture, et commença à modeler quelques statues en bois, qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y cultiver ce talent naturel, il suivit les leçons de Bridan, puis celles de Coustou, qui l'employa à sculpter des *mascarons* au Louvre. Passionné pour l'étude, il lisait la nuit dans son lit, éclairé par une lampe de son invention, et travaillait le jour pour les besoins auxquels le réduisait son peu de fortune. Ce fut par ce travail opiniâtre, qu'il remporta le grand prix de sculpture à l'académie. Comme tous les artistes ainsi honorés, il fit le voyage de Rome, où il se lia avec Drouais, peintre d'histoire. Lorsque celui-ci mourut, en 1788, Michallon obtint, au concours, l'exécution en marbre du tombeau de son ami; et ce monument, placé à Sainte-Marie, *in viâ latâ*, commença sa réputation. Obligé de quitter Rome, après l'assassinat de Bassville, il revint à Paris, et y fut chargé des statues *colossales* qui servaient alors aux fêtes nationales. Il remporta différents prix donnés par le comité d'instruction publique, et traça, pour le terre-plain du Pont-Neuf, un plan qui n'a pas été exécuté: il composa aussi divers modèles de pendules, qui ont eu beaucoup de succès, entre autres, l'*Amour et Psyché*. Michallon mourut à Paris, en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs au Théâtre-Français. On lui doit un beau buste de Jean Goujon. Z.

MICHAUD. *V.* Arçon (D').

MICHAULT (Pierre), l'un des poètes les plus remarquables du quinzième siècle, était, selon toute apparence, né dans la Franche-Comté. Un passage du *Doctrinal*, dans lequel il cherche à excuser la grossièreté de son style par le lieu de sa naissance et son langage maternel, a fait imaginer à Legrand d'Aussy, qu'il était gascon: mais cette conjecture n'est appuyée que sur une copie du *Doctrinal*, conservée à la bibliothèque du Roi, et qui est précédée d'une dédicace au duc de Guienne; et Legrand convient qu'elle n'est pas bien solide. En effet Michault nous apprend lui-même qu'il était né sujet du duc de Bourgogne. Olivier de La Marche parle, dans ses *Mémoires* (liv. 1er., ch. xxi), d'un Michault, de Certaines (1), qui soutint, en 1449, un assaut contre Jean Rasoir, de Hainault, au Pas-de-Plours à Challon: il avait déja fait mention (ch. xiv), de Michault le *Rhétoricien*, attaché à la cour de Bourgogne; et ce personnage est certainement le même que notre P. Michault, qualifié par d'autres d'*orateur* du bon duc Philippe. Jules Chifflet (2), Ferd. Lampinet, D. Payen, etc, réclament Michault comme Franc-Comtois; D. Payen le fait naître à Essertaines; et l'auteur anonyme de l'*Essai sur quelques gens de lettres du comté de Bourgogne*, à la Chaux-Neuve, bailliage de Pontarlier. Quoi qu'il en soit, cet écrivain fut attaché au comte de Charolais, si connu dans l'histoire sous le nom de Charles-le-Téméraire. On ignore les circonstances de sa vie; mais on croit qu'il mourut vers 1467 (3).

(1) Essertaines, bailliage de Grai.

(2) *Athenæ Sequanorum sive index scriptorum Burgundiæ liberæ*, ms. conservé à la bibliothèque de Besançon.

(3) Le nom de Michault n'est point compris dans l'état des officiers et domestiques des ducs, imprimé (1779) à la suite des *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, par le bénédictin Aubrey. Ainsi, on doit présumer qu'il était mort en 1467, un peu avant Philippe-le-Bon

On a de lui : I. *Le Doctrinal du temps présent*, Bruges, Colard Mansion, pet. in-fol., sans date (1466), caract. goth. fig.; très-rare; cette édition est regardée comme la plus ancienne. Cet ouvrage a été réimprimé sous ce titre : *Le doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'escole*, Genève, 1522, pet. in-4°., goth. fig. C'est une satire des mœurs du siècle; elle est écrite en prose, mêlée de vers de huit ou dix syllabes, presque toujours divisés par stances (1). L'auteur suppose qu'un jour se promenant dans un bois, il y trouva la *Vertu* toute éplorée, parce qu'on l'avait bannie des écoles. Sur sa prière, elle lui en fait visiter douze, qui ont pour maîtres ou maîtresses, *Orgueil*, *Fausseté*, *Luxure*, etc. Chacun de ces maîtres tient à ses disciples des discours appropriés à son caractère. Les leçons terminées, *Fausseté* réunit tous les élèves, les examine, et leur distribue des grades dans la forme adoptée alors par les universités. Au sortir de ces écoles de corruption, *Vertu* le conduit à celle dont elle fut autrefois la souveraine régulatrice. Les chemins en sont couverts de ronces et d'épines; sur le portail de l'édifice à demi-ruiné, mais dont les fondements sont solides, on voyait les images des rois, des princes, et des philosophes qui y avaient pris jadis des leçons : il n'y avait que quatre chaires, mais elles étaient occupées par *Justice*, *Prudence*, *Tempérance et Force;* et Michault y entend, comme on le pense bien, des discours tout différents de ceux qui l'avaient scandalisé dans les autres écoles. Ce cadre est ingénieux; mais pour le remplir d'une manière convenable, il fallait à l'auteur un art et un talent qu'il n'avait point. L'abbé Joly a publié sur cet ouvrage une *Dissertation* dans le *Mercure de France*, mars 1741; et Goujet en a donné l'extrait dans la *Biblioth. française*, tome IX. Cette production remarquable a été analysée pour la première fois avec exactitude par Legrand d'Aussy, dans le tome V des *Notices des Mss. de la biblioth. du Roi*. II. La *Dance des aveugles*, Paris, le Petit-Laurens, in-4°., goth.; ibid., veuve Lenoir, 1506, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans le seizième siècle, de différents formats; mais toutes ces anciennes éditions sont peu recherchées, depuis que Lambert Douxfils, en a donné une plus belle et plus correcte, *augmentée d'autres poésies extraites de la Bibliotheque des ducs de Bourgogne*, Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, pet. in-8°. La *Dance des aveugles*, ou plutôt la *Dance aux aveugles*, est une espèce de drame satirique, en prose et en vers, dont les personnages sont la *Fortune*, l'*Amour* et la *Mort*, trois aveugles,

Devant qui chacun doit danser;

l'Entendement et l'Auteur. La fameuse Louise Labé a rendu la même idée dans le conte d'*Atropos et Cupido*. Outre la *Dance aux aveugles*, on trouve, dans la dernière édition, deux *Complaintes* (jusqu'alors inédites), de P. Michault, *sur la mort de la comtesse de Charolois*; la première est datée de 1465; le *Testament* de Pierre de Nesson, et le *Miroir des Dames*, par Bouton. La seconde partie contient les pièces

(1) Le *Doctrinal de court* de P. Michault, n'a point été inutile, suivant l'abbé Goujet, à l'auteur de l'*Abusé de court*, poème du même temps, que l'on attribue à René d'Anjou, roi de Sicile. (*Voy.* René).

anonymes; et le volume est terminé par un vocabulaire des mots inusités. Jules Chifflet dit qu'il a vu dans la bibliothèque de l'Escurial, un manuscrit de P. Michault, contenant une *Vie en vers de Charles VII, roi de France*, et quelques autres pièces. Mercier de Saint-Léger, dans une note ms. citée par M. Brunet (*Manuel*, 3e. édit. II, 486), distingue ce Michault, de P. Michault Taillevent, auteur d'un *Passe-temps* en vers, ms., auquel George Chastelain répondit par une autre pièce en vers, intitulée le *Passe-temps de Michault*. Montfaucon, dans sa *Biblioth. mss.*, a confondu ces deux personnages, en ajoutant au nom de Michault, ceux de Tailleman, Taillerand ou Tiellemant : il met sur le compte de cet auteur, par une méprise inconcevable, un *Registre des propositions et délibérations ouvertes aux états de la Ligue, en* 1593. Il lui attribue avec plus de fondement *des Poésies du temps de Charles VII et l'histoire de Grisélidis*, in-4°. Ce dernier morceau, qu'a imité aussi son compatriote Olivier de la Marche (*V.* Marche, XXVI, 609) est l'une des nombreuses reproductions du conte admirable dont on a vainement cherché à enlever l'invention à Boccace; pâles copies qui attestent la fortune qu'avaient faite les joyeux devis de l'écrivain toscan, au milieu de la vogue de nos vieux fabliaux. Tout porte à croire que Michault ne fut pas étranger à la composition des *Cent nouvelles Nouvelles*, que vit éclore la cour de Bourgogne, imitation très-libre de Boccace, qui a mérité d'être imitée à son tour par La Fontaine. Les auteurs principaux de ce recueil, Louis XI alors dauphin, le duc de Bourgogne et son fils, le maréchal de Chatellux, le sire de Créqui et Pierre de Luxembourg, remettaient de temps en temps la plume aux beaux-esprits de profession qui les entouraient; et l'on ne peut supposer que dans cette agréable coopération la verve du secrétaire du comte de Charolais soit demeurée oisive.

W—s.

MICHAULT (Jean-Bernard), philologue, né à Dijon, le 18 janvier 1707, d'un procureur au parlement, prit le titre d'avocat pour se conformer aux désirs de sa famille. La médiocrité de sa fortune lui fit un devoir de tirer des ressources de son cabinet; mais il se livra exclusivement aux lettres, dès qu'il en eut le pouvoir. Des poésies fugitives, la plupart disséminées dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*, tom. XIII et XIV, et des *Réflexions critiques sur l'élégie*, publiées à Dijon, (1734, in-8°.), marquèrent son début : dans ce dernier opuscule, il réfutait l'opinion de l'abbé Leblanc, qui ne voyait dans l'élégie que l'expression d'une ame exaltée par de violentes passions. Un goût qui s'allie rarement à une imagination vive succéda chez lui à ce premier penchant pour la poésie; on vit Michault s'appliquer à la recherche des livres rares et curieux, en faire des extraits, et mener de front l'étude de quelques parties des sciences naturelles. Admis dans l'intimité de l'abbé Papillon et du P. Oudin, il s'accoutuma dans leur commerce à trouver un puissant attrait aux faits minutieux, aux anecdotes peu importantes et à les estimer à proportion qu'ils s'éloignent davantage de la circulation commune. L'héritage qu'il recueillit d'un parent collatéral lui fournit les moyens de se livrer tout entier à ses travaux de prédilection. Le président Bouhier

réunissait dans son cabinet, pour des conférences réglées, l'élite des lettrés de Dijon : Michault y tint sa place avec honneur ; et il continua de faire partie de cette société, lorsqu'après la mort de Bouhier, le président de Ruffey en recueillit les débris. Enfin, Dijon eut une académie ; et Michault en fut le premier secrétaire. Il résigna ces fonctions au bout de deux ans, parut disposé à se fixer à Paris, y fut nommé censeur, et revint dans sa ville natale, où il mourut le 16 nov. 1770. Il avait lu, dans les séances de l'académie de Dijon, des Essais sur la version des anciens auteurs français en style moderne ; des Dissertations sur des phénomènes observés en Bourgogne, sur la figure qu'on donne aux anges, sur les feux de la veille de la Saint-Jean, sur la charlatanerie des uroscopes ; des Recherches étymologiques sur les mots terminés en *age*, et beaucoup de Mémoires de physique, dont les notions paraîtraient aujourd'hui surannées. Ses principaux écrits (1) sont, indépendamment de sa brochure en réponse à l'abbé Leblanc : I. Des *Mélanges historiques et philologiques*, Paris, 1754, 2 vol. in-12, reproduits en 1770, avec un nouveau frontispice seulement, sous le titre de *Nouvelle édition*. On y remarque une heureuse variété, et surtout une dissertation sur l'*Art poétique* par Bouhier, ainsi que des morceaux biographiques sur l'abbé Genest, le P. Gerbillon, Saumaise, Pierre de Besse et le P. Oudin. La notice de ce dernier, très-détaillée et semée de digressions, remplit à elle seule le second volume. II. La *Vie de l'abbé Lenglet* fournissait à Michault une matière étendue : il l'a traitée avec intérêt, Londres, Paris, 1761, in-12 (*V.* Lenglet, XXIV, 90). III. Le même éloge est dû aux *Notices* sur Gaguin, Boyer, Porta, Césalpin, Dupleix, Duvair et Pradon (1), qui remplissent la moitié du quarante-troisième volume des Mémoires de Niceron, et aux Articles sur le médecin Dalechamps et le chevalier de Méré, insérés dans les *Éloges de quelques écrivains Français*, par l'abbé Joly. IV. *Dissertation historique sur le vent de Galerne*, publiée sous le nom de Mureau de Cherval, 1740, in-8°. Cette brochure, où, à l'occasion d'un vent funeste aux vins de la Bourgogne, il entassait de fastidieuses recherches, lui attira des critiques très-vives : on ne voulut pas voir qu'il s'était proposé, à l'instar de Swift et de Saint-Hyacinthe, de décrier l'abus de l'érudition. V. *Lettre sur la situation de la Bourgogne par rapport à la botanique*, in-8°. VI. *Explication des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartreuse de Dijon*, Dijon, 1738, in-8°. Michault fut l'éditeur des *Lettres de Larivière*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. Il avait formé le canevas de différents ouvrages, que la diversité de ses travaux lui fit abandon-

(1) On en trouvera la liste complète dans les *Lettres inédites*, etc., publiées par M. Garnault (Dijon, 1819), pag. 79 et 159.

(1) Comme Michault ignorait le nom de baptême de Pradon, il avait écrit N. Pradon, ce qui signifiait que le nom de baptême était inconnu : mais au lieu de suivre exactement son manuscrit, le signe N fut métamorphosé en Nicolas. La faute a été copiée et répétée depuis dans le *Calendrier historique des sciences*, dans les *Tablettes dramatiques*, dans tous les *Dictionnaires historiques*, jusques et compris le *Nouveau dictionnaire universel historique*, en 20 volumes, et même dans son abrégé en 4 volumes in-8°. Cependant l'abbé Desfontaines, qui était du pays de Pradon, et qui avait fait vainement beaucoup de recherches sur le prénom de son compatriote, écrivit à Michault pour le féliciter de sa découverte : c'est Michault lui-même qui donne ces détails dans un *Fragment d'une lettre à M. l'abbé Bonardi*, qu'on trouve à la page 157 du tome 1er. des *Mélanges historiques et philologiques*.

ner, entre autres, une Bibliothèque des *Ana*, et une Description historique et physique du duché de Bourgogne. On doit regretter encore plus qu'il n'ait pas mis la dernière main à sa Vie de Crébillon, demeurée manuscrite. Son éloge fait partie des éloges historiques par Guyton de Morveau (*V.* Guyton, XIX, 262).

F—T.

MICHAUX (André), un des plus intrépides voyageurs de la fin du dernier siècle, un de ceux dont les découvertes ont le plus enrichi le sol de la France, naquit, en 1746, à Satory, domaine du roi, dans le parc de Versailles. Son père, après l'avoir laissé en pension pendant quatre ans, le rappela auprès de lui, afin de lui donner de bonne heure, ainsi qu'à son frère cadet, l'habitude des travaux champêtres, et les connaissances nécessaires pour qu'il pût lui succéder dans l'exploitation de sa ferme. Michaux prit bientôt un goût très-vif pour l'agriculture. Plus tard, il se perfectionna dans la langue latine, et étudia même le grec. Il se maria : son bonheur paraissait assuré; mais, au bout de onze mois, il perdit sa femme, qu'il aimait éperdument. Il trouva du soulagement dans les conseils paternels et dans l'amitié de Lemonnier, qui lui inspira le goût de la botanique, et l'encouragea à faire des essais d'agriculture et de naturalisation. Mais rien ne pouvait le consoler de sa perte. Le désir de voyager, qu'il avait éprouvé dès son enfance, n'en devint que plus vif. Toutefois ne se trouvant pas assez instruit pour voyager utilement, il céda sa ferme à son frère, et se livra tout entier à l'étude. Les leçons de B. de Jussieu, et de fréquentes visites au Jardin du roi, augmentèrent ses connaissances. Un voyage en Angleterre fut comme son coup d'essai. En 1780, il visita l'Auvergne avec MM. Delamarck et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne; et il rapporta beaucoup de graines de ces différents pays. Mais ils étaient trop connus pour satisfaire Michaux. Lemonnier obtint pour lui l'autorisation d'accompagner Rousseau, nommé consul en Perse; et il partit en 1782. Nos voyageurs arrivèrent ensemble à Baghdad, après quarante jours de marche à travers le désert. Là, Michaux quitta le consul, se rendit à Bassora, où il eut le bonheur d'être accueilli et protégé par le consul anglais de La Touche, et il parcourut la Perse pendant deux ans. Cette belle contrée était alors déchirée par des guerres civiles, et voyait ses frontières ravagées par les Arabes : on ne peut se faire une idée des dangers et des difficultés de toute espèce que Michaux eut à surmonter; il en triompha par sa force physique et son intrépidité, et revint à Paris en juin 1785, rapportant une très-belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il désira retourner en Asie, ayant le projet de pénétrer jusque dans le Thibet. Quel autre plus que Michaux était capable d'explorer avec fruit ces régions si peu connues? Le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale, dont l'histoire naturelle n'avait encore été que peu observée, et d'une manière générale. Il fut chargé d'établir, dans le voisinage de New-York, une espèce d'entrepôt de culture pour des arbres et arbustes, qu'il ferait passer en France, et qui seraient naturalisés à Rambouillet. Parti le 1er. septembre 1785, il arriva en octobre à New-York, où il acheta un terrain pour recevoir

ses plantes et ses graines; il parcourut ensuite le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, et expédia un premier envoi en France. En 1787, il forma auprès de Charlestown un établissement semblable à celui de New-York, et remonta la Savannah et les rivières qui s'y jettent, ayant pour guides des sauvages qu'il avait su s'attacher; il traversa les monts Alléghanys, et revint à Charlestown au mois de juillet 1788. Au commencement de 1789, il alla passer quelques mois à St.-Augustin, visita le reste de la Floride, l'embouchure de la Tomakow, la rivière St. Jean, le lac St.-George, et passa même dans les îles Bahama et Lucayes, qui, avec la baie d'Hudson, devaient être les points extrêmes de sa flore de l'Amérique septentrionale. Revenu à Charlestown, il fit un voyage très-curieux dans les montagnes de la Caroline. La révolution avait éclaté en France : Michaux tremblait d'être rappelé dans son pays; il était au reste à peu près oublié. Abandonné à lui-même, mais voulant néanmoins remplir sa mission, il trouva dans des négociants qui le connaissaient, une telle confiance, qu'ils lui firent, sur les biens qu'il possédait en France, toutes les avances nécessaires pour entreprendre le grand voyage qu'il projetait, et qu'il devait terminer par la baie d'Hudson. Il partit au mois d'avril 1792, visita en passant son premier jardin de New-York, et arriva le 10 juin à Québec. Après s'être muni de provisions et d'objets d'échange, il remonta le fleuve Saint-Laurent, acheta deux canots d'écorce, et prit avec lui trois sauvages et un métis. Tels furent les seuls préparatifs de cet homme courageux pour exécuter un des voyages les plus difficiles. Il remonta la Chicoutoumé, herborisa sur les bords du lac Saint-Jean, et visita la superbe cascade de la rivière des Mistassins. Il avait parcouru les bords du lac de ce nom, et se trouvait à peu de distance de la baie d'Hudson; mais il était à 160 lieues de toute habitation : le mois de septembre était arrivé; il tombait déjà de la neige, et ses guides refusèrent de l'accompagner plus loin. Michaux ayant reconnu la position des lieux et la communication entre les divers lacs et la baie d'Hudson, constaté l'état de la végétation à cette latitude, et recueilli les plantes nécessaires pour la composition de sa flore, son but était rempli; il se détermina donc à revenir sur ses pas, et fut de retour à Philadelphie, le 8 décembre 1792. Michaux avait une grande affection pour la nation qui l'avait si bien accueilli, et chez laquelle il trouvait depuis sept ans toutes les ressources et toute la confiance qu'il eût pu attendre de ses compatriotes. Les deux jardins qu'il avait établis, avaient déjà contribué à améliorer la culture des arbres aux États-Unis. Il proposa à la société philosophique de Philadelphie un plan de voyage de découvertes dans les vastes pays à l'ouest des États-Unis. Jefferson l'accueillit très-favorablement. Tout était prêt pour l'exécution, lorsque le ministère français le chargea d'une mission relative au projet d'occupation de la Louisiane. La vie simple et les jouissances du naturaliste étaient beaucoup plus du goût de Michaux, que les honneurs de la diplomatie. Il sacrifia néanmoins sa répugnance à l'intérêt de sa patrie, et partit au mois de juillet 1793; il franchit les monts Alléghanys, et descendit l'Ohio jusqu'à Louisville.

Obligé de retourner trois mois après à Philadelphie, il lui fallut, pour rentrer en Virginie, traverser des forêts et de vastes déserts. Il surmonta tous les obstacles, et parvint à Philadelphie vers la mi-décembre. Le projet sur la Louisiane avait été abandonné; et il alla de nouveau à Charlestown, au commencement de 1794. Au mois de juillet, il visita encore les plus hautes montagnes de la chaîne des Alleghanys. Il se préparait dès-lors à revenir en France : cependant il ne connaissait qu'imparfaitement le Kentucky; et il désirait visiter les bords du Mississipi et le pays des Illinois. Mais il manquait d'argent : la même confiance dans sa loyauté lui procura des ressources; et ce voyage de 400 lieues, où il devait rencontrer de grandes et de nombreuses difficultés, il l'entreprit comme une herborisation dans une province voisine. Nous n'avons point décrit avec détail les dangers et les obstacles que présentèrent à Michaux ses différents voyages dans l'Amérique septentrionale. Des déserts immenses, l'absence de toute habitation, souvent de traces humaines, des forêts impénétrables, n'offrant aucun indice de route, les animaux malfaisants, l'insalubrité de terrains marécageux et fangeux, des torrents à passer dans un canot de sauvages, la crainte d'être abandonné ou trahi par ses guides, malgré la confiance et l'attachement qu'il savait leur inspirer, des rocs escarpés à gravir pour y recueillir une plante nouvelle : voilà ce que Michaux eut à combattre, voilà ce qu'il fit pour le progrès des sciences. Après avoir obtenu des résultats aussi abondants que dans ses précédents voyages, il regagna Charlestown. Il y avait près de onze ans que Michaux habitait les États-Unis; ses fonds étaient épuisés : il lui était impossible de prolonger son séjour loin de sa patrie, à moins de demander du service au gouvernement des États-Unis, ou de vendre sa superbe pépinière. Le premier parti lui répugnait; le second lui eût causé un chagrin mortel. Il se décida donc à rentrer en France, et s'embarqua au mois d'août 1796. La traversée fut heureuse jusqu'à la vue des côtes de Hollande, où le navire après avoir été battu par une tempête affreuse, échoua sur les rochers, et s'entr'ouvrit. Les passagers furent sauvés par les soins des habitants du village d'Egmond. Michaux resta plusieurs heures auprès du feu sans connaissance. Quand il eut repris ses sens, il demanda des nouvelles de ses collections. On lui dit qu'elles étaient sauvées, mais que ses effets étaient perdus. Il fut peu touché de cette perte : ses plantes avaient été mouillées par l'eau de la mer; et il eut la patience de les tremper toutes dans l'eau-douce, et de les faire sécher les unes après les autres dans de nouveau papier. Il arriva enfin à Paris, vers la fin de décembre. Il eut le bonheur de revoir sa famille et ses amis; et l'accueil qu'il reçut du gouvernement et des savans le dédommagea amplement de tout ce qu'il avait souffert. Mais ses jouissances furent empoisonnées par un des chagrins les plus sensibles qu'il pût éprouver. Le vandalisme, qui avait exercé ses ravages sur tout ce qui tenait aux sciences et aux arts, n'avait point épargné les belles pépinières de Rambouillet; et de plus de 60,000 pieds d'arbres qu'il ayait envoyés des États-Unis, il n'en restait qu'un petit nombre ! Le cha-

grin n'était pour Michaux qu'une source d'énergie. Il songea bientôt aux moyens de reparer ses pertes. Malheureusement le gouvernement de cette époque, absorbé par les soins et les frais immenses d'une guerre qu'il avait à soutenir contre presque toute l'Europe, s'occupait peu des sciences dont il ne tirait pas un avantage direct. Michaux ne put obtenir, ni une nouvelle mission en Amerique, ni même le paiement de ses appointements des sept dernières années ; on ne lui alloua que de légères indemnités. Il s'appliqua dès-lors à mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des États-Unis, pour son Histoire des chênes et sa Flore de l'Amérique septentrionale. La nouvelle de la maladie de Lemonnier vint l'arracher à sa retraite. Il accourut auprès de lui, et eut la douleur de rendre les derniers devoirs à l'homme auquel il devait ses premiers succès. L'expédition de Baudin se préparait ; on jeta naturellement les yeux sur Michaux, comme sur un de ceux qui, par ses connaissances et son expérience, pouvaient le plus contribuer au succès de cette entreprise. Contrarié pour la deuxième fois dans ses projets d'une manière sensible, et regrettant l'Amérique que l'épuisement de sa fortune ne lui permettait pas de visiter à ses frais, il s'embarqua en octobre 1800. Pendant la relâche à Ténériffe, il fit plusieurs herborisations. Mais de grandes jouissances l'attendaient à l'Ile-de-France : l'expédition y resta pendant six mois, et Michaux en profita pour parcourir ce riche pays dans toutes les directions, recueillant des plantes et des graines. Ce qui le distingue de la plus grande partie des botanistes, c'est que, dans ses herborisations, attentif aux avantages des pays qu'il explorait, autant qu'à celui pour lequel il travaillait, il ne manquait jamais de porter des graines d'arbres, qu'il croyait capables d'être naturalisés, et de les semer dans les terrains qui lui paraissaient leur convenir le mieux. On lui vola une somme d'argent considérable et un beau rubis ; il ne fit aucune recherche pour découvrir l'auteur du vol. Il accepta les offres amicales de Stadman et Martin, s'établit dans l'habitation de ce dernier, et y créa une pépinière comparable à celles de New-York et de Charlestown. L'expédition allait mettre à la voile pour la Nouvelle Hollande : Michaux s'était, en partant, réservé la faculté de changer de projets, selon qu'il le jugerait convenable ; il brûlait du désir de visiter l'île de Madagascar, sur laquelle il avait pris des informations. Il s'y rendit au printemps de 1802, et commença par défricher sur la côte un terrain propre à l'établissement d'une pépinière. Il y travailla lui même avec autant d'activité que ses ouvriers madécasses ; et à l'aide d'un tempérament endurci par toutes les variations qu'il avait subies pendant plus de vingt ans, il supportait parfaitement ces nouvelles fatigues. Mais le séjour des côtes de Madagascar est pernicieux dans cette saison ; Michaux fut attaqué de la fièvre du pays (novembre 1802), et succomba au second accès. Il était dans sa cinquante-septième année. Ainsi périt cet homme extraordinaire, dont toute la vie avait été consacrée à des choses utiles, au moment où il allait explorer un pays curieux, avec lequel il eût pu établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter de nouveau l'A-

mérique septentrionale, pour compléter ses recherches. L'éloge de Michaux est tout entier dans cet exposé de sa vie. Courage pour entreprendre, intrépidité dans les dangers, ténacité pour achever, exactitude dans ses observations, franchise de caractère, simplicité dans les manières, sûreté absolue dans le commerce de la vie : telles sont les qualités distinctives de cet homme modeste, qui a vécu pour la science, et qui s'est sacrifié pour elle. On a de lui : I. *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1801, in-folio, 36 planches, représentant 20 espèces et 16 variétés. Elle est précédée d'une introduction qui contient des remarques curieuses sur les chênes en général. Un tableau méthodique présente vingt espèces, classées d'après les feuilles (mutiques ou terminées par une pointe), les fruits (pédonculés ou sessiles), et la fructification (annuelle ou bisannuelle). Les descriptions sont en latin et en français. Les localités et l'usage de chaque espèce ou variété sont indiqués avec soin. Enfin, les dessins sont tels qu'on devait les attendre du pinceau de Redouté. II. *Flora boreali-americana*, Paris, 2 vol. in-8°., 52 fig., également par Redouté, contenant plus de 1700 plantes, et environ 40 genres nouveaux. Cette Flore a été pendant plusieurs années le travail le plus complet dans ce genre sur cette partie de l'Amérique, et la Flore de Pursh ne dispense pas de la consulter. Nous possédons, sur la vie et les voyages de Michaux, une Notice fort intéressante, composée par M. Deleuze, et publiée en 1804, dans le 3e. volume des Annales du Muséum d'hist. nat. dont la présente esquisse n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait. Le nom de *Michauxia* a été donné par Aiton au *Mindium* de Jussieu, de la famille des campanulacées. — Son fils, François-André, a rendu, par ses ouvrages et ses écrits, de grands services à la botanique et à la culture. Son *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, Paris, 3 vol. in-8°., 1810, est dans son genre un des ouvrages les plus complets qui existent. — Michaux (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Gosselies, en 1717, était licencié en médecine lorsqu'il fut fait directeur du jardin botanique de Louvain, en 1756. Il enrichit ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y donna que des leçons fort médiocres : il mourut le 23 avril 1793. D—u.

MICHÉE (*qui est semblable à Dieu*), dit l'*Ancien*, fils de Jemla, demeurait près de Samarie. Vers l'an 897 avant Jésus-Christ, Josaphat, roi de Juda, étant allé voir Achab, roi d'Israël, son gendre, celui-ci lui persuada de marcher de concert contre Ramoth de Galaad. Josaphat ne voulut cependant rien entreprendre sans avoir consulté un prophète du Seigneur. Achab lui désigna Michée, en ajoutant : *Je le hais parce qu'il ne me prophétise jamais rien de bon, et me prédit toujours du mal.* Ces paroles n'ôtèrent point à Josaphat le desir d'entendre Michée. Un officier eut ordre de le faire venir. En habile courtisan, il conseilla au prophète de conformer ses prédictions à celles de tant d'autres qui trompaient les deux rois. *Vive le Seigneur*, répondit Michée; *je dirai tout ce que mon Dieu m'aura ordonné de dire.* Il parut en présence d'Achab, et, d'après son invitation, il s'exprima

ainsi : *J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis sans pasteur; et le Seigneur a dit : Ces gens-là n'ont point de chef; que chacun retourne en paix dans sa maison.* Interrompu par Achab, il reprit en ces termes : *Écoutez donc la parole du Seigneur: J'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du Ciel autour de lui à droite et à gauche. Et le Seigneur a dit : Qui séduira Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth de Galaad et qu'il y périsse? Comme l'un répondait d'une façon, et l'autre d'une autre, l'Esprit s'avança, se présenta devant le Seigneur, et lui dit: C'est moi qui le séduirai. Le Seigneur ajouta : Comment le séduiras-tu? J'irai, répondit-il, et je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur dit : Tu le séduiras et tu en viendras à bout : va, et fais ce que tu dis. Maintenant donc le Seigneur a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous vos prophètes; et le Seigneur a prononcé des malheurs contre vous.* A ces mots, Sédécias, un de ces faux prophètes, frappa Michée sur la joue. Achab ordonna qu'on mît celui-ci en prison, et qu'on ne lui donnât qu'un peu de pain et un peu d'eau, jusqu'à ce qu'il revînt en paix. Mais Michée réitéra ses prédictions, qui s'accomplirent à la lettre. (*Voyez* le 3e. livre des Rois, chap. XXII, et le 2e. des Paralipomènes, chap. XVIII.) La prophétie de Michée a beaucoup exercé les commentateurs : on peut consulter dom Calmet et la Bible de Vence. Les railleries de Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Prophètes*, et ailleurs, sont indignes de cet homme célèbre. On a fixé la fête de Michée l'*Ancien*, au 15 janvier, si l'on s'en rapporte à quelques calendriers. *V.* l'ouvrage de Baillet. L—E—E.

MICHÉE, le VIe. des petits prophètes, (ou le 3e. selon la version des Septante), était de Morasthi, bourgade de la tribu de Juda. Il prophétisa, comme il le dit lui-même, sous les règnes de Jonatham, d'Achaz et d'Ezéchias, c'est-à-dire, depuis l'an 749 jusqu'à 679 avant Jésus-Christ, et par conséquent du temps d'Isaïe. C'est en vain que Hartmann s'efforce de le placer sous le règne de Manassès; il n'est suivi par aucun savant. Nous ne connaissons pas les particularités de sa vie ni de sa mort. Sa prophétie contient sept chapitres. Elle est entièrement dirigée contre Samarie et Jérusalem, dont les malheurs doivent surpasser ceux de Babylone et des villes les plus criminelles de la gentilité. On y remarque beaucoup d'énergie, et des figures d'une hardiesse étonnante. Du milieu des désastres des enfants d'Israël, Michée laisse apercevoir l'arrivée d'un Sauveur. Il voit de loin *la montagne de la maison du Seigneur, affermie sur le sommet des monts, et tous les peuples y accourir en foule.* (chap. IV.) C'est dans le chap. V, verset 2, qu'on trouve la prophétie sur le lieu de la naissance du Messie, citée dans St. Matthieu, avec une légère différence dans les versions : *Et vous, Bethléem Ephrata, vous êtes regardée comme un lieu trop peu considérable pour donner des princes à Juda; mais c'est de vous, dit le Seigneur, que sortira mon fils pour être le dominateur dans Israël, lui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité.* Comme tous les autres prophètes, Michée mêle

les événements éloignés avec ceux qui étaient plus rapprochés de lui, pour que l'accomplissement de ceux-ci servît de garantie à l'accomplissement de ceux-là. Jahn fait un grand éloge de sa diction; il la juge très-pure et très-correcte : il trouve ses dialogues aussi suivis que puissent le comporter les mœurs orientales; les reproches, qu'il adresse aux rois d'Israël et de Juda, pleins de force et d'amertume. Il cite à l'appui de son jugement ce verset du chap. XXVI de Jérémie : Michée de Morasthi dit à tout le peuple de Juda : *Sion sera labourée comme un champ; Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres; et cette montagne où est la maison du Seigneur, deviendra une haute forêt.* Rosenmüller compare le style de Michée à celui d'Osée, quoiqu'il lui paraisse plus animé, plus concis, et par cela même un peu plus obscur. Sylvain Maréchal ne s'éloigne guère de ce sentiment. Parmi les commentateurs de Michée, sont Théodore Bibliander, Luther, Gilby, David Chytrée, Édouard Pococke, Bauer, Hartmann, Rosenmüller, St. Jérôme, dom Calmet, les auteurs de la Bible de Vence, etc. Quant au jour où l'on célèbre sa fête, *voyez* Baillet, *Saints de l'Ancien Testament.*

L—B—E.

MICHEL Ier. RANGABÉ, empereur de Constantinople, occupait une des grandes charges du palais, celle de curopalate, sous le règne de Nicéphore, dont il était devenu le gendre par son mariage avec Procopia. A la mort de ce prince cruel, tous les vœux appelèrent Michel au trône, à l'exclusion de Staurace, fils de Nicéphore. Michel refusa d'abord de violer la foi qu'il devait au fils de son souverain; mais sachant que Staurace voulait lui faire crever les yeux, il accepta la couronne, que son compétiteur abandonna sans résistance. Michel monta sur le trône en 812, et promit sur-le-champ, entre les mains du patriarche Nicéphore, de protéger la religion catholique que ses prédécesseurs, presque tous iconoclastes, avaient persécutée. Il réprima les excès des sectaires, dédommagea les églises et les familles ruinées par Nicéphore, et secourut les femmes et les enfants des militaires moissonnés dans les guerres contre les Sarrasins et les Bulgares : il songea aussi à former une alliance avec Charlemagne, dont la gloire et la puissance remplissaient l'Occident; et ce projet aurait eu son exécution, si Michel eût gardé le sceptre plus long-temps. En 812, les Sarrasins s'étant jetés sur l'Asie mineure, il envoya contre eux Léon l'Arménien, qui les défit; mais bientôt les Bulgares menacèrent l'empire à leur tour, et Crume, leur roi, fit déclarer à Michel qu'il allait attaquer Mesembrie, ville importante, si l'on ne souscrivait pas aux conditions qu'il imposait. Michel hésita d'abord, et finit par se refuser aux demandes du barbare, qui tint aussitôt parole, attaqua, prit et pilla Mesembrie, et commit d'affreux ravages sur cette frontière. L'empereur rassembla toutes ses troupes, et marcha contre les Bulgares; mais s'étant arrêté trop long-temps en Thrace, le désordre, l'indiscipline et la disette se mirent dans son armée. Quelques iconoclastes, à la même époque, excitèrent du trouble à Constantinople; et le roi des Bulgares, étant venu attaquer Michel au milieu de ces embarras, obtint des succès qui indisposèrent encore davantage l'armée, où Léon l'Arménien soufflait en

secret la discorde et le mécontentement. Les soldats mutinés forcèrent Michel à livrer une bataille générale : de sages dispositions devaient lui assurer la victoire ; déjà les Bulgares étaient enfoncés, lorsqu'une manœuvre de Léon causa la défaite des Grecs. Michel regagna Constantinople ; et Léon recueillit les débris de l'armée, en lui insinuant que Michel était l'auteur de ses revers. Bientôt les soldats vinrent en tumulte offrir la couronne à leur général, qui, après quelques refus affectés, consentit à devenir empereur, et marcha vers la capitale. Michel, trahi par celui qu'il avait comblé de marques de confiance, ne chercha pas à élever une lutte qui pouvait être sanglante. Malgré les instances et les reproches de Procopia, il envoya sur-le-champ à Léon la pourpre impériale, et se retira avec sa famille dans un monastère, d'où le nouvel empereur les fit bientôt sortir pour les reléguer dans des lieux d'exil séparés. Michel fut conduit dans l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Il vécut encore trente-deux ans dans cette retraite, plus faite peut-être pour ses vertus douces et paisibles, que les agitations des grandeurs et du trône. Michel avait régné deux ans et demi : on a de lui des médailles d'or et de bronze. — Théophylacte, son fils aîné, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité. — Nicétas, son autre fils, devint, sous le nom d'Ignace, patriarche de Constantinople, et fut persécuté par Michel III et par le célèbre Photius (*V.* Ignace, XXI, 186). L—s—e.

MICHEL II (le *Bègue*), empereur d'Orient, naquit à Amorium, en Phrygie, d'une famille pauvre et obscure, qui l'éleva dans les erreurs d'une secte, dite des *Attingans*, formée du judaïsme et de plusieurs hérésies chrétiennes. Michel prit la carrière des armes, où son courage le fit avancer rapidement. Léon l'Arménien le créa patrice et comte des excubiteurs ; mais Michel, au lieu d'écouter la reconnaissance qu'il devait à ce prince, partagea la haine qu'on lui portait. En 820, il entra dans une conjuration contre Léon (*V.* Léon l'Arménien), fut trahi par son indiscrétion, arrêté, jugé et condamné à être brûlé vif. Son supplice ayant été différé à la prière de l'impératrice Théodosie, il entendit Léon lui-même, que l'inquiétude avait conduit à la prison, et qui le croyait endormi, parler de sa prochaine exécution. Aussitôt il écrivit aux conjurés de le sauver, ou de s'attendre à être tous découverts. Cette menace eut son effet ; Léon fut mis en pièces, et Michel, porté sur le trône, avant même qu'on lui eût ôté ses fers. Il fit d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes, permit, afin de contenter les premiers, le rétablissement des images, dans tout l'empire, et excepta Constantinople, afin de ménager les seconds. Michel régnait depuis un an, lorsqu'un aventurier, nommé Thomas, s'étant fait passer, au fond de l'Orient, pour le fils de l'impératrice Irène, entraîna plusieurs provinces dans sa révolte, fut couronné à Antioche, et, après plusieurs succès, pénétra jusqu'à Constantinople, dont il fit le siége. Michel, dans cette extrémité, appela les Bulgares à son secours, et, se mettant lui-même à la tête de ses troupes et de ses alliés, attaqua les rebelles avec la plus grande valeur. Ils furent défaits : la flotte de Thomas se rendit à Michel, qui poursuivit son rival, l'enferma dans Adrianople, l'as-

siégea, le fit prisonnier au bout de cinq mois, lui fit couper les bras et les jambes, et, dans cet horrible état, l'exposa sur un âne aux regards de l'armée. Le malheureux Thomas s'écriait au milieu de ses tourments : « Ayez pitié de moi, Michel; vous » êtes seul empereur. » L'implacable Michel le fit passer d'outrages en outrages, de supplices en supplices, jusqu'à celui du pal, qui termina cette barbare vengeance. Ce fut dans le même temps, en 823, que les Sarrasins enlevèrent à l'empire l'île de Crète, et y construisirent la ville de Candie. D'autres malheurs accablèrent les provinces; la famine et la peste les dépeuplèrent; des tremblements de terre les couvrirent de ruines. A tous ces maux Michel joignit les dissensions et les persécutions religieuses; il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des Juifs, et ramena les désordres de l'iconoclastie. En 825, Euphémius, général des troupes de Sicile, ayant enlevé une religieuse, l'empereur le condamna à être mis à mort, après avoir eu le nez coupé, oubliant que lui-même avait forcé Euphrosine, fille de Constantin, à sortir du couvent où elle avait pris le voile, et à lui donner sa main. A la nouvelle de sa condamnation, Euphémius se révolta (*V.* Euphemius, XIII, 512); et dans le même temps, une révolte éclata en Dalmatie : enfin le règne déplorable de Michel se termina par une maladie aiguë, qui l'emporta, en 829. L'ignorance de ce prince était égale à ses autres vices; et jamais le sceptre ne fut deshonoré par des mains plus indignes de le porter. Théophile, son fils, qu'il avait eu de Thècle, sa première femme, lui succéda. On a des médailles de Michel le bègue, en or et en bronze. L—s—e.

MICHEL III (Porphyrogenète), empereur d'Orient, fils de Théophile, et petit-fils de Michel le *Begue*, n'avait que trois ans, lorsque la mort de son père le plaça, en 842, sur le trône de Constantinople, sous la tutelle de sa mère, la vertueuse Théodora, à laquelle le testament de Théophile donna pour ministres l'eunuque Theoctiste, le patrice Bardas, frère de Théodora, et Manuel, général illustre. Théodora s'occupa d'abord de ramener le calme dans l'intérieur de l'empire, en rétablissant solennellement le culte des images. Bientôt après, la fermeté avec laquelle elle reçut les menaces et les propositions de Bogoris, roi des Bulgares, changea les dispositions hostiles de ce prince, qui conclut un traité de paix avec elle. Cependant cette même fermeté de caractère lui fit pousser, avec un zèle trop vif, le projet d'anéantir l'hérésie des Manichéens : un grand nombre de ces sectaires abandonna l'empire pour passer chez les Sarrasins; et Théodora eut à se repentir de son extrême rigueur : mais d'autres malheurs vinrent l'affliger, et rendirent son gouvernement pénible pendant toute la minorité de son fils. Une haine implacable s'alluma entre les trois ministres : Manuel, noirci par Theoctiste, se retira de la cour; et Theoctiste, à son tour, déchiré par Bardas, qui prenait un grand ascendant sur le jeune empereur, paya de sa vie et sa faveur et son ambition. Théodora, qui protégeait Theoctiste, éclata en reproches; mais son fils, par le conseil de Bardas, la força d'entrer dans un couvent. Michel, devenu maître absolu de l'empire, l'effraya bientôt par le débordement de ses vices, et Néron fut l'affreux mo-

dèle qu'il se vantait hautement d'imiter. Les débauches et les profusions du prince et des courtisans, dépouillèrent le trésor, le palais et les dépôts publics. Le saint patriarche Ignace, s'étant déclaré contre tant de scandales, fut chassé; et le trop célèbre Photius (*V.* ce nom), neveu de Bardas et de Théodora, placé sur le siége patriarcal, pour y consommer ce funeste schisme qui sépare encore les Églises grecque et latine. A peine ordonné et sacré, l'audacieux pontife suscita contre Ignace et ses adhérens, une persécution où la perfidie, la violence et la cruauté furent employées à l'envi. Le pape Nicolas Ier., malgré les artifices de Michel et de Photius, rejeta l'ordination de ce dernier, et demanda le rétablissement d'Ignace, ou, au moins, son jugement par un concile régulier; mais les légats romains, intimidés par les violences et les menaces, faiblirent devant la tyrannie de Michel, et laissèrent assembler un conciliabule où Ignace fut traîné, injurié, et livré enfin à des bourreaux, qui, à force de tourments et de violences, lui arrachèrent une fausse déclaration par laquelle il s'accusait d'être monté irrégulièrement sur le siége patriarcal. A ce prix, Ignace obtint la permission de se retirer dans un asile solitaire. Cependant Michel fut obligé de s'occuper de la sûreté de l'empire, menacé par les Russes et par les Sarrasins. Les premiers, après avoir ravagé les rives du Pont-Euxin, s'avançaient vers Constantinople, lorsqu'une tempête affreuse détruisit presque entièrement leur flotte. Michel alors marcha contre les Sarrasins; et après avoir ravagé l'Arménie, il mit le siége devant Samosate. Son imprudence et son peu d'habileté lui attirèrent une défaite complète; l'année suivante, il en essuya une seconde. Mais Petronas, un de ses généraux, répara ces fautes, et battit les ennemis de l'empire; Michel célébra cette victoire par de pompeuses réjouissances, comme si elle eût été son ouvrage; et, du reste, il continua la conduite odieuse et imprudente qu'il avait tenue dans l'affaire de saint Ignace et de Photius. Le pape Nicolas fit condamner l'élection de Photius dans un concile tenu à Saint-Jean-de-Latran, et pressa l'empereur de se soumettre à cette décision: Michel s'emporta; et, pour braver le pape, il fit élire, par dérision, au milieu d'une foule de bouffons et de comédiens, un d'entre eux, nommé Théophile, que l'on revêtit d'habits pontificaux. Il annonça que Théophile était son patriarche, Photius celui de Bardas, et Ignace celui des Chrétiens. L'archevêque de Thessalonique voulut lui adresser quelques remontrances; il le frappa violemment, et le fit battre de verges. Cependant un favori, sorti des rangs les plus obscurs, Basile (*V.* ce nom) avait, en flattant les vices et les excès de Michel, partagé le crédit de Bardas; celui-ci en conçut de l'ombrage, et chercha les moyens de perdre Basile, qui, de son côté, ne négligea rien pour se défaire de Bardas: mais le parti de ce dernier était trop puissant, et son crédit encore trop grand auprès de Michel, pour qu'il fût aisé de consommer sa ruine. Les deux rivaux eurent recours à une feinte réconciliation, et à des serments prononcés sur le calice même et devant l'autel. Après cette profanation, Michel, Bardas et Basile, partirent pour une expédition contre la Crète; ou relâcha, quelques jours après, sur les côtes de Thrace.

Basile y reprit ses intrigues contre Bardas, et finit par obtenir de Michel, l'arrêt de mort de l'orgueilleux patrice. Celui-ci, quoique prévenu, descendit de son camp, qui dominait la rade, à la tente de l'empereur, où Basile le perça par derrière avec son épée. L'expédition de Crète n'avait été qu'un prétexte pour commettre cet assassinat. Michel revint à Constantinople, et, bientôt après son retour, associa Basile à l'empire. Symbace, neveu de Bardas, qui avait concouru à la mort de son oncle, dans l'espérance de succéder à son crédit et à sa dignité de César, furieux d'avoir été joué par Basile, voulut se révolter. Il fut pris, livré à Michel, qui lui fit crever un œil, et couper une main, en 866. Dans le même temps, le pape Nicolas, fatigué de voir ses remontrances sans effet, écrivit à Michel et à Photius avec la plus grande fermeté, en ordonnant, à ce dernier, de quitter un siége qu'il profanait. Michel et Photius répondirent en fabriquant les actes d'un faux concile, où le pape était accusé des faits les plus atroces, anathématisé et déposé. Photius joignit à cette sacrilége décision, la fameuse lettre qui posa les bases du schisme d'Orient (*Voy.* Photius). Au milieu de ces disputes scandaleuses, Michel continuait de se livrer aux excès de la plus honteuse dépravation. Basile, devenu son collègue, se crut obligé de lui remontrer l'indécence de sa conduite; mais l'empereur, irrité de ses avis, annonça, sans ménagement, l'intention de se défaire de ce censeur incommode, et essaya même de lui substituer un des rameurs de sa galère: la clameur publique l'en empêcha; et Basile, averti du danger, résolut de prévenir Michel. Un jour que celui-ci, plongé dans l'ivresse, avait été reporté dans sa chambre, Basile y pénétra, suivi de quelques amis armés. Michel, averti par le bruit, voulut se défendre: un des conjurés lui coupa les deux bras; un autre le perça jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Ainsi finit, en 867, au bout de vingt-cinq ans, le règne d'un des plus indignes princes qui aient déshonoré le trône de Constantin. Sa faiblesse et son ignorance égalaient sa férocité; et les intérêts de l'empire le touchaient si peu, qu'il se mit en fureur, parce qu'on le dérangea d'une course de chevaux pour l'informer d'une invasion des Sarrasins, et qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à donner ces avis. Basile, son meurtrier, lui succéda. On a des médailles de Michel III en or.

L—s—e.

MICHEL IV (le Paphlagonien), empereur d'Orient, issu d'une famille obscure de Paphlagonie, exerçait un commerce de peu d'importance, à Constantinople, sous le règne de Romain Argyre, lorsque la beauté de sa figure fixa sur lui les regards de la voluptueuse et cruelle Zoë, femme de Romain. Dégoûtée de son époux, l'impératrice se livra, sans pudeur, à sa nouvelle passion; et pour rompre ensuite un dernier obstacle, elle fit périr Romain, en 1034 (*V.* Romain), et plaça, sur le trône, Michel, que l'histoire accuse d'avoir concouru à ce crime. Zoë manda sur-le-champ, au palais, le patriarche Alexis, pour qu'il l'unît au nouvel empereur. Le pontife, surpris, hésita; Zoë acheta, au poids de l'or, l'oubli de ses scrupules, et se préparait à régner sous le nom du favori qu'elle avait ceint du bandeau royal; mais l'eunuque Jean,

frère de Michel, déjà puissant sous le règne de Romain, se déclara le rival de l'impératrice, croisa toutes ses démarches, et parvint à écarter ses créatures. Cependant Michel, dévoré de remords et attaqué d'affreuses convulsions, était étranger à ces intrigues; il ne songeait qu'à détourner, par de pieuses fondations, les effets de la colère céleste. L'eunuque Jean, craignant que la mort de ce faible prince ne le livrât, sans appui, à la vengeance de Zoë, fit proclamer César, Michel Calafate, neveu de l'empereur. Zoë ne fut point adoucie par cette marque de déférence pour la famille impériale, et voulut se délivrer de Michel par le poison, comme elle avait fait de Romain. L'eunuque déjoua encore ce projet. En 1037, les Sarrasins firent quelques tentatives infructueuses contre les provinces d'Asie; et en 1038, les Bulgares se révoltèrent, et choisirent pour roi un esclave nommé Dolianus, qui bientôt eut pour compétiteur un soldat de Dyrrachium, nommé Ticomère. Leur division finit par la mort du dernier; et Dolianus, devenu souverain absolu des Bulgares, fit de rapides progrès, et menaça Thessalonique, où l'empereur Michel s'était porté: cependant, loin de prendre les mesures capables d'arrêter cette invasion, l'eunuque Jean ne s'occupait que d'intrigues et de rapines, et chaque jour grossissait le nombre des mécontents. Un officier estimé, nommé Alusien, Bulgare d'origine, ayant été outragé et rançonné par l'avide ministre, alla rejoindre Dolianus; mais ils se divisèrent bientôt, et Dolianus, ayant fait crever les yeux à son rival, n'osa pas rester chez les Bulgares, et se rendit auprès de Michel, qui profita de cette circonstance pour attaquer ses ennemis. Les Bulgares se trouvant sans chef, se dispersèrent et se soumirent; Michel revint à Constantinople où, sentant augmenter ses infirmités et ses remords, il prit l'habit de religieux, s'enferma dans un couvent, se livra aux larmes et à la pénitence, pour expier la part qu'il avait prise à la mort de Romain, et termina, le 10 décembre 1041, un règne déshonoré sans doute par le crime qui l'avait commencé, mais que d'assez belles qualités auraient pu rendre plus heureux. Michel n'eut pas d'enfants : Michel Calafate lui succéda. L—s—e.

MICHEL V (Calafate), neveu de Michel le Paphlagonien, et comme lui d'une famille obscure, était fils d'un calfateur de vaisseau, d'où lui vint son surnom. Nommé César quelque temps avant la mort du Paphlagonien, il s'était acquis la réputation d'un homme habile; et ce fut ce qui décida l'impératrice Zoë à l'élever sur le trône, en 1041. A peine couronné, Michel s'abandonna ouvertement à tous les vices : ingrat envers Zoë, il la relégua dans l'île du Prince; fit eunuques ses autres parents, sans distinction d'âge ni d'état, et se livra sans retenue aux excès de la plus infâme débauche. Tant de criminelles folies excitèrent une indignation générale; elle éclata lorsque Michel voulut déposer le patriarche Alexis, en l'accusant d'entretenir des correspondances avec Zoë. Alexis s'étant réfugié dans la grande église, le peuple et les amis de l'impératrice y coururent tous, s'écrièrent qu'ils regardaient Zoë comme leur légitime souveraine, et convinrent de la tirer de son exil, ainsi que sa sœur Théodora. Calafate effrayé s'enfuit dans un couvent avec son oncle Constantin, le seul de ses

parents qu'il eut épargné, parce qu'il partageait ses crimes. Ils en furent tirés par l'ordre de Zoë et de Théodora : cette dernière voulait faire clouer les deux tyrans à un poteau : on obtint qu'ils auraient seulement les yeux crevés. Michel supporta ce supplice avec la plus extrême faiblesse, et fut enfermé pour le reste de ses jours dans un monastère, quatre mois et demi après son avénement au trône. L—s—e.

MICHEL VI (Stratiotique), avait passé la première partie de sa vie dans les camps, lorsqu'en 1056, les ministres et les courtisans de l'impératrice Théodora proposèrent à cette princesse de le désigner pour son successeur. L'ignorance et l'incapacité de Michel leur donnaient l'espoir de régner sous son nom ; et Théodora, sur le bord de la tombe, consentit à ce choix. A peine eut-elle rendu le dernier soupir, que Michel fut proclamé : cependant Théodose, parent de Constantin Monomaque, prétendit à la couronne, et forma, dans la ville, un parti à l'aide duquel il essaya d'attaquer le palais. N'ayant pu forcer la garde, il ouvrit les prisons, pour grossir sa troupe de tous ceux qui y étaient renfermés ; mais les ministres ayant introduit des troupes dans Constantinople, Théodose, trop faible, chercha vainement un refuge dans les églises ; il fut pris, et exilé à Pergame. Peu fait pour le trône, Michel n'eut pas le talent de s'y maintenir : en cherchant à gagner l'affection du peuple, il s'aliéna les troupes, et blessa les principaux officiers, qui résolurent sa perte, et élurent secrètement Comnène, pour conduire à fin l'entreprise. Cependant Bryenne, un des conjurés, ayant été chargé d'une mission dans l'Asie, annonça trop tôt, par une conduite imprudente, l'intention de secouer le joug : il fut arrêté, on lui creva les yeux, et on l'envoya à Constantinople. Les conjurés inquiets de cet incident, ne tardèrent pas à éclater ; et s'étant réunis en Asie avec les troupes dont ils disposaient, ils proclamèrent empereur, Isaac Comnène, au mois de juin 1057. Michel, à cette nouvelle, réunit toutes les troupes d'Europe, et les envoya contre les rebelles. Les deux armées en vinrent aux mains, près de Nicée : celle de Michel fut défaite ; et sur-le-champ, il fit offrir à Comnène de le reconnaître pour son héritier, avec le titre de César. Comnène semblait disposé à souscrire à ces conditions : ses généraux l'en détournèrent, et les sénateurs mêmes, que Michel lui avait députés, l'assurèrent que tous les vœux l'appelaient au trône. Sur ces avis, Comnène se résolut à marcher vers Constantinople : Michel essaya de s'assurer du peuple et du sénat par la voie des serments ; mais reconnaissant bientôt l'inutilité de ses efforts, et apprenant que Comnène approchait, il abdiqua, et rentra dans la vie privée, après avoir porté le sceptre un an et huit jours. L—s—e.

MICHEL VII (Ducas) dit Parapinace, du monopole mis par lui sur le blé, dont il diminua la mesure, était fils aîné de Constantin Ducas et d'Eudoxie ; il fut déclaré empereur, avec ses frères Andronic et Constantin, au moment de la mort de leur père, en 1067. Eudoxie ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène (*V.* ce nom), Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turcs. A cette nouvelle, Eudoxie, par le conseil du césar Jean,

son beau-frère, fit de nouveau couronner Michel ; mais on apprit que Romain avait été relâché, et se disposait à revenir à Constantinople : aussitôt le césar Jean se déclara ouvertement contre lui, relégua dans un couvent Endoxie, dont il craignait la faiblesse, et envoya l'ordre, au nom de Michel, aux gouverneurs des provinces et aux généraux, de repousser Romain ; celui-ci, repoussé dans plusieurs combats, et victime des plus noires trahisons, tomba enfin dans les mains de ses ennemis. Le césar Jean lui fit crever les yeux avec tant de barbarie, que la mort de Romain suivit de près cette cruelle opération, en 1071. Michel, maître de l'empire, commença par rappeler plusieurs hommes dangereux que Romain avait éloignés. L'un d'eux, l'eunuque Nicéphore, s'empara de son esprit, força le césar Jean à s'exiler, et désola l'empire par ses rapines et ses violences. Cependant les frontières étaient ravagées par les Turcs. Isaac Comnène eut ordre de marcher contre eux : mais une légion de Français, commandée par un officier nommé Ursel, se révolta ; et l'armée romaine, affaiblie par cette défection, fut complètement défaite. Isaac fut pris ; et son frère Alexis le vengea et le délivra. Cependant Michel ôta aux Comnène le commandement de cette armée, et le donna au césar Jean, avec l'ordre de s'attacher surtout à vaincre Ursel, et les Français, dont la rebellion paroissait bien plus redoutable que les ravages commis par les Turcs. Le césar et Ursel se livrèrent un combat sanglant, qui se termina par la défaite et la captivité du premier ; mais bientôt Ursel, victorieux, lui proposa de le couronner empereur, espérant, par ce moyen, entraîner facilement les provinces. Le césar Jean souscrivit à cette offre. Michel eut alors recours aux Turcs pour combattre les rebelles, qui furent défaits. Le césar se fit moine. Bientôt le jeune Alexis Comnène rétablit les affaires de l'empire, et, à force d'activité et de prudence, se concilia les Turcs, et se rendit maître de la personne d'Ursel. Cependant les provinces d'Europe étaient en proie aux mêmes ravages que celles d'Asie : les Scythes, les Slavons, les Croates, y exerçaient les plus cruelles violences. L'empereur, effrayé de tant de maux, songeait à créer césar Nicéphore Bryenne, dont les talents et la réputation semblaient justifier ce choix. On le détourna de ce projet ; et Nicéphore fut seulement chargé de combattre les Bulgares et les Croates, qu'il vainquit. Ces succès ne firent qu'indisposer le faible et injuste Michel contre Nicephore et son frère Jean de Bryenne, auquel on avait l'obligation d'avoir repoussé les Scythes. Ce dernier fut même sur le point d'être assassiné. L'indignation fut à son comble ; les deux frères éclatèrent, et Nicéphore fut bientôt proclamé empereur par les troupes d'Illyrie. Dans le même moment, Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, se fit élire empereur à Nicée, et s'assura des intelligences dans Constantinople. Michel, effrayé, n'écouta que des conseils timides. Enfin, le nombre des conjurés s'accroissant à tout moment, et leurs assemblées étant devenues publiques comme leurs projets, il offrit de remettre la couronne à son frère Constantin, qui la refusa ; et Michel se retira au palais de Blaquernes, d'où les conjurés l'enlevèrent aussitôt. Il fut conduit dans un monastère, et forcé de prendre l'habit religieux, en 1078 ;

il parvint depuis à l'archevêché d'Éphèse. Son indolence sur le trône égala son incapacité. Nicéphore Botoniate lui succéda. L—s—e.

MICHEL VIII (Paléologue), empereur grec, d'une des plus illustres familles d'Orient, était gouverneur d'une province d'Asie, sous l'empire de Théodore Lascaris, qui régnait à Nicée, pendant que Baudouin II occupait le trône chancelant de Constantinople. En 1257, le caractère violent de Lascaris, et l'ombrage que lui donnait la réputation de Paléologue, mirent ce dernier dans le cas de craindre pour sa sûreté, et le décidèrent à passer chez les Turcs : mais il refusa de porter les armes contre son souverain ; et Théodore, instruit de ce procédé, lui fit offrir une réconciliation, et le nomma gouverneur de Durazzo. Paléologue était à peine en possession de ce poste, que les soupçons et l'injustice de Théodore se ranimèrent de nouveau ; des bruits populaires qui portaient Paléologue au trône, semblèrent justifier l'animosité de l'empereur, et rendirent plus dangereuse la position de Michel. On l'arrêta d'abord avec de grands ménagements ; mais bientôt Théodore le fit mettre aux fers, et persécuta cruellement sa famille. Cependant, à l'approche de ses derniers moments, il rendit justice aux Paléologues, et se réconcilia avec Michel. Celui-ci convoitait la régence de l'empire, dont le sceptre passait, par la mort de Théodore, dans les mains de Jean Lascaris, âgé de huit à neuf ans. Théodore, avant de mourir, avait nommé Muzalon régent et tuteur de son fils ; et Paléologue avait feint d'approuver ce choix, et de le faire soutenir par ses nombreux amis. Mais à peine l'empereur eut-il fermé les yeux, que les troupes, sous les ordres de Paléologue, se révoltèrent, et, au milieu même des funérailles de Théodore, massacrèrent Muzalon et sa famille. Plusieurs grands personnages aspirèrent à la régence : Michel, à force d'audace et d'adresse, les supplanta tous, et obtint, avec le titre de régent, les principales dignités de l'état, et d'immenses revenus qui lui procurèrent de nouvelles créatures et lui frayèrent le chemin au trône. En 1269, on le déclara *despote*, titre qui ne s'accordait alors qu'à la plus haute considération, et qui laissait aux second et troisième rangs ceux de *Sebastocrator* et de *César*. Cependant Michel Comnène, despote d'Illyrie, prétendit aussi à l'empire, et appuya ses prétentions en levant une armée nombreuse. Les succès et les revers furent balancés entre les deux partis ; et cette guerre n'empêcha point Paléologue de poursuivre ses projets ambitieux : enfin, aidé du patriarche Arsène et des grands qu'il avait su gagner par les plus belles promesses, il fut proclamé empereur, et relevé du serment qu'il avait prêté à son pupille, contre lequel il jura de nouveau de ne rien entreprendre. Son premier soin, comme empereur, fut de parcourir les provinces, et de se concilier tous les esprits à force de caresses, de faveurs et de prodigalités. Il renouvela une alliance avec les Turcs, et montra au contraire des dispositions hostiles envers l'empereur français Baudouin II. Cependant, avant de l'attaquer, Paléologue songeait à s'assurer la couronne sans partage ; et lorsque le jour du couronnement fut arrivé, les soldats et les partisans de Michel s'opposèrent avec violence à ce qu'on présentât deux couronnes impériales. Le jeune Lascaris, ef-

frayé du tumulte, retourna au palais avec un simple diadème. En 1260, Paléologue essaya vainement de réduire Constantinople, ou de s'en emparer par surprise; il fut obligé d'ajourner ce grand dessein, et d'accorder une trêve d'un an à Baudouin. En 1261, il réduisit Michel, despote d'Illyrie, à se soumettre; mais l'année suivante, ce dernier ayant levé des troupes et commis de nouvelles hostilités, l'empereur envoya contre lui Alexis Strategopule, auquel il recommanda d'observer en passant l'état de Constantinople, sans cependant rien entreprendre contre cette capitale. Arrivé près de la ville, Strategopule apprit que la garnison était d'une faiblesse extrême; et s'étant ménagé des intelligences dans l'intérieur, il y pénétra, à la faveur des ténèbres, et à l'aide de quelques traîtres, qui favorisèrent l'escalade. La garnison fut taillée en pièces, et le feu mis dans plusieurs quartiers. Baudouin se sauva dans un esquif, au milieu des fuyards. Cet événement inattendu termina le règne des empereurs français d'Orient. Lorsque la nouvelle en parvint à Nicée, Paléologue la regarda comme une fable: mais bientôt des dépêches positives et l'arrivée des ornements impériaux ne lui laissèrent plus de doute; et sa joie éclata par les plus vives démonstrations. Il fit une entrée solennelle dans Constantinople; et pour en réparer plus promptement les ruines et la population, il confirma aux Vénitiens, aux Pisans et aux Génois, la possession des divers quartiers où ils s'étaient établis. Craignant toutefois que Baudouin ne trouvât le pape et les princes chrétiens disposés à lui donner des secours, il offrit au souverain pontife de traiter de la réunion des Églises grecque et latine. Cependant Arsène, patriarche de Constantinople, avait contribué à l'élévation de Michel, dans l'espoir de procurer un appui au jeune Lascaris: mais quand il vit les droits de ce prince sacrifiés à l'ambition de Paléologue, il ne cacha ni son repentir, ni son mécontentement, quitta son siége, et se retira dans un cloître. L'empereur, qui d'abord n'avait rien négligé pour l'amener à cette résolution, obligé de céder à la haute estime dont jouissait Arsène, crut plus prudent de le rappeler; il le rétablit sur le siége patriarcal, et le combla d'honneurs et de bienfaits. En 1262, Paléologue conclut des traités d'alliance avec les Tartares, qui, sous la conduite d'un petit-fils de Djenguyz-Khan, pénétraient dans les royaumes du nord de l'Europe; mais cette même année il déshonora un règne que tant d'événements avaient rendu glorieux, en commettant un crime qu'il avait sans doute long-temps médité. Après avoir parlé souvent, avec affectation, des divisions qui pouvaient naître dans un état où se trouvaient deux souverains, il donna ordre de brûler les yeux au malheureux Lascaris, et de l'enfermer dans un fort au bord de la mer. Ce barbare traitement fut suivi de persécutions contre ceux qui témoignaient leur regret ou leur indignation sur le sort du jeune prince. Il s'éleva même en Asie une rebellion qui causa de vives inquiétudes à Paléologue, et qui ne fut dissipée qu'à force de prudence et d'adresse. Des murmures se firent entendre dans Constantinople; et le patriarche Arsène ne crut pas devoir se taire sur un semblable forfait: il assembla les évêques, et excommunia l'empereur. Paléologue, troublé, feignit de se repentir, et demanda qu'une péni-

tence publique lui fût imposée. L'inflexible Arsène la lui refusa, malgré les soumissions, les promesses et les menaces que Paléologue employa tour-à-tour près de lui. Cependant des expéditions heureuses dans l'Archipel, la Grèce et la Thessalie, rassurèrent l'empereur; et en 1263, il fit juger et déposer Arsène: il s'ensuivit un schisme qui agita longtemps l'Église grecque. En 1267, la mort de Michel, despote d'Illyrie, mit ses provinces dans les mains de ses fils. Jean Ducas, l'un d'eux, fit une guerre très-vive à Paléologue, et obtint des succès importants: il fut enfin défait dans la rade de Démétriade. Sur ces entrefaites, l'empereur Baudouin, soutenu par plusieurs princes européens et par Charles d'Anjou, roi de Sicile, s'avança vers Constantinople, à la tête d'une armée formidable. Paléologue prit les plus grandes précautions pour résister à ce nouvel orage: il remplit Constantinople d'approvisionnements, augmenta les fortifications de la ville et du port, s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie, et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares. Enfin, il proposa de nouveau au pape de rentrer dans le sein de l'église catholique, et de terminer le schisme grec. Le pape ayant demandé des assurances positives, Paléologue pressa fortement le patriarche et les évêques grecs d'acquiescer à la réunion. Après de longues et de vives oppositions, la réunion fut enfin décidée au concile de Lyon, en 1274, et la suprématie du pape reconnue. Mais les Grecs ne ratifièrent pas les concessions faites par leurs évêques et par leur souverain: ils s'opposèrent aux décisions du concile, aux ordres de l'empereur; et les discordes religieuses troublèrent le palais, les temples, les couvents et les familles. Paléologue voulut réduire les opposants par la violence; il punit les plus audacieux: en même temps, il ordonna de célébrer la réunion, déposa le patriarche grec, mit à sa place Veccus, religieux d'une illustre famille, d'un rare savoir et d'une haute vertu, qui n'avait rien négligé pour opérer la réunion. Dans cette circonstance, Paléologue vit sa sœur Eulogie, et sa nièce Marie, reine des Bulgares, se déclarer contre lui et chercher à lui susciter des ennemis; mais les troubles de ce royaume, où plusieurs compétiteurs s'arrachèrent successivement la couronne, donnèrent à cette affaire, et à l'intervention de Paléologue, une direction plus politique que religieuse. Cependant l'intérieur de l'empire n'était pas plus tranquille; des partis redoutables se formaient contre la réunion. Paléologue sembla faiblir, et consentit à la retraite de Veccus: le pape envoya des nonces qui accusèrent l'empereur de lenteur et de mauvaise foi. Pour les apaiser, il rétablit Veccus, et recommença les persécutions, qu'il étendit même jusqu'aux princes de sa famille, dont plusieurs furent mis aux fers. Ces démonstrations n'empêchèrent pas le pape Martin IV, à son avénement, d'excommunier Paléologue, et de s'unir avec ses ennemis, les Vénitiens, les Français, et Charles d'Anjou, roi de Sicile. A cette nouvelle, l'empereur résolut de prévenir leur alliance; il fit attaquer une armée de Siciliens, qui s'était réunie aux Illyriens devant Belgrade. La victoire se déclara pour Paléologue; et dans le même temps, il aida secrètement les projets de Jean de Procida, qui préparait contre le roi de Sicile cette fameuse conjura-

tion, dont le dénouement fut le massacre dit des *Vêpres siciliennes*, en 1282. (*V.* Procida.) Paléologue voyait diminuer chaque jour le nombre de ses ennemis; il venait même d'éteindre le titre peu important d'empereur de Trébizonde, qu'une branche des Comnène avait créé lors de la prise de Constantinople par les Latins; mais étant parti pour une expédition en Thrace, la fatigue du voyage augmenta des douleurs d'entrailles dont il était tourmenté depuis long-temps, et qui le mirent au tombeau, le 11 décembre 1282, à l'âge de cinquante-huit ans, après un règne de vingt-quatre ans, que de grands talents et de rares qualités rendirent glorieux, mais qui fut terni par une politique perfide et par le traitement cruel fait au jeune Lascaris. La réunion des deux Eglises, projetée par Michel, et poursuivie avec tant de chaleur, l'avait rendu tellement odieux aux Grecs schismatiques, qu'Andronic son fils et son successeur n'osa pas lui faire rendre les honneurs funèbres; il fut enterré de nuit par quelques domestiques fidèles. On a quelques Lettres de Michel Paléologue aux papes saint Grégoire et Jean XX. Léon Allatius en a inséré quelques-unes dans son livre *De consensu utriusque Ecclesiæ*; et l'on en conserve d'autres en manuscrit dans la bibliothèque Bodléienne à Londres. L-s-e.

MICHEL Ier. dit Georgiewitz, fils de George ou Jouri Ier., succéda dans le grand-duché de Russie à son frère André. Les états avaient d'abord élu pour souverains les deux fils d'André; mais ces jeunes princes, respectant les droits de leurs oncles Michel et Wsevolod, convinrent de partager avec eux l'autorité souveraine. Michel eut en partage le duché de Wladimierz. Après s'être prêté mutuellement serment entre les mains d'un évêque, les quatre princes vinrent à Moscou, alors ville peu considérable, dont George Ier., père de Michel, avait jeté les fondements. Michel s'étant rendu à Wladimierz (1175), sut gagner le cœur des habitants, qui d'abord étaient disposés peu favorablement pour lui. Un prince de la maison régnante, appelé Jaropolk, mécontent de ce que Wladimierz ne lui était point échu en partage, s'avança contre cette ville pour l'assiéger. Michel tint bon pendant sept semaines; mais la place étant réduite aux dernières extrémités, les habitants se jetèrent aux pieds de leur prince, le conjurant de se retirer, et de se réserver pour des temps plus heureux: sachant qu'il était en sûreté, ils se soumirent à Jaropolk; mais il se conduisit envers eux avec tant d'inhumanité, qu'ils envoyèrent vers Michel, le suppliant de venir les délivrer, et l'assurant qu'ils étaient tous prêts à mourir pour lui. Michel accourut avec un petit nombre de troupes: attaqué par Mstislaw, frère d'Jaropolk, il remporta sur lui une victoire complète. Mstislaw et Jaropolk s'enfuirent, celui-ci dans son duché de Riazan, et le premier dans celui de Novogorod, laissant leur mère et leurs épouses entre les mains du vainqueur. Les habitants de Wladimierz vinrent au devant de Michel, et le firent entrer dans la ville aux acclamations de leur joie. Il ne jouit que peu de temps de l'autorité souveraine: en mourant (1177), il avait un fils appelé Gleb; mais son successeur fut son frère cadet Wsevolod.

G—y.

MICHEL, grand-duc de Kiew ou Kiow, occupait cette ville impor-

tante, lorsque les Tartares firent en Russie cette terrible irruption qui fut pour les Russes la source de tant de malheurs. Le khan Mangou fut envoyé (1240) par le grand khan Batou, avec ordre de s'emparer de Kiew. Michel, ayant mis à mort les députés de Mangou qui l'engageaient à se soumettre, s'enfuit en Hongrie. Batou s'avança lui-même contre Kiew, pour venger cette violation du droit des gens. Les habitants, encouragés par un gouverneur, appelé Dmitri ou Démétrius, refusèrent d'ouvrir leurs portes : Batou entoura la ville, et fit battre les murailles en même temps dans plusieurs endroits. La ville fut prise d'assaut, après que les habitants se furent défendus avec un courage que le féroce vainqueur se vit forcé d'admirer. De Kiew les barbares se répandirent dans la Wolhinie (1240). Michel, apprenant que Batou s'était retiré dans la Grande-Horde, quitta la Hongrie pour regagner ses états (1245). Ne pouvant reprendre Kiew que les Tartares occupaient en force, il rentra dans la principauté de Tchernichov ou Czernikof, qui lui appartenait. Aussitôt les Tartares lui firent intimer de se rendre dans la Grande-Horde, pour y faire hommage au grand-khan. Michel, aveuglé par son ambition, obéit à ces ordres. D'après un ancien usage, les étrangers qui voulaient être présentés au khan, devaient passer entre deux feux, y purifier leurs présents, et se prosterner devant une tente de soie. Michel, étant arrivé à la Grande-Horde, refusa de se soumettre à ces cérémonies. Les larmes de son petit-fils Boris, qu'il avait amené avec lui, n'ayant pu vaincre son courage, Batou irrité le fit mettre à mort (1245). G—y.

MICHEL II, dit Jaroslawitz ou fils d'Jaroslaw, succéda (1304) à André III. Ayant eu pour concurrent le prince George, duc de Moscou, qui appartenait aussi à la maison souveraine, on convint que l'on s'en rapporterait à la décision du grand-khan. Les deux princes se rendirent à la Grande-Horde : après huit mois d'attente, Michel revint avec les lettres du khan, qui avait décidé en sa faveur, et avec des troupes tartares, pour faire valoir ses droits. Le duché de Novogorod, qui d'abord avait refusé obéissance, se soumit au nouveau souverain. Usbek étant monté sur le trône des khans, Michel vint à la Horde, féliciter ce monarque. Il avait avec lui le métropolitain de Kiew que le khan combla de caresses, lui accordant des privilèges fort étendus. Pendant que Michel était à la Grande-Horde, les habitants de Novogorod, s'étant révoltés, choisirent le duc de Moscou pour leur prince. Michel s'en plaignit à Usbek, qui, ayant donné ordre à George de venir auprès de lui, envoya des troupes tartares pour soumettre Novogorod. George, étant arrivé à la Grande-Horde, sut tellement gagner la bienveillance d'Usbek, que le khan lui donna une de ses sœurs en mariage, avec le titre de grand-prince de Russie. Michel, ne voulant point se dépouiller de la dignité suprême, George, soutenu par une armée de Tartares, s'avança jusqu'à Tver, où Michel faisait sa résidence ordinaire. Il fut repoussé avec perte; et le général tartare, appelé Kavgadi, fut même obligé de capituler. Cette victoire de Michel fut la cause de ses malheurs. L'épouse de George, sœur d'Usbek, étant tombée entre les mains du vainqueur, fut conduite à Tver, où elle mourut peu de temps après. Aussitôt George,

répandant le bruit qu'elle avait été empoisonnée, vint à la Horde, pour appuyer cette accusation. Un ambassadeur tartare vint intimer à Michel l'ordre de paraître à la cour du grand-khan, pour répondre sur ce qu'on lui imputait. Espérant que le khan se laisserait fléchir par une prompte obéissance, il partit sans écouter les prières, les larmes de ses enfants et de ses amis. Il fit son testament : arrivé à la Horde, il crut que, par la richesse de ses présents, il pourrait gagner les principaux officiers, les femmes du khan et Usbek lui-même. Mais les impressions que George avait faites étaient trop fortes : Michel fut appelé en justice, et condamné à mort. On lui chargea les bras de chaînes, et on lui passa le cou dans une planche ; en cet état il fut traîné à la suite du khan, dans une chasse que fit celui-ci sur les bords du Terek. Au bout de 25 jours, la sentence devant être exécutée, les fers furent ôtés à Michel ; on lui fit prendre un bain ; on le revêtit d'une robe précieuse, et on lui servit un repas somptueux. Il eut la permission de voir son fils Constantin, et de s'entretenir avec les prêtres russes, qu'il avait amenés avec lui. Suivant l'usage des Tartares, on commença l'exécution en frappant le prince inhumainement ; on le suspendit ensuite à un mur par la chaîne qu'on lui avait mise au cou ; on le traîna long-temps sur la terre, en continuant à le frapper ; enfin un bourreau, lui plongeant un couteau dans le sein, termina ses tourments et sa vie (1317). Les hommes de sa suite furent dépouillés et frappés comme s'ils avaient eu part au crime dont il était accusé. Il était âgé de quarante-six ans. George, son ennemi, étant revenu en Russie, lui succéda sous le titre de Jouri ou George Danilowitz. G—y.

MICHEL Federowitz ou Romanof, appelé par les Russes Mikhailf-Pheodorovitz-Iourieff, fut choisi, à l'âge de seize ans, par les états assemblés à Moscou (1613), pour monter sur le trône des czars, que les séditions, des guerres malheureuses et un interrègne, avaient ébranlé. Michel était fils de Pheodor Nikiticth, que le czar Boris-Godounof avait contraint d'embrasser l'état monastique : Pheodor, élevé depuis à la dignité de patriarche de Rostof, était, à cette époque, prisonnier à Varsovie. La considération dont le père jouissait en Russie, paraît avoir beaucoup contribué à l'élévation du fils. Michel se trouvait à Kostroma, dans un monastère, où sa mère, qui avait été aussi forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin. Après l'élection, on envoya des députés à Kostroma pour porter au jeune prince les hommages et les serments de ses sujets. La mère ne voyant, dans ce que l'on offrait à son fils, que dangers pour lui, refusait de le confier aux députés ; ils dissipèrent ses craintes, et elle se rendit à leurs prières. Deux mois après, Michel fut sacré à Moscou, par le patriarche de Casan. Sa première pensée fut de réconcilier la Russie avec la Suède et la Pologne. En faisant annoncer son avénement au trône à Gustave-Adolphe, il exhorta ce prince à confirmer les traités qui avaient été conclus entre la Suède et la Russie, sous le règne du czar Chouiski, et à restituer ce dont les Suédois s'étaient emparés pendant l'interrègne. Le roi de Suède répondit qu'il garderait les provinces que l'on réclamait ; qu'elles lui serviraient de gages jusqu'à ce que l'on eût ac-

quitté les dettes que Chouiski avait contractées envers lui. L'ambassade envoyée au roi de Pologne n'eut pas plus de succès; et la guerre recommença avec les deux nations. Les généraux suédois engagèrent Gustave-Adolphe à envoyer le prince Philippe, son frère, à Novogorod, dans l'espoir que ce prince, par sa présence, affermirait la domination des Suédois sur cette ville et ses vastes dépendances. Le prince étant arrivé à Vybourg, y reçut une députation des habitants de Novogorod, qui renouvelèrent leurs serments entre ses mains. Un corps de troupes auquel Michel avait donné ordre d'assiéger cette dernière ville, fut défait par les Suédois, qui étendirent au loin leurs exploits et leurs ravages. Les habitants de Novogorod, exposés au pillage et à tous les malheurs de la guerre, recoururent secrètement à leur souverain pour demander pardon et protection, l'assurant que la force seule leur avait arraché les démarches contraires à leur devoir. Le czar avait imploré la médiation de la France, de l'Angleterre et de la Hollande: le roi de Suède, qui épuisait ses finances sans espoir de conserver ses conquêtes, sollicitait aussi de son côté les bons offices des Anglais et des Hollandais. Afin d'obtenir des conditions de paix plus favorables, il s'avança lui-même contre la ville de Pleskow: le courage de Morozov le força de lever le siége. On négocia d'abord sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande; et le 26 janvier 1616, on signa un traité de paix, d'après lequel la Russie rentrait en possession de Novogorod, mais à condition qu'elle céderait à la Suède, l'Ingrie, la Carélie et les contrées situées entre l'Ingrie et Novogorod; qu'elle renoncerait à la Livonie, à l'Esthonie, et qu'elle donnerait une somme en argent. La position difficile où Michel se voyait à l'égard de la Pologne, l'avait décidé à signer une paix aussi onéreuse. Aussitôt après son avénement au trône, il avait fait, mais inutilement, des efforts pour reprendre Smolensk, dont la possession avait ouvert aux Polonais l'entrée de la Russie. Lisowski, qui commandait l'armée polonaise, protégé par une ville aussi importante, se répandit au loin, portant dans les provinces voisines le pillage et la terreur. Les Cosaques du Don, sollicités par la Pologne, étaient entrés dans la Russie-Blanche, où ils mettaient tout à feu et à sang: leurs brigandages furent réprimés par le prince Lykow, que le czar avait envoyé contre eux. Pendant l'interrègne, un parti favorable aux Polonais avait reconnu (1610), pour czar, Wladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. Ce prince avait même pris possession de Moscou, dont il fut chassé (1612) par le brave général Pojarski. Wladislas, profitant des avantages qu'il avait remportés sur les Russes, s'avança jusque sous les murs de Moscou: il allait donner l'assaut à cette capitale de l'empire; et il l'aurait peut-être prise, si la veille de l'attaque deux canonniers français, qui se trouvaient dans son camp, ne l'eussent quitté et n'eussent fait connaître son projet. Au milieu de la nuit l'attaque commença à l'une des portes qu'un pétard fit sauter. Les Polonais crurent être maîtres de la ville: mais ils rencontrèrent un retranchement bien défendu; et Wladislas, obligé de se retirer, éprouva un second échec à Bielozero. Ces malheurs l'ayant disposé à la

paix, des conférences s'ouvrirent; et l'on signa un traité, ou plutôt une trêve de quatorze ans et demi: la Russie céda à la Pologne Smolensk et ses dépendances (1618). Phéodor Romanof, père de Michel, fut rendu avec les autres Russes que la Pologne retenait prisonniers. Le jour où il rentra à Moscou (1619), fut un jour de fête pour toute la Russie: afin de célébrer cet événement, Michel ordonna que les prisonniers fussent délivrés, et qu'on rappelât ceux qui étaient en exil. Peu de temps après, sur les instances du clergé, du peuple, et à la prière du czar, Phéodor fut élevé à la dignité de patriarche, ou chef de l'église russe: cette qualité le plaçait à la droite du souverain, et à la tête de ses conseils. C'est à lui que l'on attribua les sages mesures que son fils prit pour relever la Russie, accablée jusque-là par tant de malheurs. Sigismond, roi de Pologne, étant mort, Michel crut qu'il n'était plus lié par les traités; il avait cédé Smolensk avec peine: espérant pouvoir rendre à la Russie cette barrière importante, il envoya une armée nombreuse pour en faire le siége. C'est pour la première fois que nous voyons des étrangers parmi les troupes russes. L'armée de siége comptait six mille hommes de cavalerie allemande; et les régiments russes avaient dans leurs rangs des officiers français, allemands et écossais. Il y eut peu d'accord parmi les assiégeants; par jalousie, le général russe ne voulut point que les Allemands montassent à l'assaut: ils allaient s'établir sur la brèche, ils insistaient; le général faisant diriger l'artillerie contre eux, les força de se retirer. Il fut bien puni de son aveuglement; les Polonais l'ayant bloqué dans son camp, il fut réduit à capituler, et à recevoir les conditions que l'ennemi lui imposa. Michel, découragé par ces malheurs, fit, avec Wladislas, successeur de Sigismond, un nouveau traité de paix, par lequel il lui confirmait la possession de Smolensk (1634). Obligé de sacrifier à l'amour de la paix une place aussi importante, il s'occupa de rendre ses forces militaires plus redoutables, et fit construire au midi des forteresses pour contenir les Tartares de la Crimée. Appelant dans son armée des officiers étrangers, et suivant l'exemple que lui donnaient les autres nations, il forma des régiments réguliers de cavalerie et d'infanterie; c'est sous son règne, que pour la première fois il est parlé de dragons dans l'armée russe. Michel aimait la paix; et il aurait rendu la Russie florissante, s'il eût régné plus long-temps. Il fut enlevé à ses sujets, par un coup de sang, en juillet 1645, âgé de quarante-neuf ans, dont il en avait passé près de trente-trois sur le trône. Il avait été marié deux fois, la première à une fille du prince Dolgorouki, laquelle mourut après quatre mois de mariage, et la seconde, à Eudoxie, fille de Loukian Streelsnef, dont il eut deux filles et un fils qui lui succéda sous le nom d'Alexis.

G—y.

MICHEL, vaïvode de Valakie, se ligua avec l'empereur Rodolphe II, en 1595, contre les Othomans. Secondé par Sigismond, prince de Transsilvanie, il eut part à la victoire sur Sinan-Pacha, et reconquit Bucharest et Tergovist, alors capitale du pays. Ce prince, demeuré fidèle allié de l'empereur d'Allemagne, fut déclaré par lui général de l'armée impériale, et employé, l'an 1600, à combattre le cardinal Battori, à qui Sigismond avait cédé la Transsilva-

nie, au mépris de son traité précédent avec Rodolphe II. Michel victorieux s'empara d'Albe-Julie et d'Hermanstadt, et exigea pour prix de ses services l'investiture de la principauté dont il avait dépouillé le cardinal. Il demandait à main armée, et ne se pressait point de remettre la province à l'empereur ; il eut à combattre à-la-fois Basta, qui l'attaqua avec les troupes impériales, et Sigismond qui, aidé des Othomans et des Moldaves, cherchait à rentrer dans ses droits. Pressé, surpris, vaincu, il s'enfuit dans la Valakie, mais ne tarda pas à regagner les bonnes grâces de Rodolphe, en s'humiliant devant lui, et lui donnant des garanties de sa fidélité à l'avenir. La jalousie s'éveilla entre Basta et Michel, qui, tous deux, servaient le même maître avec talent et courage. Le général allemand accusa le prince valaque d'entretenir des intelligences avec les Othomans, et de méditer une défection. Il voulut s'assurer de la personne de Michel, et l'invita à venir le trouver. Sur son refus, Basta envoya environner sa tente par des soldats allemands et wallons, leur ordonnant de le prendre mort ou vif. Le brave vaïvode, voyant que sa vie était menacée, mit le sabre à la main, et, après avoir tué plusieurs de ses meurtriers, tomba enfin percé de coups. Cet assassinat priva l'empereur Rodolphe d'un allié utile, d'un bon général qui avait gagné plusieurs batailles, et qui était un implacable ennemi des Othomans qu'il combattit souvent avec gloire, et dont il rejeta plus d'une fois les offres insidieuses. La Valakie perdit en Michel un de ses plus illustres souverains, un de ceux qui essayèrent de briser le joug sous lequel sa nation gémissait. S—y.

MICHEL Cerulaire. *V.* Cerularius.

MICHEL (Jean), né à Nîmes, vers le milieu du xviie. siècle, dans une classe obscure, est connu par son poème languedocien, intitulé : l'*Embarras de la fieïro de Beaucaïre ;* ouvrage qui a obtenu, comme la Bibliothèque bleue, et pour la même raison, les honneurs d'un grand nombre d'éditions. On a aussi, du même auteur, dans un Recueil des poètes gascons, des *Sonnets* et des *Chansons* dans la langue de son pays, la plupart du genre burlesque, ainsi que la principale de ses productions. Le talent de Michel lui valut des hommages poétiques de la part de tous les beaux-esprits ses compatriotes et ses contemporains. Il existe, en manuscrit, un volume entier de vers à sa louange. Il paraît qu'il mourut en 1700. — Jehan Michel, poète du xve. siècle, est auteur de trois *Mystères* (la Conception, la Passion, la Résurrection), joués soit à Paris, soit à Angers, et imprimés à Paris, sans date, et en 1490 et 1507, in-fol. et in-4°. — Un autre auteur du nom de Michel (Guillaume) de Tours, est un poète du commencement du xvie. siècle, qui a traduit les *Géorgiques* en vers, etc. V. S. L.

MICHEL (François), maréchal ferrant, n'aurait aucun droit à tenir une place dans la Biographie, s'il n'eût joué, vers la fin du dix-septième siècle, un rôle à-peu-près semblable à celui qu'on a fait jouer assez récemment à un paysan de la Beauce, nommé Martin (Voy. la *Biogr. des hommes vivants*, IV, 363). Michel était né à Salon en Provence, patrie du fameux Michel Nostradamus; et l'on peut croire que les récits qu'il avait entendu faire du

Tome XXIII. Page 375.

HIST. D'ITALIE.

MICHEL-ANGE.

Sebastien del Piombo del.t Landon direx.t

prophète, dans son enfance, l'avaient disposé à une grande crédulité. Il était âgé d'environ trente-cinq ans, lorsqu'une nuit, revenant d'un village voisin, il aperçut un spectre qui lui commanda, avec toute l'autorité d'un être de l'autre monde, d'aller trouver le roi, pour lui révéler un secret de la plus haute importance. Cette apparition s'étant renouvelée jusqu'à trois fois (1), et le spectre ayant menacé Michel de lui ôter la vie s'il n'obéissait pas, il se décida enfin à se rendre à Versailles. Il vit auparavant l'intendant d'Aix, qui, après s'être assuré que cet homme n'était point fou, lui donna une lettre pour les ministres, et une somme pour les frais de son voyage. La route qu'il devait tenir, fut couverte de curieux accourus sur son passage; et on lui fit l'application d'un quatrain de Nostradamus (2), qui semblait pronostiquer sa mission. Après beaucoup de difficultés, il parvint à être admis dans le cabinet de Louis XIV; et il y demeura enfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure (3). Un courtisan (le maréchal de Duras) ayant dit au roi : « V. M. vient de voir un grand fou! — Pas tant que vous l'imaginez, répondit Louis XIV; » et ce mot ayant couru, le public n'en fut que plus empressé à voir le maréchal de Salon : plusieurs peintres se disputèrent l'avantage de faire son portrait (1), et Michel occupa un instant l'attention de toute la France. Quelques jours après (avril 1697), il reprit le chemin de sa ville natale, où il resta long-temps l'objet de la curiosité publique; mais il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec Louis XIV. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira à Lançon, village près d'Aix, et y mourut le 10 décembre 1726, à l'âge de soixante-cinq ans. Quelques écrivains conjecturent que sa mission avait pour but d'obliger le roi à déclarer son mariage avec Mme. de Maintenon; mais Saint-Simon dit qu'il ne nomma jamais cette dame, et qu'il ne la vit point (Voy. *Mém. de Saint-Simon*, liv. II, ch. 8). L'abbé Proyarts s'est contenté de rapporter l'opinion populaire, que Michel, comme un autre Nathan, était venu annoncer au roi la fin de ses prospérités (*V.* la *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, II, 149-59); mais d'ailleurs son récit diffère, par plusieurs circonstances essentielles, de celui de Saint-Simon. W—s.

MICHEL-ANGE BUONAROTI est plus connu sous son prénom, qui est devenu le plus célèbre de tous les noms dans l'histoire de l'art moderne, que sous celui de sa famille, qui fut toutefois une des plus anciennes de la Toscane. Né le 6 mars

(1) Suivant le récit de l'abbé Proyart, Michel ne fut que le troisième à qui le spectre s'adressa; les deux premiers avaient été frappés de mort pour avoir répété indiscrètement ce que le spectre leur avait dit.

(2) Ce quatrain est le 28e. de la quatrième centurie; il est assez singulier pour qu'on nous permette de le rapporter :

Le pénultième de surnom de prophète
Prendra Diane pour son jour et repos;
Loin vagera par frénétique tête,
Et délivrera un grand peuple d'impôts.

Maintenant voici comment on en faisait l'application au maréchal de Salon. Cet homme était le *pénultième* ou l'avant-dernier des enfants qu'avait eus son père, et il se nommait *Michel*, comme le prophète; sa mère avait nom Diane : le troisième vers indiquait *clairement* son voyage à Versailles; et quant à la diminution d'impôts prédite par le quatrième vers, elle eut lieu par suite du traité de Ryswick.

(3) Saint Simon dit que le roi vit deux fois le maréchal de Salon, et qu'à chaque fois il fut plus d'une heure avec lui.

(1) On a deux portraits de Michel, form. in-4°., l'un de Bonnart, et l'autre de Rousselet.

1474, au château de Caprèse dans le territoire d'Arezzo, il descendait de l'ancienne et illustre maison des comtes de Canosse. Son père, Louis-Léonard Buonarroti-Simoni, podestà de Caprèse et de Chiusi, ne voyait dans ce fils que le soutien d'une maison célèbre. Une éducation conforme à ces vues attendait le jeune Michel-Ange; mais les dispositions extraordinaires de celui-ci pour le dessin, commençaient à contrarier les projets de sa famille. François Granacci, élève du Ghirlandaio, frappé des talents dont il apercevait le germe, se faisait, de son côté, un plaisir de contribuer à leur développement. Il fortifiait ce goût naissant par les dessins de son maître, que l'enfant copiait en secret. Le père et l'oncle de Michel-Ange, regardant la pratique des arts comme peu honorable pour leur famille, traitaient assez rudement celui qui s'y livrait sans leur aveu. Effectivement, ses progrès en ce genre nuisaient à ceux qu'on aurait désiré qu'il fît dans l'étude des lettres. Il fallut enfin céder. Une habileté déjà prodigieuse pour son âge, conquérait l'admiration de tout ce qu'il y avait d'habiles juges; et ce concert de pronostics et de suffrages persuada au père que tous les obstacles qu'il opposerait à une semblable vocation seraient inutiles. Le jeune Michel-Ange fut placé chez Dominique et David Ghirlandaï, les plus célèbres peintres de ce temps, pour y demeurer trois années. C'était une espèce d'apprentissage qu'on lui faisait faire. Mais ce qui va paraître singulier, c'est que le maître, loin de recevoir aucune rétribution de son élève, s'était engagé par un écrit, dont Vasari nous a conservé le contenu, à payer progressivement par an, la somme de six, huit et dix florins, à un jeune homme de quatorze ans; preuve certaine que Michel-Ange, à cet âge, s'était déjà fait connaître de ses maîtres, moins comme un élève qui venait leur demander des leçons, que comme un coopérateur capable de partager leurs travaux. En effet, sa supériorité sur tous ses condisciples, et même sur ses maîtres, ne tarda pas à se manifester. Si la témérité de l'âge et du génie le porte à corriger jusqu'aux dessins de Dominique Ghirlandaio, celui-ci est moins blessé de ce procédé que surpris d'une telle précocité de talent; et il avoue de bonne-foi que son élève est en état de lui donner des leçons. Il eut plus d'une fois l'occasion de s'en convaincre, en voyant l'extrême précision et la facilité avec lesquelles ce jeune homme copiait tout ce qui se présentait à lui. L'école des Ghirlandaï ne pouvait pas suffire au génie de Michel-Ange : il lui aurait fallu des maîtres qui eussent réellement quelque chose à lui apprendre. Mais à cette époque de l'art, quelles leçons pouvait-il attendre d'hommes qui étaient, à la vérité, les premiers de leur temps, mais qui avouaient pour leur maître un jeune homme de quinze ans? Ainsi, Michel-Ange, par le fait, ne pouvant trouver de maître, se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même. Ce fut là sans doute le principe de sa force, et la cause de cette originalité qui fit son caractère; c'est peut-être pour n'avoir eu personne à suivre, qu'il se trouve placé à la tête de tous les artistes. L'orgueil n'entrait pour rien dans le sentiment qui l'avertissait ainsi de sa supériorité sur ses maîtres; car il cherchait partout des leçons, et il sut en découvrir dans quelques ouvrages de son temps. Ainsi,

on le vit assidu à étudier, dans la célèbre chapelle *del Carmine*, les peintures de Masaccio, que Raphaël aussi ne négligea pas de consulter. Si Michel-Ange devançait ses maîtres par un talent prématuré, on présume bien quelle devait être sa supériorité sur ses condisciples, et avec quelle facilité elle pouvait exciter l'envie. Cette passion, dans un de ses rivaux (Torregiani), éclata un jour d'une manière odieuse. Un coup de poing sur le visage lui fracassa le nez, et lui laissa la marque d'une violence qui le défigura pour la vie, et qui aurait pu devenir encore plus funeste. La protection que Laurent de Médicis accordait ouvertement à Michel-Ange, n'était pas entrée pour peu dans les motifs de cette jalousie. Mais elle l'en vengea bientôt; et Torregiani fut exilé de Florence. Laurent, surnommé le Magnifique, ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange; et ce choix développa tout-à-fait en celui-ci le goût qui déjà le portait vers l'art de sculpter, pour lequel il eut toujours une sorte de prédilection. Il disait quelquefois qu'il en avait sucé l'amour avec le lait de sa nourrice, qui était la femme d'un sculpteur. Plus d'une fois il regretta, dans le cours de sa vie, d'avoir été distrait, par d'autres occupations, des travaux de son art favori, et d'avoir été, jusqu'à dix ans de suite, sans manier le ciseau. Ses premiers essais dans cet art ne furent pas inférieurs à ses premiers travaux dans le dessin et la peinture. Laurent de Médicis les vit avec étonnement : son palais et ses jardins étaient remplis de statues et de fragments antiques de toute espèce. Michel-Ange y avait aperçu une tête de faune, rongée par le temps et en grande partie défigurée. La fantaisie lui vint d'en restituer l'ensemble, et d'en faire une copie, où il suppléerait les parties manquantes. Il fit mieux; il y ajouta des détails de vérité qui n'appartenaient qu'au copiste. Il ouvrit la bouche du faune comme celle d'un homme qui rit. Laurent vit cette tête; elle lui parut moins le coup-d'essai d'un commençant que l'œuvre d'un maître. *Tu as fait*, lui dit il en plaisantant, *ce faune vieux, et tu lui as laissé toutes ses dents : ne sais-tu pas qu'il en manque toujours quelqu'une aux vieillards?* A peine le duc parti, Michel-Ange cassa une dent à son faune, et lui creusa la gencive, de manière à laisser croire que la dent était tombée. Laurent remarqua ce changement, et admira l'intelligence du jeune artiste; il voulut l'avoir dans son palais, lui assigna un logement particulier, et le traita comme son propre fils. Le palais de Laurent de Médicis était le rendez-vous des savants et des artistes. La résidence qu'y fit Michel-Ange, les instructions qu'il y reçut d'Ange Politien, le plus grand littérateur de son temps, logé aussi dans ce palais; les encouragements que lui prodigua la libéralité de son protecteur, la vue des ouvrages antiques, et les études qu'il eut le loisir d'en faire, tout cela doit être mis au premier rang des causes qui influèrent sur la destinée de ce grand artiste. La mort de son protecteur le priva bientôt de ces ressources. Pierre de Médicis, en succédant à son père, n'hérita ni de ses qualités, ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Il suffit de dire que, pendant tout un hiver, il l'employa au travail ridicule de faire des statues de neige. Le prieur de l'église du Saint-Esprit le dédommagea de cette perte de temps,

en lui commandant un crucifix en bois, et en lui donnant un logement dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange se livra tout entier à cette étude pénible, disséquant lui-même les sujets qu'on lui fournissait. La profonde connaissance qu'il acquit ainsi de la myologie, lui ouvrit une route peu connue auparavant, et qui devait le conduire à devenir le plus savant et le plus profond de tous les dessinateurs. La famille des Médicis fut chassée de Florence. Michel-Ange avait joui de leur faveur; il craignit d'être enveloppé dans leur disgrace. Résolu de se soustraire au ressentiment aveugle d'un peuple qui croyait voir autant d'ennemis dans les amis de ceux qu'il appelait des tyrans, il se retira à Venise. Cette ville n'offrant aucune ressource à ses talents, il vint à Bologne, où il sculpta, pour le tombeau de saint Dominique, la figure de saint Pétrone, et un ange qui tient un candélabre. Trois années s'étaient écoulées depuis la mort de Laurent de Médicis jusqu'à la révolution qui obligea Michel-Ange de quitter la Toscane; ainsi, il avait à-peu-près vingt ans. Il retourna bientôt à Florence, où le calme s'était rétabli. C'est à cette époque qu'on rapporte l'histoire du *Cupidon endormi*, vendu pour antique au cardinal de Saint-George, qui, depuis, ayant découvert la supercherie, s'en défit en faveur du duc Valentin. Ce Cupidon fut ensuite donné en présent à la marquise de Mantoue, qui le fit passer dans cette ville. Le cardinal, plus amateur que connaisseur, avait envoyé à Florence un de ses gentilshommes, chargé de découvrir quelques indices du faux dont il avait été dupe, et d'en reconnaître l'auteur, qu'on soupçonnait être Michel-Ange. On prétend que celui-ci se trahit volontairement, en dessinant sur-le-champ, à la plume, cette main célèbre par la hardiesse de son trait, et que tout le monde connaît. C'était, dit-on, une manière de donner à entendre que celui-là seul avait pu faire ce Cupidon, qui possédait le dessin à un si haut degré. Le gentilhomme lui proposa de le conduire à Rome, où il logerait chez le cardinal : Michel-Ange accepta; mais il n'eut guère à se louer de ce nouveau protecteur. Son premier séjour dans cette ville ne fut cependant infructueux, ni pour les arts, ni pour sa gloire. Il y fit le célèbre *Bacchus*, qui, depuis, fut transporté à Florence, et qu'on a placé dans le muséum de cette ville. Le cardinal de Saint-Denis lui procura aussi l'occasion de sculpter une *Notre-Dame-de-Pitié*, groupe fameux qu'on voit à Saint-Pierre, sur l'autel de la chapelle du Crucifix. Cet ouvrage, ne portant point le nom de son auteur, Michel-Ange fut un jour témoin d'une méprise qui blessa son amour-propre : il garda le silence; et la nuit suivante, il grava son nom sur la ceinture de la Vierge. Les affaires domestiques de Michel-Ange l'obligèrent de retourner à Florence. Un bloc de marbre colossal restait depuis cent ans ébauché dans cette ville. L'inhabile ciseau de Simon de Fiesole n'avait réussi qu'à faire sortir d'une masse informe un ouvrage avorté : aucun statuaire depuis n'avait cru qu'il fût possible d'en tirer parti. Michel-Ange en composa, dans peu de temps, la statue du *David* qui est placée devant le palais vieux : sa proportion est telle, que l'homme de la taille la plus avantageuse arrive à peine à son genou. On remarque,

à la vérité, quelques défauts dans ce colosse, surtout à une de ses épaules; mais ils proviennent du manque de matière, et des anciens coups de ciseau dont le nouveau sculpteur ne put réparer la maladresse. Quelques tableaux, parmi lesquels on compte la *Sainte-Famille*, qu'on voit aujourd'hui à Florence, mais surtout le grand carton de la *Guerre de Pise*, acquirent alors à Michel-Ange la réputation du premier de tous les dessinateurs. Ce célèbre carton, destiné à la décoration de la salle du conseil, et dont Léonard de Vinci fit le pendant, fut exposé long-temps, et devint la leçon de tous les artistes. Un trait de la guerre de Pise avait été choisi par Michel-Ange, comme le plus propre à montrer, par l'expression du nu et des formes du corps humain, cette science dont il devait plus tard développer toute la profondeur à la chapelle Sixtine. Ce carton a péri dans les troubles de Florence; et deux seuls fragments, gravés par Marc-Antoine, en ont conservé quelque idée: ils justifient ce que l'histoire nous apprend sur la sensation que produisit cet ouvrage. On voit que réellement il dut être le premier où le goût de dessiner, jusqu'alors pur mais retenu, sage mais sans énergie, reçut, avec tout son développement, cette hardiesse, cette vérité musculaire et cette puissance de vie et de mouvement qui lui avaient manqué. Ce fut là que Raphaël prit les premières leçons de Michel-Ange. Jules II était monté sur le siége de saint Pierre: voulant perpétuer sa mémoire dans le monument de sa sépulture, il appela Michel-Ange, alors âgé de vingt-neuf ans. L'ambition du pontife ne voulait confier le soin de sa gloire qu'au plus grand génie de son siècle: Michel-Ange répondit à son attente, et il lui présenta bientôt le modèle du mausolée le plus magnifique de tous ceux dont l'histoire de l'art moderne a gardé le souvenir. Il n'existe guère autre chose, en effet, de l'ensemble de cette grande composition, qu'un léger croquis de la main de l'auteur, et dont la gravure nous a conservé les traits. Cette composition, mélange de sculpture et d'architecture, devait offrir un massif quadrangulaire, orné de niches où auraient été des Victoires, décoré par des termes faisant pilastres, auxquels seraient adossées des figures de captifs. Il devait supporter un second massif plus étroit, autour duquel eussent été placées des statues colossales de prophètes et de sibylles. (Le Moïse est la seule de ces statues qui ait été exécutée) (1). Le tout devait être couronné, par retraites, d'une masse pyramidale, où auraient trouvé place des bronzes et d'autres figures allégoriques, selon les récits, un peu divers entre eux, de Vasari et de Condivi. Ce grand tombeau avait été projeté et entrepris sans qu'on eût arrêté la place qu'il occuperait. Il fut cause qu'on se souvint d'un commencement de construction faite par Bernard Rossellini, sous le pape Nicolas V, qui avait conçu le projet de rebâtir l'église de Saint-Pierre. Michel-Ange proposa d'en faire la chapelle sépulcrale de Jules II; mais cette idée réveilla chez le pape une ambition nouvelle, celle d'être le fondateur de la grande basilique. Bramante, architecte et favori du pontife, n'eut garde

(1) Quant aux autres figures, il n'y a eu d'achevé qu'une des Victoires et deux Captifs. La Victoire est à Florence; les deux Captifs, envoyés à François Ier., ont d'abord été placés au château d'Écouen, puis transférés successivement au château et à l'hôtel de Richelieu, et enfin au Musée royal du Louvre. G—ut.

de laisser refroidir cette passion ; il représenta, en courtisan habile, que le projet de faire sa sépulture de son vivant, semblait de mauvais augure. Ces insinuations firent, peu-à-peu, leur effet. Le pape en vint à négliger l'entreprise du mausolée, et, par contre-coup, celui qu'il en avait chargé ; il cessa de donner à l'artiste les secours d'argent et les audiences qu'il lui avait prodigués. Michel-Ange s'étant aperçu de ce refroidissement, crut en avoir la preuve dans une occasion où l'entrée de la chambre du pape lui fut refusée. *Quand sa Sainteté m'enverra chercher*, dit-il au camérier, *vous lui direz que je n'y suis pas*. De retour chez lui, il donna ordre à ses domestiques de vendre ses effets, et de venir le rejoindre à Florence ; et il partit à l'instant. A peine arrivé sur les terres de la Toscane, il fut joint par cinq courriers du pape, chargés de lettres les plus pressantes, et même d'ordres qui lui enjoignaient de retourner à Rome, sous peine d'encourir sa disgrace. Prières et menaces, tout fut inutile : on ne put rien obtenir, sinon qu'il écrirait au pape qu'ayant été traité d'une façon peu convenable, il priait sa Sainteté de choisir un autre sculpteur. Dans un séjour de trois mois que Michel-Ange fit à Florence, Jules II adressa au sénat trois brefs pleins de menaces pour qu'on le fît retourner à Rome. Le sénateur Soderini, qui était gonfalonier, intervint dans cette négociation. Michel Ange, qui craignait la colère du pape, répondit qu'il s'en irait plutôt à Constantinople, où le Grand-Seigneur l'invitait de se rendre pour faire un pont de cette ville à Péra. Cependant Soderini le détourna de ce projet, et parvint à le décider à retourner vers le pontife, qui était alors à Bologne. Pour lui donner plus de confiance, on l'envoya, comme homme public, avec la qualité d'ambassadeur. Le cardinal Soderini fut chargé lui-même de le présenter au pape. Jules le regardant d'un air irrité : *Enfin*, lui dit il, *au lieu de venir nous trouver, vous avez attendu que nous ayons été nous-mêmes vous chercher ;* voulant dire que Bologne est plus près de Florence que de Rome. Michel-Ange témoigna des regrets de sa conduite passée, et fut bientôt rétabli dans les bonnes grâces de Jules II, qui le chargea de faire, en bronze, sa statue, pour être placée au frontispice de Saint-Pétrone. Le pape en alla voir le modèle ; et, s'apercevant que la main droite avait une action un peu forte, il dit en riant à Michel-Ange : *Votre figure donne-t-elle des bénédictions, ou lance-t-elle des malédictions ? — Elle menace Bologne, et l'avertit de vous être fidèle*, répondit l'artiste. Cet air menaçant n'en imposa pas long-temps au peuple ; la statue fut brisée lorsque les Bentivoglio rentrèrent dans Bologne. Alphonse d'Este, duc de Ferrare, en acheta le métal, et en fit faire une pièce d'artillerie, qu'il nomma la *Julienne*. Le pape revint à Rome, où Michel-Ange avait un rival dans le Bramante. Il résulte, en effet, de tous les récits, que cet architecte qui avait produit Raphaël à la cour du Vatican, et qui désirait s'emparer de toute la confiance de Jules II, au profit des entreprises d'architecture et de décoration, dont il avait la direction, voyait avec peine Michel-Ange rentré en grâce, et craignait la reprise des travaux du mausolée. Ce fut surtout alors qu'il agit habilement pour arriver à ses fins : il y réussit, et par les insinuations dont on a déjà parlé, et

en proposant au pape de faire peindre a fresque, par Michel-Ange, la grande voûte de la chapelle Sixtine. Par-là il faisait d'une part avorter les projets de sculpture, et de l'autre mettait Michel-Ange à l'épreuve d'un parallèle dangereux avec Raphaël. Jules II proposa donc à Michel-Ange la grande entreprise de la chapelle Sixtine : celui-ci s'en défendit en vain ; il fallut céder : il fit venir de Florence plusieurs des meilleurs peintres à fresque pour apprendre d'eux cette pratique, ou pour les employer avec lui ; mais après avoir fait l'essai de leurs talents, il les congédia, détruisit leur ouvrage, s'enferma seul dans la chapelle, et ne permit plus à qui que ce fût d'y entrer. Il rompit tout commerce avec les personnes qu'il connaissait, pendant le temps que dura ce grand ouvrage, il ne se fiait même à aucun élève du soin de broyer ses couleurs. Ce mystère augmenta la curiosité publique, et l'impatience du pape. La moitié de cette grande voûte était à peine terminée, que Jules II voulut qu'on enlevât les échafauds ; ce qui fut fait malgré les instances de Michel-Ange. Là, pour la première fois, apparut dans tout son éclat la puissance du génie de l'artiste. Le contraste était trop sensible entre la nouvelle manière de dessiner et celle des travaux de l'école précédente, qui ornaient et ornent encore le pourtour du vaisseau ; pour que chacun ne fût pas frappé de la distance que Michel-Ange avait franchie. Mais personne plus que Raphaël ne profita de cette grande leçon. On sait que dès ce moment il changea de manière, c'est-à-dire qu'il agrandit le style de son dessin et de ses compositions ; ce que ne tardèrent pas à montrer les peintures de Sibylles et de Prophètes, qu'il eut bientôt à faire pour l'église de la Paix, et qui rappelaient le grandiose des figures de Prophètes et de Sibylles peintes par Michel-Ange dans la chapelle Sixtine. Il restait à terminer l'autre moitié de la voûte de cette célèbre chapelle. Selon Vasari, Bramante aurait essayé auprès du pape de faire exécuter cette moitié par Raphaël ; et Condivi dit même que ce fut Raphaël qui employa Bramante à cette sollicitation. La seconde partie de cette version paraît la moins vraisemblable. Quant à la première, l'affection de Bramante pour Raphaël, et l'esprit de rivalité qui existait entre Michel-Ange et lui, permettent de regarder comme probable le projet de mettre les deux plus grands peintres en présence, dans un même local, et de les faire combattre ainsi corps à corps. Quoi qu'il en soit, le pape ne voulut se prêter à aucune idée de changement ; et Michel-Ange eut ordre de terminer l'autre moitié de la voûte. Quelque peu probable que cela paraisse, il n'employa que vingt mois à la totalité de cette vaste entreprise. Il est vrai que l'extrême impatience du pape contribue à expliquer une telle promptitude. Michel-Ange eut peur de ses menaces : il mit à bas le reste de l'échafaud, pour que le pape pût y officier le jour de la Toussaint. L'applaudissement universel que lui mérita ce superbe ouvrage où un grand nombre de sujets de l'Ancien Testament sont représentés, le rendit encore plus cher au pape, qui le combla de faveurs et de richesses. Cependant il ne put en obtenir la permission d'aller à Florence pour y faire la statue de *Saint Jean-Baptiste*, et il fut obligé de se remettre au travail du mausolée. La mort de Jules II vint en interrompre encore l'exé-

cution : Léon X, son successeur, voulant laisser quelques témoignages de sa magnificence dans la ville où il était né, envoya Michel-Ange à Florence pour bâtir la façade de l'église de Saint-Laurent. Les plus célèbres artistes furent appelés à concourir et à donner leurs projets pour ce monument. Il suffit de citer les noms de Baccio d'Agnolo, d'Antoine San-Gallo, d'André et de Jacques Sansovino et de Raphaël. Le projet de Michel-Ange obtint la préférence. Aussitôt il exécuta, d'après son dessin, le modèle en bois que l'on conserve encore dans l'un des cabinets de la bibliothèque des Médicis. Il s'était rendu à Carrare, pour y faire exploiter les marbres dont il aurait besoin, quand Léon X apprit qu'on trouvait à Saravezza, en Toscane, des marbres de la même qualité : il voulut qu'on leur donnât la préférence ; et Michel-Ange eut ordre de s'y transporter. Il perdit plusieurs années aux soins de cette nouvelle exploitation. On ne fit que les fondations du monument projeté ; et le tout est resté sans exécution. La mort de Léon X en fut toutefois la principale cause. Cette mort mit tous les arts en deuil ; et le pontificat d'Adrien VI, successeur de Léon, fut une sorte d'interrègne dans leur empire. Michel-Ange avait à-peu-près quarante ans lorsqu'il commença de s'adonner à l'architecture. Dans cet art, comme dans les autres, il n'eut, à vrai dire, d'autre maître que son génie. On cite plusieurs petits ouvrages de lui, et, entre autres inventions, celle des croisées qu'il imagina pour la loge de Jean d'Udine, au palais Médicis. Ces travaux, et ceux du mausolée de Jules II, occupèrent, dans la carrière de sa vie, tout le temps du court pontificat d'Adrien VI, qu'il passa en Toscane. Un autre Médicis monta sur le trône de saint Pierre ; et ce fut un nouveau jour qui vint dissiper les ténèbres dont restait enveloppé le génie des arts. Clément VII avait fait commencer, par Michel-Ange, à Florence, la bibliothèque de Saint-Laurent, et la nouvelle sacristie de l'église de ce nom, qui devait recevoir les mausolées de ses ancêtres : il désirait aussi employer ses talents à Rome ; Michel-Ange y revint pour arranger les comptes du mausolée de Jules II, avec le duc d'Urbin, neveu de ce pape. Bientôt il reprit la route de Florence, où il termina la coupole de la sacristie de Saint-Laurent, qui devint la chapelle sépulcrale de Laurent et de Julien de Médicis, l'un des meilleurs ouvrages d'architecture qu'ait produits Michel-Ange, mais devenu plus célèbre par les mausolées qui ornent les deux faces principales de cet intérieur. Ce fut vers ce temps qu'il fit placer à Rome, dans l'église de la Minerve, la statue du *Christ embrassant la croix*, monument qui est un des plus achevés entre tous ceux qu'a produits son ciseau. Mais ici commence, et dans l'histoire de l'Italie, et dans celle de Michel-Ange, une époque de troubles et de désastres. Nous voulons parler du sac de Rome et de l'expulsion des Médicis à Florence. Michel-Ange va encore être arraché à ses travaux ; il s'agit de fortifier Florence : on le nomme commissaire-général des fortifications ; on l'envoie à Ferrare étudier le système de cette place, son artillerie, et tout ce qui a rapport au génie militaire. Michel-Ange, devenu ingénieur, soutint un siége pendant un an. On cite comme dignes de remarque les moyens qu'il employa pour préserver le clocher de San-

Miniato, de l'artillerie ennemie. Des soins si divers ne l'empêchaient point de donner quelques moments, soit à la peinture, soit à la sculpture. Ce fut alors qu'il peignit cette *Léda*, vantée par les écrivains du temps et dont il ne reste que le souvenir. Il se partageait entre ce travail et celui des mausolées de la chapelle des Médicis. Florence fut prise : les Médicis y rentrèrent; et Clément VII fit avant tout rechercher Michel-Ange, qui avait cru, pour sa sûreté, devoir se retirer à Venise, et qui, de retour à Florence, vivait caché dans la maison d'un ami; d'autres disent dans le clocher de Saint-Nicolas. Le pape, non-seulement, lui promit l'oubli du passé, mais lui ordonna de terminer les monuments des Médicis. La chapelle où ils devaient être placés avait été disposée et décorée de manière à recevoir un plus grand nombre de statues; et les mausolées devaient être au nombre de quatre. Tous ces projets furent insensiblement réduits pour le nombre d'objets et pour la dépense; et deux seuls mausolées, ceux de Laurent et de Julien de Médicis furent achevés tels qu'ils existent aujourd'hui : ils sont trop connus pour qu'on en donne ici la description. La statue la plus célèbre de ces compositions est celle de la *Nuit*, représentée sous la figure d'une femme endormie. Le quatrain suivant fut dans le temps fait à sa louange :

La Notte che tu vedi in si dolci atti
Dormire, fù da un Angelo scolpita
In questo sasso; e perche dorme, ha vita
Destala se nol credi, e parlera ti.

Michel-Ange répondit pour la Nuit, par les vers suivants, qui expriment assez bien et son humeur sévère, et les sentiments que lui inspiraient les temps de désordre où il vivait :

Grato mi è il sonno, e più l'esser di sasso
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir, m'è gran ventura
Però non mi destar. Deh parla basso.

Cependant les agents du duc d'Urbin pressaient Michel-Ange de terminer le mausolée de Jules II. D'autre part, Clément VII avait formé le projet de lui faire peindre à fresque les deux murs qui forment les deux petits côtés de la chapelle Sixtine; et pour lui donner lieu de développer toute la science de son dessin dans deux sujets en rapport avec son talent, il était question d'exécuter d'un côté le Jugement dernier, et de l'autre la Chute des Anges. Michel-Ange avait d'autant plus à cœur de se livrer au travail du mausolée, qu'il y avait entre lui et les héritiers de Jules II, des contestations pour les sommes déjà reçues. Il s'occupait donc de cet ouvrage, tant de fois repris et abandonné, lorsque Paul III monta sur le trône pontifical. Ce pape témoigna à Michel-Ange encore plus d'empressement d'employer son génie à la décoration de la chapelle Sixtine. L'artiste s'excusait toujours sur son engagement avec le duc d'Urbin. Enfin le pape se rendit un jour à son atelier, l'assura qu'il déterminerait le duc à se contenter de six statues, trois de la main de Michel-Ange, du nombre desquelles devait être la célèbre statue de Moïse, et trois autres dues à d'habiles sculpteurs. Il fut passé en conséquence un nouveau marché avec Michel-Ange : le duc le confirma; et le mausolée de Jules II fut achevé en moins d'un an, tel qu'on le voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. On y cherche en vain Jules II : le spectateur n'y voit que Moïse. Quoique cette figure soit trop connue pour qu'on doive s'arrêter à en faire la description, il

suffira de dire, malgré les défauts qu'on peut reprocher au génie de son auteur, que, quant à ce qui constitue le caractère, la pensée, il suffit de la voir d'un œil attentif et non prévenu pour reconnaître dans sa tête, et surtout dans son regard, le mortel inspiré, le sublime législateur des Hébreux. On compte à Rome les règnes des pontifes par les monuments d'art qui les ont illustrés. Celui de Paul III fut célèbre par la peinture du *Jugement dernier*; et il devint, pour Michel-Ange, l'époque la plus glorieuse. Son génie enfantait à-la-fois un chef-d'œuvre dans chacun des trois arts du dessin : la statue de *Moïse*, la peinture du *Jugement dernier*, et la *coupole de Saint-Pierre*. Dans l'exécution de son *Jugement dernier*, il paraît avoir eu surtout en vue de montrer le dernier point où peuvent arriver la science du dessin, la hardiesse du trait, l'intelligence des raccourcis : ce n'est pas qu'il n'y ait dans cet ouvrage, et de grandes pensées, et de fortes expressions, et le sentiment d'une terreur sombre, inspiré par la poésie du Dante; mais on a reconnu, de tout temps, que dans l'idée générale de la composition, ce qu'on peut appeler l'effet, soit pittoresque, soit moral, du sujet, est bien ce qu'il ne faut pas y chercher. La critique que l'on fait aujourd'hui de ce grand ouvrage, fut faite dès le moment qu'il parut. Toutefois Michel-Ange y avait tellement prodigué les dons qui lui étaient propres, que sa réputation en reçut un accroissement prodigieux. Paul III n'écouta point les critiques; et ayant construit au Vatican la chapelle Paulne, il ne vit que Michel-Ange qui fût digne de la décorer. La basilique de Saint-Pierre, depuis la mort de Bramante, n'avait pas cessé d'être un objet de contestation, et la matière de projets qui se succédaient, sans qu'aucun plan fixe eût été arrêté. San Gallo, chargé de la conduite du monument, étant mort, Michel-Ange fut forcé par le pape d'accepter enfin la place d'architecte de Saint-Pierre. Il commença par examiner le modèle en bois qu'avait laissé son prédécesseur; et, après une critique très-judicieuse, il démontra que l'exécution entraînerait une dépense incalculable : en quinze jours il traça un nouveau dessin qui restreignait les plans déjà donnés, et réduisait l'église à la forme d'une croix grecque. En supprimant le luxe des détails, il ajouta de la majesté à tout l'ensemble, et il diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Paul III lui fit expédier, en 1546, un bref qui l'autorisait à réformer l'ouvrage de ses prédécesseurs, et défendait, sous des peines très-graves, de rien changer au nouveau plan. Il lui assigna en même temps six cents écus romains de traitement : Michel-Ange les refusa; et pendant dix-sept années il travailla sans émoluments à une entreprise qui avait enrichi les premiers architectes. Il renforça pour la troisième fois les piliers de la coupole; il en couronna les arcs d'un entablement aussi riche que bien proportionné; enfin, il éleva cette vaste coupole, dans laquelle il dut presque tout à lui-même. Bramante, à la vérité, l'avait projetée; mais par les défauts et par la faiblesse de ses constructions qu'il fallut reprendre et recommencer, il fit trop voir qu'en architecture surtout, l'homme de génie est moins celui qui a de grandes idées, que celui qui a de grands moyens. Si du savoir de la construc-

tion, l'on passe au mérite de la disposition et de l'ordonnance, Michel-Ange l'emporta encore de beaucoup sur son dernier prédécesseur San-Gallo, qui, préoccupé des parties, avait entassé dans son projet toutes les richesses de l'art, sans penser à l'art qui devait les dispenser. San-Gallo avait songé à tout dans cet ouvrage, excepté à l'unité. Une grande pensée allait se trouver dissoute et comme décomposée dans une recherche de détails superflus. Michel-Ange, en la resserrant, lui rendit toute son énergie; et l'on peut dire que le monument lui doit encore plus, pour ce qu'il s'est abstenu d'y faire, que pour ce qu'il y a fait. Rien de plus abondant en considérations de tout genre que ce sujet, qui tiendrait une grande place dans une histoire critique, mais qui ne saurait entrer dans un article biographique. Le reste de la vie de Michel-Ange devait être consacré aux travaux d'architecture. Bramante, Raphaël, San-Gallo étant morts, il n'y avait aucune réputation capable de lui disputer la préférence. Aussi le sénat s'empressa de lui confier la conduite des travaux du Capitole. On éleva sur ses plans le grand palais qui fait face à la montée. Il n'en acheva que le soubassement et le grand escalier à deux rampes, orné des deux statues du Tibre et du Nil, qui conduit au palier d'où l'on entre dans la grande salle. Mais ce qu'on nomme le palais des Conservateurs, et qui fait une des ailes du Capitole, est entièrement de son dessin. Jules III, successeur de Paul III, renouvela à Michel-Ange la commission d'architecte de Saint-Pierre, avec les mêmes pouvoirs, malgré les intrigues et les insinuations perfides du parti de San-Gallo: tout échoua contre la grande réputation de Michel-Ange, et l'opinion bien établie, qu'il avait, selon l'expression de Vasari, donné la vie à ce grand corps. Il reçut de Jules III un nouveau témoignage d'estime; ce pontife lui confia l'entreprise de sa maison de campagne appelée *Papa Giulio*, qui fut depuis achevée par Vignole. Cependant il eut encore à continuer un ouvrage de San-Gallo, le célèbre palais Farnèse, qui fut terminé, sur ses dessins, par le même Vignole. Ce qu'on attribue en propre à Michel-Ange, dans cette grande masse d'architecture, c'est l'entablement extérieur, pour lequel il fit un modèle en bois, qu'on plaça à l'un des angles du palais, afin que l'on pût mieux en juger l'effet; c'est le second ordre de la cour; c'est la grande loge qui donne sur la rue Julia, et le projet d'établir un pont sur le Tibre, qui de ce palais devait conduire à des jardins situés de l'autre côté du fleuve. Florence et Rome se disputaient toujours Michel-Ange. Le grand-duc désirait l'attirer afin de terminer la sacristie de Saint-Laurent, et la célèbre bibliothèque de ce nom. Le pape le retenait à Rome, et plus encore le desir d'achever Saint-Pierre, ou du moins de pousser cette grande entreprise à un tel point, qu'il ne fût plus possible d'y rien changer. Il s'excusa, auprès du grand-duc, sur son âge et ses infirmités, pour rester à Rome. Il fit toutefois preuve d'un grand zèle pour ses compatriotes, qui voulaient élever dans la rue Julia un superbe temple en l'honneur de saint Jean des Florentins. En peu de temps il produisit cinq projets, et laissa le choix aux Florentins. Ils préférèrent le modèle le plus riche. *Si vous l'exécutez*, leur dit Michel-Ange, *vous*

aurez un temple tel que les Grecs et les Romains n'en eurent jamais. Le malheur des circonstances nous a privés d'un des plus beaux monuments qu'ait enfantés son génie. On mit la main à l'œuvre ; mais les fonds vinrent à manquer, et l'ouvrage fut suspendu. L'église actuelle de ce nom n'a aucun rapport avec le projet dont on a parlé. Le pape pressait ce grand artiste de terminer Saint-Pierre. Les travaux furent suivis avec tant d'activité, qu'en 1557, les grandes voûtes des nefs étaient achevées, ainsi que le tambour et la tour du dôme, avec tous leurs détails et accompagnements. Michel-Ange alors arrêta le modèle en bois de tout ce qui restait à faire ; et toutes les mesures y furent marquées dans le plus grand détail. Ce modèle reçut un applaudissement général, et fut exactement suivi dans tout ce qui regarde la coupole. C'est peut-être la seule partie de ce grand monument où l'on n'ait rien innové depuis lui. Ainsi, un sort heureux voulut que le plus magnifique ouvrage de l'art devînt et restât le premier titre de gloire du plus grand artiste moderne. Après une telle entreprise, il pourrait paraître minutieux de citer un assez bon nombre de petits travaux d'architecture que l'on attribue à Michel-Ange, tels que la façade de la Porta del Popolo, qui est hors de la ville, la Porta Pia, la restauration de la grande salle des thermes de Dioclétien, pour servir d'église à la Chartreuse. On peut croire même que ce célèbre personnage étant consulté sur tous les projets, et étant devenu l'homme universel, la postérité aura mis sous son nom plus d'ouvrages qu'il n'en fit réellement. Michel-Ange, déjà très-avancé en âge, sentait le besoin d'avoir un suppléant dans les travaux de Saint-Pierre, et d'en avoir un qui lui fût agréable. L'intrigue recommença : on s'agita auprès du pape. Les commissaires de la fabrique, parmi lesquels il avait des ennemis, agirent si bien, qu'ils firent nommer un certain Nanni di Baccio Bigio, qui avait déjà donné, dans plus d'une entreprise, des preuves d'incapacité. Il ne tarda pas à justifier cette opinion défavorable, en faisant pratiquer un pont de bois inutile pour le service de la coupole. Michel-Ange alla trouver le pape, qui, mieux informé, renvoya Nanni, et préposa Vignole et Pirro Ligorio à l'exécution du plan arrêté ; et il leur fut enjoint de n'y rien changer (1). Pie V employa même son autorité pour fermer la bouche aux détracteurs de Michel-Ange. Depuis quelque temps on prévoyait la fin de ce grand homme. Accablé sous le poids des années, il ne vivait plus que dans l'espérance et les contemplations de la vie future Une fièvre lente lui annonça que son dernier moment approchait ; il fit venir son neveu, Léonard Buonarroti, auquel il dicta son testament, en ce peu de mots : *Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mon bien à mes parents les plus proches.* Il mourut le 17 février 1564, âgé de quatre-vingt-dix ans. On le porta dans l'église des Saints-Apôtres, où le pape avait arrêté que son tombeau serait placé, en attendant qu'on pût lui en élever un dans la basilique de Saint-Pierre. Florence, qui

(1) Cependant après la mort de Michel-Ange, le plan de ce grand architecte, qui avait tout ramené à la croix grecque, en simplifiant celui de Balthasar Peruzzi, fut changé sous Paul V : Carlo Maderno reprit la croix latine du plan du Bramante et de San-Gallo ; et par l'addition de trois nouvelles arcades, il alongea la perspective de la nef, et détruisit le grandiose des parties centrales et latérales de ce vaste édifice (*V.* MADERNO). G—GE.

avait toujours envié à Rome la possession de ce grand homme pendant sa vie, réclama sa dépouille mortelle, comme une sorte de patrimoine qui lui était dû. Le grand-duc le fit déterrer secrètement et transporter à Florence, où son corps fut reçu et inhumé avec des honneurs que la flatterie prodigue souvent à la puissance, et que cette fois l'admiration consacra au génie. Un pompeux catafalque fut dressé dans l'église de Saint-Laurent, sépulture des grands-ducs. Le choix du lieu était un hommage de plus à la mémoire de Michel-Ange. Mais quel temple aussi pouvait mieux convenir à sa pompe funèbre, que celui qui, plein des œuvres de son génie, devait parler plus éloquemment en son honneur, que ne put le faire Benoît Varchi, poète célèbre de ce temps, chargé de prononcer l'oraison funèbre? L'histoire nous a conservé la description de ce catafalque, à la décoration duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés Michel-Ange. Un monument plus durable devait remplacer cette fragile représentation. On choisit, dans l'église de Sainte-Croix, une place distinguée. Le grand-duc fournit à Léonard Buonaroti, neveu et héritier de Michel-Ange, tous les marbres nécessaires pour l'exécution du mausolée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. Les figures, en ronde-bosse, des trois arts du dessin, furent confiées, pour être placées autour du sarcophage, à trois sculpteurs florentins, savoir: l'*Architecture* à Jean dell'Opera, la *Peinture* à Batiste Lorenzi, et la *Sculpture* à Valerio Cioli. Le palais Buonarroti, à Florence, toujours habité par les descendants de cette célèbre famille, offre un monument plus glorieux encore à la mémoire de Michel-Ange : c'est une grande et belle galerie ornée de tableaux des meilleurs maîtres de Florence, qui représentent chacun un trait particulier de la vie du grand homme. Voici le portrait de Michel-Ange : Une tête ronde, le front carré et spacieux, les tempes saillantes, le nez écrasé par l'accident rapporté plus haut, les yeux plus petits que grands, d'un brun assez foncé, tachetés de points jaunes et bleus; les sourcils peu épais, les lèvres minces, le menton bien proportionné, les cheveux noirs, la barbe de même, peu fournie, et se partageant en deux mèches vers le milieu du menton. Il était d'une taille moyenne; il avait les épaules larges et le corps bien proportionné, une complexion saine et vigoureuse, un tempérament sec et nerveux. Il n'eut que deux maladies dans le cours d'une si longue vie : la gravelle rendit ses derniers jours douloureux. Il n'avait connu dans sa jeunesse d'autre besoin que celui d'exercer son esprit, d'autre plaisir que celui de cultiver les arts. Devenu riche, et dans un âge plus avancé, il méprisa le luxe, et méconnut même les commodités de la vie. Dormir tout habillé, ne vivre souvent que de pain et d'eau, passer les nuits au travail ou en promenades solitaires, sont les moindres traits qui puissent caractériser les habitudes de sa vie. S'il eût vécu chez les Grecs, on l'eût admiré comme philosophe avant de le louer comme artiste; mais, à coup sûr, il eût été de la secte de Zénon. Économie, frugalité, désintéressement, austérité de mœurs, inflexibilité de caractère, mépris de la fortune et même de la gloire; telles furent les vertus stoïques qu'il professa toujours. Michel-Ange était aimé et recherché des grands; mais il les fuyait. Il n'avait

guère d'autre compagnie que celle de ses ouvrages. Il compta des amis parmi les principaux personnages de son temps, et aussi parmi plusieurs de ses élèves qui lui furent singulièrement devoués, tels que Rosso, Daniel de Volterre, Pontormo, Vasari; mais, par une sorte de bizarrerie, il se plaisait dans la société de quelques artistes médiocres, et même ridicules, comme Menighella et Topolino, faiseurs et vendeurs de saints pour les villages; et le même homme qui refusait de travailler pour des souverains, donnait son temps et ses conseils à des faiseurs de bamboches. Un trait que rapporte Vasari prouve l'excessive indulgence de Michel-Ange. Bugiardini, peintre ignorant, qui avait entrepris son portrait, lui demanda ce qu'il en pensait. — « Comment, s'écria Michel-Ange, vous avez placé un œil au milieu de la tempe! » L'artiste déconcerté compare un moment son ouvrage avec le modèle, et soutient que son pinceau a été fidèle. — « Eh bien! continuez, répondit le grand homme avec calme : il faut que ce soit la faute de la nature. » Il chérit pardessus tout son serviteur Urbin. *Quand je serai mort* lui dit-il un jour, *que feras-tu, mon cher Urbin?* — *Il faudra bien*, lui répondit-il, *que je serve un autre maître.* — *Non, je ne le souffrirai pas*, répliqua Michel-Ange; et il lui donna deux mille écus (dix mille livres de France). Il eut la douleur de lui survivre; il le soigna nuit et jour dans sa maladie, et pleura sa mort. Sa correspondance en fait foi; et elle témoigne encore que ce sentiment tenait à un principe très-religieux. Toutes ses lettres, toutes ses réponses, portent l'empreinte d'une morale sévère et religieuse. Un pape (Paul IV), blessé des nudités du *Jugement dernier*, avait fait dire à Michel-Ange qu'il eût à les voiler. *Allez dire au pape*, reprit l'artiste, *qu'il ne s'inquiète pas tant de réformer les peintures, ce qui se fait aisément, mais un peu plus de réformer les hommes, ce qui est plus difficile.* Vasari lui avait fait part de la joie de Léonard Buonarroti son neveu, à l'occasion de la naissance d'un fils, qui devenait le soutien de son nom. *Je ne vois pas*, lui écrivit Michel-Ange, *qu'il faille tant se réjouir de la naissance d'un homme, ni faire tant de fêtes à cette occasion. Ces fêtes et cette joie, on devrait les réserver pour la mort de l'homme qui a bien vécu.* Un prêtre de ses amis lui reprochait de ne s'être pas marié, et regrettait qu'il n'eût pas laissé d'héritier de son nom et de ses talents. *De femme*, dit Michel-Ange, *j'en ai eu encore trop d'une pour le repos de ma vie. C'est mon art. Mes enfants, ce sont mes ouvrages. Cette postérité me suffit. Laurent Ghiberti*, ajouta-t-il, *a laissé de grands biens et de nombreux héritiers. Saurait-on aujourd'hui qu'il a vécu, s'il n'eût fait les portes de bronze du baptistère de Saint-Jean? Ses biens sont dissipés, ses enfants sont morts; mais les portes de bronze sont encore sur pied.* On lui demandait son avis sur le mérite d'un sculpteur qui avait passé beaucoup de temps à copier des statues antiques. *Celui*, répondit-il, *qui s'habitue à suivre, n'ira jamais devant; et qui ne sait pas faire bien de soi-même, ne saurait profiter du bien des autres.* La plus grande partie de ses chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture sont à Rome et à Florence. Un grand nombre a été gravé. Vasari et Ascanio Condivi, ses élèves, ont donné sa *Vie* en italien : il existe de l'ouvrage du

dernier, publié à Florence, 1746, in-fol., une espèce de traduction en français, par l'abbé de Hauchecorne, Paris, 1783, in-12. Richard Duppa, écrivain anglais, a composé une vie plus circonstanciée de Michel-Ange, Londres, 1806, in-4°. Ce volume renferme les dessins au trait des principaux ouvrages de ce grand maître, et se termine par ses lettres et ses poésies. Celles-ci, consistant en sonnets, stances et autres petits poèmes, furent publiées pour la première fois à Florence, en 1613, par Michel-Ange le *Jeune*, petit-neveu de l'auteur, et auteur lui-même de deux poèmes, *la Fiera* et *la Tancia*, qui contribuèrent à la formation de la langue. Il en parut une deuxième édition, à Florence, 1726, in-12, sous le titre de *Rime di Michel-Agnolo il vecchio, con una lezione di Benedetto Varchi, e due di Mario Guiducci sopra di esse.* Enfin M. Biagioli les a reproduites à la suite des Poésies de Pétrarque, Paris, 1820, 3 volumes. Les vers de Michel-Ange, pleins de nobles sentiments, mais dont le coloris est négligé, font plus d'honneur à son caractère qu'à son talent, et attestent qu'il ne chercha qu'un délassement dans la culture des lettres. On doit s'étonner qu'il ait paru prendre Pétrarque pour modèle, lui l'admirateur passionné du génie vigoureux du Dante, auquel il s'était offert d'élever un tombeau à Florence. Il avait dessiné à la plume les principaux sujets de la *Divina comedia* sur les marges d'un exemplaire in-fol., enrichi du commentaire de Landino. Ce volume fut malheureusement enveloppé dans le naufrage d'un navire qui allait de Livourne à Civita-Vecchia. Q. Q.

MICHEL-ANGE LE JEUNE (*V.* BUONARROTI).

MICHEL-ANGE DES BATAILLES OU DES BAMBOCHES (MICHEL-ANGE CERQUOZZI, peintre, plus généralement connu sous le nom DE), naquit à Rome, en 1600, et reçut les premières leçons d'un peintre flamand, alors en réputation, et nommé Jacques-d'Ase. Il se lia d'amitié avec Hyacinthe Brandi, et ils établirent conjointement une espèce d'académie, où ils étudiaient d'après le modèle vivant. A peine âgé de treize ans, Michel-Ange se fit bientôt remarquer par son talent pour le dessin. Doué d'une grande force d'imagination et d'une conception vive et prompte, il lui suffisait d'entendre le récit d'une bataille, d'un naufrage, pour en représenter sur la toile toutes les circonstances avec la dernière exactitude. Parvenu à l'âge de quinze ans, il chercha à imiter la manière de Tempesta, et fut chargé, par l'intendant de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de Rome, de l'exécution d'un grand tableau, où il fit briller un vrai talent. Mais l'ardeur qu'il apportait dans ses études, faillit lui devenir funeste. Il fut atteint d'une maladie tellement grave, qu'il demeura perclus des deux mains, et vit se dissiper entièrement les ressources assez considérables qu'il tenait de sa famille et de son travail. Réduit, pour ainsi dire, au désespoir, il était près d'expirer de misère, lorsque Dominique Viola, peintre habile, étant revenu d'Espagne à Rome, aperçut chez l'ambassadeur le tableau qu'avait peint Cerquozzi. Il fut frappé de sa beauté, et s'informa de son auteur. Le majordome avait non-seulement perdu l'artiste de vue, mais il en avait même oublié le nom. Cependant, à force de recherches, on parvint à découvrir l'auteur : alors Viola lui prodi-

gua tous les secours qu'exigeait sa pénible position ; il lui donna des encouragements, l'engageant à se livrer de nouveau au travail. Malgré ses infirmités, le jeune Cerquozzi reprit courage : à force de patience et d'efforts, il parvint à se rétablir, et à reprendre ses travaux ; et jusqu'à la fin de sa vie, il conserva pour Viola l'amitié et la reconnaissance la plus vive. L'intendant de l'ambassadeur d'Espagne lui commanda un second tableau : Cerquozzi l'exécuta avec plus de succès encore que le premier ; et voulant témoigner, autant qu'il dépendait de lui, sa gratitude envers la nation qui la première l'avait fait connaître, il adopta l'habit et les mœurs espagnoles, et garda jusqu'à sa mort cette manière de vivre. Dès qu'il put reprendre ses pinceaux, sa réputation ne fit que s'accroître ; et il fut chargé de travaux multipliés. La plupart des souverains de l'Europe voulurent en vain l'attirer auprès d'eux ; il refusa constamment de quitter Rome. Parmi ses ouvrages, dont l'énumération serait trop longue, les plus remarquables sont : I. Ceux qu'il exécuta pour le cloître de Saint-André delle Grotte, à Rome, où il a peint quelques traits de la *Vie de saint Francois de Paule*. Ces tableaux, quoique peints dans sa première jeunesse, n'en jouissent pas moins d'une grande estime. II. Le *Départ d'un courrier de l'armée*, qu'on voit dans la galerie Chigi. III. Le *Saint Jean prêchant dans le désert*, de la collection Salviati. IV. Et par-dessus tout la *Place du marché de Naples*, qu'il fit pour le prince Spada, et où il a représenté une troupe de lazzaronis fanatiques applaudissant à une harangue de Masaniello. Le Musée du Louvre ne possède de lui qu'un seul tableau, représentant une *Troupe de charlatans, dont un montre aux nombreux spectateurs qui l'entourent, la permission de paraître en public, scellée des armes de Médicis* ; et l'on doit convenir qu'il est loin de soutenir la réputation que ce maître s'est acquise par ses autres ouvrages. Supérieur au Tempesta, par le coloris, il lui cède dans l'art de dessiner les chevaux ; il a aussi moins de correction dans ses figures que le Cesari, dont il avait reçu des leçons. Mais on doit observer que lorsque Michel-Ange peignait les batailles, il n'avait point encore atteint le dernier degré de son talent, quoique dès cette époque il eût mérité le surnom de Michel-Ange *des Batailles*. Exempt de jalousie, il fut le premier à signaler le talent du Bourguignon, qu'il aurait pu regarder comme un rival dangereux ; et il lui conseilla d'abandonner tous les genres de peinture, pour cultiver exclusivement celui des batailles, où celui-ci s'est placé au premier rang. Cependant la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit le Bamboche, décida Cerquozzi à suivre une nouvelle manière ; et il reçut dès-lors le surnom de Michel-Ange *des Bamboches*. Mais quoique les scènes qu'il représente, à l'instar de Laar, soient également comiques, le sujet et les physionomies diffèrent essentiellement. Le premier peint des personnages qui conservent le caractère flamand ; le second les prend parmi le peuple d'Italie. tous deux ont une grande douceur de coloris ; mais l'un réussit mieux dans le paysage, l'autre donne plus d'esprit et de vivacité à ses figures. Cet artiste mourut à Rome, en 1660. On ne croit pas devoir répéter la cause à laquelle

quelques historiens, tels que l'abbé de Fontenay, Florent Le Comte, etc., attribuent sa mort, et dont Baldinucci, son contemporain, ne fait nulle mention. P—s.

MICHEL DE LA ROCHEMAILLET (GABRIEL), avocat au parlement de Paris et au conseil privé, naquit à Angers, en 1561, d'un père qui avait quitté les armes pour le barreau. Après avoir terminé avec éclat ses études de droit, il aspira quelque temps à une chaire. Las d'attendre qu'il y en eût une de vacante, il se rendit à Paris, et se produisit au barreau, sous les auspices de Chopin, son compatriote; il commençait à s'y faire connaître, lorsque, frappé de surdité, il fut forcé de se restreindre au travail du cabinet. Il mourut octogénaire, le 9 mai 1642. Ménard, dans la *Bibliothèque des coutumes*, le fait descendre d'une famille de Venise, déjà illustrée dans le quinzième siècle, et qui portait le nom de Micheli. Ce fut en 1453, selon lui, que cette famille entra en possession de la Rochemaillet. Gabr. de la Rochemaillet revendiquait aussi, comme son parent, l'évêque d'Angers, Jean Michel. Il laissa plusieurs enfants de son mariage avec la fille d'un conseiller au parlement, et composa plusieurs ouvrages qui l'ont fait moins connaître que ceux dont il fut l'éditeur. Le chancelier de Sillery le chargea de réviser la collection des édits et ordonnances des rois de France, par Fontanon. Cette compilation commençait à Louis-le-Gros, et s'arrêtait à Henri III. La Rochemaillet la conduisit jusqu'à Louis XIII, inclusivement, dans l'édition qu'il publia en 1611, 4 vol. in-fol., Il exécuta un travail analogue sur la *Conférence des ordonnances et édits royaux*, par Guénois, éditions de 1606, 1616 et 1678, 3 vol, in-fol. Il retoucha le *Style général de pratique, augmenté du Praticien français*. On lui doit encore: I. Le *Code Henri III*, enrichi de ses notes, des édits de Henri IV et de Louis XIII, et des notes de Charondas, Paris, 1622, in-fol. II. *Coutumes générales et particulières de France et des Gaules*, avec les notes de Dumoulin, 1640, in-fol., réimprimées depuis. III. Une édition des *Arrêts* de Louet, effacée par celle de Brodeau. IV. Des Traductions du commentaire de Chopin, sur la coutume d'Anjou, du traité des *Bénéfices* de Duaren, avec additions, et du commentaire de Boiceau, sur un article de l'ordonnance de Moulins. V. *Éloges des hommes illustres qui ont fleuri en France, de 1502 à 1600*, avec portraits, in-fol. VI. *Vie de Scévola de Sainte-Marthe, président des trésoriers de France*, Poitiers, 1629, in-4°.; réimprimée à la tête des œuvres de Sainte-Marthe, édition de 1632. VII. *Théâtre géographique du royaume de France*, sur les cartes de Jean Leclerc, 1632, in-fol. Il n'y faut point chercher d'exactitude. La Rochemaillet fut intimement lié avec Charron, qui lui recommanda en mourant son traité *de la Sagesse*, n'ayant pas eu le temps d'en publier la seconde édition. On sait que le recteur de l'université, la Sorbonne, le parlement, et même le Châtelet, s'opposèrent à cette réimpression. Les premières feuilles de l'ouvrage furent saisies jusqu'à trois fois, et dénoncées à la cour; enfin, le président Jeannin, commis par le chancelier pour revenir sur l'examen qui avait été fait par deux docteurs de Sorbonne, déclara que ces matières n'étant point à la portée du vulgaire, la circulation du traité de

Charron devait être autorisée, comme livre *d'état*, après quelques suppressions indispensables. Tous ces obstacles furent levés par le zèle infatigable de La Rochemaillet, qui donna ses soins à toutes les éditions de cet ouvrage publiées à Paris, postérieurement à 1604. F—T.

MICHELI (VITALE Ier.), doge de Venise, de 1096 à 1102, succéda en 1096 à Vital Faledro. De son temps, les Vénitiens s'engagèrent dans la première croisade; et c'est alors qu'ils rapportèrent de Grèce les reliques de saint Nicolas, et plusieurs autres. Vital Micheli Ier. mourut en 1102. Ordelafo Faledro lui succéda. — MICHELI (Dominique), doge de Venise, de 1116 à 1130, succéda en 1116 à Ordelafo Faledro, tué dans une guerre contre les Hongrois. Il s'était acquis une grande réputation par ses talents militaires, sa prudence et son esprit religieux. Quoique avancé en âge, il passa en Orient en 1123, pour porter des secours à Baudouin II, roi de Jérusalem. Il rencontra près de Joppé la flotte du sulthan, composée de soixante-dix galères, et il remporta sur elle une grande victoire. Il contribua beaucoup, en 1124, à la prise de Tyr; et ce fut par une juste reconnaissance que Baudouin II accorda aux Vénitiens le tiers de la souveraineté de cette ville. De retour à Venise, l'année suivante, Dominique Micheli y mourut en 1130. Pierre Polano lui succéda. — MICHELI (Vitale II), doge de Venise, de 1156 à 1172, succéda, en 1156, à Dominique Morosini. Il fut engagé, pendant son règne, dans deux guerres également dangereuses; l'une contre Étienne, roi de Hongrie; l'autre contre Manuel Comnène, empereur de Constantinople. Le premier envahit, en 1171, presque toute la Dalmatie vénitienne; le second fit saisir, en un jour, tous les Vénitiens qui trafiquaient dans ses états. Le doge, avec une puissante flotte, se dirigea vers le Levant pour se venger. Il reprit d'abord Zara, et ensuite Traù et Raguse, sur les Hongrois. Il vint après cela mettre le siége devant Nègrepont; mais la peste s'étant mise dans ses équipages pendant l'hiver de 1171 à 1172, qu'il passa dans l'île de Scio, il fut obligé de revenir à Venise avec sa flotte réduite de plus de moitié. La contagion se communiqua ensuite aux habitants de Venise, qui, accusant le doge de tous leurs malheurs, le tuèrent dans une sédition, le 27 mars 1172. Sébastien Tiani lui succéda.

S. S—I.

MICHELI (PIERRE-ANTOINE), l'un des plus habiles précurseurs de Linné, naquit à Florence en 1679. Ses parents, dénués de fortune, l'avaient destiné à l'état de libraire; mais l'attrait que lui offraient les sciences naturelles l'emporta sur leurs calculs. Son penchant particulier pour la botanique se déclara presque dès l'enfance. Le desir de connaître les tithymales, dont les pêcheurs toscans se servaient pour engourdir les poissons, le jeta dans la lecture de Mattioli; et de ce moment sa vocation fut décidée. Il commença par épuiser les entretiens de tous ceux qui, dans ses alentours, s'occupaient de la culture, et se livra seul et avec assiduité à l'étude de la langue latine, et à l'observation de la nature. Il s'attacha ensuite à Paul Boccone, botaniste du grand-duc; et la publication d'un ouvrage sur les ombelliferes lui procura l'estime et la protection du comte Magalotti, sous les auspices duquel il obtint tous

les livres dont il pouvait desirer de s'aider dans ses travaux. Le prince Eugène de Savoie, non moins jaloux de contribuer à ses succès, mit à sa disposition le riche herbier de Clusius. Boerhaave, dont les conseils éclairaient Micheli dans ses recherches, lui fit passer des secours d'argent à différentes fois. La nomination de Micheli à la place de Boccone n'accrut pas beaucoup sa fortune : il en préféra cependant les modestes fonctions aux propositions plus brillantes qu'on lui fit dans le but de l'attirer hors de son pays. Prodigue de son faible revenu pour l'acquisition des objets que lui faisait convoiter sa passion favorite, il craignait d'en être détourné par les soins domestiques, et s'était donné, à cet effet, une amie qui partageait son goût exclusif, et qui présidait à l'arrangement de ses collections. Il s'appliqua particulièrement à la découverte des plantes sauvages, et porta dans ses recherches une sagacité rare et une persévérance singulièrement heureuse. Il parcourut l'Italie et l'Allemagne, afin d'y recueillir des observations sur toutes les parties de l'histoire naturelle; et, pour suppléer aux notions qu'il n'avait pu acquérir par ses propres yeux, il entretint une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées. Aussi attentif que Lyonnet à ne point multiplier les victimes de ses observations zoologiques, à mesure qu'il avait satisfait sa curiosité sur les poissons qu'il voulait étudier, et après qu'il les avait fait dessiner, il avait soin, dit-on, qu'ils fussent rejetés à la mer. Son dernier voyage scientifique lui devint funeste : il s'était rendu sur le mont Baldo, dans l'état de Vérone, pour en rapporter les plantes qui manquaient aux jardins de Florence et de Pise. Une inflammation de poitrine le saisit au retour, et le conduisit au tombeau, le 2 janvier 1737. Micheli avait fondé, en 1734, une société de botanique, dont tous les membres étaient ses amis, et qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. Les plantes nombreuses désignées sous le nom de *Michéliennes*, dans les ouvrages de Vaillant, de Boerhaave, de Tilli, et dans le catalogue de Shérard, attestent la facilité avec laquelle il se dépouillait, dans l'unique intérêt de la science, des richesses amassées par ses laborieuses recherches. Outre l'essai qu'il avait donné dans sa jeunesse sur les ombellifères, il a publié : I. *Relazione dell' erba detta da botanici orobanche*, Florence, 1722, in-8°.; réimprimée avec les *Raggionamenti sopra i mezzi piu necessarj per far rifiorire l'agricultura*, par Ubaldo Montelatici, Florence, 1752, in-8°. C'est une instruction sur les procédés à suivre pour extirper une plante vorace qui étouffe les légumes. Les cultivateurs toscans se conformèrent aux avis de leur compatriote, et le succès récompensa leur docilité. II. *Nova plantarum genera, juxtà methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol. orné de 108 planches, offrant les figures de 550 plantes, dont plusieurs furent dessinées par Alghisi. Cocchi, ami de l'auteur, retoucha le style de ce grand ouvrage, qui ajouta prodigieusement aux travaux de Dillenius : 1900 plantes, dont près de 1400 étaient absolument nouvelles, et les autres imparfaitement connues, mal définies ou mal classées, furent décrites dans ce recueil par Micheli; il assigna le caractère des graminées, découvrit leur fleur à deux pétales, et en

forma une classe à part entre la quatorzième et la quinzième de Tournefort. Il plaça parmi les plantes à fleurs apétales les joncs qui en avaient été détachés sans fondement; groupa ensemble les plantes qui portent la semence sur leurs feuilles, et qui formaient auparavant deux classes séparées; reconnut le premier la fleur et la semence des champignons, des truffes, des mousses, etc., et doubla presque le nombre des genres de plantes marines fixé par ses devanciers. La partie de son travail qui concerne les mousses et les champignons est celle où il a le plus heureusement concouru aux progrès de la botanique. On lui reproche d'avoir poussé son affection pour le système sexuel, jusqu'à signaler des organes mâles et femelles dans des familles entières de plantes où personne ne les a trouvés depuis. On est aussi forcé de convenir qu'il a un peu exagéré le nombre des genres dont il s'attribue la création ou qu'il prétend avoir rétablis; mais il lui reste encore la gloire non contestée d'avoir fait connaître une quantité considérable de plantes nouvelles. Il a donné à plusieurs, suivant l'exemple de Plumier, les noms de ses amis, Targioni, Buonaroti, Salvini, Marsigli, Jungermann, Linck, Puccini, Vallisnieri, Zannichelli. Targioni avait promis de publier, d'après les manuscrits de Micheli, le deuxième volume des *Nova plantarum genera;* mais ce projet ne fut point exécuté. Les figures des plantes marines qui devaient entrer dans ce second volume, sont demeurées inédites dans la bibliothèque de Banks. III. *Catalogus plantarum horti cæsarei Florentini*, Florence, 1748, in-fol. Ce recueil, peu proportionné aux richesses de l'établissement qu'il concerne, est rédigé par ordre alphabétique et d'après la classification de Tournefort; il renferme plusieurs planches, et donne surtout l'indication exacte des variétés d'arbres fruitiers que nourrit le sol de la Toscane. Targioni, qui en fut l'éditeur, y ajouta une Histoire du jardin botanique du grand-duc, depuis sa création, sous Cosme de Médicis, par les soins de Laurent Ghini; et, dans un Appendix, il indiqua plusieurs plantes rares, et détermina quelques nouveaux genres. IV. *Voyages* faits en 1728, 1733 et 1734, sur les montagnes du Siennois, sur celles qui avoisinent Pistoie et Volterre, et dans la vallée d'Elsa. Micheli fit, dans ces différentes excursions, une ample récolte de plantes alpines; il adopte, dans leur distribution, la nomenclature de Tournefort, à laquelle il joint une longue phraséologie pour les plantes qu'il avait découvertes. Ces Voyages ont été insérés parmi les *Relazioni d'alcuni viaggi in diverse parti della Toscana*, par Targioni, tomes 9 et 10. Micheli a laissé un commentaire manuscrit sur les 16 livres de Césalpin (dont il possédait l'herbier), et une riche collection de fossiles, de minéraux, de coquillages, de poissons et de serpents, à laquelle se rapportaient de nombreux matériaux rassemblés dans le cours de ses voyages. Il avait principalement porté son attention sur les fossiles vitrifiés et sur les volcans éteints que lui paraissait receler son pays. Cocchi a publié son *Éloge*, Florence, 1737, in-4°. F—T.

MICHELI DU CRÊT (Jacques-Barthélemi), né à Genève, en 1690, a montré comment de grands talents peuvent ne produire que peu de fruits et même devenir dangereux, quand un esprit inquiet et une imagi-

HIST. D'ITALIE.

GUARINI.

P. De Jode del.t Landon direx.t

nation sans frein en dénaturent l'usage. Issu d'une famille honorable, dont plusieurs membres se sont distingués dans les charges publiques à Genève, et quelques-uns au service militaire de France, où lui-même commença sa carrière, il aurait pu associer son nom aux plus honorés d'entre eux. Il devint capitaine au service de France, en 1713, et continua de servir jusqu'en 1728. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architecture civile et militaire, porté par goût vers les sciences physiques, ayant une habileté particulière pour les expériences, il était fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris; mais il se livra aux démêlés politiques, et prit beaucoup de part aux troubles qui éclatèrent à Genève. Après avoir été condamné à mort par contumace, il se réfugia dans le canton de Berne, et finit par être renfermé au château d'Aarbourg, pour avoir eu connaissance d'une conspiration, à laquelle il n'avait aucune part. Il en sortit néanmoins au bout de dix-huit années, et mourut peu après à Zoffingue, en 1766. Du château d'Aarbourg, il avait mesuré la hauteur des principales montagnes de Suisse, dont il donna les mesures. On a de lui des plans topographiques, des projets d'architecture, qui prouvent ses talents dans cette partie, des Mémoires insérés dans divers recueils, et quelques ouvrages de physique qui ne sont pas d'une grande importance. Nous indiquerons sa *Description du thermomètre universel*, qu'il avait construit, Paris, 1741, in-4°. Il crut perfectionner le thermomètre à l'esprit-de-vin en prenant, au lieu du point de la congélation, pour un des termes extrêmes, celui de la température des caves de l'Observatoire de Paris. On peut voir la liste de ses écrits dans Senebier (*Histoire littéraire de Genève*), et les détails de sa vie politique dans les histoires de Genève. M—N—D.

MICHELOTTI (Biordo et Ceccolino de'), généraux originaires de Pérouse, acquirent une grande réputation dans le quatorzième siècle. Biordo de' Michelotti joignait au métier de condottiere, le rang et le crédit de chef de parti à Pérouse : il était à la tête de la faction démocratique dans cette république, tandis que Braccio de Montone, général plus célèbre, était à la tête de la noblesse. La compagnie aventurière de Biordo avait plusieurs fois ravagé le territoire de Pise et de Sienne, et avait attiré de sévères représailles sur les Pérousins. Biordo s'était emparé en 1395 de Todi et ensuite d'Orvieto : il s'était fait déclarer seigneur de ces deux villes, qu'il avait enlevées aux Malatesti; et il avait ainsi offensé le pape Boniface IX, de qui elles relevaient. Il avait néanmoins forcé ce pontife à le nommer son vicaire dans les villes qu'il avait conquises; et il avait étendu sa domination sur Assise, Nocèra, et plusieurs châteaux. Le même homme, citoyen à Pérouse, était prince des villes voisines, et général d'une armée qui lui appartenait. Son crédit à Pérouse, dont il n'avait cependant point encore abusé, inspira de la jalousie à quelques-uns de ses concitoyens : il se forma contre lui une conjuration, où les uns entrèrent par ambition ou par esprit de parti, d'autres par un zèle ardent pour la liberté. L'abbé Guidalotti s'étant mis à la tête des conspirateurs, les conduisit, le 10 mars 1398, dans la maison de Biordo, avec lequel il paraissait intimement lié : il demanda à lui par-

ler sans témoins ; et quand Biordo eut fait sortir ses gens, l'abbé lui mit la main sur l'épaule et lui dit : « Biordo, Biordo, le peuple de Pérouse ne veut point de tyrans ; » c'était le signal convenu entre lui et les conjurés : ceux-ci tirèrent leurs poignards et tuèrent Biordo sur la place. Ils tâchèrent ensuite d'exciter le peuple à prendre les armes ; mais n'entendant proférer autour d'eux que des malédictions, ils s'enfuirent auprès de l'armée que le pape avait fait avancer pour les seconder. Un frère de Biordo qui commandait aussi une compagnie de soldats aventuriers, et qui avait acquis comme lui la réputation d'un grand général, Ceccolino de' Michelotti, rassembla les amis de Biordo, et empêcha l'oppression de son parti. Il s'engagea au service de Jean Galeas Visconti ; et pour s'assurer la protection de ce puissant duc de Milan, il lui asservit sa patrie en 1400. Ceccolino de' Michelotti continua ensuite à faire la guerre avec distinction à la solde de diverses puissances, et presque toujours en opposition avec Braccio de Montone, son ennemi personnel. Battu enfin par celui-ci, à Spello, le 7 juillet 1416, il demeura au nombre des prisonniers, et fut tué dans sa prison, par ordre de son rival. S. S—1.

MICHON (Pierre), médecin, plus connu sous le nom de l'*abbé Bourdelot*, naquit en 1610, à Sens, où son père exerçait la chirurgie. Il apprit les éléments de cet art, et vint continuer ses études à Paris, sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean Bourdelot, savant helléniste, et Edme, médecin du roi Louis XIII. Les succès qu'il eut dans ses cours de philosophie et de médecine, flattèrent ses oncles, tous deux célibataires ; et ils obtinrent l'autorisation de lui faire porter le nom de Bourdelot, qu'ils avaient honoré par de grands talents et une rare probité. (*Voy.* Bourdelot.) Il suivit, en 1635, le comte de Noailles, ambassadeur à Rome ; mais son oncle Edme étant mort, il revint à Paris, et fut attaché comme médecin au prince de Condé, qu'il accompagna, en 1638, au siége de Fontarabie. Jean Bourdelot mourut, peu de temps après ; et Pierre alla recueillir sa succession, qui se trouva entièrement spoliée, excepté la bibliothèque. Il fut reçu docteur en 1642, reçut le titre de médecin du roi, et commença à exercer son art avec beaucoup de réputation. Appelé, en 1651, à Stockholm, près de la reine Christine, dangereusement malade, il mérita la bienveillance de cette princesse par les agréments de sa conversation. Ce fut Bourdelot, dit-on, qui suggéra à la reine d'engager Meibom à chanter un air de musique ancienne ; et Meibom piqué d'avoir été exposé aux railleries des courtisans, s'emporta contre Bourdelot, au point de le frapper. (*V.* Meibom.) A son retour en France, il fut pourvu de l'abbaye de Macé ; et il obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice, quoiqu'il ne fût point engagé dans les ordres, sous la condition d'exercer gratuitement la médecine pour les pauvres. Bourdelot réunissait chez lui les savants, qu'il aidait volontiers de ses conseils, de sa bibliothèque et même de sa bourse. Il était fort généreux, et distribuait tous les jours des remèdes et des secours, non-seulement aux malades de son quartier, mais à tous ceux qui en réclamaient. Il mourut le 9 février 1685, dans sa soixante-seizième année. Sa fin fut avancée par l'imprudence d'un valet, qui mit

par mégarde de l'opium dans un pot de roses muscates qu'il employait comme purgatif. Il légua sa bibliothèque à son neveu, Bonnet, depuis médecin de la reine, sous la condition qu'il joindrait à son nom celui de Bourdelot. On a de lui : I. *Recherches et observations sur la vipère*, Paris, 1670, in-12. Il y combat l'opinion de Charas, qui prétendait que la morsure de la vipère n'est dangereuse que lorsque ce reptile est irrité. II. *Réponse à une lettre de Boccone sur l'embrasement du Mont-Etna*, ibid., 1671, in-12 (*V.* Boccone). III. *Histoire de la maladie et de la mort de M. de****. ibid., 1684, in-12. Gallois a publié : *Conversations académiques tirées de l'académie de M. Bourdelot*, Paris, 1674, 2 vol. in-12. (*V.* Gallois, XVI, 373. C'est sur ses manuscrits que Bonnet, son neveu, a publié, l'*Histoire de la musique et de ses effets* (*V.* Bonnet, V, 129). W—s.

MICHOVIUS (Mathias) ou *de Michoviâ*, ou plus exactement *Miechov*, médecin et chroniqueur polonais, naquit dans le quinzième siècle, à Miechov, petite ville de la Cujavie. Après avoir fait ses études à Cracovie, il visita les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et prit ses degrés à Padoue. A son retour en Pologne, le roi Sigismond Ier. le nomma son premier médecin; mais la vie des cours s'accordant mal avec son goût pour l'étude, il demanda sa retraite, et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Cracovie, et mourut en cette ville, en 1523. Il fonda par son testament deux nouvelles chaires à l'université de Cracovie, pour l'enseignement de la médecine et de l'astrologie, et laissa une grande quantité de legs pieux. On a de lui : I. Un *Traité d'hygiène*, en latin II. *De Sarmatiâ Asiaticâ et Europeâ libri duo*, Augsbourg, 1518, in-4°., insér. dans le *Novus orbis*, etc. (*V.* Grynaeus, XVIII, 570), et dans les *Polonicar. rer. Scriptores*, tom. 1er.; trad. en italien, Venise, 1561, in-8°., et dans le tom. II de la *Collection de voyages*, par Ramusio : ouvrage curieux et plein de détails intéressants et peu connus. III. *Chronica ab ortu Polonorum usque ad annum* 1504, Cracovie, 1521, in-fol.; édition publiée par Josse-Louis Decius, qui y ajouta trois petites pièces, sur les antiquités de la Pologne, sur l'origine de Jagellon, et enfin sur les principaux événements du règne de Sigismond Ier. (*Voy.* Decius, X, 637.) Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Polonicar. rer. Scriptores*, tom. II; et il a été traduit en italien par Maggi, Venise, 1582. IV. *Moscovia*, dans les *Rerum Moscovitarum auctores*, Francfort, 1600, in-fol. W—s.

MICIPSA, roi de Numidie, fils aîné de Massinissa, partagea, avec ses deux frères Gulussa et Mastanabal, le royaume de son père, sous les auspices de Scipion l'Africain le *Jeune* (l'an de Rome 605). Honoré par les Romains du titre de roi, il obtint Cirtha, capitale de la Numidie, pour y faire son séjour, à l'exclusion des deux autres princes; mais il n'eut que sa part des immenses trésors que Massinissa avait laissés, abandonnant à Gulussa le commandement des troupes. Ses deux frères étant morts peu de temps après ce partage, il devint seul possesseur du royaume de Numidie, vers l'an 146 avant J.-C. Né avec un caractère pacifique, Micipsa régna paisiblement, et fut le plus clé-

ment de tous les monarques numides. Animé du même zèle qui avait porté son père à policer ses sujets, il établit une colonie de Grecs dans sa capitale, réunit à sa cour un grand nombre de savants et de philosophes, et devint un des princes les plus éclairés de son temps. Quoiqu'il eût plusieurs enfants de ses nombreuses concubines, Hiempsal et Adherbal furent ses deux fils favoris: malheureusement il adopta le fameux Jugurtha, son neveu, et le déclara, par son testament, héritier de la couronne, conjointement avec ses deux fils, l'an 120 avant J.-C. Cette disposition, qui lui fut suggérée par le vif intérêt que Jugurtha avait inspiré aux Romains pour lesquels il avait combattu en Espagne, entraîna la perte de son royaume (*V.* Adherbal et Jugurtha). B—p.

MICKLE (Guillaume-Jules), poète écossais, naquit en 1734, à Langholm, dans le comté de Dunfries. Son père, ecclésiastique et homme de lettres, qui a eu part à la traduction anglaise du Dictionnaire de Bayle, commença son éducation qui fut achevée à Édimbourg. En 1755, Mickle s'établit brasseur; mais distrait par son goût pour la littérature, il réussit mal dans un genre de commerce qu'il abandonna bientôt. Il se fit connaître d'abord au public par quelques pièces fugitives insérées dans le *Magasin écossais*, et publia, en 1762, un poème moral intitulé *La Providence*, ou *Arandus et Émilec*, qui fit peu de sensation, et n'en devait pas faire. L'année suivante, il vint à Londres, où il obtint l'amitié de lord Lyttelton : attaché en qualité de correcteur à l'imprimerie Clarendon, à Oxford, il continua de publier quelques productions en prose et en vers. Dès sa jeunesse, en lisant la traduction française, donnée par Castera, de la *Lusiade* du Camoëns, il avait conçu le projet de traduire ce poème en anglais, et s'était, dans cette vue, appliqué à étudier la langue portugaise. Ce ne fut cependant qu'en 1771, qu'il fit paraître le premier chant de sa traduction : cet essai ayant été favorablement accueilli, il alla demeurer à la campagne pour se livrer plus tranquillement à son travail. Le poème entier parut à Oxford en 1775, en un vol. in-4°., précédé de l'*Histoire de la découverte de l'Inde, et des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient*, de la *Vie du Camoëns*, etc., avec des notes et des éclaircissements. Malgré son mérite reconnu, l'ouvrage ne reçut d'abord qu'une approbation stérile; et l'auteur ne se ressentit point de la protection qui lui avait été promise. Il en parut une seconde édition en 1778; mais Mickle n'en serait pas moins resté dans la détresse, s'il n'eût pris le parti de suivre, en qualité de secrétaire, le commodore Johnstone, le seul de ses amis qui lui montrât de la générosité. Il devint agent des prises, se maria avantageusement, et vint se loger près d'Oxford, à Wheatley, où il mourut le 28 octobre 1788. Il occupe un rang distingué parmi les poètes écossais. Ses vers ont de la force et de l'harmonie; et quoiqu'on y trouve des incorrections, sa *Lusiade* passe en Angleterre pour la plus belle traduction de ce genre, après l'*Iliade* de Pope. Sa physionomie et ses manières n'annonçaient nullement ce qu'il était. En entendant prononcer son nom, on lui demanda plus d'une fois s'il était parent du traducteur du Camoëns. Il répondait

alors avec un sourire de bonté : *Nous sommes de la même famille.* Parmi ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas cités, on distingue : I. *La Concubine*, poème en deux chants, écrit dans la manière de Spenser, 1767, in-4°.; réimprimé pour la quatrième fois avec des corrections en 1777, sous le titre de *Sir Martyn.* II. *Voltaire parmi les Ombres*, ou *Dialogues sur la controverse déistique*, 1770 ; ouvrage qui a été traduit ou plutôt imité en français, sous le titre de *Voltaire de retour des Ombres*, 1 vol. in-12, 1776. III. *Marie, reine d'Écosse*, élégie, 1770. Mickle l'ayant soumise, comme tous ses autres ouvrages, au jugement de lord Lyttelton, celui-ci refusa d'y toucher, uniquement parce qu'il ne pensait pas comme l'auteur sur cette princesse. IV. *La prophétie de la reine Emma, ancienne ballade récemment découverte, écrite par Jean Turgot, prieur de Duham, sous le règne de Guillaume II*, avec un essai en faveur de l'authenticité des poèmes d'Ossian et de Rowley. V. Plusieurs articles littéraires dans le *Whitehall evening-post*, et dans l'*European magazine*. Les poèmes de Mickle ont été réimprimés en 1794 en un vol. in-4°., et depuis dans la Collection des poètes anglais, publiée à Édimbourg par les soins du docteur Anderson. L.

MICON, peintre grec, fils de Phanochus Athénien, et père d'Onatas, sculpteur de l'école d'Egine, a fleuri entre la 83e. et la 89e. Olympiade (430 ans environ, avant J.-C.) Rival et contemporain de Polygnote, il orna, comme lui, la ville d'Athènes d'ouvrages importants, mais qui devaient cependant se ressentir de la faiblesse d'un art dont toutes les ressources n'étaient pas connues. Pline le qualifie toutefois de peintre très-célèbre. Ce fut lui qui, de concert avec Polygnote, introduisit l'usage de l'ochre tiré de l'Attique, que les anciens nommaient *Silis*. Ils imaginèrent aussi d'extraire du marc de raisin une belle couleur noire, qui, préparée avec le marc des meilleurs vins, donnait une espèce d'indigo que les anciens nommaient *Trygi-num*. Micon et Polygnote furent chargés par les Athéniens de peindre le portique connu sous le nom de *Pœcile ;* mais Micon en retira moins d'honneur que Polygnote, parce qu'il reçut le prix de son travail, et que Polygnote le fit gratuitement (*V.* Polygnote). Il peignit aussi l'un des côtés du temple de Thésée à Athènes; et, dans un très-ancien temple de Castor et Pollux, il représenta les Argonautes, parmi lesquels on distinguait, surtout sous le rapport de l'art, Acaste et ses chevaux. On lui attribuait un combat d'Amazones, qui se voyait dans la même ville. On lui reprochait quelques défauts dans la peinture des chevaux ; et il fut vivement critiqué, pour avoir, dans un tableau de la bataille de Marathon, représenté les Perses d'une stature plus élevée que celle des Grecs. Micon est cité par Varron, avec Arimna et Diores, comme ayant une manière ancienne et vicieuse, dont s'éloignèrent Apelles, Protogènes et les grands maîtres de leur âge. Un ouvrage singulier de Micon avait donné naissance à un proverbe, dont on se servait pour exprimer une chose faite à la hâte : *Micon a peint Butès*, disait-on. Effectivement pour peindre un homme qui portait ce nom ; il en avait seulement représenté les yeux et le haut de la tête ; un monticule cachait le reste. Pausanias attribue à Micon une statue de Callias, vainqueur au

pancraste; le même auteur dit qu'on doit à Micon de connaître les noms d'Asteropée et d'Antinos, filles de Pélée, et par conséquent sœurs d'Achille, qu'aucun poète n'avait nommées, mais dont l'artiste inscrivit les noms à côté de leurs figures; usage dont on retrouve encore des traces sur les peintures des vases grecs, dits étrusques, et sur quelques bas-reliefs d'un style très-ancien. — Un statuaire syracusain, nommé Micon fils de Nicostrate, fit deux statues de Hiéron, l'une pédestre et l'autre équestre, que les fils de ce prince consacrèrent à Olympie; ce même Micon excellait dans les statues d'athlètes. On trouve ces artistes sous les noms de Mycon, et même de Mécon, dans les divers auteurs et commentateurs qui en ont parlé. L—s—e.

MICYLLUS (Jacques), poète, né en 1503 à Strasbourg, de parents obscurs, se nommait *Moltzer*; mais, étant écolier, il remplit avec tant de naturel le personnage de *Micyllus*, dans un des dialogues de Lucien (le *Songe* ou le *Coq*), que le nom lui en resta. Après avoir achevé ses études dans les universités d'Allemagne, il fut chargé, en 1527, d'enseigner le grec et le latin au gymnase de Francfort, et il fut appelé, en 1532, à l'académie de Heidelberg, pour professer la langue grecque. Cédant aux instances des magistrats de Francfort, il reprit, quelque temps après, son premier poste dans cette ville; mais il retourna, en 1546, à Heidelberg, où il continua d'enseigner jusqu'à sa mort, arrivée le 28 janvier 1558. Quoique pauvre, Micyllus s'était marié; et il eut un grand nombre d'enfants, dont deux lui survécurent; l'un fut tailleur, et l'autre chancelier de l'électeur Palatin. Il était lié avec Joachim Camerarius et Mélanchthon, qui parlent souvent de lui avec éloge. On a de lui des *Notes* sur Ovide, Martial, Lucain, Terentianus Maurus, et sur la *Généalogie des Dieux*, par Boccace; il a traduit en latin quelques *Dialogues* de Lucien, et en allemand les *Œuvres* de Tacite. On lui doit une édition estimable des *Fables* d'Hygin et des ouvrages des anciens astronomes (*V.* la *Bibliograph.* de Lalande). Enfin; on a de lui : I. Des *Épigrammes* et quelques pièces de vers, en grec et en latin : on trouve plusieurs pièces de Micyllus dans les *Deliciæ poëtar. germanor.* II. *De re metricâ libri tres*, Francfort, 1539, in-8°. Mélanchthon parle de cet ouvrage comme d'un chef-d'œuvre. III. *Arithmeticæ logisticæ libri duo*, Bâle, 1539, in-8°. IV. Une édit. augmentée de la *Grammaire* de Mélanchthon, et quelques opuscules, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gessner, et dans le tome 1er. des *Éloges* de Teissier. Micyllus a un bon article dans le *Dictionn.* de Bayle. W—s.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

00020997

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018